

Voyage de Néarque,  
des bouches de l'Indus  
jusqu'à l'Euphrate, ou  
Journal de l'expédition  
de la flotte d'Alexandre ,  
[...]

Vincent, William (1739-1815). Voyage de Néarque, des bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate, ou Journal de l'expédition de la flotte d'Alexandre , rédigé sur le journal original de Néarque conservé par Arrien, à l'aide des éclaircissemens puisés dans les écrits et relations des auteurs, géographes ou voyageurs, tant anciens que m. 1800.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

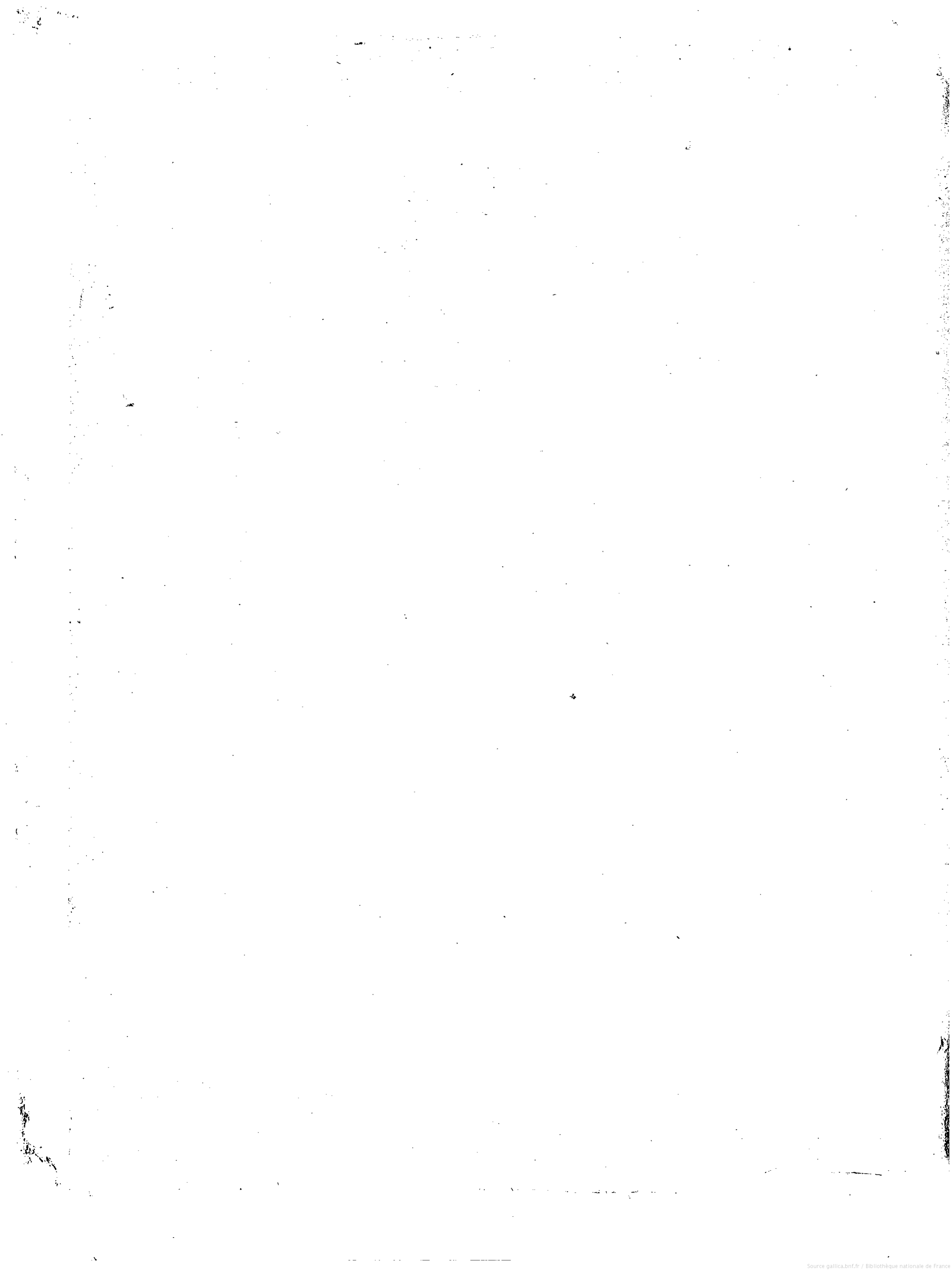
\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

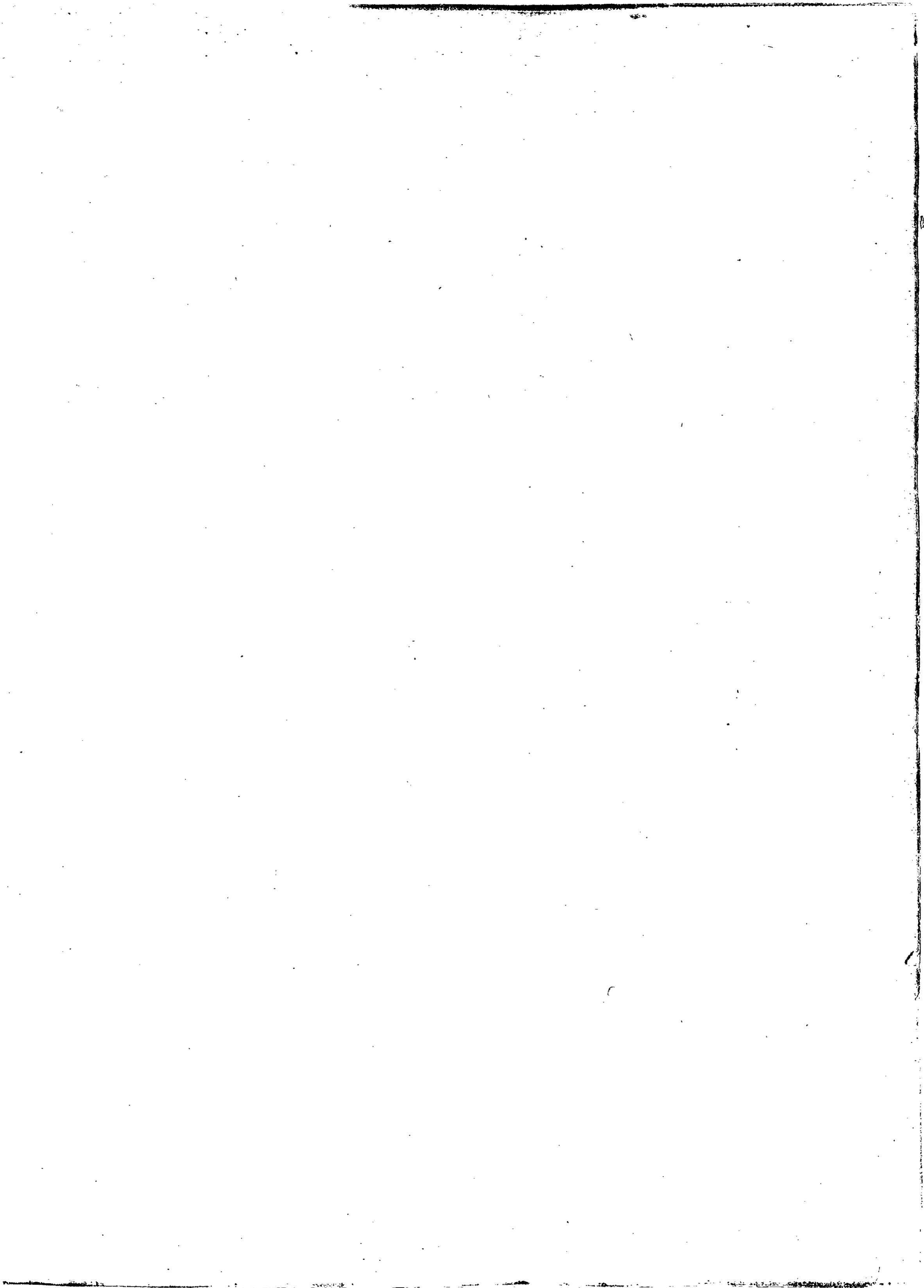
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).





O<sup>2</sup>  
89.

VOYAGE  
DE NÉARQUE.

Se trouve à PARIS,  
chez MARADAN, Libraire, rue Pavée André-des-Arts, n.º 16.

~~O. 1270.~~  
~~L. B.~~

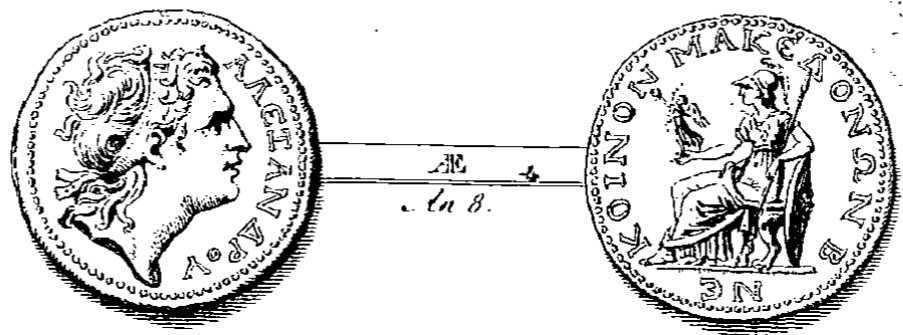
©

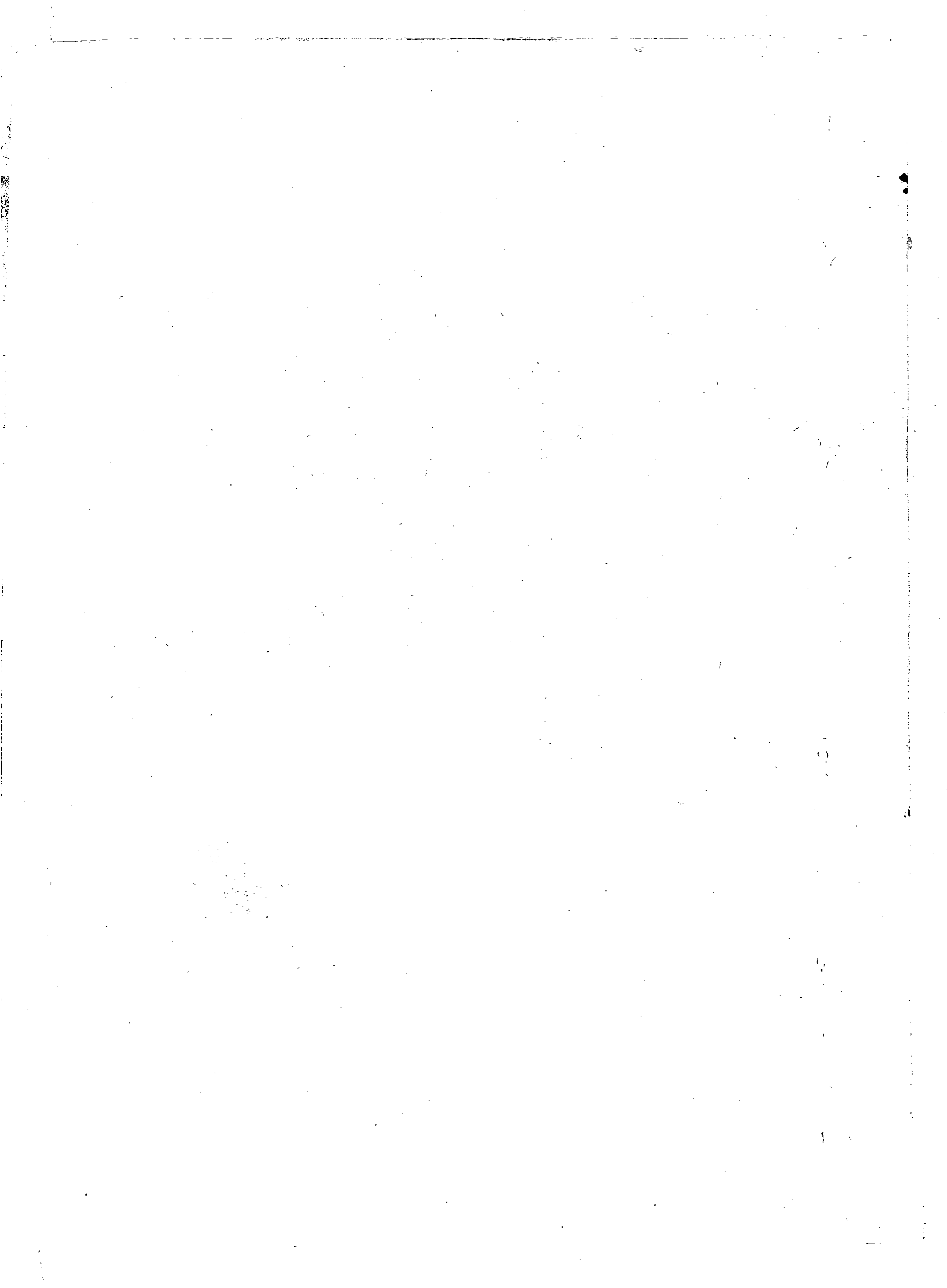






APERIAM TERRAS GENTIBUS.







VOYAGE  
DE NÉARQUE,

DES BOUCHES DE L'INDUS

JUSQU'À L'EUPHRATE,

OU

JOURNAL DE L'EXPÉDITION DE LA FLOTTE  
D'ALEXANDRE,

Rédigé sur le Journal original de NÉARQUE conservé par ARRIEN,  
à l'aide des éclaircissemens puisés dans les écrits et relations des  
Auteurs, Géographes, ou Voyageurs, tant anciens que modernes ;



ET CONTENANT

L'Histoire de la première navigation que des Européens aient tentée  
dans la Mer des Indes.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE WILLIAM VINCENT,

*Par J. B. L. J. BILLECOCQ, Homme de loi.*

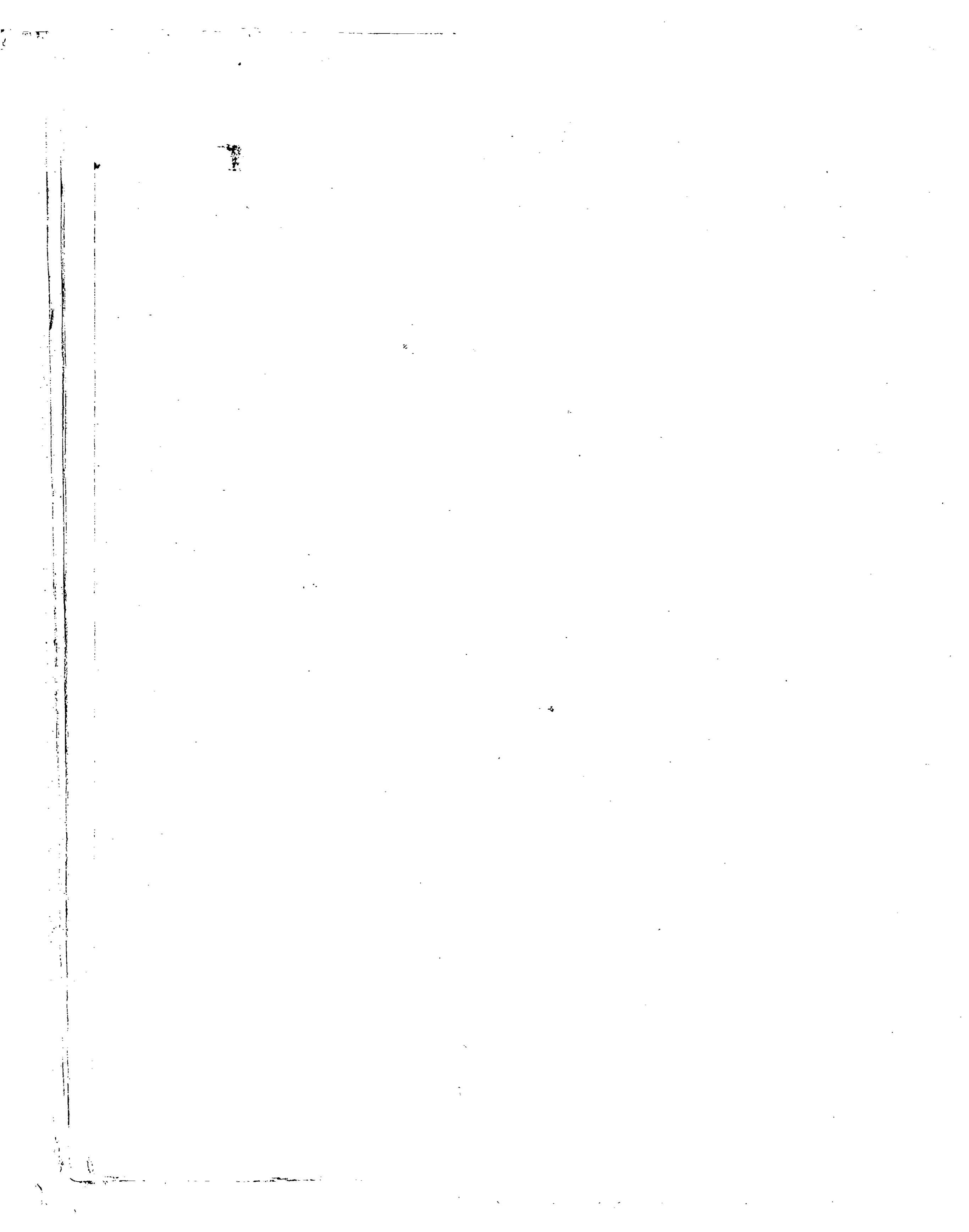


---

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LA RÉPUBLIQUE.

AN VIII.



## AVIS AU RELIEUR.

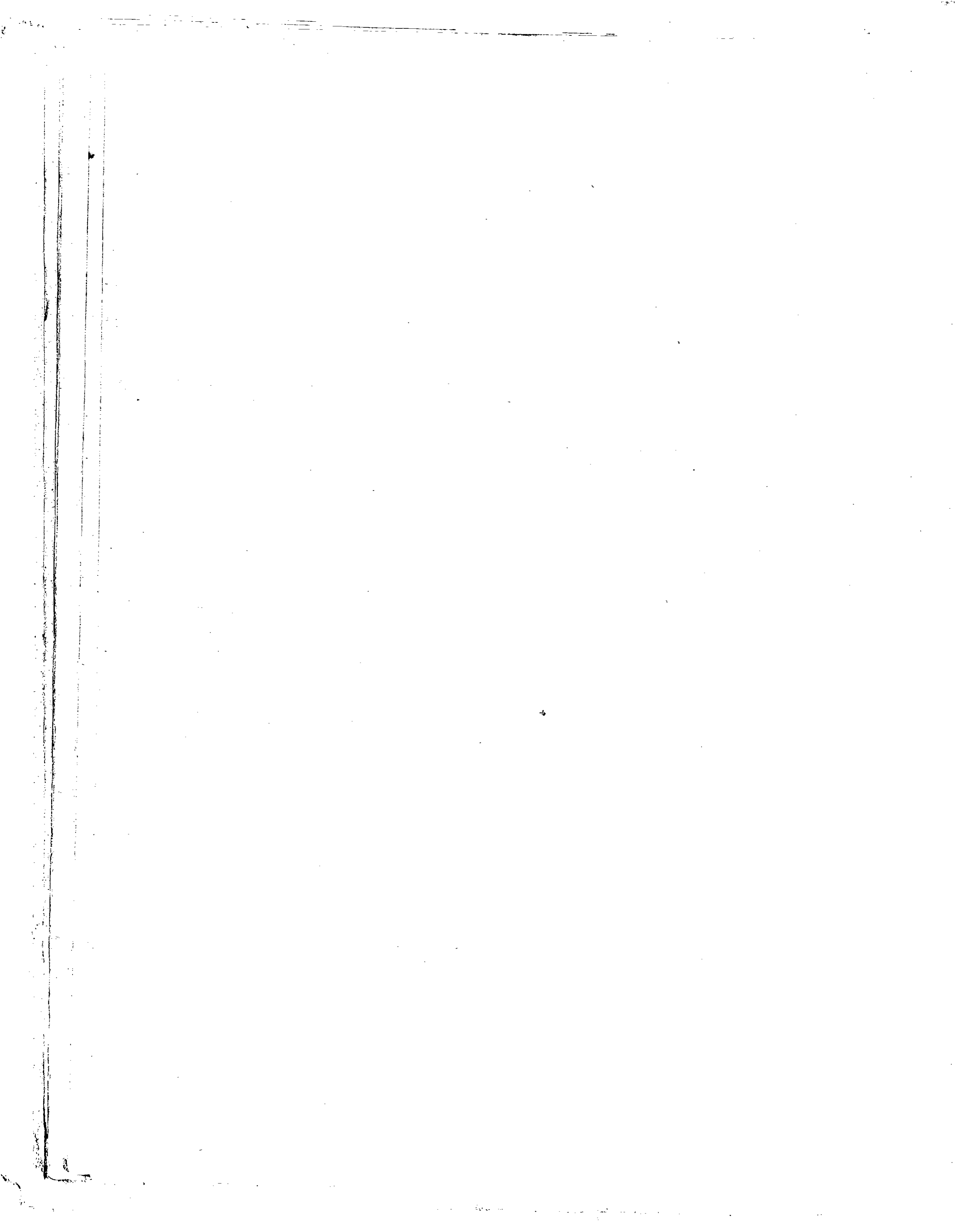
LE portrait d'ALEXANDRE doit être mis à la tête de l'ouvrage, en regard du titre.

Chacun des quatre livres est accompagné d'une carte, au haut de laquelle on a eu soin d'indiquer sa place.

Une esquisse de l'angle sud-est de la côte de Perse, sera placée, dans le III.<sup>e</sup> livre, en regard de la page 288.

La sixième carte appartient à la *Suite du Voyage de NÉARQUE* : il convient également de la placer en regard de la page 527, où commence cette dernière partie de l'ouvrage.

Enfin la planche destinée à faciliter l'intelligence des démonstrations astronomiques de M. Horsley sur le *lever des Constellations*, sera mise en regard de la page 571, où commence la Dissertation de ce savant.



---

---

# PRÉFACE

## DU TRADUCTEUR.

---

LE Gouvernement d'un peuple libre est le protecteur naturel de tous les travaux qui ont pour objet d'étendre ou de perfectionner les connoissances humaines.

J'offre à mes compatriotes, sous les auspices du Gouvernement François, la traduction d'un ouvrage dont le titre me dispense de faire l'éloge.

Une *Histoire de la première navigation que des Européens aient tentée dans la mer des Indes*, promet déjà, elle seule, plus que je ne pourrois annoncer. Mais, lorsque le nom d'Alexandre, lorsque le souvenir des exploits inouis, des hautes conceptions de ce héros, viennent s'associer aux détails d'un si mémorable événement, le lecteur sait tout ce qu'il doit attendre de l'historien : son imagination jouit par avance ; et chacune des pensées dont elle se remplit, devient l'aliment d'un intérêt sans cesse renaissant, d'une curiosité toujours nouvelle.

En nous conservant le Journal original de Néarque, Arrien avoit déjà fait beaucoup pour la gloire de ce grand homme. Mais l'ouvrage du docteur Vincent est un monument éternel élevé au génie, à la sagesse, au courage de l'amiral de la flotte Macédonienne. La seule entreprise d'une



expédition aussi hasardeuse, tant de périls bravés, tant de difficultés vaincues, attestent les lumières et l'intrépidité du chef, en même temps qu'ils lui assurent des droits à l'admiration de tous les siècles.

Indépendamment de la relation d'Arrien, les écrits de Strabon, de Ptolémée, de Marcien d'Héraclée, de Pline, offroient comme autant de matériaux épars qui réclamoient, pour former un grand édifice et présenter une belle ordonnance, les talens d'un architecte habile. Le docteur Vincent a été cet architecte. Il a recueilli ces matériaux avec discernement; il les a rassemblés avec ordre; et à force de recherches et de travaux, il en a composé le corps d'ouvrage que je viens de faire passer en notre langue, et qui m'a coûté à moi-même, simple traducteur, beaucoup d'efforts, de soins et de peines.

Le docteur Vincent peut se glorifier d'avoir fait un présent d'une grande valeur à son siècle. Les navigateurs, les géographes, les astronomes, les chronologistes, les philosophes, les amateurs de l'histoire et des voyages, enfin toutes les classes de savans et de lecteurs, trouveront dans son livre des éclaircissemens et des faits propres à rectifier leurs idées, à fixer leurs doutes, à augmenter leurs connoissances, et à intéresser leurs cœurs. Tous, ils placeront l'auteur au rang des écrivains qui, de nos jours, ont bien mérité des sciences; tous, ils lui garantiront, comme moi, le suffrage de la postérité, pour laquelle il semble avoir principalement travaillé en adoptant cette épigraphe, tirée d'une lettre de Pline le jeune à Tacite, *lib. IX, epist. 14* : *Posteris an aliqua cura nostrî,*

*nescio. Nos certè meremur ut sit aliqua, non dico ingenio ( id enim superbum ), sed studio, sed labore, et reverentiâ posterorum.*

La traduction d'un tel ouvrage étoit une entreprise hardie de la part d'un littérateur que le genre de ses études et de ses occupations habituelles n'a aucunement familiarisé avec les diverses sciences qu'elle a pour objet d'enrichir. J'ai senti mon insuffisance à cet égard comme sous beaucoup d'autres rapports; aussi ai-je cherché et trouvé des secours d'une inappréciable utilité, dans la bienveillance et les lumières de plusieurs hommes auxquels la reconnoissance m'impose l'obligation de payer ici un tribut de remerciemens. En cela, je ne ferai qu'imiter mon auteur: il semble avoir consacré, en grande partie, sa Préface à l'acquit d'une pareille dette.

Mon premier hommage se portera vers cet illustre citoyen, dont l'entrée dans la carrière qu'il parcourt avec tant de succès, fut marquée par les plus importants services rendus à l'hydrographie; dont le patriotisme éclairé revendiqua si noblement, sur une nation rivale, les découvertes faites par des François et dont elle s'étoit jusqu'alors arrogé le mérite\*; que cette même nation révère autant qu'elle nous l'envie; que ses vertus, ses talens et son expérience élevèrent successivement au ministère de la marine Française, au poste glorieux d'envoyé du peuple dans le conseil des anciens, et

\* Découvertes des François en 1768 et 1769, dans le sud-est de la nouvelle Guinée, et Reconnoissances postérieures des mêmes terres par des navigateurs Anglois, qui leur ont imposé de

nouveaux noms; précédées de l'Abrégé historique des navigations et des découvertes des Espagnols dans les mêmes parages. Par M\*\*\*, ancien capitaine de vaisseau. Paris, imp. du Louvre, 1790.

au rang de conseiller d'état; enfin, que l'institut national s'honore de compter au nombre de ses membres. A ces traits, le lecteur reconnoît le C.<sup>en</sup> FLEURIEU. Je lui suis redevable de plusieurs explications à l'aide desquelles j'ai acquis l'intelligence de divers termes nautiques employés par les Anglois, et répandus dans le cours de l'ouvrage. Toutes les fois que mon travail m'a procuré des relations avec le C.<sup>en</sup> Fleurieu, j'ai remporté d'auprès de lui plus de respect pour sa personne, et plus d'admiration pour son vaste savoir.

Un autre membre de l'institut national, le modeste auteur de la Géographie des Grecs analysée, et des Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens, le C.<sup>en</sup> GOSSELLIN, a fixé mes incertitudes sur plusieurs points de géographie et d'astronomie qui ont été pour le docteur Vincent un objet d'étude particulière et de discussions critiques. Cité souvent, contredit quelquefois par l'écrivain Anglois, il a bien voulu me communiquer un petit nombre de notes à l'appui des faits qu'il avoit avancés, et que le docteur Vincent paroissoit révoquer en doute. Je me suis fait un devoir de les lui restituer publiquement; et je m'empresse de consigner ici le témoignage de ma gratitude pour les bons offices qu'il m'a rendus.

Différens ouvrages de mon estimable ami le C.<sup>en</sup> LANGLÈS, aussi membre de l'institut national, notamment ses traductions du Voyage de l'Inde à la Mekke, par A'bdou'l-Kérym, et d'autres Voyages de la Perse dans l'Inde, et du Bengale en Perse, ont été pour moi d'une grande ressource. J'ai puisé

dans chacune d'elles des éclaircissemens utiles, dont je le remercie. Si je n'ai pas toujours adopté son orthographe des noms Arabes, Indiens, Persans, &c., ce n'est point, assurément, que j'aie révoqué en doute ou l'exactitude de ses découvertes, ou la solidité de ses connoissances dans cette partie. L'opinion du C.<sup>en</sup> Langlès est devenue une autorité en pareille matière. Mais j'ai pensé que, ne traduisant pas un livre destiné aux seuls savans, il ne falloit point que j'offrisse à la masse des lecteurs, l'appareil, dès-lors ambitieux autant qu'inutile, d'un travail tout scientifique, ni que leur attention fût occupée trop sérieusement par les mots, lorsqu'elle devoit l'être aussi essentiellement par les choses.

Le C.<sup>en</sup> BARBIÉ DU BOCAGE, dont la réputation, comme géographe, est établie depuis si long-temps, et fondée sur des titres si avantageux, a bien voulu se charger de revoir les épreuves de plusieurs feuilles de l'ouvrage, et d'appliquer le texte François aux cartes, dont la gravure a été confiée au C.<sup>en</sup> Pierre TARDIEU. Nommer le savant et l'artiste qui ont concouru à perfectionner cette partie si intéressante de la relation du voyage, c'est me dispenser de louer le travail et de l'un et de l'autre.

Enfin, j'ai consulté souvent, et toujours avec fruit, l'Histoire ancienne, du respectable ROLLIN; l'Antiquité géographique de l'Inde, du célèbre D'ANVILLE; la traduction de l'Expédition de Cyrus, de Xénophon, par LA LUZERNE.

Le docteur Vincent a fait suivre le Voyage de Néarque, et un supplément à ce Voyage, de plusieurs Dissertations

dont je n'ai pas cru devoir priver le lecteur. Dans la première, qui est encore son ouvrage, il a recherché la véritable situation de l'ancienne Opis. Deux autres, sur le lever des Constellations, ont pour auteurs, la première, M. Wales, la seconde, M. Horsley, évêque de Rochester, l'un et l'autre, astronomes Anglois, dont le dernier a fourni de plus, au docteur Vincent, d'excellentes observations sur le petit stade d'Aristote. Une quatrième Dissertation contient la réponse du C.<sup>en</sup> de la Rochette, astronome François, à une question du docteur Vincent, relative au premier méridien de Ptolémée. Tous ces écrits, qui tendent à faciliter davantage encore l'intelligence de la partie géographique et de la partie astronomique de l'ouvrage, m'ont paru intéressans à conserver, et je les ai traduits.

Ce n'est pas à moi (précisément parce que j'ai été honoré de la confiance du Gouvernement en cette circonstance) qu'il appartient de remarquer tout ce qu'il y a de méritoire dans les efforts journaliers par lesquels il favorise les progrès des sciences, au milieu des soins importans qui l'occupent, et des dépenses inévitables qui épuisent ses ressources. Peut-être, en ordonnant la traduction du *Voyage de Néarque*, a-t-il pensé que c'étoit encore pour nous un moyen de combattre avec succès le plus implacable de nos ennemis, que de faire passer dans notre langue les ouvrages utiles composés par des Anglois, et de nous approprier ainsi les plus précieuses de leurs richesses nationales. Je n'ai rien négligé pour justifier son choix. Un autre eût fait mieux, sans doute : mais personne, j'ose l'assurer, ne se seroit efforcé davantage de bien faire.

PRÉFACE

---

---

## PRÉFACE DE L'AUTEUR.

---

C'EST, en quelque sorte, le privilège des écrivains, que de débiter avec le public par une *Préface*, dont l'objet est d'annoncer le but de leur ouvrage, de payer un tribut de reconnaissance aux auteurs qui en réclament un de leur part, et de prévenir toutes les espèces d'objections.

Voici, quant à moi, la déclaration que je crois devoir faire au lecteur.

D'abord, je ne dirai rien du but que je me suis proposé : l'ouvrage parlera pour lui-même.

Ensuite, je bornerai l'expression de ma gratitude (excepté en une seule occasion) à remercier ici les personnes qui ont bien voulu m'éclairer de leurs lumières dans des entretiens particuliers. Car les matériaux qui ont été déjà rendus publics, appartiennent à tout le monde : en faire usage lorsqu'ils peuvent être mis à profit, c'est là véritablement la meilleure manière de manifester sa reconnaissance envers les savans auxquels ils sont dus.

Je commencerai par rendre un juste hommage au docteur Horsley, évêque de Rochester, et à M. Wales, le compagnon de Cook. Chacun d'eux a bien voulu me permettre d'enrichir mon travail d'une dissertation qui feroit honneur au meilleur livre.

De la Rochette a pris la peine de résoudre, à ma demande, un problème géographique d'une haute importance.

Le docteur Russell m'a servi de guide et de conseil dans le petit nombre de recherches que j'ai faites sur l'étymologie

Arabe. Je lui dois la faveur bien plus grande encore, de m'avoir mis en relation avec M. Niebuhr, le plus intéressant comme le plus instruit des voyageurs aujourd'hui vivans. Les éclaircissemens que m'a donnés cet auteur célèbre, ont, à la vérité, des rapports plus immédiats avec un autre objet que celui de l'ouvrage que je publie; mais comme il seroit possible que l'occasion ne se représentât pas de lui adresser mes remerciemens pour les services qu'il m'a rendus, je saisis avec le plus vif empressement celle qui s'offre ici.

M. Bryant m'a communiqué une carte que lui seul pouvoit me procurer.

Je dois à M. Marsden, auteur de l'histoire de Sumatra, le précieux avantage d'avoir été introduit auprès de M. Dalrymple.

Telles sont les obligations que j'ai aux hommes de lettres dont l'honorable amitié a secondé les efforts de mon zèle.

Mais les personnes employées au service de la compagnie des Indes orientales, réclament aussi les témoignages de ma gratitude pour des services d'une autre nature.

J'ai consulté, dans toutes les occasions, les Mémoires du major Rennell; et si je n'ai pas profité de la ressource de ses entretiens, la faute en est à moi seul. Les dispositions bienveillantes dans lesquelles je l'ai trouvé à mon égard, ne s'effaceront jamais de mon souvenir. Mais ayant reconnu qu'il se livroit à des recherches géographiques qui ne s'accordoient pas avec une partie de ses miennes, il ne m'a semblé ni juste ni convenable de demander à ce savant compatriote des renseignemens ou instructions sur une matière qu'il avoit déjà épuisée. Je forme aujourd'hui un seul vœu, c'est que les résultats des travaux dont nous nous occupons séparément, puissent, en dernière analyse, se trouver correspondre dans les points principaux; car si nous

différens de sentiment , je devrai me souvenir que la réputation du major Rennell, comme géographe, est établie depuis long-temps, tandis que je n'ai encore, moi, que l'espérance d'en acquérir une.

M. Jones, résident de la compagnie des Indes orientales à Busheer et à Basra, m'a donné beaucoup de renseignemens utiles dans une courte entrevue qu'il a bien voulu m'accorder. Il a quitté Londres avant que j'eusse pu obtenir de lui la solution de toutes les questions que j'avois à lui soumettre; et son départ précipité m'a causé de vifs regrets. Je m'étois promis, en effet, de tirer un parti avantageux de la connoissance parfaite qu'il possède et du pays et de la langue des habitans, ainsi que des relations qu'il a eues avec les puissances de l'Inde, toutes circonstances qui l'ont mis à portée de publier des détails beaucoup plus exacts sur l'état actuel de la Perse, qu'aucun des voyageurs qui aient encore visité l'Orient.

Mais c'est à M. Dalrymple sur-tout que je dois payer ici un tribut de reconnoissance. Sa collection entière, imprimée ou manuscrite, m'a été communiquée. A cette faveur il a bien voulu ajouter celle de me donner son avis sur toutes les questions difficiles ou douteuses. Deux cartes, composées sous sa direction, accompagnent le Voyage de Néarque; et comme l'une d'elles comprend une partie de la côte, dont je ne fusse jamais parvenu à déterminer avec précision les positions sans le secours qu'elle m'a prêté, quelques détails sur les opérations qui ont servi de base pour la dresser, ne pourront déplaire aux lecteurs.

Dans l'année 1774, on équipa à Bombay une petite escadre destinée à aller reconnoître la côte entre l'Indus et le Golfe Persique.



Elle consistoit dans les bâtimens suivans :

Le FOX, lieutenant *Robinson*, commodore;

Le DAUPHIN, lieutenant *Porter*;

Une CHALOUPE de Patamar, dans laquelle furent employés momentanément MM. *Blair* et *Mascall*, en qualité de volontaires.

D'après les matériaux recueillis par ces officiers, M. Dalrymple dressa une carte, contenant la reconnoissance qu'avoit faite le lieutenant Robinson, et y joignit un mémoire rédigé par le lieutenant Porter, en tête duquel il a placé l'avertissement suivant :

« Les côtes dont ce mémoire renferme la description, sont  
» tellement peu connues, que les moindres détails en devront  
» être agréables aux lecteurs. En effet, *ce sont à-peu-près les seuls*  
» que nous ayons eus depuis le siècle d'Alexandre-le-Grand. »

J'ai trouvé cette observation si exactement vraie, qu'aucun auteur, parmi tous ceux dont j'ai consulté les relations, ne devient intelligible sans le secours de ce mémoire : et si le Journal de Néarque peut être présenté aujourd'hui au public avec quelque clarté, ou avec l'espérance de lui plaire, il faut l'attribuer au zèle vraiment estimable de la compagnie des Indes orientales, aux nobles sentimens qui animent et dirigent la présidence de Bombay, aux talens des officiers employés à son service, et à l'heureux usage que M. Dalrymple a fait de leurs recherches.

Le commodore Robinson, encore vivant aujourd'hui, m'a honoré d'un entretien qui a suffi pour faire évanouir mille difficultés.

Le capitaine Blair m'a été d'un grand secours. Il m'a aidé avec cette bienveillance qui caractérise les hommes de sa profession, à dessiner toute la côte de Mekran, dont je donne la description.

En outre, je lui dois une esquisse de la côte au cap Jask. Cette esquisse résout une question de géographie laissée dans l'obscurité par les anciens écrivains, et sur laquelle les modernes n'avoient osé prononcer avant les efforts du capitaine Blair.<sup>a</sup>

La seconde carte, celle du Golfe Persique, ne présentait point d'aussi grandes difficultés, grâce à l'ample collection de renseignemens fournis par des voyageurs ou navigateurs modernes, qui se trouve en la possession de M. Dalrymple. Mais de tous ces navigateurs ou voyageurs, celui dont notre illustre compatriote estime le plus les travaux et les découvertes, c'est le lieutenant M<sup>c</sup> Cluer<sup>b</sup>, autre officier employé au service de la compagnie des Indes orientales, que M. Dalrymple regarde comme un homme doué des plus grands talens et d'un mérite extraordinaire. La partie plus basse du Golfe, et les îles qu'elle renferme, avoient été depuis long-temps tracées sur des cartes<sup>c</sup>, quoique peut-être avec moins d'exactitude et de précision. Mais les embouchures de l'Euphrate et du Tigre n'ont jamais été

<sup>a</sup> Dans le cours de mon ouvrage, je fournirai beaucoup de preuves qui démontreront jusqu'à l'évidence l'authenticité du Journal de Néarque : mais le témoignage le plus déterminant en faveur de ce précieux monument, est celui qu'a rendu à son exactitude et à sa fidélité le capitaine Blair. Cet excellent navigateur me demandoit un jour comment la flotte s'étoit approvisionnée d'eau. Je me rappellerai toujours quelle fut sa surprise lorsque je lui eus répondu : « De » la même manière que vous, Monsieur, en » creusant la terre du rivage. » ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> La carte du Golfe Persique, qui a pour auteur le lieutenant M<sup>c</sup> Cluer, ne fut point dressée par ordre du *Gouvernement* : elle est le fruit des travaux vraiment méritoires d'un citoyen, qui s'en occupa dans les momens

qu'il pouvoit leur consacrer, sans négliger les devoirs attachés à sa profession d'officier sur les différens vaisseaux où il eut un service à remplir. Elle prouve, cette carte, combien un homme avide de s'instruire, et doué de quelques talens, peut acquérir de connoissances dans les voyages. Le lieutenant M<sup>c</sup> Cluer avoit formé le dessein d'aller passer le reste de ses jours aux îles Pelew : mais il paroît avoir abandonné un projet aussi triste ; et nous pouvons espérer que cet officier répandra de plus grandes lumières encore sur les points obscurs de marine et de géographie qui restent à éclaircir. ( Note tirée de M. Dalrymple. )

<sup>c</sup> Cela doit s'entendre, d'une manière générale, des positions et des gisemens. ( N. de l'A. )

esquissées aussi habilement qu'elles le sont de la main de M. Dalrymple. D'Anville a composé exprès sur la matière un mémoire, où il a déployé dans toute leur étendue ces connoissances géographiques qui le distinguèrent si éminemment. Toutefois, il n'eut point les moyens d'instruction avec le secours desquels M. Dalrymple a dressé sa carte : il ne puisa point dans les sources qui furent ouvertes à notre savant compatriote. A la tête du Golfe, et dans la position qu'il assigne à chacun des divers canaux de l'Euphrate, du Tigre et de l'Eulée, d'Anville s'est mépris gravement, faute d'avoir eu les données que nous ont fournies depuis, Niebuhr en écrivant son voyage, et nos navigateurs Anglois, en publiant le résultat de leurs recherches. C'est aux travaux des uns et des autres que M. Dalrymple est redevable de cette précision merveilleuse qui caractérise toutes ses observations; et j'ai eu la satisfaction de reconnoître qu'Arrien est devenu plus conséquent avec lui-même, à mesure que des lumières nouvelles se sont répandues sur la matière.

Secondé ainsi par une réunion d'autorités recommandables, peut-être dois-je craindre que le lecteur ne se forme une plus haute idée qu'il ne convient de l'ouvrage dont je lui fais hommage aujourd'hui. Des points constans qu'il m'est du moins permis de lui garantir, ce sont l'exactitude et l'activité de mes recherches, ainsi que l'empressement extrême avec lequel j'ai recouru à toutes les sources où je pouvois puiser. Je ne me reproche point d'en avoir négligé une seule, à moins qu'il ne s'en soit dérobé quelque-une à mon attention dans les anciennes relations dressées par les Portugais<sup>a</sup> lors de leur première

<sup>a</sup> On trouve quelques noms dans la Collection de Ramusio de Barros, *tom. I*, pag. 388. J'ai consulté aussi les traductions

Angloises de Manuel de Faria y Souza (1695), et de Herman Lopès de Castaneda (1582), mais avec peu de succès. Souza,

arrivée dans l'Inde : mais outre que je n'entends point la langue Portugaise, le manuscrit de Ressende, déposé dans le muséum Britannique, est à peine lisible pour tout autre que pour un homme du pays même. J'ai établi quelques situations d'après les cartes et les dessins de cet ouvrage ; dans lequel la côte de Mekran se trouve décrite avec beaucoup plus de fidélité que dans aucun autre qui ait été publié avant sa reconnoissance par le commodore Robinson. Les Portugais avoient un établissement à Guadel, et un ou deux autres sur la côte. J'ai cherché inutilement à m'en procurer quelques descriptions écrites en latin ; et après avoir consulté Osorius, que le docteur Robertson cite avec respect, je me suis convaincu que le siècle auquel remonte cet historien, étoit trop reculé pour que son livre pût m'être utile.

J'ai quelques mots à dire des autres cartes insérées dans mon ouvrage : elles ont été dressées par moi, d'après celles de d'Anville, de Rennell et de Dalrymple ; mais elles sont le fruit des travaux d'un homme qui n'en avoit jamais composé une seule auparavant. L'objet que je me suis proposé dans ces cartes, a été de faire concourir les mouvemens et les marches de l'armée de terre avec la navigation de la flotte, ainsi que d'expliquer la géographie d'Arrien. J'aurois pu m'épargner le soin de les placer dans mon livre, si j'eusse été en état de me procurer une petite carte *in-folio* de la Rochette, qui renferme toutes les conquêtes d'Alexandre ; mais il m'a fallu

*page 294* de son deuxième volume, cite Ressende, et fait mention du pillage de Guadel par les Portugais, à la *page 373*. Un autre endroit de son ouvrage (*vol. III, pag. 416*), semble indiquer que la côte de Guadel, et Sind, formoient une partie des

établissements Portugais. Je n'ai rencontré nulle part l'ouvrage de Texeira en anglois, malgré l'assurance qui m'a été donnée de l'existence d'une traduction de son livre dans notre langue. (N. de l'A.)

renoncer à en faire l'acquisition, le prix excédant de beaucoup mes facultés.

Je prévois également que plus d'un lecteur sera tenté de blâmer l'abondance des matières, et le grand nombre de dissertations et de digressions qu'il trouvera répandues dans l'ouvrage. A cet égard, je n'offrirai aucune apologie. Mon dessein n'a pas été de traduire Arrien, mais seulement de rendre cet historien intelligible pour le lecteur Anglois, et de communiquer au public le résultat de mes diverses recherches sur l'histoire, la géographie et le commerce. La relation de l'auteur Grec n'a jamais encore été publiée sous une forme satisfaisante. Le docteur Campbell<sup>a</sup>, bien qu'il soit le seul écrivain dont la sagacité ait pénétré les vues et deviné les projets d'Alexandre, le docteur Campbell, dis-je, dans son histoire du voyage de Néarque, a négligé, presque à l'exemple de ses prédécesseurs, de ramener les données de l'ancienne géographie aux découvertes et aux principes de la géographie moderne. Peut-être suis-je descendu, à cet égard, dans des détails trop minutieux; je suis loin, toutefois, de m'en repentir. Le devoir que j'avois à remplir étoit d'expliquer mon auteur; et j'eusse bien voulu atteindre à un degré de précision, tel, que la position de Kalama, par exemple, se trouvât déterminée avec autant de certitude que celle d'Alexandrie.

Des navigateurs modernes me feront peut-être le reproche d'avoir hérissé mes cartes d'anciens noms de pays; mais je n'ai pas omis les noms nouveaux. J'ai eu pareillement l'attention d'indiquer la longitude et la latitude de chaque île ou cap tant soit peu remarquable, et cela, d'après les observations les plus récentes. Il me seroit assurément très-pénible de penser que

<sup>a</sup> Dans la Collection de Harris, vol. I, pag. 400. (N. de l'A.)

les recherches auxquelles je me suis livré par intervalles, fussent rendre mon ouvrage rebutant pour l'officier habile qui pourra dans la suite visiter ces mêmes côtes. Toute induction tirée, dans le cabinet, d'une comparaison quelconque établie entre les géographes anciens et les géographes modernes, doit être la matière d'un examen sur les lieux mêmes. Cet examen, loin de le redouter, je désire qu'on le fasse; et si quelque navigateur daigne jamais prendre mon livre pour compagnon de voyage, je serai toujours prêt à rétracter mes opinions, ou à reconnoître les fautes que j'aurois pu commettre, dès qu'il m'aura éclairé par des observations plus justes que les miennes. De toutes les sciences, la géographie est celle qui gagne le plus à la rectification des erreurs.

L'orthographe que j'ai adoptée m'attirera sûrement quelques objections de la part des hommes de lettres ou des marins qui prendront la peine de me lire. Je n'ai qu'une seule prière à leur adresser, c'est de vouloir bien ne pas supposer que j'aie été guidé par l'amour de la singularité ou par la vanité de paroître savant. Je les prie de croire, au contraire, que je me suis toujours dirigé sur des principes. En étudiant avec attention les sons naturels de l'orthographe Grecque, j'ai découvert plusieurs rapports intéressans à connoître; et je ne doute point que ceux qui se livreront après moi à de semblables recherches dans le pays même, n'obtiennent des résultats plus satisfaisans encore. Par exemple, j'écris *Killoota*, et non pas *Cilluta*, par la raison que le dernier de ces noms produit *Silleuta* à notre oreille, et que le premier est le véritable son pour l'oreille d'un Grec. J'écris aussi *Phoregh*, et non pas *Fohreggh*, parce que le *Ph* conserve le rapport de Phooreg avec Poora, qu'Arrien nous donne pour la capitale de la Gédrosie. Dans la

comparaison des noms Orientaux avec l'orthographe Européenne, j'invite tous ceux qu'occupe un travail de ce genre, à remarquer que les lettres *P*, *B*, *T*<sup>a</sup>, et plusieurs autres, sont les mêmes lettres, avec ou sans l'*h* aspirée : elles se distinguent par une marque dans la plupart des langues Orientales, comme par un point dans l'hébreu. Une attention minutieuse sur cet article m'a conduit à plus d'une découverte.

En écrivant des noms qui se rencontrent communément sur les cartes Angloises, j'ai préféré ceux qui sont les plus familiers à nos géographes; mais, en général, j'ai pris soin d'indiquer les variations que ces noms subissent, soit dès la première fois qu'ils se sont placés sous ma plume, soit lorsque l'occasion s'en est présentée. Ainsi j'emploie les noms de Busheer et de Bombareek, comme des noms connus de tout navigateur Anglois, plutôt que ceux d'Abu-Schæhr et de Cohum-Barick<sup>b</sup>, que Niebuhr déclare être les noms véritables, d'après l'orthographe Orientale. Pourtant, je souscris sans réserve à l'opinion de M. Dalrymple, en accordant que toute variation doit être conservée jusqu'à ce qu'on ait déterminé quelque mode définitif de prononciation et d'orthographe. On ne peut avoir un exemple plus remarquable de cette diversité de prononciation que dans celle du ك [ *kaf* ] Persan. Nos navigateurs Anglois font de cette lettre un *g* adouci, écrivant *Gidda* ou *Jidda*. Michaélis<sup>c</sup> assure que, dans le voisinage du Golfe Persique, on la prononce comme *Tsch*; et Niebuhr<sup>d</sup> écrit *Dsj*, comme *Dsjesira* pour

<sup>a</sup> פ Ph. פ P. ב Bh. ב B. ת Th. ת T. Et B, en langue Persane, se prononce V. Toutes les lettres פתבכד sont sujettes à ces variations. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> L'orthographe de ce mot, telle que la donne Niebuhr, paroît vicieuse jusqu'à un

certain point: car il écrit Bundereek, Bunderregh; et *regh* signifie du sable. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Extrait de Niebuhr, pag. 19. « Aux environs du Golfe Persique on prononce » ك [ *kaf* ] comme *Tsch*. » (N. de l'A.)

<sup>d</sup> « J'ai déjà remarqué. . . . qu'il est

Gesira. Même dans les variations du langage Oriental, ce son devient rude comme notre *g* Anglois devant *a*, *o* ou *u*; car Gesira se change en Ghesira, Gasira et Gusera. Il est encore plus dur en le prononçant *k* et *ch*<sup>a</sup>, comme lorsqu'on change Djenk en Kienk, Kenk et Chienk. Sous une autre forme, en conservant le *d*, il perd *sj*, et devient Denk et Tenk. C'est ainsi que Plin écrit *Jomanes*, et Ptolémée, *Diamuna*, pour *Jumna*, nom de la rivière de Dheli, qui se décharge dans le Gange. Du moment où il existe une source si féconde de variations, et beaucoup d'autres encore à l'égard d'autres lettres, on doit regarder comme certain que Michaélis renferme l'étymologie dans des bornes infiniment trop étroites, lorsqu'il s'appuie sur des lettres seules pour établir une conformité. Dans mon opinion, l'oreille est un meilleur guide que l'œil. Quel Européen, à la première inspection du nom Oriental *Bukhetunnufre*<sup>b</sup>, reconnoîtroit que c'est là un nom qui lui est familier? Notre oreille seule nous dit qu'en y ajoutant une syllabe, nous avons Nabuchodonosor, le Nebuchadnezzar de l'Écriture. A dieu ne plaise toutefois que je veuille faire parade d'érudition en ce genre! car j'ai hasardé peu de conjectures sur

difficile de bien orthographier dans sa propre langue, mais plus difficile encore dans une langue étrangère... C'est ce qui est cause que j'avois orthographié tout différemment les noms des mêmes villages, suivant la prononciation de différentes personnes. » Voyage de Niebuhr, tom. I, pag. 57, édit. d'Amsterd.

Et pag. 74: « Or, si un écrivain Arabe a écrit différemment les mêmes noms, d'après la prononciation de plusieurs de ses compatriotes, le vrai savant ne me saura pas mauvais gré... que je n'ai pas voulu écrire

moi-même les noms en caractères Arabes. »

Après de tels aveux, qui pourroit être assuré d'écrire avec précision des noms orientaux! (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Michaélis écrit *Dschilda*; Niebuhr, *Dsjidda*, pour notre mot Anglois *Jidda*. « Ni les Grecs ni les Latins ne connoissent le son *sch* en allemand. » Extrait, pag. 31. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Otter, tom. I, pag. 182. C'est ainsi que les Anglois écrivent *Ser-po-jee* pour le nom Mahratte *Surra-bottschi*. (N. de l'A.)



l'étymologie ; et si j'ai le bonheur d'être irréprochable sur le fait de l'orthographe<sup>a</sup>, mon but est rempli.

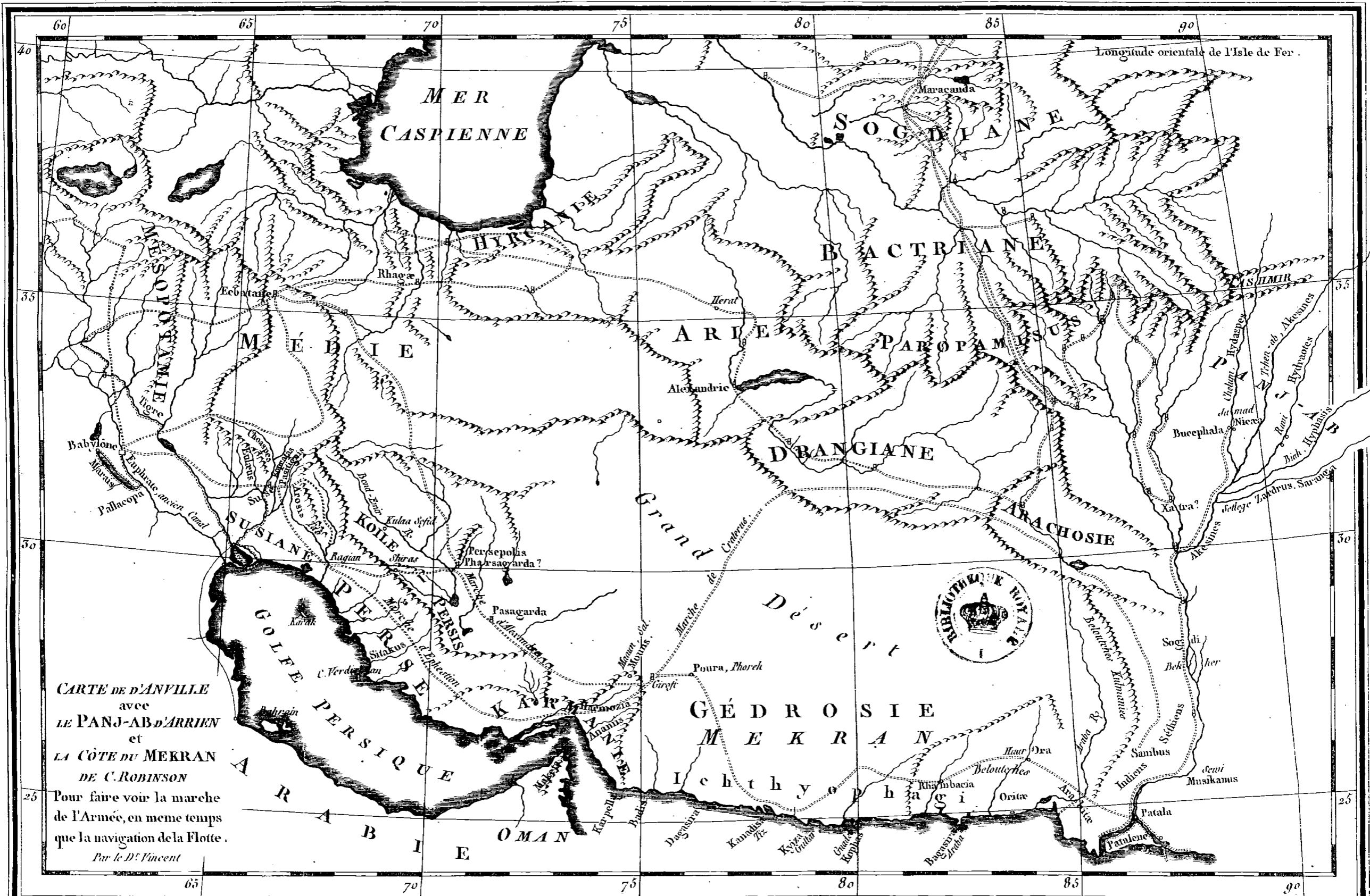
Pour exécuter l'ouvrage entier à ma satisfaction personnelle, il m'auroit fallu un plus grand fonds de connoissances géométriques et de littérature Orientale que celui qui m'est échu en partage : et lorsque j'ose le soumettre au public, ce n'est pas sans me rappeler que si on lui plaît quelquefois par le choix et la diversité des objets de recherche, on l'ennuie souvent par des détails trop minutieux<sup>b</sup>. Cette compilation, quoi qu'il en soit, est le fruit d'un travail de plusieurs années, auquel j'ai consacré tout ce que je pouvois avoir de facultés et de lumières. Je le livre au jugement d'un tribunal dont les arrêts sont sans appel.

<sup>a</sup> Voyez à ce sujet l'ouvrage de Ludolphe sur l'Abyssinie, *liv. IV, ch. 1.* (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Quelque minutieux que je puisse effectivement paroître dans certaines circonstances, je me justifierai par l'exemple du respectable et judicieux éditeur du dernier Voyage de Cook. Il ne m'est jamais arrivé d'entretenir aussi long-temps mes lecteurs d'un pays peu connu, qu'il occupe les siens de la terre de Kerguelen. Jamais non plus je ne me suis montré aussi jaloux d'éclaircir l'obscurité dont un nom quelconque étoit

enveloppé, qu'il s'est attaché à nous donner des idées justes sur le cap Louis et sur le cap François, situés dans cette même île ; et cependant la côte de Mekran est au moins aussi intéressante que cette Thulé méridionale, et sera, suivant toute vraisemblance, visitée aussi souvent. Ni l'estimable écrivain dont je parle, ni moi, j'ose le penser, ne méritons de censure : au surplus, le goût seul des lecteurs en décidera. (N. de l'A.)





**CARTE DE D'ANVILLE**  
avec  
**LE PANJ-AB D'ARRIEN**  
et  
**LA CÔTE DU MEKRAN**  
DE C. ROBINSON  
Pour faire voir la marche  
de l'Armée, en même temps  
que la navigation de la Flotte.  
Par le D<sup>r</sup> Vincent

5

quill.

# VOYAGE DE NÉARQUE.

---

## LIVRE PREMIER.

### RECHERCHES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

#### PRÉLIMINAIRES.

- I. *Introduction.* II. *Caractère et Plans d'Alexandre.* III. *Alexandrie.* IV. *Sources de l'Indus; Pays qu'elles arrosent.* V. *Moyens employés par Alexandre pour reconnoître l'intérieur de l'Empire.* VI. *Géographes; Pline, Ptolémée, d'Anville, Rennell.* VII. *Dates.* VIII. *Moussons. Hippalus, Ptolémée, Marcien, Arrien, l'Auteur Grec du Périples.* IX. *Mesures itinéraires.* X. *Preuves de l'authenticité du Journal de Néarque.*

#### INTRODUCTION.

I. LE voyage de Néarque depuis les bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate, est, dans l'histoire de la navigation, le premier événement d'une grande importance pour le monde entier; et si le vaste génie d'Alexandre se découvre dans la conception du plan, l'exécution n'atteste pas moins hautement les talens de l'homme auquel il la confia.

L'attention que réclament de notre part les faits historiques, est proportionnée à l'intérêt qu'ils nous inspirent, ou aux conséquences

que nous sommes fondés à en tirer : or, telles ont été celles de l'expédition de la flotte d'Alexandre, que, d'abord, elle ouvrit, à cette époque, une communication entre l'Europe et les pays situés aux extrémités de l'Asie ; qu'ensuite, dans des temps plus rapprochés de nous, elle est devenue la source et l'origine des découvertes faites par les Portugais, la base du système de commerce le plus étendu dont les hommes se soient jamais formé l'idée, et, pour tout dire enfin, la cause première, quoique éloignée, de l'heureux succès des établissemens Anglois dans l'Inde.

Le récit de cette expédition nous a été conservé par Arrien, qui déclare ne donner qu'un extrait du Journal de Néarque. Malgré que l'authenticité des faits qu'il raconte, ait été fortement contestée (ce qui sera pour moi la matière d'une ample discussion dans une partie de cet ouvrage), j'ose assurer que tout lecteur impartial et dégagé de préventions, y verra les caractères frappans de la plus scrupuleuse fidélité.

Une circonstance qu'il faut remarquer à la gloire d'Arrien, et qui lui est particulière, c'est qu'on a mieux apprécié le mérite de sa relation, chaque fois qu'on a porté un œil plus attentif sur les événemens dont il nous a transmis le souvenir. A mesure qu'on s'est éclairé en Europe sur l'état de l'Inde, on a reconnu l'exactitude de ses recherches historiques : de même aussi, plus les bornes des connoissances géographiques ont été reculées, plus on l'a trouvé vrai dans les éclaircissemens qu'il fournit, plus on s'est convaincu de l'excellence des sources dans lesquelles il a puisé.

Quant à ce qui concerne le voyage de Néarque, une simple traduction de l'ouvrage d'Arrien n'auroit offert qu'un stérile détail de noms, sans satisfaire beaucoup cette curiosité active, cet esprit d'*investigation*, qui distinguent singulièrement les modernes. C'eût été, d'ailleurs, s'occuper d'un travail superflu ; car il existe des traductions de sa relation, composées par Ramusio, d'Ablancourt,

Rook et Harris <sup>a</sup>. Je me propose ici d'examiner quelles vues ont dirigé Alexandre dans cette entreprise, de porter la lumière sur toutes les parties de l'expédition de Néarque, et d'indiquer clairement les points de concordance entre la géographie ancienne et la géographie moderne.

Tout ce qui concerne la descente de l'Indus et la navigation du Golfe Persique, a déjà été traité par le major Rennell et par d'Anville <sup>b</sup> : mais le major Rennell laisse Néarque à l'embouchure de l'Indus, et d'Anville le prend à l'entrée du Golfe Persique. Tous deux ont abandonné l'espace intermédiaire, ou comme étant enveloppé d'une trop grande obscurité, ou comme le croyant peu digne de leurs recherches. Cependant, on ne jugera bien le chef d'une semblable expédition, qu'en connoissant les obstacles qu'il eut à surmonter; et d'ailleurs, le soin de débrouiller ce que la géographie peut avoir d'obscur, étoit un objet digne des talens de deux savans aussi recommandables.

Dans l'ouvrage qu'on va lire, je parcourrai, à la lueur du flambeau qu'ils me prêtent, les parties où l'un et l'autre ont tracé la route; j'adopterai sans réserve les positions qu'ils ont établies; je reconnoîtrai les difficultés qu'ils ont vaincues. Si quelquefois il arrive que je ne m'accorde pas avec l'un d'eux, ou même que je m'écarte des idées et de Rennell et de d'Anville, j'exposerai mes doutes avec toute la déférence qui est due à l'autorité de pareils noms. Enfin, si j'ose émettre une opinion personnelle, j'userai, en cela même, d'un privilège qu'ils ont exercé avec succès; et ce privilège, j'ai bien aussi quelques droits de le réclamer, ne me fondant pas, à cet égard, sur un titre chimérique, mais sur une

<sup>a</sup> Le Voyage de Néarque ne se trouve point dans la collection originale de Harris; mais il a été inséré dans l'édition de cette collection que nous devons aux soins du docteur Campbell. (NOTE DE L'AUTEUR.)

<sup>b</sup> Savoir, par le premier, dans un Mé-

moire qui accompagne sa carte de l'Hindoustân; par le second, dans un discours qui fait partie du trentième volume des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. (N. de l'A.)

longue et profonde méditation de mon sujet. J'ai déjà dit combien je dois à M. Dalrymple <sup>a</sup> : mais outre les renseignemens qu'il m'a procurés pour cet ouvrage même, j'ai tiré d'utiles secours de la communication qu'il m'a donnée d'un grand nombre d'excellentes cartes, de plans et de dessins, tant de la côte de Mekran que du Golfe Persique. J'ai sur-tout profité d'un recueil de mémoires et d'extraits enrichis de ses observations, et dans lesquels j'ai cherché avec confiance la solution de toutes les difficultés.

Telles sont les sources où j'ai puisé. En ajoutant à ces autorités celles de Tavernier, d'Otter, de Pietro della Valle, de Thévenot, de Sainte-Croix, de Cheref-eddin, de Niebuhr, et de l'Ayeen Akbary, j'aurai fait connoître les principaux écrivains modernes dont les ouvrages m'ont servi pour cette compilation. Je citerai les historiens plus anciens, à mesure que l'occasion s'en présentera ; et s'il résulte de mon travail la preuve qu'Alexandre ne fut pas moins habile politique dans la conception de ses plans, qu'heureux dans leur exécution, j'aurai rempli mon but.

#### CARACTÈRE ET PLANS D'ALEXANDRE.

II. LES historiens et les géographes modernes qui se sont livrés à de savantes recherches, nous ont appris à ne considérer ce prince ni comme un héros de chevalerie, ni comme un guerrier dévastateur. Sénèque ne nous en impose plus aujourd'hui par ses déclamations ; et les éloges exagérés de l'enthousiaste Quinte-Curce ont cessé de nous éblouir. A mesure que les écrits d'Arrien ont été mieux connus, il s'est établi une opinion plus juste du caractère de cet illustre conquérant. La rapidité de ses succès a paru n'être que le résultat de la prudence et de la valeur heureusement combinées, tandis que, d'un autre côté, on a reconnu que son système et ses vues de gouvernement s'accordoient avec les principes de la plus saine politique.

<sup>a</sup> Voyez la PRÉFACE.



Avant l'expédition des Macédoniens, l'empire des Perses avoit été envahi par l'Athénien Cimon, et plus récemment encore, par les Lacédémoniens, sous les ordres de Thymbron, de Dercyllidas et d'Agésilas. Tout le but de ces différentes invasions étoit de ravager les provinces, de soutenir l'armée Grecque avec les dépouilles de l'Asie, et de venger sur le grand-roi les maux causés à la Grèce par les expéditions de ses prédécesseurs.

Mais Alexandre, du moment où il eut traversé l'Hellespont, regarda tous les pays qu'il subjugoit comme autant de portions de son empire futur. Il ne pilla aucune des provinces qu'il avoit soumises; il ne leva par force aucune contribution. Depuis le combat du Granique jusqu'à l'entière défaite de Darius à la bataille d'Arbelles, quoiqu'il eût dompté l'Asie mineure, la Syrie et l'Égypte, c'est-à-dire, les plus riches contrées de l'empire, il ne déshonora ses conquêtes par l'oppression d'aucun peuple, par aucune profanation des temples, par aucune insulte faite à la religion. Ce prince ne se montra pas moins attentif à maintenir l'ordre et la discipline, qu'à bien exécuter ses plans militaires. Ses mesures, à cet égard, furent concertées avec une prudence telle, que pendant huit années d'absence qu'il fit à l'extrémité de l'Orient, l'histoire ne parle d'aucune révolte qui vaille la peine d'être remarquée. J'ajoute que l'établissement qu'il forma en Égypte, a mérité, trois siècles après, de servir de modèle aux Romains dans leur administration de cette province.

Après la défaite de Darius à la bataille d'Arbelles, la fuite de cet infortuné monarque, et la poursuite de l'usurpateur Bessus, conduisirent Alexandre jusque dans la Sogdiane, la Bactriane, et les parties septentrionales de l'empire. Il s'ensuit naturellement qu'à l'époque où il résolut d'entrer dans l'Inde, il se trouva aux sources de l'Indus.

Le récit des victoires d'Alexandre dans les pays qui bordent ce fleuve, n'est point du ressort de l'ouvrage que je publie aujourd'hui; je ne me propose d'en parler qu'autant que ces détails pourroient

contribuer à donner des lumières sur les progrès de la flotte. Nous nous embarquerons avec Néarque à Nicée sur l'Hydaspe <sup>a</sup>, et nous l'accompagnerons, à l'aide des géographes modernes, jusqu'au moment où il arriva avec la flotte sur le Pasitigris, à quelques milles de Suze.

Ce voyage, achevé avec le plus grand succès, n'étoit que le prélude d'une autre expédition dans laquelle Alexandre projetoit d'entreprendre la navigation des mers qui environnent l'Arabie <sup>b</sup>. Déjà Archias <sup>c</sup>, Androsthènes et Hiéro, qui avoient reçu de lui la mission d'aller *explorer* la partie occidentale du Golfe Persique, étoient revenus lui rendre compte des progrès qu'ils avoient faits. Déjà Néarque s'étoit embarqué, et Alexandre jouissoit en espérance de la gloire d'avoir lié des rapports commerciaux entre l'Inde et Alexandrie, lorsqu'une fièvre vint l'enlever à de plus grands desseins encore, dans la trente-troisième année de son âge, et la treizième de son règne.

#### ALEXANDRIE.

III. CE seroit peut-être exagérer la prévoyance dont étoit doué cet homme extraordinaire, que d'affirmer qu'il avoit prémédité un si vaste plan de commerce dès la première fondation d'Alexandrie <sup>d</sup>. Mais comme son génie s'agrandissoit en raison de ses

<sup>a</sup> Cette ville de Nicée fut construite par Alexandre sur la rive méridionale de l'Hydaspe, et dans l'endroit même où il avoit vaincu Porus. Il lui donna ce nom pour consacrer le souvenir de la défaite du roi Indien. (Le mot grec *vixn* signifie victoire.) Voyez d'Anville, *Antiquité géographique de l'Inde*, pag. 25. (NOTE DU TRADUCTEUR.)

<sup>b</sup> Il étoit occupé aussi de l'idée d'un voyage autour de l'Afrique, par le Cap de Bonne-Espérance. Voyez, dans Arrien, *liv. V*, pag. 230, le passage où ce prince assure à son armée, que sa flotte fera le tour de

ce continent jusqu'aux colonnes d'Hercule. Mais, à vrai dire, il y avoit là de la jactance plutôt qu'un plan bien conçu. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voyez encore Arrien, *livre VII*, page 301. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Montesquieu, en parlant des vues d'Alexandre dans la fondation d'Alexandrie, fait l'observation suivante : « Il ne » songeoit point à un commerce dont la » découverte de la mer des Indes pouvoit » seule lui faire naître la pensée. » *Esprit des Lois*, livre XXI, chap. 7. (N. de l'A.)

succès, et comme ses connoissances locales et géographiques augmentoient en proportion du progrès de ses armes, il est certain qu'avant sa mort, tout le plan étoit déjà mûri dans sa tête, et qu'il en avoit, à-peu-près, décidé l'exécution.

La vanité est, d'ordinaire, le mobile puissant des fondateurs de villes; mais quelque empire que cette passion exerçât sur l'ame d'Alexandre, il faut dire à sa louange, que des vues d'utilité le dirigèrent toujours de préférence à tous autres motifs. Harris a judicieusement observé que la plupart des villes bâties par les rois de Syrie, n'eurent guère une durée plus longue que celle de la vie de leurs fondateurs; et peut-être, si nous en exceptons Antioche sur l'Oronte, et Séleucie sur le Tigre, n'en étoit-il pas une seule qui fût en état de subsister. Nous voyons, au contraire, que l'Alexandrie du Paropamise<sup>a</sup>, et celle construite sur l'Iaxarte, ont continué d'être, jusqu'à nos jours, des villes très-importantes. L'Alexandrie d'Égypte, après avoir survécu aux différentes révolutions des empires pendant dix-huit siècles, ne tomba enfin que par suite d'une découverte qui changea tout le système de commerce sur la surface du globe. Comme cette ville, dans les vues du fondateur, devoit être, et devint effectivement le centre de communication entre l'Inde et l'Europe, quelques détails particuliers sur sa position géographique seront d'autant moins étrangers à mon sujet, que le voyage de Néarque fut la cause première de son agrandissement.

Entourée de trois côtés par la mer, ou par le lac Maréotide<sup>b</sup>,

<sup>a</sup> La position de Qandahâr est présumée par d'Anville et par Rennell, être celle de l'Alexandrie du Paropamise. Les naturels du pays la reconnoissent dans Scander. C'est toujours la principale ville du pays des Abdalli, royaume sorti des ruines de l'empire de Perse et de celui du Mogol. Mais voyez les *Éclaircissemens* de d'Anville, page 19.

La position de Cogend ne laisse aucun doute que ce ne soit la même que celle de l'Alexandrie sur l'Iaxarte. Consultez la *Géographie ancienne* de d'Anville, tom. II, page 305. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez d'Anville sur la topographie d'Alexandrie, *Mémoires de l'Académie*, et *Géographie anc.* tom. III. (N. de l'A.)

communiquant avec le Delta et la haute Égypte, au moyen de ce lac, et par des canaux soit naturels, soit artificiels; protégée au nord par le Phare, entre lequel et le continent Alexandre avoit projeté un double port<sup>a</sup> dont les Ptolémées entreprirent et achevèrent la construction, Alexandrie étoit située de manière à présenter tous les avantages qui pouvoient encourager les vues du fondateur; car elle offroit, réunis sur un seul point, les moyens d'une défense vigoureuse, et ceux d'un facile accès. Ce furent, à n'en pas douter, des considérations d'une si haute importance qui déterminèrent le choix d'Alexandre. Toute la côte depuis Peluse jusqu'à Canope, est, en effet, une terre basse, qu'on ne voit même pas d'une certaine distance; la navigation le long de cette côte est très-périlleuse, et les vaisseaux courent de grands risques en s'en approchant; les bouches ou *Bogas* du Nil, ainsi qu'on les nomme<sup>b</sup>, sont hérissées, à quelques époques de l'année, de dangers tellement redoutables, qu'ils ont passé en proverbe. Mais la tour du Phare, et les deux ports dont j'ai parlé, obvioient à ces graves inconvéniens; et Alexandre, qui connoissoit la difficulté d'approcher de l'Égypte, soit par terre, soit par mer, s'empressa de profiter d'une situation qui lui assuroit tout-à-la-fois le poste le plus précieux sous le rapport de ses vues militaires, et un port accessible aux vaisseaux dans tous les temps.

De pareils motifs étoient bien suffisans pour engager ce prince à bâtir une ville; mais comme ses idées s'étendoient à mesure qu'il perfectionnoit ses notions et ses découvertes, on en croit sans peine le témoignage d'Arrien, qui nous assure que, dès l'époque

<sup>a</sup> Ce dessein d'Alexandre n'est pas une vaine conjecture; car Héphestion devoit avoir un *heroum* dans le Phare, et son nom eût été inséré dans tous les contrats entre marchands. *Voy. Arrien, liv. VII, pag. 306.*

Saumaïse parle de trois ports au lieu de deux. *Exercit. Plin. pag. 479. (N. de l'A.)*

<sup>b</sup> Du mot *bocca*, lequel, en italien, signifie *bouche*, et qui, selon toute apparence, a été introduit dans l'idiome des habitans de la côte par la *langue Franque*. Voyez l'*Essai de Wood sur Homère*, page 110 et suivantes. (N. de l'A.)

à laquelle Alexandre eut formé sa flotte sur l'Indus, il méditoit un passage par mer, de ce fleuve jusqu'au Golfe Arabique. Il réalisa complètement son projet dans l'endroit où il y avoit le plus de hardiesse à en tenter l'exécution, et ne laissa guère aux Ptolémées d'autre soin que celui de finir les travaux dont il avoit tracé le plan. S'il eût vécu une année de plus, il auroit pu jouir de la destruction de cette barrière qui faisoit obstacle à la communication entre l'Europe et l'Orient; le commerce de l'un et de l'autre continent eût commencé, sous ses yeux, à trouver un débouché dans le canal que lui-même avoit ouvert; enfin, il auroit pu entrevoir l'aurore de cette splendeur dont Alexandrie étoit destinée à briller un jour, et reconnoître dans son propre ouvrage l'origine de la prospérité qui devoit, par la suite, rendre cette ville la première entre toutes les villes commerçantes de l'univers.

Les avantages dont le commerce des Indes orientales est devenu la source pour toutes les nations qui ont eu le bonheur d'y participer, ont été exposés avec de tels développemens par le docteur Robertson, que je n'aurois pas de motif raisonnable pour examiner une matière qu'il a traitée à fond. Mais ce sera pour le héros de la Macédoine une gloire immortelle, une gloire que les plus belles découvertes de l'Europe moderne ne sauroient effacer, que d'avoir apprécié l'importance de ce commerce, prévu ses conséquences, et préparé la direction qu'il a suivie pendant le cours de dix-huit siècles.

Si l'on prétendoit pouvoir contester au vainqueur de Darius ces connoissances extraordinaires, cette admirable prévoyance dont je lui fais honneur ici, je n'en voudrois fournir d'autres preuves que celles qu'en a données le major Rennell dans le savant mémoire qui accompagne sa carte de l'Inde. Il y démontre, d'après le journal de Forster, que dans sa route depuis le Paropamise jusqu'à Taxila<sup>a</sup> ou

<sup>a</sup> Les géographes s'accordent, en général, à considérer Taxila comme occupant

la même position que la ville d'Attock. Mais ce que nous trouvons dans Arrien

Attock, Alexandre suivit précisément le chemin qui continue d'être aujourd'hui la ligne septentrionale de communication entre la Perse et l'Hindoustân<sup>a</sup>. Cette route, il l'étendit depuis au travers de toutes les rivières que l'Acesines ou Chen-ab conduit dans l'Indus, et arriva enfin à l'Hyphasis ou Biah.

#### SOURCES DE L'INDUS.

IV. LA province arrosée par ces rivières qui portent aujourd'hui le nom de *Panje-ab*, ou les Cinq-Fleuves, est estimée l'une des plus riches de l'empire du Mogol. Lorsqu'Alexandre arriva sur les frontières de cette province, il ne se trouvoit pas à trois cents milles de la moderne Dehly; et dans quelque endroit qu'il nous plaise de fixer la position de Palibothra, la distance n'a jamais été assez considérable pour empêcher que le nom de cette ville, sa puissance et son importance, fussent connus des Macédoniens<sup>b</sup>.

Il paroît que, dans tous les temps, l'Indus a facilité à ce pays les moyens de faire un commerce très-étendu, lorsque sa situation intérieure fut assez calme pour le permettre. On descendoit de Moultan, d'Attôck, de Kâboul, de Kachmyr, jusqu'à la côte de Malabar. Quant à savoir si les vaisseaux qu'on envoyoit sur le fleuve étoient en état d'entreprendre le voyage à la côte, ou bien

ne favorise pas cette opinion. Il nous dit (*livre V, page 199*) « que Taxila étoit » la principale ville située entre l'Indus et » l'Hydaspe; » et dans un autre passage, » qu'Alexandre marcha depuis l'Indus jus- » qu'à Taxila, » expression qui implique avec soi l'idée de la distance. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Une circonstance à laquelle il convient de faire attention et d'avoir égard, c'est qu'Alexandre fut obligé de se détourner plusieurs fois de cette route, à raison de la situation plus ou moins éloignée des tribus qu'il eut à soumettre. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Cette observation de notre auteur est

d'autant plus exacte, que, suivant d'Anville, qui se fonde à cet égard sur l'autorité de Pline, « aucune autre ville dans l'Inde » n'étoit comparable en grandeur et en richesse à Palibothra : *amplissimâ, ditissimâ-que urbe Palibothrâ.* » Arrien, ajoute le savant géographe, « s'explique de même, d'après Mégasthène, sur la grandeur de cette ville. La nation qui l'occupoit, les *Prasii*, surpassoit en puissance et en célébrité toutes les autres nations de l'Inde. » *Antiquité géographique de l'Inde*, par d'Anville, page 52. (N. du T.)

s'ils ne faisoient que transporter les cargaisons à Pattala pour y être déposées sur de plus grands navires, c'est une question que je ne résoudrai point. Mais la communication est un fait prouvé. Il semble naturel de penser que les bâtimens marchands qui descendoient le fleuve, se dirigeoient plutôt vers les florissantes provinces de la Péninsule, que vers les côtes désertes du Mekran. Peut-être même, avant l'invasion des Macédoniens, ce commerce s'étendoit-il, ainsi qu'on l'a vu dans les siècles suivans, autour du Cap Comorin, jusques dans la baie de Bengale, et dans les embouchures du Gange, unissant de cette manière les deux grands fleuves qui enferment l'Hindoustân.

Dans le Peucaliotis<sup>a</sup>, dans le territoire des Malliens<sup>b</sup>, dans les royaumes de Taxile<sup>c</sup> et de Porus<sup>d</sup>, Alexandre traversa des pays abondans en richesses, et qui fournissent, depuis le trente-deuxième degré de latitude nord, des denrées pour la vente desquelles on est assuré de trouver un marché ouvert entre les Tropiques. La population de ces contrées, telle que l'ont établie Strabon, Pline, Plutarque, et Arrien lui-même, est sans doute fort exagérée; cependant, comme ils ont tous puisé immédiatement dans les premières sources, comme, tous, ils citent des auteurs qui avoient visité en personne les pays dont il s'agit, nous devons présumer, quelque exagération qu'on puisse supposer dans leurs calculs, qu'au moins les apparences donnoient l'opinion d'une immense population, et présentoient un amas de cités, de villes et de villages dont les Macédoniens n'avoient pu se former auparavant une idée, sur-tout en en jugeant d'après leur propre pays.

<sup>a</sup> C'est le nom que donne toujours à ce pays l'Ayeen Aibary. (N. de l'A.)

Ce nom vient de *Peucela*, grande ville de la dépendance des *Assacani*, selon les *Indiques*. Il se lit *Peucolaitis* dans Strabon, et *Peuceliotis* dans Arrien, sous la forme d'un dérivé, et désigne le canton des environs de cette ville plutôt que la ville

même. Voyez l'*Antiquité géographique de l'Inde*, de d'Anville, dont j'ai tiré ces éclaircissemens. (N. du T.)

<sup>b</sup> Aujourd'hui Moultan. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Attock. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> La province arrosée par les cinq fleuves désignés sous le nom de *Paije-ab*. (N. de l'A.)

Ces historiens <sup>a</sup> assurent qu'Alexandre soumit dans l'Inde cinq mille villes aussi grandes que l'île de Cos. Ils nous disent encore que la seule province de Bactriane contenoit mille villes; et Arrien, qui semble toujours être en garde contre l'infidélité historique, nous apprend que, dans le pays des *Glausæ* ou *Glaucanisæ*, on comptoit trente-sept villes, dont la moins grande renfermoit cinq mille habitans, et la plus considérable, jusqu'à dix mille. Il ajoute que la population des villages étoit proportionnée à ce nombre. La totalité s'élevoit environ à cinq cent mille ames. Alexandre donna tout ce pays à Porus, qui en agrandit son ancien royaume. <sup>b</sup>

Quelque degré de confiance que nous devons accorder à ces calculs, il en résulte au moins la preuve d'une population extraordinaire; et nous voyons que, dans tous les temps, excepté aux époques où il fut désolé par des invasions, ce pays a joui de la plus brillante prospérité, soit à raison de sa fertilité naturelle, soit qu'il faille en chercher la cause dans l'avantage de sa situation au milieu d'une si prodigieuse quantité de rivières navigables. L'historien de Tymour s'exprime avec la même admiration que les auteurs Grecs: l'Ayeen Akbary regarde le Panje-ab comme la troisième province de l'empire du Mogol, et parle de quarante mille bâtimens <sup>c</sup> occupés dans le commerce de l'Indus. <sup>d</sup>

Ce fut ce commerce qui procura à Alexandre les moyens d'équiper, de louer, ou d'acheter la flotte avec laquelle il descendit le fleuve. Et lorsqu'on réfléchit que son armée consistoit en cent vingt-quatre mille hommes (sans compter que tout le pays étoit à sa

<sup>a</sup> Strabon, Pline, Plutarque, et, après eux, Robertson et Rennell. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ces exagérations n'ont rien qui doive nous surprendre. Cheref-eddin déclare que Kachmyr renferme réellement dix mille villages très-florissans, mais que ce royaume est estimé en contenir cent mille. Voyez son Histoire, vol. III, pag. 161.

Dans le royaume de Kachmyr, il n'y

a pas plus de vingt lieues de pays plat d'une montagne à l'autre: la capitale est Nagaz, ou Syrin Nagar. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Maurice, vol. I, pag. 138, d'après l'Ayeen Akbary. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> *Porum et Taxilem reliquit in regnis suis, summo in ædificandâ classe amborum studio usus.* Q. Curtius, lib. IX, cap. 3. (N. de l'A.)



disposition), et qu'il en avoit laissé une très-forte partie aux bords de l'Hydaspe, pendant le temps que le corps d'armée s'avança jusqu'à l'Hyphasis et revint ensuite vers l'Hydaspe; on n'est aucunement fondé à croire qu'Arrien exagère quand il assure que la flotte d'Alexandre se composoit de huit cents vaisseaux, dont trente seulement étoient des vaisseaux de guerre<sup>a</sup>, et les autres, tous bâtimens semblables à ceux qu'on employoit d'ordinaire dans la navigation du fleuve.

Strabon fait mention de l'Émodus, comme d'une montagne voisine qui fournit en grande quantité du sapin, du pin, du cèdre, et d'autre bois de charpente; et nous lisons dans Arrien, qu'Alexandre avant d'être arrivé aux bords de l'Indus, avoit déjà fait construire, chez les *Assacani*, des vaisseaux qu'il envoya descendre le Cophènes jusqu'à Taxila. Toutes ces circonstances concourent à prouver la vérité d'un fait sur lequel on a long-temps et beaucoup disputé; et quand nous nous accorderions avec

<sup>a</sup> Τετακόντεροι ἢ ἡμιόλιαι. Arrien, liv. VII, in init.

Le mot τετακόντεροι signifie que ce n'étoient pas même des galères de guerre, telles que celles dont les Grecs se servoient dans la Méditerranée, et qu'on nommoit *triremes*, c'est-à-dire, galères à trois rangs de rames. Cellès dont il est question ici, n'avoient, à ce qu'il paroît, qu'un seul pont, et un seul rang de trente rames, à savoir quinze de chaque côté. Les ἡμιόλιαι, suivant Gronovius, étoient des galères à demi-pont, dont le milieu restoit à découvert pour les rameurs. Voyez au reste Casaubon sur Athénée, note de la page 737.

Le major Rennell dit qu'on emploie sur le Gange des bâtimens du port de cent quatre-vingts tonneaux; et le capitaine Hamilton affirme, vol. I, pag. 122, que ceux employés de son temps sur l'Indus,

avoient souvent une charge de deux cents tonneaux; qu'ils étoient divisés en appartemens séparés que les marchands louoient pour la durée du voyage; et qu'ils offroient toutes les commodités désirables pendant une longue navigation. Ces bâtimens portoient un mât et une voile; mais, le plus ordinairement, c'étoit à force de bras qu'on les faisoit avancer. Le passage de Tatta à Lahore est de six à sept semaines: mais le retour ne demande pas plus de dix-huit jours; quelquefois même douze jours suffisent. La navigation est facile et assurée jusqu'à Kachmyr, par le moyen du *Che-lum*; M. Forster y entra par cette rivière, qu'il nomme *le Jalum*: son cours est de huit cents milles d'étendue depuis Tatta jusqu'à Moultan seulement, en calculant d'après les sinuosités du fleuve. Voyez le Mémoire du major Rennell. (N. de l'A.)

quelques auteurs à porter jusqu'à deux mille le nombre total des bâtimens qui composoient la flotte, en y comprenant les alléges et les bateaux, il n'y auroit encore là rien d'assez invraisemblable pour exciter l'étonnement. <sup>a</sup>

Les mêmes moyens par lesquels Alexandre réussit à se procurer une flotte, lui servirent à acquérir des renseignemens précieux sur le commerce du pays, et sur les différentes côtes avec lesquelles les naturels faisoient le commerce. Taxile et Porus étoient l'un et l'autre dans ses intérêts. On doit regarder comme certain que plusieurs Indiens, sujets de ces deux princes, s'embarquèrent avec Alexandre, soit pour diriger et conduire la flotte, soit dans des vues personnelles. Parmi eux, il en étoit peut-être beaucoup qui avoient fait souvent le même voyage, et qui connoissoient le commerce de la côte : un génie aussi curieux et aussi pénétrant que celui d'Alexandre, ne pouvoit manquer d'obtenir de ces hommes les instructions nécessaires pour l'accomplissement des desseins qu'il méditoit depuis si long-temps et avec une si active sollicitude. <sup>b</sup>

Ces faits, dont l'évidence est palpable, je ne les fonde point sur des inductions ni sur des conjectures. La relation de Néarque, amiral de la flotte, et d'Onésicrite, qui en étoit le pilote, existe

<sup>a</sup> Voyez Strabon, et la fin du quatrième livre d'Arrien. Le major Rennell dit aussi que l'Émodus n'est pas éloigné. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Οὐδὲ τῶτο δὲ ἀπίθανον τῷ Πατροκλέει, ἐπιφασὶ τὸς Ἀλεξάνδρῳ συστρατεύσαντας ἐπιδρομάδην ἰσχυρῆσαι ἕκαστα, αὐτὸν δὲ Ἀλέξανδρον ἀχειρῶσαι, ἀναγραφάντων ἢ ὅλην χώραν ἢ ἐμπειροτάτων αὐτῶ. Τὴν δὲ ἀναγραφὴν αὐτῶ δοθῆναι, φησιν, ὕστερον ὑπὸ Ξενοκλέους τῷ γαζοφύλακῳ. Strab. liv. II, pag. 69. (Voyez aussi l'ouvrage de Sainte-Croix, page 20.)

« Nous n'avons aucun motif pour révoquer en doute ce qu'avance Patrocle, savoir, que ceux qui accompagnoient Alexandre, écrivoient au hasard, mais qu'Alexandre

lui-même possédoit des notions exactes et précises, attendu qu'il les tenoit d'hommes qui avoient une connoissance plus particulière du pays, et qu'il prenoit la précaution de leur demander ces renseignemens par écrit. Les papiers dépositaires de ces détails, furent communiqués à Patrocle par Xénoclès le trésorier. »

Strabon fait peut-être allusion dans ce passage au journal de Béton et de Diognète. Sainte-Croix pense qu'il faut l'appliquer à des instructions plus générales. (N. de l'A.)

Voyez sur Patrocle, la *Bibliothèque universelle des historiens profanes*, par du Pin, tom. I, pag. 67. (N. du T.)

toujours dans les écrits de Strabon, d'Arrien, de Diodore et de Pline; et quoique Strabon élève parfois des doutes sur la confiance que mérite Onésicrite à cause de son penchant à l'exagération, il ne balance cependant pas à invoquer son autorité en beaucoup d'occasions, où l'on voit jusqu'à quel point ce pilote étoit instruit, et combien il connoissoit l'intérieur du pays. Mais le même Strabon prouve, d'après le journal de Néarque, que toutes les denrées indigènes, que toutes les marchandises qui forment encore aujourd'hui le fond du commerce des Indes orientales, ont été parfaitement connues des Macédoniens. Dans un passage qu'il tire de l'ouvrage de Néarque, il est parlé du riz <sup>a</sup>, du coton <sup>b</sup>, des belles mousselines qui se font avec le coton, de la canne à sucre <sup>c</sup>,

<sup>a</sup> Ὄρυζα. La culture du riz par le moyen de l'inondation des terres, est un procédé remarqué par Aristobule. Voyez Strabon, pag. 692. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Le coton tire son nom, suivant toute apparence, du fruit de l'île de Crète appelé par Pline *mala cotonea* ou *cydonia* (lib. XV, cap. 11). Il est distingué encore par d'autres noms, tels que *bombax*, *bambax*, *gossypium*, *xylon*. On donne celui de *byssus* à la toile qui se fait avec le coton. *Ferunt cotonei mali amplitudine cucurbitas, quæ maturitate ruptæ ostendunt lanuginis pilas, ex quibus vestes pretioso linteo faciunt.* Pline, livre XII, chapitre 10. Parkhurst, dans son Dictionnaire, rapporte ce mot au *byssus* dont il est parlé dans l'ancien Testament, *וְיָרַד בְּוֹסֶסֶס מִצֵּיטָר בְּכִימָרִים.* Hérod. liv. VII. — Ézéchiël, liv. XXVII, verset 7. — Bélon, pag. 287. C'étoit peut-être le coton imprimé dont s'habilloient les prêtres en Égypte. L'éditeur du Dictionnaire de Chambers dit que le coton ne croissoit d'abord qu'en Égypte: mais tout porte à croire qu'il s'est trompé. Voyez Saumaise sur Pline. (N. de l'A.)

Le lecteur curieux de se procurer des renseignemens plus instructifs sur le *byssus* ou *byssus*, peut consulter Pausanias, Bochart, Bonfrénius et Leidekker. (N. du T.)

<sup>c</sup> Ἐπιρικε δὲ ἔχ' περὶ τῶν καλάμων ὅτι ποιῶσι μέλι, μελισσῶν μὴ οὐσῶν. Strabon, pag. 694.

Cette assertion de Strabon n'est autre chose que le langage même de Néarque, cité mot pour mot par l'historien Grec. Il parle aussi de cannes dont on faisoit du miel sans le secours des abeilles. Je ne sache pas qu'aucun auteur se soit servi du mot *saccharum* avant Pline et Dioscoride, liv. XXII, chap. 8: *saccharum et Arabia fert, sed laudatius India.* — Voy. Saumaise sur Pline, vol. II et suiv., vous y trouverez une longue dissertation sur cette matière. Saumaise pense que le *saccharum* de Pline, aussi-bien que celui de Dioscoride, est de la manne. Ce critique semble pourtant reconnoître la véritable canne à sucre dans le *καλάμος* de Néarque. *Sacar* paroît être un mot d'origine Arabe. (N. de l'A.)

Voyez aussi Matthiolo sur Dioscoride, chap. XV. (N. du T.)

et de la soie<sup>a</sup> ; et quoique , par la suite , les Grecs et les Romains aient fait un usage commun de ces denrées et de ces articles de commerce , toujours est-il vrai de dire que la connoissance originaire ou du moins les premières notions historiques doivent en être incontestablement attribuées aux Macédoniens. Jamais un seul de ces articles n'avoit été apporté par mer en Grèce , ni dans quelque partie que ce fût de l'Europe , et si l'on y en avoit vu quelques-uns , c'étoit par un hasard extraordinaire. Aussi est-il bien évident pour moi , que ce furent là les motifs qui donnèrent à Alexandre l'idée du commerce nouveau dont il médita long-temps la création ; que ce fut dans la vue d'introduire en Europe ces objets jusqu'alors

<sup>a</sup> Strabon ne s'exprime pas sur cet article d'une manière positive ; mais ayant parlé auparavant du coton , il ajoute : *Τοιαῦτα δὲ καὶ τὰ Σηελκὰ ἐκ πύλων φλόγων ξαινομένης βύσσου.*

Et Virgile dit :

*Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres.*  
Georgicon, lib. II.

Les auteurs du *Critical Review* (Journal Anglois) du mois d'octobre 1791 , soutiennent , pag. 126 , qu'il faut entendre le coton par ces expressions de Strabon et de Virgile , ainsi que l'a fait Saumaise , pages 298 et 998. Ils nomment *Seres* , les habitans de Bocharie , et *Sir-hend* , *Serinda* sur l'Indus , l'entrepôt pour le commerce de soie. Lorsqu'Alexandre eut pénétré dans la Sogdiane , il se trouva dans le voisinage de Bocharie : mais c'est par hasard que Strabon fait mention de *Σηελκὰ* en parlant de l'Inde ; et sans un passage d'Arrien , qui semble avoir rapport à la même citation tirée de Néarque , je ne balancerois pas à penser qu'il faut entendre de la soie cette expression de Strabon. Arrien dit : *Ἐβήπι δὲ λινὴ Ἴνδοι χρῶνται καθάπερ λέγει Νηάριος λινὴ τῶ ἀπὸ πῶν δένδρων , &c. &c.* Voyez les *Indiques*. J'ai appris que les auteurs du *Critical*

*Review* se fondent sur l'autorité des *Éclaircissemens* de d'Anville ; mais cet habile géographe s'est trompé en accordant trop à la similitude de consonnance des noms. Une fois que la localité est bien établie , cette similitude de consonnance peut servir de preuve , et même de preuve très-forte pour la confirmer : mais c'est mal commencer que de fixer la localité par ce moyen. Au surplus , je demeure persuadé qu'il y a toujours erreur ou confusion quand on parle des Sères ou de la Sérique par allusion au coton. Il importe , en effet , de remarquer que la soie , lorsqu'elle vint à être connue et caractérisée , fut toujours *Serica* , tandis que la connoissance du coton ou de la laine fournie par les végétaux , étoit au moins aussi ancienne qu'Hérodote dans la Grèce. La première description du ver à soie se trouve dans Pausanias , à la fin de ses *Éliaques*. Voyez Gibbon , vol. IV , p. 72 : il a suivi les *Éclaircissemens* de d'Anville. Voyez encore le Dictionnaire de Chambers , &c. (N. de l'A.)

Nous avons une dissertation très-savante sur la soie , faite par M. Bon , membre de l'Académie des sciences de Paris : on peut la consulter. (N. du T.)

ignorés ,

ignorés, qu'il projeta la communication dont l'effet devoit être de perpétuer les rapports entre les Indes orientales et cette partie du monde.

Aujourd'hui, lorsque nous considérons les résultats sans faire attention à la cause, il est possible que nous ne concevions pas une grande opinion d'un voyage dont l'exécution exigea d'aussi vastes préparatifs, et qu'un sloop feroit maintenant dans la vingtième partie du temps que dura cette navigation. Mais c'est d'après la hardiesse du plan, que nous devons apprécier le mérite de l'entreprise; et l'on ne peut refuser une immense pénétration à ce génie qui fut capable d'asseoir sur les productions d'un pays quelconque la base d'un commerce destiné à fleurir pendant deux mille années, au bout desquelles on le verroit tendre sans cesse vers un nouvel accroissement.

Je viens de prouver par l'indication de divers articles d'utilité qui furent communs chez les Macédoniens, la connoissance qu'ils ont eue de l'Inde; mais cette preuve n'est peut-être pas acquise avec moins de certitude, quand on se borne à la chercher dans les objets de pure curiosité. Et ici, j'aurois bien souvent pour témoin de ce que j'avance, Strabon, qui a puisé immédiatement dans les sources tous les renseignemens qu'il nous a laissés sur les tribus ou castes des nations Indiennes. Sous quelque apparence de diversité que ces nations se montrent à nous dans les historiens anciens ou modernes, il est facile de remarquer, comme prédominantes chez elles, les quatre classes des prêtres, des soldats, des laboureurs et des artisans. Aristobule, Néarque, Onésicrite et Mégasthène étoient bien instruits de cette distinction d'ordres. Il n'y auroit peut-être qu'une vaine ostentation d'érudition à en produire les témoignages qui se trouvent épars dans les écrits d'un nombre infini d'auteurs. Mais les détails que nous avons sur la politique des Indiens et sur leurs principes de gouvernement, les opinions des bramines, le dévouement des veuves qui se précipitent

au milieu des flammes, la description du figuier sauvage ou bananier, la variété des grains, les cheveux, la couleur, la forme et la constitution des naturels du pays, enfin mille autres particularités, démontrent assez que l'esprit d'observation avoit gagné les Macédoniens autant que l'esprit de conquête; et les matériaux qu'ils ont fournis, sont, à proprement parler, la cause et l'origine des recherches auxquelles se livrent aujourd'hui nos compatriotes avec tant de zèle et de succès sur les bords du Gange. <sup>a</sup>

<sup>a</sup> Les détails que je crois utile de donner ici, sont tirés d'Arrien et de Strabon. En les rapportant, j'ai l'intention de prouver que les Macédoniens furent non-seulement de braves guerriers, mais encore d'habiles observateurs. Tout ce que nous apprennent ces deux auteurs, vient originairement des Macédoniens. Les renseignemens les plus récents qu'ils aient eus, sont ceux renfermés dans les Mémoires de Mégasthène, qui fut envoyé, en qualité d'ambassadeur, par Séleucus Nicator, vers un monarque Indien nommé Sandrocottus. Si mes recherches étymologiques sont exactes, Sandrocotta signifie une ville située sur le Shantrow ou Chen-ab, de laquelle le prince Indien prenoit son nom. Quoi qu'il en soit, cette passion d'Alexandre pour les découvertes n'est pas un trait moins frappant de son caractère, que la soif des conquêtes qui le dévorait. « Vous êtes » (dit le bramine Mandanis à ce prince) le » seul homme placé à la tête d'une armée, » pour lequel j'ai remarqué que la philosophie eût quelques attraits. » Strabon, pag. 715.

Les castes principales de l'Inde sont au nombre de quatre, savoir : 1.<sup>o</sup> les Bramines, 2.<sup>o</sup> les Laboureurs, 3.<sup>o</sup> les Soldats, 4.<sup>o</sup> les Artisans. Il y a toujours eu diverses subdivisions de ces castes. Strabon et Arrien, d'après Néarque, en comptent sept :

1.<sup>e</sup> Philosophes ou Bramines; 2.<sup>e</sup> Laboureurs; 3.<sup>e</sup> Pâtres, bergers et chasseurs; 4.<sup>e</sup> Artisans; 5.<sup>e</sup> Soldats; 6.<sup>e</sup> Inspecteurs des mœurs et de la police; 7.<sup>e</sup> Conseillers du magistrat suprême. (Arrien, pag. 324. Strabon, liv. XV, pag. 700.) De ces sept classes, deux ne furent jamais, à proprement parler, des castes distinctes, je veux dire la sixième et la septième; elles ne formoient que des subdivisions des autres classes. Il est même assez vraisemblable aussi que la troisième étoit comprise dans la seconde.

Voici d'autres particularités dont Strabon et Arrien ont encore fait mention.

1. Chasse de l'éléphant, et manière de l'appriivoiser. (Arrien, pag. 328. Strabon, pag. 704.)

2. Les femmes qui recevoient un éléphant pour prix de leurs faveurs, n'étoient plus regardées comme déshonorées. (Arrien, pag. 331. Strabon, pag. 705.)

3. Il n'y avoit point d'esclaves dans l'Inde. (Arrien, pag. 330. Strabon, pag. 710.) Onésicrite assure que cet usage d'avoir des esclaves, étoit particulier au seul pays de Musikanus.

4. Fleuves où l'on trouvoit de l'or. (Strabon, pag. 718.)

5. Chintz. Σινδῶνας ἐνὰρθεῖς. (Id. p. 709.)

6. Cotonier, appelé *tala* par Arrien, qui nous donne une description de sa cosse. (Arrien, pag. 320.)

MOYENS EMPLOYÉS PAR ALEXANDRE POUR  
RECONNOÎTRE L'INTÉRIEUR DE L'EMPIRE.

V. LES observations qui vont suivre ont pour objet de faire voir qu'Alexandre, lorsqu'il conçut le plan du voyage de Néarque, ne se proposa pas pour but la seule vanité d'exécuter ce que personne, avant lui, n'avoit osé tenter encore. Elles montreront, au

L'habillement en coton descendoit jusqu'au milieu de la jambe. (Strabon, *passim*. Arrien, *pag.* 330.)

7. Perroquets, singes. (Arrien, *p.* 329.)

8. Les étrilles et le *shampoo*, en usage parmi les Indiens. (Strabon, *pag.* 709.)

9. Point d'alliances par mariage entre les castes. (Arr. *pag.* 320. Strab. *pag.* 704.)

10. La connoissance des lettres a été refusée aux Indiens par Mégasthène (Strab. *pag.* 709); mais Néarque la leur accorde. Il dit que les Indiens écrivoient sur de la toile, ou sur de la toile de coton, et que leurs caractères étoient fort beaux.

11. Culture du riz par le moyen de l'inondation des terres.

12. Vin fait avec du riz, arrack. (Strab. *pag.* 709.)

13. Nourriture des Indiens; *oryza sorbilis*, pillaw : les seuls chasseurs mangeoient de la chair d'animaux. (Arrien, *pag.* 331. Strabon.)

14. Les hommes portoient des boucles d'oreilles. (Arrien, *pag.* 330.)

15. Ils se teignoient la barbe de diverses couleurs. (*Ibid.*)

16. Ils faisoient usage de parasols. (*Ibid.*)

17. Aucun Indien ne se livroit à deux genres de commerce. (*Pag.* 326.)

18. Ils couvroient leur tête d'une espèce de turban de coton. (*Pag.* 330.)

19. Il existoit chez eux deux classes de

philosophes, savoir : les Brachmanes, et les *Germanæ*. Les premiers étoient, à proprement parler, des prêtres ou des devins; les seconds, des *hylobii*, ou hermites, c'est-à-dire, des faquirs et des joguis : ceux-ci entroient dans toutes les maisons, et même dans les appartemens des femmes. Plusieurs de ces hermites marchaient accompagnés de femmes qui s'attachoient à eux, uniquement par dévotion, et sans qu'on soupçonnât rien de criminel et d'illicite dans les liaisons de cette nature. Ils s'imposoient des pénitences et des mortifications très-rudes, et faisoient leur résidence ordinaire sous des bananiers (Arrien et Strabon) : leurs entretiens rouloient communément sur la mort. Suivant ces philosophes, la terre avoit une forme sphérique, et Dieu étoit l'âme du monde. (Strabon, *pag.* 713.) Ils se brûloient tout vifs, non pas pour cesser de souffrir, mais avec l'espérance d'entrer dans une nouvelle vie. Strabon parle d'un certain Zarmanochégas, l'un des ambassadeurs qui furent envoyés à Auguste par Porus, *roi de six cents rois*, et qui se brûla à Athènes en retournant dans l'Inde. Voici l'épithaphe de ce philosophe Indien :

ΖΑΡΜΑΝΟΧΗΓΑΣ ΙΝΔΟΣ ΑΠΟ ΒΑΡ-  
ΓΟΣΗΣ ΚΑΤΑ ΤΑ ΠΑΤΡΙΑ ΙΝΔΩΝ ΕΘΗ  
ΕΑΥΤΟΝ ΑΠΑΘΑΝΑΤΙΣΑΣ ΚΕΙΤΑΙ.

Mais il est à remarquer que, dans les

contraire, que ce plan étoit, dans son génie, un système fondé sur la présomption des avantages qu'on devoit en retirer, sur le désir de connoître la côte aussi-bien que l'intérieur de son empire, et sur l'espérance très-fondée d'unir le tout par les liens d'une communication mutuelle, et d'une heureuse réciprocity d'intérêts.

En traçant les parties correspondantes de ce système, nous prouverons qu'Alexandre l'imagina réellement. Et en effet, quoique le plus grand résultat de l'événement ait été, pour me servir de l'expression de Quinte-Curce, *de livrer le monde à la connoissance du genre-humain*, toutefois, ce qui importoit le plus immédiatement au monarque victorieux, étoit d'avoir une description exacte de l'intérieur de l'empire. La ligne de conquêtes se formoit sans interruption depuis l'Hellespont jusqu'à l'Indus; mais il s'en falloit beaucoup que l'on eût porté un œil assez attentif sur le pays intermédiaire. Après la mort de Darius, l'armée Macédonienne s'étoit

manuscrits, on lit *Zarmanos Xnyan*, ce qui offre beaucoup d'analogie avec le *caganos* ou *cagan*, mot employé chez les Huns et les Abares. Voyez Ducange sur ce mot. Voyez aussi Gibbon, tom. II, pag. 572, et tom. III, pag. 161. Cagan est véritablement le ham des Tartares, qui s'écrit, can, chan, chaan, khan et cawn. Selon toute apparence, le passage de Strabon qu'on vient de lire, est le premier où il soit fait usage de ce mot; et si mon opinion est fondée, ce Zarmanus étoit un khan ou chef de tribu. Peut-être aussi faut-il rapporter le mot *Zarmanus* aux *Germanæ* dont parle Strabon, pag. 720.

20. Une autre sorte de philosophes, étoit celle que Strabon appelle *Prannæ*, pag. 718. Ils disputoient avec les brames, et attaquoient leur doctrine. Cette secte existe toujours; et c'est en lui faisant allusion, qu'un des empereurs du Mogol (je pense que c'étoit Shah-Jehan) disoit :

« Le philosophe et le prêtre ne peuvent » jamais être d'accord. »

21. Les Indiens se perçoient le nez et les lèvres. (Arrien, pag. 717.)

22. Les femmes alloient à la chasse avec le prince; le terrain étoit marqué; aucun homme n'avoit le droit d'en approcher. (Arrien, pag. 710.)

23. Les femmes accompagnoient le roi à la guerre. (Arrien, pag. 710.)

Ces particularités, auxquelles je pourrois en ajouter beaucoup d'autres, sont toutes conformes aux détails que nous ont donnés sur l'Inde les divers auteurs modernes: elles concourent à prouver que, dans le camp même d'Alexandre, on se livroit avec une activité singulière aux recherches qu'excitoit le désir de connoître une contrée absolument nouvelle, et qu'en général on y faisoit des observations très-justes. Dans le nombre de ces particularités, il en est qu'on a regardées comme apocryphes,



le plus souvent dirigée dans sa route (malgré quelques expéditions particulières chez les Prophtasiens, Arachosiens, &c.) vers le nord du Paropamise, ou vers cette chaîne de montagnes, quel que soit le nom par lequel on la distingue, qui sépare Iran de Touran, dans la géographie orientale. Elle étoit entrée dans l'Inde par les frontières septentrionales de cette vaste contrée; et lorsqu'Alexandre eut terminé sa campagne aux sources de l'Indus, la marche de l'armée, et son voyage en descendant ce fleuve, marquèrent la limite orientale de l'empire. Ainsi, en recommençant depuis cette limite, il résolut d'envoyer visiter les provinces méridionales qui, pour s'être soumises à la renommée de ses armes, n'en restoient pas moins inconnues sous le rapport politique.

Impatient de se procurer tous les renseignemens nécessaires à l'exécution de ses vues, il donna l'ordre à Cratère de pénétrer à travers le centre de l'empire avec les éléphants et le gros bagage,

qu'on a découvert, à mesure que les lumières sur l'Inde se sont étendues, n'être que le fruit des erreurs populaires répandues parmi les Indiens eux-mêmes, ou n'avoir rapport qu'à des faits inexacts. Mais, je le demande, quel est le pays sur lequel ceux qui le visitent les premiers, ne donnent pas des notions fausses et des renseignemens infidèles ?

Sur le figuier sauvage dont il est question vers la fin de cet article, voyez Strabon, liv. XV, Pline, et spécialement Saumaise, *Exercit. Plin. vol. II*, pag. 10 et 16.

Strabon parle encore d'un grain appelé *bosmorus*, plus petit que le froment, dont les Indiens faisoient tant de cas qu'il n'étoit pas permis de l'exporter, sans qu'on se fût engagé par serment à le passer au feu, pour en empêcher la végétation. Quelques-uns de nos compatriotes qui ont été dans l'Inde, pourroient former des conjectures sur la nature la plus probable de cette espèce de

grain. Dans Mysore, on en cultive d'une sorte particulière, dont le nom est *gram* (voyez le major Dirom); mais il ne sert qu'à la nourriture des chevaux. On trouve dans le Guzarate un autre grain que les naturels du pays appellent *bajero* (De l'Hindoustân, par Maurice, vol. I.<sup>er</sup>, pag. 124); mais, d'après le prix que les Indiens y attachoient, on peut croire que c'étoit une espèce de riz. Ils comptent, nous assure-t-on, jusqu'à quarante sortes différentes de riz, dans le nombre desquelles quelques-unes ont pour eux un prix inestimable.

M. Dalrymple présume que Strabon pourroit bien avoir avancé ce fait d'après l'usage où étoient les Indiens de détacher la cosse du *paddy* par le moyen de l'eau chaude que l'on jetoit dessus, ainsi que cela se pratique, au rapport des voyageurs, en quelques endroits de l'Inde, et peut-être à l'égard de quelques espèces particulières de ce grain. (N. de l'A.)

tandis que lui-même se réservait la tâche plus difficile de passer les déserts de Gédrosie, et de pourvoir à la conservation de la flotte. Il suffira de jeter un coup d'œil sur la carte, pour voir que la route de l'armée du côté de l'est, et les deux routes par lesquelles elle revint, forment les trois lignes d'intersection de tout l'empire presque depuis le Tigre jusqu'à l'Indus. Cratère joignit la division commandée par Alexandre dans la Karmanie; et lorsque Néarque après avoir achevé son voyage, eut monté le Pasitigris jusqu'à Suze, les trois routes à travers les différentes provinces, et la navigation le long de la côte, purent bien être regardées comme complément des expéditions nécessaires à la parfaite connoissance de l'intérieur de l'empire.

Si l'ouvrage de Béton et de Diognète étoit venu jusqu'à nous ou qu'on l'eût extrait aussi fidèlement et avec autant de soin que le voyage de Néarque, nous aurions aujourd'hui, pour établir les divisions intérieures de l'empire de Perse, des données meilleures et plus sûres, sous le point de vue géographique, qu'aucun de celles que nous pouvons trouver soit dans les relations de voyageurs, soit chez les historiens de Tymour et de Nâdir-Châh. On prétend que ces officiers avoient réduit non-seulement les marches de l'armée, mais encore l'étendue des provinces elles-mêmes, d'après la mesure de l'arpentage; et quoique la rapidité des mouvemens et la brièveté du temps ne comportassent pas ce genre de mesure<sup>a</sup>, des distances établies avec précision, et de journaux tenus avec exactitude, sont toujours, après les observations astronomiques, les premiers principes de la géographie

<sup>a</sup> Des opérations de cette nature se feroient avec précision en bien moins de temps qu'on ne le suppose d'ordinaire. On peut porter, dans la plupart des pays, je dirois même dans tous les pays, excepté ceux qui sont plats et boisés, une chaîne de triangles, et cela beaucoup plus rapi-

dement qu'une armée ne feroit ses marches. Les Mahométans de l'Inde mesurent toutes leurs; du moins j'ai appris qu'ils sont quelquefois, et je crois même toujours dans cet usage. Voyez M. Dalrymple (N. de l'A.)

Suivant toute apparence, Béton et Diognète accompagnèrent l'une ou l'autre des armées dans leur retour, ou peut-être l'un étoit-il attaché à une de ces armées, l'autre à l'autre. Dans les deux cas, on n'est point fondé à révoquer en doute la prévoyante attention d'Alexandre; car cet arpentage, cette levée de plan est un fait attesté par le plus grand nombre des historiens contemporains<sup>a</sup>; le plan existoit même du temps de Strabon et de Pline.

Arrien lui-même sembleroit avoir donné quelque consistance à l'opinion qui a prévalu, relativement aux motifs par lesquels Alexandre se décida à traverser les déserts de Gédrosie. Il nous déclare que Néarque aussi attribuoit cette entreprise à un pur mouvement de vanité, au désir d'imiter ou peut-être de surpasser Bacchus et Sémiramis. Et en effet, la marche triomphale de l'armée lors de son passage dans la Karmanie, cette marche, dis-je, décrite et racontée par d'autres historiens, et dans laquelle le vainqueur voulut être honoré comme Bacchus, est une circonstance qui fortifie jusqu'à un certain point le témoignage de Néarque. Mais Arrien, quoiqu'il ait rapporté le fait, avoue ne pas le croire digne d'une grande confiance. Pour moi, je pense que dans l'esprit de tout observateur exempt de préjugés, qui réfléchira avec une attention particulière sur les desseins déjà reconnus avoir été formés par Alexandre, et ne se refusera pas à l'évidence des faits résultans du journal même de Néarque, le héros de Macédoine sera pleinement disculpé du reproche d'avoir été déterminé à cette expédition par aucune vue peu digne de lui. Il y a, sans doute, une noble ambition à tenter ce que personne n'a jamais exécuté encore; mais l'utilité réelle d'une entreprise donne la juste mesure du mérite de celui qui l'a conçue.

Qu'Alexandre ait été aussi jaloux d'agrandir ses connoissances que d'étendre ses conquêtes, c'est une vérité, selon moi, suffisamment

<sup>a</sup> Sainte-Croix; page 20, parle de Ptolémée et d'Aristobule; mais je n'ai

point trouvé encore sur quelle autorité il se fonde. (N. de l'A.)

établie <sup>a</sup>. Ce que j'ai déjà cité de l'historien Patrocle, tend à démontrer qu'un des objets principaux de la sollicitude de ce monarque, étoit de s'instruire à fond dans la géographie de son empire, et d'acquérir des notions exactes sur chacune des provinces qui le composaient. Il est naturel de présumer que le zèle avec lequel les officiers d'Alexandre se livroient à l'étude de ces points importants, prenoit sa source dans l'exemple du maître; et quelque censure que Strabon ait cru devoir faire des écrits d'hommes aussi distingués que Callisthène et Onésicrite, les journaux de Ptolémée <sup>b</sup>, d'Aristobule et de Néarque, n'en forment pas moins la base de la géographie orientale, non-seulement dans l'état où ils sont arrivés jusqu'à nous par les soins de Strabon et d'Arrien, mais encore grâce aux travaux dont les ont enrichis deux grands maîtres dans cette science, d'Anville et le major Rennell. Aristobule commença son ouvrage à quatre-vingts ans; Ptolémée ne s'occupa du sien qu'après être devenu roi d'Égypte <sup>c</sup>: à cet âge et dans ce rang, ils ne furent déterminés ni par la crainte, ni par le désir de flatter, ni par aucun des motifs qui rendent une plume infidèle. Ils se trouvent quelquefois en contradiction l'un avec l'autre quant à ce qui concerne les faits historiques; mais comme tous deux ont vraisemblablement écrit d'après des notes qu'ils avoient recueillies pendant le cours de leurs campagnes <sup>d</sup>, les marches de l'armée, la position des villes, des fleuves et des montagnes, enfin (s'il m'est permis d'employer cette expression), la physionomie générale des pays qu'ils traversèrent, sont très-faciles

<sup>a</sup> On peut regarder comme autant de preuves, l'édition d'Homère, que ce prince portoit toujours avec lui; la lettre qu'il écrivit à Aristote, pour le blâmer d'avoir avili ses propres ouvrages en les rendant publics; enfin les huit cents talens qu'il envoya à ce philosophe, en récompense de ses travaux sur l'histoire naturelle. (N. de l'A.)

Voyez Plutarque, Pline et Budé. (N. du T.)

<sup>b</sup> Depuis roi d'Égypte. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Sainte-Croix, p. 19, d'après Macrobe. — Arrien, pag. 2. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Et aussi d'après les ouvrages de Béton et de Diognète. Voy. Sainte-Croix, p. 20. (N. de l'A.)

à reconnoître, lorsqu'un homme habile et savant a pris la peine de les tracer. A mesure que la sphère des connoissances géographiques s'est agrandie, on a pu se convaincre de la fidélité des relations qu'ils nous ont laissées.

## G É O G R A P H E S.

VI. LE major Rennell a rendu l'hommage le plus éclatant à l'exactitude d'Aristobule et de Ptolémée. Il confesse que, plus il avançait dans ses recherches, plus les détails que nous ont transmis ces officiers acquéroient d'importance à ses yeux, et plus il trouvoit dans leurs ouvrages la véracité si nécessaire chez des historiens. La carte que lui-même nous a donnée, dont l'explication est renfermée dans le mémoire qui l'accompagne, et que le journal de Forster a eu pour objet de rectifier, cette carte, dis-je, correspond non-seulement avec la route d'Alexandre, mais encore avec celles qu'ont tenues Tymour<sup>a</sup> et Nâdir-Châh, et avec les journaux de Tavernier, du Jésuite Goez, et du médecin Bernier.

<sup>a</sup> Dans la route de Tymour, telle que l'a tracée Cheref-eddin, on remarque une erreur continuelle, qui consiste à avoir pris le Ravee (qui est l'Hydraotes) pour le Biah (qui est l'Hyphasis). Cette erreur vient de ce que l'auteur fait marcher Tymour au midi jusqu'à Ayjodin, ville près de laquelle il traversa le Biah, qui reçoit, en cet endroit, le nom de *Dena* ou *Donde* : mais comme le même Cheref-eddin, en écrivant l'histoire du retour de Tymour, appelle le Biah la rivière de Lahore, *vol. III, pag. 154*, et que nous savons que Lahore est situé sur le Ravee ou Hydraotes, l'erreur devient facile à corriger.

Tavernier, *vol. II de ses Voyages, pag. 61*, fait mention de deux routes, à partir

de Qandahâr, l'une au nord par Kaboul, qu'il indique avec tous ses détails, l'autre en ligne directe par Moultan, sur laquelle il ne s'explique point. Sa relation est obscure et incomplète; elle laisse douter si Tavernier parcourut lui-même ces deux routes. Il s'exprime cependant comme ayant fait le voyage en personne.

Le Jésuite Goez, au rapport du père Kircher, *China illustrata, pag. 62*, alla de Lahore à Attock et à Kaboul, puis de là, par la Tartarie, jusqu'en Chine. Ces trois données sont les seules que nous ayons; mais elles s'accordent avec les points établis par le major Rennell.

Bernier vint de Dchly à Lahore : le but qu'il se propose est de décrire le spectacle

Le major Rennell déclare y avoir placé les sources occidentales de l'Indus et les fleuves du Panje-ab, d'après une carte dressée par un naturel du pays. Il nous dit que comme ses propres idées se rectifièrent par l'effet de cette communication, il fut beaucoup plus en état de suivre la campagne d'Alexandre dans ce pays, et de tracer les mouvemens progressifs de son armée. Il parle avec assurance de tout ce qui s'est passé dans le Panje-ab, et ne montre d'incertitude que sur quelques points de moindre importance, avant que les Macédoniens eussent traversé l'Indus. Mais par un ouvrage que je destine à un examen plus particulier des faits militaires d'Alexandre, et que je prendrai la liberté d'offrir au public s'il daigne honorer celui-ci de quelques encouragemens, j'espère prouver que le major Rennell, dans ses recherches sur la Perse, n'a pas été moins exact à l'égard de l'ouest de l'Indus, qu'en ce qui concerne la partie orientale de ce fleuve. Je démontrerai que, grâce au courage et à la profonde sagacité de cet homme supérieur, nous avons aujourd'hui des données dont il y a lieu de croire que toutes les découvertes qui pourront être faites par la suite, concourront à établir la justesse et la précision. Le major Rennell nous apprend encore que sa carte de Perse présentait un certain nombre de fleuves dont les noms avoient beaucoup d'analogie avec ceux que nous rencontrons dans les historiens Grecs. Mais il ne cite que celui de Beypasha, dans lequel on reconnoît assez l'Hyphasis d'Arrien. Cette réserve de sa part est d'autant plus fâcheuse, qu'une communication aussi utile auroit singulièrement contribué à corriger les fautes de ses prédécesseurs,

pompeux que lui offrit le camp, et de nous faire connoître l'intérieur de la ville de Kachmyr. Quant aux renseignemens géographiques, ils sont clair-semés dans l'ouvrage de ce voyageur.

Le récit de l'expédition de Nâdir-Châh par Hanway, est tellement rempli d'erreurs

dans toutes ses parties, que le conquérant paroît plus facile à suivre que l'historien. Jones transporte Nâdir-Châh de Qandâhar à Karnal en un moment. Fraser n'est pas riche, à beaucoup près, en matériaux pour la géographie. (N. de l'A.)

ou à jeter quelque lumière sur les endroits obscurs de leurs écrits.

L'Antiquité géographique de l'Inde par d'Anville, est loin de mériter la même estime que les autres ouvrages de ce savant illustre. Le major Rennell a observé avec raison que d'Anville ayant pris mal-à-propos le Chelum ou l'Hydaspe pour l'Indus d'Alexandre, la conséquence naturelle étoit qu'il eût mal placé et mal nommé ensuite tous les autres fleuves du Panje-ab <sup>a</sup>. Il s'en faut que cette erreur soit la seule qu'ait commise le géographe François, d'ailleurs recommandable à tant de titres. Il a confondu les fleuves à l'ouest de l'Indus, aussi-bien que ceux à l'est. En adoptant le Shantrow pour l'une des rivières du Panje-ab (le Shantrow, qui a reçu de Bernier ce nom, sous lequel d'Anville ne voit pas qu'est déguisé le Chen-ab), il a confondu, je le répète, le Dindana, Chelum ou Hydaspe, avec le Genave ou Acesines, et placé Lahore sur ce fleuve, lorsque selon le témoignage incontestable des auteurs qui lui servent de guides le plus souvent, savoir Cheref-eddin <sup>b</sup>, Tavernier et Thévenot, Lahore est situé sur le Ravee <sup>c</sup>. La principale cause de ces erreurs de d'Anville, et que le major Rennell n'a pas assez approfondie, c'est l'obstination de ce géographe à vouloir trouver Aornus dans Renas. Par malheur pour son hypothèse, l'Aornus d'Alexandre étoit à l'ouest de l'Indus, et Renas est entre l'Indus et le Chelum. Il en résulte nécessairement que d'Anville est obligé d'appeler le Chelum ou Hydaspe, l'Indus d'Alexandre, et de perpétuer ainsi un enchaînement d'erreurs qui, toutes, découlent de la première. <sup>d</sup>

<sup>a</sup> Voyez le second Mémoire de Rennell, pag. 82. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Cet historien de Tymour place, il est vrai, la ville de Lahore sur le Biah; mais nous venons d'expliquer et de redresser plus haut l'erreur dans laquelle il est tombé à cet égard. Au reste, sa méprise même auroit dû amener d'Anville à choisir un

fleuve, pour ascoir la position de Lahore, plutôt à l'est qu'à l'ouest du Ravee. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voy. l'Antiquité géographique de l'Inde, pag. 23 et 24 (N. du T.)

<sup>d</sup> Voyez encore l'Antiquité géographique de l'Inde, pages 15, 16, 17, 18 et 19. (N. du T.)

Il n'auroit pas été difficile de trouver, en quelque partie que ce fût vers l'ouest de l'Indus, une roche [*Petra*] qui répondît à l'Aornus. Tout le pays est montagneux, et sans cesse infesté de hordes de bandits auxquels les montagnes offrent un sûr asile, et qui ne laissèrent pas que d'inquiéter beaucoup Tymour et Nâdir-Châh, comme autrefois Alexandre. A cet égard, on pouvoit se tromper sans conséquence : mais en assignant une fausse position à un fleuve, on s'est exposé à des méprises sur tout le reste. Au surplus, lorsque j'ai relevé cette inexactitude de la part de d'Anville, mon intention n'a pas été de porter la moindre atteinte au mérite d'un savant dont la réputation, comme géographe, est trop bien établie, pour qu'une erreur sur un seul point puisse lui dérober quelque chose de son éclat. J'ai voulu seulement faire sentir le danger d'un système qui n'auroit d'autre base que la ressemblance des noms modernes avec les noms anciens, système dont on ne sauroit imaginer un exemple plus bizarre que la supposition que Renas et Aornus soient le même mot<sup>a</sup>, système qui ne doit jamais être adopté, à moins

<sup>a</sup> Antiquité géographique de l'Inde, p. 17. D'Anville justifie pourtant son opinion d'une manière fort ingénieuse, et même assez vraisemblable. Voici comment il s'exprime dans ses recherches sur *Petra Aornos* :

« Dans le retour en Perse de Nâdir-Châh, qui, après s'être assis sur le trône des Sophis, étoit entré dans l'Inde, il est fait mention, avant que de passer le Surat, et près de son confluent dans le fleuve, d'une place située sur une montagne, dont le nom, qui se lit *Renas*, montre une affinité marquée avec celui d'*Aornos*. Pour en être persuadé, il suffit de savoir que, dans l'écriture orientale, la forme des noms ou mots quelconques dépend de l'ordre et de la puissance ou valeur des consonnes, avec une indifférence et variété presque arbitraires dans l'emploi des voyelles qui les souviennent, et qui en font la liaison en donnant

des tons à la prononciation. Or, nous voyons dans *Renas*, de même que dans *Aornos*, trois consonnes *RNS* dans cette identité d'ordre et de valeur dont on vient de parler; et par la liberté de l'usage dans les voyelles, il s'ensuit que, dans *Ernas* ou *Renas* (car, sur la lettre initiale, c'est même chose en Orient), il n'y a point de différence essentielle d'avec ce qui se lit *Ornos* dans la dénomination d'*Aornos*; et sur un nombre infini de noms propres qui ont souffert de l'altération en passant des siècles de l'antiquité jusqu'à nous, on en trouvera peu dont le rapport soit de la même évidence. »

Au reste, il ne m'appartient pas de prononcer entre d'Anville et son critique :

*Non nostrum inter vos tantas componere lites.*

(N. du T.)



qu'on n'y soit autorisé par des circonstances locales plutôt que par une affinité de noms.

Plusieurs années avant que le major Rennell eût publié ses cartes et mémoires, je m'étois occupé de recherches qui tendoient à éclaircir les différens points dont il s'agit. Comme alors il n'existoit pas d'autorité plus imposante et meilleure à consulter que celle de d'Anville, j'avois résolu d'abandonner l'ouvrage même, faute de matériaux suffisans pour m'aider à résoudre les difficultés qu'il présentoit. Mais lorsque le major Rennell eut fait paroître, avec sa dernière carte, le mémoire qui en renferme l'explication, je reconnus, au premier coup d'œil, qu'il avoit assigné à toutes les sources de l'Indus leur véritable place, et d'une manière si claire que je me déterminai à continuer mon ouvrage. Et si, aujourd'hui, des écrivains sont en état de donner une description fidèle du Panje-ab, le mérite en appartient tout entier au savant auteur dont les lumières et les efforts ont si utilement préparé le succès de leurs travaux.

Les méprises de d'Anville ne permettent pas de faire usage des matériaux que les découvertes modernes ont procurés. Les erreurs commises par les géographes anciens, sont de bien moindre conséquence ; car Pline et Ptolémée nous indiquent tous deux, en général, le même nombre de fleuves que les historiens d'Alexandre ; et quelque inexacts qu'ils soient dans les détails, toujours est-il vrai de dire qu'ils ont conservé à l'ensemble les traits principaux qui le distinguent et le caractérisent. Pline<sup>a</sup> fait mention du Kophes, de l'Indus, de l'Hydaspe, de l'Hyphasis, de l'Hesudrus, dans l'ordre où ces fleuves se présentent ; et quoiqu'il ait omis de parler de l'Acesines et de l'Hydraotes, sa description, pour être incomplète, ne rend pas le pays méconnoissable. Mais lorsqu'il ajoute qu'Alexandre descendit l'Indus en faisant six cents stades par jour, et que cependant la flotte employa plus de cinq mois pour gagner

<sup>a</sup> Liv. VI, chap. 17. (N. de l'A.)

l'embouchure du fleuve <sup>a</sup>, il se trompe évidemment ; car je prouverai, d'après Strabon et Arrien, que le voyage dura neuf mois, et que diverses expéditions retardèrent la flotte à mesure qu'elle arrivoit dans le voisinage de chacune des différentes tribus qui habitoient les bords de l'Indus. Peut-être ne faut-il voir qu'une hypothèse dans ce passage de Pline : à coup sûr, il y auroit eu de l'extravagance à affirmer le fait d'une manière positive. Six cents stades par jour pendant cinq mois, donnent au bout de ce temps quatre-vingt-dix mille stades, lesquels, réduits en milles Romains, sur le pied de huit stades par mille, offrent un total de onze mille deux cent cinquante milles ; et en calculant d'après la proportion établie par d'Anville, de cinquante-une toises au stade, nous ne trouvons pas moins de six mille milles, tandis que, sur la carte du major Rennell, l'espace entier n'en occupe pas huit cents. Incontestablement, des exagérations de cette nature prennent leur origine dans les historiens dont Pline a suivi l'autorité. Arrien lui-même n'est pas exempt de tout reproche à cet égard, quoique pourtant il se montre moins facile à adopter de semblables calculs. Mais, pour en revenir à Pline, si cet illustre écrivain eût consulté davantage sa propre raison, au lieu de se traîner servilement sur les traces de ses prédécesseurs, jamais il n'auroit donné une étendue de six mille milles au cours de l'Indus entre Nicée et la mer, lorsque lui-même borne à cinq mille milles celle de toute la surface de l'Asie, depuis les Portes Caspiennes jusqu'à l'embouchure du Gange. <sup>b</sup>

Les erreurs de Ptolémée sont d'un autre genre. Elles consistent le plus souvent en de faux calculs des longitudes et des latitudes <sup>c</sup>.

<sup>a</sup> *Proditur Alexandrum nullo die minus quam stadia sexaginta navigasse in Indo, nec potuisse ante menses quinque enavigare, astrictis paucis diebus.* Pline, liv. VI, chap. 17. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> C'est ce que je prouverai à l'article du stade. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Ceux qui désireroient remonter à la source de ces erreurs, et connoître les moyens de les rectifier, peuvent consulter

Mais quelques motifs que nous ayons de regretter qu'il se soit trompé dans les détails, il est certain pourtant que la géographie doit plus à ce grand maître pour avoir imaginé, ou du moins pour avoir établi un pareil moyen de déterminer la situation locale, qu'elle ne peut souffrir de ce qu'il s'est mépris parfois dans l'application de ses principes. On ne reconnoît pas facilement à quelles sources Ptolémée a puisé ; mais comme il étoit Égyptien, et qu'il vivoit au même temps qu'Arrien, c'est-à-dire, vers l'époque où le commerce entre le golfe d'Arabie et l'Inde étoit le plus florissant, on peut croire qu'il se procura de meilleurs renseignemens à Alexandrie, ville centrale de ce même commerce, que ne dut en avoir Arrien, ou tout autre, soit historien, soit géographe, qui habitoit les provinces intérieures de l'empire Romain. <sup>a</sup>

Cela posé, il est très-satisfaisant pour ceux qui se livrent à des recherches, de trouver que, malgré que les sources ou les embouchures de l'Indus ne paroissent pas être à leur véritable place sur les cartes adaptées à l'ouvrage de Ptolémée par Mercator ou par Gosselin, rien de ce qu'a écrit Ptolémée ne contredit les points établis par Arrien sous le rapport géographique. Les cinq fleuves du Panje-ab sont décrits dans leur ordre ; et quoique la jonction de ces fleuves ait été marquée nécessairement par les géographes qui ont dressé les cartes correspondantes au texte de l'auteur, et suivant leurs connoissances ou leurs conjectures personnelles, l'ensemble conserve sa physionomie générale, si je puis m'exprimer ainsi, et l'ordre n'est point interrompu.

L'Hydaspe, le Sandabalis, le Rhuadis ou Adaris, l'Hypasis

un traité de Gosselin, qui a pour titre, *Géographie des Grecs analysée*. S'ils n'adoptent pas toujours les bases de ses corrections, du moins trouveront-ils dans son ouvrage les notions les plus exactes qui aient encore été publiées sur la géographie anc. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Ce que j'avance ici est confirmé par Ptolémée lui-même, *liv. I.<sup>er</sup> de sa Géographie*, chap. 17. Voyez la Dissertation de Dodwell sur le Périple [Description des rivages] de la Mer Érythrée, pag. 90. (N. de l'A.)

et le Zaradrus de Ptolémée, sont l'Hydaspe, l'Acesines, l'Hydraotes, l'Hyphasis et le Zaranga d'Arrien. Seulement, l'Adaris<sup>a</sup> est une variation de la manière d'écrire l'Hydraotes d'Arrien, l'Hyarotis de Strabon; et tous ces noms dérivent de l'indien Ivarati<sup>b</sup>. Le Sandabalis, si je ne me trompe, n'est autre chose non plus qu'une variation de Sand-ab pour San-ab, qu'on reconnoît toujours dans le mot Tchen-ab, différence qui provient, comme je l'ai appris, de la prononciation d'une lettre de l'idiome Persan, très-difficile à saisir par les Européens<sup>c</sup>. Mais je vais m'expliquer plus au long à cet égard.

Les bouches de l'Indus ne sont pas mieux placées que les sources de ce fleuve sur les cartes adaptées à l'ouvrage de Ptolémée. Il faut chercher la cause de cette confusion dans la légère différence de longitude que Ptolémée établit entre Lonibare, qui est l'embouchure orientale de l'Indus, et Syastra, ville dans la baie de Canthus ou Cutch. La différence en question n'est que de trente minutes; d'où il résulte que Lonibare est tellement avancé à l'est, que le fleuve se décharge dans l'extrémité de la baie, et occupe la position que des géographes de nos jours assignent au fleuve Paddar.

Ptolémée indique sept embouchures de l'Indus, et il nous en donne les noms. On ne sauroit trop regretter que la géographie moderne n'offre ni les moyens de confirmer ses assertions, ni ceux de rectifier ses erreurs. Il y a lieu de présumer, à l'égard de tous les grands fleuves qui traversent un pays plat pour se rendre dans la mer, tels que le Nil, le Danube, le Gange et l'Indus, que, par succession de temps, leurs embouchures respectives changent insensiblement de place, soit que des inondations, des digues ou des

<sup>a</sup> Rhuadis, suivant le texte Grec de Ptolémée; Adaris, en Latin. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez Tieffenthaler. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> C'est ainsi, par exemple, que Gezira est écrit, Djezira; Bejapore, Visiapoor,

Visapoor : de même encore le fleuve dont il s'agit est-il écrit, Chen-ab, Jen-ab, Gen-ave. Voyez ce que je dis plus bas. (N. de l'A.)

attérissemens qui se forment à la longue , ou bien d'autres causes encore , produisent cet effet extraordinaire , soit qu'à raison des besoins de l'agriculture , ou pour établir les communications qu'exige le commerce , on détourne par des canaux le cours de ces fleuves. Cette conjecture est si bien fondée , quant aux embouchures du Nil par exemple , qu'à peine trouve-t-on deux géographes , anciens ou modernes , qui s'accordent sur leur position. La même obscurité enveloppe tout ce qui regarde les bouches de l'Indus. La seconde carte du major Rennell diffère essentiellement de la première. Trois cartes de M. Dalrymple diffèrent des deux publiées par le major Rennell ; et ces trois mêmes cartes ne concordent pas , à beaucoup près , entre elles. Enfin , le capitaine Hamilton , qui est , à ma connoissance , le seul navigateur parvenu jusqu'à Tatta , n'a fourni aucun éclaircissement propre à guider un géographe <sup>a</sup> : il s'accorde pourtant avec Ptolémée sur un point particulier , lorsqu'il nous assure que les naturels du pays appellent encore aujourd'hui les bouches de l'Indus , *Divellee* , ou les sept embouchures , quoique de fait elles soient en bien plus grand nombre.

Ces détails peuvent être importans pour guider les voyageurs , les navigateurs futurs , dans leurs recherches ; et quand ils ne contribueroient qu'à jeter une foible lumière de plus sur l'objet qui va nous occuper , je serois encore excusable d'avoir entrepris de recueillir tout ce qu'il y a de connu sur cette matière. Le point nécessaire à éclaircir , c'est le cours des deux bras principaux du fleuve , que la flotte d'Alexandre a suivis dans sa navigation , savoir , le bras oriental et le bras occidental ; et pour y parvenir , nous pourrions adopter le Sagapà et le Lonibare de Ptolémée ,

<sup>a</sup> Le capitaine Hamilton , quoique très-agréable narrateur , n'est pas du tout un écrivain exact : il ne monta pas par eau à Tatta , mais il conduisit par terre une caravane depuis Lari-Bundar jusqu'à cette ville. La relation que nous avons de ce

voyageur , n'indique pas bien clairement s'il suivit le bord oriental ou le bord occidental de la rivière de Lari-Bundar. C'est ce que nous remarquerons plus au long dans le cours de l'ouvrage. (N. de l'A.)

comme étant le Lari-Bundar et Bundar-Lari des modernes<sup>a</sup>. Il y a cela de particulier dans le nom moderne, que le même mot retourné pourroit s'appliquer à l'embouchure orientale et à l'embouchure occidentale du même fleuve : car Bundar n'est qu'un terme Persan, par lequel on désigne l'embouchure d'un fleuve, un port, ou un havre<sup>b</sup>; et Lari ou Laheri est un nom commun à l'une et aux autres. Mon ignorance de la langue Orientale ne me permettant pas d'oser indiquer avec certitude l'antiquité de cette dénomination, je devrois m'interdire toute espèce de conjecture; mais je ne puis m'empêcher de laisser connoître celle que je forme à cet égard. Je présume que le Lari-Bundar d'aujourd'hui a quelque analogie avec le Lonibare de Ptolémée<sup>c</sup>; et s'il m'étoit accordé de supposer quelque erreur résultante d'une transposition de lettre, je penserois qu'il faut lire Laré-boni.

Ces deux points à l'est et à l'ouest, la navigation moderne les a presque fixés avec toute la précision désirable<sup>d</sup>. Une seule des embouchures intermédiaires, connue sous le nom de Scindy-Bar, et remarquable par la circonstance particulière du tombeau du

<sup>a</sup> Dans une traduction du traité conclu entre Mohammed-Châh et Nâdir-Châh, donnée par Fraser, *p.* 226, l'empereur Mogol cède aux Perses tout le pays à l'ouest de l'Attock, Scind et Nala-Sunkra; mais la ville de Lohry-Bundar, et tout ce qui est à l'est de ces fleuves, continue, suivant les stipulations du traité, de rester sous la domination de l'Hindoustân. Par l'Attock, il faut entendre la partie la plus haute du fleuve; par Scind et Mehran, la plus basse : et comme Lohry ou Lahry Bundar, signifie, à n'en pas douter, la ville située sur le bras oriental, j'en conclus que Nala-Sunkra, le canal de Sunkra, est le nom propre pour ce même bras du fleuve; car Tatta et ses dépendances, c'est-à-dire, toute la Pattalène, sont cédées à la Perse. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ou, sur terre, une porte ou passage : *Derbent*, par exemple, *Porte de fer*, sur la Mer Caspienne.

J'imagine qu'en langue Persane, c'est proprement *bend* ou *bender*, et que *bundar* n'est qu'une corruption du mot. Mais Fraser écrit *bundar*. Il y a dans les voyelles une telle variation, que *tchan*, *tchen*, *tchin* et *tchun* sont également la première syllabe de *Chin-ab*. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> La même espèce de transposition a lieu dans une infinité de noms : *samydaké*, *samykadé*; *barada*, *badara*. Voyez la Géographie minéralogique d'Hudson, *vol.* I.<sup>er</sup>, et Marcien d'Héraclée, *p.* 23. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Voy. le Post-scriptum du major Rennell. Richell, Warrel, et quelques autres, paroissent être mieux connus. (N. de l'A.)

Scheik, n'est pas moins facile à distinguer. Les autres semblent être comme des ouvertures, aperçues plutôt qu'observées par des vaisseaux, à mesure qu'ils passaient, et dont il est probable que la nature de la côte ne permet jamais aux navigateurs d'approcher d'assez près pour qu'ils soient en état de rien déterminer avec quelque exactitude. Mais si les deux points extrêmes sont suffisamment éclaircis, nous aurons une donnée qui produira l'heureux effet de dissiper les obscurités de la relation de Néarque, et, en outre, des ressemblances assez fortes pour accorder entre eux Arrien et Ptolémée.

Comme je recourrai sans cesse aux ouvrages de ces divers géographes, tant anciens que modernes, ce que je viens de dire du mérite de chacun d'eux ne paroîtra pas une explication superflue. La connoissance des points généraux dans lesquels ils concordent entre eux, et celle des points particuliers dans lesquels ils diffèrent, en même temps qu'elle nous conduira à la découverte de la vérité, procurera, si mes espérances ne me trompent pas, une satisfaction infinie à tous ceux qui considèrent la géographie comme une science digne d'admiration.

## D A T E S.

VII. APRÈS avoir éclairci les obscurités de la géographie, un objet qui n'est pas moins intéressant, c'est de fixer avec précision les dates de l'événement. Petau <sup>a</sup>, qui a suivi Diodore, s'est mépris sur l'année où il a eu lieu, et Montesquieu sur la saison : cet illustre écrivain suppose que la flotte dut essuyer souvent des tempêtes, parce qu'elle entreprit le voyage pendant la mousson de sud-ouest. <sup>b</sup>

<sup>a</sup> Ce savant est celui que nous connoissons sous le nom du père Petau, Jésuite, recommandable par sa profonde érudition. Il vivoit dans le xvi.<sup>e</sup> siècle. Nous avons

de lui un très-grand nombre d'ouvrages estimés. (N. du T.)

<sup>b</sup> Esprit des Loix, livre XXI, chap. 7. (N. de l'A.)

Comme il y eut deux départs de la flotte, l'un de Nicée, l'autre de l'embouchure de l'Indus, il sera à propos de déterminer les époques de l'un et de l'autre. Mais le second départ étant le plus important, nous commencerons nos recherches par établir, d'après les propres expressions d'Arrien<sup>a</sup>, que la flotte mit à la voile du lieu où elle étoit stationnée sur l'Indus, le 20 du mois *boedromion*, sous l'archontat de Céphisdore, correspondant à la onzième année du règne d'Alexandre. Cette précision de date est d'une grande conséquence, attendu le peu d'exactitude de la liste des archontes; et sans la précaution qu'a eue l'historien Grec d'ajouter ici l'année du règne d'Alexandre, qui coïncidoit avec l'époque de l'événement, nous resterions toujours dans un doute inextricable. Dodwell et Ussérius<sup>b</sup> établissent une triple série d'archontes d'après Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse et Arrien; et le premier de ces deux savans ne se trouve pas parfaitement d'accord avec l'autre. Voici la table d'Ussérius :

OLYMPIADE CXIII.<sup>c</sup>

<i>Diodore de Sicile.</i>	<i>Denys d'Halicarnasse.</i>	<i>Arrien.</i>
1. Euthycrite.	Euthycrite.	Hégémon.
2. Chremès.	Hégémon.	Chremès. <sup>c</sup>
3. Anticlès.	Chremès.	Céphisdore.
4. Sociclès.	Anticlès.	Anticlès.

Le défaut de concordance entre ces auteurs est tel, qu'après des recherches aussi laborieuses que celles de Dodwell, on peut

<sup>a</sup> Τότε δὴ ὤρμηστο ὑπὲρ ἄρχοντος Ἀθηναῖοι Κηφισιδώρῃ ἐκαστὸν τῷ βοηδρομιῶνος μηνὸς, καθότι Ἀθηναῖοι ἀγασσιν, ὡς δὲ Μακεδόνες τε καὶ Ἀσιενοὶ ἦγον, τὸ ἐνδέκατον, βασιλεύοντος Ἀλεξάνδρου. Arr. Indic. pag. 335.

<sup>b</sup> Irlandois de naissance, l'un des

hommes les plus instruits et les plus laborieux du XVII.<sup>e</sup> siècle. (N. du T.)

<sup>c</sup> Dodwell diffère d'Ussérius, en ce qu'il place l'archontat de l'Hégémon d'Arrien, dans l'année qu'Ussérius assigne à celui de Chremès. Arrien nous dit (page 219) que



regarder comme des efforts inutiles tous ceux qu'on voudroit tenter pour les concilier ensemble. Le meilleur parti sera donc de recourir à l'année d'Alexandre ; et, grâce au concours de divers témoignages historiques, il n'est pas difficile de la fixer.

Suivant Plutarque, Alexandre naquit dans la première année de la CVI.<sup>e</sup> olympiade, le sixième jour du mois *hecatombeon*, qui répond au mois Macédonien *lous*<sup>a</sup>. Cette date, selon Dodwell, correspond au vingt-sixième jour de juillet de l'année 356 avant J. C. Scaliger, Petau et Dodwell diffèrent dans leurs calculs sur le jour de la naissance de ce prince ; quant à l'année, ils sont tous d'accord, et le témoignage d'Ussérius vient à l'appui du leur.

la bataille où Porus fut défait, se donna dans le mois *munychion*, sous l'archontat d'Hégémon : *munychion* répond à notre mois d'avril ; et ainsi, Hégémon étant entré en fonctions au mois de juillet précédent, le mois d'avril étoit le dixième de son archontat, première année, au lieu de la seconde, de la CXIII.<sup>e</sup> olympiade. L'année, d'après notre calcul, est la 327.<sup>e</sup> avant J. C. ; qui répond à la CXIII.<sup>e</sup> olympiade. Mais à raison de la différence du commencement de l'année Athénienne, c'est, dans le fait, la 1.<sup>re</sup> de la CXIII.<sup>e</sup> olympiade. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> S'il faut en croire Petau, Alexandre étoit né l'an 356 avant J. C., sous l'archontat d'Elpine.

Philippe mourut l'an 336 avant J. C., sous celui de Pythodore.

La 11.<sup>e</sup> année du règne d'Alexandre étoit l'an 326 avant J. C., archontat d'Anticlès.

Alexandre mourut le 19 juillet de l'an 324 avant J. C., archontat d'Hégésias.

Selon Ussérius, Alexandre naquit le 24 septembre de l'an 356 avant J. C.

Philippe mourut l'an 336 avant J. C.

La 11.<sup>e</sup> année du règne d'Alexandre étoit l'an 326 avant J. C.

Alexandre mourut l'an 323 avant J. C.

Voy. Ussérius, pag. 185, avec ses remarques sur les mois *lous* et *boedromion*. Voyez aussi Dodwell, *De Vet. Cycl. diss.* IV, sect. 14.

Notez que, dans Ussérius, l'année avant J. C. n'est point indiquée à la marge depuis 328 jusqu'à 323.

Le lecteur curieux d'approfondir la matière, devra consulter une dissertation sur la naissance d'Alexandre, par Sainte-Croix, page 325.

Scaliger ne convient point que les mois *hecatombeon* et *lous* fussent le même. D'autres savans concilient les opinions partagées à ce sujet, en supposant que le changement dans le commencement de l'année Athénienne a pu induire Plutarque en erreur. Dodwell observe, avec beaucoup de justesse, qu'après que la Grèce fut devenue une province Romaine, les Grecs adoptèrent peut-être le calendrier Romain, et qu'alors on doit regarder comme assez probable qu'ils négligèrent le leur. Voyez Scaliger, *Em. Temp.* 416, *August.* 7, et Dodwell, *De Vet. Cyclis*, diss. II, sect. 15, et page 721. (N. de l'A.)

Alexandre succéda au trône de son père, la première année de la cxi.<sup>e</sup> olympiade ou l'an 336 avant J. C.; et suivant Ussérius, le vingt-quatre septembre. Si Ussérius est exact dans ses calculs, Alexandre devoit avoir alors quelques mois de plus que ses vingt ans; ce qui est conforme au rapport de plusieurs autres historiens, et s'accorde avec l'époque de sa mort. Mais si ce prince commença à régner l'an 336 avant J. C.<sup>a</sup>, il en résulte que l'an 326, toujours avant J. C., est la onzième année de son règne. Voilà la date qu'Arrien a entendu établir; et, qu'il ait donné, ou non, le véritable nom de l'archonte en fonctions, c'est ce qui devient assez indifférent pour nous.

J'aurois pu me dispenser d'entrer dans cette discussion, si Diodore de Sicile et Petau n'eussent pas présenté quelques doutes à éclaircir; car, quoiqu'Élien soit tombé dans une semblable méprise, ses erreurs, en fait de chronologie, ne méritent pas une attention bien particulière. Il est étonnant que Diodore de Sicile ait anticipé d'une année sur l'événement, et qu'il l'ait placé dans le cours de l'an 327 avant J. C. Quelque chose de plus extraordinaire encore, c'est que Petau ait adopté la même erreur. On seroit tenté de croire, au premier coup d'œil, que Diodore a confondu le départ de Nicée avec celui qui eut lieu de l'embouchure de l'Indus; mais la relation que nous avons de lui, ne nous confirme pas dans cette opinion. Non-seulement il commence, mais il finit même le voyage dans la 327.<sup>e</sup> année avant J. C., à Salmus dans le Golfe Persique<sup>b</sup>; et le fait étoit bien impossible; car Alexandre mourut l'an 324 avant J. C.; et les événemens qui se sont passés depuis le jour où ce prince reçut la flotte près de Suze, jusqu'au moment de sa mort, ces événemens, dis-je, sont

<sup>a</sup> C'est-à-dire, si Alexandre monta sur le trône le 24 septembre de l'an 336 avant J. C., la onzième année de son règne commença le 24 septembre de l'an 326:

et comme la flotte ne mit à la voile qu'en octobre, la date est exacte. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Salmus est une ville dont Diodore seul a parlé. *Ed. West.* pag. 243. (N. de l'A.)

fixés avec autant de précision dans l'histoire, que ceux du règne d'aucun des monarques qui ont occupé un des trônes de l'Europe depuis un siècle.

L'importance du voyage ne résulte pas, il est vrai, de l'année dans le cours de laquelle cette grande entreprise fut exécutée, quelque nécessaire qu'il puisse être de conserver l'ordre de la chronologie. Toutefois, c'eût été en vain qu'Alexandre auroit tenté cette expédition avec des vaisseaux tels que ceux dont se servoient les Macédoniens, si la supposition de Montesquieu étoit fondée, savoir que la flotte *navigua dans une mousson contraire*. Heureusement, la saison des moussons est la même aujourd'hui que du temps d'Alexandre; et Strabon nous a donné, ainsi qu'Arrien, d'une manière si positive, la date même du mois, qu'il est impossible que nous nous trompions en fixant soit le départ de Nicée, soit celui qui eut lieu de l'embouchure de l'Indus. Ces deux auteurs ont suivi les journaux d'Aristobule et de Ptolémée; et la concordance des renseignemens recueillis par l'un et par l'autre est telle, que leur véracité ne doit pas être un instant révoquée en doute. Il n'existe, dans le fait, que l'intermédiaire de ces historiens entre les auteurs du journal et nous.

Strabon <sup>a</sup> place l'époque du départ de Nicée dans la 327.<sup>e</sup> année avant J. C. <sup>b</sup>, peu de jours avant le coucher des Pléiades, indication assez obscure, toute précise qu'elle est. Les anciens admettoient deux couchers de leurs constellations, le matin et le soir; et c'est pour cela que Columelle nous dit que le 13 ou le 12 des calendes de novembre (le 20 ou le 21 d'octobre, suivant le calcul de notre ère), les Pléiades commencèrent à se coucher au lever du soleil; et quelques lignes plus bas, que le 5 des calendes

<sup>a</sup> Page 691.

<sup>b</sup> La Chronologie de Blair ne fait point mention du voyage de Néarque; mais elle rapporte la guerre contre Porus, à l'année

327 avant J. C.; et c'est dans l'automne de cette même année que la flotte partit de Nicée. (N. de l'A.)

de novembre ( le 28 d'octobre ), les Pléiades se couchèrent <sup>a</sup>. La phrase de Strabon est simple ; il n'ajoute rien qui indique ce coucher des Pléiades au matin ou au soir , quoiqu'il ait coutume de le faire en d'autres occasions. Nous devons donc rapporter ce qu'il dit, à la dernière expression de Columelle , qui est également simple. En conséquence , nous déterminerons le 28 d'octobre comme l'époque du coucher des Pléiades ; et admettant une différence de quelques jours , nous fixerons définitivement l'époque du départ de la flotte de Nicée au vingt-troisième jour d'octobre de l'an 327 avant J. C.

Quant à ce qui concerne le second départ, qui eut lieu l'année suivante , de l'embouchure de l'Indus , nous avons , pour asseoir notre opinion , les témoignages réunis de Strabon et d'Arrien. La différence de sentiment qui existe sur ce point entre les deux historiens Grecs est si légère , qu'il seroit bien facile de les concilier ; si l'objet avoit assez d'importance pour que cette peine devînt nécessaire. La date , suivant Arrien , est le vingtième jour du mois boédromion ; selon Strabon , c'est celle où les Pléiades se lèvent le soir <sup>b</sup> : et l'un et l'autre s'en rapportent , de leur propre aveu , à l'autorité du journal de Néarque. On peut se convaincre de l'exactitude de la date établie par Strabon , en observant avec Saumaise , que ce que l'auteur Grecs entend ici par le *lever* , est l'apparition d'une étoile qui s'étoit trouvée cachée par le soleil ; ainsi , le lever *du soir* signifie que cette apparition a lieu dans l'après-midi , au moment même où le soleil se couche. Le lever du soir des Pléiades est fixé par Columelle au sixième jour des ides , c'est-à-dire , au 10 de notre mois d'octobre. Nous avons donc une donnée certaine , infaillible , pour juger du sens dans lequel il faut interpréter l'expression de notre auteur.

<sup>a</sup> Colum. livre XI, chap. 2. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Ανατολή ἐπὶ ἡλίου , ἐπιτολή δὲ ἢ φανέρωσις τῶν ἀστέρων μετὰ τὴν κρύψιν τὴν ἡλιακὴν. Saum.

pag. 748. Et plus loin : Ἐσπερία ἐπιτολή ὅταν δυνόντος ἡλίου ὄραθῆ π' ἄστρον , &c. ( N. de l'A. )

Arrien semble avoir mieux précisé le jour : mais, à parler vrai, nous sommes encore moins éclairés par les renseignemens qu'il nous fournit ; car c'est un fait bien reconnu, et qui n'embarrasse pas médiocrement tous ceux qui ont à calculer la date de quelque événement lié avec l'histoire Grecque, que le commencement de l'année Athénienne étoit mobile comme notre fête de Pâque, et pouvoit varier de même, et par la même cause, savoir, le plus ou moins de retard de la pleine lune. La pleine lune où l'on entroit immédiatement après le solstice d'été, étoit l'époque marquée pour les jeux Olympiques ; et sans doute, en la choisissant, on l'avoit préférée comme la meilleure saison de l'année, comme celle qui offroit les plus belles nuits, par conséquent les plus favorables à la célébration de ces jeux, dans lesquels le peuple Athénien plaçoit sa gloire en même temps qu'il satisfaisoit sa passion <sup>a</sup>. Le jour du renouvellement de cette pleine lune étoit le commencement de l'année Olympique, et aussi celui de l'année Athénienne ; et l'on conçoit qu'une année formée sur ce principe, exige un calcul perpétuel des variations de la lune, toutes les fois qu'il s'agit de réduire une date à l'exacte précision de la chronologie moderne. Par bonheur pour ceux qui se livrent à de semblables recherches, l'infatigable Dodwell nous a donné une série d'années qui comprend cette époque <sup>b</sup>. Suivant son calcul, la troisième année de la CXIII.<sup>e</sup> olympiade, qui répond à l'an 326 avant J. C., commençoit le 16 de juillet ; et le mois boédromion, qui étoit le troisième de l'année, commençoit le 13 septembre : Dodwell exclut le 18 de ce mois ; et par conséquent, le 20 du mois boédromion se trouve coïncider avec le 2 d'octobre. Nous avons déjà fait voir que le lever du soir des Pléiades, dont parle Strabon, correspond au 10 d'octobre ; et si nous prouvons maintenant que la date établie par

<sup>a</sup> Voyez Scaliger, *Emend. temp.* p. 29.  
Il cite Pindare et son commentateur. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Dodwell, *De vet. Cycl.* pag. 721.  
(N. de l'A.)

Arrien est le second du même mois, nous aurons un calcul approximatif trop exact pour que l'erreur dans laquelle est tombé Montesquieu puisse nous égarer; et ce calcul, après tout, sera peut-être le meilleur, le plus précis qu'on doive espérer de faire à deux mille ans de distance des événemens.

Je m'étois proposé d'abord de pousser ces recherches plus loin, et d'examiner les causes qui pouvoient avoir produit cette variation, quelque légère qu'elle soit, entre les opinions de deux auteurs aussi renommés que Strabon et Arrien; mais ayant soumis la question à Wales, l'un des plus savans astronomes de notre siècle, son avis fut que la précession des équinoxes (qu'on avoit déjà soupçonnée) ne suffisoit pas pour expliquer l'erreur dont il s'agit<sup>a</sup>; il me témoigna pareillement douter que les anciens eussent jamais été fort attentifs à fixer le lever et le coucher de leurs constellations. J'ai reconnu, depuis, que ces doutes étoient bien fondés. Saumaise a démontré, en effet, qu'il est très-rare que deux des astronomes anciens se soient accordés sur des points de cette nature. Il est possible toutefois qu'on doive prendre l'expression de Strabon dans un sens moins rigoureux, et que cet historien ait seulement voulu dire que la flotte avoit mis à la voile à-peu-près *vers* l'époque du lever du soir des Pléiades; car, en pareille circonstance, le lever du matin des Pléiades (8 novembre) est regardé comme le commencement de l'hiver, temps après lequel il est dangereux de tenir la mer. Mais ce n'est qu'au 11 de ce mois de novembre, que le calendrier porte, *maria clauduntur* [ les mers sont fermées ]. Nous devons donc considérer le lever ou le coucher des constellations comme indiquant plutôt la saison que le jour même. S'il en est ainsi, nous avons de la latitude pour rapprocher Strabon d'Arrien. Mais de quelque manière qu'on résolve la question, on trouvera toujours la différence trop légère, pour que, dans aucun cas, Néarque ait été forcé de voyager *dans une mousson contraire*. Arrien ayant

<sup>a</sup> Voyez la réponse de M. Wales, dans le n.º I.º de l'Appendix. (N. de l'A.)

marqué positivement un jour, je le choisirai de préférence; et d'après l'autorité de Dodwell, je fixerai le départ de la flotte de l'Indus au 2 octobre de l'an 326 avant J. C., quoiqu'il fût plus avantageux de suivre Strabon, qui veut que ce départ ait eu lieu huit jours plus tard. <sup>a</sup>

## M O U S S O N S.

VIII. CE mot est aujourd'hui un terme si familier, qu'il devient presque superflu de dire au lecteur que, dans l'Inde, on entend par mousson un vent qui souffle, pendant six mois, du nord-est, et, durant six autres mois, du sud-ouest. Ce vent, inconnu aux navigateurs dans le grand Océan Atlantique, et dans la Mer Pacifique, s'étend, avec des variations de direction plus ou moins grandes, sur toutes les mers de l'Inde depuis le Japon jusqu'à Madagascar. Son cours général est seulement nord-est et sud-ouest: ses déviations particulières dépendent de la position des montagnes, des caps et des baies qui, souvent, dérangent ou déterminent son cours; et près de la côte, il fait presque toujours place aux brises de terre et de mer qui soufflent alternativement toutes les vingt-quatre heures. Nous aurons occasion de remarquer ces diverses circonstances durant le passage de Néarque de l'Indus au cap Jask, et nous ne manquerons pas d'autorités pour venir à l'appui.

Dans un recueil de matériaux que me fournit Dalrymple, je trouve un journal du lieutenant M<sup>r</sup> Cluer, qui va me mettre en état de donner de meilleures notions sur la mousson dans cette partie des mers de l'Inde, qu'on n'auroit réussi à s'en procurer par d'autres moyens.

« Les vaisseaux qui font voile de Malabar vers le Golfe Persique,

<sup>a</sup> Ussérius le fixe au 1.<sup>er</sup> octobre; ce qui feroit correspondre sa date avec les nôtres, en admettant l'exclusion du 18 septembre, proposée par Dodwell. S'il nous avoit communiqué sa méthode de calcul,

cette exclusion auroit pu devenir inutile. Mais voyez Ussérius sur l'Année solaire, *chapitre I.<sup>er</sup>*; consultez aussi les auteurs sur le temps qui s'écoula après le retour d'Alexandre. (N. de l'A.)

vont ordinairement à la reconnoissance de Masqât, sur la côte d'Arabie ; et le temps le plus favorable pour ce passage, est la durée des mois de novembre, décembre, janvier et février <sup>a</sup>. » Ceci prouve que la mousson de nord-est, qui commence avec quelques variations en octobre, se règle d'une manière certaine en novembre, et continue à souffler avec force pendant quatre mois, au bout desquels ses variations se renouvellent en mars ; et alors, ce n'est plus qu'en avril ou en mai qu'elle se fixe au sud-ouest. Voici ce que nous dit Jean Thornton : « En novembre, décembre et janvier, tandis que le vent est de nord en dedans du Tropique, il est à l'est le long de la côte de Mekran, avec un courant qui porte à l'ouest <sup>b</sup>. » Voici encore ce que je trouve dans un autre navigateur qui a visité les mêmes parages : « Entre la fin d'octobre et le milieu de novembre, les brises de terre et de mer commencent le long de la côte de Guadel [ Mekran ], et continuent pendant quatre mois <sup>c</sup>. » Il ajoute : « S'il souffle un vent de terre, soit le matin, soit le soir, il peut dépendre d'une brise de mer, ou au moins d'un vent qui souffle du nord-ouest le long de la côte, que le vaisseau soit porté de nouveau contre le rivage. Jamais les brises de terre ni celles de mer ne sont accompagnées de coups de tonnerre, ni de grains <sup>d</sup>. » Tavernier, qui fit lui-même ce voyage d'Ormuz à Surate, nous dit que le passage s'effectue de Surate au Golfe Persique pendant les mois de novembre, décembre, janvier et février, dans l'espace de quinze à vingt jours. <sup>e</sup>

Le détail de ces circonstances m'a paru indispensable, pour prouver que, si Néarque mit à la voile, comme il le fit, au commencement d'octobre, il y eut une raison pour laquelle il se vit

<sup>a</sup> M<sup>r</sup> Cluer, p. 1, et Tavernier, p. 2, v. II.

<sup>b</sup> Page 71.

<sup>c</sup> La brise de mer souffle depuis midi jusqu'à minuit ; la brise de terre depuis minuit jusqu'à midi. En général, le temps est agréable et serein dans la mousson de nord-

est. *Journal de l'Houghton*, vaisseau de la compagnie des Indes, 1756 ; Collection de M. Dalrymple. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> C. Rannic, dans la Collection de M. Dalrymple, pag. 88. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Tavernier, vol. II, pag. 2.



forcé d'attendre dans le port près du cap Monze [ Eirus ou Irus ], que la mousson se fût fixée en novembre. Alors, tout conspira au succès de son entreprise : un vent d'est, filant le long de la côte ; une brise de terre assez forte pour la lui faire abandonner sans qu'il courût le danger d'être emporté dans la haute mer, point d'ouragans ni de tempêtes à redouter ; enfin, avec tous ces avantages, un courant qui le conduisoit directement vers le but de son expédition.

Que Néarque fût instruit de ces différentes circonstances qui concouroient ainsi à favoriser ses projets, c'est ce dont il est permis de douter. Mais il y a grande raison de croire que le soin de la navigation fut confié aux naturels du pays, sinon le long de la côte, au moins pendant quelques parties du voyage ; et nous pouvons être bien assurés que si Néarque, arrivé à Pattala, y trouva quelque pilote capable de le conduire <sup>a</sup>, sa prévoyance personnelle et l'extrême prudence d'Alexandre devinrent désormais inutiles pour le guider et l'éclairer dans sa route. Il connoissoit certainement l'effet général de la mousson : il étoit natif de Crète et résidoit à Amphipolis ; or, l'île de Crète et la ville d'Amphipolis se trouvent placées l'une et l'autre dans la région des vents annuels ou *étésiens*, lesquels commençant à souffler de l'Hellespont, et, suivant toute apparence, du Pont Euxin, balayent la mer Égée, et, se répandant à travers la Méditerranée jusqu'à la côte d'Afrique <sup>b</sup>, s'étendent par l'Égypte jusqu'à la Nubie ou à l'Éthiopie.

Arrien a donc caractérisé la mousson par le nom de *vents étésiens*. Son expression est remarquable : la précision qui l'accompagne inspire de la confiance pour ses recherches, et rend plus

<sup>a</sup> Il trouva un pilote à Mosarna ; ce qui, en démontrant que les Perses, les Karmaniens, et plus probablement les Arabes, firent la navigation le long de la côte, prouve aussi l'attention de Néarque. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Un vaisseau qui monte le Nil a toujours un bon vent contre le courant, dans ces mois de l'année. Il est porté sur l'eau avec la même légèreté qu'un morceau de bois. Voyez Bruce, Pococke, Norden, &c. (N. de l'A.)

recommandables les autorités dans lesquelles il a puisé les renseignements qu'il nous donne. « Ces vents étésiens, dit-il, ne soufflent pas du nord pendant les mois d'été, comme chez nous dans la Méditerranée <sup>a</sup>, mais bien du sud <sup>b</sup>. » Au commencement de l'hiver, ou au plus tard à l'époque du coucher des Pléiades, la mer passe pour être navigable jusqu'au solstice d'hiver. Ce coucher des Pléiades doit causer de nouveau quelque confusion : en effet, quoique Gronovius, dans son commentaire sur Arrien, le fixe au 11 novembre, parce que, d'après le calendrier, la navigation cesse d'être praticable à partir de ce jour, Columelle indique l'époque de ce coucher au 28 octobre, et le coucher du matin au 8 novembre. Nous adopterons encore, dans cette occasion, la simple expression de coucher des Pléiades, telle que l'ont employée les deux auteurs, et nous fixerons le changement de la mousson comme Arrien l'a entendu, au 28 octobre, jour qui coïncide de si près avec le résultat des observations modernes, et d'une manière si particulière avec les circonstances du voyage de Néarque, que c'en est assez pour lui donner la préférence sur tout autre. Arrien n'est pas aussi heureux lorsqu'il limite la mousson au solstice d'hiver comme à son véritable terme. J'ai déjà démontré qu'elle continue à souffler pendant les mois de janvier et de février, et qu'elle ne varie qu'en mars <sup>c</sup>. Toutefois, loin que cette erreur convainque

<sup>a</sup> Et ailleurs : « Les vents étésiens, qui règnent durant toute la saison d'été, s'élèvent avec force de la mer sur la côte, et rendent la navigation impraticable. » Page 335. Les bouches de l'Indus font précisément face au sud-ouest. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ce passage d'Arrien est accompagné, dans l'édition de Gronovius, d'une note très-longue, où ce commentateur, ainsi que c'est trop souvent son usage, s'exprime avec beaucoup d'humeur et d'amertume. Selon son interprétation, l'auteur Grec a voulu dire que, comme, dans la Méditer-

ranée, les vents étésiens soufflent du nord en été, et que, le plus généralement, un vent opposé leur succède en hiver, c'est tout le contraire dans l'Océan Indien : le vent étésien d'été est sud, celui d'hiver est nord. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voyez Sainte-Croix, qui prétend (Note 62, page 319) que ces mots, *πὲς τοῦ ἀπὸς ἐν χειμῶνι*, signifient l'équinoxe de printemps. Je serois charmé de pouvoir donner cette interprétation, si la langue Grecque le permettoit. (N. de l'A.)

Arrien d'ignorance, elle n'est qu'une preuve nouvelle de son attention et de sa véracité. La flotte arriva à Karpella avant la fin de décembre ; conséquemment Néarque ne fut pas à portée de remarquer la prédominance de la mousson après le solstice d'hiver. Il écrivit donc ce qu'il avoit constaté par sa propre expérience, sans considérer ni savoir ce qu'étoient les vents dans les mois de janvier et de février ; et Arrien copia la relation de Néarque avec autant de fidélité que celui-ci l'avoit dressée.

Des ouvrages plus récents nous ont appris que les anciens étoient parfaitement instruits de la nature et des saisons de la mousson, et que, depuis le règne de Claude, les flottes qui sortoient des ports de l'Égypte, traversoient l'Océan Indien jusqu'à la côte de Malabar, et en repartoisent favorisées dans leur retour par les moussons, sans se borner, comme auparavant, à suivre la côte <sup>a</sup>. Au surplus, l'objet de mon travail n'est pas d'exposer les progrès qu'ont faits les navigateurs dans des siècles plus rapprochés de nous. Je ne me suis proposé que d'indiquer les découvertes particulières des Macédoniens, et de prouver la fidélité de l'historien qui nous en a transmis la connoissance. Je ne puis cependant me dispenser de rapporter ici quelques détails qu'on trouve dans une dissertation sur la Navigation de la mer des Indes, ouvrage qui porte le nom d'Arrien, et qui, suivant l'observation du docteur Robertson, mérite certainement beaucoup plus l'attention des géographes qu'ils ne semblent l'avoir pensé jusqu'à présent <sup>b</sup>. Que cette dissertation n'ait pas notre Arrien pour auteur, c'est ce qui me paroît incontestable ; car celui dont je parle connoît aussi peu l'intérieur des pays qu'il est exact dans tout ce qu'il dit de la côte. Il n'est pas mieux instruit de l'étendue des conquêtes d'Alexandre. Il suppose que ce prince éleva des autels et fit construire des chapelles dans Guzarate [Barigaza], quoique, de fait, Alexandre n'ait dépassé

<sup>a</sup> Voyez Dodwell sur le Périphe de la Mer Érythrée. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Périphe de la Mer Érythrée, dans la Collection d'Hudson. (N. de l'A.)

que de fort peu l'embouchure orientale de l'Indus. Les erreurs de cet Arrien sont néanmoins excusables, si l'on considère qu'il n'étoit, ainsi qu'il nous l'apprend dans son ouvrage même, qu'un simple marchand ou navigateur qui avoit parcouru les mers dont il donne la description; si l'on ne voit en lui qu'un voyageur qui avoit visité en personne les deux côtes de la Mer Rouge, les côtes d'Afrique et d'Arabie, et celle de Malabar depuis la baie de Cutch peut-être jusqu'au royaume de Calicut<sup>a</sup>. Un passage de sa relation, qui n'est pas fort intelligible, nous autorise à en juger de cette manière. Voici comment il s'y exprime: « En entrant dans le Golfe Arabique, nous tînmes le milieu; puis nous nous rapprochâmes de la côte d'Arabie. » Ce langage à la première personne paroît concluant; et comme la description que donne le navigateur comprend le cap Gardafui [ *Aromatum promontorium* ], Cana<sup>b</sup>, et Ras-al-Gate [ Syagros ] en Arabie; le départ des vaisseaux qui eut lieu de ces points divers avec la mousson favorable, la nature de leurs cargaisons, la partie de la côte qu'ils atteignirent, les détails sur la baie de Cutch [ Baraces ], sur Cambaie, sur Guzarate

<sup>a</sup> Sans prétendre établir aucune preuve sur ce qui suit, je ne puis m'empêcher d'observer que, Cottonora étant le lieu au-delà duquel je présume que les connoissances de cet Arrien ne se sont pas étendues, il est assez remarquable que les écrits de Plîne ou de Solinus, tels que les a publiés Saumaise, varient sur ce mot: car Saumaise dit avoir trouvé Cottahonore, Quodtaonare, et Cottaonore. Aujourd'hui nous avons reconnu que *Cotta* est un terme employé par les naturels, pour désigner un fort, comme Devi-cotta, Palam-cotta; et Cotta-onore donne précisément Onore, place située à 180 milles environ au nord de Calicut, et dans laquelle il est aussi convenable de reconnoître le Cottonora de l'Arrien dont il s'agit, que dans Calicut, pré-

féré par le docteur Robertson. (N. de l'A.)

Solinus dont parle notre auteur, est le grammairien Latin connu par l'ouvrage intitulé *Polyhistor*. Les savans le nomment en françois Solin. Ils ne sont pas d'accord entre eux sur l'époque où ce grammairien a vécu. Saumaise a fait deux volumes de commentaires sur son ouvrage. (N. du T.)

Si le docteur Robertson a pris mal-à-propos Calicut pour Cottonora, son erreur, suivant toute apparence, auroit pour cause la similitude des mots *Cot* ou *Cut*, qui, dans la langue Indienne, désignent une place de défense. Voyez au surplus l'Antiquité géographique de l'Inde, par d'Anville, p. 115 et 116. (N. du T.)

<sup>b</sup> Cava-Canim, suivant d'Anville; le cap Fartaque, selon Robertson. (N. de l'A.)

[ Barigaza ],

[ Barigaza ], sur les Ghauts, sur le Deckan<sup>a</sup>, ainsi que le retour de la côte de Malabar par le moyen et avec le secours de la mousson de nord-est, toutes ces circonstances réunies indiquent une connoissance qui résulte plutôt d'observations faites que d'un savoir profond; tout cela prouve que l'auteur n'étoit pas un homme de lettres, mais seulement un navigateur curieux et un narrateur fidèle. Une plus longue continuation de ces recherches pourroit sembler de ma part la prétention de traiter un sujet qui est du ressort particulier du docteur Robertson; mais il existe un point très-intéressant qu'il a négligé de discuter, et l'on ne remarque pas sans étonnement que quelques circonstances aient échappé à sa sagacité ordinaire. Le docteur Robertson n'a pas démontré que les Ptolémées aient eu une communication immédiate avec l'Inde. Il suppose, d'après l'autorité de ce Périples, que des vaisseaux passaient de la Mer Rouge jusque dans l'Inde, en longeant la côte d'Arabie et celle de Mekran. J'adopte volontiers cette supposition sur la foi du même garant: cependant, j'ai cherché en vain des preuves plus évidentes<sup>b</sup>; et comme le docteur Robertson n'en a produit aucune, il est naturel de conclure qu'il n'en existe pas<sup>c</sup>. Ce que dit Pline à ce

<sup>a</sup> Le terme qu'il emploie est *Dachanabades*. On sait parfaitement que le mot *deckan* signifie *sud*; et la province de Decan d'aujourd'hui, dans la Péninsule, est ainsi nommée parce qu'elle est placée au sud du pays où est le siège du gouvernement. C'est quelque chose de précieux que de trouver ce nom aussi ancien que le temps même de l'auteur. Deckan signifiant le sud, et Abad, une ville, Dachanabades doit s'entendre de la capitale du sud. Quant à savoir où il faut la placer, c'est ce qui est assez indifférent; de même que, si nous parlions des temps modernes, nous pourrions douter s'il faudroit appeler Poonah, Aurungabad, ou Seringapatam, la principale ville du sud. Le prince régnant prenoit son nom de sa

ville ou de sa province. Le Decan moderne est le pays de Nizam; sa capitale, Aurungabad. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Huet, dans son *Histoire du commerce*, néglige l'examen de cette question au point même où il auroit dû le commencer, *pag. 38 et 99*. Il établit et confirme l'opinion que j'ai adoptée, *pag. 313*. Voyez aussi les *pages 302 et 246* de son ouvrage, édition de Paris, 1727. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> D'après un passage de Pline, *livre VI, chap. 23*, le docteur Robertson suppose un passage de Ras-al-Gate [ Syagros ] à Zizerus, place située en quelque endroit de l'Inde. Mais comme ni Montesquieu, ni le major Rennell, ni le docteur Robertson lui-même, ne peuvent indiquer la position

sujet, est digne d'attention. Il déclare que, de son temps, on commençoit seulement à avoir connoissance de cette navigation <sup>a</sup>; et ensuite il ajoute que les noms des cités et des peuples dont il y est fait mention, ne se rencontrent dans aucun historien d'une date antérieure <sup>b</sup>. Une circonstance qui n'est pas moins extraordinaire, c'est que la découverte qui a été faite d'un passage au travers de l'Océan Indien par le moyen de la mousson, corresponde, sous le rapport de l'époque, avec ces renseignemens donnés par Pline; car Hippalus, à qui l'on doit la découverte en question, vivoit sous le règne de Claude; et il est facile de lier à cette découverte ce qu'on nous dit d'une ville appelée *Arabia Felix* <sup>c</sup> dans la Description des rivages de la Mer Érythrée [ le Périples ] <sup>e</sup>. L'auteur écrit qu'elle est située près de l'embouchure de la Mer Rouge sur la côte d'Arabie, et qu'anciennement elle avoit été le centre de communication entre l'Inde et l'Égypte, jusqu'au moment où elle fut détruite par les Romains <sup>f</sup>, événement qui eut lieu peu de temps avant le siècle où il existoit. Que faut-il donc conclure de ceci? rien autre chose si ce n'est que les succès d'Hippalus ouvrirent un nouveau débouché pour ce commerce, et que les Romains, comme toutes les autres nations commerçantes, désirèrent d'établir un monopole

de ce Zizerus, c'est une grande preuve du peu d'attention avec lequel Pline <sup>a</sup> écrit sur l'Inde. On peut, au reste, se convaincre en mille occasions de la justice du reproche que je fais ici à cet ancien historien. Après avoir discuté la matière autant qu'elle étoit susceptible de l'être, le docteur Robertson conclut ainsi: « Il est probable que leurs voyages étoient circonscrits dans des limites très-étroites, et que, sous les Ptolémées, on ne fit aucun progrès considérable dans la découverte de l'Inde. » *Sect. I, p. 37.* (N. de l'A.)

<sup>a</sup> « *Nunc primum certâ notitiâ patente.* » Lib. VI, cap. 23. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Il faut pourtant excepter Strabon, dont

les écrits remontent à une date plus reculée: mais Strabon étoit Grec, et peut-être Pline n'entend-il parler que des auteurs Romains. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> L'original porte ce mot; mais probablement le texte a été corrompu. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Huet, dans son Histoire du commerce des anciens, page 302, suppose que cette *Arabia Felix* est Aden. « Aden, dit-il, page 54, signifie *délices*; » et dans ce sens le mot est applicable à l'Arabie Heureuse. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Voyez la dissertation de Dodwell sur le Périples, page 102. (N. de l'A.)

<sup>f</sup> Par César; lequel! (N. de l'A.)

à leur profit en détruisant les premiers moyens de communication.

N'avons-nous donc pas de fortes raisons de soupçonner que les flottes des Ptolémées n'alloient pas plus loin que ces marchés en Arabie; qu'elles y achetoient les marchandises de l'Inde, pour les distribuer de là par toute l'Europe! De cela il ne faut pas inférer que jamais aucuns des vaisseaux sortis des ports de l'Égypte ne firent la circonvallation de l'Arabie jusque dans le Golfe Persique, ou ne pénétrèrent dans l'Inde; car on est très-fondé à présumer qu'ils visitèrent et l'Arabie et l'Inde, et qu'ils reconnurent de même la côte d'Afrique. Mais le silence des historiens, et le peu de détails que nous a transmis à ce sujet l'auteur du Périple <sup>a</sup>, laissent de puissans motifs de conclure que ces voyages n'étoient pas fréquens <sup>b</sup>, que les marchandises de l'Inde s'achetoient principalement en Arabie, et que les Romains eurent le bonheur de recueillir tous les avantages de la découverte d'Hippalus, de tarir les anciens canaux de commerce, et de s'approprier exclusivement à eux seuls les nouveaux débouchés. Deux passages de Strabon semblent devoir lever tous les doutes à cet égard: il déclare, dans le second livre de son Histoire <sup>c</sup>, que la connoissance que les Romains eurent de l'Inde, commença avec l'expédition de son ami Ælius Gallus dans l'Arabie

<sup>a</sup> L'expression qu'il emploie est remarquable: Τῶν δὲ ὅλον τὸν εἰρημένον Περίπλου ἀπὸ Κανῆς καὶ Εὐδαίμονος Ἀραβίας οἱ μὲν μικροτέροις πλοίοις ΠΕΡΙΚΟΛΠΙΖΟΝΤΕΣ ἔπλεον. « A la vérité, tout le voyage se faisoit de Cana et d'Arabia Felix, mais dans des vaisseaux de moindre grandeur, et par le moyen d'une navigation le long de la côte. » Ce passage, en même temps qu'il prouve que le voyage avoit lieu, démontre le peu de succès qu'on en retiroit. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Nous trouvons dans Pline, liv. VI, chap. 22, un passage où il est dit que, sous l'empire de Claude, Annius Plocamus, qui étoit fermier des revenus publics sur la Mer Rouge, allant un jour faire le

tour de la côte d'Arabie pour les percevoir, fut emporté dans la haute mer, et au-delà de la Karmanie jusqu'à Hipparus, port de l'Inde, et que le prince qui régnoit dans ces parages, émerveillé de tout ce qu'Annus Plocamus lui raconta des Romains, se déterminà à envoyer une ambassade à l'empereur. Si un voyage dans l'Inde eût été un événement bien commun du temps de Claude, Pline rapporteroit-il ce fait comme quelque chose d'extraordinaire! Il ajoute que cette ambassade donna aux Romains les premières notions fixes et positives qu'ils eussent encore eues de la Ta-probane. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Page 118.

Heureuse ; qu'à l'époque de cette expédition, cent vingt vaisseaux partirent de Myos Hormus : et dans le dix-septième livre <sup>a</sup>, il ajoute qu'à peine y avoit-il eu autrefois vingt vaisseaux qui eussent osé pousser leur navigation dans la Mer Rouge jusqu'au point de montrer leurs mâts au-delà des détroits <sup>b</sup>. Ælius Gallus entreprit son expédition sous Auguste ; et s'il ouvrit le premier cette navigation, la découverte d'Hippalus, sous Claude, en détermina seule l'établissement. Tout cela, je le sais, est contraire au système de Bruce <sup>c</sup> ; mais ce voyageur, en traitant la matière, raisonne si absolument sur des hypothèses, et si peu sur des faits historiques, que rien ne m'oblige de m'arrêter à ses conjectures, soit pour les confirmer, soit pour les réfuter. C'est un problème que de savoir quel avantage les Ismaélites tirèrent de la mousson, ou comment les Ptolémées en profitèrent. Mais la découverte d'Hippalus est un fait incontestable ; et quoique Pline n'en ait parlé que d'une manière vague, l'auteur du Périple s'est exprimé sur l'événement de manière à ne nous laisser rien désirer. Il nous apprend que de petits bâtimens avoient fait autrefois le cabotage depuis Cana [ le cap Fartaque ], dans l'Arabie, jusqu'à l'Indus ; mais qu'Hippalus ayant considéré la situation des places de commerce, et bien observé l'état apparent de la mer <sup>d</sup>, il hasarda une navigation à travers l'Océan pendant la mousson de sud-ouest <sup>e</sup>. Depuis lui, tous les vaisseaux suivent la même route ; ils mettent à la voile pour se rendre

<sup>a</sup> Page 738.

<sup>b</sup> "Ὅς π' ἔξω τῶν στεῶν ὑπερύπλειν, p. 708 ; et p. 118, ὀλίγων παντάπασι θαρρόντων πλεῖν. « Très-peu eurent le courage de s'exposer à cette navigation, si toutefois il y en eut qui osèrent l'entreprendre. » (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Liv. II, chap. 5.

<sup>d</sup> Σχῆμα.

<sup>e</sup> *Libonotus*. Saumaise fait une longue dissertation pour prouver que *Libonotus* n'est pas un vent de sud-ouest, mais bien

un vent d'ouest. Le premier marin qu'il eût consulté sur la direction des moussons dans les mers de l'Inde, lui auroit infailliblement épargné l'embarras de ses recherches. D'Anville affirme, avec plus de connoissance et de raison, que c'est un vent de sud-ouest. Le *Libonotus*, ainsi appelé en l'honneur du navigateur qui le premier fut assez habile et assez courageux tout à-la-fois pour profiter de ce vent, reçut depuis le nom d'*Hippalus*. (N. de l'A.)



dans l'Inde au mois de juillet, et reviennent, suivant Pline, dans le mois de décembre. Ces détails superficiels sur les voyages qui avoient pour objet le commerce des côtes, sont à-peu-près la seule preuve que nous ayons d'un commerce direct des Indes orientales fait sous les Ptolémées. Et alors on peut en conclure avec assez de vraisemblance, qu'il étoit beaucoup plus avantageux de s'approvisionner des marchandises de l'Inde dans les ports de l'Arabie, que de les tirer de l'Inde même par le moyen d'une navigation si périlleuse et qui exigeoit un aussi long circuit.

Deux motifs m'ont déterminé à entrer dans cette discussion, quelque inutile qu'elle puisse paroître : le premier est que, selon moi, ce point particulier n'a été ni remarqué, ni traité par les anciens auteurs avec toute l'attention qu'il méritoit ; le second, qu'il rend la lecture du Voyage de Néarque singulièrement attachante. La côte de Mekran [ la Gédrosie ], dont on n'avoit jamais entendu parler en Grèce avant le temps des Macédoniens, n'étoit que très-rarement visitée dans des vues de commerce, et peut-être même ne l'étoit pas du tout, si ce n'est par le petit nombre de vaisseaux qui faisoient le cabotage, dont j'ai parlé plus haut, et qui, suivant toute probabilité, ne relâchèrent jamais dans aucun port de cette côte, à moins d'une nécessité absolue. Ainsi, jusqu'au temps de Strabon et de Pline, c'est-à-dire, à trois cent cinquante ou trois cent quatre-vingts ans d'intervalle, les écrivains de la Grèce ou de Rome n'avoient eu aucuns renseignemens bien récents. Strabon donne, en général, les mêmes détails que Néarque ; Pline écrit d'une manière trop confuse et trop vague pour nous laisser présumer qu'il ait travaillé sur de meilleurs matériaux : mais depuis, arriva une époque ( et tout porte à croire que ce fut après la découverte d'Hippalus ), où cette côte fut visitée de nouveau ; car Ptolémée, qui vivoit sous l'empire d'Adrien <sup>a</sup>, et qui résidoit à Alexandrie, eut, par cette raison, la facilité de faire des recherches

<sup>a</sup> L'an 138 de J. C.

sur les lieux mêmes. Incontestablement, quelques marchands et navigateurs fréquentèrent cette côte de son temps. En effet, il ne tire pas ses matériaux de Strabon, d'Arrien, de Néarque ou d'Onésicrite; mais il présente une liste de divers noms et situations dans l'arrangement desquels il a été suivi, à très-peu de différence près, par son copiste Marcien d'Héraclée. Le géographe put sans doute obtenir de quelques individus des éclaircissemens utiles; mais la découverte d'Hippalus détourna alors le cours général de la navigation vers une côte plus riche, la côte de Malabar. On n'eut pas d'occasion de visiter le Mekran. Aucun motif ne portoit plus guère les navigateurs à entreprendre ce voyage. Par conséquent, tous les géographes, tous les voyageurs ont gardé le plus profond silence sur cette matière, depuis le temps de Ptolémée jusqu'à l'époque où les Portugais pénétrèrent de nouveau dans ces tristes parages. Mais quoique cette nation y ait formé des établissemens, les renseignemens qui nous viennent d'elle, ne nous fournissent que des notions fort peu précises; et si la compagnie des Indes orientales Anglaise n'eût pas ordonné une reconnoissance exacte de cette côte, jamais les points obscurs de l'expédition de Néarque n'auraient pu être suffisamment éclaircis, jamais la relation d'Arrien n'eût pu être justifiée, comme j'espère qu'elle doit l'être aujourd'hui, de toute accusation d'imposture<sup>a</sup>.

#### MESURES ITINÉRAIRES.

IX. LA dissertation précédente sur l'influence et l'effet des moussons, considérées dans leur rapport avec le voyage de Néarque,

<sup>a</sup> Voyez sur les moussons de l'Inde, le traité qu'en a publié le capitaine Forrest, savant navigateur Anglois: il porte pour titre, *Treatise on the monsoons in East India*, et a paru imprimé pour la première fois, en 1783, et pour la seconde en 1792, réimprimé à la suite de son *Voyage from*

*Calcutta to the Mergui archipelago lying on the East side of the bay of Bengale*. J'ai tiré cette note de celle sur le même ouvrage, insérée par mon estimable ami le C.<sup>en</sup> Langlès, à la suite de sa traduction Française du Voyage d'Abd-oulrizâq de la Perse dans l'Inde. (N. du T.)

n'a été pour moi qu'un travail agréable et facile. S'il étoit possible de traiter avec la même exactitude des mesures itinéraires employées par notre auteur, et des distances qu'il assigne aux divers lieux dont il parle, son journal pourroit être donné au public avec autant de précision qu'un de nos voyages modernes : mais c'est à quoi il ne faut pas s'attendre. Le sujet examiné sous une infinité de rapports différens, et les mesures soumises à une multitude incalculable de combinaisons, nous n'avons encore, après cela, qu'un résultat général qui approche jusqu'à un certain point de la vérité, mais qui ne suffit pas pour satisfaire un esprit accoutumé aux recherches, ni pour contenter la curiosité de ces lecteurs qui portent un œil aussi attentif sur la marge de leur carte géographique que sur le pays qu'elle représente.

On détermine aujourd'hui si facilement la situation locale par le moyen de la longitude et de la latitude, et cette méthode nous est devenue si familière, que nous sommes prompts à oublier les obstacles auxquels les anciens géographes se sont trouvés exposés. Des relations et des itinéraires furent, dans l'origine, les guides qui servirent à reconnoître les distances et à établir des positions; tout cela dépendoit des mesures. Les mesures des divers pays diffèrent entre elles : il y a plus; celles d'un même pays ne sont pas les mêmes dans les différens âges, et varient d'après le calcul des différens auteurs. Ce que je dis ici, est tellement vrai du stade Grec en particulier, qu'on doit le regarder comme une mesure en quelque sorte indéfinie, à moins qu'on ne l'apprecie suivant le siècle et le pays de l'auteur, ou bien qu'on ne le réduise d'après quelque règle applicable au pays dont il s'agiroit. C'est cette mesure qu'Arrien a adoptée, et on peut voir avec quelle latitude, en consultant le traité de d'Anville sur les Mesures itinéraires des anciens; et si, grâce aux lumières de cet habile géographe, on parvient à se former une idée générale quelconque, ce ne seroit toujours qu'un résultat *général*, et il ne faudroit pas s'attendre à pouvoir l'appliquer

à tous les cas *particuliers*. Voilà sans doute de quoi nous surprendre, nous qui vivons dans un temps où, par le moyen de la presse, les nouvelles découvertes se propagent d'un bout de l'Europe à l'autre dans le cours de quelques mois. Ce n'en est pas moins un fait constant, qu'avant que cette communication eût lieu, des auteurs contemporains, fixés dans des pays différens, étoient aussi peu instruits des découvertes les uns des autres, que s'ils n'eussent jamais existé<sup>a</sup>. Arrien et Ptolémée sont presque du même siècle; et cependant, bien loin qu'Arrien témoigne en aucune manière avoir quelque connoissance de la longitude ou de la latitude, comme appliquées à la carte plate ou à la sphère par Ptolémée, il paroît avoir ignoré jusqu'au système des parallèles d'Ératosthène, quoique cet auteur soit un de ceux qu'il a cités; il n'essaye qu'une seule fois de marquer la route de la flotte, en parlant de l'ombre qu'il dit se former *du côté du midi*<sup>b</sup>, et malheureusement toute la navigation de Néarque est au nord du Tropique. Mais quoiqu'Arrien ne nous ait conservé ni transmis aucune découverte de cette nature, toujours est-il d'une fidélité extrême lorsqu'il cite ses autorités. Ainsi, nous pouvons croire avec certitude que l'*étalon* dont il s'est servi pour règle des mesures, est tel qu'il l'a trouvé dans Ptolémée<sup>c</sup> et dans Aristobule; et la juste évaluation de l'étendue de leur stade devient un objet de recherche. D'Anville dit avec beaucoup de raison, qu'aucune des mesures anciennes ne demande plus de discussion que le stade<sup>d</sup>; il en détermine quatre espèces différentes, et encore chacune d'elles est-elle susceptible de variations :

	Toises <sup>e</sup> de Fr.	Pieds.	Pou.		Toises de Fr.	Pieds.	Pou.
Le stade Olympique..	94½	...	" "	Le stade de Xénophon.	75	....	3. 7.
Le Pythique.....	125 ou 750.		" "	Celui d'Aristote.....	51	....	" "

Par stade Olympique, ou stade commun, on entend celui

<sup>a</sup> Voyez Gosselin, pag. 27.

<sup>b</sup> J'arrêterai l'attention du lecteur sur ce point particulier en temps et lieu. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Celui-ci n'est pas le géographe, mais

le compagnon d'Alexandre, et qui fut depuis roi d'Égypte. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Mesures itinéraires, pag. 85.

<sup>e</sup> La toise ou la brasse de France a six qu'emploient

qu'emploient le plus grand nombre des auteurs en le calculant à raison de huit au mille Romain. Le Pythique est peu connu; celui de Xénophon est pris des marches des Dix-Mille, dans lesquelles trente stades sont estimés égaux à une parasange <sup>a</sup>; et celui d'Aristote, selon d'Anville, est le stade adopté par les Macédoniens. Il faut avoir bien de la confiance dans ce savant écrivain, si propre d'ailleurs à servir de guide, pour nous en rapporter à son assertion; car Aristote lui-même ne fait pas mention d'un stade de cinquante-une toises: c'est par induction qu'on se prévaut de son autorité, et cette induction-là même est extraordinaire. Ératosthène évaluoit la circonférence de la terre à deux cent cinquante-deux mille stades <sup>b</sup>, ce qui donne sept cents au degré: mais Aristote calcule la même circonférence à quatre cent mille stades <sup>c</sup>. Ce nombre divisé par trois cent soixante, produit onze cent onze au degré; et si nous mettons onze cent onze stades au degré, le stade ne pourra encore avoir que cinquante-une toises <sup>d</sup>. Maintenant, la vérité sembleroit exiger qu'avant d'admettre l'induction dont j'ai parlé, nous examinassions si Aristote a voulu donner un monde plus grand, ou un stade plus petit. Au surplus, si nous étions bien persuadés une fois qu'Aristote avoit adopté un stade de cette étendue, nous pourrions expliquer la raison philosophique qui détermina Alexandre à l'employer pour mesure itinéraire, qui porta ce prince à consigner dans

pieds; et le pied de France est au pied d'Angleterre à-peu-près comme 16 est à 15. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Voyez sur cette mesure, d'Herbelot, Bibliothèque orient. tom. I.<sup>er</sup>, p. 239; — d'Anville, Éclaircissemens sur la Carte de l'Inde, pag. 56; — Langlès, trad. du Voyage d'Abdoû'l Kérym, de l'Inde à la Mekke, pag. 18 et 10, et celle d'un Voyage du Bengale à Chyrax, par le même, tom. I.<sup>er</sup>, page 44. (N. du T.)

<sup>b</sup> D'Anville, pag. 82. — Censorinus Vivius, &c. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Arist. *De Cælo*, lib. I, pag. 14. — D'Anville, page 83. Voyez encore le Traité de Blair sur la géogr. pag. 59. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Il est extraordinaire que d'Anville (*Mesures itinéraires*, pag. 83) dise positivement cinquante-une toises, et quelque chose de plus, et que Sainte-Croix, citant le passage même, assure que d'Anville donne au stade cinquante toises deux pieds cinq pouces, et cependant compte les cinquante toises sans la fraction. *Ex. crit.* page 103. (N. de l'A.)

ses instructions à Béton et à Diognète <sup>a</sup> l'ordre d'en faire usage dans les reconnoissances et levées de plans dont ils étoient chargés, enfin la raison pour laquelle nous le trouvons dans le journal de ses officiers. Aristote étoit le précepteur d'Alexandre; et s'il avoit à établir quelque une de ses hypothèses par le moyen d'une mesure d'une invention nouvelle, il n'est pas impossible que l'élève eût adopté le système de son maître, soit par déférence pour ses talens, soit par ambition, précisément parce que c'étoit une nouveauté.

Pour dire la vérité, j'avoue qu'en m'occupant de ces recherches, j'ai considéré superficiellement l'ensemble de ce système; et quoique je ne sois pas encore convaincu aujourd'hui qu'il ait existé aucun stade de pareille étendue, et que je présume bien plutôt que c'est un terme Grec appliqué à une mesure Orientale <sup>b</sup>, il faut convenir pourtant que la correspondance générale de cinquante-une toises avec la mesure d'Arrien, qu'elle soit un stade ou non, paroît, tout bien examiné, s'accorder avec le fait.

Voulant traiter la question plus à fond, je relevai les distances diverses dans Plin <sup>c</sup>, d'Anville et Rennell, depuis les défilés de la Mer Caspienne jusqu'à la jonction du Jumna et du Gange; et quoique ce stade ne s'accordât pas avec les calculs de Plin, de quelque manière qu'on l'évaluât, il se rapprochoit plutôt des distances du major Rennell que de celles de d'Anville, sur toute l'étendue de l'espace: et comme le major Rennell est le plus exact, la coïncidence est toujours un préjugé plus favorable pour lui.

En suivant le même mode de comparaison pour tout le voyage de Néarque, il n'est pas possible, sans doute, d'établir une juste

<sup>a</sup> « Le premier de ces officiers, au rapport d'Athénée, livre X, avoit composé un ouvrage intitulé *Σπθμοί*, sive *Castrametationes expeditionis Alexandri.* » D'Anville, Mesures itinéraires des anciens, page 84. (N. du T.)

<sup>b</sup> Tieffenthaler compte par milles; mais

ses milles sont des *coiss*, dont chacun est égal à  $1\frac{3}{10}$  d'un mille. Qui empêcheroit que les Macédoniens eussent fait de même? (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Il faut passer à Plin un grand nombre d'inexactitudes de calcul. (N. de l'A.)

proportion de calcul pour chaque partie de la route , ni peut-être de mesurer avec une exactitude satisfaisante, seulement cinq cents stades , dans aucune portion de la navigation , prise séparément. Toutefois , les erreurs se rectifient à tel point les unes par les autres , qu'il y auroit une souveraine injustice à méconnoître le mérite qu'a eu d'Anville dans la découverte de ce principe , quoiqu'on puisse hésiter à en faire l'application aux petites divisions du voyage.

Arrien <sup>a</sup>, d'après Ératosthène , évalue à treize mille stades la distance depuis les montagnes du nord , où l'Indus prend sa source , jusqu'à l'endroit où ce fleuve se jette dans la mer. Le même espace sur la carte de Rennell , mesuré au compas , donne un peu plus de treize degrés de latitude ; nous avons alors tout d'un coup mille stades au degré , et nous pouvons bien en compter cent onze de plus , en admettant quelque chose pour le cours du fleuve , ou pour la marche des armées : et si , d'après la même proportion , nous mesurons depuis la mer jusqu'à Nicée , ou Jamad sur le Chelum , nous trouvons un peu plus de neuf degrés , ou environ six cent vingt-cinq milles Anglois , lesquels , toujours en accordant quelque chose pour le cours du fleuve , peuvent être portés à huit cent cinquante , ou même neuf cents milles. <sup>b</sup>

La seconde distance donnée est la côte des Arabites depuis le port de Krokala jusqu'à la rivière Araba , estimée par Arrien de mille stades , et , en mesurant à l'échelle de Dalrymple , à-peu-près de soixante-quinze milles.

La troisième division est la côte des Orites , depuis la rivière Araba jusqu'à Malana , formant seize cents stades suivant Arrien , et près de quatre-vingt-dix-huit milles à l'échelle de Dalrymple.

La quatrième est la côte des Ichtyophages , depuis Malana jusqu'à Badis , c'est-à-dire , depuis le cap Maran ou Malan , jusqu'au cap

<sup>a</sup> Indic. page 315.

<sup>b</sup> Le major Rennell évalue à huit cents

milles l'espace qu'embrasse la navigation jusqu'à Moultan. ( N. de l'A. )

Jask, distance qu'Arrien évalue à dix mille stades ; mais son total varie, ainsi que les distances partielles qui le composent. Le lieutenant Robertson a mesuré cette côte ; elle se trouve avoir, à son échelle, près de quatre cent quatre-vingts milles, distance beaucoup moins proportionnée au stade d'Arrien qu'aucune de ses premières divisions ; car la différence n'est pas moindre que de cent quarante-cinq milles. Cette inexactitude ne peut être excusée qu'à raison de l'extrême détresse de la flotte.

La cinquième division est la côte de Karmanie depuis le cap Jask jusqu'à l'île Keish ou Kataæa. Le nombre de stades établi par Arrien s'élève à trois mille sept cents ; mais son évaluation est vague, et l'on ne peut rien en induire avec certitude. Les mesures de la côte donnent un peu moins de deux cent quatre-vingts milles Anglois à l'échelle de d'Anville.

La dernière que nous puissions déterminer d'une manière positive, est celle de la côte de Perse : Arrien la calcule de quatre mille quatre cents stades ; mais ici nous devons augmenter ce nombre à raison de quatre omissions, lesquelles, rétablies, ne le font pas monter à moins de quatre mille sept cents stades <sup>a</sup> entre Keish et le fleuve Endian, qui sont le Kataæa et l'Arasis d'Arrien. Suivant l'échelle de d'Anville, cet espace est égal à trois cent vingt-trois milles ; mais d'après les derniers renseignements tirés des cartes de Dalrymple, il y a tout lieu de penser qu'il embrasse une étendue d'au moins trois cent cinquante milles Anglois.

En récapitulant ces diverses distances, voici le compte que l'on trouveroit en résultat :

	Stades.	Milles Anglois.
Depuis Jamad jusqu'à l'embouchure de l'Indus . . . . .	10,000.	625.
Côte des Arabites . . . . .	1,000.	75.
Côte des Orites . . . . .	1,600.	98.
Côte des Ichtyophages . . . . .	10,000.	480.

<sup>a</sup> Ce devrait être cinq mille huit cents.  
V. plus bas le livre où je traite de l'arrivée de

la flotte dans la province de Perse. Mais ce n'est ici qu'un aperçu général. (N. de l'A.)



	Stades.	Milles Anglois.
Karmanie. ....	3,700.	280.
Province de Perse. ....	4,700.	350.
	31,000.	1,908.

Stades multipliés par cinquante - une toises. .... 1,581,000.  
 Milles Anglois multipliés par huit cent quatre-vingt-six toises, ci ..... 1,576,008 stades.

Rapport. .... { 1,581,000.  
 { 1,576,008.

Différence. .... 4,992 toises.

De ces distances particulières, la première seulement est réduite par approximation ; les cinq autres sont les évaluations mêmes d'Arrien, comparées avec les mesures qui dérivent des observations modernes : et lorsque le résultat n'offre qu'une erreur de moins de cinq mille stades sur plus d'un million et demi, la différence ne mérite pas qu'on prenne la peine de s'y arrêter. Je reconnois, cependant, que plusieurs des distances modernes ne sont pas d'une exactitude inattaquable, et je ne prétends pas, sur ce point, à une précision rigoureuse ; mais je les ai relevées aussi-bien que me l'ont permis les cartes et les planches, sans m'embarrasser du résultat, lequel se trouve être tout naturellement le produit de l'addition de ces différentes distances, sans que j'aie rien distrait ou ajouté à dessein de les faire accorder avec un total donné quelconque. Une circonstance qui paroîtroit d'abord la base d'une erreur, est au contraire, à mon avis, le moyen simple de rapprocher les deux calculs de la vérité ; la voici : j'ai compté dix degrés de longitude depuis l'Indus jusqu'au cap Jask, à la même échelle que les autres distances, qui sont réellement des degrés de latitude ; tandis qu'un degré de longitude, en latitude 25°, est, dans le fait, d'environ cinquante-quatre milles et demi, au lieu de soixante-neuf milles et demi : la différence qui en résulte sur dix degrés, est d'à-peu-près

cent cinquante milles ; mais si l'on considère que les stades d'Arrien sont calculés d'après la route de la flotte , tandis que nos milles modernes s'évaluent sur la mesure du compas , cent cinquante milles sur dix degrés , loin d'être une erreur , se rapprochent , au contraire , de la vérité . Je le répète ; je ne prétends point ici à une précision rigoureuse , et je ne crois pas la question susceptible d'être réduite à une démonstration géométrique .

En définitif , d'Anville a rendu un service bien important à tous ceux pour qui l'ancienne géographie est un objet d'étude , en déterminant une mesure quelconque qui pût nous servir de donnée pour estimer les distances mentionnées dans le journal de Néarque : et que cette mesure soit le stade d'Aristote , qu'elle ait été établie d'après quelque règle générale de mesures prise des Indiens , qu'elle soit même imaginaire si l'on veut , ou fondée seulement sur une analyse des diverses mesures connues , c'est toujours un point essentiel que de la voir appliquée ainsi avec succès à un espace de près de deux mille milles , que de trouver que les erreurs inévitables occasionnées par les calculs de tous les navigateurs , plus particulièrement par ceux des navigateurs anciens , peuvent être employées à se rectifier les unes les autres , et finissent par produire un résultat général assez satisfaisant pour être admis .

Deux considérations frappantes sortent naturellement de la discussion de ce sujet . La première regarde Néarque , pour lequel notre admiration croît en proportion non-seulement des difficultés , mais encore de la longueur du voyage . Il falloit , en effet , un degré de courage plus qu'ordinaire , pour entreprendre une semblable expédition dans des vaisseaux dont la construction trop foible étoit loin de répondre aux besoins de la navigation , et pour aller reconnoître une côte de cette étendue , sur laquelle , en supposant qu'il pût éviter de faire naufrage , il avoit sans cesse à redouter les horreurs de la famine .

La seconde considération est relative à l'embarras de concilier ,

en général, les mesures des différens pays. Personne n'a travaillé sur la matière avec autant d'ardeur et de succès que d'Anville; et je suis obligé de suivre ses mesures par toises, attendu que, si je cessois de les prendre pour me guider, je n'en trouverois plus dont je pusse faire la règle de mes calculs. A dire vrai, cependant, les mesures même de d'Anville, quoique réduites avec beaucoup de précision, laissent encore quelques obscurités à éclaircir.

Une grande raison de cette insuffisance, c'est que les mesures régulatrices des divers pays s'accordent rarement les unes avec les autres sans fractions, et que, dans les calculs ordinaires, on a coutume de mettre les fractions de côté. C'est ainsi qu'en comptant huit stades Grecs au mille Romain, il y a toujours une différence en moins de deux arpens [*jugera*], ou d'un tiers de stade. Le stade Olympique est de six cents pieds Grecs; le pied Grec est, à peu de chose près <sup>a</sup>, le même que le pied d'Angleterre: huit stades donnent donc quatre mille huit cents pieds; ajoutez deux arpens, ou le tiers d'un stade, et le mille Romain se trouve égal à cinq mille pieds Grecs ou Anglois. Tel est le calcul de Polybe, que nous a conservé Strabon <sup>b</sup>, et l'on peut croire que Polybe le fit le plus exact possible: mais d'Anville <sup>c</sup>, d'après un nombre infini de différentes combinaisons, fixe le mille Romain à sept cent cinquante-six toises ou brasses de France <sup>d</sup>. Maintenant, la brasse ou toise Française est à la toise Grecque ou Angloise <sup>e</sup>, comme seize est à quinze <sup>f</sup>: conséquemment, cinq mille pieds Grecs devroient égaler quatre mille cinq cent trente-six pieds de France; et huit cent trente-trois toises Grecques, avec une fraction, devroient

<sup>a</sup> Il y a ici une autre fraction. Voyez d'Anville, *Mes. itin.* pag. 10. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voy. Strab. *liv. VII*, p. 322; — Polybe, *liv. III*, chap. 39, édit. de Schweighauser, *vol. V*, pag. 576. Nous n'avons pas ce calcul dans Polybe. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Dans son *Traité du mille Romain*, et dans son *Analyse de l'Italie*. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Avec une fraction de deux pieds deux pouces et quatre lignes. *Mes. itin.* p. 44. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Le pied Grec et le pied d'Angleterre, sont à-peu-près la même chose. *Mes. itin.* page 70. (N. de l'A.)

<sup>f</sup> Plus exactement, comme 1440 est à 1351  $\frac{2}{3}$ . *Mes. itin.* page 25. (N. de l'A.)

être égales à sept cent cinquante-six toises de France. Mais le résultat n'est pas tel ; car sept cent cinquante-six brasses ou toises de France , montent seulement à huit cent six toises Grecques et deux cinquièmes de toise : d'où je tire la conclusion qu'ou bien Polybe n'est pas correct, ou l'erreur gît dans les calculs de d'Anville. S'il faut dire ce que je pense, d'Anville n'a pas fait grande attention à la fraction de Polybe.

Voici un autre exemple : quoique d'Anville regarde huit cent cinquante-six brasses ou toises de France, comme égalant dix-sept cent soixante *yards* d'Angleterre, ou un mille Anglois, ce qui est vrai à une fraction près <sup>a</sup>, il compte pourtant soixante-neuf de nos milles au degré, au lieu de soixante-neuf et demi. Je n'ai pas l'intention de présenter ces différences comme des erreurs ; je veux seulement faire connoître les obstacles qui s'opposent à la parfaite exactitude d'un calcul d'étendue : et il est remarquable que le Dictionnaire de Chambers, qui compte dix-sept cent soixante *yards*, ou cinq mille deux cent quatre-vingts pieds au mille, pour avoir un aperçu comparatif de notre mille avec celui des autres pays, a recours au pied des pays du Rhin, qui est une mesure étrangère aussi-bien que la toise que j'ai adoptée ; et dans un mille Anglois, il y a cinq mille quatre cent cinquante-quatre pieds des pays du Rhin.

Telles sont les difficultés qui se rencontrent dans la réduction des mesures régulatrices des divers pays ; et si, en essayant ici d'établir une comparaison du stade d'Arrien avec notre mille, j'étois tombé dans quelque erreur commune, j'ose attendre tout de l'indulgence du lecteur : si même cette erreur étoit grave, je me consolerois encore par l'espérance d'avoir réveillé chez d'autres écrivains plus capables que moi de réussir dans de semblables recherches, le désir d'approfondir le sujet.

<sup>a</sup> Deux pieds et demi. *M. Wales.* (N. de l'A.)

PREUVES DE L'AUTHENTICITÉ DU JOURNAL  
DE NÉARQUE.

X. JE terminerai ces observations préliminaires par une défense raisonnée du Journal de Néarque, tel que nous l'a conservé Arrien. Dodwell rejette sa relation comme fausse et mensongère; Hardouin <sup>a</sup> et Huet <sup>b</sup> déclarent l'un et l'autre qu'elle ne mérite pas la moindre confiance. L'opinion contraire est pourtant celle de Saumaise, d'Ussérius, de Sainte-Croix, de Gosselin et de d'Anville : et si, lorsque j'ai cité de pareils noms, le lecteur regardoit comme superflue une nouvelle apologie de l'ouvrage de Néarque, je croirois toujours nécessaire de justifier auprès de lui mon opinion personnelle, indépendamment de celle des écrivains mes prédécesseurs; car on peut bien penser que si le récit de Néarque m'eût paru fabuleux ou imaginé à plaisir, non-seulement je n'aurois pas voulu contribuer à soutenir des impostures, mais encore je n'eusse pas consumé plusieurs années dans un travail dont l'unique objet auroit consisté à discuter un roman.

Mais la destinée de Néarque a été d'être jugé avec une sévérité extrême. Strabon le joint à Daimaque, Mégasthène et Onésicrite, en le traitant comme un homme qui n'a raconté que des fables dans sa relation de l'Inde <sup>c</sup>. On a condamné son ouvrage à un oubli profond, sur l'autorité de Pline, dont la relation peut être attaquée à bien plus juste titre. Dodwell qui publie cette accusation intentée contre Néarque, n'a pas agi avec générosité en plaçant

<sup>a</sup> « *Hominis mirare in mendaciis confingendis audaciam.* » C'est ainsi que s'exprime le P. Hardouin, cité par Sainte-Croix. *Ex. crit.* pag. 255.

Je n'ai point consulté l'édition de Pline publiée par le P. Hardouin; mais Gosselin m'apprend que Dodwell a adopté contre le voyage de Néarque, toutes les objections de ce savant. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Dans son *Traité de la navigation et du commerce des anciens*, également cité par Sainte-Croix. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Encore Strabon place-t-il Daimaque au premier rang; Néarque et Onésicrite, seulement au second. *Sainte-Croix.* (N. de l'A.)

*Παροψευδιστες*; c'est la forte expression de Strabon : gens, dit-il, qui racontent des niaiseries. (N. de l'A.)

en tête de son journal le passage particulier de Strabon <sup>a</sup>. En effet, comme l'objet de ce passage est de rendre suspecte la véracité de Néarque, c'est préjuger la cause; et Dodwell ne devoit pas le citer sans chercher, en même temps, dans d'autres témoignages, ou dans les faits, la preuve du contraire: la justice lui imposoit la loi de remarquer que Strabon n'a pas moins copié le journal de Néarque qu'Arrien lui-même, et qu'il doit à cet officier la connoissance de plusieurs faits qui, tout extraordinaires qu'ils puissent paroître pour son siècle, ont été cependant confirmés par des observations modernes.

Néarque, il est vrai, parle d'une île enchantée, et d'une origine miraculeuse des Ichtyophages: mais loin que ce soit dans l'intention de faire croire à de pareils contes, on voit qu'il les réfute; et s'il se déclare le seul homme de la flotte qui ne craignît point les enchantemens, il y a là tout au plus de l'amour-propre ou de la vanité, mais rien qui doive rendre sa relation indigne de toute croyance.

Deux circonstances seulement sembleroient pouvoir autoriser l'accusation d'imposture. L'une est l'extravagance des assertions de Néarque dans la largeur qu'il assigne à l'Indus <sup>b</sup>; l'autre est son erreur lorsqu'il prétend qu'à Malana, au mois de novembre, le soleil dans le méridien fut vu au nord. Sur le premier point, Néarque sera facile à justifier, si l'on suppose que ce qu'il dit s'entend du fleuve dans un état d'inondation: et si l'on ne trouve, quant au second point, aucune solution satisfaisante, il y aura de l'injustice à conclure de cette seule erreur, au rejet de tout le reste de l'ouvrage. Dans le fait, Dodwell n'a remarqué ni l'un ni l'autre de ces deux points; mais je les mets sous les yeux du lecteur sans redouter aucune fâcheuse conséquence.

Sainte-Croix a relevé les argumens de ce savant critique, et n'a laissé aucun d'eux sans réponse. Mais comme l'accusation pose

<sup>a</sup> C'est Hudson peut-être, et non pas Dodwell. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ce reproche tombe plutôt sur Arrien que sur Néarque. (N. de l'A.)

toute entière sur une seule ligne de Pline, si l'on réussit à prouver que le passage même de cet historien contredit ce qu'il avance dans d'autres endroits, et que Dodwell ne l'a pas expliqué de la manière convenable, non-seulement l'argument principal, mais encore toutes les inductions accessoires, s'écroulent. Sainte-Croix propose de corriger le passage dont est question, en le lisant différemment, ce qui change la négative en affirmative; liberté qui, pour n'être point justifiée par des autorités, paroît cependant excusable à l'égard d'un texte aussi corrompu que celui de Pline. Mais je vais démontrer que ce changement ne peut avoir lieu, et, par conséquent, que si le passage n'est pas susceptible de correction, il doit être aussi rejeté.

Voici comment s'exprime Pline <sup>a</sup> : « Le Journal d'Onésicrite et de Néarque ne contient ni les noms des lieux où la flotte mouilla dans le cours de la navigation, ni la mesure des distances. » Pourroit-on jamais s'imaginer, d'après un semblable langage, que les vingt-deux lignes qui suivent, et qui renferment l'extrait donné par Pline de tout le voyage de la flotte, ne présentent guère autre chose que des noms de lieux? Et ces noms, il les a tirés évidemment, non pas, il est vrai, de la relation de Néarque, ni de l'ouvrage original d'Onésicrite, mais du Journal de ce dernier, publié par Juba de Mauritanie. <sup>b</sup>

Dodwell a senti l'inconséquence, et l'explique en faisant dire à Pline ce que cet auteur n'a jamais voulu dire, savoir que le Journal de Néarque ne contenoit pas des séries de noms *sans intermission* <sup>c</sup>, comme celles qui nous ont été conservées dans les Itinéraires d'Antonin ou dans les Tables de Peutinger, &c. <sup>d</sup> Nous examinerons

<sup>a</sup> *Onesicriti et Nearchi navigatio nec nomina habet mansionum, nec spatia.* Lib. VI, cap. 23. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> *Indicare convenit quæ prodit Onesicritus classe Alexandri circumvectus in mediterraneâ Persidis ex Indiâ, narrata proximè à Jubâ.* Ibid. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *Itineraria continuis mansionibus, mansionumque spatiis.* Dis. de Arriani Nearchi, pag. 134. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Conrad Peutinger, juriscônulte d'Ausbourg, avoit recouvré des cartes anciennes de l'empire Romain, qui ont été publiées par Velsér. *Voy. le Dict. de Bayle.* (N. du T.)

tout-à-l'heure ce que Pline a trouvé dans Néarque : mais son texte même prouve qu'il a trouvé des noms de lieux dans l'Onésicrite de Juba ; et ce qui n'est pas moins démontré , c'est que quelques-uns de ces lieux , tels que Tuberus , Hytanis , &c. , étoient des *mansiones* , c'est-à-dire , des mouillages. A la vérité , Juba n'a point donné de distances <sup>a</sup>. Le Journal d'Onésicrite les indiquoit-il ou non ? c'est ce qu'il est impossible de découvrir. Mais que Néarque les ait spécifiées dans le sien , la preuve en résulte non - seulement de son ouvrage , qui n'en est point une suffisante ici , mais du témoignage même de Pline en plusieurs autres occasions.

On lit dans Strabon un passage dont le texte est d'une bizarrerie aussi étrange que cette assertion de Pline s'accorde peu avec le langage qu'il tient ailleurs. Le voici : « Néarque dit qu'il ne put » se procurer de guides ni de pilotes parmi les naturels du pays , » dans sa navigation depuis l'Inde jusqu'à la Babylonie , parce » que la côte n'offroit point de mouillages <sup>b</sup> , et parce qu'aucun » de ses habitans n'avoit assez d'expérience ni de connoissance » de la mer pour le conduire. »

Ce passage est placé entre deux autres avec lesquels il n'a aucune espèce de liaison. Comment s'y est-il glissé ! je ne le devine pas , et cela paroît inexplicable. Toutefois , il renferme une expression qui a quelque rapport avec l'assertion de Pline : ὅτι ἀποστόμους οὐκ ἔχειν , « parce qu'elle n'offroit point de *mansiones*. » Qui elle ! non pas la relation , mais la côte : et c'est quelque expression de ce genre qui a donné lieu à l'erreur de Pline.

Mais examinons le passage de Strabon. Un autre Dodwell ne pourroit-il pas en citer les termes mêmes , pour démontrer que Strabon prouve évidemment contre l'authenticité du Journal qui fait mention de deux pilotes , Hydriacès de Mozarna , et Amazène d'Oaracta ! Cela seroit plus violent encore que l'accusation de

<sup>a</sup> *Spatia*.

<sup>b</sup> Πόστους , *stationes*. Strab. pag. 732. (N. de l'A.)



Pline : mais la réponse est toute prête ; c'est que Strabon se contredit lui-même. Il prétend ici que Néarque n'eut point de pilote ; et il nous dit ensuite <sup>a</sup> qu'Amazène, gouverneur d'Oaracta, lui servit de pilote depuis cette île jusqu'au Golfe Persique.

L'ignorance de Pline lui-même, la corruption de son texte, ou enfin les mauvaises autorités desquelles il a tiré ses informations, sont telles, qu'on ne découvre pas facilement un rapport entre le récit qu'il nous donne d'après Onésicrite, et celui de Néarque dans Arrien. C'est là aussi la matière d'une des accusations de Dodwell. Mais soit qu'Onésicrite doive être regardé comme la cause de cette différence, soit qu'elle provienne de l'intervention de Juba, qui a publié son Journal ; ni dans l'un, ni dans l'autre cas, cela n'est inconciliable avec Néarque : car, en m'aidant un peu des recherches de Saumaise, je lis *Arbis* pour *Nabrus*, *Tomerus* pour *Tuberus* <sup>b</sup>, *Oritæ* pour *Paritæ*, *Ori gens* pour *Origens*, *Andanis* pour *Hytanis*, *Achæmenidas* pour *Achæmedinas*, *Aradus* <sup>c</sup> pour *Acrotadus* <sup>d</sup>, et peut-être *Arbis* pour *Ab eis* <sup>e</sup>. Maintenant, je le demande, si j'accuse Pline d'ignorance, ou son texte de corruption, Dodwell, en supposant qu'il fût encore vivant, pourroit-il le défendre ? Saumaise va bien plus loin <sup>f</sup> : il reproche à Pline, en termes formels, de ne pas distinguer l'ouest de l'est, et par conséquent, de renverser l'ordre des tribus établies sur la côte. Il remarque, en outre, une infinité de diverses autres erreurs qu'il n'est pas de mon ressort d'examiner ; j'en parle ici seulement pour convaincre mes lecteurs qu'il ne faut pas se former une si haute idée de l'ouvrage de Pline qu'on doive en faire la règle des autres écrivains ou le considérer comme la pierre de touche de la vérité.

Dodwell tire une autre objection du calcul par milles, qui sont

<sup>a</sup> Page 767.

<sup>b</sup> A la marge, *Tomberon*.

<sup>c</sup> *Aradus* même est pour *Arac-us*, *Arek* ou l'*Arek*. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> *Athimadus*.

<sup>e</sup> *Abies oppidum*.

<sup>f</sup> *Plin. Exercitat.* pag. 1177 et seq. (N. de l'A.)

des milles Romains, au lieu du stade Grec que Pline auroit probablement adopté, s'il eût copié un ouvrage Grec. Est-ce Juba, est-ce Pline qui a réduit les stades en milles? c'est ce que je ne prétends point déterminer : mais l'ouvrage tout entier de Pline prouve qu'en général son usage est de faire cette réduction chaque fois qu'il extrait des auteurs Grecs. Et d'Anville, avec sa pénétration ordinaire, démontre en beaucoup d'occasions, que Pline n'a jamais admis aucune variation dans cette mesure, mais qu'en *prenant indistinctement le stade dans la compensation la plus usitée de son temps, de huit stades pour un mille*<sup>a</sup>, il est tombé dans des méprises subversives de tous principes de géographie. D'Anville a eu la curiosité de comparer plusieurs de ces calculs par milles avec les stades sur lesquels ils avoient été réduits, et il a reconnu en résultat, qu'aussitôt que la mesure du stade dans l'auteur Grec copié par Pline, étoit déterminée d'une manière bien précise, les nombres de Pline se trouvoient d'accord avec la vérité, sans que l'auteur lui-même l'eût soupçonné.<sup>b</sup>

Mais Pline affirme qu'il n'y a point de mesures établies dans Néarque; et soit qu'il ait extrait Onésicrite, soit qu'il ait copié Néarque, de l'aveu de tout le monde, c'est sans avoir fait mention d'aucune mesure des distances. Ceci pourroit prouver contre Onésicrite, ou au moins contre Juba : mais on n'est fondé à en tirer aucune induction contre Néarque; car, certainement, Pline ne l'a point copié dans cet extrait, quoiqu'il puisse le citer ailleurs. Dans d'autres passages, il rapporte les distances déterminées par cet officier. Dodwell en convient; mais alors il ajoute que ces distances n'étoient point données régulièrement et *sans intermission*; qu'elles ne s'étendoient pas dans la longueur de toute une côte, ou de

<sup>a</sup> Ce sont les propres expressions de d'Anville. Voyez ses Mesures itinéraires des anciens, pages 85 et 86. (N. du T.)

<sup>b</sup> Le stade Olympique étant de huit au

mille Romain, et celui d'Arrien étant de quinze, si l'on divise par moitié les mesures de Pline, on approchera souvent de la juste distance. (N. de l'A.)

toutes les côtes que la flotte parcourut, de manière qu'on pût en former une évaluation générale. Telle est l'espèce de mesure que donne le Néarque d'Arrien; et Dodwell ne veut pas d'autre preuve pour démontrer que l'ouvrage est incorrect. En réponse à un tel raisonnement, il suffira d'observer que cette circonstance particulière de la suite *non interrompue* des distances, est une invention de Dodwell; et nous admettons que l'ouvrage d'Arrien présente en effet cette série informe. Mais une série de distances qui commence à l'Indus et s'étend jusqu'à l'Euphrate; qui s'accorde en général, dans toutes ses parties, et presque d'une manière parfaite dans son tout, avec la reconnaissance exacte de la côte, telle qu'elle résulte des observations modernes; une pareille série, dis-je, porte avec soi des preuves si frappantes de son exactitude, qu'aucun argument hypothétique ne sauroit les détruire.

Je devrois me contenter de cette réponse; mais je vais rapporter maintenant ces passages de Pline, cités par Dodwell lui-même; et je les opposerai l'un et l'autre, avec succès, je l'espère, à leur propre système. « Néarque dit que la côte de Karmanie a douze cent cinquante milles d'étendue »; et encore: « Onésicrite <sup>a</sup> et Néarque écrivent que, depuis l'Indus jusqu'au Golfe Persique, et de là, depuis les marais de l'Euphrate jusqu'à Babylone, il y a vingt-cinq milles <sup>b</sup>. » Enfin, dans un autre passage: « Depuis le commencement de la Karmanie jusqu'au fleuve Sabis, on compte cent milles; de là, des vignobles et des terres labourables qui

<sup>a</sup> Plin. *lib. VI, cap. 24.* — Dodwell, *Dis. pag. 132.*

Je cite l'historien Latin d'après l'édition de Francfort, comme l'a fait Dodwell; et quoique je sache qu'on a tenté depuis de corriger ces manières de lire le texte, les changemens ont été faits d'après des calculs, et non d'après des manuscrits. J'ai aussi plusieurs corrections de prêtes à proposer; mais mon objet ici est de montrer que

Néarque a donné des *spatia*, et non de les rectifier. V. d'Anville *passim.* (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez Gosselin, *page 25.* Il lit 2500 pour 25. (N. de l'A.)

Nos meilleures éditions de Pline portent pour cette distance *xxv m. p.* c'est-à-dire, 2500 mille pas. Gosselin a donc eu raison de lire le nombre 2500 au lieu de 25. Voyez le P. Hardouin, *tom. I.<sup>er</sup> in-fol. page 329,* et la note. (N. du T.)

s'étendent jusqu'à l'Andanis, forment un espace de vingt-cinq milles de plus. » Quoique le texte soit défiguré ici au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, je n'ai rien à voir à la justesse de ces distances; mais il est évident que, dans chaque occasion particulière, des mesures ont été spécialement déterminées, et que ces mesures sont celles de Néarque. Ainsi, quelque manière qu'on se prévale du témoignage de Pline pour infirmer l'autorité du Journal de Néarque, ce témoignage se détruit de lui-même: et, que le passage où il se trouve puisse être interprété ou non, qu'il soit dénaturé ou très-correct, authentique ou supposé, peu importe; car une preuve qui n'est pas conséquente avec elle-même, ne fut jamais une preuve.

Dodwell lui-même conjecture que Pline avoit vu le Journal original de Néarque, ainsi que celui d'Onésicrite, publié par Juba de Mauritanie; et cela parce que, dans le catalogue des auteurs qu'il consulta, il a inséré le nom de Néarque; d'où se tire, selon lui, la conclusion qu'il n'est point parlé de mesures dans l'original, ou que Pline n'y trouva mention d'aucune distance. Mais j'ai déjà démontré que, dans l'abrégé du Voyage, Pline a suivi Onésicrite; et c'est un fait prouvé maintenant, que, par les endroits même de son texte, où il cite Néarque en d'autres occasions, Pline reconnoît cette mention des distances qu'il nie ailleurs. La bonne-foi exigeoit donc que Dodwell se rangeât à l'opinion d'Ussérius, qui suppose que ces distances ont existé dans l'original, et ont été omises par Juba.<sup>a</sup> Et si cette supposition ne peut accorder Pline avec lui-même, pourquoi s'obstiner à le défendre? ou pourquoi subordonner à son suffrage la confiance que réclament d'autres auteurs!

Dans cette défense du Journal de Néarque, j'ai pour appuis Gosselin<sup>b</sup> et Sainte-Croix<sup>c</sup>; et si j'eusse connu ces écrivains

<sup>a</sup> Usserius, anno 4388. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Géogr. des Grecs, p. 25. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Exam. crit. page 250 et suiv. (N. de l'A.)

avant de me livrer à mes recherches personnelles, j'aurois pensé qu'il suffisoit peut-être d'adopter leurs argumens, sans rien ajouter de mon propre fonds. Les choses en cet état, j'ai senti quelque orgueil à me trouver d'accord avec eux; et en examinant de nouveau ce raisonnement, je me suis aidé, sans réserve, du secours de leurs lumières. D'Anville a regardé comme une réponse satisfaisante à toutes les objections, la citation d'une partie du récit même; c'étoit assez, suivant lui, de le présenter au lecteur sous la même forme que lui donne l'historien. Et dans le fait, l'évidence que l'ouvrage porte avec lui, parle plus fortement en sa faveur que tous les argumens dont on croiroit devoir se servir pour le défendre. Le détail circonstancié des moindres observations; la côte tracée telle qu'elle est aujourd'hui; la description des mœurs, usages, coutumes qui caractérisent singulièrement les naturels; les particularités du climat, les saisons, les vents, et les productions des pays; tout dépose d'une connoissance profonde que l'auteur du Journal n'a pu se procurer que sur les lieux mêmes, en les visitant avec soin; tout présente un corps d'ouvrage qu'Antiphane, Euemerus, Iambulus, Euthymane<sup>a</sup>, et tous les autres fabricateurs de mensongères antiquités, se seroient vainement efforcés de créer.

S'il étoit nécessaire de pousser plus loin ces recherches, Saumaise nous fourniroit une liste nombreuse des erreurs dans lesquelles Plin est tombé à l'égard de toute la côte: et, que ces erreurs proviennent des auteurs qu'il consulta, ou de la manière dont il les consulta; qu'on doive les lui imputer à lui-même, ou bien à la mutilation et à la corruption des manuscrits, tels qu'ils parvenoient entre les mains de ses éditeurs; toujours est-il impossible de conserver, dans un ouvrage pareil, un seul passage pour s'en servir à déprimer, je dis plus, à détruire entièrement un Journal dont la fidélité est aussi frappante que les inexactitudes et les inconséquences de Plin sont faciles à démontrer. Je ne rapporterai plus qu'une

<sup>a</sup> Imposteurs désignés comme tels par Dodwell, *Dis. pag. 139, &c.* (N. de l'A.)

preuve de ces défauts de l'historien Latin; j'abandonne toutes celles qui restent encore en si grand nombre, à la méditation des hommes qui aiment à bâtir des systèmes sur son autorité: « La limite <sup>a</sup> qui sépare la Karmanie de l'Armozèia est un promontoire; mais quelques auteurs placent entre ces pays celui des Arbiens, dont toute la côte a quatre cent deux milles d'étendue. » Voilà une assertion de Pline dans le vingt-cinquième chapitre de son histoire; et dans le vingt-troisième, il dit: *Leur côte a deux cents milles de longueur.* Mais quelle que puisse être son étendue, la côte dont il s'agit a plus de six cents milles depuis ce promontoire Armozon. Au contraire, Néarque place les Arbiens, ou Arabites, entre l'Indus et le Sommeany: un cap Arabah dans le voisinage de leur pays, en conserve toujours le nom. Néarque dit que leur côte a environ cent milles de long; et nous trouvons qu'elle a effectivement cette longueur. Il parle d'Armozeia comme d'un district de la Karmanie; et Armozeia continue d'être aujourd'hui un district de la Karmanie. Il marque les parties basses de la côte et les montagnes de l'intérieur du pays; c'est ce qu'ont fait de nos jours les meilleurs géographes et les voyageurs les plus éclairés <sup>b</sup>. Lorsqu'il existe des renseignements si multipliés, si précis, d'un côté, et qu'ils manquent totalement de l'autre, nous ne devons pas être embarrassés pour prononcer sur le mérite respectif des deux écrivains.

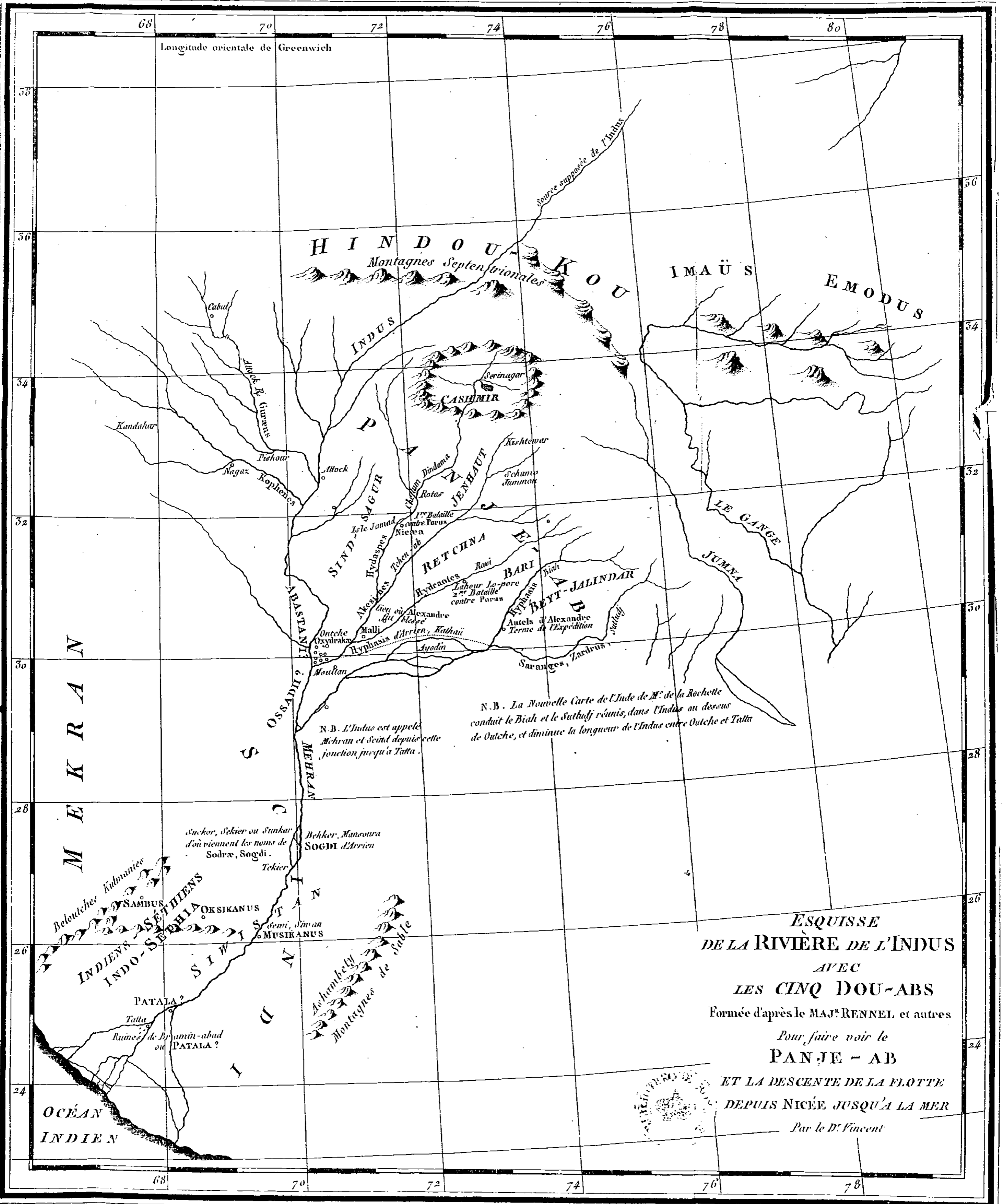
<sup>a</sup> Lib. VI, c. 25. *A promontorio Carmanis junguntur Armozeii; quidam interponunt Arbios, cccii mill. pass. toto littore.*

A la marge, cccxxi. Je ne sais si je rends convenablement *toto littore*; mais le

sens ne peut pas dépendre d'*interponunt*. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Entre autres, Pietro della Valle. (N. de l'A.)



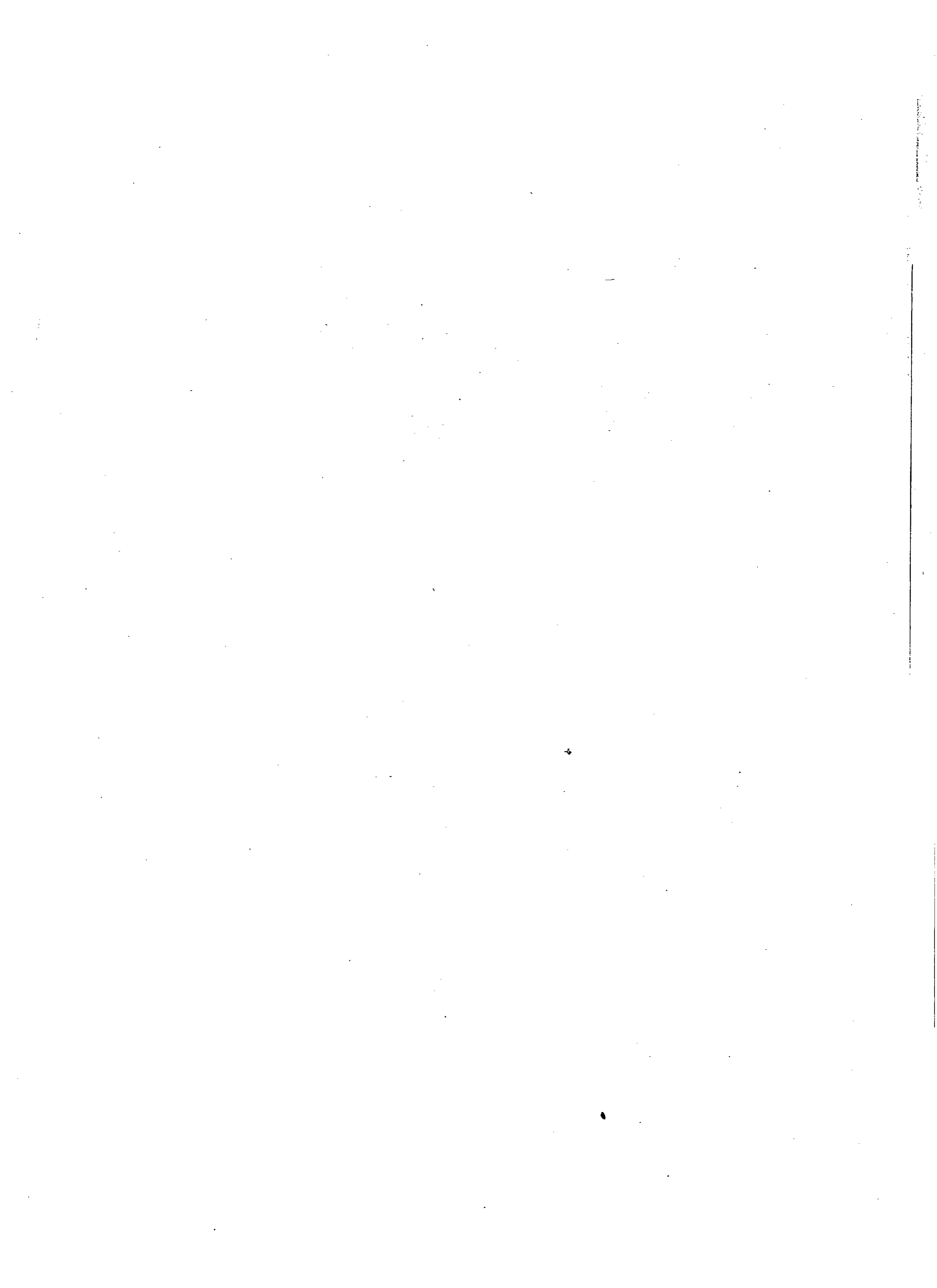


Gravé par P.F. Tardieu, Place de l'Éstrapade, N° 18.

Publié à Londres en Janvier 1797, et à Paris l'An VIII<sup>e</sup> de la République.

L. Aubert sculpit.





# VOYAGE DE NÉARQUE.

---

---

## LIVRE SECOND.

DE NICÉE À L'EMBOUCHURE DE L'INDUS.

I. *Géographie du Panje-ab, pays où sont placées les cinq sources orientales de l'Indus; état florissant du peuple qui l'habite; population.* II. *Indication des cinq fleuves dans leur ordre naturel.* III. *Oxydraques, Malliens, Abastaniens, Ossa-diens.* IV. *Sogdiens à Behker.* V. *Musikanus, Oxykanus, Sambus dans Sewee ou Shiwan.* VI. *Pattala et la Pattalène; Tatta, considéré tout-à-la-fois comme une Province et comme le Delta de l'Indus.* VII. *Progrès d'Alexandre à l'ouest.*

GÉOGRAPHIE DU PANJE-AB, PAYS OÙ SONT PLACÉES  
LES CINQ SOURCES ORIENTALES DE L'INDUS; ÉTAT  
FLORISSANT DU PEUPLE QUI L'HABITE; POPULATION.

I. LE pays nommé le Panje-ab<sup>a</sup> par allusion aux cinq fleuves qui l'arrosent, étoit moins connu de l'Europe, il y a peu d'années encore, qu'aucune autre des provinces qui composent l'empire du Mogol: mais la traduction de l'Ayeen Akbary nous a donné des lumières vraiment utiles, en nous faisant connoître la situation des provinces, leur division, leurs revenus, leur population, la

<sup>a</sup> Panje-ab. *Rennell.* (N. de l'A.)

géographie du pays et le cours des fleuves, avec une précision telle, qu'elle produit l'heureux effet de concilier entre eux les meilleurs géographes anciens, et de rectifier les erreurs des modernes. C'est aux encouragemens prodigués par la compagnie des Indes orientales, c'est à l'industrie et aux talens des sujets employés par elle, que nous devons cet excellent ouvrage entre beaucoup d'autres qui, tous, ont pour objet de dissiper promptement les ténèbres sous lesquelles se dérobent à nos yeux la mythologie des Hindous et l'histoire de leurs conquérans. Quelques révolutions que puisse éprouver désormais notre commerce ou notre empire dans l'Orient, ces sources resteront ouvertes pour le monde entier, malgré tous les événemens qu'il est possible de prévoir; et aussi long-temps que la langue Angloise sera entendue parmi les hommes, les connoissances qu'on y a puisées éterniseront la gloire de ceux dont la protection ou le courage ont concouru à les propager.

Le Registre de l'Hindoustân, qui a pour auteur Abou'l Fazil, ministre d'Akbar, et que le major Rennell a commenté, sera la base des recherches géographiques auxquelles je vais me livrer; et quoique cet ouvrage ne puisse pas être exact dans toutes ses parties, il s'accorde en général si parfaitement avec l'histoire classique des conquêtes d'Alexandre, qu'il établit d'une manière incontestable la fidélité d'Arrien et de Strabon. Je regarde comme un fait constant, que nous avons dans les écrits de ces deux historiens la relation même des personnes qui partagèrent alors l'honneur et les dangers de l'expédition.

Un autre ouvrage a été consulté, celui de Tieffenthaler, Allemand de naissance, et missionnaire de l'Église Romaine, lequel avoit fait une longue résidence dans l'Hindoustân. Son livre fut publié à Berlin par Bernouilli, et nous en avons un commentaire par Anquetil du Perron. Il est évident que ce missionnaire possédoit la langue du pays, et a puisé à la source même dans l'Ayeen Akbary. Ses écrits renferment un grand nombre d'excellentes

instructions <sup>a</sup>; mais l'éditeur a observé si peu d'ordre, et les a entremêlées de tant d'autres matières qui n'ont rien de commun avec le sujet, qu'on ne peut les lire ou les extraire facilement.

Des notions que nous fournissent ces auteurs, et plusieurs autres avec eux, il résulte que le Panje-ab est toujours une des plus riches contrées de l'Hindoustân <sup>b</sup>; et quoique, selon toute probabilité, les Grecs en aient exagéré beaucoup la population, la puissance et la force, on peut croire avec raison qu'au temps des conquêtes des Macédoniens, le pays étoit dans un état de prospérité bien supérieur à celui où il s'est trouvé à aucune autre époque, depuis que les Tartares des différentes tribus l'ont désolé par des invasions, ou soumis à l'empire de leurs armes. Il n'est pas possible d'affirmer positivement qu'il n'y ait point eu d'invasion de cette nature avant le siècle d'Alexandre; car, dans la relation que nous avons sur les Cathéens <sup>c</sup>, on trouve une grande conformité de leurs mœurs avec celles des Tartares <sup>d</sup>; leur nom même donne l'idée d'un rapport particulier avec les habitans du Cathai <sup>e</sup>. Il existe aussi des exemples de chefs qui, n'étant point Hindous de naissance, ont régné sur les Hindous; et d'après ce qui nous est dit souvent de plusieurs petites républiques indépendantes, on reconnoît chez elles quelque chose qui tient plus du caractère des Tartares que de la politique des Hindous.

<sup>a</sup> L'ouvrage consiste en trois volumes: le premier renferme celui de Tieffenthaler; le second, les Recherches d'Anquetil du Perron; et le troisième, une traduction du Mémoire de Rennell, première édition. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Avant l'irruption de Nâdir-Châh. Depuis cette époque, à peine peut-on dire que l'empire du Mogol existe encore. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Rennell présume que ces peuples sont de la tribu des Kattry, ou des Kuttéri. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Non-seulement dans la supériorité de courage qui leur est commune, mais encore

dans la manière de se défendre, qui consiste à se retrancher derrière un triple rang de chariots. Les uns et les autres ont aussi une empreinte des mœurs Indiennes: par exemple, les femmes se précipitent sur un bûcher après la mort de leurs époux. *Strab.* pag. 699. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Le nom de *Cathai* fut apporté en Europe par nos premiers voyageurs, qui entrèrent dans la Tartarie par le nord de l'Asie, et trouvèrent toujours un Kitai ou Kathai, &c. Voyez Carpin, Rubruquis, dans la Collection de Bergeron. (N. de l'A.)

Mais nonobstant ces nuances qui tendent à les différencier, on remarque dans la masse des tribus une physionomie qui est tout-à-fait celle de ces derniers peuples, depuis le temps où Alexandre passa l'Indus, jusqu'à son retour vers les Orites sur l'Océan.

Il est généralement reconnu que le gouvernement des Hindous, considéré sous le double point de vue des lois civiles et de la religion, favorise la population, l'agriculture et le commerce. Et malgré ce qui sera dit, sur la foi d'Arrien lui-même <sup>a</sup>, savoir, que les Macédoniens ne trouvèrent point d'or dans l'Inde, en supposant ce fait vrai, on ne peut guère le mettre en avant que pour prouver, non pas l'absence de prospérité, mais le manque seul du métal : encore ce fait est-il très-douteux, car la fable de l'or découvert par des fourmis, atteste l'existence de ce métal dans le pays <sup>b</sup> ; et dès le règne de Darius, les tribus situées dans la partie occidentale de l'Indus, assujéties à la domination des Perses <sup>c</sup>, acquittoient leurs impôts en or. Au surplus, quoi qu'il en puisse être à cet égard, l'état florissant du peuple dans ces siècles reculés, est démontré par des ouvrages d'une magnificence merveilleuse qui existent encore aujourd'hui. Leurs temples, leurs bâtimens publics, leurs excavations, que les étrangers ne peuvent voir sans étonnement, et que les naturels du pays attribuent à des puissances surnaturelles ; tout dépose d'une masse de richesse, d'un concours de travaux hardis, avec lesquels on ne trouve d'objets de comparaison que parmi les célèbres monumens qui nous sont restés des anciens Égyptiens. <sup>d</sup>

<sup>a</sup> Livre V, page 201.

<sup>b</sup> Quelques naturalistes modernes ont prétendu que si la fourmi blanche (qui est un monstre dans son espèce) rencontroit une veine d'or, elle mettroit le métal à découvert. Mais le conte des anciens n'est sans doute qu'une fable. Onésicrite, à la vérité, ne vit pas la fourmi même, mais seulement sa peau ; elle étoit aussi grande

que celle d'un renard. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Arrien a peine à convenir que les tribus placées au couchant de l'Indus, soient Indiennes. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Le siècle d'Anakim, ainsi que Bryant le nomme avec beaucoup de raison, ce siècle qui précède toutes les époques de l'histoire connue, laisse encore des traces de sa magnificence dans tous les pays où l'on

Ces marques de grandeur et de prospérité remontent, suivant toute probabilité, beaucoup au-delà du siècle d'Alexandre, et il ne paroît pas qu'elles existassent dans le pays où il entra. Mais nous avons des preuves si authentiques de l'état florissant où se trouvoit, de son temps, la population des contrées situées aux sources de l'Indus, et de la richesse de ces mêmes contrées, qu'on ne peut y réfléchir sans admiration. La Grèce elle-même étoit une des parties de l'Europe les plus peuplées; et le pays, quel qu'il fût, dont les apparences donnoient aux Grecs l'idée d'une population supérieure à la leur, devoit excéder, sous ce rapport, les bornes des calculs ordinaires.

Qu'il y ait eu de l'exagération à prétendre que les territoires envahis par les Macédoniens continssent cinq mille villes aussi grandes que Cos <sup>a</sup>, c'est ce qui ne fait la matière d'aucun doute: toutefois il est évident que la vue du pays même a donné lieu à cette exagération. Mais jetons un coup d'œil sur le royaume de Porus, au temps de sa conquête par Alexandre, et avant que ce héros l'eût agrandi. Son empire se composoit, à ce qu'on peut présumer, de la partie nommée par l'Ayeen Akbary le Doo-ab de Jenhat <sup>b</sup>, ou l'étendue de terres comprise entre l'Hydaspe et l'Acesines; ce qui ne faisoit pas plus de quarante milles de large, en prenant un moyen terme, et de cent à cent cinquante milles de longueur <sup>c</sup>. Sur un pareil territoire, sans alliés <sup>d</sup>, Porus leva une armée de

prend la peine de les rechercher, depuis les pyramides d'Égypte jusqu'à ces masses prodigieuses élevées par les Druides en Angleterre. Si l'on veut regarder ces ouvrages comme créés par un pouvoir naturel, le nombre en est incroyable: si l'on suppose qu'ils sont le résultat de la force mécanique, il n'est pas moins difficile de concevoir à quel haut degré les connoissances étoient portées chez ces peuples. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Voyez plus haut; et remarquez dans

Plinè la différence extraordinaire du mot qu'on lit *Cominus* pour *Co minus*. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Doo-ab, c'est-à-dire, deux fleuves ou deux eaux. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Strabon prétend que cet espace renfermoit trois cents villes. Voyez cet auteur, liv. XV, page 678. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> L'Abissarès dont parle Arrien, devoit le joindre; mais il y manqua. *Diodore de Sicile*, liv. XVII, pag. 229. (N. de l'A.)

quatre mille chevaux, trois cents chariots et trente mille fantassins, qu'il commanda en personne; son fils avoit en outre sous ses ordres, une avant-garde de cent vingt chariots et de deux mille chevaux : le tout formoit, en calculant au plus bas, et en y comprenant la quantité d'hommes nécessaire pour conduire les chariots et les éléphants, une armée de quarante mille hommes <sup>a</sup>. Si nous comparons maintenant cette force imposante, avec le pays qui devoit la fournir et pourvoir à la subsistance et aux besoins de cette multitude guerrière, que penserons-nous de la population de l'Inde ? Et cependant Porus n'étoit que le chef d'une des nombreuses tribus établies dans cette contrée du Panje-ab. Abissarès, prince puissant, régnoit au nord; les *Glausæ* étoient à l'est; un autre Porus habitoit les bords de l'Hydraotes ou du Ravee; les Cathéens occupoient la partie plus basse vers le midi, entre ce fleuve et l'Hyphasis; dans le voisinage de ces derniers résidoit Sopithès; les Malliens s'étendoient vers l'embouchure de l'Hydraotes; et les Oxydraques à l'angle entre l'Acesines et l'Indus : deux autres tribus étoient encore celles des Abastaniens et des Ossadiens, pour lesquelles nous trouvons à peine une position.

Borné comme devoit l'être le territoire de ces différentes tribus, le nombre d'Indiens qui, au rapport des historiens, se soumirent volontairement, ou qui furent tués ou vaincus, excite notre incrédulité à chaque ligne de leurs relations; et même, en admettant qu'il y ait eu de l'exagération, on est forcé de reconnoître dans ces pays l'existence d'un nombre d'habitans qui tient presque du prodige.

Malgré une telle immensité de population, qui surpasse celle de la Grèce et égale celle de la Chine <sup>b</sup>, rien ne nous donne à penser

<sup>a</sup> Diodore la fait monter à cinquante mille hommes. *L. XVII, p. 229.* (N. de l'A.)

<sup>b</sup> La population de la Chine, calculée à deux cent quarante millions d'hommes

par le père Mailla, et celle du Japon par Kempfer et Thornberg, doit nous rendre indulgens pour l'extravagance des auteurs Grecs. Si les cités et les villes de la Chine

que les Indiens des diverses tribus dont je viens de parler, pratiquassent l'abominable usage d'exposer les enfans, usage que les lois même autorisoient en Grèce, qu'elles autorisent encore aujourd'hui à la Chine<sup>a</sup>; car c'est un système qui ne paroît être jamais entré dans les plans de législation, soit civile, soit religieuse, des Indiens. Quoique, d'après leurs principes, ces peuples attachent en général peu de prix à l'existence<sup>b</sup>, l'espèce humaine semble avoir dû son accroissement parmi eux, plutôt à la douceur du gouvernement,

sont aussi peuplées par tout le reste de l'empire, que le sont celles situées sur les canaux dont la navigation est permise aux Anglois, depuis la rivière Jaune jusqu'à Pékin, on ne voit pas comment il pourroit y avoir assez de terres pour que l'agriculture suffît à la nourriture des habitans. Consultez Énéas Anderson. Lisez aussi la Relation des Jésuites dans le père Duhalde, les Lettres édifiantes, &c. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> En Grèce, il étoit permis à un père d'exposer ses enfans; à la Chine, il peut exposer tous ceux du sexe féminin, et un enfant mâle sur trois. Les législateurs semblent avoir écarté les obstacles qui s'opposent au mariage, en offrant à chaque chef de famille une ressource contre la charge pénible d'un trop grand nombre d'enfans, et en s'en rapportant aux conseils et aux affections de la nature, pour le déterminer à les élever. Cette politique paroît avoir réussi sous l'un et l'autre rapport. Mais ce n'est pas en outrageant la nature qu'il faut favoriser l'augmentation de population dans un pays, quelque jaloux que puissent être d'ailleurs tous les législateurs de l'encourager. Je me trompe ici en disant, *tous les législateurs*; car l'Assemblée nationale de France a trouvé que la population peut être quelquefois trop considérable; et, en conséquence, elle a pris des mesures efficaces pour la diminuer. Cette belle

découverte est attribuée à Mirabeau. (N. de l'A.)

Assurément, voilà de la part de l'auteur une insulte bien gratuite; il ne suffit pas d'alléguer, il faut prouver. A qui persuadera-t-on, je le demande, que l'Assemblée nationale constituante, la plus sage et la plus éclairée de toutes celles qui ont donné des lois à la nation Française, que Mirabeau, le plus grand homme d'état dont cette même assemblée se soit honorée, aient conçu des idées si monstrueuses, si destructives de tout ordre social!

L'auteur devoit nous indiquer ici quelles sont ces *mesures efficaces* que la législation de France a prises pour *diminuer la population*: car, sans doute, il ne regarde pas comme telles la destruction de la féodalité, l'abolition des corvées et de tant d'autres droits oppressifs, la suppression des dîmes, le partage des biens communaux, &c. &c. Mais la passion ne raisonne pas: notre auteur, si recommandable d'ailleurs par ses lumières et par sa profonde érudition, est Anglois; il a cru faire un acte patriotique en injuriant les législateurs François. Je serai plus modéré que lui, précisément parce qu'il a tort. (N. du T.)

<sup>b</sup> C'est une maxime des Hindous, que le repos vaut mieux que l'action, le sommeil que le repos, et *la mort que tout le reste*. (N. de l'A.)



à la garantie qu'il offre contre toute oppression, enfin à la sagesse des maximes politiques et morales qui encouragent la population, qu'à aucune infraction des lois de la nature. Peut-être nous formons-nous communément une trop haute idée de la pureté des premiers âges, et prisons-nous trop des systèmes dont nous ne pouvons plus découvrir les défauts ou les imperfections : toutefois, il est permis de supposer, sans mériter le reproche d'enthousiasme, que la politique et les mœurs Indiennes ont produit de grands effets ; que la protection assurée à la tranquillité individuelle, à la propriété, en a produit de plus grands encore ; du moins est-il bien constant que, dans les temps reculés, les Indiens jouissoient réellement de tous ces avantages, dont la théorie est établie et consacrée dans le Code des Gentoux ou dans les Instituts d'Akbar <sup>a</sup>. On objectera qu'une classe toute militaire forme une partie de la constitution des Hindous, et que l'état de guerre implique avec soi l'idée d'oppression ; mais le même code y a pourvu par des moyens aussi simples qu'admirables : le produit d'un champ, le travail de l'artisan, la ville qui n'est point entourée de murs, le village sans défense, sont déclarés inviolables et sacrés <sup>b</sup>. *Ceux-là seulement qui se servent de l'épée, doivent périr par l'épée* <sup>c</sup> : je trouve dans Bernier une preuve que ce principe de la loi des Hindous a été réduit en pratique par la famille Mahométane aujourd'hui régnante ; c'est à l'époque où le fameux Aurengzeb disputoit l'empire à ses frères. Si j'avois découvert dans l'histoire ancienne, des temps heureux qui présentassent le rare spectacle de la pratique unie à la théorie, j'eusse regardé une telle circonstance comme suffisante pour expliquer la population extraordinaire et la prospérité de la nation la plus riche qu'il y ait sur la terre. Empêcher la

<sup>a</sup> Le mode de location des terres et de fixation de l'impôt, est l'objet d'une des ordonnances les plus curieuses que l'on trouve dans l'Ayecn Akbary. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez aussi Arrien, Indiq. page 325. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Allusion aux paroles de Jésus-Christ dans l'Évangile. (N. du T.)

guerre est chose impossible ; mais lui ôter une partie de ses horreurs , en adoptant , comme loi des nations <sup>a</sup> , quelques principes semblables à ceux que je viens de faire connoître , c'est là véritablement un objet digne des méditations du législateur , du philosophe , en un mot de tout homme qui a des idées de morale ou des sentimens de religion. <sup>b</sup>

Je ne suis entré dans cette discussion que pour justifier les historiens classiques de l'accusation d'imposture qui leur est intentée , en rendant compte , jusqu'à un certain point , des causes de la prodigieuse population des tribus de l'Inde. Une autre raison se tire de la nature même du pays ; car les cinq fleuves qui l'arrosent , sont navigables ( au moins durant la saison d'été ) dans une étendue de mille milles <sup>c</sup> depuis l'embouchure de l'Indus ; et l'on prétend que le Chelum ou Hydaspe prolonge cette navigation deux cents milles plus haut , jusques dans la province de Kachmyr , d'où il y a une communication avec le Thibet , le Boutan et la Tartarie.

Les sources orientales en établissent une avec Qandahâr et Kâboul ; mais comme ce n'est pas ici le lieu de nous en occuper ,

<sup>a</sup> C'étoit là l'idée favorite du docteur Franklin. Il réussit à faire insérer quelques articles à-peu-près semblables dans un traité entre les États-Unis d'Amérique et la Prusse. Malheureusement pour la théorie d'un si beau système , ces deux nations sont les moins propres de toutes les autres à le mettre en pratique , à raison de la différence de leurs gouvernemens. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Nous ne mangeons pas nos ennemis vaincus , comme les habitans de la Nouvelle-Zélande , ou comme les sauvages de l'Amérique ; nous ne les massacrons pas , comme les Lacédémoniens ; nous ne les réduisons pas en esclavage , comme les Romains : la propagation des lumières , les

craintes et les convenances mutuelles , la morale , la religion , ont contribué à la destruction de ces affreux usages. Combien ce seroit un raffinement de politique utile à l'humanité , que de porter toujours plus loin la perfection d'un pareil système ! ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> En mesurant au compas , on trouve dix degrés depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'aux montagnes méridionales de Kachmyr. Rennell fait cette distance de huit cents milles jusqu'à Moultan , par le fleuve. En calculant d'après la même estime , nous compterions quatre cents milles jusqu'à Kachmyr , et deux cents au-dessus des montagnes. ( N. de l'A. )

je me contenterai de remarquer que Lahore, sur le Ravee, la principale ville du Panje-ab, est le centre d'un commerce immense entre cette province et Dehly <sup>a</sup>, et qu'une des parties plus orientales, ou communiquoit <sup>b</sup>, ou devoit communiquer, par le moyen d'un canal, avec une des sources du Gange, et former une navigation intérieure égale peut-être, en étendue, à celle de la Chine. Voilà, je crois, des preuves suffisantes de l'esprit de commerce répandu parmi les habitans de ce pays <sup>c</sup>. Abou'l Fazil les confirme en nous apprenant qu'il y avoit quarante mille bâtimens employés sur l'Indus; et le capitaine Hamilton affirme que, même au moment de la décadence de ce commerce, les bâtimens dont il s'agit étoient du poids de deux cents tonneaux, et les plus commodes qu'il eût vus encore, tant pour le passager que pour le marchand.

Si tel a été l'état du pays <sup>d</sup> sous l'empire des Mahométans, la raison nous dit qu'il dut être beaucoup plus florissant dans les premiers âges, à ces époques où le système politique des Hindous étoit dans toute sa vigueur; où des étrangers n'en avoient point interrompu l'exécution par leurs irruptions hostiles; où, enfin, il assuroit aux peuples une protection constante et de continuel encouragemens <sup>e</sup>. La population en est une preuve, et la flotte équipée par Alexandre en offre une autre. L'histoire ne fait mention nulle part des richesses qu'il dut accumuler dans la conquête

<sup>a</sup> Sur-tout avant Nâdir-Châh. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez le major Rennell. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Tavernier, Thévenot, Goetz, Bernier, Tieffenthaler, Rennell, &c. s'accordent tous à déposer de la grandeur et de l'étendue de ce commerce. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Cette province [*soobah*] est très-peuplée; les terres en sont cultivées avec un soin particulier, et l'air y est extrêmement sain. Voyez l'Ayecn Akbary, vol. II, p. 32. Son revenu monte à 559,458,423 *dams*, lesquels, à raison de 40 *dams* à la roupie,

donnent une somme égale à 1,748,307 liv. sterling; et cela, dans un pays qui a trois cent quarante milles de long sur cent soixante de large. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Rien de plus juste que cette conséquence de notre auteur. Tel sera dans tous les temps l'effet d'une sage administration, telle sera la récompense d'un gouvernement protecteur des propriétés et de l'industrie, que les peuples chériront leurs lois, et que leur indépendance sera respectée par leurs voisins, même les plus puissans. (N. du T.)

de ce pays <sup>a</sup> : mais Maghmoud, tyran de Ghazna <sup>b</sup>, dont elle parle comme du premier des Mahométans qui l'envahirent, nous est représenté comme ayant recueilli de ses pillages des trésors si précieux et si considérables, que Tymour et Nâdir-Châh semblent avoir été, auprès de lui, des vainqueurs très-modérés. <sup>c</sup>

Le revenu de toutes ces provinces ou *soobahs*, tel que l'a établi Akbar, est détaillé dans l'Ayeen Akbary; mais quelque immense qu'il soit, absolument et relativement parlant, on ne présume point qu'il y ait exagération, quand on le compare aux anciens calculs qui en ont été faits soit par des Grecs, soit par des Hindous; et ces calculs, quoiqu'enflés eux-mêmes, sont, à n'en pas douter, fondés sur des données positives. Toutes ces provinces furent ravagées par les Macédoniens, excepté le royaume de Kachmyr <sup>d</sup>, le

<sup>a</sup> Nous lisons dans Quinte-Curce et dans Athénée, que trois cents animaux marchaient à la suite d'Alexandre, chargés de trésors. Il sembleroit, aux descriptions qu'ils nous font, que ce conquérant de la Perse emportoit avec lui, par pure ostentation, les richesses qu'il y avoit pillées. Mais si leur assertion mérite quelque croyance, il faut que ce soit des trésors de l'Inde que ces auteurs ont voulu parler : nous trouvons en effet quelque chose de pareil dans les détails qui nous ont été donnés sur les conquêtes de Nâdir-Châh. Toutefois, aucun historien digne de foi ne nous ayant confirmé le fait, nous sommes très-fondés à le révoquer en doute. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> La position de Ghazna n'a été bien exactement déterminée que depuis peu d'années, par Forster. Voyez les Mémoires de Rennell, pag. 114. A considérer son voisinage du Paropamise, et des montagnes de Qandahâr, on peut présumer que l'armée de Maghmoud étoit composée d'Aghvans, cette même tribu qui mit fin à la dynastie des Sefis en Perse, dans l'année 1720 seu-

lement. Le chef de cette invasion écrivoit son nom *Maghmoud et le Ghaznavide*, indifféremment : c'est, suivant toute apparence, le dialecte de la province pour exprimer celui de Mahomet. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voyez Maurice.

<sup>d</sup> Rennell suppose que l'Abissarès dont parle l'histoire, étoit le chef d'une tribu dans la partie septentrionale du Doo-ab de Jenhat, nommée Kakares : mais rien ne rend invraisemblable l'opinion qu'il fut chef de Kachmyr. Il envoya des présents à Alexandre, mais il ne vint point en personne le trouver; et s'il habitoit au-delà des montagnes, ce put être un motif pour que le héros de la Macédoine ne tentât pas d'envahir son pays.

Tout ceci est une pure conjecture que je veux bien admettre; mais comme les lettres initiales *ab* du nom d'Abissarès, donnent à penser que le territoire de ce prince étoit situé sur le bord d'un fleuve, je me persuade qu'en cherchant l'étymologie d'*Issar*, on parviendroit à découvrir quel fut le lieu de sa résidence. (N. de l'A.)

paradis des Hindous, qui consiste en une grande vallée dans les montagnes septentrionales; mais Lahore, Moultan et Tatta <sup>a</sup>, qui forment les *soobahs* d'aujourd'hui, ont été le théâtre des événemens dans le détail desquels nous allons entrer. Afin de pouvoir les présenter au lecteur sous le point de vue qui leur convient, et d'être en état de suivre les opérations de la flotte, il est nécessaire, d'abord, d'indiquer les fleuves à l'égard desquels d'Anville est tombé dans les méprises que nous avons déjà relevées <sup>b</sup>, et qu'il faut absolument placer dans leur ordre naturel, si l'on veut avoir un aperçu exact de l'expédition d'Alexandre. Pour ce travail, le major Rennell sera mon autorité : je ne me bornerai pas simplement à copier son mémoire, ou à commenter sa carte; je prouverai encore que les données que nous ont fournies les auteurs anciens s'accordent avec la vérité.

#### LE PANJE-AB, OU PANJ-AB.

II. LES cinq fleuves du Panje-ab, qui se déchargent dans l'Indus, sont, en suivant leur ordre à commencer de l'ouest, l'Hydaspe, l'Acesines, l'Hydraotes, l'Hyphasis et le Saranges. Outre ces fleuves, Arrien, d'après Mégasthène, fait tomber le Sinarus dans l'Hydaspe, le Tootapus dans l'Acesines, et le Neudrus <sup>c</sup> dans le Saranges; à la vérité, il déclare ne parler qu'avec défiance des deux derniers, attendu que les Macédoniens n'en eurent point connoissance; et quant au Sinarus et au Tootapus, c'est la seule fois qu'il en fasse mention. De ces cinq fleuves, l'Acesines est le principal : il reçoit l'Hydaspe à l'ouest; l'Hydraotes

<sup>a</sup> Tatta fut réuni avec Moultan par Akbar. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Il n'existe guère d'autres autorités que la carte de Perse par le major Rennell, l'Ayeen Akbary, et Cheref-eddin. Fraser, Hanway, et la relation de l'expédition de

Nâdir-Châh, par Jones, seront d'un foible secours pour le lecteur curieux de s'instruire. L'ouvrage d'Hanway, en particulier, est un tissu d'erreurs. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Il n'est pas bien clair si c'est dans le Saranges ou dans l'Acesines. (N. de l'A.)

vient le joindre de l'est, ainsi que l'Hyphasis, le Saranges et le Neudrus, qui se jettent pareillement de l'est dans ce fleuve, au rapport d'Arrien, avant qu'il se décharge dans l'Indus. En donnant la préférence à l'Hydaspe, et en mettant son nom le premier de tous, Ptolémée cause une confusion qui n'a pas laissé que d'embarrasser beaucoup et ses commentateurs, et Mercator, qui a corrigé ses cartes : mais Arrien conserve à l'Acesines l'honneur de la primauté ; il assure formellement que tous les autres fleuves perdent leurs noms en se joignant à lui, et que cette prééminence lui reste jusqu'au moment où il se jette dans l'Indus. L'opinion d'Arrien paroît d'autant plus vraisemblable, que le Chen-ab moderne, qui n'est autre chose que l'Acesines des anciens, réclame encore aujourd'hui cette même prééminence. <sup>a</sup>

Mais si Ptolémée s'est trompé dans une circonstance particulière, il est d'accord avec Arrien et Strabon pour indiquer dans le même ordre les rivières du Panje-ab ; et Pline, qui néglige de parler de quelques fleuves intermédiaires, n'avance rien qui contredise ces auteurs. Ainsi donc, sous ce rapport, la géographie ancienne est uniforme ; et si les modernes ne s'accordent pas soit entre eux, soit avec eux-mêmes, nous devons imputer leurs méprises à cette variété infinie de dénominations sous lesquelles la plupart des rivières dont il s'agit sont désignées, ou bien à la diversité même des noms qu'elles reçoivent dans les divers langages, Mogol, Tartare, Persan ou Hindou.

L'Hydaspe est le premier dans l'ordre établi ; c'est le Chelum des géographes modernes : il coule entre l'Indus à l'ouest, et l'Acesines à l'est. On peut citer ce fleuve comme l'exemple le plus remarquable de la variété de désignations dont je parlois tout-à-l'heure. Ptolémée ne nous sera pas moins utile ici que dans toutes les autres occasions ; il formera le point de rapprochement entre l'orthographe des Macédoniens et le *Sanscrit*, distribuant la lumière

<sup>a</sup> Voyez Tieffenthaler et l'Ayeen Akbary. (N. de l'A.)

de l'un et de l'autre côté, et brillant lui-même au centre comme l'astre qui la dispense.

<i>Hydaspes</i> . . . . .	Arrien , Strabon , Ptolémée , &c.
<i>Bidaspes</i> . . . . .	Ptolémée.
<i>Bedusta</i> . . . . .	Le Sanscrit , suivant l'Ayeen Akbary.
<i>Vetasta</i> . . . . .	Le Sanscrit , selon Tieffenthaler.
<i>Dindana</i> . . . . .	Au bas des montagnes de Kachmyr. ( Tieffenthaler. )
<i>Chelum</i> . . . . .	Persan ou Mogol. ( Cheref-eddin. )
<i>Zalam</i> . . . . .	} Forster , &c.
<i>Jalam</i> ou <i>Jalum</i> . . . . .	
<i>Djalam</i> . . . . .	
<i>Zeloom</i> . . . . .	Entre Aurungabad et Rotas. ( Tieffenthaler. )
<i>Jamad</i> . . . . .	} D'une île ainsi nommée, et qui se trouve sur une partie de son cours. ( Tieffenthaler. )
<i>Behut</i> . . . . .	
	Dans l'Hindoustân , suivant l'Ayeen Akbary.

Telle est cette liste , qui présente douze noms pour un seul fleuve , et qui suffit pour expliquer et même pour rendre excusables les erreurs auxquelles auroit pu donner lieu une pareille variété <sup>a</sup>. Toutefois , Zeloom , Zalam , Jalam ou Djalam , Chelum , sont la même consonnance modifiée par le *Dj* Persan. Dindana est un nom du fleuve dans une partie de son cours , et Jamad dans une autre. Behut est la dénomination en usage parmi les Mogols ; elle

<sup>a</sup> « La diversité que l'on remarque dans les différens auteurs ou écrivains où il est mention de ces rivières , a de quoi étonner , et n'est pas d'un médiocre embarras pour quiconque veut débrouiller cette matière. Différens noms à la même rivière ont contribué à y mettre de la confusion. » *D'Anville*, Éclaircissemens sur la carte de l'Inde , pag. 28.

Voyez dans l'ouvrage de ce savant géographe , les erreurs où l'ont fait tomber

cette confusion même et cette diversité de noms. Il dit dans la même page , que le Shantrou vient après le Tchen-av ; et ensuite , que la partie la plus basse du Shantrou porte le nom de *Jamad* , qu'elle prend d'une île ainsi appelée , et qui se trouve sur ce fleuve. Le fait bien reconnu aujourd'hui , est que le Shantrou et le Tchen-av sont la même rivière , et que l'île du nom de *Jamad* est située sur l'Hydaspe ou Chelum. ( N. de l'A. )

a un rapport évident avec le Bedusta ou Vetasta du Sanscrit, comme avec le Bidaspe ou Hydaspes des Grecs; et toutes ces ressemblances proviennent de la relation qui existe entre les voyelles A et U dans l'orthographe Orientale, ou de l'affinité des consonnes B et V avec l'H aspirée. <sup>a</sup>

D'Anville a pris ce fleuve pour l'Indus d'Arrien <sup>b</sup>; une erreur première est devenue ainsi la source de toutes les autres: mais la position de l'Hydaspes est déterminée d'une manière trop précise dans l'Ayeen Akbary, pour qu'on puisse, à l'avenir, commettre de semblables méprises. Nous y voyons que l'Hydaspes a sa source dans la province de Kachmyr, et qu'il est navigable pour des vaisseaux de deux cents tonneaux, jusqu'à Syrin-nagar, capitale de cette province. Arrien, ainsi que nous l'avons dit, fait tomber son fleuve Sinarus dans cette rivière: mais à quel endroit s'y déchargerait-il! seroit-ce de l'est, ou de l'ouest! en dedans des limites de Kachmyr, ou au bas des montagnes! c'est ce qu'il paroît impossible de découvrir <sup>c</sup>. Mais Arrien se fonde sur l'autorité de Mégasthène, et ne parle pas d'après les instructions des Macédoniens; il ne connut rien de ce qui concerne Kachmyr, et pourtant je crois apercevoir un certain rapport de ce nom avec celui de la rivière appelée Syrin-nagar, qui est renfermée dans les limites de cette province <sup>d</sup>. Quoi qu'il en puisse être, le fleuve, après avoir

<sup>a</sup> Les sons que reçoit l'oreille, ne sont plus les mêmes, fixés sur le papier par l'écriture. Quoi de plus différent en apparence que le *Taiti* François et l'*Otaheite* des Anglois! cependant comparez ces deux noms l'un avec l'autre; la ressemblance est frappante. *Ta-ee-tee, o-Ta-hee-tee.* (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Il le fait arriver jusque dans l'Attock, qui est le véritable Indus, sans se joindre à l'Acésines. Voyez la Carte de ce géographe, *Asie*, première partie, et son *Antiquité géograph. de l'Inde.* (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Il sembleroit que ce doit être plutôt

au bas des montagnes; car Arrien dit, *in Oxydracis* [à Outche]. Mais il n'y existe d'autres rivières que celles que nous connoissons. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> *Nagar, nagur, nagoor*, est une terminaison assez générale des noms, comme *poor, patam*: *Chander-nagar, Viza-poor, Seringa-patam*, &c. *Syrin-nagar* est donc la ville, forteresse ou cité située sur le *Syrin*.

*Syrin* et *Sinar*, *Sinar-us*, ont assez d'affinité: et pourquoi ne lirions nous pas *Abissinarus* pour *Abissarès*? (N. de l'A.)



passé les montagnes, et être descendu jusqu'au Pergunnah de Shoor, joint l'Acesines ou Chen-ab; et, vingt *coss*<sup>a</sup> plus bas, il reçoit le Ravee ou Hydraotes à Zufferabad: là, les trois rivières réunies prolongent leur cours à soixante *coss* au-delà, et opèrent leur jonction avec l'Indus à Outche, l'Oxydracie des Macédoniens. Voilà ce que nous apprend l'Ayeen Akbary, qui diffère, à la vérité, d'Arrien, comme on le verra lorsque nous viendrons à parler de l'Acesines. Nous trouvons encore dans l'Ayeen Akbary, que le Doo-ab, ou l'étendue de pays qui sépare l'Hydaspe de l'Indus, est désigné sous le nom de Sind-sagur par les Mogols, et qu'on estime sa largeur de soixante *coss*, ou cent quatorze milles. Le terme moyen de cette largeur est pris, autant que je peux le reconnoître, au point où la route traverse le Doo-ab, et comme tel, il doit être évalué dans les calculs qui suivent. La largeur entière du Panje-ab, en y comprenant tous les Doo-abs depuis l'Indus jusqu'au Satludj, est fixée à cent quatre-vingts *coss*, ou environ trois cent cinquante milles<sup>b</sup>: les mesures positives font cette largeur de cent quatre-vingt-cinq *coss*.

<sup>a</sup> L'Ayeen Akbary, *vol II, pag. 213*, nous fait connoître par progression de mesures, quel est le principe de celle que les Indiens nomment *coss*. Huit grains d'orge enveloppés de leur cosse ont une largeur d'un pouce:

24 pouces font une coudée ou dust;  
 4 dusts..... un dund;  
 1000 dunds..... un *coss*;  
 4 *coss*..... un jowjun.

Mais le *coss* varie dans l'Inde comme notre mille ou lieue en Europe. Le *coss* royal est le plus court de tous; c'est la mesure régulatrice des marches militaires. Tieffenthaler compte 32 *coss* au degré; et Rennell, *page 5*, évalue le *coss* à un mille et neuf dixièmes de mille, c'est-à-dire que cent *coss* égalent cent quatre-

vingt-dix milles. Tieffenthaler, qui écrivoit en latin, leur donne le nom de *milliaria*. Le *coss* est, selon toute apparence, une mesure fort ancienne; et suivant Strabon, il marquoit les distances sur les routes, comme les milles chez les Romains. Voyez d'Anville, *Mes. itin.*, et sur le mot Grec *μοσαίοι*. Je doute pourtant que ce mot soit Hindou. Voyez un traité curieux de mesures Indiennes, au tome XV des Lettres édifiantes, *page 173 et suiv.* Si je pouvois trouver dans le Sanscrit qu'il y fût fait mention d'une mesure quelconque équivalente au stade d'Arrien, j'en conclurois que cet historien Grec a employé le stade comme Tieffenthaler adopte le mille. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Dans l'Ayeen Akbary, et par Tieffenthaler. (N. de l'A.)

Cheref-eddin ne diffère pas beaucoup de l'Ayeen Akbary <sup>a</sup> ; car il dit que le Chelum sort de la fontaine Vir, ou Syrin-nagar, et qu'après avoir passé les montagnes il reçoit le nom de Dindana <sup>b</sup> et de Jamad ; il entre alors dans le Genave ; et au-dessus de Moultan, les deux fleuves joignent le Ravee, qui baigne les murs d'un autre Moultan : ces fleuves ainsi réunis sont encore grossis par le Biah, et le tout va se décharger dans l'Indus à Outche. La mention que fait Cheref-eddin de deux Moltans s'accorde avec ce que nous connoissons des anciens Malliens et du Moultan moderne ; et il est digne de remarque que cet auteur, comme Arrien, fait arriver l'Hyphasis ou Biah dans le Chen-ab, avant que cette rivière opère sa jonction avec l'Indus. <sup>c</sup>

Le second fleuve est :

L'*Acesines* ou *Akesines* . . . . . D'Arrien, Strabon, Pline, Quinte-Curce.

Le *Chen-ab* . . . . . De l'Hindoustan et de l'Ayeen Akbary.

Le *Jen-aub* ou *Chen-aub* . . . Du Persan, et de Rennell.

Le *Gen-ave* . . . . . De Cheref-eddin.

Le *Tchen-av* . . . . . De d'Anville.

Le *Tchen-dar-Bargar* . . . . . Du Sanscrit et de Tieffenthaler.

Le *Chun-der-Bahka* . . . . . Du Sanscrit et de l'Ayeen Akbary.

Le *San-da-Bala* . . . . . De Ptolémée.

Et le *Shan-trou* . . . . . De Bernier et de d'Anville.

A la seule inspection de ces dix noms différens, on aperçoit le rapport qu'ils ont pour la plupart les uns avec les autres, offrant tous, excepté l'*Akesines*, soit la syllabe *tchen*, soit une modification plus ou moins forte de cette syllabe ; et je ne puis m'empêcher de croire que c'est par erreur dans la manière d'entendre, ou bien par le désir d'adoucir un son rude et barbare, que les Grecs ont

<sup>a</sup> Excepté à l'égard du Biah. (N. de l'A.)

*vol. III, pag. 156.* (N. de l'A.)

<sup>b</sup> L'identité du Dindana et du Chelum, résulte de ce que dit Cheref-eddin,

<sup>c</sup> Voyez Cheref-eddin, *vol. III, pag. 161.* (N. de l'A.)

écrit *Ake-sin-es* pour *A-khen-ises*, ou *A-cesin-es* pour *Ab-tchen-es*<sup>a</sup>. Justin<sup>b</sup> parle d'une tribu située sur ce fleuve, et qu'il appelle *Hia-cen-sanas*, nom dans lequel la syllabe prédominante se trouve conservée. La lettre initiale, venue jusqu'à nous par le moyen du *Dj* Persan, occasionne toute cette variété qu'on remarque dans *djen*, *djan*, *tschan*<sup>c</sup>, *tschen*, *chan*, *chen*, *chin*, *jen*, *gen*, *tchun*<sup>d</sup>, *chun*, *shan*, *san*. C'est à Ptolémée qu'appartient l'honneur d'avoir conservé cette consonnance; et soit que nous fassions dériver le *San-dab-ala* de ce géographe, de *San-ab* ou *Chan-ab*, soit que nous tirions tout le mot *Sanda-bala* de *Chanda-bahka*, la correspondance du nom avec celui du fleuve en langue Sanscrit est également facile à reconnoître. L'Ayeen Akbary établit comme

<sup>a</sup> Si l'on considère que les Grecs n'ont pas dans leur langue le *ch* tel que nous le prononçons, on trouvera que *kesin* approche, autant qu'il est possible, de la consonnance *ctchen* ou *djen*. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Livre XII, chap. 9. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Il y a cette syllabe *dsjiensk* qui se présente sous une infinité de formes diverses, comme jointe aux noms des fleuves de Mekran et de la Susiane. (Voyez Cherefeddin, vol. II, sub fine, et Otter, vol. I, pag. 409.) De quelle langue dérive-t-elle? je l'ignore. Mais de ce qu'elle revient si fréquemment, je conclus en toute assurance qu'elle signifie *eau* ou *rivière*. Les syllabes *tschen*, *chen*, &c. se rapportent-elles à ce son, qu'on prononce *kienk*, *chienk*, *dienk*, *denke*, &c! c'est sur quoi je n'ose prononcer. Mais je soupçonne une relation entre les deux consonnances; et s'il falloit une preuve, j'observerois que, dans quelques anciens dialectes, *Tschen* est la *rivière*, avec l'addition du mot Persan *ab*, qui signifie la même chose. *Tschen-ab* veut donc dire seulement *rivière rivière*. C'est une conjecture de plusieurs étymologistes, que tous

les noms de fleuves expriment de l'eau dans quelque langue primitive. (Voyez l'Histoire de Manchester, par Whitaker.) Et s'il en est ainsi, cette dénomination de *Tschen-ab* ressemble parfaitement à celles que nous donnons à nos rivières, lorsque nous disons, par exemple, la rivière *Dee*, ou la rivière *Avon*: car l'un et l'autre nom ne sauraient se traduire que par *rivière rivière*. On pourroit se fonder sur ce raisonnement pour soutenir qu'*Ab-tschen* et *Tschen-ab* sont l'équivalent l'un de l'autre, et que l'*Akesines* d'Arrien n'est autre chose qu'*Ab-kesin*, *Ab-kesn*, *Ab-chen*, c'est-à-dire, *Chen-ab* renversé. Je n'insisterai pas sur cette supposition, me défiant beaucoup de ma connoissance très-bornée de la langue Orientale; mais je la propose comme un problème à résoudre par ceux qui sont plus versés que moi dans cette langue. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Les Persans prononcent en général l'*a* devant une *m* ou une *n*, comme l'*u*. Voyez Fraser, Histoire de Nâdir-Châh, pag. 72. (N. de l'A.)

un fait certain, que Chunder et Bahka sont deux fleuves qui sortent de la même montagne, dans cette chaîne désignée sous le nom de Cutwar ou Kishtewar, et qui confondent leurs eaux et leurs noms <sup>a</sup>. J'en conclus que c'est dans le second de ces fleuves que nous devons chercher le Tootapus <sup>b</sup> d'Arrien, cette rivière que, d'après l'autorité de Mégasthène, l'historien Grec fait arriver dans l'Acesines presque dès le commencement de son cours.

De l'aveu de tous les géographes, tant anciens que modernes, l'Acesines est le premier des fleuves du Panje-ab; tous sont d'accord sur ce point, qu'il reçoit l'Hydaspe ou Chelum de l'ouest, et que l'Hydraotes ou Ravee vient le joindre de l'est. Quant à la question de savoir s'il reçoit de même le Biah et le Satludj, ou si ces rivières opèrent leur jonction avec l'Indus sans communiquer avec l'Acesines, c'est encore aujourd'hui un problème géographique. Arrien <sup>c</sup> assure par-tout que l'Hyphasis, le Saranges et le Neudrus, c'est-à-dire, le Biah, le Satludj et le Caûl, se réunissent à l'Acesines, soit directement, soit par l'intervention de l'Hydraotes : mais l'Ayeen Akbary <sup>d</sup> les fait décharger dans l'Indus sans le secours d'aucun fleuve intermédiaire, beaucoup au-dessous de Moultan, et c'est là l'autorité sur laquelle se fonde le major Rennell <sup>e</sup>. Tieffenthaler, si je le comprends bien, n'est pas conséquent avec lui-même; car, dans un endroit <sup>f</sup>, il s'accorde avec Rennell et l'Ayeen Akbary, et dans un autre il prétend que le Biah et le Satludj vont se joindre au Ravee. Ce qui justifie le major Rennell d'avoir préféré l'autorité de l'Ayeen Akbary à celle d'Arrien, c'est

<sup>a</sup> Tieffenthaler, Rennell. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> J'adopte cette forme plutôt que de suivre l'orthographe Latine de la diphthongue Grecque; et cela, dans l'espoir de trouver plus aisément une étymologie Orientale. Tootapus est Toot-ab. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> P. P. 236, 240, 249, 252. *Lib. VI*, pag. 238 et seq. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Indirectement plutôt que d'une manière positive. Voyez le vol. II, page 136. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> En ajoutant, selon toute apparence, sa carte Persane manuscrite. (N. de l'A.)

<sup>f</sup> Vol. I.<sup>er</sup>, page 118, qu'il faut comparer avec la page 115. (N. de l'A.)

qu'Arrien convient lui-même qu'au-delà de l'Hyphasis ou Biah, il n'a point de données positives <sup>a</sup> sur lesquelles il puisse se régler, et qu'il ne suit plus ses guides Macédoniens, mais seulement Mégasthène <sup>b</sup>. De la Rochette s'est rangé, dans cette circonstance particulière, à l'opinion de d'Anville; et la position qu'il assigne à la ville d'Ayjodin ainsi qu'aux pays adjacens, s'accorde mieux avec la marche de Tymour, telle qu'elle est rapportée par Cherefeddin, qu'aucun autre système topographique dont j'aie eu connoissance. Il est assez extraordinaire que d'Anville, qui se trompe plus souvent parce qu'il recherche les étymologies que parce qu'il les néglige, n'ait pas observé que Shan-trou a la même racine que Shan-ab (le Tchen-av de ce géographe) <sup>c</sup>: mais c'est une erreur sur laquelle j'ai trop insisté.

L'Acesines a donc l'avantage, ainsi que je l'ai fait remarquer, de conserver son nom jusqu'au moment où il se joint à l'Indus. Arrien indique encore ce fleuve comme le seul du Panje-ab qui ne soit guéable en aucun temps de l'année, tandis que tous les autres le sont après la saison des pluies. La province ou Doo-ab qui sépare l'Acesines de l'Hydaspe ou Chelum, se nomme Jenhat ou Jenhut <sup>d</sup>; et sa largeur n'est estimée que de vingt coss, ou environ trente-six milles, quoiqu'il nous faille chercher dans cette province le royaume de Porus, et une population qui ait pu fournir à ce monarque Indien une armée de quarante mille hommes. Quelque exagération qu'il paroisse y avoir dans ce dernier fait raconté par les historiens, l'Ayeen Akbary nous le confirme; car,

<sup>a</sup> Arrian. pag. 316. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Mégasthène fut envoyé dans l'Inde par Séleucus, et arriva jusqu'à la cour de Sandracota. Ou l'étymologie me trompe, ou je découvre dans *Sandracota*, soit le nom d'une ville, soit celui d'un prince qui en tiroit le sien. Suivant mon idée, ce doit être tout simplement *Santrou-cotta*, la ville ou la cité sur le Shantrou. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Je n'ai trouvé le nom *Shantrou* que dans Bernier et d'Anville; mais je ne doute pas qu'il ne soit une véritable corruption de Chander-ab, Chander-av, Shandrav, Shandraw, Shantrow. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Voyez l'Ayeen Akbary, pag. 132. Ces noms sont tous des distinctions Mogoles, établies par Akbar. (N. de l'A.)

à une époque et dans un siècle où nous avons supposé que la population étoit diminuée, Abou'l Fazil assure que le contingent de troupes pour Jenhut est de trois mille sept cent trente hommes de cavalerie, quarante-quatre mille deux cents fantassins, et que le revenu de la province s'élève à 203,164 livres sterling.

Le troisième fleuve est :

- L'*Hydraotes* . . . . . D'Arrien.  
 L'*Hyarotes* . . . . . De Strabon et de Quinte - Curce.  
 L'*Iyrawutti* <sup>a</sup> . . . . . Du Sanscrit et de l'Ayeen Akbary.  
 L'*Ivaratti* <sup>a</sup> . . . . . Du Sanscrit et de Tieffenthaler.  
 Le *Rhuadis* . . . . . De Ptolémée.  
 L'*Adris* et *Adaris* . . . . . Des Commentateurs de Ptolémée.  
 Le *Rave* ou *Ravee* . . . . . Du Persan ou de l'Hindoustan.

Il paroît par cette liste, que, de la terminaison *ravatti*, *rawatti* ou *rawutti*, dérivent le *Rhuadis* de Ptolémée et le *Ravee* des modernes; de même que l'*Iyrawutti* est l'*Hyarotes* de Strabon et l'*Hydraotes* d'Arrien. On le connoît mieux aujourd'hui comme la rivière de Lahore, ce qui rend plus extraordinaire l'erreur que d'Anville a commise en plaçant Lahore sur l'*Acesines* <sup>b</sup>, Lahore qui est une ville dont la célébrité égale presque celle de Dehly même. Les routes de Kâboul, Qandahâr, Attock et Moultan, vont toutes aboutir à Lahore, comme à un centre placé entre chacune d'elles et la capitale; et la fameuse avenue qui se prolongeoit dans une étendue de plus de trois cents milles, depuis cette ville jusqu'à Dehly, et qui ne subsiste peut-être plus que

<sup>a</sup> La transposition de syllabes dans les noms propres, transposition dont cet ouvrage offre de si fréquens exemples, ne sauroit être plus remarquable que dans ces deux mots, tirés évidemment l'un et l'autre du Sanscrit. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez la Carte qu'il a mise en tête de son Antiquité géographique de l'Inde: mais par sa carte d'Asie, *I.<sup>re</sup> partie*, on voit clairement que d'Anville a pris le *Ravee* moderne pour l'ancien *Acesines*. (N. de l'A.)

dans les pages de l'histoire, dépose, non-seulement d'une communication habituelle, mais encore de l'importance des relations qu'entretenoient avec l'une et l'autre ville les voyageurs qui parcouroient cette route, ainsi que de leur nombre et de leurs richesses. La communication à l'ouest, de Nicée jusqu'à cette ville, telle que la reconnut Alexandre, est probablement toujours ouverte aujourd'hui. En effet, bien que la route depuis Attock traverse à présent <sup>a</sup> Rotas dans une ligne plus septentrionale, le rapport que je démontrerai ci-après exister entre l'île de Jamad et Nicée, donnera à penser qu'un gouvernement établi dans cette île, soit qu'il fût tributaire d'un autre, soit qu'il jouît d'une entière indépendance, ouvrirait naturellement une route vers une capitale telle que Lahore : et comme une ligne tirée d'Attock au travers de Jamad est plus directe que celle qui traverse Rotas, il ne semble pas impossible que, dans les temps plus reculés, cette ligne fût le moyen de communication. Qu'Alexandre soit véritablement parvenu jusqu'à Lahore, que cette ville existât de son temps, c'est de quoi nous avons des preuves assez fortes ; car le nom écrit *Lehauer* <sup>b</sup> à une époque déjà éloignée, étoit, dans des siècles plus anciens encore, *Lack-onore* et *Lo-pore*. Onore et Pore <sup>c</sup> étant des terminaisons qui expriment, en langue Indienne, une ville ou une forteresse, nous fournissent une raison pour qu'Alexandre ait trouvé un Por-us sur l'Hydaspes, un second Por-us sur l'Hydraotes, prenant tous deux leur nom du pays qu'ils gouvernoient, comme Taxile de Taxila, et ayant perdu l'un et l'autre leur distinction naturelle, originaire, par le défaut d'attention des Grecs. Ainsi donc, dans Lo-pore, nom primitif de Lahore, nous pouvons conjecturer avec quelque vraisemblance que nous avons la ville du second Porus. Une remarque de Tieffenthaler confirme

<sup>a</sup> Rennell. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> L'Ayeen Akbary, Tieffenthaler, *vol. I.<sup>er</sup>*,  
*pag. 102.* (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Onoor, Can-onoor, Melia-poor, Nar-ser-poor, &c. (N. de l'A.)

l'ancienneté de ce lieu ; il observe qu'une des douze portes de Lahore est appelée encore aujourd'hui Taxili : il dit que cette porte est à l'ouest ; et il n'y a pas de doute que la route qui la traversoit ne conduisît au Taxila des Macédoniens, comme les portes de Kâboul et de Dehly mènent à ces villes. Le médecin Bernier vint de Dehly à Lahore à la suite d'un Omrah qui se rendoit auprès d'Aurengzeb ; et s'il avoit été aussi curieux de recueillir des matériaux pour l'histoire et pour la géographie, que la connoissance particulière qu'il avoit de la langue Persane lui en facilitoit les moyens, nous aurions pu recevoir de lui beaucoup d'instructions et de renseignemens très-utiles : mais il a rempli son livre tout entier des détails de la puissance et de la grandeur Mogoles. La seule circonstance intéressante qu'il rapporte de Lahore, est la décadence de cette ville, causée par le changement du cours du Ravee, qui coule aujourd'hui à quelques milles de distance. Tavernier dépose également de ce fait ; et peut-être n'a-t-il rien qui doive nous sembler extraordinaire, lorsqu'il s'agit de fleuves dont le débordement est toujours occasionné par les pluies périodiques qui inondent le pays <sup>a</sup>. Tieffenthaler parle d'un canal qu'on a creusé depuis, du fleuve jusqu'à la ville : mais a-t-il produit l'heureux effet de rendre à Lahore sa première splendeur ! c'est ce qui me paroît fort douteux. Lahore étoit encore une place importante sous l'empire de Nâdir-Châh ; mais ce conquérant la perdit par trahison. Elle se trouve aujourd'hui en la possession des Siks, qui sont, dans le siècle actuel, les déistes et les démocrates de l'Hindoustân <sup>b</sup>. Cheref-eddin, géographe toujours exact lorsqu'il suit Tymour dans sa marche, s'est trompé en confondant le Biah avec

<sup>a</sup> L'Indus lui-même, au-dessous de Moultan, offre ce phénomène à remarquer, presque tout le long de l'année. Voyez plus bas. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Les Siks nient pareillement Brama et Mahomet. Ils professent la doctrine de

l'égalité et le déisme. Leur secte est nombreuse ; mais cette doctrine même de l'égalité empêche leur union, et rend leurs efforts pour la conserver, vains et illusoires. Voyez Hastings. (N. de l'A.)



le Ravee, erreur dans laquelle je n'ai pu me persuader qu'il fût tombé, que lorsque j'ai reconnu qu'il avoit placé Lahore sur le Biah<sup>a</sup>. Le Ravee, au rapport de Bernier, est aussi large que la Loire; mais cela dépend de la saison où l'on voit ce fleuve. Quoi qu'il en soit, les vaisseaux construits sur le Ravee à Lahore sont grands, et très-propres à la navigation en mer<sup>b</sup>, non pas, à la vérité, par la manière dont ils sont bâtis, mais par leur force et leur volume.

La province qui sépare le Ravee du Chen-ab, se nomme Retchna; elle a trente coss de largeur.

La quatrième rivière du Panje-ab est :

- L'*Hyphasis* . . . . . D'Arrien.  
 L'*Hyphasis* . . . . . De Pline, *liv. VII, chap. 17*.  
 L'*Hypanis* . . . . . De Strabon, *liv. XV*.  
 Le *Beascha* . . . . . Du Sanscrit et de Tieffenthaler.  
 Le *Beypasha* . . . . . Du Sanscrit et de l'Ayeen Akbary.  
 Le *Bibasis* ou *Bipasis* . . . . . De Ptolémée.  
 Le *Beah*, *Bea*, *Beand*, *Biah* . . . Du Persan ou de l'Hindoustân.

Le Bipasis de Ptolémée est encore ici le point de rapprochement entre le Beypasha du Sanscrit et l'Hyphasis des Macédoniens, qui fixent constamment les bornes de leur expédition à ce fleuve. L'erreur de d'Anville, qui le place le dernier dans l'ordre où il range les rivières du Panje-ab, a malheureusement entraîné Bernouilli, Tieffenthaler<sup>c</sup> et de la Rochette dans son système; ce qui est d'autant plus extraordinaire, que, tous, ils reconnoissent le

<sup>a</sup> *Vol. III, pag. 154*, édit. Française.  
 Tymour ne fut pas en personne à Lahore; il passa dans l'Inde au midi de cette ville, et revint par le nord: mais il la fit piller par ses lieutenans. *Ibid.* (N. de l'A.)

<sup>b</sup> L'Ayeen Akbary, *vol. I.<sup>er</sup>, pag. 191*. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Tieffenthaler, *vol. I.<sup>er</sup>, pag. 53*. Mais il se contredit lui-même à la page 55. (N. de l'A.)

Setledj; et pourtant ils n'ont pu découvrir, que la quatrième rivière, quelle qu'elle fût, devoit avoir été le terme de l'expédition.

Cette rivière prend sa source dans le Pergunnah de Shoor, et sort de cette partie de la chaîne septentrionale nommée Keloo, puis va joindre le Setledj ou Satludj, près de Feerouz-poor<sup>a</sup>. Au-dessous de cette jonction, le fleuve se partage de nouveau près d'Ayjodin, en quatre branches, appelées Har, Haray, Doond et Noorny. Ces quatre divisions se réunissent encore en approchant de Moultan, et, selon Rennell, se déchargent dans l'Indus, environ à cinquante milles au-dessous de cette ville. Arrien, ainsi que je l'ai déjà observé, les fait arriver jusque dans l'Acesines ou Chen-ab. Son autorité est suivie par de la Rochette. Dans quels écrivains modernes ce dernier a-t-il trouvé la confirmation du système d'Arrien? je ne le devine pas, à moins que ce ne soit dans Cheref-eddin, qui fournit, il est vrai, une preuve directe<sup>b</sup>; car l'Ayeen Akbary, bien qu'il semble implicitement favoriser l'opinion du major Rennell, manque de précision au moment même où la précision devient le plus nécessaire. Entre le Ravee et cette rivière, Alexandre soumit les Cathéens, mais dans une position beaucoup plus basse que celle où passoit la route depuis Lahore, ainsi que je le conclus de l'erreur de Strabon, lequel a confondu les Cathéens<sup>c</sup> avec Sopithès, dont le territoire étoit situé, à n'en pas

<sup>a</sup> L'Ayeen Akbary, vol. II, pag. 136.

<sup>b</sup> L'autorité de Cheref-eddin seroit irrécusable, si Tymour avoit été sur le lieu, ou si l'auteur lui-même n'avoit pas confondu le Ravee avec le Biah; mais ce qu'il dit des deux fleuves en cet endroit, considéré comme le résultat de l'opinion générale, est toujours une très-forte preuve. La rivière de Kachmyr (c'est lui qui parle) prend différens noms, comme le Dindana et Jamad, et se joint au Gen-ave [Chen-ab] au-dessus de Moultan. Lorsque les deux rivières ainsi réunies ont passé Moultan,

elles reçoivent le Ravee, qui baigne les murs d'un autre Moultan: ensuite le fleuve Biah les joint; et tous, auprès de la ville d'Outcha, se jettent dans le grand fleuve Indus, nommé Ab-send, c'est-à-dire, Fleuve Send ou Scind.

Cheref-eddin indique bien ici deux Moul-tans: veut-il parler indistinctement de la province et de la ville de ce nom! ou devons-nous supposer qu'il y avoit différens chefs-lieux du district, comme les villes des Mal-liens, du temps d'Alexandre! (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Καθαίοι, Kathæi. (N. de l'A.)

douter, près du confluent des deux rivières, quel que puisse être le lieu où ce confluent sera fixé ci-après.

Ici l'armée refusa de continuer sa marche ; mais Alexandre, qui s'étoit procuré des renseignemens relatifs à l'existence d'un royaume puissant situé sur les bords du Gange, royaume que nous retrouvons jusqu'à un certain point dans les différentes divisions de l'empire moderne, Alexandre, dis-je, ne pouvoit se rassasier de conquêtes. La révolte, après tout, se borna à une désobéissance momentanée des Macédoniens : ils firent entendre des plaintes, et manifestèrent de la mauvaise humeur ; mais aucun excès ne fut commis ; et le parti que prit le roi d'acquiescer à leurs demandes, prouve que sa prudence égaloit son courage. En cet endroit donc, comme au terme de ses progrès, il éleva des autels, et retourna de là vers l'Hydaspe, sur lequel il devoit s'embarquer avec ses troupes, et aller reconnoître l'Indus à son embouchure.

De la Rochette a placé ces autels sur le Setledj, et au point où la route de Lahore à Dehly traverse ce fleuve ; mais ils furent construits sur le Biah, non sur le Setledj, et plus bas que cette route, si la position des Cathéens est exacte.

La province qui sépare le Biah du Ravee, se nomme Bari, et n'a que dix-sept coss de largeur ; le nombre des troupes, qui excède cent soixante mille hommes <sup>a</sup>, et le revenu considérable de cette province, marquent une population capable d'opposer la résistance qu'Alexandre éprouva dans le pays <sup>b</sup>. Là se terminèrent ses conquêtes ; et mon objet n'est pas d'aller plus loin. Mais comme il reste encore une rivière pour compléter la série des fleuves du Panje-ab, il ne peut être inutile ni désagréable pour le lecteur de

<sup>a</sup> L'Ayeen Akbary.

<sup>b</sup> Dix-sept mille hommes furent tués à Sangala, la capitale, et plus de soixante-dix mille furent faits prisonniers dans la

ville. Voyez Arrien, pag. 227, liv. V. La largeur de ce Doo-ab est mesurée par la route : mais la province elle-même a une étendue considérable. (N. de l'A.)

la connoître toute entière, ainsi que la liaison des parties de ce tout entre elles.

La cinquième rivière est donc :

- Le *Saranga* ou *Saranges*..... D'Arrien.
- L'*Hesudrus*..... De Pline.
- Le *Zadadrus*, *Zaradrus*<sup>a</sup>, *Zardrus*.. De Ptolémée.
- Le *Shatooder*, *Shetooder*..... Du Sanscrit et de l'Ayeen Akbary.
- Le *Satludj*, *Setlooge* et *Satluz*..... De Tieffenthaler.
- Le *Setlej*, *Setledge*..... De Rennell.
- Le *Seteluj*..... Du Persan et de l'Hindoustân.

Dans le *Shetooder* du Sanscrit, nous trouvons l'*Hesoodrus* de Pline; et dans le *Satludj* ou *Satluz*, le *Zardrus* de Ptolémée. Anquetil du Perron nous apprend que *Zardluz* est l'orthographe propre de ce nom en langue Persane, et que le mot écrit en caractères Grecs donneroit nécessairement *Zardrus*. La source de cette rivière est fort éloignée au nord-est, dans les montagnes de *Ghaloor*: en descendant de ces montagnes, il précipite son cours jusqu'à *Feerouz-poor*, où il reçoit le *Biah*; et les deux fleuves ainsi réunis, vont se décharger soit dans le *Chen-ab*, soit dans l'*Indus* lui-même, comme je l'ai déjà fait remarquer. Arrien parle d'une rivière nommée *Neudrus*, qui se joint au *Saranges*<sup>b</sup>; mais il ne nous donne aucun indice particulier à l'aide duquel nous puissions découvrir quelle est cette rivière. Peut-être est-ce le *Caül*, qui, selon de la Rochette, sort du *Setludj*, puis va s'y rejoindre, ou qui, suivant d'autres auteurs, a une source séparée, et vient du nord-est se réunir à ce fleuve. Comme Arrien déclare n'avoir que des doutes sur tout ce qui concerne la géographie par-delà l'*Hyphasis*, et que, dans le fait, nous n'avons aucun intérêt à

<sup>a</sup> Il y a ici une autre transposition des syllabes. (N. de l'A.)



<sup>b</sup> Peut-être plutôt au *Ravee*. (N. de

déterminer le véritable cours du Setludj, il devient assez inutile de pousser plus loin ces recherches. Je me contenterai d'ajouter que Ptolémée joint le Zardrus avec le Bipasis, c'est-à-dire, le Setledj avec le Biah, et fait arriver leurs eaux ainsi confondues, non pas dans l'Indus, mais dans le Chen-ab.

La province qui sépare le Setludj du Biah, est nommée Beyt Jalindhar; elle a cinquante coss de largeur.

Tel est l'ordre dans lequel se suivent les cinq fleuves du Panjeab; et lorsque l'Ayeen Akbary en compte six, soit dans la province de Lahore, soit dans Moultan, c'est toujours en y comprenant l'Indus, sans admettre jamais le Setledj comme composé de deux rivières. Cette énumération de noms sera de quelque utilité pour la géographie, en ce qu'elle préviendra toute espèce d'erreur à l'avenir; non que je croie en avoir complété la liste, car il est probable que les voyageurs qui, par la suite, traverseront ce pays en différentes latitudes, parviendront à recueillir un plus grand nombre de noms de localités; mais c'est un cadre qui pourra être rempli à mesure que les découvertes futures en fourniront les moyens. Aucun intérêt ne nous attache donc aujourd'hui à cet objet, qui n'est que secondaire. Toutefois, on doit regarder comme digne, jusqu'à un certain point, de la curiosité des savans, un travail qui prouve l'analogie des dénominations données par les Macédoniens à ces fleuves, toutes défigurées qu'elles sont, avec leurs noms naturels, et qui offre un échantillon, si je puis m'exprimer ainsi, du succès avec lequel les personnes versées dans la connoissance des langues Orientales peuvent se livrer à des recherches plus approfondies.

Mais après avoir conduit chacune de ces rivières dans l'Indus, j'estime que quelques observations générales sont nécessaires pour le complément de mon travail. Les sources de tous les fleuves qui se déchargent dans le grand canal de l'Indus, sont placées au midi de cette longue chaîne de montagnes appelée Hindoo Khoo,

qui sépare la Tartarie de l'Hindoustân. L'Indus lui-même, à ce que prétendent le major Rennell et l'Ayeen Akbary, coupe cette chaîne, comme le Gange et le Burhampooter<sup>a</sup>; sa dernière source reste toujours inconnue. La chaîne de montagnes qui se prolonge par Qandahâr, le *Paropamisus* des anciens, et la résidence des Aghvans ou Afghans de nos jours, s'étend vers le nord jusqu'à Kâboul, et recèle la source de ces rivières qui viennent de l'ouest se jeter dans l'Indus; si cette chaîne est coupée par l'Indus, elle s'élève encore du côté oriental de ce fleuve, et, se partageant pour former un cercle autour de Kachmyr, elle laisse échapper le Chelum ou Hydaspe de sa partie septentrionale, tandis que, de sa partie méridionale, sortent l'Acesines, l'Hydraotes et l'Hyphasis. Les montagnes qui couvrent Kachmyr à l'est, paroissent se diviser de nouveau en deux chaînes, nommées Tchamou par Cherefeddin, et Jemmoo par les modernes. Entre ces deux chaînes de montagnes est la route que suivit Tymour dans son retour de Dehly<sup>b</sup>; c'est aussi dans leur sein que nous devons trouver, selon toute probabilité, les sources du Setledj.

Les pluies qui tombent dans ces montagnes grossissent tous les fleuves qui joignent l'Indus de l'ouest ou de l'est, environ vers le solstice d'été<sup>c</sup>; et c'est ce qui fit qu'Alexandre et Tymour, lesquels avoient formé l'un et l'autre le plan d'une campagne d'été, éprouvèrent tous les inconvéniens de la saison d'hiver. On peut indiquer Moultan comme la limite au-delà de laquelle ces pluies ne s'étendent pas; et depuis Moultan, l'Indus, comme le Nil, coule vers la mer à travers un pays que rafraîchissent rarement

<sup>a</sup> Arrien assure le contraire. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voilà la raison pour laquelle, à son retour, nous le trouvons au Gen-ave [Chenab] sans qu'il soit question des rivières plus orientales du Panje-ab. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Les pluies cessent en octobre, et un vent froid de nord souffle pendant cinq ou

six mois. *Bernier*. — Point de pluies dans le Scindi. *Voyez* Strabon, *liv. XV, page 691*. Cet historien dit que les pluies, dans la partie plus élevée du pays, commencent dès les premiers jours du printemps, et durent jusqu'au coucher de l'Arcturus [jusqu'à l'automne]. (N. de l'A.)

des ondées bienfaisantes ou une rosée salubre, et qui semble condamné à une stérilité éternelle<sup>a</sup>, si l'on en excepte toutefois une langue de terre étroite qu'arrosent les eaux du fleuve.

En suivant la flotte dans sa navigation à travers cette partie abandonnée, il est difficile de découvrir une situation topographique pour les tribus qu'Alexandre trouva à conquérir. Nous recueillerons bien à ce sujet quelques lumières éparses dans l'Ayeen Akbary, dans les ouvrages de d'Anville et du major Rennell; mais à moins de supposer qu'un meilleur gouvernement et une plus grande industrie avoient produit de son temps une population supérieure en nombre à celle dont nous parlent les relations des auteurs ou voyageurs modernes, la conquête dut être un objet de très-peu d'importance pour ce héros.<sup>b</sup>

Si j'avois assez de loisir et de courage pour qu'il me fût possible de suivre, en quelque sorte, à la trace, le vainqueur de l'Inde dans ses diverses campagnes, je suis persuadé que l'exactitude géographique d'Arrien, toutes les fois qu'il écrit d'après Ptolémée et Aristobule, ne se reconnoît pas moins dans les pays situés à l'ouest de l'Indus que dans ceux placés à l'est. Mais, je le répète, ce n'est pas là notre objet aujourd'hui. Mon intention a été de démontrer que l'ordre des fleuves du Panje-ab est le même dans Arrien, Ptolémée et l'Ayeen Akbary, et que les noms conservés dans Ptolémée correspondent tous à ceux du Sanscrit. Pour que la preuve fût complète, il falloit se reporter à une époque où le Sanscrit étoit la langue naturelle du pays, où la communication

<sup>a</sup> Le pays situé sur les deux bords de l'Indus, est à peine susceptible de culture, à quelque distance que ce soit du fleuve. Sur le fleuve lui-même, nous voyons des pâturages et des troupeaux; mais au-delà de ces pâturages, dans la partie orientale, est un désert terminé par les montagnes Sand, qu'habitent les Ashambetees ou Jams :

à l'ouest, on trouve un autre désert qui s'étend jusqu'à cette chaîne de rochers où est établie la résidence des Belootches. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Behker et Sewec sont les seuls pays qu'on rencontre dans cette partie. J'ai donné ci-après un aperçu de leur force et de leur puissance relatives. (N. de l'A.)

avec des peuples étrangers ne l'avoit point encore altéré, où enfin les invasions des Grecs, des Tartares ou des Perses, n'avoient pas produit encore le fâcheux effet de le corrompre. Je conclus de tout ceci, que les divers noms de ces fleuves, vérifiés d'après Ptolémée, Arrien et le Sanscrit, sont tels que les présente le tableau suivant :

<i>Arrien.</i>	<i>Ptolémée.</i>	<i>Le Sanscrit.</i>
Hydaspes.	Bidaspes.	Bidasta ou Bedusta.
A-kesin-es.	Sandabala.	Chandar-Bahka.
Hydraotes.	Rhuadis.	Iyrawutti.
Hyphasis.	Bipasis.	Beypasha.
Saranges.	Zadadrus.	Shatooder ou Satludj.

#### N I K A I A O U N I C É E .

III. APRÈS avoir constaté d'une manière certaine quelles sont les diverses rivières du Panje-ab, indiqué les rapports qui les unissent, ainsi que les jonctions qui s'opèrent entre elles, il nous faut retourner à l'Hydaspe ou Chelum, pour chercher la position de Nicée. Elle n'est pas difficile à découvrir; car, bien que la route actuelle d'Attock à Lahore traverse le Chelum à Rotas, et qu'il eût été conforme au plan déjà tracé de conduire Alexandre par cette route, Arrien nous dirige avec tant de précision vers un autre point, qu'il est presque impossible que nous nous égarions. Sur l'Hydaspe, dit-il, à un endroit où ce fleuve fait un détour, est une île que ses eaux environnent, avec un second bras, ou canal artificiel, du côté oriental. Au-dessous de la pointe méridionale de cette île, et du lieu où les eaux du fleuve se réunissent, Porus avoit conduit son armée sur la rive orientale. Alexandre, laissant Cratère opposé à ce prince avec un corps considérable de troupes, marcha de nuit pour effectuer un passage vers l'autre rive,



à couvert de cette île. Il s'embarqua sur une galère, et fit conduire ses troupes dans des bateaux qui avoient été transportés par terre depuis l'Indus : mais à peine les eut-il mises à terre, qu'il se trouva engagé dans un autre canal qui, venant d'être grossi par les pluies du solstice, présenta de grands obstacles avant qu'on parvînt à le passer à gué. Ce passage une fois effectué, Alexandre tourna sur sa droite, suivit le cours du fleuve, et, après avoir défait le fils de Porus, s'avança vers le lieu où le monarque Indien avoit amené ses troupes contre celles que commandoit Cratère. Là se donna la bataille : et là, nous devons trouver la position de Nicée.<sup>a</sup>

La distance du camp d'Alexandre sur le côté occidental du fleuve jusqu'à la pointe de l'île, est déterminée par Arrien, et peut s'évaluer à neuf milles. Si donc nous découvrons, dans la géographie moderne, une île qui corresponde à celle d'Arrien, nous avons un point bien précis qui nous est donné, et il ne reste plus qu'à fixer la position de Nicée à la distance convenable au-dessous de cette même île. Nous la trouvons, cette île, située sur un détour du Chelum ou Hydaspes, environ à vingt-huit milles au-dessous de Rotas, et dans une ligne plus directe entre Attock et Lahore, que Rotas même. La route, selon toute apparence, passoit en cet endroit dans des temps plus reculés, et n'a été détournée du côté de Rotas que parce que l'île offroit un poste très-fort, avantage qui

<sup>a</sup> Le major Rennell, dans son Mémoire, page 93, conclut qu'Alexandre passa le Chelum à Rotas : mais sur la carte dont ce mémoire est accompagné, il place Nicée plus bas, à vingt-huit milles de distance, ci..... 28 milles.  
Jamad, par de la Rochette ... 60.  
Selon la première carte de Rennell ..... 65.  
Suivant la 2.<sup>e</sup> édit. de cette carte. 28.

Arrien dit qu'Alexandre marcha cent cinquante stades depuis son camp jusqu'à

l'île. D'après un calcul fait sans trop de précision, j'évalue cet espace à neuf milles. Comme le stade d'Arrien ne nous offre rien de déterminé, ainsi qu'on l'a déjà pu voir dans cet ouvrage, tout ce que je puis dire, c'est qu'il ne s'agit point ici du stade de huit au mille; car si cela étoit, il faudroit qu'Alexandre eût fait deux fois dix-huit milles, transporté une armée d'un côté du fleuve à l'autre, et donné deux batailles, tout cela dans l'intervalle de dix-huit ou vingt heures. (N. de l'A.)

devient toujours dans l'Inde une source d'exactions. Cette île est appelée *Jamad* par de la Rochette, et par le major Rennell dans la seconde édition de sa carte. La première qu'a publiée ce géographe, présente un fort, connu sous le nom de Fort de Châh-Buldien, l'équivalent, suivant moi, du nom de Chehabeddin, dont nous parle Cheref-eddin <sup>a</sup>. Il est assez remarquable qu'à seize cents ans d'intervalle, Chehabeddin s'opposa aux progrès de la marche de Tymour, presque dans le même endroit où Porus eut à combattre Alexandre <sup>b</sup>. D'après la résistance de Chehabeddin, on peut présumer que l'île est couverte de montagnes et de bois, telle que l'a décrite Arrien. Qu'elle fût une place importante du temps de Tymour <sup>c</sup>, c'est ce qui ne sauroit être révoqué en doute; car le fleuve, au moins dans cette partie de son cours, prenoit le nom de Jamad; et s'il y avoit une route qui y conduisît d'Attock, il dut par conséquent y en avoir une autre de ce fort à Lahore.

Nicée étant le point de départ de la flotte, j'établirai la longitude et la latitude de ce lieu d'après la méthode imaginée par Gosselin pour rectifier Ptolémée; et comme un des objets principaux de cet ouvrage est de concilier l'ancienne géographie avec la géographie moderne, le système de Gosselin mérite d'être pris ici dans une considération particulière.

Je ne me soumetts pourtant pas à adopter ce système dans toutes ses parties. Je ne crois pas non plus que la géographie d'Ératosthène fut fondée, ainsi que l'avance Gosselin, sur une hypothèse plus ancienne et meilleure, soit des Chaldéens, soit des Égyptiens,

<sup>a</sup> *Vol. III, pag. 48, édition Française.*  
(N. de l'A.)

<sup>b</sup> « Chehabeddin Mobarec étoit prince d'une île de la rivière de Jamad. Il avoit un grand nombre d'officiers et de domestiques, et il étoit puissant en biens et en meubles. » *Cheref-eddin*, tom. III, pag. 48.

A ce passage, le traducteur (Petis de la Croix) ajoute la note suivante :

« Jamad, rivière près de l'Indus. C'est la suite de la rivière de Dendana, qui vient de Kachmyr. » (N. de l'A.)

<sup>c</sup> « Se confiant à la force de son île, qu'il croyoit inaccessible. » *Cheref-eddin*, pag. 49. (N. de l'A.)

soit des Grecs <sup>a</sup>. J'hésite aussi beaucoup à penser avec lui qu'un stade soit la sept-centième partie d'un degré d'un grand cercle <sup>b</sup> : car j'estime qu'il est bien plus près d'une six-centième partie, et j'ai pour autorité à cet égard l'opinion de d'Anville.

Le stade Olympique s'évalue d'ordinaire à six cents pieds Grecs <sup>c</sup>, et le pied Grec est, à peu de chose près, égal à celui d'Angleterre. Huit de ces stades <sup>d</sup> sont estimés équivalens à un mille Romain, et il y en a neuf environ dans un mille Anglois. Mais comme mes autorités sont celles d'écrivains François, le calcul sera plus facile à établir en toises qu'en mesures d'Angleterre. La toise de France étant de six pieds, et le pied de France au pied d'Angleterre à-peu-près comme seize est à quinze, la réduction se trouve facile à faire pour quiconque désire d'établir une comparaison avec le mille Anglois. Observons d'abord que d'Anville estime soixante-quinze milles Romains égaux à un degré d'un

<sup>a</sup> Gosselin dit, au contraire, que cette géographie perfectionnée n'a pu être l'ouvrage ni des Égyptiens, ni des Grecs : il ne parle point des Chaldéens. Voyez la Géographie des Grecs analysée, pages 43, 45. (N. du T.)

<sup>b</sup> Cette évaluation est pourtant, à ce qu'on assure, celle d'Ératosthène. (N. de l'A.)

Gosselin ne s'est pas contenté d'assurer, mais il a prouvé, par les autorités réunies d'Hipparque, de Géminus, de Strabon, de Pline, de Censorin, de Vitruve, de Macrobe, de Martianus Capella, et par une foule de calculs et de combinaisons, que le stade dont Ératosthène s'est servi pour établir son système géographique, étoit de la sept-centième partie d'un degré du grand cercle de la terre. Voyez l'article *Ératosthène*, dans la Géographie des Grecs analysée. (N. du T.)

<sup>c</sup> Quelques auteurs le font de six cent vingt-cinq. Voyez d'Anville, Mes. itin.

pag. 70; voyez aussi la Géographie de Blair, pag. 67. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Huit et un tiers, suivant Polybe. Voyez Strabon, pag. 322; et en cela il faut qu'il y ait erreur, ou quelque chose qui ne s'entende pas.

D'Anville ne compte jamais ce tiers de Polybe dans son calcul.

600 pieds	=	94 $\frac{1}{2}$ toises de Fr.
94 $\frac{1}{2}$		94 $\frac{1}{2}$
8		9
752		846
4		4 $\frac{1}{2}$
756 toises;		850 $\frac{1}{2}$ toises.

mille Rom. de d'Anv.

Mais le mille Anglois, suivant d'Anville, est de huit cent vingt-six toises; de sorte que huit stades Olympiques égalent un mille Anglois, plus vingt-quatre toises et demie. (N. de l'A.)

grand cercle; et cherchons ensuite lequel de cinq cents, six cents ou sept cents stades correspond le mieux à cette évaluation d'un degré.

Le mille Romain de 75 au degré, produit.....	56,700 toises.
Le stade de 500 au degré.....	47,250
Celui de 600.....	56,700
Celui de 700.....	66,150.

D'où il résulte que le calcul de six cents stades au degré, contient exactement le même nombre de toises que l'estime par le mille Romain, ce qui, dans le fait, devoit être ainsi. Pourquoi donc Gosselin adopte-t-il le stade de sept cents au degré, dans la méthode par laquelle il rectifie les longitudes de Ptolémée? C'est ce dont je ne devine pas la raison. <sup>a</sup>

Son système est que la carte d'Ératosthène étoit une carte plate <sup>b</sup>

<sup>a</sup> C'est une erreur commune à la plupart des géographes modernes, de confondre le stade Olympique avec le stade astronomique des anciens; ou de vouloir conclure la longueur du stade, de la longueur du mille Romain. Mais le stade d'Olympie et le mille Romain n'ont jamais été autre chose que des mesures locales et de convention, tandis que le stade de sept cents au degré étoit une partie aliquote de la mesure de la terre. Il s'ensuit donc que sept cents stades d'Ératosthène valent, dans l'hypothèse de la terre sphérique, adoptée par les anciens, 57,060 toises, et non 66,150 comme le dit l'auteur de cet ouvrage.

Quant à la méthode de réduction pour les longitudes de Ptolémée, Gosselin a fait voir que le stade dont cet ancien s'est servi, est le même que celui d'Ératosthène; mais que la graduation de Ptolémée ne renfermant que cinq cents stades par degré au lieu de sept cents qu'il auroit dû lui donner,

il falloit, pour rectifier les longitudes de ce géographe, les réduire en degrés de sept cents stades.

Cette note, et plusieurs autres encore, que je m'empresserai chaque fois de restituer à leur auteur, m'ont été communiquées par un savant dont la modestie égale les lumières. Il a bien voulu se charger de répondre au docteur Vincent, et de prouver avec quelle légèreté les Anglois nous critiquent. Pour prix de ce service important, et des observations utiles dont il a enrichi mon travail, il a exigé de moi un silence absolu sur cet acte de zèle de sa part pour l'intérêt des sciences. Je défère à son vœu en m'abstenant de le nommer: mais, quoiqu'il se soit flatté de rester inconnu, je me persuade facilement que le mérite de ses notes, et la nature même du sujet bien considérée, trahiront ses espérances. (N. du T.)

<sup>b</sup> Dalrymple approuve l'usage des cartes

sur laquelle le principal parallèle passoit par Rhodes, mais que la carte de Ptolémée étoit sphérique, et que, comme ce géographe estimoit cinq cents stades égaux à un degré d'un grand cercle, il en comptoit quatre cents au degré sur le parallèle de Rhodes. Mais Gosselin prétend que Ptolémée auroit dû mettre cinq cents stades au degré sur le parallèle de Rhodes ( car telle étoit l'évaluation d'Ératosthène lui-même ), et prendre sept cents stades au degré à l'équateur.

La méthode imaginée en conséquence par Gosselin pour corriger les longitudes de Ptolémée, consiste à multiplier la longitude par cinq cents, et à diviser le produit par sept cents, afin de réduire des stades de cinq cents au degré à ceux de sept cents. Le succès de cette méthode est vraiment extraordinaire. Après avoir développé le principe qui lui sert de base, je dois en laisser la défense à Gosselin lui-même. Elle sera, quoi qu'il en soit, le mode de calcul que j'adopterai dans la suite de cet ouvrage, pour déterminer la longitude des principaux lieux.

C'est un fait bien reconnu, que les latitudes de Ptolémée sont plus exactes que ses longitudes; et la raison qu'en donne Gosselin, est que ce géographe comptoit sept cents stades au degré de latitude, tandis qu'il n'en mettoit que cinq cents au degré de longitude. Il n'est pas nécessaire que j'entre dans l'examen de cette question; je regarde comme plus inutile encore d'instruire le lecteur qu'un degré de tout grand cercle est égal: mais une autre difficulté m'embarassoit; elle consistoit à me procurer un état exact de la différence de longitude entre les îles Fortunées ou l'île de Fer ( qui est le premier méridien de Ptolémée ), et le méridien de Greenwich ou de Paris, d'après lequel la plupart des cartes que j'avois sous les yeux étoient dressées. Je consultai à cet

plates ou cartes de Mercator, et la règle donnée pour calculer la véritable longitude, suivant la diminution du degré de longitude,

proportionnellement à la distance de l'équateur. ( N. de l'A. )

égard de la Rochette <sup>a</sup>, dont la science aussi vaste que profonde le rend très-propre à résoudre des problèmes beaucoup plus compliqués. Sa réponse à ma question est imprimée dans l'appendix de cet ouvrage <sup>b</sup>. Elle porte en résultat, que Ptolémée établit la différence de longitude entre l'île de Fer et Londres, à vingt degrés, tandis que la différence réelle, suivant les Tables de Maskeline, est de  $17^{\circ} 40' 13''$ . Voilà donc la donnée sur laquelle il faut se régler; et au lieu de  $3^{\circ} 30''$ , que Ptolémée reconnoît entre Londres et Paris, la véritable différence est de  $2^{\circ} 25' 37''$ .

Muni de ces instructions préparatoires, je prends la ville de Nicée sur l'Hydaspe, pour objet de ma première expérience, c'est-à-dire, l'île de Jamad dans le Chelum, d'où j'estime que la flotte mit à la voile pour la première fois.

Ptolémée n'a point Nicée dans ses Tables, mais seulement Bucéphala <sup>c</sup>; toutefois, comme on présume que Bucéphala étoit située sur la rive opposée du fleuve, la différence n'est pas considérable.

Longitude de Jamad, par le major Rennell,  $71^{\circ} 50'$  est de Greenwich;

Longitude de l'île de Fer,  $17^{\circ} 40'$  ouest de Greenwich.

Véritable différence de longitude entre Jamad et l'île de Fer,  $89^{\circ} 30' 0''$ .

Longitude par Ptolémée,  $125^{\circ} 30' 0''$ .

<sup>a</sup> De la Rochette est l'auteur d'un grand nombre de diverses cartes publiées par Faden. Deux de ces cartes sont particulièrement à distinguer, l'une de l'Inde, l'autre de la Propontide. Elles ont placé de la Rochette au rang des premiers géographes modernes. Il en a composé aussi une pour les conquêtes d'Alexandre: je me la serois procurée pour mon ouvrage, si j'avois osé en risquer l'acquisition. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez l'Appendix, n.° II. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voyez Cellarius, tom. II, pag. 529. (N. de l'A.)

« Alexandre voulut, dit d'Anville, qu'en mémoire de son cheval qui avoit pu lui rendre un dernier service en cette journée, une autre ville sur la rive opposée fût nommée *Bucephala*. Il est remarquable de la voir paroître dans la carte itinéraire appelée *Table Théodosienne*, quoique postérieure de sept à huit cents ans, et dans laquelle le nom est *Alexandria Bucefulos*. Le lieu actuel qui peut répondre à Nicée et à *Bucephala*, est ignoré, faute d'une connoissance particulière de ce local. » *Antiq. géogr. de l'Inde*, par d'Anville, pag. 25 et 26. (N. du T.)

La méthode de Gosselin rectifie ainsi l'erreur de ce géographe :

Longitude de Ptolémée,  $125\frac{1}{2}$

$$\begin{array}{r}
 500 \text{ stades.} \\
 62500 \\
 \hline
 250 \\
 \hline
 \text{stades, } 700 \mid 62750 \mid 89 \\
 5600 \\
 \hline
 6750 \\
 6300 \\
 \hline
 450 \\
 60 \text{ minutes.} \\
 \hline
 700 \mid 27000 \mid 38 \\
 2100 \\
 \hline
 6000 \\
 5600 \\
 \hline
 400 \text{ à réduire en secondes. }^a
 \end{array}$$

J'ai pensé que l'on trouveroit ce procédé satisfaisant, et d'autant plus, que j'ai souvent éprouvé le besoin d'y recourir moi-même

<sup>a</sup> La manière dont ce calcul est posé par l'auteur Anglois, est trop compliquée. La méthode suivante paroîtra peut-être plus simple.

$$\begin{array}{r}
 125^{\circ} 30' \\
 500 \\
 \hline
 62500 \\
 250 \\
 \hline
 62750 \mid 700 \\
 6750 \quad 89^{\circ} 38' \\
 450 \\
 60 \\
 \hline
 27000 \\
 6000 \\
 400 \text{ ( Note communiquée au Trad. )}
 \end{array}$$

pour

pour mon instruction personnelle. Je le soumis à Wales : ce savant astronome, remarquant que  $89^{\circ} 38'$  ne donnoient que huit minutes de plus que la véritable différence de longitude, me répondit « que la méthode imaginée par Gossellin pour rectifier l'erreur de Ptolémée, réussissoit merveilleusement ici ; mais qu'il ne se rapeloit pas d'une manière bien positive, si Ptolémée avoit dit en effet quelque part, qu'il prît cinq cents stades pour un degré d'un grand cercle. » J'ai fait, à cet égard, des recherches particulières dans Ptolémée ; toutes ont été sans succès : d'où je suis forcé de conclure que ce qu'a dit Gossellin, il l'a plutôt avancé *par induction* qu'il ne l'a trouvé dans Ptolémée, et qu'il a tiré cette induction d'une comparaison entre la carte plate d'Ératosthène et la carte sphérique de Ptolémée. <sup>a</sup>

## N I C É E.

Longitude par Ptolémée, de l'île de Fer.....	125° 30' 0"
Longitude de Ptolémée, réduite au méridien de Greenwich, et corrigée par la méthode de Gossellin.	89 38 0
Longitude par Rennell.....	89 30 0
Latitude par Ptolémée.....	30 20 0
Latitude par Rennell.....	31 40 0
Latitude par la Rochette.....	31 30 0

<sup>a</sup> Voici quelques-uns des passages du premier livre de la Géographie de Ptolémée, qui ont échappé aux recherches de MM. Vincent et Wales.

Ptolémée, parlant de Marin de Tyr dans le chapitre XI de ses prolégomènes, dit : *Deindè partem unam, qualium est circulus maximus trecentorum sexaginta, quingenta in terrâ constituere stadia, id verò confessis dimensionibus consonum est.* « Marin. . . . » se conforme aux mesures généralement » avouées, quand il dit qu'un degré, c'est- » à-dire, la 360.<sup>e</sup> partie d'un grand cercle » de la terre, contient 500 stades. »

Dans le chapitre X, Ptolémée, voulant corriger la trop grande étendue que Marin avoit donnée à la largeur de la terre, dit qu'il croit devoir placer la région *Agisymba* et le cap *Prasum* sous le parallèle opposé à celui de Méroé : *Hoc est, qui ab æquinoctiali meridiem versùs distat gradibus æqualibus sedecim ac tertiâ unâ cum duodecimâ, stadiis verò octo millibus ac ducentis ferè.* « Sous le parallèle qui est à  $16^{\circ} 25'$  ou » environ 8200 stades au midi de l'équa- » teur. »

Dans le chapitre XIII, où Ptolémée discute plusieurs distances en longitude que



C'est donc à Nicée <sup>a</sup> que nous fixons le départ de la flotte, le vingt-troisième jour d'octobre de l'an 327 avant J. C. J'ai déjà fait connoître, avec d'assez grands détails, quelles furent les vues d'Alexandre lorsqu'il entreprit la navigation pour laquelle il prépara cette flotte; mais les inquiétudes dont son esprit étoit agité, ne se découvrent nulle part davantage que dans la relation d'Arrien <sup>b</sup>, ou dans le langage de Néarque lui-même.

Il redoutoit, dit l'historien, la longueur du voyage, les dangers d'une côte déserte, le risque de manquer de ports, et la difficulté des approvisionnements. Cette seule idée, que la moindre faute pouvoit ternir l'éclat de ses anciens exploits, l'effrayoit: toutefois, le désir de tenter quelque chose de nouveau, d'extraordinaire,

Marin avoit trop étendues, il dit qu'elles doivent être réduites; savoir:

Celle du promontoire Cory à Curura... *stadiorum sexcentorum septuaginta quinque, partis verò unius ferè cum tertiâ; propterea quòd paralleli, per loca hæc, nullo notabili discrimine à maximo differant circulo.* . . . .  
« à 675 stades, ou environ 1° 20', parce »  
» que les parallèles du Cory et de Curura »  
» ne diffèrent pas beaucoup d'un grand »  
» cercle de la terre. »

Celle de Curura à Palura... *stadium quinque millium ducentorum quinquaginta, partium verò decem et semis.* . . . .  
« à 5250 stades, ou 10° 30'. »

Celle de Palura à Sada... *stadium octo millium sexcentorum septuaginta, partium verò decem et septem cum unâ tertiâ.* . . . .  
« à 8670 stades, ou 17° 20'. »

Celle de Sada à Temala... *stadium mille nongentorum et quadraginta, partium verò trium ferè et semis ac unius tertiæ.* . . . .  
« à 1940 stades, ou environ 3° 50'. »

Celle de Temala à la Chersonèse d'Or... *stadium nongentorum, partis verò unius cum quintis quatuor.* . . . . « à 900 stades, ou »  
» 1° 48'. »

Il résulte incontestablement de ces différentes réductions faites par Ptolémée lui-même, qu'il a toujours compté 500 stades pour un degré du grand cercle de la terre: ainsi ce n'est ni par *induction*, ni par esprit de *système*, que Gossellin avoit avancé ce fait généralement connu. J'aurois beaucoup abrégé cette note, si les doutes et les expressions du docteur Vincent ne sembloient jeter de la défaveur sur les bases d'une méthode dont il va néanmoins se servir, et que nos géographes emploient d'ailleurs avec beaucoup de succès. (Cette note, du même auteur que les précédentes, a été communiquée par lui au Traducteur.)

<sup>a</sup> Diodore (*liv. XVII, pag. 234*) prétend qu'elle partit de l'Acesines. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> L'entretien de Néarque avec Alexandre au sujet de la navigation projetée par ce prince, n'a lieu, dans la relation d'Arrien, qu'après que la flotte fut arrivée à Pattala: mais comme Néarque commanda pendant la descente de l'Indus, il est beaucoup plus probable qu'Alexandre consulta cet officier avant de l'avoir nommé pour la première fois, que lorsqu'il exerçoit déjà les fonctions de chef. (N. de l'A.)

finissoit par l'emporter. Mais quel étoit le chef sur lequel il devoit se reposer du soin de commander une pareille expédition ? quel homme seroit capable d'inspirer à ses guerriers la confiance nécessaire, ou de leur persuader qu'en les employant dans une entreprise aussi hardie, on ne les conduisoit pas à leur perte ? « Telles étoient, écrit Néarque, les pensées qui tourmentoient Alexandre, lorsqu'il m'ordonna de venir le trouver, et me consulta sur le choix d'un commandant. — L'un, me dit ce prince, donne pour excuse de son refus, qu'il regarde les obstacles comme insurmontables ; d'autres n'ont pas l'énergie qu'exige un projet de cette importance ; ceux-là ne songent déjà plus qu'aux moyens de retourner dans leur patrie ; beaucoup d'autres ne me conviennent pas par mille raisons particulières. — Quand il m'eut parlé ainsi, continue Néarque, je m'offris moi-même pour être le chef de l'expédition ; je lui promis qu'avec la protection de Dieu <sup>a</sup>, je conduirois heureusement la flotte jusque dans le Golfe Persique, si la mer étoit navigable ; je lui répondis, en un mot, du succès de l'expédition, autant qu'il dépendoit d'un homme d'en assurer la réussite. » Alexandre hésita ; il aimoit Néarque, et ce dévouement si prompt de la part d'un officier chéri de lui, ne pouvoit qu'ajouter à l'admiration qu'il lui avoit inspirée. Mais comment pouvoir se résoudre à exposer un ami si précieux, aux hasards et aux accidens d'un tel voyage ? Néarque persista dans son offre, et supplia le prince de ne pas rejeter ses services. Enfin Alexandre, qui ne l'avoit peut-être consulté que dans l'espoir que son courage le porteroit à se proposer lui-même, céda à ses instances, et le nomma amiral de la flotte. Ce choix répondit à son attente ; car les guerriers destinés à faire partie de l'embarquement, ne considérèrent plus l'expédition comme une entreprise désespérée, du moment où ils surent qu'ils auroient pour chef un homme qui étoit si fort avant dans la faveur

<sup>a</sup> Ἰσθμίου, porte le texte. Arrien étoit disciple d'Épictète. (N. de l'A.)

et dans la confiance d'Alexandre, un homme qu'ils se persuadoient que le roi n'auroit jamais voulu exposer à des dangers inévitables. Une généreuse ardeur remplaça la crainte ; les vaisseaux furent équipés : non-seulement on n'oublia pas le nécessaire, on prodigua le superflu. Les officiers se disputèrent l'honneur de réunir le plus grand nombre de meilleurs matelots, et de les porter au complément le plus effectif<sup>a</sup>. En un mot, on n'envisagea que la perspective du succès, et toute idée de crainte s'évanouit.

L'affaire qui pressoit davantage étoit la nomination des officiers. Il nous en est parvenu une liste qui, évidemment, n'indique pas ceux qui firent le voyage entier, mais bien les noms des chefs qui eurent un commandement temporaire pendant la descente du fleuve. Le nombre monte à trente-trois ; il fait connoître celui des galères<sup>b</sup>. Mais de tous ces officiers, il n'en est pas un seul, si l'on en excepte Archias, dont on puisse affirmer avec certitude qu'il ait été employé dans la navigation autour de la côte.

MACÉDONIENS.

- |  |  |
|--|--|
| <p>1. Héphestion, fils d'Amyntor.<br/>         2. Léonnatus, — d'Eunus.<br/>         3. Lysimachus, — d'Agatocle.<br/>         4. Asclépiodore, — de Timandre.<br/>         5. Archon, — de Clinias.<br/>         6. Démonicus, — d'Athénéé.<br/>         7. Archias, — d'Anaxidotus.<br/>         8. Ophellas, — de Siléus.</p> | <p>9. Timanthes, fils de Pantiades.<br/>         Ces officiers étoient tous citoyens de Pella.<br/>         10. Néarque<sup>c</sup>, fils d'Androtime.<br/>         11. Lampédon, — de Larichus.<br/>         12. Androsthène<sup>d</sup>, — de Callistrate.<br/>         Tous trois, citoyens d'Amphipolis.</p> |
|--|--|

<sup>a</sup> Ἐκπιπρώμετα.

<sup>b</sup> Il est vrai qu'Arrien nous dit, page 236, que les *triacontères* étoient au nombre de quatre-vingts. Mais sous ce nom, qu'il faut sans doute considérer comme un titre général, il classe, suivant toute apparence, les *hémioles*, ou galères à demi-pont. Ces hémioles, au rapport de Gronovius, étoient des vaisseaux à demi-pont : mais Casaubon,

sur Athénée, liv. V, pag. 203, prétend que ces vaisseaux avoient deux rangs de rames depuis l'avant jusqu'au mât, et un seulement depuis le mât de l'arrière. Voyez les notes de Casaubon sur Athénée, pag. 737. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Néarque étoit Crétois de naissance, mais citoyen d'Amphipolis. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Strabon, p. 766, parle d'un Androsthène

13. Cratère, fils d'Alexandre.  
 14. Perdiccas, — d'Orontes.  
 Ils étoient natifs d'Orestes.
15. Ptolémée, fils de Lagus.  
 16. Aristhonoüs, — de Pisée.  
 Natifs d'Éordée.
17. Métron, fils d'Epicharme.  
 18. Nicarchides, — de Simus.  
 Ces deux officiers étoient de Pydne.
19. Attale, fils d'Andromène.  
 Natif de Stymphée.
20. Peucestas, fils d'Alexandre.  
 Il étoit de Mieza.
21. Pithon, fils de Cratéas.  
 D'Alcomène.
22. Léonnatus, fils d'Antipater.  
 D'Égée.
23. Pantauchus, fils de Nicolaiüs.  
 D'Aloris.
24. Mylléas, fils de Zoïle.  
 Natif de Bérée.  
 ( Ici se termine la liste des officiers  
 Macédoniens de naissance. )
25. Médius, fils d'Oxythémis.  
 Il étoit de Larisse en Thessalie.
26. Eumène, fils d'Hiéronyme.  
 Natif de Cardie.
27. Critohule, fils de Platon.  
 Natif de l'île de Cos.
28. Thoas, fils de Ménodore.  
 29. Méandre, — de Mandrogène.  
 Ces deux officiers étoient de Magnésie.
30. Andron, fils de Cabelas.  
 De Téos.
31. Nicoclès, fils de Pasistrate.  
 Né à Soli, en Chypre.
32. Nithadon <sup>a</sup>, fils de Pnytagoras.  
 De Salamis, en Chypre.
33. Magoas <sup>b</sup>, fils de Pharnuches.  
 Perse de naissance.
- Onésicrite d'Astypalée, pilote du  
 vaisseau même que montoit Alexandre.
- Évagoras, fils d'Eucléon, Corin-  
 thien, secrétaire ou commissaire de la  
 flotte.

Au lieu de cette insignifiante nomenclature d'officiers, dont le plus grand nombre n'accompagna certainement pas Néarque autour de la côte, et qui, pour la plupart, ne se trouvent cités que dans cette occasion, il seroit plus satisfaisant pour nous qu'on eût

de Thase, qui s'embarqua avec Néarque; mais il ne dit pas en quelle qualité. J'incline assez à penser que c'est le même Androsthène qui descendit le Golfe Persique pour reconnoître la côte d'Arabie. Voyez Arrien, liv. VII, p. 301. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Nithaphon, selon Gronovius. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Gronovius écrit *Bagoas*. Mais pourquoi! Cet eunuque avoit à peine accompagné l'armée. (N. de l'A.)

conservé ( en supposant toutefois la chose possible ) une liste exacte de ceux qui allèrent reconnoître les premiers la mer des Indes; mais parmi tous ces noms que je viens de mettre sous les yeux du lecteur, les deux seuls qui se présentent de nouveau dans la suite de la relation, sont ceux d'Archias et d'Onésicrite.

Si le journal entier de Néarque nous a été transmis par Arrien, nous sommes un peu fondés à faire un reproche au commandant de cette mémorable expédition, de ce qu'en rappelant avec soin tout ce qui pouvoit contribuer à sa gloire personnelle, il n'a pas sauvé de l'oubli les noms de ses braves compagnons. Héphestion, Léonatus, Lysimachus, Ptolémée, Cratère, Attale, Peucestas, et sans doute beaucoup d'autres comme eux, n'eurent, selon toute vraisemblance, qu'un commandement honoraire ou momentané; et le silence de Néarque à l'égard des autres jette quelque incertitude sur le reste du catalogue. Nulle part, non plus, nous ne trouvons des renseignemens précis sur le nombre de vaisseaux ou d'hommes qui accompagnèrent cet officier jusqu'à la fin du voyage. Si nous supposons que les vaisseaux de guerre étoient seuls propres à faire le service, les trente galères purent contenir deux à trois mille hommes<sup>a</sup>. Mais cette évaluation, et du nombre des galères et de celui des hommes, est fort incertaine; et, dans le fait, on la trouvera portée trop haut, si l'on considère le peu de ressources que la flotte réussit à se procurer<sup>+</sup> durant le voyage, et l'impossibilité de distinguer les gens de guerre des gens de mer.

Les matelots furent pris parmi des Phéniciens, des Égyptiens, des Cypriens, des Ioniens, des naturels des îles de l'Hellespont et de la Mer Égée, qui avoient accompagné l'armée ou comme

<sup>a</sup> Peut-être mon évaluation de ce nombre est-elle trop forte, tant ici que dans le voyage (voyez Kokala); car la flotte entière, y compris les bâtimens de transport, ne contenoit que huit mille hommes de

troupes. Je n'ai aucune donnée positive pour calculer le nombre des matelots. A d'autres époques, il est vrai, dix-huit cents hommes de cavalerie et dix mille fantassins furent embarqués. (N. de l'A.)

militaires, ou dans des vues et pour des spéculations de commerce. Il est même assez raisonnable de supposer que plusieurs des naturels furent employés en qualité de rameurs, soit qu'on les y eût déterminés par l'espoir de quelques avantages, soit qu'on eût eu recours à la force pour les y contraindre; car, en général, les Grecs réservoient ce genre de service pour les esclaves, ou pour les hommes de la classe la plus voisine de l'esclavage, comme n'exigeant guère autre chose que la force du corps.

La flotte avoit été construite ou rassemblée sur l'Indus. Une partie étoit arrivée par terre jusqu'à l'Hydaspe. Les historiens évaluent le nombre des vaisseaux à deux mille <sup>a</sup>, en y comprenant les bâtimens de toute espèce, depuis la galère jusqu'à l'allége. J'ai déjà rendu compte des moyens par lesquels Alexandre réussit à équiper une pareille flotte; et quant au succès avec lequel on en transporta une grande partie d'un fleuve à l'autre, il ne paroîtra point extraordinaire à ceux qui savent comment le même transport se fait à l'isthme de Corinthe, ou qui considéreront qu'Alexandre étoit à la tête de cent vingt mille hommes <sup>b</sup>; que les trésors qu'il possédoit, les alliances qu'il avoit contractées, les nations qu'il tenoit dans sa dépendance ou qui lui payoient des tributs, suffisoient pour assurer à ce conquérant les services de tous les naturels habitans du pays, dès l'instant où ils lui devenoient nécessaires.

Le voyage jusqu'à l'embouchure du fleuve nous offre plutôt la description d'un triomphe, que celle d'une marche d'armée. La grandeur énorme des vaisseaux, la conduite des chevaux à bord <sup>c</sup>,

<sup>a</sup> Dont huit cents vaisseaux de guerre et de transport. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Nous devons supposer qu'il fallut employer des moyens extraordinaires; car l'espace entre l'Indus et l'Hydaspe est estimé avoir une étendue de soixante-huit coss, ou d'environ cent trente milles. A la vérité, on pourroit diminuer cette distance

en descendant l'Indus; mais nous n'avons point de donnée pour savoir de combien on l'abrégeroit. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Il est assez probable qu'Alexandre avoit monté sa cavalerie avec des chevaux du Panje-ab. Ces chevaux sont aussi bons que des Irakies, c'est-à-dire, que des chevaux Persans. Voyez l'Ayeen Akbary. (N. de l'A.)

le nombre des hommes occupés sur la flotte, la pompe d'un tel spectacle, tout concouroit à attirer les Indiens en foule sur les rives du fleuve. Le son des instrumens, le cliquetis des armes, les ordres donnés par les officiers, le chant cadencé des musiciens <sup>a</sup>, les réponses <sup>b</sup> des matelots, le jeu des rames, et ces sons divers répercutés souvent par les montagnes qui formoient la côte et qui sembloient comme suspendues; voilà la scène majestueuse dont les historiens présentent à notre imagination le tableau, et dont les détails se ressentent évidemment de la relation laissée par des hommes qui eurent la gloire de participer à ce magnifique triomphe.

Arrien nous a donné la largeur de l'Hydaspe et de plusieurs autres rivières qui se joignent à l'Indus; mais il nous apprend que Ptolémée est son autorité pour établir celle de l'Acesines seulement. Il estime la largeur de ce fleuve, de quinze stades <sup>c</sup>; celle de l'Hydaspe, de vingt <sup>d</sup>. Quant à l'Indus, dit-il, le terme moyen de sa largeur étoit de quarante stades; il n'en avoit que quinze aux endroits où son lit est le plus resserré. Arrien ajoute que, dans son cours depuis le confluent de l'Acesines jusqu'au Delta de Pattala <sup>e</sup>, l'Indus étoit large de cent stades, et plus bas, vers la mer, de deux cents. De quelque étendue qu'on suppose le stade, cette estime est sans contredit exagérée; et les différentes évaluations que Strabon nous a transmises <sup>f</sup>, répandent beaucoup d'incertitude sur la matière. La plus grande largeur de l'Indus, suivant lui, étoit de cent stades; la moyenne, de cinquante; la moindre, de sept: d'où il résulte, en toute évidence, que ceux qui ont supposé une

<sup>a</sup> Κελευσαι. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> C'est ainsi que Gronovius rend le mot βουη. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Page 222.

<sup>d</sup> Page 239.

<sup>e</sup> « A Pattala, dit le respectable et savant Rollin, l'Indus se separe en deux larges bras, et forme une île semblable au Delta

du Nil, mais beaucoup plus grande; et c'est ce qui a fait appeler ainsi la ville que je viens de nommer: car selon Arrien, *Pattala* signifie dans la langue Indienne la même chose que *Delta* dans la langue Grecque. » Histoire ancienne, VI.<sup>e</sup> vol. de l'édition in-12, pag. 623. (N. du T.)

<sup>f</sup> Liv. XV, pag. 700. (N. de l'A.)

différence

différence aussi considérable que l'est celle de sept à cent, ou n'employoient pas le même stade, ou ne mesurèrent pas le fleuve au même temps de l'année. Mais il est remarquable que, s'il faut entendre du stade Olympique <sup>a</sup> ce que nous dit Strabon relativement aux endroits où le fleuve a le moins de largeur, son évaluation s'accorde, à peu de chose près, avec celle que Forster a faite de la largeur de l'Indus au-dessus d'Attock, où il le traversa, et qui est des trois quarts d'un mille Anglois <sup>b</sup>. Forster passa l'Indus au mois de juillet, c'est-à-dire, à l'époque où les pluies devoient avoir commencé sur les montagnes, quoiqu'elles n'eussent pas gagné encore la partie la plus basse du pays. Si donc nous admettons que ces pluies eussent grossi, jusqu'à un certain point, les eaux du fleuve, nous trouverons une correspondance extraordinaire entre l'estime de l'auteur ancien et l'évaluation du voyageur moderne. Il seroit heureux que nous pussions réduire avec autant de facilité les calculs d'Arrien; mais le stade même de cinquante-une toises, de d'Anville, doit nous manquer ici. En effet, quinze stades donneroient à l'Acesines une largeur de près d'un mille; vingt stades porteroient celle de l'Hydaspe à un mille et un quart; quarante feroient supposer celle de l'Indus de deux milles et demi au-dessus du confluent; cent stades l'éleveroient à six milles et un quart entre le confluent et Pattala; enfin, deux cents la détermineroient à douze milles et demi vers la fin du cours du fleuve. Sont-ce les exagérations des Macédoniens, ou les débordemens de l'Indus, qui ont donné lieu à des évaluations aussi énormes! Ce qui laisseroit croire que c'est plutôt la circonstance des débordemens du fleuve, c'est une autre extravagance d'Onésicrite, rapportée par Strabon. Il dit que l'Indus monte de quarante pieds, dont vingt jusqu'à ses bords, et vingt au-dessus. Mais par malheur pour cette assertion, la flotte quitta Nicée dans le mois d'octobre,

<sup>a</sup> De huit au mille Romain. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Rennell, pag. 109. (N. de l'A.)



époque à laquelle le volume des eaux du fleuve, qu'avoient augmenté les pluies, doit commencer à diminuer; et elle arriva à Pattala en juillet de l'année suivante, avant que l'effet des pluies du solstice eût pu se faire sentir dans la partie plus basse de la rivière. Selon Tieffenthaler et l'auteur de l'Ayeen Akbary, l'Indus, entre Moultan et Tatta, est resserré dans un lit étroit (comparativement parlant), mais très-profond; et le capitaine Hamilton assure que sa largeur, à Tatta, n'excède pas un mille<sup>a</sup>. Il faut, par conséquent, abandonner le calcul d'Arrien, à moins que nous n'accordions beaucoup pour les débordemens du fleuve. Le langage même que tient cet historien au moment où il parle d'une largeur de cent stades, semble justifier ce que je dis ici; car il ajoute: « C'est là sa largeur dans les endroits où ses eaux ont une plus vaste étendue<sup>b</sup>. » Quelque justice qu'il y ait, en général, à louer l'exactitude d'Arrien, il faut pourtant convenir qu'il s'est fait ici le copiste de narrateurs pour lesquels l'exagération a eu des charmes, ou qui ont goûté du plaisir à éveiller dans l'imagination de leurs lecteurs toutes les grandes idées qui pouvoient la frapper davantage, en leur présentant la description, non pas de ce que les personnes embarquées sur la flotte avoient vu pendant le voyage, mais de ce qu'elles auroient pu voir à une autre époque de l'année.

<sup>a</sup> Il est très-possible que le lit de l'Indus, depuis Lari-Bundar jusqu'à Tatta, soit moins large aujourd'hui, qu'il ne l'étoit autrefois; car les bouches de ce fleuve tendent toutes à s'obstruer à la longue. Il y a grande apparence qu'Hamilton fait un calcul juste. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Καὶ ὑπὲρ τὴν ἑκατὸν πύχον ἵνα περιμυιάζει μᾶλλον. « Peut-être plus de cent stades à » l'endroit de sa plus grande largeur. »

De tout cela il semble raisonnable de conclure que la cause de ces variations dans le calcul de la largeur de l'Indus (variations qui, suivant la remarque de

Strabon, se renferment entre sept et cinq cents stades), est la différence des endroits où ceux qui ont donné leurs évaluations, ont vu le fleuve plus ou moins loin de sa source. Voyez Arrien, liv. V, pag. 200. Ctésias, si toutefois cet écrivain doit être considéré comme une autorité, dit que l'Indus a quarante stades de largeur dans les endroits où son lit est le plus resserré, et cent stades dans ceux où il a le plus d'étendue, mais qu'en général on peut fixer un terme moyen entre ces deux largeurs. (N. de l'A.)

La largeur moyenne de l'Hydaspe est indiquée là où nous nous serions assurément attendus le moins à la trouver établie ; c'est dans Quinte-Curce : il dit qu'elle est de quatre stades, ou d'un demi-mille. Et si nous admettons avec Forster, que celle de l'Indus au-dessus d'Attock fût de trois quarts de mille dans un temps de l'année où ses eaux n'étoient pas encore beaucoup grossies par les pluies, c'est établir une proportion très-raisonnable que de donner à l'Hydaspe un demi-mille de largeur, dans une saison où l'on peut supposer que l'augmentation du volume de ses eaux, occasionnée par ces mêmes pluies, n'a pas entièrement cessé.<sup>a</sup>

Alexandre s'embarqua sur ce fleuve à Nicée, emmenant avec lui les Hypaspistes, les soldats Agriens, les archers et la cavalerie royale<sup>b</sup>. Cratère marchoit à la tête d'un autre corps de troupes sur la droite, ou du côté occidental du fleuve<sup>c</sup>, tandis qu'Héphestion en commandoit un troisième sur la rive orientale. Un quatrième détachement sous les ordres de Philippe, satrape ou gouverneur du pays situé à l'ouest de l'Indus, suivoit à trois jours de distance, et formoit l'arrière-garde. Les troupes commandées par Héphestion étoient infiniment plus nombreuses que toutes les autres ; deux cents éléphants augmentoient encore ses forces. Alexandre lui avoit prescrit de joindre Cratère, et de réduire sous sa domination le territoire de Sopithès<sup>d</sup>, qui paroît avoir

<sup>a</sup> Il est digne de remarque que le même Quinte-Curce, en parlant de ce fleuve, emploie les expressions suivantes : *Profundo alveo, — stagnantibus aquis, — occultis saxis, — sine vado, — in medio amne insulæ crebræ, — una insula amplior cæteris* ; toutes circonstances qui s'accordent ensemble, et dont la dernière est conforme à ce que dit Arrien, quoique Diodore n'en ait point fait mention. Voyez Quinte-Curce, vol. II, pag. 653. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ἀγμια ἰππέων, expression qui n'a pas un sens fixe et précis dans Arrien : elle

signifie, tantôt tous les compagnons du roi, ἐπαῖροι, tantôt ἰλή βασιλική, la troupe royale. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voyez la note de Gronovius, à l'endroit où il est question de la division des forces, pag. 333. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Strabon et Quinte-Curce confondent, l'un et l'autre, Sopithès avec les Cathéens. La position de ces derniers est connue ; ils occupoient le pays entre l'Hydraotes et l'Hyphasis au sud de Lahore. Arrien fait deux peuples différens de la nation que gouvernoit Sopithès, et de celle des Cathéens.

occupé l'angle entre la jonction de l'Hyphasis et de l'Acesines. Ayant ainsi distribué ses forces de terre, Alexandre descendit le fleuve pendant trois jours, jusqu'à un lieu où la flotte resta en station. Il fit deux haltes de plus, pour donner aux troupes le temps de le rejoindre; et continuant alors sa navigation durant cinq autres jours <sup>a</sup>, il arriva au confluent de l'Hydaspe et de l'Acesines <sup>b</sup>. La flotte nous est représentée comme disposée par divisions, entre lesquelles les ordres du roi recommandoient d'observer une distance convenable, afin d'éviter toute confusion; des mesures étoient prises pour que les progrès de la flotte fussent réglés sur la marche de l'armée. En ne perdant pas de vue que tel étoit l'objet d'Alexandre, à peine pouvons-nous jeter les yeux sur la carte, sans être frappés de la coïncidence parfaite de ces circonstances avec la géographie locale. La distance, depuis la pointe la plus basse de Jamad jusqu'au confluent, est de soixante à soixante-dix milles <sup>c</sup>: et avec trois armées qui s'avançoient en divisions séparées; dont les mouvemens étoient embarrassés par les trésors de toute espèce qu'elles avoient conquis, et qu'elles traînoient à leur suite; qui se voyoient dans la nécessité de frayer des routes ou de les chercher, toujours correspondantes aux détours du fleuve; avec trois semblables armées, dis-je, huit ou dix milles d'une ligne droite sont bien équivalens à la distance de la marche de chaque jour sur les routes qu'elles

Mais si Sopithès étoit établi à l'angle entre l'Hydraotes et l'Hyphasis, il fallut qu'Héphestion passât les deux rivières pour les atteindre. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Le major Rennell suppose que la flotte n'employa que cinq jours en tout pour se rendre de Nicée au confluent des deux rivières. (N. de l'A.)

Rollin l'a présumé de même. « La flotte, dit-il, arriva le *cinquième jour* au confluent de l'Hydaspe et de l'Acesines. » Et cette phrase suit immédiatement celle où il

parle du départ de Nicée. *Voyez son Histoire ancienne, vol. VI, pag. 611.* (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Arrien, d'après Mégasthène, dit, à *Cambistholi* ou à *Astroba*. Lequel des deux! c'est ce qu'il semble difficile de déterminer. *Voyez cet historien, pag. 317.* (N. de l'A.)

<sup>c</sup> I.<sup>ère</sup> édition de la carte de Rennell, *pag. 75*; II.<sup>e</sup>, *70.* — De la Rochette, *pag. 57.* (N. de l'A.)

tenoient. Pline écrit que la flotte descendit le fleuve en faisant six cents stades par jour. Quinte-Curce <sup>a</sup> dit expressément dans cette partie du voyage, qu'elle n'en faisoit que quarante. Freinshémus, pour concilier deux récits où la contradiction est aussi manifeste, suppose quatre cents stades <sup>b</sup>. Mais si soixante-quinze ou cinquante milles sont trop, et cinq milles pas assez, il faut bien que nous cherchions un autre moyen de nous éclairer. Je sais, comme le major Rennell l'observe du Gange, qu'une navigation de cinquante à soixante milles par jour est facile, lorsque le fleuve est enflé par les pluies <sup>c</sup>: mais la flotte devoit se régler sur les mouvemens de l'armée, et alors il devient impossible d'admettre une navigation aussi rapide. Quarante stades, ou cinq milles par jour, pendant huit jours consécutifs, ne donnent, à la vérité, que quarante milles; mais un nombre trop bas nous convient mieux ici qu'un calcul porté trop haut; et s'il étoit permis de retourner les chiffres de Quinte-Curce, et de lire LX au lieu de XL <sup>d</sup>, soixante stades par jour, durant les huit jours dont il s'agit, produisent soixante milles, distance qui ne diffère pas beaucoup de celle établie sur la carte corrigée de Rennell, qui, de plus, s'accorde avec les probabilités, et correspond avec les progrès ordinaires de la marche d'une armée en pareille circonstance. <sup>e</sup>

<sup>a</sup> Vol. II, pag. 691.

<sup>b</sup> En lisant *quadringenti* pour *quadraginta*. Voyez Quinte-Curce, *loco cit.* (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Le même major Rennell, d'après son itinéraire latin, suppose qu'une barque sur l'Indus ne mettoit qu'un jour à faire vingt milles. Il estime encore qu'elle n'en employoit également qu'un à faire trente-huit milles en descendant le fleuve. *Second Mémoire*, pag. 290. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> C'est là une conjecture de ma part, qui n'est point autorisée par le texte de Quinte-Curce, tel que nous l'ont donné

Freinshémus et Snakenborck; car l'un et l'autre lisent *quadraginta* en toutes lettres. Ils ne nous disent pas si les manuscrits qu'ils ont suivis, portent les chiffres XL. Mais ceux qui sont versés dans la connoissance des chiffres Grecs ou Latins, sauront ce qu'il faut accorder ici au besoin de corriger le texte de leurs éditions. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> La marche de Tymour depuis Jamad jusqu'au confluent, par la même route que dut tenir le détachement sous les ordres d'Héphestion, nous est décrite de la manière suivante, dans le troisième volume de

L'Hydaspe et l'Acesines, à leur confluent, sont poussés avec force dans un canal trop étroit pour recevoir les deux fleuves ainsi réunis. La violence du choc de leurs eaux, causée par les revolins qui les agitent, produit nécessairement une tourmente affreuse. Cette circonstance a été pour Quinte-Curce une excellente occasion d'exercer son éloquence ampoulée. Le langage plus mesuré d'Arrien, en même temps qu'il nous donne une idée juste du fait en lui-même, satisfera davantage le lecteur qui préfère la vérité aux écarts romanesques d'une imagination brillante.

A l'endroit où ces deux rivières se joignent, dit Arrien, un canal très-étroit reçoit leurs eaux. L'onde, ainsi resserrée, tourbillonne avec violence, et présente un spectacle terrible à contempler. Ses mugissemens ont quelque chose d'effrayant : vous les entendez déjà long-temps avant d'arriver au lieu de cette scène imposante. Lorsqu'Alexandre approcha du confluent, ni lui, ni personne sur la flotte n'ignoroit cette circonstance particulière : toutefois, quand on ne se trouva plus qu'à une certaine distance, et que les oreilles furent frappées du bruit des eaux, les rames s'arrêtèrent entre les mains des matelots; les musiciens étonnés suspendirent leurs chants. Mais à mesure que le courant rapprochoit la flotte du redoutable confluent, les officiers rappelèrent les uns et les autres à leur devoir : ils enjoignirent aux matelots de déployer la plus grande vigueur, afin que les vaisseaux ne restassent point engagés dans les

Cheref-eddin, pag. 52, traduct. de Petis de la Croix :

« Après avoir achevé heureusement l'affaire de Chehabeddin, l'on marcha *cinq ou six jours*, au bord du fleuve Jamad [l'Hydaspe], et. . . . on alla camper sur le bord de la rivière de Genave [l'Acesines], à une forteresse, vis-à-vis de laquelle se fait le confluent de la rivière de Jamad avec celle de Genave [c'est-à-dire, de l'Hydaspe avec l'Acesines]. »

Cinq ou six jours de marche d'une armée Tartare avec un objet en vue, égalent bien les huit jours donnés aux Macédoniens, dont l'armée s'avançoit en trois divisions, l'une desquelles étoit détachée pour une expédition sous les ordres d'Héphestion.

Le lord Cornwallis, dans sa marche de Bangaloor à Seringapatam, faisoit environ neuf à dix milles par jour. Voyez la carte du major Dirom. (N. de l'A.)

tourbillons, mais qu'au contraire ils pussent passer à travers, à force de rames. Il arriva que les bâtimens de transport, à raison de leur construction, éprouvèrent très-peu de dommage, en cédant à l'impétuosité du revolin. Les gens qui étoient à bord de ces bâtimens, en furent quittes pour une vive alarme : mais les galères, que leur longueur et leur tranchant rendoient moins propres à courir un danger de cette nature, eurent beaucoup à souffrir ; quelques-unes même, qui avoient deux rangs de rames, pour l'un desquels la manœuvre devenoit singulièrement difficile, attendu qu'il étoit presque à fleur d'eau, furent exposées au péril le plus imminent. Quoi qu'il en soit, le navire que montoit Alexandre, fut assez heureux pour gagner une pointe saillante de la côte à droite, et se trouva ainsi à couvert de la violence du courant <sup>a</sup> ; mais ce prince eut la douleur de voir deux de ses vaisseaux couler à fond, et ce ne fut qu'avec peine qu'on parvint à sauver les gens de l'un et de l'autre équipage qui savoient nager. Une grande partie des galères ayant été très-maltraitée, le besoin qu'elles avoient d'être réparées, força la flotte à s'arrêter quelques jours en cet endroit. Pendant qu'on travailloit à les remettre en bon état, Héphestion, Cratère et Philippe effectuèrent la réunion de leurs forces respectives.

Alexandre ne tarda pas à donner des ordres pour que le corps de Polysperchon <sup>b</sup>, les archers à cheval et la division de Philippe avec les éléphants, fussent transportés sur l'Hydaspe, et s'avancassent sous le commandement de Cratère. Lui-même débarqua avec une partie de ses troupes, et ravagea le territoire voisin, à l'effet d'empêcher que les Malliens, qu'il alloit attaquer, reçussent aucun secours. Il revint ensuite sur ses pas, avant que la flotte se fût mise en mouvement ; et enjoignant à Néarque de descendre le

<sup>a</sup> Les vagues qui se forment en ce lieu, le font paroître une mer agitée. V. Cherefeddin, *voï.* III, pag. 52, traduction

de Petis de la Croix. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Τὴν Πολυσπέρχοντος τάξιν ; c'étoit une partie de la phalange Macédonienne. (N. de l'A.)

fleuve durant trois jours, il forma de nouveau son armée en trois divisions, ordonna à Héphestion de prendre cinq jours d'avance, à Ptolémée de le suivre à la distance de trois jours de marche dans son arrière-garde, et leur prescrivit à tous deux, ainsi qu'à Cratère, de rejoindre la flotte au confluent de l'Acesines et de l'Hydraotes, tandis qu'à la tête d'une quatrième division il entreroit lui-même dans le pays des Malliens. Ce fut dans cette expédition, remarquable par divers événemens qui ne sont point de mon sujet, que ce héros fut blessé en assiégeant une petite forteresse des Malliens. Lorsqu'on considère la situation du territoire de cette tribu, il semble assez naturel de penser que c'est le même pays que la célèbre province ( ou soobah ) qui tire son nom de Moultan, ville bien connue tant en Europe que dans l'Inde, à raison de sa position et de son commerce.

## M O U L T A N.

L O N G I T U D E.		L A T I T U D E.	
De Greenwich par Rennell.	70° 40'	Par Ptolémée. . . . .	31° 15'
Ajoutez, de l'île de Fer. . .	17 40	Par Rennell . . . . .	29 50
	<hr/> 88 20	Par le géographe Turc . . .	29 30
De l'île de Fer, par Ptolémée.	127 0	D'Etval . . . . .	29 40. <sup>a</sup>
De Ptolémée, corrigé par			
Gosselin. . . . .	98 4		

Suivant l'ordre dans lequel Ptolémée a tracé les rivières du Panjab, Caspira sur le Rhuadis devrait être Moultan sur le Ravee: mais alors sa latitude est fort erronée; car ce géographe place Caspira au nord de Bucéphala, tandis qu'elle est près d'un degré au sud<sup>b</sup>. L'estime précédente se trouve conséquemment exposée à toutes les objections auxquelles cette erreur peut donner lieu.

<sup>a</sup> Voyez Otter, tome I.<sup>er</sup>, pag. 107. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez Ptolémée, pag. 171, et la Carte d'Asie, de Mercator, tab. X. (N. de l'A.)

Quoi qu'il en soit, la forteresse au siège de laquelle Alexandre reçut une blessure, n'étoit pas la capitale; car elle est aussi incontestablement au nord de l'Hydraotes, que Moultan est au sud. C'est ce qu'a remarqué le major Rennell, avec son exactitude accoutumée<sup>a</sup>. D'ailleurs, le témoignage d'Arrien est positif. Cet historien dit en effet qu'Alexandre, après avoir passé l'Hydraotes, revint sur ses pas, et le traversa de nouveau à la poursuite de l'ennemi qui fuyoit devant lui, et qui finit par aller se jeter dans cette forteresse d'où fut décoché le trait qui le blessa. Il convient d'observer ici que les limites assignées à la province de Moultan par l'Ayeen Akbary, se trouveroient correspondre avec celles que l'auteur Grec donne au territoire des Malliens. En effet, lorsqu'Abou'l Fazil<sup>b</sup> écrit que le Pergunnah de Shoor<sup>c</sup> joint les limites de Moultan au nord, il montre évidemment que ce soobah s'étend jusqu'au nord du Ravee ou Hydraotes, et comprend, par conséquent, la partie déterminée comme le lieu où étoit située cette forteresse des Malliens.

Tandis qu'Alexandre étoit engagé dans cette expédition, la flotte avoit atteint le confluent de l'Acesines et de l'Hydraotes<sup>d</sup>. Aussitôt que l'état de sa blessure permit qu'il fût transporté, il descendit le second de ces fleuves dans une galère. Les vives acclamations avec lesquelles ses troupes le reçurent, lui offrirent une récompense bien flatteuse des dangers qu'il avoit courus. Ce prince, au reste, parut si peu honteux de la témérité qu'il avoit montrée en exposant ainsi sa personne, qu'on assure qu'il honora

<sup>a</sup> Second Mémoire, pag. 97. Le major Rennell place cette forteresse sans nom à dix milles de distance du confluent de l'Hydraotes et de l'Acesines, au-dessous de Tolomba. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Vol. II, pag. 136.

<sup>c</sup> Shoor est situé sur le Chen-ab ou Acesines, près de l'endroit où cette rivière se réunit au Chelum ou Hydaspes. Voyez, à

l'appui de ce que je dis ici de Shoor, le second volume de l'Ayeen Akbary, page 100. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Alexandre ne débarqua pas précisément à l'endroit où s'opère la jonction des deux fleuves, mais au camp d'Héphestion, sur l'Hydraotes, à peu de distance plus haut. Voyez Arrien, pag. 252. (N. de l'A.)



depuis d'une faveur particulière un soldat Béotien qui, dans son dialecte grossier, lui appliqua sans hésiter ce vers d'un poète tragique, dont le sens est que « Celui qui veut s'immortaliser par de hauts faits, doit beaucoup souffrir. »

Alexandre fut rejoint en cet endroit par les autres divisions de l'armée; et tandis qu'on travailloit à guérir sa blessure, les Malliens, humiliés alors par des défaites réitérées, vinrent lui apporter les assurances de leur soumission. Une députation des Oxydraques se rendit également auprès de lui, pour lui offrir, au nom de cette nation, de devenir ses tributaires, et de lui fournir des secours d'armes et de soldats.

Les Oxydraques, et par leur nom, et par la situation de leur territoire, correspondent avec le district appelé encore aujourd'hui Outche, lequel est compris dans le soobah de Moultan, et occupe l'angle formé par la jonction du Chen-ab ou Acesines<sup>a</sup> avec l'Indus. Il y a, suivant moi, un rapport assez singulier entre ce qu'Arrien dit de ces peuples, qu'il nous représente comme distribués en plusieurs cantons séparés, dont chacun est présidé par ses magistrats<sup>b</sup>, et le langage des modernes, qui les distinguent jusqu'à ce jour par le nom commun des sept villes d'Outche<sup>c</sup>. Ces circonstances locales, restées les mêmes pendant la durée d'un si grand nombre de siècles, en même temps qu'elles prouvent la véracité des historiens anciens, ont quelque chose de satisfaisant pour l'homme qui se livre à des recherches de cette nature.

Il falloit que la tribu des Oxydraques fût dans un état très-florissant; car elle fournit à Alexandre mille hommes de troupes

<sup>a</sup> L'Ayeen Akbary, vol. II, pag. 136. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ἡγεμόνες τῶν πόλεων, ἕ οἱ νομάρχαι. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voyez Tieffenthaler, vol. I.<sup>er</sup> pag. 118,

et la carte de la Rochette. Peut-être l'orthographe du nom *Outche* est-elle *Owj*, ou *Oudj*. Voyez l'Ayeen Akbary, vol. II, pag. 100. (N. de l'A.)

et cinq cents chariots <sup>a</sup>. Son territoire, ainsi que celui des Malliens, fut réuni au gouvernement de Philippe. Tandis que l'armée séjournoit dans ce pays, on s'étoit occupé de construire plusieurs vaisseaux de plus; dix-sept cents chevaux avoient été embarqués avec dix mille fantassins et un corps d'infanterie légère; et cette autre armée avoit reçu l'ordre de descendre jusqu'au confluent de l'Acesines avec l'Indus. C'est ici qu'Arrien fait mention de la jonction de l'Hyphasis avec l'Acesines, avant que ce fleuve se jette dans l'Indus; mais il n'indique pas (et en cela il manque à son attention ordinaire) l'endroit où s'opère positivement leur jonction, de même qu'il ne marque pas non plus l'arrivée de la flotte au confluent de ces rivières, comme il le fait à l'égard des autres confluents qui précèdent et qui suivent. Une telle omission nous autorise à douter du fait; et quoique la Rochette ait supposé, d'après Arrien et Tieffenthaler, que la réunion du Biah et du Setledj avec le Chen-ab a lieu avant que ce fleuve rencontre l'Indus, toujours y a-t-il de très-bonnes raisons pour adopter l'opinion du major Rennell, qui fait arriver directement dans l'Indus ces deux rivières réunies en une seule, sans les conduire d'abord dans le Chen-ab. L'Acesines se trouve de même conserver ici son nom après avoir reçu ces diverses rivières, particularité conforme à ce qu'observe Tieffenthaler du Chen-ab moderne.

La ville de Moultan, jadis appelée Mulatran, qui donne son nom à cette province, et qui est située au sud du Ravee ou Hydraotes, passe pour l'une des plus anciennes de l'Inde. Elle a une citadelle, et un mur de brique auquel on donne quatre milles de circonférence <sup>b</sup>. La chaleur du climat est extrême; le sol consiste

<sup>a</sup> Il me paroîtroit plus convenable de lire πεντακοντά [cinquante], que πεντακόσια [cinq cents]: mais rien ne prouve qu'il y ait ici erreur. Toutefois, le nombre est extravagant. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Tieffenthaler, *vol. I.<sup>re</sup>, pag. 115*. Ses milles sont toujours des coss; au moyen de quoi nous pouvons admettre que la ville a sept ou huit milles de circonférence. (N. de l'A.)

en un sable brûlant, rarement humecté par la pluie. Un bras ou canal du Ravee, désigné sous le nom de Monan, s'étend à un coss de distance de la ville; le Ravee lui-même n'en est éloigné que de deux coss, et l'Indus de douze ou quatorze. La jonction du Ravee et du Chen-ab se fait à vingt-cinq milles de distance <sup>a</sup>; celle du Chen-ab et de l'Indus, à quatre-vingts milles <sup>b</sup>. Il ne seroit pas impossible qu'une ville des Malliens eût occupé cette position du temps d'Alexandre; mais, assurément, ce n'étoit pas comme capitale, ni même comme une place importante; car les Macédoniens étoient plus disposés à exagérer la puissance des villes qu'ils soumettoient, qu'à la diminuer. Mais les circonstances locales ne contrarient aucunement l'opinion que la ville dont il s'agit fût une de ces forteresses <sup>c</sup> qu'Alexandre vint attaquer lorsqu'il eut traversé pour la première fois l'Hydraotes, et avant qu'il eût repassé ce fleuve jusqu'au lieu où il fut blessé.

En partant du confluent de l'Hydraotes avec l'Acesines, la flotte descendit vers un autre stationnement, et s'arrêta au point où l'Acesines joint à l'Indus et ses propres eaux, et toutes celles dont les autres rivières lui apportent le tribut. Là, elle attendit l'arrivée de Perdicas, occupé jusqu'alors à réduire les Abastaniens. La soumission d'une autre tribu, nommée celle des *Ossadiens*, avoit été reçue par une partie de la flotte qu'on avoit construite à Xathra, et qui descendit l'Indus dans le temps même qu'Alexandre descendoit l'Acesines. Sur Xathra, et les deux tribus des Abastaniens et des Ossadiens, nous n'avons rien qui puisse guider nos recherches; l'histoire ne fait mention que de leurs noms. Ce silence, à l'égard de Xathra particulièrement, est d'une conséquence grave; car il y a toute raison d'en conclure que ces vaisseaux qui descendirent alors l'Indus, étoient une partie de la

<sup>a</sup> La Rochette. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Soixante-cinq milles suivant Rennell. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Peut-être est-ce de celle-là qu'il faut entendre le *βραχμάνων πινά πόλιν* dont parle Arrien, pag. 242. (N. de l'A.)

flotte construite dans l'origine sur ce fleuve, et qu'Alexandre y avoit laissée lorsqu'il transporta l'autre partie par terre jusqu'à l'Hydaspe. Arrien parle de cette division comme consistant en galères et en bâtimens de transport nouvellement construits ; mais il est difficile de croire que la flotte avoit été transportée toute entière par terre <sup>a</sup> : il paroît, au contraire, très-probable que la partie laissée en arrière avoit été augmentée à Xathra. Si l'histoire nous offroit quelque donnée pour asseoir la position de Xathra sur l'Indus, nous aurions la satisfaction de connoître toute l'étendue de la route sur laquelle ce transport fut effectué : mais Xathra n'est nommé que par Arrien ; il n'en est pas question dans Ptolémée, Strabon, Diodore ni Quinte-Curce.

Au confluent de l'Acesines avec l'Indus, Alexandre fixa l'établissement d'une nouvelle ville. Nous n'en trouvons aucune trace dans les récits des voyageurs modernes ; mais il est naturel de conjecturer qu'elle dut tirer de grands avantages de sa situation. Une ville bâtie en cet endroit, participeroit nécessairement à tout le commerce qui remontoit l'Indus, pour être distribué par le moyen des différentes sources plus élevées, depuis Qandahâr et Kâboul à l'ouest, jusqu'à Tchamoo, et peut-être jusqu'au Thibet à l'est, étant le centre où tous ces fleuves viendroient se réunir. La ville en question retireroit, par une conséquence nécessaire, des avantages proportionnés, du commerce qui descendoit jusqu'à la côte. Les historiens n'ont point remarqué toute la sagesse et la prévoyance de ce choix pour la position de cette autre Alexandrie (car, sans doute, tel étoit son nom) : les princes Indiens qui ont gouverné le pays, se sont encore moins empressés d'adopter le plan d'une situation aussi avantageuse <sup>b</sup>. Nous ne

<sup>a</sup> Il est fait mention dans le septième livre d'Arrien, pag. 300, d'un semblable transport de vaisseaux par terre, depuis la Phénicie jusqu'à Thapsaque. Trois quadrimèmes, douze trirèmes, trente triacontères,

furent entièrement démontés et transportés par terre à une distance assurément beaucoup plus longue encore que celle de l'Indus à l'Hydaspe ou Chelum. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Quelles que soient les circonstances

trouvons point de preuve dans l'Ayeen Akbary, qu'il ait existé à ce confluent aucune place importante ; et le silence des voyageurs et des géographes nous laisse à cet égard dans la plus profonde obscurité. <sup>a</sup>

Alexandre séjourna quelque temps en cet endroit, pour travailler à l'établissement de sa ville, et pour régler l'administration des provinces. Ce fut au point de jonction des deux fleuves qu'il fixa les limites du gouvernement de Philippe, et le commencement d'une nouvelle satrapie pour Oxyarte le Bactrien, frère de son épouse Roxane. Cette satrapie devoit s'étendre jusqu'à Pattala et jusqu'à la côte. Python fut donné pour collègue à Oxyarte, et Philippe reçut l'ordre de rester dans la nouvelle ville avec une garnison composée de toutes les troupes Thraces et autres, et suffisante pour la défense de la province.

#### SOGDIENS, BEHKER.

IV. MAINTENANT, à mesure que nous allons nous éloigner des confluents de ces différentes rivières, qui nous ont servi jusqu'ici, comme autant de points de direction, pour reconnoître la position des villes, tribus et pays divers du Panje-ab, les difficultés se multiplieront devant nous. Le désir d'éclaircir ce qu'il y a

locales qui ont concouru à l'établissement de Moultan, il est certain que ces mêmes circonstances ont été un obstacle à l'accroissement et à la prospérité d'une ville située au confluent de l'Acesines et de l'Indus. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Il ne faut pas avoir de grandes idées de magnificence, pour régler celles qu'on doit se former de la construction des villes dans l'Orient. Une forteresse ou citadelle avec un mur de boue pour marquer la circonférence du *pettah*, c'est-à-dire, de la ville ; voilà où se borne tout le soin du fondateur. Les habitations pour les natu-

rels du pays sont bâties en peu de jours, et même en peu d'heures. On peuple ces villes d'habitans, en employant la violence pour les contraindre à s'y fixer : ou bien, si leur situation est commode, ils s'y rendent d'eux-mêmes. Tymour ainsi qu'Alexandre fonda des villes en deux, trois ou cinq jours. Nous voyons dans Cheref-eddin, que le sultan d'Égypte, pour insulter Tymour, lui dit que les villes de l'Orient sont des villes de boue, et ne durent qu'un jour : les nôtres, ajoute-t-il, en Syrie et en Égypte, sont bâties en pierre ; leur durée est éternelle. (N. de l'A.)

d'obscur dans la géographie ancienne, pourra seul me déterminer à pousser mes recherches plus loin qu'aucun de ceux qui m'ont précédé dans cette route. Nos matériaux ne sont pas abondans; car Arrien et Diodore n'ont écrit que deux pages très-courtes sur ce sujet; Quinte-Curce ne lui a consacré qu'une partie d'un des chapitres de son livre; et Strabon, deux ou trois lignes seulement. Dans tout ce que les uns et les autres nous ont laissé, à peine trouvons-nous un trait caractéristique pour distinguer un lieu d'un autre: ils n'ont pas eu plus d'égard aux temps qu'aux distances. Ajoutez qu'en fixant les Sogdiens à Behker et Musikanus à Sewee, j'éprouve quelque répugnance à m'écarter d'un guide qui m'a constamment dirigé jusqu'à ce moment, je veux dire le major Rennell<sup>a</sup>. Mais en cela je ne fais que suivre l'autorité de Strabon: cet historien, qui nous a donné d'ailleurs si peu de détails, assure que le siège du gouvernement de Musikanus étoit près de la Pattalène.<sup>b</sup>

Commençons par tracer une esquisse du pays tel qu'il existe aujourd'hui. L'Indus, en descendant depuis le confluent du Chenab ou Acesines jusqu'à Tatta, parcourt un espace de quatre cents milles<sup>c</sup>, toujours dans un même lit, sans que nous puissions découvrir un seul point pour distinguer une partie de son cours d'avec une autre, excepté l'île de Behker: Behker est la limite de la province moderne de Moultan. Celle qu'on assigne, en général, à l'étendue de pays située au-dessous, est Scindi; elle se trouve

<sup>a</sup> Quoique je quitte ici le major Rennell, j'ai pour moi le témoignage de d'Anville:

« La ville royale des Sogdi, dit-il, ne peut mieux se rapporter qu'à Bukor, qui a servi de résidence à des rois de cette contrée. . . . Renfermée dans une île, deux villes sur les rives opposées, Sukor et Louhri, l'accompagnent. » Géographie ancienne, vol. II, pag. 343.

Mais d'Anville lui-même se trompe à

l'égard de Sindomana. *Ibid.* et Éclaircissemens, pag. 36. — Antiquité de l'Inde, pag. 32.

La Rochette, comme d'Anville, place Musikanus à Sewee. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Πρὸς αὐτῇ εἰ ἔστι τῆ Πατταλινῆ τὴν τε τῆ Μουσικανῆ λέγεται, καὶ τὴν Σαβούτυ Σινδοναλίαν, καὶ ἐπὶ τὴν Πιορπικανῆ. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> De trois cents seulement, d'après la Rochette. (N. de l'A.)

désignée dans le dénombrement des provinces du Mogol, sous le titre de soobah de Tatta. Mais, à l'époque du règne d'Akbar, ce soobah fut réuni à celui de Moultan. Le soobah de Tatta se divise en cinq *circars* ou districts : I.<sup>er</sup>, Tatta, le Pattala des anciens ; II.<sup>e</sup>, Hajykan, qui se prolonge dans une ligne parallèle au cours de l'Indus, et s'étend au nord, beaucoup au-dessus de Behker ; III.<sup>e</sup>, Sewistan, entre Behker et Tatta ; IV.<sup>e</sup>, Nusseerpoor, qui s'étend à l'est depuis la pointe du Delta ; V.<sup>e</sup>, Chucherhaleh (autant que j'ai pu m'en assurer), qui embrasse tout l'espace depuis les bouches orientales de l'Indus, le long de la côte, jusque vers la baie de Cutch. Nous avons donc deux pays principaux dont la position est sur le fleuve entre le confluent et la Pattalène ; savoir, Behker dans Moultan, et Sewee dans Tatta. Nous avons également dans l'histoire ancienne deux gouvernemens de nommés, celui des Sogdiens et celui de Musikanus <sup>a</sup>. Je me propose de parler de l'un et de l'autre avec plus de détails, dans la suite de cette discussion : mais, quant-à-présent, ces circonstances particulières donnent quelque lieu de conjecturer que les circars sont des divisions naturelles du pays, et qu'il y avoit dans les premiers âges une raison aussi forte pour cette distribution que de nos jours. S'il en est ainsi, les anciennes tribus dont parlent les historiens, occupoient peut-être le même territoire que les circars modernes.

La nature du fleuve lui-même suggérera d'autres réflexions, qui tendront toutes à éclairer davantage la matière : car l'Indus, quoiqu'il ressemble au Nil <sup>b</sup>, en ce qu'il forme le centre d'une vallée et arrose de ses eaux un pays où la pluie ne tombe jamais, l'Indus, dis-je, diffère en quelques points plus essentiels. La carte est couverte des noms d'anciennes villes et de villages modernes situés sur les bords du Nil, tandis que nous ne rencontrons sur ceux de

<sup>a</sup> Oxykanus n'étoit pas établi sur l'Indus. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez le major Rennell, *Post-script.* (N. de l'A.)

l'Indus, dans un cours de quatre cents milles, que deux places importantes, Behker et Sewee.

La chaîne de montagnes de sable <sup>a</sup> à l'est, est la résidence des Alshambe-ty <sup>b</sup>; à l'ouest, une file de rochers commence depuis la mer, et se prolonge vers le nord dans une ligne presque parallèle avec le cours du fleuve, jusqu'à ce qu'elle joigne ceux de Qandahâr. Toutes les chaînes de montagnes dans l'Asie, offrent une retraite sûre à des hordes de bandits, qui ne font d'autre métier que de piller les voyageurs. Celles du voisinage de Qandahâr sont habitées par les Aghvans, tout-à-la-fois les conquérans de la Perse et les désolateurs de l'Inde; et cette chaîne, depuis la mer, sert d'asile aux Belootches, tribu non moins féroce que la tribu des Aghvans. La même chaîne de montagnes se divise en plusieurs branches, dont une entre autres s'étend jusqu'à l'Indus près de Sewee, une seconde, à ce que j'ai tout lieu de croire, forme la limite qui sépare le Seewistan de l'Hajykan : et s'il se trouvoit ici quelque guide pour me conduire, je ne balancerois pas plus à déterminer la position de l'Hajykan comme celle du pays des Abastaniens, soumis par Perdiccas, que je ne croirois difficile de prouver que la partie plus basse dans le Seewistan étoit le territoire d'Oxykanus et de Sambus.

Après avoir donné ces détails sur l'état présent du fleuve et sur la topographie moderne du pays, retournons aux historiens anciens. L'ordre des événemens, sauf quelque diversité dans la manière de les raconter, est absolument le même chez tous. I. Les Sogdiens d'Arrien sont les Sabraques de Quinte-Curce, les Sambestes et les Sodres de Diodore : la différence de noms ne doit pas nous arrêter; c'est une circonstance peu importante, lorsque d'ailleurs les historiens s'accordent entre eux sur les faits qui se sont passés, tels que

<sup>a</sup> L'Ayeen Akbary, vol. II, pag. 145.  
— Tieffenthaler. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Connus à Tatta sous le nom de Jams,

du temps qu'Hamilton étoit dans le pays :  
Jams, pillards ou voleurs de l'est; Ba-  
loushes, voleurs de l'ouest. (N. de l'A.)



les redditions volontaires de places, les constructions de chantiers, les établissemens d'arsenaux : et quoique Diodore semble avoir voulu présenter les Sambestes et les Sodres comme deux tribus distinctes et séparées, les événemens qu'il rapporte sont trop précis quant à ce qui concerne ce peuple, pour qu'il nous reste aucun doute à l'égard de l'identité. II. Le Musikanus d'Arrien est le même, soit pour le nom, soit pour la situation de son territoire, que dans Quinte-Curce, Diodore et Strabon. III. L'Oxykanus d'Arrien répond aux Prestes de Quinte-Curce, au Portikanus de Diodore et de Strabon. IV. Enfin, le Sambus d'Arrien a le même nom dans Diodore, et n'est autre chose que le Sabus de Quinte-Curce, et le Sabutas de Strabon. Maintenant, il nous faut trouver une position pour chacune de ces quatre tribus, en suivant l'ordre dans lequel elles viennent d'être désignées ; et si nous réussissons à déterminer celle des trois premières, seulement d'après quelques probabilités raisonnables, la disette de matériaux, et le défaut de plus amples éclaircissemens, devront rendre très-facile à expliquer l'impossibilité où nous aurons été d'arriver à une démonstration parfaite.

Après avoir envisagé la question sous une infinité de rapports divers, je me suis persuadé que les Sogdiens étoient fixés à Behker, Musikanus à Sewee, Oxykanus à l'ouest de Sewee au pied des montagnes, et Sambus sur cette chaîne de montagnes connue sous le nom de *Lukhy*, laquelle s'étend depuis la grande chaîne occidentale, jusque dans le voisinage de l'Indus à Sewee. C'est ce dont je fournirai les preuves, ou du moins les probabilités nécessaires pour opérer la même conviction chez mes lecteurs, à mesure que nous suivrons la flotte dans sa navigation à la descente du fleuve : mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer dès-à-présent, qu'il suffit de jeter un coup-d'œil rapide sur la carte, pour y voir qu'une forteresse et un chantier construits au confluent de l'Acesines, les mêmes à Behker, ainsi qu'une garnison à

Sewee et d'autres citadelles et chantiers établis à la tête et aux deux pointes plus basses du Delta, forment une ligne de frontière qui correspond exactement aux localités et à la nature même du pays.

Parvenu au confluent de l'Acesines, Cratère fut transporté, avec les éléphants et la plus grande partie de l'armée, jusqu'à la rive orientale de l'Indus, attendu que le pays situé sur cette rive paroissoit plus favorable à la marche d'une armée. Alexandre descendit avec la flotte vers le territoire des Sogdiens. Arrien ne parle ni de la distance, ni du temps qu'on employa à la parcourir : mais si nous plaçons les Sogdiens à Behker, la distance <sup>a</sup> sembleroit n'être, d'après le major Rennell, que de cent cinquante milles <sup>b</sup>. Suivent dans le même ordre les Sabraques de Quinte-Curce, et les Sambestes de Diodore ; l'un et l'autre historien nous représente cette tribu comme vivant sous un gouvernement dont la forme étoit républicaine <sup>c</sup>, et comme défendue par une armée de six mille fantassins, six mille hommes de cavalerie, et cinq cents chariots : tous deux rapportent que cette nation se rendit à Alexandre sans combattre ; et Diodore ajoute que les Massaniens et les Sodres <sup>d</sup> étoient des peuples fixés sur les bords du fleuve, qui se soumirent dans le même temps à ce prince. La construction d'une citadelle et de plusieurs chantiers en cet endroit, est un fait sur lequel les trois historiens se trouvent d'accord <sup>e</sup>. Maintenant, quelque prévenus que nous soyons contre le penchant de Quinte-Curce et de Diodore à l'exagération, quelque latitude que nous

<sup>a</sup> En ligne droite, à l'échelle. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Et de quatre-vingts seulement selon la Rochette. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Arrien dit expressément : Τὸ βασιλείον. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Les Massaniens et les Sodres étoient peut-être les habitans du Pekier et du Sekier modernes. Sekier est écrit *Sucker* et *Sunker*. Ces noms ont peut-être rem-

placé ceux des Sogdiens et des Sodres. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Quinte-Curce parle d'une Alexandrie située à la distance de quatre jours de marche plus bas. Mais nous devons rapporter ce nom au lieu dont il est question ici, attendu que l'historien Latin ne désigne aucun peuple, et n'indique aucune position. (N. de l'A.)

puissions estimer nécessaire d'accorder à raison de leur exagération même, toujours devons-nous considérer ces Sabraques comme une tribu importante aux yeux des historiens; et je demande en quel endroit il nous faut chercher une position pour une semblable tribu, dans l'espace de ces cent cinquante milles avant d'arriver à Behker. Nulle part les noms de pays ne sont plus rares que sur cette ligne de l'Indus, tant chez le major Rennell que dans l'ouvrage de la Rochette; et la différence qui existe entre les calculs de ces deux géographes, ne s'élevant pas à moins de soixante-dix milles, augmente encore la confusion et l'obscurité. Une autre considération est celle-ci, que Behker, dans la division moderne de la province, est un *circar* de Moultan, et que là où finissent les *circars dooabeh*<sup>a</sup>, là commence celui de Behker: il s'ensuit donc que Behker seroit nécessairement la première capitale depuis le confluent de l'Acesines, et le lieu où il paroîtroit plus naturel de chercher la position des Sogdiens ou Sabraques, cette tribu, la première qu'Alexandre trouva sur sa route, après avoir quitté ce confluent.

## BEHKER.

LONGITUDE.		LATITUDE.	
Par Ptolémée, de l'île		Ptolémée.....	25° 20 0"
de Fer.....	118° 0' 0"	Rennell .....	27 33 0
Par Rennell, de Green-		Orientale, Otter.....	34 0 0
wich.....	70 0 0	La Rochette.....	27 27 0
Ajoutez, de l'île de Fer..	17 40 0		
	<hr/>		
	87 40 0		
	<hr/>		
Ptolémée corrigé par Gos-			
sellin.....	84 16 0		

<sup>a</sup> *Dooabeh*, c'est-à-dire, espace entre deux rivières. *Doo*, deux; *ab*, rivière ou fleuve. (N. de l'A.)

Je prends le Binagara de Ptolémée pour Behker, non-seulement à cause de sa situation centrale entre Moultan et Tatta, mais aussi parce qu'il y a de la ressemblance dans l'orthographe des deux noms; car c'est peut-être Behh-nagar, ou Behk-nagar; et sous cette forme, le nom approcheroit beaucoup de Behker-nagar. On sait que ce mot *nagar*, joint à un autre mot, exprime ordinairement une place fortifiée; et Ptolémée indique comme autant de villes voisines de Binagara, Agri-nagara, Ka-nigara, Nagarani-gramma, &c.

Suivant la division moderne, le circar ou dooabeh de Behker renferme douze *mahls*<sup>a</sup>, ou lieux de perception des revenus publics, lesquels montent à cinquante-sept mille cinq cent soixante-dix-huit livres sterling<sup>b</sup>, et fournissent les moyens d'entretenir quatre mille six cent quatre-vingt-dix hommes de cavalerie, et onze mille cent fantassins. Ces faits, je les ai établis d'après les relations des modernes, pour prouver combien elles peuvent soutenir la comparaison avec celles des anciens, en accordant qu'il y ait eu dans les leurs beaucoup d'exagération, et en considérant que l'Inde paroît avoir été plus peuplée dans les premiers âges, qu'elle ne l'est depuis l'époque fatale où des conquérans l'ont envahie et désolée.

Il seroit heureux que, parmi les historiens, il s'en trouvât quelqu'un qui eût fait mention d'une île, ici, ou dans quelque partie de l'Indus, entre le confluent de l'Acesines et Tatta; mais tous ont gardé unanimement le silence à cet égard: on reconnoitra cependant que nous avons quelque chose de plus que des conjectures pour nous diriger. Otter nomme en effet Bekier, Sekier et

<sup>a</sup> Les noms des douze *mahls* sont les mêmes dans Tieffenthaler et dans l'Ayeen Akbary. Quiconque voudra savoir ce que l'orthographe peut faire pour tout embrouiller, n'a qu'à consulter l'un et l'autre.

Tieffenth. vol. I, pag. 117. Ayeen Akbary, vol. II, pag. 103. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> En comptant quarante *dans* à la roupie. (N. de l'A.)

Tekier, comme trois places dépendantes de Mansoura<sup>a</sup>; et quoi qu'en cela il y ait erreur de sa part (puisque Bekier n'est autre que Behker, la même ville que Mansoura), toujours est-il fondé en raison, quant à ce qui concerne les deux autres places : car Sekier est le Sunker de l'Ayeen Akbary, et Tekier, le fort appelé *Alore* dans ce même ouvrage, le Louheri de la Rochette. Tekier est situé soit à l'endroit où les eaux du fleuve se réunissent après s'être séparées pour former l'île, soit précisément au-dessous; et Sekier a sa place au point même de la séparation. C'est dans Sekier, écrit *Sunker* et *Suckher*, que je trouve les Sogdiens d'Arrien, les Sodres de Diodore, les Sabraques de Quinte-Curce : et comme Sunker et Alore sont deux de ces douze malhs assignés à Behker par l'Ayeen Akbary, cette division a donné lieu à la distinction qu'en fait Diodore, comme de tribus particulières. C'est avec quelque circonspection, je l'avoue, qu'il faut affirmer qu'Alore et Tekier sont les mêmes; mais le fait paroît singulièrement probable, en ce que l'Ayeen Akbary ne parle point du tout de Tekier. Quant à Suckher, il n'y a qu'une opinion parmi les

<sup>a</sup> « Mansoura est une ville autour de laquelle un bras du Mehran [ l'Indus ] forme une espèce de cercle à une certaine distance. La ville même est située sur la rive occidentale du fleuve; car le Mehran, dans sa descente, se partage en deux rivières à Calère, à une journée de chemin de Mansoura. La principale de ces deux rivières baigne les murs de Mansoura : la moins considérable tourne au nord vers Saruzan, et de là retourne à l'ouest [ lisez à l'est ], jusqu'à ce qu'enfin elle rejoigne l'autre, à douze milles environ au-dessous de la ville. Mansoura a un mille de long sur un mille de large ». Voyez le géographe de Nubie, pag. 57.

Cette description a induit d'Anville dans une erreur très-grave; car le tout est

représenté sur sa carte tel qu'on vient de le voir ici. Sa méprise résulte de ce qu'il fait de Behker et de Mansoura deux places différentes. L'Ayeen Akbary prouve que toutes deux ne sont que la même : mais d'Anville fixe la position de Behker dans une partie du fleuve élevée de quatre degrés plus haut, et il place cette Mansoura au-dessous de Sihwan. Otter est tombé dans la même erreur, vol. I, pag. 406, 407.

Le major Rennell donne à l'île trente-cinq milles de longueur, et en cela il ne diffère pas beaucoup du calcul d'Al Edrisi. Mansoura est, à n'en pas douter, un nom Mahométan, et non une dénomination Indienne; car il signifie *victoire* en arabe. Voyez Melchis. Thévenot, tom. I, in *Abulfedam*, pag. 19. ( N. de l'A. )

auteurs : d'où je conclus que les Sogdiens d'Arrien occupoient toute l'île et le circar de Behker, et que ce nom est tiré de celui de la première place du circar même où la flotte arriva.

Si ce raisonnement ne sembloit pas concluant au lecteur, je le prierois de suspendre son jugement jusqu'à ce que j'aie ajouté à ces motifs, ceux par lesquels je me décide à fixer la situation du territoire de Musikanus ; car la position de l'un des deux pays, déterminée d'une manière certaine, fera nécessairement connoître la position respective de l'autre. Je dois terminer par une autre observation : la construction de chantiers sur une île, est un avantage que procure la situation naturelle du lieu, tandis que rien dans la partie plus haute du fleuve, n'annonce qu'il en ait été construit plutôt dans un endroit que dans un autre.

De cette île des Sogdiens <sup>a</sup>, Cratère se rendit dans l'Arachosie et dans la Drangiane avec un corps de troupes ; mais comme il est reparlé de lui lors du stationnement le plus prochain de la flotte, nous pouvons supposer que cet officier ne fit que conduire un détachement dont la destination étoit de pénétrer dans ces contrées par une autre route, et dont les mouvemens devoient ensuite se régler sur la marche future du corps d'armée à travers la Karmanie. Ce plan s'accorde parfaitement avec le dessein qu'Alexandre avoit formé de reconnoître ces provinces, en y faisant marcher ses troupes sur différens points, et par des directions différentes ; et je regarde comme très-probable que Cratère n'alla pas plus loin avec ce détachement qu'il ne le falloit pour lui marquer la ligne à suivre, et qu'après cela, il revint trouver le corps d'armée. La réunion de toutes ces troupes est un objet important qui nous occupera en temps et lieu.

<sup>a</sup> Il est digne de remarque que le géographe Nubien fait de Mansoura un centre de communication, tant à l'ouest qu'à l'est, pag. 57 et suiv. Cette ville l'eût été

effectivement dans tous les temps, si Alexandre n'eût pas bâti une ville au principal confluent des rivières. (N. de l'A.)

Du pays des Sogdiens, le Behker<sup>a</sup> des Hindous, le Mansoura des Mogols ou Persans, Alexandre descendit l'Indus en grande hâte, pour arriver à la ville de Musikanus, avant que ce chef fût en état de lui opposer quelque résistance. J'ai déjà dit que le témoignage de Strabon est l'autorité sur laquelle je me fonde pour placer le territoire de Musikanus à un endroit plus bas du fleuve que le major Rennell; car Strabon écrit en termes formels, que la résidence de ce chef étoit près de la Pattalène ou après la Pattalène; et quoique le passage d'Arrien soit très-court, je me suis convaincu, en le relisant, qu'il faut voir une confirmation réelle de l'assertion de Strabon, dans ce qu'il dit de l'arrivée immédiate de la flotte à Pattala, après avoir rapporté les événemens qui se passèrent dans le pays de Musikanus.

## MUSIKANUS, SEWEE, SIHWAN.

V. JE me détermine à fixer dans Sewee la résidence de Musikanus, par la raison que c'est la capitale du premier circar de Tatta vers le nord; et d'après l'idée que je me suis faite, que tous ces circars ont une division et des limites marquées par la nature même, je demeure convaincu que le moyen le plus sûr d'appliquer à un lieu quelconque le nom ancien qui lui convient réellement, est de considérer la distribution<sup>a</sup> actuelle des provinces. Le Seewistan (c'est le nom sous lequel on désigne ce circar) comprend le pays situé sur les deux rives du fleuve; mais il est probable qu'à l'est les terres sont peu cultivées, attendu que la contrée avoisine le désert et les montagnes de sable<sup>b</sup>. A l'ouest, il y a des parties de montagnes qui s'étendent vers le fleuve dont les Belootches habitent les bords; et sur une de ces divisions, ou même au pied, nous

<sup>a</sup> Cette île de Behker a deux dépendances, Tekier et Sekier, ainsi écrits par Otter, *vol. I, p. 409*. Fraser met Buckar pour Behker, Sunker pour Sekier (Traité

de Nâdir-Châh). Khoudabad paroît être le Shicarpour de la carte *in-folio* de la Rochette. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Tieffenthaler, *vol. I, pag. 122*.

pouvons

pouvons placer le territoire d'Oxykanus, le Poritkanus de Strabon et de Diodore. La terminaison de ces trois noms <sup>a</sup> donne à penser qu'ils renferment quelque allusion au pays, ou l'idée de quelque rapport entre les trois territoires. Je ne présente que comme une pure conjecture ce que je vais dire à ce sujet; et je laisse aux personnes plus versées que moi dans la connoissance des langues Orientales, le soin de répandre de plus grandes lumières sur la matière. Je ne puis toutefois m'empêcher de croire que l'on découvre le nom du circar dans chacun de ces trois noms.

Sewee est écrit Sevi, Sihouan, Siwan et Sehwan. Il n'est pas facile de constater l'identité de ces dénominations avec le même lieu. En effet, quoique nos cartes les établissent les mêmes, l'Ayeen Akbary <sup>b</sup> parle d'une chaîne de montagnes qui se prolonge depuis Sehwan jusqu'à Sewee, les regardant ainsi comme deux places différentes, quoique dans le même circar. Nous distinguons aussi sur les cartes un San, qui présente quelque obscurité aux géographes <sup>c</sup>, et n'est peut-être qu'une corruption de Sehwan. Quoi qu'il en soit, Sihwan est une dénomination suffisamment connue; et ce mot, à mon avis, se retrouve dans les trois noms de *Mu-sihan-us*, *Ok-sihan-us*, *Por-sihan-us* <sup>d</sup>; car l'*h* aspirée est substituée par le *k* dans presque tous les mots dérivés des langues Orientales <sup>e</sup>. La terminaison est Grecque pour l'inflexion seulement; et l'on découvreroit peut-être dans le Sanscrit, que la syllabe initiale de chacun de ces noms renferme en elle l'idée du rapport qui existoit entre les trois. Si l'on parvenoit à me démontrer que Sewee et Sehwan étoient

<sup>a</sup> Musikanus, Oxykanus, Portikanus.

<sup>b</sup> Vol. II, pag. 142.

<sup>c</sup> San pourroit bien être toutefois le Cahan que Tieffenthaler place dans ce circar, pag. 122. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Il est à remarquer que ce nom se lit de différentes manières dans Quinte-Curce: *Posticanus*, *Porricanus*. Je propose encore celle-ci, *Porsicanus*. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> *Han* ou *han*, ce titre originaire qui équivaut à celui de *chef* ou de *seigneur*, a passé dans les mots *kan*, *khan*, *cham*, et *cawn*. Consultez le père Duhalde. Je ne verrois rien que de naturel à reconnoître le titre de *kan* ou de *khan* dans *Musi-kanus*, s'il étoit possible de prouver que les Tartares avoient déjà pénétré dans l'Inde à cette époque. (N. de l'A.)



deux territoires distincts et séparés, je n'hésiterois pas beaucoup à assurer que Moo-sihwan fut le chef de l'un, et Ok-sihwan celui de l'autre <sup>a</sup>. Je sais que, de nos jours, on n'accorde pas une grande confiance aux hypothèses fondées sur la seule étymologie : l'étude approfondie que j'ai faite de mes auteurs, m'a cependant convaincu que tous les noms Indiens qui se rencontrent dans leurs ouvrages, peuvent être rapportés à des mots naturels encore en usage aujourd'hui, chez les Hindous au moins, sinon parmi les Mogols ; et toutes les fois que la société du Bengale, qui se livre avec tant de succès à des recherches sur l'Asie, s'occupera de cette matière, elle étendra ses découvertes au-delà de ce qu'on sauroit imaginer. J'en ai déjà fourni la preuve, à l'égard des noms des rivières du Panje-ab : d'autres, long-temps avant moi, l'ont reconnue dans ceux des Malliens, des Oxydraques, du Peucaliois, des Gouréens ; et je demeure intimement persuadé que chaque nom employé ou cité par les historiens d'Alexandre, se retrouveroit soit dans l'histoire, soit dans la tradition des Hindous. Suivant moi, tous ces mots existent présentement dans la langue Sanscrit, quoiqu'ils puissent être connus des Européens sous une forme différente, dérivée des Mogols, et défigurée par le laps de temps, le changement de langage, ou la diversité d'écriture. J'ai pour soutien de cette conjecture, l'opinion du major Rennell ; et je regarde son jugement comme décisif en pareille matière.

Si nous voulons maintenant suivre Alexandre à sa descente de la Sogdiane jusqu'au territoire de Musikanus, les sources dans lesquelles nous devons puiser nos renseignemens, sont les écrits d'auteurs modernes. Arrien n'indique ni époque, ni distance, et

<sup>a</sup> Un prince Hindou qui régnoit anciennement dans ce cirar, et dont le gouvernement s'étendoit depuis Mekran jusqu'à Kachmyr, avoit le titre de *Sihar*. Tieffenthaler, *vol. I.<sup>er</sup>, pag. 122*, écrit *Sihan*.

Plus bas, près de Birun, on trouve un

district appelé *Mou* ou *Ebzat* par Abou'l-Feda. (Éclaircissemens de d'Anville, *p. 39*.) Comment traduire *Mou* ? Je ne cite ce fait que pour prouver que *Mou* est un terme du pays. (N. de l'A.)

ne fait aucune mention du pays que traverse l'Indus dans son cours : mais les cartes donnent plus de quatre-vingts <sup>a</sup> milles <sup>b</sup> depuis Behker jusqu'à Sewee ; et l'Ayeen Akbary <sup>c</sup> nous apprend que le pays est un désert, très-sujet en été au vent *semoom* ou vent étouffant. Ce mot de *désert*, quoi qu'il en soit, doit être expliqué : car nous sommes instruits que l'Indus change de cours, qu'il incline quelques années à l'est <sup>d</sup> et pendant d'autres à l'ouest ; et que le pays n'est pas tellement désert, qu'il n'y ait des villages entiers composés de bergers qui changent d'habitations suivant la variation du cours du fleuve. <sup>e</sup>

Cette circonstance, rapportée par Strabon, prouve l'attention des observateurs et la fidélité de l'historien. En effet, quand nous lisons dans le major Rennell <sup>f</sup>, qu'il tient les mêmes faits d'un voyageur Anglois, lequel les avoit vérifiés sur les lieux, nous avons une preuve vraiment caractéristique, fournie par les localités mêmes, et fondée sur les opérations constantes de la nature ; et cette preuve, la fiction ne sauroit pas plus la créer, que le scepticisme ne peut la révoquer en doute.

Musikanus n'avoit point envoyé offrir à Alexandre l'hommage de sa soumission ; mais, surpris à son approche imprévue, et peu préparé à combattre, il alla au-devant du héros Macédonien à son arrivée, et se rendit à sa discrétion, lui, sa ville, son territoire et ses éléphants. Touché de cette démarche et d'un repentir aussi prompt, Alexandre s'empessa de lui pardonner ; car dans les occasions de cette nature, ce prince savoit toujours accorder sa politique avec la générosité naturelle à son cœur. Il trouva le

<sup>a</sup> Soixante-quinze, suivant la Rochette. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> En ligne droite, à l'échelle. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Vol. II, pag. 143. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Nord et sud, selon l'Ayeen Akbary. La même chose arrive à Behker, ce qui

favorise l'inclinaison donnée à l'Indus par le major Rennell. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> L'Ayeen Akbary, *ibid.* — Tieffenthaler. (N. de l'A.)

<sup>f</sup> Voyez le Post-scriptum du major Rennell. (N. de l'A.)

territoire l'un des plus riches de cette partie de l'Inde <sup>a</sup>, et la ville si commodément située, qu'il se détermina à bâtir une citadelle dans cet endroit, et à y laisser une garnison assez imposante pour la défendre.

La force et la puissance comparatives des deux places, sont une raison de plus pour moi de penser que Musikanus devoit être plutôt fixé à Sewee qu'à Behker ; car cette force et cette puissance relatives continuent encore aujourd'hui d'être les mêmes. Suivant l'Ayeen Akbary, le revenu de Behker est seulement de deux cent trente-deux livres sterling <sup>b</sup>, tandis que celui de Sewee s'élève à cinq mille deux cent dix-huit livres. <sup>c</sup>

La construction de la citadelle fut confiée à Cratère. Nous devons supposer, par conséquent, que cet officier étoit revenu du détachement qui pénétra dans l'Arachosie. Alexandre prolongea son séjour sur les lieux, jusqu'à ce que cette construction fût achevée. Aussitôt qu'il eut établi une garnison respectable, il entreprit une expédition contre Oxykanus, et voulut la commander lui-même. Ses forces consistoient en archers, en soldats Agriens, et dans la cavalerie qu'il avoit à bord. Si Arrien ou quelque autre historien nous eût dit de quel côté du fleuve l'armée se mit en mouvement vers l'est ou vers l'ouest, si ce fut dans une partie plus haute ou plus basse du fleuve, nous aurions une donnée d'après laquelle il seroit possible de raisonner : mais un seul fait est à notre connoissance, c'est que Musikanus étoit chef d'un district dans le même pays <sup>d</sup> ; le reste est abandonné à nos

<sup>a</sup> *Ἐυδαίμωνεσάτων*. Il seroit peut-être mieux de traduire par, *l'un des plus florissans*. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> En comptant quarante dans à la roupie. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Le revenu de Havelly est ajouté à celui de Sewee dans ce calcul. Voyez l'Ayeen Akbary, v. II, p. 105. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> *Νομάρχην τῆς παύτη γῆς*, mot à mot, *chef d'un district dans le pays situé ici*. Je ne puis me faire l'idée d'une expression plus précise pour désigner le chef d'un circar par rapport à un soobah, ou celui d'un mahl relativement à un circar. (N. de l'A.)

conjectures : les miennes se règlent sur la circonstance particulière de la résidence de Sambus dans le voisinage. On nous en parle comme d'un satrape nommé par Alexandre lui-même, pour gouverner les Indiens des montagnes : les montagnes dont il est question ici, correspondent exactement avec la chaîne appelée *Lukhy* dans l'*Ayeen Akbary*<sup>a</sup> ; elles sont une partie de cette grande chaîne qui se prolonge depuis la mer jusqu'à Qandahâr : une autre branche s'étend presque jusqu'à l'Indus à Sewee. Une horde de Belootches nommés *Kulmanis* y fait sa résidence. Je n'hésite point à fixer Sambus sur ces montagnes ; et si, avec le peu de lumières qui nous est donné pour nous diriger, nous parvenons à trouver une position, il n'y a point d'objection raisonnable contre le système qui tendroit à faire correspondre l'autre avec elle. Le mouvement de l'armée, qui, en sortant du territoire d'Oxykanus, entra immédiatement dans celui de Sambus sur les montagnes, donneroit à penser qu'Oxykanus occupoit le plat pays au pied de cette chaîne. Je soutiens que et cette plaine et ces montagnes doivent être à l'ouest de l'Indus, parce que le désert et les montagnes de sable sont à l'est ; et l'on n'est fondé sur l'autorité d'aucun historien ou voyageur, soit ancien, soit moderne, pour prétendre que la chaîne de montagnes à l'est s'étende à quelque endroit que ce soit dans le voisinage du fleuve.

Mais revenons à la suite de l'expédition. Alexandre marcha contre Oxykanus, parce qu'il n'avoit reçu de lui ni ambassade, ni marques de soumission : il emporta d'assaut deux de ses plus fortes villes ; et dans l'une d'elles, il fit prisonnier Oxykanus lui-même. Le pillage fut permis aux soldats ; les éléphants seuls furent réservés pour le service public. Plusieurs autres villes se rendirent sans résistance ; car, vers cette époque, dit Arrien, le courage des Indiens les avoit entièrement abandonnés<sup>b</sup>. Quinte-Curce

<sup>a</sup> *Lakhi*, selon Tieffenthaler. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ἐδεδούλωτο τῇ γούμῃ. (N. de l'A.)

rapporte ces événemens avec quelque légère différence : il assure qu'Oxykanus fut tué, et il nomme ce peuple les *Prestes* ou *Præsti*. Je ne demande plus à faire qu'une observation : Oxykanus n'étoit pas établi sur le fleuve ; car autrement Alexandre n'auroit pas eu besoin de débarquer pour marcher contre lui : il résidoit près de Sambus, et celui-ci étoit satrape des montagnes. J'en tire cette conclusion, qu'Oxykanus régnoit à l'ouest de l'Indus, et que, suivant les plus grandes probabilités, son territoire étoit situé au pied de la chaîne de montagnes appelée *Lukhy* : par conséquent, Musikanus et Oxykanus étoient chefs l'un et l'autre dans le circar de Schwan.

Sambus, devenu alors l'objet immédiat des poursuites d'Alexandre, est désigné sous une infinité de noms divers qui ne font que prouver les doutes des historiens et l'obscurité des événemens. En effet, ce chef est le Sabutas<sup>a</sup> de Strabon, le Sabbas de Plutarque, l'Ambigarus de Justin, l'Ambiras d'Orose, le Sabus ou Samus de Quinte-Curce. J'ai conservé cette énumération pour éveiller l'attention des Orientalistes ; car incontestablement, l'idée de localité est attachée à l'une ou l'autre de ces dénominations, dont il ne s'agit que de trouver la véritable étymologie.

Sambus est représenté comme un satrape, ou chef d'une tribu de montagnards dans le voisinage de Musikanus, et comme en état de guerre avec ce prince, ainsi que c'est l'usage entre les habitans de tous les pays de montagnes et leurs voisins de la plaine. Il avoit offert l'hommage de sa soumission à Alexandre, qui venoit de le confirmer dans le gouvernement dont il étoit satrape<sup>b</sup> ; mais ayant eu avis que Musikanus s'étoit déterminé à faire la paix avec le roi Macédonien, il avoit abandonné son pays et pris la fuite.

<sup>a</sup> Voyez les notes de Snakenborck sur Quinte-Curce, liv. IX, chap. 8. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Nous devons voir dans Sambus, un

naturel, chef du pays. Le titre de satrape, et le nom de satrapie, sont la preuve qu'il étoit considéré comme sujet du roi de Perse. (N. de l'A.)

Les historiens ne nous donnent aucune raison de cette fuite : toutefois il est naturel de supposer que , dans la réconciliation de son ennemi avec Alexandre , Sambus vit des motifs suffisans pour se méfier de l'un et l'autre <sup>a</sup> ; et comme , en général , les conquérans ne permettent d'outrages envers les princes leurs tributaires , que ceux qu'ils leur font éprouver eux-mêmes , Sambus put croire avec quelque fondement , ou qu'il ne seroit plus libre à l'avenir de ravager le territoire de Musikanus , ou qu'il lui faudroit payer cher les premières incursions auxquelles il s'étoit livré. Dans l'un et l'autre cas , son intérêt vouloit qu'il prît le parti de la retraite ; et s'il s'étoit soumis à Alexandre avant que Musikanus se rendît , on peut présumer que l'espoir de participer au pillage du pays de son ennemi , avoit été l'un des principaux motifs qui le décidèrent à cet acte de soumission. Rien ne nous fait connoître l'époque ni le lieu de l'événement ; mais si nous le plaçons dans le pays des Sogdiens , le retard de Musikanus à demander des conditions , explique assez la conduite de son rival. Un conquérant n'est souvent que trop bien secondé dans ses projets d'invasion par la jalousie des puissances d'un pays contre d'autres puissances du même pays ; et les petits intérêts qui les divisent entre elles , ne concourent que plus sûrement à la destruction des unes et des autres.

En supposant que Sambus fût à la tête de la tribu , sa soumission devenoit d'une grande importance ; car les Belootches ou Kulmanis , qui occupent la chaîne de montagnes connue sous le nom de Lukhy , composent vingt mille familles , au rapport de l'Ayeen

<sup>a</sup> Un second Porus tint la même conduite à l'égard du monarque Indien du même nom , lors de la réconciliation de ce dernier avec Alexandre : Le Porus établi sur l'Hydraotes avoit été l'ennemi de celui qui habitoit les bords de l'Hydaspe , et il avoit envoyé des députés au camp des Macédo-

niens , à mesure que leur armée s'avançoit. Après la victoire d'Alexandre , et l'alliance contractée par lui avec le vaincu , cet autre Porus , averti de l'approche du conquérant vers son propre territoire , prit la fuite. Voyez Quinte-Curce , liv. V , pag. 223. ( N. de l'A. )

Akbary<sup>a</sup>, et peuvent envoyer au combat jusqu'à dix mille hommes de troupes à cheval. Leur pays, quoique sauvage, stérile et hérissé de rocs, doit être entrecoupé par de fertiles vallons. En effet, outre les chevaux qu'ils élèvent tant pour leur propre usage que pour les vendre chez l'étranger, le pays produit un nombre considérable de chameaux, dont s'approvisionnent non-seulement les habitans du Scindi, mais encore ceux des provinces intérieures. D'après ces détails, qui ne concernent qu'une tribu, nous ne pouvons pas être surpris de voir que la puissance des Belootches s'étende aujourd'hui jusque vers l'ouest, et même jusqu'au cap Jask, suivant Niebuhr<sup>b</sup>. Nous ne devons pas non plus concevoir une foible idée des Arabites qui habitoient le même pays du temps d'Alexandre, et qui eurent les mêmes moyens de se faire craindre comme de se faire respecter. Quinte-Curce, d'après Clitarque, porte à quatre-vingt mille le nombre des naturels qui périrent par suite de l'invasion des Macédoniens, sans compter les prisonniers<sup>c</sup>. Il y a là, sans doute, de l'exagération : mais quelle qu'elle puisse être, elle indique toujours ce qu'on doit penser de la grandeur relative de la tribu; et nous sommes fondés à en conclure qu'elle étoit plus forte encore du temps d'Alexandre; car si le plat pays étoit plus riche et plus peuplé, les hordes de brigands qui vivent

<sup>a</sup> Vol. II, pag. 142. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> D'après ce que nous dit Niebuhr des Arabes qui, dans tous les siècles, ont passé le Golfe Persique vers l'Est, il ne seroit pas difficile d'établir un rapport entre les Arabes et les Arabites. Mais ce voyageur ne fait pas entre Brodia et Bloachee la même distinction que Porter. Il semble considérer comme Belootches toutes les tribus éparses dans Mekran. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Dans toute la relation que donne ici Quinte-Curce, il règne la confusion trop ordinaire chez cet historien. Nous y voyons,

en effet, que d'abord Alexandre pénètre dans le pays de Sabus; qu'ensuite il descend le fleuve durant quatre jours, pour aller attaquer la capitale de ce chef. Peut-être, cette erreur, ne l'a-t-il commise que faute d'avoir distingué *Sindonia* d'*Harmatelia*. Voyez Arrien, pag 254. Quant aux quatre-vingt mille hommes de massacrés dans le pays, je suspecte en général l'exactitude des calculs de tous les auteurs anciens; mais je doute sur-tout de celle des calculs de Quinte-Curce. (N. de l'A.)

aujourd'hui

aujourd'hui de ses dépouilles, devoient être plus nombreuses en proportion.

Dans le Sindimana <sup>a</sup> d'Arrien, la capitale de Sambus, je trouve une allusion au Scindi, le nom le plus général comme le plus commun du pays situé sur les deux rives de l'Indus <sup>b</sup>; et quoiqu'il y ait de fortes objections à faire contre le système qui tendroit à placer dans les montagnes quelque ville importante qu'on dût considérer comme la capitale du Scindi, ce n'est pas trop présumer, selon moi, que de supposer que les Belootches pourroient en avoir une au pied de ces mêmes montagnes. Je ne publie qu'avec défiance mes idées particulières sur l'identité de position des territoires de Musikanus, d'Oxykanus et de Sambus; mais je ne doute pas un instant que ces trois chefs aient été établis dans le Seewistan et dans les montagnes adjacentes. Je soutiens, de plus, que Musikanus ne put l'être à Behker, attendu qu'il n'y a près de cette île, ni montagne, ni colline qui se prolonge dans le voisinage du fleuve. Si l'on peut s'en rapporter, pour ce qui concerne ce district ou

<sup>a</sup> Les meilleurs manuscrits portent Sindimana, et non Sindomana. Voyez Arrien, édit. de Gronovius, p. 254. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Le géographe de Nubie fait constamment la distinction nécessaire entre le Scind et l'Inde, ainsi qu'entre ces deux pays et la Chine. Il appelle les Chinois *Sin*, et parle de leur commerce sur les mers de l'Inde, à-peu-près dans les mêmes termes que Marc-Paul, dont il étoit presque le contemporain. Je saisis l'occasion qui se présente de rappeler ces distinctions, dans la persuasion où je suis que les écrivains Arabes ont tiré le nom *Sin* des *Sinæ* de Ptolémée, et l'appliquoient, comme il l'avoit fait lui-même, au peuple le plus éloigné vers l'est. Lorsque les Portugais doublèrent le Cap de Bonne-Espérance, les seuls navigateurs qu'ils trouvèrent, durent être des

Arabes. Ce fut d'eux qu'ils recueillirent le mot *Sin*, duquel est dérivé celui de *Chine*, répandu aujourd'hui par toute l'Europe, et qui est absolument inconnu aux Chinois même. Marc-Paul, qui entra du côté du nord, n'entendit jamais prononcer ce mot; mais il donna à la Chine le nom de *Mangi*, sans doute de celui des Tartares Mantchoux. Les Arabes pénétrèrent de l'ouest; et quoique les connaissances géographiques de Ptolémée ne s'étendissent pas jusqu'à la Chine, les *Sinæ* dont il parle, terminoient sa carte, et n'étoient autres que le *Sin* des auteurs Arabes. Consultez le Voyage de deux Arabes à la Chine dans le douzième siècle, publié par Renaudot, et qui fait partie de la Collection d'Harris. (N. de l'A.)



circar, à la carte de la Rochette <sup>a</sup>, la position qu'il assigne à la chaîne de montagnes appelée *Luhky* ou *Lacki*, correspond parfaitement avec le système topographique que j'incline à adopter.

Sindimana ne fit aucune résistance; car, malgré que Sambus eût pris la fuite, il n'avoit point de desseins hostiles contre Alexandre. Suivant toute apparence, la soumission volontaire de Musikanus lui inspira de vives alarmes pour sa sûreté personnelle: mais les portes de la ville furent ouvertes; et les principaux officiers de ce chef fugitif, livrèrent, sans balancer, et ses trésors et ses éléphants. De là, l'armée s'avança vers une autre forteresse appelée la ville des Bramines; et comme Diodore parle de son *Harmatelia* en lui donnant la même dénomination, on ne peut douter que ce ne soit la même. Les historiens disent que cette ville se révolta. Nous devons entendre par ces expressions, qu'elle s'étoit rendue d'abord par suite de la première soumission de Sambus, et que, lors de la fuite de ce chef, elle se prépara à faire une vigoureuse défense par elle-même. Les Macédoniens s'en emparèrent sans beaucoup d'efforts. Les Bramines qui, par leurs conseils, avoient porté les habitans à cette résistance, furent passés au fil de l'épée. Pendant que ces choses se passaient, on apprit que Musikanus s'étoit révolté: Python, alors satrape de la province, reçut l'ordre de marcher contre lui, tandis qu'Alexandre rangea sous sa domination le territoire de ce chef rebelle. Nous pouvons conclure que ces villes étoient situées entre le pays de Sambus et le fleuve, et plus bas que la résidence de Musikanus. Mais Alexandre revint-il en cet endroit <sup>b</sup>, ou bien alla-t-il joindre la flotte au-dessous? c'est de quoi nous n'avons point de preuves évidentes. Quoi qu'il en soit, il trouva

<sup>a</sup> Voyez sa carte de l'Inde, *in-folio*, publiée par Faden. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> *Μουσικανός τε ἀγεται πρὸς Πύθωνος* signifie que Musikanus fut ramené. Si donc Alexandre étoit alors dans la ville de ce chef, c'est que Musikanus l'avoit abandonnée, et s'étoit

enfui dans l'intérieur du pays, d'où Python le ramena. Alexandre le fit mettre à mort *ἐν τῇ αὐτῆς γῆ*, ce qui ne veut pas dire précisément sa ville, mais son territoire. (N. de l'A.)

Musikanus prisonnier de Python, et le condamna à périr avec les Bramines qui avoient été les instigateurs de la révolte.

Pendant qu'Alexandre faisoit les préparatifs nécessaires pour la continuation du voyage, il dépêcha Cratère, à la tête de deux divisions de la phalange et d'un corps d'archers, avec l'ordre de grossir ses forces, dans la marche, de tous les Macédoniens et autres guerriers qui avoient été commandés auparavant pour traverser l'Arachosie et la Drangiane. Toutes ces troupes réunies, et les éléphants avec elles, devoient se diriger vers la Karmanie, en se frayant une route par le milieu des terres, et rejoindre le corps d'armée dans cette province. L'objet principal qu'Alexandre s'étoit proposé en prescrivant cette route, semble évidemment avoir une correspondance directe avec le plan qu'il avoit tracé pour l'arpentage et la reconnoissance parfaite des vastes départemens de son empire. Un autre motif qui déterminâ ce prince, motif qu'on devine sans effort, c'est que, bien instruit déjà de la stérilité absolue de la Gédrosie, dans laquelle il avoit résolu de pénétrer lui-même, il voulut rendre moins nombreuses les chances de détresse et de dangers, en proportion même de la diminution des troupes qui l'accompagneroient.

Durant cet intervalle, Mæris, chef de Pattala et de la Pattalène<sup>a</sup>, monta le fleuve, pour venir rendre hommage à Alexandre, et se mettre à sa discrétion, lui et son territoire; il fut accueilli avec bienveillance, et renvoyé dans son gouvernement, après avoir reçu l'ordre de préparer tout pour les besoins de l'armée à son arrivée.

On fit alors les dispositions nécessaires pour le départ. Alexandre chargea Héphestion de prendre le commandement du corps d'armée qui n'avoit point été embarqué, et de descendre du côté est du fleuve<sup>a</sup>, tandis que Python conduiroit les Agriens et la cavalerie

<sup>a</sup> C'est Quinte-Curce qui nous donne le nom de ce chef. Je les conserve tous pour

éclairer les recherches de ceux qui voudront en faire après moi. (N. de l'A.)

légère à l'ouest<sup>a</sup>. Le roi avança de son côté, ayant, comme auparavant, les mêmes troupes à bord : il étoit en route depuis trois jours seulement, lorsqu'on lui apporta la nouvelle que Mæris avoit quitté Pattala, et s'étoit enfui jusque dans le désert avec la plus grande partie de sa nation. Alexandre fit accélérer sur-le-champ la navigation de la flotte, afin de prévenir les dangers qui pouvoient résulter pour lui de cette défection ; mais avant qu'il eût eu le temps d'arriver à Pattala, la ville étoit déjà sans habitans, et la campagne sans agriculteurs.

Je ne puis m'empêcher, en entrant dans le Delta, de rappeler à l'attention du lecteur, les difficultés géographiques que nous avons déjà rencontrées ; car, dans la descente du fleuve, toutes les circonstances me paroissent concourir à rendre plus vraisemblable la position que j'ai adoptée d'après Strabon, et à confirmer les raisons qui me déterminent à placer les Sogdiens dans Behker, et Musikanus à Sihwan. Strabon dit positivement que le territoire de Musikanus joint à la Pattalène<sup>b</sup> : c'est sur ce témoignage de l'auteur Grec, que je fonde le premier motif de mon dissentiment d'avec le major Rennell, et que je base toute la discussion à laquelle je me suis livré. Peut-être, en ne considérant que la patience des lecteurs ordinaires, devrois-je craindre qu'on me reprochât d'avoir donné à cette discussion de trop grands développemens ; mais je répondrai qu'elle est d'une importance majeure pour les historiens et pour les géographes, et qu'elle peut servir à faciliter singulièrement l'intelligence des endroits obscurs de nos auteurs classiques. Je dois observer maintenant, que la carte du major Rennell établit une distance de cent quarante milles, et celle de la Rochette, de cent cinquante milles, à l'échelle, en ligne droite, depuis Sihwan

<sup>a</sup> C'est ce qu'on infère de la commission qui fut donnée à Python, de rassembler des habitans pour les villes déjà fortifiées, et qui ne peuvent être que celles dont Alexandre

venoit de se rendre maître, ou qu'il venoit de fonder. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Liv. XV, pag. 701. Πρὸς αὐτῇ Πατάλην, ad ipsam Pattalenam. (N. de l'A.)

jusqu'à Tatta. Cette distance, calculée d'après et y compris les détours du fleuve, peut être évaluée à deux cents milles ; et si nous ajoutons à-présent quatre-vingts ou quatre-vingt-dix milles de plus <sup>a</sup> pour ramener Musikanus à Behker, quel rapport, je le demande, le voyage de trois jours dont parle Arrien peut-il avoir avec une semblable distance ! Mais, dira-t-on, il y a plus de trois jours ; car Alexandre navigua pendant trois jours, au bout desquels il précipita sa descente à Pattala. Eh bien ! j'admets ce raisonnement et la conséquence ; j'accorde même deux ou trois jours de plus pour cette partie plus rapide de sa navigation : mais il convient d'observer que, durant les trois premiers jours, Alexandre ne put faire plus de quinze milles, ou (en portant le calcul au plus haut) plus de vingt milles par jour, s'il se régla sur la marche des troupes de terre qui suivoient la côte ; et lorsque, de cent cinquante ou même deux cents milles, nous avons ôté soixante milles, ce qui reste, suffit pour la fin du voyage, surtout si l'on est fondé à supposer qu'Alexandre continua d'avancer avec la flotte seulement, laissant Héphestion et Python derrière lui, après leur avoir recommandé de le suivre en faisant le plus de diligence possible. Toutes ces circonstances considérées, il y a grande raison d'en inférer qu'Arrien est d'accord avec Strabon : et comme ces auteurs ont puisé immédiatement, l'un et l'autre, dans les sources, toutes les fois qu'il y a concordance entre eux, les témoignages de Diodore, de Quinte-Curce ou de Plutarque ne méritent de notre part qu'une médiocre attention ; et après tout, quoiqu'il y ait bien ici un peu de confusion et d'obscurité, nous ne trouvons pourtant rien chez aucun de ces historiens, qui contredise l'induction que je viens de tirer.

On objectera peut-être qu'en plaçant deux chefs dans cette province ; et un troisième sur les montagnes voisines, nous renfermons

<sup>a</sup> Cent, ou même cent vingt, en calculant d'après les détours du fleuve. (N. de l'A.)

trop de population et de richesses dans cet espace, comparativement à l'étendue qui lui est donnée : mais, d'après le revenu qu'Akbar retiroit de ce soobah en général, et du seul circar de Seewistan en particulier, il est permis de conjecturer que tous ces circars furent florissans; et que, par-tout où le sol y fut reconnu susceptible de culture, on s'empessa effectivement de le cultiver, tant qu'il se fit quelque commerce sur l'Indus. Une autre raison, plus forte encore, nous autorise à croire que, pendant la durée des premiers âges, ils furent et beaucoup plus riches, et beaucoup plus peuplés : car un nombre considérable de petits états (tels que ceux dont il paroît que le pays étoit couvert à l'époque de l'irruption des Macédoniens), est toujours un indice certain de population, de commerce et de prospérité<sup>a</sup>. Aujourd'hui, dans l'Inde, tout chef qui possède une forteresse est un khan ou prince souverain; et peut-être, au moment où j'écris, y a-t-il plus de deux pareils souverains dans ce même district. C'est le Seewistan même que l'Ayeen Akbary nous représente comme ayant quarante mille bâtimens sur l'Indus, et produisant un revenu qui s'élève à quarante-huit mille cinq cent quatre-vingt-trois livres sterling<sup>b</sup>. Selon toute apparence, ce circar n'a pas moins de deux cents milles de long, sur cent quatre-vingts de large, et contient neuf *mahls* ou subdivisions. Voilà, certes, qui équivalut assez à la richesse et à l'étendue des territoires ou villes dont on peut supposer que deux chefs tels que Musikanus et Oxykanus furent jadis les maîtres.

Mais un reproche plus grave qu'on croira sans doute être fondé à me faire, c'est d'avoir émis une opinion contraire à celle

<sup>a</sup> Voulez-vous des exemples de cette vérité! vous trouverez, dans le monde ancien, la Grèce, l'Italie (avant que les Romains s'en fussent rendus les maîtres), la Sicile et la Gaule; dans le monde mo-

derne, la Hollande, la Suisse, les États-Unis d'Amérique. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Sur le pied de quarante dans à la roupie. (N. de l'A.)

du major Rennell. Personne n'est plus en état que moi, j'ose le dire, de rendre témoignage à l'exactitude de cet habile géographe, parce que personne n'a étudié sa carte et ses mémoires avec une attention plus particulière; et si je diffère d'avec lui en cette seule circonstance, je ne publie mes idées qu'avec la déférence qui lui est due, pour ses talens d'abord, ensuite à raison de l'avantage qu'il a sur moi, d'avoir eu des occasions plus favorables de se procurer des renseignemens.

Avant de continuer la navigation avec la flotte jusqu'à Pattala, je dois résoudre un autre problème géographique, dont l'examen, pour n'être pas lié absolument avec les progrès de la marche d'Alexandre, n'en appartient pas moins, d'une manière immédiate, au pays dans lequel nous sommes en ce moment. D'Anville et le major Rennell expriment également leur surprise, l'un et l'autre, de trouver dans Denys Périégète, Ptolémée et l'auteur du Périples de la Mer Érythrée, une partie de pays appelée l'*Indo-Scythie*<sup>a</sup>: elle paroît s'étendre, selon ces auteurs, vers le haut de la rive occidentale de l'Indus<sup>b</sup>; et il faudroit présumer que les peuples qui l'occupaient, avoient été tirés, de manière ou d'autre, de la Scythie ou de la Tartarie: mais j'estime que toute cette conjecture est une ancienne erreur des plus faciles à expliquer. Nous distinguons dans la contrée dont il s'agit deux tribus de Belootches, l'une nommée les Sethiens, l'autre les Hendiens<sup>c</sup> ou Sindhiens<sup>d</sup>. Ces deux tribus, quoique mal définies, sembleroient, par leurs noms, avoir habité, l'une les montagnes, l'autre les bords du

<sup>a</sup> L'Indo-Scythie appartient, suivant d'Anville, à la partie plus basse du Scindi. Voyez Géographie ancienne, vol. II, page 346; Éclaircissemens, page 42. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Peut-être d'Anville, en y comprenant Minnagara (erreur dans laquelle il tombe constamment à l'égard de Mansoura ou Behker), incline-t-il à étendre cette partie

de pays vers le côté oriental de l'Indus. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Le fleuve Arabis, où nous allons bientôt arriver, porte le nom de Hend sur les cartes de d'Anville et de la Rochette. Il seroit donc possible que les Hendiens et les Arabites fussent les mêmes. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Voyez l'Ayeen Akbary, et Tieffenthaler, vol. I.<sup>er</sup>, pag. 119. (N. de l'A.)

fleuve. Nous trouvons plus bas, et presque dans la ligne parallèle de Tatta, une troisième tribu de Belootches, appelée les *Nomardies*, laquelle peut mettre sur pied trois cents chevaux et sept mille fantassins<sup>a</sup>. Si maintenant on nous permet de donner de l'antiquité à ces noms, les Nomardies et les Sethiens seront métamorphosés sur-le-champ en Nomades et en Scythes; et nous reconnoîtrons les Indo-Scythes de Denys et de Ptolémée, dans les Hendo-Sethiens d'Abou'l Fazil, sans faire, avec d'Anville, un effort d'imagination pour tirer des Huns de la Tartarie, à l'effet de les conduire et de les fixer sur les bords de l'Indus.

## VI. PATTALA.

LONGITUDE.		LATITUDE.	
Par Ptolémée, de l'île de		Ptolémée .....	21° 0' 0"
Fer.....	112° 50' 0"	Rennell .....	24 47 0
Par Rennell, de Green-			
wich.....	67 36 0		
Ajoutez, de l'île de Fer.	17 40 0		
	<hr/>		
	85 16 0		
Ptolémée corrigé par la			
méthode de Gosselin.	80 04 0		
L'Ayeen Akbary.....	102 30 0	L'Ayeen Akbary.....	24 10 0
Otter { Abou'l Feda ...	92 31 0	De la Rochette .....	24 43 0
Etval .....	92 30 0		

L'estime de Rennell est prise de Braminabad, où sont probablement les ruines de Pattala.

Nous allons entrer maintenant dans la Pattalène. De nouvelles difficultés se préparent pour nous: si nous ne parvenons pas à les

<sup>a</sup> L'Ayeen Akbary, vol. II, pag. 142. (N. de l'A.)

résoudre entièrement, du moins seront-elles diminuées beaucoup par la comparaison fidèle que j'établirai entre les témoignages de nos divers auteurs.

Pattala, en langue Sanscrit, signifie la *Région d'en bas* ou l'*Enfer*<sup>a</sup>. Si nous préférons d'interpréter cette dénomination en bonne part, nous pouvons supposer qu'elle exprime, chez les Hindous, le pays arrosé par l'Indus dans la partie plus basse de son cours : si nous penchons plutôt, au contraire, à entendre ce mot dans l'autre sens, il n'y aura encore rien que de naturel dans son application. Une extrême chaleur, des sables brûlans, une sécheresse continuelle, tout justifie l'allusion qu'il renferme; et l'on conçoit sans peine que l'idée de l'enfer se présente à l'imagination de l'Hindou qui n'arrive de son pays jusque dans cette contrée, qu'après avoir traversé le désert de Behker, ou l'autre désert, plus vaste encore, plus exposé aux ardeurs du soleil, enfin plus dangereux, qui se trouve sur la route en sortant de Guzarate.

La Pattalène forme un Delta comme la basse Égypte; mais ses dimensions paroissent être fort mal tracées. La base de ce triangle est presque nord-est et sud-ouest; et si l'on parvenoit à en définir l'étendue avec exactitude, ce seroit un grand point pour les géographes. Ptolémée et l'auteur du Périple assurent qu'il y a sept embouchures au fleuve, et l'on prétend que le nom moderne de *Divellee* fait allusion à ce nombre. Mais quoiqu'Alexandre ait visité dans sa navigation les deux bras, oriental et occidental, du fleuve, et qu'il y ait tout lieu de croire que, dans les temps anciens, le commerce de l'Indus montoit et descendoit ces deux bras, si même il n'en visitoit pas quelques autres encore, je n'ai pourtant connoissance d'aucun voyageur ou navigateur, à l'exception d'Alexandre, qui ait monté le bras oriental du fleuve. Le calcul de l'étendue qui sépare les deux bras

<sup>a</sup> Maurice, *Antiq. de l'Hindoustân.* (N. de l'A.)



extérieurs, est établi ainsi qu'il suit par les historiens et par les géographes :

	Milles Anglois.
Arrien lui donne.....	1800 stades, équivalens à 113 <sup>a</sup>
Pline <sup>b</sup> .....	220 milles Romains.... 201
Rennell ( premier Mém. ).....	210 milles Anglois.... 210
Le même ( second Mém. ).....	150 milles Anglois.... 150
D'Anville.....	30 lieues, 1 degré $\frac{1}{2}$ .... 104
Dalrymple <sup>c</sup> , carte de Pritty....	108 milles géograph.... 125
Autre carte.....	124 milles géograph.... 143
De la Rochette.....	118 milles Anglois.... 118
Carte de Rennell, à l'échelle....	170 milles Anglois.... 170
Ptolémée.....	3 degrés 10 minutes. 215.

De ces divers calculs, tous différens entre eux, et dont aucun n'est fondé sur des observations astronomiques, autant que je puis m'en être assuré, celui qui semble approcher davantage des probabilités, est l'estime d'Arrien. Il est peut-être aussi le seul qui soit dressé d'après une mesure effective; car si la côte est susceptible d'un arpentage, on doit presque regarder comme certain qu'elle fut mesurée par les ingénieurs d'Alexandre.

La dimension des côtés de ce triangle est aussi difficile à connoître que celle de sa base. Nous n'avons rien à cet égard qui puisse faire autorité pour nous, si ce n'est ce qu'on trouve dans le major Rennell, savoir, qu'elle est de cent vingt-cinq milles en calculant d'après le cours du fleuve depuis Lari-Bundar jusqu'à Tatta, et que Lari-Bundar est à une distance de quinze à dix-huit milles de la mer, ce qui fait ( avec quatre milles depuis Tatta

<sup>a</sup> En adoptant le stade de d'Anville. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> En appliquant au nombre de milles donné par Pline la solution de d'Anville, la mesure de cet historien se trouve être à-peu-près

la même que celle d'Arrien. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> En mesurant de Pandrumne à Lari-Bundar. Il faut accorder quelque chose pour les degrés de Ptolémée, en raison de la hauteur de 24 degrés de latitude. (N. de l'A.)

jusqu'à la pointe du Delta ) plus de cent quarante-quatre milles pour le bras occidental du petit Delta, et se réduit, en mesurant à l'échelle, à soixante-huit milles géographiques <sup>a</sup> : le bras oriental, toujours en comptant d'après les détours du fleuve, a, selon le même auteur, une étendue de cent soixante-dix milles. Voilà ce que nous pouvons savoir de plus positif sur ce point ; car les données d'autres géographes n'étant justifiées par aucune autorité connue, elles méritent en cela même moins de confiance.

Mais il est ici pour nous une autre cause d'obscurité vraiment extraordinaire, et qu'on ne rencontrera nulle part ailleurs, en étudiant la géographie de tout le globe. En effet, de même que les cartes Angloises déterminent Lari-Bundar comme l'extrémité ouest, et, par une inversion particulière de ce nom, Bundar-Lari comme l'extrémité est, ainsi l'Ayeen Akbary nous donne Cutch pour le pays situé vers l'est, sur la baie de Cutch <sup>b</sup> ou Scindi, et un autre Cutch pour Mekran à l'ouest. D'Anville a cherché pareillement le Sangada d'Arrien sur quelque partie de la côte ; mais il n'a pu découvrir que les Sanganiens ou Sangariens, horde de pirates dans la baie de Cutch vers l'est, tandis que Sangada est évidemment à l'ouest de l'Indus. Ceci ne fait-il pas naître l'idée assez plausible que le nom de Sangada s'appliquoit jadis, comme aujourd'hui celui de Cutch, aux deux côtés du fleuve ; et que ce nom a survécu à l'est, tandis qu'il s'est perdu à l'ouest ! Quant à celui de Cutch, la conjecture du major Rennell, que Cedge <sup>c</sup> ou Gedge peut être la racine de Gédrosie, le Cutch ou Gedge-Mekran des modernes, cette conjecture, dis-je, est pour moi une certitude.

J'ai déjà observé qu'Alexandre avoit conçu le projet de ce

<sup>a</sup> Quinte - Curce dit quatre cents stades ; et alors il faut ajouter trois jours de navigation. Voyez le livre IX de son Histoire, pag. 9. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> La Rochette écrit Kartsch. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Dérivé, suivant toute apparence, de *Kiz*, *Kij* ou *Kidge*, la capitale de Mekran. Voyez Cheref-eddin, et le géographe de Nubie. (N. de l'A.)

commerce qui s'ouvrit par la suite depuis Alexandrie jusqu'à la mer des Indes. C'est ce que je me crois en état de démontrer par la conduite du héros Macédonien après son arrivée à Pattala ; et je vais rapporter quelques circonstances qui confirment mon opinion.

Alexandre, dans sa descente de l'Indus, avoit incontestablement marqué ce fleuve comme la frontière orientale de son empire ; il avoit bâti trois villes et fortifié deux autres places sur cette ligne. Il préparoit tout pour l'établissement de Pattala à la pointe du Delta, et méditoit le plan de deux autres postes aux embouchures orientale et occidentale du fleuve. Les forces qui devoient rester sous les ordres de Python, lequel étoit satrape de ce pays, se composoient, en plus grande partie, de troupes Asiatiques. Elles eussent suffi, à n'en pas douter, pour la défense de cette frontière, si une plus longue vie eût laissé à Alexandre le temps d'affermir son empire, de même que pour la conservation des postes qu'il avoit destinés à protéger le commerce dont le plan l'occupoit, et à favoriser son extension.

L'esprit rempli de ces vastes desseins, il avoit, immédiatement après son arrivée à Pattala, dépêché ses troupes légères à la poursuite des fugitifs qui s'étoient échappés de la ville. La plupart d'entre eux revinrent, déterminés par les assurances qui leur furent données des bonnes dispositions d'Alexandre à leur égard. Son premier soin fut d'envoyer à la reconnoissance des déserts à l'est et à l'ouest<sup>a</sup>, pour trouver de l'eau et pour faire creuser des puits. Voilà une circonstance qui annonce plutôt des projets de commerce que des vues militaires. Tous ceux qui ont voyagé dans les déserts, en jugeront ainsi ; et c'étoit l'opinion d'Arrien, qui ajoute que l'objet d'Alexandre fut de rendre le pays habitable.

Le soin de construire une forteresse à Pattala fut confié à Héphestion. Aussitôt que les ouvrages furent un peu avancés,

<sup>a</sup> Il est plus probable que ce fut à l'ouest seulement. ( N. de l'A. )

Alexandre fit toutes les dispositions nécessaires pour aller reconnoître le bras occidental du fleuve jusqu'à son embouchure. Le cours général de cette navigation n'est point une chose difficile à concevoir ; mais les détails présentent des doutes qu'il n'est pas aisé de résoudre, attendu le défaut de matériaux, et le peu de concordance qui existe entre ceux que les historiens nous ont laissés. Si nous fixons Pattala près de la pointe du Delta, ainsi que nous le devons, la position de Braminabad (aujourd'hui en ruines) à la distance de quatre milles de Tatta, se trouvera suffisamment y correspondre : cette ville, avant les incursions des Mahométans et des Mogols, étoit entourée, à ce qu'on prétend, d'un mur qui avoit quatorze cents bastions. L'importance et la grandeur d'une pareille capitale, la prospérité dont elle dut jouir, tant que le commerce fut florissant sur l'Indus, indiquent assez le discernement d'Alexandre dans le choix qu'il en fit pour y bâtir une forteresse<sup>a</sup>. Si son départ eut lieu de ce point, à mesure qu'il avança, il descendit la rivière de Lari-Bundar, ou le Darraway : et ce que les géographes nous disent de deux îles, dont l'une est près de l'embouchure du fleuve, et l'autre, à une distance plus éloignée en mer, nous autorise à présumer que la première est celle sur laquelle Lari-Bundar se trouve situé dans nos meilleures cartes<sup>b</sup>. Ceci toutefois n'est pas très-clair : car le capitaine Hamilton<sup>c</sup>, qui parle de Lari-Bundar comme d'un village composé de cent habitations seulement, avec un fort, et qui conduisit lui-même une caravane depuis ce lieu jusqu'à Tatta, ne nous apprend pas de quel côté de la rivière il est placé<sup>d</sup>. D'après la marche que tint Hamilton, nous serions fondés à conjecturer que ce doit être sur le côté occidental,

<sup>a</sup> Et marquent en outre la supériorité de la population de l'Inde ancienne sur celle de l'Inde moderne ; circonstance particulière sur laquelle j'ai tant insisté dans le cours de cet ouvrage. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Dans la dernière édition de sa carte,

le major Rennell place Lari-Bundar à l'ouest du Darraway, ou plutôt du Pitty, nom d'un bras du fleuve. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> En 1699. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Voyez le premier volume de sa Relation, pag. 114. (N. de l'A.)

conformément à la position que lui assigne le major Rennell <sup>a</sup> ; autrement, il faudroit qu'il eût traversé la rivière, ce dont il n'est point fait mention. Toutefois, une circonstance particulière pourroit nous donner à penser que la route suivie par ce voyageur étoit en dedans du Delta. Il parle, en effet, des tombeaux des anciens rois, lesquels étoient, à n'en pas douter, déposés à Braminabad, distant de quatre milles de Tatta; il en parle, dis-je, comme si les tombeaux se fussent trouvés sur sa route <sup>b</sup>. En supposant qu'il en soit ainsi, Lari-Bundar ne seroit point à l'ouest de l'Indus.

Dalrymple <sup>c</sup> ne voit rien d'in vraisemblable dans la position de Lari-Bundar sur la rive orientale; mais sa situation sur une île lui paroît douteuse. Je n'eusse pas cru nécessaire, au reste, d'examiner ce point avec une attention aussi particulière, sans le désir que j'avois de déterminer le gisement d'une de ces îles observées par Alexandre dans sa descente jusqu'à la mer. Il appareilla de Pattala avec toutes ses galères, plusieurs de ses vaisseaux à demi-pont et ses meilleurs bâtimens de transport; il dépêcha en même temps Léonnatus à la tête de mille chevaux et de huit mille hommes d'infanterie, avec l'ordre d'avancer dans le Delta <sup>d</sup>, et de se régler sur les mouvemens de la flotte. Il lui avoit été impossible de trouver un pilote qui fût un naturel du pays, attendu que les habitans avoient pris la fuite : le second jour, une tempête s'éleva, qui, soufflant avec violence contre le courant <sup>e</sup>, mit la flotte dans le plus grand danger.

<sup>a</sup> Je tire cette conclusion de la carte du major Rennell, sur laquelle ce géographe place Dugham (ville intermédiaire où le capitaine Hamilton s'arrêta) à l'ouest du Darraway. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Anquetil du Perron s'exprime, à l'égard de ces tombeaux, de manière à faire croire qu'ils existent encore. Il se prévaut du témoignage de M. Erskin, Anglois, qui résidoit à Tatta en 1760, et dont une lettre atteste cette existence. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Correspondance privée, 22 décembre 1794. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Ceci est une preuve que le Delta, dans cette partie, n'étoit entrecoupé ni par des rivières ni par des canaux, et confirme l'opinion que je me suis formée de la marche d'Hamilton. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Comme on se trouvoit alors à-peu-près dans le mois d'août, la mousson de sud-ouest étoit dans toute sa force. (N. de l'A.)

Quelques-unes des galères coulèrent à fond; on ne sauva le reste qu'avec beaucoup de peine, en les amenant à force de bras sur la côte. Pendant le retard occasionné par cet accident, et tandis qu'on travailloit à réparer les bâtimens endommagés <sup>a</sup>, quelques troupes légères furent envoyées à la poursuite des naturels fugitifs: un petit nombre d'entre eux se laissa prendre; on les employa en qualité de pilotes dans la suite du voyage. Ces obstacles une fois surmontés, la flotte continua sa route; et comme elle approchoit alors de la mer, le fleuve parut avoir une étendue de deux cents stades <sup>b</sup>, exagération qui ne sauroit être justifiée ni par aucune méthode de calcul du stade, ni par aucune supposition d'un débordement quelconque du fleuve: il est vrai que, dans la saison où l'on étoit alors <sup>c</sup>, les eaux de l'Indus pouvoient avoir été prodigieusement accrues, et que la mousson contribuoit à obstruer son embouchure; mais qu'une rivière dont la largeur n'excède pas un mille, un mille et demi, se soit agrandie, par l'une ou l'autre de ces causes, au point d'embrasser un espace de douze ou treize milles <sup>d</sup> dans son étendue, c'est ce qui choque toutes les vraisemblances. Il est possible qu'il y ait erreur dans les nombres d'Arrien (car, sur ce point, l'exactitude des historiens Grecs doit toujours être suspecte); mais s'ils sont corrects, si Arrien les a copiés fidèlement sur les journaux d'après lesquels il a composé sa relation, nous devons ou supposer une différence énorme dans la largeur du fleuve à cette époque <sup>e</sup>, ou présumer (ce qui est

<sup>a</sup> Arrien ajoute: "Ἐπεραι ἢ συνεπήγυρτο, d'autres furent construits. Mais peut-être devons-nous lire αἱ ἔπεραι; les autres furent réparés, si l'expression συνεπήγυρτο comporte ce sens; car le temps auroit à peine suffi pour bâtir de nouveaux vaisseaux; et d'ailleurs le pays ne fournit point de bois de construction: (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Arrien. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Le mois de juillet ou d'août. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> En adoptant le stade le moins fort. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> L'embouchure de l'Indus, comme celle de toutes les autres rivières exposées aux pluies du solstice, s'obstrue à la longue, de manière que ses eaux se déchargent plus difficilement dans la mer. Suivant les relations

beaucoup plus probable) que les Macédoniens qui étoient à bord, furent tellement alarmés de la catastrophe du jour suivant, qu'ils ont exagéré en proportion de la terreur dont ils furent saisis.

Ce jour, on essuya une violente brise de mer; et l'on courut un grand danger sur la flotte, qui avoit indubitablement appareillé avec la marée descendante, et s'étoit trouvée engagée dans le tourbillon occasionné par le combat des vents contre le courant. Pour échapper à ce danger, et de l'avis des naturels qui servoient de pilotes, on alla chercher un abri dans un des canaux<sup>a</sup> ou criques qui avoient été creusés pour la facilité des communications avec le pays voisin: à mesure que la mer se retiroit, les vaisseaux demeurèrent à sec; mais lorsque la marée remonta, ceux-là seulement n'éprouvèrent aucun dommage qui s'étoient tenus sur un fond de vase ou de limon, tandis que tous les navires qui étoient restés penchés sur un fond dur, furent exposés au plus imminent péril<sup>b</sup>, et que plusieurs même ne purent être sauvés.<sup>c</sup>

d'auteurs modernes, il s'y est accumulé de grands amas de sable; et Tavernier parle des bouches du fleuve comme étant à peine navigables. Il en est de même aujourd'hui du Rosetta, ou grand bras du Nil. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Δίωρυγα, un *nullah*. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Les galères [ *τριανκοντοροι* ] avoient, selon toute apparence, ce que les marins appellent les *fonds fins*, c'est-à-dire qu'elles étoient construites de manière à tirer beaucoup d'eau. Un vaisseau de cette espèce est peu propre à prendre le fond; et lorsqu'il se trouve sur une surface hérissée de pierres, de cailloux ou de sable, il penche presque sur le côté. L'inconvénient qui en résulte, est qu'au retour de la marée, le bâtiment se remplit d'eau avant de pouvoir être remis à flot. Cette circonstance que l'on vient de remarquer ici, est exactement (si j'en dois croire les renseignements qui m'ont été donnés) la même qui s'observe à l'embou-

chure de la Seine, entre le Havre et Rouen, où la marée monte avec plus de rapidité qu'en aucun endroit de l'Angleterre, si ce n'est peut-être dans le Severn. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voici de quelle manière Rollin, d'après le même historien Grec, rapporte les détails de cet événement:

« Quand ils furent plus près de la mer, un événement inopiné et nouveau pour eux les jeta dans un grand trouble, et exposa la flotte à de grands dangers: c'étoit le flux et le reflux de l'Océan. Jugeant de cette vaste mer par celle de la Méditerranée, qui leur étoit seule connue, et qui n'a que des flux imperceptibles, ils furent fort étonnés lorsqu'ils la virent s'enfler considérablement, et inonder les campagnes; et ils croyoient que c'étoit un signe de la colère des dieux qui vouloient punir leur témérité. Ils ne furent pas moins effrayés

La

La surprise et l'effroi des Macédoniens en cette occasion, leur ignorance absolue de l'effet des marées, ont été tournés en ridicule par Voltaire, qui regarde comme incroyable qu'Alexandre ne connût point la nature des marées, puisqu'il devoit avoir vu l'Euripe dans son passage en Béotie, puisqu'il devoit savoir d'ailleurs ce qu'Aristote avoit écrit à ce sujet. Le major Rennell a réprimé cette saillie indiscrete, en démontrant que la marée, dans l'Indus, est le *bore*, qui agit tout le long de la côte, et qui nous est décrit comme produisant dans la baie voisine (la baie de Cutch), et tout autour de la péninsule de Guzarate, l'un des plus terribles effets dont on puisse se former l'idée.<sup>a</sup>

Le dommage fut réparé aussitôt que la situation des choses le permit. Deux des bâtimens de transport furent envoyés à la reconnaissance d'une île appelée Killuta [ Killoota ], où l'on prétendoit qu'il devoit se trouver un bon mouillage et un abri assuré, d'où l'on pourroit partir à la première occasion favorable pour continuer le voyage et les découvertes<sup>b</sup>. Le rapport ayant été satisfaisant, la flotte avança vers ce lieu pour s'y arrêter; et Alexandre, choisissant parmi ses vaisseaux ceux qui étoient les meilleurs voiliers, se dirigea

ni surpris quelques heures après, quand ils virent le reflux de la mer qui se retiroit comme elle étoit venue, laissant à découvert les terres qu'elle venoit de submerger. La flotte eut beaucoup à souffrir; et les vaisseaux étant demeurés à sec, les champs étoient semés de hardes, de rames brisées et d'ais fracassés, comme après un grand orage. » *Hist. ancienne* de Rollin, tom. VI, édition in-12, pag. 624 et 625. (N. du T.)

<sup>a</sup> Le *bore*, avec tous ses attributs, est décrit par l'auteur du Périple de la Mer Érythrée, pag. 27, édition d'Hudson, à l'article du golfe de Cambaye ou de Guzarate, qu'il écrit *Barugaza*. Je fais l'inversion de *Barugaza* en *Ba-Guzara* ou *Guza-*

*rate*; car *Guzarate* n'est qu'une corruption du *Gezira* des Arabes, et c'est une péninsule. Sous ce rapport, je regarde le *Barugaza* du Périple et le *Ba-Gasira* d'Arrien comme le même mot. Arrien, en effet, applique ce nom de *Ba-Gasira* au cap *Arraba*, qui est aussi une péninsule. La syllabe *ba*, jointe au nom dont il s'agit, sera ci-après l'objet d'une remarque particulière; et de même que les Orientaux eux-mêmes transposent les syllabes en écrivant *Gezira* ou *Geriza*, ainsi l'auteur du Périple ajoute une autre transposition, savoir, celle de *Rugaza* pour *Guzara* ou *Guzarate*. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Je parlerai plus au long de cette île, lorsque l'occasion s'en représentera à l'époque du départ de Néarque. (N. de l'A.)



vers une seconde île, située tout-à-fait hors du fleuve, et parvint à constater l'existence d'un passage. La distance qui sépare cette seconde île, de Killuta, est évaluée à deux cents stades, ou environ douze milles; et s'il étoit permis de régler des recherches à cet égard sur les cartes de nos géographes modernes, nous pourrions découvrir une position pour chacune de ces deux îles. Une des cartes de Dalrymple offre une île appelée Lari-Bundar (du nom de la ville), laquelle se rapporteroit à Killuta; et nous retrouverions la seconde dans un autre îlot plus petit. Celle de la Rochette donne à penser que ce savant a suivi les indications de Dalrymple comme une autorité; mais notre illustre compatriote, publiant les dessins et plans qui lui sont communiqués, sans répondre personnellement de leur exactitude, et ayant d'ailleurs exprimé ses propres doutes concernant Lari-Bundar, nous ne pouvons rien établir de positif à ce sujet. D'après la nature même du fleuve, il est facile de concevoir que l'ancienne côte a disparu, pour ainsi dire, sous de nouveaux amas de sable ou de terre, et par l'effet de nouvelles accumulations; que le fleuve a pu couler dans de nouveaux lits, formés par l'art ou par la nature, les lits anciens ayant été comblés à la longue<sup>a</sup>: et si nous avons une préférence à donner, il faudroit, suivant moi, abandonner la position de Killuta<sup>b</sup> adoptée ici, et déterminer, d'après d'autres observations, le petit îlot extérieur au fleuve, comme le lieu jusqu'où s'étendirent les progrès d'Alexandre.

<sup>a</sup> Tout ce que notre auteur a dit plus haut, et qu'il répète ici, au sujet des attérissemens, paroîtra fort vraisemblable au lecteur qui comparera ses conjectures avec le fait que je vais rappeler. La ville d'Aigues-mortes, en Provence, étoit jadis un bon port de mer que Louis IX fit nettoyer, et où il s'embarqua pour ses deux voyages de la Terre-Sainte, dans les années 1248 et 1269. La mer se trouve aujourd'hui à trois lieues

environ de cette même ville. (N. du T.)

<sup>b</sup> *Cilluta, Scillustis, Psiltucin.* Curt. Loccenius, *in loco*. Mais voyez plus bas. Otter parle ici de Deboul [Divil-Scindi] comme étant situé par 22° 30" de latitude, ce qui n'est certainement pas exact; et de Lahari-Larri, sur le bras oriental du fleuve, comme placé à la distance de deux journées de chemin, indication très-vague. Voyez le v. I.<sup>er</sup> de son ouvrage, p. 406. (N. de l'A.)

*EMBOUCHURE occidentale de l'Indus, désignée sous le nom de SAGAPA par Ptolémée.*

LONGITUDE.	LATITUDE.
De l'île de Fer..... 110° 20' 0"	19° 50' 0"
Par Rennell, de Green- wich..... 66 22 0	24 43 0
Ajoutez de l'île de Fer.. 17 40 0	
84 2 0	
Ptolémée corrigé par la méthode de Gosselin.. 78 5 0	

Alexandre repartit de ce point pour retourner à Killuta, et offrit des sacrifices aux Dieux. Le jour suivant, il se dirigea de nouveau jusqu'à l'île extérieure, où il fit célébrer pareillement les sacrifices. Cette solennité finie, il avança dans la mer, ainsi qu'il le déclare lui-même <sup>a</sup>, pour s'assurer si c'étoit l'océan, ou s'il y avoit encore des terres; mais, à mon avis, ajoute Arrien, un peu excité par un secret mouvement de vanité, par l'espoir de faire dire de lui qu'il avoit conduit lui-même ses vaisseaux jusque dans l'océan Indien <sup>b</sup>. Parvenu au terme de cette navigation, il sacrifia une troisième fois à Neptune, avec de plus grandes cérémonies encore. Par son ordre, on jeta dans la mer les coupes d'or qui avoient servi pour cette solennité nouvelle, et l'on demanda aux Dieux l'heureux succès de l'expédition de Néarque.

L'objet qu'Alexandre s'étoit proposé dans cette excursion, une fois rempli, il remonta le fleuve avec les vaisseaux qui l'avoient accompagné, et revint à Pattala <sup>c</sup>, où il trouva la citadelle achevée,

<sup>a</sup> Sans doute dans ses lettres, qui existoient du temps d'Arrien. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Τὴν ἔξω Ἰνδῶν θάλασσαν. Par opposition à la mer Méditerranée. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> A Hyala, selon Diodore, qui parle de

cette ville comme gouvernée par les lois de Sparte. Mais où devons-nous la chercher? Ni Diodore, ni Quinte-Curce, n'ont rien connu du voyage sur le bras oriental de l'Indus. (N. de l'A.)

et Python de retour de son expédition. Il y laissa Héphestion pour surveiller la construction d'un arsenal naval, avec l'ordre de le fortifier, et de tout préparer pour la réception d'une flotte dont il projetoit l'établissement en cet endroit, tandis que lui-même entreprendroit un autre voyage jusqu'à la mer par le bras oriental du fleuve.

Ces deux bras de l'Indus sont les seuls dont ait parlé Arrien; et la raison incontestable est que ce furent aussi les deux seuls qu'eussent reconnus les Macédoniens. Je n'ai trouvé avant Ptolémée aucun autre auteur qui ait fait mention des sept embouchures<sup>a</sup>; et quoique la géographie moderne nous présente ce fleuve comme ayant toujours sept bouches par lesquelles il se décharge dans la mer, pourtant ne fournit-elle aucune preuve positive du fait. Sur deux des cartes qu'a publiées Dalrymple, on peut, à la vérité, distinguer des criques et des *inlets*<sup>b</sup> pour le double de ce nombre, avec leurs noms: mais sont-ils naturels ou artificiels, anciens ou modernes! c'est ce qu'il paroît impossible de décider, d'après les renseignemens très-bornés que nous avons eus jusqu'à présent.

Le major Rennell, dans la seconde édition de sa carte, prolonge l'étendue du bras oriental vers l'est beaucoup plus loin que dans la première. Le bras même, ou, pour mieux dire, le point où il se décharge dans la mer, est désigné, sur ses cartes ainsi que sur celles

<sup>a</sup> L'auteur du Périple dit que le fleuve a sept bouches, dont deux seulement sont navigables; les autres sont peu profondes, ou obstruées par les terres des marais au travers desquels leurs eaux passent. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Le mot *inlet* n'a pas toujours une signification uniforme; le plus communément, l'*inlet* des Anglois répond à ce que nous appelons une *entrée*, c'est-à-dire, une séparation des terres par laquelle un bras de mer pénètre dans l'intérieur jusqu'à une certaine hauteur connue au-delà de laquelle

on ne s'est pas avancé. Ainsi, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, nous disons l'*entrée d'Aguilar*, l'*entrée de Fuca* qui est aujourd'hui le détroit de Fuca: dans la baie d'Hudson et autres, il y a plusieurs *inlets*. Ce sont donc, en général, des *passages*, des *entrées*, par lesquels on pénètre à une certaine distance dans l'intérieur des terres: mais ce ne sont pas des détroits, qui laissent toujours supposer qu'en s'y engageant on passera d'un côté d'une terre à l'autre côté. (Note communiquée au Traducteur.)

de Dalrymple, par le nom de Pandrimmée ou de Pandrummée; et le fleuve reçoit celui de Nulla-Sunkra: mais *nulla*, *nalla*, *nala*, *nallah*, est un terme Persan, et semble ne jamais s'appliquer d'une manière bien convenable qu'à un canal artificiel <sup>a</sup>. Nous avons aujourd'hui une autorité très-forte pour faire de ce Nala-Sunkra le bras le plus oriental; car on trouve dans Fraser la traduction du traité littéral conclu entre Nâdir-Châh et l'empereur Mogol, traité où Nala-Sunkra est déterminé comme la nouvelle limite des deux empires <sup>b</sup>. Un fait qui n'est pas indigne de remarque, c'est qu'avant cet acte solennel des deux puissances, qui date de 1739, la limite de l'Hindoustân et de la Perse étoit à-peu-près la même qu'au temps d'Alexandre. En effet, jusqu'à l'époque du traité, l'empire du Mogol n'étoit borné que par la chaîne de montagnes à l'ouest de l'Indus, où sont fixés les Belootches; et d'après le journal d'Arrien, la rivière Arbis ou Arabis, qui sort de cette chaîne de montagnes, et qui coule dans une direction parallèle avec elle, à une distance assez rapprochée, cette rivière, dis-je, étoit la limite de l'Inde, celle aussi des mœurs Indiennes. <sup>c</sup>

Nâdir-Châh avoit passé les sources de l'Indus et le Panje-ab, et il préféra l'Attock à toute autre limite pour borner son empire. Ce fut donc celle qu'il traça au Mahomet dont il étoit le vainqueur; et en même temps il porta ses prétentions jusqu'au circar de Tatta et dépendances, comprenant ainsi tout le Delta, comme borné par le bras le plus oriental, ou Nala-Sunkra, et faisant de

<sup>a</sup> *Nullah* ou *nallah* est un mot Persan, dérivé de l'Hébreu נחל et נחל, qui signifie un creux, une vallée, ou bien le cours d'un torrent, et le torrent même: Lévit. XI, 9; Deut. II, 24; Isaïe, XXX, 28; XXXIV, 9; XXXV, 6; mais une autorité précise, c'est le chapitre XI du même prophète Isaïe, verset 15, où נחל נחל est appliqué aux sept embouchures du Nil. Voyez l'évêque Horsely. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Fraser, Histoire de Nâdir-Châh, pag. 226.

Otter, qui rapporte ce traité à-peu-près dans les mêmes termes que Fraser, écrit le nom dont il s'agit, *Nalé-Sengueré*. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Les Orites avoient quelque chose de ces mœurs Indiennes, mais ne formoient pas un des peuples de l'Inde. (N. de l'A.)

Lohry-Bundar<sup>a</sup> (évidemment au-delà de cette ligne), le terme de l'étendue qu'il donnoit à l'empire du Mogol.

Ce terme *nala* est le seul motif qui m'empêche de déterminer le bras le plus oriental comme celui même dans lequel Alexandre conduisit ses vaisseaux ; et malgré qu'aucune relation des modernes n'ait donné l'indication précise du passage par lequel des navigateurs ont descendu cette partie du fleuve, je ne doute pourtant pas qu'il n'ait été la voie immédiate de communication entre les peuples, tant que le commerce a fleuri sur l'Indus. Il est à supposer, en effet, que ce commerce s'écouloit plutôt du côté de Guzarate et de la côte de Malabar, que vers aucun port situé à l'ouest du fleuve. Si le Nala d'aujourd'hui est un golfe naturel, je ne vois plus de difficulté à le regarder comme le bras de l'Indus où Alexandre arriva : si c'est un ancien canal qu'on a nettoyé, il pourroit prendre le nom de Nala ; et enfin, si c'est un canal nouveau qu'on a creusé, la date en doit être assez récente, car le commerce de l'Indus est ruiné. Sous quelque rapport qu'on le considère, il doit se trouver à-peu-près parallèle avec l'ancien lit du fleuve, et fut au moins visité en partie par les Macédoniens

<sup>a</sup> Otter, *vol. I, pag. 409*, écrit Seuhéri, peut-être pour Leuhéri. Lohry est Lari-Bundar, ainsi écrit dans le traité ; c'est le même mot que le Bundar-Laree de nos auteurs Anglois, qui, de cette manière, le distinguent de Lari-Bundar, situé sur le bras occidental du fleuve, ou Darraway : il est à croire qu'une connoissance plus parfaite de la langue indiqueroit le sens de ce mot dans son application à l'un et à l'autre Lari-Bundar. Comme Bundar-Lari sur le bras oriental de l'Indus, et Lari-Bundar sur le bras occidental, paroissent ne former une distinction que dans les mémoires et relations des géographes ou voyageurs Européens, ne seroit-il pas permis de conjecturer qu'ils ont tous deux un rapport quelconque

avec Lari ou Loheri, ville qui appartient au Doo-ab de Behker, et que le terme Bundar, signifiant un *port*, peut être commun aux deux bras du fleuve, dont l'un formeroit ainsi le *port oriental* de Loheri, et l'autre le *port occidental* ! Loheri est ou la même ville que Tekier, ou bien une autre place située un peu plus bas que Tekier, au fond du Doo-ab de Behker, comme Sekier, qui s'écrit Sacker, Sungar et Sengueré, est dans le haut du même Doo-ab. Ceci donne pareillement lieu de présumer que le Nulla-Sunkra, ou Sengueré, le canal oriental, tire son nom de ce qu'il est en effet le canal de navigation jusqu'à Sun-Kra, Sacker ou Sekier. (N. de l'A.)

dans leur navigation. Alexandre se chargea lui-même du soin de reconnoître ce passage ; et jamais aucun chef ne se montra personnellement plus jaloux de l'honneur attaché au succès de ses desseins , ni ne contribua davantage à leur accomplissement par ses propres efforts. Sur le champ de bataille , il combattoit sans relâche à la tête du corps de troupes aux exploits duquel la fortune sembloit avoir ce jour-là réservé la victoire. Dans toutes les expéditions <sup>a</sup> , il exécutoit en personne les plans qui présentoient le plus de difficultés ; et dans tous les projets grands et hardis , une fois muni des informations les meilleures qu'il eût pu se procurer , il étoit le premier , si je puis m'exprimer ainsi , à sonder par lui-même le terrain , avant de confier à d'autres le soin de l'exécution. <sup>b</sup>

Ce fut en conformité de ces principes de conduite , qu'il se détermina alors à reconnoître le bras oriental de l'Indus. Il avoit enfin atteint le but de ses conquêtes ; la limite de son empire étoit fixée : un seul objet l'occupoit évidemment tout entier ; c'étoit ou le désir de découvrir un passage dans lequel la sûreté de sa flotte ne fût point compromise , ou ce système de commerce , toujours de plus en plus vaste , qu'il méditoit depuis long-temps , dont l'effet devoit être d'unir l'Europe et l'Inde par une heureuse réciprocité d'intérêts , et dont il espéroit que l'expédition de Néarque alloit devenir l'origine et jeter les fondemens.

Alexandre partit de Pattala , accompagné , selon toute vraisemblance , du même nombre de vaisseaux qu'auparavant ; il descendit le fleuve jusqu'à ce qu'il arriva enfin à un lac ou baie dont l'étendue étoit considérable , et qui recevoit les eaux d'autres rivières du voisinage : mais comme nous savons qu'aucun fleuve

<sup>a</sup> Il envoya Cratère dans les provinces intérieures , et voulut traverser lui-même la Gédrosie. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Il alla visiter les lieux submergés par

une inondation récente du Tigre et de l'Euphrate , et conçut le plan du rétablissement de la digue à la tête du canal de Pallacopa. ( N. de l'A. )

ne porte le tribut de ses ondes à l'Indus après qu'il a passé Behker, il faut en conclure que ces eaux du voisinage ne peuvent être que celles de divers canaux qui forment autant de bras de la rivière principale, et entrecouper le Delta en différentes directions; et c'est ainsi qu'Arrien, qui ne fait mention que de deux bras du fleuve, se trouve forcé de rendre témoignage de l'existence d'un plus grand nombre: mais, je le demande, n'est-ce pas là précisément ce qu'on peut dire des Macédoniens eux-mêmes? Ils ne visitèrent que deux de ces bras dans leur navigation; par conséquent ils n'en ont décrit que deux: toutefois, ils ont rapporté les circonstances particulières qu'ils remarquèrent; et ces circonstances prouvent pour nous beaucoup plus, qu'elles ne servirent à éclairer ceux même qui firent le voyage.

Ce lac <sup>a</sup>, ainsi que tout paroît l'annoncer, n'est plus qu'une baie dans laquelle se décharge le bras oriental; et l'on demeurera convaincu de l'inutilité des efforts qu'on tenterait pour le retrouver au bout de vingt siècles, si l'on considère la nature du fleuve et ces amas prodigieux de terres qui, à la longue, ont dû combler son embouchure. Arrien nous le décrit comme un lac d'une immense étendue, et fourni en abondance de toutes les espèces de poissons que produit la mer voisine. Ce fut à l'extrémité de cette baie que Léonnatus débarqua avec la plus grande partie des troupes qu'il commandoit, tandis qu'Alexandre continua d'avancer, accompagné des galères, pour contempler l'océan. Il observa que le passage en cet endroit étoit plus facile et plus commode qu'à travers le bras occidental; et quoiqu'il n'ait pas envoyé ensuite sa flotte pour descendre ce canal, les événemens qui eurent lieu, nous autorisent à penser que ce conquérant projetoit d'en faire le moyen de communication avec Guzarate et la côte de Malabar.

<sup>a</sup> Quinte-Curce, qui n'a rien connu de la descente de ce bras du fleuve par les Macédoniens, trouve sur l'autre bras un lac

dans lequel ceux qui se baignèrent devinrent lépreux; mais ils furent guéris avec de l'huile. *Liv. IX, pag. 9.* (N. de l'A.)

En effet, aussitôt qu'il eut jeté l'ancre, il prit terre lui-même avec un corps de cavalerie, et marcha durant trois jours le long de la côte <sup>a</sup>, faisant des observations sur le pays, et donnant l'ordre de creuser des puits par-tout où les opérations de ce genre lui sembloient indiquées par la nature du terrain.

Le nom général de cette partie de pays est Cutch <sup>b</sup>; une baie sur laquelle elle se trouve située, en tire le sien : la contrée est un désert placé dans le milieu des terres; il n'y passe guère que les caravanes qui sont dans l'usage de voyager entre Guzarate et l'Indus. Les journaux de nos modernes marquent encore les endroits où il a été creusé des puits pour rendre le désert susceptible d'être traversé. Dans une direction parallèle à la côte, se prolonge une chaîne de montagnes appelée *Chigoo*; la langue de terre qui sépare ces montagnes de la mer, est la résidence des Sanganiens <sup>c</sup>, race de pirates dont les infames vexations sont dénoncées par tous nos anciens voyageurs, dans les relations qu'ils ont publiées. Ce fut le long de ce plat pays qu'Alexandre continua sa marche; et les puits qu'il eut soin de faire creuser, comme je l'ai dit plus haut, laissent assez connoître quel étoit l'objet de son expédition.

Si j'entends bien Arrien, le major Rennell se trompe lorsqu'il suppose <sup>d</sup> qu'Alexandre, lors de son débarquement, avança vers l'ouest le long du Delta, dans la direction que sa flotte devoit suivre; car la flotte n'entra pas en mer par ce bras du fleuve; et il est parlé après d'un détachement qui paroît avoir pris terre sur le Delta, avec l'ordre d'examiner la côte, de creuser des puits <sup>e</sup>, et de rejoindre ensuite le corps d'armée à Pattala. <sup>f</sup>

Cette excursion terminée, Alexandre rembarqua sa cavalerie,

<sup>a</sup> C'est-à-dire qu'il fit probablement cinquante à soixante milles. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Kartsch, suivant la Rochette. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Le capitaine Hamilton eut à soutenir un combat contre eux. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Dans son Post-scriptum, pag. 294. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Voyez la note de Gronovius, pag. 259. (N. de l'A.)

<sup>f</sup> Τὴν Παγαλίαν. (N. de l'A.)



et retourna à l'extrémité de la baie où il avoit quitté Léonnatus : il donna les instructions nécessaires pour l'établissement d'un poste en ce lieu <sup>a</sup>, ainsi que pour la construction d'un chantier et d'un arsenal naval ; il laissa une garnison suffisante pour la défense du poste , et en outre des provisions pour quatre mois.

Je n'entre dans le détail de ces faits, peu importans en eux-mêmes, que pour accumuler les preuves de la prévoyance et de la sagesse dont j'ai prétendu qu'étoit doué cet homme extraordinaire. En général, on a apprécié le caractère d'Alexandre, on l'a jugé lui-même, d'après les victoires qu'il remporta et les ravages qui accompagnèrent ses conquêtes ; mais les principes sur lesquels il fonda l'établissement de son vaste empire, les précautions qu'il prit pour en garantir les frontières, l'étendue de ses vues commerciales, l'arpentage de ses provinces, et la part qu'il prit lui-même à tout ce qui concernoit son gouvernement, ces différentes circonstances, dis-je, frappent moins les esprits que l'éclat de ses triomphes et la continuelle prospérité de ses armes.

Nous allons maintenant le suivre dans son retour à Pattala. Si j'étois en état de donner des éclaircissemens satisfaisans sur ce bras oriental du fleuve, je réussirois à contenter la curiosité du lecteur le plus avide de recherches et de connoissances positives. Mais le major Rennell, qui suppose à ce bras oriental une étendue de cent soixante-dix milles, ne fait pas arriver la Nulla-Sunkra à Tatta, mais beaucoup plus haut. De la Rochette <sup>b</sup>, dans sa carte, lui donne une direction que je pourrois adopter, et suppose une baie considérable à son embouchure : mais comme je ne connois pas les

<sup>a</sup> Ce fut peut-être la Xylénopolis de Pline. (N. de l'A.)

Cette conjecture est également celle de d'Anville. « Je ne suis pas le premier, dit ce savant géographe, qui ait été dans l'opinion d'y rapporter la Xylénopolis dont il est fait mention dans Pline, comme ayant

été construite par Alexandre. » Voyez l'Antiquité géographique de l'Inde, pag. 42. Voyez aussi le sixième livre de Pline, page 23. (N. du T.)

<sup>b</sup> Ainsi que d'Anville, dans son Antiquité géographique de l'Inde. (N. de l'A.)

autorités qu'il a suivies, je suis forcé de rester dans le doute, tant que la preuve ne s'offrira point à moi. La partie plus basse du Delta est entrecoupée par divers canaux dont il est impossible de déterminer le nombre. Elle n'est pas du tout boisée, et nourrit beaucoup de chameaux. La partie supérieure près de Tatta fut fertile en riz de la meilleure qualité, et produisit d'autres denrées non moins précieuses, tant que le pays jouit de quelque commerce; et la culture des terres se trouvant, selon toute apparence, dans un état plus florissant à l'époque où les Macédoniens visitèrent cette contrée, l'entretien de trois garnisons destinées à la protéger, ne put être ni superflu, ni oppressif pour les habitans.

Alexandre ne fit pas un long séjour à Pattala après son retour. Il avoit préalablement résolu de pénétrer dans l'intérieur de la Gédroisie et de reconnoître la côte, à l'effet de faciliter le succès de l'expédition de Néarque; et d'après les événemens qui se passèrent, nous pouvons conclure qu'il se mit en marche près d'un mois plutôt que la flotte. Strabon dit qu'il employa dix mois dans son passage de Nicée à Pattala. Si donc il mit à la voile le 23 octobre de l'an 327 avant J. C., il arriva à Pattala dans le mois d'août de l'an 328<sup>6</sup>: mais les dates, chez le même auteur, annoncent plutôt neuf mois que dix; et le témoignage d'autres faits concourt à favoriser ce calcul, de préférence à l'autre. Nous ne pouvons supposer moins d'un mois pour les événemens qui eurent lieu à Pattala, en y comprenant la navigation des deux fleuves. Conséquemment, si Alexandre quitta cette ville au moins un mois avant Néarque, comme on va le voir tout-à-l'heure, il falloit qu'il y fût arrivé dans les derniers jours de juillet, ou bien au commencement d'août, et qu'il en fût parti dès les premiers jours de septembre. <sup>a</sup>

<sup>a</sup> Strabon, liv. XV, pag. 691.

On mit à la voile peu de jours avant le coucher des Pléiades, et l'on passa l'automne de cette année, l'hiver, le printemps,

et une partie de l'été de l'année suivante, à descendre le fleuve. On arriva à Pattala vers le lever de la constellation du Chien, ce qui donne dix mois pour le complément

Nous ne serons pas dans la nécessité de suivre cette expédition au-delà de ses rapports avec les mouvemens de la flotte ; mais comme Alexandre profita ici de deux occasions qui se présentèrent d'établir une communication, et qu'il tenta d'en saisir une troisième, nous devons accompagner l'armée dans sa marche au sein du pays des Arabites et des Orites. Après quoi, il suffira de donner une esquisse générale de sa route dans l'intérieur de la Karmanie, où Néarque rejoignit Alexandre, et lui rendit compte de ses succès.

PROGRÈS D'ALEXANDRE À L'OUËST.

VII. JE place le départ de l'armée, de Pattala, au commencement de septembre, époque à laquelle Néarque reçut les derniers ordres par lesquels il lui étoit enjoint de prendre le commandement de la flotte, de tout préparer pour le voyage, et d'entrer en mer aussitôt que la saison le permettroit.

Alexandre s'avança au sein du pays des Arabites, évidemment placé dans cette chaîne de montagnes dont j'ai déjà donné la description, laquelle commence depuis la mer, et se prolonge dans une ligne parallèle avec le cours de l'Indus jusqu'à Qandahâr. Ces montagnes sont toujours occupées par différentes tribus des Belootchès, dont les inclinations et les habitudes s'accordent encore aujourd'hui avec les mœurs de la nation sur laquelle les Macédoniens nous ont laissé des détails. Ils se dispersèrent à l'approche d'une force supérieure, et sortirent de leurs forteresses pour se réunir de nouveau, dès que l'ennemi fut passé.

Arrien parle de ces Arabites comme d'une tribu libre, assez

de cette navigation. — Mais comment cela se fait-il ! le coucher des Pléiades a lieu le 28 d'octobre, et la constellation du Chien se lève le 26 de juillet ; voilà donc, à peu de chose près, un intervalle de neuf

mois juste. Comment pourrions-nous expliquer le *δέκα μῆνας*, si ce n'est par cette erreur qui se glisse perpétuellement dans tous les chiffres, chez les auteurs Grecs ! (N. de l'A.)

semblable aux Belootches de nos jours ; et dans le fait , tous les peuples montagnards , soit de la Perse , soit de l'Hindoustân , ont joui , en général , d'une indépendance absolue<sup>a</sup>. Le pays des Arabites est situé , à ce qu'il paroît , sur l'un des côtés de la grande chaîne , et s'étend dans l'intérieur du plat pays aussi loin que la rivière Arabis , laquelle étoit la limite de l'Inde dans le siècle dont nous parlons. Ce furent ou cette rivière , ou les montagnes , qui continuèrent de servir de limites jusqu'à l'époque où Nâdir-Châh , par son traité avec l'empereur du Mogol , les recula vers le bras oriental de l'Indus. Le major Rennell , dans la seconde édition de sa carte , a suivi la relation d'Arrien , quant à la position qu'il assigne à ce pays ainsi qu'à la chaîne de montagnes qui va se terminer au cap Monze ; et une infinité de circonstances diverses concourent à justifier son opinion.

Comme il ne s'offrira pas une meilleure occasion de rapporter différens faits qui doivent contribuer beaucoup à l'intelligence et à la clarté du récit que je vais entreprendre , je me détermine à présenter ici une vue générale de la côte , et à donner les détails qui peuvent y avoir rapport. Il est bien connu maintenant en Europe que la côte de Malabar et celle de Coromandel consistent en une partie de terres basses qui s'étend vers la mer , au-dessous d'une file de montagnes qui enferment tout le centre de la Péninsule , autour duquel elles forment une espèce de cercle. L'œil du voyageur croit retrouver cette vue sur la baie de Cutch , où les montagnes connues sous le nom de Chigoo , semblent , dans leur éloignement au milieu des terres , suivre une ligne parallèle à la mer , jusqu'à ce qu'elles joignent la rangée de montagnes de sable qui forme la partie orientale de la vallée dans laquelle coule l'Indus.

<sup>a</sup> Le lecteur qui désireroit parcourir un catalogue des hordes de brigands qui habitent une partie de l'Asie , c'est-à-dire , le mont Taurus , l'Amanus , le mont Cau-

case , &c. , en trouvera un très-curieux dans le journal de Baldwin , publié avec l'itinéraire du major Capper , depuis Basra jusqu'à Alep. (N. de l'A.)

Le centre de cette vallée est occupé par le fleuve ; et, à peu de distance, sur le côté occidental, s'élève une autre barrière formée par la chaîne de ces montagnes noires et hérissées de rochers, dont j'ai parlé si souvent, et dont une branche se termine non loin de l'embouchure occidentale de l'Indus, au cap Monze, l'Eirus des Macédoniens. Non loin de la mer, une branche de cette même chaîne court ouest ou nord-ouest dans une direction parallèle avec la côte<sup>a</sup>, et enferme le plat pays de la Gédrosie, où la terre est dévorée par les ardeurs du soleil, et frappée d'une extrême stérilité. Le nom moderne de cette partie de pays est Mekran, ou Cutch<sup>b</sup> Mekra ; elle se trouve désignée sous le nom de Bloachee et Brodia, dans le journal du commodore Robinson, publié par le lieutenant Porter. *Bloachee* est une corruption de *Balotchee* ; et j'imagine que la côte est ainsi appelée jusqu'aux lieux où s'étend la puissance des Belootches<sup>c</sup>, et qu'elle reçoit le nom de Brodia au point où finit cette puissance. Il paroît probable que cette branche se subdivise en plusieurs autres du côté de la mer, dans quelques endroits particuliers : mais le fait que sa direction générale est parallèle avec la côte, ce fait, dis-je, se trouve constaté d'une manière certaine par le journal du commodore Robinson<sup>d</sup>, ainsi que par un autre journal de l'Houghton ( vaisseau de la compagnie des Indes

<sup>a</sup> Il est à-peu-près évident que de cette chaîne, sort une seconde chaîne où fut établie la résidence des Orites.

Quinte-Curce rapporte qu'Alexandre attendit à Pattala le retour du printemps, ignorant que le changement des vents cause la différence de saison. Il ajoute (*liv. IX, pag. 10*) qu'Alexandre marcha neuf jours dans l'intérieur du pays des Arabites, et neuf autres jours dans la Gédrosie. Plus bas, mais presque immédiatement à la suite de ce fait, il parle d'une marche de cinq jours jusqu'à la rivière Arabis. J'aurois pu faire usage de ces dix-huit jours, si j'eusse

trouvé moyen d'accorder l'auteur avec lui-même. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Gedje-Mekran, selon Rennell, de Kiz ou Kidge qui est la capitale. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> La limite qui sépare Bloachee de Brodia, est fixée par le lieutenant Porter à Guadel. Voyez son ouvrage, page 5. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> « La terre, comme dans toutes les autres parties de la côte (de Bloachee), est extrêmement basse du côté de la mer, et très-élevée dans l'intérieur du pays. » Le commodore Robinson, dans Porter, page 2. (N. de l'A.)

orientales) de 1755, et que Dalrymple a eu la bonté de me communiquer. Dans tout ce plat pays, aucune rivière <sup>a</sup> n'a un cours plus étendu que depuis les montagnes jusqu'à la mer; et en cela il ressemble à la côte de Malabar, où presque toutes les rivières ont leur source vers l'ouest des Ghauts <sup>b</sup>. J'imagine qu'une branche de cette chaîne de montagnes fait un détour du côté de la mer, à peu de distance vers l'est du cap Jask, et sépare la Gédrosie de la Karmanie. Mais nous n'avons pas plutôt passé ce promontoire, que la même physionomie de pays (si l'on veut bien me passer une semblable expression) se représente à nous; que nous retrouvons une étendue de plaine le long de la côte, nommée le *Kermesir* ou pays chaud, avec une longue suite de montagnes dans l'éloignement. Cette autre chaîne, s'il faut en croire d'Anville, n'est jamais coupée par aucune rivière, mais se prolonge sans interruption jusqu'aux montagnes qui environnent la Perside et la Susiane. En cet endroit, le Tigre suspend son cours, et décrit diverses sinuosités jusqu'à ce qu'il vienne baigner le pied des montagnes de l'Arménie. Ces traits généraux, qui sont propres à toute l'étendue de côte, presque depuis les bouches du Gange jusqu'au Tigre, présentent un des aspects les plus imposans que puisse offrir la géographie du globe: ils deviennent d'autant plus dignes de notre admiration, que les montagnes dont il s'agit se réunissent avec cette chaîne immense qui se prolonge au nord de la Perse à travers les sources de l'Indus, forme la barrière de l'Hindoustân, et dépasse l'extrémité de l'Asie, jusqu'à ce qu'enfin elle vienne se terminer dans la mer d'Amoor, au nord de la Chine.

<sup>a</sup> De la Rochette, sur la carte qu'il a publiée, marque le Tanka-Banka, comme ayant sa source au-delà des montagnes: mais aucun mémoire n'accompagne cette carte. J'ignore donc sur quelle autorité de la Rochette se fonde. Otter, quoi qu'il en soit, est favorable à cette opinion. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Il n'en est pas de même à la côte de Coromandel. Le Nerbudda, le Kristna, le Ganga, le Caveri, &c., toutes ces rivières, dis-je, prennent leur source au-dessus des Ghauts, et près de la chaîne occidentale. (N. de l'A.)

Toutes les parties de l'histoire d'Arrien où ces circonstances générales ont quelque rapport avec les exploits des Macédoniens, méritent de fixer l'attention des géographes ; et quant à ce qui concerne en particulier la côte dont il est question ici, nous ne trouvons rien qui n'ait été confirmé par les recherches et par les découvertes de nos meilleurs navigateurs et écrivains modernes. Arrien a tracé la ligne de ces montagnes depuis le Paropamise jusqu'à la mer, avec autant de précision que l'Ayeen Akbary ; il a conduit l'armée jusqu'à ce passage qui continue d'être encore aujourd'hui la route de communication entre l'Indus <sup>a</sup> et Mekran, si toutefois il peut y avoir une communication ou des relations quelconques dans un endroit où les chemins sont infestés par des bandits, sans que le gouvernement ait beaucoup le pouvoir de protéger le commerce, ou du moins en manifeste la volonté.

Arrien, à la vérité, n'établit pas en termes exprès, que, dans cette marche, Alexandre traversa une suite de montagnes ; mais on est fondé à le conclure de ce qui a été dit plus haut, savoir, que la chaîne de montagnes du pays de Musikanus ou de Sambus s'étendoit jusqu'à la mer <sup>b</sup>. Le conquérant s'avança avec un corps

<sup>a</sup> Voyez le géographe de Nubie, pag. 57 et suiv. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> L'existence de cette ligne de montagnes est incontestable ; car il est dit dans l'Ayeen Akbary, « qu'il y a une autre chaîne dont une extrémité est dans Kutch (la côte occidentale de l'Indus), et l'autre joint au territoire de Kulmanis, où elle est désignée sous le nom de *Karch*. Elle est habitée par quatre mille Belootches. » Voyez l'Ayeen Akbary, vol. II, pag. 143.

Il a déjà été démontré que les Kulmanis sont placés parallèlement au Seewistan, et occupent, selon toute probabilité, le territoire de Sambus : donc, cette chaîne de montagnes qui se prolonge depuis leur pays jusqu'à Kutch (c'est-à-dire, la côte), ne

peut être autre que celle où les Arabites ou les Orites avoient fixé leur résidence. Je suis convaincu avec le major Rennell, qu'il y a deux de ces chaînes, dont l'une appartient au territoire des Arabites, et l'autre à celui des Orites ; et rien ne m'empêche de le croire, ni même de l'avancer comme un fait certain, si ce n'est la dénomination de *Karch*, qui laisse soupçonner que *Kar* a quelque rapport avec *Har*, *Haûr*, *Hor-eitæ*, *Or-eitæ*.

« Derrière Crotchey, les terres sont très-élevées, dans toute leur étendue jusqu'au cap Monze. » Voyez le lieutenant Porter, page 2. Je prouverai par la suite que Crotchey est le Krokala d'Arrien ; et le cap Monze, l'Eirus ou Irus du même auteur :

de cavalerie et de troupes légères, après avoir ordonné au reste de l'armée de le suivre sous le commandement d'Héphestion. A son approche, les naturels s'enfuirent jusque dans le désert. Alexandre, en continuant de les poursuivre, passa l'Arabis<sup>a</sup>, rivière dont le lit étoit fort resserré, et qui avoit peu de profondeur. Il employa toute la nuit à traverser le désert, et arriva le matin du lendemain dans le pays habité. Cette contrée étoit occupée par les Orites. Alexandre y laissa son infanterie, après avoir donné ses instructions pour qu'elle le suivît en bon ordre; et distribuant sa cavalerie par tout le pays, il passa au fil de l'épée tous ceux qui opposèrent quelque résistance, et emmena un grand nombre de prisonniers. L'armée fit halte ensuite au bord d'une petite rivière<sup>b</sup> pour attendre l'arrivée de l'infanterie légère, et la jonction du corps de troupes commandé par Héphestion. Aussitôt que la réunion fut opérée, Alexandre lui-même marcha vers Rhambacia<sup>c</sup>, village principal des Orites: il en trouva la situation avantageuse, et enjoignit à Héphestion de le fortifier, tandis qu'il avanceroit de nouveau jusqu'aux confins de la Gédrosie. En cet endroit, les Orites, qui d'abord avoient pris la fuite, mais auxquels les Gédrosiens venoient de se joindre, s'étoient postés dans un passage très-étroit et d'un accès difficile (suivant toute apparence, sur la seconde de ces chaînes de montagnes<sup>d</sup> dont il a déjà été fait mention); et ce

et je considère cette preuve, tirée de Porter, comme la meilleure qu'on puisse donner de l'existence d'une chaîne de montagnes en deçà de la rivière Arabis. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Voyez plus haut ce que j'ai dit du Hend de d'Anville et de la Rochette, ainsi que des Arabites, qui sont peut-être les Hendians de l'Ayeen Akbary. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Probablement celle dont il sera parlé de nouveau sous le nom de *Tomerus*. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Ram, ou Rham, a, je n'en doute point, un sens quelconque dans la langue Sanscrit.

Il y a un Ram-Raja dans le pays des Mahrattes; le traité de Nâdir-Châh fait mention d'un autre Ram; et dans l'Ayeen Akbary, il est parlé de Ram-Nagar comme situé dans la direction des montagnes au nord de la Gédrosie. Je ne vois pas pourquoi cette dernière place ne seroit pas Rhambacia: mais je ne trouve point Ram-Nagar sur les cartes. Consultez les notes de Snakenbork sur *Quinte-Curce*, livre IX, page 10. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Je viens d'en appeler plus haut à l'autorité du commodore Robinson, ou, ce



passage, ils paroisoient déterminés à le défendre vigoureusement. Toutefois ils se dispersèrent à la première nouvelle de l'approche d'Alexandre, et envoyèrent lui offrir l'hommage de leur soumission. Ce prince ordonna aux chefs de ces peuples de rallier les fugitifs, et de les faire rentrer chacun dans le pays qu'ils habitoient, leur promettant toute sûreté et protection.

Apollophane fut nommé satrape de la province; et Alexandre y laissa Léonnatus avec les Agriens, un corps d'archers, de cavalerie et d'infanterie, et tout ce qu'il y avoit de cavalerie Grecque au service de l'armée Macédonienne. Ces troupes étoient destinées à entretenir l'ordre dans la province, à surveiller l'établissement d'un poste dans la ville, et à y séjourner jusqu'à l'arrivée de la flotte sur la côte. En quittant Pattala, Alexandre s'étoit proposé d'avancer le long de la côte, et de diriger lui-même ces opérations, en faisant

qui est la même chose, du lieutenant Porter, pour confirmer l'existence d'une chaîne qui se termine au cap Monze ou Irus; et je pense que nous pouvons nous prévaloir de cette même autorité pour prouver celle d'une autre chaîne de montagnes située entre le pays des Orites et la Gédrosie, laquelle vient aboutir au cap Moran, ou au rocher de Kingalah. Moran, je n'en fais aucun doute, est le Malana d'Arrien, que cet auteur indique comme la limite occidentale des Orites; et la pointe de terre élevée, dont parle ici le lieutenant Porter, est, à ce que j'imagine, l'extrémité de la chaîne. Moran se trouve conservé par d'Anville sous le nom de Malañ; et si l'on considère avec quelle facilité la lettre *L* se remplace par la lettre *R*, tant à l'oreille que dans la prononciation, il devient constant que le Malana d'Arrien, le Malañ de d'Anville et le Moran de Porter sont le même. Voyez le lieutenant Porter, page 3. J'ai rencontré Malan et Mahlan dans les journaux

d'autres navigateurs. D'Anville, Antiquité géographique de l'Inde, pag. 44, cite Thévenot; et Thévenot parle de Malan, p. 194 de l'édition Angloise, mais avec une telle obscurité (car il ne vit point ce lieu maritime), qu'il n'est pas facile de reconnoître s'il a voulu dire qu'il fût à 20 ou à 40 lieues de Scindi.

« Cudjerah semble être une pointe de terre basse, mais se termine tout-à-coup aux bords de la mer, ainsi qu'il vient de nous paroître, vu du cap Moran. » Voyez le lieutenant Porter, page 3. « Depuis Sommeany (l'embouchure de l'Arabis), la terre est extrêmement basse près de la mer; mais l'autre partie est très-haute, et va toujours en s'élevant jusqu'à Cudjerah. » *Id. ibid.* Ce concours de témoignages indique une chaîne de montagnes qui se prolongent jusqu'à la mer à Malana; et nous devons la trouver en cet endroit où Arrien place la limite du pays des Orites. (N. de l'A.)

creuser des puits, et en réunissant toutes les ressources et tous les moyens de succès que le pays pouvoit procurer : mais il avoit été détourné de ce projet par la fuite des Arabites et des Orites ; et comme il étoit alors sur le point d'entrer dans la Gédrosie, où il prévoyoit que de grands obstacles alloient s'opposer à ses desseins, il éprouva le désir de précipiter sa marche, et confia la défense du pays et de la flotte à Léonnatus. Cet officier se montra digne d'un tel emploi : car Alexandre fut à peine sorti de la province, que les Orites, secondés par les tribus voisines, se rassemblèrent de nouveau en un corps de troupes formidable <sup>a</sup>, et attaquèrent celles qui étoient restées dans le pays pour sa défense. Il n'y avoit peut-être pas une grande gloire à vaincre un pareil ennemi ; mais comme Léonnatus avoit fait mordre la poussière à six mille de ces naturels, sauvé la province et protégé la flotte, ses services furent récompensés par le don d'une couronne d'or qu'il reçut d'Alexandre, lorsqu'il eut rejoint le corps d'armée dans la Susiane <sup>b</sup>. Le mérite d'un tel exploit n'est pas d'ailleurs à déprimer ; car cette partie de la côte, avant de pénétrer dans la Gédrosie, n'étoit dépourvue, à ce qu'il paroît, ni d'habitans, ni des moyens de maintenir leur indépendance. Les naturels du pays, comme tous les peuples montagnards, étoient, selon toute vraisemblance, des hommes intrépides, accoutumés à piller, familiarisés avec l'usage des armes, et remplis de ce courage qui est le plus sûr garant de la liberté. Arrien nous en parle, non pas comme d'une tribu Indienne ( car l'Inde finit à la rivière Arabis ), mais comme de la dernière nation chez laquelle Alexandre trouva des mœurs Indiennes. Du moment où les Macédoniens eurent mis le pied dans la Gédrosie, ils furent, à proprement parler, dans la Perse. Je ne ferai mention des obstacles qu'ils

<sup>a</sup> Huit mille hommes de pied, et cinq cents chevaux. *Voy. Quinte-Curce, liv. IX, pag. 10.* Le contraire seroit plus croyable ; car toutes les tribus font leurs excursions

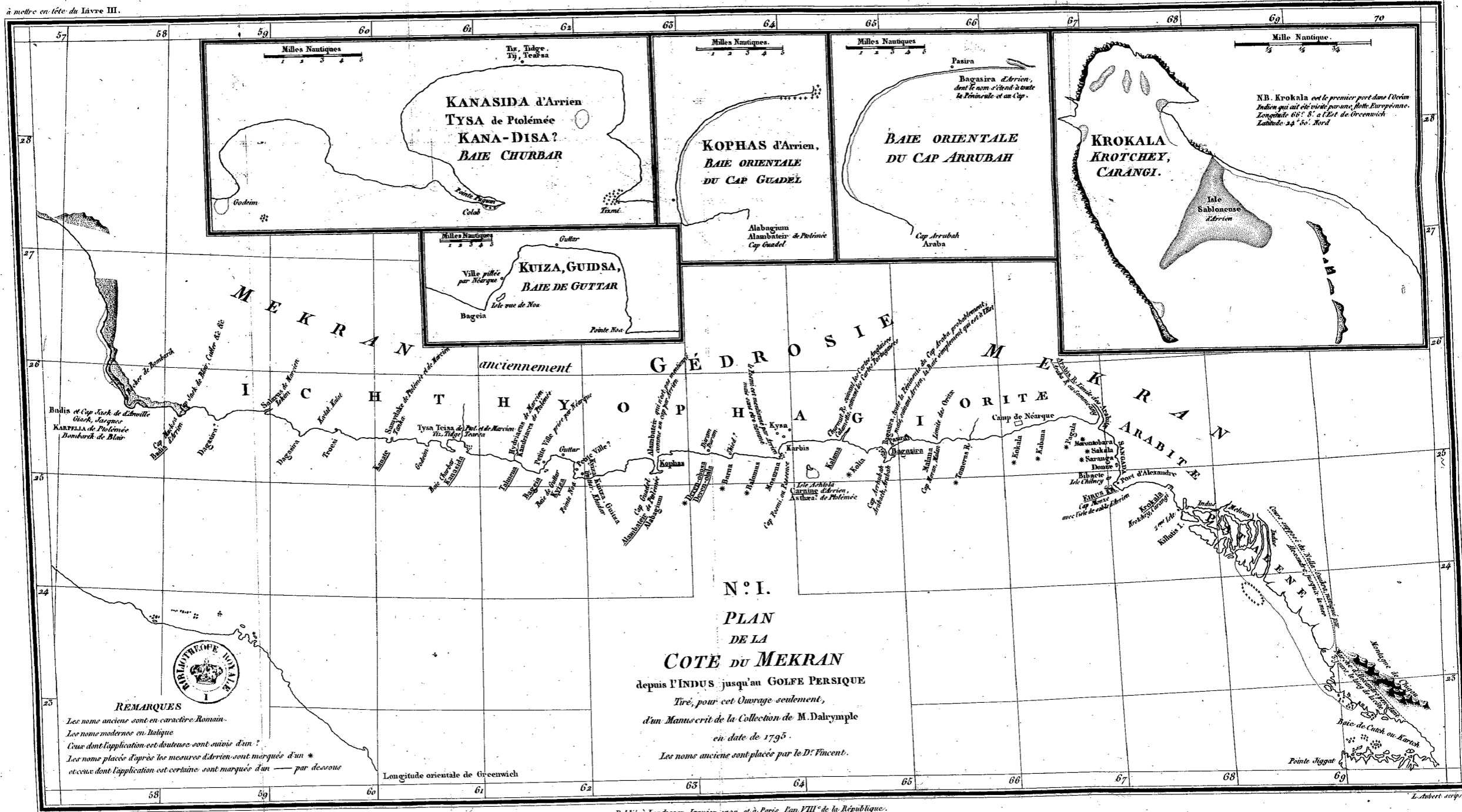
à cheval. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Il le rejoignit probablement dans la Karmanie ; mais ce ne fut que dans la Susiane qu'il reçut cette couronne. (N. de l'A.)

eurent à vaincre , et des malheurs qu'ils éprouvèrent dans cette province , qu'autant que ces détails auront quelque rapport avec la navigation de la flotte , à laquelle il est temps de retourner.

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

VOYAGE.



**REMARQUES**  
 Les noms anciens sont en caractère Romain.  
 Les noms modernes en Italique.  
 Ceux dont l'application est douteuse sont suivis d'un ?  
 Les noms placés d'après les mesures d'Arrien sont marqués d'un \*  
 ceux dont l'application est certaine sont marqués d'un — par dessous

N° I.  
**PLAN**  
 DE LA  
**COTE DU MEKRAN**  
 depuis l'INDUS jusqu'au GOLFE PERSIQUE  
 Tiré, pour cet Ouvrage seulement,  
 d'un Manuscrit de la Collection de M. Dalrymple  
 en date de 1795.  
 Les noms anciens sont placés par le D<sup>r</sup> Fincent.

Gravé par J.F. Tardieu, Place de l'Esplanade N° 18.

Publié à Londres en Janvier 1797, et à Paris l'an VIII<sup>e</sup> de la République.

L. Aubert sculp.



# VOYAGE DE NÉARQUE.

---

---

## LIVRE TROISIÈME.

### NAVIGATION DE LA FLOTTE, DEPUIS L'INDUS JUSQU'AU CAP JASK.

I. *Côte des Arabiens ou Arabites.* II. *Côte des Orites.* III. *Côte des Ichtyophages.* IV. *Dissertation.*

J'AI déjà fixé au second jour d'octobre de l'an 326 avant J. C. le départ de la flotte de l'embouchure de l'Indus ; et quoique j'eusse pu me prévaloir de l'autorité de Strabon pour en reculer l'époque jusqu'au dix du même mois , je préférerai toujours la précision d'Arrien aux dates générales du géographe. A la vérité, la supposition de quelques jours de retard s'accorderoit mieux avec la saison, parce que la mousson de nord-est, qui commence en novembre, se fixe en décembre : mais comme nous allons voir que Néarque, après être entré en pleine mer, fut obligé de relâcher dans un port, et d'y rester durant vingt-quatre jours, jusqu'à ce que le temps fût devenu plus favorable ; comme aussi d'autres circonstances du voyage indiquent le commencement de la mousson, et marquent même qu'elle étoit dans toute sa force, la méthode que j'ai adoptée pour déterminer la date du départ, ne prête, je crois, à aucune objection.

Suivant Strabon, le motif pour lequel Néarque mit à la voile

avant que la mousson eût commencé, fut le mécontentement des naturels. Nous pouvons observer en outre, que Mæris, ce chef de Pattala, quoiqu'il eût d'abord offert à Alexandre l'hommage de sa soumission, prit la fuite à l'approche de la flotte, et que les historiens ne font ensuite nulle mention de son retour; qu'aucun d'eux ne dit non plus qu'il ait été ramené par les troupes qu'Alexandre avoit envoyées à sa poursuite. Nous pouvons donc en conclure que la fuite de ce chef jusque dans le désert, eut lieu à l'est de l'Indus; car, si c'eût été à l'ouest, il seroit parlé dans l'itinéraire de l'armée, de quelque tentative faite pour le rattraper, lorsqu'elle avança dans cette direction : mais comme aucune circonstance ne nous laisse présumer rien de semblable, nous devons supposer qu'il revint aussitôt qu'il eut appris le départ d'Alexandre, et qu'il s'efforça de recouvrer la province qu'il avoit perdue.

Cet événement jette quelque lumière sur le récit d'Arrien, et explique la difficulté que présentait le départ de la flotte pour son expédition avant la saison favorable. Toutefois Arrien est si éloigné de rapporter le fait, qu'il parle des jeux et des sacrifices dont la solennité avoit lieu d'ordinaire en pareilles occasions; ce qui ne donne point à penser qu'il y ait eu de la précipitation ou de la confusion sur la flotte au moment même de l'embarquement<sup>a</sup> : mais il est une circonstance particulière relative au départ, qui sembleroit indiquer réellement une fuite des Macédoniens, si

<sup>a</sup> Le passage de Strabon est trop clair et trop précis, pour que je néglige de le rapporter :

Καὶ δὲ καὶ φησὶν ὁ Νέαρχος, ἴδναι τὴν βασιλέως τελέωσιν τὴν ὁδὸν, ἀπὸς μετοπίως κατὰ Πλειάδος ἐπιπλοὴν ἐσπερίαν ἄρξασθαι τὴν πλοῦ, μήπω μὲν τῶν πνευματῶν οἰκείων ὄντων τῶν δὲ βαρσάρων ἐπιχειρήτων αὐτοῖς, καὶ ἐξελαυνόντων. Καθαρήσκει γὰρ ἀπελθόντος τῆς βασιλέως, καὶ ἐλευθερίας. *Liv. XV, pag. 721.*

« Néarque dit qu'après qu'Alexandre se

fut mis en marche, il appareilla lui-même au coucher du soir des Pléiades, quoique le vent ne fût pas encore propice; mais les naturels l'attaquèrent, et chassèrent les Macédoniens, ayant repris courage après le départ d'Alexandre, et brûlant du désir de recouvrer leur indépendance. »

Si le journal de Néarque faisoit mention de ces circonstances comme il y a tout lieu de le croire, Arrien n'est point excusable de les avoir supprimées. (N. de l'A.)



Arrien eût omis à dessein d'en faire mention ; c'est que la flotte, suivant son récit même, n'appareilla point de Pattala, mais d'un mouillage voisin de l'embouchure du fleuve. Ce lieu de stationnement est sans doute le poste qu'Alexandre avoit établi, et, selon toute apparence, c'étoit à Killuta [ Killoota ]<sup>a</sup> ; car en cet endroit, dit notre auteur, il avoit trouvé de l'eau et un bon mouillage, également à l'abri des marées et de la mousson. Si j'avois quelque donnée précise pour fixer le Debil-Scindi de nos cartes modernes à l'embouchure de la rivière de Lari-Bundar, ou que je pusse déterminer sa position d'une manière certaine, j'hésiterois peu à soutenir qu'il est le même que Killuta ; car Debil-Scindi n'est qu'une corruption du persan, ou du nom marin *Dev* ou *Dive-il-Scindi*, l'île de Scind ou Scindi.<sup>b</sup>

S'il me falloit indiquer une position pour Dive-il-Scindi, d'après les observations que je puis réunir, je conjecturerois qu'il est placé sur le côté oriental de l'entrée de la rivière de Lari-Bundar, qu'il a une étendue de dix à quinze milles depuis la barre, et qu'au bout de cette étendue il est séparé du Delta par un bras ou canal du fleuve principal ; d'où il résulteroit que sa situation est celle d'une île, et qu'ainsi le nom de *Dive-il-Scindi*<sup>c</sup> seroit bien justifié. La côte, à l'endroit où elle formoit le bord oriental du fleuve, couroit nord-est et sud-ouest. Je ne prétends pas que telle soit réellement la position de Dive-il-Scindi ; mais j'ose assurer d'avance, que si l'on parvenoit jamais à la constater d'une manière certaine, ou bien à indiquer les embouchures de l'Indus avec

<sup>a</sup> Ἀρριανὸς ἀπὸ τῆς Ναυσάθυμ. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> *Dive* est ou tamoulian ou malabare : Selen-dive est Ceylan ; Lack-dives, Maldives, Anje-dives, sont autant de groupes d'îles ; *Diu*, dans Guzarate, forme un autre genre de corruption. Voyez les Éclaircissemens de d'Anville. Selen-dib, que nous rencontrons dans l'orthographe Orientale,

autorise le changement de *v* en *b*, dans Dib-il-Scindi. Il s'écrit *el*, *al* ou *al*, qui signifie *de*. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> D'Anville, dans ce qu'il nous dit de Debil-Scindi, d'après Pimentel, favorise ces conjectures. Voyez Antiquité géograph. de l'Inde, pag. 38. (N. de l'A.)

autant de précision que celles du Gange et de l'Euphrate, j'ose assurer, dis-je, qu'en accordant quelque chose pour les changements qui ont eu lieu sur la côte, ainsi que pour l'intervalle des vingt siècles qui se sont écoulés depuis l'expédition, on trouveroit que mes conjectures ne s'éloignent pas beaucoup de la vérité.

Mais si Néarque partit de l'île dont il vient d'être parlé <sup>a</sup>, et non de Pattala (comme on le verra bientôt), cette circonstance, quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait une preuve qu'il ait été chassé du lieu par les naturels, offre pourtant une grande raison de le présumer, et tend à confirmer l'assertion de Strabon, qui a copié le journal de Néarque aussi-bien qu'Arrien.

En quelque endroit que nous placions cette station, elle ne se trouvoit qu'à cent cinquante stades <sup>b</sup> ou un peu plus de neuf milles de l'embouchure du fleuve; car Arrien nous donne deux distances, l'une en dedans de la barre, l'autre depuis la barre jusqu'à Krokala, toutes deux de cent cinquante stades d'étendue: et comme ces distances correspondent, à un mille près, à la mesure précise de la côte, nous ne pouvons sans injustice soupçonner celle que je viens de déterminer, de manquer d'exactitude.

<sup>a</sup> Cette station est le lieu où Pline a placé la Xylénopolis [*Ville de bois*], le point d'où Néarque, au rapport de l'historien Latin, commença son voyage, *unde ceperunt exordium*, liv. VI, chap. 23: mais tout cela est fort douteux. (N. de l'A.)

Voyez d'Anville, *Antiq. géog. de l'Inde*, pag. 42. (N. du T.)

<sup>b</sup> J'ai examiné plus haut le stade de cinquante-une toises Françaises de d'Anville, et j'ai fait voir jusqu'à quel point il est susceptible, en général, d'être employé comme mesure des distances pour tout le voyage. Je ne prétends point en garantir l'exactitude quant aux distances partielles, ni ne veux embarrasser le lecteur ou m'embrouiller moi-même avec le calcul des

fractions. Onze cent onze de ces stades, plus une fraction, forment un degré d'un grand cercle; quinze de ces stades, moins une fraction, égalent un mille Romain de sept cent cinquante-six toises; et seize, avec une fraction, équivalent à un mille Anglois de huit cent vingt-six toises. Je négligerai toutes ces fractions, parce qu'il est impossible d'atteindre à une précision rigoureuse dans l'application de distances partielles. Chercher à l'établir, cette précision, là où l'on ne doit pas espérer d'y réussir, n'est qu'une vaine affectation. Je me sers de la toise, qui est une mesure de France, par la raison que le calcul de d'Anville est ce que nous avons de mieux en cette matière. (N. de l'A.)

La flotte ayant appareillé de cette station, elle ne fit le premier jour que six milles <sup>a</sup> en descendant le fleuve <sup>b</sup>, et vint mouiller dans une crique <sup>c</sup> ou entrée (*inlet*) nommée *Stura* [ *Stoura* <sup>d</sup> ], où elle s'arrêta pendant deux jours. Le lendemain elle remit à la voile; mais avant d'avoir navigué seulement deux milles <sup>e</sup>, on jeta l'ancre à *Kaumana* <sup>f</sup>. Ici on trouva que l'eau de la crique étoit salée, ou du moins saumâtre, même à la marée descendante. Le jour suivant <sup>g</sup> on arriva à *Koreatis* après une route d'un peu plus d'un mille <sup>h</sup>; et à peine venoit-on d'en partir, qu'on fut obligé de s'arrêter à l'aspect de l'agitation violente qu'on remarquoit alors à la barre <sup>i</sup>. En effet, comme la flotte avoit changé de position, et continué sa route avec la marée descendante, le vent souffloit nécessairement dans une direction absolument contraire : on se détermina donc sur-le-champ à jeter encore une fois l'ancre; et après avoir attendu

AN 326  
AVANT J. C.  
2 Octobre.  
3, 4, 5 Octob.

<sup>a</sup> Cent stades. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Arrien ne nous a donné nulle part le nom du canal occidental; mais Ptolémée l'appelle *Sagapa*, et le place au 110.<sup>e</sup> degré 20' de longitude, et au 19.<sup>e</sup> degré 50' de latitude. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *Διάρυχ μεγάλη*, un grand *nullah*. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Je m'attache, en général, à conserver l'orthographe Grecque, pour l'utilité de ceux qui s'occupent de rechercher les étymologies des mots Orientaux. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Trente stades. (N. de l'A.)

<sup>f</sup> Dans l'état d'abandon absolu où se trouvent aujourd'hui cette côte et l'Indus, il n'est guère probable qu'on parvint à découvrir quelques lieux qui se rapportassent à *Stoura*, *Kaumana*, ou *Koreatis*. Tous ces noms paroissent avoir été ceux de *nullahs* [ canaux ] ouverts pour les besoins de l'agriculture ou pour la facilité des communications; et nous sommes fondés à croire que les *nullahs* ont tous été comblés à la longue. Je conserve néanmoins ici les

noms qui leur furent propres, et cela pour l'instruction des personnes que leur curiosité pourra déterminer par la suite à visiter le pays. Dans le meilleur manuscrit de Gronovius, ces noms sont écrits, *Kaumara*, et *Koreostis* [ *Koreacatis*, suivant Dodwell et la Géographie minéralogique ]. Freinshémus, in *Curt. IX, 9, 9*, et *IX, 9, 20*, parle, d'après l'autorité des académiciens de Coïmbre, de la violence des marées sur cette côte, et de la nécessité de ces *nullahs* ou *διάρυχες*, pour la sûreté des vaisseaux qui font voiles, soit le long de la côte, soit sur le fleuve. (N. de l'A.)

<sup>g</sup> Il y a ici, quant à ce jour, que le Journal n'indique pas précisément, une supposition de ma part. (N. de l'A.)

<sup>h</sup> Vingt stades. (N. de l'A.)

<sup>i</sup> *Ἔρμα*. La barre de Scindi est connue de tous les navigateurs qui ont fait voiles sur cette côte; et j'imagine qu'il s'en trouve une à l'embouchure de chaque fleuve. (N. de l'A.)

que la mer fût basse, on observa que le banc de sable ( qui selon toute apparence formoit la barre ), étoit un fond mou et vaseux près de la côte, et n'avoit guère plus d'un quart de mille de largeur. On résolut de couper au travers de ce banc de sable <sup>a</sup>, comme offrant le passage le plus facile et le plus sûr pour arriver dans la pleine mer : on profita en conséquence de la marée descendante; et l'on réussit avec tant de bonheur à effectuer ce projet, qu'à l'aide du flux, lorsque la mer remonta, les vaisseaux furent poussés au travers du banc de sable <sup>b</sup> sans essuyer aucun dommage, et que le même jour, après avoir fait une route d'environ neuf milles <sup>c</sup>, on atteignit Krokala. La flotte s'y arrêta pendant la durée du jour suivant.

8 Octobre.

9 Octobre.

## ARABIENS OU ARABITES.

KROKALA,  
CROTCHÉY.  
1.<sup>re</sup> Station.  
9 Octobre.

I. KROKALA est la baie désignée sous le nom de Crotchey <sup>d</sup> dans le journal du commodore Robinson; et je regarde comme une circonstance vraiment fâcheuse, que les vues de la côte qui ont été esquissées pendant que cet officier étoit occupé à la reconnoître, ne soient jamais tombées entre les mains de Dalrymple, qui en témoigne aussi le plus vif regret. Toutefois, je présente ici au lecteur un plan de cette baie, levé en 1774 par le lieutenant Mascall <sup>e</sup>; j'éprouve quelque satisfaction à pouvoir mettre sous ses yeux

<sup>a</sup> Pour cela, j'ai supposé deux marées en vingt-quatre heures; il n'y en eut peut-être qu'une. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> A l'entrée de la rivière de Lari-Bundar: lat. 24° 44'. P. S. de Rennell. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Je suppose ici deux jours. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Écrit Caranchy, Carrangie, &c.; et par Gronovius, Κρόκελα [ Crocela ], dans son meilleur manuscrit. La langue Grecque n'a point de *ch*. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Communiqué par Dalrymple. Le lieutenant Mascall étoit officier à bord du vais-

seau du commodore Robinson. Voyez le plan de cette baie sur la carte n.º I.

« De l'embouchure de la rivière de Lari-Bundar, on voit une partie du pays de montagnes situé au-dessus de Crotchey; il n'y a rien de remarquable dans l'espace intermédiaire. La terre qui avoisine les bords de l'eau, est basse, et, en divers endroits, hérissée de buissons; mais dans le haut du pays on aperçoit plusieurs monticules d'une médiocre élévation. » Voy. le lieutenant Porter, journal du commodore Robinson, p. 1.

le premier port de la mer des Indes dans lequel un vaisseau Européen ait jeté l'ancre. Krokala<sup>a</sup>, dit Arrien, est une île sablonneuse : et nous trouvons encore dans cette baie une île semblable que la mer met à découvert<sup>b</sup> lorsqu'elle baisse : elle gît par 24° 28' de latitude, à douze lieues de la barre de Scindi, et, suivant la carte du capitaine Pritty, à dix milles marins de la rivière de Lari-Bundar. Cette dernière distance correspond si exactement avec la mesure que je suppose être celle d'Arrien, qu'à mon avis c'est une preuve complète de l'identité du lieu, et une marque frappante de la fidélité du Journal. Pour peu que je fusse curieux de faire concorder les deux distances, je pourrais ajouter quelques fractions aux stades, et supposer que le passage frayé au travers du banc de sable<sup>c</sup>, a eu

C'est cette élévation qui conduit à la chaîne de montagnes que termine le cap Monze (ou Irus), et que j'ai marquée plus haut comme la limite orientale du territoire des Arabites. « Crotchey (la ville) étoit jadis sous la domination des Bloachees; mais aujourd'hui c'est le prince de Scindi qui la tient en sa puissance. » *Id. p. 2.* Cette ville est à cinq milles de la baie, et seulement à un mille d'une crique qui se décharge dans la baie. Les habitans nous sont représentés comme un peuple policé. Peut-être les Belootches ne sont-ils pas des brigands plus redoutables que ceux de leurs voisins qui ont fait de plus grands progrès vers la civilisation. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Le major Rennell suppose que Crotchey est le Port d'Alexandre (voyez son Post-scriptum) : mais cela est impossible, attendu que la flotte doubla très-certainement le cap Monze, avant d'arriver dans ce port. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Je parle ici d'après le plan du lieutenant Mascall : mais Porter, dans son journal, nous dit qu'il y a plusieurs îles au nord, et que l'entrée dans la baie est communé-

ment entre un promontoire sur lequel on a élevé un tombeau de pierre blanche, et la plus considérable de ces îles. Il est difficile de se persuader que l'île dont Porter fait mention ici, réponde au *νήσος ἀμμώδης* d'Arrien (voyez le lieutenant Porter, journal du commodore Robinson, pag. 1); car le plan nous la représente comme très-haute : et j'en conclus que l'île basse indiquée par Arrien, consiste dans ce banc de sable placé au centre de la baie et que l'eau met à découvert lorsqu'elle se retire. Suivant toute apparence, la première île dont parle Arrien, comme située au cap Eirus, et que Dalrymple prétend être un bas-fond; cette île, dis-je, reste à découvert quand l'eau est basse, ou peut être aperçue quelquefois au moment du reflux : il suffit toutefois, pour l'exactitude de l'assertion d'Arrien, que ce bas-fond marque un point qui, distingué jadis par les navigateurs, se trouve dérobé aujourd'hui à leur vue par les eaux de la mer, qui le couvrent sans cesse. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Quelque extraordinaire, ou quelque inutile que puisse paroître une entreprise

pour effet d'abrèger la route ; mais j'observe, une fois pour toutes, que dès l'instant où je découvre une correspondance générale, je n'insiste pas sur les difficultés qui peuvent se rencontrer dans les détails.

Si la distance depuis la barre jusqu'à Crotchey est bien établie, celle depuis le point de départ jusqu'à la barre doit être nécessairement admise. Toutes deux, suivant Arrien, s'élèvent à cent cinquante stades ; et si l'une est exacte, il semble presque impossible que l'autre ne le soit pas. En supposant donc que je me fusse mépris dans la position que j'ai assignée à Killuta, ou dans les conjectures que je viens de former sur l'identité de ce lieu avec Dive-il-Scindi, les navigateurs qui par la suite visiteront le fleuve après avoir pris connoissance de mon ouvrage, y trouveront des moyens de rectifier l'erreur que j'aurois commise. J'imagine que le passage au travers du banc de sable, fut ouvert à l'endroit où la barre joignoit autrefois le bord occidental du canal de Lari-Bundar ; et si l'on m'indique, à neuf milles environ au-dessus de ce point, une position où des vaisseaux puissent être à l'abri des marées et de la mousson, je ne balancerai pas à l'adopter comme celle d'où Néarque mit à la voile. <sup>a</sup>

C'est à Krokala qu'Arrien fait commencer le territoire des Arabiens ou Arabites, dont la limite, selon lui, est le fleuve Arabis. L'intérieur du pays, depuis la mer, tel que nous le représentent les journaux des voyageurs modernes, est parfaitement conforme à cette position, et à ce que j'ai dit de l'élévation

de ce genre à des navigateurs modernes, ils devront observer qu'il y avoit au moins autant de difficulté pour Néarque à conduire une flotte composée de galères Grecques en pleine mer avec la mousson contraire, qu'il y eût eu de danger pour Xerxès à doubler l'Athos ; car, même après que le monarque Persan eut fait couper la croupe de ce pro-

montoire, il en eut deux de plus à passer. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Le *Ναυσάλιον* d'Arrien.

Je suis persuadé que cette station est placée sur le côté oriental du canal : mais il appartient aux navigateurs futurs de fixer les doutes à cet égard. (N. de l'A.)

progressive des terres depuis ce point jusqu'au cap Monze. L'ensemble s'accorde avec l'idée que je m'étois formée d'après le texte de l'auteur Grec.

En partant de Krokala <sup>a</sup>, la flotte avança vers l'ouest, ayant à droite un promontoire nommé *Irus*, et sur la gauche une île basse, presque à fleur d'eau. Cette île court dans une direction parallèle avec la côte, dont elle est tellement proche, qu'elles ne sont séparées l'une de l'autre que par un canal étroit et sinueux <sup>b</sup>. On franchit ce passage, et l'on doubla le cap; mais, selon toute apparence, la petite île protégea la flotte contre le vent violent qui souffloit. Aussitôt qu'on fut sorti de ce détroit, la côte offrit une baie ou port, abritée par une seconde île nommée *Bibacta*, qui n'étoit pas à plus de trois cents verges [ yards ] de l'entrée. <sup>c</sup>

Néarque trouva ce port si vaste et si commode <sup>d</sup>, qu'il lui donna

IRUS, EIRUS,

CAP MONZE.

9 Octobre.

<sup>a</sup> La ville de Crotchey est située à cinq ou six milles environ du lieu où viennent mouiller les vaisseaux; elle est fortifiée d'un mur de boue, flanqué de tours rondes; deux mauvaises pièces de canon sont toute sa défense. Cette ville appartenoit anciennement aux Bloachees ( les Belootches ); mais le prince de Scindi la trouvant plus commode pour les caravanes qui partent de l'intérieur du pays, lesquelles ne peuvent arriver à Tatta, parce que les bras de l'Indus ont trop de profondeur pour que des chameaux les traversent, il obtint des Belootches qu'ils la lui cédassent en échange d'une autre place. Il s'y fait aujourd'hui ( en 1774 ) un commerce considérable. V. le lieutenant Porter, pag. 2.

Ce prince de Scindi est un Mahométan d'origine Abyssinienne; sa résidence est à Hydrabad sur l'Indus, près de Nusserpoor, qui se trouve à peu de distance de la pointe du Delta. *Post-script.* de Rennell. p. 291.

D'après la relation du lieutenant Porter, je n'hésite pas à penser que la route tenue

par Hamilton doit avoir été dans l'intérieur du Delta; car son *caffila*, ou sa caravane, consistoit en quinze cents bêtes de somme, en un pareil nombre d'hommes et de femmes, avec deux cents chevaux. Il auroit fallu que toute cette caravane traversât l'Indus, ou la rivière de Lari-Bundar, deux fois plutôt qu'une, si elle eût fait route à l'ouest du fleuve, ce qui ne paroît pas avoir été possible, d'après le passage du lieutenant Porter que je viens de citer: si je ne me trompe point dans cette conjecture, la position de Lari-Bundar et de Dungham dont parle le major Rennell, est sur le côté gauche du fleuve. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Στενὸν κοιλίον, *fretum sinuosum*; expression qui pourroit se rendre, à mon avis, et sans qu'on s'écartât trop du texte, par celle-ci: un passage, ou détroit, dont les détours sont formés par les inégalités de la côte. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Σπιδίως δύο ἀπέχουσα. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Μέγας τε καὶ καλὸς ὁ λιμὴν; mot à mot, un port vaste et bon pour les vaisseaux. On

le nom d'Alexandre, et résolut de profiter de cet abri assuré pour la flotte, jusqu'à ce que la saison plus favorable lui permît de continuer son voyage. En conséquence, il établit un camp sur le bord de la mer, et le fortifia tout autour, d'un rempart de pierre, pour le protéger contre les insultes des naturels du pays. Cette précaution n'étoit pas inutile; car Néarque venoit alors de s'arrêter dans l'intérieur du pays des Arabites, qu'Alexandre avoit attaqués et mis en déroute peu de jours avant l'arrivée de la flotte. Il parvint à se garantir avec succès et des irruptions des naturels, et des rigueurs de la saison: mais les troupes qui étoient à bord, eurent beaucoup à souffrir, ne buvant que d'une eau salée <sup>a</sup>, et n'ayant, pour subsister, que des moules <sup>b</sup>, des huîtres, et une autre espèce de gros testacées <sup>c</sup>, qu'on pouvoit ramasser en abondance sur le rivage.

Un port semblable à celui qui nous est décrit par les historiens sous le nom de Port d'Alexandre, devoit être plus facile à découvrir aujourd'hui sur cette côte, qu'il ne l'est réellement. Le lieutenant Porter se contente de dire qu'aussitôt que vous tournez le cap, vous rencontrez une *espèce de baie*. Mais quelque indifférence que le navigateur Anglois ait pu mettre dans ses observations, cette prétendue baie étoit, dans le fait, un port capable de recevoir une flotte composée de galères Grecques, et qui offroit un bon mouillage à l'abri de l'île. J'ajoute que la connoissance très-superficielle que nous avons du port lui-même, n'empêche pas que sa position ne soit incontestable; car Eirus est le cap Monze, et Bibacta l'île de Chilney. Il ne peut exister le plus léger doute sur ce point,

verra, lorsqu'il sera question de l'Arabis, ou de Sommeany son embouchure, dans quel sens notre auteur emploie cette expression. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Ἀλμυρὸν. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Μύας θαλασσίς. Une espèce de testacée, dit Saumaise, qui a deux coquilles pour

s'ouvrir et se refermer. De μῶεν, *nictere*. Voyez *Exercit. Plin.* pag. 1129; — *Gronov. in loco.* (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Σαλῆνας n'est bien rendu ni par l'un ni par l'autre mot. Je crois que c'est la pétoncle de Kima. Voyez *infra.* (N. de l'A.)



depuis que Dalrymple a publié sa dernière carte de la côte dont il s'agit. Avant que notre illustre compatriote eût rendu ce service à la géographie, j'avois cherché envain les deux îles décrites par Arrien, dans un endroit où je ne pouvois en découvrir qu'une : mais sur la nouvelle carte, nous trouvons un banc de sable (qui n'est peut-être à découvert que lorsque l'eau est basse <sup>a</sup>), dans la position même établie par Arrien à quelque distance du cap; et elle nous donne l'île de Chilney pour une seconde île qui correspond exactement avec le Bibacta de cet historien.

Le cap Monze, suivant le major Rennell <sup>b</sup>, gît par 65° 46' de longitude est de Greenwich, et par 24° 55' latitude nord. La carte du commodore Robinson ne marque pas la longitude.

L'île de Chilney <sup>c</sup> se montre à vous immédiatement après que vous avez doublé le cap; elle est située à quelque distance de la côte, au sud-ouest, précisément dans la direction nécessaire pour que la flotte pût se trouver à couvert dans la baie. J'ajoute que cette île est assez haute pour détourner le souffle violent de la mousson; car elle a près d'une lieue en longueur, et s'élève dans la forme que voici :



C'est un point qu'il est d'autant plus essentiel de déterminer avec exactitude, qu'aucun autre ne peut servir à nous orienter jusqu'à ce que nous arrivions au fleuve Arabis. Depuis le cap Monze jusqu'à ce fleuve, la côte rentre et forme une espèce d'enfoncement dont il faut suivre le contour en traçant la route de la flotte : mais nous ne pouvons espérer de parvenir à fixer d'une manière bien

SANGADA.  
ÎLE  
BIBACTA.  
PORT  
D'ALEXANDRE.  
*II.° Station.*  
10 Oct. 9.° jour.

<sup>a</sup> La carte de Dalrymple ne m'autorise pas à dire que ce banc de sable soit jamais à découvert; mais la position est si parfaitement conforme aux détails de la relation d'Arrien, qu'on ne doit guère douter que le banc de sable dont il s'agit ne s'élevât au-

dessus de l'eau, il y a deux mille ans, et n'ait pu être remarqué par Néarque. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez son Post-scriptum. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Suivant la Rochette, elle gît par 60° 40' de longitude de Gibraltar, et 24° 57' de latitude nord. (N. de l'A.)

précise la position des stations diverses, toutes les fois que le Journal même ne nous offre que des noms de lieux sans habitations, et lorsque, s'il s'en rencontre par hasard quelques-unes, le voisinage des Belotches ne permet guère qu'elles aient de la stabilité. Le pays et le district aux environs sont désignés par Arrien sous le nom de *Sangada*; et le camp étoit évidemment assis sur cette petite langue de terre basse qui va gagner le bord de la mer, tout autour de ce creux que forme la côte depuis le cap Monze jusqu'à Sommeany, ou l'Arabis, avec une chaîne de montagnes qui lui est adossée, laquelle se termine au promontoire.

Néarque passa vingt-quatre jours dans le camp; et pendant toute la durée de ce séjour, la mousson continua de souffler sans aucune variation, et avec une violence qui ne diminua pas un seul moment. Cet intervalle nous fait arriver au 3 du mois de novembre avant que la flotte ait pu remettre à la voile: or, la date du 3 novembre s'accorde merveilleusement avec le jour adopté comme celui du départ originaire de l'Indus; car la mousson change dans le milieu de ce mois, et il y a toujours un intervalle de variation entre la fin de l'une et le commencement de l'autre. Il étoit dans l'ordre naturel des choses qu'un effet semblable se fît sentir vers le 3 de novembre: et la lenteur de la route des jours suivans, ainsi que la nécessité où se trouva la flotte de serrer de très-près la côte, prouveront que cette variation de la mousson avoit déjà commencé; qu'en général le vent étoit contraire, sauf quelques instans où il devenoit plus favorable; que la flotte fit insensiblement chaque jour une route plus longue, à mesure qu'on approchoit de la mi-novembre; qu'enfin la mousson du nord-est ne régna dans toute sa force que vers les premiers jours de décembre. Est-il possible, en considérant bien ces circonstances, de ne pas reconnoître le caractère d'évidence et d'authenticité que porte avec lui le Journal, et de ne pas souscrire au témoignage de Strabon, qui assure que Néarque fut chassé de la Patalène par les naturels du pays? Quel  
autre

autre motif que la crainte de ne plus pouvoir continuer le voyage, s'il ne saisissoit pas l'occasion de s'échapper pendant qu'il en étoit le maître; quel autre motif, dis-je, auroit pu déterminer le chef de l'expédition à braver les hasards de la navigation dans une saison aussi périlleuse, ainsi que les horreurs de la famine dont il étoit menacé?

Dans le nom de Sangada, ou dans celui de Saranga ( qui est la quatrième station ), d'Anville a voulu trouver les Sangadiens ou Sangariens <sup>a</sup> modernes, tribu de pirates célèbre par ses vexations : mais leur position est sur la baie de Cutch. Il n'est pas impossible, cependant, que ces peuples aient fréquenté dans tous les temps l'étendue entière de la côte, et que des lieux qui ne faisoient pas partie de leur propre pays, aient conservé leur nom, par la raison seule qu'ils les auroient infestés. Tous les pirates de la côte se tiennent cachés derrière les caps ou promontoires, pour surprendre les vaisseaux à mesure qu'ils les tournent dans leur navigation : ceux de Severndroog, sur la côte de Malabar, sont cités comme tels par Strabon et par l'auteur du Périple; et il paroît probable que les pirateries des Sangariens ne sont pas d'une antiquité moins reculée. Si je ne forme point là une fausse conjecture, le port d'Alexandre, tout près du cap Irus, dut être précisément une des positions que ces barbares occupoient pour s'emparer des vaisseaux qui venoient de l'est; et si Néarque eût fait voiles avec la mousson, il auroit pu tomber ici entre les mains d'un ennemi qu'il ne se seroit pas attendu à y rencontrer.

La flotte, profitant d'un changement du vent, hasarda encore une fois de continuer sa route, le 3 novembre. Toutefois, il est à

<sup>a</sup> Le capitaine Hamilton fut attaqué par eux, et les battit. Porter en fait aussi mention : il dit que ces pirates viennent sur la côte de Brodee ou Mekran, jusqu'à Churbar; mais le lieu de leur résidence est Jefferabad.

Je ne trouve point qu'il soit parlé de Jefferabad, dans le major Rennell, si j'excepte ce qu'il dit d'une ville de ce nom située à l'est du Gange. Je suppose que cette ville est dans Cutch ou Guzarate. (N. de l'A.)

DOMÆ.  
III.<sup>e</sup> Station.  
3 Novembre.  
33.<sup>e</sup> jour.

présumer qu'elle sera de près la côte. Elle fit moins de quatre milles <sup>a</sup>, et vint se mettre à couvert sous une île nommée *Domæ* <sup>b</sup>. La côte même étoit inhabitée : on ne put y trouver d'eau ; mais on en découvrit, et d'une bonne qualité, à la distance d'un peu plus d'un mille <sup>c</sup> de la côte.

SARANGA.  
IV.<sup>e</sup> Station.  
5 Novembre.  
34.<sup>e</sup> jour.

SAKALA.  
MORONTOBARA,  
OU  
MORONTOBARBARA.  
V.<sup>e</sup> et VI.<sup>e</sup> Stat.  
6 Novembre.  
35.<sup>e</sup> jour.

Le lendemain, on parcourut une route d'environ dix-neuf milles <sup>d</sup> jusqu'à Saranga, où l'on n'arriva qu'à la nuit. Ici l'on trouva de l'eau à un demi-mille de la côte.

En appareillant de Saranga, la flotte vint gagner Sakala, et jeta l'ancre sur une côte tout-à-fait découverte : mais on craignit que ce mouillage fût peu sûr, et il paroît qu'on prit le parti de continuer la route le même jour <sup>e</sup>. On passa deux rochers qui étoient si près l'un de l'autre, que les rames d'une galère pouvoient les toucher tous les deux <sup>f</sup>. Après une route d'environ dix-neuf milles, on arriva à Morontobara, port qui n'avoit qu'une entrée étroite, mais qui offroit aux vaisseaux un abri sûr. Ce port, assez vaste pour recevoir la flotte, étoit par-tout fermé de terres et protégé contre la violence des vents. On ne regarda pas comme un succès médiocre d'avoir franchi ces rochers sans accidens ; car les vagues s'élevoient à une hauteur considérable, et la mer étoit dans une grande agitation.

Je désirerois pouvoir établir que ces rochers sont les mêmes que celui dont parle le lieutenant Porter et que cet officier place à dix milles du cap Monze. La distance ne me sembleroit pas une objection bien imposante. En effet, quoique je fasse cette

<sup>a</sup> Soixante stades. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Il y a une petite île marquée sur la carte du commodore Robinson, par Dalrymple. Je doute si c'est elle que je dois appeler du nom de *Domæ*, sous lequel je l'ai désignée dans la carte n.º I, ou bien s'il faut réserver ce nom pour deux rochers dont il est fait mention ci-après. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Vingt stades. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Trois cents stades. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Je suppose ce jour. (N. de l'A.)

<sup>f</sup> La flotte ne passa point entre ces deux rochers, si nous devons en juger par les expressions, *ἐκπλώσαντες, ἐκπεριπλώσαι* ; et cependant ces mots *διὰ τῶν σκοπέλων διεξέπλεον* donnent à entendre le contraire. (N. de l'A.)

distance de plus de vingt-quatre milles d'après Arrien, il est évident que Néarque se tint le plus près possible de la côte, décrivant un arc de cercle, tandis que le lieutenant Porter décrit une ligne diamétrale. Mais il est fait mention de deux rochers <sup>a</sup> dans Arrien, et d'un seulement dans le journal du navigateur Anglois. Cette circonstance exceptée, je ne vois plus de motif pour ne pas assigner la même position aux uns et à l'autre. Je place Sakala et ces rochers à peu de distance de Saranga, parce que la flotte paroît avoir mouillé à la première de ces deux stations, en arrivant à la vue des rochers <sup>b</sup>, immédiatement après qu'elle eut appareillé le 5 novembre; et je détermine la situation de Morontobara <sup>c</sup> à dix-sept ou dix-huit milles au nord-ouest des rochers, en calculant cette distance d'après les détours de la côte. Je ne doute pas que si jamais on alloit de nouveau à la reconnoissance de cette côte, on ne trouvât ce port, ou quelque chose d'à-peu-près semblable, à la place; car la description que nous en a laissée Arrien est très-précise, et le nom ( qui, dans la langue des naturels, signifie le Port des femmes ) est le seul de ceux de cette côte indiqués par Arrien, que Ptolémée et Marcien d'Héraclée aient conservé.

<sup>a</sup> On distinguoit, il n'y a pas trente ans encore, trois rochers [ *needle* ] à l'extrémité occidentale de l'île de Wight : on n'en compte plus aujourd'hui que deux. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Je n'insiste aucunement sur l'identité du rocher dont parle le lieutenant Porter, avec ceux dont il est question ici. Quelque probabilité qu'il y ait dans ce fait, le rocher du lieutenant Porter se rapporte, quant à la distance, beaucoup plus vraisemblablement à Domæ. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Nous verrons ci-après que Morontobara tire son étymologie de l'arabe ou du sanscrit; et si jamais cette côte est visitée par de nouveaux navigateurs, peut-être retrouveront-ils le port même, ou parviendront-ils du

moins à reconnoître la place qu'il occupoit.

Ὁ δὲ λιμὴν μέγας καὶ εὐκωκλὸς καὶ βαθὺς καὶ ἀκλυστός· ὁ δὲ εἰσπλῆξ ἐς αὐτὸν στενός.

Littéralement : « Le port est grand, bien abrité de toutes parts contre le vent, avancé fort loin dans l'intérieur des terres, et parfaitement sûr : l'entrée en est étroite. »

Je rends *εὐκωκλὸς* par *bien abrité*, et *βαθὺς* par *avancé* dans les terres, d'après le *βαθύκολπος* d'Homère; et je souhaite qu'on rapporte ce passage à la description que fait Arrien du port d'Alexandre, qu'il se contente d'appeler *μέγας καὶ καλός*, *grand et commode*, avantages que pourroit offrir une baie, sans être remarquable par aucun de ces traits particuliers sous lesquels l'historien Grec désigne Morontobara. ( N. de l'A. )

Les détails que j'ai déjà exposés, nous autorisent à croire que la flotte, dans sa route, se tint fort près de terre. Le danger qu'elle courut en passant les rochers à Sakala, prouve également que la mousson n'étoit pas encore changée; car si le vent eût été au nord-est, il seroit venu de la côte: mais il me paroît clairement démontré, d'après l'agitation de la mer, que la mousson souffloit toujours dans une direction contraire à la flotte, et donnoit en plein sur la côte. Ces deux conjectures seront trouvées plus justes encore, si l'on observe que le lendemain, lorsque la flotte quitta Morontobara, Néarque préféra une route difficile <sup>a</sup> entre une île et le continent (route tellement étroite, qu'il sembloit que ce fût plutôt un canal artificiel qu'un canal naturel); Néarque, dis-je, préféra cette route au passage en pleine mer de l'autre côté de l'île.

FLEUVE ARABIS.

VII.<sup>e</sup> Station.

7 et 8 Novemb.

36 et 37.<sup>e</sup> jours.

Le port de Morontobara, malgré tout ce qu'il avoit de commode, ne pouvoit inspirer le désir d'y séjourner long-temps, à des hommes qui, durant près de quarante jours, n'avoient vécu que d'une très-petite quantité de provisions, et qui paroissent ne s'être nourris pendant cet intervalle que des testacées qu'ils trouvèrent par hasard sur la côte. On quitta donc ce port dès le lendemain; et la flotte se dirigea vers le fleuve Arabis <sup>b</sup>, ayant une île à sa gauche, et le continent sur la droite. La route au travers de ce canal fut d'un peu plus de quatre milles <sup>c</sup>; mais le passage étoit si étroit, qu'il sembloit que ce canal fût un ouvrage de l'art. La côte étoit boisée, et l'île couverte çà et là d'arbres de toutes les espèces. On ne parvint à franchir ce passage que le matin du jour suivant, où

<sup>a</sup> Il y a tout lieu de croire que c'étoit un bras de l'Arabis qui couloit autour d'une île, et qui peut-être est comblé aujourd'hui; où même, en supposant qu'on parvint à le retrouver, je présume encore que la découverte n'en seroit d'aucune utilité pour les navigateurs, au point où sont portées aujourd'hui les connoissances en marine. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Arbis, Arabius, Araba, Artabis.

Voyez dans Saumaise (*Exercitat. Plin.* 1177) une très-longue note, où il s'efforce de démontrer qu'*Arbis* est la véritable orthographe: mais le cap *Arrubah* ou *Ar-rabah*, prouve le contraire. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Soixante-dix stades. (N. de l'A.)

l'on reconnut que la marée s'étoit retirée, et ne laissoit plus qu'une eau basse, un fond brisé<sup>a</sup>. La flotte traversa toutefois sans être aucunement endommagée; et après une route d'environ sept à huit milles, elle vint mouiller à l'embouchure de l'Arabis.

Ce fleuve est la limite occidentale assignée par Arrien au territoire des Arabites. Selon d'Anville et la Rochette, il retient encore

<sup>a</sup> ῥηχίην. Gronovius a remarqué l'erreur dans laquelle sont tombés d'anciens éditeurs en rendant communément ce mot par *rupes*, *scopulus*, *locus scopulosus*, *littus scopulosum*, &c., et dans cette circonstance, par *angusta quædam loca*; mais il n'a pas défini avec sa sagacité accoutumée le sens propre du mot. Je le rendrai toujours ou par le *ressac*, ou par le *bas-fond*, qui occasionne le ressac; car toute la côte, tant celle du continent que celle des îles de l'océan Indien, est exposée presque sans interruption à des ressacs d'une violence extraordinaire. (Voy. l'Histoire de Sumatra, par Marsden.) Et si ce n'est pas le ressac qu'il faut entendre en cette seule occasion, c'est la *houle* produite par la compression des eaux de la mer dans le détroit, κατὰ ῥηχίην στενήν.

Ce mot revient fréquemment dans le Journal, où l'on trouve ῥηχίην, ῥηχία et ῥαχία, de ῥήσσω, *frango, cum strepitu allido* (Lenep, *in voce*): d'où l'on a fait ῥάχης, *dorsum, à juncturâ vertebrarum (potius disjuncturâ)* de ῥήσσω. — Thucyd. lib. IV, p. 10, Scholiast. Ὅθεν τὸ νότιον ὀσῶδες, ῥάχης καλεῖται, ὡς ἀπὸ τῆς ῥαχίας τῆς πέτρας. Ce passage sembleroit favoriser l'opinion des éditeurs qui rendent le mot par *rupes*, *scopulus*. On peut en dire autant de celui-ci: ῥαχία ἐστὶ πέτρῳδης, τίπης, περὶ ὃν περιέρρηγανται ἡ θάλασσα, καὶ ὁ κλύδων, ἢ ἡ τῆς θαλάσσης ὀρμή. Schweighæuser, *Notæ ad Polybium, vol. V, pag. 573*. Mais, nonobstant cette autorité imposante, j'incline toujours à penser que, dans Arrien du moins, le mot dont il s'agit n'est autre

chose que le ressac, et que cet auteur l'emploie souvent sans le rapporter au rocher ou au fond de roche sur lequel le ressac vient se briser. En voici la preuve. A Krokala, le ressac s'élevoit si haut lors de l'arrivée de la flotte, que les équipages ne purent prendre terre. Toutefois, ils réussirent à débarquer dès le lendemain, halèrent les vaisseaux sur la côte à force de bras, et formèrent un camp. Si l'obstacle à leur débarquement eût consisté dans des roches dont la côte se seroit trouvée hérissée, il auroit existé le second jour tout comme le premier. Mais nous aurons une autre preuve, plus forte encore, de la justesse de ma conjecture, lorsque nous serons parvenus au cap Jask, qui, d'après le témoignage de tous nos navigateurs, est une pointe de sable très-basse. Le mot ῥηχίην se rencontre de même dans un passage relatif à ce cap. Telle a été la méprise dans laquelle est tombé d'Anville en lisant ici *rupes* et *scopulus*, que, pour trouver un rocher, il est obligé de recourir à Bombareek, qui, d'après son calcul même, est distant de sept ou huit milles. (N. de l'A.)

Comme le docteur Vincent, je renverrai le lecteur curieux de détails plus étendus, plus circonstanciés, sur les ressacs des mers de l'Inde, sur leur nature, sur les causes probables de ces phénomènes, à l'Histoire de Sumatra, par Marsden. Nous avons une excellente traduction de cet ouvrage, publiée en 1788 par le C.<sup>o</sup> Parraud, littérateur estimable, chez lequel la modestie égale le savoir et les talens. (N. du T.)

le nom d'Araba<sup>a</sup>, auquel on a ajouté la dénomination d'*il-Mend*. Sur quelle autorité se fondent-ils pour avancer cette assertion relative au nom d'Araba? je l'ignore : mais je ne doute point que ce mot ne soit un terme naturel du pays ; et j'en juge ainsi parce que je le trouve conservé dans le cap Arrubah<sup>b</sup>, qui est situé à peu de distance vers l'est. Je demeure également persuadé que la dénomination d'*il-Mend*, si l'application qu'on en fait au fleuve Arabis est juste, lui vient des Persans. Arrêtons-nous ici un moment pour considérer les progrès de la flotte depuis l'Indus. Trois positions sont clairement établies : Krokala, qui correspond à Crotchey ou Carantchy ; Eirus, qui se rapporte au cap Monze ; et Bibacta, que nous trouvons dans l'île de Chilney, où je place aussi le Port d'Alexandre. Ces trois positions, avec les embouchures de l'Indus et de l'Arabis, donnent cinq points fixes sur une côte d'environ quatre-vingts milles. Peut-être ne seroit-il pas très-difficile d'acquiescer la preuve que les deux rochers de Sakala<sup>c</sup> sont, en définitif, les mêmes que le rocher du lieutenant Porter ; et Morontobara est distingué par des caractères locaux qui lui sont tellement particuliers, que les navigateurs qui visiteroient de nouveau la côte, ne sauroient se méprendre. Quant à Domæ, Saranga et Sakala, le lecteur ne m'accusera pas de négligence, si je me dispense d'indiquer la position qu'ils occupoient jadis sur une côte presque déserte aujourd'hui, et dont les habitations ou villages<sup>d</sup>, s'il y en exista

<sup>a</sup> J'incline assez à penser que d'Anville a été induit en erreur par le géographe de Nubie, qui fait mention d'un Hendmend et d'Araba, en ajoutant, *atque hinc intratur in regiones Indorum* : mais et le Hendmend et l'Araba du géographe de Nubie sont dans le Segestan, beaucoup au nord de notre Araba. Voyez le géographe de Nubie, page 134.

Toutefois, d'Anville a pu se fonder sur une autorité ; et il étoit certainement en

état d'interpréter le géographe de Nubie, bien mieux que son critique. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Arrabah, ou Arraback, d'après le lieutenant Porter. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> J'ai l'idée que *Sakala* se trouvera signifier ou *rocher* ou *montagne* dans quelque une des langues Orientales. Au rapport de Bruce et de Lobo, le Nil sort d'un *Sakala*. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Il ne paroît pas, d'après le journal, que Sakala et Saranga fussent des lieux



dans des siècles plus reculés, ont pu être détruits par les incursions des Belootches.

Le nombre de stades établis par Arrien et par Strabon comme formant la distance depuis l'Indus jusqu'à l'Arabis, est de mille; et, ce qui n'est pas très-commun dans des auteurs Grecs, les distances partielles répondent à la distance totale. Ces mille stades, calculés d'après celui de d'Anville, donnent soixante-trois milles et demi; mais il y a une omission de distance entre Krokala et le Port d'Alexandre, et une autre peu considérable entre Saranga et Sakala. Celles-ci ajoutées, l'évaluation du tout s'éleveroit peut-être à un peu moins de quatre-vingts milles, calcul qui s'accorde assez avec les meilleures cartes que j'aie vues. Lorsqu'on réfléchit qu'une flotte Macédonienne employa près de quarante jours dans une navigation de cette longueur, on peut se former une idée du courage qu'il fallut à Néarque pour entreprendre et exécuter tout le voyage. On reconnoît en même temps les difficultés et les obstacles qui résultèrent pour lui d'avoir mis à la voile avant la saison favorable; et tout en admirant la persévérance avec laquelle ce chef intrépide lutta contre la violence des vents et les périls de la famine, on a la satisfaction de se convaincre que les dates adoptées définitivement sont confirmées par les circonstances de la navigation.

L'embouchure de l'Arabis <sup>a</sup>, suivant Ptolémée, gît par 105° de longitude et 20° 15' de latitude, et selon le major Rennell, par 65° 34' de longitude de Greenwich, et 25° 26' et environ 44" ouest de l'embouchure occidentale de l'Indus.

Arrien parle d'une île <sup>b</sup> située à l'embouchure du fleuve, que le

inhabités. Quant à Domæ, c'est une île. Devons-nous la considérer comme la même que le rocher du lieutenant Porter? c'est ce que les recherches des navigateurs futurs nous découvriront. L'opinion contraire, qui est la mienne, m'est suggérée et par les distances données, et par la distinction à faire

entre une île et un rocher. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Le major Rennell a placé l'Arabis à l'est du cap Monze sur sa première carte; mais il a corrigé cette position dans la seconde édition de la même carte. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Cette île d'Arrien est élevée. (N. de l'A.)

lieutenant Porter n'a pas remarquée. Ce dernier se contente de dire que la barre s'étend à une grande distance, et est à découvert lorsque l'eau se retire. Il y a toujours à l'entrée une petite ville appelée *Sommeany*, laquelle éprouve encore aujourd'hui la même difficulté à se procurer de l'eau que du temps des Macédoniens. Arrien nous dit, en effet, qu'ils furent obligés de s'avancer à plus de deux milles dans le pays pour trouver un puits<sup>a</sup>. Voici de quelle manière s'exprime le lieutenant Porter : « Tout y est rare, même » l'eau, qu'on ne parvient à se procurer qu'en formant des creux » de cinq ou six pieds de profondeur, et d'autant de pieds en dia- » mètre, dans un endroit qui étoit jadis un marais ; si l'eau coule » doucement, ce qui n'arrive pas toujours, elle est potable ce jour- » là même, et peut-être le lendemain ; mais au bout de ce temps » elle devient tout-à-fait saumâtre, inconvénient qu'il faut attribuer » à la qualité nitreuse du sol. » Nous verrons, à une époque plus avancée du voyage, que l'historien Grec a rapporté des circonstances parfaitement semblables. Des faits de cette nature, quelque peu importants qu'ils soient par eux-mêmes, prouvent mieux l'authenticité du journal de Néarque que tous les argumens que l'on pourroit produire contre le père Hardouin et contre Dodwell.

Aucun passage d'Arrien ne nous laisse à présumer que le lieu fût habité lorsque Néarque s'y arrêta ; mais cet auteur écrit que le port étoit vaste et commode<sup>b</sup>. Il ajoute que les Macédoniens y trouvèrent en grande abondance des testacées, ainsi que diverses autres espèces de coquillages. Marcien parle de deux villes situées sur le fleuve Arbis, de Persis<sup>c</sup>, et de Rhaprava, qui est sur la

<sup>a</sup> Λακκίον. Peut-être un étang. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Μέγας ἢ καλός : la même expression qui est employée pour le Port d'Alexandre. Nous pouvons juger de l'un par l'autre ; car le lieutenant Porter ne fait mention d'autre port en cet endroit, que de l'embouchure du fleuve. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Il écrit ce nom *Persith*, et appelle la ville la capitale de la Gédrosie, qui ne peut être située dans ce pays. On seroit tenté de croire que Marcien avoit entendu parler d'une ville semblable, mais qu'il ne savoit où la placer. C'est, dans le fait, la *Pura* de la Gédrosie, dont Arrien et quelques

côte

côte entre le fleuve et Morontobara ; il détermine à mille cinquante stades la distance entre l'Arbis et Morontobara, en quoi il ne s'accorde pas du tout avec Arrien ; et il donne lieu de soupçonner qu'il a confondu le Port des femmes avec le Port d'Alexandre : car la station qu'il indique immédiatement après, est Koiamba, où il fixe les limites de la Patalène<sup>a</sup>, qui est peut-être le Krokala d'Arrien ; et pour la dernière, il marque Rhizan ou Rhizana, qui sembleroit, d'après lui, terminer la côte à l'Indus. Dans toute cette partie de sa description, Marcien a copié la liste des noms de Ptolémée ; mais il rapporte si rarement des faits, et il établit les distances d'une manière tellement vague, qu'on ne peut se flatter d'obtenir de lui beaucoup de renseignements. Selon ce géographe, la longueur entière de la côte s'élève à quatorze cent cinquante stades.

OREITÆ, ORITÆ [ LES ORITES ].

II. IL n'est fait aucune mention d'un séjour quelconque de la flotte sur l'Arabis : nous présumerons donc qu'elle appareilla dès le lendemain, et qu'elle parcourut une étendue de douze milles et demi jusqu'à Pagala. Elle serra de près la côte. Les historiens nous parlent d'un ressac violent qu'elle eut à essuyer à l'endroit où elle s'arrêta ; mais elle trouva un bon mouillage : toutefois, les matelots furent obligés de rester à bord, à l'exception de quelques-uns qui prirent terre pour faire de l'eau. Un tel point ne peut être bien caractérisé que par sa distance ; et nos mesures, qui suffisoient pour les côtes d'Arabie, seront maintenant moins exactes sous plusieurs

PAGALA.  
VIII.<sup>e</sup> Station.  
9 Novembre.  
38.<sup>e</sup> jour.

autres ont fait mention, et qui se retrouve encore, jusqu'à un certain point, dans Phir, Phor et Phor-eh. Ptolémée, p. 167, indique une ville de Parsis, enveloppée évidemment de la même obscurité. Le mot est écrit, Ηασις μητροπόλις, pour Πάρσις. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Il est clair que Marcien entend placer Koiamba à l'embouchure du canal occidental ; mais je présume fortement qu'il a confondu les limites du territoire des Arabites avec celles de la Patalène. (N. de l'A.)

rapports particuliers, jusqu'à ce que nous entrions dans le Golfe Persique.

KABANA.  
IX.<sup>e</sup> Station.  
10 Novembre.  
39.<sup>e</sup> jour.

On mit à la voile le lendemain matin; et après avoir fait environ neuf milles, on arriva le soir du même jour à Kabana. Ce n'étoit, à ce qu'il paroît, qu'une côte déserte, où le ressac battit en côte avec tant d'impétuosité, que les bâtimens ne purent approcher de terre. La navigation de ces deux journées indique assez que le vent n'étoit pas encore fixé au nord-est; et dans celle de ce trente-neuvième jour, on éprouva tout-à-fait le vent opposé; car il souffla une brise si forte du sud-ouest, que deux galères et un vaisseau de haut-bord coulèrent à fond: ces bâtimens avoient serré la terre de si près, que les hommes qui les montoient purent se sauver à la nage. En faisant attention ici à l'époque où nous nous trouvons (le 10 novembre), nous remarquons une telle coïncidence avec les temps orageux qui accompagnent d'ordinaire le changement de la mousson, que nous ne pouvons nous défendre d'un profond étonnement. Il convient aussi d'observer que ce fut le dernier malheur de ce genre dont nous apprenions par le journal de Néarque que la flotte ait été menacée.

KROKALA.  
X.<sup>e</sup> Station.  
11 Novembre.  
40.<sup>e</sup> jour.

On quitta ces tristes parages à minuit; et après avoir navigué douze milles environ, on se trouva devant Krokala le matin même du jour suivant. Ici, les vaisseaux ne purent approcher de la côte, à raison des difficultés qu'elle présentait; mais on jeta l'ancre en dehors du ressac. Toutefois les troupes étoient fatiguées à tel point des deux nuits<sup>a</sup> qu'elles avoient passées à bord, qu'on fut obligé

<sup>a</sup> C'étoit sans doute un mal réel que d'être obligé de rester à bord de vaisseaux tels que ceux des Grecs, où l'on ne trouvoit ni l'espace suffisant pour se mouvoir à l'aise, ni les commodités nécessaires pour prendre du repos. Les galères d'Alexandre avoient peut-être des ponts; mais les *ήμίλια* sont précisément les vaisseaux du temps d'Ho-

mère, dont l'avant et le centre étoient découverts pour la facilité des rameurs, et qui n'avoient un pont qu'à l'arrière-partie seulement: c'est ce qu'Homère désigne sous le nom d'*ίκελον*, et qui formoit une élévation sur laquelle se plaçoit l'homme chargé de tenir le gouvernail. Sur ce pont, ou au-dessous, on se couchoit quelquefois pour

de les débarquer, et de former un camp, que Néarque fit fortifier comme à l'ordinaire. Il n'est point inutile de remarquer que, pendant les trois jours qui suivirent le départ de l'Arabis, on ne prit d'autre soin, au rapport des historiens, que de s'approvisionner d'eau. Il paroît que les endroits où la flotte s'arrêta, n'étoient ni des villages, ni même des parties de pays habité. Si donc la provision de grains qu'on avoit faite en sortant de l'Indus étoit épuisée alors, comme elle dut l'être suivant toutes les probabilités après un intervalle de quarante jours, nous ne voyons d'autres moyens d'exister pour les troupes qui étoient à bord des vaisseaux, que des testacées dont ils purent amasser une forte provision aux bords de l'Arabis, où les historiens nous apprennent qu'il s'en trouvoit en abondance : mais on seroit assez fondé à présumer qu'ils comptoient sur un prompt secours, puisque ce fut dans cet endroit que Léonnatus vint se joindre à eux, Léonnatus qu'Alexandre avoit laissé dans le pays, avec l'ordre de veiller particulièrement sur les besoins de la flotte. Après le départ du corps d'armée, cet officier avoit eu un combat à soutenir contre les Orites et leurs alliés. Il en étoit sorti victorieux, et avoit tué six mille hommes à l'ennemi, sans autre perte que celle de quinze de ses cavaliers<sup>a</sup>, et d'Apollophane<sup>b</sup>, tout récemment nommé satrape de Gédrosie. Il se joignit

prendre du sommeil : et voilà ce que ce poète appelle, dormir *πυρρὴ ἀρμυνησία νηός* (Odys. M. 32) ; car les câbles y étoient levés selon toute apparence : mais lorsque l'équipage entier devoit coucher à bord, cela devenoit impossible, et les souffrances étoient en proportion de la gêne. Voilà pourquoi Ulysse se plaint de ce que ses membres endurcis par l'effet d'un trop long séjour à bord des vaisseaux, le rendent peu propre aux exercices gymniques. Le capitaine Bligh dit aussi que les gens de son équipage avoient les membres échauffés par la même cause, et qu'il n'avoit trouvé d'autre remède à ce

mal, que de leur faire tremper leurs habits dans l'eau de la mer. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Je ne me crois jamais obligé de rendre raison de ces disproportions de nombres. Léonnatus avoit peut-être alors avec lui un renfort considérable de naturels de l'Asie. Je suppose qu'il en eût péri mille, on n'auroit pas jugé que cette perte méritât quelque attention ; les quinze hommes dont il est parlé ici, furent des Macédoniens. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Arrien, dans un autre passage, *liv. VI, pag. 267*, dit qu'Apollophane avoit été dépossédé de son gouvernement à l'époque

à Néarque, et lui fournit des provisions pour dix jours. Ces provisions, Léonnatus les avoit faites par l'ordre d'Alexandre; peut-être même les avoit-il économisées sur ses propres besoins: non que l'on doive se former de cette province l'idée d'une contrée déserte, comme l'étoit la Gédrosie; mais, soit à raison des circonstances de la saison, soit par le fait de la résistance des naturels, ces secours apportés par Léonnatus à Néarque, se trouvèrent plus proportionnés à l'état du pays qu'aux besoins de la flotte. L'attention d'Alexandre continue de se manifester en tout; et la seconde tentative (non moins malheureuse que la première) qu'il fit dans la Gédrosie<sup>a</sup>, où il courut personnellement les dangers de la famine, pour assurer la conservation de sa flotte, cette tentative doit le disculper du reproche, accrédité, dit-on, par Néarque lui-même, de n'avoir cédé qu'à un pur mouvement de vanité en voulant pénétrer dans cette région sauvage.

Ce seroit un travail superflu que de rechercher des positions correspondantes à ces trois stations désertes et solitaires; car puisque celle qui suit est la rivière Tomérus<sup>b</sup>, à la distance de trente-un milles, les deux points extrêmes, c'est-à-dire, le point de départ et le point de l'arrivée, établissent la navigation des quatre jours; et comme ce sont des points connus, les mesures déterminées suffisent pour indiquer avec la justesse nécessaire trois endroits qui, par cela même qu'ils n'étoient point habités, ne sauroient être d'une grande importance. J'aurois voulu pouvoir fixer la position de Krokala avec toute la précision désirable, à cause des circonstances qui rendent remarquable le séjour de la flotte en cet endroit; car,

où Alexandre s'arrêta dans la capitale de la Gédrosie. Voyez Gronov. pag. 338. Dans son journal, Arrien suit Néarque: dans son histoire, il écrit d'après Ptolémée ou Aristobule. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Voyez ci-après.

<sup>b</sup> Selon toute apparence, la rivière To-

mérus est celle sur les bords de laquelle Alexandre s'arrêta, lors de l'invasion du territoire des Orites; et probablement elle passe par Haûr, la capitale de leur pays, qui en tire son nom. Haûr, *Horitæ*, *Oritæ*. (N. de l'A.)

outre que Néarque reçut des secours de l'armée, il renvoya ici une partie de son monde, savoir, tous ceux qui lui parurent manquer de ce courage et de cette détermination qu'exigeoit l'entreprise : Léonnatus lui donna d'autres hommes en échange. Néarque fit aussi réparer à Krokala plusieurs de ses vaisseaux qui avoient été endommagés, soit dans le cours du voyage, soit par les ouragans. Cela prouve que le temps devint plus modéré pendant qu'on y séjourna. En effet, à l'époque de la première arrivée de la flotte, le ressac étoit si violent, qu'il fut impossible de faire faire côte aux bâtimens <sup>a</sup>. Si donc nous supposons avec Rooke, dix jours pour terminer complètement ces opérations <sup>b</sup>, nous voilà parvenus au 21 novembre, époque à laquelle le vent, s'il s'étoit fixé au nord-est, eût soufflé à quelque distance de la côte, et le ressac auroit dû nécessairement diminuer. Cette supposition s'accorde exactement avec la route du jour suivant ; car, en partant de Krokala, la flotte parcourut, pour la première fois, un espace de plus de trente milles ; et c'est la première fois aussi qu'Arrien observe qu'elle ait eu le vent constamment favorable. <sup>c</sup>

La satisfaction qu'on ressentit sur la flotte en recevant des secours devenus si nécessaires, dut être plus vive encore à l'aspect de compatriotes auxquels on se trouvoit réuni après avoir essuyé pendant six semaines, et la rigueur de la saison, et le danger de la famine. La confiance se ranima encore, non-seulement lorsqu'on vit le temps plus favorable, mais par l'effet même du sentiment de reconnaissance qu'inspiroient les preuves de sollicitude qu'Alexandre

<sup>a</sup> Il n'est pas dit positivement que les vaisseaux aient été mis à la côte. En parlant du Toméris dans un autre passage, l'auteur se sert du mot *νεωλοῦσι*. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Rooke trouve dix jours dans l'écrivain qu'il a suivi. Il n'est parlé, suivant moi, que de provisions pour dix jours : mais son calcul me paroît juste. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *Ἀρεῖν*. Voyez l'Odys. d'Hom. *Ἀρεῖν*

*Ζέφυρον*. Schol. *Ἄνεως πνέοντα πρὸς τὴν κρήνην ὅτε πλέον ἢ τ' ἔλαττοι*. Stephan. *in voce*.

Mais il y a un autre dérivé du verbe *κερύννυμι*, *μὴ κερασμένον*, ἀλλ' ἀκερῶς *Ζέφυρον*, *purum Zephyrum* ; et ce dérivé semble avoir une application particulière dans ce passage. C'étoit la mousson de nord-est, réglée et sans variation. (N. de l'A.)

avoit données pour la conservation de son armée navale. Enfin, on se persuadoit aussi que la victoire de Léonnatus devoit contribuer à rendre le nom Macédonien respectable chez les peuples barbares qu'on alloit visiter. Toutes ces circonstances bien considérées ( ajoutez-y la certitude qu'on avoit d'être secouru par l'armée de terre, dès que l'état des choses le permettroit ), nous pouvons en conclure que Néarque s'embarqua avec plus de confiance qu'auparavant, et que le renfort que venoit de lui amener Léonnatus, partit avec lui dans les meilleures dispositions.

J'aurois voulu établir ici le nombre de galères ou autres vaisseaux dont la flotte étoit composée; mais j'ai fait à cet égard des recherches inutiles. Le nombre des commandans nommés lors du départ de Nicée étoit de trente-trois; je suppose que celui des galères fut le même. Il y avoit aussi en plus grande proportion des vaisseaux à demi-pont, et une quantité prodigieuse de bâtimens de transport. Que Néarque ait eu de ces bâtimens aussi-bien que des galères, c'est un fait prouvé par le naufrage de l'un d'eux, qui eut lieu le jour précédent: et quand nous admettrions que toutes les galères<sup>a</sup> firent partie de sa flotte, il n'y auroit peut-être encore là aucune exagération. Chaque galère étoit garnie de trente rames: si donc il n'y avoit qu'un homme à chaque rame, nous ne pouvons supposer un nombre de rameurs moindre que soixante à soixante-dix par galère, ce qui donne pour total environ deux mille hommes<sup>b</sup>, sans compter les matelots à bord des bâtimens de transport. Ce nombre ne paroît pas incroyable; et là où il est impossible de rien déterminer avec certitude, les conjectures doivent être admises. Si l'on en excepte Archias et Onésicrite, il n'est parlé, durant le cours

<sup>a</sup> Quinte-Curce parle de la destruction de tous les bâtimens qui furent jugés inutiles, même avant le départ de l'Indus. Il est beaucoup plus probable que le surplus de ces bâtimens ( si toutefois il y en eut qu'on n'employa point) fut déposé à Pattala,

ou conduit sur d'autres chantiers établis dans la Pattalène. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez le Supplément au Voyage de Néarque, placé à la suite de l'ouvrage. (N. de l'A.)



de la navigation, d'aucun des officiers nommés d'abord à Nicée. Léonnatus se réunit au corps d'armée dans la Karmanie; et ce fut nécessairement lui qui apporta la première nouvelle des progrès de Néarque jusqu'au Tomérus.

Le 21 novembre <sup>a</sup>, la flotte mit à la voile avec un bon vent; et après avoir parcouru un espace de trente-un milles, elle arriva à la rivière Tomérus <sup>b</sup>. La longueur de cette navigation s'accorde, ainsi que je l'ai déjà remarqué, avec le changement de saison. Le commodore Robinson, les lieutenans Porter et Mac-Cluer, Tavernier et Thévenot, ont tous fixé ce changement de saison à la mi-novembre. Les circonstances diverses du voyage tendent à prouver les obstacles qui contrarièrent Néarque avant cette époque, et les facilités qu'il eut après qu'elle fut passée. Nous voici arrivés aux dix derniers jours du mois; et lorsque décembre est une fois commencé, il n'y a plus de variation. Le Tomérus nous est décrit comme un torrent d'hiver, ayant un lac à son embouchure. Cette rivière paroît être précisément le même fleuve qu'Alexandre avoit rencontré dans l'intérieur du pays, où il trouva si peu d'eau, et sur les bords duquel il fit faire halte à son armée, après avoir poursuivi les Orites. Selon toute apparence, il prend sa source au bas des montagnes qui forment la barrière septentrionale de toute la côte, où l'eau abonde dans la saison des pluies, quoiqu'il n'en tombe point du tout dans le plat pays entre ces montagnes et la mer. Le lieutenant Porter parle fréquemment de la situation de la côte comme très-basse, et de l'élévation des terres qu'on aperçoit dans le milieu du pays <sup>c</sup>. Comme la même variation de saisons se

TOMÉRUS.

XI.<sup>e</sup> Station.

21 Novembre.

50.<sup>e</sup> jour.

<sup>a</sup> En fixant au dixième jour le départ de la flotte de Krokala, et au vingt-quatrième celui qui eut lieu du Port d'Alexandre, j'ai accordé deux journées que j'aurois pu ajouter. Dans tout ce qui se rapporte à un système, il est bien plus convenable de donner que de prendre. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ce nom est écrit *Tóμπος* dans le texte Grec. (N. du T.)

<sup>c</sup> Les mêmes observations se trouvent consignées dans le journal du vaisseau de l'Inde le *Houghton*. C'est une pièce très-curieuse que ce journal, par la raison que le bâtiment se tint assez près de la côte en

remarque dans le Scindi, passé Moultan, ainsi qu'en Égypte, sur tous les points de cette contrée, n'est-il pas raisonnable de conclure que la même cause influe généralement dans les régions qui avoisinent le Tropique, et que les montagnes sont aussi nécessaires à la condensation, que le sont les amas de vapeurs pour donner de la pluie ?

Les naturels des bords du Tomérous habitoient la terre basse <sup>a</sup> près de la mer, et vivoient dans des cabanes où ils sembloient devoir plutôt être étouffés <sup>b</sup>, que protégés contre les mauvais temps; et néanmoins ces malheureux ne se montrèrent pas dépourvus de courage. En voyant approcher la flotte, ils se rassemblèrent en armes sur le rivage; et là, rangés en ordre de bataille, ils manifestèrent la détermination de s'opposer à la descente des étrangers. Peut-être étoient-ils familiarisés avec de semblables visites de la part des Sanganien. Ils avoient pour armes des piques de neuf pieds de long, dont le bout, au lieu d'être ferré, avoit été passé au feu, et durci de cette manière; et leur nombre, en tout, étoit d'environ six cents. Néarque donna l'ordre de ranger les vaisseaux à portée du trait, les proues tournées vers la terre; car l'ennemi n'avoit pas d'autres armes à lancer que ses piques. Il fit aussi jouer sur eux ses machines (on en avoit effectivement à bord), et commanda que les troupes armées à la légère, ainsi que les plus lestes comme les meilleurs nageurs de tous ses matelots, se tinssent prêts pour commencer l'attaque. Au signal convenu, ils devoient tous se plonger dans la mer. Le premier qui toucheroit terre, étoit destiné

allant de Scindi à Goméroun, et en revenant de Goméroun à Scindi; tandis que la plupart des navigateurs qui partent de l'est pour le Golfe Persique, traversent l'océan depuis Guzerat, ou la côte de Malabar, jusqu'à Masqât en Arabie. *Dabrymple*. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Βεγάα; des marais, ou un sol maréca-

geux. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Καλύβαις πιγμεσίς. Telles sont les cabanes dont parle Cook en mille endroits. Il faut, dit-il, y entrer à quatre pattes, et quand vous y êtes, vous ne pouvez vous tenir debout. On nomme *krahls* les villages des Hottentots: d'où vient ce mot! (N. de l'A.)

à faire le centre de la ligne qui devoit se former; il avoit ordre de ne point avancer qu'il n'eût été joint par ses camarades, et que la première ligne ne fût couverte par deux autres. Ces instructions furent suivies avec exactitude. Les matelots ayant sauté par-dessus le bord de chaque bâtiment, s'avancèrent à la nage, et formèrent plusieurs lignes au milieu de l'eau même, couverts par les machines<sup>a</sup>. Dès que la ligne fut formée, ils avancèrent sur l'ennemi, en poussant un cri qui fut répété par les troupes restées à bord des vaisseaux. Les naturels firent peu de résistance : frappés de la nouveauté de l'attaque, et de l'éclat que jetoient les armes des assaillans, ils prirent la fuite; quelques-uns se sauvèrent dans les montagnes; on en tua un petit nombre, mais la plupart furent faits prisonniers.

Ces naturels étoient une race d'hommes absolument sauvages : ils avoient le corps aussi couvert de poils que la tête même; leurs ongles étoient si forts, et ils les laissoient croître d'une telle longueur, qu'ils pouvoient s'en servir au lieu de couteaux pour manger<sup>b</sup>, et même pour fendre le bois qui n'étoit point d'une espèce trop dure<sup>c</sup>. On ne sait s'ils laissoient pousser ainsi leurs ongles à dessein, ou bien s'ils étoient réduits à prendre cette habitude, faute d'instrumens propres pour les tailler; mais lorsqu'ils avoient à partager en deux ou plusieurs morceaux, des substances plus dures, ils substituoient au fer (n'en ayant point) des pierres qu'ils aiguisoient. Ils s'habilloient de peaux d'animaux, et de celles de quelques gros poissons.<sup>d</sup>

<sup>a</sup> Le lecteur ne croiroit-il pas que je lui donne ici les détails du débarquement effectué par une partie de l'équipage de l'*Endeavour* dans la nouvelle Zélande, et qui fut protégé par le canon de ce vaisseau? (N. de l'A.)

<sup>b</sup> A la vérité leur nourriture consistoit presque entièrement en poisson. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Ces Orites formoient la tribu voisine des Arabites ou Belootches, dont Tieffenthaler nous fait ainsi le portrait, d'après les auteurs Orientaux : « Cette nation est barbare et féroce, portant les cheveux longs et sans ordre, laissant croître la barbe, et ressemblant à des Faunes ou à des ours. » *Vol. I, page 119.* (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Peut-être de veaux marins. (N. de l'A.)

Néarque resta six jours sur la rivière Tomérus; et pendant cette station, il fit faire côte à quelques-uns de ses vaisseaux, et s'occupa des réparations qui étoient devenues nécessaires. Cet espace de temps étant marqué d'une manière précise dans le Journal, les dix jours que nous avons supposé qu'il s'arrêta à Krokala, peuvent paroître un trop long intervalle. Au surplus, c'est une conjecture que j'ai plutôt adoptée, que formée moi-même; et si l'on se rappelle que ces dix jours furent passés avec des compatriotes, que Néarque travailla à fortifier un camp, et qu'il eut beaucoup d'autres affaires à terminer, on ne pourra guère trouver qu'il y ait de l'excès dans cette supposition.

MALANA,  
CAP MALAN  
OU MORAN.  
*XII.<sup>e</sup> Station.*  
27 Novembre.  
56.<sup>e</sup> jour.

La flotte partit du Tomérus le sixième jour; et après une navigation d'environ dix-neuf milles, elle arriva le soir à Malana. C'est à Malana qu'Arrien fixe la limite du territoire des Orites: et la distance depuis l'Arabis (qui est la limite orientale) jusqu'à ce cap, étant exactement établie par la carte de Dalrymple, nous nous trouvons en état de mettre plus de précision dans la comparaison entre le stade d'Arrien et nos mesures modernes. Cette distance, sur la carte, donne quatre-vingt-cinq milles géographiques, ou près de cent milles Anglois; et le nombre de stades, d'après Arrien, est, au total, de seize cents<sup>a</sup>: ce qui s'accorde si parfaitement avec le stade de d'Anville sur une côte qui forme peu de détours, qu'on peut voir dans cette correspondance exacte une confirmation absolue de la mesure adoptée par cet habile géographe. A la vérité, le total des distances partielles que nous avons marquées chaque journée, ne s'élève qu'à quinze cents stades; mais dans le manuscrit de Gronovius, la navigation depuis Pagala jusqu'à Kabana, donne une distance de quatre cent trente stades, au lieu de trois cents, ce qui produit seize cent trente stades en tout; et Arrien ne détermine la distance en question que par un compte rond, un nombre sans

<sup>a</sup> Suivant d'Anville, seize stades font un mille d'Angleterre, à une très-petite fraction près. (N. de l'A.)

fraction. Je suis tellement satisfait de la base sur laquelle j'ai fondé ici mes calculs, que je n'hésite point à fixer les positions de Pagala, Kabana et Krokala, d'après la navigation de chaque journée; et comme je vois les noms d'Arrah, de Cudjerah et de Kingalah<sup>a</sup> sur la carte du commodore Robinson, j'aurois été charmé de pouvoir établir la conformité de position de ces lieux aussi-bien que celle de leur nombre: non que les places dont il s'agit (assez peu connues d'ailleurs) aient en elles-mêmes quelque importance, mais parce que cette correspondance dans les plus petits détails a quelque chose d'infiniment agréable pour les géographes<sup>b</sup>. Au rapport d'Arrien, les Orites qui habitoient cette côte étoient armés et habillés comme les tribus Indiennes; mais leurs usages, leurs mœurs et leur langage particulier décèlent une race tout-à-fait distincte.

Arrien a tracé avec précision les limites du pays des Orites. Il nous décrit leur territoire comme borné à l'est par l'Arabis; au nord, par une chaîne de montagnes<sup>c</sup> située dans l'intérieur des terres, et dont la direction est parallèle avec les bords de la mer; à l'ouest, par une branche de cette grande chaîne, laquelle s'étend jusqu'à la mer vers Malana ou le cap Moran. Ce cap ne paroît

<sup>a</sup> Le lieutenant Mascal, qui fut officier volontaire sous le commodore Robinson, a dressé une carte où ces trois noms se trouvent placés autrement que sur celle de son chef, et dans des positions que j'aurois peut-être pu adopter. Mais cette carte varie si essentiellement en d'autres points, que Dalrymple n'en fait pas grand cas. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Si le lecteur croyoit nécessaire d'approfondir davantage ce sujet, il pourroit faire usage du petit tableau que je vais lui mettre devant les yeux, et qui lui présentera, réunies sous un seul point de vue, toutes les distances partielles:

De l'Arabis à Pagala.	200 stad.	12 $\frac{1}{2}$ mil.
A Kabana . . . . .	300..	19.
ou par le Mss.		
430' . . 27"		
A Krokala . . . . .	200..	12 $\frac{1}{2}$ .
A Tomérus . . . . .	500..	31 $\frac{1}{4}$ .
A Malana . . . . .	300..	19.
	<hr/>	<hr/>
	1500..	94 $\frac{1}{4}$ .
Avec le nomb. du Mss.	130..	8.
	<hr/>	<hr/>
	1630..	102 $\frac{1}{4}$ .

(N. de l'A.)

<sup>c</sup> « A partir de ce point (l'Arabis Sommeany), le terrain est extrêmement plat tout le long de la côte; mais les derrières sont très-

pas être fort avancé dans la mer, ni s'élever à une hauteur bien considérable; et j'imagine qu'il est joint au cap Arrubah<sup>a</sup>, à une distance d'environ trente milles vers l'ouest, par des terres d'une certaine élévation. On ne peut guère douter que le nom de ce cap Arrabah<sup>b</sup> ne retienne la dénomination originaire par laquelle on distinguoit les Belootches Arabites de l'antiquité; car malgré que le cap même ne soit pas en dedans des limites assignées à ceux de cette tribu par Arrien, la puissance de ces montagnards s'est étendue tout le long de la côte, à travers la province des Orites jusqu'au cap Guadel. Le lieutenant Porter nous fournit une preuve convaincante de ce fait, lorsqu'il dit, en termes exprès, que la côte jusqu'à ce cap, s'appelle aujourd'hui Bloachee [ le pays des Bloaches ou Belootches ], et que depuis ce cap jusqu'au Golfe Persique, elle reçoit le nom de Brodia. Il est donc bien constant que les Belootches, en portant leurs armes vers l'occident, ont porté également avec eux leur nom originaire, qui s'est conservé dans celui du cap Arrabah; et s'il nous étoit donné de connoître le nom par lequel ils se distinguent entre eux, peut-être trouverions-nous ( quel que fût celui qu'ils reçoivent de leurs voisins ) que leur langue naturelle a retenu quelque chose qui se rapporte à cette dénomination primitive.

Haûr est marqué par d'Anville<sup>c</sup> comme la capitale moderne de cette province: il place ce canton sur le Toméris; et selon lui, Haûr répond à l'Ora des anciens. Je pense qu'il suit à cet égard le géographe de Nubie<sup>d</sup>, qui trace une route depuis l'Indus par Manhabère, ville située sur l'Arabis, et la fait passer par l'Haûr

élevés, et le pays va toujours en montant ainsi jusqu'à Cudjerah. » Voyez le lieutenant Porter, *pag. 3.* (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Arrabah, Arraback. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Un plan de la baie formée par le cap Arrabah se trouve dans la carte que Dalrymple m'a fournie pour cet ouvrage. Mais

comme Néarque ne jeta point l'ancre dans cette baie, j'ai dû me borner à en faire mention. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *Éclaircissemens*, *pag. 42.* Antiquité géograph. de l'Inde, *pag. 44.* (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Al Edrisi, *Geogr. Nub. lib. Relax. pag. 58.* (N. de l'A.)

dont il est question ici, jusqu'à Firabuz <sup>a</sup> dans le Mekran ou la Gédrosie. L'auteur du Périple fait mention d'Oræa; mais les renseignements qu'il nous donne sont si vagues, qu'on ne peut rien en conclure. Il est évident que cet écrivain avoit visité en personne les côtes d'Arabie et du Malabar: tout porte à croire qu'il s'embarqua sur la flotte lorsqu'elle partit de l'Égypte; car ce fut à cette époque, que, favorisée par la mousson, elle traversa l'océan, sans approcher jamais de la côte de Gédrosie. En conséquence, il ne parle que de la baie de Terabdon <sup>b</sup>, que les anciens ont placée entre le cap Jask et Guadel; et ensuite, après avoir dit deux mots d'Oræa, mais comme par hasard seulement, il passe sur-le-champ au Sinthus <sup>c</sup>. Cet auteur paroît avoir ignoré la véritable position d'Oræa, puisqu'il le place à l'embouchure d'une rivière, et dans la baie, tandis que cette baie imaginaire se termine à Guadel, et qu'Oræa se trouve bien plus avancé à l'est de Guadel. Cette erreur (si réellement par Oræa l'auteur a entendu désigner Ora) ne semble pouvoir s'excuser chez lui qu'à raison de ce qu'il n'avoit pas visité la côte; car tout ce qu'il a vu d'ailleurs par ses propres yeux, il le décrit avec la plus exacte fidélité. D'après Ptolémée,

<sup>a</sup> *Et via quæ ducit à Dabil [Debil-Scindî] ad Firabuz, transit per Manhabare; et inter Manhabare et Firabuz, media est urbs quædam parva, habitata, Haûr appellata. Urbs autem Firabuz est incolis et mercatoribus frequens, pertinetque ad provinciam Mekran. Nub. Geogr. pag. 58.*

Si le géographe de Nubie a tiré ces renseignements d'auteurs Arabes, dans quelles sources ces auteurs les avoient-ils puisés? Cet ouvrage Arabe, composé dans le douzième siècle, est véritablement une mine précieuse qui, dégagée de la matière grossière dont elle est enveloppée, se trouveroit contenir beaucoup d'or très-pur. D'Anville auroit pu nous rendre le service de l'exploiter.

Ce géographe place le *Dabil* d'Al Edrisi à trois stations de l'embouchure du Mekran [l'Indus], c'est-à-dire, à la distance de soixante-cinq milles; ce qui le feroit presque correspondre à Pattala. Je soupçonne que *Debil-Scindî*, dans le sens des Orientaux, comprend tout le Delta, quoique ce nom n'ait été assigné depuis qu'à une partie. Voyez le géog. de Nub. pag. 57. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Peut-être le *Paragon-Sinus* de Ptolémée. Voyez *infra*. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *Sinthus* est le nom que cet auteur emploie pour indiquer l'Indus; et cette circonstance particulière prouve qu'il connoissoit les anciens noms de *Scind* et *Scindî*. (N. de l'A.)

Ora<sup>a</sup> est situé par 102° 20' de longitude et par 23° 40' de latitude; mais comme nous gagnerions fort peu à corriger son erreur avec le secours de la méthode que j'ai suivie jusqu'à présent, je me dispenserai d'y recourir. Le nom général de Gédrosie est appliqué quelquefois par les anciens géographes à toute l'étendue de côte entre la Karmanie et l'Indus, de même que les Orientaux de nos jours lui donnent celui de Mekran; mais on doit faire la distinction entre les parties du pays qui n'offrent que des déserts et celles qui sont peuplées. Le territoire des Arabites et celui des Orites paroissent être couverts d'habitans; et l'on ne voit pas que l'armée Macédonienne ait éprouvé aucune détresse avant qu'Alexandre eût passé les montagnes pour entrer dans la Gédrosie. C'est depuis cette ligne, selon toute apparence, que commencent les déserts au milieu desquels l'armée rencontra plus d'obstacles et de difficultés qu'elle n'en avoit eu à vaincre pendant tout le temps de son expédition.

En parcourant les détails relatifs à la côte des Orites, je ne trouve que trois places bien marquées, que trois points fixes; ce sont les deux fleuves l'Arabis et le Toméris, avec le cap Malana ou Moran. Thévenot<sup>b</sup> parle du cap Malan, dont il ne s'est cependant pas assez approché pour le voir, dans son passage depuis le Golfe Persique. Cette circonstance ne sert donc à démontrer autre chose, si ce n'est que le nom existe toujours dans la langue du pays; et la ressemblance de nom, ainsi que la situation du cap, ne permettent pas un moment de douter que Malan ne soit le Moran dont parle Porter. Sans compter les erreurs auxquelles nous exposent les sons étrangers que reçoit l'oreille, on remarque en beaucoup d'occasions que les consonnes *l* et *r* se mettent indifféremment l'une pour l'autre. Je ne puis distinguer que par les distances données

<sup>a</sup> Suivant la carte de Mercator, l'Ora de Ptolémée ne s'éloigne pas beaucoup de l'Ora du Périple. La confusion paroît être générale. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Antiquité géographique de l'Inde, par d'Anville, pag. 44. — Thévenot, éd. Ang. pag. 194, part. II. (N. de l'A.)



les trois endroits où la flotte s'arrêta sur cette côte, et dont il ne paroît pas qu'aucun fût habité; et quand Arrien assigne si facilement des noms à des mouillages <sup>a</sup> tout-à-fait inconnus, nous sommes autorisés à croire que Néarque eut avec lui des naturels auxquels ces noms étoient familiers. Comme le lieutenant Porter fait mention, ainsi qu'Arrien, de trois noms d'endroits différens sur cette côte, lesquels sont Arrah, Kudjerah et les rochers de Kingala <sup>b</sup>, il est possible que celui qu'il appelle Kudjerah soit le même que le Krokala de l'historien Grec. Nous devons nous rappeler, en effet, que la langue Grecque n'a point de son qui réponde à notre *ch* Anglois; et la prononciation de Cochela ne diffère pas beaucoup de celle de Kudjerah. De pareilles ressemblances deviennent des preuves convaincantes, lorsque d'ailleurs elles se trouvent confirmées par les localités ou par des distances; et la Rochette présume que le Kingala moderne est le même endroit qu'on appeloit anciennement Kabana.

Cette côte, suivant Strabon, a dix-huit cents stades d'étendue; et si, comme Arrien, il a pris pour guide le Journal original du voyage, il paroît extraordinaire qu'il se trouve entre ces deux historiens, dans un nombre aussi peu considérable, une différence de cent soixante-dix stades. Peut-être ce défaut de concordance ne doit-il nous paroître qu'une raison de plus de nous tenir en garde contre les chiffres des manuscrits Grecs, loin qu'il puisse aucunement servir à constater une différence réelle entre les deux auteurs. Les stades d'Arrien, tels que les présente corrigés le manuscrit de Gronovius <sup>c</sup>, donnent environ cent deux milles; ceux de Strabon, cent treize; et les deux calculs s'accordent si bien avec la carte du

<sup>a</sup> D'après Porter, il n'y en a simplement que trois, et c'est assez l'usage des Orientaux de les nommer ainsi; car voici comme s'exprime Niebuhr, en parlant de la côte entre Suez et Jidda: On appeloit *ancrages* tous les endroits où notre petit vaisseau

pouvoit être à l'ancre. *Voyage, tom. I.<sup>er</sup>, pag. 230*, édit. d'Amst. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Hinglah, suivant Mascall. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Ce manuscrit fut trouvé par Gronovius à Florence, dans la collection du grand-duc. (*Voyez Préfat. ad Lect.*) Il contient, à

commodore Robinson ( qui établit ce nombre d'un peu plus de cent milles ), qu'on ne pourroit guère se promettre un résultat plus exact de la part de navigateurs qui mesureroient la même distance en mer, sur-tout sans le secours des instrumens nécessaires.

Je pourrois terminer ici les détails relatifs au pays des Orites ; mais, en parlant de l'arrivée de la flotte à Malana, Arrien rapporte une circonstance qui me semble mériter d'être pour nous l'objet d'une attention particulière. C'est à cette époque du voyage, qu'il fait mention d'un phénomène qu'à la vérité nos navigateurs modernes ne regardent plus comme quelque chose d'extraordinaire, mais qui dut exciter beaucoup l'étonnement et la curiosité dans le siècle de l'historien Grec. « Le soleil, nous dit-il, fut vu par Néarque dans le méridien au nord, et l'ombre se formoit du côté du midi. » Je vais traduire le passage en entier, avant d'entrer dans la discussion d'un point à l'occasion duquel toute la sévérité des critiques s'est exercée sur notre auteur.

« A mesure que la flotte avançoit le long de la côte de l'Inde, » c'est-à-dire, du pays des Arabites et des Orites ( car les Ichtyophages ne sont pas comptés pour une tribu Indienne ), l'ombre, » au rapport de Néarque, ne se formoit pas de même que dans les » parties du globe qui étoient connues des Macédoniens ; car » lorsque la flotte, arrivée en pleine mer, eut fait un assez grand » espace de chemin vers le sud, on observa que le soleil <sup>a</sup>, ou » dardoit verticalement ses rayons à midi, sans qu'on vît aucune » ombre, ou donnoit si loin du côté du nord, que l'ombre » tomboit au sud. Les constellations septentrionales qui sont » toujours au-dessus de l'horizon, se couchoient presque aussitôt

n'en pas douter, des détails de la dernière importance. Cet accord qu'il établit entre les nombres, n'est pas une preuve médiocre de sa supériorité. Ce manuscrit est peut-être celui qui fut apporté de Constantinople en 1403, par Aurispa.

Voyez la Vie de Lorenzo, par Roscoe, pag. 30. ( N. de l'A. )

<sup>a</sup> Je prends ici sur moi, jusqu'à un certain point, de faire accorder l'auteur dans ce qu'il dit à ce sujet. ( N. de l'A. )

» qu'elles

» qu'elles se levoient ; et d'autres qu'on avoit constamment remar-  
 » quées jusqu'alors, ou se trouvoient fort près de l'horizon, ou  
 » n'étoient point visibles du tout. En ceci, Néarque n'avance rien,  
 » suivant moi, qui choque les probabilités ; car à Syène en Égypte,  
 » lorsque le soleil entre dans le tropique d'été, les habitans vous  
 » montrent un puits dans lequel il n'y a point d'ombre à midi : et  
 » comme le même phénomène se remarque dans Méroé, il devient  
 » très-présumable que par toute l'Inde qui est située vers le sud,  
 » l'ombre est soumise aux mêmes lois physiques, et plus particu-  
 » lièrement dans l'océan Indien, qui s'étend bien davantage encore  
 » du côté du midi. »

Dans le passage qu'on vient de lire, il semble que rien ne doive nous embarrasser : cependant, lorsque nous considérons qu'arrivé une fois à Malana, Néarque se trouvoit par  $25^{\circ} 16'$  de latitude nord, position dans laquelle il ne pouvoit être à portée de remarquer cet effet extraordinaire dont j'ai parlé, nous ne découvrons pas facilement les moyens d'expliquer comment il auroit eu lieu dans un pays situé hors de la limite du tropique. Il convient pareillement de se rappeler que nous voici parvenus à la fin du mois de novembre, époque à laquelle le soleil étoit au midi de l'équateur. Ainsi donc, avec quelque liberté que nous puissions nous permettre de rendre le texte, lorsque Néarque assure que la flotte étoit fort avancée vers le midi, nous devons demeurer certains que jamais aucun vaisseau Grec ne s'éloigna assez de la côte pour observer ce phénomène de la manière spécifiée par l'historien.

Il est constant que ni Alexandre en personne, ni aucun détachement de son armée, ne pénétrèrent jamais plus loin vers le midi que jusqu'à l'embouchure du bras oriental de l'Indus ; et dans cette partie du fleuve, à l'époque du solstice d'été, le soleil pouvoit darder verticalement ses rayons : mais, d'après tous les renseignements que nous ont transmis les auteurs, Alexandre ne parvint à ce point du voyage que vers la fin de juillet, où le soleil retournoit

au midi. Il n'est pas bien constaté non plus que l'embouchure du Nulla Sunkra <sup>a</sup> soit en dedans du tropique. A la vérité, le major Rennell <sup>b</sup> et de la Rochette l'y placent l'un et l'autre; mais jusqu'à ce que des observations exactes aient fixé les idées à cet égard, c'est toujours un point qui reste douteux pour nous. <sup>c</sup>

Quoi qu'il en soit, si le phénomène dont il s'agit dut être remarqué et rapporté par Néarque, il semble extraordinaire qu'on n'en trouve aucune mention au point le plus avancé vers le sud où les Macédoniens aient jamais pénétré, et que cet officier n'en ait parlé qu'à l'occasion de Malana, où la flotte étoit à près de deux degrés au nord du tropique, et le soleil au midi de l'équateur. Je chercherois bien à ménager ici la confiance dont Arrien est digne le plus souvent, si la chose étoit possible, en supposant que, dans ce passage, c'est lui-même qui a parlé pour Néarque d'une manière générale, plutôt comme d'une circonstance connue que d'un effet observé: mais le respect que je dois à la vérité m'oblige de confesser que le langage de l'historien Grec est trop positif pour admettre une interprétation générale. C'est Néarque déposant de ce qu'il avoit vu lui-même <sup>d</sup>; et je ne puis absoudre Arrien sans exposer l'amiral de la flotte d'Alexandre au reproche d'infidélité.

Néarque, j'en conviens, a été rangé par Strabon, avec Onésicrite et Mégasthène, au nombre de ces romanciers qui, ayant écrit sur l'Inde, se sont livrés complaisamment à des narrations tout-à-fait fabuleuses: mais nous avons aujourd'hui des données beaucoup plus certaines que Strabon n'en eut de son temps pour comparer

<sup>a</sup> Voyez la Géographie des Grecs analysée, de Gosselin, pag. 32. Ce savant rapporte qu'Onésicrite a placé Pattala en dedans du tropique. Voyez aussi Plin, liv. II, chap. 75. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Dans la dernière édition de sa carte. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Sur la carte de Dalr. (celle de C. Pritty) Pandrummee est placé par 23° 13' de lat.,

et à 23° seulement sur sa carte de Scindi.

Si donc Pandrummee est l'embouchure orientale, par une conséquence nécessaire cette embouchure est en dedans du tropique. Mon raisonnement n'a d'autre objet que de faire remarquer que nous n'avons rien de déterminé à cet égard par des observations. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> ἀφ' ἑνὸς ἀνθρώπου. (N. de l'A.)

les récits de ces auteurs avec l'état réel du pays ; et je dois reconnaître, à la louange de Néarque, que j'ai toujours trouvé en lui un guide sûr avec lequel on ne s'égaré point. Si je ne puis le justifier ici, je suis du moins autorisé à dire que des personnages si recommandables ont partagé l'erreur dans laquelle il est tombé, qu'il m'est permis d'espérer du lecteur un peu d'indulgence pour la digression dans laquelle je vais entrer : elle est d'un grand intérêt sous ce rapport, qu'elle fixera jusqu'à un certain point nos idées sur la connoissance que les anciens avoient de la géographie.

L'augmentation progressive de la longueur des jours d'été et des nuits d'hiver, à mesure que l'on approche vers le pôle, étoit un fait déjà constaté dès le siècle d'Homère ; et ce phénomène du soleil ne donnant point d'ombre à l'époque de son arrivée au tropique d'été<sup>a</sup>, il est évident que les Égyptiens l'avoient observé antérieurement à tout ce que nous connoissons de l'astronomie des Grecs. La forme sphérique de la terre n'étoit pas non plus, à ce qu'on nous assure aujourd'hui, un secret pour les Indiens, les Chaldéens, les Égyptiens et les Phéniciens ; ou si les découvertes attribuées à ces peuples sont moins considérées, comme précédant toutes données historiques, nous savons par des faits irrécusables que Thalès étoit instruit de cette vérité importante. Si la science eût procédé régulièrement sur ces principes, les propriétés d'une sphère auroient pu amener les hommes à examiner la proportion de ces phénomènes aussi-bien que les phénomènes eux-mêmes, car ils ne manquèrent ni d'expérience ni de sagacité ; mais ils errèrent dans le résultat et dans la combinaison de leurs observations. Voilà comment il est arrivé que, malgré que Thalès n'eût pas ignoré que la figure de la terre étoit sphérique, et qu'Anaximandre eût

<sup>a</sup> Voyez Bruce sur les Obélisques, Norden, Pococke, et l'excellent traité de Blair sur l'Origine de la Géographie, dans lequel cet auteur dit que le puits qui existoit à

Syène en Égypte, avoit été creusé pour Ératosthène : mais nous sommes fondés sur un grand nombre de raisons, à lui donner une plus haute antiquité. (N. de l'A.)

décrit le monde connu sur un globe, ce ne fut pourtant que trois cent cinquante ans après Thalès qu'Ératosthène tira une ligne parallèle à l'équateur, ce qui donna l'idée de la doctrine des latitudes à l'École d'Alexandrie, et mit définitivement Ptolémée en état de faire une application universelle et de la longitude et de la latitude, à la science géographique.

Arrien étoit contemporain de Ptolémée; mais il eut des notions tellement bornées sur cette intéressante découverte, ou plutôt sur l'application dont elle étoit susceptible, que nous ne voyons point qu'il ait fait usage du terme en une seule occasion. Je regarde comme évident toutefois (et cela d'après la particularité même qu'il rapporte de Syène dans le passage cité plus haut), que l'auteur Grec eut connoissance du phénomène produit par le soleil dans le tropique. J'ajoute qu'il ne dut pas ignorer que, vers le midi de Syène, le soleil pouvoit être vu au nord <sup>a</sup>; car, dans un autre passage, il a indiqué les pluies du solstice en Éthiopie [ la Nubie ou l'Abyssinie ], comme la véritable cause des inondations du Nil; et quiconque a vérifié ce fait, qui étoit connu de Strabon <sup>b</sup> aussi-bien que d'Arrien, doit avoir observé que l'ombre tomboit au midi. Arrien nous offre lui-même la preuve qu'il étoit instruit de toutes ces circonstances, lorsqu'il raisonne sur l'extrait qu'on vient de lire du Journal de Néarque; et Néarque semble avoir pris une attention aussi scrupuleuse à rapporter ce fait, qu'Arrien à le répéter, quand il dit que le phénomène eut lieu non pas précisément sur la côte, mais à quelque distance en mer. C'est ainsi encore qu'Arrien ne place pas Malana sur le même parallèle que Syène, mais qu'il conduit le parallèle jusque dans l'océan. Comme tout cela étoit exactement vrai si la flotte se fût trouvée à Malana durant le solstice d'été, et si les deux auteurs n'eussent pas assuré d'une manière positive avoir vu eux-mêmes [ ὠφθη αὐτοῖσι ], la seule faute qu'on

<sup>a</sup> Puisqu'il dit, en propres termes, que le même effet se remarque dans Méroé. Méroé,

suivant Bruce, est l'Abyssinie. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Strab. liv. II, pag. 98. (N. de l'A.)

auroit à leur reprocher seroit d'avoir dit qu'ils *avoient vu* un phénomène qu'ils *auroient pu seulement observer* à une autre époque de l'année. Tout le passage pourroit être pris dans une acception générale ou hypothétique, sans que la confiance due à l'un et à l'autre narrateur en souffrît en aucune manière.

Mais supposons que Néarque et Arrien ne puissent être justifiés à cet égard ; j'aurai du moins réussi à pallier leur tort jusqu'à un certain point, en même temps que je serai entré dans une explication curieuse pour le lecteur, si je fais voir combien la vanité qui donna naissance à cette erreur, étoit le caractère dominant des écrits composés par les anciens. De grands voyageurs et d'illustres conquérans ne croyoient jamais que les récits de leurs expéditions fussent assez pompeux, assez magnifiques, si leurs historiens ne les transportoient aux bornes de la nature connue. Alexandre est conduit par les siens (trop amoureux sans doute du merveilleux), dans le nord, jusque vers ces climats toujours glacés et couverts d'éternelles ténèbres ; à l'est et au midi, jusqu'aux extrémités des pays que les ardeurs d'un ciel brûlant permettent à l'homme d'habiter <sup>a</sup>. Mais sans aller chercher des écrivains aussi passionnés pour l'hyperbole que Quinte-Curce, nous devons nous souvenir qu'Orphée <sup>b</sup> fait arriver ses Argonautes chez les Cimmériens qui ne voient jamais le soleil. Et dans quel lieu sont placés ces peuples ! c'est ce qu'il n'est pas facile de découvrir. Toutefois leur contrée est privée des rayons du soleil, qu'interceptent pour eux les Alpes, les monts Riphées et le rocher de Gibraltar <sup>c</sup>. Ulysse, dans Homère, jouit du même privilège ; le poète transporte son héros dans une région qui a l'avantage d'être éclairée par le jour polaire, et que son

<sup>a</sup> *Q. Curt. lib. IX, cap. IX. Ne naturam quidè longiùs posse procedere, brevi incognita nisi immortalibus visuros.*

Tout ce sujet seroit susceptible d'une discussion bien étendue, si j'osois prendre la

liberté de m'y livrer. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> *Orph. Argon., liv. M. CXVI. (N. de l'A.)*

<sup>c</sup> Le lecteur pourroit imaginer que je me plais ici à verser le ridicule sur le poète

commentateur nous donne pour le pays des Cimmériens <sup>a</sup>. Il y a mieux : le même poète nous apprend que cette région étoit située dans le territoire des Lestrygons; et la Lestrygonie est en Italie, précisément à trois jours de navigation de l'île de Circée et de la baie de Naples. César <sup>b</sup> s'exprime avec la précaution d'un historien, lorsqu'il écrit qu'il n'y avoit pas de nuit <sup>c</sup> aux extrémités de la Bretagne, ou des îles <sup>d</sup> situées au nord de Mona. « Voilà, dit-il, ce qui m'a été assuré. » Mais il n'eut aucune occasion de constater l'exactitude du fait. La seule chose qu'il observa lui-même, c'est qu'en Bretagne les jours d'été étoient plus longs que sur le continent. Pythéas <sup>e</sup> de Marseille avança beaucoup plus du côté du nord; il parvint jusqu'à Thulé, c'est-à-dire, en Islande. « Dans cette contrée, dit-il, le jour et la nuit avoient chacun six mois de durée continuelle. » Le fait rapporté ici par Pythéas n'est exact qu'à l'égard des pays situés immédiatement au pôle; et par malheur pour son assertion, l'Islande ne se trouve pas en dedans du cercle arctique.

Ces divers récits, je ne les ai pas mis sous les yeux du lecteur pour en faire un objet de ridicule ou de plaisanterie, mais bien pour montrer que des voyageurs, des poètes et des historiens se sont accordés tous à placer un phénomène réel dans une fausse latitude. Tous ils avoient ouï parler de ce phénomène, comme

Grec; il est pourtant d'une vérité exacte qu'Orphée dit tout cela :

Ἐπειτα δὲ Κιμμερίοισι  
 Νῆα θοὴν ἐπάροντες ἰκάνομεν· οἱ γὰρ πε μῆνοι  
 Ἄιγλης ἄμμορον εἶσι πειθερόμην ἡελίοιο·  
 Ἐν μὲν γὰρ Ῥίπαιον ὄρος, καὶ ΚΑΛΠΙΟΣ αὐχὴν  
 Ἄντολίας ἔργουσ', ἐπικέκλιται δὲ πελώρη  
 Ἄασον ἐπισκιάσσει μεσημβρινὸν ἠέρα Φλέγη.  
 Δείελον αὖ κρύπτοισι φάος πενυκίεις Ἄλασις  
 Κεῖνοισι μερόπασιν, ἀχλὺς δ' ἐπικέκλιται αἰεὶ.  
 Argon. 1125.

Cette bizarre union des monts Riphées, de Calpé et des Alpes est abandonnée, même par le commentateur. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Ἐγὼς γὰρ νυκτὸς τε καὶ ἡμέρας εἶσι κέλευθοι.  
 Odys. K. 86. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Bello Gall. lib. V, chap. 13. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Si par cette expression, *il n'y a point de nuit*, César a entendu que les ténèbres qui succèdent à la clarté du jour ne sont pas absolument épaisses, nous n'avons plus d'erreur à lui reprocher. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Il semble que cet auteur ait voulu parler des Hébrides. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Ce Pythéas est traité par Strabon (I, 64; II, 104) comme un inventeur de fables : mais il a trouvé grâce aux yeux de ses compatriotes, car Huet ne voit pas tout-à-fait en lui



ayant été vu quelque part dans le nord ; et chacun d'eux a cru devoir en fixer l'apparition là où se bernoient ses propres connoissances, ou celles du siècle dans lequel il vivoit. Je ne puis, si l'on veut, justifier Arrien ou Néarque d'être tombés dans une méprise de ce genre : mais j'ai prouvé du moins, suivant ma promesse, que d'illustres personnages avoient partagé leur erreur de manière à rendre excusable, jusqu'à un certain point, aux yeux du lecteur, une vanité qui semble avoir été le mobile commun du plus grand nombre de nos auteurs anciens, et qu'on peut bien leur pardonner après tout, quoique, d'ailleurs, on doive se garder de les imiter. J'espère que cette faute, la seule qu'on soit en droit de reprocher à Arrien, ne compromettra point la réputation de véracité dont il jouit universellement. La digression à laquelle je viens de me livrer n'a eu d'autre motif que d'absoudre cet historien, si recommandable d'ailleurs. Je me flatte donc que, sous ce rapport, on ne la trouvera pas déplacée.

Nous allons maintenant reprendre la suite de l'expédition, et conduire Néarque le long de la côte des Ichtyophages. Dans cette partie du voyage où nul commentateur encore ne s'est hasardé à tracer les progrès de la flotte, nous la verrons éprouver tous les malheurs possibles, à l'exception des vents contraires.

un auteur de fictions ; et suivant Gossellin, quoiqu'il parle rarement le langage de la vérité, on découvre chez lui des connoissances puisées dans des sources très-pures, et des notions de géographie qui, pour avoir précédé toutes les données historiques, étoient cependant meilleures que celles des Grecs. Voilà ce que pense Gossellin ; et ce système n'est pas, selon moi, la partie la plus estimable de son ouvrage. *Géographie des Grecs analysée*, pag. 45 et suiv.

Pythéas prétend qu'à Thulé le tropique du Cancer devient le cercle arctique, ou en tient la place ; ce que Gossellin explique en

supposant qu'il a voulu dire qu'à Thulé le tropique du Cancer est toujours visible au-dessus de l'horizon. Voyez Strabon, p. 114, et Gossellin, p. 48. (N. de l'A.)

Il ne devoit pas suffire à l'auteur de désapprouver vaguement ce que Gossellin avoit dit sur Pythéas ; il eût fallu articuler des faits positifs, et nous apprendre en quoi pêche le prétendu *système* de notre savant compatriote. Un écrivain aussi recommandable et aussi éclairé que le docteur Vincent, n'est pas excusable de se permettre légèrement de pareilles insinuations. (N. du T.)

## ICHTYOPHAGES.

III. CETTE côte abandonnée, qui s'étend depuis Malan jusqu'au cap Jask, n'a pas moins de quatre cent cinquante milles en ligne droite, et d'environ six cent vingt-cinq milles, ou dix mille stades<sup>a</sup>, d'après la route que tint la flotte. Toutefois, il ne faut pas en conclure que l'excédant de cent soixante et dix milles, qui forme la différence entre ces deux nombres, doit être attribué entièrement à la navigation le long du rivage; car la côte est droite en général, et les inégalités produites par les détours de chaque baie, sont peu considérables. On peut supposer que le danger de la famine qui commençoit à se faire sentir, augmenta les efforts des navigateurs; tandis que, d'un autre côté, l'acquisition d'un pilote, et l'avantage d'un vent favorable, contribuèrent à rendre plus longue la navigation de chaque journée. Nous trouverons donc que, désormais, la flotte fit assez souvent mille stades, ou plus de soixante milles par jour; et comme on aura des preuves qu'elle ne serra pas toujours la côte d'aussi près que dans les autres parties du voyage, on est fondé à présumer que les moyens de juger les distances étoient diminués pour Néarque, ce qui fut cause, jusqu'à un certain point, de l'erreur qui existe dans ses calculs, erreur qui tendoit naturellement à augmenter son évaluation de la mesure.

Il étoit nécessaire, avant d'aller plus loin, de rapporter ces circonstances, parce que le stade de d'Anville est moins susceptible d'être employé pour cette côte, et cela dans la proportion exacte de la différence entre quatre cent cinquante milles et six cent vingt-cinq; et comme il ne se rencontre aucune variation de ce genre dans la première partie du voyage, comme la navigation du Golfe Persique ne nous en présentera point d'aussi fortes, il en devient

<sup>a</sup> Strabon, pag. 720, ne parle que de sept mille quatre cents stades. C'est là un point

que nous examinerons ci-après avec une attention plus particulière. (N. de l'A.)

d'autant

d'autant plus indispensable d'indiquer les causes de celles qu'on remarque ici. La principale de ces causes, à mon avis, fut l'extrême détresse où Néarque se vit réduit, et qui faisoit paroître les distances plus longues, en même temps qu'elle occupoit trop sa pensée pour qu'il mît une grande justesse dans ses calculs.

Une côte qui fournissoit du poisson pour toute nourriture, et dont les habitans, désignés sous le nom de Mangeurs de poissons [*Ichthyophagi*], n'avoient pas d'autre trait caractéristique qui les distinguât; cette côte, dis-je, n'offroit aucune idée consolante à une multitude de Grecs, pour lesquels le manque de pain étoit toujours une véritable famine<sup>a</sup> : et quoiqu'Arrien prétende qu'il s'y trouve des tortues, et que Marcien d'Héraclée fasse mention<sup>b</sup> d'une tribu appelée les Mangeurs de tortues [*Chelonophagi*], de ce que la chair de cet animal est considérée parmi nous comme un manger délicieux, on ne doit pas inférer qu'elle fût, à beaucoup près, un mets aussi agréable pour les Grecs. Je soupçonne bien plutôt que les dénominations d'Ichthyophages et de Chélonophages ne sont guère autre chose, dans le texte Grec, que des termes de mépris, ou du moins qu'elles impliquent avec elles l'idée de la misère. Je ne trouve pourtant nulle part des témoignages positifs d'une répugnance absolue des Grecs pour cette espèce de nourriture : je n'ai rencontré non plus aucune preuve qu'ils en aient fait usage, comme des testacées, par exemple, que ramassèrent les Macédoniens dans le port d'Alexandre et sur les bords du fleuve Arabis. A mesure que nous avancerons avec la flotte, nous aurons occasion d'observer

<sup>a</sup> *Σίμος*, qui est le terme général dans la langue Grecque, signifie du pain, comme ce dernier mot s'emploie d'ordinaire parmi nous pour exprimer la nourriture. Nous avons plusieurs exemples qui prouvent que les Grecs regardoient la disette de pain comme une famine réelle. L'histoire Romaine nous en fournit entre autres un très-

remarquable. Au siège de Bourges, les troupes de César avoient des vivres en abondance, mais point de pain. Cette raison parut suffisante au général Romain pour proposer à son armée de lever le siège. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Hudson, *Geogr. min. Marc. Heracl.* pag. 22. (N. de l'A.)

que le poisson étoit presque le seul moyen de subsistance pour les naturels du pays, ainsi que leur unique ressource pour se procurer les commodités de la vie, si toutefois on peut donner un semblable nom à celles dont ils jouissoient. Nous verrons qu'ils construisoient leurs habitations avec de gros os de poissons <sup>a</sup>, et les couvroient avec les écailles; que leurs vêtemens étoient faits de la peau; que, dans leur pain même, il entroit de la chair de poisson pilée, laquelle formoit une substance qui se conservoit; qu'enfin, le peu de bétail qu'ils élevoient, se nourrissoit aussi de poisson. Les mêmes circonstances ont été remarquées par les voyageurs modernes que leur navigation a conduits dans ces parages. Thévenot, Tavernier et Niebuhr semblent étendre à la côte de Perse et à la Karmanie les détails qu'ils nous donnent sur celle des Ichtyophages. Édouard Barbosa, qui étoit pilote à bord d'une des flottes Portugaises par lesquelles cette côte fut visitée pour la première fois vers l'an 1519, s'exprime dans les termes suivans: « Les naturels n'ont qu'un petit nombre de ports, très-peu de blé ou de bétail; leur pays est une plaine basse et déserte: ils se nourrissent principalement de poissons, et en prennent quelques-uns d'une grosseur prodigieuse. Ils les salent, tant pour leur propre usage que pour les exporter. Ils les mangent secs, et les font manger aussi (après les avoir fait pareillement sécher) à leurs chevaux et à leur bétail de toute espèce <sup>b</sup>. » Tant il est vrai que, depuis deux mille ans, l'affreuse misère a fixé invariablement son séjour sur cette triste côte: tant il existe d'uniformité entre les rapports des voyageurs modernes et le témoignage d'Arrien.

Le nom de Mekran paroît être le mot Persan ou Indien employé pour désigner toute l'étendue de cette côte, depuis l'Indus jusqu'à

<sup>a</sup> La baleine, qui fréquente cette côte, ainsi que nous nous en convaincrons ci-après, pouvoit leur fournir d'excellens matériaux, comme il est facile d'en juger par les mâchoires de cet animal, qui sont assez communes en Angleterre. Arrien, *liv. VI*,

*pag. 262*, parle de coquillages, ou plutôt de grandes conques avec lesquelles ces naturels composent une partie de leurs habitations: elles en formoient peut-être la toiture. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ramusio, *vol. I.<sup>er</sup>*, p. 295. (N. de l'A.)

Kerman ou la Karmanie. Elle est d'abord appelée ainsi, parce qu'elle commence à l'Indus ou Mekran; bientôt après, elle reçoit la dénomination de Kutch-Mekran, de Kidgi ou Kutch la capitale: toutefois, les géographes la distinguent aujourd'hui par la division plus moderne de Bloachee et Brodia, dont la limite est à Guadel. Mais du temps d'Alexandre; le nom d'Ichtyophages étoit donné aux seuls habitans de la côte, tandis que l'intérieur du pays, depuis les confins du territoire des Orites jusqu'à la Karmanie, portoit celui de Gédrosie, contrée à-peu-près aussi déserte que la côte elle-même, et n'offrant pas plus qu'elle les moyens d'assurer la subsistance d'une armée.

Il est évident qu'Alexandre avoit pénétré dans ce pays avant que la flotte fût parvenue à Krokala, puisque Léonnatus rejoignit Néarque en cet endroit, Léonnatus qui avoit été laissé en arrière à cet effet, lorsque le corps d'armée s'étoit avancé dans la Gédrosie. Le détail des obstacles que l'armée Macédonienne eut à surmonter dans cette contrée, est étranger à l'objet dont je m'occupe ici: mais l'attention particulière avec laquelle Alexandre pourvut à la conservation de sa flotte, se lie d'une manière immédiate à l'exécution du voyage; et je pense qu'un simple examen de la conduite de ce prince, aura pour effet de le justifier plus victorieusement du reproche qui lui est fait d'avoir cédé à un pur mouvement de vanité dans cette partie de son expédition, qu'aucun autre argument qu'on pourroit produire pour sa défense.

Les historiens<sup>a</sup> nous disent en termes formels, qu'au moment où Alexandre entra dans cette province, son intention étoit d'avancer le long de la côte, de reconnoître si elle offroit de bons mouillages, de creuser des puits, en un mot de subvenir par tous les moyens possibles aux besoins de la flotte. Mais il ne tarda pas à se convaincre que la nature même du pays rendoit de pareils

<sup>a</sup> Arrien, liv. VI, pag. 262. Strabon, liv. XV, pag. 722. (N. de l'A.)

projets inexécutables. Il chargea cependant Thoas d'aller en avant, à la tête d'un petit corps de cavalerie, pour faire quelques observations : mais le rapport de cet officier n'eut d'autre résultat que de confirmer l'extrême détresse du petit nombre de naturels qui vivoient en ces lieux ; on apprit par lui, que l'eau même, très-rare dans le pays <sup>a</sup>, n'étoit qu'une eau salée, et que les habitans ne parvenoient à se la procurer qu'en creusant le sable ou la terre. D'après ces renseignemens, l'armée fut obligée d'avancer dans l'intérieur du pays. La longueur des marches qu'il fallut faire pour avoir de l'eau, fatigua excessivement les troupes, et causa la mort d'un assez grand nombre de bêtes de somme. Alexandre eut cependant le bonheur de trouver une provision de blé dans un des endroits où il s'arrêta. Quelque pressans que fussent les besoins de l'armée, il voulut que cette provision fût réservée pour la subsistance de la flotte : il apposa son propre cachet sur les sacs, et donna l'ordre de les transporter jusqu'à la côte. Mais le sentiment de la cruelle détresse où l'on étoit réduit alors, prévalut sur la crainte du châtement ; les soldats chargés d'escorter ce blé, brisèrent le cachet, et firent servir au soutien de leur propre existence le dépôt qui leur étoit confié. Alexandre, sachant combien ils avoient eu à souffrir, ne jugea pas que ce fût le moment de sévir contre eux. Il essaya de nouveau d'envoyer à la flotte un autre approvisionnement, moins

<sup>a</sup> Otter, *tome I.*, page 409, ne donne pas moins de cinq rivières à cette province. Il est donc naturel de penser qu'il y a un peu d'exagération dans ce que nous disent les historiens, de la difficulté que l'on éprouve à s'y procurer de l'eau. Je démontrerai ci-après (voyez l'article *Cyiza*, où il est fait mention du fleuve Hydriakus), qu'au moins deux de ces rivières avoient une eau salée ; et la nature du sol, que les auteurs anciens et modernes nous décrivent comme composé de sel ou de nitre tout le long de la côte, laisse présumer que, dans l'universa-

lité du pays, les eaux participoient de l'une ou de l'autre de ces deux substances. Voilà ce que rapporte Arrien en parlant du lieu où se trouve en ce moment l'armée ; et le lieutenant Porter nous dit la même chose de la qualité de l'eau à Sommeany. Si l'eau de la rivière Sommeany même n'eût pas été une eau salée, les naturels n'auroient pas conseillé de creuser les sables pour en avoir de meilleure ; et il est à remarquer que l'eau qui sort de ces creux, cesse d'être fraîche dès le second ou le troisième jour. (N. de l'A.)

considérable, en chargeant Crethée du soin de le conduire; enfin, il tenta d'expédier, sous le commandement de Télèphe, un troisième envoi, qui consistoit en une petite quantité de blé tout frais moulu. Il avoit préalablement distribué les naturels dans les différentes provinces du haut pays, pour qu'ils allassent y chercher des dattes, des bêtes à laine, et même des viandes salées, ne négligeant ainsi aucun des moyens qui pouvoient assurer la conservation de sa flotte. L'armée lutta soixante jours <sup>a</sup> contre les horreurs de la disette, avant d'arriver à Pura <sup>b</sup>, ville capitale de cette contrée sauvage; et durant une partie de la marche, le danger fut tel, soit à raison du manque absolu d'eau, soit par la faute des guides, que si Alexandre ne se fût pas mis lui-même à la tête de cinq cavaliers les seuls en état de faire le service, et s'il n'eût pas gagné en toute diligence le bord de la mer, où il trouva de l'eau en creusant le sable, les historiens ne craignent pas d'affirmer que la perte de l'armée entière étoit certaine. Elle avança le long de la côte durant sept jours. On réussit à faire subsister les troupes par les mêmes moyens, jusqu'à ce qu'enfin les guides retrouvèrent la route; et l'on arriva sans autre malheur à Poora. <sup>c</sup>

En lisant dans les historiens les détails que je viens de rapporter, quelques circonstances m'ont porté à croire que l'armée eût moins souffert du manque d'eau sur la côte que dans l'intérieur des terres. J'ajoute qu'il est assez probable que pendant les sept derniers jours de marche dont je viens de parler, Alexandre n'ayant plus de nouvelles de la flotte, désespéra de son salut: car il ne pouvoit pas savoir que Néarque eût été retenu près d'un mois par la mousson; il n'avoit non plus aucune donnée pour calculer avec certitude les

<sup>a</sup> Suivant Strabon. Arrien dit expressément, depuis le temps où elle avoit quitté Ora. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> J'écrirai désormais *Poora*, qui est la prononciation Grecque. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> La capitale actuelle de Mekran est

Kidge. (Voyez Cheref-eddin, vol. II, page 417, édit. Française.) Poora, qui est le Poreg ou Phoreg du géographe de Nubie, semble cependant être toujours une place de quelque importance relative. (N. de l'A.)

causes de ce retard. Il est constant que Néarque se procura de l'eau de la même manière qu'Alexandre ; l'un et l'autre reçurent des naturels du pays les indications nécessaires à cet égard. Plusieurs voyageurs nous apprennent que , par-tout où croît le palmier <sup>a</sup> , quelle que soit l'aridité du sol , on est toujours assuré de trouver de l'eau en creusant le terrain à la profondeur de dix à quinze pieds.

Je ne puis expliquer comment il se fait que cette marche de l'armée , au sein de la Gédrosie , dura soixante jours. La distance , en traversant un désert sablonneux , ne pouvoit pas être beaucoup plus longue que par mer ; et l'on est fort embarrassé de concevoir qu'un espace de quatre cent quatre-vingts milles <sup>b</sup> ait exigé un si long intervalle de temps.

Au rapport d'Arrien , les marches furent tellement forcées qu'il périt un grand nombre de soldats ; et Strabon dit positivement qu'elles étoient de deux cents <sup>c</sup> , quatre cents , et même six cents stades , c'est-à-dire , quelquefois de trente-sept milles par jour , ce qui surpasse toute croyance ; et remarquez que plus la longueur est augmentée , moins elle s'accorde avec le nombre des jours.

Comme nous n'avons aucun moyen de résoudre ces difficultés , je me contenterai d'établir la position de l'armée à Poora , et

<sup>a</sup> Le palmier vient en Égypte ; et lorsque les Égyptiens eurent empoisonné l'eau du Kalish d'Alexandrie , César fit creuser des puits sur la côte. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Quatre cent quatre-vingts milles pendant soixante jours , donnent huit milles par jour ; marche assez longue pour une journée dans un pays impraticable , si on peut la faire accorder avec les autres marches forcées : et peut-être devons-nous compenser la longueur particulière de la marche de quelques journées , avec les difficultés générales qui obligeoient d'abrégier celle des autres. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Il y a quelque chose d'inexplicable dans

les stades de Strabon : car si nous devons croire qu'ils sont ceux de d'Anville , deux cents de ces stades ne font que douze milles et demi , ce qui n'est pas une marche extraordinaire pour un jour ; et s'il faut les regarder comme étant des stades Olympiques , six cents donnent soixante-quinze milles , marche infiniment trop forte pour une seule journée.

Stades de d'Anville.	Milles Anglois.	Stades Olympiques.	Milles Romains.
200 . . .	12 $\frac{1}{2}$	200 . . . .	25.
400 . . .	25.	400 . . . .	50.
600 . . .	37 $\frac{1}{2}$	600 . . . .	75.

( N. de l'A. )



celle de la flotte à Malana, suivant les dates fixées par les historiens. Il semble d'autant plus nécessaire de prendre ce parti, que nous n'aurons plus à nous occuper d'Alexandre jusqu'à l'époque où Néarque le retrouva dans la Karmanie. Ce prince avoit quitté Pattala un mois ou six semaines avant Néarque, c'est-à-dire, dans le courant du mois d'août<sup>a</sup>. Il n'est pas aisé de reconnoître combien de temps il resta dans le pays des Arabites et des Orites. Mais d'après un événement qui se passa dans la Gédrosie, et les soixante jours employés à traverser cette province, nous le ferons arriver à Poora<sup>b</sup> vers les derniers jours de novembre : et comme Néarque atteignit Malana le 27 de ce même mois de novembre, nous pouvons conjecturer que les sept jours de marche d'Alexandre le long de la côte des Ichtyophages à l'extrémité occidentale, eurent lieu pendant le temps même du séjour de Néarque à Malana, ou bien, précisément à l'époque à laquelle cet officier venoit de commencer sa navigation à la limite orientale de la même tribu. Je ne suis entré dans ces détails particuliers que pour prouver les rapports qui existent entre les mouvemens de la flotte et ceux de l'armée; et ce n'est pas sans quelque plaisir qu'on remarque une correspondance parfaite entre les uns et les autres. Un second but que je me suis proposé, a été de démontrer, contre le sentiment de tous les historiens, qu'en pénétrant au travers de cette région déserte, Alexandre n'écouta pas simplement les conseils de sa vanité, mais qu'il réalisa l'exécution d'une partie de son vaste projet d'ouvrir une communication par mer avec l'Inde. Les trois tentatives que fit ce prince, au milieu même de sa plus cruelle détresse, pour secourir la flotte, concourent à établir ce point comme l'objet principal dont son

<sup>a</sup> Voyez Anamis, *infra*. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Otter, *tome I.<sup>er</sup>, page 408*, parle de Kié ou de Guié, comme étant la capitale de Mekran : mais comme il fait de Kié, et de Kiz, ou Kidsj, deux places distinctes (ce qu'elles sont réellement), il est très-probable que

cet écrivain s'est trompé, et d'autant plus qu'il ne se trouve d'accord ni avec le géographe de Nubie, ni avec Cheref-eddin. Il sembleroit que Phoreh est l'ancienne capitale, et Kidsj la moderne. (N. de l'A.)

esprit étoit incessamment occupé. Peut-être la perte d'hommes qu'il essuya dans cette expédition, tomba-t-elle en plus grande partie sur les naturels de l'Asie qui composoient alors le gros de son armée. Il ne paroît pas, en effet, que le nombre des Macédoniens fût diminué à l'époque de leur arrivée dans la Karmanie, ni qu'Alexandre en ait vu périr beaucoup dans les combats qu'il livra depuis.

BAGASIRA,  
XIII.<sup>e</sup> Station:  
28 Novembre.  
57.<sup>e</sup> jour.

Nous avons laissé Néarque à Malana le 27 novembre. Il y resta pendant la durée de ce jour seulement; et ayant appareillé de nuit, il fit une navigation de trente-sept milles jusqu'à Bagasira. Il trouva ici un bon port, et un village appelé Pasira<sup>a</sup>, situé à la distance de quatre milles environ en montant le pays. La position du lieu où il s'arrêta, correspond à celle d'une crique marquée à l'est du cap Arraba sur la carte du lieutenant Porter, et que Mascall a désignée dans la sienne sous le nom de Jerkumutty<sup>b</sup>; mais la distance n'est que de quinze milles. Nous ne pouvons, au reste, commettre une erreur bien forte, puisque, dans la navigation du jour suivant, on tourna le cap Arraba; et comme le journal ne précise aucune distance pour la route que fit Néarque en doublant ce promontoire, les trente-sept milles sont un espace suffisant pour que toute cette navigation y soit comprise. A la vérité, le texte ne justifie point la supposition que je me permets ici; mais comme le cap est un point fixe, nous courons peu le risque de nous tromper.

Au sujet de Ba-gasira, le lecteur voudra bien, je l'espère, accueillir une remarque assez intéressante. Le terme *Gasira* indique

<sup>a</sup> La Rochette place ce village à l'ouest du cap Arraba, au lieu de le mettre à l'est; et toute sa distance depuis le Tomérus jusqu'au cap se réduit à rien. N'auroit-il pas pris mal-à-propos la crique de Jerkumutty pour le Tomérus! Pasira n'est peut-être qu'une corruption de Bagasira. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> La carte de Mascall n'a pas été dressée d'après les observations personnelles de ce

géographe; et par cette raison même, il s'en faut qu'elle soit exacte. Le nom de Jerkumutty est mal appliqué ici; il appartient à Churmut, le Calamatta des Portugais, le Kalama d'Arrien. A la première inspection des deux mots, qui pourroit soupçonner une relation quelconque entre Jerkumutty et Kalama! (N. de l'A.)

une navigation des Arabes sur cette côte avant le siècle d'Alexandre. Car ce mot n'est autre que *Gesira*, qui signifie, comme on le sait, une île ou péninsule en arabe, et aussi un cap, à ce que j'imagine. Une particularité qui mérite d'être observée, c'est que, sur la côte des Ichtyophages, on rencontre deux fois ce terme, d'abord dans Ba-gasira, la seconde station, et dans Da-gasira, l'avant-dernière : il se présente de même dans le Périple de la Mer Érythrée, avec la transposition d'une syllabe. Car Ba-rygaza est ou Guzarate <sup>a</sup>, ou le golfe de Cambaye ; et Ba-rigasa rectifié donne précisément le nom de Ba-gasira, sous lequel Arrien nous désigne la baie qui est à l'est d'Araba. J'en appelle, au reste, pour ce qui concerne l'interprétation fidèle de la syllabe *Ba*, à l'autorité des professeurs de littérature Orientale : car elle entre dans la plupart des noms de lieux situés sur cette côte, tels que Ba-lomus, Bar-na, Ba-dara, A-la-ba-geion, Ba-geia, Ba-dis ; et par-tout où je la trouve employée, je pense qu'elle indique un golfe ou une baie, comme elle l'est, par exemple, dans Ba-rygaza, pour signifier le golfe de Cambaye, et dans ce passage d'Arrien, pour exprimer la baie formée par le cap Arraba. Je m'étois livré à quelques recherches pour connoître s'il existoit une opposition entre les syllabes *Ba* et *Da*, soupçonnant que par *Da*, *Dah* ou *Dagh* <sup>b</sup>, on devoit entendre la *tête* du cap, c'est-à-dire, sa pointe la plus avancée en mer, et par *Ba*, la *croupe* du cap. Mais mon ami le docteur Russell, que je consultai à ce sujet, ne me laissa pas l'espoir de découvrir une origine semblable dans la langue Arabe, où il falloit la chercher. Je me contenterai d'ajouter que, par-tout où la syllabe *Ba* est jointe à un nom, nous sommes à-peu-près certains

<sup>a</sup> Les variations ou corruptions de ce mot sont à l'infini ; car nous trouvons *Gasira*, *Gesira*, *Geriza*, *Geziret*, *Dsjesiret*, *Guzerat*, &c. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> *Dagh*, en langue Turque, est une montagne, et *Dahr*, en Persan, un comman-

dant en chef. Si le mot est dérivé de quelque racine qui signifie *une tête*, il répond très-bien ici à notre sens ; mais c'est ce que n'accordent ni M. Jones ni le docteur Russell. (N. de l'A.)

de rencontrer une baie <sup>a</sup>, ce qui prouve une conformité de son assez extraordinaire avec le terme usité dans notre langue, pour exprimer la même chose; et ce ne seroit pas sans quelque curiosité que je m'occuperois à rechercher l'étymologie du mot, si l'on pouvoit se flatter de la trouver dans les langues Arabe, Persane, Pehlvi, Sanscrit, ou dans quelque dialecte des naturels de la côte.

CAP ARRUBAH,  
ARRABA,  
ARRUBAK.  
XIV.<sup>e</sup> Station.  
29 Novembre.  
58.<sup>e</sup> jour.

La flotte appareilla de Ba-gasira le 29 dès la pointe du jour, et continua sa route en tournant le cap, qui s'avancoit en mer jusqu'à une distance considérable, et dont l'élévation avoit quelque chose d'imposant. Après avoir dépassé la pointe de ce cap, on fut obligé de mettre à l'ancre, sans débarquer les troupes qui étoient à bord, parce que le ressac portoit avec violence sur la côte <sup>b</sup>. On parvint toutefois, mais non sans beaucoup de peine, à conduire quelques hommes à terre, pour aller faire la provision d'eau. Ils réussirent à s'en procurer en creusant des trous sur le rivage; mais ils n'en trouvèrent qu'une très-petite quantité, encore étoit-elle mauvaise. Quoiqu'Arrien n'ait assigné aucun nom à ce cap, il est impossible que nous nous trompions en l'appelant le cap Arraba, dénomination qui conserve toujours quelque chose du nom d'Arabites, donné par Arrien aux Belootches, dont la puissance, ainsi que je l'ai déjà observé, s'étend aujourd'hui vers l'est beaucoup au-delà de ce promontoire. L'île Karnine, qu'Arrien place à la distance de deux journées de navigation, correspond si exactement avec Ashtola <sup>c</sup>, la seule île qui mérite d'être remarquée sur la côte, qu'on ne risque point de commettre d'erreur en appliquant l'un et

<sup>a</sup> Notre mot *baie* vient de *beagan*, courber, former des courbures ou détours. Voyez Junius, *in voce*. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> *Ἐρκίν*; *petrosum littus*, suivant les traducteurs. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Ptolémée parle d'une île de cette mer, appelée *Asthæa*, et qui, suivant ses calculs de la longitude, est placée précisément en

face du fleuve Arabis : mais comme il n'y a sur la côte aucune île un peu considérable, si l'on en excepte Ashtola, on est autorisé à présumer que le nom d'*Asthæa*, quelque erreur que Ptolémée ait commise dans la position de cette île, se rapporte à Ashtola. (N. de l'A.)

l'autre nom au même lieu ; et si la position de l'île est bien établie, on ne sauroit se méprendre à l'égard de celle du cap.

Le jour suivant, la flotte ne fit pas plus de douze milles et demi pour arriver à Kolta ; et le lendemain, une navigation d'un peu plus de trente-sept milles la conduisit à Kalama. <sup>a</sup>

J'ai déjà observé que les calculs des distances, sur cette côte, tendent presque toujours à excéder la véritable mesure ; et le nombre de stades spécifié comme celle de Malana à Kalama, en est une preuve. Quatorze cents stades produisent quatre-vingt-sept milles ; et si j'avois ajouté une distance pour doubler le cap, la disproportion auroit été encore plus grande. Dans les quatre-vingt-sept milles, il y en a vingt-deux de trop : car le commodore Robinson n'en compte que soixante-six sur sa carte ; et mon propre calcul ne sauroit être erroné, à moins que je ne me sois trop attaché à faire de Malana et de Moran le même lieu, ce qui n'est guère croyable, attendu que les mesures qui précèdent, correspondent toutes entre elles. Nous devons donc attribuer cet excédant de vingt-deux milles, soit au circuit que fit la flotte en tournant le cap (et c'est, à ce qu'il semble, accorder plus qu'il ne faut, si l'on considère le vent qui souffloit), soit à l'inexactitude de l'estime de Néarque. J'incline pour cette dernière cause, parce que je regarde le cap et Kalama comme des points fixes, le cap, d'après les circonstances de la navigation, et Kalama, par une conséquence de ce que le Journal dit d'une île située en cet endroit à quelque distance de la côte. C'est, en effet, par un bonheur insigne, que je suis parvenu à découvrir la position de Kalama, et à trouver que la rivière Churmut, dont parle Robinson, est la même. Si la preuve de cette identité est possible, quelle latitude ne doit-on pas accorder aux conjectures qui ont pour objet de semblables rapprochemens ! Combien Dalrymple mérite d'être cru, lorsqu'il

KOLTA.  
XV.<sup>e</sup> Station.  
30 Novembre.  
59.<sup>e</sup> jour.

KALAMA.  
XVI.<sup>e</sup> Station.  
1.<sup>er</sup> Décembre.  
60.<sup>e</sup> jour.

<sup>a</sup> Kalama, Kalyba. *Manuscrit de Gronovius.* (N. de l'A.)

recommandé de conserver tous les noms tels qu'ils sont écrits par les auteurs qui ont visité personnellement les lieux! Dans un manuscrit Portugais de Ressende, qui est au Muséum Britannique, nous avons une carte de cette côte, sur laquelle Passaum [ Possum ] est très-bien placé, et où la station la plus voisine, à l'est, se trouve être Rio de Kalameta. Kalameta [ Kaulmet ] est évidemment le moyen terme entre le Churmut de Robinson et le Kalama d'Arrien. Je regarde donc cette station comme marquée avec toute la précision désirable; et l'île Ashtola ou Karnine, située vis-à-vis, au rapport d'Arrien, sert à rendre la preuve complète.

Que l'île Karnine <sup>a</sup> soit l'Ashtola moderne, c'est ce dont on ne peut douter un seul moment. En effet, quoique le Journal la place à sept milles environ de la côte, tandis qu'il faut compter réellement le double de cette distance, ceci ne doit pas faire une difficulté, par la raison que Néarque ne visita point l'île dont il s'agit. On la voit du cap Arraba <sup>b</sup>, peut-être même pendant toute la durée du passage jusqu'à Kalama. Mais il est permis de supposer que Néarque n'étoit pas aussi habile à juger des distances par l'œil, que les marins de nos jours. Le lieutenant Porter décrit Ashtola comme ayant près de trois milles de long, avec deux ou trois baies sur le côté septentrional, et il ajoute que ces baies abondaient en tortues. Le passage entre cette île et le continent ne présente point de difficultés : mais du côté méridional, est un rocher avec un mauvais mouillage, et des chutes d'eau dans une étendue de douze milles. Le même mémoire contient une description de la côte depuis le cap Arraba, dans la partie orientale duquel gît une baie tellement profonde <sup>c</sup>, qu'elle donne au cap l'apparence d'une île <sup>d</sup>. Sur le côté occidental, est une autre baie plus petite où se trouve

<sup>a</sup> Karnina; Kanina, suivant le meilleur manuscrit de Gronovius. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Lieutenant Porter, *pag. 4.* (N. de l'A.)

<sup>c</sup> C'est dans cette baie que je suppose que

vint mouiller la flotte. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Ce qui me semble être une raison de plus pour justifier le nom qu'elle porte, *Ba-gasira.* (N. de l'A.)

un bas-fond. La côte, depuis cet endroit jusque vers l'ouest, est très-escarpée dans une étendue de sept à huit milles : elle termine, suivant mes conjectures, cette branche qui, sortant de la grande chaîne de montagnes située dans l'intérieur des terres, vient aboutir à la mer, et forme la limite entre le territoire des Orites et la Gédrosie. C'est peut-être à Moran que commence l'élévation progressive du sol jusqu'à cette même branche.

A Kalama, les naturels se montrèrent amis des lois de l'hospitalité. Ils envoyèrent à bord un présent qui consistoit en poissons et en quelques bêtes à laine ; mais le mouton même avoit le goût de poisson, ainsi que tous les oiseaux qu'on attrapa sur la côte. Et en cela, il n'y avoit rien d'extraordinaire ; car le pays ne produisoit aucune espèce d'herbages, et les animaux se nourrissoient de poisson, de même que les habitans. On remarqua quelques palmiers plantés dans les environs du village ; mais ce n'étoit point encore la saison des dattes. <sup>a</sup>

De Kalama, la flotte appareilla le lendemain ; et après une route d'un peu plus de douze milles, on vint mouiller à Karbis, qui est le nom d'une côte découverte, sur laquelle est situé un village appelé Kisa, à la distance d'environ deux milles de la mer <sup>b</sup>. Les habitans prirent la fuite à l'approche des vaisseaux ; et l'on ne trouva sur le lieu que les méchantes barques dont se servoient les

CÔTE DE KARBIS.  
VILLAGE DE KISA,  
KISSA.  
XVII.<sup>e</sup> Station.  
2 Décembre.  
61.<sup>e</sup> jour.

<sup>a</sup> Le texte porte *χλωει*, c'est-à-dire, *vertes*.

Il ne seroit pas impossible de trouver dans le plus ou moins de maturité de ce fruit, une règle sûre pour déterminer quelle fut l'époque du voyage. En effet, les navigateurs qui ont visité cette côte ou les côtes voisines, ne doivent pas ignorer dans quel temps de l'année la datte est verte. Je ne vois pas toutefois comment on pourroit supposer que ce fruit eût été en maturité dans une latitude septentrionale (quoique voisine du tropique), au mois de décembre.

D'un autre côté, d'après une contradiction de cette nature, je ne consentirois pas légèrement à rejeter les données sur lesquelles j'ai établi la présomption de l'époque à laquelle le voyage doit avoir eu lieu. Quoique les naturalistes soient en état de prononcer en cette matière, la direction des moussons, sur laquelle j'ai fondé tous mes calculs et mes raisonnemens, est, dans mon opinion, une base dont on ne peut s'écarter. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Les meilleurs manuscrits de Gronovius portent *Kissa*. (N. de l'A.)

pauvres pêcheurs de la côte, ainsi que quelques chèvres qu'on emmena à bord. On fit d'inutiles recherches pour se procurer du grain : les provisions de la flotte étoient alors presque épuisées. <sup>a</sup>

PASSENCE,  
CAP POSMÉE.

Le jour suivant, on doubla un cap qui s'avançoit jusqu'à neuf milles en mer; et après l'avoir tourné, on vint jeter l'ancre dans un port bien abrité que les historiens nomment Mosarna.

Comme Mosarna est la station à partir de laquelle le voyage va prendre une nouvelle face, il devient nécessaire d'en établir la position avec le plus de précision possible; ce qui ne présenteroit pas beaucoup de difficulté, s'il se trouvoit quelque port ou baie à la distance d'un jour de route du cap Passence. Nous ne pouvons nous tromper à l'égard du cap, attendu que l'île de Karnine ou d'Ashtola détermine la position de Kalama, et la route depuis ce lieu; tandis que, d'un autre côté, le cap avancé de neuf milles en mer auquel Arrien ne donne point de nom, correspond merveilleusement au cap Passence ou Posmée du lieutenant Porter. Mais, dans le fait, les cartes n'offrent en cet endroit ni port, ni rien qu'on puisse regarder comme tel, même pour une flotte Grecque <sup>b</sup>; et cependant le commodore Robinson m'a certifié l'exactitude de la sienne. S'il en est ainsi, la géographie moderne ne peut nous être d'aucun secours; et nous devons seulement présumer que, si le port dont il s'agit exista jadis, il est comblé aujourd'hui. Qu'il y en ait eu un ici dans des temps plus anciens, c'est ce dont il n'est guère permis de douter; car Mosarna en étoit effectivement un, puisque Ptolémée et Marcien en font mention l'un et l'autre comme de la limite de la Karmanie et de la Gédrosie. Ce qui pourroit nous embarrasser davantage, ce seroit de fixer la limite territoriale: mais Arrien, qui donne à l'intérieur des terres le nom de Gédrosie, et

<sup>a</sup> Sans doute celles qu'on avoit eues de Léonnatus. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ἐν λυμένι ἀκλύστῳ; c'est l'expression d'Arrien: elle signifie *fermé de terres*, ou

du moins, tellement abrité, que l'on pouvoit regarder le lieu comme un port sûr et tranquille. (N. de l'A.)



à la côte celui de côte des Ichtyophages, ne parle point de la Karmanie avant d'arriver au cap Jask. Ptolémée et Marcien, au contraire, considèrent toute l'étendue de la côte comme la Karmanie, depuis Mosarna jusqu'au cap Jask, et depuis ce cap jusqu'à la rivière Bagrada dans le Golfe Persique. Quoi qu'il en soit, au reste, l'objet que je me propose ici est de montrer que Mosarna doit être placé à peu de distance vers l'ouest du cap Passence, et cela, par une conséquence nécessaire de ce qui a été dit plus haut, savoir que la flotte doubla le cap ce jour même, et vint mettre à l'ancre le soir dans le voisinage. Arrien ne donne point le nombre de stades qu'on parcourut pour effectuer ce trajet; il se borne à indiquer l'étendue du promontoire: et comme nous avons remarqué la même omission, lorsque la flotte doubla le cap Irus ou Monze, et vint mouiller précisément dans la baie qui joint à ce cap, nous sommes fondés à admettre ici la même circonstance.

Un passage du mémoire publié par le lieutenant Porter (si toutefois je l'entends bien), confirme la position que j'adopte pour Mosarna: « Le cap Posmée, dit-il, présente aux navigateurs qui viennent de l'est, un angle parfaitement semblable à celui que forment les deux toits d'une ancienne grange, en se joignant à leur sommité; mais il varie suivant ses différens points de vue que j'ai tâché d'esquisser le plus exactement qu'il m'a été possible. *De-là* est formée une petite baie, au sein de laquelle on voit une espèce de village qui prend son nom du cap, et dont les habitans sont en plus grande partie des pêcheurs. » Maintenant, s'il est permis d'entendre ce mot *de-là* du cap Posmée, c'est-à-dire, à l'ouest de Posmée, cette position répondroit parfaitement à celle que je donne à Mosarna. Mais il est évident que la carte n'autorise pas cette interprétation, car le village de Passence ou Posmée y est placé à l'est du cap et dans la baie qu'il forme en avançant en mer; et c'est en cet endroit, si le texte d'Arrien n'indiquoit pas formellement le contraire, que j'aurois, moi, placé Mosarna.

J'établis, autant que je le peux, la preuve des données fournies de part et d'autre; et j'éprouve, je l'avoue, quelque chagrin de n'être pas en état de concilier la différence apparente qui existe entre celles des anciens et celles des modernes, le village dont il s'agit étant encore aujourd'hui un lieu de rendez-vous pour les caravanes qui viennent de l'intérieur des terres. J'ajoute que les *dingies* ou vaisseaux du pays viennent toujours y faire provision de dattes, de coton, de peaux séchées et de poisson salé, commerce qui donne une importance relative à la place, conformément au rapport des anciens auteurs qui me servent de guides.

PORT  
DE MOSARNA.  
XVIII.<sup>e</sup> Station.

3 Décembre.

62.<sup>e</sup> jour.

[Ce jour n'est point  
spécifié par Arrien;  
nous le supposons ici.]

A Mosarna, Néarque trouva un pilote qui se chargea de conduire la flotte jusqu'au Golfe Persique. Ce pilote étoit un naturel de la Gédrosie; et d'après le nom que lui donne Arrien (celui d'Hydriacès), j'imagine que c'étoit un habitant d'Hydriacus, ville située dans le voisinage de la baie de Churbar ou Chewabad, dont j'aurai occasion de parler dans la suite. La circonstance particulière d'un pilote trouvé par Néarque à Mosarna, est, de toutes les découvertes faites sur cette côte, celle qui donne le plus l'idée de quelques relations commerciales déjà établies; et Arrien laisse entendre qu'à partir de cet endroit, jusqu'au Golfe Persique, le voyage devint plus facile, et la flotte s'arrêta dans des lieux plus connus<sup>a</sup>. Depuis l'acquisition que fit Néarque en la personne de cet Hydriacès ou habitant d'Hydriacus, la flotte éprouva deux avantages très-remarquables, et qui vont donner une face nouvelle à la suite du voyage: d'une part, la route de chaque journée en devient plus longue; de

<sup>a</sup> Τα δὲ ἐπὶ τῷδε ἐκείνῃ χαλεπὰ ἦν ἀλλὰ μᾶλλον  
πὶ ὀνομαζόμενα; ἔστι ἐπὶ τὸν κολπον τὸν Περσικόν.  
Ce que Rook a traduit ainsi: *Moins difficile  
à franchir, quoique beaucoup plus célèbre  
dans l'histoire.*

Je ne suis pas sûr d'avoir bien rendu ὀνομαζόμενα; mais je pense que ce mot signifie des lieux mieux connus, par opposition à ces côtes ou villages obscurs où

les Macédoniens avoient pris terre jusque-là, *des noms plus familiers.* Au moins ne donné-je pas ici une interprétation dénuée de sens.

Le journal du lieutenant Porter prouve que le pays situé entre Churbar et le cap Jask offre les apparences d'une situation plus heureuse. *Voyez ce Journal, page 9.* (N. de l'A.)

l'autre,

l'autre, on appareilla le plus souvent durant la nuit. Le premier de ces avantages résultoit de la confiance qui devint générale parmi les Macédoniens dès qu'ils eurent un pilote à bord; on dut le second à la nature des brises de terre. Je reviendrai sur ces deux circonstances dès que la flotte quittera Mosarna; mais je vais profiter de l'occasion qui se présente de mettre sous les yeux du lecteur le détail des distances de cette côte depuis Mosarna jusqu'à Badis, où elle se termine. Pour y parvenir, je formerai un tableau d'après Ptolémée et son copiste Marcien, dont je comparerai les distances avec l'ordre des stations indiquées par Arrien, de sorte que l'ensemble des données fournies par les auteurs anciens, se trouve réuni sous un seul et même point de vue.

Dans ce tableau, je donne le nombre de stades tel que l'ont établi Arrien et Marcien. Mais comme tous les chiffres Grecs sont défectueux, et que j'ai déjà expliqué en partie les causes de l'inexactitude qu'on remarque dans l'estime de Néarque sur cette côte, j'imagine que les calculs de Marcien méritent encore moins de confiance de notre part, le total des distances s'accordant rarement avec les distances partielles, et l'ordre qu'il a suivi pour les noms n'étant point correct<sup>a</sup>. Les longitudes de Ptolémée manquent aussi d'exactitude; et pourtant une comparaison entre les trois auteurs produit l'heureux effet de faciliter la justesse de calcul pour l'ensemble, et leurs erreurs respectives peuvent se rectifier les unes par les autres. Je reviendrai sur cette matière. Si je préfère l'autorité d'Arrien, ce n'est pas qu'un sentiment de prédilection pour cet historien Grec m'y détermine. Ma raison est que le Journal de Néarque, exposant les événemens et les opérations de chaque jour dans leur ordre successif, doit avoir plus d'authenticité (si toutefois il nous en est parvenu une copie fidèle) que tous les renseignemens qu'a pu recueillir Ptolémée.

<sup>a</sup> Marcien lui-même, dans sa préface (qui n'est pas, à beaucoup près, indigne de l'attention des lecteurs), reconnoît la difficulté de

déterminer avec précision les distances; et cette difficulté résulte, selon lui, d'un grand nombre de diverses causes. (N. de l'A.)

TABLEAU DE COMPARAISON ENTRE ARRIEN, PTOLÉMÉE ET MARCIEN.

ILES dans PTOLÉMÉE.	ICHTHYOPHAGES.				MOSARNA est le cap Passence, Passaum et Posmée.	
	DE MOSARNA. PTOLÉMÉE.	MARCIEN.	Stad.	ARRIEN.		Stad.
Pola, Polla, Palla, à quelque distance en mer. Il ne se trouve sur les cartes modernes aucune île qui corresponde à celle-ci.	1 À Zorambus <sup>b</sup> .....	Zorambus .....	300.	Balomus <sup>b</sup> .....	750.	
	2 Barada, Badara .....	Badara .....	200.	Barna .....	400.	
	3 Deren-obila <sup>a</sup> .....	Deren-obilla .....	250.	Deren-obosa .....	200.	Daram, Duram.
	4 Kophas <sup>a</sup> , Kophanta .....	Kophas .....	250.	Kophas .....	400.	Baie orientale, à Guadel.
Libé, Liba, Zibé, en face du cap Alambateir; pointe de Guadel.	5 Alabagium <sup>c</sup> , Alabater, Alambateir.	Alambateir .....	250.	.....	.....	Pointe de Guadel.
	6 Kyeza .....	Kyiza .....	400.	Kyiza .....	800.	Pointe orient., baie de Guttar.
	7 .....	.....	.....	Une petite ville .....	.....	Dans la baie de Guttar.
Karminna, à la hauteur de Derenobilla; le Karnina d'Arrien, vis-à-vis de Churmut, ou Calametta.	8 Bagia promont. ....	Kasia .....	250.	Bageia .....	500.	Pointe occid., baie de Guttar.
	9 Hydriakus, fleuve Kandriakes. ....	Hydriakus .....	400.	Talmena .....	1000.	Rivière Kie-Chenk.
	10 Tysa .....	Tesa, Teisa .....	200.	Kanasida, Kana-disa .....	400.	Teiz, Churbar.
	11 Samy-Daké, Samy-Kadé .....	Samy-Daké .....	400.	Kanaté <sup>e</sup> .....	750.	Rivière Tanka.
	12 Masis, Magis, Magida, Mazinda ..	Pasis .....	500.	Træs. <sup>f</sup> .....	800.	
	13 Fleuve Sarus .....	Salarus .....	.....	.....	.....	
Asthæa, longit. 105°, latit. 18°; mal placée, mais conservant le nom d'Ashtola.	14 Rhogana <sup>d</sup> , Kogana ( Ptol. p. 157.)	Rhogana .....	200.	Dagasira .....	300.	
	15 Nommana <sup>d</sup> , Kombana .....	Ommanna .....	150.	Badis .....	1100.	Jask.
	16 Agris .....	Agrisa, Agarisa, Agasira ..	600.	.....	.....	
	17 Kantheatis, Kanthapis .....	Kaneatis, Kanratis .....	250.	.....	.....	
			4600.		7400.	
Kodané, longit. 107° 30', latit. 17°; aucune certitude sur cette île.	18 Karpella .....	Karpella .....	1000.	.....	7400.	Cap Bombareek. <sup>g</sup>

Distance de Mosarna jusqu'à Badis, d'après la carte de Robinson, en ligne droite ..... 362 } Mil. Ang. à raison de 8 st. au mille. 4600 St... 575 }  
 ..... 362 } Mil. Ang. à raison de 16 st. au mille. 7400 St... 462 }  
 213. 100.

<sup>a</sup> Kophas et Deren-obila ont été transposés pour concorder avec Arrien.  
<sup>b</sup> Zorambus est transposé pour correspondre avec Balomus; d'où il résulte aussi une correspondance entre Barna et Badara; et si, dans Deren-obilla, il est juste de donner la préférence au calcul du Journal, qui a été tenu jour par jour, la transposition de Zorambus n'a rien de déraisonnable.  
<sup>c</sup> A-la-Bagium est le seul nom sur la côte dans lequel la syllabe *ba* n'implique pas avec soi l'idée d'une baie.  
<sup>d</sup> Rhogana, Nommana, n'ont point de station correspondante dans Arrien. Nous ne découvrons non plus aucune position, si ce n'est

entre les deux caps ouest de Tanka.  
<sup>e</sup> Entre Kana-sida et Kanaté, est une station qui n'a point de nom, et qu'on a omise; mais les 750 stades jusqu'à Kanaté sont supposés comprendre la distance.  
<sup>f</sup> Træs. Telle est la corruption du texte à l'égard de ce mot, que par-tout où l'on découvrira les noms de Sarus ou Salarus, de Masis ou Pasis, on pourra les réduire à une forme qui y correspondra.  
<sup>g</sup> La véritable distance entre Jask et Bombareek est de 27 milles, égaux à 432 des stades d'Arrien.  
 Alambateir, ou Guadel, et Tysa, sont des

points déterminés; mais la distance de Guadel à Tysa, d'après Marcien, est de 156 mil. Ang. d'après Robinson, de 117: c'est ce que nous avons de mieux pour comparer les distances de Marcien avec celles des cartes modernes. La distance de Robinson est calculée au compas.  
 Mosarna ou Passence, et Guttar ou Kyiza, sont des points déterminés; mais la distance de Passence à Guttar, d'après Arrien, est de 159 milles Anglois; d'après Robinson, de 125: c'est ce qu'il y a de mieux pour comparer les distances d'Arrien avec celles des cartes modernes. La distance de Robinson est mesurée au compas.

Arrien compte de Mosarna à Kyiza, 2550 stad. Marcien. .... 1650.  
 Ce dernier, ainsi qu'on le verra ci-après, compte huit stades au mille Romain; et conséquemment son calcul ici, à l'égard d'une distance donnée, se trouve être plus fort que celui d'Arrien.  
 Barada, Badara, Nommana, Kombana, Ommanna, Kogona, Rhogona, Kantheatis, Kanthapis, Kanratis, &c. Tous ces noms offrent plus de variations qu'aucun de ceux où l'auteur s'est permis d'en supposer pour trouver une étymologie.

Le tableau commence depuis Mosarna, et finit à Bombareek, le Karpella de Ptolémée.

Il ne paroît pas que la flotte se soit procuré à Mosarna d'autres provisions que de l'eau <sup>a</sup>, et peut-être un peu de poisson. Mais elle fit l'acquisition d'un pilote; et lorsqu'il fut à bord, on leva l'ancre pendant la nuit, et l'on parcourut un intervalle de quarante-sept milles <sup>b</sup> pour arriver à Balomus. La navigation de ce jour est la plus longue que nous ayons remarquée encore jusqu'ici. Il faut donc attribuer cet avantage au soin qu'Hydriacès prit de gouverner la flotte. Nous allons voir la route de quelques-uns des jours suivans embrasser une étendue de cinquante-cinq à soixante milles. Je ne prétends pas donner ces mesures de distances pour exactes; je veux seulement prouver que les Macédoniens firent, à partir de cette époque, de plus grands progrès dans leur voyage, et que peut-être leurs idées s'agrandirent aussi en proportion. Une circonstance qui mérite pareillement de fixer notre attention, c'est leur départ de nuit. En effet, quoiqu'elle ne soit pas une chose nouvelle pour nous, puisque nous avons déjà vu la flotte appareiller après le coucher du soleil, on peut dire toutefois que cela n'est arrivé jusqu'ici, en quelque sorte, que par hasard. Mais nous allons reconnoître désormais que cet usage deviendra ordinaire pour elle; et comme la circonstance dont il s'agit est une preuve de plus des avantages qui résultèrent de l'acquisition d'un pilote, il nous importe d'examiner la cause qui détermina Néarque à adopter cet usage.

C'est une loi (je ne sais si je puis dire universelle, mais au moins, et incontestablement, une loi générale) que, par tout pays

<sup>a</sup> Καὶ ὕδωρ αὐτοῦ ἦν καὶ ἀλίεις ὄκειον.

Si le cap Passence est Mosarna, le mémoire du lieutenant Porter s'accorde merveilleusement avec ce passage; il y est parlé du poisson séché, comme d'un article de trafic commun à Mosarna; et l'auteur ajoute: «On s'y procure de l'eau de la même ma-

nière qu'à Sommeany. On y trouve aussi des chèvres; mais elles sont très-maigres, et d'une grosseur au-dessous de la médiocre.»

Les naturels sont des Bloachees, et très-hospitaliers. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Sept cent cinquante stades. (N. de l'A.)

BALOMUS.  
XIX.<sup>e</sup> Station.  
4 Décembre.  
63.<sup>e</sup> jour,  
[ non déterminé  
dans le Journal,  
mais supposé ici. ]

situé dans les limites des vents alisés ou moussons, il souffle une brise de terre pendant la nuit, et une brise de mer durant le jour. Marsden, dans son Histoire de Sumatra <sup>a</sup>, nous a donné une explication curieuse et philosophique des moyens par lesquels ces effets sont produits. Je n'ai point à m'occuper ici de la cause; mais l'effet est que « sur la côte occidentale de l'île <sup>b</sup>, la brise de mer se lève ordinairement, après une heure ou deux de calme, vers dix heures du matin, et continue jusque vers les six heures du soir: sur les sept heures, la brise de terre commence, et dure toute la nuit, jusqu'à huit heures du matin, qu'elle cesse peu à peu <sup>c</sup>. » Voilà ce que rapporte Marsden; et si son raisonnement sur la cause est juste, comme il paroît l'être, elle doit produire le même effet par-tout où les mêmes circonstances existent: or, que cet effet ait lieu sur la côte où nous nous trouvons présentement, c'est ce qu'il est facile de prouver.

Le capitaine David Rannie <sup>d</sup> parle de la brise de terre qui se fait sentir sur cette côte, aussi-bien que de celle des côtes de Malabar et de Guzarate; et il ajoute ensuite en termes exprès: « S'il souffle de ces côtes un vent de terre, soit durant la nuit, soit le matin, un vaisseau qui longe le rivage peut compter sur une brise de mer, ou du moins sur un vent venant du nord-ouest, pour être reporté à la côte. J'observe que ni la brise de terre, ni celle de mer, ne sont jamais accompagnées de coups de tonnerre, ou de grains, comme le sont fréquemment les vents de terre sur toutes les côtes de l'Inde. » <sup>e</sup>

<sup>a</sup> Pag. 15 — 19. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> De Sumatra. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Marsden's History of Sumatra, p. 16.

Traduction Française du même ouvrage, par Parraud, pag. 32. Je n'ai cru pouvoir mieux faire que d'en extraire fidèlement ce passage, au lieu de le traduire de nouveau. (N. du T.)

<sup>d</sup> Dans la Collection de Dalrymple, pag.

87 et suivantes. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> « Avant d'arriver au cap Guadel, si la mousson d'est vous abandonne lorsque vous traversez le tropique, le parti le plus sûr est de vous diriger vers la côte et de la ser-rer de près, par la raison que vous y aurez les brises de terre durant la nuit, et plusieurs fois des brises de mer pendant le jour, ainsi qu'un courant qui porte à l'ouest jusqu'au

Voilà donc une réunion de circonstances fondées sur le cours invariable de la nature, qui répand sur le Journal dont nous sommes occupés en ce moment, beaucoup plus de lumière qu'on ne pouvoit en espérer après l'intervalle d'un si grand nombre de siècles. La tranquillité de la mer, l'avantage des différentes brises qui favorisoient les progrès de la flotte, enfin la sécurité de la navigation, tout contribue au succès de ce voyage, par lequel on préludoit, en quelque sorte, à la communication avec l'Inde, et cela sur des vaisseaux tellement défectueux, tellement peu propres à une semblable expédition, que, suivant toute apparence, ils eussent péri sur toute autre côte d'une même étendue. Mais il y a, dans cette preuve que nous fournit le capitaine Rannie, une particularité d'autant plus remarquable, qu'elle explique une circonstance du voyage, de laquelle il eût été impossible de rendre raison sans le secours qu'elle nous prête. Nous avons vu la flotte doubler deux caps, le cap Arraba et le cap Posmée, non sans quelques indices de frayeur ou de difficulté; il est parlé de l'un et de l'autre dans le Journal: mais nous approchons maintenant d'un troisième cap situé à Guadel, et Arrien n'en fait mention nulle part. Nous aurions bien quelque droit d'être surpris de son silence, attendu que, dans l'opinion d'un navigateur Grec, avoir doublé un cap, c'étoit toujours avoir vaincu un grand obstacle: mais comme la flotte étoit dirigée alors par un pilote, naturel du pays, qui connoissoit, à n'en pas douter, la nature des vents, il est évident que ce pilote profita de la brise de terre pour lui faire prendre le large; et elle put, dès-lors, doubler rapidement un promontoire, sans être forcée plus long-temps de le tourner à son extrémité. Voilà incontestablement la raison pour laquelle Arrien ne nous dit pas un mot de l'Alabagium<sup>a</sup> ou Alambateir de Ptolémée, la partie saillante de

moment où il joint celui qui est en face du Golfe. » *J. Thornton*, dans la Collection de Dalrymple, pag. 66. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Dans l'article Arabe *al*, qui commence ce mot, je découvre une nouvelle preuve d'une navigation des Arabes sur la côte; et

cette côte. La difficulté qu'elle présentait fut surmontée sans aucun péril; et par conséquent il n'y eut pas de motif pour que le Journal en fît mention. J'ai anticipé sur l'ordre des événemens en plaçant ici cette observation, parce qu'elle se lie avec la connoissance que nous venons d'acquérir de la nature des vents, ainsi que de l'expérience du pilote Hydriacès qu'on avoit alors à bord.

Ni Ptolémée, ni Marcien n'ont parlé de Balomus. Arrien a gardé pareillement le silence sur le Zorambus de ces deux géographes. Si donc nous eussions trouvé le nom de cette station dans le Journal après l'arrivée de la flotte à Barna au lieu de l'y rencontrer auparavant, il y auroit eu peu de doute que Balomus et Zorambus fussent le même lieu. Je dis plus; c'est que, d'après leurs omissions respectives, on est fondé à présumer cette identité, même dans l'état où le Journal présente les choses; et si l'on se croyoit assez autorisé par ce dernier motif à ramener les données des trois auteurs à une seule, pour les faire accorder ensemble en intervertissant l'ordre, je réclamerais la préférence pour Néarque, attendu que son Journal a été tenu jour par jour. La ressemblance des noms justifieroit la correction suivante, sur laquelle le tableau qui précède a été dressé :

<i>Ptolémée et Marcien.</i>	<i>Arrien.</i>	<i>Ptolémée et Marcien accordés avec Arrien.</i>
Mosarna.	Mošarna.	Mosarna.
.....	Balomus.	Zorambus.
Badara ou Barada.	Barna.	Barada.
Zorambus.	Dendrobosa.	Derenobila.
Kophas.	Kophas.	Kophas.
Derenobila.	.....	.....
Alambateir.	.....	Guadel.

Les distances données, et par Marcien d'après Ptolémée, et par

je suis persuadé qu'en remontant à l'origine des deux noms *Al-abagium* et *Al-ambateir*,

on trouveroit que l'un et l'autre ont une étymologie Arabe. ( N. de l'A. )



Arrien, sont omises ici ; celles d'Arrien, parce qu'elles ont évidemment trop d'étendue, et celles de Marcien, parce qu'elles ne correspondent point avec elles. La distance réelle, d'après la carte, n'excède pas-soixante-dix milles, ou quatre-vingt-deux en la calculant sur les détours de la côte, tandis que les mesures partielles d'Arrien portent le total à cent neuf milles, et celles de Marcien à soixante-deux.

Balonus est un village situé sur une côte découverte; et le Journal ne fait plus mention d'aucun jour de route jusqu'au moment de l'arrivée de la flotte à Dendrobosa. Toutefois, je suppose un jour pour chaque station qui s'y trouve indiquée, attendu qu'une erreur est de moindre conséquence sous ce rapport qu'à l'égard de l'autre, et que, s'il y a de l'excès dans ces suppositions, l'erreur dont il s'agit pourra être corrigée facilement à l'époque où Néarque rejoindra l'armée dans le Golfe.

La station suivante est Barna, distant de vingt-cinq milles de Balonus. Ce n'étoit qu'un village : mais quelques circonstances particulières le rendent digne de notre attention. En effet, les habitants avoient des formes et des mœurs moins sauvages, à beaucoup près, que les naturels des pays que l'on venoit de visiter jusqu'alors. On remarqua aussi chez eux quelques traces de culture d'arbres fruitiers et de jardins d'agrément. Il est parlé du palmier dans le Journal, sans aucune observation sur son fruit; et les jardins de ces naturels y sont décrits comme produisant des fleurs et du myrthe <sup>a</sup>, dont les Macédoniens s'amuserent à faire des guirlandes, goûtant ainsi, pour la première fois depuis qu'ils avoient commencé le voyage, un des plaisirs les plus recherchés dans leur pays natal. <sup>b</sup>

<sup>a</sup> Μύρριναι. Quid? ( Note de l'A. )

<sup>b</sup> Le charme que les Grecs trouvoient à former des guirlandes et des couronnes de fleurs aux heures de leurs repas, est quelque chose de trop connu, pour que je m'occupe d'en fournir ici la preuve au lecteur. Voici

l'expression originale, telle qu'elle est rapportée dans les copies imprimées : "Ἀθεα, ἀφ' ὅτων σεφανώματα τῆσι κομμήτησιν ἐπέκοντο. Elle est rendue ainsi par les traducteurs Latins : *Flores à quibus paganæ corollas texebant.* Mais ce devroit être plutôt, selon

BARN A.  
BARADA,  
BADARA  
de Ptolémée.  
XX.<sup>e</sup> Station.  
5 Décembre.  
64.<sup>e</sup> jour.

DENDROBOSA  
[ Δενδροβόσα ],  
LE DERENOBILLA  
de Ptolémée.  
XXI.<sup>e</sup> Station.  
6 Décembre.  
65.<sup>e</sup> jour.

De Barna, la flotte, après une route de douze milles<sup>a</sup>, atteint Dendrobosa. Ici, les vaisseaux ne purent approcher de la côte; mais ils mirent à l'ancre. Cette circonstance nous autorise peut-être à présumer que toute la route, depuis Mosarna jusqu'au lieu où nous sommes arrivés maintenant, fut l'affaire d'une seule nuit, et dura jusqu'au soir du jour suivant. S'il en est ainsi, cela fait treize cent cinquante stades, ou quatre-vingt-quatre milles. Il faut mettre quelque réserve dans la supposition de la distance, aussi-bien que dans celle du temps qu'employa la flotte à faire ce trajet. Il convient d'observer que la distance est nécessairement exagérée, puisque l'espace de quatre-vingt-deux milles nous conduiroit jusqu'à Alambateir, où le cap Guadel, tandis qu'Arrien compte encore quatre cents stades jusqu'à Kophas, qui est avant ce cap. J'incline à croire (et cela d'après la raison déjà établie) que la route en question fut l'ouvrage d'une seule nuit et du jour suivant, quoique l'opinion différente résulte de l'indication que j'ai mise en marge de mon ouvrage. C'est, en effet, ce qu'il y a de plus probable, attendu qu'il est dit immédiatement après, que la flotte appareilla de cette station à minuit.

Que Dendrobosa<sup>b</sup> soit le Derenobilla de Ptolémée, et que l'ordre de Ptolémée doive être interverti, c'est ce que confirme le doute même d'Hudson<sup>c</sup>, lorsqu'il nous dit avoir pensé un moment

moi: *Corollæ texebantur paganis innectendæ.* L'un et l'autre sens donnent également l'idée d'une occupation galante, assez semblable à celle des matelots Anglois auprès des femmes d'O-Taïti. Mais le meilleur manuscrit de Gronovius porte *κώμησι* au lieu de *κωμήτησι*, leurs propres têtes, non celles des habitans de ce village. Je regrette de perdre une circonstance qui présente une conformité si remarquable avec quelques traits de nos voyageurs modernes; mais, à mon avis, le verbe moyen *ἐπέλεγοντο* confirme la leçon de Gronovius. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Περὶ πλώσαντες, que porte le texte, implique avec soi l'idée d'un cap ou promontoire situé en cet endroit. Peut-être est-ce la montagne de Daram dont parle le lieutenant Porter; et conséquemment la syllabe *ba* auroit le sens que je lui ai donné. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Le changement de lettres dans ce mot est justifié par l'organisation du langage. On en voit des exemples dans le *τέρην* des Grecs, le *tener* des Latins et notre *tender* Anglois. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Hudson, *Geograph. min. Marc.* p. 23. (N. de l'A.)

qu'ils

qu'ils étoient le même lieu. On ne voit pas trop pourquoi il a changé d'opinion ; mais, dans le fait, voici la seule différence : Deren-obosa, Deren-obolā, Deren-obila ; et je soupçonne que *Deren*, la partie constitutive du mot, se trouve conservé encore aujourd'hui dans le Daram ou Duram du lieutenant Porter, qui nous indique ce lieu comme une montagne située sur une partie de la côte entre le cap Passence et Guadel, dans une position qui correspondroit avec Deren-obosa ; de même que je conjecture que les noms de Shied et de Muddy-Peak offriroient un rapport avec les autres noms d'Arrien, s'ils eussent été insérés dans la carte du commodore Robinson.

De Dendrobosa, la flotte ayant appareillé à minuit, vint gagner Kophas<sup>a</sup>, après un trajet de vingt-cinq milles. Ici se présente une foule de difficultés diverses que je désespère de résoudre à la satisfaction du lecteur. Je place Kophas à l'est d'Alambateir ou cap Guadel, parce que Ptolémée, Marcien et Arrien s'accordent tous les trois à lui assigner la même position : mais de la Rochette le suppose situé vers l'ouest, au sein de la baie formée par la prominence de ce cap. C'est là un système d'autant moins facile à justifier, qu'il contrarie toutes les autorités que nous avons des anciens, quelque obscures qu'elles puissent être. Le cap Alambateir est la partie la plus saillante de toute la côte, et termine à l'est une vaste baie imaginaire, que Ptolémée appelle *Paragon-Sinus*, et l'auteur du Périple, *Terabdon*. Ils en placent l'un et l'autre l'extrémité occidentale à Karpella<sup>b</sup> ; de sorte que, si l'existence de cette baie étoit bien établie, elle auroit près de trois cents milles en

KOPHAS,  
KOPHANTA.  
XXII.<sup>e</sup> Station.  
7 Décembre.  
66.<sup>e</sup> jour.

<sup>a</sup> Ptolémée paroît employer ce nom comme un pluriel, *Κόφανα*. Il ne se rencontre qu'une seule fois dans Arrien, et sans article : mais Marcien fait usage de l'article avec ce mot ; *ὑπὸ δὲ Κόφαντος* : ce qui prouve que Kophas est le vrai nom. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> En consultant d'autres passages de Ptolémée, on ne voit pas qu'il emploie le terme de *κόλπος* précisément pour signifier une baie.

Son *κόλπος πηλώδης*, dans le Golfe Persique, n'en est pas une. Mais Franklin, à l'occasion de Masqât, se sert d'une expression particulière : « le cap Rosalgat, dit-il, qui est en face du *Golfe de Scindi*. . . » ce qui paroît favoriser l'idée de nommer cette mer un golfe placé entre la côte d'Arabie et Scindi, idée suivant laquelle il ne seroit plus question de l'entrée du Golfe Persique. ( N. de l'A. )

travers : mais le fait est qu'elle n'existe pas. Ce qu'il y a de vrai, c'est que la côte monte insensiblement d'un demi-degré environ vers le nord dans toute son étendue ; et quoiqu'elle forme deux ou trois petits détours ou sinuosités, elle ne rentre nulle part de manière à offrir une échancrure aussi remarquable. La méprise de Ptolémée (moins considérable, à beaucoup près, que l'erreur dans laquelle il est tombé à l'égard de la Presqu'île de l'Inde), admet une explication dont l'évidence se présente presque d'elle-même. En effet, les flottes sorties des ports de l'Égypte qui partoient avec une mousson favorable du promontoire Syagros en Arabie, ces flottes, dis-je, si jamais elles reconnurent la côte de Gédrosie, vinrent la reconnoître à ce cap d'Alambateir comme à une pointe de terre élevée, et laissèrent sur leur gauche, sans l'apercevoir, toute la côte depuis le cap Jask. De ce qu'ils ne voyoient aucune terre, les *explorateurs* en tirèrent cette conséquence assez naturelle, que la côte rentroit, et formoit une baie par cette solution de continuité. Et si Ptolémée eut quelque connoissance de ces vaisseaux partis du Golfe Persique, ou plutôt, si jamais quelques bâtimens firent cette navigation, ils profitèrent aussi de la mousson favorable, du moment où ils eurent doublé le cap Jask, et ne filèrent pas le long de la côte comme la flotte de Néarque ; mais ils se tinrent à quelque distance, d'un cap ou promontoire à un autre, et furent soigneux d'éviter toute interruption que les vents de terre ou la nature même de la côte pouvoient présenter. C'est donc la découverte d'Hippalus, je veux dire, la connoissance des moussons, laquelle a précédé le siècle de Ptolémée, qui donna une idée différente de cette côte aux marins de son temps, d'après les renseignemens desquels il imagina et dressa son plan de cette vaste baie ; et c'est à la géographie moderne seule qu'appartient le mérite d'avoir prouvé la non-existence de cette rentrée de la côte formant la prétendue baie, et d'avoir rétabli la ligne droite de Néarque. Tant la vérité a de force : tant il y a d'erreur dans des conjectures.

Nous trouverons toutefois que l'arrangement général des mots est le même dans Ptolémée et dans Arrien ; et quoiqu'il puisse sembler très-extraordinaire que ce dernier n'ait fait aucune mention du cap Guadel, toujours est-il vrai que Ptolémée ayant placé Kyiza immédiatement à l'ouest d'Alambateir, et Kophas à l'est, nous devons admettre que le Kyiza d'Arrien, cette station qui suit Kophas sans autre station intermédiaire, enferme nécessairement le cap Alambateir entre elle et ce même Kophas, de telle sorte que les deux auteurs <sup>a</sup> finissent par être conciliés.

CAP GUADEL.

ALABAGEION <sup>b</sup>, L'ALAMBATEIR DE PTOLÉMÉE.

<i>Longitude.</i>	<i>Latitude.</i>
Par Ptolémée . . . . . 101° 0' 0"	20° 0' 0"
Par Mac Cluer . . . . . 60 34 0	25 7 0
Et de l'île de Fer . . . . . 17 40 0	Robinson . . . . . 25 4 0
78 14 0	
Ptolémée corrigé par la méthode de Gosselin . . . . . 72 0 0	

Il y a ici une erreur très-forte dans les copies de Ptolémée ; car Kyiza s'y trouve placé 15 minutes à l'est d'Alabagium, quoiqu'il soit à l'ouest ; et le promontoire de Bagia dans la même longitude qu'Alabagium, quoique ce promontoire soit de tout un degré à l'ouest.

L'extrémité du cap Guadel s'étend dans une direction parallèle

<sup>a</sup> Tout ce qui est dit ici de Ptolémée s'applique naturellement à Marcien, comme copiste de ce géographe. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> La pointe occidentale de Guttar-Bay est appelée *Bageia* ; l'étymologie de ce mot nous expliqueroit le sens d'*Ala-Bageion*, dans lequel on reconnoît visiblement l'ar-

ticle Arabe *al*. C'est là le propre nom que Ptolémée donne au cap. *Alambateir* est de Marcien, et des copistes Latins ; et si l'on pouvoit découvrir l'origine d'*Ambateir*, on trouveroit que ce nom n'est pas sans quelque rapport avec le mot *Bageion*. (N. de l'A.)

avec la côte, comme le Phare d'Alexandrie ; et joignant au continent par une langue de terre qui n'a pas un demi-mille de largeur, elle forme deux baies, dont l'une est à l'est, et l'autre du côté opposé. Celle à l'ouest est la plus grande et la mieux abritée ; elle a douze ou treize brasses d'eau à son entrée, et devient beaucoup moins profonde vers sa partie la plus haute. La ville de Guadel est située précisément sous le côté nord du cap. La baie à l'est n'a qu'une étendue très-bornée ; elle n'est pas non plus abritée aussi bien que l'autre. Toutefois, c'est au sein de cette baie qu'il nous faut supposer que Kophas est placé, et peut-être près du point marqué à son entrée du côté de l'est. Dalrymple m'a fourni les moyens de mettre sous les yeux du lecteur un plan de cette baie ; et l'on se convaincra, en y jetant la sonde, que, dans quelque partie que nous y déterminions la position de Kophas, l'eau y avoit assez de profondeur pour recevoir des galères Grecques : peut-être aussi, à l'époque favorable de l'année où Néarque fit voile dans cette baie, un abri aussi avantageux que celui qu'offroit la côte elle-même, étoit-il bien propre à lui donner toute sécurité. Entre cette baie et l'autre baie à l'ouest, il y a une langue de terre qui joint la péninsule au continent, et qui a été fortifiée par un mur flanqué de tours <sup>a</sup>. On y voit encore les ruines d'une ville bâtie en pierres <sup>b</sup> : mais ses habitans d'aujourd'hui vivent dans des maisons ou cabanes faites de nattes. Son commerce, jadis considérable, est anéanti entièrement par suite de l'état misérable où le pays se trouve réduit <sup>c</sup>. On s'y procure de l'eau en creusant des trous profonds dans la berge : on y achète aussi des chèvres, des bêtes à laine et de la volaille. Ces particularités, assez insignifiantes en elles-mêmes, sont pourtant de quelque importance pour les navigateurs, et laissent

<sup>a</sup> Peut-être ce mur est-il un ouvrage des Portugais, qui avoient ici un établissement, si toutefois il n'a pas une date plus ancienne. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Mémoire du lieutenant Porter. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Le capitaine Hamilton parloit déjà, de son temps, de cette décadence. (N. de l'A.)

présumer qu'on n'éprouvoit pas plus de difficulté anciennement que de nos jours à pourvoir en ce lieu aux premiers besoins de la vie. La bonne qualité de l'eau du pays est une circonstance dont le Journal fait mention : il y est dit de plus que les Macédoniens trouvèrent le lieu habité par des pêcheurs qui avoient de mauvaises petites barques qu'ils gouvernoient avec une pagaie au lieu de se servir de rames. L'expression est remarquable dans le texte. Arrien dit, en effet, qu'il sembloit que ces pêcheurs *creussent l'eau avec une bêche* : et quiconque a vu dans le premier Voyage du capitaine Cook, la description du canot des naturels de la nouvelle Zélande, concevra difficilement qu'il soit possible de rendre l'idée d'une manière plus précise.

Je ne me suis trouvé nulle part encore aussi embarrassé pour faire accorder le Journal avec lui-même, que depuis Mosarna jusqu'au lieu où nous sommes arrivés présentement. J'ai fixé la position de Mosarna d'après le voisinage d'Ashtola et du cap Posmée; et celle de Kophas est bien établie, je l'espère, avec le secours de Ptolémée, et par la position même qu'il assigne au cap Alambateir. Les distances paroissent n'être pas susceptibles de correction : à cet égard, j'ai confessé l'impuissance où je me crois d'obtenir un résultat fondé sur la vérité; et là où tous les moyens d'instruction, tous les éclaircissemens viennent à me manquer, ma seule ressource est dans l'indulgence du lecteur.

Deux îles sont mentionnées par Ptolémée et Marcien, comme situées dans le voisinage de Kophas; l'une, désignée sous le nom de Pola, Polla ou Palla, à quelque distance de la côte : je ne trouve rien qui corresponde à celle-là; une autre, appelée Libé, Liba ou Zibé, est placée par eux tout près du cap Alambateir. Cette seconde île n'est autre chose, à mon avis, que la péninsule même de Guadel sur laquelle notre attention est fixée en ce moment, et qui peut avoir été une île <sup>a</sup> jusqu'au jour où elle a été jointe au

<sup>a</sup> Ou prise pour telle, à raison de ce que la côte étoit basse. ( N. de l'A. )

continent par l'accroissement de la langue de terre, ou qui pouvoit être considérée comme telle, de même que le Phare d'Alexandrie.

KYIZA,  
(supposé  
LE KYEZA  
de Ptolémée.)  
XXIII.<sup>e</sup> Station.  
8 Décembre.  
67.<sup>e</sup> jour.

De Kophas, dans la baie orientale de Guadel, la flotte appareilla le soir d'assez bonne heure <sup>a</sup>; et après une route de cinquante milles, elle atteignit Kyiza. La distance déterminée dans le Journal ne laisse aucun doute que Kyiza soit la pointe Noa du lieutenant Porter, formant l'entrée de Guttar-Bay du côté de l'est : mais si nous devons supposer qu'il y a autant d'exagération dans les huit cents stades dont il est fait mention comme de l'espace parcouru durant cette journée, qu'il y a, dis-je, autant d'exagération dans ce nombre de huit cents stades, que dans celui des stades calculés pour les premiers jours, il nous faut placer Kyiza sur la côte un peu en deçà de la pointe de Noa <sup>b</sup>. Nous trouvons un motif suffisant pour justifier cette supposition dans la route de quatre cents stades estimée être celle du jour précédent, laquelle seroit évidemment trop forte pour l'intervalle que nous devons admettre comme étant le reste et le complément de la route. Marcien (si toutefois ses calculs méritent quelque confiance) place Kyiza à la distance de cinquante milles <sup>c</sup> d'Alambateir ou cap Guadel.

La carte générale, n.<sup>o</sup> I, offre au lecteur un plan de la baie de Guttar. D'après la distance que je suppose ici, il se trouvera correspondre, quant à la position, avec les événemens qui doivent avoir lieu le jour suivant.

A Kyiza, les équipages ne purent débarquer, parce que c'étoit une côte unie contre laquelle battoit avec violence un ressac

<sup>a</sup> Vers le temps de la première garde, six heures du soir. Voilà la troisième fois que la flotte met à la voile de nuit. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez le Tableau de comparaison, où j'ai présumé que, pour l'espace entre Kyiza et Talmena, Néarque compte depuis les extrémités de chaque baie, c'est-à-dire, depuis la pointe orientale de Guttar-Bay jusqu'à la

pointe occidentale de Churbar.

Kuidsa ou Kuisda, ainsi que ce mot seroit écrit en grec, approche beaucoup de Khudar, qui est l'orthographe Orientale du nom, suivant Otter, *vol. II, p. 409.* (N. de l'A.)

<sup>c</sup> A raison de huit stades au mille : les calculs de Marcien s'accordent avec ceux d'Arrien, cinquante milles. (N. de l'A.)



considérable<sup>a</sup>. Ils prirent donc leur repas<sup>b</sup> à bord, les vaisseaux étant à l'ancre. La flotte ayant ensuite appareillé, on fit plus de trente milles pour gagner une petite ville située sur une éminence à peu de distance de la côte.

Cette ville, à laquelle il n'est point donné de nom dans le Journal, se reconnoît cependant à quelques traits ou caractères particuliers. Voici, en effet, ce que dit le lieutenant Porter : « Quoique la terre dont la baie est environnée soit si basse, que vous ne pouvez voir de la pointe de Noa, ni l'autre côté, ni le milieu de la baie, l'œil distingue pourtant un monticule ou deux qui paroissent comme des îles. » Nous sommes fondés à prendre un de ces monticules pour l'éminence<sup>c</sup> sur laquelle Arrien dit que la ville dont il s'agit étoit située. « Nous trouvâmes, ajoute le lieutenant Porter, *une petite ville* au sein de la baie; elle étoit habitée par des pêcheurs. » N'y a-t-il pas une coïncidence de faits bien singulière dans cette circonstance, qu'à deux mille ans d'intervalle un navigateur Anglois ait trouvé, comme Néarque, une ville qui ne soit désignée sous aucun nom? Je ne bâtis aucune conjecture sur ce rapport particulier; je n'assure pas non plus que la ville que nous cherchons fût placée à l'endroit où l'est la ville d'aujourd'hui; c'est incontestablement Guttar : mais je puis asseoir la ville de Néarque par-tout où, dans la baie, la position d'un monticule justifiera celle que je lui assignerai; et je suppose de préférence qu'elle étoit située sur le côté occidental, par la raison que le lieutenant Porter paroît avoir remarqué les monticules ou éminences dès le moment de son entrée dans la baie en venant de l'est.

Lorsque la flotte arriva en ce lieu, elle manquoit absolument de

UNE PETITE VILLE.

XXIV.<sup>e</sup> Station.

9 Décembre.

68.<sup>e</sup> jour.

<sup>a</sup> Παλίη. S'il y avoit un ressac en cet endroit, c'est une raison de plus pour placer Kyiza avant la pointe de Noa. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Εδειπνοποίηοντο. Cette expression que porte le texte n'est pas assez précise pour déter-

miner s'il est question du repas du soir, c'est-à-dire, du souper; mais il y a toute apparence que c'étoit effectivement ce repas. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Γηλόφω. (N. de l'A.)

pain et de toute espèce de grains. Néarque, ayant vu du chaume dans le voisinage, conçut l'espérance de pouvoir approvisionner de blé les vaisseaux, s'il parvenoit à découvrir les moyens de s'en procurer : mais il ne tarda pas à reconnoître qu'emporter la place d'assaut seroit chose impossible ; et dans la situation où l'on étoit réduit, il ne falloit pas songer à en faire le siège. S'étant donc concerté avec Archias, Néarque lui ordonna de feindre tous les préparatifs d'un prompt départ de la flotte, tandis que lui-même, avec un seul bâtiment, qu'il prétendrait avoir été laissé en arrière, s'approcheroit de la ville et montreroit aux habitans tous les dehors d'une amitié sincère. Ce stratagème fut exécuté en effet. L'amiral reçut des habitans l'accueil le plus hospitalier : ils vinrent à sa rencontre au moment où il alloit débarquer, et lui présentèrent du poisson cuit au four, le premier mets de ce genre qu'il eût encore vu sur la côte. A cette offre ils ajoutèrent celle de gâteaux <sup>a</sup> et de dattes <sup>b</sup>. Néarque accepta leurs dons avec tous les témoignages d'une vive reconnoissance, et leur demanda la permission de voir la ville. Elle lui fut accordée sans difficulté par des hommes qui ne soupçonnoient aucun mauvais dessein : mais à peine fut-il entré, qu'il intima l'ordre à deux de ses archers de se poster à la porte, et que, montant le mur contigu avec deux autres archers et son interprète, il donna le signal d'avancer à Archias, qui étoit resté sous voiles. Les naturels coururent aux armes sur-le-champ : mais Néarque ayant pris une position avantageuse, fit une défense de quelques momens jusqu'à ce qu'Archias fut arrivé près de la porte. En même temps, il commanda à son interprète de proclamer que si les habitans vouloient préserver leur ville du pillage, ils eussent à lui abandonner le blé qu'ils possédoient, et toutes les provisions

<sup>a</sup> Πέμματι ὀλίγα. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ceci ne détermine point la saison où le fruit étoit en maturité. Les dattes que ces naturels offrirent à Néarque pouvoient être

sèches. Je ne parle ici d'après aucune autorité ; mais je pense que les dattes se cueillent en avril ou en mai. (N. de l'A.)

dont

dont la ville étoit pourvue. Ces conditions ne furent point repoussées; car les habitans ouvrirent à l'instant leurs portes, et Archias se disposa à entrer: il s'empara immédiatement du poste avec la force armée qui l'accompagnoit. Néarque envoya des officiers intelligens pour visiter les magasins qui pouvoient exister dans la place, promettant aux habitans que s'ils agissoient loyalement et de bonne foi, il ne leur seroit fait aucun mal. Les magasins furent à l'instant même livrés au vainqueur. Les approvisionnemens consistoient en une espèce de pâte faite de poisson <sup>a</sup>, dont ces magasins renfermoient une quantité considérable, avec un peu de froment et d'orge. Quelque insuffisantes que fussent de telles ressources comparées avec les besoins de la flotte, Néarque se les assura; et bornant à ce succès toutes ses prétentions sur la ville et les habitans, il retourna à bord avec les provisions dont il étoit muni. La flotte ne tarda pas à poursuivre sa route jusqu'à un cap voisin appelé *Bageia*, où elle vint jeter l'ancre, à peu de distance de la ville, autant que je puis le conjecturer. <sup>b</sup>

Voici de quelle manière s'exprime le lieutenant Porter <sup>c</sup>: « La baie est vaste et profonde; avec un bas-fond. En la traversant tout droit à partir de la pointe de Noa, vous apercevez une masse de terre sur le côté opposé, avec une île située presque au-dessous, et une petite baie nommée Bucker-Bundar <sup>d</sup>, où viennent pêcher les naturels, et dans laquelle se tiennent souvent les pirates Sanganiens

BAGEIA,  
Promontoire.  
XXV.<sup>e</sup> Station.

<sup>a</sup> Cela n'est ni plus extraordinaire que le fait déjà rapporté, savoir, que le bétail se nourrissoit de poisson, ni plus étonnant que ce que les voyageurs nous disent du *caviar* du Volga. Le lieutenant Porter raconte (*page 13*), qu'à Masqât, en Arabie, les gens du pays font une mixtion de chair de poisson et de dattes avec une espèce de terre et de l'eau; que cette composition est la nourriture ordinaire des bestiaux, et qu'elle est singulièrement efficace pour les

engraisser. Voyez *infra*. (N. de l'A.)

Voyez, sur la pêche du Volga, le 1.<sup>er</sup> vol. des Voyages du professeur Pallas, *édit. in-8.<sup>o</sup>, pag. 233 et suiv.* (N. du T.)

<sup>b</sup> Le Journal ne fait mention d'aucune distance; et il paroîtroit que la flotte mit à l'ancre immédiatement après s'être éloignée de la ville. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *Page 7* de son Mémoire. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> On pourroit soupçonner un rapport entre Bucker et Bageia, *Buckah*. (N. de l'A.)

pour guetter les petits bâtimens qui font commerce le long de la côte. » J'ai cherché dans cette masse de terre l'éminence sur laquelle la ville étoit située ; mais elle est dans l'intérieur du pays et sur la montagne. Toutefois, je ne doute pas que cette même masse n'ait servi à Néarque pour se diriger, comme étant le premier objet qu'il distingua au travers de la baie, et ne l'ait conduit à la ville même : et si le lecteur trouvoit extraordinaire que son Journal ne fasse pas mention d'une baie en cet endroit, je lui observerois que l'omission de Néarque dans la circonstance dont il s'agit, n'a rien de plus surprenant que celle du cap Guadel qu'il a pareillement commise ; j'ajouterois que lorsque cet officier appelle *Bageia* un cap, un cap implique nécessairement l'idée d'une rentrée de la côte dans une partie ou dans une autre.

De ces différentes considérations, je conclus qu'on peut regarder cette ville sans nom et la baie de Guttar comme identifiées en quelque sorte <sup>a</sup> ; et je retourne à la flotte pour l'accompagner dans la suite de sa navigation.

Mais avant de parcourir avec elle le reste de l'intervalle qui sépare Badis de Bageia, il est nécessaire de mettre sous les yeux du lecteur une vue générale de la côte, afin qu'il connoisse bien les stations intermédiaires dont Néarque, à raison de l'extrême détresse de la flotte, n'eut guère la facilité de faire la description, et que, par conséquent, le Journal a laissées enveloppées d'une profonde obscurité. Kophas, Alambateir, Kyiza et Bageia, sur la position desquels les trois auteurs s'accordent entre eux, nous conduisent

<sup>a</sup> Il n'est guère probable que je me trompe ici, à moins qu'on ne croie convenable d'accorder quelque confiance aux stades de Marcien. Ce géographe compte trente-cinq milles d'Alambateir à Kyiza, et seize de Kyiza à Kazia, autrement Bageia ; calcul d'où il résulteroit que Bageia et la pointe de Noa sont le même lieu, et qu'il faut placer

à l'est de la pointe de Noa cette ville qu'Arrien ne désigne sous aucun nom. Même en admettant cette supposition, il ne peut y avoir d'autre erreur que dans la largeur de la baie ; et les calculs de Marcien sont trop susceptibles d'être contestés pour en faire la base de cette modification. (N. de l'A.)

d'une manière sûre jusqu'à ce point : ainsi, il ne peut plus y avoir d'erreur, à moins que je n'aie pris Bageia pour la pointe occidentale de la baie de Guttar au lieu de la pointe orientale; mais les explications déjà fournies sont plus que suffisantes pour me dispenser d'en donner d'autres à cet égard.

Je vais maintenant prendre la flotte à son départ de cette station de Bageia. Le premier intervalle à parcourir pour gagner Talmena, est ce qui présente le plus de difficulté; car la distance déterminée par le Journal entre Bageia et Talmena, forme un espace de mille stades ou trente-six milles, estime qui porte Talmena au-delà de la baie de Churbar, et qui (supposé qu'on veuille remédier à cet inconvénient, en commençant la navigation de la pointe de Noa) usurpe autant sur les mesures antécédentes, que la supposition contraire prend sur la partie subséquente de la côte. Toutefois, j'avois fixé originairement Talmena à Churbar, Kanasida au Tanka, Kanaté à Kalat, Trœsi à la place d'une crique, et Dagasira à un promontoire avant Mucksa<sup>a</sup> : mais de nouvelles lumières que j'ai puisées dans Otter, m'ont déterminé à changer cet arrangement, et à ne point adopter les mesures ou distances données par le Journal. Je soumets, non sans quelque défiance, la discussion qui va suivre, à tous ceux pour lesquels il pourra être intéressant d'examiner une question qui, si elle n'est pas d'une grande importance, a du moins le mérite des recherches qu'elle a exigées, et celui de la nouveauté.

Les trois stations<sup>b</sup> qui suivent dans Arrien, sont Talmena, Kanasida et Kanaté. Dans les tables de Ptolémée, on distingue un Kandriakès qui répond à Talmena. Si donc nous adoptons Kandriakès pour Talmena, nous avons trois noms de suite dont le mot *Kan* forme la syllabe initiale. Maintenant il paroît, d'après ce que

<sup>a</sup> La carte n.º I, offre toutes ces positions. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Il y en a réellement quatre : en effet, on en remarque une qui n'a point de nom, et

qui se trouve placée entre Kanasida et Kanaté. C'est peut-être le Godeim moderne. (N. de l'A.)

nous dit Otter, que les auteurs ou voyageurs Orientaux, dans les relations desquels il est parlé des rivières du Mekran, emploient la syllabe *Kienk* ou *Kenk* pour exprimer un fleuve ou une rivière, comme les Persans le mot *Ab*<sup>a</sup> ou *Roud* : ainsi, nous avons Kiourkienk, Nehenk et Kiechenk<sup>b</sup>, toutes rivières que d'Anville a placées sur sa carte de Mekran<sup>c</sup>, et auxquelles il a donné le même cours que leur assigne Otter. Le même terme se trouve joint à un nom de fleuve dans la Susiane<sup>d</sup>; car Cheref-eddin fait mention d'un Hoochenk et d'un Dou-danke que traversa Tymour, et dont la position sera établie en temps et lieu : mais ce mot prend deux formes différentes dans son dérivé de la racine première, Dsjouk passant, par une variation, de Sj en Chienk, Kienk, Kenk, Ken, Kende et Kande; et par une autre, de D en Dienk, Denk et Danke. Le mot, sous la première de ces deux formes, a peut-être quelque rapport avec Tchen, Chen, la racine de Chen-ab ou Akesines, avec le Ganga, le Ganges, le Kishen-gonga, le Sevi-gonga de l'Inde, et avec le Gihon de la Sogdiane. Sous sa seconde forme, Denk offre le Dou-danké de la Susiane, et le Samy-daké de Ptolémée, qui est la rivière Danké ou Tanka<sup>e</sup> de nos cartes modernes sur cette côte. Sous l'une et l'autre des deux formes, ce mot paroît être la plus ancienne expression qui se rencontre dans l'histoire<sup>f</sup> pour signifier une rivière ou un fleuve. Il est même facile de démontrer que Ptolémée connoissoit les variations de son orthographe et ses sens divers; car il écrit indifféremment Samy-daké

<sup>a</sup> Ab-Schirin, Ab-Argoun, Roud-Chiour. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Chienk, Chenk, au moyen d'une variation assez commune dans le langage des Orientaux, se changent en Kienk, Kenk, comme Kirbe en Girbe, Jirbe, nom de la pelleterie à l'épreuve de l'eau dont on se sert dans les caravanes; et Chienk, Jienk, en Dienk, Denk, par la même analogie que Jumna en Diamma. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Asie, I.<sup>re</sup> Partie. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Voyez plus bas la partie de cet ouvrage où il est parlé de la Susiane. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Écrit *Tanqua*, par Ressende, Portugais, et *Tanqua-Banqua*, la rivière Blanche. (N. de l'A.)

<sup>f</sup> Si le terme dont il s'agit, a réellement quelque rapport avec Gihon, comme je le présume, il est aussi ancien que le livre de la Genèse. (N. de l'A.)

et Samy-kadè, et il interprète le mot Kand-riakès par Hudr-iakès, qu'il tire évidemment de ὕδωρ, nom grec qui signifie *eau*. En consultant Otter, je trouve dans ce voisinage une rivière appelée Kié-chek<sup>a</sup>, ce qu'on peut traduire par la rivière de Kié ou Guié, ville située dans l'intérieur des terres à quelque distance de la côte<sup>b</sup>; et je n'hésite pas à penser que le Kandriakès de Ptolémée est une transposition du même mot Kande-kié ou Kandre-kié, pour Kié-kande. Otter dit que cette rivière se décharge dans la mer entre Khudar et Pichin. Je ne suis point parvenu à découvrir où est Pichin<sup>c</sup>: mais Khudar est la baie de Guttar, que la flotte vient de quitter tout-à-l'heure; et si Pichin est à l'ouest, nous avons, pour correspondre avec le Kandriakès de Ptolémée, l'embouchure de cette rivière, qui se jette dans la mer entre Guttar et Churbar. S'il étoit possible maintenant d'identifier le Talmena d'Arrien avec ce Kandriakès, le Journal n'auroit plus d'obscurité; mais dans Talmena, nous ne voyons aucune espèce d'allusion à une rivière ou fleuve: ce mot signifie un fort ruiné<sup>d</sup>, et un pareil fort peut exister dans une partie de la côte aussi-bien que dans une autre. Que nous reste-t-il donc à faire actuellement, si ce n'est à considérer les tables de l'un et l'autre auteur, et à examiner jusqu'à quel point elles correspondent entre elles?

<i>Ptolémée.</i>	<i>Arrien.</i>
Bagia.	Bageia.
Kandriakès.	Talmena.
Tysa.	Kana-sida.
Samy-Kadé.	Kanaté.

Voilà l'ordre que présentent ces tables; et si le premier nom de

<sup>a</sup> Il est bien vrai qu'Otter considère Kié-chek comme un fort, et pourtant il dit: « Le Kiour-kienk reçoit aussi l'eau de Kié-chek. » Chek est Chiènk ou Kienk. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Cinq jours ou une semaine, c'est-à-dire, cent ou cent vingt milles. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> D'Anville donne à Pichin une position conforme aux probabilités reçues: mais j'imagine qu'il n'a pas d'autre autorité que celle d'Otter; car je ne trouve point Pichin dans l'Édrisi. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Mina, Minan, aux bords de l'Anamis,

chacune s'accorde avec le premier nom de l'autre, si nous parvenons également à découvrir qu'il y ait une réciprocité de correspondance entre les deux derniers de chaque table, nous pourrions regarder le second comme la quantité inconnue que nous cherchons. Qu'il me soit permis alors de lire Kana-disa<sup>a</sup> pour Kana-sida; et je trouve Kienk-disa, la rivière ou le fleuve de Dis, Tiz ou Tidsj. Voilà le Tysa de Ptolémée, le Tesa ou Teisa de Marcien, le Teiz de Dalrymple, et le Tearsa de Porter. Toutes ces manières différentes d'écrire le même mot, expriment une ville située dans la baie de Churbar; ville dont l'Édrisi<sup>b</sup> vante beaucoup le commerce avec Keish, île du golfe, et Oman en Arabie, sur lesquelles Cheref-eddin et d'autres géographes Orientaux ont donné des notions suffisantes. Otter fait arriver le Kiour-kienk ou rivière Salée<sup>c</sup> dans cette baie; et à moins que *Sida* ne signifie *sel*, on ne peut guère douter que ce ne soit une transposition de Disa ou Diz. Par l'effet d'un procédé semblable, on parviendra à trouver le Tanka moderne dans le Kanaté d'Arrien et dans le Samy-kadé de Ptolémée. En effet, Kanat et Kadé viennent de Kienk et Samy-daké par une variation; Dank et Tanka en dérivent par une autre. Si donc,

et Minavi, à Basra, indiquent l'un et l'autre un fort. Tal, en Hébreu, est un monceau de ruines; et c'est de là, peut-être, que le mot a passé dans la langue Arabe ou Persane avec la même signification. Que des ruines de cette nature fussent aussi communes anciennement qu'aujourd'hui sur la côte, c'est ce dont il n'est guère permis de douter; car les Belootches de l'est, et les naturels de la Gédrosie, forment les uns et les autres des tribus de brigands et de pillards. Le lieu de la station très-prochaine que fit la flotte à Kanasida, est marqué dans le Journal comme l'emplacement d'une ville ruinée. C'est ainsi que l'esprit de rapine s'est joint dans tous les âges à la plus criminelle cupidité, pour désoler cette côte. Voy.

Parkhurst au mot תלה, et au mot בוטנ, lieu inhabité; mais il y a des doutes sur ce dernier. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Le motif de la permission que je demande ici pour faire ces transpositions, est expliqué amplement à l'article d'*Agris*, qui se trouve ci-après. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Page 58. Taiz, ville petite, mais peuplée. *Est urbs parva, celebris tamen et populosa.* (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Roud-Chiour, la rivière Salée, près de Kunk dans Loristan: Kunk lui-même est rapporté à Kienk. Dans ces contrées, où le sol se compose de sel et de nitre, il y a des rivières salées par-tout. Voyez Marc Pol Ramusio, tom. II, pag. 8. (N. de l'A.)



d'après ces bases, Kana-sida correspond avec Tiz ou Churbar, et Kanaté avec Samy-kâdé ou Tanka, la conséquence naturelle est que Talmena revient au Kandriakès de Ptolémée, et les tables des deux auteurs concordent entre elles. Il n'est pas nécessaire, sans doute, d'insister sur ce raisonnement comme étant incontestable : mais si nous trouvons la syllabe initiale *Kan* répétée trois fois de suite, et que les localités mêmes nous offrent trois rivières ou fleuves qui répondent à cette syllabe, et qui conservent encore des traces relatives au sens qu'elle renferme, nous avons certainement acquis quelques lumières pour nous éclairer dans une contrée qu'enveloppe l'obscurité la plus profonde, et pour nous conduire à la distribution exacte des stations sur la côte, dans le cas où elle seroit visitée de nouveau quelque jour. Les recherches que j'ai faites dans Otter <sup>a</sup> ne m'ont point amené à découvrir un plus grand nombre de rivières que les trois <sup>b</sup> dont il est question ici ; car ses rivières Kiourkies et Souringuiour ne sont que la même, ou des bras du même fleuve, Kiour-Kienk ; et quant à la direction qu'elles peuvent avoir dans l'intérieur des terres, c'est ce qui n'a rien de commun avec le Journal. Les preuves que prétend nous donner Otter à cet égard, ne sont pas très-claires : j'incline assez à soupçonner qu'il a pris par erreur Kié pour la capitale, au lieu de Kidge. J'avois d'abord pensé comme lui que Kié et Kidge étoient le même : mais l'Édrisi <sup>c</sup> écrit Kia et Kir comme les noms de deux places distinctes, et il semble prendre Kir pour la principale ville. Si elle l'est effectivement, l'Édrisi a écrit Kir pour Kirge ; et Kirge n'est autre que Kidge. Tous les géographes que je connois font de Kidge la capitale de la province, appelée de là Kidge ou Kutch Mekran dans l'Ayeen Akbary, et Kedge, Gedge ou Gédrosie par les historiens anciens ; car Mekran est le pays rapporté au Mehran ou Indus, et Kutch Mekran signifie

<sup>a</sup> Otter, tome I.<sup>er</sup>, page 408. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Il y en a une quatrième [Makeshid] à

l'ouest. Voyez plus bas l'article où il en est fait mention. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Géog. de Nub. pag. 56. (N. de l'A.)

la côte occidentale de l'Indus vers Kutch ou Kidge. Au surplus, c'est là un point qu'il n'est pas nécessaire de discuter, attendu qu'il n'a aucune espèce de rapport avec le voyage. Aussi ne prétends-je établir autre chose ici que la probabilité d'une méprise. Otter en a commis une semblable à l'égard d'Ahwaz dans la Susiane; et c'est pour nous un nouveau motif de présumer qu'il a pu, dans cette province aussi, être induit en erreur par la variation de l'orthographe Orientale.

Maintenant que nous avons obtenu une solution assez satisfaisante de ces difficultés, et trouvé trois rivières qui peuvent nous fournir les moyens de concilier Arrien avec Ptolémée, et ces deux auteurs avec les géographes modernes, il nous reste à conduire la flotte le long de la côte jusqu'aux trois stations qui suivent, savoir, Talmena, Kanasida et Kanaté, avec une quatrième, placée entre les deux dernières, à laquelle les auteurs, qui ne lui donnent aucun nom, n'assignent non plus aucune distance.

TALMENA,  
le KANDRIAKÈS  
et l'HUDRIAKÈS  
de Ptolémée.  
XXVI.<sup>e</sup> Station.  
10 Décembre.  
69.<sup>e</sup> jour.

La flotte appareilla de Bageia vers minuit <sup>a</sup>, et parcourut un espace de mille stades, c'est-à-dire, soixante-deux milles et demi pour arriver à Talmena. Cette distance, si elle est prise de la pointe de Noa, n'a rien d'excessif: mais les événemens rapportés ne nous autorisent pas à faire une telle supposition; et il y a tout lieu de croire que c'est quelque part aux environs de Guttar-Bay ou Kuiza que gît l'erreur de calcul. Quoi qu'il en puisse être, la réduction de cette distance s'accorde d'autant mieux avec le reste de la navigation jusqu'à Badis; et nous pourrions nous fonder jusqu'à un certain point sur les quatre cents stades de Marcien pour diminuer l'excédant, si nous parvenions à trouver leur proportion avec d'autres stations, ce qui malheureusement est impossible. Le Journal ne fait mention d'aucune circonstance relative à Talmena. Il y est dit seulement que c'étoit un port commode et sûr; au

<sup>a</sup> Encore un départ de la flotte qui a lieu la nuit. (N. de l'A.)

moins n'y a-t-il rien en cela qui ne corresponde avec la position que nous lui avons donnée à l'embouchure du Kandriakès de Ptolémée, le Kié-kenk [ fleuve Kenk ] de la Géographie Orientale : dans la relation d'Otter, rien n'empêche non plus de fixer l'embouchure de cette rivière entre les baies de Guttar et de Churbar, et plus près de celle-ci que de la première. Nous ne devons pas, toutefois, quitter ce lieu sans remarquer qu'Hudrakès, Hydracès ou Hydriacès, le pilote de Néarque, semble tirer son nom de ce Kandriakès ou Hudriakès. Le Journal porte, en termes exprès, qu'Hydracès étoit de la Gédrosie ; et si nous avons eu raison d'adopter cette rivière pour celle de Kidge, il paroît incontestable que c'est un naturel de Kidge qui dirige présentement la flotte. N'avons-nous pas sujet de regretter que cette circonstance se trouve supprimée dans le récit trop abrégé du Journal ? ou croira-t-on pouvoir en tirer l'argument, que le silence même du Journal à cet égard dépose contre l'arrangement proposé ? De quelque manière que le lecteur envisage les choses, je sou mets le tout à ses lumières ; et je reprends la suite du voyage.

De Talmena à Kanasida, la distance est estimée de vingt-cinq milles, espace qui ne présente rien d'excessif. Selon les interprètes, Kana-disa signifie la rivière de Tiz ou Tidsj, qu'Otter appelle le Kiour-kienk ou la rivière Salée. Des traces de la ville ancienne existent encore dans la baie de Churbar ; et le cap qui est à l'entrée conserve toujours le nom de Tiz-mée, par la même analogie que le cap Passence ou Possem<sup>a</sup> est désigné sous celui de Posmée. N'est-ce pas quelque chose de remarquable, qu'à la distance d'un si grand nombre de siècles, deux navigateurs tels que Néarque et le commodore Robinson, aient trouvé des ruines sur le même lieu ? Néarque ne fait pas mention d'une rivière ici ; et, suivant toute vraisemblance, il ne pénétra pas assez avant au sein de la baie pour

KANA-SIDA,  
ou  
KANA-DISA,  
le T Y S A  
de Ptolémée.  
XXVII.<sup>e</sup> Station.  
11 Décembre.  
70.<sup>e</sup> jour.

<sup>a</sup> Passaum, en portugais. (N. de l'A.)

la voir : mais il rencontra un puits nouvellement creusé, ce qui lui évita la peine de fouiller les sables. Il découvrit aussi le palmier sauvage dont les Macédoniens cueillirent les bourgeons naissans à la cime, pour s'en nourrir<sup>a</sup>; d'où il résulte que la petite provision de blé qu'ils s'étoient procurée dans la ville située sur la baie de Guttar, n'avoit pu servir qu'à soulager les besoins du moment. Le plan de cette baie, avec la double courbe qu'elle forme, est représenté sur la carte n.º I. J'éprouve quelque déplaisir à ne point trouver une rivière marquée ici par nos navigateurs Anglois; en quoi ils ne s'accordent que trop bien avec Néarque. L'autorité sur laquelle je me fonde pour faire arriver la rivière Salée dans cette baie, est celle d'Otter, que d'Anville interprète d'une manière conforme à ma supposition : mais la preuve manque toujours; et la seule que nous ait donnée Néarque de l'existence du fleuve ou rivière en cet endroit, est cette partie initiale du nom, Kana.

Dans le temps où la petite escadre du commodore Robinson visita Churbar, les naturels manifestèrent le désir de voir l'établissement Anglois à Tiz, où ils montrèrent au commodore les ruines d'un fort Portugais, et l'instruisirent que Churbar avoit été l'entrepôt d'un commerce considérable en *ghee*<sup>b</sup>, en soie, en coton croisé, en châls, jusqu'à l'époque où une sécheresse de six années

<sup>a</sup> Strabon ( pag. 722 ) rapporte que l'armée d'Alexandre, traversant les déserts de la Gédrosie, fut préservée de la famine par les mêmes moyens : Ἀπὸ δὲ τῶν φοινίκων ἦν ἡ σπομαιά, τῶ τε καρπῷ καὶ τῶ ἐγκέφαλό. Suivant la traduction Latine, *fructus et cerebrum saluti fuerunt*. C'est ainsi que Xénophon ( *Anab. lib. II, cap. III* ) paroît prendre ἐγκέφαλος pour une partie du fruit. Mais je pense que, dans ce passage d'Arrien, les mots τῶν τῶς ἐγκέφαλος κόποντες semblent signifier que les Macédoniens coupèrent les bourgeons encore tendres de la plante plutôt que le fruit. Il ne pouvoit, en effet, être

venu aucun fruit dans cette saison, quoique le contraire paroisse résulter de la conjecture que j'ai formée dans la note *b*, page 264; car je trouve aujourd'hui que la datte est un fruit d'automne, dont la maturité est fixée en octobre par Cosmas Indicopleustes, *Tab. pag. 338. V. Montfaucon, N. Coll. Patrum*. — Strabon ( page 726 ) parle ainsi de la datte conservée : Οἱ Γεδρωσῖοι φυλάττουσιν τὴν ἐνιαύσιον καρπὸν εἰς ἕτη πλείω ταμιευόμενοι. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Espèce de beurre à moitié liquide. ( N. de l'A. )

avoit réduit le pays à l'état d'un véritable désert <sup>a</sup>. Toutefois, on s'y procuroit facilement de l'eau d'une très-bonne qualité, ainsi que des bêtes à laine, des chèvres et des végétaux : les chevaux du pays étoient pareillement d'une excellente race. Pendant que les Anglois séjournèrent sur la baie, il y avoit dans le port deux bâtimens appartenant au fameux Hyder-Ali, et que ce chef Mahratte y avoit envoyés, pour profiter de la circonstance même qui venoit de convertir une place de commerce en un désert, et pour chercher les approvisionnemens de sa cavalerie jusque dans cette contrée sauvage du Mekran. Telle étoit la prévoyance de cet homme extraordinaire, dont le génie prit un essor aussi élevé que celui d'Alexandre, et dont les conquêtes n'eussent pas été moins rapides que celles du héros Macédonien, si, comme lui, il n'eût éprouvé de résistance et d'opposition dans l'Inde que de la part des puissances du pays. Les habitans de Churbar informèrent les Anglois, qu'environ à une semaine de marche de la côte, existoit une ville considérable et d'une vaste étendue, entourée d'un bon mur. Cet avis donné par les naturels s'accorde parfaitement avec la position qu'Otter assigne à Kié <sup>b</sup> : il offre un argument en faveur de la supposition que j'ai faite d'une rivière qui vient se décharger ici ou dans le voisinage ; car il ne peut guère y avoir de ville dans cette partie de l'Inde qu'aux endroits où se trouve une rivière pour lui fournir de l'eau.

De Kanasida, Néarque continua sa route sans relâche durant vingt-quatre heures, au bout desquelles il arriva près d'une côte déserte. Il fut obligé de jeter l'ancre à une certaine distance, par la raison que la flotte étoit plongée dans un tel excès de détresse, que s'il eût laissé aller à terre les gens de l'équipage, il auroit

<sup>a</sup> Lieutenant Porter, *p. 8.* (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ce qui me persuade davantage encore qu'elle est la même, c'est la distance de cinq jours que détermine al Edrisi depuis Tiz

jusqu'à Kir, distance qui s'accorde assez avec la semaine de marche dont parle le lieutenant Porter. *Voyez le géographe de Nubie, pag. 58.* (N. de l'A.)

CÔTE DÉSERTE.  
XXVIII.<sup>e</sup> Stat.  
12 Décembre.  
71.<sup>e</sup> jour.

couru le risque de ne plus les voir revenir à bord. Aucun nom n'est assigné à cette côte déserte, aucune distance déterminée pour elle; et selon toute apparence, le jour et la nuit comptés pour la route, ainsi que le nombre de stades donné jusqu'à Kanaté, qui est la station suivante, comprennent et l'espace que parcourut la flotte, et le temps qu'elle employa pour arriver à cette même station. Toutefois, je supposerai ici un jour, conformément à l'usage que j'ai adopté; mais la distance sera prolongée jusqu'à Kanaté. Le point que je déterminerois pour ce mouillage est Godeim, à l'extrémité occidentale du second enfoncement dans la baie de Churbar. Godeim<sup>a</sup> est un promontoire ou cap très-uni au sommet, avec des rochers escarpés dans le voisinage de la mer: de ce lieu, on découvre Cælat ou Kalat, qui est un objet remarquable, et un peu en-deçà duquel se trouve l'embouchure de la rivière Tanka. Il convient d'observer que des promontoires de cette espèce invitent souvent la flotte Macédonienne à venir y jeter l'ancre: mais étoit-ce pour mesurer la côte avant de les doubler, ou pour tout autre motif? c'est ce que rien ne nous apprend.

KANATÉ.  
XXIX.<sup>e</sup> Station.  
13 Décembre.  
72.<sup>e</sup> jour.

Ce fleuve doit donc naturellement correspondre avec le Kanaté du Journal; et si Kalat eût été sur le Tanka, nous aurions pu croire que Kanat-é avoit quelque rapport avec ce lieu. Sept cent cinquante stades ou quarante-sept milles donnent, avec une exactitude presque rigoureuse, la distance depuis la pointe orientale de la baie de Churbar [Kanasida] jusqu'au Tanka; et comme nous ne voyons dans Arrien aucune circonstance qui empêche d'appliquer cette mesure à la navigation de deux jours, je considérerai Kanaté comme une station dont la position est déterminée avec certitude. J'ai déjà montré combien il y a d'affinité entre le Kanaté d'Arrien et le Kadé de Ptolémée, aussi-bien que le rapport

<sup>a</sup> Voyez le lieutenant Porter, pag. 9. Ce navigateur dit que Godeim paroît comme une île, jusqu'au moment où l'on en est très-

près; et d'Anville place une île ici: ne pourroit-ce pas être le Pola de Ptolémée? (N. de l'A.)

qui existe entre ces deux noms et Daké, le Danké ou Tanka, rivière placée en cet endroit. Ce rapport est prouvé par les copies de Ptolémée, lesquelles donnent indistinctement Daké<sup>a</sup> ou Kadé, ce qui ne forme pas une leçon différente, mais dérive uniquement de la variation de l'orthographe Orientale. Je ne puis assurer si le lecteur verra dans les observations que je lui sou mets ici, une preuve de l'identité des deux noms : quant à moi, je l'y trouve, cette preuve; et sur une côte aussi peu connue, c'est déjà gagner beaucoup que d'approcher des probabilités.

Kanaté n'est distingué dans le Journal par aucun caractère local qui lui soit particulier. Néarque se borne à dire que c'est une côte découverte : il parle aussi de quelques tranchées ou canaux peu profonds, qui peut-être avoient été creusés pour les besoins de l'agriculture et pour l'amélioration d'un sol naturellement aride. Porter appelle le Tanka une petite rivière; et les canaux artificiels<sup>b</sup> d'Arrien déposent aussi de l'existence d'une rivière. En effet, nous ne pourrions trouver de ces canaux ou tranchées dans quelque endroit que ce soit de la côte où il n'y auroit pas de rivière. Il seroit à désirer que celle-ci pût être identifiée avec quelqu'un des fleuves indiqués positivement par Otter. Le Nehenk est, de tous, celui avec lequel j'ai cherché à établir cette identité : mais Otter le fait arriver à une grande distance vers l'est; et d'Anville l'a remarqué comme moi. Son Kiour-kies est le plus voisin de la position de Tanka; mais il suppose une jonction du Kiour-kies avec le Kiour-kienk, et les conduit ainsi réunis jusqu'à Tiz. Il y a bien quelque motif de soupçonner que ces deux fleuves sont le même; car, dans la langue du pays, Kiour-kienk est la *rivière Salée*, et Kiour-kies la *rivière Salée de Kié*. Nous devons donc renoncer,

<sup>a</sup> Ptolémée, p. 157. Samy-Kadé, interprété, Samy-Daké, *Samy-Daka*; la rivière Samy-Dokhés, *Samy-Dakia*; et de même Hudson (Marciani Perip. pag. 22) emploie ces noms de Samy-Daké, Samy-

Kadé, Samy-Dokhés, faisant ainsi remarquer les variations de Ptolémée. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Διώρυγες βεγυΐαι, des tranchées artificielles. Arrien, p. 343. (N. de l'A.)

faute de renseignemens précis, à connoître le cours et la direction de ces fleuves dans l'intérieur des terres, et nous contenter des embouchures que nous trouvons le long de la côte. L'existence de celle du Tanka en cet endroit, est un fait incontestable; car c'est le Tanka-Banka <sup>a</sup> de Ressende. Les Portugais eurent jadis un fort à trois milles de l'embouchure du fleuve. Le lieutenant Porter, lorsqu'il visita le pays avec le commodore Robinson <sup>b</sup>, entendit parler des ruines de ce fort, ainsi que d'un bazar et d'anciens puits. De la Rochette, je ne sais trop sur quelle autorité, assigne à ce fleuve un cours d'une longue étendue dans l'intérieur des terres: mais, si nous pouvons en juger par le peu de largeur et de profondeur de son embouchure, nous croirons difficilement qu'il dépasse les montagnes au-delà desquelles l'astronome François le fait cependant arriver.

Le Journal ne donne point à penser que les équipages aient eu la permission de prendre terre à Kanaté: il n'y est pas fait mention non plus que les Macédoniens aient recueilli aucune espèce de provisions <sup>c</sup> dans le pays; motif suffisant, selon moi, pour conclure que la navigation fut activée avec plus d'ardeur que n'en suppose l'intervalle de temps que j'ai déterminé, et pour lequel il nous faudra admettre une durée convenable et qui s'accorde davantage avec la vraisemblance.

TROIS,  
TROISI.  
XXX.<sup>e</sup> Station.  
14 Décembre.  
73.<sup>e</sup> jour.

C'est en me fondant sur cette opinion, que je compte un autre jour pour le passage jusqu'à Trœsi. Dans le trajet, qui fut heureux, la flotte parcourut un espace de cinquante milles; en cet endroit enfin, on réussit à se procurer quelques provisions. Le pays offroit plusieurs villages de misérable apparence, que désertèrent leurs

<sup>a</sup> La rivière Blanche, de l'italien *Bianca*. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez le lieutenant Porter, pag. 9. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Il me paroît hors de doute que tous les grains propres à faire du pain étoient

entièrement consommés alors. Si les Macédoniens avoient encore à bord quelques moyens de subsistance, ce ne pouvoit être que la pâte faite de poisson qu'ils s'étoient procurée près de Kyisa. (N. de l'A.)



habitans à l'approche de la flotte ; mais on y trouva une petite quantité de blé avec des dattes sèches <sup>a</sup>. Ces dattes, et la chair de sept chameaux que les naturels n'avoient pas emportée dans leur fuite, fournirent aux Macédoniens une ressource ; et il ne falloit peut-être pas moins que l'affreuse détresse à laquelle ils se voyoient réduits, pour les déterminer à s'en accommoder. Je n'ai point eu occasion de m'assurer si les Grecs éprouvoient pour la chair de chameau une aversion plus particulière que celle qui, en général, est naturelle chez tout homme accoutumé à rebuter ce qu'il n'est pas dans l'usage de considérer comme une nourriture ; mais il me semble évident que Néarque a entendu donner, dans ce fait, la preuve d'une extrême famine, de cette disette horrible dont nous nous formons l'idée lorsqu'on nous parle de la chair de cheval mangée par les habitans d'une ville assiégée. Je ressens, toutefois, quelque douleur pour les braves compagnons avec lesquels je voyage depuis si long-temps, en n'apprenant pas ici qu'ils se soient nourris des tortues dont cette côte abonde. Porter nous dit qu'on trouve une quantité prodigieuse de tortues dans l'île d'Ashtola ; et Marcien a fixé dans le voisinage du lieu même où séjourne en ce moment la flotte, une tribu de *Chélonophages* ou mangeurs de tortues : mais les Grecs paroissent avoir considéré comme des sauvages ou des barbares les peuples qui vivoient uniquement de poisson, de tortues ou de chameaux ; et les noms dont ils se servoient pour désigner ces peuples, sont toujours employés, dans les écrits qu'ils nous ont laissés, comme des termes de mépris.

Je ne prétends pas que le lecteur tire aucune conclusion de la remarque que je vais lui soumettre ; mais je ne puis m'empêcher d'observer qu'il existe un rapport merveilleux entre cette découverte que fit ici Néarque des dattes dont il approvisionna la flotte,

<sup>a</sup> Παλάνοις ἐν φοινίκων. La langue Grecque, toute féconde qu'elle fût, ne paroît pas avoir fourni un terme propre pour désigner

ce fruit. C'est, littéralement, le gland du palmier. ( N. de l'A. )

et le langage suivant de Porter <sup>a</sup> : « Entre le Tanka et Mucksa, nous trouvâmes le pays le plus agréable que nous eussions encore vu jusqu'alors ; la plupart des vallées étoient couvertes de dattiers. » Si ce langage de Porter ne s'applique pas précisément au lieu où nous sommes, il donne au moins une idée générale de la côte.

Quel étoit le nom de cette station ? quelle position convient-il de lui assigner ? voilà des questions, selon moi, difficiles à résoudre ; car le mot, dans Arrien, s'offre sous une forme qui n'a rien de bien propre à nous en faire démêler le véritable sens. L'auteur Grec écrit *Troisin*. Si ce nom est au pluriel, nous restons dans une grande incertitude sur son origine. Gronovius incline à lire *Taoi*. Sous le rapport de la position, cette station correspond au Pasis de Marcien, que Ptolémée écrit Masis, Magis, Magida et Mazinda, et dont Marcien semble déterminer la situation auprès d'une rivière <sup>b</sup> qu'il nomme Sarus et Salarus. Mais ce dernier point est impossible à établir ; car le Magis de Ptolémée est placé trente-cinq milles à l'est de son fleuve Sarus. Il importe de remarquer ceci, par la raison que, dès-lors, je suis fondé à adopter le Magis de Ptolémée avant le cap que je prends pour Dagasira, et à conduire le Sarus de ce géographe vers l'ouest jusqu'à une crique marquée sur la carte du commodore Robinson, laquelle répond à l'Iskim de d'Anville, de la Rôchette et de Ressende <sup>c</sup>. Néarque s'accorde tellement avec Ptolémée quant à la position de Magis, qu'il ne parle d'aucune rivière à Trœsi. En rencontrant dans Otter le nom de Makichid donné par cet historien à un fleuve du Mekran, je crus avoir découvert le fil qui devoit me guider dans ce

<sup>a</sup> Voyez son Mémoire, p. 9. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Mon motif pour présumer cette intention de Marcien, est que ce géographe ne donne point de distance entre Pasis et le Salarus. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Son cours est fort mal tracé par tous ces auteurs. Ressende écrit *Isqui*. Isk, Esk et Usk sont des noms de rivières ou fleuves dans notre pays même, et tous ils signifient de l'eau. ( N. de l'A. )

labyrinthe d'obscurités. En effet, la corruption ou la variation du texte dans les trois auteurs auroit justifié toutes les manières de lire le nom indiqué par Arrien : mais si la position qu'Otter assigne au Makichid est exacte, cette rivière, étant fort avant vers l'est, ne peut avoir aucun rapport avec le Magida de Ptolémée.

Ces autorités diverses nous laissent, comme on le voit, dans un très-grand embarras. Je n'imagine d'autre moyen d'en sortir que de nous attacher aux distances d'Arrien. Ces distances, avec ce qu'il convient d'accorder pour l'excédant qui règne tout le long de la côte, me donnent le moyen de placer Trœsi en deçà du cap qui vient le premier à l'ouest du Tanka, et de déterminer ce même cap pour le Dagasira d'Arrien. J'expliquerai ci-après la raison de mon système à cet égard ; mais je vais d'abord conduire la flotte à Badis, et ensuite je reviendrai sur l'examen de la côte.

De Trœsi à Dagasira, la flotte avoit à parcourir un intervalle d'un peu moins de dix-neuf milles. Elle appareilla dès la pointe du jour<sup>a</sup> ; et comme c'est pour la première fois depuis que le pilote Hydrakès la dirige, il ne sera pas hors de propos d'observer que, si nous fixons le moment du départ entre six et sept heures du matin, la brise de terre dut souffler pendant une heure et même plus, et favoriser ainsi l'entrée de la flotte en pleine mer. La rapidité du trajet eut pour cause, ou l'avantage de cette brise, ou bien une autre circonstance qui se reproduit souvent, je veux dire, la vue d'un cap. A la vérité, celui-ci n'est pas indiqué par Arrien ; mais Dah-gesira<sup>b</sup> signifie l'extrémité d'une péninsule ou

DAGASIRA.  
XXXI.<sup>e</sup> Station.  
15 Décembre.  
74.<sup>e</sup> jour.

<sup>a</sup> Ὑπὸ τῆς ἑως. *Sub aurorâ*, avant le lever du soleil.

A chaque époque de la continuation du voyage depuis Mosarna, le Journal fait mention du départ de la flotte comme ayant eu lieu de nuit, ou bien il n'indique pas du tout le moment. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Je soumets toutes mes conjectures sur

les étymologies à ceux de mes lecteurs qui entendent la langue Orientale, ou qui ont visité la côte : mais j'ai déjà observé que Dahh ou Dahr pourroit bien signifier une *tête*, une *pointe*, et Bah ou Bahr, par opposition, la partie intérieure ou *baie*. J'ajouterai ici que Bahr veut dire une *mer*, comme Bahr-ein, par exemple, signifie les *deux*

promontoire, et il y a deux caps entre le Tanka et Mucksa. D'après la distance qui sépare Badis de Dagasira, je préfère de ces deux caps celui qui est le plus oriental. Un seul fait est remarqué ici dans le Journal; c'est la rencontre que firent les Macédoniens de quelques naturels du pays qui se trouvoient un peu écartés de leur tribu, et desquels il ne semble pas que Néarque ait obtenu aucune espèce de secours. Quelque indifférente que puisse paroître cette circonstance, toujours est-il vrai qu'elle nous fournit un tableau de l'état des naturels sur la côte, puisqu'elle prouve que leurs habitudes et leur manière de vivre sont les mêmes à vingt siècles d'intervalle. « Tout le long de la côte, dit le lieutenant Porter, vous rencontrez de loin en loin une famille qui possède quelques chèvres et quelques chameaux, et qui vit de leur lait <sup>a</sup>; » et à l'occasion de Mucksa, il ajoute : « Un petit nombre de naturels bien misérables habitent cette plage à-peu-près déserte, et se nourrissent des testacées qu'ils attrapent lorsque l'eau est basse; ils n'ont un peu de grain ou des dattes que dans la saison qui les donne. » Tels étoient les malheureux mortels que Néarque trouva sur cette côte. Gronovius est presque tenté de se fâcher contre lui, parce qu'il les honore du nom de Nomades (c'est-à-dire, de peuples pasteurs errans à la recherche de pâturages pour leurs troupeaux). Il persiste à les traiter de hordes vagabondes : mais les chameaux et les chèvres dont parle Porter semblent devoir donner de leurs mœurs et de leurs habitudes une opinion plus avantageuse. Sous un rapport seulement, il paroîtroit que leur misère n'a fait qu'augmenter : en effet, s'ils n'ont pas

*mers*; Bahr Nedsjef, la mer sèche, ou lac sec, à Meschid Ali. (Voyez Niebuhr.) Mais je ne dois pas omettre un autre sens donné à Bar dans la préface de Cosmas Indicopleustes, par Montfaucon, qui prétend que ce mot exprime un continent, comme dans Zangue-bar, Mala-bar, &c. En ce sens, Bargasira est littéralement *Κερσο-γινος*, une Chersonèse, comme Guzarate, Arraba et Guadel.

Cette opinion, toute contraire qu'elle est à mon propre système, me paroît bonne à examiner. Si elle ne nous donne pas la véritable étymologie, peut-être nous aideroit-elle à la découvrir. Voyez Montfaucon, N. Collec. Patrum, *Præf. IX*, Cosmas, pag. 132. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Voyez le lieutenant Porter, pag. 8. (N. de l'A.)

même la prévoyance de conserver les dattes, ils sont évidemment tombés au-dessous de la condition de leurs ancêtres. Strabon parle de dattes sèches; et, suivant toute vraisemblance, les fruits que Néarque parvint à se procurer lors de la station de la flotte à Trœsi, étoient aussi des fruits secs. Les habitans de ces parages sont appelés Brodies par le lieutenant Porter; mais Niebuhr les considère tous comme Belootches jusqu'au cap Jask<sup>a</sup>, et leur suppose un rapport avec les Arabes placés sur le côté opposé du golfe. Si l'existence de ce rapport pouvoit être établie, il ne seroit pas impossible dès lors de l'étendre d'un bout à l'autre du Mekran, et d'unir les Arabites de l'Arabie avec les Arabes d'Oman<sup>b</sup>. Il n'y auroit rien de déraisonnable non plus à prétendre que les noms Arabes des diverses parties de la côte, sont une preuve de ce même rapport. En effet, comme les Arabes furent les premiers navigateurs de l'océan Indien, de même aussi furent-ils plus en état qu'aucune autre nation de supporter les périls et les fatigues attachés à la vie du désert; et si l'amour de la rapine et du brigandage forme le principal trait du caractère des Arabes, il faut convenir qu'à cet égard les Arabites ou Belootches se sont montrés dignes, dans tous les siècles, de leur être unis par les liens du sang et de la parenté.

<sup>a</sup> Il y a un prince de Jask dont la romanesque histoire se lie à celle du règne d'Abbas II. Niebuhr dit que ce prince étoit un Balludsj. Voyez Tavernier. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ptolémée et Marcien parlent d'un Ommana situé à l'ouest de Pasis (voyez le Tableau de comparaison): et l'auteur du Périple le place à six jours de navigation à l'est du Golfe Persique (voyez Perip. Maris Erythraei, pag. 20, Hudson, Geog. minores). L'auteur fait mention du rapport de cet Ommana avec Kana en Arabie, et Barygaza dans l'Inde, pour lesquels il étoit une espèce d'entrepôt, de centre de com-

merce. La place n'existoit probablement pas au temps de Néarque; mais elle paroît avoir pris de la consistance à mesure que le commerce des Arabes s'est étendu vers l'est. Son nom même fait présumer que c'étoit une colonie d'Arabes, sortie d'Oman, province située immédiatement à l'ouest du golfe célèbre de tout temps par le génie commercial du peuple qui l'habite, et dans laquelle est renfermé Masqât, encore aujourd'hui la principale place de commerce des Arabes sur l'océan, et qui est le Moscha du Périple. Voyez la carte d'Oman par Niebuhr. (N. de l'A.)

L'extrême détresse où la flotte étoit réduite, et l'impossibilité reconnue de trouver à Dagasira les ressources nécessaires pour la soulager, déterminèrent Néarque à ordonner un prompt départ. On appareilla dès le soir même; et après avoir continué la route sans relâche toute cette nuit et le jour suivant, on arriva, au bout d'environ soixante-neuf milles de navigation, à un promontoire qui s'avançoit jusqu'à une assez grande distance en mer, et contre lequel un ressac d'une étendue considérable battoit avec violence.

UNPROMONTOIRE.  
XXXII.<sup>e</sup> Stat.

BADIS.  
XXXIII.<sup>e</sup> Stat.  
Deux jours.  
17 Décembre.  
76.<sup>e</sup> jour.

On n'osa ni approcher de ce promontoire, ni le doubler pendant l'obscurité de la nuit : en conséquence, on mit à l'ancre jusqu'au lendemain matin, et aussi près de la côte que le ressac put le permettre. Lorsque le jour eut paru, on tourna le cap; et l'on entra dans une baie où l'on trouva la ville de Badis, et où l'on éprouva enfin quelque adoucissement aux maux dont on avoit eu à souffrir sur cette côte déserte et sauvage. Ce promontoire forme la limite entre le pays des Ichtyophages et la Karmanie. A Badis, les Macédoniens se procurèrent du blé, des raisins, et des fruits de toute espèce, excepté l'olive; du reste, la ville étoit peuplée, et les habitans se montrèrent fort disposés à soulager les besoins de leurs nouveaux hôtes.

Maintenant que je viens de conduire nos intéressans amis en lieu de sûreté, je dois retourner à la côte pour en déterminer les distances. Le premier point que nous ayons à établir, c'est la position de Badis. Je place Badis au cap désigné sous le nom de Mucksa par Robinson et par Porter, et que nous reconnoissons à présent être le véritable cap Jask. Le nom est écrit Kan-Théatis, Kan-Tapis, Kan-Eatis et Kau-Ratis par Ptolémée et par Marcien; et si nous faisons précéder le Badis d'Arrien de l'initiale *Kan*, Badis aura dès-lors une ressemblance assez forte avec tous ces noms divers. Kau-Ratis <sup>a</sup>, par sa conformité avec les trois autres, est

<sup>a</sup> *Kavegíndos*, in Cod. H. Hudson, Marciani Per. p. 22. *Kaveáindos* dans le texte. (N. de l'A.)

nécessairement Kan - Ratis <sup>a</sup>; et sous la forme des lettres Grecques, la différence est si peu de chose, qu'on peut assurer, sans craindre de forcer trop la ressemblance, que Kan-Batis et Kan-Ratis sont le même. Maintenant, *Kan* marque un *fleuve* ou *rivière*; et *Ba-dis*, si mes conjectures sont fondées, indique une *baie*. Ces deux circonstances viennent à l'appui de mon raisonnement; car il existe une rivière à cinq milles de distance de ce cap, et cette même rivière est celle où je place le mouillage de la flotte à l'époque du 17 matin.

Les variations qu'on remarque dans l'orthographe du texte Grec, justifieroient de plus grandes libertés encore que celles que je me suis permises: et lorsqu'on réfléchit combien les noms naturels de quelque côte que ce soit, se diversifient sur nos cartes modernes, combien il est difficile de fixer sur le papier les sons étrangers que reçoit l'oreille; combien il est rare enfin que deux personnes expriment le même son par les mêmes lettres, on n'accusera point de licence extraordinaire les changemens que j'ai adoptés ici. Je ne prétends pas, au reste, donner à mes conjectures plus d'importance qu'elles n'en méritent; et si cette explication étoit entièrement dépourvue de moyens à l'appui, je la jugerois moi-même comme ne devant pas être d'un grand poids. Mais si on trouve au contraire, en dernière analyse, qu'elle s'accorde avec la nature de la côte, avec le meilleur calcul possible des distances, enfin avec la route générale de la flotte; les personnes même qui prisent le moins les secours de l'étymologie, seront forcées cependant de reconnoître qu'elle contribue pour sa part à former la masse de preuves dans une semblable discussion.

Pour parvenir à déterminer la position géographique de Badis,

<sup>a</sup> La différence, dans le Grec, entre *Kav-εανς* et *Kav-εανς*, est tellement légère, qu'il semble très-naturel que l'un soit pris pour l'autre. Je ne fais qu'un pas de plus, et je

lis dans Marcien, *Kav-εανς* pour *Kav-εανς*; ou, en lettres capitales, KAN-BATIS pour KAN-PATIS. (N. de l'A.)

il est nécessaire d'empiéter sur les limites de la Karmanie, et de chercher d'abord ce que c'est que le Karpella de Ptolémée. En effet, de même que d'Anville, en se persuadant qu'il y avoit identité entre Karpella et Badis, a embrouillé étrangement le calcul des historiens anciens, de même est-ce une circonstance coïncidente assez extraordinaire, que des cartes modernes et des navigateurs de nos jours aient varié pareillement dans la position qu'il convenoit d'assigner au cap Jask. Le fait est qu'en approchant du Golfe Persique on trouve deux caps placés à la distance d'environ vingt-sept milles l'un de l'autre, et dont le plus oriental est le cap Mucksa du commodore Robinson, du lieutenant Porter, &c; le plus occidental, le cap Jask de ces mêmes navigateurs. Voilà la cause de l'obscurité dont la question s'enveloppe à nos yeux, ainsi que de l'embarras dans lequel sa solution jette les géographes: car Mucksa est véritablement le cap Jask même; et le Jask de Robinson et de Porter, le cap Bombareck. C'est dans ce même Bombareck qu'il faut chercher le Karpella de Ptolémée; et, conséquemment, lorsque d'Anville transporte Badis jusqu'à ce point, il le place vingt-sept milles plus loin à l'ouest qu'il ne l'est en effet.

Je commencerai par établir les données de la géographie ancienne; je m'occuperai ensuite d'examiner l'erreur des modernes, et je produirai les raisons qui me déterminent à soutenir avec plus de confiance que je ne l'ai fait encore, que c'est réellement une erreur.

Ptolémée, dans ses tables, descend le Golfe Persique jusqu'à Karpella; ce qui me force de m'éloigner davantage encore de la province dont la position fait présentement l'objet de notre étude: mais en même temps j'y trouve une occasion de porter jusqu'à la démonstration les preuves de l'identité qui existe entre Karpella et Bombareck. Armozon est un cap situé en face de Mussendon sur la côte d'Arabie, où est la partie la plus étroite du détroit



à l'entrée du golfe. Entre Armozon et Karpella, sont deux éminences remarquables, l'une nommée Strongylus ou la montagne Ronde par Ptolémée, et l'autre, Karpella, de laquelle le promontoire tire son nom. La première de ces deux éminences est l'Elbourz moderne <sup>a</sup>; la seconde, le rocher Bombareck, qui communique son nom au cap Bombareck, comme jadis Karpella lui donnoit le sien. A la vérité, Strongylus n'est pas compté dans les tables, mais il se trouve au bas du calcul : toutefois, sa latitude marque la place qu'il doit occuper.

Armozon.....	23°	40'	0''
Strongylus.....	23	0	0
Karpella.....	22	30	0

Ces latitudes sont peu exactes <sup>b</sup>; mais peu importe : qu'elles soient établies avec précision ou qu'il y ait erreur dans leur calcul, elles prouvent toujours que Strongylus est entre les deux caps; et comme il n'y en a point un troisième, Karpella doit être nécessairement Bombareck. Le rocher Bombareck est à six ou sept milles au nord du cap qui porte son nom, et à plus de deux milles de la côte : mais comme la terre est basse, il en devient plus remarquable aux yeux des navigateurs, notamment à raison d'une ouverture ou brèche naturelle formée à son sommet; et lorsqu'on ne voit point la terre, on le prendroit pour une île. <sup>c</sup>

Maintenant, une observation très-singulière à faire, c'est que *Kar* <sup>d</sup> en Hébreu signifie *un trou au travers duquel on aperçoit la lumière*; et si je parvenois à trouver les moyens de constater le

<sup>a</sup> *Elbourz* signifie une tour de feu des Parsis. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Karpella gît réellement par 25° 42' 30" ou 25° 40' de latitude. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> C'est par suite d'une méprise semblable de la part de quelques marins, que d'Anville

se trouve avoir ici une île. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> קר, *Kar*. C'est aussi un trou ou fente pratiquée dans le couvercle d'une boîte pour y faire passer de l'argent. (N. de l'A.) Ce que nous nommons vulgairement une *tire-lire*. (N. du T.)

même sens pour ce mot en arabe, en persan ou en langue Pehlvi, je serois en état de prouver que *Pella* (l'autre partie du nom) peut se lier à trois racines Hébraïques <sup>a</sup>, qui toutes expriment la division ou la séparation. Cette signification s'appliqueroit-elle à l'ouverture ou fente du rocher même, ou bien à la formation des limites de la province, ou enfin à la division des deux mers? Voilà ce qui reste douteux pour nous : mais quel que soit le sens que nous adoptions, il aura pour effet d'établir identité entre Karpella et Bombareck.

Bombareck est écrit Combarick <sup>b</sup>, et, suivant Niebuhr, mieux encore Cohumbarick, qui veut dire *sable mou* <sup>c</sup>. Telle est effectivement la nature du sol depuis Mucksa tout autour de cet angle de la côte jusqu'à Elbourz <sup>d</sup>, avec une chaîne de montagnes à peu de distance dans l'intérieur des terres. Mucksa et Karpella sont l'un et l'autre des pointes de terre basses, dont la seconde n'est facile à distinguer d'une certaine distance que par le moyen du rocher qui lui donne conséquemment son propre nom. Si la position du Karpella de Ptolémée est déterminée d'une manière précise, je puis m'occuper de faire connoître les variations de nom qui existent dans les auteurs modernes à l'égard du cap Jask; car les opinions sont à-peu-près partagées également pour déterminer la position de ce cap, soit à Karpella, soit à Mucksa. Le lieutenant Porter nous dit que Mucksa a souvent été pris, et par erreur, pour le cap Jask; et le commodore Robinson, sur sa carte, donne ce nom de Mucksa au même cap que Porter : mais le capitaine

<sup>a</sup> פלא, פלה, *Pala, Palah*, coupé, séparé, divisé.

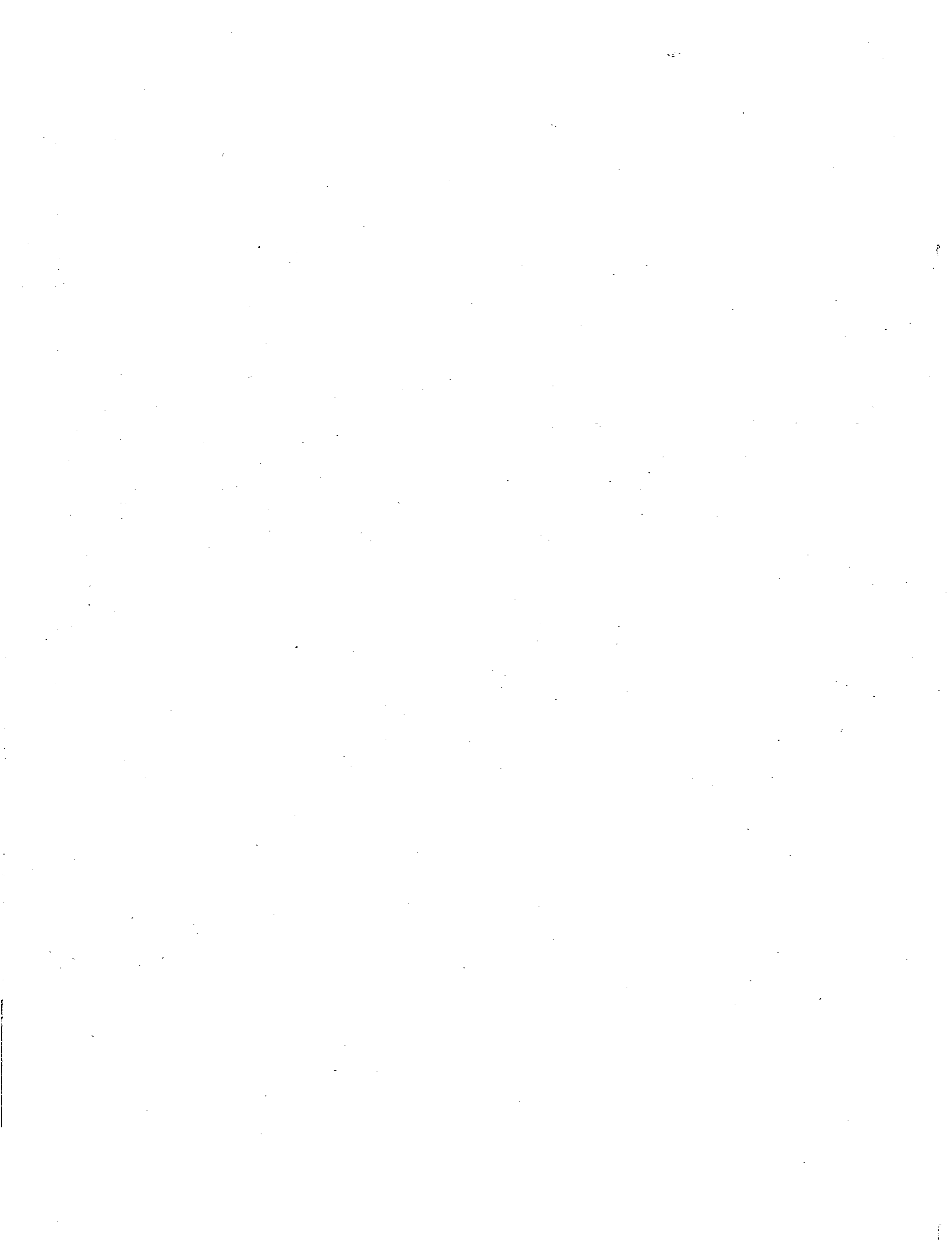
פלאג, *Palag*, qui s'applique à la division des pays ou à la formation de leurs limites. Voyez Parkhurst *in voce*. Tous ces noms doivent avoir pour lettres initiales le *Ph*. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Combarack, Gombarrat, Mumbarach, &c. (N. de l'A.)

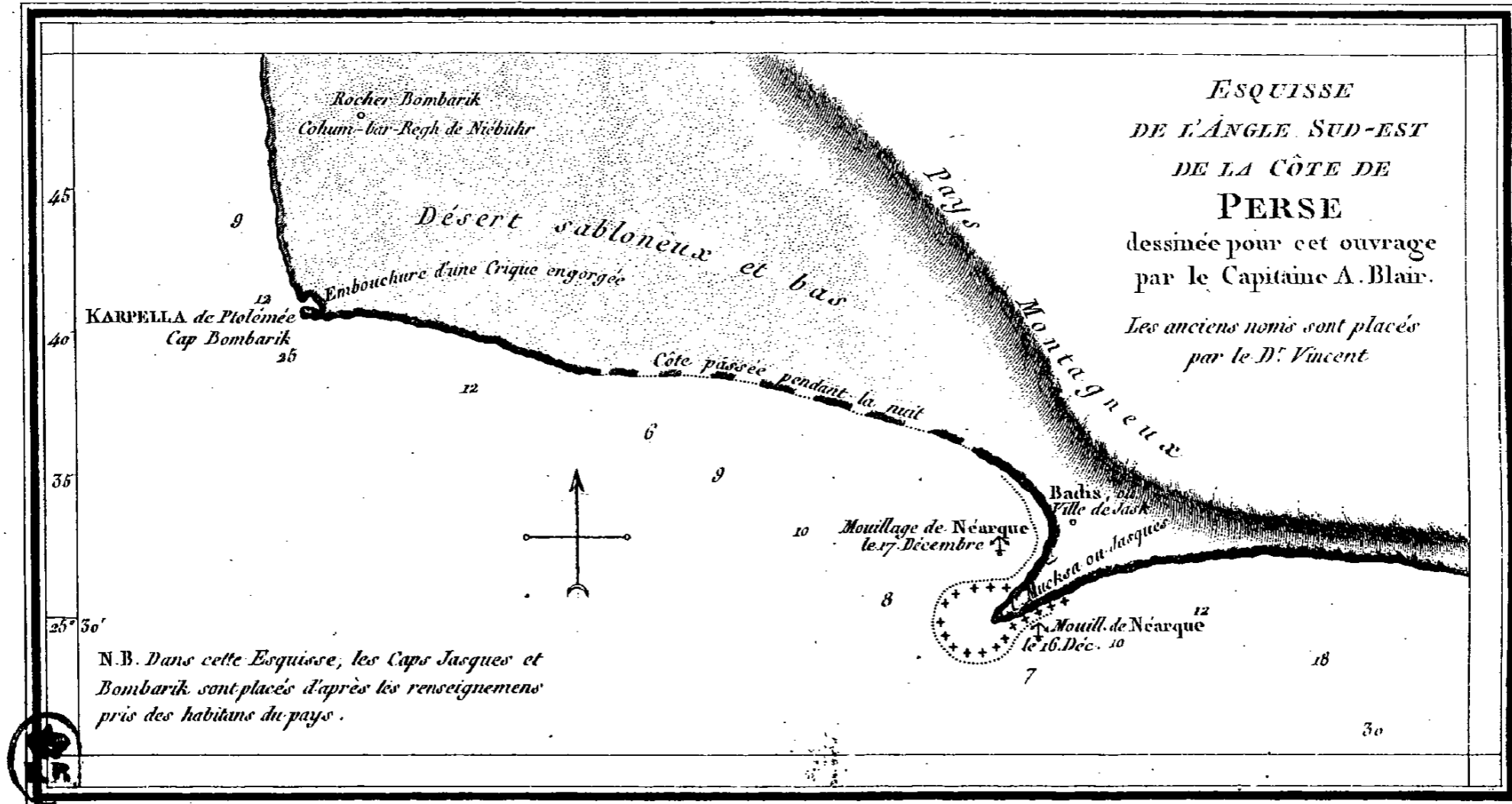
<sup>c</sup> Pietro della Valle se sert de l'expression *sable délié*.

*Rick*, ou plutôt *Regh*, entre, comme on le verra, dans la composition des noms Bunder-Regh, Regh-ian, &c. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Il y a plusieurs Elbourz, ou *montagnes rondes*, en Perse; une, entre autres, à Yezd. (N. de l'A.)



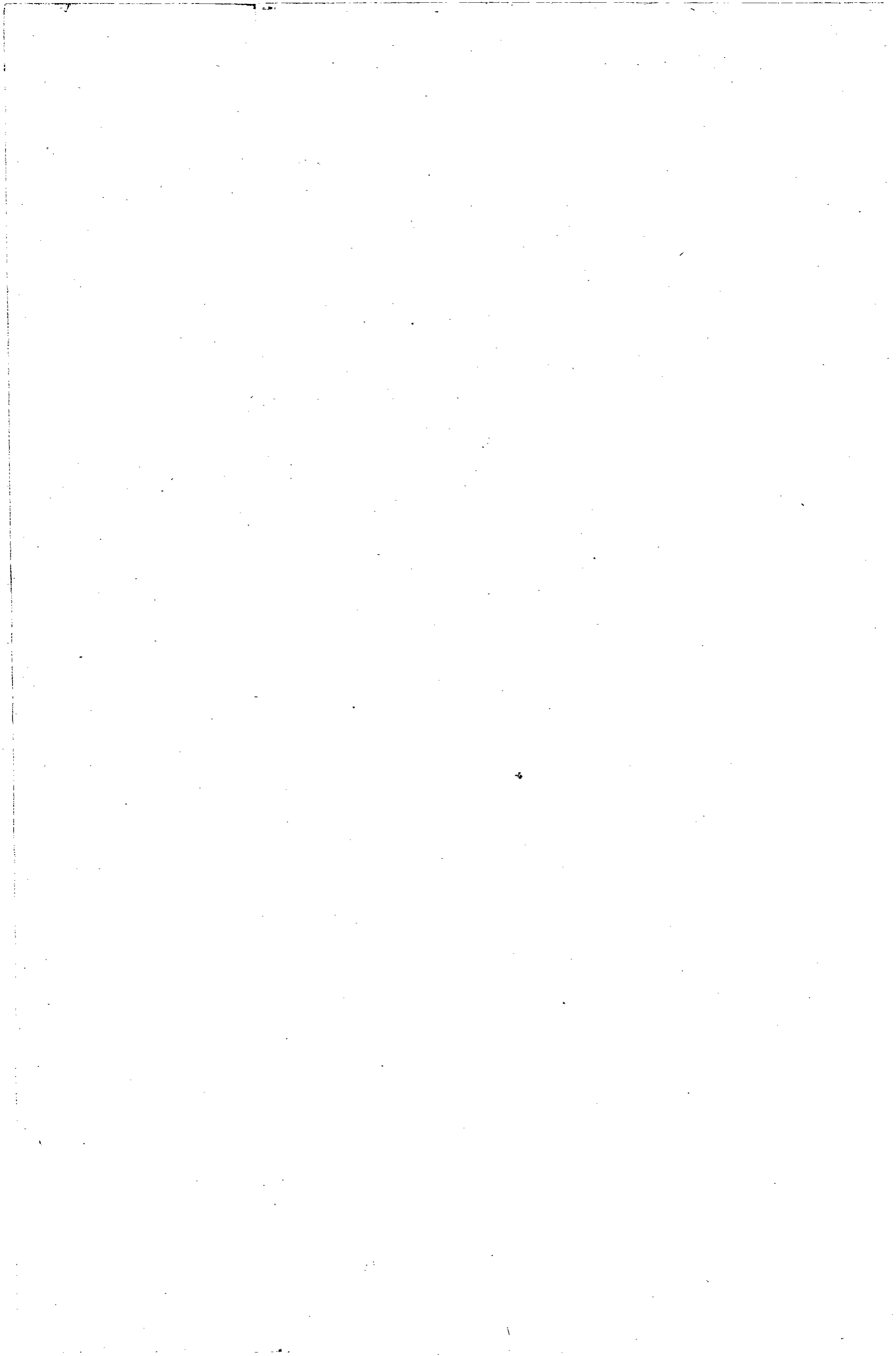
à mettre en regard de la page 288.



Gravé par P. F. Tardieu, Place de l'Estrapade, N° 18.

Publié à Londres en Janvier 1797. et à Paris l'an VIII<sup>e</sup> de la République.

J. Aubert sculpit.



Blair <sup>a</sup>, qui se trouvoit à bord de la même flotte, raconte qu'il alla sur la côte lors de l'arrivée à l'un et à l'autre cap, et que les naturels s'accordoient tous à nommer Jask le cap oriental, et Bombareck le cap occidental. Maintenant, je demande quel est le véritable nom d'un lieu quelconque, si ce n'est celui qu'il reçoit des naturels du pays même. Le capitaine Blair, dans les entretiens qu'il a bien voulu m'accorder, m'a donné sur cette côte une infinité de détails singulièrement curieux. Il n'a pas borné là les efforts de son zèle obligeant : d'après les matériaux qui sont en sa possession, et qu'il a recueillis sur le lieu même, cet officier, excellent navigateur, a dressé une carte topographique du pays, que j'ai fait graver, et que j'ai insérée dans mon ouvrage. Sur cette carte, son cap Jask est le promontoire oriental; son cap Bombareck, le promontoire occidental. Cutler et Pietro della Valle <sup>b</sup> favorisent l'un et l'autre le système du capitaine Blair à cet égard : leur autorité sera pareillement la mienne, quoique le système contraire soit mis en avant par des géographes dont l'opinion est aussi d'un très-grand poids.

La carte n.º II présente un plan de la baie formée par le cap oriental, d'après un manuscrit de Baffin et de Sommerson, conservé dans la bibliothèque de Bodley, et publié par Dalrymple. Dans ce plan, nous trouvons la ville de Jask, et une rivière placée

<sup>a</sup> Niebuhr, si je ne me trompe, s'accorde avec le capitaine Blair; car il assure que Kohum-bareck est à trois milles trois quarts (d'Allemagne) nord-ouest de Jask : mais rien n'est moins certain que cette assertion. Le texte de Niebuhr porte en effet, *à l'est vers le nord*. Je lis, moi, *à l'ouest vers le nord*, par la raison que le nord-est ne correspondroit à la position ni de l'un ni de l'autre Jask. Voyez Niebuhr, *tom. I.º p. 72*. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> « Nous doublâmes le cap qu'ils appellent en persan Combarick, c'est-à-dire, *sable*

*délié*; et la nuit suivante, nous laissâmes derrière nous la pointe de Giask. » Pietro della Valle, *tom. VI, pag. 251*.

Ce langage du voyageur Italien indique évidemment le même Combarick et le même Jask que le capitaine Blair; et le témoignage de Pietro della Valle est le meilleur que nous puissions avoir, attendu que cet auteur résidoit dans le voisinage d'Ormuz durant le siège qu'en firent les Persans, et qu'il parle souvent du mouillage de la flotte Angloise dans la rade de Jask. (N. de l'A.)

à cinq milles de distance du cap <sup>a</sup>, près de laquelle je présume que Néarque vint jeter l'ancre, et où la ville de Badis étoit peut-être située au temps de l'expédition. A la vérité, dans le plan dont il s'agit, le cap oriental n'est point désigné sous le nom de Jask; mais la baie y reçoit celui de rade de Jask : or la ville étant tout près, communique naturellement son nom à la baie et au cap les plus voisins, plutôt qu'à la pointe occidentale, qui est à vingt-sept milles de distance; c'est dans cette rade de Jask que la flotte Angloise jeta l'ancre en 1619, à l'époque où elle vint prêter le secours de ses forces aux Persans pour réduire Ormuz. Durant la mousson de nord-est, cette rade est aussi sûre que le meilleur port. Toutes ces circonstances réunies, et confirmées par les renseignemens que s'est procurés le capitaine Blair sur le lieu même, me paroissent devoir fixer d'une manière tellement précise les idées du lecteur sur la question, que désormais j'appellerai régulièrement Jask ou Badis la pointe orientale, et Bombareck ou Karpella le cap occidental.

L'erreur qu'a commise d'Anville en supposant identité entre Karpella et Badis, cette erreur, dis-je, prend sa source dans une autre méprise sur laquelle elle est en quelque sorte fondée. En effet, le géographe François lit dans la traduction d'Arrien, qu'il y avoit un rocher <sup>b</sup> sur cette pointe; et pour établir la prétendue

<sup>a</sup> « Au nord du cap Jask est une rivière, distante d'environ cinq milles. Tout bâtiment qui ne tire pas plus de dix ou onze pieds d'eau, peut aller y mouiller comme dans le meilleur port : elle est aussi sûre pour les vaisseaux qu'un chantier. » *Voyez le Pilote côtier de N. Cutler, Collection des Mémoires de Dalrymple, pag. 83. Dans la même collection, voyez J. Thornton, pag. 69. L'un et l'autre ont copié une note de Jean Hatch, maître du navire l'Abeille, laquelle est insérée dans le plan de Baffin. La rivière est marquée dans la copie de cette*

carte, gravée sous le n.º II, avec la ville de Jask au nord.

Je conjecture que Néarque jeta l'ancre près de l'embouchure de la rivière; et rien ne contrarie ni ne dément l'opinion qu'une ville a pu exister sur ce fleuve il y a deux mille ans. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> *Voyez son Mémoire, pag. 140.*

« Il parle d'un rocher escarpé sur cette côte : or la terre du cap est assez basse; mais l'anse qui lui succède, est terminée par un rocher blanc, fort près de terre, escarpé, plat sur le sommet, et qu'on prendroit de

identité entre Badis et Karpella, il s'écarte de six ou huit milles au nord pour rapprocher le rocher Bombareck du cap. Malheureusement pour ce système, le texte Grec ne dit rien *d'un rocher*; mais l'auteur emploie cette expression que j'interprète, moi, par *ressac* ou *brisant*<sup>a</sup>, et que, soutenu de l'autorité de Gronovius, je persiste à interpréter ainsi contre l'opinion de tous les traducteurs. Que le lecteur prenne la peine de consulter l'esquisse du capitaine Blair, il y remarquera, au cap Jask, des brisans à une grande distance en mer, mais pas un seul au cap Bombareck : et lorsqu'il sera bien assuré que ces brisans ont été marqués sur la carte dont est question, d'après les propres matériaux de cet officier, que conséquemment rien n'a été concerté pour rendre mon système plus vraisemblable, il pourra juger par lui-même de la fidélité d'Arrien; et comparant la description que l'historien Grec nous a donnée de cette côte, avec celle qu'en ont tracée les navigateurs modernes, il reconnoîtra jusqu'à quel point l'auteur ancien a poussé l'exactitude.

Ce ne sera pas sans plaisir que le lecteur consultera ce dessin du capitaine Blair, et qu'il le comparera avec le texte d'Arrien; qu'il remarquera l'angle droit du cap à Bombareck, et l'angle aigu de l'autre cap à Jask; qu'il verra Bombareck sans brisans, Jask, au contraire, tout environné de brisans, et cela jusqu'à une distance considérable en mer. Après ces diverses observations,

loin pour une forteresse : son nom est Bombareca. »

Dans cette courte description, je remarque quatre inexactitudes : 1.° il n'y a point de baie ou anse, mais seulement une crique ; 2.° le rocher ne termine point cette crique ; 3.° il n'est point *près de terre*, mais *sur terre* ; 4.° sa distance de Karpella, quoiqu'elle ne soit point déterminée ici, paroît l'en rapprocher beaucoup trop. Ajoutez à tout cela que le trait principal, le trait caractéristique du rocher Bombareck, je veux

dire l'ouverture naturelle qui existe au sommet, manque à cette description de d'Anville. Et tant d'erreurs, l'illustre géographe les a commises pour trouver un rocher sur le cap, lorsqu'il n'y en a réellement aucun, si ce n'est dans la traduction de Vulcanius; car il est bon d'observer que c'est Vulcanius seul qui parle *d'un rocher escarpé*, et non pas Arrien. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Πηχύν. Voyez *suprà* une explication très-détaillée sur ce mot. (N. de l'A.)



il ne lui restera plus qu'à se reporter au témoignage d'Arrien, témoignage réitéré par l'auteur Grec, et qu'il exprime dans les termes suivans : « La flotte, dit-il, ne mouilla point près de la côte ; mais elle se tint dans la haute mer, à cause du *ressac*, qui étoit d'une grande étendue. » Suit une digression relative aux naturels du pays, et à quelques circonstances générales du voyage, après laquelle l'historien reprend sa narration avec des détails de la même nature : « Aussitôt que la flotte eut atteint la limite qui sépare la Karmanie de la côte des Ichthyophages, elle jeta l'ancre à une certaine distance de la côte, attendu qu'un *ressac*<sup>a</sup> portoit tout le long de cette côte avec une singulière violence, et s'étendoit très-loin en mer. » Tel est (aussi fidèlement qu'il m'est possible de le rendre) le propre langage d'Arrien. Maintenant, un simple coup d'œil jeté sur le cap à Jask, dans l'esquisse du capitaine Blair, paroît suffire pour résoudre la question d'une manière incontestable. L'étendue du ressac donne naturellement à présumer quelle est celle de la saillie de l'angle ; et si l'étendue n'est pas le trait caractéristique du cap Jask par opposition à Bombareck, il n'y a d'exactitude ni dans le plan

<sup>a</sup> C'est ainsi que je rends *παρετέτατο*.

*Ορμίζονται δὲ ἕως τῆς γῆς ῥιχίν γὰρ ἦν ἐπὶ πολλὸν ἀνέχουσα, ἀλλὰ μετέωρον ἐπ' ἀγκυρέωσιν,* page 344.

*Neque verò ad terram appulerunt, erant enim frequentes ad littus scopuli; sed jactis in salo anchoris substiterunt.*

*Ὡς δὲ ἐς τὴν Καρμανίην ἀπὸ τῶν Ἰχθυοφάγων κατῆγεν ὁ Στρατὴς, ἐνταῦθα ἵνα πρῶτον τῆς Καρμανίης ὠρμίσαντο, ἐπ' ἀγκυρέων ἐσάλευσαν, ὅτι ῥιχίη παρετέτατο ἐς τὸ πέρατος τριηλίμ, page 347.*

*Postquàm verò ex Ichthyophagis in Karmaniam perventum est, primum anchoris in salo iactis constiterunt, quòd aspera in mare petra porrecta esset.*

Cette interprétation de *ῥιχίη* par *scopuli*

et *petra*, est la cause même de l'erreur dans laquelle tomba d'Anville. Il cherche un rocher là où il n'y en a aucun, jusqu'à ce qu'il se soit écarté de huit milles pour le trouver ; et alors ce rocher n'est point situé en mer, mais sur une plaine sablonneuse, à la distance d'environ trois milles de la côte.

Je rends le mot Grec *ῥιχίη* par *ressac*, et il ne peut y avoir une erreur bien grande dans cette manière de l'entendre. C'est, en effet, soit le ressac lui-même, je veux dire, la houle produite par la compression des eaux de la mer, soit le bas-fond ou les brisans contre lesquels le ressac vient battre avec violence. (N. de l'A.)

de Baffin, ni dans l'esquisse de Blair. Ajoutez des brisans à cette saillie de l'angle, et la description est complètement fidèle : mais nous pouvons faire un pas de plus ; car l'auteur Grec dit en termes formels, qu'à partir de ce cap la flotte cessa de se diriger à l'ouest, mais qu'elle tint la route nord-ouest. Appliqué au cap Jask, ce langage est juste ; il ne l'est pas, rapporté au cap Bombareck. En effet, de Bombareck, la direction de la flotte eût été tout-à-fait nord. Écoutons sur cette matière un de nos auteurs modernes. Cutler, dans son *Pilote côtier*, détermine, pour Jask et Bombareck, les mêmes points que le capitaine Blair, et il assure <sup>a</sup> que « de Guadel à Jask, la côte gît ouest quart nord et est quart sud, mais que de la pointe de Jask à la pointe basse de Bombareck, la direction est nord-ouest. »

Telles sont les données sur lesquelles je me fonde pour oser affirmer que d'Anville est tombé dans une erreur au commencement de son discours. Toutefois, c'est une erreur qui provient, non d'un défaut de recherches suffisantes ou d'un manque de discernement, mais bien de l'inexactitude même des matériaux sur lesquels le géographe François avoit à travailler, et de cet excès de confiance trop commun chez la plupart de ses compatriotes, qui s'en rapportent aveuglément à des traducteurs au lieu de consulter le texte original. L'attention particulière avec laquelle j'occupe le lecteur de cette station de Badis, ne sera pas considérée comme superflue, si l'on songe que le résultat de mes raisonnemens est de rendre la géographie d'Arrien concordante avec celle de Ptolémée, et de fixer d'une manière précise la limite de la Karmanie. Les navigateurs modernes ne seront pas fâchés non plus d'avoir l'exacte position du cap Jask, position invariablement déterminée par le capitaine Blair, si les renseignemens obtenus des naturels

<sup>a</sup> Pages 69 et 70, dans la Collection de Dalrymple.

Cet auteur écrit ainsi les noms, Jacques et Combarick. (N. de l'A.)

eux-mêmes doivent être regardés comme les meilleurs. Pour moi, en particulier, c'est une satisfaction très-grande que d'avoir vu mes doutes personnels éclaircis. En effet, j'avois pris dans l'origine Mucksa pour Badis : ensuite, et par déférence pour d'Anville, je m'étois décidé à changer cet arrangement. Aujourd'hui je reviens à ma première opinion <sup>a</sup>, d'après l'autorité du capitaine Blair; et je n'imagine aucune circonstance qui paroisse la contrarier, si ce n'est celle-ci, savoir, qu'il existe une légère ressemblance entre les noms de Badis et de Bareck. Le degré de précision auquel nous avons atteint par ces recherches, me mettra en état de présenter des idées assez probables à l'égard de deux stations qui précèdent celle-ci, et sur lesquelles j'avois passé légèrement et à la hâte; car Dagasira se trouve, au moyen des distances d'Arrien <sup>b</sup>, correspondre avec le premier cap à l'ouest du Tanka, et Trœsi doit être placé naturellement à la distance d'environ dix-huit ou vingt milles est de Dagasira. Ma première distribution des stations depuis Kyiza avoit été très-différente; mais les distances sont plus exactes par le résultat de la supposition actuelle, qui est fondée sur les renseignements d'Otter comparé avec Ptolémée, et qui offre, en dernière analyse, autant de précision qu'on peut en attendre d'un système topographique sur une partie de pays quelconque qu'enveloppe la plus profonde obscurité. Trœsi est le seul lieu sur la position duquel j'ai quelque raison de conserver des doutes; et la corruption du texte ne permet pas d'espérer que des recherches à cet égard puissent être aucunement fructueuses. J'aurois bien transporté cette station, soit au Masis de Ptolémée, soit au Salarus de Marcien, à l'endroit où une rivière se trouve marquée encore aujourd'hui par le commodore Robinson, si le cap ne se trouvoit placé de manière à nous embarrasser; mais je ne puis guère

<sup>a</sup> A raison de cette variation même, j'ai revu et écrit trois fois cette partie de mon travail. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Onze cents stades, à-peu-près soixante-neuf milles. (N. de l'A.)

déterminer une position exacte que d'après l'ordre même établi par Arrien. Je dois dire la même chose du Rhogana et de l'Ommana de Ptolémée. A la vérité, le Journal ne nous parle ni de l'un ni de l'autre : toutefois, j'aurois désiré leur assigner une position, quoiqu'il ne soit pas facile d'en découvrir une, si ce n'est qu'on les suppose placés entre les deux caps à l'est de Tanka; et alors l'Agris<sup>a</sup> de Ptolémée contrarie l'arrangement.

Je n'ajouterai plus qu'une seule observation, qui me semble confirmer l'arrangement que j'ai adopté; et je sou mets le tout au jugement de mes lecteurs. La voici : les rivières indiquées par les

<sup>a</sup> L'Agris de Ptolémée, ainsi que nous l'apprend Hudson, est écrit *Agrisa* par l'ancien interprète ou traducteur de cet auteur; et dans Marcien, il se présente à nous sous ce même nom d'*Agrisa*. Dans le Tableau de comparaison entre Arrien, Ptolémée et Marcien, que j'ai mis sous les yeux du lecteur, j'ai hasardé d'en former le mot *Agarisa*, et de transposer alors les syllabes, de manière à en tirer *Agasira* ou *Dagasira*. Si le lecteur doutoit de la convenance de ces transpositions, je lui observerois que la corruption de nom n'existe pas simplement dans les langues Européennes, mais qu'elle se trouve encore dans le langage Oriental. Gezira est une ville de quelque importance, située sur le Tigre, près de Merdin : elle est nommée ainsi parce qu'elle est entourée de trois côtés par le fleuve. Le docteur Howel, qui vint par cette route de Basra à Constantinople, dit que les *naturels* du pays l'appellent *Jessera* ou *Geraza*. (Voy. son Journal, 1788, pag. 79.) Si ce voyageur avoit écrit les deux mots comme il auroit dû le faire, avec les mêmes lettres transposées, nous aurions eu d'après les naturels mêmes la transposition que je cherche à établir : *Gerisa*, *Gesira*, *Jessura*, *Jerussa*. Les erreurs qui proviennent de la manière d'entendre les

sons, de la manière de les écrire, et de leur prononciation, sont incalculables, indépendamment de celles qu'occasionne l'ignorance. A cet égard, je puis communiquer aux lecteurs deux faits qui l'amuseront un moment. Le traducteur Anglois des Voyages de Bernier fait dire au médecin François, qu'il reçut un accueil très-hospitalier de la part des Anglois à Calcutta; que ceux-ci le régalerent d'une excellente liqueur appelée *bouleponge*. Ce traducteur ne s'avisait jamais d'imaginer que ses compatriotes eussent fait en cette circonstance un *bol de punch*!

Pietro della Valle me fournit le second exemple d'une erreur semblable. Son traducteur François dit que le voyageur s'embarqua à Gomeroon sur un vaisseau Anglois appelé le *Vubali*. Ce mot étrange n'est autre chose que le *whale* des Anglois, qui signifie baleine. Mais l'écrivain François, n'ayant point de *w* dans sa langue, a mis deux *u* de suite, ou plutôt, a écrit *vu*; ensuite, il a changé l'*h* Italienne en *b*; et c'est ainsi que *whale* est devenu *vubali*. On ridiculise souvent les étymologistes; aussi réclamé-je beaucoup d'indulgence de la part du lecteur pour les solutions que je lui donne de ces sortes de difficultés. (N. de l'A.)

auteurs anciens que j'ai pris pour guides, se trouvent toutes sur les cartes de nos géographes modernes. Si donc une position particulière est inexacte, l'esquisse générale n'en demeure pas moins fidèle; et de la comparaison, il résultera que *Kan* est équivalent à *Kienk*, et que l'un et l'autre nom marquent incontestablement une rivière.

Kan-driakès.....	Le Kié-kienk, entre Guttar et Churbar.
Kana-disa.....	La rivière à Tiz.
Kana-Té.....	Le Tanka.
Sarus.....	Le Misqui ou Ikin.
Kan-Ratis ou Batis....	La rivière à Badis ou Jask.

Arrien, Marcien et Ptolémée font mention de ces cinq fleuves. Les cartes modernes ne nous offrent non plus que cinq rivières, dont quatre portent dans leur nom la syllabe *Kan*. Y auroit-il une extravagance ridicule à prétendre que c'est là une preuve poussée jusqu'à l'évidence?

A Badis <sup>a</sup> est la limite entre la Karmanie et la côte déserte des Ichtyophages. C'est aussi à cette limite que je dois m'arrêter pour considérer quel est, en somme, le total des distances partielles d'Arrien, et pour comparer ce résultat avec l'exacte étendue de la côte. Ce travail, il est vrai, se trouve abrégé au moyen du tableau que j'ai déjà dressé des distances depuis Mosarna, et qui comprend sept mille quatre cents stades sur les dix mille qui forment le total d'Arrien entre Malana et Badis: mais ce total, comme beaucoup d'autres, diffère d'avec les mesures partielles qui le composent; car

<sup>a</sup> Après avoir conjecturé que la syllabe *ba*, jointe à un nom, marque une *baie*, ou cette partie d'un cap qui joint au continent, je ne dois pas élever une nouvelle supposition qui contrarie la première. Je ne puis toutefois me dispenser d'observer ici que

*badh* en hébreu signifie une limite ou une frontière. Quant à l'affinité qui existe entre les mots Hébreux, Arabes ou Persans, voyez les questions proposées par Michaelis, &c. à Niebuhr et ses compagnons, dans le 1.<sup>er</sup> vol. de l'Arabie. (N. de l'A.)

le calcul des stades depuis Malana jusqu'à Mosarna, est, ainsi qu'il suit :

De Malana à Bagasira . . . . .	600 stades.
à Kolta . . . . .	200.
à Kalama . . . . .	600.
à Kysa . . . . .	200.
à Mosarna . . . . .	150. ( Rook <sup>a</sup> compte 400. )
	1750.
Ajoutez . . .	250 d'après Rook.
	2000.
	7400.
	9400.

A ce total, Rook ajoute six cents stades <sup>b</sup> pour une distance omise entre Kanasida et Kanaté, de manière à compléter ainsi les dix mille stades d'Arrien. J'ai laissé de côté ces six cents stades, de peur que le calcul ne fût trop fort sur cette partie de la côte ; et j'ai compris toute la navigation de deux jours dans les sept cent cinquante stades jusqu'à Kanaté. Toutefois, nous ne gagnons rien à cela ; car, bien que ce calcul facilite la mesure de la côte, toujours ne s'accorde-t-il pas avec le total. Une circonstance assez digne de remarque, c'est que la mesure de toute l'étendue de la côte, donnée par Strabon <sup>c</sup>, est précisément le résultat des distances que compte Arrien depuis Mosarna, sept mille quatre cents stades : et comme Marcien et Ptolémée reculent les limites de la Karmanie jusqu'à Mosarna, si j'eusse trouvé le même nombre dans Marcien, j'en aurois conclu que Strabon avoit été induit en erreur

<sup>a</sup> L'addition de Rook est juste ; car une étendue de cent cinquante stades est assignée au seul cap. Mais j'observe que par-tout où se trouve marqué un cap, sans qu'aucune distance soit donnée ensuite, la flotte paroît avoir jeté l'ancre aussitôt qu'elle l'avoit doublé. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Le texte de cet auteur porte *neuf cents* ; mais c'est une erreur d'impression. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Gronovius révoque en doute l'exactitude du total de Strabon, tel que l'a établi cet auteur. (N. de l'A.)

par quelque limite de la même nature ; mais le total de Marcien depuis Badis jusqu'à Mosarna, est de quatre mille six cents stades, et depuis Karpella, de mille stades de plus. Je donnerai aussi maintenant la raison pour laquelle, suivant moi, Marcien a calculé d'après un stade différent ; mais observons d'abord que,

10,000 stades ( total d'Arrien ) produisent . . . . .	625 milles Anglois ;
Les 7,000 stades de Strabon . . . . .	462 $\frac{1}{2}$ ;
La carte du commodore Robinson . . . . .	480. *

De sorte que l'excédant, sur toute l'étendue de la côte, d'après le calcul d'Arrien, est de cent quarante-cinq milles, et que Strabon approche beaucoup plus de la vérité. On ne peut expliquer cet excédant d'Arrien par les sinuosités de la côte ; car aucune côte d'une même étendue ne présente moins de rentrées : mais si l'excédant ne sauroit être justifié, il justifie lui-même le système que j'ai adopté tout le long de cette côte des Ichtyophages, et qui consistoit à abrégé les distances d'Arrien par-tout où la nature de la navigation et le caractère local de la côte l'exigeoient. Il ne seroit pas juste de supposer que Néarque ait eu le dessein d'allonger cette navigation, pour qu'on s'en exagérât les difficultés ou les dangers ; mais l'extrême détresse et la famine, ainsi que me l'ont assuré plusieurs marins, font paroître toute espèce de trajet beaucoup plus long qu'il ne l'est réellement : et lorsque la flotte, sous la direction d'Hydrakès [ou Hydriacès], se tint à une plus grande distance de la terre qu'il ne lui étoit encore arrivé sous des pilotes Grecs, on peut présumer que les distances furent prises moins exactement, ou

\* Correspondans avec le même nombre établi dans le livre I, article du stade. Nous avons remarqué dans cet article une erreur provenant de la diminution d'un degré de longitude, en latitude 25° ; et ici, nous en avons une seconde à reconnoître. En effet, j'avois pris la première distance à Karpella,

à vingt-sept milles ouest de Jask, par la raison que j'ignorois alors la distinction réelle qu'il convient de faire entre ces caps. Il y auroit bien ici de quoi prolonger cette discussion ; mais je n'ai déjà insisté que trop sur ces détails minutieux. ( N. de l'A. )

bien que les Macédoniens les supposèrent plus fortes qu'elles ne l'étoient en effet. Marcien, dans la préface de son ouvrage, a complètement établi la difficulté de se procurer des calculs de distances justes et précis, par le moyen des itinéraires ou des journaux. Dans les uns, c'est la ligne droite qu'on prend pour mesurer une côte; dans les autres, on se règle sur les détours qu'elle forme: dans tous, on exagère son étendue réelle. Nous sommes donc autorisés à croire que la relation dont l'objet nous occupe ici, n'est point exempte du même défaut; et cela ne paroîtra point extraordinaire aux lecteurs qui savent que, jusque dans le dernier siècle, la longueur de la Méditerranée a été estimée d'après les longitudes de Ptolémée, et que c'est à l'époque du règne de Louis XIV seulement, qu'au moyen d'observations faites on reconnut qu'il falloit la diminuer de près de vingt-cinq degrés.<sup>a</sup>

Que les mesures de Ptolémée soient trop fortes en général, c'est un fait assez connu pour n'avoir pas besoin de commentaire: mais l'effet de l'excédant dont il s'agit sur cette côte, nous donne, pour expliquer les évaluations de Marcien, un principe qui n'a jamais été remarqué jusqu'ici par les géographes. Ptolémée place Karpella par  $94^{\circ}$  de longitude<sup>b</sup>, et Mosarna par  $103^{\circ} 15'$ : la différence est conséquemment de  $9^{\circ} 15'$ ; et pour le même

<sup>a</sup> La carte de Mercator donne à la Méditerranée près de soixante-cinq degrés de longitude; celle de d'Anville, un peu plus de quarante.

La longitude de Scanderoon [Alexandrie], et celle de Constantinople, furent déterminées vers l'an 1693, par de Chazelles, envoyé à cet effet dans le Levant par le roi de France. Ce fut environ vers l'année 1720 que des astronomes François dressèrent le méridien de Paris, jusqu'au détroit de Gibraltar. Il reste encore quelque doute, relativement à la distance entre Gibraltar et Alger.

Voyez la Naissance et les Progrès de la Géographie, par Blair, p. 154. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> En latitude, par 25 degrés; ce qui est le terme moyen de la direction qu'a tenue la flotte. Un degré de longitude ne contient réellement que cinquante-quatre milles géographiques et demi. On pourroit fonder sur cette base quelques nouvelles recherches: mais notre objet, ici, est seulement d'obtenir un résultat général; et le raisonnement, autant que j'en puis juger, est concluant. Je le soumets toutefois, et avec une grande déférence, aux géomètres consommés dans leur science. (N. de l'A.)



intervalle, Marcien compte cinq mille six cents stades, ce qui porte son estime à six cent vingt-deux stades pour un degré de longitude de Ptolémée. Rappelons-nous maintenant le calcul commun des Grecs, de six cent vingt stades au degré <sup>a</sup>; et nous reconnoissons à l'instant même, que le stade de Marcien est l'Olympique de huit au mille Romain, et non celui d'Arrien, qui est de près de quinze stades à la même mesure. Il est donc évident que Marcien, comme copiste de Ptolémée, a pris les degrés de ce géographe pour une mesure régulatrice, et établi ses propres distances d'après ce calcul de six cent vingt stades au degré. Maintenant, pour appliquer cette estime à la distance dont il est question, prenons de suite les mesures entre Mosarna et Badis. Les stades d'Arrien sont au nombre de sept mille quatre cents pour cet intervalle, et ceux de Marcien, de quatre mille six cents : mais comme les stades d'Arrien sont de quinze au mille Romain, ils produisent quatre cent quatre-vingt-douze <sup>b</sup> de ces milles; et comme ceux de Marcien sont de huit à la même mesure, ils donnent cinq cent soixante-quinze milles Romains. Ainsi donc, d'après cette explication, il reste évident que l'estime des distances de la côte par Marcien est plus forte que le calcul établi par Arrien; et en recommençant l'épreuve sur toute l'étendue qui sépare Karpella de l'Indus, j'ai eu la satisfaction de trouver que le résultat étoit à-peu-près le même.

Par cette méthode, si je ne puis concilier le calcul d'Arrien avec l'exacte vérité, j'explique du moins l'erreur de cet historien, et je démontre qu'il ne s'est pas trompé aussi grossièrement que d'autres géographes anciens. Même dans cette erreur, je découvre des moyens d'éclaircir quelques obscurités de la relation d'Arrien; car il n'y a guère d'autre objection à faire contre la position des

<sup>a</sup> D'Anv. compte six cents st., et Gossellin sept cents, pour un degré d'un grand cercle. L'estime ordinaire et adoptée communément, est six cent vingt stades. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Égale à quatre cent soixante-deux milles Anglois. Il n'est point tenu compte des fractions. (N. de l'A.)

stations diverses dans l'ordre où elles se présentent, que le défaut de concordance des distances. Dans le fait, ce défaut de concordance ne porte que sur une seule station à l'égard de laquelle nous sommes assez fondés à conserver quelques doutes, je veux dire Trœsi. Si nous transportons Trœsi au Sarus, la position de Dagasira doit être déterminée au second cap à l'ouest du Tanka, au lieu de l'être au premier; et cette supposition prend autant sur les distances entre ce second cap et Badis, que la supposition contraire usurpe sur la distance entre le Tanka et le premier cap. N'ayant travaillé, comme je l'ai fait, qu'à l'aide d'un nombre très-borné de matériaux, j'ose espérer que le lecteur inclinera plutôt à me tenir compte de ce mérite, attendu l'utilité qui en résultera, qu'à jeter sur moi le blâme de l'obscurité dont la matière reste encore enveloppée<sup>a</sup>. D'ailleurs, cette obscurité est commune, plus ou moins, à toutes les mesures nautiques; et si des navigateurs modernes, avec le secours d'instrumens au moyen desquels on divise jusqu'à une seconde, diffèrent cependant entre eux dans leurs observations, combien ce défaut de concordance doit-il paroître naturel chez les anciens, qui n'eurent, à proprement parler, que *l'œil et la main* pour se diriger, et qui, par conséquent, ne purent tirer leurs inductions les plus heureuses, leurs meilleurs raisonnemens, que de simples conjectures!

L'intervalle de temps employé sur la côte des Ichtyophages est de vingt-deux jours, suivant le calcul établi en marge; ce qui réduit la navigation de chaque jour à un nombre moyen de vingt-deux milles sur la mesure réelle, et de vingt-neuf sur les mesures d'Arrien. L'évaluation de temps peut être rectifiée à l'époque où la flotte obtint une communication avec l'armée de terre dans la Karmanie. Ainsi donc, la supposition d'un jour que j'ai compté pour

<sup>a</sup> Φημί δὲ ἔτι ἐν ἅπασιν τῆς θαλάσσης μέρεσι  
 ῥάδιον εἶναι πῶν σταδίων ἀειθμὸν πρὸς τὸ ἀκε-  
 σέστατον ἀνευρεῖν. « Ce n'est point chose facile  
 que de déterminer avec exactitude, sur

aucune côte, le nombre de stades pour  
 chaque distance. » Marcien d'Héraclée,  
 pag. 5. (N. de l'A.)

quelques distances particulières en certaines occasions où le Journal n'étoit pas sans obscurité, cette supposition, dis-je, ne peut compromettre essentiellement l'exactitude du calcul. Comme la flotte naviguoit sous la direction d'un pilote, et avec l'avantage de la mousson favorable, j'ai peut-être supposé un plus grand nombre de jours qu'il n'étoit nécessaire, et donné moins d'étendue qu'il ne falloit à la navigation de chaque jour dans le nombre de milles que j'ai pris pour terme moyen de cette même navigation : mais il existe une donnée pour corriger le calcul établi ; elle sera fournie au lecteur, à l'époque de l'arrivée de la flotte sur l'Anamis.

Les mœurs des misérables habitans de la côte se trouvent décrites, de temps à autre, dans le Journal, lorsque l'occasion s'en présente : mais Néarque insiste plus particulièrement sur quelques détails, qui, à raison de leur conformité avec ceux recueillis par les voyageurs modernes, méritent toute notre attention. La nourriture ordinaire de ces naturels est le poisson, comme le donne à entendre leur nom d'*Ichthyophages* [ Mangeurs de poisson ] : mais pourquoi cette circonstance a-t-elle été un motif de les indiquer comme une tribu séparée des Gédrosiens ? c'est ce que je ne devine pas. Ptolémée considère toute cette côte, absolument jusqu'à Mosarna, comme étant la Karmanie ; et quant à la question de savoir si la Gédrosie est une partie de cette province, ou forme une province elle-même, c'est ce qui ne nous importe guère : mais la côte doit avoir reçu de Néarque même le nom que Néarque lui donne ; car ce nom est Grec, et l'amiral de la flotte d'Alexandre est le premier Grec qui ait été à la reconnaissance de la côte. Il se peut aussi que ce soit une traduction d'un nom de la langue naturelle ; car on sait que les Grecs se complaisoient dans les traductions de ce genre, quelquefois au grand préjudice de la géographie <sup>a</sup>.

<sup>a</sup> Héliopolis en Syrie, Politimétus, fleuve de la Sogdiane, Hécatompylon dans le pays des Parthes, &c. sont autant d'exemples qui

prouvent combien l'usage dont je parle étoit familier aux Grecs. (N. de l'A.)

Mais quoique les peuples habitans de cette côte se nourrissent de poisson, il en est fort peu, parmi eux, qui soient pêcheurs. En effet, ils n'ont qu'un petit nombre de barques; encore celles dont ils se servent, sont-elles très-mauvaises et peu propres à l'usage auquel ils les emploient : le poisson qu'ils mangent, c'est le flux et reflux qui le leur apporte. A cet effet, ils étendent sur la côte un filet soutenu par des pieux dans une longueur de plus de deux cents *yards* : à la marée montante, le poisson vient se prendre au filet, et reste enfermé dans des creux ou inégalités du sable, qui sont tantôt pratiqués à dessein, tantôt formés par le hasard seul <sup>a</sup>. La majeure partie de celui qu'ils attrapent de cette manière, consiste en poissons de la petite espèce : mais ils en prennent aussi beaucoup de gros, qu'ils vont chercher dans les creux dont j'ai parlé, et d'où ils les retirent avec des filets. Leurs filets sont composés de l'écorce ou des fibres du palmier, qu'ils tressent en forme de corde, et dont ils font ainsi des filets <sup>b</sup>, tout semblables à ceux qu'emploient les pêcheurs dans d'autres pays. En général, ils mangent le poisson tout cru, et à l'instant même où ils viennent de le tirer de l'eau; du moins est-ce leur usage à l'égard du poisson de la petite espèce,

<sup>a</sup> Tous ceux qui ont visité la côte de Kent, se rappelleront avoir vu un usage pareil établi pour la pêche dans la baie de Sandwich, nommée, par cette raison même, baie *Pegwell*. Seulement, les filets occupent un espace beaucoup plus grand. Arrien, en parlant de deux stades (qui égalent, peut-être, deux cent huit *yards* d'Angleterre), a entendu exprimer une longueur considérable. Je crains que l'expression ne s'accorde pas, dans l'opinion du lecteur, avec le petit stade de d'Anville. Mais toute chose est petite ou grande par comparaison; et si les filets dont les Grecs se servoient communément pour la pêche avoient moins de deux cents *yards*, celui dont Arrien fait mention ici, étoit, par conséquent, un

grand filet. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> L'usage du filet s'est trouvé établi, autant que je puis me le rappeler, dans toutes les îles de la mer du Sud visitées par le capitaine Cook, de même que sur toutes les côtes, excepté la Nouvelle Hollande. On voit au Muséum britannique des échantillons de l'habileté des naturels dans l'art de faire ces sortes de filets, habileté qui tend à prouver, entre autres avantages dont la nature les a doués, qu'ils ont une origine supérieure à celle des noirs de la Nouvelle Hollande ou de la Nouvelle Guinée. Selon toute apparence, ils sont Malais, comme semblent l'annoncer les vocabulaires de leur langue. (N. de l'A.)

lorsque la chair n'en est point trop dure. Quant aux gros poissons et à ceux dont la chair résiste davantage sous la dent, ils les exposent au soleil, et les broient avec un pilon <sup>a</sup>, de manière à les réduire en une pâte, qu'ils conservent et dont ils s'approvisionnent. Ils se servent de cette pâte au lieu de farine ou de pain; plusieurs d'entre eux en font une espèce de gâteau ou de gruau <sup>b</sup>. Le bétail même se nourrit de poisson séché; car il n'y a ni herbages, ni pâturages sur la côte. La mer jette pareillement sur ses bords une quantité considérable d'huîtres, de crabes et de testacées; et quoiqu'il ne soit fait mention que deux fois de cette ressource dans le commencement du voyage, nous ne pouvons guère douter qu'elle n'ait été le principal moyen de subsistance des Macédoniens à bord de la flotte durant leur navigation. Le sel est ici une production de la nature, expression par laquelle nous devons entendre que l'action du soleil, dans cette latitude, suffit pour opérer l'évaporation et la cristallisation du sel sans le secours du feu. De ce sel, les habitans de la côte extrayoient une substance humide <sup>c</sup> dont ils faisoient le même usage que les Grecs de l'huile. La plus grande

<sup>a</sup> Καπαλῶντες. Voici la traduction de Vulcanius : *Majores verò durioresque ad solem torrentes simul ac penitus tostifuerint molentes in farinam redigunt*; c'est-à-dire qu'ils les mettent sous la meule, et en font une pâte ou caviar. Gronovius critique l'expression de *moudre* ou passer sous la meule, par la raison que ces naturels n'ont point de moulins. Il propose de lire *καπαθλῶντες*, *pillant*, ou *καπακλῶντες*, *brisant en petits morceaux*. Ces deux méthodes de préparation sont justifiées par ce que nous dit Strabon de mortiers composés des vertèbres de la baleine, et par le langage d'Arrien, qui fait mention d'une pâte ou farine. Quant à l'expression *καπαλῶντες*, on peut penser qu'elle ne s'éloigne pas de son sens propre, si l'on considère de quels peuples il est question,

quoique les moulins ne fussent point connus parmi eux. La même espèce de pâte est encore aujourd'hui la nourriture des naturels sur cette côte, sur la côte d'Arabie, et dans le Golfe Persique. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Μάζας, *polenta*, gâteau mince, ou pâte faite de farine, encore connue en Italie sous ce nom de *polenta*, au rapport de Baretti. (Voyez ses lettres à S. Sharp.) Le *polenta* des anciens n'étoit pas toujours un solide. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Ἐλαιον, huile. Mais comment avoir pu tirer de l'huile du sel, dit Rook! et il conseille de lire Ἐλαιαι pour Ἄλες : car, ajoute-t-il, de quoi est faite l'huile, si ce n'est d'olives! Si l'olive étoit un fruit qui se rencontrât sur cette côte, la leçon de Rook pourroit être regardée comme juste :

partie

partie du pays est tellement sauvage, que les naturels n'ont guère, avec le poisson, que des dattes pour se nourrir. Dans un petit nombre d'endroits, on sème un peu de grain; et chez ces peuples misérables, le pain est une nourriture recherchée, un article de luxe en quelque sorte, et le poisson tient lieu de pain. La plupart des naturels vivent dans des cabanes fort étroites<sup>a</sup>, où ils sont presque étouffés. Seulement ceux d'entre eux qui occupent un rang un peu plus distingué, habitent des maisons construites d'os de baleines; car ces monstres marins sont fréquemment jetés<sup>b</sup> par la mer sur la côte, et lorsque leur chair est pourrie, les naturels en prennent les os; de ceux qui sont plats, ils font des planches<sup>c</sup> et des portes; les côtes et les mâchoires sont employées par eux à faire des poutres ou solives. Plusieurs baleines, de celles que les vagues amènent à la côte, ont jusqu'à cinquante *yards* de long. Strabon confirme à cet égard les détails donnés par Arrien; et il ajoute que des vertèbres, ou épine du dos, de la baleine, les naturels formoient des espèces de mortiers dans lesquels ils piloient la chair du poisson, et qu'ils en composoient une pâte au moyen d'un peu de farine avec laquelle ils la mélangeoient.

Nos voyageurs modernes n'ont pas augmenté beaucoup dans leurs récits l'idée que nous ont laissée les auteurs anciens, des ressources par lesquelles les malheureux habitans de ces parages pourvoient à leur subsistance. Barbosa, Thévenot, Tavernier et

mais l'huile d'olive étoit parmi les Grecs un article de luxe tellement rare et recherché, que si Néarque eût trouvé sur la côte un seul arbre portant ce fruit, il n'auroit pas négligé d'en faire mention; et nous voyons qu'il affirme directement le contraire. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> *En καλύβαις σπιγμεγῆς.* Voyez Arrien, pag. 335. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Strabon dit que ce sont leurs os seulement.

Si les naturels connurent l'art de fendre les barbes de la baleine, ils purent se procurer par ce moyen des couvertures très-commodes pour les maisons qu'ils habitoient; car les mâchoires de ce poisson fournissent un millier de fanons de douze à quinze pieds de long, et de huit à dix pouces de large. Voyez le Tour en Écosse, par Lettice, page 421. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Une des parties de la mâchoire leur sert à cet effet. (N. de l'A.)

Niebuhr, tous parlent du poisson comme étant la seule nourriture des naturels de la côte, et de ceux qui viennent après eux en montant depuis cet endroit jusque dans le haut, du côté oriental du Golfe Persique. Selon le lieutenant Porter, ils ont de plus, mais en petit nombre, des chèvres et des bêtes à laine, qui ne sont point d'une bonne espèce, quoiqu'elles se vendent fort cher parmi eux. Le même voyageur ne parle qu'une seule fois des productions végétales de la côte, à l'occasion de Churbar où il en trouva d'excellentes, mais où elles ne sont pas communes. Quant à ce qu'ont prétendu quelques auteurs, savoir, que les naturels de cette côte se nourrissent habituellement de la chair du chameau, c'est un point qui n'est pas bien établi. Néarque, qui se procura un certain nombre de ces animaux à Træsi, semble avoir été réduit à en faire un moyen de subsistance pour la flotte, à-peu-près comme les habitans d'une ville assiégée le sont quelquefois à manger de la chair de cheval. Mais, excepté dans cette occasion, le Journal n'en parle jamais comme d'une ressource à laquelle les Macédoniens de l'expédition aient eu recours. Marcien fait mention d'une tribu nommée *les Mangeurs de chameaux*<sup>a</sup>, tribu habitante de la Karmanie : ne seroient-ce pas plutôt les engraisseurs de chameaux ? une autre est appelée par lui *les Mangeurs de tortues* ; il nous l'indique comme fixée à Samydaké<sup>b</sup> sur la côte des Ichthyophages. J'inclinerois assez à penser que toutes ces dénominations doivent être regardées comme autant de preuves du dégoût que les mœurs et les habitudes des naturels avoient inspiré aux Grecs.

La mer jette-t-elle encore aujourd'hui des baleines sur cette côte ? les maisons des naturels sont-elles toujours construites avec

<sup>a</sup> Le texte porte, *Καμηλοβοσκοί* ; si l'auteur eût voulu désigner des mangeurs de chameaux, n'auroit-il pas employé de préférence l'expression de *Καμηλοφάγοι*, comme il se sert du terme de *Χελωνοφάγοι* pour nommer

les mangeurs de tortues, &c. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Écrit *Αρωδακην* ; l'addition ou le retranchement d'une lettre initiale, ne vaut pas, comme on le voit, la peine d'une discussion. (N. de l'A.)

les os de ces monstres marins ! voilà sur quoi je n'ai trouvé aucun éclaircissement dans les auteurs de nos jours. Le silence du lieutenant Porter sembleroit prouver la négative ; car c'est là une particularité qui méritoit bien autant de fixer l'attention d'un voyageur moderne que celle d'un navigateur ancien. Quant à la question de savoir si les animaux marins que vit Néarque, étoient des baleines ou non, elle est peut-être sujette à discussion ; car le mot Grec qui les désigne, s'applique à tout poisson d'une grosseur extraordinaire. Arrien parle de cinquante *yards* <sup>a</sup>, d'où je conclus que le nom Grec doit se rapporter à la baleine ; et quoique cet animal ne soit pas le seul dont le souffle agite les eaux de la mer, les détails qui vont suivre auront pour effet de déterminer l'opinion du lecteur à cet égard.

Néarque rapporte, en effet, que le matin du jour où il se trouva vis-à-vis de Kyiza ou Guttar, on fut très-étonné sur la flotte de voir la mer s'élever à une hauteur considérable dans l'air, comme si un tourbillon violent eût soulevé tout-à-coup ses flots. Les Macédoniens, à ce spectacle, conçurent les plus vives alarmes, et s'informèrent du pilote qui les dirigeoit, quelle pouvoit être la cause d'un tel phénomène. Hydriakès leur apprit que la baleine, en soufflant, produisoit cette agitation, assez ordinaire dans l'océan toutes les fois que l'animal se jouoit au milieu des flots. L'explication donnée par le pilote, ne tranquillisa pas, à beaucoup près, les

<sup>a</sup> Ἐικοσι καὶ πέντε οργυιάς, vingt-cinq brasses.  
Οἷα περὶ ἐκ πρησῆρων βία αναφερόμενον.

Je ne réfléchis jamais sur ce passage sans me rappeler la description que fait Thévenot des jets d'eau subits et impétueux qu'il remarqua presque dans cette même mer. (*Part. II, pag. 185 de l'édit. Ang.*) Le mot *πρησῆρ*, toutefois, n'est pas, selon quelques savans, l'expression ordinaire pour indiquer ce phénomène, mais bien le mot *τυφών*. Je ne vois pourtant, ni dans l'un

ni dans l'autre, aucune raison particulière d'adopter l'un plutôt que l'autre, si ce n'est la distinction du voyageur moderne ; d'où le lecteur ne doit pas conclure que, dans mon opinion, Néarque prit un de ces jets d'eau ou typhons pour l'agitation produite par le souffle d'une baleine. Je veux seulement lui prouver que la coïncidence de deux circonstances aussi singulières, dans cette mer surtout, a quelque chose de remarquable. (N. de l'A.)



esprits. Vous eussiez vu les rameurs immobiles de surprise, et laissant échapper la rame de leurs mains. Néarque leur prodigua tous les encouragemens possibles, les rappela à leur devoir, et donna l'ordre de diriger l'avant des vaisseaux sur ces monstrueuses créatures à mesure qu'elles approchoient, et de les attaquer comme si l'on eût eu à combattre une flotte ennemie. Dès ce moment même, les vaisseaux Macédoniens se formèrent en bataille, comme s'ils eussent été sur le point d'engager une action, et ils s'avancèrent à un signal convenu. Bientôt des cris partirent de tous les équipages à-la-fois<sup>a</sup>; les rameurs frappèrent l'eau de leurs rames avec violence; les trompettes sonnèrent en même temps, et l'on eut la satisfaction de voir l'ennemi prendre la fuite. En effet, à l'approche des vaisseaux, ces monstres qui, d'abord, paroissoient se porter sur eux, plongèrent tout-à-coup aux yeux des Macédoniens, et faisant volte-face, continuèrent à souffler en s'éloignant, mais sans occasionner désormais aucune espèce de frayeur. Tout l'honneur de la victoire échut à Néarque; et les acclamations universelles dont il fut accueilli, lui prouvèrent la reconnoissance qu'inspiroient à la flotte entière et sa prudence et son courage, auxquels elle étoit redevable d'une délivrance inespérée.

La simplicité même de ce récit dépose de la véracité de l'historien. Toutes les circonstances en sont telles qu'on présume qu'elles durent être naturellement pour des hommes qui n'avoient jamais vu encore des animaux d'une aussi énorme grosseur; et la connoissance plus particulière qu'ont acquise des forces de la baleine nos navigateurs modernes qui vont la chercher jusque dans ses retraites voisines des pôles, prouve que ce monstre marin est souvent un ennemi aussi dangereux qu'il le parut aux compagnons de Néarque.

J'eusse pu me dispenser, sans doute, de faire mention d'un

<sup>a</sup> Ὅσον αἱ κεφαλαὶ αὐτῶν ἐχώρειν ἐπαλαλάσαι.  
Mot à mot: aussi fort qu'ils purent pousser

*Palala*, c'est-à-dire, le cri de guerre. (N. de l'A.)

pareil événement dans un ouvrage consacré tout entier à des recherches géographiques : mais les lecteurs qui connoissent Arrien ne m'auroient pas pardonné cette omission ; et d'ailleurs, il entre dans mon intention de ne rien dérober à Néarque des hommages qui sont dus, soit au courage qu'il déploya, soit aux talens qui le distinguent comme navigateur. Cet événement est presque le seul de tout le voyage, que Diodore ait jugé digne d'être rapporté ; et si les lecteurs de son siècle avoient du goût pour ce genre d'histoire, pourquoi n'auroit-il pas cherché à leur plaire en le racontant ! Mais il est une autre fable trop singulière, trop bizarre, pour que je la passe sous silence sans aucune réflexion. Les auteurs nous disent, en effet, que les Ichtyophages tiroient leur origine et avoient pris leurs mœurs d'une race d'hommes qui fréquentoient ces mers, et qui ayant, soit par hasard, soit au moyen d'un enchantement, débarqué sur une île nommée Nosala, y furent accueillis et bien traités par une Néréide, laquelle, bientôt après, les métamorphosa en poissons. Heureusement pour ces victimes du caprice de la nymphe des eaux, le lieu étoit sous la protection du Soleil, qui, également mécontent et de sa barbarie et de son impudeur, lui ordonna de quitter l'île. La Néréide se soumit au décret, et disposa tout pour son départ ; mais elle résolut de tenter un dernier effort, en déployant le pouvoir de ses charmes pour enlacer le dieu même dans ses filets, et lui faire subir la même destinée<sup>a</sup> qu'avoient eue ses premiers favoris. Combien fut grande la mortification qu'elle éprouva, lorsque le dieu se montra absolument insensible à tous les moyens de séduction, et qu'elle le vit occupé de rendre à ses amans leur forme naturelle par une seconde métamorphose ! De ces hommes si heureusement rétablis dans leur condition première, les Ichtyophages<sup>b</sup> tirent leur origine.

<sup>a</sup> Telle est l'interprétation que donne Gronovius à un passage obscur. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voilà les Myrmidons de Thessalie, les

Spartiens de Thèbes, transplantés sur le sol de l'Inde. Néarque attribue cette fable à ses guides Indiens. Mais la fable est Grecque,

Arrien <sup>a</sup> blâme Néarque, d'abord pour avoir rapporté cette fable, ensuite pour l'avoir réfutée. Mais l'histoire est tout-à-fait Grecque; car la Néréide n'est autre chose que Circé ou Calypso transportée aux Indes orientales, et Apollon est Ulysse, avec plus de vertu. Le dénouement de la pièce, qui consiste dans la délivrance des métamorphosés, est amené avec plus de dignité au moyen de la résistance d'Apollon à la séduction, que par la foiblesse d'Ulysse <sup>b</sup>, qui cède honteusement aux sollicitations de l'enchanteresse.

La meilleure excuse qu'on puisse alléguer en faveur de Néarque, pour avoir publié ce conte, est qu'ayant perdu un de ses bâtimens de transport, chargé d'Égyptiens, et le bruit courant sur toute la flotte que l'équipage avoit disparu dans une île enchantée, l'amiral détacha une troupe pour aller visiter cette île, et pour appeler à grands cris par leurs noms les infortunés qu'il supposoit avoir fait naufrage près de ses bords. Non content de cette détermination, il prit le parti d'aller lui-même dans l'île prétendue enchantée, et força les gens de son équipage à y débarquer, quelque répugnance qu'ils témoignassent : mais toutes les recherches furent vaines; on ne trouva ni les compagnons égarés, ni la Néréide.

Peut-être même cette excuse ne sera-t-elle point admise par le lecteur; car il ne se rencontre aucune île sur toute l'étendue de la côte après qu'on a quitté Ashtola, si ce n'est un très-petit îlot situé dans la baie de Guttar, que les Macédoniens durent apercevoir dès le jour où ils prirent la ville à laquelle les auteurs n'ont

à moins, toutefois, que des contes semblables aux inventions de la mythologie des Grecs ne soient répandus par tout le globe. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Strabon (*page 726*) fait mention de cette histoire avec des circonstances pareilles, mais il ne parle point de la Néréide. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ulysse ne but point dans la coupe de

Circé, mais il se rendit à la passion de cette magicienne. Le refus qu'il fit de la liqueur qu'elle lui présenta, fournit une heureuse allusion pour le moraliste. On ne parle point de l'année qu'il passa dans l'île de la déesse. Voyez l'Odyssée, K. 347. Voyez aussi, dans l'Émile de Rousseau, un joli frontispice dont ce trait de la fable est le sujet. (N. de l'A.)

point donné de nom : mais cet îlot, on le voit trop distinctement pour qu'il puisse occasionner de ces terreurs paniques. S'il existoit une île quelconque, elle devoit unir le Polla de Ptolémée avec cette Nosala <sup>a</sup> : mais la côte est trop bien connue aujourd'hui pour qu'il reste l'espoir d'en découvrir aucune <sup>b</sup> ; et si on ne parvient pas à en trouver une seule, il faut croire que le récit de cet événement, dans tous ses détails, n'est qu'un conte fait à plaisir pour donner de l'importance à Néarque, et pour prouver qu'il étoit le seul homme de la flotte qui ne s'alarmât ni à l'aspect de l'agitation de la mer causée par le souffle de la baleine, ni à l'idée des enchantemens d'une Néréide.

En réfléchissant un peu sur ces deux récits, nous serons conduits naturellement à remarquer que les marins Grecs étoient, comme les nôtres, esclaves de vaines terreurs et de superstitions absurdes ; et si nous reconnoissons que, chez les uns et les autres, cette foiblesse n'exclut pas l'intrépidité la plus déterminée, nous devons accorder un juste tribut d'estime et d'hommages à tout chef d'une expédition quelconque, qui trouve les moyens de faire disparaître l'une et de tirer parti de l'autre dans une action.

#### DISSERTATION.

IV. JE ne puis quitter définitivement cette côte sans observer que toute la distance de l'Indus au cap Jask se réduit, à peu de chose près, à six cent vingt-cinq milles, nombre qui égale l'évaluation d'Arrien pour la seule côte des Ichtyophages. Ces six cent vingt-

<sup>a</sup> Nosala gît à cent stades ou six milles de la côte. Voyez Arrien. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> « Il n'y a qu'un très-petit nombre d'îles sur cette côte. » M<sup>r</sup> Cluer, Collection de Dalrymple, pag. 98. Mais sur plusieurs cartes du Golfe Persique, on remarque une île située un peu à l'est du cap Jask. Quelques-unes même en indiquent deux très-petites. Ce ne sont vraisemblablement que

des monticules placés sur une côte basse, lesquels se montrent sous la forme d'îles, vus d'une certaine distance, et ont été marqués comme tels par des navigateurs qui n'en approchèrent jamais d'assez près pour constater d'une manière certaine ce qu'ils pouvoient être. C'est ainsi, par exemple, que d'Anville a reconnu les îles de Godeim et de Bombareek. (N. de l'A.)

cinq milles, Néarque employa de soixante-dix à soixante-quinze jours à les faire. Toutefois, si en admettant un intervalle convenable pour le départ de la flotte dans une mousson contraire, et vingt-quatre jours perdus au cap Monze, nous réduisons le tout à quarante jours <sup>a</sup>, nous pourrons dès-lors établir un système de comparaison entre la navigation ancienne et la navigation moderne. Il paroît, en effet, par le Journal de l'Houghton, vaisseau de la compagnie des Indes orientales, que ce bâtiment fit le même trajet dans l'espace de treize jours, et qu'en revenant il ne mit que cinq jours à se rendre de Gomeroon <sup>b</sup> jusqu'à Scindy-Bar : mais, loin que cette différence doive avoir pour effet de diminuer le mérite de ces premiers navigateurs, il s'accroît, au contraire, en raison des obstacles sans nombre qu'il leur fallut vaincre. Des bâtimens d'une foible construction, montés par des marins dépourvus d'expérience; des provisions qui se bornoient à celles que pouvoit fournir une côte inconnue; la privation de toutes les commodités nécessaires pour dormir à bord; point d'autres pilotes que ceux qu'ils eurent le bonheur de rencontrer par hasard dans leur route; pas la moindre certitude que des vaisseaux eussent déjà fait voile sur cette mer, ni même qu'elle fût navigable; aucune de ces ressources multipliées que trouvent nos modernes navigateurs dans leurs armes, dans leurs instrumens de physique ou de géométrie, dans leur expérience, en un mot dans cette foule de connoissances fondées soit sur la pratique, soit sur la théorie, dont le trésor les accompagne dans leurs voyages. Tels furent les nombreux désavantages malgré lesquels les Macédoniens, sous la conduite de Néarque, osèrent se confier à l'océan. Si cependant le but de leur expédition fut rempli, si l'entreprise fut amenée à sa fin, ce n'est

<sup>a</sup> Il y eut quelques jours de perdus lors de la jonction de Léonnatus, et sur le Toméris; mais on ne prit que le temps nécessaire pour les réparations qui étoient

devenues indispensables. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Gombroon, Gambroon, &c. Le *b* est introduit dans ce nom comme dans Cymeru, Cambro-Bretons. (N. de l'A.)

pas la longueur de la route qui doit assurer au nom de Christophe Colomb la prééminence sur celui de Néarque. Les résultats des découvertes faites par l'un et par l'autre ont été d'une égale importance, et le commerce des Indes orientales va de pair avec le commerce d'Amérique. Mais si le centre de communication établi à Alexandrie est l'origine des découvertes dues aux Portugais, et de la circonvallation de l'Afrique, Néarque devient alors le premier auteur, la cause première de tous les succès obtenus par les navigateurs qui sont venus après lui; et, sous ce rapport, nous sommes fondés à ne considérer et Vasco de Gama et Christophe Colomb que comme ses disciples.

Une circonstance assez extraordinaire de l'expédition des Macédoniens, c'est que le Journal ne parle en aucun endroit ni de révolte excitée, ni de maladie survenue parmi eux sur la flotte. Leur situation même, il est vrai, dut naturellement empêcher toute tentative de sédition; car il ne leur restoit plus d'espoir s'ils venoient à succomber dans une telle entreprise, et leur salut dépendoit, en majeure partie, de la plus aveugle soumission aux ordres de leur chef. Quant aux maladies, ils s'y trouvoient aussi moins exposés d'après les circonstances particulières de la navigation; et celles que pouvoient occasionner la famine ou les provisions gâtées, ne paroissent pas avoir eu le temps de produire leurs pernicious effets. Autant qu'il est permis d'en juger par le Journal, la flotte ne fut jamais dépourvue totalement de testacées, si ce n'est dans les derniers jours de son arrivée; et le scorbut, dont les ravages sont le fléau des marins dans les voyages de long cours de nos modernes, le scorbut, dis-je, étoit, selon toute probabilité, inconnu aux anciens, puisque jamais ils ne nous en parlent dans leurs relations. Le voisinage de la terre, les occasions fréquentes qu'ils avoient d'aller prendre du sommeil hors du vaisseau, leurs navires qui n'avoient point de ponts, toutes ces circonstances semblent avoir concouru à les préserver d'un mal que nos navigateurs n'ont appris à combattre

que par deux cents ans d'expérience; encore n'a-t-il fallu rien moins que le régime sévère de Cook, que la discipline rigoureuse établie par lui, pour réduire cette expérience en pratique.

Il n'y a aucune apparence que le passage <sup>a</sup> de l'Indus au Golfe Persique ait jamais été effectué par les naturels. Dans le fait, quelque considérable que fût leur commerce sur ce fleuve, et quelle qu'en pût être l'étendue, il est naturel de penser que ses progrès se dirigeoient vers la côte de Malabar et la Péninsule. Ici, les naturels étoient tous Indiens; tandis qu'à l'ouest, le nom Indien avoit pour bornes l'Arabie, et les mœurs Indiennes la limite des Orites à Malana. Dans cette circonstance remarquable, je trouve une preuve qu'aucun commerce de l'Indus ne fut porté plus loin par les Indiens. Les autres naturels, soit Orites, soit Ichtyophages, n'avoient pas même des barques pour aller à la pêche, et les Perses ne furent jamais navigateurs. Si donc quelques vaisseaux visitèrent ces côtes dès le siècle reculé dont nous parlons, ce furent, suivant toute probabilité, des vaisseaux Arabes <sup>b</sup>; mais nous ne pouvons avoir à cet égard aucune preuve satisfaisante. Qu'il ait passé sur la mer quelques bâtimens, qui la traversoient vraisemblablement d'un port à un autre, c'est ce qu'il paroît assez raisonnable de

<sup>a</sup> Τὰ μὲν γὰρ τῆς Ἑώρας Ἀλέξανδρος ὁ Μακεδὼν  
δῆλα πῶς ἀνθρώποις πάντα κατέστησε.

Ce qui signifie qu'Alexandre découvrit les Indes orientales.

Auteur anonyme, cité par Dodwell, dans sa dissertation sur Scylax. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> En parlant de Dagasira, j'ai donné la raison sur laquelle je me fonde pour former cette conjecture; et je soupçonne que Sakala, Kokala, Gogana, Malana, Talmena, &c. se trouveroient avoir une origine Arabe, si la véritable signification de tous ces noms parvenoit à être connue. Lorsque je rencontre sur la carte un fleuve appelé *Ægos Potamos*, je découvre à l'instant de

quelle langue un semblable nom est dérivé, et aussi facilement que je puis définir le motif des dénominations assignées au cap Finistère, au cap Clair, au détroit de Noël, par les peuples desquels ces deux caps et ce détroit les ont reçues.

« On remarque une analogie frappante entre les mœurs attribuées aux anciens Ichtyophages et celles de ces Arabes (ceux qui habitent la côte orientale du Golfe Persique). . . . Ils ne vivent guère que de poisson et de dattes; c'est aussi avec du poisson qu'ils nourrissent leurs bestiaux. » Niebuhr, édit. Angl., *vol. II*, pag. 138. (N. de l'A.)

présumer ; car Hydriacès, sans doute, n'auroit pas été jugé capable de diriger la flotte, si Néarque n'eût pas reconnu en lui une expérience quelconque : et nous sommes fondés, jusqu'à un certain point, à croire que les pirates fixés à l'est de l'Indus (lesquels ont exercé dans tous les siècles cet infame métier) se répandoient de temps à autre sur la côte, soit pour intercepter le commerce, soit pour ravager les propriétés des tribus qui l'habitoient. Mais alors quel espoir de pillage, quel attrait la côte pouvoit-elle offrir à ces brigands, à moins que des esclaves ne fussent un objet de trafic ? S'il en étoit ainsi, nous supposerons qu'ils s'empareroient de tous les individus qui tomboient entre leurs mains, pourvu, toutefois, qu'il existe aussi quelques traces indicatives d'un marché où se vendoient les personnes ainsi réduites en esclavage : mais de la réunion imposante de témoignages que nous parvenons à recueillir, il ne résulte pas, à beaucoup près, la preuve qu'une navigation semblable à celle de Néarque, depuis l'Indus jusqu'à l'Euphrate, eût jamais été tentée encore ; et comme cette navigation de Néarque est, si je puis m'exprimer ainsi, le premier anneau de la chaîne de communication qui s'établit par la suite entre l'Inde et l'Europe, c'est aussi à Néarque qu'il semble juste d'en rapporter tout le mérite, comme au chef de la première entreprise de ce genre. Je n'ignore pas qu'un voyage de beaucoup plus longue durée dans la même direction, est attribué par Hérodote <sup>a</sup> à Scylax, qui, selon l'historien Grec, se rendit de Pactya [ le Pekcli de Rennell <sup>b</sup> ] jusque dans le Golfe Arabique : mais cette expédition fut-elle l'ouvrage des Perses ? ou l'autre voyage autour du cap de Bonne-Espérance fut-il effectué par les Phéniciens partis d'Égypte, ainsi que le rapporte Hérodote ? voilà un point qui restera toujours extrêmement problématique pour quiconque fait attention à la structure des vaisseaux

<sup>a</sup> Hérod. liv. IV, pag. 300. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> La province de Peckcli ou Puckcli sur l'Indus. Mais Dodwell suppose que Pactya

ou Cospatyrus est sur le Gange. Voyez la dissertation de ce savant sur Scylax. (N. de l'A.)



des anciens et à l'ensemble de leurs principes de navigation. Je regarde les détails que l'historien Grec nous a conservés sur l'un et sur l'autre voyage, comme la preuve que les Perses ou les Égyptiens avoient appris par des communications obtenues avec l'intérieur de ces pays respectifs, qu'ils étoient bornés par l'océan et offroient des moyens de navigation praticables. Quant à la question de savoir si les voyages se faisoient dès-lors, il faudroit, pour nous mettre en état de la résoudre, et des circonstances plus probantes, et des particularités plus précises, et des faits plus positifs et en plus grand nombre. La seule assurance donnée à Alexandre que l'entreprise avoit été exécutée, put conduire ce prince à la considérer comme susceptible de l'être : mais le voyage des Perses n'eut aucune espèce de conséquence, et la navigation des Égyptiens ne produisit aucun résultat, à moins, cependant, que nous ne supposions que les *découvreurs* Portugais aient été guidés dans leurs recherches par cette opinion déjà établie de leur temps comme certaine <sup>a</sup>, qu'il étoit possible d'effectuer un passage autour du cap de Bonne-Espérance.

Scylax, à en juger par le lieu de sa naissance (Caryanda), dut être Grec, ou au moins habitant de l'Asie mineure : mais il ne reste rien de son journal <sup>b</sup>; et nous n'avons d'autre preuve de son voyage que le rapport d'Hérodote, rapport qui manque absolument des circonstances nécessaires pour en confirmer l'autorité. Quant à des preuves indirectes, nous n'en possédons aucune. A l'égard de la circonvallation de l'Afrique, il est une seule particularité sur

<sup>a</sup> Regardera-t-on comme probable que les navigateurs Portugais, ou le conseil de Portugal, ou quelques-uns des savans personnages de ce pays, aient connu les écrits d'Hérodote ! c'est ce que je ne prétends pas juger. Mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer au lecteur qu'il existe une singulière coïncidence entre ces deux faits ; sa-

voir, que la première édition d'Hérodote fut publiée en 1474, et que la découverte du cap de Bonne-Espérance par Vasco de Gama, eut lieu en 1497. Voyez la préface de l'édition d'Hérodote par Wesseling. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Dodwell a prouvé que le Scylax publié par Hudson dans les *Geog. min.*, n'est qu'une imposture. (N. de l'A.)

laquelle ont beaucoup insisté Larcher <sup>a</sup>, Gesner <sup>b</sup> et d'autres commentateurs ; c'est la circonstance du soleil vu au nord, phénomène confirmé par tous les navigateurs qui ont fait voile entre les Tropiques. La réserve d'Hérodote <sup>c</sup> lorsqu'il nous dit que d'autres pourront supposer ce phénomène probable, bien qu'il en doute lui-même, cette réserve est une précaution digne d'un historien tel que lui, et plus convaincante, à mon avis, qu'une assertion très-positive. Je dois toutefois faire remarquer, dans ce passage même, un article particulier qui semble avoir échappé à la sagacité des commentateurs. Hérodote nous apprend en effet, dans un autre endroit <sup>d</sup>, qu'il monta lui-même le Nil jusqu'à Éléphantinè, avec le dessein de vérifier quelques faits relatifs à l'extrémité du fleuve, faits sur lesquels il imaginoit qu'un secrétaire des prêtres à Saïs lui en avoit imposé. Maintenant, n'est-il pas extraordinaire qu'Hérodote, s'il alla jusqu'à Éléphantinè, n'eût pas visité Syène <sup>e</sup>, le lieu même à l'égard duquel il manifeste ses doutes relativement au phénomène en question ? n'est-il pas fort étrange que, bien que cet historien ait vécu antérieurement à la construction du puits de Syène <sup>f</sup>, il ne dise pas un mot de la position de Syène

<sup>a</sup> Traducteur François d'Hérodote, et savant très-distingué, auquel les grossières injures de Voltaire n'ont pas enlevé la moindre portion de l'estime publique. (N. du T.)

<sup>b</sup> Voyez Gesner de Navigationibus extrâ Columnas Herculis, Præl. I, 6. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Lib. IV, p. 298, edit. Wess. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Lib. II, pag. 115. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> L'Assouan moderne, visité par Pocock, Norden, Bruce, &c. &c. « Su-ene est Assouan avec l'article. » D'Anville, Géog. ancienne. (N. de l'A.)

<sup>f</sup> Je ne connois point d'auteur qui ait parlé plus anciennement que Strabon (Liv. XVII, page 817) du puits construit à Syène ; mais je pense qu'il peut s'en trouver. Plinè (Liv. II, chap. 73) semble donner

à entendre que ce puits fut creusé par Ératosthène à l'époque où ce géographe s'occupoit de mesurer un arc du méridien. Les observations qu'on va lire m'ont été communiquées par l'évêque de Rochester, avec cette bienveillance qu'on lui connoît.

« Le puits, outre qu'on avoit eu le plus grand soin de le creuser en ligne tout-à-fait perpendiculaire, présentoit, à ce que je suppose, une forme bien exactement cylindrique. Sa largeur devoit être médiocre, de telle sorte qu'une personne, se tenant sur le bord, pût, en toute sûreté, incliner assez le corps pour porter l'œil dans l'axe même du cylindre, où il se trouvoit fixé perpendiculairement sur le centre de la surface circulaire de l'eau. L'eau n'y devoit monter

même sous le Tropicque ! Si Hérodote eût visité cette place en été, il auroit pu voir de ses propres yeux le phénomène auquel il déclare ne pas croire, ou du moins le soleil dardant verticalement ses rayons ; et s'il la visita dans toute autre saison, n'est-ce pas quelque chose de remarquable qu'il n'eût pas entendu parler de cette singulière circonstance ! Éléphantinè est une île, ou une ville assise

qu'à une moyenne hauteur, et rester assez bas au-dessous de l'ouverture pour être à l'abri de l'action du vent, de manière que la surface demeurât toujours unie et d'une immobilité parfaite ; point trop bas cependant ; afin que la surface circulaire pût être vue distinctement dans toute son étendue par l'observateur placé sur le bord. Un puits construit de cette manière, devoit procurer, à ce que j'imagine, les observations les plus précises et les plus certaines sur le soleil vertical, observations bien supérieures, sans doute, à celles qu'on pouvoit faire avec l'œil privé de cet utile secours. En effet, lorsque le centre du soleil étoit sur le zénith, son disque devoit être vu au moyen de la réflexion de cet astre dans l'eau, au milieu même du puits, c'est-à-dire, comme un cercle parfaitement concentrique avec le cercle de l'eau : et je pense qu'il n'y a rien dont l'œil puisse juger avec autant de précision que la concentricité de deux cercles, pourvu que les cercles ne soient ni l'un ni l'autre parfaitement égaux, ni le cercle intérieur très-petit en proportion du cercle extérieur.

» Plutarque écrit que, de son temps, les gnomons ou styles, à Syène, donnoient de l'ombre le jour de l'entrée du soleil dans le solstice. Voilà quelque chose de fort étrange. Ératosthène mourut, suivant les tables de Blair, en l'année 194 avant J. C., et Plutarque, dans l'année 119 de J. C. Donc, l'intervalle qui séparoit les temps où l'un et l'autre avoient vécu, n'étoit que de

trois cent douze ans ; et le changement de l'obliquité de l'écliptique dans cet espace (circonstance qui est la seule cause à laquelle je puisse rapporter la variation), ce changement, dis-je, ne fut que de deux minutes trente-six secondes. A Syène donc, si un gnomon ou style, long de douze pouces, ne donnoit point d'ombre le jour du solstice au temps d'Ératosthène, il dut, au temps de Plutarque, en donner une de la longueur seulement de  $\frac{2}{1000}$ , c'est-à-dire, de  $\frac{1}{500}$  de pouce, à quelque chose près. L'ombre d'une colonne perpendiculaire de cent pieds de hauteur auroit été de  $\frac{2}{10}$  de pouce ; mais j'ai de la peine à me persuader que les anciens aient jamais songé à construire des gnomons ou styles d'une pareille grandeur. Leurs auteurs comiques nous parlent, il est vrai, d'ombres de dix, douze, et même vingt pieds de long. Il paroît alors que telle a été la longueur des ombres que donnoient les gnomons ; mais ces ombres étoient celles du soir, de l'heure où le soleil baissoit, et où l'on alloit souper : et ceci nous fournit une preuve que les gnomons ou styles des anciens étoient d'une grandeur médiocre. En effet, par  $40^\circ$  de latitude, dans la saison des équinoxes, la hauteur du soleil, une heure avant le coucher de cet astre, pouvoit être de  $11^\circ 26'$  ; et un gnomon, haut de 2 pieds  $\frac{2}{3}$  de pouce, auroit donné, sur le plan horizontal, une ombre de la longueur précise de dix pieds. Une demi-heure avant le coucher du soleil, un gnomon de la hauteur d'un pied auroit fait une ombre de dix pieds de long. Dans

sur une île du Nil, vis-à-vis de Syène<sup>a</sup>; et cependant Hérodote ne dit pas tout-à-fait qu'il soit allé précisément à Syène. La distance que cet auteur assigne aux cataractes du fleuve en établissant qu'elles sont à quatre jours de navigation de l'Éléphantinè qu'il visita, ne nous autorise-t-elle pas à conjecturer que c'étoit quelque île située plus bas (car il y en a plusieurs), ou que l'île<sup>b</sup> nommée Éléphantinè par Pocock n'est pas l'Éléphantinè d'Hérodote, et que l'historien Grec n'approcha pas plus près de Syène qu'à la distance de trois jours de navigation? car il y a, dans le fait, moins d'un jour de navigation ou de marche par terre, de Syène aux cataractes<sup>c</sup>. Je présente au lecteur ces détails particuliers, uniquement pour lui démontrer qu'une obscurité profonde enveloppe toutes les découvertes réelles ou supposées qui ont pu être faites dans des siècles antérieurs à ceux dont nous parle l'histoire: et malgré tout ce que Gosselin a produit de conjectures pour prouver qu'il existoit un système de navigation et de géographie avant l'introduction des connoissances nautiques et géographiques parmi les Grecs, système fondé, selon lui, sur de meilleurs principes; malgré la vaste érudition qu'a déployée Gesner dans son traité<sup>d</sup>

la même latitude, et dans la même saison, un gnomon ayant six pieds de haut eût jeté une ombre de la longueur de dix pieds, et cela onze minutes seulement après trois heures de l'après-midi. Je pense que la légère variation qui eut lieu dans l'intervalle des trois siècles qui séparent le temps d'Ératosthène de celui où vécut Plutarque, seroit plus facile à découvrir par le moyen du puits que par le secours d'aucun des gnomons dont on peut supposer que les anciens ont fait usage.» (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Pocock, *B. II*, p. 117. Bruce. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Bruce fait mention de l'île, mais ne lui donne pas le nom d'Éléphantinè. Consultez son Voyage aux sources du Nil, *vol. I.º*, pag. 150. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> « La distance depuis la porte de la ville [Assoan] jusqu'à Termissi ou Marada, qui sont les petits villages situés sur la cataracte, est exactement de six milles Anglois. » Bruce, *vol. I.º* pag. 156.

Voyez aussi dans l'ouvrage de ce voyageur, une description très-curieuse du puits de Syène, et de la latitude de cette ville, qu'il établit par 24<sup>d</sup> 45", et conséquemment, point sous le Tropique (pag. 160), mais plus d'un demi-degré au nord. Toutefois, Bruce accorde ici quelque chose pour l'approche de l'écliptique vers l'Équateur. La circonférence du disque du soleil doit entrer dans le calcul. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Publié avec son édition des ouvrages d'Orphée. (N. de l'A.)

de la navigation des Phéniciens sur l'océan Atlantique, les matériaux que l'un et l'autre ont recueillis, n'offrent rien d'assez positif, d'assez satisfaisant, pour que nous devions en conclure, comme à l'égard du voyage de Néarque, l'authenticité d'une expédition qui eût précédé la sienne, d'une expédition non moins importante et dans son objet et dans ses résultats : en un mot, nous ne pouvons acquérir aucune espèce de certitude là où les preuves sont toutes prises des circonstances, et où nous ne trouvons aucune donnée précise. D'après un journal tel que le Périple d'Hannon<sup>a</sup>, nous sommes en état de juger des progrès qu'ont faits les navigateurs dans la connoissance de la côte d'Afrique : mais la seule assertion du fait, qu'un voyage semblable à celui de Néarque eût précédé le sien, cette assertion, dis-je, du moment où elle se présente dénuée de toute espèce d'accessoires et de résultats, et sans être soutenue par le témoignage d'aucun écrivain contemporain ou autre moins direct, n'est qu'une base trop foible pour servir à fonder aucun système de quelque importance. Je regarderois comme un temps bien employé celui que je passerois à réclamer, en faveur de Christophe Colomb, contre l'usurpation d'Améric Vespuce ; mais je ne voudrois pas perdre un seul moment à prouver la nullité des prétentions de Madock et de ses Cambro-Bretons à la découverte de l'Amérique. Le lecteur pourroit penser que cette revendication que je fais ici des droits de Néarque, tient plus de la partialité d'un éditeur que du zèle d'un écrivain pour la recherche de la vérité ; mais j'en appelle aux fragmens qui nous sont parvenus des ouvrages géographiques des auteurs anciens, savoir, le Périple d'Hannon, la description des rivages du Pont-Euxin par le véritable Arrien, et celle des rivages de la Mer Érythrée ou océan Indien par l'auteur imaginaire du même nom ; et je soutiens que tous ces écrits, aussi-bien que le Journal de

<sup>a</sup> Dodwell révoque en doute l'authenticité de ce journal ; mais cet écrivain se trompe

aussi souvent par excès de scepticisme, que d'autres par excès de crédulité. (N. de l'A.)

Néarque,

Néarque, quoiqu'ils offrent aussi, et des erreurs, et des difficultés, et même des absurdités, renferment pourtant en eux-mêmes la preuve de leur exactitude, et méritent, sous ce rapport, de fixer notre attention. Au contraire, l'expédition des Argonautes<sup>a</sup> de Pythéas ou de Scylax, n'est autre chose qu'un roman, composé dans la vue d'amuser les lecteurs.

Nous avons, au surplus, un autre moyen de constater l'authenticité des découvertes attribuées aux premiers âges. Il consiste à examiner quelles espèces de denrées et de marchandises sont devenues objets de trafic par l'effet de ces mêmes découvertes. L'étain, par exemple, cet article principal de commerce pour l'Angleterre, est cité dans la plupart des auteurs anciens comme un métal qui n'étoit ni rare, ni considéré comme très-précieux. Il faut que ce métal ait été introduit chez les nations fixées sur la Méditerranée, soit au moyen d'un transport par terre (tel que celui dont Diodore<sup>b</sup> fait mention), soit par des navigateurs Phéniciens. Ainsi donc, l'existence de ce métal en Grèce et en Asie est une preuve que le voyage avoit été fait de manière ou d'autre. L'écoulement soudain d'une quantité quelconque d'or dans la Judée<sup>c</sup> dépose

<sup>a</sup> Gesner, dans sa préface des *Argonautiques* d'Orphée, témoigne croire qu'aucune expression de cet ouvrage n'indique qu'il soit postérieur au siècle d'Homère. Si le fait est tel, nous devons convenir que la connoissance de l'Irlande (il en est parlé dans l'ouvrage en question) est une preuve de progrès bien extraordinaires dans la science géographique; car les connoissances d'Homère n'allèrent pas au-delà de l'Italie; et encore tout ce qu'il nous en a transmis, est-il purement mythologique. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> *Liv. V, pag. 361*, éd. de Wess.

Diodore, dans cet endroit de son ouvrage, parle d'étain trouvé en Espagne, mais en petite quantité; et il est infiniment vraisemblable que la source de cette production

minérale fut toujours en Angleterre. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Il n'est pas du ressort de mon ouvrage d'examiner en détail ces diverses circonstances. Je me borne à observer que Bruce a répandu d'admirables lumières sur le commerce de Hiram, de Salomon, des Arabes et des Égyptiens sur la Mer Rouge, et qu'il a démontré sans réplique que ce commerce prenoit sa direction plutôt vers l'Afrique que du côté de l'Asie. Lorsque l'esprit d'orgueil et de jalousie, qui a suscité tant d'ennemis à notre illustre voyageur, aura cessé d'exister, on reconnoitra combien il fut tout-à-la-fois instruit et véridique.

Le sujet dont nous nous occupons un moment ici, seroit susceptible d'un examen

pareillement d'un commerce qui s'étendoit jusqu'au sein de la mer des Indes ou mer d'Éthiopie, par-delà les limites du Golfe Arabe. Les matériaux qu'on trouve encore aujourd'hui en Égypte, et qui ont servi à la conservation des momies, ces matériaux, dis-je, ou du moins quelques-uns, passent pour être venus originairement de l'Orient; et s'il en est ainsi, l'Égypte dut avoir eu (même antérieurement à toute époque depuis laquelle commencent pour nous les données historiques<sup>a</sup>) une communication avec l'Orient, soit directe par son propre commerce, soit indirecte par l'intermédiaire de quelques nations et peut-être des Arabes. Dans tous ces cas, nous sommes fondés à présumer, d'après les effets mêmes, qu'une navigation a eu lieu<sup>b</sup>. Mais le voyage de l'Inde en Égypte,

curieux et approfondi, auquel le docteur Robertson ne s'est pas livré avec autant de développemens qu'il auroit pu le faire. *Voy. Ézéchiel, chap. XXVII. (N. de l'A.)*

<sup>a</sup> « Plusieurs auteurs s'accordent à penser que les anciens Égyptiens furent en possession du commerce de l'Orient par la Mer Rouge, et qu'ils en faisoient déjà un très-considérable avec les nations de l'Inde avant le siècle de Sésostri, qui fut contemporain d'Abraham. » *Voyez Astle, Origine et progrès de l'Écriture, pag. 41. Il cite Rollin, pag. 59 et 60, ainsi que l'Histoire universelle, vol. I.<sup>re</sup> pag. 513. Il auroit pu citer pareillement Huet.*

Je ne prétends pas rechercher ici aucun des faits antérieurs à ceux dont l'histoire commence à nous entretenir; mais d'après les preuves que nous ont fournies Pocock, Norden et Bruce, des progrès des arts chez les Égyptiens, je suis autorisé à croire que ces peuples ont été capables de quelques entreprises. Il ne paroît pas, toutefois, que la navigation ait été un objet vers lequel leurs esprits se soient particulièrement dirigés; car nous ne pouvons guère imaginer que des hommes qu'on ne voit jamais sur la Médi-

terranée, aient fait de grands efforts sur l'océan Indien. Tous les vaisseaux que nous trouvons occupés du commerce de la Méditerranée dans les premiers âges, étoient ou Grecs ou Phéniciens. Ce furent des Phéniciens, et non des Égyptiens, qui parcoururent la Mer Rouge pour Salomon (*voyez le 2.<sup>e</sup> livre des Paralipomènes, chap. IX, verset 21*); et si les Égyptiens eussent été en possession d'un commerce sur cette mer, ils n'auroient pas souffert que des rivaux le partageassent avec eux. Le passage autour de l'Afrique n'est pas attribué par Hérodote à des Égyptiens, mais à des Phéniciens. Je répète, au surplus, que je n'ai la volonté de me livrer à aucune espèce de recherches sur les faits qui ont pu précéder les données historiques que nous avons. Mon intention, ici, n'est que de prouver ce point essentiel, savoir, que si Arrien nous a transmis le véritable Journal de Néarque, ce journal est la première relation authentique qui ait été publiée d'un voyage intéressant pour la navigation. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Il ne seroit pas impossible que cette mention d'une circonvallation eût pris sa source dans l'idée répandue parmi les

attribué à Scylax, ou celui des Phéniciens de l'Égypte autour du continent d'Afrique, n'ont produit aucune espèce de résultats ni de conséquences; et quoique ce ne soit là qu'une preuve *négative* contre la réalité de l'une et de l'autre expédition, cette preuve toutefois est aussi forte qu'elle peut l'être dans une matière semblable. Supposons qu'un autre navigateur, après Vasco de Gama, n'eût pas doublé le cap de Bonne-Espérance, la découverte de cet illustre Portugais auroit pu être regardée comme problématique. S'il étoit possible de rapporter les deux voyages dont il s'agit au siècle d'Hérodote, le témoignage de cet historien est tel, qu'il devoit prévaloir contre tout argument de pure spéculation : mais Hérodote, suivant toute probabilité, n'a fait que remarquer la vanité de deux nations, dont l'une s'enorgueillissoit à l'excès de son empire, l'autre de sa science; qui, toutes deux, étoient capables de s'attribuer l'honneur d'une action, du moment où il se pouvoit que cette action eût été faite; et auxquelles la possibilité même de l'action n'étoit peut-être connue que par des renseignemens recueillis dans leur propre sein. Dans mon opinion personnelle (et mon opinion est le fruit d'un mûr examen), l'un et l'autre voyage sont imaginaires : mais quel que puisse être mon sentiment particulier, je le soumets volontiers à la décision de ceux qui font profession de considérer la question dans toute son étendue <sup>a</sup> : il ne se trouve énoncé ici que par hasard. Je ne puis m'empêcher, toutefois, de répéter que les relations que nous avons de ces deux voyages sont des récits de faits dénués de circonstances, tandis que l'expédition de Néarque est détaillée dans toutes ses parties, et se présente comme le plus ancien journal connu pour avoir quelque authenticité <sup>b</sup>. Dès-lors, si j'ai raison, ce voyage est le premier

anciens, que l'océan environnoit la terre comme une île, idée vraie jusqu'à un certain point : mais malheureusement pour une de ces assertions, celle de Patrocle, lequel soutenoit qu'un passage existoit de l'océan

Indien jusque dans la Mer Caspienne, il s'est trouvé que la mer Caspienne est un lac. V. Strab. liv. XI, p. 518. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Gesner, par exemple. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Il est antérieur au Périphe d'Hannon,



qui soit d'une grande importance pour le monde entier. Si, au contraire, je me trompe, le voyage de Néarque est encore le premier sur lequel il nous soit parvenu quelques renseignemens certains et positifs.

Cette discussion à laquelle je me suis livré, pourra paroître appartenir plutôt à la conclusion de l'entreprise qu'à sa marche. Mais, pour revenir à la flotte, le fait est qu'au point où elle se trouve arrivée présentement, la grande difficulté du passage étoit franchie pour elle. Dans le reste du trajet, c'est-à-dire, en montant le Golfe de Perse, elle n'eut point à souffrir de la famine, et la côte ne l'exposa à aucun danger. Nous aurons quelques occasions de remarquer que la flotte ayant établi des relations de commerce avec les naturels, elle put dès-lors se procurer des pilotes; et Néarque fut tellement convaincu, par la suite, de la facilité avec laquelle il pouvoit remplir sa mission, qu'il refusa d'être déchargé du commandement.

La relation elle-même n'offrira plus (aussi souvent du moins) les détails d'une détresse affligeante, ou des positions douteuses en point de géographie. Les auteurs classiques qui nous servent de guides seront plus intelligibles; et nos écrivains modernes, d'Anville, Dalrymple et Niebuhr nous donneront des lumières plus satisfaisantes. J'ai déjà parlé de la Dissertation de d'Anville sur cette navigation du Golfe Persique; et quand je n'aurois rendu d'autre service à mes lecteurs Anglois que de leur faire connoître cet excellent ouvrage, je croirois encore avoir bien mérité d'eux.

si toutefois cet Hannon est le même que celui qui fut contemporain d'Agathocle, ainsi qu'on le présume assez généralement; car Agathocle mourut l'an 289 avant J. C. Le Périphe Grec d'Hannon, que nous avons, ne remonte pas à un temps fort

éloigné, selon l'opinion de Dodwell; et c'est peut-être une copie ou un extrait du Journal des Carthagois, comme la relation d'Arrien n'est qu'un extrait du Journal de Néarque. (N. de l'A.)

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

# VOYAGE DE NÉARQUE.

---

## LIVRE QUATRIÈME.

### GOLFE PERSIQUE.

I. *Karmanie.* II. *Province de Perse.* III. *Suse ou la Susiane; Embouchures du Tigre, de l'Euphrate, de l'Eulée et du Pasitigris.*

Nous allons commencer maintenant la navigation du Golfe Persique, qui comprend la côte de Karmanie, la Perside et la Susiane; et nous avons le bonheur que les matériaux pour cette partie du voyage sont aussi abondans qu'il est possible de le désirer. D'Anville a publié sur ce sujet un mémoire particulier<sup>a</sup>. Je ferai usage de son travail avec assez de liberté, pour n'être pas obligé d'indiquer ou de citer les passages qui y auront immédiatement rapport, si ce n'est toutefois dans les occasions où je me croirai forcé d'émettre une opinion différente de la sienne; en quoi j'observerai toujours les égards dus à cet homme supérieur, et comme savant et comme géographe. Au surplus, nos navigateurs Anglois ont été, depuis quelques années, à la reconnaissance de ce golfe avec un succès si complet, qu'il reste peu de découvertes à faire par ceux qui le visiteront après eux. D'Anville

<sup>a</sup> Il se trouve dans le XXX.<sup>e</sup> volume des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. (N. de l'A.)

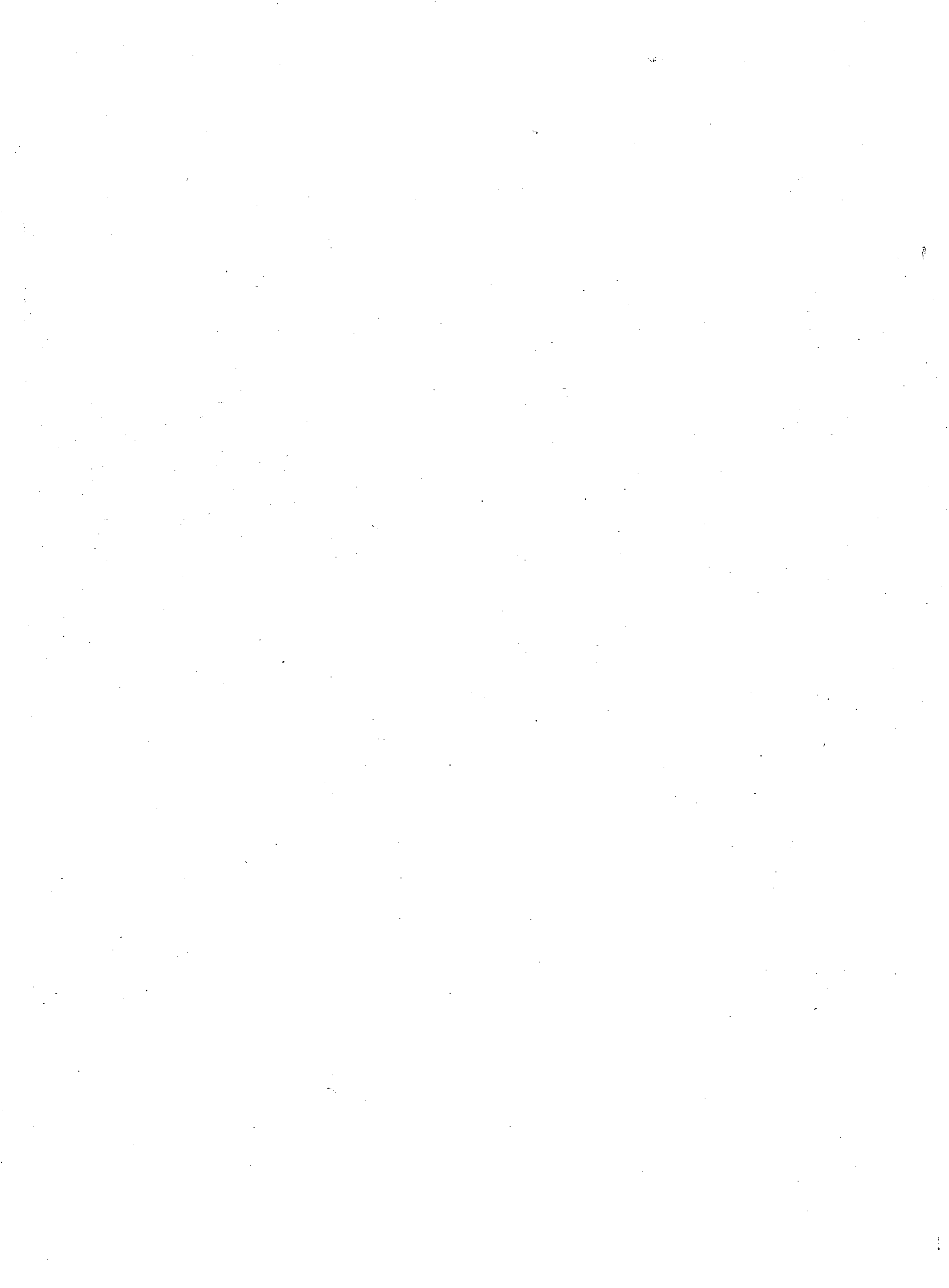
n'a pas pu être instruit du résultat de leurs recherches : par une conséquence nécessaire, faute des renseignemens précieux que ces navigateurs nous ont donnés, il s'est mépris à l'égard de quelques points importants, sur-tout en ce qui concerne l'extrémité du Golfe, et les embouchures du Tigre, de l'Euphrate et de l'Eulée.

J'ai entre les mains un grand nombre de diverses cartes qui m'ont été procurées par Dalrymple <sup>a</sup>. Elles sont accompagnées d'observations précieuses de ce savant géographe, observations auxquelles il a bien voulu donner de nouveaux développemens dans les entretiens que j'ai eus avec lui. Quatre de ces cartes méritent sur-tout d'être distinguées : elles ont été dressées par le lieutenant M<sup>r</sup> Cluer, officier doué d'une intelligence et d'une activité rares. Tout ce qui concerne l'hydrographie y est expliqué aussi clairement, à peu de chose près, que nous pourrions espérer de le trouver sur la carte géographique de quelque côte que ce soit de l'Europe. Deux de ces cartes comprennent la partie basse du Golfe, les deux autres la partie supérieure. La dernière édition qui en a été publiée est la plus correcte, et s'accorde mieux que la précédente avec Arrien, à l'égard de l'une et de l'autre partie du Golfe Persique. Cette heureuse correspondance n'est point l'effet du hasard ; car Néarque, en s'attachant à suivre la côte, dut être nécessairement plus occupé des détails, qu'un navigateur moderne qui poursuit sa route sans qu'il lui ait été prescrit de bornes ni tracé d'instructions : mais aussi plus un pareil navigateur entre dans ces détails de la côte et plus il en acquiert une connoissance exacte, plus nous

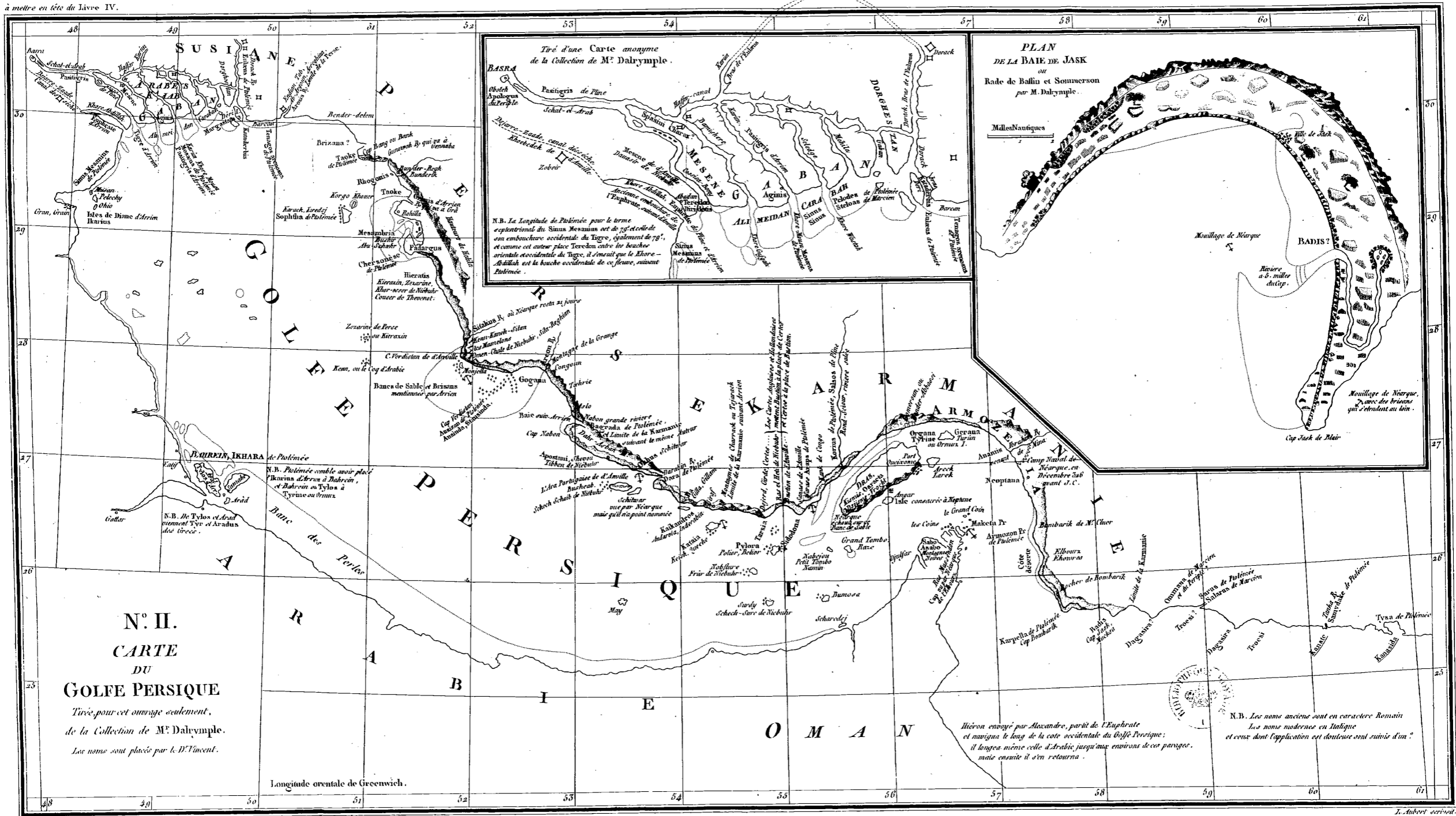
<sup>a</sup> En voici la note :

Quatre par le lieutenant M<sup>r</sup> Cluer ;  
Deux par Harvey ;  
Deux par d'Après ;  
Une par Niebuhr ;  
Une par Van-Keulen ;  
Deux de Thornton ;  
Une de Claude Russell ;

Une, sans nom d'auteur, publiée par Dalrymple, contenant les bouches de l'Euphrate ; de plus, un assez grand nombre de divers plans et d'esquisses topographiques ;  
Une par le lieutenant Cant ;  
Une de Kämpfer ;  
Une d'Engelbert ;  
Une par Friend. (N. de l'A.)



à mettre en tête du Livre IV.



i  
i  
i  
i  
i  
s  
l  
r  
à  
l  
I  
a  
e  
C  
N  
P  
r  
ti  
k

sommes fondés à penser que les notions recueillies par lui doivent s'accorder avec les journaux qui renferment les découvertes de navigateurs tels que les Grecs : des montagnes, des fleuves, des baies, des bas-fonds et des îles, sont, en quelque sorte, éternels de leur nature. Si Néarque les a marqués d'une manière distincte, on doit toujours les reconnoître à leurs traits caractéristiques; dans le cas contraire, j'aurois abandonné son journal comme n'offrant qu'un récit mensonger : mais le résultat est absolument celui que nous pouvions désirer. Il existe entre le Journal et les relations ou écrits des voyageurs et des géographes modernes, une conformité si parfaite, que, dans toute l'étendue du Golfe, une ou deux stations seulement deviendront pour nous la matière de quelque incertitude ou de quelque doute. <sup>a</sup>

Quant à la géographie du pays, non-seulement j'ai consulté les auteurs classiques, et ceux de nos voyageurs modernes dont les relations sont le plus estimées; mais encore je me suis procuré, toutes les fois que l'occasion s'en est offerte, des renseignements directs de la part de personnes qui avoient fait quelque résidence sur les lieux. L'une de celles à qui je confesse avoir le plus d'obligations sous ce rapport, est M. Jones, ancien chef de la factorerie Angloise établie à Busheer, et qui, après avoir rempli cette place avec honneur durant plusieurs années, a été employé en la même qualité à Basra. La connoissance particulière que possède cet homme intéressant, de la langue Persane, ses liaisons intimes avec les principaux personnages du pays, les voyages fréquens qu'il a faits dans l'intérieur des terres, l'ont mis en état de résoudre toutes les questions, d'éclaircir tous les points douteux, beaucoup plus sûrement qu'aucun Européen qui ait encore visité

<sup>a</sup> Ceci doit s'entendre des endroits qui ont un nom ou des caractères locaux propres à les faire reconnoître. Les mouillages sur une côte découverte ne peuvent être déter-

minés d'une manière bien précise que par une mesure, quelle qu'elle soit, et par des circonstances particulières. (N. de l'A.)

la Perse. Je dois ajouter , comme auteur de cet ouvrage , que , malgré que je n'eusse pas jusqu'alors l'avantage d'être connu de M. Jones , j'ai trouvé en lui une bonne volonté égale au vaste savoir qui le distingue.

Toutefois , de quelques lumières que je sois parvenu à m'aider dans mes recherches , il n'est pas en mon pouvoir de tracer le cours des fleuves avec autant de précision et d'exactitude que je l'aurois souhaité. D'Anville a rendu , sans doute , un service important à la géographie , en démontrant que les rivières de la province de Perse , au-delà des montagnes , n'arrivent jamais jusqu'à la mer , mais que leurs eaux se perdent en lacs , sont épuisées par les besoins de l'agriculture ou absorbées par des sables brûlans. Il a prouvé pareillement que les fleuves qui viennent se décharger dans le Golfe , sortent tous de cette chaîne de montagnes qui se prolonge dans une direction parallèle à la côte , et forme les derrières du Kermesir ou pays-plat dévoré par les ardeurs du soleil près de la mer. Je regarde cependant comme un fait incontestable , que d'Anville s'est mépris à l'égard du cours qu'il assigne et des noms qu'il donne à quelques-unes de ces rivières dans la partie supérieure du Golfe ; mais je ne suis point muni d'assez amples matériaux pour être en état de rectifier les erreurs de cet habile géographe. La cause de l'impuissance où je me vois à cet égard , est dans la nature des journaux mêmes. J'en ai consulté un grand nombre ; mais , dans chacun d'eux , l'auteur prend sa direction du point où il avoit débarqué jusqu'à Chyrâz , ou depuis Chyrâz jusqu'à la côte. Il n'en est pas un qui longe le Kermesir au-dessous des montagnes ; et peut-être ne s'en trouvera-t-il jamais un seul qui suive cette route ; car c'est un point très-douteux que celui de savoir si jamais aucun Européen (j'excepte Héphestion et ses troupes) a parcouru toute cette étendue de pays : et comme elle est l'unique route qui puisse couper à angles droits les fleuves sortis des montagnes , et procurer les moyens d'établir l'ordre dans lequel ils se succèdent , nous verrons  
s'écouler



s'écouler bien du temps encore avant que ce point, si intéressant pour les géographes, ait été éclairci. Pietro della Valle se rendit de Mina jusqu'à Lar; mais, de Lar, au nord-ouest, jusqu'à l'Arosis ou Endian, il n'y a d'autre moyen de continuer la marche qu'en suivant les distances partielles d'après l'Édrisi, ou qu'en faisant l'énumération des principaux lieux qui se trouvent dans cette direction.

Il nous faut maintenant aller rejoindre la flotte que nous avons laissée à Badis, c'est-à-dire, dans la baie de Jask, afin de longer avec elle la côte de Karmanie. J'ai déclaré mon opinion sur Badis, qui est, selon moi, ou la ville de Jask, marquée dans le plan de Baffin et sur l'esquisse du capitaine Blair, ou bien celle située sur la rivière placée par Baffin dans la baie, à cinq milles environ de la pointe de Jask, si toutefois il y eut jamais une ville dans cette position. Cutler<sup>a</sup> a indiqué cette rivière comme un port assuré pour tout navire qui ne tire pas plus de onze pieds d'eau. Il se peut, en effet, qu'une flotte composée de galères Grecques y soit venue mouiller, quoique le séjour très-borné de Néarque dans ces parages rende plus vraisemblable la conjecture qu'il jeta l'ancre dans la baie. Il n'y a pas de jour déterminé ici dans le Journal; mais comme ce lieu fut le premier où la flotte réussit à se ravitailler, après l'extrême détresse dont elle avoit eu à souffrir pendant un assez long intervalle, il convient de le supposer, ce jour, tant pour le transport à bord des provisions, que pour donner aux équipages le loisir de prendre quelque repos.

BADIS.  
17 Décembre.  
76.<sup>e</sup> jour.

## KARMANIE.

I. ON mit à la voile; et le lendemain la flotte fit une route de cinquante milles, puis vint de nouveau jeter l'ancre sur une côte unie. On étoit alors à la vue du cap placé dans la partie du golfe

CÔTE UNIE.  
18 Décembre.  
77.<sup>e</sup> jour.

<sup>a</sup> Cutler, pag. 83, dans la Collection de Dalrymple. Thornton, pag. 69, *ibid.* L'un et l'autre semblent avoir copié le plan de

Baffin, mais Thornton avec moins d'exactitude. (N. de l'A.)

qui forme la côte d'Arabie. Cette circonstance locale étant le seul trait caractéristique auquel on puisse reconnoître le mouillage dont il s'agit, je suis fondé à en fixer la position par la mesure de la route, si elle coïncide avec une vue de l'objet. Le Journal établit, dans le fait, une distance de cent milles entre Badis<sup>a</sup> et la rivière Anamis ou Mina; et malgré que la carte de d'Anville offre la même distance entre Karpella et l'Anamis, il y a grande raison de présumer que ce géographe a, tout ensemble, donné trop d'étendue à cette distance, et conduit l'Anamis beaucoup plus près de Gomeroon qu'il ne convenoit de le faire. En effet, la carte d'Asie, dressée par d'Anville même, ne suppose qu'un seul degré<sup>b</sup>, tandis que celle qu'il a composée pour le Mémoire, détermine un degré et demi pour le même espace. Mes soupçons sur ce point sont confirmés et par Niebuhr et par Pietro della Valle. En jetant un coup d'œil sur les cartes, on reconnoitra, sans chercher long-temps, qu'il y a un cap sur la côte de Perse, presque vis-à-vis Mussendon sur la côte d'Arabie. Le détroit qui sépare ces deux points est précisément la partie où l'entrée dans le Golfe a le moins de largeur. Il ne forme qu'un espace de trente-quatre milles marins sur la carte de M<sup>c</sup> Cluer<sup>c</sup>; et Mussendon est tellement élevé, qu'on le voit, non-seulement sur la côte opposée, mais encore presque tout le long de la route depuis Karpella. Le cap situé sur la côte de Perse est nommé très-improprement Bombareek

<sup>a</sup> Gronovius et Saumaise, induits l'un et l'autre en erreur par Pline, semblent prendre Badis pour le Sabis de Ptolémée, et pour le Sabai de Denys; mais Sabis est une ville de l'intérieur du pays, et Sabai est dans la Perside. Voyez Gronov. *in loco*, p. 347; — Saum. *Exerc. Plin.* 1188. (N. de l'A.)

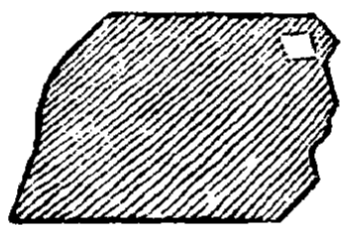
<sup>b</sup> Voyez la Carte générale de l'Asie, partie première. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Et suivant Pline, de cinquante milles Romains. D'Anville le fait d'environ vingt-

quatre milles et demi d'Angleterre. Voyez Pline, *lib. VI, c. 23, c. 26*; — Mém. de d'Anville, *pag. 144*.

Pline est ici plus près de la vérité que d'Anville n'aime à le reconnoître. Arrien dit que c'est la distance d'une journée de navigation. Six ou sept des cartes que j'ai sous les yeux, s'accordent avec M<sup>c</sup> Cluer; et d'Anville, s'il a donné dans une erreur, n'a pas senti qu'elle pouvoit avoir de graves conséquences. (N. de l'A.)

par M<sup>c</sup> Cluer, qui n'a commis cette erreur que parce qu'il a pris le véritable Bombareek pour Jask; mais le cap dont il s'agit ici, est l'Armozon de Ptolémée, ainsi qu'il résulte évidemment des tables de ce géographe, quoiqu'il n'ait point dans nos cartes Angloises de dénomination qui puisse m'autoriser à le présumer tel. C'est dans la courbe avant ce cap, que je fixe le mouillage actuel de la flotte sur une côte découverte; et dans sa traversée depuis Badis jusqu'à ce point, elle dut franchir le Bombareek, quoiqu'il ne soit point fait mention de ce rocher, non plus que du mont Elbourz, à peu de distance duquel elle vint infailliblement jeter l'ancre. *Bombareek* (c'est l'orthographe que j'adopte pour ce mot) n'est, à vrai dire, que le terme usité chez la plupart de nos navigateurs: mais il reçoit un nombre infini de dénominations diverses, lesquelles, ainsi que je l'ai déjà observé plus haut, sont toutes autant de corruptions du nom de Cohum-ba-regh<sup>a</sup>. Ce rocher, vu de la mer, paroît avoir la forme sous laquelle je le représente ici:



il est situé dans une plaine de sable mou, très-unie, à deux ou trois milles de distance de la côte; mais pourtant ce n'est pas une île, quoiqu'on le trouve marqué comme tel sur les cartes de d'Anville, et sur quelques-unes de celles des géographes plus anciens<sup>b</sup>. Ce rocher est celui qui donne le nom au cap; et à ce cap, il y a une petite crique, mais tellement comblée, qu'elle ne porteroit pas une barque. Vous la trouverez représentée sur la carte du commodore

<sup>a</sup> Gombareek, Gombarreek, Gombarat, Bombarack, Bombarick, Munbarick: (N. de l'A.)

<sup>b</sup> La cause de cette erreur est que l'objet,

vu d'une certaine distance, trompa les regards des navigateurs, et que la côte n'étoit pas assez élevée pour apparôître à leurs yeux. (N. de l'A.)

Robinson, sur celle qu'on a dressée pour l'ouvrage dont le lecteur veut bien s'occuper en ce moment, enfin dans l'esquisse donnée par le capitaine Blair <sup>a</sup>. Si donc Badis devoit être fixé à Karpella, il faudroit prendre cette crique pour l'endroit où est située la ville; mais il n'existe point aujourd'hui de ville sur le lieu, et les sables arides qui environnent tout le voisinage, ne laissent guère présumer effectivement qu'il ait pu y en exister une. Cette circonstance particulière, indépendamment de la petitesse de la crique, contribue à détruire en nous toute idée de fixer ici la position de Badis, tandis qu'une vaste baie, une ville et une rivière nous invitent à la déterminer de préférence en cet endroit, sur-tout si nous ne perdons pas de vue que le cap forme un angle aigu à Jask.

Le mont Elbourz ou Ehours ( le Strongylus de Ptolémée, et la montagne Ronde de Sémiramis, ainsi que la nomme Marcien), est situé, selon Ptolémée, à trente milles marins au nord de Karpella. D'Anville le place à-peu-près à la même distance, et Samuel Thornton fait cette distance un peu plus forte : mais, suivant mon estime, elle est seulement de vingt-quatre de ces milles, auxquels si nous en ajoutons vingt-sept pour l'espace à parcourir depuis Jask jusqu'à Karpella, le total sera de cinquante-un milles, résultat qui n'offrira qu'une différence d'un mille avec le calcul d'Arrien. L'autorité sur laquelle je me fonde ici, est le Journal de l'Houghton, vaisseau de la compagnie des Indes orientales <sup>b</sup>, dont l'auteur compte peut-être depuis le rocher de Bombareek plutôt que depuis le cap : mais, dans ce cas-là même, la distance ne sera inférieure que de huit milles. Voilà quelle est l'étendue de la différence; et la plupart des mesures sur la côte de Karmanie offrent la même inexactitude. Il peut sembler extraordinaire qu'un rocher tel que Bombareek, et une montagne aussi remarquable qu'Elbourz, qui

<sup>a</sup> Voyez le lieutenant Porter et le lieutenant Blair. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> « Le mont de Chouse est à huit lieues

à l'est [ au nord ] de Bombareek. » Journal de l'Houghton, 1755. ( N. de l'A. )

ont été l'un et l'autre, à n'en pas douter, les objets d'une attention particulière pour les marins du siècle de Ptolémée, se trouvent passés sous silence dans le Journal ; mais de pareilles négligences n'y sont pas rares. Il ne pêche par aucune erreur d'addition ; mais nous y avons déjà rencontré plusieurs omissions pendant le cours de la navigation, sans celles que nous rencontrerons encore <sup>a</sup>. Il est à observer toutefois, non-seulement ici, mais en mille autres occasions, qu'un rocher, un promontoire, une rivière, quoique le Journal n'en fasse pas mention, sont toujours des objets qui invitent la flotte à jeter l'ancre dans le lieu où elle les découvre ; et c'est ce qui lui arriva, selon toute apparence, au mont Elbourz dont il est question en ce moment. Arrien paroît avoir considéré le Golfe Persique comme commençant à une ligne tirée entre le cap Mussendon et la côte où la flotte vint mouiller à cette époque du voyage. L'opinion de l'historien Grec nous conduit naturellement au mont Elbourz même, que Marcien décrit comme joignant à Armozon. Le langage de ce géographe est tellement précis, que je crois devoir rapporter ses propres expressions : « Près d'Armozon <sup>b</sup>, dit-il, est la montagne Ronde de Sémiramis, » en face de laquelle se trouve le mont Pasabo situé en Arabie, » et le promontoire qu'il forme ; ces deux montagnes, avec leurs » promontoires, forment les détroits qui sont à l'entrée du Golfe » Persique. » Pasabo est le Sabo et Asabo de Ptolémée, le Mussendon de nos cartes modernes ; et Strongylus, ou la montagne Ronde, l'Elbourz de d'Anville, transformé en Ehowers, Howres, Howse et Chowse par nos navigateurs Anglois. Cluer fait arriver très-mal-à-propos le rocher Bombareek jusqu'à ce cap et à cette montagne : mais j'admets d'ailleurs l'esquisse de la

<sup>a</sup> Celle de l'île de Bender-Regh, &c. &c.  
(N. de l'A.)

<sup>b</sup> Αρμολόντος . . . . . ἐνταῦθα παρὰ κείναι τὸ πορφόρηθὲν στρογγύλον ὄρος Σεμειράμιδος ὅπερ ἀντικείσ-

θαι ἔφαμεν κατὰ τὴν εὐδαίμονα Ἀραβίαν Πασαβὼ ὄρος τε αἰ ἀκρωτηριον, ἀπὸ ἑκάτερα ὄρη τε ἔξ ἀκρωτηρία τὰ σενὰ ποιεῖ τὸ Περσικὸν κόλπον. Marc. Hudson, *Geog. min.* pag. 21. (N. de l'A.)

côte que nous avons de lui ; et je présume que Néarque vint mouiller ici, déterminé par l'avantage d'un abri que lui offroit le Strongylus. Le nom ancien de Mussendon <sup>a</sup> est Make <sup>b</sup> et Maketa, aussi-bien qu'Asabo ; et le cap lui-même termine une île <sup>c</sup> très-haute et très-escarpée, qui tient de la nature d'une chaîne de montagnes situées sur le continent d'Arabie, et que Ptolémée appelle *les montagnes Noires*. Ces mots, avec l'adjonction du terme Asabo <sup>d</sup>, expriment les montagnes Noires du Midi <sup>e</sup> : en effet, elles forment ce point de l'horizon par rapport aux Arabes qui les ont nommées ainsi. Plusieurs petites îles escarpées sont situées vis-à-vis de ce cap, à quelque distance : on les appelle *les Coins*, sans doute, à ce que j'imagine, parce qu'elles forment l'angle des détroits. L'ensemble présente un aspect tout-à-fait effrayant, si l'esquisse de Ressende, qui se trouve dans le Muséum Britannique, est fidèle et tracée d'après nature.

La vue de Mussendon devint sur la flotte le sujet d'une contestation qui rend ce mouillage important. Onésicrite proposa, en effet, d'aller à la reconnoissance de ce promontoire, dans l'intention, suivant toute apparence, de prolonger le voyage jusqu'au Golfe Arabique. Il observa qu'on étoit dans une position fâcheuse ; que la flotte alloit être vraisemblablement poussée çà et là dans le golfe où elle entroit alors, sans connoître la côte ou sans avoir déterminé un point fixe vers lequel elle pût diriger sa route <sup>f</sup>. Néarque

<sup>a</sup> Écrit Musseldom, Mussendom, Mo-chandan, Moçandan, &c. &c. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Makæ, plus exactement le Peuple. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> M' Cluer, pag. 16. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Μέλανα ὄρη καλῶμενα Ἀσαβῶ. Ptol. pag. 153. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Sabo, avec l'article en arabe, As-sabo. V. D'Anville, Géog. anc. p. 228. — Sabo signifie *sud* ou *midi*. Voyez Bruce, vol. I.<sup>er</sup> pag. 381. C'est ainsi que, dans l'Écriture

sainte, la reine de Séba est appelée la reine du Midi. *Math. XII, 42*. Marcien a écrit ce nom, *Pasabo*, sans doute par une corruption du texte. (N. de l'A.)

<sup>f</sup> Ὡς μὴ κατὰ τὸν κόλπον ελασρεύοντες παλαιπωρεῖσθαι.

On n'entend pas très-bien ce qu'Onésicrite veut dire ici ; mais à raison de ce qu'Alexandre étoit maître de l'Égypte, il put considérer le Golfe Arabique comme une mer connue aux Égyptiens, et dans laquelle

combattit cette proposition avec beaucoup de force <sup>a</sup> : il représenta aux officiers assemblés en conseil, qu'Onésicrite paroissoit ignorer les vues d'Alexandre; que ce prince n'avoit pas fait monter ses troupes sur des vaisseaux faute de moyens de les conduire par terre, mais que son objet, en les embarquant, avoit été de parvenir à se procurer une connoissance particulière de la côte, ainsi que de tous les ports, baies et îles qui pourroient se rencontrer dans le cours du voyage; qu'il avoit voulu pareillement s'assurer si quelques villes bordaient l'océan, et si le pays étoit habité ou désert. Néarque ajouta qu'on avoit presque atteint le but de l'expédition; qu'il ne falloit pas en compromettre le succès en s'attachant à suivre un plan différent; que le cap à la vue duquel on venoit d'arriver, prouvoit que la côte située au-dessous s'étendoit vers le midi, où le pays pouvoit être plus directement exposé aux ardeurs du soleil, plus brûlant, plus desséché, plus dépourvu d'eau; enfin, que, du moment où l'on se trouvoit arrivé à la côte de Karmanie, on n'avoit pas à craindre long-temps encore de manquer de ressources. Telles furent les raisons que donna Néarque pour déterminer les officiers de la flotte à poursuivre la route sur laquelle on avançoit alors, au lieu de s'en écarter : il termina en observant que, si Alexandre avoit achevé son expédition par terre, tout portoit à espérer qu'on ne tarderoit pas à voir la communication rétablie entre la flotte et l'armée; et qu'à cette heureuse époque, on trouveroit, dans l'approbation du roi, ainsi que dans les applaudissemens de compatriotes reconnoissans, la récompense des dangers qu'on auroit bravés.

L'adresse d'une telle péroration produisit son effet sur le conseil;

il étoit plus vraisemblable qu'ils trouveroient toute protection et sûreté contre les périls de la navigation, que dans le Golfe Persique, qui n'avoit jamais été visité encore par les Macédoniens. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Les détails de cette contestation sont non-seulement consignés dans le Journal, mais encore rapportés dans l'Histoire, page 301. (N. de l'A.)

l'avis de l'amiral fut adopté : et dans cette circonstance , dit Arrien , je suis convaincu qu'Alexandre dut au seul Néarque le succès de l'expédition , et la conservation de tous les Macédoniens embarqués à bord des vaisseaux. L'hommage rendu ici par l'historien Grec à cet officier , ne sauroit manquer d'être sanctionné dans l'opinion de tous ceux qui connoissent la côte d'Arabie , et qui considéreront combien la flotte étoit dénuée de moyens pour entreprendre une semblable navigation.

Pietro della Valle , qui séjourna durant quelque temps à Mina , ville située sur la rivière Anamis , dans le voisinage de cette côte , nous a donné des détails généraux , dignes d'attention ; car non-seulement il parle de la rivière qui coule à Mina , qu'il appelle l'Ibrahim <sup>a</sup> , et qui doit être l'Anamis vers lequel la flotte Macédonienne se dirige en ce moment , mais il fait encore mention de deux ou trois petits ports entre le mouillage où elle vient de jeter l'ancre et Gomeroon : non que ce soient des ports , ajoute-t-il , mais tout village où un navire peut débarquer sa cargaison , ou bien qui envoie en mer un nombre quelconque de bâtimens , reçoit le nom de Bender ; et , dans ce sens , Kuhestack et Bender Ibrahim sont des ports aussi-bien que Bender Abbassi ou Gomeroon. On peut conjecturer , suivant moi , qu'un de ces ports étoit Néoptana , lieu où la flotte arriva le lendemain , après une navigation de quarante-quatre milles ; et Bender Ibrahim , celui de la rivière Ibrahim ou Anamis , semble occuper précisément la même place où Néarque forma un camp pour l'armée navale , lorsqu'il atteignit cette rivière le jour suivant. La distance , depuis Néoptana , est comptée pour six milles environ , ce qui fait en tout cent milles depuis Badis.

En examinant de nouveau cette distance , je ne me trouve que mieux autorisé à déterminer la position actuelle de Jask , comme

<sup>a</sup> Nom Mahométan , qu'elle tire , sans doute , de quelque Iman ou souverain. (N. de l'A.)

NÉOPTANA.

19 Décembre.

78.<sup>e</sup> jour.

RIVIÈRE ANAMIS.

20 Décembre.

80.<sup>e</sup> jour.



étant celle de l'ancien Badis; et le Journal, et les relations de nos voyageurs modernes s'accordent également à donner au premier mouillage, depuis Jask jusqu'à Elbourz, une étendue d'à-peu-près cinquante milles. Si nous ne remarquons pas une correspondance aussi heureuse à l'égard de l'espace qui sépare l'Elbourz de l'Anamis, il faut observer que d'Anville a allongé cette distance <sup>a</sup> sur la carte dressée pour son mémoire, et ce, dans l'intention qu'elle concordât avec son interprétation du Journal; au moins est-ce là ce que je soupçonne, quoique je ne puisse trouver les moyens de recuifier le calcul de d'Anville. Nos hydrographes Anglois ne sont pas, en effet, assez minutieux pour qu'on rencontre sur leurs cartes une rivière aussi petite; et je dois avouer que suivant le manuscrit de Ressende, que j'ai consulté, l'Obremi (c'est ainsi que le nom de l'Ibrahim y est écrit) arrive beaucoup plus près d'Ormuz.

La rivière Anamis est placée par Arrien dans la contrée des Harmozéiens, nom qui présente tout d'un coup l'idée de la ressemblance qu'il renferme avec celui d'Harmuz ou Hormuz, la fameuse île d'Ormuz, située dans le voisinage. Ptolémée donne la même dénomination à cette étendue de pays. Son cap Armozon en forme la limite; et la manière dont ce nom a passé du continent à l'île, n'a rien d'extraordinaire; c'est la même que celle dont presque toutes les îles qui sont dans le Golfe ont reçu le leur. Cette partie de pays est appelée Moghostan ou *le pays des Dattes*, dans la géographie Orientale: elle s'étend jusqu'à Karpella, ou peut-être jusqu'à Jask; et comme il nous importe beaucoup d'en connoître l'intérieur, à raison du voyage que fit Néarque depuis l'Anamis jusqu'à l'endroit où campa l'armée, c'est un bonheur réel pour nous que d'avoir les renseignemens d'un voyageur tel que Pietro della Valle, renseignemens les plus circonstanciés et les plus précis auxquels

<sup>a</sup> Elle est plus grande sur la carte qui accompagne son Mémoire, que sur celle d'Asie, première partie. (N. de l'A.)

nous puissions recourir pour nous diriger dans nos recherches.

Pietro della Valle étoit un Romain d'extraction noble , qui , après avoir résidé quelques années en Perse , partit de Chyrâz avec l'intention de s'embarquer à Ormuz pour les Indes orientales ; mais en arrivant à la côte , il y trouva les forces de la Perse rassemblées. Cet armement , qui devoit être soutenu des secours de la flotte Angloise , avoit pour objet d'enlever aux Portugais la possession de ce comptoir Oriental : il en résulroit nécessairement que toute communication avec l'île étoit interdite. Voulant éviter les insultes du soldat , notre voyageur se tint à une certaine distance de la côte , et fixa son séjour à Mina , la capitale du district , où il passa les derniers mois de l'année 1621 et le commencement de 1622 <sup>a</sup>. Ce fut dans cette ville qu'il eut le malheur de perdre sa bien-aimée Maani , Chrétienne de religion , et de la secte de Nestorius , qu'il avoit épousée à Bagdad , et dont l'histoire est entremêlée d'incidens touchans et pathétiques. Ils y sont racontés dans ces termes de galanterie qui rappellent le style des romans , mais qu'on sait être naturels chez un amant Italien <sup>b</sup> , et qui surpassent en réalité toutes les fictions brillantes de nos *nouvelles* modernes. Je n'ai regardé ces détails ni comme indifférens , ni comme étrangers à mon sujet , attendu que les éclaircissemens géographiques qui s'y trouvent liés , sont importans pour nous. Pietro della Valle nous apprend en effet , à la suite de ces mêmes détails , que Mina est la capitale de Moghostan , et c'est ce que le nom même de la ville exprime ; car Mina <sup>c</sup> signifie un fort , et Moghostan est un

<sup>a</sup> Voyez la fin du tome V de ses Voyages. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Les écrits de Pétrarque formèrent une école d'amans romanesques en Italie ; et Pietro della Valle étoit membre de la société connue à Rome sous le nom des beaux-esprits : sa narration est souvent poétique. Le cheval *Dervisch* de M.<sup>me</sup> Maani rappelle Argus , le chien d'Ulysse , sans que

le voyageur paroisse avoir voulu imiter Homère. Gibbon reproche à Pietro della Valle , et ce n'est pas sans raison , une prolixité , une vanité sur-tout , intolérables dans un auteur. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Mina , Minau , Minavé. *Mina* signifie un fort. Ainsi , par exemple , Minavé est le fort de Basra. ( N. de l'A. )

district de l'ancienne Karmanie, qui s'étend depuis le cap Jask jusqu'au nord de Gomeroon <sup>a</sup>. Le voyageur ajoute que les chaleurs y sont insupportables, et le climat très-mal-sain; mais une circonstance plus particulière qu'il remarque, c'est que la rivière qui prend sa source dans le voisinage, va se jeter dans le Golfe à deux jours de chemin environ de la ville <sup>b</sup>: cette rivière ne peut être que l'Anamis d'Arrien, et l'Andanis <sup>c</sup> de Ptolémée. Si Arrien se fût attaché à suivre la racine de ce mot, que j'espérois trouver dans son ouvrage, nous aurions lu *Ana-Mina*; mais il a écrit Anamis, et conséquemment *Ana-Min* <sup>d</sup>. Je ne puis, quoi qu'il en soit, me déterminer à croire qu'il n'y ait aucune espèce de rapport entre le nom ancien et le nom moderne, à moins que nous ne reconnoissions, par la suite, que Mina est d'une date plus récente. Le nom d'Ibrahim, que porte aujourd'hui le fleuve, dérive évidemment d'un nom de personne, et, suivant toute vraisemblance, du tombeau de quelque saint Mahométan déposé dans le voisinage: mais la dénomination ancienne s'accorde avec l'usage encore assez général parmi les marins, qui laissent de côté les noms naturels des fleuves ou rivières, pour leur donner ceux des villes les plus voisines. C'est ainsi, par exemple, qu'ils disent, le fleuve de Busheer, la rivière de Basra, &c.

J'insiste d'autant plus sur ce nom, que, si Mina fut jadis la principale place du district comme elle l'est présentement, nous découvrons sans peine la raison pour laquelle Néarque choisit cette station de préférence à toute autre pour y asseoir un camp. L'amiral Macédonien avoit ici une communication avec une ville

<sup>a</sup> *Gambron*, Niebuhr; *Combru*, Pietro della Valle; *Gambroon*, *Gameraon*, &c. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> C'est-à-dire, à une distance de 40 à 50 milles. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Marcien fait mention d'un Tuanes, qu'Hudson rend par Addanius, et qu'il pré-

sume être l'Anamis. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Κατὰ τὸν ποταμὸν ANAMIN, pag. 348. ANA, qui fait partie du mot, pourrait s'expliquer d'une autre manière. Enfin, la transposition des lettres du nom ANAMIS donne AMINΑΣ. (N. de l'A.)

importante de l'intérieur du pays, communication par le moyen de laquelle il pouvoit espérer d'obtenir quelques renseignemens sur la position de l'armée, et d'établir quelques rapports entre Alexandre même et la flotte; et comme ce fut précisément de ce point même que Néarque parvint depuis à effectuer la communication avec l'armée de terre, je ne crois pas aller trop loin en attribuant ce succès aux informations qu'on peut raisonnablement penser qu'il réussit à se procurer sur la côte.

Néarque nous apprend lui-même qu'il trouva chez les naturels du pays, des dispositions à l'accueillir avec bienveillance; que la contrée abondoit en productions et en ressources de tout genre, à l'exception de l'huile. Le débarquement est décrit dans son journal avec les expressions d'une joie vive, qui ne laissent aucun doute sur le long séjour que les équipages avoient été forcés de faire à bord jusqu'à ce moment; séjour qui devoit être pour eux une contrariété insupportable, si l'on considère quelle étoit la structure et la forme d'un vaisseau Grec <sup>a</sup>, séjour dont le terme étoit nécessairement à leurs yeux la plus heureuse des circonstances. L'amiral établit sans délai, sur le lieu, un camp naval, en tirant une ligne depuis le fleuve jusqu'au rivage; et ce camp, il le fortifia par un double rempart formé d'une levée de terre, et par un fossé profond qu'il fit remplir, selon toute apparence, de l'eau du fleuve. Cette enceinte une fois achevée, les vaisseaux furent amenés à la côte; et l'on prit toutes les mesures convenables pour les mettre en sûreté,

<sup>a</sup> Il ne paroît pas qu'Ulysse, dans tout le cours de ses voyages, ait jamais dormi *παρὰ πρυμνήσια νῆος*, dans l'arrière-partie du vaisseau, lorsqu'il pouvoit trouver un autre endroit pour prendre du sommeil. Les galères d'Homère avoient un arrière-pont, qu'on nommoit *ἰκρίον*, sur lequel le timonier étoit élevé au-dessus des rameurs dans le milieu. Par le mot *πρυμνήσια* il faut entendre les câbles de la poupe; peut-être étoit-ce

aussi l'arrière-partie du vaisseau. Ici se présente une question: lorsqu'on passoit la nuit à bord, et que l'on y prenoit du sommeil *παρὰ πρυμνήσια*, dormoit-on sur *ἰκρίον* (l'arrière-pont)! ou bien étoit-on couché dessous! c'est ce que rien ne nous fait connoître. Quoi qu'il en soit, l'une et l'autre place n'offroient qu'un bien mauvais lit. (N. de l'A.)

comme aussi pour effectuer les réparations dont ils avoient besoin. L'intention de Néarque étoit de laisser son monde dans ce camp sous les ordres d'officiers intelligens et habiles , tandis que lui-même essaieroit de se procurer une entrevue avec Alexandre : mais avant de l'accompagner dans cette tentative hardie , il nous faut jeter un coup d'œil sur le pays dont Néarque étoit environné alors, sur celui dans lequel l'amiral se proposoit de pénétrer ; il est nécessaire enfin de rechercher quelle étoit, à cette époque, la position la plus probable du camp Macédonien.

Nous reconnoissons sans peine le nom d'Ormuz dans l'Harmozéïa d'Arrien ; mais il ne faut pas supposer pour cela que les circonstances locales, particulières à l'un et l'autre pays, soient exactement les mêmes. L'Ormuz de nos jours est une île qui fut connue de Néarque sous le nom d'*Organa*, et sous celui de *Gerun* dans les siècles postérieurs à l'expédition de la flotte ; et quelque bizarre que je puisse paroître à mes lecteurs de recourir à une transposition de lettres pour opérer un rapprochement entre les deux noms, il n'en est pas moins vrai qu'Oregana, changé en O-gerana, semble être le terme moyen entre l'un et l'autre <sup>a</sup>. La dénomination d'Ormuz, donnée depuis à l'île, et qu'elle a tirée de la partie continentale qui en est voisine ; cette dénomination, dis-je, s'accorde avec un usage commun dans toute l'étendue du Golfe Persique, et que j'aurai occasion de faire remarquer dans d'autres circonstances. Ajoutez que la ressource ordinaire des habitans du continent, toutes les fois qu'ils veulent se soustraire à l'oppression ou à des envahissemens de leur territoire, est encore aujourd'hui, selon le témoignage de Niebuhr <sup>b</sup>, d'aller se réfugier dans les îles. D'Anville trouve dans l'histoire, deux époques où les Harmozéïens établis sur le continent ont pu être contraints de fuir jusqu'à Gerun, et de

<sup>a</sup> C'est ainsi que *Smaragdus* vient de *Zumrud*, *Zmaragd*. Voyez Bruce, vol. I, p. 207. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez Niebuhr, chap. d'Abou-chehr. (N. de l'A.)

porter ainsi avec eux leur propre nom dans un nouveau séjour. L'une de ces époques est le commencement du treizième siècle, lorsque Bahud-din, chef de naturels de la côte, redouta les suites d'une invasion des Turcomans Atabeks, qui vinrent occuper, vers ce temps, le Pharsistan et le Kerman<sup>a</sup>; l'autre est l'année 1273, lorsque les descendans de Gengis-kan se furent rendus maîtres de l'empire des Perses<sup>b</sup>. A ces deux périodes, je dois en ajouter une troisième. En 1407<sup>c</sup>, à l'époque où Mahomet, fils de Tymour, fut envoyé par son père, de Chyrâz à cette côte, pour soumettre Mahomet Châh, souverain d'Ormuz, Ormuz étoit évidemment une place continentale; car le fils de Tymour s'empara de sept forteresses qui faisoient toute la défense du royaume de Mahomet Châh, et força ce prince de fuir jusqu'à Geroum<sup>d</sup>, où même il exigea de lui un tribut de six cent mille dinars. Cet événement prouve que l'île n'étoit pas encore désignée sous le nom d'Ormuz en 1407, tandis qu'il semble presque incontestable que Geroum fut le lieu de retraite pour les habitans du continent dans ces trois différentes occasions: et suivant l'observation de Niebuhr que j'ai rapportée plus haut, telle est encore aujourd'hui la ressource habituelle des naturels de la côte. La variation de ce mot dans l'orthographe Européenne, justifie, à l'égard des noms, de beaucoup plus grandes libertés qu'aucune<sup>e</sup> de celles que j'ai prises dans cet ouvrage. Ormus, Ormuz, Ormutz, Hormus, Hormoz, Hormuzd, Hormozéia<sup>e</sup>, Armozusa, Armoxusa, Armusa; tous ces noms, dis-je, s'appliquent soit à l'île, soit au continent voisin, et, tous,

<sup>a</sup> La Perside et la Karmanie. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez Cheref-eddin, *vol. II, pag. 418*, édit. Franç. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Plus exactement en 1397; car il y a une erreur de dix années dans la chronologie de Cheref-eddin. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Geroum est nommé Gomeroon dans Petis de la Croix, à la marge; mais ce seroit

plutôt l'île; non qu'il puisse y avoir un rapport entre Geroum et Gomeroon, comme entre l'Ormuz du continent et l'île d'Ormuz. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Il est digne de remarque qu'Alfragani écrit Harmuz avec Ptolémée et Arrien. *Voy. Gol. ad Alf. pag. 112.* (N. de l'A.)

ils ont, à ce que je présume, une origine qui leur est commune avec le nom d'Hormisdas, c'est-à-dire, d'Oromasdes ou Hormudsch, le bon principe dans la superstition des Parsis, nom adopté par plusieurs princes de la quatrième dynastie, et même par quelques-uns d'une époque plus récente. D'Anville a observé qu'il existe quatre districts, deux sur le Golfe et deux dans l'intérieur du pays <sup>a</sup>, lesquels prennent leurs noms de différens monarques Persans, Cobad <sup>b</sup>, Sabur, Darab <sup>c</sup> et Ardeshir, c'est-à-dire, si l'on veut, d'Artaxerxès, puisqu'il est appelé en grec, Cobad, Sapor et Darab. Mais peut-être, si nous préférions de croire que ces districts ont des noms d'origine commune avec ceux des rois Persans dont il s'agit, plutôt que de penser qu'ils en tirent les leurs, pourrions-nous y joindre Armoza comme un cinquième district <sup>d</sup>, et le rapporter à Hormisdas ou Oromasdes au moyen de la même affinité. C'est là, au surplus, une discussion plus curieuse que nécessaire. Nous n'avons à nous occuper sérieusement que de la partie de pays appelée Harmozéia par Arrien, Armuza par Ptolémée <sup>e</sup>, et du cap Armozon de ce géographe, que Strabon <sup>f</sup> a marqué précisément comme placé au point même où le détroit a le moins de largeur. C'est à ce promontoire, que commence, suivant mes conjectures, le district d'Arrien. Jusqu'où s'étendoit-il vers le nord? ou comprenoit-il Gomeroon (Bender Abbassi) dans ses limites? Ce sont là deux questions qu'il semble impossible de résoudre aujourd'hui;

<sup>a</sup> Mém. pag. 156.

D'Anville tire ces divisions de Golius dans ses notes sur Alfragani. Mais, au rapport de Niebuhr, il ne reste présentement aucune trace d'une division semblable. Voy. Gol. Not. ad Alfrag, pag. 115; et Niebuhr, vol. II, pag. 166, édit. Franç. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ces noms paroissent tous être dérivés de ceux des rois de la quatrième dynastie de race Persane. Heylin Cosm. lib. III. Peut-être est-ce à cette dynastie qu'il faut rap-

porter tout ce que le savant Anquetil du Perron a découvert de la mythologie et des connoissances des Parsis. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> C'est ainsi que Darab-Chierd est Dario-Certa. Voyez Pietro della Valle, tome VI, pag. 130. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Il convient d'observer, toutefois, que l'Armozérie est en Karmanie, et non dans la Perside. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Ptol. pag. 157. (N. de l'A.)

<sup>f</sup> Strab. pag. 765. (N. de l'A.)

mais nous sommes assez fondés à présumer que ce district d'Arrien, renfermé dans les limites du Moghostan moderne, se terminoit au fleuve nommé Rud-Siur par Pietro della Valle, et qu'il se prolongeoit dans l'intérieur des terres jusqu'au pied des montagnes. Sur toute la longueur de cette côte, s'étend, à peu de distance de la mer, une file de montagnes dans laquelle est englobé le Kermesir, langue de terre étroite et unie, que le défaut de circulation d'air rend excessivement ardente et mal-saine. De même que l'Armozée étoit un district de la Karmanie, ainsi le Laristan<sup>a</sup> et le Moghostan sont, dans l'opinion des géographes modernes, des pays tellement distincts de Kerman, qu'à peine peut-on dire que la province commence pour le voyageur jusqu'à ce qu'il ait passé les montagnes. Le Moghostan, ou *la terre des Dattes*, indique par son nom seul les moyens de subsistance que produit le pays; et quoique l'air y soit mal-sain, au rapport des auteurs qui nous en ont donné les relations les plus récentes, il ne paroît pas que le sol soit tout-à-fait stérile. Le district entier fut très-florissant, tant que les Portugais restèrent en possession de leur commerce à Ormuz; et Pietro della Valle trouva une factorerie Anglaise<sup>b</sup> établie à Mina pour le commerce de soie. Aujourd'hui cette côte est désolée dans toute son étendue, par suite des déchiremens de la Perse; et, s'il faut en croire Niebuhr, elle est soumise à des Scheiks Arabes, qui ont profité de ces troubles pour y passer de la côte opposée, et fonder de petits gouvernemens depuis Ormuz jusqu'à Busheer.

Une fois parvenu au fleuve Anamis, Néarque prit toutes ses mesures pour découvrir la position de l'armée de terre; et après

<sup>a</sup> Le Laristan tire son nom de Lar, ville située beaucoup à l'ouest de Gomeroon, dans la partie de pays qui est au bas des montagnes. Pietro della Valle se retira dans cette ville, après une maladie grave que lui causa le chagrin d'avoir perdu sa femme. Il eut le bonheur d'y rencontrer un Persan

très-habile en médecine. La route que tint Pietro della Valle, seroit bien digne de notre attention, si nous nous occupions présentement de l'intérieur du pays; mais voyez *infra*. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ou au moins des marchands. (N. de l'A.)

quelques



quelques recherches , il eut la satisfaction d'apprendre qu'elle étoit arrivée heureusement , et qu'elle ne se trouvoit pas à plus de cinq jours de marche de la côte. La journée de marche est encore aujourd'hui une mesure Orientale ; et cette mesure peut varier , dans sa plus grande différence , de vingt à trente milles : donc , en prenant un terme moyen , nous reconnoîtrons qu'Alexandre étoit alors à cent vingt-cinq milles de la côte. Sur ce nombre , si l'on adopte notre système de conduire Néarque à Mina <sup>a</sup> , nous avons déjà deux journées de marche à l'égard desquelles il n'y a plus pour nous d'incertitude : restent soixante-quinze milles seulement dans l'intérieur du pays , depuis Mina. Ma raison pour faire arriver Néarque à Mina , ne repose pas uniquement sur des conjectures : car , en premier lieu , cette ville est la capitale du district , et doit naturellement l'attirer dans son sein ; en second lieu , nous allons bientôt voir que le gouverneur du district , dès qu'il apprit l'arrivée de la flotte , se rendit en diligence au camp pour y porter , avant tout autre , une si heureuse nouvelle. Dans l'Orient , le siège de l'empire varie suivant le caprice du monarque , et , par cette seule cause , il a éprouvé de fréquens changemens ; mais dans les provinces <sup>b</sup> , ou dans la subdivision des provinces , la ville principale devant le plus généralement sa prééminence aux convenances locales , n'est pas autant exposée à de semblables vicissitudes : d'où j'incline assez à penser qu'une place telle que Mina , fut l'ancienne capitale , comme elle est encore la capitale

<sup>a</sup> Niebuhr dit que Mina est à six lieues seulement de la mer : mais je m'en rapporte davantage à Pietro della Valle , qui fit dans cette ville une assez longue résidence , et eut des occasions fréquentes d'envoyer des messagers à la côte. Remarquez , au surplus , que *six lieues* est l'expression du traducteur. Niebuhr lui-même dit simplement , *quelques lieues*. Voyez l'édit. Franç. , vol. II, p. 165. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Dans l'Hindoustân , Palibothra , Canouge , Agra et Dehly ont été successivement les sièges de l'empire en différens âges ; mais Lahore est restée invariablement la capitale d'une province. Ecbatane , Persépolis et Suze ont toutes cédé en Perse la prééminence à Ispahan ; mais Qandahâr , Herat , Balk , Lar , &c. , sont toujours des villes principales. (N. de l'A.)

moderne. Il nous faut donc chercher Alexandre dans la Karmanie, sur quelque point qui s'accorde avec les circonstances de sa situation présente, et placé dans une distance de trois jours de marche de Mina.

Nous avons laissé ce prince à Poora dans la Gédrosie, ville que le célèbre auteur de la Géographie ancienne <sup>a</sup> estime être précisément le Pureg ou Phoreg du géographe de Nubie, et qu'Arrien nomme la capitale de la province. La capitale moderne, selon Cheref-eddin, est Kidge <sup>b</sup>; et d'Anville trouve un autre Pohreg <sup>c</sup> ou Forg, sur le côté occidental de la Karmanie, en quoi il est justifié par le géographe de Nubie, si toutefois j'entends bien cet auteur, et par Pietro della Valle, qui fut en personne sur le lieu. A Poora, Stafanor et Phratapherne vinrent, des hautes provinces, joindre Alexandre. Ces officiers, pressentant les obstacles et les embarras divers dont l'armée auroit eu à souffrir, s'empressèrent de venir à son secours avec des provisions et un convoi de chameaux et d'autres bêtes de somme. La totalité de ces provisions fut distribuée entre les officiers et les différentes troupes qu'ils commandoient; et l'armée s'avança vers la Karmanie

<sup>a</sup> Géog. anc. vol. II, p. 283. Le nom est écrit Fahrag, Fohreg, Pohreg, Puhreg, Puregh, Pureh. Dans tous les mots Persans, le P et l'F se mettent souvent l'un pour l'autre. Fars est la Perside. G, GH et H, sont tous des aspirées finales, et difficiles à distinguer. Voyez le géog. de Nubie, p. 129. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Vol. II, pag. 417.

Kidge devient Kudge, d'où se tire le Kutch des Européens, et le Kutch Mekran de l'Ayeen Akbary; on le confond quelquefois avec Tidge, qui est sur la côte. Petis de la Croix, d'après les historiens de Gengiskan, dit que l'armée de ce chef de brigands périt presque toute entière dans cette province. Voyez Petis de la Croix, Histoire de

Gengis, pag. 337. Tiz est une place sur la côte dans la baie de Churbar; et peut-être Petis de la Croix a-t-il confondu les deux.

Otter nomme cette place, Kie ou Guie, vol. I, pag. 408. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Appelé Purg ou Forg par Pietro della Valle, vol. I, pag. 361. Nous trouverions moins de différence dans tous ces noms, s'ils étoient écrits avec le PH au lieu de l'F, lettre qui est la même dans d'autres langues Orientales, ainsi que dans l'hébreu, פ ou פ sans autre distinction que le point. Phorg, Phoorg, Phooreg, Phoorch se changent facilement en Poora, qui est la prononciation Grecque de Πουρα, au moyen de cette manière d'écrire le nom. (N. de l'A.)

dès qu'elle fut remise de ses fatigues. La marche offrit, selon toute probabilité, le spectacle d'une fête joyeuse, d'un véritable triomphe; car non-seulement l'armée étoit couronnée par la victoire, mais encore elle se voyoit délivrée de la famine. Quant à la description qu'ont faite de cette marche et Plutarque et Quinte-Curce, comme d'une orgie signalée par les excès de la licence et de la débauche la plus honteuse, c'est une pure fiction, ainsi que l'assure Arrien; c'est une fable qui n'est appuyée du témoignage ni de Ptolémée, ni d'Aristobule, ni d'aucun autre historien. Aristobule et Ptolémée parlent de jeux et de sacrifices solennels, célébrés en l'honneur des dieux par l'armée reconnoissante de la protection qu'ils lui avoient accordée. On conçoit aisément qu'une imagination vive et féconde ait transformé cette marche en une bacchanale, et qu'elle ait exagéré les transports de joie auxquels se livrèrent les Macédoniens, comme la terreur avoit chargé le tableau des infortunes dont ils s'étoient vus accablés dans la Gédrosie. Je trouve, dans les événemens mêmes qui suivirent, la preuve que les souffrances de l'armée avoient été moins cruelles que ne l'ont prétendu quelques auteurs. Aucune circonstance en effet ne dépose d'une foiblesse ou d'une diminution de forces extraordinaire: les expéditions s'exécutent avec le succès accoutumé, et les plans nouveaux prennent chaque jour le caractère de grandeur et de hardiesse qui appartient à leur objet.

Si donc nous jetons maintenant un coup d'œil sur la carte, et que nous considérons la position de Mina<sup>a</sup> et celle de Fohregh de la Gédrosie, nous ne pouvons guère nous tromper en tirant une ligne au travers de Giroft<sup>b</sup>, ville de la Karmanie, qui sera alors comme le point d'union entre la flotte et l'armée. Le motif qui me détermine à choisir Giroft, ou quelque place voisine située

<sup>a</sup> Mina gît par 26 degrés 35 minutes de latitude nord, suivant Pietro della Valle, vol. V, pag. 397. Cette ville a deux

châteaux. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Le Djiriff d'Otter, vol. I, pag. 311. (N. de l'A.)

sur la même ligne, est que la position s'accorde avec la distance de cent vingt-cinq milles, à une fraction près <sup>a</sup>, si la carte de d'Anville est correcte. Il n'y a point de ville dans la Karmanie, soit sur cette route, ou près d'elle, à l'exception de Valase-gerd <sup>b</sup> ou Valase-cherd, qui réclamerait peut-être avec plus de fondement le droit d'ancienneté, s'il nous est permis d'en juger par sa terminaison : car, bien qu'écrite différemment, la syllabe finale de ce nom est la même que celle de Tigrano-certa et Pasa-garda <sup>c</sup>, villes anciennes toutes deux. La seule objection contre Valase-cherd, est sa trop grande proximité de la côte. Maintenant, il est digne de remarque que ni Arrien, ni Strabon, ni Plutarque, ni Quinte-Curce, n'ont assigné de nom à la ville où l'entrevue d'Alexandre et de Néarque eut lieu : mais Diodore de Sicile la fixe à Salmus ; et il ajoute que Néarque étant arrivé au moment où le roi étoit au théâtre, et donnoit des jeux à son armée, on le fit monter sur la scène, d'où il fut prié de raconter les détails de son voyage à l'assemblée. Salmus <sup>d</sup> est tellement un nom obscur, et dont l'intelligence ne nous est facilitée par aucune circonstance, même indirecte, que le savant commentateur de Diodore désespère d'en donner une explication satisfaisante : j'ai moi-même consulté tous les auteurs qui m'étoient connus, sans parvenir à trouver la moindre ressemblance de ce nom avec un autre.

<sup>a</sup> Ce qui donne, presque aussi exactement que si l'on mesuroit au compas même, cent vingt-cinq milles Romains, de soixante-quinze au degré ; et cette distance, comparée avec celle de la route, s'éleveroit à cent vingt-cinq milles Anglois, de manière à atteindre presque le dernier degré de précision. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ce nom est écrit des deux manières par le géographe de Nubie. Observez ici que la syllabe *gerd* conserve le rapport avec *Pasa-garda*, et celle *cherd*, avec *Tigrano-certa*.

Cette terminaison signifie *fort, ville ou cité*, comme les finales modernes *abad, patam, poor* : *Fal-abad, Jehann-abad, Melia-poor, Masuli-patam*, &c. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Pasa, écrit *Phesa* et *Besa*, qui signifie le vent de nord-est, parce que la ville est rafraîchie par ce vent dans un climat chaud. *Voy. Gol. ad Alfrag. p. 114.* (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Wesseling, *ad Diodor. Lib. XVII, pag. 243.* Σαλμῦρον. *Urbis nomen quam in Karmaniâ fuisse ex Arriano conficiat. Lib. VI, p. 28. Ab aliis negligitur.* (N. de l'A.)

En supposant qu'il faille réellement désespérer d'arriver à cette découverte, voici la conjecture que je forme, et sur laquelle, au reste, je ne prétends bâtir aucune espèce de preuve : je le répète, ce n'est qu'une conjecture ; je la soumets au lecteur ; elle lui paroîtra, je l'espère, plus curieuse qu'indigne de son attention.

Le géographe de Nubie <sup>a</sup> fait mention de Maaun, petite ville, mais très-fréquentée par des commerçans, et située à la distance d'une station, ou vingt-cinq milles de Valase-cherd. Cette ville est, à mon avis, la même que le *De-Maum* de d'Anville, qui se trouve entre Valase-cherd et Giroft. Seroit-ce donc aller trop loin que de prétendre que, dans le *Sal-Moun-ti* de Diodore, nous découvrons le *Maaun* du géographe de Nubie ! Je ne connois pas plus l'origine du *De* de d'Anville que celle du *Sal* de Diodore ; mais en hébreu, et même, si je suis bien instruit, en arabe ou en persan, *Sal* a deux significations : par l'une, il exprime l'*abri* que donne une tente ou une maison ; par l'autre, un *rempart* <sup>b</sup>. Le mot ne trouveroit-il donc pas son application dans un sens ou dans un autre, d'abord, comme le *camp* à Maaun ; ensuite, comme le *fort* Maaun ! ou bien, si l'on disoit que j'abuse d'une origine ou racine Grecque pour avoir *Moun* <sup>c</sup>, j'observerois que les mots qui ont cette forme, quoique d'abord on ne remarque pas la lettre *n* dans leur construction, en prennent toujours une à la prononciation, et la gardent constamment. Je ne donne ceci que comme une conjecture, et sans prétendre au mérite d'un savant Orientaliste : mais je suis très-persuadé qu'un Orientaliste qui pousseroit plus loin ses recherches en ce genre, verroit ses peines

<sup>a</sup> Pag. 130. *Canat-Alsciam, hinc ad Maaun, urbem parvam, sed commerciis minimè infrequentem, statio. Ab hâc ad urbem Valase-gerd, quæ et Valase-cherd dicitur, statio. (N. de l'A.)*

<sup>b</sup> סללה, un rempart, de סלסל, ombrager ou donner de l'abri, comme une maison ou

tente. Voy. Parkhurst à ce mot. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> ΣΑΛΜΟΥΖ, qui se prononce *Salmous*, et qui se forme comme *Pessinus*, *Pessinuntis*, *Selinus*, *Selinuntis*, écrits originairement en latin, *Pessinuns*, *Selinuns* ; et c'est ainsi que l'on auroit Σαλμῶνς, Σαλμῶντις. (N. de l'A.)

et sa curiosité amplement récompensées. Je ne tirerai donc aucune conséquence des probabilités que je viens d'établir, bien qu'elles m'offrissent un motif de préférer Maaun; mais je fixerai à Giroft l'entrevue de Néarque et d'Alexandre, en quoi je me trouve d'accord avec la distance correspondante, et avec l'opinion de d'Anville. Si nous reconnoissons par la suite, que, sous un semblable déguisement, Diodore nous a conservé cependant le nom de cette place, il faudroit convenir que nous avons un reproche de moins à faire au récit informe et bizarre qu'il nous a laissé de l'expédition. Giroft est nommée la capitale <sup>a</sup> de la Karmanie par Petis de la Croix, dans le commentaire de cet auteur sur Cheref-eddin. Elle ne l'est pas toutefois, car Seirdgian est cette capitale. Petis de la Croix ajoute qu'elle se trouve à quatre journées de marche d'Ormuz, et qu'elle gît par 27° 30' de latitude <sup>b</sup>. Golius en parle comme d'une place considérable, dont le séjour offre beaucoup d'agrémens, qui abonde en blé et en fruits exquis, où l'eau est d'une excellente qualité, et que fréquentent habituellement les caravanes. J'irai plus loin, et je dirai que c'est une place tellement importante, qu'à l'époque où Mirza Mehemet, fils de Tymour, envahit le royaume d'Ormuz, il en fit un poste <sup>c</sup> pour son frère, qui commandoit l'une des divisions de l'armée. Selon le géographe de Nubie, il y a un *Hormoz-regis*, ou Hauz, dans les terres situées entre Phoreg et Giroft <sup>d</sup>, ce qui laisseroit présumer qu'au temps de l'invasion de Mirza Mehemet, le royaume

<sup>a</sup> Voyez le géographe de Nubie. *Giroft autem magna est, habetque in longitudine duo ferè milliaria.* Pag. 129. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Je pense que l'écrivain François a établi les latitudes d'après Abou'l-Feda. Voyez Cheref-eddin, *vol. II, p. 418.* (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *Gol. ad Alfrag. Not., pag. 118.* Suivant ce commentateur, le poste dont il s'agit ici n'étoit qu'à une journée d'Harmuz. Si cela est exact, ce dut être l'Ormuz de

l'intérieur du pays. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Il y a une erreur dans le géographe de Nubie. Cet auteur dit d'abord qu'Hormoz est entre Phoreg et Giroft, et ensuite qu'il est à l'ouest de Giroft, ce qui devient impossible. D'Anville a placé Hormoz entre les deux villes; et par conséquent, il faut lire, suivant toute apparence, *orientem* pour *occidentem*, l'est pour l'ouest. (N. de l'A.)

d'Ormuz s'étendoit dans l'intérieur du pays, ou commençoit au-delà des montagnes qui garnissent la côte, et que le nom passa d'abord de la ville, située dans l'intérieur des terres, à la côte, puis de la côte à l'île. Si cette conjecture est fondée, elle s'accorde merveilleusement avec le langage d'Arrien. En effet, Néarque ne trouva pas une ville, mais un district, appelé le pays des Armoziens; et suivant toute probabilité, le siège du gouvernement, à cette époque, étoit dans l'Hormoz de l'intérieur des terres, qui existoit comme royaume ou province d'Ormuz, à peu près de la même manière qu'au siècle de Tymour. La marche de l'armée de Mirza Mehemet en quatre divisions, pour aller envahir ce royaume, jetteroit beaucoup de lumière<sup>a</sup> sur le sujet, s'il étoit nécessaire de le discuter plus à fond. Une circonstance pourtant que je ne dois pas omettre, c'est que, la position de Giroft dépendant de celle de Poora ou Phoreg de la Gédrosie, il est digne de remarque que le géographe de Nubie<sup>b</sup> place Phoreg au commencement du grand désert qui se prolonge jusqu'au Ségestan, et à deux cent dix milles<sup>c</sup> de la capitale. C'est la partie la plus basse de ce désert qu'Alexandre venoit de traverser; en quoi je trouve une preuve de plus de la direction que j'ai supposée avoir été celle de la marche de ce prince, et un motif plus plausible de le conduire à Giroft plutôt qu'à Seirdgian la capitale, par la raison que s'il se fût dirigé au nord, il auroit toujours tenu sa route au travers du même désert.

A l'époque de l'arrivée de l'armée dans la Karmanie, Alexandre reçut la nouvelle que Philippe, nommé tout récemment par lui satrape de l'Inde, avoit été assassiné par les troupes de naturels à sa solde, et que les Macédoniens avoient vengé sa mort. Eudème et Taxile reçurent l'ordre de prendre le commandement de la province jusqu'à ce qu'un nouveau satrape eût été choisi pour

<sup>a</sup> Cheref-eddin, *vol. II, pag. 417.* (N. de l'A.)

<sup>b</sup> *Pag. 129.* (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Son calcul n'est pas clair. (N. de l'A.)

la gouverner. Stafanor, satrape d'Aria et de la Drangiane; Pharasmane, fils de Phratapherne, satrape de la Parthie et de l'Hyrcanie; Cléandre, Siltacès et Héracon, accompagnés d'un nombre considérable de soldats de toutes armes, et les troupes de Parménion, sorties du pays des Mèdes; toutes ces forces réunies joignirent Alexandre dans la Karmanie, où Cléandre et Siltacès ayant été accusés du double crime d'oppression et de sacrilège, furent jugés et exécutés. Cratère arriva aussi avec les éléphants et les gros bagages, sans avoir éprouvé dans sa marche à travers l'Arachosie et la Drangiane<sup>a</sup>, aucun des obstacles qui s'étoient opposés à celle d'Alexandre dans la Gédrosie: et cependant, en jetant un coup d'œil sur la carte et en consultant les géographes, nous ne découvrons pas aisément les moyens qu'il eut d'éviter une partie de ce désert à l'est de la Karmanie, désert que le géographe de Nubie<sup>b</sup> assure être le plus vaste qui soit au monde. Toutes ces circonstances, bien qu'étrangères au voyage même, ne sont pas inutiles à remarquer, par la raison qu'elles expliquent et la prolongation du séjour d'Alexandre dans la province, où ce prince paroît s'être occupé de tant de soins divers<sup>c</sup>, et le repos des troupes après la fatigue de leur marche, et tant de maux et de contrariétés dont elles avoient eu à souffrir.

Cette marche de l'armée ainsi bien connue, et sa position actuelle exactement constatée, notre objet le plus intéressant est de nous occuper des dates.

Néarque arriva à l'Anamis le 20 décembre, et il n'est pas difficile d'établir la correspondance de cette date avec les mouvemens de l'armée. J'ai déjà prouvé qu'Alexandre quitta Pattala vers la fin de juillet ou dans les premiers jours d'août; et nous avons des

<sup>a</sup> Voyez la Géog. ancienne de d'Anville, pag. 287, vol. II. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Pag. 128. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Ce fut aussi à Poora, qu'il choisit

Siburtius pour successeur d'Apollophage au gouvernement du pays des Orites. (N. de l'A.)



raisons assez fortes pour démontrer qu'avant la fin de ce mois, il avoit passé le pays des Arabiens et des Orites, et pénétré dans la Gédrosie. La preuve de ce fait est une circonstance rapportée dans le Journal. Alexandre, y est-il dit, fit camper son armée dans cette province, après une marche extrêmement pénible sur le bord d'un torrent, lequel, grossi tout-à-coup par les pluies tombées sur les montagnes, entraîna, dans la violence de son cours, tout le bagage de ceux qui, pour avoir de l'eau plus facilement, avoient dressé leurs tentes trop près du fleuve. Strabon et Arrien déposent l'un et l'autre de ce fait. Il en résulte, à mon avis, que quoiqu'il ne tombe point de pluie dans la Gédrosie, les pluies du solstice ne couvroient pas encore les montagnes qui enferment cette province du côté du nord. Maintenant, Strabon nous dit que les pluies cessent vers l'époque du lever de la constellation de l'Ourse<sup>a</sup>, c'est-à-dire, le 2 septembre : conséquemment l'armée dut s'être trouvée dans la Gédrosie et avoir essuyé cet accident vers la fin d'août. Si donc, à cette circonstance, nous en ajoutons une autre sur l'autorité d'Arrien, savoir, que l'armée employa soixante jours à traverser la Gédrosie, nous trouvons l'arrivée à Poora fixée vers la fin d'octobre. On peut raisonnablement supposer que les événemens qui se passèrent à Poora et dans la Karmanie occupèrent six semaines ; et les probabilités, à cet égard, se fortifient d'une circonstance dont les historiens n'ont pas fait mention, je veux dire la remonte de la cavalerie : car tous les chevaux avoient péri dans le désert. Ainsi, comme on le voit, un simple rapprochement de faits nous autoriseroit à prendre pour date la première ou la seconde semaine de décembre. Mais nous avons une donnée beaucoup plus positive pour connoître la saison : en effet, lorsqu'Alexandre, après avoir reçu Nérarque,

<sup>a</sup> Strab., pag. 690. Ussérius, d'après Euctémon, dit, le 5 de septembre.

Voyez *Ephem. de anno solar. Maced.* (N. de l'A.)

recommença sa marche vers le nord, il dépêcha Héphestion avec la plus grande partie de l'armée, le bagage et les éléphants, après lui avoir donné l'ordre de s'avancer le long de la côte maritime de la Karmanie, par la raison qu'on étoit alors *en hiver*<sup>a</sup>, que le climat étoit plus doux<sup>b</sup>, et que les approvisionnement de venoient plus faciles<sup>c</sup>, c'est-à-dire qu'Héphestion passa les montagnes, et traversa le Moghostan moderne<sup>d</sup> et le Laristan ou Kermesir, tandis qu'Alexandre, avec le reste de ses forces, marcha dans l'intérieur du pays jusqu'au nord des montagnes, et dirigea sa route vers Pasagarda. Ce qui est dit bien positivement de l'hiver dans ce passage, s'accorde à tel point avec la date du 20 décembre, que donne la relation du journal, qu'il semble impossible d'admettre même une erreur de quelques jours. Ainsi que je l'ai déjà fait entendre, le calcul pêche plutôt par excès; et, tout bien considéré, j'incline à en soustraire les dix jours, et à fixer l'arrivée de Néarque à l'Anamis au 10 décembre de l'an 326 avant l'ère Chrétienne, et la onzième année du règne d'Alexandre.

La satisfaction qu'éprouvèrent les Macédoniens en se retrouvant à terre après tous les malheurs qu'ils avoient essayés, est décrite

<sup>a</sup> Arrien, pag. 270. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Ἀλλεινὰ τε ἤν. Voyez sur ce mot une note très-longue et très-aigre de Gronovius, qui ne pardonne pas à Facius et à d'autres commentateurs, d'avoir lu Ἐλλεινὰ τε ἤν. *Ibid.* ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Si nous supposons qu'Héphestion passa les montagnes à Mina, ce qui est probable, il suivit, pour se rendre à Lar, la même route sur laquelle Pietro della Valle fut transporté malade jusqu'à cette ville. Voyez le V.<sup>e</sup> vol. de cet auteur, *in fine.* ( N. de l'A. )

<sup>d</sup> Niebuhr dit, depuis Bender-Abbassi jusqu'à Delam : c'est une plaine aride, nommée par les Persans le Kermesir, ou le pays chaud. Voyez le II.<sup>e</sup> vol. de son Voyage,

page 143, *édit. Angloise.* Ce langage de Niebuhr est confirmé par Pietro della Valle, qui nous apprend qu'à Lar il pleut rarement, excepté dans le mois de mai, époque où il tombe un peu d'eau. Le mois de mai est le plus froid de l'année. *Vol. VI, pag. 20 et suiv.* Strabon ( pag. 727 ) s'accorde d'une manière bien précise avec Niebuhr. Il dit, en effet, que la côte maritime le long du Golfe jusqu'à la rivière Oroates, est brûlée du soleil, frappée de stérilité, et exposée à des vents violens jusqu'à trois ou quatre cents stades dans l'intérieur des terres. De là, le pays est très-beau du côté du nord, dans une étendue de huit mille stades. ( N. de l'A. )

par Néarque dans les termes les plus expressifs <sup>a</sup>. Comme ils étoient alors dans un pays ami, sans avoir à craindre désormais ni la famine, ni aucun danger, ils se répandirent bientôt sur toute l'étendue des terres voisines, excités les uns par un mouvement de curiosité, les autres par le désir de s'approvisionner des différentes choses qui leur manquoient. Dans une de ces excursions, on rencontra, par hasard, un soldat resté en arrière de l'armée de terre, que ses habits <sup>b</sup> et son langage firent reconnoître pour un Grec. Des larmes coulèrent en abondance de tous les yeux <sup>c</sup> à l'aspect d'un compatriote, et au moment où on l'entendit parler le même langage. Les Macédoniens commencèrent à l'accabler de questions avec ce vif empressement qui devenoit si naturel chez eux après tant d'infortunes et de souffrances. Qu'on juge de leurs transports lorsqu'ils apprirent de lui qu'il étoit séparé de l'armée depuis peu de temps seulement, et que le camp n'étoit pas fort éloigné! Ils conduisirent sur-le-champ cet homme vers Néarque, dans tout le désordre de la joie où leurs cœurs se livroient. Arrivé en présence de l'amiral, l'étranger confirma les heureuses nouvelles qu'il venoit de donner, et réitéra l'assurance positive que le roi ne se trouvoit qu'à cinq jours de marche de sa flotte, et que le gouverneur de la province

<sup>a</sup> Page 348. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Χλαμῶς. *Chlamys*. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Le lecteur un peu familiarisé avec les auteurs classiques, se rappellera à ce sujet les sentimens et le discours attribués par Sophocle à Philoctète, dans une circonstance assez semblable :

Ποίας πατέρας ὑμᾶς ἂν ἢ γένους ποτὶ  
Τύχοιμ' ἂν εἰπὼν; σῆμα μὲ γὰρ Ἑλλάδος  
Σπῆς ὑπάρχει παροφιλισταῖς ἐμοί.  
Φωνῆς δ' ἀκούσθαι βέλομαι. *L.* 222.

Franklin traduit ainsi :

« Quel climat t'a vu naître ! quelle est ta

» race ! qui es-tu ! parle : si j'en dois juger  
» par ce vêtement, jadis bien connu de moi,  
» tu es de la Grèce ; de la Grèce, ma patrie  
» adorée ! Laisse-moi jouir un moment du  
» bonheur que j'ai si long-temps souhaité,  
» d'entendre les doux accens de ton lan-  
» gage. »

Et ensuite :

ὦ φιλοταλον φάνημα· φεῦ πότ' ἐλαβεῖν  
Πρόσθεγμα ποῖ δ' ἀνδρὸς ἐν χρένω μακρῶ.

« Oh ! quel bonheur pour moi de t'en-  
» tendre ! après tant d'années d'un affreux  
» silence, combien le son de ta voix me  
» paroît doux ! » ( N. de l'A. )

étant sur les lieux mêmes, on pourroit en obtenir de plus amples renseignemens.

Ce fut le jour même du débarquement qu'on eut à se féliciter d'un bonheur aussi inespéré. Néarque résolut à l'instant de se mettre en route ; et dès le lendemain il donna l'ordre d'amener les vaisseaux à la côte, ainsi que de fortifier le camp. Tandis qu'il étoit occupé de ces soins, le gouverneur de la province, qui n'ignoroit pas quelles violentes agitations l'incertitude du sort de la flotte excitoit dans l'ame d'Alexandre, et qui vouloit se faire un mérite auprès du roi de lui avoir donné le premier avis de son heureuse arrivée, le gouverneur, dis-je, se hâta de gagner le camp par le plus court chemin ; et ayant obtenu audience du prince, il l'informa de l'existence de la flotte, et lui annonça que Néarque, en personne, arriveroit sous peu de jours. On peut concevoir facilement quelle fut la joie d'Alexandre, quoiqu'il osât à peine accorder une confiance entière à ce rapport. Après avoir douté quelque temps de son exactitude, une vive impatience s'empara de lui : plusieurs jours se succédèrent sans que le fait se confirmât ; et enfin, lorsque le roi eut attendu en vain pendant un certain intervalle, et que tous ses calculs furent épuisés, il envoya des détachemens à la recherche de Néarque sur différens points, et dans des directions différentes, espérant soit qu'il pourroit le trouver s'il étoit effectivement sur sa route, soit que, dans le cas où ils le rencontreroient, ils le protégeroient contre toutes insultes de la part des naturels du pays. Mais la plupart de ces détachemens étant revenus sans avoir rien découvert, Alexandre en conclut que la nouvelle annoncée par le gouverneur étoit une histoire faite à plaisir, et donna l'ordre de l'emprisonner, non sans lui avoir reproché, avec les expressions de la douleur la plus amère, qu'en trompant ses espérances, il avoit rendu mille fois plus aiguës les inquiétudes qui le dévorioient.

Alexandre passa plusieurs jours dans cette cruelle incertitude,

laissant assez connoître , par sa contenance et son visage abattu , les angoisses auxquelles son cœur étoit en proie. Néarque cependant étoit en ce moment même sur la route ; et tandis qu'il avançoit avec Archias et cinq ou six autres officiers qui l'accompagnoient , il rencontra heureusement une troupe détachée de l'armée , qui avoit été envoyée en avant avec des chevaux et des chariots destinés à lui servir au besoin. L'amiral et ses compagnons auroient pu passer sans être reconnus , tant ils étoient changés ; leur chevelure longue et négligée , leurs vêtements en lambeaux , leurs visages pâles et empreints de tous les caractères de la misère , la maigreur de leurs corps , occasionnée par la famine et par la fatigue , étoient autant de circonstances qui sembloient ne devoir pas fixer sur eux l'attention des amis qu'ils venoient de rencontrer : mais ils étoient Grecs , et il étoit naturel qu'ils s'informassent de voyageurs Grecs s'ils avoient vu l'armée ou entendu parler d'elle , et , dans ce cas , en quel lieu elle étoit campée. On satisfit à leur curiosité , en répondant à leurs questions : mais néanmoins aucun soldat du détachement ne les reconnut , et n'imagina de les questionner à leur tour. Au moment où l'on alloit se séparer , Archias dit à Néarque : « Il faut assurément que cette troupe soit un détachement envoyé pour nous secourir ; car quel autre motif pourroit la faire errer ainsi à l'aventure dans le désert ! Il ne me semble point du tout surprenant que ces hommes ne nous aient pas reconnus ; nous étions sans doute entièrement déguisés pour eux : adressons-leur de nouvelles questions ; apprenons-leur qui nous sommes , et sachons d'eux-mêmes quel est l'objet de leur excursion. » Néarque approuva l'avis d'Archias ; et se rapprochant des Macédoniens , il leur demanda de quel côté ils dirigeoient leurs pas : « Nous cherchons Néarque et ses compagnons » , répondit l'officier. « Je suis Néarque ! » s'écria l'amiral , et voici Archias : menez - nous vers le roi ; nous lui raconterons toute l'histoire de nos aventures. » On les fit aussitôt monter sur les chariots , et ils furent conduits sans délai vers

l'armée. Pendant qu'ils étoient en marche, quelques cavaliers, impatiens d'apporter au roi la nouvelle de cet heureux événement, se rendirent au camp pour l'informer que Néarque et Archias étoient arrivés avec cinq ou six de leurs compagnons : ils déclarèrent au surplus ne rien savoir de ce qui concernoit la flotte. Leur rapport alarma vivement Alexandre ; une idée affligeante occupa tout-à-coup son esprit. Il imagina que ces malheureux seuls s'étoient sauvés ; que le reste de la flotte avoit péri, soit de faim, soit dans les horreurs d'un naufrage ; en un mot il éprouva moins de plaisir en espérant de revoir le petit nombre de ceux qui seroient échappés aux périls, que de douleur en songeant à la perte de leurs compagnons. Durant cet intervalle, Néarque et les siens arrivèrent. Ce ne fut pas sans peine que le roi les reconnut sous un déguisement aussi affreux : il n'en demeura que plus attaché à son erreur, se persuadant, à ce triste aspect de leurs corps défigurés et de leurs habits en lambeaux, que de telles apparences annonçoient un naufrage et la destruction entière de la flotte. Toutefois il tendit la main à Néarque ; et le prenant à part, après avoir éloigné ses gardes et les personnes qui l'environnoient, il resta quelques momens sans pouvoir proférer une parole. Lorsqu'ils furent seuls, Alexandre fondit en larmes, et continua de pleurer pendant très-long-temps. Enfin, se rappelant sa dignité et reprenant un air plus serein : « Néarque, dit-il, je ressens beaucoup de satisfaction en vous voyant de retour, et Archias avec vous ; mais dites-moi en quels lieux et par quel malheur ma flotte et mes Macédoniens ont péri. » — « Votre flotte, seigneur, répondit Néarque, est sauvée toute entière, ainsi que vos soldats, et nous sommes venus pour vous en instruire. » A ces mots, des larmes coulèrent de nouveau, et en plus grande abondance, des yeux d'Alexandre ; mais ces larmes étoient plus douces. « Où sont, dit-il alors, où sont mes vaisseaux ? » — « Sur l'Anamis, répliqua Néarque, tous en bon état, et se préparant à achever le voyage. » — « Par le Jupiter Ammon qu'honore la

Libye, par le Jupiter de la Grèce, je vous jure, s'écria le roi, que cette nouvelle me rend plus heureux que la conquête de toute l'Asie; car j'aurois considéré la perte de ma flotte et le mauvais succès de l'expédition comme des événemens qui eussent contre-balancé d'une manière fâcheuse toute la gloire que j'ai acquise. » Telle fut la réception qu'Alexandre fit à l'amiral, tandis que le gouverneur de la province, qui le premier avoit donné avis à ce prince de nouvelles aussi satisfaisantes, étoit toujours dans les fers. En voyant Néarque, il tomba à ses pieds et implora son intercession. On peut bien imaginer que le pardon fut obtenu aussitôt que demandé.

La joie devint bientôt universelle par tout le camp. Un sacrifice solennel y fut offert en l'honneur de Jupiter conservateur, d'Hercule, d'Apollon protecteur, de Neptune, et de toutes les divinités de l'océan. Des jeux furent célébrés; et le roi ordonna une procession magnifique, dans laquelle Néarque parut comme le principal ornement de la cérémonie, et fut l'objet sur lequel se fixèrent tous les regards. On tressa des guirlandes de fleurs pour en couronner sa tête; la foule nombreuse des spectateurs lui témoigna sa reconnaissance, en les prodiguant sur son passage; tandis que mille voix proclamoient le succès inespéré de l'entreprise, et en consacroient la gloire par les chants les plus harmonieux. Lorsque la fête fut achevée, Alexandre déclara à Néarque qu'il ne vouloit pas l'exposer plus long-temps aux hasards de la navigation, et que son intention étoit d'envoyer un autre officier pour conduire la flotte jusqu'à Suze. « Je dois, seigneur, vous obéir comme à mon roi, répondit Néarque, et je trouve un plaisir bien doux dans cette obéissance. Mais si vous croyez ces sentimens dignes de quelque retour, et que vous désiriez de me le prouver, permettez-moi, seigneur, de garder le commandement jusqu'à ce que j'aie achevé l'expédition. Je ressentirois une douleur amère, si, après avoir lutté contre tous les obstacles qui s'opposoient au voyage, vous aviez l'injustice de

confier à un autre que moi le soin de le terminer et de recueillir ainsi l'honneur de finir sans efforts ce que j'ai commencé avec tant de peine. » Alexandre, ne lui laissant pas même le temps de continuer jusqu'au bout, souscrivit à tout ce que Néarque désiroit, et le renvoya vers la côte avec une petite escorte, ne supposant pas qu'il y eût aucun danger pour lui dans le voisinage de l'armée, ou dans un pays qui sembloit être soumis de manière à ne donner aucune inquiétude. Mais en cela Alexandre se trompoit : les Karmaniens avoient conçu un vif ressentiment de la destitution de leur satrape <sup>a</sup> ; et en conséquence, ayant pris les armes, ils s'étoient emparés des places-fortes de la province. Tlépolème, nommé pour successeur au satrape disgracié, n'avoit pas encore eu le temps d'établir son autorité. Il arriva donc que Néarque rencontra dans sa marche deux ou trois détachemens des insurgens, et ne parvint qu'avec beaucoup de peine à sa destination. Lorsqu'il eut rejoint ses compagnons de voyage, il offrit des sacrifices à Jupiter conservateur, et fit célébrer les jeux solennels accoutumés, en reconnaissance de ses succès. <sup>b</sup>

L'entrevue d'Alexandre et de Néarque n'a pas besoin de commentaire : mais je ne puis reprendre la suite du voyage sans observer que le Journal original ne présente rien de contraire à la conjecture que j'ai formée, savoir, que Néarque prit le chemin de Mina pour traverser les montagnes dans sa route vers Giroft ; qu'il les avoit passées, ces montagnes, et étoit à son cinquième jour de marche, lorsqu'il rencontra le détachement par lequel il fut conduit

<sup>a</sup> Voyez sur le mot *τελευτήκει*, qui se trouve dans le texte de ce passage, une note de Gronovius, où ce savant commentateur prouve que le mot dont il s'agit ne signifie pas que le satrape fut mis à mort, mais seulement qu'il fut déposé. *Pag. 352. (N. de l'A.)*

<sup>b</sup> Le roi célébra un *ἀγῶνα μουσικόν ἢ γυμνικόν*, et Néarque, un *ἀγῶνα γυμνικόν* seulement. L'*ἀγῶνα μουσικόν*, ou exercice des talens de

l'esprit, semble avoir fait partie des jeux qu'Alexandre fit célébrer ; tandis que le *γυμνικόν*, c'est-à-dire, les exercices du corps, dans lesquels on luttoit de force ou d'adresse, étoient plus convenables à la situation de Néarque. Cet officier, suivant toute apparence, n'avoit avec lui ni poètes, ni orateurs, ni musiciens. (N. de l'A.)



au camp d'Alexandre ; qu'enfin les ennemis qui le harcelèrent dans son retour, consistoient probablement en quelques corps de troupes restés en arrière, qui s'étoient mis en sûreté dans les défilés au-dessus de Mina <sup>a</sup>. Il y a tout lieu de croire pareillement que les places-fortes dont j'ai dit que ces ennemis s'étoient rendus maîtres, étoient situées dans la même partie du pays, et que peut-être ils ne les occupoient que dans la vue d'intercepter toute communication entre l'armée et la côte.

En retranchant dix jours du Journal, j'ai fait arriver la flotte à l'Anamis le 10 de décembre ; et si nous supposons que Néarque soit parti le 13 pour se rendre au camp, dix jours pour ce voyage et trois pour le séjour auprès d'Alexandre portent notre calcul au 26 du même mois. Toutefois l'amiral ne mit pas à la voile immédiatement à son retour vers la flotte. Nous devons compter au moins un jour pour la solennité des jeux et des sacrifices qu'il fit célébrer : il paroît indispensable d'en admettre un ou deux de plus pour les préparatifs de l'embarquement, de telle sorte que nous ne pouvons nous tromper de beaucoup en déterminant une date de quelque importance pour celle de son départ de l'Anamis, je veux dire le 1.<sup>er</sup> janvier de l'an 325 avant Jésus-Christ. Nous sommes également fondés à conclure qu'Alexandre et Héphestion se mirent en marche, chacun sur la route qu'il devoit tenir <sup>b</sup>,

<sup>a</sup> Niebuhr écrit ce nom, *Minau*, et dit que la place est à quelques lieues de la côte. Comme il ne la visita point en personne, il ne peut en parler que d'après les rapports qui lui ont été faits. (*Voyez son ouvrage, vol. II, pag. 142 de l'édition Angloise.*) Je n'ai, au surplus, aucune autorité directe pour fixer d'une manière précise, soit la position de Mina, soit celle de l'Anamis. Si la géographie de d'Anville est correcte, il en résulte que je place la rivière trop avant vers le midi ; et si j'ai commis une faute, ce

sont les mesures de d'Anville qui m'ont égaré. L'erreur de distance, si toutefois on pouvoit prouver qu'elle existe, doit se trouver entre Néoptana et l'Anamis. Quelques-uns de nos officiers Anglois qui ont été à Gomeroon, seroient en état, sans doute, de déterminer la position de la rivière Ibrahim. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ces deux routes, au rapport de Pietro della Valle, se rejoignent à une petite distance du Chyrâz moderne. *Voyez le vol. V de son ouvrage, pag. 351.* (N. de l'A.)

peu de jours avant l'époque dont il s'agit ; et cette supposition suffira pour justifier l'assertion d'Arrien, qu'Héphestion se mit en marche dans l'hiver.

ÎLE OARACTA.  
1.<sup>er</sup> Janvier.  
92.<sup>e</sup> jour.  
AN 325  
AVANT J. C.

Avec le commencement d'une nouvelle année, la flotte va commencer, pour ainsi dire, un nouveau voyage : le premier jour, elle parcourut près de dix-neuf milles pour gagner l'île d'Oaracta. Pendant ce trajet, on eut la vue d'une île déserte, appelée *Organa*, la fameuse île Ormuz des géographes modernes. Quoiqu'il n'en soit fait qu'une très-légère mention dans le Journal, nous ne serions point excusables de garder le silence sur cette île, l'un des entrepôts de commerce les plus riches et les plus extraordinaires qu'il y ait au monde. Oaracta est la moderne Kismis<sup>a</sup>, entre laquelle et la rivière de Mina ou l'Anamis, sont situées deux petites îles nommées *Ormuz* et *Arec*. Le nom de cette dernière s'écrit communément l'Arek<sup>b</sup> avec l'article. Arrien n'en parle point ; et, en consultant la carte, on verra tout d'un coup que la navigation d'une flotte Grecque devoit nécessairement la conduire à *Organa* ou *Ormuz*, qui se trouve la plus voisine de la côte, plutôt qu'à l'Arek, qui en est la plus éloignée. Toutes les trois ont été indiquées par Ptolémée, mais avec une confusion telle, qu'il faut quelque sagacité pour débrouiller l'obscurité dont elles sont enveloppées. La carte de Mercator<sup>c</sup> offre une île de Tylos et une île d'Arathos<sup>d</sup> vers l'entrée du Golfe, indiquées l'une et l'autre pour être deux petites îles, mais transposées à la côte d'Arabie<sup>e</sup>, et une île d'Aracca ou île d'Alexandre, tout-à-fait au nord. J'expliquerai d'abord cette variation de noms. Saumaise

<sup>a</sup> Dsjism, Dsjes, Drâz de Niebuhr ; Kismis, Khesem, le Queixomo des Portugais. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Laresdsj de Niebuhr. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Table VI, Asie. ( N. de l'A. )

<sup>d</sup> Le Tyrus et l'Aradus d'autres géographes ou historiens. Ce sont, dans le fait, les îles

de Bahrein ; mais leur position est inexacte sur la carte de Mercator. ( N. de l'A. )

<sup>e</sup> L'erreur ne doit pas être imputée à Mercator. Ce géographe a assigné aux deux îles dont il s'agit, une position conforme à la longitude et à la latitude de Ptolémée. ( N. de l'A. )

prétend<sup>a</sup> qu'Arrien s'est trompé en plaçant dans Oaracta le tombeau d'Érythras, roi qui donna son nom à la Mer Érythrée. D'autres auteurs, en effet, assurent que ce tombeau étoit déposé dans Ogyris, la plus petite des deux îles; et Ogyris, suivant le même Saumaise, est l'Organa d'Arrien.

Malheureusement, nous autres modernes, qui sommes accoutumés à douter de tout, nous ne croyons pas à cette histoire du roi Érythras. C'est une opinion devenue universelle aujourd'hui, que la Mer Rouge est la mer d'Idumée, ou le Golfe Arabique, prenant son nom d'Édom<sup>b</sup> ou Ésaü, le patriarche Arabe de l'Écriture. *Edom*, en effet, signifie *rouge*<sup>c</sup>. Les Arabes furent sans doute les premiers navigateurs dans l'océan Indien; et comme ils entrèrent sur cette mer en passant les détroits de Bab-el-Mandeb<sup>d</sup>, ils portèrent le nom de la Mer Rouge, d'où ils avoient commencé leur navigation<sup>e</sup>, jusqu'aux extrémités des pays où s'étendirent leurs découvertes. C'est de là que l'océan Indien reçut le nom

<sup>a</sup> *Exercitat. Plin. pag. 1180 et suiv. (N. de l'A.)*

<sup>b</sup> עֲדוֹם, Edom *hebraïcè rubrum significat, ut testatur Moses. Genes. XXV, 30. Nec verò est absimile quod hodiè docti contendunt, Mare Rubrum indè esse dictum; nam à Mari Rubro allui terram Edom vel ex Scripturâ compertum. Vid. I; Reg. IX, 26. דָּוִד, Sanguis, ab אֲפָרַיִם, per aphæresin. Bochart, vol. I, pag. 769.*

Le roi Salomon construisit une marine dans Ézion-Geber, qui est près d'Éloth, sur les côtes de la Mer Rouge, dans la terre d'Édom, עֲדוֹם-גִּבְעָר. Le nom de *Weedy Sea* [la mer où les herbes abondent] est celui employé ici pour exprimer la Mer Rouge, et paroît l'être effectivement comme le terme propre, d'après le récit d'autres auteurs. Voyez Parkhurst à ce mot. Mais il y a une autre origine de ce nom, laquelle signifie *fin* ou *extrémité*. Et peut-être doit-on en conclure que, par Im-

Suph, il faut entendre une des extrémités ou baies de la Mer Rouge, comme partagée en deux bras à son extrémité septentrionale. Voyez les Questions de Michaëlis, et le Voyage de Niebuhr. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Les Arabes, ou du moins les Orientaux, se complaisent dans ces dénominations. C'est ainsi que le Pont-Euxin est la *Mer Noire*; la Propontide, la *Mer Blanche*; la Méditerranée, la *Mer Bleue*; et l'océan Indien, la *Mer Verte*. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> La *Porte de la mort* ou *des larmes*. Cosmas Indicopleustes, quoiqu'il nous donne une description de l'île de Ceylan, ne paroît pas avoir jamais passé ce détroit. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Je ne puis citer mon autorité; mais je sais qu'il y auroit moyen de prouver que le vaste pays de la Sibérie tire son nom d'un village appelé Sibérie, près duquel les Russes entrèrent pour la première fois dans ce pays. (N. de l'A.)

de Mer Rouge ; et les Grecs , qui traduisoient tous les mots plutôt que d'introduire dans leur langue un terme étranger , les Grecs , dis-je , firent de cette mer la Mer Érythrée. Toutefois ce n'étoit pas assez pour eux. Ils découvroient toujours quelque dieu , quelque héros , quelque roi , dont le nom ou l'histoire devoit avoir nécessairement , selon eux , un rapport quelconque avec l'origine d'une dénomination de pays ; et voilà la raison pour laquelle nous trouvons ici cet Érythras. Mais ni Arrien , ni aucun de ses compatriotes , n'imaginèrent jamais qu'Érythras , pour que la mer Érythrée tirât son nom de lui , dût avoir régné ou avoir eu un tombeau dans quelque île située sur le Golfe Arabique<sup>a</sup> ; car c'est là originairement la Mer Rouge ; c'est de là que vient ce nom sous lequel fut désignée depuis une si vaste étendue de mer. Ainsi donc , sans égard pour le roi Érythras , tout ce que nous pouvons supposer , c'est qu'il y avoit dans cette île déserte un tombeau que venoient visiter les naturels de la côte ; superstition dominante par tout l'Orient depuis les temps les plus reculés , et qui existe encore aujourd'hui dans toute sa force , autant parmi les Mahométans que chez les autres castes. Nous adopterons donc Ogyris pour l'un des noms d'Organa , d'après Denis Périégète<sup>b</sup> ; Tyrine , pour un second , d'après Strabon , Pline et Philostrate<sup>c</sup> ; et Turun , pour un troisième nom , celui donné à l'île par les modernes. Il est à remarquer maintenant , que Vossius , au lieu du *Tyrine* de Strabon , propose de lire , ou *O-Gyrine*<sup>d</sup> , ou bien tout simplement *Gyrine* ,

<sup>a</sup> Je n'entends pas assurer que le Golfe Persique ne soit pas compris dans le nom général de Mer Érythrée. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Dissertation de d'Anville , pag. 147. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Philostrate est cité ici d'après d'Anville ; mais je n'ai pas négligé de le consulter , quoiqu'en dernière analyse on ne doive pas se promettre de grands secours de son ouvrage. Quiconque prendra la peine de

recourir à cet auteur , reconnoitra qu'Apollonius ( ou son historien ) a bâti entièrement sur les relations des Macédoniens toute la partie de son roman qui a rapport à l'Inde. Il entre dans l'Inde , et en revient par la même route qu'eux ; et je n'ai pas osé m'écarter de ces données. ( N. de l'A. )

<sup>d</sup> Νῆσον Ὁ-Γυρινν , ou Γυρινν , pour ΤΥΡΙΝΗΝ. Voyez d'Anville , *Ibid.* ( N. de l'A. )

pour établir une correspondance entre les deux mots; et j'ai hasardé plus haut une conjecture, savoir, que peut-être dans l'Organa d'Arrien, les syllabes devroient-elles être transposées, et devrions-nous lire O-G'rana<sup>a</sup>, ou O-Gerana. Ainsi il est évident que Gerun, nom sous lequel l'île étoit désignée avant de porter celui d'Ormuz, est un terme originaire, aussi ancien que le siècle d'Alexandre, offrant sous une forme les noms de Gyrene et d'O-Gerana, et sous une autre, ceux de Djerun, Tyrine et Turun<sup>b</sup>, par le changement du D en T. Le palais des rois d'Ormuz, dans cette île, étoit appelé *Turun-baque*, ainsi que d'Anville nous l'apprend. Ce mot, s'il étoit écrit Turun-bach, ou Turun-bah, pourroit être traduit par les mots, *le jardin de Turun*<sup>c</sup>; et *Turun* n'est autre chose que le nom du prince, dérivé<sup>d</sup> de celui du lieu de sa résidence, appelé Turun, Tyrine, Djerun ou Gerun, ce qui est d'un usage universel dans l'Orient. Saumaise ne paroît rien savoir de l'Arek moderne, et en conséquence il le confond avec Oaracta. La même méprise de la part des auteurs a fait qu'ils ont écrit Tyros et Tylos<sup>e</sup> pour Tyrine, et Aradus et Arathos pour Aracca; d'où il résulte que les noms de Tyrus et Aradus ont été transportés de

<sup>a</sup> Quelque étranges que puissent paroître ces transpositions à tout lecteur familier avec les auteurs classiques, il n'en est pas moins constant qu'elles existent dans presque tous les noms Orientaux. Faut-il les attribuer à l'ignorance des naturels, ou à des méprises de la part des hommes qui se sont livrés aux recherches les plus approfondies sur cette matière? c'est ce qui est fort douteux pour moi. Le nom d'Astrakan se prononce Asctarchan parmi les habitans de cette province, et Agitarcan chez les Perses. Voyez Pietro della Valle, *tom. III*, pag. 105. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> De même Tsor, Turus, Tyrus, et Sor, Sour, Sarr-anus. Voyez plus bas le mot

Tarsia. Voyez également l'extrait de Niebuhr par Michaëlis, page 34. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> D'Anville fait mention d'un Turun-Shah, qui étoit un historien. Turun-Shah est roi de Djerun. Il écrivit une histoire d'Ormuz, que Texeira a traduite en portugais. Ce dernier lui donne le nom de Torunda. *Dalrymple*. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Comme celui de Taxile, de Taxila; celui de Porus, de Lo-Pore. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Le Tylos dont parle Arrien, pag. 301, est le Bahrein moderne, où est établie la pêche des perles sur la côte Arabique du Golfe, et d'Anville le considère comme tel dans sa Géographie ancienne: mais le Tylos de Ptolémée est dans la latitude d'Ormuz;

la Phénicie<sup>a</sup>, sur la Méditerranée, jusque dans le Golfe Persique<sup>b</sup>, comme si des navigateurs<sup>c</sup> partis de cette contrée avoient emporté avec eux les noms de leur pays. Il existe, dans le fait, une double erreur; car le Tylos d'Arrien<sup>d</sup> est, à n'en pas douter, la plus considérable des îles Perles, appelées aujourd'hui les îles Bahrein<sup>e</sup>; et l'une des plus petites se nomme, encore à présent, Arâd, suivant Niebuhr<sup>f</sup>. Ce Tylos et cet Arâd nous donnent le Tyrus<sup>g</sup> et l'Aradus de Strabon, le Tylos et l'Arathos de Ptolémée, quoique mal placés; et il semble qu'à force d'être confondus l'un et l'autre avec Tyrine et Aracca<sup>h</sup>, l'Ormuz moderne et l'Arek, ces îles aient été transportées toutes deux jusqu'à l'embouchure du Golfe. La position qui leur est assignée par Strabon, et les latitudes de Ptolémée, prouveront la vérité de mon assertion, aussi clairement que l'examen de la carte très-fautive de Mercator: et l'erreur qu'a

et quoique transposé par lui sur la côte d'Arabie, c'est par une erreur manifeste qu'il l'a confondu avec Tyrine ou Gerun. S'il y a dans Ptolémée quelque chose qui ressemble à Bahrein, c'est Ichara. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Strabon dit que Tyrus et Aradus sont à dix jours de navigation de Terebon, et à une journée seulement de Macæ. Gosselin fait une supposition singulière; savoir, que ces îles sont à dix jours de navigation de Macæ, et à une journée seulement de Gerra. (Géograph. des Grecs analysée, pag. 28.) Ce n'est point là une erreur de sa part, mais une hypothèse: voyez-en une autre du même savant, qui n'est pas moins hardie, pag. 53 de l'ouvrage que je viens de citer. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Il y a différentes positions assignées à ces deux îles par divers auteurs, Eustathius, &c. Mais un coup d'œil jeté sur la carte de Mercator (Table VI, Asie), suffira pour faire reconnoître la source de l'erreur. Aracca, Ptol., pag. 149; — Tylos, Aradus, pag. 156; à la marge, Tyrus, Arathos,

îles dans le Golfe Persique. Si le lecteur a besoin de plus amples renseignements, je le renvoie à l'ouvrage de Saumaise, p. 1180, où il trouvera une dissertation très-longue et fort peu intéressante, hérissée de savoir et remplie d'erreurs. Ce commentateur a tout consulté, excepté les auteurs modernes; et c'étoit dans les livres de ces derniers seulement, qu'il pouvoit trouver des données exactes et certaines. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Strabon suppose absolument le contraire, pag. 766 et 784. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Voyez Arrien, pag. 301. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Bahrein est l'Ichara de Ptolémée. Orosius, vol. II, pag. 329. (N. de l'A.)

<sup>f</sup> Voyez sa carte du Golfe. (N. de l'A.)

<sup>g</sup> Liquidas R et L omnes sciunt esse maximè permutabiles. Bochart, Phal. pag. 689. (N. de l'A.)

<sup>h</sup> L'Aracca de Ptolémée est près de Busheer, et peut-être le Ara ou l'Ara de d'Anville, le Schitwar des cartes Angloises, toujours y occupant une position qui n'est pas exacte. (N. de l'A.)

commise Strabon, en faisant sortir de ces îles situées dans le Golfe Persique, les Tyriens<sup>a</sup> et les Aradiens de la Méditerranée, cette erreur, dis-je, s'accorde avec la vanité des Grecs, qui cherchoient toujours dans leur histoire fabuleuse l'explication de tout ce qui leur étoit inconnu.

L'île d'Ormuz est un rocher stérile, manifestement formé par un volcan, dont on remarque encore aujourd'hui les vestiges sur une montagne qui s'étend d'une extrémité de l'île à l'autre : le sol est un sel blanc, assez dur pour être employé à la bâtisse ; le fort et les maisons de l'île n'ont pas été construits avec d'autres matériaux. Les seules eaux qui s'y trouvent, sont celles que donne la pluie, et elle tombe rarement. Point de plantes ni de végétaux, hors quelques-uns qui croissent dans le jardin royal<sup>b</sup>, où ils ont été apportés du continent. Les Portugais, pour protéger leurs approvisionnemens d'eau, furent obligés de conserver un fort sur Kismis. La chaleur est insupportable à Ormuz : en été, les habitans restent plongés dans l'eau durant plusieurs heures ; en hiver, ils se couchent sur la terrasse de leurs maisons, et dorment ainsi en plein air. Malgré tous ces désavantages, le commerce est parvenu à se fixer dans le pays. Les Portugais qui s'emparèrent d'Ormuz, commandés par Albuquerque, en 1507, demeurèrent maîtres de cette île jusqu'en 1622, qu'elle fut réduite de nouveau sous la domination de la Perse, par Abbas-le-Grand, aidé du puissant secours de la flotte Anglaise. Grâce à son heureuse situation, elle étoit devenue, entre les mains des Portugais, le comptoir le plus

<sup>a</sup> Tyr vient de Tsor, Tor, Tur ; et Michaëlis, dans son extrait de Niebuhr, pag. 34, dit que ce voyageur trouva un Tor dans le Golfe Persique ; ce qui est de quelque importance pour la géographie. Je ne puis trouver le passage dans Niebuhr, attendu que Michaëlis cite d'après l'édition Allemande. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Le palais du roi étoit situé dans la partie sud-ouest de l'île, avec ce jardin Turun-bach dont j'ai fait mention plus haut. D'Anville parle d'un Turun-châh, ou roi d'Ormuz, qui étoit un historien. C'est son histoire que Texeira a traduite en portugais. Voyez Dalrymple. (N. de l'A.)

florissant qu'ils eussent , si l'on en excepte Goa. Je remarquerai à ce sujet une circonstance particulière qui mérite l'attention du lecteur , c'est que les Portugais conservèrent la race des rois du pays , et cela par les mêmes principes de politique qui ont déterminé depuis les Anglois à soutenir les chefs revêtus du titre de princes au Bengale et sur la côte de Coromandel. Lorsque la place eut été soumise , le dernier roi , fait prisonnier , fut conduit , en traversant Lar , jusqu'à Ispahan , à l'époque même où Pietro della Valle habitoit cette ville. Le voyageur Italien eut la générosité d'adresser au malheureux prince , en personne , l'expression du vif intérêt que lui inspiroit son sort. Ayant visité par lui-même l'île d'Ormuz quelques mois après , il rend un éclatant témoignage à l'intrépidité que déployèrent les Portugais dans la défense de la place. Abbas projetoit d'anéantir la ville , et de transporter son commerce à Gomeroon , qu'il nomma dès-lors Bender-Abbassi , le port d'Abbas : mais ce prince trahit ses engagements envers les Anglois , qui devoient avoir la moitié du produit des droits pour prix du secours qu'il avoit reçu d'eux ; et Bender-Abbassi ne tarda pas à devenir désert , par l'effet de l'oppression trop ordinaire du gouvernement. Tant que l'île d'Ormuz fut le siège du commerce , elle vivifia toute cette partie de l'empire de Perse qui borde le Golfe : et quoique la décadence de ce commerce tendit beaucoup à diminuer la puissance Portugaise , les conquérans de l'île ne recueillirent cependant aucun avantage de leurs succès. Le commerce des Anglois déclina insensiblement à tel point , qu'ils se virent presque forcés de l'abandonner ; et les provinces de Perse voisines d'Ormuz , eurent de nouveau à souffrir tous les maux attachés à l'ingratitude naturelle de leur sol. Quelques vaisseaux frétés par les établissemens Anglois dans l'Inde , continuent encore aujourd'hui de fréquenter le Golfe ; mais les résultats de leurs expéditions n'ont pas une grande importance. Depuis la mort de Nadir-Châh , un Persan , qui a pris le titre de Mulla Ali Châh ,

est



est maître d'Ormuz, ainsi que nous l'apprend Niebuhr. Mais la résidence de ce prince paroît être fixée à Gomeroon, d'après les renseignemens que je trouve dans le Journal de l'Houghton, vaisseau de l'Inde, qui fait mention d'un nom semblable en parlant de cette ville<sup>a</sup>. Ces renseignemens sont les derniers que j'aie pu me procurer sur une place autrefois si célèbre; et tout annonce qu'elle restera dans cette situation, à moins que l'empire de Perse ne vienne un jour à se relever du milieu de ses débris, événement qui ne semble pas devoir se réaliser de sitôt.

Ormuz a deux ports sûrs et commodes, l'un à l'est, et l'autre à l'ouest. Cette île est à trois lieues de la côte de Perse; elle en a trois ou quatre de circuit. D'Anville prétend qu'elle est plus petite que l'Arek<sup>b</sup>; mais toutes nos cartes Angloises la représentent comme plus considérable: et comme M<sup>c</sup> Cluer les visita l'une et l'autre en personne, son témoignage est d'un grand poids. Suivant M. Dalrymple<sup>c</sup>, elle est située par 27° 4' 22" de latitude nord: le meilleur passage<sup>d</sup> se trouve entre Ormuz et le continent; et ce fut, suivant mes conjectures, celui par lequel Néarque conduisit la flotte, non-seulement parce qu'il le jugea moins dangereux, mais encore parce qu'en le traversant il ne perdoit point de vue la côte. A l'époque de son expédition, Ormuz étoit inhabité, comme l'est aujourd'hui l'Arek<sup>e</sup>, excepté dans les temps où des détachemens d'Arabes s'y rendent, pour en faire, en quelque sorte, l'entrepôt de leur pêche et de leurs pirateries. L'Arek est désigné quelquefois

<sup>a</sup> Ce journal est daté de l'année 1755; et Niebuhr fut en Perse neuf ou dix ans après. Si ce prince est le même homme, il faut que son règne ait été de longue durée relativement au temps où il a vécu. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> « L'Arek est à une lieue et demie d'Ormuz. » Cutler, page 85, collection de Dalrymple. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Page 38. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Cutler, page 85. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Pietro della Valle raconte que le capitaine du bâtiment Anglois à bord duquel il étoit monté, envoya sa chaloupe débarquer sur la côte de l'Arek quelques hommes de son équipage, accompagnés de chiens de chasse, et qu'elle revint chargée de gibier et de chèvres. Nous verrons plus bas qu'Arrien parle de chèvres aperçues dans les îles désertes du Golfe. (N. de l'A.)

aussi, entre autres lieux de sépulture, comme celui où le tombeau d'Érythras fut déposé : et quelque mal placée que puisse être l'île elle-même, le nom d'Aracha et d'Arakia<sup>a</sup> a été conservé par Pline et par Ptolémée. Il paroît assez étrange que Pietro della Valle<sup>b</sup>, qui fit un voyage sur le lieu, parle de sépultures, non pas, à la vérité, de rois du pays, mais d'anciens habitans ; et toutes ces îles étant exposées aux déprédations des Arabes d'un côté, ou de l'autre à celles des Persans, il y a tout lieu de présumer que comme elles offrent aussi des retraites assurées, soit aux chefs, soit aux tribus mêmes, quelque parti qui succombe, elles sont tour à tour occupées et abandonnées suivant les circonstances. J'ajoute que les tombeaux étant construits de matériaux plus solides et plus durables que les maisons chez la plupart des nations de l'Orient, il est naturel de penser que tous les navigateurs qui ont débarqué sur une terre déserte dans ces climats, ont dû y rencontrer fréquemment des lieux de sépulture : telle je suppose que peut être l'origine mythologique des relations qui concernent le tombeau d'Érythras ; et de cela seul que divers voyageurs ont vu des tombeaux dans différentes îles, il résulte qu'ils ont indiqué différens lieux comme ceux où étoit placé celui dont il s'agit. Quant à moi, j'incline à transporter, et cette tombe d'Érythras, et tout ce que la tradition nous en a transmis, à l'ouest d'Oaracta plutôt qu'à l'est. On remarque en effet, à l'ouest, deux petites îles qui ont été appelées jusqu'à ce jour *le Grand Tombeau*<sup>c</sup> et *le Petit Tombeau* ; et si ces noms sont Portugais, il y a grande raison de présumer que la tradition d'un tombeau érigé en l'honneur de quelque héros, de quelque roi, ou de quelque saint personnage, s'étoit conservée jusqu'à l'époque où les Portugais firent leurs découvertes.

<sup>a</sup> Saumaise se permet assez inconsidérément de convertir l'un et l'autre de ces deux noms en celui d'Oaracta. *Exercit. Plin.* 1180. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> *Tome VI, pag. 232.* (N. de l'A.)

<sup>c</sup> J'ignore l'étymologie de cette dénomination. Niebuhr écrit *Tumb.* (N. de l'A.)

En voyant la position qu'occupe l'île l'Arek sur les différentes cartes, on s'explique facilement la raison pour laquelle Arrien n'en fait pas mention; car la flotte s'étant dirigée autour d'Ormuz dans sa navigation, et ayant borné sa route à un intervalle d'un peu moins de dix-neuf milles, dut nécessairement la terminer à la pointe orientale de Kismis, sans prendre connoissance de l'Arek. D'Anville suppose deux mouillages, en y comprenant celui de Bender-ser, avant l'arrivée de la flotte à Kismis: mais la distance sur la carte même de ce géographe, n'exige pas de notre part un grand intervalle; et la mesure générale déterminée par les autres, favorise davantage l'estime que j'ai adoptée.

L'Oaracta d'Arrien est écrit Ouorochtha, ou Worochtha, par Ptolémée, et se trouve ainsi avoir du rapport avec le Wroct ou Vroct<sup>a</sup> des modernes. *Oracta*<sup>b</sup>, qui est l'orthographe de ce nom la plus ancienne dans Pline, paroît être aussi évidemment une corruption du même mot que le Doracta de Strabon<sup>c</sup>, quoique défiguré par l'effet d'une cause toute différente. Le nom moderne est Kismis, dont l'orthographe varie à l'infini<sup>d</sup>, et qui dérive peut-être, pour le sens, de la langue Persane, dans laquelle *kismis* signifie *de petits raisins sans pepins*<sup>e</sup>. Arrien parle effectivement de l'île comme produisant le fruit de la vigne; et des bâtimens venoient habituellement de diverses parties du Golfe charger des raisins dans ses ports. Niebuhr donne à cette île un second nom

<sup>a</sup> Je ne découvre pas quelle est l'autorité de d'Anville pour le nom moderne; mais je présume qu'il s'est fondé sur celle d'écrivains Orientaux. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Les commentateurs qui n'avoient aucune notion d'Oracta, ont changé ce nom en celui d'Organa, qui étoit connu; mais on n'ajouta jamais à un mot une épithète moins convenable et plus mal appliquée que celle qui suit ce même nom dans Pline: *Organa habitatur tantum, aquosa*. Voyez

d'Anville. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voyez Strabon, p. 767; — Saumaise, *Exercit. Plin.* 1180. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> *Kesem*, Pietro della Valle; *Kishmee*, *Kishma*, *Kishmich*, *Queixomo*, Portug. &c. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Thévenot, *part. II*, pag. 69, *édit. Angl.* Le nom commun de ces raisins, en Angleterre, est raisin *sultana* ou *sultanie*. (N. de l'A.)

qui s'éloigne beaucoup de tout autre, celui de Dsjesîret Drâs<sup>a</sup> : et quoiqu'on voie clairement que par Dsjisme il exprime Kismee, toujours seroit-on fort embarrassé de dire ce que signifie la finale *Drâs* ; et le savant Orientaliste nous eût rendu un grand service en nous apprenant l'étymologie du mot.

La pointe de Kismis, où nous supposons que la flotte arriva, ne peut être très-éloignée d'un fort qu'occupoient les Portugais lorsqu'ils étoient maîtres de l'île d'Ormuz. Ce fort, qu'ils avoient été obligés de construire pour protéger leurs approvisionnemens d'eau, ils le défendirent avec un courage héroïque, sous les ordres de Rui Freira, contre les forces de la Perse, jusqu'au moment où les Anglois<sup>b</sup> vinrent se joindre aux assaillans avec leur artillerie. L'officier qui commandoit en ce lieu à l'époque où Néarque vint s'y arrêter, étoit un Perse nommé *Mazène*<sup>c</sup>, qui s'offrit volontairement pour diriger la flotte : ses services ayant été acceptés par Néarque, il se rendit à bord, et ne quitta l'amiral qu'après l'arrivée de la flotte au Pasitigris.

OARACTA.  
Second mouillage.  
2 Janvier,  
[ jour supposé. ]  
93.<sup>e</sup> jour.

La route des jours suivans conduit Néarque de cette pointe jusqu'à un second mouillage dans la même île. Aucune distance ne paroît moins s'accorder avec les données que nous avons. En effet, d'après ce que dit le Journal d'un îlot ou petite île située dans la haute mer, ce doit être l'Angan ou Angar de nos cartes modernes. D'où résulte nécessairement une route de près de

<sup>a</sup> Dsjesîret Drâs est le nom Persan ; Dsjesîret Tanile, le nom Arabe. La même île est appelée *Loft* ou *Left* par quelques Européens, d'une ville de ce nom ; et par d'autres, *Kismee*, de Dsjisme, autre ville. Voyez Niebuhr, vol. II, p. 185, édit. Fr. — p. 268, édit. d'Amst., *Arabie*. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> En 1621. Pietro della Valle visita cette île l'année suivante, et il y fut accueilli très-amicalement par les Anglois, qui passèrent toute une nuit à le fêter de leur mieux, et

qui, le lendemain, arrangèrent une partie de chasse sur l'île l'Arek, dont le gibier lui fut offert. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Strabon, pag. 767, lui donne le nom d'Amazène. Cet auteur réfute ainsi d'une manière satisfaisante, un autre passage de son histoire même, pag. 732, dans lequel il fait dire à Néarque qu'il n'avoit pas de guide. Mais le passage que je rappelle ici, est soupçonné d'altération ou d'inexactitude. (N. de l'A.)

trente milles , tandis que le Journal n'en suppose que douze et demi ; ce qui semble d'autant plus extraordinaire , que la mesure de deux milles et demi donnée pour la distance entre Angar et la côte , est aussi exacte que sur la carte corrigée du lieutenant M<sup>c</sup> Cluer. Cette petite île , ainsi que le Journal même nous l'apprend , étoit inaccessible , et consacrée à Neptune : inaccessible , peut-être à raison de quelque préjugé superstitieux des naturels , semblable à celui qui supposoit la retraite d'une Néréide établie dans l'océan Indien ; consacrée à Neptune , par un motif et dans un sens que nous ne devinons pas. Les Grecs conféroient les noms de leurs dieux aux divinités des autres nations , distinguées par les mêmes attributs : et comme il existe encore aujourd'hui sur le lieu une pagode <sup>a</sup> , je ne vois rien d'impossible à ce que l'on parvienne à expliquer , par le moyen des emblèmes et figures représentés sur les murs de ce temple s'ils sont de quelque antiquité , le genre de superstition auquel a rapport cette mention du Neptune des Grecs. <sup>b</sup>

Néarque donne à l'île d'Oaracta cinquante milles <sup>c</sup> de longueur. D'Anville est d'opinion qu'il faut appliquer cet espace seulement à la partie de la côte le long de laquelle la flotte fit voile durant sa navigation ; mais le système du géographe François n'est point justifié par le texte : et après tout , il ne faut pas supposer beaucoup pour trouver la différence. J'ajoute qu'une circonstance particulière <sup>d</sup> empêcha la flotte , à son départ d'Angar , de reconnoître l'extrémité occidentale de l'île. Il nous auroit peut-être semblé plus naturel que Néarque eût traversé le canal entre Kismis et le continent , que de le voir se diriger vers le midi de la pleine mer. Nous avons d'ailleurs remarqué qu'il préféra tenir cette route en approchant

<sup>a</sup> Voyez M<sup>c</sup> Cluer , et le lieutenant Cant. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Dans l'original , le nom est *Poseidon*. Neptune , en effet , n'est qu'une divinité de

l'Italie. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Huit cents stades. ( N. de l'A. )

<sup>d</sup> Il va en être parlé tout-à-l'heure. ( N. du T. )

de la rivière Arabis : mais en venant à la reconnoissance de la pointe orientale de Kismis , l'amiral Macédonien paroît avoir douté quelle route il devoit préférer , et ne s'être déterminé dans son choix que d'après l'expérience et les conseils de Mazène.

Il existe toujours un passage ouvert entre Kismis et le continent, quoique peu fréquenté par les vaisseaux , de même qu'entre Angar et Kismis. Dans l'île d'Angar on peut se procurer une eau excellente <sup>a</sup> : elle renferme aussi une grande quantité de bêtes à laine et de chèvres sauvages , comme la plupart de ces petites îles , qui semblent en être approvisionnées pour nourrir les gens de mer , les pêcheurs et les pirates. Plus bas , nous en verrons une indiquée par Arrien , comme étant sous la protection de Mercure et de Vénus. Ne pourrions-nous pas croire , avec quelque fondement , que , suivant un préjugé religieux des anciens , et cette déesse et Neptune étoient des divinités tutélaires qui conservoient les animaux du moment où ils arrivoient dans ces îles jusqu'à ce que la race s'en fût perpétuée ? La position de la baie dans laquelle Angar est située , celle de l'île elle-même , sont déterminées d'une manière assez vague : mais , selon toute apparence , la seconde carte du lieutenant M' Cluer est correcte.

Néarque ne fait pas mention d'un jour comme ayant précédé le départ de la flotte du mouillage qu'elle avoit choisi à Angar : mais ce jour , je le suppose ici , de même que dans la première partie du Voyage ; sauf à rectifier les erreurs (si j'en ai commis quelqueune) , en achevant la relation.

UNE ÎLE.  
3 Janvier.  
94.<sup>c</sup> jour.  
GRAND TUMBO.

On appareilla donc de l'île d'Angar ; et la flotte continua sa route avec l'intention présumable de doubler l'extrémité occidentale de Kismis , et de revenir sur la côte du continent : mais comme on s'y étoit pris un peu trop tard pour mettre à la voile avec la marée

<sup>a</sup> Voyez M' Cluer , pag. 17 , et la préface de Dalrymple , pag. 11. L'île a une lieue de long. ( N. de l'A. )

descendante, trois galères s'arrêtèrent sur un bas-fond situé à quelque distance de Bassidu, et qui sort de la pointe occidentale de Kismis : elles y restèrent retenues si long-temps, qu'elles ne purent rejoindre la flotte que deux jours après. En conséquence de cet accident, tout ce qu'il y avoit de vaisseaux un peu plus éloignés de la côte ou qui ne se trouvoient pas autant exposés à être engravés, tirèrent vers le sud-ouest, et, étant parvenus à se débarrasser<sup>a</sup> à force de bras, rentrèrent enfin dans la pleine mer.

Un simple coup d'œil, jeté sur la carte par le lecteur, lui prouvera mieux l'exactitude et la précision du Journal que toute discussion à laquelle je pourrois me livrer ici. En effet, les vaisseaux allèrent sur la côte en portant un peu trop au nord-est, et ils ne sortirent d'embaras qu'en gouvernant vers une direction opposée : d'où il arriva que, contre l'intention de Néarque, la flotte se trouva conduite jusqu'à l'île nommée aujourd'hui *le Grand Tombeau* ou *Tumbo*, après une route de quarante milles ; ce qui marque la distance<sup>b</sup> d'une manière presque aussi précise qu'elle pourroit l'être par résultat d'observations.

Une autre distance nous est donnée : elle offre une étendue d'environ dix-neuf milles depuis le continent ; ce qui ne s'accorde pas avec le fait exact, car la partie du continent la plus proche mesure trente-cinq milles. Mais si nous prenons l'espace entre l'extrémité occidentale et le Grand Tumbo, nous reconnoîtrons qu'il est en effet de dix-neuf milles, et aussi juste qu'il se trouveroit l'être, mesuré au compas ; et rien ne semble plus raisonnable

<sup>a</sup> Καλεπῶς διεκπλώσασιν πρὸς ῬΗΧΙΪΑΣ, ἐς τὰ βάθρα διαπισθῆσαν. Pag. 353. *E rupicosis locis navigantes.* Peut-être faudroit-il plutôt lire, *à brevibus.*

J'ai déjà insisté assez sur l'erreur dans laquelle les traducteurs sont tombés presque tous au sujet de Ῥηχίας : bien évidemment, ce mot est opposé ici à βάθρα, et ce qui con-

firme davantage encore mon opinion, c'est que nous trouvons ce bas-fond marqué sur toutes nos cartes comme un banc de sable, et non comme un fond brisé ou hérissé de rochers. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> La première île est nommée aussi Naza, et la seconde, Nahgion, Nabgian, Nabejou, &c. ; Namin par Niebuhr. (N. de l'A.)

que de regarder Kismis comme un continent par rapport à une petite île telle que Tumbo.

Les deux îlots désignés sous le nom de Tumbo <sup>a</sup>, sont sans doute appelés ainsi (en supposant cette dénomination dérivée du portugais), par allusion à la sépulture de quelque fameux personnage ancien ou moderne : peut-être aussi quelque marabou, ou iman, est-il honoré sur le lieu comme successeur de quelque saint ou divinité des Hindous, ou même de cet Érythras dont j'ai parlé plus haut. Nous trouvons de pareils successeurs aux divinités de la Grèce et de Rome dans les pays catholiques Romains ; et l'on assure que le même usage, ou préjugé religieux, est assez généralement établi parmi les peuples de l'Orient.

Le Grand Tumbo nous est représenté comme une île d'une lieue de long, de l'est à l'ouest, et d'une lieue de large : elle est le rendez-vous habituel d'un grand nombre de pêcheurs Arabes. Du côté de l'est, elle a une baie sablonneuse, qui présente d'heureux moyens de débarquement. On peut se procurer de très-bonne eau dans cette île ; et, selon toute probabilité, les chèvres n'y sont pas rares ; mais elle est inhabitée. Un bas-fond, qui s'étend vers le sud dans une longueur de six à sept milles, la rend assez remarquable : elle gît par 26° 12' de latitude <sup>b</sup>, ou, d'après la correction de Dalrymple, par 26° 24' 17".

Le matin du jour suivant, la flotte, ayant mis à la voile, prit sa route vers le continent. En considérant qu'elle eut la vue du bas-fond placé vis-à-vis de Kismis à la droite de cette pointe, avec celle de l'île Polior à gauche, nous nous trouvons évidemment conduits jusque dans la baie formée par le cap Sertes à l'est et par le cap Bustion à l'ouest sur la première carte du lieutenant

<sup>a</sup> Le lecteur doit être prévenu que je ne parle ici de l'un et de l'autre *Tumbo* que très-hypothétiquement. Niebuhr écrit ainsi leur nom, *Tumb.* (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez le lieutenant M<sup>c</sup> Cluer, pag. 40. Il a établi cette latitude d'après le lieutenant Cant. (N. de l'A.)

M<sup>c</sup> Cluer.



M<sup>c</sup> Cluer. D'autres géographes ont transposé ces caps, comme l'a fait, par exemple, le célèbre d'Anville. Sur la carte qu'il a dressée, et la ville et le cap Bustion sont placés à la pointe orientale de la baie, tandis que son cap Gherd (le Certes ou Sertes de nos cartes Angloises) est à l'extrémité occidentale. Divers auteurs que j'ai sous les yeux, s'accordent à asseoir une ville sur le promontoire oriental; et quel que puisse être le nom de cette ville, je n'hésite pas à indiquer ici la position du Sidodone du Journal. Ma détermination à cet égard est formée principalement par la position du bas-fond de Basidu, Bassidu, ou Bassadore, à l'extrémité occidentale de Kismis. En effet, s'il est naturel qu'une flotte Grecque ait cherché de nouveau la côte aussitôt qu'elle se fut tirée de l'île, et que, dans cette intention, elle ait poursuivi sa route le jour précédent jusqu'à ce que le bas-fond l'ait forcée de se détourner, il est clair qu'elle eut le même objet en vue à son départ du Tumbo, et qu'elle se porta aussi directement vers le continent que l'extrémité du bas-fond put le lui permettre. Une observation digne de remarque a été faite sur ce bas-fond : il résulte des instructions données aux officiers Anglois qui font voile dans le Golfe Persique, que « le bas-fond de Bassadore <sup>a</sup>, bien qu'il s'étende à une grande distance en mer, est un banc de sable, et ne présente pas des dangers très-redoutables » ; ce qui s'accorde parfaitement avec l'accident qu'éprouva la flotte, aussi-bien qu'avec la facilité qu'elle eut à sortir d'embarras. Je dis plus : cette observation confirme une opinion que je n'ai cessé d'émettre, savoir, que le mot Grec, rendu chez les traducteurs par ceux-ci, *fond de roc*, a été constamment mal entendu de tous; car il ne peut et ne doit s'appliquer dans le Journal, que là où il est question d'une eau basse ou d'un ressac.

L'île Pylora <sup>b</sup>, que la flotte aperçut sur sa gauche dans la

<sup>a</sup> Voyez Niebuhr, Collection de Dalmyle, pag. 52. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Elle se voit de sept lieues de distance. V. M<sup>c</sup> Cluer, pag. 19. (N. de l'A.)

SIDODONE.

4 Janvier.

95.<sup>e</sup> jour.

[ Le SISIDONE  
de Gronovius.]

navigation de ce jour, conserve heureusement encore son ancien nom : il est écrit Peloro, Polior, Belior, dans la plupart des cartes. D'après la description que les auteurs nous ont donnée de cette île, elle a six milles de long, et trois de large : elle est remarquable par une chaîne de rochers placée au nord-ouest, et gît par  $26^{\circ} 22' 7''$  de latitude. La flotte ne vint point y jeter l'ancre, attendu que l'île passoit pour être déserte ; mais elle avança jusqu'à Sidodone, où l'on ne trouva d'autres provisions que du poisson et de l'eau, le pays étant très-pauvre, et les habitans accoutumés au même genre de vie que les Ichtyophages. S'il faut en croire Gronovius et Ortélius, Strabon, qui trouve une île Tyrus et une île Aradus dans le Golfe, fait aussi de Sidodone une ville des Sidoniens. Et en effet, c'étoit parmi les Grecs un usage très-commun, que de rapporter tous les noms d'hommes ou de pays aux mots de leur propre langue qui paroissent s'en rapprocher le plus par la consonnance<sup>a</sup>. La position de Sidodone n'est pas difficile à déterminer, si nos cartes sont exactes. La plupart des géographes placent une ville à la pointe nommée *Sertes* par le lieutenant M' Cluer ; et la distance depuis cet endroit jusqu'à la pointe occidentale de la baie répond à l'espace de dix-neuf milles que mesure Arrien jusqu'à Tarsia<sup>b</sup>. J'ai déjà fait remarquer, au sujet de la transposition des deux caps, que d'Anville et M' Cluer ne sont pas d'accord entre eux ; et cette circonstance mérite toute l'attention du lecteur. En effet, bien que Sidodone soit un lieu peu connu, et qu'ici les difficultés ne soient pas considérables, la fixation d'une position est toujours quelque chose d'important, par la raison qu'une erreur dans le principe peut vicier toutes les conséquences<sup>c</sup>. Ainsi, pour

<sup>a</sup> Ainsi, par exemple, Nysa et Meros ou Merou, étoient des noms que les Grecs trouvèrent dans l'Inde ; et bientôt ils eurent établi un rapport quelconque de ces noms avec celui de Bacchus. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Nous trouvons Jarsey pour Certes ou

Ghirde, dans l'une des cartes de Thornton. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Ce qui répond à l'axiome des jurisconsultes : *Quod initio non valet, tractu temporis convalescere nequit* ; pensée qui s'applique à tout. (N. du T.)

prévenir toute espèce de méprise, je dois établir d'abord que M' Cluer <sup>a</sup> parle de Suráss ou Saráss comme d'un lieu où il vint mouiller à l'est de son cap Certes : ce Suráss ou Saráss correspond à-peu-près au Sanás de d'Anville, qui en fait la limite d'une chaîne de montagnes. En cet endroit est une ville, car M' Cluer en indique une ; en cet endroit encore il parvint à s'approvisionner pour son voyage. La pointe qui se présente immédiatement à l'ouest, ce géographe la nomme *Certes* ; et il ajoute qu'on l'aperçoit des îles Tumbo, et qu'en quittant ces îles, le navigateur doit porter à l'ouest pour gagner l'île Polior. Si donc nous observons que Néarque fut à Tumbo, nous avons sa route marquée jusqu'au cap, et son île Pylora sur la gauche, aussi distinctement que si le lieutenant M' Cluer eût été à bord de la flotte. Cet officier indique de suite un second cap à vingt milles à l'ouest de Certes, auquel il donne le nom de *Bestion* (le Tarsia de Néarque) ; et entre ces deux caps, selon lui, est une ville appelée *Charrack*. Maintenant, il se peut que M' Cluer ait mal nommé Certes, Bestion et Charrack : mais, quant à la géographie, elle est précise ; et cette ville, quelque nom qu'elle porte, se trouve placée au cap Certes du géographe Anglois sur toutes les cartes, et par d'Anville lui-même. Donc, quelque erreur que nous puissions découvrir dans les noms, le fait est qu'il n'en existe point de réelle : car, au moyen d'une très-petite distance que nous supposerons, en plaçant la ville un peu à l'ouest de ce cap Certes, nous aurons les dix-neuf milles que mesure Arrien depuis Sidodone jusqu'à Tarsia ; et le Journal, dans cette partie du voyage, est remarquable par son exactitude et sa fidélité. Sur le fait des noms, je ne suis pas éloigné de croire que M' Cluer s'est trompé ; mais il ne m'appartient pas de rien décider à cet égard. J'ai, par exemple, des doutes sur Charrack <sup>b</sup> ; et ce,

<sup>a</sup> Page 18. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Charrack ( qu'il faut prononcer comme le *ch* du mot *chariot* ) est le Tsjarrac de

Niebuhr ; sa position est fixée à l'ouest de Tarsia. ( N. de l'A. )

par la raison que Charrack Hill (qui est le trait le plus saillant de la côte) se voit à l'ouest du Bestion de M<sup>c</sup> Cluer, et qu'ainsi je ne découvre pas de motif pour placer une ville de ce nom entre les caps, ou plutôt au cap Certes de l'auteur Anglois, qui est à plus de quarante milles géographiques <sup>a</sup> de Charrack. Cette ville, quoi qu'il en soit, est appelée *Bustion* par d'Anville, qui nomme *cap Bustion* le Certes de M<sup>c</sup> Cluer. A présent, bien que je sois assuré de l'exactitude de mes données géographiques, et des positions déterminées en conséquence, je regarde comme impossible de rapporter les noms à un système de relation quelconque. Je vais donc me borner à citer les autorités de part et d'autre, et je laisserai aux navigateurs qui, dans la suite, visiteront ces parages, le soin de résoudre la question.

## DEUX CARTES.

<i>Pointe orientale.</i>	<i>Pointe occidentale.</i>
Certes ou Sertes, . . . M <sup>c</sup> Cluer.	Bestion, . . . . . M <sup>c</sup> Cluer.
Sertiss, . . . . . Harvey.	Girde <sup>b</sup> , . . . . . Harvey.
Sertes, . . . . . Cant.	Bustion, . . . . . Cant.
Sertes, . . . . . Mascall, 1773.	Bustian, . . . . . Mascall, 1773.
Serte, . . . . . Van Keulen.	Batanas, . . . . . Van Keulen.
<i>Pointe orientale.</i>	<i>Pointe occidentale.</i>
Bustion, . . . . . D'Anville.	Gherd, . . . . . D'Anville.
Bistana, . . . . . Bellin.	Gueldre, . . . . . Bellin.
Bastion, . . . . . Holmes.	Sertis, . . . . . Holmes.
Bistana, . . . . . D'Après, 1745.	Gueldre, . . . . . D'Après, 1745.
Bistana, . . . . . D'Après, 1776.	Gueldre, . . . . . D'Après, 1776.
Râs-el-Heti <sup>c</sup> . . . . . Niebuhr.	Râs-el-Dsjerd . . . . . Niebuhr.

Ainsi nous voyons qu'à l'égard de cette question, les auteurs François s'accordent entre eux d'un côté, et les géographes Anglois

<sup>a</sup> Voyez cette différence établie plus au long dans la collection de Dalrymple, *Tab. V.* (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Harvey a fait de Girde et de Sertiss deux

pointes ou caps, qui sont évidemment le même. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Niebuhr n'est pas clair. Râs-el-Heti se trouve trop près de Râs-el-Dsjerd, et sa

et Hollandois de l'autre. Ici se présente une autre question, qui est celle de savoir si tous les géographes François n'ont pas suivi Thévenot, comme l'a fait manifestement d'Anville. Voici les propres expressions de Thévenot : « Nous fûmes emportés à quelque distance de l'autre extrémité de Keis; et alors le vent s'apaisa un peu. Une demi-heure après, nous abordâmes sur un endroit du continent où la côte se partage vers l'est, et donne naissance à un golfe qui a la forme d'un demi-cercle. L'extrémité de ce demi-cercle est appelée *Gherd*. » Je n'ai point sous les yeux l'édition Française; mais d'Anville, qui cite ce passage du célèbre voyageur, écrit littéralement : « La terre où finit ce demi-cercle est appelée *Gherd* » Maintenant, quoiqu'il n'y ait rien de très-clair dans cette explication, puisqu'un demi-cercle a deux extrémités, toujours est-il vrai que d'Anville se détermine à faire de *Gherd* le cap occidental; en quoi nous le voyons soutenu de l'autorité de Niebuhr, dont le témoignage est d'un grand poids. Le *Dsjerd* de cet écrivain est évidemment le cap occidental et *Tarsia*<sup>a</sup>. Somme toute, j'incline à penser que la topographie de M<sup>c</sup> Cluer est bonne, et que ses noms sont inexacts; et comme j'ai déjà fait remarquer l'erreur dans laquelle ce géographe est tombé en donnant le nom de *Bombareek* au cap gauche, j'hésite moins à supposer qu'il a pu commettre une pareille méprise au sujet de tout ce qui concerne cette baie.

A Sidodone on réussit à se procurer de l'eau : la flotte appareilla

côte est mal tracée; mais il ne semble guère douteux que le *Dsjerd* de cet écrivain ne donne, au moyen de l'S, *Sertes* et *Certes*, et au moyen du D, *Derd* et *Tarsia*. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Le lecteur familiarisé avec les auteurs classiques, se convaincra mieux encore de cette prodigieuse variation de noms, en examinant l'orthographe de *Tyrus*, et les changemens que le nom de cette île subit depuis sa racine. Le mot Phénicien est *Tsor*, avec

les deux lettres initiales TS, correspondantes aux DSJ de Niebuhr; et *Tsor*, au moyen du T, devient *Tyrus*; par l'S, *Sor* ou *Sar*, qui est la racine de *Sour*, *Souria*, *Συρία*, *Syria*, et qu'on trouve dans Virgile : *Surrano indormiat ostro*; passage où le commentateur ajoute : *A Saro murice*. Par la même analogie, nous avons pour *Tserd*, *Tarsia*; pour *Serd*, *Sertes*, *Certes*, *Gherd*, *Sjerd*. (N. de l'A.)

CAP TARSIA.

5 Janvier.

96.<sup>e</sup> jour.

ÎLE KATAIA.

dans la matinée ; et après avoir parcouru un espace d'un peu moins de dix-neuf milles , elle arriva jusqu'à un cap nommé *Tarsia*<sup>a</sup>. De cette pointe, elle fit dix-neuf autres milles jusqu'à Kataia, île située à la limite occidentale de la Karmanie. Ces distances s'accordent tellement avec celles établies par les auteurs qui ont traité de la navigation du Golfe Persique parmi nous, et l'interposition du cap marque d'une manière si précise la nature de la côte, qu'il est impossible que nous nous trompions gravement en fixant la position de Sidodone. Kataia conserve quelque chose de son ancien nom dans les diverses formes sous lesquelles il est écrit, Kaish, Keish, Guess, Queche<sup>b</sup>, Qâs<sup>c</sup>, Ken, ou le Zeits des cartes Hollandoises. C'est une île qui se trouve évidemment indiquée plus que d'autres dans le voisinage par les navigateurs ; et cependant, comme elle est à douze milles de la côte<sup>d</sup>, il n'y a pas de motif apparent pour que Néarque ait été tenté d'y aborder, à moins qu'on ne suppose qu'il espéra s'y approvisionner de chèvres sauvages pour les besoins de la flotte.

Kataia, dit Arrien, est une île basse absolument déserte<sup>e</sup> ; le voyageur François, Thévenot<sup>f</sup>, en parle en ces termes : « Elle a cinq lieues environ de circuit, et nous parut être un terrain plat et très-bas. » M' Cluer ajoute que c'est une île fort belle, mieux plantée d'arbres qu'aucune de celles du Golfe, et à-peu-près aussi grande que Polior, mais moins élevée. L'exactitude de cette description est confirmée par le lieutenant Cant, qui nomme Kataia une île basse, et dont le terrain produit une quantité considérable de fruits<sup>g</sup>. Néarque n'y trouva point d'habitans ; mais elle étoit fréquemment visitée par des voyageurs du continent qui venoient

<sup>a</sup> Le nom de Tarsia me semble conservé dans le Râs-el-Dsjerd de Niebuhr. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Suivant la prononciation Française. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Selon Niebuhr. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> A huit milles seulement, d'après la carte de M' Cluer, et neuf, suivant Thévenot. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> *Αλιπνία*. (N. de l'A.)

<sup>f</sup> *Partie II*, pag. 173. (N. de l'A.)

<sup>g</sup> L'Édrisi, pag. 56, parle aussi de Kis

tous les ans y apporter des chèvres, et qui, après avoir consacré ces animaux à Vénus et à Mercure, les laissoient errer à leur gré dans l'île. A quelles divinités de la mythologie Persane ou Arabe ces noms font-ils allusion? c'est ce qu'il n'est pas facile de découvrir. Mais l'usage dont il est fait mention ici, indique une navigation du Golfe déjà établie dans ce siècle : et si les naturels mettoient des animaux quelconques sous la protection de leurs dieux dans l'espérance que la race s'en perpétueroit au bout de quelque temps, nous devons présumer qu'en définitif les animaux dont il s'agit étoient destinés aux besoins de l'homme, dans les mêmes vues et d'après les mêmes principes qui déterminèrent les Espagnols à peupler de bétail l'île de Juan Fernandez dans les mers du Sud. Néarque ne nous a point appris s'il viola la retraite de ces animaux : mais la certitude de leur réunion en assez grand nombre dans l'île, paroît avoir été le motif naturel qui le porta à quitter la côte pour venir à la reconnaissance de Kataia ; et cette opinion est d'autant plus vraisemblable, que la flotte n'avoit pu faire aucune espèce de provisions ni à Tumbo, ni à Sidodone. Nous ne voyons pas non plus dans le Journal, que le sacrilège, s'il fut commis, ait été vengé par Mercure ou par Vénus aussi sévèrement que les compagnons d'Ulysse furent punis de s'être régalés des bœufs d'Apollon.

Il fut un temps où l'île de Keish jouissoit d'un commerce très-florissant, et possédoit une grande influence dans le Golfe : car d'Anville nous apprend, sur la foi du Portugais Texeira, que même Gerun formoit une partie du territoire de cette île, et que cette portion fut concédée aux Hormosiens du continent, à l'époque où, opprimés par les peuples qui venoient d'envahir leur sol, ils transportèrent à Gerun, comme dans un lieu de refuge assuré, et leurs trésors et leur nom<sup>a</sup>. Ce que nous dit Niebuhr de cet usage

( voyez d'Anville ), mais sans autres détails sur le lieu que ceux de sa distance de Kismis. ( N. de l'A. )

<sup>a</sup> Ce fut plus vraisemblablement à l'époque de l'irruption des fils de Tymour, vers l'an 1400. ( N. de l'A. )

des naturels établis de l'un et de l'autre côté du Golfe, qui consistoit à fuir jusque dans les îles pour se soustraire à l'oppression, répand un jour éclatant sur la matière. De pareilles émigrations semblent avoir eu lieu dans tous les âges : quelques-unes, celles, par exemple, qui peuplèrent Keish, Ormuz et Karack, paroissent s'être soutenues jusqu'à l'époque où les révolutions du continent vinrent y mettre un terme en changeant la face des choses. D'autres îles ne servoient que de retraite momentanée aux fugitifs, qui les abandonnoient aussitôt que l'orage avoit cessé. Keish conserve encore quelque chose de son ancienne splendeur dans les relations de ceux de nos navigateurs Anglois qui ont visité cette île : ils nous la décrivent comme très-florissante, bien plantée d'arbres, et offrant des rafraîchissemens de toute espèce aux vaisseaux qui fréquentent cette mer. La latitude de l'île est fixée, par Dalrymple, à  $26^{\circ} 34' 52''$ .

Une ligne tirée de Kataia jusqu'au continent, sépare les provinces de Karmanie et de Perse : et ce qui pourroit prouver que cette ligne n'est pas tout-à-fait imaginaire, c'est l'existence d'une colline très-remarquable sur le continent, désignée par nos géographes Anglois sous le nom de *Charrack*, laquelle, selon toute apparence, est la limite d'une chaîne de montagnes qui se prolonge dans l'intérieur des terres et forme une limite naturelle. Au pied de Charrack, et presque en face de Keish, étoit la ville de Siraff, dont l'Édrisi parle comme d'une place très-commerçante de son temps, et qui avoit les mêmes rapports avec Keish que Gomeroon eut par la suite avec Ormuz. Dans le neuvième siècle, Siraff<sup>a</sup> étoit un port considérable. Nous avons tout lieu de penser

<sup>a</sup> Consultez le Voyage de deux Arabes, inséré, d'après Renaudot, dans la Collection de Harris, vol. I, p. 523. Les vaisseaux de Siraff alloient à Masqât comme à leur point de départ, c'est-à-dire, que cette côte étoit, dans l'opinion des navigateurs,

l'endroit le plus favorable pour profiter de l'avantage des moussons. Alfragani (*Not. ad Gol. p. 116*) nous dit que, de son temps, le commerce de cette ville commençoit à déchoir; mais peut-être est-ce Golius lui-même, et non pas Alfragani. (N. de l'A.)

qu'à



qu'à cette époque il étoit en la possession des Arabes, et le centre d'un commerce d'Orient qui s'étendoit jusqu'à la Chine. Kataia et Siraff déchurent l'une et l'autre à mesure qu'Ormuz acquit de l'importance, long-temps avant que les Portugais se fussent rendus maîtres de cette île; et quoique Siraff, au rapport de d'Anville, soit aujourd'hui en ruines, Charrack (le Tsjærâk de Niebuhr) existe presque dans la même position <sup>a</sup>, et n'a pas cessé d'être la résidence d'un scheik Arabe. Les distances sur cette côte se trouvant aussi défectueuses par l'effet de leur trop grande diminution, qu'elles le sont sur la côte des Ichtyophages par une conséquence de l'exagération dans les mesures, il devient nécessaire d'indiquer positivement l'erreur pour laquelle au surplus il ne faut chercher d'autre excuse que la situation même de Néarque et de la flotte dans l'une et l'autre circonstance. On peut croire que si la détresse où les Macédoniens se virent plongés, fit qu'ils s'exagérèrent beaucoup à eux-mêmes la longueur de leurs premières mesures, l'amélioration de leur sort et la sécurité qu'elle produisit naturellement chez eux, sont les causes par lesquelles il faut expliquer la réduction trop forte de ces mêmes mesures sur la côte de Karmanie. En voici le tableau détaillé :

MILLES ANGLAIS d'après les stades d'Arrien.	DE BADIS	STADES.	MILLES MARINS d'après la Carte.
50.....	à Armozon.....	800.....	43.
43 $\frac{3}{4}$ } 6 $\frac{1}{4}$ } 50.....	{ Néoptana ..... L'Anamis .....	{ 700 } 100 }	{ ..... } 69.
12 $\frac{1}{2}$ .....	Oaracta .....	300.....	34.
18 $\frac{3}{4}$ .....	Oaracta, seconde station.	200.....	32.
25.....	Tumbo.....	400.....	36.
37 $\frac{1}{2}$ .....	Sidodone, 600 (supposés)	.....	36.
37 $\frac{1}{2}$ .....	Tarsia et Kataia.....	600.....	46.
<u>231 <math>\frac{1}{4}</math>.</u>		<u>3100.</u>	<u>296.</u>
	Stades supposés à Sidodone..	<u>600.</u>	
		<u>3700.</u>	

<sup>a</sup> Il y a grande raison de soupçonner que Charrack, Tsjærâk, Sharak, Sarak, est pré-

cisément Saraf ou Siraf. V. une relation de l'intérieur de cette ville et de son commerce,

Ce nombre de trois mille sept cents stades s'accorde avec le total et de Strabon et d'Arrien ; et la distance supposée à Sidodone , non-seulement produit l'effet de rendre le montant égal de part et d'autre , mais encore correspond avec les mesures des premiers jours. Il y a pourtant ce malheur , que les trois mille sept cents stades en question ne donnent que deux cent trente-un milles Anglois , et qu'en mesurant au compas , nous avons deux cent quatre-vingt-seize milles marins , ou environ trois cent trente-neuf milles Anglois : d'où résulte donc contre Arrien une balance ou différence de cent huit milles que cet auteur n'a point expliquée. J'ajoute qu'il ne s'offre aucune compensation à laquelle nous puissions avoir recours ; car la distance omise à Badis ne forme pas un espace de dix milles<sup>a</sup>. L'erreur grave gît dans la supputation des distances entre Badis et l'Anamis , ou autour de la côte d'Oaracta. En effet , le calcul de quelques-unes des dernières est assez exact ; et comme Arrien n'a compté que cinquante milles pour la longueur de cette île , lorsqu'elle est réellement d'environ soixante-dix , cette différence , jointe aux autres erreurs qui l'accompagnent , bien qu'elle ne présente pas , à beaucoup près , une juste compensation , peut contribuer toutefois à opérer le rapprochement. Mon intention n'est cependant pas de justifier le stade de d'Anville dans quelques cas<sup>c</sup> particuliers ; mais ayant démontré qu'il correspond en général avec l'espace parcouru par la flotte pendant toute la durée du voyage , j'établis ici les faits à mesure qu'ils se présentent. J'aurois pu tirer quelque parti de la mesure au compas<sup>b</sup> ; et cette mesure , quoique j'en aie fait usage à l'égard de plusieurs stations particulières , j'ai évité de l'employer dans le

dans Renaudot et Harris. Il y est fait mention de cette circonstance particulière , que les maisons des habitans sont construites avec des os de baleines. *Renaudot* , p. 95 , édit. Ang. ( N. de l'A. )

<sup>a</sup> En calculant , selon moi , depuis le cap Jask seulement jusqu'au centre de la baie. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> En mesurant le total , j'ai dû prendre nécessairement d'un point à un autre point ;

résumé du total. Ce qu'on peut dire en faveur d'Arrien, c'est que tous les nombres de cet auteur sont des centaines, et qu'il néglige toujours les nombres inférieurs; en quoi je trouve la preuve qu'Arrien parle d'une manière générale, sans s'attacher à la précision rigoureuse de nos géographes modernes, qui divisent l'espace et la durée à une minute ou même à une seconde près.

La côte de Karmanie, ou Kerman, non loin de la mer, est, dans sa plus grande étendue, une langue de terre étroite et basse, placée au pied des montagnes <sup>a</sup>, d'une extrême aridité, et dévorée par les continuelles ardeurs du soleil. Cette partie de la côte est appelée *le Kermesir*: Niebuhr la compare au *Tehama* de l'Arabie, lequel est un terme pareillement consacré dans cette région pour distinguer le pays qui borde la mer d'avec le pays de montagnes dont se compose l'intérieur des terres. Le Kermesir toutefois ne se borne pas au Kerman; ce nom s'applique à un territoire de la même nature, qui se prolonge beaucoup plus avant vers l'ouest, au travers de la partie maritime de la Perside. Toute cette côte, depuis Gomeroon jusqu'au cap Bardistan, est aujourd'hui, suivant Niebuhr, sous la puissance d'une tribu d'Arabes nommée *Beni-Houle*, laquelle se divise en petites principautés soumises à autant de scheiks, indépendans les uns des autres, et sans cesse affoiblis par les dissensions qui règnent entre eux. Ces Arabes connoissent peu les bienfaits de l'agriculture; ils vivent de leur pêche et de leur chasse: aucun objet d'exportation parmi eux, si ce n'est le bois, et les productions que le pays fournit sans avoir été cultivé. Les scheiks <sup>b</sup> dont Niebuhr fait une mention particulière, sont ceux

en mesurant d'une île à une autre île, j'ai compté quelquefois à partir du côté le plus proche de chacune d'elles: d'où il résulte que quelques distances sont exactes en détail, mais qu'elles ne s'accordent point dans le total. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Sanna et le cap Nabon terminent, au

bord de la mer, des files de montagnes qui sortent de la chaîne dont l'étendue est parallèle avec la côte. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Schiechs, selon l'orthographe de Niebuhr. (N. de l'A.)

de Seer<sup>a</sup>, Mogo, Tsjærack, Nachelo, Nabend, Asloe, Tæhrie, Schilu et Konkoun, toutes places situées sur la côte, dont le territoire ne vaut guère la peine d'être décrit, et dont les habitans vivent principalement de poisson, soit frais, soit conservé, comme nos anciens Ichtyophages. Telle, précisément, Arrien rapporte qu'étoit la ville de Sidodone<sup>b</sup> au temps d'Alexandre; et quoique la décadence du pouvoir des Perses n'eût pas été, dès cette époque, assez continuelle et assez rapide pour que l'empire devînt tout-à-coup la proie des Arabes comme il l'est de nos jours, les mœurs des anciens habitans ressemblent singulièrement à celles des nations qui le peuplent aujourd'hui. Je me persuade même qu'on parviendroit à tracer leur liaison progressive avec les Arabes, en analysant<sup>c</sup> les noms conservés dans nos historiens classiques. Cette partie de la province, appelée *le Moghostan*, vers l'embouchure du Golfe, ainsi que l'île de Kismis et celles situées dans son voisinage, retirèrent des avantages inappréciables de l'établissement des Portugais à Ormuz, et prévirent bien la ruine de leur commerce et l'anéantissement total de leur prospérité dans les préparatifs que faisoit Abbas pour le siège : aussi le mécontentement et le désespoir des habitans se manifestèrent-ils à tel point, qu'ils encoururent autant l'animadversion soupçonneuse de leur souverain, que les Portugais s'étoient attiré sa haine. Les suites ont bien prouvé toute la justesse de leur raisonnement sur les projets d'Abbas. En effet, l'agriculture est perdue lorsque le commerce languit ou devient nul; et les manufactures déchoient rapidement par-tout où elles ne trouvent plus de protection. Avant la prise d'Ormuz, les Anglois y chargeoient de la soie, tant écrue que manufacturée : ils n'y prennent

<sup>a</sup> Voyez aussi Otter, qui donne l'histoire des démêlés de cette tribu avec Nâdir-Châh, vol. II, chap. 25. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Πολικνίω σμικρῶ, ἢ παντῶν ἀπὸρῶ, ὅτι μὴ ὕδατος καὶ ἰχθύων. P. 353. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Bruce a appliqué avec beaucoup de succès cette analyse à quelques-uns des noms de Ptolémée dans la Mer Rouge : *Orneon*, *Portus Albus*, &c. Voyez le premier volume de cet écrivain. (N. de l'A.)

plus aujourd'hui que du sel, du soufre, de la laine du Kerman, et du cuivre<sup>a</sup>, toutes denrées et marchandises du pays, mais brutes et non travaillées. La nature de ce pays, depuis Gomeroon jusqu'à Lar, capitale du Laristan, qui est le district voisin du Moghostan, ne sauroit être décrite avec plus de détails et d'exactitude qu'elle l'a été par Pietro della Valle<sup>b</sup>. Ce voyageur insiste particulièrement sur le manque absolu de pluies; circonstance tout-à-fait semblable à celle que nous avons remarquée dans notre examen de la côte de Mekran<sup>c</sup>: il ajoute qu'à Lar même, où il n'y a pas un ruisseau, pas une source, plusieurs années de suite s'écoulaient sans qu'il pleuve. Je soupçonne que Lar se termine à l'ouest sur la côte près de Kataia, comme l'ancienne limite de la Karmanie, ou peut-être à Sanás; mais je ne suis fondé sur aucune autorité pour déterminer ce point avec quelque précision. L'un et l'autre de ces deux districts sont évidemment compris dans le Kerman, et bornés (je le conjecture du moins) à l'étendue de pays située au bas des montagnes.

Et Ptolémée et Marcien fixent les limites de la Karmanie à la rivière Bagrada; mais comme ils ne s'accordent point avec Arrien lorsqu'ils portent la limite orientale jusqu'à Mosarna, et que la position de cette rivière sur la frontière occidentale n'est pas déterminée d'une manière bien précise par les géographes modernes, ce sera pour le lecteur au moins un objet de curiosité, si ce n'est pas la matière d'une étude essentielle, que d'examiner la liste des rivières de Ptolémée, et de tenter d'obtenir quelques éclaircissements de l'ordre même dans lequel il les a placées. Nous n'en

<sup>a</sup> Voyez le Journal de l'Houghton, vaisseau de la compagnie des Indes, 1755. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Tom. V de ses Voyages, *sub fine*. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> La correspondance des détails donnés par les voyageurs modernes avec ceux que

nous ont transmis les auteurs anciens, est vraiment digne de notre attention. Strabon dit qu'il ne pleut jamais dans Mekran, au bas des montagnes: le lieutenant Porter écrit qu'à l'époque où il fut à Churbar, on n'y avoit pas vu tomber d'eau depuis six ans. (N. de l'A.)

découvrons point une seule sur le continent à l'opposite de Keish ou Kataia dans aucune de nos cartes Angloises; et ceci prouve que la limite assignée par Arrien et par Ptolémée n'est pas la même. En cherchant donc à l'ouest, nous trouvons un point remarquable au cap Nabon<sup>a</sup>, et une rivière qui se décharge dans le Golfe tout près de ce cap. C'est en cet endroit que je fixe le Bagrada de Ptolémée; et en comptant depuis l'Anamis jusqu'à ce fleuve, je parviens à découvrir cinq rivières (si même il n'y en a pas un plus grand nombre), sur les sept du géographe ancien.

<i>Marcien.</i>	<i>Ptolémée.</i>	<i>Arrien.</i>	<i>Noms modernes.</i>
1. Saganus.....	Andanis.....	Anamis..	Mina.
2. Addanius <sup>b</sup> .....	Saganus. }	...	{ Bender-Ser?
3. Akhiadama, l'île d'Agédana..	Akhiadana. }	...	{ Nagana-Guda! <sup>c</sup>
4. Korius .....	Karius.....	...	Rud-Shiur.
5. Kathrapus.....	Atapus, Araps..	...	Sarass.
6. Dora .....	Dara.....	...	Dara-bin.
7. Bagrada.....	Bagrada.....	...	Nabon.

1. Le Saganus de Marcien est évidemment transposé, ce qui justifie la liberté que j'ai prise plus haut à l'égard de cet auteur; je veux dire, celle de rectifier ses transpositions, et de les ramener à l'ordre établi par Arrien: car dans cette circonstance, Marcien (bien qu'il soit d'ordinaire le copiste reconnu de Ptolémée) s'écarte pourtant de son original. Ainsi je prends son Addanius pour l'Andanis de Ptolémée, l'Anamis d'Arrien, et la rivière de Mina ou l'Ibrahemi de nos cartes modernes.

2. 3. Le Saganus<sup>d</sup> vient donc ensuite, selon l'ordre de Ptolémée;

<sup>a</sup> La rivière de Nabon est très-considérable, et conséquemment plus propre à former une limite. Je dois cette observation à M. Jones. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Tuanès, suivant le manuscrit. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> L'auteur interroge ici, ou le lecteur

instruit, ou les savans familiarisés avec la connoissance des langues Orientales, et leur demande si le Bender-Ser et le Nagana-Guda modernes ne seroient pas l'Addanius, le Saganus, l'Akhiadama et l'Akhiadana de Ptolémée et de Marcien. (N. du T.)

<sup>d</sup> *Saganos*. Plinè, liv. VI, 25. (N. de l'A.)

et soit à cette rivière, soit à l'Achindana, qui se présente immédiatement ensuite, je place le fleuve qui arrive à la mer tout près de Gomeroon à Bender-Ser. Je ne puis trouver deux rivières<sup>a</sup> ni même deux torrens en cet endroit sur aucune carte : mais dans l'esquisse manuscrite que Ressende<sup>b</sup> a tracée de la côte, je distingue deux fleuves, l'un vis-à-vis d'Ormuz, et un second plus au midi. Ces fleuves peuvent être les deux de Ptolémée, mais plus vraisemblablement le Bender-Ser, et l'Ibrahemi dont Ressende fait mention dans une autre partie de son ouvrage, sous le nom d'*Obremi*. D'Anville indique dans cette position une rivière qu'il appelle *Nagana-Guda*, et qui offre une ressemblance, assez légère il est vrai, avec le Saganus et l'Akhiadama ou Akhidana ; ou bien peut-être l'un et l'autre ont-ils quelque rapport avec l'Agedana de Marcien, que ce géographe nous donne pour une île. Il ne seroit pas impossible, puisque Marcien ne parle d'aucune place qui corresponde à Ormuz, que son A-gedana fût l'O-gerana d'Arrien, le Gerun, qui a subi, par corruption, des variations si nombreuses ; et si je ne me trompe point dans cette conjecture, l'Akhiadama du même Marcien, et l'Akhidana de Ptolémée, sont la rivière correspondante sur le continent en face d'Ormuz, à l'endroit où d'Anville a marqué son fleuve. Par le moyen de cette supposition, nous retrouvons au moins une rivière sur les deux.

4. Dans Karius<sup>c</sup>, ou Korius, nous apercevons une ressemblance avec le Rud-Schiour de nos cartes modernes. Un fleuve de quelque importance, en ce que son cours est d'une plus longue étendue que celui des autres, forme la limite qui sépare le Laristan du Moghostan, et vient se jeter dans le canal de Kismis, non loin de Kunk ou Kongo, ville qui, à raison de la salubrité de l'air

<sup>a</sup> Pietro della Valle traversa un petit ruisseau dans sa route de Mina à Rud-Schiour. Voyez le cinquième volume de ses Voyages, pag. 419. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Mus. Brit. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Le *Corius* de Pomponius Méla. (N. de l'A.)

qu'on y respire et de la bonté du climat, auroit beaucoup mieux convenu que Gomeroon pour devenir un entrepôt de commerce, si elle n'eût pas été située dans les détroits. Chiour, Kiour, ou Schiur<sup>a</sup>, signifie *sel*; et Rud-Chiur, *la rivière salée*. Si donc nous observons que les Grecs, dans leur langue, n'avoient point de son qui ressemblât à *sch*<sup>b</sup>, nous n'hésiterons pas à reconnoître que le nom par lequel ils pouvoient approcher le plus du nom Oriental de la rivière dont il s'agit, étoit Koor-ius ou Kor-ius; et cette considération, jointe à l'ordre local dans lequel la rivière Salée se trouve placée, paroît ne devoir laisser aucun doute sur l'identité que je cherche à établir. Si le lecteur avoit besoin de quelque autre autorité pour être confirmé dans cette opinion, je lui dirois que Plin<sup>c</sup> désigne la rivière en question sous le nom même de *Salsos*.<sup>d</sup>

5. Kathraps, Kathrapus ou Kathrapis, correspond à l'Araps ou Arapis de Ptolémée : mais comme aucun fleuve de la géographie moderne n'offre de rapports avec celui-là, la mention que j'en fais ici servira seulement à justifier la liberté que nous avons déjà pu et que nous pourrons prendre encore à l'égard des noms; ou bien si le Kathraps se retrouve dans quelque rivière indiquée par les auteurs

<sup>a</sup> Schiour, Chiour et Kiour, sont des termes qui entrent dans la composition d'un grand nombre de noms de rivières ou de fleuves, par la raison qu'il y a beaucoup de rivières salées dans la Perse, la Karmanie et le Mekran.

Otter place un Roud-Guird sur sa route de Hamadan à Ispahan, *vol. I, pag. 192*; et Guird, dit-il, signifie *environs*. Guird est peut-être là pour Kiour; mais, si je ne me trompe à cet égard, Guird, entendu comme répondant au mot *environs*, vient de Gerd, Gherd ou Certa, et signifie une ville, et non un fleuve. Quoi qu'il en soit, le lieu où fut Otter, étoit appelé Guerdge, *la ville*; et, d'après cela, Roud-Guird n'est autre chose que *la rivière de la ville*. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Pietro della Valle, Italien de naissance, a suivi naturellement la prononciation Italienne en écrivant *Chiur* de cette manière; et le mot répond ainsi à *Kiur* en anglois. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *Lib. VI, cap. 25*. Cet écrivain intervertit l'ordre. Voyez Saumaise, *Exercit. Plin. 1181*. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> D'Anville transporte ce nom de *Salsos* jusqu'au Sitacus; mais si nous faisons réflexion que l'épithète est jointe aux noms d'autres rivières placées évidemment dans la Karmanie, et à la partie orientale du Golfe, nous ne verrons pas pourquoi on la transporterait jusque dans la Perside; et aussi loin du côté de l'ouest. Consultez le Mém. de d'Anville, *p. 159*. (N. de l'A.)

modernes,



modernes, c'est peut-être dans un torrent qui descend du mont Sannass ou Saráss; et Saraps ne seroit pas une plus grande variation d'Araps que le Kathraps de Marcien.

6. Dora <sup>a</sup> ou Dara présente une conformité de son avec le Dara-bin ou Derrabin de nos cartes modernes, qui est placé presque vis-à-vis des îles Busheab <sup>b</sup> et de Schitwar. C'est ici, je dois l'avouer, que je cherchois la position du Bagrada de Ptolémée, comme avoisinant le plus le Kataia d'Arrien : mais la ressemblance me détermine à fixer Dara à Dara-bin ; et si mes conjectures sont justes, le nom de Bagrada doit être transporté jusqu'au fleuve que nous trouvons immédiatement après, à l'ouest, et qui est au cap Nabon. Le Darabin est dans les environs du mont Okhus d'Arrien, et offrit à la flotte un mouillage commode et sûr, vraisemblablement à son embouchure. Cette montagne s'étend le long de la côte depuis le Darabin jusqu'au cap Nabon, et reçoit de Niebuhr <sup>c</sup> le nom de *Dahhr-Asbân* : ainsi Dahhr est aussi évidemment le Dara de Ptolémée, que Dahhr-Asbân est le Darabin des modernes.

7. Je place Bagrada <sup>d</sup> au cap Nabon ou Nabond, d'après les raisons déjà expliquées plus haut : et si je ne trouve pas de nom moderne qui corresponde à celui de ce fleuve, il faut considérer que les navigateurs ne nous donnent pas les noms naturels des rivières qui se jettent dans le Golfe, mais qu'ils se contentent de les désigner par ceux des lieux où ils ont débarqué. La rivière de Basra est connue de tous les marins ordinaires : quant au nom de Schat-el-Arab, nous ne devons le chercher que sur la carte du géographe, ou d'un navigateur instruit.

<sup>a</sup> Le Daras de Pline, *ibid.* (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez les cartes de M<sup>c</sup> Cluer, de Harvey, de d'Après, &c. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Et de Capper, qui a suivi l'orthographe de Niebuhr. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> D'Anville veut que le Bagrada soit l'Agradat de Strabon dans la Cœlé-Perside; mais le mot grec *κόλη* signifie le pays situé

entre les montagnes, et non sur la côte maritime. Par le nom de Dara, qui précède, et que je considère comme établi jusqu'à la démonstration d'après son rapport avec Dahhr-Asbân, je suis complètement persuadé que Nabon est le Bagrada. Voyez le Mémoire de d'Anville, p. 159. (N. de l'A.)

Cette digression sur les rivières de la Karmanie ne doit pas être envisagée par le lecteur comme étrangère à l'ouvrage qu'il a maintenant entre les mains : car un des grands objets que je m'y suis proposés, a été de faire concorder entre elles la géographie ancienne et la géographie moderne ; et si le résultat de mes recherches produit l'effet de rendre manifeste à tous les yeux l'exactitude des mesures de Ptolémée sur cette côte, j'aurai la satisfaction de voir l'illustre auteur ancien dédommagé ainsi du reproche d'erreur qu'il a encouru relativement aux îles, dont une distribution meilleure et plus juste avoit été l'objet des vœux des géographes jusque dans le siècle dernier. Aujourd'hui l'ordre de position de chacune d'elles est établi avec une précision rigoureuse ; et le monde savant doit ce bienfait au zèle infatigable des navigateurs Anglois, et surtout du lieutenant M<sup>r</sup> Cluer.<sup>a</sup>

Je terminerai ces détails sur la Karmanie, en remarquant que les peuples qui l'habitèrent, eurent, au rapport d'Arrien, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, les mêmes coutumes enfin que leurs voisins de la Perside, et que la manière d'armer et de former les troupes qu'ils fournissoient pour le service de l'empire leur étoit commune avec eux. Les Perses de nos jours considèrent les successeurs des Karmaniens comme une nation douée d'une grande finesse et d'une étonnante subtilité d'esprit, mais aussi comme très-encline à la rebellion. Leur province fut la dernière retraite que trouvèrent dans l'intérieur de l'empire les anciens Parsis ou adorateurs du feu. Cette caste malheureuse, connue sous le nom de *Guèbres*, Abbas tenta de l'exterminer, à l'époque où les restes en étoient dispersés sur la surface de l'Inde. Une nombreuse tribu de ces mêmes Guèbres est établie aujourd'hui à Bombay, où leur occupation consiste à bâtir ces vaisseaux fameux dont la construction et la solidité prouvent combien des hommes aussi industrieux

<sup>a</sup> Voyez plus bas l'article où il est parlé de l'Inderabie. (N. de P.A.)

auroient pu se rendre utiles à leur pays : mais depuis que le monde existe, aucun Gouvernement n'a gagné à la persécution.

## LA PERSIDE, OU PROVINCE DE PERSE.

II. EN accompagnant la flotte depuis son entrée dans le Golfe, ce n'a pas été pour moi une tâche exempte de difficultés ni d'embarras, que de déterminer avec quelque précision chacune des stations où elle vint jeter l'ancre. Les secours dont j'ai eu besoin pour y parvenir, je les ai dus à d'Anville, ainsi qu'à nos géographes Anglois, dans les cartes desquels j'ai reconnu une exactitude parfaite, à mesure que le but de mes recherches m'en rendoit l'examen nécessaire. Je ressens quelque plaisir à déclarer que, plus ces cartes sont correctes, mieux et plus clairement la correspondance du Journal avec l'état actuel de la côte se trouve établie. Nous allons entrer présentement dans la province de Perse; et bien que je ne puisse promettre au lecteur des lumières aussi satisfaisantes sur quelques stations d'une médiocre importance, je ne crains pas de lui dire que la description de la côte est d'une fidélité irréprochable, et que la position des ports principaux a été indiquée par le Journal avec une précision égale à celle de nos géographes. La station à laquelle nous arrivons immédiatement avec la flotte, va offrir une preuve singulièrement frappante de cette assertion.

Après avoir quitté Kataia, on parcourut un espace de vingt-cinq milles, au bout duquel la flotte atteignit Ila, bon mouillage sur la côte, couvert par l'île de Kaikandros. Le nom que M<sup>c</sup> Cluer donne à un lieu qui répond à ce port, est *Gillam*<sup>a</sup>; et si de Gillam nous ôtons la lettre initiale, qui tient la place d'une aspirée, nous aurons Illam, qui ressemble assez à Illa, ou Ila. Maintenant, je ne

PORT D'ILA.  
ÎLE  
DE KAIKANDROS.  
6 Janvier.  
97.<sup>e</sup> jour.

<sup>a</sup> C'est le même que le Gella du lieutenant Cant, qui approche beaucoup plus d'Illa ou Ila; mais le Gella de ce navigateur est

mal placé. *Illa* devient *Hilla* et *Gilla*, comme *Han*, *Khan*, *Cawn*; *Hendoo*, *Gendoo*. (N. de l'A.)

doute pas que, si l'on parvenoit à découvrir l'antiquité de Gillam, l'identité des deux noms ne fût prouvée d'une manière complète. Dans Kaik - *Andros*, nous pouvons reconnoître pareillement le nom moderne d'*Andarvia*, qui est une des mille dénominations données à une île située dans cette position, et que nous trouvons appelée Inderabia<sup>a</sup> par M<sup>c</sup> Cluer; Inderabi<sup>a</sup>, par Niebuhr; Angarvia, Indernea et Indernore, sur les cartes d'autres géographes: et si nous faisons réflexion que les Grecs n'ont point de *sh*, peut-être inclinerons-nous à soupçonner que le Kaik-Andros de Néarque est l'équivalent de Keish<sup>b</sup>-Andarvia<sup>c</sup>, surnom que cette île pouvoit avoir tiré soit de sa proximité, soit de sa dépendance de Keish. Depuis la pointe orientale de Keish jusqu'à Andarvia, dit d'Anville, il y a près de six lieues. Le géographe François considère<sup>d</sup> la pointe orientale comme un lieu où la flotte a pu venir mouiller; et ce, pour avoir une distance qui approche des vingt-cinq milles d'Arrien. Mais le même d'Anville eût été bien plus satisfait de reconnoître, par un coup d'œil jeté sur la seconde

<sup>a</sup> Anderipe, Indernea, Hinderabi, &c. C'est peut-être aussi le Lameth de l'Édrisi; car cet auteur parle de Siraf, et de Tsafac, c'est-à-dire, Tsjarack, comme étant dans le voisinage. Voyez l'Édrisi, page 120.  
( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Otter (vol. II, p. 213) parle aussi de Kili-Kiavus; mais c'est un pays fabuleux.

Après avoir fait cette conjecture, je trouvais dans Golius, que Caicavus est *Divus Cavus*, lequel se procura de l'eau et du miel dans cette île ou *keish*. Voyez, pag. 117, *Gol. Not. ad Alfrag.* ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Une observation que j'ai faite en lisant Golius (pag. 117), m'a confirmé davantage encore dans mon opinion. J'ai remarqué dans cet auteur, dont je dois l'intelligence aux lumières et au zèle bienveillant de mon ami le docteur Russell, que *Keis* est un

nom propre d'homme, et que les Arabes ( peut-être en recourant, comme les Grecs, à des origines fabuleuses ) font dériver leur nom d'île [*keis*] de *Keis ebn Amurat*, Keis, fils d'Amurat. D'après cela, le terme *keis* pourroit être regardé pareillement comme un accessoire nécessaire du nom *Andarvia*. Ce nom, que nous trouvons écrit de tant de manières, approche beaucoup plus du grec dans le Portugais, *Anderoya*. Telle est son orthographe dans Ressende. ( N. de l'A. )

<sup>d</sup> Cette licence doit être excusée par le lecteur, toutes les fois qu'elle peut produire un rapport, une coïncidence de noms. Je n'hésite point à me la permettre lorsque l'occasion s'en présente, par la raison que le point de mouillage de la flotte dans plusieurs îles n'est jamais déterminé avec certitude par le Journal. ( N. de l'A. )

carte du lieutenant M' Cluer, que ce navigateur a étendu la distance de douze jusqu'à vingt milles géographiques entre Keish et Inderabia : et vingt milles géographiques donnant plus de vingt-trois milles d'Angleterre <sup>a</sup>, il en résulte que ce nombre concorde assez exactement avec le calcul d'Arrien. M' Cluer écrit en propres termes à Dalrymple <sup>b</sup> : « J'ai changé un peu la position d'Inderabia, par la raison que je l'ai jugée trop rapprochée de Kenn <sup>c</sup>. » De cette déclaration précise de M' Cluer, nous pouvons conclure, non sans quelque satisfaction, que, plus la carte moderne est correcte, mieux elle s'accorde avec les mesures d'Arrien. Le géographe Anglois nous a rendu un autre service en plaçant cette île beaucoup plus dans le voisinage du continent qu'elle ne paroît y être sur la plupart des autres cartes. En effet, une semblable situation est conforme aux données d'Arrien, qui nous décrit l'île comme couvrant la rade, et rendant le mouillage avantageux et sûr. Inderabia, au rapport du lieutenant Cant <sup>d</sup>, est une île basse, inhabitée, mais où les navigateurs peuvent se procurer de l'eau douce. « Le passage, dit-il, entre cette île et le continent, a un mille environ de largeur; l'eau est profonde de sept à quinze brasses dans les endroits les plus voisins de l'île. » Inderabia gît par 26° 49' 37" de moyenne latitude.

De Kaikandros à une seconde île, aucune distance ne nous est donnée; et le Journal compte deux milles et demi seulement jusqu'à un mouillage sur la côte : puis de ce mouillage jusqu'à un port situé sous une montagne nommée *Okhus*, nous ne voyons aucune mesure déterminée. D'Anville se plaint de ce qu'on a assigné une position inexacte à l'île; mais il lit dans les anciennes

MONTAGNE OKHUS.

UNE ÎLE.

UN PORT.

7 Janvier.

98.<sup>e</sup> jour.

<sup>a</sup> Cette distance est prise des deux points extrêmes les plus rapprochés, de manière qu'en admettant un mouillage dans Kenn, vous pouvez avoir vingt-cinq milles de calcul exact. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Page 13, Préface de la Collection de

Dalrymple. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *Keish*, écrit *Kenn* sur plusieurs cartes, mais toujours improprement à mon avis. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Pag. 44. (N. de l'A.)

cartes des navigateurs ou géographes Portugais, *Ilha de l'Ara* ou *Lara*, et je la trouve désignée sous le même nom par Ressende et par Thévenot <sup>a</sup>. Nous avons, quoi qu'il en soit, deux îles placées avec exactitude sur la seconde carte de M<sup>c</sup> Cluer, laquelle s'accorde mieux que la première du même géographe avec les distances établies par Arrien; et c'est d'après la position de ces îles que nous devons déterminer la route de la flotte. En prenant donc une mesure proportionnée à l'exactitude qui caractérise le Journal depuis quelques jours, je suppose, à partir du centre de l'Inderabie jusqu'au mont Okhus, environ trois cents à trois cent cinquante stades, c'est-à-dire, de dix-huit à vingt-un milles, et je renferme en un seul jour toute la navigation de cet espace. Les deux îles sont appelées Schitwar <sup>b</sup> et Busheab. Le nom de la seconde est écrit Schech-Schaiib par Niebuhr, ce qui répond à Abu-Schaiib, ou Bu-Sheab; car Schech signifie *ancien*, et Abu *père*; l'un et l'autre mot sont des termes de respect, comme nos mots *seigneur* ou *sire*, en Europe. Schitwar, la plus petite des deux îles, et celle qui se trouve placée directement sur la route de la flotte, est l'île dont Arrien a entendu nous parler, qu'il déclare être habitée, et par des hommes qui faisoient leur occupation principale de la pêche des perles. Cette dernière circonstance n'est pas indigne de remarque. Différens voyageurs <sup>c</sup>, en effet, nous apprennent que jadis on recueilloit des perles à Karak, et en d'autres endroits de la partie orientale du Golfe, de même que sur la côte fameuse de Bahrein. Si donc je forme une conjecture juste en prenant Schitwar pour

<sup>a</sup> Ce voyageur vit les deux îles à une certaine distance; de là vient qu'il les a confondues en une seule. C'est ainsi que le lieutenant M<sup>c</sup> Cluer nous dit que les arbres dont Schitwar est planté, semblent être dans Busheab. L'île en question se trouve à soixante-dix lieues de Karak, au rapport de Thévenot, partie II de ses Voyages, page

173. Le même auteur dit encore qu'elle est située fort près de la côte, et qu'elle offre un passage intérieur. C'est peut-être l'Araka de Ptolémée. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> J. Capper écrit ce nom, *Shudwan*. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Thévenot, *ibid.* (N. de l'A.)

l'île à laquelle Arrien ne donne point de nom, le reste de la navigation de cette journée sera clairement établi ; car les quarante stades que compte l'auteur Grec pour la traversée depuis ce point jusqu'au continent, égalent à-peu-près la largeur du canal entre Schitwar et la pointe orientale de la rivière Darabin, où je présume qu'est le premier mouillage. Quant au second, j'imagine qu'il ne fallut, pour y arriver, que traverser la rivière jusqu'à la pointe occidentale, ou bien jusqu'à quelque baie commode qui joignît à cette même pointe. Voilà le motif apparent pour lequel il n'est fait mention ici d'aucune distance, tandis qu'il y a omission dans la mesure entre Inderabia et Schitwar. M<sup>c</sup> Cluer indique un mouillage dans une baie, et une ville appelée Schitwar <sup>a</sup>, précisément à l'ouest de l'embouchure. C'est là <sup>b</sup> que je fixe le stationnement de la flotte ; là nous pouvons trouver une montagne correspondante à l'Okhus. Quant à cette circonstance particulière de la conformité du nom de la ville située sur le continent avec celui de l'île, il faut dire qu'elle est la même que celle dont nous avons eu occasion de faire la remarque, au sujet d'Ormuz ; et, selon toute apparence, nous devons en chercher l'origine dans l'usage rapporté par Niebuhr, et dont j'ai déjà entretenu le lecteur, je veux dire l'émigration des naturels de la côte dans les îles de leur voisinage, toutes les fois que l'oppression les forçoit à fuir : d'où il résulteroit qu'une île recevoit le nom d'une ville quelconque du continent. Voilà le second exemple que nous avons de cet usage ; il s'en rencontrera deux autres encore, et même un troisième, qu'il ne sera possible d'expliquer qu'en admettant les mêmes causes.

Le mont Okhus <sup>c</sup> n'est rien autre chose qu'une élévation par

<sup>a</sup> Chetwar. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Sur la carte de Harvey, la pointe de Schitwar est placée à l'est de la rivière ; mais nous y découvrons une petite ville à l'endroit où M<sup>c</sup> Cluer a marqué son Schitwar

ou Chetwar. *C. de Harv.* 1778. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voyez la première édition de la carte de M<sup>c</sup> Cluer, deux cartes de Claude Russel, Kämpfer, Van-Keulen, d'Après (1776), et Harvey (1778). (N. de l'A.)

laquelle se termine une partie de côte montagneuse qui embrasse dans son étendue tout l'espace depuis le cap Nabon jusqu'à la rivière Darabin, nommée Dahhr-Asbân par Niebuhr, comme je l'ai déjà observé, et marquée distinctement sur la première carte de M<sup>r</sup> Cluer. Il ne m'a pas été possible de découvrir, ni d'indiquer par conséquent, le point de liaison de cette branche prolongée dans l'intérieur des terres avec la grande chaîne qui s'étend dans une ligne parallèle à la côte : mais l'existence de ce point de réunion est un fait dont il ne me semble guère possible de douter ; car les deux rivières Darabin et Nabon, placées à l'une et à l'autre extrémité, doivent être produites par cette montagne, qui, distribuant ses eaux des deux côtés, forme deux fleuves plus considérables (en apparence du moins) que les torrens qui roulent à l'ouest. Dahhr-Asbân nous offre le Dar-abin de nos cartes <sup>a</sup>, et le Dara de Ptolémée, que ce géographe marque, il est vrai, par le 28.<sup>e</sup> degré 40 minutes de latitude : mais comme le même auteur a donné au Golfe une direction plus septentrionale qu'il ne l'a réellement, ce point devient facile à expliquer.

A l'embouchure de cette rivière, et du côté ouest, je fixe maintenant la station sous le mont Okhus <sup>b</sup> ; et je dois observer que la seconde carte de M<sup>r</sup> Cluer, ou, si l'on veut, sa carte corrigée, présente plus qu'aucune des autres, et même que celle insérée dans mon ouvrage, une correspondance exacte avec plusieurs circonstances rapportées par Arrien.

Des deux îles, Schitwar est celle qui se trouve le plus près de la côte au sud-est de Busheab. Ni le lieutenant Cant, ni M<sup>r</sup> Cluer, n'ont franchi le passage entre Schitwar et le continent ; mais l'un et l'autre déclarent, sur la foi de leurs pilotes, et d'après les

<sup>a</sup> Voyez Niebuhr, vol. II, pag. 192, édit. Française. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Okhus est le nom d'une rivière qui se jette dans l'Oxus ; et ce nom, je n'en fais

aucun doute, renferme quelque rapport ou allusion à une rivière qui coule en cet endroit. Voyez Saumaise, Exerc. Plin. p. 216. (N. de l'A.)

renseignemens



renseignemens qu'ils tenoient d'eux, que ce passage est facile et dégagé d'obstacles, aussi-bien que l'autre entre cette île et Busheab, lequel a moins d'un mille de largeur. Busheab est la plus grande des îles du Golfe, si l'on en excepte Kismis<sup>a</sup>; elle est basse de même que Schitwar, mais adossée à une partie de pays montagneux. Elle paroît bien plantée d'arbres, et peuplée d'un assez grand nombre d'habitans; elle a quatre lieues de long, quatre ou cinq milles de large, et gît par 27° 1' 30". L'île Schitwar passe pour être toujours plus productive en fruits; circonstance qui nous explique suffisamment pourquoi Néarque y rencontra des habitans, et peut-être aussi la raison pour laquelle une pêche des perles étoit établie dans le voisinage. Le peu de largeur du passage, auquel Arrien donne moins de trois milles, me détermine à suivre l'opinion de M<sup>c</sup> Cluer de préférence à toute autre; et comme ce navigateur<sup>b</sup> diminue la distance marquée communément entre Busheab et le continent, nous sommes très-fondés à croire qu'il approche de la vérité dans la position qu'il assigne à l'île Schitwar, quoiqu'il n'ait pas traversé lui-même le passage.

Niebuhr place Nachelo, qui est le lieu de la résidence d'un scheik, dans la rivière Darabin; et si j'eusse découvert la moindre ressemblance entre ce nom<sup>c</sup> et celui d'Okhus, j'aurois cherché là une station pour la flotte: mais, dans la position adoptée, il ne peut y avoir d'erreur bien grave par rapport au Journal, si ce n'est qu'il conviendrait d'ajouter quelque chose à la distance établie par Arrien entre le Darabin et le cap Nabon, attendu que le calcul de cet auteur offre maintenant un peu d'excédant.

D'Okhus à Apostani, la flotte parcourut une route de vingt-huit milles, ce qui porte le mouillage à plus de moitié chemin du Darabin au cap Nabon. Ici nous devons trouver une rade, par la

<sup>a</sup> Et Bahrein, selon mes conjectures. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez son Mémoire, p. 20. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> A moins qu'on ne suppose qu'Okhus s'est formé ainsi de Nachelo: N' *okhe-lo*.

(N. de l'A.)

APOSTANI,  
ou  
APOSTANA.  
8 Janvier.  
99.<sup>e</sup> jour,  
[ jour supposé. ]

raison que plusieurs vaisseaux furent vus à l'ancre. Néarque apprit aussi qu'il y avoit un village à la distance de près de quatre milles en montant le pays. Il ne s'est pas présenté encore à nous un objet de recherche qui laisse moins que celui-là l'espérance de quelque succès : car, d'un côté, le pays montagneux dont la côte est surmontée, ne permet guère de penser que la position d'un village ait pu y être assise ; de l'autre, la nature même de la côte n'offre aucunement la possibilité d'un abri commode pour des vaisseaux. D'Anville, je ne sais sur quelle autorité fondé, trouve au pied de la montagne une baie nommée *Estornadi* ; et faute de bonnes cartes, il ne marque de rivière ni à Darabin ni au cap Nabon. Cet auteur place Asselo<sup>a</sup> et Apostanos<sup>b</sup> dans le même endroit ; en quoi il manque évidemment d'exactitude, car Asselo ou Aslo<sup>c</sup> est marqué, par tous les meilleurs géographes, au nord-ouest de Nabon, tandis qu'Apostani est incontestablement à vingt-cinq milles vers l'est. Mais avant de pouvoir déterminer une situation, il nous faut fixer celle d'une ville appelée *Chewra*, *Chetow* ou *Sherouw*, qui reçoit une infinité de positions diverses depuis l'est du Darabin, presque jusqu'au cap Nabon.

La ressemblance de ces noms, de quelque manière qu'ils soient écrits, donneroit à conjecturer qu'ils se rapportent tous au même lieu : mais Sherouw ou Sherouve, placé sur les cartes des navigateurs Hollandois vers l'est du Darabin, est le Shirav ou Siraf des géographes Orientaux, à l'opposite de Keish ; et c'étoit anciennement une place très-commerçante. Chetow est le lieu dont parle M<sup>r</sup> Cluer sous le nom de Chetwar, et se rapporte, je n'en fais aucun doute, à l'île de Schitwar : il est placé par le géographe

<sup>a</sup> N'auroit-il pas confondu Asselo avec l'Assetow de nos cartes modernes ! ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> C'est ainsi que d'Anville écrit ce nom, de même que celui de l'Anamis, *Anamin* ;

d'Ila, *Ilan*, &c., d'après les auteurs latins, qu'il a suivis. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Voyez Niebuhr. M<sup>r</sup> Cluer écrit *Astola*, comme le nom de l'île située sur la côte de Guadel. ( N. de l'A. )

Anglois, avec un mouillage, précisément à l'ouest du Darabin. La même position est donnée à Assetow sur la carte du lieutenant Harvey (1778)<sup>a</sup>; et As-setow n'est que Setowar et Chetwar sous une autre forme. Cette même carte, qui indique ici un village, en marque un second sans nom, à moitié chemin entre le Darabin et le cap Nabon; et ce second mouillage est le lieu appelé *Shevoo* par le capitaine Simmons<sup>b</sup>. « Environ à moitié chemin de cet endroit [ le Darabin ] au cap Nabon, est situé Shevoo<sup>c</sup>, où l'on peut se procurer d'excellente eau. » Telles sont les propres expressions de ce navigateur; et ici, à moins que le nom de Shevoo<sup>d</sup> ne soit mal appliqué, nous obtenons une situation de Harvey, et un nom, du capitaine Simmons. La position de ce village, sous quelque dénomination qu'on le désigne, correspond à celle de l'Apostani d'Arrien; et la facilité de s'y approvisionner de bonne eau, nous explique assez pourquoi les vaisseaux du pays fréquentaient ces parages du temps de Néarque, et pourquoi ils les fréquentent encore aujourd'hui. La distance générale du mont Okhus au cap Nabon, établie par le Journal, est de cinquante-trois milles, divisés en deux routes, l'une de quatre cent cinquante<sup>e</sup>, l'autre de quatre cents stades, et s'accorde, à trois milles près, avec la carte corrigée du lieutenant M'Cluer. Nous ne sommes donc point exposés à commettre d'erreur qui affecte gravement la série des distances, en plaçant Apostani d'après la mesure donnée, ou bien en l'identifiant avec le Shevoo du capitaine Simmons: le nom lui-même

<sup>a</sup> Sur cette carte, Dalrymple compare Harvey avec le lieutenant Cant et Claude Russell. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ives, pag. 205, parle de Shewee avant Nabon, comme d'une petite ville habitée par des pêcheurs. La relation de cet auteur est quelquefois obscure. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voyez la préface de Dalrymple, p. 13, à la note. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> La raison pour supposer que le nom de Shevoo peut être mal appliqué, est sa ressemblance avec Sherouw et Chetow, à Sherouw au-dessous de Darabin. Voici ce qu'écrivit Van-Keulen: *Hier is water van kuysen*; dans des creux ou fontaines. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Vingt-huit et vingt-cinq milles. (N. de l'A.)

se présente sous une forme Grecque ; mais , très - certainement , il n'est point un nom Grec. Rien ne nous empêche donc de supposer que ce pourroit être Abu-Stan<sup>a</sup>, comme Abu-Schaib, Abu-Shâhr, et autres composés semblables , qui ne sont point rares sur la côte ; à moins que nous ne préférions adopter une corruption du nom , justifiée par la localité même , et faire dériver Apostani d'Asbân. J'inclinerois , quant à moi , à suivre cette dernière opinion ; et si elle obtenoit en définitif l'approbation des Orientalistes que j'aurai pour lecteurs , nous devons reconnoître alors dans Niebuhr un mérite important , celui d'avoir le premier donné le nom de cette chaîne de montagnes , et résolu ainsi trois problèmes à-la-fois ; le Dara de Ptolémée , le Darabin de la géographie moderne , et l'Apostani d'Arrien , tous dérivés de Dahhr-Asbân.<sup>b</sup>

UNE BAIE  
AU CAP NABON.  
9 Janvier.  
100.<sup>c</sup> jour.

D'Apostani , la flotte appareilla de nuit , et fit vingt-cinq milles pour arriver à une baie , sur les bords de laquelle on aperçut quelques villages épars : des palmiers en embellissoient les environs , et diverses parties du terrain produisoient des fruits<sup>c</sup> semblables à ceux de la Grèce. Néarque vint jeter l'ancre en cet endroit , sous un cap dont la pointe se projetoit fort avant en mer , et s'élevoit à une hauteur considérable. Le cap est évidemment celui dont nous venons de parler sous le nom de *Nabon* , et la baie est formée par

<sup>a</sup> *Le pays du Scheik. Abu et Sheck* sont équivalens dans Abu-Schaib, Schêch-Schaib. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Aux éclaircissemens que j'ai déjà tâché de donner sur Bah et Dah, j'ajouterai qu'il semble, d'après Ludolphe, que ces mots ont une opposition entre eux dans la langue Abyssinienne. En effet, Bahr signifie la mer; Bahr-Nagash est le gouverneur ou roi de la côte maritime. Dahr est, dans le même dialecte, Daber ou Dabra, qui veut dire montagne; et l'auteur que je viens de citer, présume que l'un et l'autre mot ont du rapport avec l'arabe. Suivant moi, le sens

originale de Dahr est tête; et de là vient Dara ou Darius, le roi, la tête de l'empire. Dar est un principal officier; Dahr, le sommet d'une montagne. Voyez Ludolphe sur l'Abyssinie, liv. I, chap. 4; liv. III, chap. 4. Voyez aussi Bruce, passim. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Ἀκρόδρυα. Saumaise parle seulement de noix, d'amandes, et d'autres fruits renfermés dans une coquille. Voyez cet auteur, pag. 108 et suiv.; mais voyez aussi Théophraste, qui s'exprime ainsi : Ἀμπέλως ἢ πᾶλλα ἀκρόδρυα. (N. de l'A.)

l'embouchure de la rivière qui porte ce même nom. Ce cap<sup>a</sup> doit fixer toute l'attention du navigateur : c'est une terre plate et unie qui s'étend à une grande distance, et se termine à son extrémité par une pointe très-aiguë, en forme de talus ; ce qui fait que la partie de terre plate et unie semble moins basse qu'elle ne l'est réellement. La rivière qui se décharge ici dans la mer, a son cours parallèle avec la côte : elle est aujourd'hui le lieu de la résidence d'un scheik, qui possède quelques petits bâtimens, avec le secours desquels il exerce le métier de pirate. Thévenot<sup>b</sup> dit que le palmier continue de croître en cet endroit : il fait mention d'un village situé sur une rive basse du fleuve. La montagne, qui commence près du cap, s'étend très-loin dans l'intérieur des terres. L'expression employée par Arrien donne à entendre que la flotte, pour jeter l'ancre, vint se mettre à couvert sous la partie de terre plate dont j'ai parlé, au pied de la montagne. A cette circonstance ajoutons celle de l'existence d'une baie, de villages, d'arbres fruitiers<sup>c</sup> ; et la correspondance entre l'historien Grec et nos voyageurs modernes est parfaite. J'ai déjà observé qu'ici doit être fixé le Bagrada de Ptolémée, que ce géographe place par 28° 4' de latitude, et dont il marque l'extrémité par 30° 6' : mais, d'après son cours à l'endroit où est situé le cap, cette rivière devrait incliner vers la direction contraire, bien qu'aucun voyageur ni écrivain ne nous fournisse de données certaines sur lesquelles nous puissions nous fonder pour lui assigner

<sup>a</sup> Voyez le lieutenant M<sup>r</sup> Cluer, pag. 21 ; le lieutenant Cant, pag. 22, dans la Collection de Dalrymple. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> C'est d'Anville seul ; du moins ai-je cherché inutilement dans Thévenot le passage de ce voyageur qui a servi d'autorité au géographe François. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> M. Jones parle de Nabon comme d'une rivière considérable ; et telle effectivement elle devrait être, si l'on en juge d'après l'étendue des montagnes. Ives, p. 205, a

fait la même observation. La providence semble avoir placé à dessein, au milieu de rochers et de déserts inhospitaliers, une portion de terre susceptible de produire des végétaux de la meilleure espèce. Voyez encore Ives, pag. 205. Un vaisseau de neuf cents tonneaux peut mettre à l'ancre dans la rivière. Les Portugais eurent jadis un établissement en ce lieu. V. Ives, *ibid.* (N. de l'A.)

une position déterminée. Le peu de concordance qui existe entre les diverses cartes, prouve que la côte n'est guère fréquentée. Quant aux routes de l'intérieur du pays, elles conduisent à Bendereek, à Lar ou à Gomeroon, soit à l'est, soit à l'ouest : les navigateurs, et même les vaisseaux marchands, ne sont attirés par aucun intérêt bien grand vers Nachelo<sup>a</sup> ou Nabon. Suivant Dalrymple, Nabon gît par 27° 27' 26" de latitude.

GOGANA.  
10 Janvier.  
101.<sup>e</sup> jour,  
[supposé.]

En partant de Nabon, la flotte parcourut un espace de plus de trente-sept milles, au bout desquels elle atteignit Gogana : cette distance correspond, à un mille près, à la position du Konkûn ou Congoon de nos géographes, remarquée par M<sup>c</sup> Cluer à cause d'une espèce de montagne dont elle est surmontée, et qui porte le nom de *Barn-Hill*, par allusion à sa forme singulière<sup>b</sup>. Le même navigateur observe que c'est la ville la plus septentrionale de la baie, qui décrit une ligne courbe jusqu'au Verdistan. Entre Nabon et Konkûn sont placées Asselo et Tahrie<sup>c</sup>, d'où cette baie, dit M<sup>c</sup> Cluer, roule ses eaux à une assez grande profondeur en montant jusqu'à Konkûn. Pendant toute la route de cette journée, la flotte fut abritée contre le vent de nord-ouest par la pointe du cap Verdistan, qui se projette à une certaine distance en mer, et par le fond vaseux du voisinage. Ce fond nous est décrit dans le Journal comme formant un cercle autour de l'endroit propre au mouillage, et comme présentant l'apparence de quelque péril lorsque l'eau est basse. Gogana nous est donné pour un lieu habité, et situé sur le bord d'un torrent d'hiver appelé *Areon*, dans l'embouchure duquel la flotte jeta l'ancre, non sans beaucoup de difficulté, tant à raison du peu de largeur de l'entrée qu'à cause des bas-fonds

<sup>a</sup> Pietro della Valle fait mention de quelques Arméniens qui se proposoient de débarquer à Nachelo pour aller de là à Chyrâz (vol. VIII, pag. 20). Cette route tombe dans l'ancienne route qui conduisoit à Siraff. Voy.

le géographe de Nubie, p. 125. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Des deux mots Anglois, *hill*, colline ou monticule, et *barn*, grange. (N. du T.)

<sup>c</sup> Astola, Taurie. Voyez M<sup>c</sup> Cluer, p. 22. (N. de l'A.)

dangereux qui en obstruent presque entièrement les approches. Le torrent dont il s'agit ici, ne se trouve sur aucune carte, excepté sur celle de d'Anville, qui l'y a placé sans doute d'après l'autorité du Journal. Mais, selon toute probabilité, il existe en effet, quoiqu'à raison du peu de connoissance que nous avons de cette partie du Golfe<sup>a</sup>, et aussi de la petitesse même du torrent, ils n'aient pas été l'objet d'une attention particulière pour nos navigateurs Anglois. Ce n'est pas toutefois sans quelque satisfaction que nous trouvons un nom qui offre autant de ressemblance avec Konkûn, que Gogana; et comme Niebuhr en fait la résidence d'un scheik Arabe, ce lieu est peut-être mieux connu, et conséquemment mieux apprécié par les naturels du pays, que par les voyageurs qui fréquentent le Golfe, et qui n'ont d'autre objet en vue que le commerce.

Il faut admettre que la flotte parcourut le jour suivant une route de cinquante milles pour arriver au Sitakus. En effet, cette supposition s'accorde avec l'intervalle réel, quoique le Journal ne fasse pas mention d'un emploi de plusieurs jours pour le franchir: la côte seule offre cette distance, indépendamment du cercle qu'il est nécessaire de décrire autour du bas-fond voisin du cap Verdistan. Il n'y a pas d'apparence qu'un vaisseau Anglois puisse jamais s'assurer s'il existe un passage au milieu des brisans: mais ce passage, nous devons regarder comme certain que Néarque l'effectua, si nous voulons ne pas compromettre l'exactitude du calcul des stades; et quoique M<sup>c</sup> Cluer place un mouillage presque au centre de ces brisans, il faut douter de la possibilité d'un passage tout près de la côte, à moins qu'on ne parvienne à prouver que les vaisseaux des naturels du pays l'entreprennent encore aujourd'hui avec succès. Il existe une île appelée *Mongella*<sup>b</sup>, située à l'est du cap Verdistan,

RIVIÈRE SITAKUS.

11 Janvier.

102.<sup>c</sup> jour,

[supposé.]

<sup>a</sup> « Un vaisseau ne doit s'avancer qu'avec beaucoup de précaution dans cette baie. » M<sup>c</sup> Cluer, pag. 22. Voyez aussi Niebuhr,

qui la signale comme la partie la plus dangereuse du Golfe. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> L'*Om-en-Châle* de Niebuhr. (N. de l'A.)

et distante de trois milles seulement du continent. Si cette île offre un passage intérieur, la flotte dut l'apercevoir; et le silence du Journal à cet égard, ou même au sujet du cap, n'est pas du tout une preuve que Néarque ait fait voile dans la haute mer; car des omissions de ce genre ne sont pas rares dans la relation qu'il nous a laissée. Cette discussion n'a d'autre but que de démontrer que, s'il se trouve un passage en dedans du bas-fond<sup>a</sup>, la distance donnée par Arrien est exacte: s'il n'y a point de passage, cette distance est la première sur la côte qui soit défectueuse. Mongella est le Palmeira des Portugais, l'Om-en-châle<sup>b</sup> de Niebuhr, quoique ce voyageur ne marque point d'île; et son Rasel-Chân ou cap Chân, est le Kenn de nos cartes Angloises, le Kaneh-Sithan de d'Anville. Les monticules qui dominant Mongella rendent ce lieu remarquable aux yeux du navigateur: ils sont pour les vaisseaux une espèce de signal qui leur indique, à mesure qu'ils approchent du cap Verdistan, l'endroit où l'on peut venir prendre terre. C'est là qu'il faut placer le mouillage marqué par le Journal à Sitakus, rivière que d'Anville appelle *Sita-Reghian*. Je terminerai mes observations sur la route de cette journée, en conjecturant que, comme la marée monte ici<sup>c</sup> à dix pieds, il est possible que Néarque ait trouvé le moyen de passer au travers des brisans<sup>d</sup>, des bas-fonds et des lits de vase dont il nous donne une description si exacte. Telle, dit-il, étoit la nature de la côte; et telle en effet elle paroît, d'après les cartes, avoir été il y a deux mille ans. Mais si les approches de cette station furent difficiles, le mouillage n'étoit pas très-avantageux: la flotte d'ailleurs avoit besoin de réparations. En conséquence, les vaisseaux furent amenés à la côte; et l'on n'employa pas moins

<sup>a</sup> « Depuis Mongella, vers le nord, jusqu'à la baie, dans le voisinage de Kenn, je n'ai jamais fait de reconnaissance ni d'observations. » M<sup>c</sup> Cluer, p. 25. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ou plutôt une île de ce nom, répondant à un Om-en-Châle situé sur le conti-

nent. Voyez Niebuhr, vol. II, pag. 168, édit. Franç. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voyez M<sup>c</sup> Cluer. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Βεγάκια, des bas-fonds; ριχία, des fonds brisés; τεράγεια, des bas-fonds remplis de vase. (N. de l'A.)



de vingt-un jours à les radouber et à les caréner. Pendant cet intervalle on reçut un approvisionnement considérable en blé, qui avoit été envoyé à la flotte par l'ordre d'Alexandre. De cette circonstance nous pouvons conclure que le détachement commandé par Héphestion étoit dans le voisinage, et (s'il faut en croire Alfragani<sup>a</sup>, Golius, d'Anville et Otter<sup>b</sup>) à Giouar, ou Firouz-abad, ville de l'intérieur du pays<sup>c</sup>, la capitale du district d'Ardeshir, fameuse par ses jardins, ses vignobles, ses rosiers, aussi supérieurs à tous les autres en Perse que ceux de Pæstum en Italie. Le motif qui me détermine à partager l'opinion de ces écrivains, est un fait que nous apprend Otter, savoir, que la rivière de Giouar reçoit un courant appelé *Sita-Reghian*<sup>d</sup>, nom qui peut être rendu par celui-ci, le Sita sablonneux, et qui, au moyen d'une aspirée finale, devient Sitahh ou le Sitak de Néarque. Les historiens Orientaux prétendent qu'Alexandre prit cette ville en l'inondant avec les eaux de la rivière; ce qui ne fut pas possible, car Alexandre en personne étoit de l'autre côté des montagnes. Mais l'armée de ce prince, sous les ordres d'Héphestion, auroit pu s'emparer de la ville par ce moyen; et une tradition constante semble prouver qu'Héphestion y entra effectivement, comme je l'ai dit plus haut. Les diverses routes qui partent de Firouz-abad, indiquent d'une manière évidente que c'étoit une capitale: et lorsque nous nous rappelons que Siraff et Keis étoient autrefois le Gomeroon et l'Ormuz du Golfe, nous reconnoissons la nécessité de communications qui s'étendissent de ce point central jusqu'à la côte à Siraff, et dans l'intérieur des terres jusqu'à Chyrâz; à l'est jusqu'à Lar, et jusqu'à Reghian au

<sup>a</sup> Golius *ad Alfraganum*, pag. 114. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> *Vol. I, pag. 191*. C'est par hasard que je trouve dans Otter quelques détails sur la ville dont il va être parlé, et que cet auteur place assez bizarrement sur une route de Hamadan à Ispahan. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Fondée par Ardexir, fils de Babec, fils de Sasun. Il y avoit dans cette ville un Elbourz, ou tour de feu, des Parsis. *Gour* signifie un *sépulcre*. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Raiguian, selon l'orthographe d'Otter. (N. de l'A.)

nord-ouest. C'est dans cette dernière ligne évidemment qu'Héphestion fit ses mouvemens avec la division de l'armée qu'Alexandre lui avoit confiée. Nous avons accompagné précédemment ce général au travers des montagnes depuis Giroft jusqu'à Lar; et ici nous avons une route depuis Lar, en traversant Giouar<sup>a</sup> et Kazeron, jusqu'à Ragian sur la rivière Tab ou Endian, qui forme la limite entre la Perside et la Susiane. Dans cette dernière province, Héphestion rejoignit le corps d'armée à la tête duquel marchoit Alexandre, qui paroît avoir tenu la route de Velaz-Gherd, c'est-à-dire, du Phoreg occidental, de Pasagardæ et de Persépolis, jusqu'à ce qu'il tomba dans celle par laquelle Tymour se rendit de la Susiane à Chyrâz. Il suivit alors ce chemin dans une direction contraire jusqu'à Suse ou Shuster, l'ancienne comme la moderne capitale de la province. Nous reviendrons sur les marches de ces deux divisions, à l'époque de l'arrivée de la flotte à Suse: je n'en parle en ce moment que pour faire remarquer au lecteur la liaison intime des opérations et des mouvemens de l'armée de terre avec les progrès de la flotte, liaison bien prouvée par l'approvisionnement de blé que Néarque reçut à Sitakus. La durée du séjour de la flotte en cet endroit est plus longue qu'aucun intervalle de temps dont elle eût eu besoin jusqu'alors pour le radoub des vaisseaux; et c'est un motif pour nous de supposer que Néarque comptoit alors sur l'arrivée prochaine de l'armée de terre, ou sur des secours peu éloignés. Ce qui doit manifestement justifier cette supposition, c'est que la distance de Giroft à Giouar est de plus de trois cents milles; étendue de marche qui, dans ce climat, ne peut guère nécessiter moins de vingt-quatre ou vingt-cinq jours, même quand Héphestion se seroit mis en mouvement le même jour que Néarque. Ainsi donc une navigation de onze

<sup>a</sup> Dans la route donnée par l'Édrisi, de Chyrâz à Siraff, nous découvrons celle de Lar à Giouar, quoique Lar soit sur la

gauche, et que l'auteur n'en fasse pas mention. Voyez *infra*. (N. de l'A.)

jours <sup>a</sup>, et vingt - une journées de stationnement dans le port , donnent à - peu - près le temps convenable pour la longueur de la marche de l'armée ; et la supposition que nous venons de faire , présente en résultat une combinaison des opérations des deux armées qui s'accorde parfaitement avec la raison , et ne contredit en aucune manière l'histoire des événemens , telle qu'elle nous est parvenue.

Le cap Verdistan <sup>b</sup>, avec son bas-fond qui s'étend jusqu'à Kenn , offre , s'il m'est permis d'employer cette expression , un des traits les plus saillans du Golfe. Toutefois , comme les navires Anglois qui sont , en général , chargés pour Busheer ou pour Basra , évitent ce cap avec un soin extrême <sup>c</sup>, nous ne devons nous attendre à trouver dans les voyageurs aucun renseignement immédiat sur ce point de la côte : mais d'Anville a donné les lumières les plus satisfaisantes relativement au mouillage de la flotte à Sitakus <sup>d</sup>. Kaneh-Sitan , au rapport de ce géographe , signifie l'habitation de Satan ; et le nom de la rivière Sita-Reghian <sup>e</sup> renferme évidemment une allusion à ce prince des ténèbres ; preuve singulière de son antique influence dans ce pays , et de la durée de son empire. Je ne prétends point décider si Néarque trouva le territoire de Satan un lieu de résidence agréable pendant vingt-un jours ; mais , d'après l'intérêt que je prends à lui , je regrette de le rencontrer dans un endroit dont le nom est d'un si mauvais augure. Reghian présente quelque obscurité , attendu qu'il y a un autre Reghian sur le Tab ou Endian , et un Bender-Regh , qui est le Rhogonis

<sup>a</sup> De douze jours inclusivement. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Bardestan , Bardestrand , selon Van-Keulen ; Babestan , suivant d'Après ( 1745 ) ; Burdistan , d'après Capper , qui appelle ce cap une montagne. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Voyez M<sup>c</sup>Cluer , pag. 24 et 25. Toutes les instructions de ce navigateur tendent à indiquer le moyen d'éviter le cap sans courir aucun danger. ( N. de l'A. )

<sup>d</sup> Le lieutenant Cant marque ici une baie , et Harvey une rivière. Sur la carte de Claude Russell , la rivière porte le nom de Jareu. ( N. de l'A. )

<sup>e</sup> Le Sitiagogus de Pline , p. 136 , liv. VI , chap. 22 , ne mérite aucune attention de notre part. L'historien Grec prétend que cette rivière est navigable jusqu'à Pasagardæ. ( N. de l'A. )

d'Arrien. Suivant toute probabilité, l'étymologie du mot, qui signifie *sable*, nous explique le sens des trois noms : mais j'ai cherché en vain plus d'un seul Reghian dans le géographe de Nubie. Le Giouar de cet auteur, situé sur la rivière Sita-Reghian<sup>a</sup> éclaircit beaucoup la marche d'Héphestion, et tout ce qui nous est dit des secours qui arrivèrent à la flotte, par la raison que les distances prises de Chyrâz, de Kazon, de Siraff et de Reghian sur le Tab, correspondent toutes entre elles avec assez de précision. Le parti que d'Anville a tiré de ces mesures dans sa première carte d'Asie, fait le plus grand honneur à son jugement et à sa pénétration. C'est dans cette occasion que l'illustre géographe se livre à ses remarques sur les rivières de la province de Perse : il démontre qu'aucune de ces rivières placées au-delà des montagnes, ne parvient jamais à s'ouvrir un chemin jusqu'à la mer ; il fait voir que celles dont parle Arrien ont tous les caractères qui indiquent des torrens, et il nous les décrit comme tels, ne dépassant jamais la grande chaîne de montagnes, et entretenus seulement par les pluies, qui sont trop périodiques dans cette région pour former une rivière de continuelle durée. Lorsque nous voyons la nature dans tous ses détails, peinte avec autant de fidélité, comment oseroit-on prétendre que le Journal de Néarque est la production d'un sophiste Grec qui s'est amusé à écrire un roman dans son cabinet ? Un seul fait me surprend de la part de d'Anville, c'est qu'il se soit mépris à l'égard du Bagrada de Ptolémée. En effet, comme il a placé lui-même le Taoké de cet auteur ancien, et, suivant toute apparence, ainsi qu'il convenoit, à Gennaba, et son *Chersonesus* à Busheer ou Bender-Rischer, le Brisoana du même géographe doit être la rivière qui coule à Kiérazin, nom avec lequel il a du rapport, bien que ce rapport soit fort éloigné. Son Ausinza<sup>b</sup>

<sup>a</sup> L'Édrisi ne fait pas mention de la rivière. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Écrit *Stausinda* par Marcien, pag. 19. ( N. de l'A. )

devient naturellement Ausizan, ou Verdi-Stan; et alors Bagrada est la rivière qui vient immédiatement après au cap Nabon<sup>a</sup>. En suivant ainsi Ptolémée depuis le cap Jask jusqu'à l'endroit où se termine la Perside, je crois non-seulement éclaircir pour le lecteur quelques obscurités de son ouvrage, mais encore rendre un service essentiel à la géographie, et bien mériter de tous ceux qui trouvent quelques charmes dans l'étude de cette science.

Un intervalle de vingt-un jours passés à Sitakus, nous conduit au premier du mois de février; et c'est à ce jour que je fixe le départ de la flotte pour Hiératis. La navigation est d'environ quarante-sept milles: elle se termine au Gilla, ou Halilah, de M' Cluer, dont l'exactitude nous laisse fort peu à désirer dans le calcul de cette distance: c'est là que d'Anville trouve le Kiérazin du géographe Turc<sup>b</sup>. La flotte jeta l'ancre dans l'embouchure d'un canal appelé *Herathemis*, formé d'une plus grande rivière qui coule à peu de distance, et que je crois être celle qui sort de Kazon<sup>c</sup>. *Kazon* est, à n'en pas douter, la racine de tous les dérivés (par corruption) de ce nom que nous rencontrons sur les cartes, tels que Kiérazin, Hiératis et le Zézarine de nos géographes et voyageurs Anglois. La rivière même<sup>d</sup>, au moins à sa source, qui se trouve presque au pied des montagnes, est peut-être celle que Thévenot appelle *Abgine*<sup>e</sup>, et qu'il passa dans le voisinage de Karzerum (c'est ainsi

HIÉRATIS.

1.<sup>er</sup> Février.

123.<sup>e</sup> jour.

<sup>a</sup> Il n'y a point d'autre rivière entre les caps Verdistan et Nabon, que le torrent *Areon*, qui est trop peu de chose pour que nos voyageurs ou géographes l'aient indiqué sur leurs cartes. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> C'est aussi la seule indication que je trouve sur la carte de d'Anville. Gilla est une ville; Halilah ou Halilat, une colline, qui sert comme de direction aux navigateurs pour entrer dans le port de Busheer. Cette colline prend son nom de la ville, marquée sous celui de Halila dans Niebuhr. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voyez le Kousher de Thévenot, de Niebuhr, sur les cartes de ces deux voyageurs. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Kazon a une autre dénomination, celle de pays de Sapor. C'est la première ville de cette division de la Perside, que d'Anville désigne sous le nom de *Sabur* ou *Sapor*. (Voyez *Gol. ad Alfrag.* pag. 115, à la note.) Toutefois elle n'est pas la capitale; car cet auteur l'appelle *Sabura*. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> On ne peut rien déterminer de positif sur le cours intérieur de ces rivières. (N. de l'A.)

qu'il écrit le nom)<sup>a</sup>, sur sa route de Chyrâz à Bender-Regh. Les variations de ce nom découlent toutes, et de deux manières différentes, de la même origine. En effet, Kaseroon<sup>b</sup> devient d'abord Kazerene, Kezarene, Zezarene, Brizoene<sup>c</sup>, et ensuite Kerazine, Kiérazin, Kiérad-sin, Hiérat-sin, Hérat-is, et peut-être Hiératen-is ou Hératémis : mais je ne prétends pas que Kaseroon et Kiérazin soient le même ; car Kaseroon<sup>d</sup> est à plus de cinquante milles dans l'intérieur des terres, et le Kiérazin du géographe Turc est sur la côte. Je suppose seulement qu'il existe quelque rapport entre l'un et l'autre par le moyen du district ou de la rivière. D'Anville a observé qu'on ne découvre point sur les cartes modernes le Kiérazin de la côte, mais que le nom s'est conservé dans nos cartes Angloises sous celui de Zézarine, appliqué à une petite île située à près de cinquante milles en mer. D'Anville a parfaitement raison ; mais au temps où ce savant écrivoit, ni la position de cette île, ni celle d'une autre nommée *Kenn*, n'étoient déterminées avec quelque précision : elles l'ont été depuis, et d'après une observation du capitaine Moore, de laquelle il résulte que *Kenn*<sup>e</sup> gît par 27° 54' de latitude, et Zézarine par 28° 8'. *Kenn* est un banc de sable rond, de la longueur tout au plus d'un demi-mille, et Zézarine<sup>f</sup>

<sup>a</sup> Thévenot, *partie II*, pag. 149. Elle coule à la distance d'un mille et demi de la ville ; et ce voyageur la traversa, suivant toute apparence, sur un pont construit à six milles environ plus bas. La ville est grande, mais mal bâtie. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Écrit *Kazarun* par l'Édrisi, pag. 125. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voilà, selon mon idée, le rapport qu'a le Brisoana de Ptolémée et de Marcien avec Zézarine ; mais, je le répète, ce n'est qu'une conjecture. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Après avoir formé cette autre conjecture, j'ai eu la satisfaction de la voir justifiée par un passage d'Otter (*vol. I*, p. 310),

où cet auteur écrit *Kiaziran*, *Kiaziroun*, comme étant la véritable orthographe de Kazerun en langue Orientale. Cette circonstance, en même temps qu'elle prouve la transposition perpétuelle de syllabes ( que j'ai fait remarquer si souvent au lecteur ), comme celle de *Kiaziran* pour le Kiérazin de d'Anville, établit le plus parfaitement possible le rapport de ce même Kiérazin avec Kezarem et Zezarem : donc le rapport de la ville avec la rivière et son bas-fond, est clairement démontré. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Coll. de Dalrymple, p. 46. (N. de l'A.)

<sup>f</sup> Keyn et Zazarem, selon M<sup>r</sup> Cluer. (N. de l'A.)

a quelque chose de plus en étendue , avec un rocher dans le milieu. L'un et l'autre sont à seize ou dix-sept lieues de la côte. Kenn reçoit aussi , des pilotes , naturels du pays , le nom de *Cock* ou de *Perse* , et Zézarine celui d'*Arabie*. Ici se présente à notre attention une circonstance très-digne de remarque , et qui , bien qu'elle ait échappé à la sagacité ordinaire de d'Anville , dépose éminemment de la pénétration qui caractérise les recherches de ce grand géographe ; car Zézarine , l'île , a certainement autant de rapport avec un Zézarine situé sur le continent , qu'il en existe entre Kenn et son Kaneh-Sitan , le Kenn de nos cartes Angloises. Il y a une autre île isolée , qui s'appelle *May* , à plus de soixante lieues de la côte , et qui gît par  $25^{\circ} 50'$  de latitude. Je n'en fais mention ici que pour donner une nouvelle preuve de la relation continuelle qui existe entre ces petites portions de terre situées en mer et le continent ; car l'Édrisi place sur la route de Chyrâz à Siraff un May , presque en face duquel est cet îlot , qui a probablement un rapport quelconque avec le May de la route. J'espérois rencontrer aussi un Kiérazin dans l'Édrisi ; mais les routes de cet auteur sont toujours celles tracées dans les journaux des caravanes , et il est bien rare qu'elles nous offrent la plus légère esquisse de la côte.

Arrien ne donne aucun détail particulier touchant Hiératis ; il se borne à dire qu'Hiératis étoit sur une île formée par un bras de la rivière du voisinage. Qu'une île de cette nature , et qui ressemble au *delta* d'un fleuve , ne se trouve pas marquée sur nos cartes Angloises , c'est en quoi je ne vois rien d'extraordinaire , par la raison qu'elle seroit naturellement confondue avec la côte. Mais d'Anville place ici une île dont il écrit le nom *Cousher* , et qui est le Koucher de Thévenot : ce voyageur n'y débarqua pas ; mais il décrit Koucher comme une île grande et belle , et nous offre une donnée pour en établir ( au moins par conjecture ) la distance jusqu'à Busheer , lorsqu'il déclare avoir passé ce port entre deux et trois heures du matin , et s'être trouvé vis-à-vis de Koucher

à sept heures et demie. Les renseignemens que nous fournit Niebuhr correspondent à ceux-ci. Lors de son arrivée à Kormudsch, sur la route qu'il tint pour se rendre de Busheer à Chyrâz, il fait mention d'un bras du Golfe qui s'étend depuis Busheer<sup>a</sup> jusque dans l'intérieur du pays, tourne ensuite du côté du midi, et revient se jeter dans le Golfe un peu plus bas vers l'est. A l'endroit où ce bras du Golfe doit s'y décharger, la carte de Niebuhr nous présente Khôre-Esseri; et comme *khôre* signifie un canal ou une division, je ne doute guère que ce ne soit là l'Hératémis d'Arrien, et que Khor-Esser<sup>b</sup> ne soit le Koucher de Thévenot : à la vérité Niebuhr n'est pas fort exact dans ce qu'il nous dit du bras du Golfe<sup>c</sup> qui part de Busheer; car ce bras n'existe point, ainsi que me l'assure M. Jones, qui a résidé durant plusieurs années à Busheer; et il paroît assez extraordinaire que Niebuhr ait marqué ce même bras sur sa propre carte<sup>d</sup>, et que cependant il nous donne celle du capitaine Simmons<sup>e</sup>, sur laquelle on ne découvre aucune rivière ou fleuve beaucoup plus fort qu'un simple ruisseau. Comme Niebuhr ne vit jamais lui-même ce Khôre-Esseri, tout ce que nous pouvons conclure de sa relation, c'est qu'à force de recherches et d'informations prises auprès des naturels du pays, il apprit qu'il existoit une rivière renfermant un *delta* dans l'intervalle d'une de ses embouchures à l'autre, et que le canal ou le bras oriental s'appeloit Khôre-Esseri. Ce canal, faute de renseignemens plus précis, Niebuhr ne put en déterminer la position avec quelque certitude. Mais ce qui ne fait pour moi la matière d'aucun doute, c'est qu'une rivière quelconque, remarquable par les mêmes traits

<sup>a</sup> Voyez Niebuhr, *vol. II, pag. 81.* (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Khôre-Esseri signifie, mot à mot, le canal ou passage d'Esser. Esser doit avoir indubitablement un sens relatif. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> J'emploie ici la propre expression de cet auteur : mais c'est plutôt un bras consi-

dérable du Golfe, qu'il fait arriver jusque dans la baie de Busheer. Voyez la carte de Niebuhr. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> *Vol. II, p. 97*, édition d'Amsterdam. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> *Vol. II, pag. 75.* (N. de l'A.)

caractéristiques,



caractéristiques, va se décharger jusque dans le Golfe, à la distance de dix à vingt milles est de Busheer; et une semblable rivière répond à l'Hiératis et à l'Hératémis d'Arrien. M. Jones a connoissance d'un bras de mer peu profond qui s'avance dans l'intérieur des terres près de Halila; et quoiqu'il n'admette pas les circonstances particulières dont Niebuhr lui fait ici l'application, je ne regarde pas comme impossible que le bras de mer dont il s'agit, forme, en se subdivisant, un canal qui s'étende jusque vers l'est.

De Hiératis, la flotte appareilla le matin du jour suivant, et vint jeter l'ancre à l'embouchure du torrent désigné sous le nom de *Padargus*. Tout le lieu, dit Arrien, est une péninsule, qui indique Busheer, ou Bender-Richer, de la manière la plus précise. Ici le Journal ne donne aucune distance; et c'est, de la part de Néarque, une omission constante que nous avons pu remarquer toutes les fois que la flotte passe un cap et qu'elle vient mouiller sous l'abri qu'il lui offre<sup>a</sup>. J'inclinerois donc à conclure, si la géographie de d'Anville ne contrarioit pas cette opinion, que Hiératis étoit placé à une distance peu considérable de la croupe de ce cap à l'est; que la flotte avoit choisi ce mouillage par la seule raison qu'elle ne put doubler le cap dans la soirée du jour précédent, et qu'elle fit voile dans le port dès la pointe du jour. Toutes ces circonstances s'accordent assez avec la position que Thévenot donne à Koucher, et contribuent beaucoup à éclaircir l'obscurité profonde qui enveloppe cette partie de la côte.

L'orthographe du nom de Busheer varie à l'infini, et peut-être plus que celle d'aucun autre nom de lieu situé dans le Golfe<sup>b</sup>; car il est écrit *Rusheer* ou *Rischer*, et s'applique généralement aujourd'hui à l'ancienne ville ou bien à un fort; et au moyen de l'addition de *bender* ou *port* que reçoit ce nom, il subit toutes les

VILLE  
DE MÉSAMBRIE.  
LE PADARGUS.  
RIVIÈRE  
PADAGRUS.  
2 Février.  
124.<sup>e</sup> jour.

<sup>a</sup> Voyez en effet les divers mouillages de la flotte, après qu'elle a eu passé le mont Eirus, le cap Jask, et Tarsia. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Il est écrit *Reixel* par les Portugais, qui y possédèrent jadis un fort. Van-Keulen l'appelle *Abbeseer*. (N. de l'A.)

formes diverses sous lesquelles nous l'offrent les cartes : mais de tous les géographes , Niebuhr est celui qui vient le dernier ; il écrit le nom , *Abu-Shâhhr*<sup>a</sup> , et place Rischâhhr à une plus grande distance que ne doit se trouver Busheer : d'où il résulte que , comme Niebuhr eut probablement une connoissance plus parfaite du langage des naturels , nous avons enfin le véritable nom du lieu.

On ne voit pas trop bien d'où est tiré celui du Mesambria d'Arrien. En effet , quoique le mot exprime en grec l'heure de *midi* , le *milieu du jour* , nous pouvons croire avec certitude que le Mesambria d'Arrien n'est point dérivé de cette langue : l'historien Grec nous le décrit comme une chersonèse , et Ptolémée , ainsi que Marcien , emploient seulement ce terme sans y ajouter un nom quelconque ; d'où je suis porté à conjecturer que l'un et l'autre ont tout simplement traduit le nom naturel *Mesambria*. Nous aurons plus tard occasion de reconnoître que *Mesen* signifie une *île* , et s'applique en ce sens à un Mesene sur le Schat-el-Arab , à un autre Mesene dans la Mésopotamie , enfin à un Muçan dans le *Sinus Mesanius* de Ptolémée. Donc ce mot , en y ajoutant *bar* , un *continent*<sup>b</sup> , remarque que nous devons aux recherches du P. Montfaucon , produit celui de *Mesen-bar-ia* , qui correspond littéralement au terme Grec *Cherso-nese*<sup>c</sup>. Je ne donne ce raisonnement à mes lecteurs que comme une conjecture , bien que les circonstances locales me persuadent que c'est quelque chose de plus. A l'appui de cette opinion , j'ai le plan de Busheer<sup>d</sup> par le capitaine Simmons , avec le secours duquel je puis conduire Néarque jusqu'à l'amarage de la flotte dans le port , aussi facilement que si j'étois sur le lieu même : car , dans ce plan , nous distinguons un endroit marqué

<sup>a</sup> Ou *Abu-Schâhhr*. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Voyez *suprà* , pag. 281 , note *b*. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> De *Χῆρος* , *continent* , et *νῆσος* , une *île* ,

une *péninsule*. ( N. de l'A. )

<sup>d</sup> Publié par Dalrymple , et copié dans Niebuhr. Consultez son Voyage en Arabie , tom. II. ( N. de l'A. )

par l'auteur comme le village où Néarque vint faire de l'eau, à un mille de distance d'une petite rivière qui correspond au Padargus d'Arrien; et c'est dans l'intervalle entre ces deux points, que, suivant moi, il convient de fixer le mouillage de la flotte.

Busheer a été, dans les derniers temps, beaucoup plus fréquenté par les Anglois que Gomeroon, ou qu'aucun autre port du Golfe, si l'on en excepte Basra; car ils y possédoient encore une factorerie en 1765, et je ne sache pas qu'ils l'aient abandonnée. La ville occupe le triangle que forme le cap, avec un fort appelé communément l'*ancienne ville*, et quelquefois *Rischer*, derrière le cap à près de cinq milles de distance. Le cap est joint au continent par une langue de terre, dont la partie la plus étroite se trouve au torrent Padargus; et c'est là cette chersonèse dont parlent Ptolémée et Arrien: mais Niebuhr<sup>a</sup> observe que les pluies ou le débordement des eaux inondent souvent le pays à tel point, que la ville est située alternativement sur le continent et sur l'île<sup>b</sup>. Un fait qui mérite d'être remarqué, c'est que, de trois témoins qui ont été sur le lieu, deux<sup>c</sup> assurent que la ville est entourée de murs, ainsi qu'elle paroît l'être dans l'esquisse du capitaine Simmons; et le troisième, M' Cluer, soutient qu'on ne voit rien autour de la place qui annonce un état de défense. Je ne dois pas omettre que les jardins ou plantations qui embellissent la carte du capitaine Simmons, figurent d'une manière distinguée dans la relation d'Arrien<sup>d</sup>; comme si la bonté naturelle du sol avoit favorisé, il y a tant de siècles, le même genre de culture qui anime et vivifie encore le pays dans la décadence actuelle de la Perse. Toutefois la véracité de ces détails est formellement contestée par M' Cluer, qui appelle la langue de terre, ou chersonèse, un désert sablonneux

<sup>a</sup> Thévenot l'appelle une île. Voyez la II.<sup>e</sup> partie de ses Voyages, p. 172. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Préface de Dalrymple, pag. 18. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Le capitaine Simmons et Niebuhr. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> *Ἐν αὐτῇ κήποι τε πολλοί, καὶ ἀκρόδρυα παμπύα ἐφύετο.* Pag. 354. (N. de l'A.)

et toujours inculte. Voilà par conséquent une seconde preuve de contradiction entre deux témoins oculaires, et à l'égard du même lieu. M. Jones confirme pareillement le témoignage de M<sup>r</sup> Cluer, et combat l'assertion de Niebuhr en ce qui concerne l'inondation dont il parle. Tout le pays, jusqu'à Busheer, est encore nommé par le même Niebuhr, le *Kermesir*, c'est-à-dire, la *terre basse*, quoique sur les cartes nous trouvions en cet endroit la montagne de Halila, comme nous en découvrons quelques-unes dans plusieurs autres points le long de la côte, par exemple, à Kenn, Nabon, &c. Mais ces élévations ne sont pas assez fortes pour détruire le nom général du pays; ou plutôt elles ne méritent point d'entrer en comparaison avec la grande chaîne de montagnes<sup>a</sup> qui s'étend dans l'intérieur des terres en ligne parallèle à la côte. Ce district, au rapport de Niebuhr, est habité par des Arabes, non les Arabes de la race de Beni-Houle, qui règne depuis Gomeroon jusqu'à Konkun, mais ceux de deux tribus déjà anciennes, et d'une troisième qui s'est introduite dans le gouvernement, qui porte le nom de *Matarisch*, et dont fut le chef en son temps ce Scheik-Naser, qui s'étoit dégradé en épousant une Persane et en professant la religion d'Ali. Ce chef possédoit un territoire considérable dans le Kermesir et dans l'île Bahrein; mais il étoit vassal de Kerim-Khan, maître de Chyrâz. Le port<sup>b</sup> est commode; les vaisseaux viennent mettre à l'ancre tout près des maisons; ce qui détermina Nâdir Châh<sup>c</sup> à entretenir ici une flotte vers la fin de son règne, à l'époque où il eut des intérêts à démêler avec les scheiks de cette partie

<sup>a</sup> Tous les itinéraires et tous les journaux de voyageurs s'accordent sur la direction de cette chaîne, et sur celle de chacune des branches qui en sortent. Consultez Thévenot, Tavernier, Franklin, Cheref-eddin; et l'Édrisi, *Ras-al-Acbé*, *summitatem montis*, pag. 125. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Niebuhr, édit. Angl., *vol. II*, p. 145.

M<sup>r</sup> Cluer ne parle pas de ce port aussi avantageusement. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voyez Otter, *vol. II*, et l'Histoire de Nâdir-Châh, par J. Hanway. Mais ce conquérant ne fut pas plus heureux contre les Arabes, que les autres princes qui les avoient attaqués avant lui. (N. de l'A.)

du Golfe, et où il fut obligé de s'entremettre entre ceux d'Oman et de Masqât sur la côte opposée.

Suivant Dalrymple, Busheer gît par  $28^{\circ} 38' 20''$  de latitude moyenne; et peut-être devrions-nous lire,  $28^{\circ} 58' 20''$ . En effet, M' Cluer la porte à 29 degrés, aussi-bien que d'Anville; et d'Anville, en rectifiant cette position sans avoir pour base de son travail d'autres matériaux que des renseignemens vagues et incomplets, a fait preuve de jugement et de sagacité plus que dans aucune autre partie de son estimable Mémoire.

En quittant Mesambria, la flotte n'eut que douze milles à faire pour arriver à Taoké : cet intervalle ne m'a pas paru nécessiter la supposition d'un jour; aussi ne l'ai-je point admise. La distance jusqu'à Taoké ne s'accordera pas non plus avec les données que nous avons, bien que la double distance de deux fois douze milles et demi jusqu'à Rhogonis ou Bender-Regh approche beaucoup de l'exacte précision : car la baie de Busheer a quatorze ou quinze milles en travers jusqu'à la pointe septentrionale, que le lieutenant M' Cluer nomme *Rowhla* et *Rohilla*; et la rivière Granis, pour laquelle il accorde une position, n'est pas à cinq milles de Bender-Regh. Si toutefois les deux distances correspondent entre elles, quoique ni l'une ni l'autre ne soit exacte, prise séparément, nous pouvons expliquer le fait par une circonstance qui occupa la flotte dans la première partie de sa navigation : je veux parler de la rencontre qu'elle fit d'une baleine morte, qui vraisemblablement avoit été portée sur les eaux jusqu'à la pointe de Rohilla, et jetée sur le sable dans le voisinage de cette pointe. Quelques matelots approchèrent ce monstre d'assez près pour le mesurer, et rapportèrent à Néarque qu'il avoit cinquante coudées de long, avec une peau <sup>a</sup> d'une coudée d'épaisseur. Ils l'avoient trouvé environné de testacées, de morailles <sup>b</sup>

VILLE DE TAOKÉ.

RIVIÈRE GRANIS.

3 Février.

125.<sup>e</sup> jour.

<sup>a</sup> Δέρμα φολιδωτον. Une peau écailleuse, dans l'acception commune : mais je n'ai pas osé admettre l'expression. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Λεπάδας. *Patellæ* genus; peut-être des lamproies. (N. de l'A.)

et d'herbes marines, et accompagné par des dauphins, les plus gros qu'ils eussent encore vus dans la Méditerranée. Comme c'est la seconde fois que nous rencontrons la baleine dans ces mers, je n'ai pas cru devoir omettre une pareille circonstance : mais si l'on réfléchit que cet animal étoit mort, et tomboit déjà en état de corruption à l'époque où il fut aperçu par la flotte, on sera très-porté à croire que c'étoit un habitant de l'Océan que la violence des vents ou des courans avoit poussé jusque vers le Golfe. Je laisse aux naturalistes, ou bien aux savans qui ont étudié l'histoire de la baleine considérée relativement aux pays dans lesquels elle est destinée à vivre, je leur laisse, dis-je, le soin de rechercher et de discuter les causes de l'état où la flotte le trouva.

L'embouchure de la rivière que Néarque choisit d'abord pour y jeter l'ancre, est marquée dans nos cartes Angloises comme étant le Boschavir, et donnée pour tel par d'Anville. Ce fut le long des bords de ce fleuve que voyagea Thévenot dans sa route de Chyrâz à Bender-Regh; et Taoké répond au Tauag du géographe de Nubie, qui le place, non pas sur la côte, mais, de même qu'Arrien<sup>a</sup>, à quelques milles du fleuve, à trente-six milles de Kazon, et à la même distance de Gennaba sur la rivière de ce nom<sup>b</sup>. Ptolémée indique un Taoké qui est situé plus au nord; et Strabon fait mention d'un palais des rois de Perse, situé sur la côte maritime de la Perside, et qu'il désigne sous le nom d'*Oké*<sup>c</sup>, qui est ou une corruption, ou bien une partie intégrante du mot Ta-oké. Thévenot<sup>d</sup> décrit la rivière comme très-grande, ayant beaucoup de largeur et de profondeur; il ajoute qu'elle se décharge dans le Golfe près de Bender-Regh : mais une circonstance rapportée

<sup>a</sup> Qui détermine la distance à deux cents stades, presque treize milles. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Appelée *Ab-Shirin* par d'Anville. La distance ne correspond pas du tout aux données que nous avons. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Τα κατὰ τὴν Ὀκεν. Lib. XV, pag. 728. Voyez d'Anville. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Partie II, pag. 148, édit. Angl. (N. de l'A.)

par le même voyageur, démontre que l'embouchure de la rivière dont il s'agit, est au sud de cette ville, et correspond au Granis d'Arrien. Thévenot nous dit en effet qu'il la traversa à droite pour la dernière fois, dans sa route vers Bender-Regh, après en avoir suivi le bord par intervalles durant quelque temps, et qu'il la traversa à diverses reprises dans la partie plus élevée de son cours. En hiver, continue-t-il, on tenteroit vainement de la passer à gué. <sup>a</sup>

Cette rivière est marquée avec une précision infinie sur la petite carte du Golfe Persique pris à son commencement, dressée par M' Cluer, ainsi qu'un lieu appelé *Nuchlat* <sup>b</sup> à son embouchure; et c'est là qu'en accordant ce qu'il convient pour compenser l'erreur de la moitié de la route, nous pouvons placer le Granis d'Arrien sans craindre de nous tromper. Quant à la question de savoir si le Granis est le même fleuve que le Boschavir de d'Anville et de Thévenot, je ne suis pas en état de la résoudre d'une manière positive. Mais que cette rivière sorte de Grâ, et tire son nom de ce lieu même, c'est ce dont nous avons pour garant le témoignage de Niebuhr <sup>c</sup>: « Le 2 mars, dit-il, nous passâmes une rivière qui en joint plusieurs autres, dirige ensuite son cours vers Grâ, et va se décharger dans le Golfe Persique, entre Abu-Schar et Bender-Regh. » Voilà la rivière que le lieutenant M' Cluer indique sous le nom de Nuchlat: c'est la seule qui se trouve entre Busheer et Bender-Regh, et elle ne peut être autre que le Granis d'Arrien. Sur

<sup>a</sup> Au Journal du colonel Capper, il est parlé de ruines qui se voient encore de la mer, dans l'intérieur du pays, sur les montagnes de Bang, et que les naturels assurent être celles d'une ville bâtie par les Grecs, et jadis imprenable. Les Grecs ou les Perses sont pour eux absolument le même peuple. Il se pourroit bien que ces ruines fussent les restes de Taoké, qu'on découvre de Bang, qui est le Taoké de Ptolémée, et dont on peut encore approcher par la rivière,

conformément à la relation d'Arrien. *V. J. Capper, pag. 232. (N. de l'A.)*

<sup>b</sup> Nous ne trouvons sur aucune de nos cartes Angloises le nom de Bender-Boschavir, que d'Anville donne à cette rade. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *Vol. II, pag. 91, édit. d'Amsterdam.* Ce passage ne s'accorde point avec la carte du même voyageur, sur laquelle il fait arriver la rivière depuis Grâ jusque dans la baie de Busheer. (N. de l'A.)

tout ce qui concerne l'embouchure de cette rivière, je crois pouvoir m'expliquer ici sans hésiter : mais la position de Grâ et de Kazon dans l'intérieur des terres, donne naissance à une grande difficulté. D'après leur situation, la rivière qui est à Kazon<sup>a</sup> devrait arriver à l'ouest de Busheer, et celle qui coule à Grâ, vers l'est : mais je conduis, moi, la rivière de Kazon à Hiératis, et celle de Grâ jusqu'à Taoké, ou Nuchlat. Tel est, je n'en fais aucun doute, le cours de l'une et de l'autre : toutefois je n'oserais le garantir, ayant contre mon opinion celles de d'Anville, de Niebuhr et d'autres écrivains. C'est donc là un point qui restera problématique pour les géographes jusqu'à ce que l'intérieur du pays soit mieux connu ; car je ne puis découvrir aucune route qui traverse ces différentes rivières à angles droits : et tant que cette découverte n'aura pas été faite, il sera impossible de déterminer leur situation relative.

De Taoké je fais arriver la flotte le même jour jusqu'à Rhogonis, qui est le Bender-Regh<sup>b</sup> des voyageurs modernes, et le Bendereek de nos cartes Angloises. Ce nom signifie le *port* ou *havre sablonneux* : telle est en effet sa nature ; le sol qui l'environne, n'est que de sable. Thévenot, qui descendit de Chyrâz dans le dessein de venir s'embarquer ici pour Basra, nous apprend que la ville est bâtie le long de la côte maritime, à un endroit où la rivière coule dans un lit assez resserré, où elle a beaucoup de longueur, mais peu de profondeur, et forme un grand nombre de détours. Quand ce voyageur auroit cherché à nous donner une description qui s'accordât avec celle d'Arrien, il n'eût pu certainement mieux réussir ; car le Journal indique ici un torrent d'hiver, et une rade<sup>c</sup> sûre et

<sup>a</sup> Cela n'est vrai qu'autant que la carte de Niebuhr est exacte ; car d'Anville place Kazon, comme je le fais, à l'extrémité du fleuve Hiératis. La carte de Niebuhr présente un si grand nombre d'incorrections sur toute la côte, que nous sommes

fondés à douter qu'elle soit bien précise en ce qui concerne l'intérieur du pays. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Bender-Rigk, selon Niebuhr. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> La rade est formée par une île, et couvre  
commode



commode qui, suivant nos géographes, est protégée par une île dont la forme rappelle celle d'une navette. Le Journal ne s'explique pas sur ce dernier point. Une circonstance vraiment digne de remarque, c'est ce que Thévenot ajoute, savoir, qu'elle est à un jour de navigation de Bender-Rischer ou Busheer, ainsi que je l'ai établi moi-même : et quoique j'accorde que quatre cents stades, ou vingt-cinq milles, sont une courte journée de navigation, toutefois il sembleroit que, comme cette navigation se fait d'un port à un autre port, les naturels de nos jours en jugent de même que ceux du temps de Néarque, et la considèrent effectivement comme un trajet fort court. Dans le terme *Regh*<sup>a</sup> ou *sablonneux*, nous découvrons le Rhog-onis d'Arrien : nous y trouvons pareillement le nom d'une rivière appelée *Rhog-omanis* par Ptolémée, que d'Anville suppose être l'Ab-Chirin de Cheref-eddin, rivière qui entre dans le Golfe Persique, à vingt milles environ au nord de Bender-Regh, que le lieutenant M<sup>c</sup> Cluer désigne sous le nom de Gunowah, et de laquelle d'Anville fait sortir un bras qui doit correspondre au torrent marqué dans Arrien à cette station. J'ignore sur quelle autorité le géographe François a fondé cette dernière supposition ; le témoignage de Thévenot n'en a pas besoin pour être parfait.

Bender-Regh étoit apparemment le port de communication entre Chyrâz et Basra ; mais il se trouvoit toujours hors de la route des navires chargés pour le Golfe, lesquels prenoient leurs pilotes à Busheer ou Karack. Indépendamment de cette raison, il en a existé une autre plus récente, pour laquelle les vaisseaux

un canal étroit, qui décrit beaucoup de sinuosités ; un canal, en un mot, tout-à-fait semblable à celui dont parle Thévenot. La rivière se décharge dans la mer aussi près qu'il est possible de l'angle sud-ouest de la ville. Voilà, du moins, ce qui résulte d'une esquisse manuscrite du lieutenant Mascal,

aujourd'hui en la possession de Dalrymple. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Le même que celui qui se présente à nous dans *Bomba-reek*, *Bomba-regh*, le *sable délié* de Pietro della Valle : et ce nom est écrit ordinairement *Bendereek*, comme *Bombareek*. (N. de l'A.)

H h h

marchands n'ont plus fréquenté le port dont il s'agit. Il étoit en effet au pouvoir d'un petit tyran, nommé *Mir Mahenna* <sup>a</sup>, qui avoit trempé ses mains dans le sang d'un père, d'un frère, de deux sœurs, enfin de ses propres enfans, et auquel il n'a manqué qu'une plus grande étendue de conquêtes pour que ses dévastations l'aient égalé à Gengis-Khan ou à Nâdir-Châh. Ce fut cet Arabe qui enleva Karack aux Hollandois en 1765, au bout de onze années environ de possession <sup>b</sup>. Il ne paroît pas que les Hollandois aient jamais trouvé, à conserver cette île, un avantage qui compensât pour eux les frais énormes qu'exigeoient sa défense et son administration; ou bien nous devons présumer qu'elle eût été fortifiée de manière à n'avoir rien à craindre des entreprises ambitieuses d'un chef tel que Mir Mahenna. A la vérité il se faisoit ici quelque commerce, et les naturels y affluoient en assez grand nombre de l'un et de l'autre côté du Golfe; car leur plus vif désir est de s'établir partout où quelque protection leur est assurée: mais la situation dégradée de la Perse, et la continuelle fluctuation de l'autorité à Basra, produiront nécessairement, jusqu'à ce qu'un changement heureux se soit opéré à cet égard, l'effet de tenir le commerce du Golfe dans un état précaire, et d'empêcher que cette île, ou toute autre, atteigne jamais, sous le rapport de la prospérité de ses établissemens, un degré de prééminence ou de splendeur égal à celui où s'étoit élevée l'île d'Ormuz. Karack <sup>c</sup> est la plus considérable de deux îles qui gisent entre 29° 10' et 29° 22' de latitude, à la hauteur du cap ou promontoire qui sépare Bender-Regh de Busheer: elle abonde en poisson et en dattes; mais elle n'a point de blé <sup>d</sup>. Pendant très-long-temps ce fut un usage commun parmi

<sup>a</sup> Niebuhr prétend que ce monstre ne tua pas lui-même son père, mais qu'il le laissa mettre à mort en sa présence. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez les détails dans Niebuhr, édition Française d'Amsterdam, pag. 149, vol. II. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Le Charedsch de Niebuhr; et *Charedsch*, dans le vocabulaire de Foskat, signifie *au-dehors: the off island*. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> S'il faut en croire M<sup>c</sup> Cluer: mais Thévenot assure le contraire. (N. de l'A.)

les navigateurs du Golfe , que de prendre à Karack un pilote pour Basra. La plus petite des deux îles est nommée *Corgo* sur nos cartes, et *Khoueri*<sup>a</sup> par Niebuhr. A l'extrémité nord, est le lieu où les vaisseaux viennent faire de l'eau, le même où quarante Anglois furent égorgés par Mir Mahenna dans l'année 1768. Les Anglois étoient alors en guerre avec ce chef; et l'acte de cruauté qu'il exerça sur eux, révolte moins, par cette raison même, que l'horrible histoire de ses assassinats domestiques : tout féroce qu'étoit ce tyran, et tout couvert qu'il fût du sang versé par ses ordres, il n'avoit pas encore trente ans en 1775, à l'époque où Niebuhr visita Karack. Mais le monstre fut obligé bientôt après de fuir de Bender-Regh jusqu'à Basra, où sa tête proscrire fut coupée par les Mutasillim, et envoyée à Bagdad<sup>b</sup>. Dalrymple a publié un plan de ces deux îles d'après un manuscrit François, pris par les Anglois en 1787.

En quittant Rhogonis, la flotte eut à parcourir, le jour suivant, une route de vingt-cinq milles pour gagner Brizana, torrent d'hiver, où elle eut beaucoup de peine à découvrir un mouillage, à cause des brisans et des bas-fonds dont la côte étoit hérissée, ainsi que d'un ressac qui battoit contre avec violence. On parvint toutefois à vaincre ces divers obstacles en profitant de la marée montante. Mais au retour de cette même marée, les vaisseaux restèrent tous à sec. Si donc nous avons la curiosité d'examiner ici une question intéressante, celle de savoir combien un *pentécontère* Grec, ou galère de cinquante rames, pouvoit tirer d'eau, nous sommes déjà en possession de quelques données pour la résoudre; car l'eau s'élève, dans la partie supérieure du Golfe, à huit ou dix pieds: et si cette élévation fut suffisante pour que la flotte passât sans danger par-dessus les brisans, nous serions mal fondés à supposer que le

RIVIÈRE BRIZANA.

4 Février.

126.<sup>e</sup> jour.

<sup>a</sup> Khouéri signifie *division* ou *district*, peut-être, l'île *séparée* de Karack. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Voyez Niebuhr, *vol. II* de son Voyage,

édition Française d'Amsterdam, *p. 161*, à la note. La mort de ce Mir Mahenna arriva probablement vers 1770. ( N. de l'A. )

plus fort vaisseau de Néarque ait tiré plus de six à huit pieds d'eau. <sup>a</sup>

Arrivé à Brizana, je dois prévenir l'objection qui ne manquera pas de m'être faite, sur ce que je fixe à Kiérazin le Brisoana de Ptolémée, qui, d'après sa conformité de nom avec le Brizana d'Arrien, réclame ici une position. Une partie de l'objection sera très-forte : en effet, ni Ptolémée, ni Marcien son copiste, n'ont fait mention ici d'un Brizana; seulement l'un et l'autre donnent un nom qui offre quelque ressemblance avec celui-là, et ce n'est pas en cet endroit. Avant d'entreprendre une réponse, je commencerai par avertir le lecteur que je n'appuie aucune conjecture sur la similitude de sons que j'ai tirée de Kesareen; et je vais présenter la question sous l'un et l'autre rapport, aussi clairement que les circonstances le permettent.

Si le Brisoana de Ptolémée doit être le Brizana d'Arrien, c'est Ptolémée qui l'a mal placé, et non l'historien Grec; dans ce cas, nous retrouverions ici une espèce de transposition semblable à celle que j'ai déjà soupçonnée exister sur la côte des Ichtyophages. La raison pour laquelle Arrien mérite la préférence, frappe d'elle-même : c'est qu'un journal tenu avec exactitude, une route détaillée jour par jour, sont beaucoup moins exposés à des erreurs que la relation d'un géographe qui habitoit Alexandrie, et qui réduisoit à son gré les renseignemens qu'il puisoit dans des journaux écrits, ou dans les rapports que lui avoient faits des navigateurs. Mais je ne pense point que cette sorte de transposition ait eu lieu; car, si d'Anville s'est trompé en plaçant le Taoké de Ptolémée au cap Banc (quoique cela même soit difficile à croire), ni lui ni moi ne pouvons être tombés dans l'erreur à l'égard de la Chersonèse de ce géographe. En effet, ce nom de Chersonèse est le propre terme employé par Arrien, et il n'y a sur la côte qu'une seule chersonèse, qui est à Busheer. Je dis maintenant (et cela d'après

<sup>a</sup> Les vaisseaux de la flotte n'en pouvoient tirer davantage; mais ils pouvoient en tirer moins, et c'est bien ce que je crois. (N. de l'A.)

l'autorité de Ptolémée lui-même), que le Brisoana de cet auteur vient après Busheer ou la Chersonèse, et non la Chersonèse après Brisoana. Voici l'ordre suivant lequel ces lieux divers se présentent dans Ptolémée :

Taoké, .....	cap Banc.
Rhogomanis, .....	Bender-Regh.
Chersonèse, .....	Busheer.
Ionaca .....	.....
Brisoana, .....	qui doit être Kiérazin.

A la vérité, les latitudes ne correspondent pas : mais il faut remarquer qu'elles sont grossièrement défectueuses dans cette table ; car l'embouchure du Bagrada, le dernier fleuve de la liste de Ptolémée, gît par  $21^{\circ} 54'$  de latitude, tandis que la source est placée par  $35^{\circ} 15'$ . Comment pourroit-il y avoir dans le Kermesir une rivière dont la source se trouveroit à quatorze degrés de son embouchure ? C'est donc sur l'ordre établi, et non sur les latitudes, que je me fonde ; et en cela, ma détermination est justifiée par Marcien ; car cet auteur compte, en mesurant depuis Taoké jusqu'à Rhogomania, depuis Rhogomania jusqu'à la Chersonèse, depuis la Chersonèse jusqu'à Brisoana, six cent cinquante stades. Une autre circonstance confirme cette opinion. En effet, le Brizana d'Arrien est placé entre l'Arosis et Rhogonis ; et Marcien, dans l'espace qui sépare Rhogomania de Taoké, fait mention de l'île Sophath, le Sophtha de Ptolémée, laquelle île est Karack. De ceci doit donc résulter la preuve que le Rhogonis d'Arrien et le Rhogomanis de Ptolémée sont le même ; et si notre calcul est bon jusqu'à Rhogonis, nous nous tromperions difficilement dans le reste des distances. Voilà les motifs qui me font persister dans mon opinion de placer Brisoana à Kiérazin<sup>a</sup> ou Hiératis ; et si je commets une erreur, elle provient du désir que j'ai de faire accorder Ptolémée avec lui-même.

<sup>a</sup> D'Anville n'a pas discuté ce point ; mais il rapporte Brisoana à Kiérazin. (N. de l'A.)

En déterminant d'après le Journal l'intervalle que parcourut la flotte dans la navigation de ce jour, il seroit satisfaisant pour moi de trouver une correspondance plus parfaite qu'elle ne l'est réellement. Arrien compte vingt-cinq milles : mais la distance jusqu'à Bender-Delem, où d'Anville place Brizana, excède trente-cinq milles, et celle jusqu'au Gunowah de nos cartes Angloises ne va pas à vingt milles<sup>a</sup> ; de sorte que l'une est trop considérable, l'autre trop courte, pour que nous puissions fixer nos idées avec certitude sur un point quelconque. Bien évidemment, il y a deux rivières qui viennent se jeter dans le Golfe, l'une au midi, l'autre au nord du cap Banc, le Taoké de Ptolémée. D'Anville s'étonne de trouver le nom de celle qui est au midi, écrit *Guenara* : que penseroit-il donc du Gunowah de nos géographes Anglois ? Encore y a-t-il là une corruption de nom beaucoup plus pour l'œil que pour l'oreille ; car *Gunowa* est *Gennaba*, avec le *w* pour le *b* ou *v* Persan, et le son très-ouvert des voyelles a donné lieu à l'introduction de l'*r* dans *Guenara*, sur quelque carte que le nom se présentât. *Gennaba* fait une figure remarquable dans l'Édrisi, Cheref-eddin et Alfragani. Je le préférerois donc à Bender-Delem si d'autres circonstances ne contrarioient point cette détermination ; et comme il n'y a pas de distance indiquée pour la navigation du jour suivant, nous n'en serons que plus libres de placer Brizana à l'une ou à l'autre des deux stations. Une seconde considération qui n'est pas d'un moindre poids, c'est que nos cartes méritent moins de confiance en ce qui concerne cette partie de la côte, qu'à l'égard de la partie plus basse. En effet, comme aujourd'hui les vaisseaux partent toujours de Karack pour Basra, et que toujours ils partent de cette île, de Busheer, ou de Bender-Regh, on ne voit pas qu'ils aient pu visiter souvent l'étendue de côte dont nous nous occupons ici ; et à moins que le vent ne soit très-mauvais,

<sup>a</sup> Pas même à quinze sur la carte de d'Anville. ( N. de l'A. )

ils n'en ont jamais connoissance. C'est ce qu'a remarqué le lieutenant M<sup>c</sup> Cluer<sup>a</sup>; et il ajoute, dans une lettre à Dalrymple<sup>b</sup>, qu'il a trouvé nécessaire d'abrèger de dix milles la distance qui sépare la barre de Basra, de Karack. Je rapporte le témoignage de ce navigateur comme une preuve de l'incertitude qui existe à l'égard de cette partie de côte. Mais le même M<sup>c</sup> Cluer nous assure que Bender-Delem est toujours un lieu de rendez-vous pour les vaisseaux du pays; ce qui favorise l'opinion de d'Anville: et quoique M<sup>c</sup> Cluer ne le place pas sur la rivière au nord du cap Banc, toujours est-il vraisemblable que cette rivière doit être le Brizana d'Arrien, bien que nous ne puissions parvenir à faire accorder les distances. La meilleure preuve de ce que j'avance ici, c'est la position que Ptolémée assigne à Taoké<sup>c</sup>; car il termine la province de la Susiane à l'Oroatis, l'Arosis d'Arrien; et il fait commencer la Perside, ou province de Perse, à ce promontoire, qui, pour n'être pas fort avancé en mer, n'en offre pas moins le trait le plus caractéristique de la côte. C'est là le cap Banc de Niebuhr, le Bang de nos cartes Angloises; et quoique Ptolémée ait omis les deux rivières de Dalem et de Gunowa, qui viennent se jeter dans la mer par différens côtés de ce cap (oubli assez extraordinaire de la part du géographe ancien), toujours est-il certain que son Rhogomanis et sa Chersonèse, qui suivent immédiatement après, ne permettent pas de douter un moment qu'il ne soit très-convenable de fixer le Taoké du même auteur au cap dont il s'agit, attendu que nous n'en trouvons point d'autre jusqu'à ce que nous arrivions à Busheer. Ensuite, comme nous ne découvrons dans aucune relation, soit ancienne, soit moderne, la plus légère trace d'une station placée entre Delem et l'Arosis, il en résulte que nous ne devons guère hésiter à adopter celle-ci pour le Brizana d'Arrien.

<sup>a</sup> Voyez son Mémoire, p. 31. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Préface, pag. 16. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> La route, dans l'Édrisi, est Kazerun,

Rozaic, Tang, Gennaba, pag. 125. (N. de l'A.)

D'Anville suppose que Bender-Delem est situé à l'embouchure de la rivière, conjecture que le nom justifieroit : mais nos géographes Anglois le transportent sur leurs cartes jusqu'à dix-sept milles au nord de cette même embouchure; ce qui démontre, selon moi, que Bender-Delem forme un point quelconque dans la navigation du Golfe. C'est ce que je remarque dans le voyageur Thévenot, qui ayant fait voile sur un vaisseau du pays depuis Bender-Regh jusqu'à Basra, dut infailliblement tenir la même route que celle par laquelle le pilote Mazène conduisit Néarque. Mais comme Thévenot fait mention de Bender-Delem, tandis qu'il passe sous silence Gennaba<sup>a</sup> ou Gunowah, c'est le premier que nous devons préférer pour y trouver le Brizana d'Arrien, quelque défectueuse que puisse être la distance. La rivière à laquelle nos géographes donnent le nom de Gunowah, est celle que d'Anville présume être l'Ab-Chirin<sup>b</sup> dont parle Cheref-eddin dans le deuxième volume de son Histoire, p. 185. Telle elle paroît être aussi, d'après la marche de Tymour : mais les noms de toutes ces rivières sont perdus pour les Européens, par la raison que nos navigateurs leur donnent ceux des villes dans le voisinage desquelles elles coulent, de la même manière, par exemple, que Gunowah tire le sien de Gennaba. C'est sous ce rapport, que la géographie de Cheref-eddin est

<sup>a</sup> Le Giannaba de l'Édrisi. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Le Sciniz de l'Édrisi, p. 125, à *mari non multum dissita.*

Le mot *Ab-Chirin* se présente à nos yeux sous une forme qui autorise de notre part ici quelques conjectures. En effet, si *Brisana* est une corruption d'*Ab-Chirin*, comme il sembleroit l'être en ôtant l'*A*, de même que dans *Busheer*, *Busheab*, &c., et si *Ab-Chirin* est réellement la rivière de Gennaba, ou Gunowah, ce mouillage doit être alors au sud et non pas au nord du cap Banc. Maintenant, voici la raison qui me porte à trouver dans *Brizana* une ressemblance quel-

conque avec *Ab-Chirin*, la rivière *Chirin*. Ce nom de *Chirin* seroit écrit *Dsjirin* en langue Persane; et le *Dsj*, ainsi que je crois l'avoir déjà fait observer, se change communément en *Z*. Par le moyen d'une transposition, nous aurions alors *Zirin* ou *Rizin*; et de ce dernier nom se formeroit *Ab-Rizin*, qui produiroit à son tour *Brizina* ou *Brizana*. Je n'ose pas insister trop fortement sur cette conjecture; mais si j'avois par la suite à déterminer le cours de l'*Ab-Chirin*, bien certainement je ne balancerois pas à adopter *Brizana* comme tenant la place de cette rivière. (N. de l'A.)

véritablement



véritablement précieuse. En effet, quelque rivière que l'armée de Tymour ait passée dans sa route, ce qu'il nous importoit de connoître, c'est le point où le passage a été effectué; et quelque erreur qu'ait pu commettre Cheref-eddin, en fixant le cours de la rivière au-dessus ou au-dessous de ce point, toujours est-il vrai que cette circonstance rend son ouvrage préférable à celui d'Arrien, qui s'est contenté d'indiquer les villes placées sur la route, mais a négligé de marquer les rivières. Si les rivières sont les veines de la terre, elles sont aussi, qu'on veuille bien me passer cette expression, les nerfs de la géographie. C'est à regret que je quitte cette station sans avoir donné sur elle des lumières satisfaisantes: mais tout mûrement examiné, je me range à l'opinion de d'Anville, et j'en fixe la position à la rivière Delem.

De Brizana, la navigation du jour suivant conduit la flotte jusqu'à l'Arosis, rivière assez remarquable, en ce qu'elle forme la limite qui sépare la province de Perse, de la Susiane. C'est le caractère ou trait particulier auquel on peut la reconnoître dans la géographie moderne comme dans la géographie ancienne; et Arrien ajoute que cette rivière étoit la plus grande de toutes celles que Néarque eût encore rencontrées dans le Golfe Persique. Elle est appelée l'*Endian* sur nos cartes modernes, du nom d'une ville peu éloignée de son embouchure. Cheref-eddin la désigne sous celui d'Ab-Argoïn, dont Ar-Osis ne conserve qu'une seule syllabe: encore est-ce peut-être mal-à-propos; car, selon mes conjectures, Ab-Argoïn est Ab-Ragoïn, la rivière de Ragoïn ou Ragian<sup>a</sup>, ville importante située sur ce fleuve, à trente-cinq milles environ de la mer. Les écrivains Orientaux lui donnent le nom de *Tab*<sup>b</sup> dans sa partie la

RIVIÈRE AROSIS.

5 Février.

127.<sup>e</sup> jour.

<sup>a</sup> Araghian, selon d'Anville. On passe le Tab sur un pont à la distance d'une portée de flèche de la ville. Voyez l'Édrisi. *Ragian terminat Fares et Churestan, estque urbs pulchra.* Pag. 123. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Le Tab reçoit plusieurs rivières, qui

sortent du Khoustan. *Voy. Otter, vol. II, p. 49.* Cet écrivain ajoute que la province est située sous un ciel brûlant, mais qu'elle abonde en dattes, en blé, en fruits, en sucre, &c. (N. de l'A.)

plus basse : ils en parlent toujours comme d'une rivière considérable ; et cette syllabe *ab* qui figure dans le mot, signifie apparemment qu'elle est la rivière par excellence entre toutes celles de la côte. Endian est un village, ou plutôt une réunion de plusieurs villages, à quinze ou seize milles de la mer. La rivière dont il vient d'être parlé en tire le nom sous lequel elle est connue des Européens. Le cours et la nature de l'Arosis<sup>a</sup> deviendront ci-après pour nous l'objet d'un examen particulier<sup>b</sup>. Nous nous occuperons pareillement des autres fleuves de la Susiane, lorsque nous serons arrivés dans cette province avec la flotte : en ce moment notre attention ne doit se porter que sur la côte ; et comme aucune distance ne nous est donnée depuis Brizana jusqu'à l'Arosis, et que nous en avons une beaucoup trop courte de Rhogonis à Brizana, cette partie de la navigation reste enveloppée d'une obscurité que nos cartes modernes n'ont pas assez éclaircie. Au surplus, puisque nous voici parvenus à l'extrémité de la province, il est nécessaire d'avoir connoissance du total des stades d'Arrien, et de voir jusqu'à quel point ce total

<sup>a</sup> *Ex parte meridionali Churestan, fluit amnis Tab, dividens ipsam Churestan à Fares, et omnes aquæ Churestan in unum confluentes exonerant sese in mare propè urbem Mahruian, non procul ab arce Mohdi. Geog. Nub. pag. 123. (N. de l'A.)*

<sup>b</sup> L'Arosis ou Aroses, appelé aussi Oroatis (voyez Saumaise sur Solin, p. 1181), a reçu de Strabon le nom d'Araxe Persique, comme étant un fleuve de la Perside, qui baignoit presque les murs de l'ancienne Persépolis. Les auteurs Orientaux le désignent sous celui de Bend-Emir (*Bend-Emirius fluvius* ou *Araxes*).

Cette variation dans les noms, est, en géographie comme en histoire, une source intarissable d'erreurs, et la cause d'un perpétuel embarras pour les savans. Ce n'est qu'à force d'étude, de recherches et de raisonnemens, qu'ils parviennent à appliquer,

avec quelque certitude, des noms différens au même personnage, à la même province, à la même ville, à une même rivière : encore, après tant d'efforts et de soins, n'obtiennent-ils pas toujours un résultat satisfaisant. Tout homme qui s'intéresse aux progrès des sciences, doit une reconnoissance particulière à ces estimables et laborieux écrivains, qui ont le courage de s'enfoncer ainsi dans l'obscurité des temps, d'y chercher, comme à tâtons, la vérité sans cesse errante et fugitive devant eux, enfin, de dévorer les difficultés et les dégoûts dont se trouvent hérissées toutes les découvertes. De pareils hommes sont, à parler sans enthousiasme, les bienfaiteurs de leurs semblables ; et notre auteur a bien le droit de revendiquer sa part de ce juste hommage. (N. du T.)

s'accorde avec l'étendue exacte de la côte, ou jusqu'à quel point il en diffère. Le calcul, tel que nous l'offre le Journal, est ainsi qu'il suit :

DU CENTRE DE KATAIA OU KEISH,					
NOMS ANCIENS.	NOMS MODERNES.	STADES.	MILLES Anglois.	NOMBRE de Stades accordé.	NOMBRE de Milles Anglois accordé.
Jusqu'à Ila ou Kaikandros.	Inderabia.....	400.	25.		
à une île <sup>a</sup> .....	Schitwar.....	.....	.....	320.	20.
au continent <sup>b</sup> .....	.....	40.	2½.		
à Ochus <sup>c</sup> .....	Darabin.....	.....	.....	40.	2½.
à Apostani.....	Asbân; est-ce Schevoo!	450.	28.		
à une baie.....	Rivière Nabon.....	400.	25.		
à Gogana.....	Konkûn.....	600.	37½.		
à Sitakus.....	Kenn.....	800.	50.		
à Hiératis.....	Kiérazin.....	750.	46¾.		
à Mésambrie <sup>d</sup> .....	Busheer.....	.....	.....	400.	25.
à Taoké.....	Nuchlat.....	200.	12½.		
à Rhogonis.....	Bender-Regh.....	200.	12½.		
à Brizana <sup>e</sup> .....	Delem.....	400.	25.		
à l'Arosis <sup>f</sup> .....	Endian.....	.....	.....	800.	50.
	Stades supposés.....	4240.	264¾.	1560.	97½.
		1560.			
	Total des stades...	5800.			
	Milles supposés.....	.....	97½.		
	Total des milles...	.....	362½.		

<sup>a</sup> Distance suivant la carte. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> De la pointe de Schitwar [ἄκρον] jusqu'à la côte orientale du Darabin. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Depuis le côté oriental de l'embouchure du Darabin jusqu'au côté occidental. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Distance supposée être celle depuis le côté oriental de Kousher, mais douteuse pour les géographes. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Si Brizana est Delem, la route de ce jour est trop courte de dix milles, ce qui répond à la moitié de la différence existante entre Arrien et les

cartes sur la côte de Perse. (N. de l'A.)

<sup>f</sup> La distance accordée ici est prise des cartes entre l'Endian et Delem, et devient une raison pour supposer que Brizana est à Delem; car s'il faut rapporter Brizana à Gunowah, la distance donne onze cents stades, intervalle que nous ne trouvons jamais avoir formé celui de la navigation d'une journée pour la flotte dans le Golfe Persique, ni dans aucune partie du voyage, excepté sur la côte des Ichtyophages, aux époques où elle étoit réduite à une extrême détresse. (N. de l'A.)

D'après le tableau qui vient d'être mis sous les yeux du lecteur, nous devons d'abord observer que trois cent soixante-deux milles et demi d'Angleterre produisent un total de cinq mille huit cents stades, à un quart de mille près; et cependant, même avec ce que j'ai accordé d'après la mesure déterminée par les cartes Angloises, je ne trouve pas le moyen d'atteindre l'exacte étendue de la côte. En effet, la simple mesure au compas donne cinq degrés et demi, qui égalent trois cent quatre-vingt-deux milles Anglois; de sorte qu'il y a toujours un déficit de vingt milles, sans ce qu'on accorde pour la navigation de la flotte. Le total d'Arrien s'élève à quatre mille quatre cents stades; et, comme c'est l'ordinaire chez cet auteur, il ne correspond point avec les distances partielles. Cent soixante stades ne suffisent pas pour compenser les omissions d'Arrien; car, établies d'après la carte, et réduites en stades, elles montent à quinze cent soixante. J'en ai fait le calcul en mesurant avec le plus de soin possible; mais il faut désespérer d'arriver à la précision: et quoiqu'on puisse trouver quelque avantage à mesurer chaque intervalle en particulier pour obtenir une correspondance plus exacte, je n'aurai pas la prétention de vouloir donner un total juste; mais je réclamerai à cet égard l'indulgence du lecteur, persuadé qu'il regardera un déficit de vingt milles sur trois cent quatre-vingt-deux comme une erreur légère, en comparaison de celles que nous rencontrons communément dans la géographie ancienne. Strabon<sup>a</sup> est d'accord avec Arrien, ou du moins à cent stades près: mais Pline fait l'étendue de la côte de cinq cent cinquante milles; exagération de calcul de laquelle il résulte que cette province a plus d'étendue elle seule que tout le Golfe<sup>b</sup>. Ceux de mes lecteurs qui n'ont point

<sup>a</sup> Il y a erreur dans la leçon Grecque; mais elle semble indiquer quatre mille quatre cents ou quatre mille trois cents stades. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Pline donne au Golfe entier onze cent

vingt-cinq milles. Suivant la méthode de d'Anville, ce géographe doit avoir lu *neuf mille* stades, qui égalent cinq cent soixante-deux milles effectifs. (N. de l'A.)

connaissance du Mémoire de d'Anville, me sauront quelque gré de leur offrir ici un échantillon de la pénétration de cet illustre géographe. « Incontestablement, dit-il <sup>a</sup>, Pline a puisé dans la même source qu'Arrien et Strabon; car il lit quatre mille quatre cents stades; et en ce cas, de la conversion de ces stades en milles Romains de huit stades chacun, il résulte que le diviseur a dû produire exactement cinq cent cinquante milles, comme le porte le texte de Pline. » Si cet auteur eût calculé les omissions, et reconnu que le total montoit à cinq mille huit cents stades, ainsi que j'ai prouvé qu'il s'élève en effet à ce nombre, son produit auroit été nécessairement de sept cent vingt-cinq milles; résultat dont l'exagération égale celle de l'étendue que le même historien donne à l'Indus.

A l'égard des fleuves de cette province, il m'est impossible de rien avancer de positif sur leur direction ou leur cours dans l'intérieur des terres. Je m'en rapporte à ce que dit chaque voyageur de telle rivière qu'il déclare avoir traversée dans sa route: toutefois j'éprouve beaucoup d'embarras et de difficultés à m'accorder avec eux sur le cours qu'ils supposent être celui de ces mêmes rivières, et qu'ils ne doivent avoir établi en général que d'après les renseignements puisés au milieu des habitans de la contrée. Il est dans la nature même du pays, que des torrens considérables s'échappent, par intervalles, de toute vallée qui sépare les montagnes: mais de quelle manière la réunion de ces torrens s'opère-t-elle ensuite? sous quel nom, réunis une fois, parviennent-ils jusqu'à la mer? voilà ce qui restera douteux tant que le voyage dans l'intérieur du pays ne sera ni plus sûr ni plus fréquent qu'il ne l'est aujourd'hui. Nous ne connoissons du Darabin et du Nabon que leurs embouchures. Le Sitakus paroît avoir reçu de d'Anville sa véritable position, et avoir été indiqué avec raison, par lui, comme la rivière

<sup>a</sup> *Liv. VI, chap. 25.* (N. de l'A.)

qui sort de Giauar, et se grossit de tous les torrens du district : mais le Kieràzin présente toutes les difficultés dont j'ai déjà rendu compte.

Le voyageur Thévenot, dans la description qu'il nous a laissée de son itinéraire, s'est attaché, avec une attention extrême, à marquer le plus clairement possible le cours du Boshavir : mais ce fleuve se jette dans la mer précisément au nord de Busheer, ainsi que l'a reconnu d'Anville. Je soupçonne toujours que le Boshavir est joint<sup>a</sup> par la rivière qui sort de Grâ, et qu'il devient alors le Granis d'Arrien. D'après les détails que nous donne Thévenot, ce n'est point, à beaucoup près, un fleuve ordinaire. L'Ab-Chirin de d'Anville, que ce géographe conduit au Guenowa de nos cartes Angloises, n'a pas, autant qu'il m'est permis d'en juger, une position bien exacte : cette rivière paroît être la rivière de Delem, le Brizana d'Arrien. Quant à l'Arosis, nous aurons occasion d'en parler plus au long. Presque tous ces fleuves reçoivent d'Arrien le nom de torrens d'hiver<sup>b</sup> ; et jusqu'au moment où ils sortent tous de la chaîne de montagnes située dans l'intérieur du pays, ce ne sont en effet que des torrens : mais, si je dois ajouter foi aux divers matériaux que j'ai sous les yeux, les eaux du ciel tombent en abondance sur cette chaîne dans les mois d'avril et de mai, ainsi qu'au commencement de juin. Les pluies humectent rarement le sol du Kermesir, ou pays chaud, qui avoisine la mer ; il y a même des années où l'on n'en voit point tomber du tout. De telles circonstances semblent assigner un caractère commun à toutes ces rivières, et justifier la dénomination qui leur est donnée de torrens d'hiver, quoiqu'elles sourdent au

<sup>a</sup> Voyez la carte de Niebuhr, *vol. II*, édit. d'Amsterdam. Toutefois le point où s'opère cette jonction n'est pas bien constaté. J'incline quelquefois à présumer que le Boshavir n'est autre chose qu'une variation du

nom de Busheer, et que, par ce nom, il faut entendre la *rivière de Busheer*. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Χειμάρρως. (N. de l'A.)

printemps. Ainsi donc Néarque, qui se trouvoit sur la côte dans le mois de février, avant l'époque où ces fleuves divers commencent à sortir du pied des montagnes, Néarque, dis-je, tient un langage analogue à la nature du pays, lorsqu'il parle de quelques-unes de ces rivières comme étant trop basses et trop peu profondes pour que même un bâtiment Grec, pût y être mis à flot dans cette saison.

L'amiral de la flotte d'Alexandre ne mérite pas moins notre admiration pour le succès avec lequel il nous a conservé les traits généraux auxquels on peut reconnoître la province, qu'il divise en trois parties <sup>a</sup>. Celle, dit-il, qui longe la côte du Golfe, est un sol sablonneux, brûlé par les ardeurs du soleil, et frappé d'une stérilité absolue <sup>b</sup>. Il n'y croît guère autre chose que des palmiers. Cette description s'accorde parfaitement avec ce que nous savons du Kermesir, et correspond aux détails qu'en ont publiés tous nos voyageurs modernes. Mais, à mesure que vous avancez au nord ou vers le nord-est, et que vous passez la chaîne de montagnes, vous trouvez un pays qui jouit de la plus heureuse température et des plus beaux jours : les pâturages y abondent ; des eaux salubres fécondent les prairies qu'elles arrosent ; la vigne fleurit par-tout ; il n'est pas une seule espèce de fruit qui n'y prospère, à l'exception de l'olive <sup>c</sup>. Là les rois et les nobles du pays ont leurs parcs et leurs jardins <sup>d</sup>. Les ruisseaux divers, dont l'onde est toujours pure et limpide, vont se jeter dans des lacs approvisionnés d'oiseaux aquatiques de toutes les espèces connues : l'herbe des prairies offre une nourriture excellente pour les chevaux et pour le bétail, tandis que l'homme peut trouver dans les bois, en s'y livrant au plaisir de la chasse, une infinité de ressources pour

<sup>a</sup> Strabon et Denis Périégète ont adopté la même division. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez Strabon, p. 727. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Cette circonstance particulière remarquée par Arrien, n'a pas échappé non plus à l'un de nos voyageurs modernes, Cor-

neille le Bruyn. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Sheib Bewan, le petit ruisseau de Bewan, près de Noubendgian, est un des quatre paradis des Orientaux. Voyez d'Anville, pag. 176. (N. de l'A.)

lui-même. Telle est la description que nous offre le Journal de Néarque<sup>a</sup>. Tel fut toujours en effet l'état du pays tant qu'il demeura sous la protection d'un bon gouvernement. Les lacs dont il est fait mention, sont, à n'en pas douter, le lac Baktegian, et un autre, de moindre étendue, dans le voisinage de Chyrâz. Quant aux ruisseaux qui vont s'y décharger, et qui ne trouvent jamais d'issue jusqu'à la mer, ce sont évidemment ces eaux pures et limpides dont Néarque nous parle dans le langage qu'un poète de Chyrâz<sup>b</sup> auroit pu employer, pour les décrire à l'époque la plus brillante de l'empire Persan. Mais combien ce tableau est changé aujourd'hui ! la guerre et la tyrannie ont semé par-tout la désolation sur cette terre. Ce n'est pas la destruction de Persépolis<sup>c</sup> que nous déplorons, en contemplant les ruines de Chelminar ou Estakar, à l'aspect desquelles nous accusons l'ivresse ou l'insolence d'un conquérant féroce : ce n'est point sur la tombe de Cyrus, pillée à Pasagardæ, que nous versons des larmes, sur cette tombe violée, détruite par un mouvement d'avidité trop ordinaire chez des soldats au moment de la victoire, ou par le sentiment du désespoir qui aveugloit les naturels vaincus. Mais ce qui est l'objet de nos éternels regrets, c'est le malheureux sort d'une province qui produisit jadis les meilleures troupes de l'Asie, qui s'enorgueillissoit de tous les dons de l'agriculture et de l'industrie, dont les habitans avoient

<sup>a</sup> Aujourd'hui même, malgré la décadence très-sensible de l'empire, le pays est si beau, que Franklin, après avoir passé la dernière montagne, et avoir joui de la vue de cette partie de la province, s'abandonne à son génie poétique pour célébrer le magnifique spectacle dont ses yeux viennent d'être les témoins : effet naturel de l'admiration qu'il éprouva en quittant les plaines brûlées du Kermesir, et des montagnes affreuses, pour entrer tout-à-coup dans la plus riante contrée du monde. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> La ville de Chyrâz est renommée pour ses poètes, regardés comme les meilleurs de l'Asie. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Arrien, pag. 131, dit qu'Alexandre fit brûler cette ville pour venger l'incendie des temples de la Grèce : mais pour que ce prince se soit porté à un tel excès de fureur, il n'a pas fallu d'autre motif que le conseil d'un courtisan. Strabon ne dit rien de Thais ; toutefois il s'accorde avec Arrien. Voyez son Histoire, pag. 73. (N. de l'A.)



secoué le joug de la barbarie sous laquelle languissoit honteusement le reste de l'Orient ; d'une province enfin qu'avoient rendue célèbre ses poètes, ses philosophes, ses femmes, modèles de beauté, ses hommes, aussi recherchés dans leurs personnes qu'élégans et polis<sup>a</sup> dans leurs mœurs, ses marchands, qui commerçoient aux extrémités de l'Orient ; j'ajoute, la culture supérieure de ses vignes, seul genre de prééminence que le despotisme ne soit pas parvenu à anéantir. Aujourd'hui, les villages ont disparu, et aucun voyageur ne traverse les montagnes : la capitale est sous la domination d'un Kurd<sup>b</sup>, c'est-à-dire, d'un brigand de naissance et de profession ; et il ne paroît pas que les désordres qui ont suivi la mort de Nâdir-Châh doivent avoir jamais un terme.

Une troisième division de la Perside, ou province de Perse, du côté du nord, comprend le pays de montagnes, où la nature s'offre aux yeux du voyageur dans l'état le plus inculte et le plus sauvage : des peuplades de barbares l'habitent ; l'air y est froid, et des neiges éternelles couvrent le sommet des montagnes<sup>c</sup>. Ces barbares sont les anciens *Uxii*, ou *Asciacs* modernes ; et la chaîne désignée sous le nom de *Louristan*, sépare la Perside de la contrée que les anciens historiens, parlant dans un sens plus étendu, appellent *la Médie*. Ispahan, la capitale moderne de l'empire, est précisément au nord de cette chaîne, et non dans la Perside. Ces montagnes s'étendent pareillement au nord de la Susiane<sup>d</sup>, et de

<sup>a</sup> Je ne puis convenir aujourd'hui que les Persans, si on les compare avec d'autres peuples de l'Asie, soient beaucoup déçus de cette prééminence. J'avoue pourtant qu'on les accuse d'être fort enclins à la fraude et à la dissimulation, deux vices que produisent naturellement le despotisme, et la politesse des manières, dans l'état de décadence d'une nation. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> C'étoit Kerim-Khan, à l'époque où Niebuhr visita le pays [ en 1765 ]. Franklin

parle de ce Kerim-Khan comme d'un bienfaiteur de la Perse, et nous le présente sous des rapports bien plus favorables que Niebuhr : mais Franklin se trouvoit à Chyrâz en 1787 seulement, après la mort de Kerim, et la tyrannie des successeurs de ce khan l'avoit fait regretter. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Κύρποι ἢ Μαργοὶ Περσικοί. Strab. p. 729. Ελυμαῖοι ἢ Παρσικανοί. P. 732. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Strabon a confondu quelquefois la Susiane avec la Perside, par exemple p. 727 ;

leur pied sortent les torrens qui, après avoir traversé cette province, vont se jeter soit dans le Tigre, soit dans le Golfe Persique; tandis que la partie plus orientale donne naissance aux autres torrens qui arrosent la province de Perse, grossissent, tous, différens lacs, ou sont épuisés par les canaux dans lesquels on les détourne pour les besoins de l'agriculture. Parmi ces rivières, une des plus considérables, appelée *Bend-Emir*<sup>a</sup>, coule près de Persépolis, et répond à celle que passa le héros Macédonien<sup>b</sup> en approchant de cette ville, à l'époque où il venoit de la Susiane; de même que le fort de Kalaa-Sefid, pris par Tymour, remplace la forteresse où Alexandre<sup>c</sup> défit Ariobarzane, qui s'avançoit près de cette rivière. Arrien, dans le troisième livre de son Histoire, a confondu malheureusement Persépolis<sup>d</sup> avec Pasagardæ<sup>e</sup>. Il y a cependant cette différence entre les deux villes, que la première étoit le lieu de la résidence des monarques Persans, et la seconde celui de leur sépulture. Pasagardæ est à près de soixante milles de distance de Persépolis, dans la partie appelée par Strabon *Koile-Persis* [Perside entre les montagnes], laquelle, d'après la nature même du pays, devoit produire d'autres torrens, et un autre lac<sup>f</sup> pour les recevoir :

mais il fait une distinction entre l'une et l'autre, pag. 728. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> L'Araxes dont parle Strabon, p. 729 : mais l'auteur Grec s'est mépris grossièrement sur le cours de cette rivière. Voyez le Mémoire de d'Anville. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Thévenot s'accorde avec moi sur ce point. Voyez son ouvrage, partie II, p. 123. Voy. aussi Tavern., vol. I.<sup>er</sup> p. 726. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voy. Arrien, p. 130; — Cheref-eddin, vol. II, pag. 189. Alexandre paroît avoir marché plus au nord que Tymour, pour attaquer les *Uxii*, les *Asciacs* modernes. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Les archives et une grande partie du trésor, étoient gardées à Persépolis. Voyez Strabon, p. 730. Ce fait est prouvé par la

diligence extrême avec laquelle Alexandre se hâta d'arriver à Persépolis, craignant que les richesses renfermées dans le trésor ne fussent ou pillées ou emportées. Voy. Arrien, liv. III. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> L'erreur n'a rien de surprenant; car *Parsa-gardæ* est *Perse-polis*, en traduisant littéralement. La position de la Persépolis, fixée à Estakhar, se trouve déterminée par la marche d'Alexandre. (N. de l'A.)

<sup>f</sup> Il y a quelque chose de semblable sur les cartes de d'Anville : *Asie*, première partie, &c. Strabon fait mention ici d'un *Agradatus* ou *Agradutes*, nom qui fut changé en celui de *Cyrus*. Voyez cet auteur, p. 729. D'Anville, en remarquant le fait, l'a réfuté. (N. de l'A.)

et peut-être, lorsqu'on aura acquis une connoissance plus étendue de l'intérieur des terres, trouvera-t-on qu'effectivement ces torrens existent. On présume que c'est toujours cette ville qui subsiste sous le nom de *Phasa*, ou *Phasa-Gerd*, par lequel Golius entend la ville du nord-est : en effet, elle est rafraîchie par des brises qui soufflent fréquemment de cette partie, ainsi qu'il résulte du terme *Phasa*.

## LA SUSIDE OU SUSIANE.

III. DÉCRIRE exactement la province de la Susiane et les rivières qu'elle renferme dans son sein, n'est pas, à beaucoup près, une entreprise sans difficultés. Les géographes anciens varient entre eux : quant aux modernes, il ne semble pas qu'ils aient, sur l'état actuel de cette province, des lumières suffisantes pour rectifier les erreurs de leurs devanciers, ou pour expliquer d'une manière satisfaisante les contradictions dans lesquelles ils sont tombés. A l'égard de l'intérieur du pays, la discussion qui va suivre ne présentera guère moins d'obscurité : mais les connoissances que nous possédions déjà sur la côte, se sont augmentées considérablement depuis que d'Anville a publié son Mémoire ; et si, grâce au secours que me prêtera cet ouvrage, je me trouve en état de corriger les méprises de l'auteur, et de débrouiller des difficultés qu'il lui fut impossible d'éclaircir, je paroîtrai peut-être moins téméraire au lecteur lorsque je combattrai Cellarius et Saumaise, qui, l'un et l'autre, ont enveloppé la question de tout le fatras de leur érudition, et négligé en même temps les lumières que pouvoient leur offrir les voyageurs ou écrivains modernes.

Le fait est, quoi qu'il en soit, qu'on ne peut entendre ni concilier entre eux les géographes anciens sans examiner le véritable état du pays. En effet, ils ont appliqué divers noms aux mêmes rivières, et le même nom à des rivières différentes. J'ajoute que le même auteur a diversifié ses dénominations aussi souvent qu'il

copioit des écrivains différens : c'est de quoi je fournirai une preuve à l'égard d'Arrien lui-même. Et quoiqu'il m'eût été possible de réduire à des termes très-précis ce qu'il est nécessaire de dire pour l'éclaircissement du passage de Néarque, j'ose me flatter que la longueur de la discussion dans laquelle je vais entrer, semblera naturelle, et, peut-être même, plaira à tous ceux qui regardent comme un point bien important la concordance des géographes classiques.

Après avoir achevé mon travail, j'ai appris du major Rennell lui-même, qu'il avoit été long-temps engagé dans le labyrinthe dont je venois de sortir, et occupé de parcourir la même carrière. J'aurai bien le droit de concevoir quelques inquiétudes, si, lorsque cet illustre géographe publiera le résultat de ses recherches, je reconnois que la conclusion en diffère d'avec celle des miennes : je serai très-fondé au contraire à m'enorgueillir de mes succès, si j'ai ce bonheur que nous nous trouvions avoir été d'accord. Au moins aurai-je à combattre un adversaire généreux; et comme je ne suis entiché de prévention pour aucun système, je n'hésiterai pas à rétracter une proposition quelconque avec autant de bonne foi que je l'avois avancée, dès qu'il me sera prouvé, par de meilleurs renseignemens, que j'étois dans l'erreur. La vérité doit être l'objet unique des recherches de l'écrivain; et les auteurs qui n'ont pas été assez heureux pour la découvrir, n'ont rien de mieux à faire que d'adopter les idées de ceux auxquels elle s'est révélée.<sup>a</sup>

La Susiane est regardée quelquefois comme un district de la Perside, quelquefois aussi comme une province distincte et séparée. Il seroit difficile d'indiquer une époque où elle ait eu un souverain indépendant, à moins qu'il ne faille la chercher dans

<sup>a</sup> Je partage à cet égard le sentiment du modeste et ingénieux Niebuhr :

« Il n'y a point, dit-il, de description de voyage sans défaut, ni aucun voyageur

exempt de tout préjugé. Ainsi, le parti le plus sage est de ne pas défendre ses opinions avec opiniâtreté. » Niebuhr, *tom. I.* p. 85, édit. d'Amsterdam. ( N. de l'A. )

la mythologie des Grecs <sup>a</sup>. La nature semble l'avoir unie avec la Perside, autant par une infinité de circonstances locales, que par le voisinage même. Au nord, elle est séparée de la Médie par une rangée de montagnes, considérée comme faisant aussi partie de la Perside, et désignée sous le nom général de *Louristan* : dans tous les âges, elle a été habitée par des tribus indépendantes entre elles, qui demeuroient renfermées dans leurs propres limites tant que le gouvernement avoit de la force, mais qui se livroient, avec une avidité toujours croissante, à leur passion pour le brigandage, dès qu'il commençoit à perdre de son énergie. Autant qu'on peut en juger d'après les travaux militaires d'Alexandre, les Uxiens et les Paratacéniens occupoient le côté méridional de ces montagnes; les Cosséens et les Élymaïtes <sup>b</sup>, la partie septentrionale : les Uxiens étoient placés à la gauche, entre Suse et l'Arōsis; les Paratacéniens, sur une partie où les montagnes ont beaucoup plus de largeur, au nord de la Perside. Cette rangée de montagnes, au point où elle surgit à l'ouest, avoisine le Tigre, sans toucher cependant à ce fleuve <sup>c</sup>. C'est dans l'intervalle, que d'Anville fait arriver le Gunedhi, qui est le Gyndes d'Hérodote <sup>d</sup>, si fort humilié par Cyrus, et que l'historien Grec conduit jusque dans le Tigre, précisément au-dessus du point de sa jonction avec l'Euphrate à Gorno. Les rivières et canaux de la Susiane communiquent avec ce fleuve; et c'est dans ce sens qu'on peut le

<sup>a</sup> Dans leurs fabuleuses relations, Memnon, fils de Tithon et de l'Aurore, fut le fondateur de Suse. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> *Elymiotæ*, l'Élam de l'Écriture sainte; *Uxi*, les Ascians; *Parataceni*, les *Bactiari*; *Kossai*, les *Kissii*. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Otter, en descendant de Bagdad, les marque à une certaine distance, où elles commencent à se montrer pour la première fois entre Amara et Gorno. ( N. de l'A. )

<sup>d</sup> Dans le premier livre de son Histoire,

cet auteur fait arriver le Gyndes jusqu'à Opis : on présume qu'il existe deux villes de ce nom; mais ni l'une ni l'autre ne répond à l'ancienne Opis. Dans le livre cinquième, p. 397, où l'on trouve indiquée la route de poste de Sardes jusqu'à Suse, et où l'auteur semble donner à entendre qu'il y a quatre *stathmi* depuis Opis jusqu'à Kissia [ les montagnes de la Suside ou Susiane ], il paroîtroit qu'Opis correspond à Gorno, ou bien à quelque place du voisinage. ( N. de l'A. )

regarder comme formant la limite de la province sur le Tigre. Mais du moment où les montagnes commencent à se montrer, elles présentent à l'œil du voyageur une chaîne non interrompue, qui non-seulement couvre la Susiane et la Perside, mais encore s'étend beaucoup plus loin vers l'est. C'est de la même chaîne de montagnes que sortent tous ces torrens nombreux qui arrosent les plaines fertiles situées à leur pied. J'observerai, en passant, que Strabon, l'Édrisi et Cheref-eddin sont tombés tous trois dans une même erreur, lorsqu'ils ont avancé que ces divers torrens ou rivières joignent l'Eulée, et qu'au moyen de cette jonction, ils communiquent avec le Tigre. Leur opinion toutefois est vraie en un sens; car les diverses rivières communiquent dans l'intérieur du pays par des canaux; et, de tout temps, la politique du gouvernement, du moins lorsqu'il en existoit un, s'est occupée de cet objet, ainsi que de l'agriculture, avec autant de sollicitude que de l'Égypte elle-même. L'histoire des dernières dynasties offre la preuve de ce fait : le Journal de Néarque ne laisse aucun doute sur son ancienneté. Il n'y auroit rien de déraisonnable à supposer que cette communication s'étendoit jusqu'à l'Arosis, et, par le moyen de ce fleuve, jusqu'à la Perside; et si ma conjecture étoit fondée, la communication entre la Perside et la Mésopotamie par la voie des canaux qui joignent les rivières les unes aux autres dans l'intérieur du pays, seroit complètement démontrée.

#### L'AROSIS.

L'AROSIS, qui est l'Oroatis de Strabon, de Plin et de Ptolémée, et, suivant Cellarius, l'Arois, Ares<sup>a</sup> ou Araxis<sup>b</sup>,

<sup>a</sup> Qui nous donnera l'étymologie des noms de rivières! Bruce a trouvé dans l'Abyssinie un Skelli, et un Arvon, ou Avon. L'Aar est une rivière de France; l'Arno, une rivière d'Italie. Quelle langue primitive a donc fourni des noms qui sont communs à

l'Abyssinie, à la Médie, à l'Italie, à la France, à l'Angleterre, à l'Écosse! J'ai quelque idée que le terme *Ar* ou *Aar*, indique communément un confluent. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> *Araxis* est un nom commun à une

forme la limite entre la Perside et la Susiane. Ses noms modernes ne sont pas en moindre nombre que les noms anciens. *T'ab*, ou la rivière, celui qu'il reçoit parmi les Persans, signifie la rivière par excellence. L'Arosis est en effet le plus grand fleuve <sup>a</sup> de la province; et Néarque a remarqué particulièrement cette circonstance. L'historien de Tymour l'appelle *Ab-Argoun*. Cet autre nom lui viendrait-il de quelque ville située sur ses bords dans la partie la plus élevée de son cours! ou bien n'est-ce qu'une corruption de *Rhegian*<sup>b</sup>, écrit quelquefois *Ar-Rhegian*? voilà ce que je ne saurois dire. Enfin, le nom d'*Endian*<sup>c</sup> est celui qu'il porte sur les cartes de nos géographes modernes; et il le tire d'une ville dont ses eaux arrosent les murs à la distance de quelques milles de la mer.

Cette rivière est formée par un nombre infini de sources diverses qui, toutes, sortent des montagnes de Louristan; et comme la chaîne a plus de largeur dans cette partie, la rivière semble aussi plus grande en proportion. Alexandre et Tymour, dans leur marche de Suse jusqu'à la Perside, se dirigèrent l'un et l'autre du côté des montagnes, pour attaquer les Uxiens ou Ascians, qui se trouvent placés sur cette ligne. Tous deux également passèrent les sources de ce fleuve à une distance considérable de la mer<sup>d</sup>. Dans la marche de Tymour, je découvre plusieurs sources à l'ouest de cette rivière: le commentateur de Cheref-eddin les fait arriver

infinité de rivières des différentes provinces de l'Orient. L'*Aras* Arménien, qui se jette dans le Cyrus, et aussi dans la Mer Caspienne, est le plus célèbre de tous. C'est le *pontem indignatus Araxes*. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> *Ὅσοι ἐς τὸν ἔξω πόντον ἐμβάλλουσι* est l'expression d'Arrien; expression assez inexacte. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Je trouve dans Otter, *vol. I.* p. 189, qu'*Argoun* est un nom propre d'homme. Ergoun, fils d'Ibkha, fortifia Kasvin. Mais

il convient d'observer que la terminaison *ain* se change en *oun*; car Otter écrit Ké-sirain pour Kaseroun: et c'est ainsi qu'*Ar-reghian* pourroit bien devenir *Argoun*. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Niebuhr écrit ce nom, *Hindian*. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Tymour à Kerdistan, éloigné de soixantedix milles de l'embouchure, suivant d'Anville. Voyez Cheref-eddin, *vol. II*, p. 185. (N. de l'A.)

dans l'Eulée<sup>a</sup> ; mais d'Anville pense, et c'est aussi mon opinion, qu'elles doivent venir jusque dans l'Arosis. Alexandre et Tymour traversèrent tous deux cette rivière pour aller attaquer une forteresse située dans les montagnes, laquelle formoit la frontière septentrionale de la Perside, et que Cheref-eddin nomme *Calaa-Sefid*<sup>b</sup>. Cette forteresse répond au poste qu'Ariobarzane<sup>c</sup> défendit contre Alexandre : mais dans le même temps qu'Alexandre s'avancoit à travers les montagnes au nord, il détacha Parménion, avec le gros de l'armée, par la route ordinaire<sup>d</sup> qui conduit à la Perside. Cette route est encore la même aujourd'hui, si toutefois il en existe une. Suivant la description que nous donne l'Édrisi, elle coupe l'Arosis à Ragian, environ à la distance de trente milles de son embouchure. « C'est dans cette route, dit-il, qu'on a jeté sur le fleuve un pont connu sous le nom de *Baccar*, à une portée de trait de la ville<sup>e</sup>. » Le même auteur indique diverses routes à travers la Perside, lesquelles toutes aboutissent à ce point : et d'après la vaste étendue du fleuve, il est permis de regarder cet endroit comme le premier où il ait été possible de construire un pont.

Les montagnes dans lesquelles l'Arosis prend sa source, n'approchent de la mer que jusque dans le voisinage de Rhegian ; mais elles semblent quitter un pays bas situé sur la côte, lequel répond au Kermesir du Golfe. Voilà comment la Susiane a toujours été ouverte aux Perses ; voilà le moyen qu'ils ont eu de la tenir dans leur dépendance, comme elle y fut de tout temps. Mais au nord, la rangée de montagnes change de direction, et

<sup>a</sup> Cheref-eddin donne à la rivière de Suse le nom d'*Ab-Zal* ; en quoi d'Anville prétend qu'il s'est trompé. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> *Calla-al-Sefid*, le canal ou la tranchée de Sefid, par allusion à la digue pratiquée sur le Bend-Émir. Voyez Otter, vol. II, pag. 51. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Corneille le Bruyn parle d'une relation de ce siège, que la tradition a conservée parmi les naturels du pays. ( N. de l'A. )

<sup>d</sup> Κατὰ τὴν ἀμαξίτην τὴν εἰς Πέρσας φέρουσαν. Voy. Arrien, liv. III, p. 130. ( N. de l'A. )

<sup>e</sup> Nub. Geog. pag. 126. ( N. de l'A. )

s'arrondit



s'arrondit jusqu'au point où elle gagne cette chaîne qui forme le derrière du Kermesir ; et, suivant d'Anville, aucune rivière ne passe cette chaîne. Ainsi donc les sources qu'Alexandre et Tymour trouvèrent dans le voisinage de Kalaa-Sefid, contribuent toutes à former, non pas l'Arosis, mais le Bend-Émir, ou la *noble rivière*, qui arrive dans les environs de Chyrâz et de Persépolis, et finit par se perdre dans le Baghteghian, ou bien épuise ses eaux à embellir et à fertiliser la belle contrée de la Cœlé-Perside<sup>a</sup>. Maintenant, nous avons bien distinctement l'Arosis tel que l'offre le système de d'Anville ; et je n'ai rien trouvé dans l'histoire soit ancienne, soit moderne, qui contredise ce système. Je ne pense pas non plus qu'aucune des découvertes qui pourront être faites par la suite, ait pour effet de l'affoiblir en quelque point que ce soit : peut-être seulement parviendra-t-on à reconnoître que quelques-unes des plus petites sources de ce fleuve ont une direction différente de celle qu'on leur avoit supposée jusqu'alors. Cet Arosis est la limite orientale de la Susiane, où la flotte mouille en ce moment. Je vais abandonner, quant à présent, les rivières intermédiaires ; et m'occuper de l'Euphrate et du Tigre comme réunis dans le Schat-el-Arab, qui forme la limite occidentale.

*SCHAT-EL-ARAB, ou embouchure de l'Euphrate et du Tigre réunis.*

L'EUPHRATE et le Tigre conservent encore aujourd'hui l'un et l'autre, parmi les naturels des pays qu'ils arrosent, le même nom que leur a donné Moïse dans le livre de la Genèse. En effet, l'historien sacré<sup>b</sup> appelle le premier, Hu-Pherât, ou simplement

<sup>a</sup> La Cœlé-Perside, comme nous disons la Cœlé-Syrie. C'est la Perside entre les montagnes. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> *Gen. II. 14.* Pherat est employé fré-

quemment dans l'Écriture avec le pronom, comme **הַפְּרָת**, Hu-Pherât, le Pherat, ou ce Pherat, par excellence. Suivant les commentateurs, il dérive de **פָּרָה**, produire

Pherát, et le second, Hid-Dekhel<sup>a</sup>, deux noms qui subsistent toujours, à une légère variation près, puisqu'ils se prononcent Ph'rat et Deghel ou Dejel. Ces deux fleuves, comme le Gange et le Burrhampooter, ont leur source à peu de distance l'un de l'autre en Arménie; et après s'être séparés pour embrasser dans leur cours la vaste étendue de pays appelée *la Mésopotamie*, ils se réunissent, comme les deux autres fleuves dont je viens de parler, à Gorno ou Khorna, environ à la distance de cent trente milles du Golfe Persique. D'Anville s'est trompé sur cette distance, qu'il abrège<sup>b</sup> étrangement; car, dans sa carte d'Asie, il la réduit à moins de soixante-dix milles; et sur les deux dernières cartes qu'il a publiées, il la porte à un peu moins de cent milles.

*du fruit*, à raison de ce qu'il *fertilise* le pays par des canaux, &c.; de פד et פרץ, *crever*, ou *étendre*, parce qu'il *déborde* ses rivages; et de פרט פד, פרט, *séparer*, *diviser*, *partager*, en ce sens qu'il *sépare* ou *borne* le désert. Les Grecs, *more suo*, comme le dit très-justement Hoffman, font dériver *Euphrates* de leur verbe εὐφραίνω. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Hid-Dekhel est écrit חדקל, Kid-Dekhel, et dans le manuscrit Samaritain הדקל, Hid-Dekhel, dérivant, ainsi que nous l'apprennent les commentateurs, de הד, *jeter*, *lancer*, הוד, *haut*, *fort*, ou bien de חד, *pénétrer*, avec l'addition de קל, qui implique avec soi l'idée d'un mouvement *vif*, *rapide*; sens tout-à-fait conforme à l'opinion des Grecs, qui interprètent le mot *Tigre*, tantôt par l'adjectif *prompt*, *vif*, *rapide*, tantôt par le substantif *flèche*. Il est à remarquer que le pronom Hébreu *Hu* s'est conservé dans l'*Eu-Phrate* des Grecs, à moins que *Eu*, ne vienne de *ab*, *av*, *au*, eau ou rivière. J'observe en outre, que nous ne sommes autorisés par aucun des savans à écrire *Hi-Dekhel*, c'est-

à-dire, à chercher une autre lettre initiale ou primitive de ce composé que le *khalal*. (Voy. Bochart, Phaleg. 119.) Dikla, ville des Palmiers. Chald. Deuteron. XXXIV, 3. Quære annon Mesopotamia regio Palmarum? Dekhel est incontestablement le Deghel des Arabes, le Diglath de Joseph, et le Diglito de Pline; et de Degel, selon Bochart, les Grecs ont fait Deger, Teger, et *Tigris*. Je soumets au lecteur une idée qui s'est présentée d'abord à mon esprit: c'est que le pronom Hébreu *Hu* signifiant le *mâle*, et *Hi*, la *femelle*, il pourroit bien y avoir en cela quelque allusion au confluent, ou, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, au mariage des deux rivières, et que Deghel étoit marqué par le pronom féminin, comme Pherát l'est par le pronom masculin. Mais une autorité contre laquelle il ne m'appartient pas de disputer, m'a forcé de laisser là cette conjecture. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> De l'embouchure du fleuve jusqu'à Bassora, cent milles, ci..... 100.  
Jusqu'à Khorna, soixante-quinze, ci 75

175 m.

Voyez Ives, pag. 227. (N. de l'A.)

Mais on ne peut guère croire que le lieutenant M<sup>c</sup> Cluer ait commis une erreur en la faisant de soixante-dix milles <sup>a</sup>, seulement jusqu'à Basra. En effet, l'officier Anglois eut plus d'une occasion de faire voile dans ce passage : il a même donné des directions pour les navigateurs qui voudroient monter jusqu'à cette ville. *Khorna* signifie en arabe *une corne* <sup>b</sup>. Le rapport qui existe entre les mots Grec, Latin et Anglois, ayant le même sens, est évident ; et le fleuve présente ici cette forme en se partageant dans le haut de son cours. L'intervalle depuis *Khorna*, en descendant, jusqu'à la nouvelle division du fleuve qui embrasse le Delta, est, à proprement parler, la partie désignée sous le nom de *Schat-el-Arab*, ou la rivière des Arabes. Depuis cette division du fleuve, toujours dans le bas de son cours, le passage occidental, ou direct, par lequel les vaisseaux Européens tiennent aussi leur route, est appelé *Cossisa-Bony* ou *Bouna*, par opposition, suivant ce que je conjecture, avec le canal ou passage le plus reculé vers l'est, appelé *Deree-Bouna* <sup>c</sup>, du nom de *Deree*, île située à son embouchure. En traitant de cette partie occidentale du fleuve, je serai obligé, pour plus de clarté, de comprendre tout le passage depuis *Khorna*

<sup>a</sup> Il l'établit de quatre-vingt-dix milles, en calculant depuis un point jusqu'à un autre point, c'est-à-dire, d'après les détours et sinuosités de la côte. Voyez M<sup>c</sup> Cluer, pag. 53. — Ives, pag. 227, fait la même distance de cent milles. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> L'ère ou époque de *Dil-Kharnim* (ou *Alexandre*, d'après la figure de ce prince, représenté avec les cornes de *Jupiter Hammon*, que quelques auteurs conjecturent n'être que le même) est bien connue en Asie. Dans ce nom composé, nous trouvons le pluriel de *Kharna* ou *Khorna*. Les Grecs et les Latins dépeignoient les fleuves sous la forme d'un taureau ; sans doute, ainsi que plusieurs critiques l'ont imaginé, d'après le

mugissement des eaux, assez semblable à celui de cet animal : mais *Achéloüs* perdit une de ses cornes en combattant contre *Hercule*, c'est-à-dire, comme nous l'apprend la mythologie, qu'il eut une de ses sources interceptée. D'autres rivières reçoivent, chez les auteurs Latins, l'épithète de *tauriformes*. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *Bouna*, ou *Bourna*, signifie, à ce que je présume, un courant d'eau, une rivière. *Bournabaschi*, dans la relation de la Troade par Chevalier, est la tête du fleuve. D'où vient le rapport de ce mot avec notre terme Anglois *Bourm*, qui signifie un courant, ou bien une limite ou frontière ! (N. de l'A.)

jusqu'à la mer sous le nom de Schat-el-Arab. La jonction qui s'opère à Khorna fut certainement connue de Ptolémée ; et je demeure convaincu que le point où elle a lieu, fut, dans tous les temps, celui du grand confluent des deux fleuves : mais il n'est pas moins constant que Plin et Arrien indiquent deux embouchures, l'une pour le Tigre, et l'autre pour l'Euphrate. Cette dernière, ainsi que je le ferai voir par la suite, étoit le Khore-Abdillah, que d'Anville semble ne pas connoître ; et c'est le défaut de cette connoissance qui l'a entraîné dans cette foule d'erreurs diverses par lesquelles son Mémoire sur les embouchures de ces deux fleuves est si malheureusement défiguré. Quoi qu'il en soit, je vais d'abord porter mon attention sur le grand Delta, et je reviendrai ensuite à l'examen de ces difficultés.

Le Delta de la Susiane est, beaucoup plus véritablement que le Delta d'Égypte, enfermé dans sept <sup>a</sup> canaux <sup>b</sup>, et entrecoupé par eux. Voici les noms de ces fleuves : 1.° le Cossisa-Bony <sup>c</sup>; 2.° le <sup>d</sup> Bamishère <sup>c</sup>; 3.° le Caroon ou Karûn; 4.° le Sélége; 5.° le Mohilla; 6.° le Gaban; 7.° le Deree-Bouna. J'ai recueilli ces noms dans une carte anonyme très-curieuse, qui fait partie de la collection de M. Dalrymple; ce sont, il y a toute apparence, les dénominations sous lesquelles ces divers canaux ou passages sont connus des

<sup>a</sup> Les besoins de l'agriculture ou de la communication des habitans, indiquent quelquefois la nécessité d'ouvrir de petits canaux; mais ces canaux sont entretenus ou comblés suivant la volonté du gouvernement, et à mesure qu'il change de système à cet égard. Ceux dont il est fait mention ici, sont des canaux naturels. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Plin en compte dix. Voyez le liv. VI de son Histoire, chap. 27. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Khôre-Hâlte, suivant Niebuhr. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Niebuhr écrit ce nom, *Bäckmeschir*, ce qui s'opère en ajoutant *k* à la lettre guttu-

rale *h* dans *Bahmisir*, par une conséquence naturelle du son tiré du fond de la gorge. C'est ainsi que Hân fait Khân, Cawn; que Shushan, Husan, font Khusan ou Koosan: en quoi nous pouvons reconnoître le rapport qui existe entre l'ancienne Suse et le Khoosistan moderne. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Le Bäckmeschir de Niebuhr, attendu qu'immédiatement après le Khôre-Sable de cet auteur, devoit se trouver le Karûn: mais j'ai quelques doutes à cet égard, depuis que M. Jones m'a communiqué ses observations. (N. de l'A.)

pilotes de Karack. La carte dont je viens de parler, présente la route de Néarque, tracée avec autant d'exactitude et de perfection que si elle l'eût été par un navigateur voyageant à bord de la flotte Macédonienne. Trois de ces canaux ou rivières, après avoir coupé le Delta, passent au travers d'un bas-fond qui porte le nom d'*Ali-Meidan* [en langue du pays, *Terre originare, Terre de la famille d'Ali*], et qu'on suppose tel d'après sa surface unie. A partir de la côte du Delta, l'*Ali-Meidan* a douze milles, et dans quelques endroits dix-sept milles d'étendue : il est rarement sec<sup>a</sup>, ou, pour mieux dire, il ne l'est jamais, même à l'instant de la marée descendante. Mais les canaux qui le traversent ont une profondeur considérable : ils sont appelés *Khores*, c'est-à-dire, limites ou divisions du sable ; et c'est ainsi que *Khore-Gufgah* est le débouché du canal de *Bamishère* ; *Khore-Musah*, celui du *Karûn* ; enfin *Khore-Wastah*, celui du *Sélége*. Le nom général de la terre ou pays qu'ils séparent, est *Gaban*. Je n'ai point de notions assez exactes, assez positives sur ce pays pour en fixer les limites ; mais la partie située entre le *Cossisa-Bony* et le *Bamishère*<sup>b</sup>, est désignée sous un nom qui lui est propre, celui de *Meuan* et de *Muçan*<sup>c</sup>, lequel répond au *Mesène* de *Xiphilinus*, de même que *Khore-Musah*, au fleuve *Mosæus* de *Ptolémée*<sup>d</sup>, pour lequel pas un seul des géographes

<sup>a</sup> Il n'est sec que dans une seule partie, c'est-à-dire, dans l'endroit où l'eau a moins de deux brasses de profondeur. [ M. Jones. ] ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Je soupçonne, sans être en état, cependant, de le prouver, que *Bahh-Mishère* a du rapport avec *Bahh-Mesene*, qui s'étendait peut-être jusqu'à *Karûn*. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Voyez M<sup>r</sup> Cluer, pag. 30, avec l'examen par Dalrymple de cette question : Est-ce *Muçan* ou *Musan* ! Voyez encore la note pag. 32. — Marcien, pag. 17, écrit *Μαγάρης* pour le *Μαγάρης* de *Ptolémée*, de sorte que la différence entre *Mugan* et *Musan* n'a pas

moins existé parmi les anciens que chez les modernes. Saumaise lit *Μαγάρης*. ( N. de l'A. )

<sup>d</sup> Voyez Cellarius sur la *Susiane*, et la Dissertation de d'Anville. Pour que *Khore-Musah* corresponde exactement avec le *Mosæus* de *Ptolémée*, il faut que ce soit le débouché du *Karûn*, comme l'indique la carte de M<sup>r</sup> Cluer. Les Orientaux écrivent *Mousa*, qu'on prononce *Moosa*, pour *Moses*. Les Grecs écrivoient *Μωυσης*, *Moouses* ; et sous cette forme, nous retrouvons facilement le *Mosæus* de *Ptolémée*. *Mousah* ou *Musah* se prononce comme nous prononcerions ( en anglois ) *Moosa*, et non *Musa* ou *Muse*. Un

modernes ne sait déterminer une place. A la pointe ou extrémité de ce Mésène, près du canal de Haffar, étoit situé le *Spasini-Charax*, ou fort de Spasinus. Sur la carte anonyme de Dalrymple, nous remarquons en cet endroit un fort appelé *old Haffar-fort* [ le vieux fort de Haffar ], avec un autre sur la rive opposée. Tous deux existoient à l'époque où Thévenot monta jusqu'à Basra par cette route; et tous deux avoient été destinés par Spasinus<sup>a</sup>, comme par ses successeurs, soit à protéger et à garder le canal, soit à favoriser les exactions qu'ils vouloient commettre. J'ai deux motifs pour faire mention de ce lieu : le premier est qu'Alexandre, au rapport des historiens, occupa originairement la position; le second, que Cellarius ne semble pas avoir eu des idées fixes à son égard, et que d'Anville même manifeste quelques doutes. Mais avant de me livrer à l'examen de cette question, je dois établir l'ordre et la succession des canaux. Le Schat-el-Arab n'en pouvoit avoir naturellement que deux, qui sont les deux canaux occidentaux, savoir, le Cossisa-Bony et le Bamishère. Le Bamishère étoit un canal très-fréquenté par les vaisseaux du pays jusque dans ces derniers temps qu'un scheick Arabe le fit combler dans l'intention de submerger le pays situé sur le Cossisa-Bony : mais l'effet de cette opération fut tout contraire à son attente; car il n'en résulta autre chose qu'un nettoisement parfait du canal, dont les sables se trouvèrent

Arabe feroit dériver infailliblement *Moosa* de Moïse. En effet, le nom de ce prophète étoit assez répandu dans l'Orient pour qu'on puisse l'adopter comme origine, même avant le siècle de Ptolémée; mais il est commun à plusieurs lieux, aussi-bien qu'un autre nom dont Niebuhr fait mention dans les détails qu'il donne sur l'Yémen. J'aurai occasion de prouver par la suite, que Ptolémée considéroit le canal de Dorack comme l'embouchure de l'Eulée; et alors, comme il ne parle que de trois fleuves, savoir, le Tigre, le Mosæus et l'Eulée, le

Mosæus seroit naturellement le Karûn, et répondroit ainsi à Khore-Moosa. La preuve de ce fait, c'est que l'Oroatis ou Arosis du géographe, vient immédiatement après son fleuve Eulée. ( N. de l'A. )

<sup>a</sup> Pasinus, Pasines, &c. C'est le nom d'un Arabe qui vivoit avant le siècle de Pline, comme seroit de nos jours un scheick Soliman.

Il n'est pas nécessaire de fixer précisément en ce même lieu la position du fort; bornons-nous à regarder comme certain, d'après ce que nous dit Pline, qu'il étoit situé plus près de la mer. ( N. de l'A. )

reportés à l'embouchure. Cet événement eut lieu dans le temps où M. Jones résidoit à Basra. Niebuhr en parle comme étant arrivé au Khore-Sable <sup>a</sup>, qui est peut-être pour cet auteur le nom du Bamishère.

Les cinq canaux occidentaux paroissent tirer leur origine de l'Eulée ou de la rivière de Suse. Cette rivière se partage dans l'intérieur de la province : à quel point précisément ? voilà ce qu'il n'est pas facile de déterminer. Mais ce que je puis découvrir de positif, c'est qu'en approchant du Delta, le bras occidental prend son nom de Karûn, ville située à dix ou douze milles au-dessus du Delta, comme le canal oriental tire le sien de Deurak, Dorak ou Deree, autre ville de l'intérieur du pays, dont le nom étend son influence jusqu'à la côte. Le bras occidental, en approchant du Delta, se subdivise en quatre autres ; le premier porte son nom de Karûn à travers le Delta jusqu'à la mer. Ce canal étoit celui que les vaisseaux du pays fréquentoient à l'époque du voyage de Thévenot, dans leur navigation de Bender-Regh à Basra. Les trois autres sont le Sélége, le Mohilla et le Gaban. Le bras de l'Eulée connu sous le nom de *Dorak*, après s'être partagé dans l'intérieur des terres, arrive vers l'est ; et comme il touche au Delta, il se réunit d'un côté avec la rivière Gaban, et avec un autre bras que nous pouvons appeler un sixième canal : il enferme une île nommée *Deree*, de cette rivière Deree ou Dorack. C'est là qu'est placée dans l'intérieur des terres une partie de pays qui reçoit le nom de Dorac-stan ou Dorghestan, de la même origine. Maintenant, il est assez remarquable que Ptolémée fait mention d'un *Dera* situé dans l'intérieur des terres, et dont Cellarius ne sait où fixer la position. Quel que soit ce Dara, il donne son nom à cette rivière, comme Karûn communique le sien au bras occidental : il le donne encore à Deree, l'île, où nous

<sup>a</sup> Le mot *Sable* paroît être pris d'une langue Européenne, et de la Française. (N. de l'A.)

devons chercher le Kata-Derbis d'Arrien, à l'égard duquel d'Anville s'est mépris; et dans le Dorghestan, je trouve le Marghestan d'Arrien, que cet auteur appelle une île placée à Kata-Derbis. La rivière Dorack n'est pas un canal très-considerable: suivant M. Dalrymple, on en voit le fond lorsque l'eau est basse. Nous pouvons conjecturer qu'anciennement, soit au moyen de canaux naturels, soit par le secours de canaux artificiels, elle eut plus de profondeur, tant que la navigation intérieure de la province fut l'objet de la sollicitude du gouvernement. Entre l'embouchure de ce canal et le Khore-Wastah, est un bas-fond qui correspond avec l'Ali-Meidan: on le nomme *Carabah*, ou Fond brisé<sup>a</sup>, à raison de ce que la sonde varie d'un instant à l'autre. Les pilotes naturels du pays prétendent qu'il y a ici une ville ensevelie sous les eaux, et que le plomb de la sonde s'arrête quelquefois sur le faite des maisons; qu'il descend quelquefois aussi jusque dans les rues: d'où résulte une différence aussi considerable. Voilà une circonstance qui s'accorde parfaitement avec le passage de Néarque, soit au travers du bas-fond, soit à sa surface, ainsi que je le ferai remarquer en temps et lieu. Vers l'est du Dorack il y en a encore un autre, nommé *Barcan*<sup>b</sup>, qui se prolonge jusqu'à l'embouchure de l'Arosis. L'étendue de tous ces bas-fonds oblige naturellement les vaisseaux à n'approcher de la côte qu'avec une circonspection extrême; et le fond du Delta étant bas et uni en proportion, il est rare que les navigateurs en aperçoivent autre chose que les joncs qui y croissent. Dans le trajet jusqu'à Karûn, Thévenot compare le pays à la Hollande: et ce seroit en effet une seconde Hollande avec de l'industrie et un bon gouvernement; car un sol qui n'est que l'accumulation d'une grande quantité de matières glutineuses ou visqueuses, doit être infailliblement un sol fertile. Du temps de Thévenot, il n'y avoit guère dans le pays que de

<sup>a</sup> Suivant M. Jones. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Le *Sinus Arenosus* de Ptolémée, ou sa

partie qui est la plus voisine de Derec. (N. de l'A.)



misérables villages épars çà et là, en très-petit nombre, avec un peu de bétail et quelques plantations de dattiers, qui sont le principal ou plutôt l'unique article de commerce pour les habitans. Dans ces dernières années, la tribu Arabe de Kaab<sup>a</sup> étoit en possession de cette contrée, que gouvernoit un scheik appelé *Soleiman*. Ce chef avoit amélioré la culture. Il paroît que les pirateries qu'il exerçoit avec quelques vaisseaux, l'avoient rendu formidable, d'un côté, au gouvernement Turc de Basra, de l'autre au Vakeel de Chyrâz<sup>b</sup>. Il eut par la suite une querelle à démêler avec les Anglois, à l'occasion de deux navires considérables qu'il leur avoit pris; mais il finit par tomber sous les coups de ses propres sujets<sup>c</sup>. Telle est la nature du Delta; tels sont ses habitans; tels sont enfin les bras du Tigre et de l'Eulée qui concourent à le former. Il peut y avoir eu un temps où ces deux fleuves se rendoient à la mer, sans avoir entre eux un rapport plus immédiat que leur voisinage: mais aujourd'hui un canal, qui porte le nom de *Haffar*, les unit l'un à l'autre. Ce canal sort du Schat-el-Arab, à vingt-huit milles environ au-dessous de Basra, et s'étend vers l'est, jusqu'à ce qu'il joigne l'Eulée ou le Karûn, précisément au point où ce fleuve approche du Delta. Le Haffar est plus ancien que le siècle d'Alexandre. Néarque nous apprend en effet qu'une partie de la flotte le traversa pour se rendre dans le Tigre, à l'époque où elle descendit l'Eulée jusqu'à la mer. Je donnerai par la suite de plus grands développemens à ces détails: mais je dois observer dès-à-présent, que la navigation intérieure est la circonstance la plus remarquable dans l'état de la province, et, si je puis hasarder cette expression, son trait le plus caractéristique. J'ajoute que ni Cellarius, ni d'Anville, n'ont accordé une attention suffisante à cette circonstance particulière. Cellarius, qui convient que le *Mosæus* de Ptolémée doit être placé entre le Tigre et l'Eulée<sup>d</sup>,

<sup>a</sup> Le Kiaab d'Otter, ou Kiab. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez Niebuhr. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> M. Jones. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> *Et quia Mosæus intervenit Tigrim et*

ne peut concévoir comment ce canal de Haffar passeroit entre ces deux fleuves sans perdre toutes ses eaux dans le Mosæus : mais s'il vivoit aujourd'hui, il pourroit se convaincre, en jetant un coup d'œil sur la carte de Dalrymple, que nous avons <sup>a</sup> un fleuve du Tigre <sup>b</sup> et un Eulée <sup>c</sup>, avec le Mosæus <sup>d</sup> entre les deux, et le canal de Haffar passant à la pointe du Delta depuis le Tigre jusqu'à l'Eulée.

D'Anville <sup>e</sup> est tombé dans une erreur beaucoup plus grave ; car il place le Mésène à l'ouest du Schat-el-Arab, au lieu de le fixer à l'est. On ne voit pas la raison qui a pu le déterminer à adopter ce système : il savoit très-bien en effet que les géographes anciens placent le fort de Spasinus dans Mésène, et qu'il a fixé lui-même la position de ce fort vers l'est du Schat-el-Arab, bien qu'il place Mésène à l'ouest. En réfléchissant sur cette opinion de d'Anville, j'incline à penser que le *Sinus Mesanius* de Ptolémée a induit en erreur l'illustre écrivain François : et si l'on parvenoit à éclaircir cette obscurité, la côte pourroit être parfaitement connue, et nous finirions par concilier tous les géographes anciens les uns avec les autres.

Le Mésène de d'Anville est le Gésirat-Khader de Thévenot, le Dauasir de Niebuhr, placé entre le Schat-el-Arab et le Khore-Abdillah : mais le *Sinus Mesanius* de Ptolémée n'en est certainement pas la côte ; car les deux embouchures du Tigre, déterminées par cet auteur, sont, à n'en pas douter, le Schat-el-Arab et le

*Eulæum, ostium quoque ejus, si in mari est, ut tradit Ptolemæus, propius utique ad Tigrim accedit, quàm Eulæi. Quòd verò fossa illa ex Tigri in Eulæum haud longè supra ostia, uti ex Arriani verbis apparet, ducta fuit, dubites què fossa per aliud flumen, Mosæum putà, transversa duci potuerit, ut non efflueret per flumen illud ; nisi supra fossam Mosæus vel Tigri vel Eulæo se adfuderit. Cellar. l. III, c. 19 ; Susiana, p. 483. (N. de l'A.)*

<sup>a</sup> Ptolémée ne fait mention que de trois de ces embouchures, qui se trouvent correspondantes. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Cossisa-Bony. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Dorack est l'Eulée de Ptolémée. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Karûn. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Voyez son Mémoire, pag. 180. (N. de l'A.)

Khore-Abdillah, comme on peut en juger par la position qu'il assigne à Térédon entre l'un et l'autre. Il me paroît démontré, avec la même évidence, que son *Sinus Mesanius* ne commence pas dans l'intervalle qui sépare le Schat-el-Arab et Khore-Abdillah, mais bien à l'embouchure du Khore, et qu'il s'étend jusqu'à la partie occidentale du Golfe. En cherchant le Golfe dans cette direction, je trouve la baie de Grane<sup>a</sup>, avec trois îles à l'entrée : l'une d'elles, qui est la plus voisine de la côte, porte le nom de *Muchan*, et donne le sien au *Sinus Mesanius*, à ce que je conjecture. Et lorsque je cherche dans Ptolémée le point où le *Sinus Mesanius* se termine au nord, je trouve que le degré de longitude où cet auteur le place, est le soixante-dix-neuvième, précisément le même que son embouchure occidentale du Tigre, c'est-à-dire, le Khore-Abdillah.

Voici de quelle manière Mercator interprète le texte, et comment Ptolémée détermine les longitudes et les latitudes :

		Longit.	Latit.
Page 144.	<i>Sinus Mesanius</i> .....	79° 0' ...	30° 10'
154.	<i>Sinus Mesanites</i> .....	79. 0. ...	30. 10.
149.	<i>Ostium Tigris occidentale</i> .....	79. 0. ...	30. 34.
145.	<i>Teredon</i> .....	80. 0. ...	31. 10.
149.	<i>Ostium Tigris orientale</i> .....	80. 30. ...	31. 0.
149.	<i>Vallum Pasini</i> .....	81. 0. ...	31. 0.
149.	<i>Mosæus</i> .....	82. 0. ...	30. 40.

L'erreur qui existe dans ces longitudes est totalement étrangère à nos recherches ; mais leur relation et leur concordance prouvent que le point de terminaison du *Sinus Mesanius* est à l'embouchure occidentale du Tigre ; que Térédon se trouve entre l'embouchure

<sup>a</sup> Ptolémée fait mention d'un Graan, mais il le place par 82° de longitude ; d'où il résulteroit que ce Graan devoit se trouver dans le milieu de la Susiane : il ne peut donc

avoir aucun rapport avec le Grane dont nous parlons ici. Voy. Ptolémée, p. 157. (N. de l'A.)

occidentale et celle orientale ; conséquemment , que le Khore-Abdillah est le Tigre occidental de Ptolémée , et le Schat-el-Arab son Tigre oriental ; enfin , que le fort de Pasinus est situé entre le Schat-el-Arab et le Mosæus ou Karûn.

D'où il résulte que cette baie ne peut occuper aucun point sur la côte du Mésène de d'Anville ; car elle est au sud-est de Khore au lieu d'être au nord-est : et si nous parvenions à obtenir une interprétation exacte de *Muçan*<sup>a</sup> , nous découvririons , suivant toute probabilité , la raison pour laquelle on attribue ce nom , et à l'île placée à la baie de Grane , et à cette partie renfermée entre le Schat-el-Arab et le Karûn , qui est le Mosæus de Ptolémée , et qui donne son nom au Mésène de Xiphilinus , de Josephe et d'autres historiens.

D'Anville ne connoissoit pas bien le Khore-Abdillah : il suppose que c'est l'ancienne embouchure de l'Euphrate. Telle étoit en effet l'opinion de Pline et d'Arrien ; mais nous ne voyons pas qu'aucun géographe ancien , jouissant de quelque considération parmi les savans , si l'on en excepte Ptolémée , en ait jamais fait une bouche du Tigre. Voilà la première cause de l'erreur dans laquelle est tombé d'Anville ; et il fait ici du Khore-Abdillah une embouchure du Tigre , lorsqu'il s'efforce ailleurs de prouver que c'est une embouchure de l'Euphrate. Ce que nous dit Pline de son Mésène<sup>b</sup> , est tellement confus et obscur , que je devois bien des remerciemens

<sup>a</sup> « Une bande de terre , isolée par un canal. » D'Anville, Géog. ancienne, tom. II, pag. 201. Si cela est vrai , l'un et l'autre noms se trouvent expliqués , ainsi que le Mésène de Pline. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> *Tigris . . . lustratis montibus Gordyæorum circa Apamiam Mesenis oppidum , citra Seleuciam , Babyloniam , CXXV M. passuum divisus in alveos duos , altero meridiem ac Seleuciam petit , Mesenem perfundens ; altero ad septentrionem flexus ejusdem gen-*

*tis tergo Cauchas secatur. Ubi remeaverit aqua , Pasitigris appellatur. Postea recipit ex Mediâ Choaspem.*

Nous voyons que Pline franchit bien légèrement ici en quatre lignes l'intervalle qui sépare les montagnes de Curd , de l'embouchure du fleuve : mais d'Anville , à l'aide de l'Apamie , parvient à trouver ce Mésène. Voyez la Géograph. anc. tom. II, p. 200 ; — Cellarius , vol. II, pag. 462 ; — Ammien Marcellin , lib. XXIV, pag. 399, où , par

à celui qui me donneroit une traduction claire et intelligible du passage de cet auteur. D'Anville prétend que Pline porte son Mésène au-dessus de la Séleucie. S'il en est ainsi, c'est une autre contrée dont nous n'avons point à nous occuper ici. Mais considérons ensuite quel est le Mésène de Xiphilin. Voici les propres expressions de cet auteur : « Après que Trajan<sup>a</sup> eut pris Ctésiphon, il se détermina à traverser<sup>b</sup> la Mer Rouge, c'est-à-dire, le Golfe Persique. On y trouve une île formée par le Tigre, dont le nom est *Messana*, et que gouvernoit Athambilus. Trajan la soumit sans effort; mais il se vit exposé aux plus imminens dangers : la saison critique, la violence des courans, les inondations occasionnées par la crue des eaux, il lui fallut braver tous ces périls. Les habitans de la forteresse de Tospasinus le reçurent avec bienveillance et amitié dans la place; et cette heureuse circonstance lui fut d'un grand secours. La forteresse avoit pour gouverneur<sup>c</sup> Athambilus. » D'Anville place le fort de Spasinus où je le place moi-même; mais il fixe la position du district de Mésène sur l'autre<sup>d</sup>

Mésène, l'auteur entend évidemment une étendue de pays située entre les deux fleuves. Mais ce Mésène est au-dessus de Babylone, à moins qu'en le faisant joindre au *Mare Magnum*, nous ne préférions le Mésène qui est plus bas. Par ces mots, *ubi remeavere aquæ*, Pline semble vouloir exprimer la hauteur à laquelle s'élèvent les flots; en quoi il n'est point exact, car la mer passe au-dessus de Korna. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> *Postquam Ctesiphontem cepit Trajanus, statuit Mare Rubrum trajicere . . . . Appellat Messanam quoque insulam Tigris in qua Athambilus regnabat; nullo labore cepit, atque iis in locis, propter vim hyemis et rapidum Tigrim, æstunque maris, in magnum periculum venit. Qui vallum Tospasini habitabant (nam ita ab incolis appellabatur, eratque in ditione Athambili), Trajanum*

*amicè receperunt. Xiphilin. Trajan. p. 55, edit. Basil.*

Tospasinus est, à ce que je conjecture, une corruption du grec *τοσπασίνος χώμα*. Nous apprenons, en effet, que le fort étoit construit sur une levée de terre, qui le préservoit tout-à-la-fois des invasions de l'ennemi et des dangers de l'inondation; car tout le Delta est un sol plat et uni. Voyez Cellarius, *vol. II, pag. 448*: il lit, *τὸν τοσπασίνος*, ce qui contrarie la supposition que je forme ici. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> *Trajicere.* (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Le texte latin porte, *in ditione*; dans le territoire d'Athambilus. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Voyez la carte jointe à son Mémoire, ainsi que celle du Tigre et de l'Euphrate. (N. de l'A.)

côté du Schat-el-Arab. Ce passage de Xiphilinus prouve que le fort est dans Mésène, et que le Mésène est entre les embouchures du Tigre, c'est-à-dire, entre le Tigre et le Mosæus. Il est possible que je me trompe en assignant une position au fort; mais il n'y a point d'erreur en replaçant le Mésène<sup>a</sup> à l'est du Schat-el-Arab au lieu de l'ouest. La considération, bien méritée, que j'attache à une opinion soutenue du nom de d'Anville, m'a engagé dans cette discussion. J'ai terminé tout ce que j'avois à dire sur le Delta du Tigre : je vais parler maintenant de l'Euphrate.

*KHORE-ABDILLAH, embouchure présumée de l'Euphrate.*

L'EUPHRATE paroît avoir toujours opéré sa jonction principale avec le Tigre à Gorno ou Khorna; mais comme, à partir des temps les plus reculés, les eaux de ce fleuve entretenoient, de l'un et de l'autre côté, des canaux creusés soit pour les besoins de l'agriculture, soit pour faciliter la communication entre les habitans, il est arrivé que l'un de ces canaux qui passoit par le vieux Basra et tomboit dans le Khore-Abdillah, a été pris mal-à-propos par Pline et par Arrien pour la véritable embouchure. Arrien semble tellement persuadé que le canal est l'embouchure, qu'au moment où Néarque vient jeter l'ancre à Diridotis, ou Térédon, dans le Khore-Abdillah, il appelle cela mouiller dans l'Euphrate : ailleurs il dit que cette embouchure, ou *Khore*, est presque comblée, par

<sup>a</sup> Voyez Josephé, liv. I.<sup>er</sup>, *Antiq. chap. 7* ;  
→ Stephan. Σπασίνης χερσὶ πόλις ἐν τῇ μέσῃ  
τῆς Τίγριδος Μεσσηνί, *Œc. Cellarius, vol. II,*  
*pag. 448*, appelle ces divers auteurs en témoignage ; mais il n'est pas content d'avoir raison, il ajoute : *Aberrat autem in eo quod in mediâ Mesenâ illâ, quam Tigridis ostia constituunt, posuit.*

Je me fonde beaucoup, pour former mes conjectures, sur le nom moderne de Muçan,

et sur le Khore-Moosa; et peut-être aurois-je toujours dû écrire *Mosena* ou *Mooseha*, le nom de Muçan, dont les Grecs firent Mésène, parce qu'ils avoient eux-mêmes un Messène; tel est leur usage en mille occasions. Quoi qu'il en puisse être, j'ai trouvé une raison de supposer que *Mesen* signifie une île, ou peut-être, plus exactement, une terre entourée par les bras d'un fleuve. Voy. la note *b* de la page 460. (N. de l'A.)

suite des révolutions naturelles qui mettoient à sec le fleuve au-dessus de son embouchure. Le Khore-Abdillah, sur les cartes Angloises, paroît plus considérable qu'aucune des bouches du Tigre ; et cette circonstance , qui fut ignorée de d'Anville , auroit confirmé ce grand géographe , s'il en eût eu connoissance , dans le système qu'il avoit adopté , savoir , que le Khore-Abdillah est l'embouchure première de l'Euphrate. Je regarde comme digne de remarque , que Ptolémée n'assigne point d'embouchure à l'Euphrate : il place son embouchure occidentale du Tigre , c'est-à-dire , le Schat-el-Arab , par  $30^{\circ} 34'$  de latitude <sup>a</sup> , et le point de jonction de l'Euphrate avec le Tigre par  $34^{\circ} 20'$  , ce qui fait une différence de  $3^{\circ} 46'$  ; différence évidemment trop forte de beaucoup , mais qui marque le confluent <sup>b</sup> dans l'intérieur du pays aussi clairement que de nos jours Gorno ou Khorna. Strabon , en fixant Térédon <sup>c</sup> sur la rive du Khore-Abdillah , considéroit , à n'en pas douter , le Khore-Abdillah comme l'embouchure de l'Euphrate. Mais Solin <sup>d</sup> assure que le Tigre conduit l'Euphrate jusque dans le Golfe Persique ; et Pline , qui le joint au Pasitigris ( nom par lequel l'auteur entend le Schat-el-Arab ) , fait une allusion manifeste à l'embouchure originale , comme étant au Khore-Abdillah , embouchure que les Orchéniens <sup>e</sup> avoient comblée. J'ajoute qu'à l'époque où Pline écrivoit , il y avoit déjà si long-temps qu'elle étoit comblée , que cet historien n'assigne plus une position à Térédon sur l'Euphrate , mais qu'il le place au-dessous du confluent des deux fleuves. <sup>f</sup>

Examinons maintenant le Khore-Abdillah en lui-même : cet examen nous offrira des moyens d'éclaircir toutes les difficultés. Les anciens rois d'Assyrie , de la Chaldée et de Babylone , apprécioient

<sup>a</sup> Pag. 149. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> C'est ainsi que l'entend Mercator , comme on peut en juger par la singulière carte qu'il a publiée. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Pag. 80. ( N. de l'A. )

<sup>d</sup> Page 66. *Tigris Euphratem defert in*

*Sinum Persicum.* ( N. de l'A. )

<sup>e</sup> Lib. VI , cap. 27. *Euphratem præclusere Orchæni , nec nisi Pasitigri defertur in mare.* ( N. de l'A. )

<sup>f</sup> Cap. 28. ( N. de l'A. )

l'importance et l'utilité des canaux ouverts dans l'intérieur d'un pays, aussi-bien que les Égyptiens, les Indiens, les Chinois, ou les nations modernes commerçantes de l'Europe. En Égypte, et sur les bords de l'Euphrate, tout ce qu'on put prendre de terrain sur le désert, fut autant d'ajouté à l'empire : et alors, comme nous trouvons un canal parallèle au Nil, d'environ quatre cents milles de longueur, Niebuhr pense qu'il y avoit un canal qui couroit vers l'ouest de l'Euphrate depuis Het<sup>a</sup>, à plus de six jours de marche au-dessus de Babylone<sup>b</sup>, jusqu'à ce qu'il se jetât dans la mer au Khore-Abdillah. Voilà une étendue de plus de cinq cents milles ; et quelque considérable qu'elle paroisse, elle n'a rien de supérieur aux entreprises hardies, aux travaux magnifiques du siècle<sup>c</sup> auquel on attribue la confection de ce grand ouvrage. A l'appui du fait, nous avons les relations d'Hérodote et de Diodore, qui parlent des réservoirs formés au-dessus de Babylone, pour retirer l'eau du fleuve, ou l'y entretenir à volonté : nous avons les deux lacs creusés au-dessous de Babylone, près de Meschid-Hossein et de Meschid-Ali<sup>d</sup>, le Pallacopas d'Arrien. Nous avons une infinité de divers canaux, dont quelques-uns subsistent encore de nos

<sup>a</sup> Het est au vent de la rivière, près de Kemaxa, où les Dix-mille combattirent Artaxerxès. Telle est, du moins, l'opinion de d'Anville. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Le langage de l'Édrisi semble bien propre à confirmer cette opinion. Après avoir fait arriver l'Euphrate jusqu'à Het et Eubar, il ajoute : *Reliqua verò pars Euphratis fluens à Rahabâ à tergo deserti in varia dividitur brachia, quorum unum pergit ad Tsarsar, aliud ad Alcatsr [al Khader], aliud etiam ad Sura, quartum denique ad Kufam (juxtâ Pallacopam); et omnia ista brachia varios in lacus sese immergunt.* L'Édrisi, p. 197.

Si nous entendons par ce langage un canal commençant à Rahaba, cette place n'est

pas loin de Thapsaque, à deux cent cinquante milles plus haut que Niebuhr ne porte son canal. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Ce siècle d'Anakim, ou des Géans, comme Bryant l'a nommé, vit s'élever les pyramides, creuser le lac Mœris, construire les obélisques, les murs de Thèbes, Babylone, Tyr et Orchomène, ainsi que d'autres monumens de la plus grande magnificence sur divers points du globe. Tant de hardis travaux furent-ils le résultat des calculs, ou de la force mécanique ! (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Bahr-Nedsjef est le nom de ce lac. *Voy. Niebuhr, vol. II, p. 184, édit. d'Amsterd.* (N. de l'A.)

jours,



jours, et continuent à fertiliser le désert. Enfin, ce qui reste des villes <sup>a</sup> situées entre Basra et Alep, et qu'ont visitées tous les voyageurs qui ont accompagné les caravanes, contribue à rendre le fait très-probable. Ces villes fleurirent tant que les canaux furent entretenus : leur ruine totale fut, en grande partie, le résultat des irruptions d'Arabes dévastateurs ; mais elle eut aussi pour cause la négligence ou l'impéritie du gouvernement, qui laissa les canaux dépourvus de leurs eaux. S'il a existé un canal tel que celui dont parle Niebuhr, il communiquoit infailliblement, en différens points, avec le fleuve par les eaux duquel il étoit entretenu ; et l'un de ces points de communication est indiqué par d'Anville à Nahar-Saleh, environ à trente-cinq milles au-dessus de Khorna. Le même auteur le fait couler dans une ligne parallèle au Schat-el-Arab, lui donne une autre communication avec ce canal <sup>b</sup> près de Basra, et le conduit ensuite jusque dans le Golfe Persique, dans la direction du Khore-Abdillah. C'est là, suivant lui, l'ancien cours de l'Euphrate ; et telle étoit aussi l'opinion de Pline, de Strabon et d'Arrien. D'Anville, à l'aide de Texeira, trouve que ce canal est à sec aujourd'hui, et le désigne sous le nom de *Choa-bedeh* <sup>c</sup>, que je soupçonne n'être autre chose qu'une corruption de Khore-Abdillah. Ce canal existe certainement dans l'état où d'Anville le suppose ; car M. Jones, dans le temps où il résidoit à Basra, l'a parcouru, tant à cheval qu'en voiture, dans une longueur de plusieurs milles.

Khore-Abdillah tire sa dénomination moderne d'un nom qui n'a pas une médiocre importance dans la mythologie des Mahométans. Abdillah est en effet le fils d'Annas <sup>d</sup>, qui fut portier chez le grand

<sup>a</sup> Voyez Niebuhr, *ibid.* El-Khader, à dix ou douze lieues de Mesched-Ali. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Par le moyen d'un canal appelé *Oboleh Obolla*, et dont les géographes Orientaux font souvent mention. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Qu'il fait dériver de *Bedeh*, une tente des Bédouins. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Voyez Niebuhr, *vol. II*, p. 182. (N. de l'A.)

prophète lui-même : sa tombe est déposée dans le voisinage de Zobéir ; et ce Khore est un golfe Crisséen , sur lequel s'embarquent tous les Musulmans dévots qui viennent rendre leurs hommages religieux aux reliques de cet Abdillah <sup>a</sup>. A Zobéir, ou Ghibel <sup>b</sup> Senêm, qui en est voisin, d'Anville place Orchoe, par la raison que Pline dit que les Orchéniens détournèrent le cours de l'Euphrate : mais Pline ne fait qu'ajouter le nom de ce peuple à la relation que nous donne Arrien de l'événement, comme ayant eu lieu dans le voisinage de Pallacopas, ou Bahr-Nedsjef ; et tous les auteurs anciens, quels qu'ils soient, si l'on en excepte Ptolémée, s'accordent à placer Orchoe dans la même situation <sup>c</sup>. Ptolémée assure que cette ville est près du Golfe : mais son assertion paroît tellement vague à Mercator, que ce géographe transporte Orchoe jusqu'aux lacs ; et le degré de latitude <sup>d</sup> assigné à cette ville, autorise effectivement Mercator à la placer dans la position qu'il lui donne. Mais d'Anville n'est pas content de transporter ici Orchoe ; il veut absolument anéantir le vieux Basra. *Basra* <sup>e</sup>, *Bozra*, ou *Bosara*, est un nom applicable à quelque ville que ce soit dans le désert : il signifie un terrain brut ou pierreux. C'est ainsi que nous avons dans Ptolémée un Bosara près de Masqât, et un Bosra qui se reproduit assez fréquemment dans l'Écriture, et indique une ville Arabe située dans le voisinage de la Judée, et dont les

<sup>a</sup> Ils y parcourent un intervalle de quinze milles. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Niebuhr écrit *Dsjabbel*, qui signifie une montagne. C'est ainsi que l'Etna conserve encore son nom Sarrasin, *Ghibello*. Il y a donc un véritable solécisme à dire *Monte Ghibello* ; mais ce solécisme est universellement répandu dans tous les pays. La langue qu'on ne connoît pas, donne un nom qui signifie *montagne* ; et l'on ajoute à ce nom le mot *montagne*, dans la langue que l'on parle. *Monte Ghibello* n'est autre chose, en effet, que *Montagne Montagne*. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *Voy. Saumaise, pag. 703, — Cellarius, Hondius, &c. (N. de l'A.)*

<sup>d</sup> 32° 40'. *Pag. 145. (N. de l'A.)*

<sup>e</sup> *Gol. ad Alfrag. pag. 120. Terra crassa et lapidosa. Mais voyez כּוּצָרָה, sous כּוּצָר. Botsrath desertum à Batzar clausit, quia clauduntur aquæ.*

Il est parlé de Bosra dès le temps d'Abraham. *Gen. XXXVI, 33. Is. LXIII, 1, &c.* De là le terme *Bazar* pour signifier un marché, et *urbs munita, quia circumclauditur*. Le Bursa ou Byrsa de Carthage a du rapport avec ce mot. (N. de l'A.)

Machabées s'emparèrent. Ce Basra, non-seulement Niebuhr suppose qu'il occupoit la place de Zobéir, à dix ou douze milles ouest du Basra actuel, mais encore il s'appuie, pour confirmer cette opinion, de la commune croyance et de la tradition du pays. Il ajoute (et, suivant lui, ce fait complète la preuve), que Hassan, Zobéir<sup>a</sup> et Tella, que les écrivains Orientaux déclarent être tous enterrés à Basra, ont ici leur sépulture, et que leurs tombeaux sont le but de pèlerinages fréquens. Zobéir donne son nom à la ville d'aujourd'hui<sup>b</sup>, et sa tombe est toujours visitée par les pieux Musulmans. La ville actuelle seroit alors l'ancienne cité que traversoit le canal, et que les naturels appellent encore Dsjarre Záade et Hassé Záade; et ce canal seroit celui qui, entrant dans le fleuve à l'extrémité du Khore-Abdillah, formoit l'embouchure de l'Euphrate, ainsi que l'ont pensé Strabon, Arrien et Pline. A quel point quittoit-il l'Euphrate au-dessus de son embouchure! étoit-ce à Nahar-Saleh, comme le suppose d'Anville! ou bien n'étoit-il qu'une continuation du grand canal dont Niebuhr fait la description! Voilà le problème que je crois encore à résoudre. Je tiens pour certain, quant à moi, que c'étoit un canal, et non le cours naturel du fleuve. En effet, bien que *Nahar* signifie une rivière, le sens de ce mot, dans le pays, se restreint communément à ne désigner que des ouvrages de l'art<sup>c</sup>. C'est ainsi que l'on distinguoit le grand canal qui joignoit l'Euphrate et le Tigre dans la Mésopotamie, et qui portoit le nom de *Nah'r-Malcha* (le canal royal), de même encore, un nombre considérable d'autres canaux pratiqués des deux côtés de l'Euphrate, et qui forment comme autant de bras de ce fleuve. Il n'est pas bien facile de

<sup>a</sup> Voyez Niebuhr, p. 181, vol. II. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Tavernier confond Zobéir, ou le vieux Basra, avec Térédon, et parle d'un canal qui y conduisoit de son temps, lequel est ou l'Obolah de d'Anville, ou le canal du

nouveau Basra continué. Texeira fait mention du même canal. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Je dis, *se restreint communément*, parce que le terme *Nahar* s'applique à l'Euphrate lui-même, dans *Josué*, I, 4, et dans la *Genèse*, XV, 18. (N. de l'A.)

déterminer jusqu'à quel point ce canal étoit comblé au temps de Pline ou d'Arrien; on pourroit croire qu'il avoit seulement cessé d'être navigable: mais qu'il ait continué de porter de l'eau au vieux Basra jusque vers le commencement de l'ère Mahométane, c'est là un fait évident; car le lieu étoit toujours habité, toujours une ville. Lorsque l'eau vint à manquer, le désert fut bientôt abandonné; un autre Basra s'éleva sur les bords du Schat-el-Arab. On attribue la fondation de cette nouvelle ville à Omar, le second des khalifes, qui régnoit dans la quatorzième année de l'ère Mahométane. <sup>a</sup>

Je devois au respect que réclame le nom d'un savant tel que d'Anville, de traiter cette matière avec tous les développemens nécessaires: mais l'objet réellement important, celui qui intéresse sur-tout les géographes, c'est d'éclaircir les obscurités sous lesquelles le Khore-Abdillah se dérobe à nos recherches, le Khore-Abdillah qui a des rapports si intimes avec la navigation de Néarque; c'est encore d'obtenir des lumières satisfaisantes sur les deux lacs placés au-dessus du Khore-Abdillah, et dont l'existence ne fut point étrangère à Alexandre dans son voyage sur l'Euphrate, en descendant ce fleuve jusqu'à Pallacopas. Je vais prier maintenant le lecteur de jeter un coup d'œil sur cette langue de terre située entre le Khore-Abdillah et le Schat-el-Arab, et nommée le *Dauâsir*, dont il nous faut supposer la partie la plus basse ensevelie sous les eaux, pour trouver le lac au travers duquel Néarque fit voile dans son retour au Pasitigris.

Néarque, suivant le Journal, jeta l'ancre à Diridotis, dans l'embouchure de l'Euphrate, le Térédon <sup>b</sup> des autres auteurs, c'est-à-dire, à l'entrée du Khore-Abdillah, qu'ils considèrent comme étant l'Euphrate. De ce mouillage, l'amiral de la flotte d'Alexandre

<sup>a</sup> Gol. ad Alfrag. p. 120. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ευφράτης . . . . .

Ἀπὸ τὴν ἡελίοιο μέσσην βαβυλώνα περίσσει

Περσίδος εἰς ἀλὸς οἶδμα θοὴν ἀπερεύεται ἄρην.  
Υδατὴς πλεονάζουσι Τερσίδος ἐγγὺς ὁδύων.

Dionys. Per. 980. (N. de l'A.)

revint, à travers un lac qui se décharge dans le Pasitigris, jusqu'à une ville nommée *Aginis*. La longueur de ce lac est de trente-sept milles, au rapport de d'Anville : mais il sera par la suite l'objet d'un examen particulier pour nous. J'observe maintenant qu'il faut raccourcir le Dauâsir, ou du moins le diminuer de telle sorte, qu'il ressemble plutôt à un lac qu'à un fleuve. Les écrivains de ces derniers temps nous fourniront à cet égard toutes les preuves que nous pourrions désirer. Ces preuves, je les laisse de côté jusqu'à l'époque où Néarque arrivera sur le lieu même. Présentement, occupons-nous du Tigre, et des fleuves de l'intérieur de la Susiane.

*LE TIGRE ET LE PASITIGRIS, considérés sous le rapport de leur cours dans l'intérieur du pays.*

LE nom donné au premier de ces fleuves par les auteurs Orientaux, est *Degela*<sup>a</sup>, qu'ils écrivent indifféremment *Degel* ou *Deger*, à ce que nous assure Bochart<sup>b</sup>. De ce mot est venu le *Teger* des Grecs, ou *Tigris*, d'après l'usage où ils étoient de donner aux choses une dénomination qui s'accordât avec le sens<sup>c</sup>. L'Édrisi ne change pas ce nom au point de jonction des deux fleuves à *Khorna*, mais il le conserve absolument jusqu'à l'embouchure du *Schat-el-Arab* dans le Golfe Persique. La largeur de ce fleuve à *Basra* est d'environ un mille suivant Niebuhr<sup>d</sup>; mais elle est presque double sur la carte de M' Cluer, et même plus grande encore dans quelques parties de la descente du fleuve vers son embouchure. Le Tigre roule ses eaux avec une extrême rapidité<sup>e</sup>, principalement lorsqu'elles descendent par grosses houles des montagnes

<sup>a</sup> Didsjile, selon Niebuhr. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Et, d'après lui, Cellarius. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Ils savoient que *Tigris*, ou sa racine, signifie une flèche; mais comme ils avoient découvert un *Lycus* [ ou *loup* ] un peu plus haut, quelques-uns d'eux se complurent

sans doute à trouver un *tigre* dans ce fleuve. ( N. de l'A. )

<sup>d</sup> Capper l'établit d'un mille et un quart. ( N. de l'A. )

<sup>e</sup> Pietro della Valle ne le croit pas aussi rapide que l'Euphrate. ( N. de l'A. )

d'Arménie ; et la marée , qui s'élève à près de neuf pieds , est singulièrement forte au-dessus de Khorna<sup>a</sup>. J'ai déjà fait mention de la jonction de ce fleuve avec l'Eulée par le moyen du canal Haffar. D'Anville conjecture que l'Aphle de Pline est un nom qui correspond à celui de ce canal. La supposition du géographe François me paroît très-douteuse ; car Pline trouve le lac de Chaldée plus haut , et resserre de nouveau le fleuve en un canal avant qu'il arrive à la mer : par conséquent , si l'Aphle de Pline est Haffar , il doit se trouver à l'extrémité la plus basse du lac , au lieu d'être à la plus haute. Mais si la position établie par d'Anville ne nous éclaire pas en cette circonstance , nous pouvons être instruits par l'usage qu'il fait d'une dénomination en rapprochant Aphle de Haffar. Nous lui avons la même obligation aussi pour nous avoir conservé Diglito comme un nom du Tigre. Ce canal de Haffar , s'il faut en croire Arrien , est un canal artificiel : les naturels du pays ont une opinion semblable , comme nous pouvons en juger par son nom de Kallà-el-Haffar<sup>b</sup> , littéralement *le canal ouvert à Haffar*. Au point où ce canal quitte le Schat-el-Arab , environ à vingt-huit milles au-dessous de Basra , d'Anville fait entrer Néarque dans le Pasitigris ; mais Arrien ne paroît avoir rien connu d'un Pasitigris correspondant au Schat-el-Arab , qui est le Pasitigris de Pline<sup>c</sup>. Strabon écrit que divers auteurs avoient fait de ce terme la même application que Pline à la réunion de *tous* les fleuves ; mais il n'appuie pas cette opinion de sa propre autorité<sup>d</sup> : elle est devenue , quoi qu'il en soit , la source de bien graves erreurs , dont il faut assigner la cause

<sup>a</sup> Au rapport de Niebuhr , elle est beaucoup plus haute dans l'Euphrate que dans le Tigre ; ce qui semble assez extraordinaire , attendu que l'Euphrate devrait avoir un niveau plus élevé. En effet , s'il faut en croire Arrien , tous les arrosements des terres proviennent de l'Euphrate ; elles n'en doivent pas un seul aux eaux du Tigre. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Hérodote , liv. VI , pag. 447 , parle de

Ampé comme de l'endroit où le Tigre se décharge dans le Golfe. Cet Ampé a-t-il quelque rapport avec Aphle , Abadan ou Haffar ! c'est ce dont on peut bien douter. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> *Euphrates nonnisi Pasitigri defertur in mare*. Lib. VI. ( N. de l'A. )

<sup>d</sup> Strabon , p. 718. ( N. de l'A. )

originaires à l'usage qu'avoient les Grecs, comme je l'ai observé plus haut, de conformer tous les sons au sens des mots dans leur langue. En cette occasion, par exemple, ils ont voulu trouver un terme Persan qui s'expliquât par une étymologie Grecque, et ils ont traduit cette moitié du nom, *Pasi*, par *tous* : mais *Pasi-tigris* n'est qu'un composé, comme *Pasa-gardæ*; et *Pasa*, *Phasa*, *Phesa* ou *Besa*<sup>a</sup>, signifie nord-est, ainsi que nous l'apprend *Golius*. Si c'est là une racine étymologique que nous puissions adopter, *Pasi-tigris* sera le Tigre du nord-est, le bras de ce fleuve, ou source, venant de ce point du compas. Telle est effectivement sa position par rapport au *Schat-el-Arab*, comme nous aurons occasion de le remarquer ci-après. Mais le *Pasitigris* d'Arrien est le *Karûn*, tandis que le *Pasitigris* d'autres auteurs est le *Schat-el-Arab*<sup>b</sup>. Cette variation a fait tomber *Saumaise* dans une erreur dont un homme doué d'une érudition aussi vaste que la sienne, paroïsoit devoir être à l'abri : il trouve un *Pasitigris* dans l'intérieur des terres, et voisin de *Suse*. Ne sachant expliquer quel est ce fleuve, il en attribue le nom à l'*Arosis*, et indique deux rivières du même nom, comme étant les limites de la *Susiane*, quoique cette province ne renferme qu'un fleuve, lequel encore ne forme pas sa limite, mais coule au centre même. *Cellarius*<sup>c</sup> a reconnu bien certainement les difficultés qui contrarïoient la vraisemblance de cette opinion; toutefois il n'a pas osé s'en écarter. *D'Anville* a sanctionné l'erreur par son suffrage.<sup>d</sup>

Un examen attentif des passages des divers historiens qui ont donné naissance à l'opinion dont il s'agit, suffira pour concilier tous les auteurs les uns avec les autres, ainsi qu'avec la vérité des

<sup>a</sup> Le B et le V, dans la langue Persane, sont des équivalens l'un de l'autre.

*Besa dicitur, quod nomen aliàs, hisce Borean notat, ventum ibidem gratissimum. Gol. ad Alfrag. p. 114. (N. de l'A.)*

<sup>b</sup> Voyez *Indic. Hist.*, pag. 357; *lib. VII*,

pag. 282. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *Vol. II*, pag. 484. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> « *Quinte-Curce*, dit-il, décrit ce fleuve sous le nom de *Pasitigris*. » Voyez le *Mémoire de d'Anville*, p. 166. (N. de l'A.)

faits. Considérons d'abord l'Eulée dans sa source : les géographes s'accordent généralement à penser que le Choaspes et l'Eulée sont le même fleuve. Suivant toute apparence, ils ont raison ; mais il est également probable que le Choaspes et l'Eulée viennent de deux sources <sup>a</sup> réunies soit à Suse, soit au-dessus, lesquelles passent tout près de cette ville du côté occidental, ne formant plus qu'un seul fleuve. Daniel <sup>b</sup> rapporte qu'il fut à la *porte* de Shushan sur l'Uhlai, ou Eulée. L'expression dont se sert le prophète, est *Oubal<sup>c</sup> Ulai*, que les Septante et Saint-Jérôme traduisent par ces mots, *à la porte d'Ulai* : mais les lettres sont *Aubal-aulai* ; et Aub-al-aulai est l'Aub <sup>d</sup> ou rivière d'Aulai, *Eulai-us*. Cette citation a pour objet de prouver que l'Eulée étoit tout près de Suse ; mais le Pasitigris étoit à quelque distance à l'est de la ville. C'est sur ce fleuve Eulée qu'Alexandre s'embarqua dans sa descente vers la mer. C'est encore sur le même fleuve, à l'ouest, que Tymour campa dans sa marche en venant de Dez-foul <sup>e</sup>, en face de la ville ; et, si j'entends bien mon auteur, ce fleuve est l'Ab-zal, qui, suivant

<sup>a</sup> Otter fait sortir l'Eulée de Kiouhi-Zerd, *Khoo-Zerd*, la Montagne Verte. Suivant mes conjectures, elle est la même que celle nommée *Adervan* par l'Édrisi ; et comme l'Édrisi prétend que cette montagne, *est*, si l'on veut, cette partie de la chaîne, est à trente milles au nord de Suse, j'en tire la conséquence qu'il y a là une longueur suffisante pour rendre ce fleuve navigable. Voy. Otter, *vol. II, pag. 54.* ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> *Chap. VIII, 2.* ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> על-אובל-אולי. ( N. de l'A. )

<sup>d</sup> C'est ainsi que, dans l'Inde, Gen-aub est une des variations de l'orthographe de Chen-ab. ( N. de l'A. )

<sup>e</sup> Dez-Phoul, le pont de Dez ou Dedsj, fut construit, à ce que je présume, sur la rivière appelée par Otter la rivière de *Dechet-*

*Abad.* Ce dernier nom signifie la ville de Dechet ou Dedsj. On bâtit le pont, dit Otter, pour faire monter l'eau à la hauteur d'un mille, et afin que Tuster en fût approvisionné. Il y a quelque chose de trop *Oriental* dans ce récit de notre historien. J'y trouve du moins la preuve d'un rapport de la rivière qui passe à Dez avec celle qui coule à Tostar ; et ce rapport me confirme dans l'opinion que l'une des deux rivières est l'Eulée, et l'autre, le Choaspes, lesquelles se réunissent à Tostar. Le pont de Haviza étoit pareillement un pont et une digue tout-à-la-fois. Voyez Otter, *vol. II, p. 50.* Mais il me semble démontré jusqu'à l'évidence, qu'Otter n'a point entendu ses autorités. En effet, cet historien fait d'Eh-vaz et de Haviza deux places distinctes ; et il établit le pont tout-à-la-fois sur la rivière

d'Anville,



d'Anville, prend son cours à l'ouest, et se jette dans le Tigre, précisément au-dessus de Khorna<sup>a</sup>. Mais, pour Cheref-eddin, c'est constamment la rivière de Suse<sup>b</sup>; et l'on est fondé, sur l'autorité de l'historien de Tymour, à conjecturer que cette rivière est une source de l'Eulée, et vient tomber dans ce fleuve tout près de Suse, lui donnant ainsi son nom au moment même où elle lui porte le tribut de ses eaux. On peut présumer également que le fleuve auquel elle se joint, est, dans sa source, le Choaspes. *Kho-aspes*, selon d'Anville, signifie la *montagne du cheval*; et le fleuve prend ce nom d'une montagne ainsi appelée, sous laquelle il passe: mais je traduis, moi, Kho-aspes par Kho-ab, le *fleuve montagne*; et je trouve que la rivière sur laquelle Tymour établit son camp à la vue de la ville, est nommée *Tchar-Danké*<sup>c</sup>. Danké, à raison

Dechet-Abad et sur l'Abidesek. Voyez son ouvrage, p. 50 et 54. Aujourd'hui Dechet-Abad est la ville de Dechet, et Abidesek, la rivière de Desek; Desek et Dechet sont, l'un et l'autre, Dez ou Dedsj.

Dez-Phoul<sup>1</sup>, pont célèbre, à vingt milles (ou plus) à l'ouest de Suse, fut jeté sur l'Ab-zal par Sapor Zulectaf, lequel est, pour les Perses, le même que Salomon<sup>2</sup> pour les Juifs, c'est-à-dire, l'auteur de tous leurs grands et magnifiques ouvrages. Ce pont a vingt-huit arches<sup>3</sup>, accompagnées chacune d'une plus petite<sup>4</sup>. (N. de l'A.)

<sup>1</sup> Voyez *infra*. Au moyen de la communi-

cation avec le Gyndes au-dessus de Khorna, par un autre canal ouvert au-dessus. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Si nous nous en rapportons à Otter, vol. II, page 54, le point de fait restera également douteux: mais toujours y a-t-il preuve que la communication est ouverte, d'un côté, jusqu'au Golfe, de l'autre, jusqu'au Schat-el-Arab. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> J'ai rencontré dans Ludolphe ou dans Bruce, un autre sens du terme *Tchar*; mais je ne puis plus parvenir à le retrouver aujourd'hui. Ne seroit-ce pas le חר Hébreu, *Tsar*, un roc ou rocher! (N. de l'A.)

<sup>1</sup> Phoul, ou Poule, est toujours un pont dans les écrits de le Bruyn et de Thévenot. (N. de l'A.)

<sup>2</sup> Sapor Zulectaf est le Sapor de la dynastie Persane de race, que rétablit Ardeschir ou Artaxerxès, l'an 228. Cette dynastie régna plus de quatre cents ans. Les Persans la révèrent beaucoup plus qu'aucune autre, comme lui devant la restauration de leur puissance après l'usurpation d'Alexandre, celle des Séleucides et de la race des Parthes. C'est une question fort douteuse que celle de savoir s'ils ont des annales authentiques qui remontent au-delà de l'époque où cette famille a régné. Nous trouvons sur la liste de ses membres, Ardeschir, Kobad,

Sapor, Darab, lesquels donnent leurs noms aux quatre districts de la Perside. Un cinquième district dans la Karmanie, tire le sien d'Hormisdas. Seulement il convient d'observer que Harmozon et Armozéia sont des noms antérieurs à l'existence de toute la race. (N. de l'A.)

<sup>3</sup> Il y a un autre de ces ponts à Haviza. Ils servent tout-à-la-fois d'écluses, de ponts et de routes. Un troisième, formé de vingt bateaux, est à Asker-Mocran, Askier-Mukierrem. Voy. Otter, vol. II, p. 52. Ils prouvent tous que les rivières ont une grande largeur à peu de distance du point où elles quittent les montagnes. (N. de l'A.)

<sup>4</sup> Cheref-eddin, vol. I, p. 170. (N. de l'A.)

de ce que cette dénomination est commune à plusieurs autres fleuves, paroît être un terme qui se joint à d'autres mots, comme *ab* et *roud*. Tchar est Dsjar, ou Dâhr, une *montagne*. Je crois donc que Tchar-Danké et Kho-aspes sont des noms synonymes, et qu'ils signifient l'un et l'autre le *fleuve montagne*. Si nous pouvions acquérir la certitude que l'Ab-zal de Cheref-eddin vient jusqu'à Suse, comme l'assure cet historien, la preuve me sembleroit décisive.

Le lendemain de son départ de Suse, Tymour passa la rivière Dou-Danké, et le *quatrième jour* une autre rivière appelée *Couroucan-Kendé*. Dans ces deux rivières, je découvre le Kopratas et le Pasitigris de Diodore, qui les considère comme les deux fleuves placés immédiatement à l'est en venant de l'Eulée. Le même auteur dit, dans un endroit de son histoire, que le Pasitigris <sup>a</sup> étoit à *quatre jours* de marche de ce fleuve. Je ne suis pas en état d'expliquer le nom de Dou-Danké; mais Courou-khan-Kendé <sup>b</sup> est le fleuve de Khan-Koorus, ou Cyrus <sup>c</sup>, comme nous écrivons ce nom. C'est le fleuve Cyrus <sup>d</sup> des géographes anciens, dont ils parlent

<sup>a</sup> Liv. XIX. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Je conjecture que Kendé, et Denké ou Danké, sont le même mot, et proviennent l'un et l'autre, par un procédé différent, de Dsjensk, une rivière. Voyez, *suprà*, Talmena. Otter, en faisant l'énumération des fleuves du Mekran (*vol. I.<sup>er</sup> p. 408*), leur adjoint à tous le terme de Kienk ou Chienk, lequel, changeant de forme, devient Denké, Danké ou Tanké, rivière comprise par tous les géographes au nombre de celles de cette province; tandis que le Kand-riakès de Ptolémée conserve l'autre forme, Kendé ou Kandé. Je ne prétends pas nier ce qu'assure d'Anville, savoir, que le terme *Kand*, ainsi adjoint à différens noms, signifie une forteresse, comme Samar-Kand, Kand-Ahar, Mara-kanda; mais je chercherois toujours

la rivière dans les endroits où sont situées ces places. Quant au changement qui a lieu, selon moi, de Chienk en Dienk, j'en appelle à l'autorité de Ptolémée, qui écrit, *Jumna, Diamuna*, pag. 170. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Toujours nommé *Kor* par les Orientaux, comme le *Κορος* de Denys Périégète. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Χωρὸς μὲν ΚΟΡΟΣ ἔστι πηγῆς, χωρὶς δὲ Χόρασις Ἐλκων Ἰνδῶν ὕδωρ παρὰ τε ρείων χθονα Σέστων.

*Dionys. Per. 1073.*

Saumaise lit *Μηδῶν ὕδωρ* pour *Ἰνδῶν*; et il est remarquable que Ptolémée donne deux sources à l'Eulée, c'est-à-dire, au Khoaspes; l'une, dans les montagnes de Louristan, et l'autre, au-delà de ces mêmes montagnes, dans la Médie; ce qui ne fait pas moins de trois degrés de latitude de différence. Voilà

si souvent en même temps que de l'Eulée et du Khoaspes, et qu'ils confondent quelquefois avec ces fleuves.

Je vais prendre maintenant les passages cités par Saumaise<sup>a</sup> à l'appui de son système; et je démontrerai qu'ils s'appliquent tous au Pasitigris comme une source qui se joint à l'Eulée, et qu'ils ne peuvent être rapportés à l'Arosis. Diodore<sup>b</sup>, dans la relation de la marche d'Alexandre de Suse à Persépolis, place le (Pasi-) Tigris à la distance de quatre jours de marche de Suse. Quinte-Curce, qui a suivi évidemment les mêmes autorités, nous donne presque une traduction de ce passage, et s'accorde avec Diodore pour la distance. L'un et l'autre font sortir ce fleuve des montagnes des Uxiens; l'un et l'autre établissent le Khoorus à la même distance que Cheref-eddin; tous deux enfin tendent à confirmer ce que dit l'historien Persan de la marche de Tymour, lorsque ce conquérant s'avança pour attaquer les Ascians<sup>c</sup>, qui sont le même peuple que les Uxiens, chez lesquels Alexandre pénétra par la même route. Mais Diodore, dans un autre passage<sup>d</sup>, où il donne les détails historiques de la guerre qui s'étoit allumée entre Antigone et Eumène, fait mention de ce Pasitigris comme n'étant qu'à la distance d'un jour de marche de Suse; ce que Cellarius explique, en supposant qu'une armée sans bagages, ou bien un voyageur, pourroit parcourir en un seul jour le même espace de chemin pour lequel il en fallut quatre à une armée royale, avec tous ses bagages

ce que Denys Périégète suppose vouloir dire, que la source originale du Khoaspes est au-delà des montagnes, pourquoi il emploie fort improprement l'expression *Ἰνδὸν ὕδαρ* (si toutefois nous devons lire ainsi); et ce langage fait allusion à la rivière qui passe sous la montagne Kho-asp. Cellarius se prévaut du passage que je viens de rapporter, pour prouver que le Korus et le Khoaspes sont des rivières différentes; mais ce ne sont que différentes sources d'une même rivière,

qui se joint à l'Eulée. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> *Exercit. Plin.* p. 701. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> *Liv. XVII, vol. II, p. 211*, édition de Wesseling. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Les voyelles *A* et *U* s'emploient l'une pour l'autre dans le persan. *Usciucs* approche davantage du nom des *Uxi*. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> *Liv. XIX, vol. II, p. 330*, édition de Wesseling. (N. de l'A.)

et toute sa suite. La vérité est que Diodore a suivi ses autorités sans remarquer le peu de concordance qui existoit entre elles. Le témoignage de Strabon vient à l'appui de celui de Diodore : il nomme Kopratas et Pasitigris les deux fleuves placés immédiatement à l'est du Khoaspes<sup>a</sup>; et par-tout il désigne, sous le nom de Pasitigris, la partie du fleuve que remonta Néarque dans sa navigation. Il ajoute pareillement une distinction frappante entre le Pasitigris et l'Arosis<sup>b</sup>, en établissant que ces rivières sont séparées par un intervalle de deux mille stades; ce qu'il faut entendre, comme il l'entend lui-même, de la distance des points où ils se jettent respectivement dans le Golfe.

Suivons maintenant Arrien. Après la bataille d'Arbelles, il fait arriver Alexandre d'abord à Babylone; puis de Babylone, au bout d'une marche de vingt jours, à Suse. De cette dernière ville, il le conduit au travers du Pasitigris, qui se trouvoit sur sa route, pour le faire entrer dans le pays des Uxiens<sup>c</sup>. Une pareille marche est parfaitement correspondante avec celle de Tymour, tracée par Cheref-eddin; et le passage de l'historien Grec s'accorde avec ceux déjà cités de Diodore et de Quinte-Curce, à une exception près, savoir, qu'il n'y est point question du Kopratas de Diodore et de Strabon; ce qui n'a rien d'extraordinaire, le Kopratas de ces auteurs étant une rivière de bien moindre importance. Nous retrouvons Alexandre au bord du même Pasitigris, lors de son retour de l'Orient, dans sa route de Persépolis à Suse: il avoit jeté un pont de bateaux sur ce fleuve; ou peut-être n'étoit-ce qu'un pont de ce genre qui servoit pour le passage ordinaire des voyageurs. En effet, il est placé dans la route directe de Ragian sur l'Arosis, à Suse; et ces ponts forment le moyen habituel de

<sup>a</sup> Diodore le nomme *Eulée*; ce qui prouve que l'Eulée et le Khoaspes, à Suse, sont un seul fleuve composé des deux fleuves réunis, et que l'un et l'autre sont à l'ouest

de Suse. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Strabon écrit ce nom, *Oroatis*. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> *Liv. III, p. 128.* ( N. de l'A. )

communication pour les habitans du pays. C'est à ce point que Néarque arriva avec la flotte ; et lorsque je viendrai à traiter cette partie de mon sujet , la direction de la route de Ragian à Suse m'autorisera à fixer le point dont il s'agit , dans une distance de quelques milles seulement. J'ajoute que le passage sur ce fleuve pour arriver à la capitale , démontre évidemment que sa position locale est à l'est de Suse ; ce qui correspond avec la circonstance du départ d'Alexandre du même point. Cette explication accorde tout-à-la-fois Arrien avec lui-même , et avec Strabon , Diodore , Quinte-Curce et Cheref-eddin : et il est tellement impossible de confondre ce Pasitigris avec l'Arosis , que Cheref-eddin<sup>a</sup> parle de deux autres rivières placées entre ce fleuve et l'Arosis , savoir , les rivières Ram-Hermez et Fei , que le commentateur de l'historien Persan fait arriver dans l'Ab-zal ou Eulée , tandis que d'Anville les conduit directement jusqu'à l'Arosis. La question à laquelle donneroit lieu ce dissentiment d'opinion entre le commentateur de Cheref-eddin et l'illustre géographe François , est absolument étrangère au sujet dont je m'occupe. Mais comme Néarque monta le Pasitigris avec la flotte , je ne suis pas fâché de trouver dans Diodore la preuve que ce fleuve est navigable. « Le Kopratas<sup>b</sup> , dit-il , prenant sa source dans les montagnes ( de Louristan ) , vient se jeter dans le Pasitigris<sup>c</sup> , lequel ne peut être traversé sans pont : ce dernier fleuve a quatre cents pieds de largeur<sup>d</sup> ; sa profondeur égale la hauteur d'un éléphant. » Toutes ces circonstances s'accordent si bien avec les événemens qui vont suivre , que j'eusse été inexcusable de ne pas en faire mention ; et si j'ai eu le bonheur d'éclaircir une difficulté géographique qui avoit embarrassé

<sup>a</sup> Vol. II, p. 185. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Si le lecteur étoit curieux de découvrir l'origine étymologique du nom *Kopratas* , je conjecture qu'il pourroit la trouver dans Cho-Perat ou P'rat , la montagne qui borne ou sépare la frontière des Uxiens. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> C'est là le seul passage où Diodore emploie le nom de Pasitigris. Immédiatement avant , il donne à ce fleuve le nom de Tigris. Liv. XIX, p. 331, vol. II. ( N. de l'A. )

<sup>d</sup> Τεσσέρων πλεθρών. Voy. Saumaise , Exercit. Plin. p. 581. ( N. de l'A. )

Saumaise , Cellarius et d'Anville , je crois m'être acquis quelques droits à la reconnoissance des savans.

*SUSE, SHUSHAN, TUSTER.*

	<i>Longitude.</i>			<i>Latitude.</i>		
De l'île de Fer, par Ptolémée....	84°	0'	0"	34°	15'	0"
De la même, par d'Anville.....	66	31	0			
Par la carte de d'Anville : <i>Orbis</i> <i>veteribus notus</i> ,.....	66	10	0			
Par Ptolémée, corrigé d'après la méthode de Gosselin.....	60	0	0			
Orientale, suivant Otter, <i>pag. 50</i> , <i>vol. II</i> .....	86	30	0	31	30	0
D'Etval, selon le même.....	74	20	0	31	3	0

Cette longitude contrarie fortement le système de Gosselin <sup>a</sup>, par la raison que si l'erreur de Ptolémée est toujours en excédant, elle devrait augmenter en proportion avec la distance d'Alexandrie : mais ici l'erreur est en moins, loin d'être en plus.

Suse est le Shushan <sup>b</sup> de Daniel, le Shuster ou Tostar des auteurs Orientaux, et la Susiane est leur Chusistan <sup>c</sup>, le pays de

<sup>a</sup> Plusieurs autres longitudes ne sont pas moins contraires à ce système. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Les Grecs n'ont point de *Sh* ou de *Ch* qui réponde à celui que nous employons dans la prononciation du mot Anglois *Church*; conséquemment, ils écrivoient Susa, Susiana, pour Shushan. Par l'effet d'un changement semblable à celui-ci qui a lieu dans notre langue (Angloise) *Church*, *Kirk*, Chousistan devient Khousistan. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Khousistan, ainsi appelé du nom des *Khouz*, nation qui habitoit cette province. Voyez Otter, *vol. II*, *pag. 49*. Mais *Khouz* signifie *montagnes* et *montagnards*; et les *Susii*, les *Kissii* et les *Kossæi* sont, à n'en pas douter, le même peuple. Strabon, *pag. 728*, cite le poète Eschyle, pour prouver cette identité des Susiens et des Kissiens.

Voici le passage d'Eschyle :

Οἱ τε τὸ Σέσων ἢ δὲ Ἐκβαπίνων  
καὶ τὸ πελαϊὸν Κίσιον ἔρκος  
Προλιπόντες ἔσαν.

PERS. *sub initio.*

Il est difficile de contester la ressemblance existante entre les Kissiens et les Cosséens. Ces peuples peuvent être les Khouz d'Otter, si Otter le préfère. En effet, tout se borne à prouver que les habitans des montagnes occupoient les plaines, et portèrent leur nom avec eux par toute la province de Khousistan; tandis que ceux qui restèrent dans les montagnes, continuèrent d'être appelés *Khouz* et *Kossæi*. *Khusis*, écrit en lettres Grecques, fait *Khysis*, d'où vient le nom des *Kissii*. (N. de l'A.)

Chusis, ou Susis, plus ordinairement écrit Khourestan et Chourestan. Ce nom est presque hors d'usage aujourd'hui dans l'Orient. En effet, dans la Perside et à Basra, la province est appelée *Ahwaz* ou *Haviza*, du nom d'une ville qui en est devenue la capitale. S'il faut en croire les écrivains Orientaux, Suse est la première ville qui ait été bâtie après le déluge : suivant eux, elle eut pour fondateur un prince nommé *Husheng*<sup>a</sup>, lequel étoit petit-fils de Caiumaras, premier nom qui se rencontre dans leur mythologie. Les Grecs, de leur côté, attribuoient cette fondation à Memnon, fils de Tithon, ce qui revient à-peu-près au même, et d'où il faut conclure que Suse existoit avant les temps dont l'histoire nous a conservé le souvenir. Le nom de cette ville signifie *lis*, selon plusieurs auteurs, et elle le tiroit de l'abondance des fleurs de cette espèce qui croissoient dans le voisinage : mais je ne puis m'empêcher d'observer que Hoo-chenk<sup>b</sup>, nom du fondateur d'après la tradition Orientale, a du rapport avec Tchar-Danké, qui veut dire la *rivière* ou le *fleuve montagne* ; et que Kou-restan, Kho-restan et Khu-sistan, doivent tous s'entendre d'un pays entouré de montagnes<sup>c</sup>. Dans ces montagnes, situées au nord de la province, un

<sup>a</sup> Histoire de Nâdir-Châh, par Jones, pag. 39. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Khoo-kienk, Tchar-kienk ou chienk, sont synonymes. Je considère aussi Hucheng et Shushan comme étant identiquement le même mot. Quoi qu'il en soit, Hoo-chenk doit être un personnage fabuleux. En effet, il passe pour avoir été le fondateur de Babylone aussi-bien que celui de Suse. Voyez Otter, vol. II, pag. 209. Nous ne manquons pas de savans qui font dériver Romulus de Rome, plutôt que Rome de Romulus. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> En avançant cette assertion, je suppose toujours que Susis et Susiane ne sont autre chose que des dénominations adoucies du Kusistan, nom dans lequel Koo ou mon-

tagne est la racine. Mais si nous devons tenir pour certain que ces mêmes noms viennent de *Su* ou *Soo*, ce dernier terme signifie *eau* ou *rivière*, comme *Kara-Sou*, la *rivière noire*, &c. Le nom est Khorestan, Khozestan, Cuzistan et Curistan ; car le  $\cup$  Arabe sans le point, est un R ; avec un point ; c'est un Z : de sorte que la confusion dans l'orthographe provient du fait des Orientaux. Voyez une discussion très-judicieuse de ces difficultés dans une note du traducteur Anglois de la Relation par Renaudot du voyage de deux Arabes dans le neuvième siècle, *Préface*, p. 32. J'ai eu recours à cet ouvrage d'après la mention qu'en avoit faite le docteur Campbell dans son extrait inséré au Recueil des Voyages de Harris, et je

nombre infini de diverses rivières ont leur source presque sur tous les points de la chaîne, et leur jonction occasionne cette grande confusion de noms que nous avons déjà remarquée : plusieurs d'entre elles, sur lesquelles on a bâti des ponts, sembleroient, par cette raison même, être des rivières considérables dans la partie supérieure de leur cours; et leur *navigabilité* (si l'on veut bien me passer l'expression), établie par des moyens soit naturels, soit artificiels, est le trait éminemment caractéristique de la province. La nature du pays qui forme le bas des montagnes, et qui est une plaine unie<sup>a</sup>, facilite ce précieux avantage pour elle. Il existe un canal, appelé *Mesercan* par l'Édrisi, lequel joignoit l'Eulée avec la rivière qui passe par Asker-Mokram<sup>b</sup> et Haviza, et se réunit au Tigre un peu au-dessous de Khorna. Quoique ce canal soit bien avant dans l'intérieur des terres, nous avons tout lieu de présumer qu'il est sujet au flux et reflux; car l'Édrisi déclare qu'il est plus navigable dans un certain temps du mois<sup>c</sup> que dans un autre, et qu'à cette époque il porte des bâtimens d'une grandeur considérable. Ce canal, d'Anville le conduit jusque dans le fleuve qu'il nomme l'*Ab-zal*, ou, plus étrangement, le *Mosæus*. Le même géographe unit l'*Ab-zal* au Gyndes, et le fait arriver ainsi dans le Tigre au-dessus de Khorna, tandis qu'il ouvre une autre communication avec une rivière qu'il appelle *Sahaab* ou

m'étois flatté d'y trouver quelque chose de relatif au Mekran et à l'Indus; mais il paroît que les Arabes, dans le neuvième siècle, suivoient la route tracée par Hippalus, c'est-à-dire, qu'ils descendoient le Golfe Persique depuis Siraf jusqu'à Masqât, et qu'alors ils se dirigeoient vers la côte de Malabar avec la mousson. Cette route est aujourd'hui la plus généralement tenue par les navigateurs depuis le Golfe jusqu'à la côte, et presque toujours depuis la côte jusqu'au Golfe. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Suse elle-même paroît être située sur une éminence. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Askier Muskierrum, à dix lieues d'Ehwaz, à huit de Tuster. Voyez Otter, vol. II, pag. 52. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> « *Et verò cum aqua in incremento est, quod evenit initio mensis, naves illuc trans-eunt; cum autem in decremento, transire nequaquam possunt.* » Nub. Geogr. p. 123. Il ajoute ailleurs : *Grandibus sulcatur navigiis.* (N. de l'A.)

*Soweib,*



*Soweib*, laquelle vient se jeter dans le Tigre au-dessous de Khorna. Voilà l'embouchure <sup>a</sup> du Su-ab de Niebuhr, que ce voyageur appelle le port d'*Ahwaz* <sup>b</sup> ou *Haviza*, la capitale moderne : elle semble conserver son ancien nom, attendu que Su-ab est la rivière ou le fleuve de Su <sup>c</sup>, ou Susiane. Il se peut qu'elle ne soit pas navigable aujourd'hui jusqu'à Tostar. En effet, Tostar est un village : toutefois on ne doit guère douter qu'elle ne soit le débouché originaire de la communication formée par le Mésercan. Nous avons même tout lieu de présumer qu'il existoit une communication pareille de l'Eulée vers l'est avec l'Arosis, et que c'est là le fondement de l'assertion commune à Strabon, à l'Édrisi, à Cheref-eddin, savoir, que tous les fleuves de la Susiane communiquent avec le Tigre. Que la Susiane ait été une province favorisée sous les premières dynasties, c'est ce dont nous avons la preuve suffisante dans la fortification de Suse, et dans cette circonstance remarquable qu'elle renfermoit le principal trésor de l'empire. Avec les richesses de ce trésor, Alexandre paya les dettes de son armée, qui montoient à vingt mille talens, célébra les noces des officiers Macédoniens avec les femmes que ceux-ci avoient choisies chez les Perses, enfin récompensa les services de tous ceux qui avoient quelques droits à sa reconnoissance. Ce fut encore le même trésor qui lui procura les moyens de gratifier les

<sup>a</sup> Dans la Collection de Voyages, de Melchisédech Thévenot (*Paris, 1663*), nous trouvons une carte du territoire de Basra, dressée d'après un naturel du pays, laquelle a pour objet d'indiquer le nombre et la position des Sabéens, ou Chrétiens de S. Jean. Cette carte, qui n'offre aucune espèce de proportion, donne la situation relative des rivières et des lieux qui y sont dénommés; et tout y est parfaitement conforme aux renseignements que j'avois recueillis dans les autres géographes avant de la consulter. Cette conformité me procura une véritable

satisfaction. La seule différence que j'aie remarquée, c'est que, dans la carte dont il s'agit, Howeiza [ Haviza ] est placé sur la rivière supérieure de d'Anville, plutôt que sur le Su-ab de Niebuhr, lequel est écrit *Soweib*. Mais Haviza a du rapport avec l'un et l'autre nom. Voyez Thévenot, *in fine, Persepolis*, vol. I.<sup>er</sup>, p. 24. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Il semble en faire deux villes. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Un autre fleuve ou rivière montagne. (N. de l'A.)

vétérans qu'il laissa à Opis, d'entretenir tous les enfans des soldats qui l'avoient accompagné en Asie, et de pourvoir aux besoins de plus de cinquante mille hommes de troupes levées parmi les naturels Perses<sup>a</sup> : et pourtant le trésor de Suse n'étoit point épuisé à l'époque de la mort d'Alexandre ; car la guerre qui s'alluma entre Antigone et Eumène, n'eut d'autre cause que la possession qu'ils se disputoient de cette capitale, réputée encore alors la plus opulente de l'empire. Nous ne devons cependant pas supposer que cette accumulation de richesses provînt du revenu d'une seule province, bien que la province elle-même fût de beaucoup plus productive que toutes les autres. Strabon assure que les récoltes de blé y rendoient cent et même deux cents fois autant que celles des autres provinces : le coton, le sucre<sup>b</sup>, les dattes, le riz, et toutes les plus belles espèces de grains, sont comptés au nombre de ses productions naturelles ; l'acier damasquiné, la soie, le coton<sup>c</sup>, les toiles, et les vêtemens brodés en or, parmi les articles de ses manufactures. Telle fut la Susiane dans les temps anciens ; telle elle continua d'être jusqu'à l'époque du règne de Sapor, et presque jusqu'à celle de la dissolution de l'empire par les Aghwans. Aujourd'hui elle devient la proie de tout Arabe qui veut s'en emparer, tourmentée sans cesse, par les Turcs de Basra du côté de l'ouest, et à l'est par les Persans de Çhyrâz. Jadis un despotisme solidement établi, protégeoit les provinces même qu'il opprimoit : de nos jours, les usurpations passagères des ravisseurs qui se succèdent, non-seulement enlèvent le produit, mais encore ruinent et anéantissent le fonds.

<sup>a</sup> La seule province de Perse en fournit trente mille, qui marchèrent sous Peucestas. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez Otter, vol. II, p. 50. Cet auteur prétend qu'il fait dans le pays une chaleur extrême, laquelle est très-funeste pour les étrangers. Les naturels ont la peau comme

tannée, c'est-à-dire, qu'ils sont basanés. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *Linteum virgatum Corcubaum*, la toile rayée de Corcub, est un des objets dont l'Édrisi fait mention, pag. 123. Corcub est situé sur le Gyndes. Voyez Otter, vol. II, pag. 51. (N. de l'A.)

Si je me suis livré avec plus de complaisance et de détails à la description de cette province, que ne pouvoit l'exiger le court récit qui va suivre des aventures de Néarque, les personnes pour lesquelles la géographie est une science importante, me le pardonneront. Un des objets de mon ouvrage est d'éclaircir les obscurités de l'ancienne géographie; et il n'en est aucune partie à l'égard de laquelle l'érudition des auteurs se soit plus exercée, mais aussi soit plus confuse, que celle dont nous nous occupons en ce moment. Si j'ai réussi à rendre celle-là concordante avec elle-même; si j'ai trouvé le moyen d'en appliquer utilement les données au Voyage dont j'ai entrepris d'être le commentateur, je n'abandonnerai pas volontiers la base sur laquelle j'ai travaillé, c'est-à-dire, les anciens auteurs; mais j'en appellerai au témoignage de tous ceux qui, par la suite, pourront visiter le pays: à la vérité, il n'est guère permis d'espérer que la fantaisie en prenne à personne. Dans le fait, quel homme de commerce, quel voyageur, à moins qu'il ne soit un second Bruce, hasardera sa vie pour le seul plaisir de résoudre des questions de pure curiosité!

*PASSAGE de Néarque de l'Arosis à Suse.*

NOUS avons laissé la flotte à l'ancre dans l'embouchure de l'Arosis<sup>a</sup>, et Néarque se disposant à commencer la navigation le long de la côte de la Susiane, navigation qui, selon qu'il le déclare lui-même, paroissoit présenter les plus grands périls et les plus décourageantes difficultés. Nous avons déjà reconnu et indiqué trois bas-fonds, l'un entre l'Arosis et Kataderbis, nommé *Barcan*; l'autre entre Kataderbis et Koore-Moosa<sup>b</sup>, appelé *Karabah*<sup>c</sup>; et un troisième, entre Khore-Moosa et le Khore-Abdillah, désigné

<sup>a</sup> Oroatis, Tab, ou Endian. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Serait-ce le Khore-Wastah? (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voyez *suprà*, et le lieutenant M. Cluer, p. 30. « Lorsque le pilote, dit-il, découvre

pour la première fois les *bancs*, ils reçoivent le nom de Karabah à l'est, et celui d'Ali-Meidan vers l'ouest. » (N. de l'A.)

sous le nom d'*Ali-Meidan*. Ces trois bas-fonds donnent exactement les trois jours de navigation de la flotte le long de la côte du Delta ; et sans un pareil moyen de nous guider , nous nous serions trouvés infailliblement dans l'embarras jusqu'à un certain point.

La flotte quitta l'Arosis le 6 février , après s'être approvisionnée d'eau pour cinq jours , les pilotes ayant prévenu Néarque qu'il seroit possible qu'on ne réussît pas à s'en procurer dans la traversée des embouchures des rivières qui partagent le Delta<sup>a</sup>. En effet , la côte étoit basse , ainsi qu'ils l'annonçoient ; et dans la navigation le long de cette côte , on n'avoit pas une eau bien profonde , à raison des bas-fonds qui s'avançoient jusqu'en mer à une distance assez considérable. Par conséquent , on fut obligé de se tenir dans un certain éloignement de la côte ; et lorsqu'on vouloit mettre à l'ancre , on n'avoit garde , à beaucoup près , de s'en rapprocher<sup>b</sup> : à la vérité , on n'encourut point ces dangers le premier jour de la navigation ; car le bas-fond désigné sous le nom de Barcan<sup>c</sup> , et situé entre l'Arosis et Kataderbis , n'a pas une aussi grande étendue depuis la côte , que ceux qui viennent ensuite à l'ouest ; et l'embouchure du fleuve est assez profonde , même telle qu'on la voit aujourd'hui<sup>d</sup>. Toutefois le bas-fond semble être indiqué par l'expression dont Arrien se sert en arrivant au terme de cette navigation : il dit en effet , « qu'au bout d'un trajet d'environ trente milles , la

<sup>a</sup> Χώρην . . . . . ῥηχίστην ἐπὶ μέγα ἐς τὸν πόντον ἐπέχουσαν. C'est ainsi que je lis le texte avec Gronovius , ἐπέχουσαν pour ἐσέχουσαν ; et maintenant je reviens encore , mais pour la dernière fois , à ῥηχίστην , traduit communément par les mots *vadosum ac scopulosum* , et cela sur une côte où l'on ne trouve pas une pierre : ἐπὶ μέγα ἐς τὸν πόντον ἐπέχουσαν , exprime la largeur de l'Ali-Meidan , qui a quinze à seize milles d'étendue dans sa partie la plus vaste. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Voyez la note de Gronovius *in loco* ; il y prétend que les traducteurs ont été d'aussi mauvais interprètes que de mauvais marins. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Le *Tenagos Arenosum* de Ptolémée est le bas-fond Barcan , dans cette même position entre l'Eulée et l'Arosis. ( N. de l'A. )

<sup>d</sup> Voyez la carte du lieutenant M<sup>c</sup> Cluer ; elle porte de trois brasses à la barre. ( N. de l'A. )

flotte vint jeter l'ancre à l'embouchure d'un lac <sup>a</sup> [ plutôt que dans un port ou havre ], qui abondoit en poisson. » Nous pouvons considérer ce langage d'Arrien comme marquant la nature d'une côte hérissée de bas-fonds ; mais c'est là un point qui n'a pas assez d'importance pour que nous prenions la peine de l'éclaircir. Le lieu portoit le nom de Kataderbis ; et une île située à l'embouchure du fleuve, celui de Margastana. Dans l'un et l'autre, je crois reconnoître une allusion évidente au nom d'une île appelée encore aujourd'hui *Deree*, ainsi qu'à celui de la partie de pays qu'on nomme *le Dorghestan*. Mais quant à celui de Bender-Madjour, que d'Anville, d'après le géographe Turc, assigne à cette station, je n'en trouve aucune trace dans nos cartes Angloises. Une étendue de trente-un milles, mesurée sur la carte du lieutenant M' Cluer, transporte Néarque à un mouillage entre les deux îles *Deree* et *Derebonna*, et trente-un milles Anglois finissent entre *Derebonna* et la terre-ferme. Dans l'une comme dans l'autre position, Néarque ne put avoir qu'une seule île en vue, et par conséquent il n'eut pas de motifs pour faire mention de plus d'une île. Les noms modernes de celles-ci sont tels qu'elles les tiennent des pilotes : mais, quoique appliqués à ces îles, je regarde comme bien certain qu'ils se rapportent au *Dera* que Ptolémée place dans l'intérieur des terres, lequel *Dera* donne son nom au bras oriental de l'Eulée, ainsi qu'on le reconnoît évidemment dans celui de *Deurak*, qu'il porte toujours, et dans la partie de pays appelée *le Dorghestan*, qui auroit bien aussi quelque affinité avec le *Morghestan* <sup>b</sup> d'Arrien, pour peu qu'on se permît d'admettre une légère variation dans l'orthographe.

J'ai déjà indiqué le fleuve *Dorack* comme étant le bras oriental

<sup>a</sup> Ἐπὶ σωματι λίμνης ἰχθυώδους. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Je ne m'attacherai pas à rechercher ici s'il n'existeroit pas une erreur dans la lettre initiale de ce nom ; je pense que le change-

ment provient de quelque principe ou règle de l'orthographe Orientale, que je ne découvre point. ( N. de l'A. )

L A C  
DE KATADERBIS.  
ÎLE MARGASTANA.  
6 Février.  
128.<sup>e</sup> jour.

de l'Eulée, qui forme la séparation d'avec le canal de Karûn dans l'intérieur du pays, dont l'embouchure est tout près du Tab ou Endian, et qui renferme dans son lit non-seulement une île, mais plusieurs îles. Je jette ici un nouveau coup d'œil sur la géographie de Ptolémée; et en observant que cet auteur parle de l'embouchure de l'Eulée comme placée immédiatement après l'Arosis, et que sa carte n'offre que le Mosæus, sans marquer les autres canaux intermédiaires entre l'Eulée et le Tigre, je me sens confirmé davantage encore dans mon opinion, savoir, que le Mosæus de Ptolémée est le bras que nous appelons le Karûn, avec le Khore-Moosa à son embouchure, et que le Mésène comprend non-seulement la bande de terre située entre le Bamishère et Cossisa-Bony, mais peut-être aussi tout le pays jusqu'au Karûn.

Les deux îles placées à l'embouchure du Dorack n'ont pas un nom bien exact; car Bouna, s'il faut s'en rapporter aux apparences, est un canal plutôt qu'une île, et semble correspondre au Cossisa-Bony, soit comme tel, soit comme une limite du Delta. Les géographes Orientaux déterminent ici la position d'un fort auquel ils donnent le nom de *Medhi* ou *Modhi*<sup>a</sup>; et peut-être cette position est-elle la même que celle de Moshura sur la carte de Dalrymple. Je dis plus: il ne seroit pas impossible que, dans quelque endroit de la baie formée par les embouchures du Dorack, on parvînt à découvrir le Bender-Madjour de d'Anville. Ce Bender-Madjour ne peut être placé où l'indique la carte qui accompagne le mémoire de l'illustre géographe. En effet, la côte est couverte ici du bas-fond Barcan, et les trois cartes<sup>b</sup> de d'Anville pèchent par des inexactitudes remarquables à l'égard de cette partie de la côte. J'avance cette assertion avec d'autant moins de scrupule, que ce n'est pas seulement le lieutenant M' Cluer qui nous en a donné

<sup>a</sup> *Hisn-Modhi, Arx-Modhi, Hisn-Arx, Castellum. Gol. ad Alfrag. pag. 248. Xin* a la même signification. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Carte d'Asie, première partie; Carte du Tigre et de l'Euphrate; Carte jointe au Mémoire. ( N. de l'A. )

un tracé tout-à-fait différent , mais que tous nos géographes Anglois s'accordent entre eux et avec lui sur ce point. Ces derniers ont au moins l'autorité des pilotes naturels du pays ; et M' Cluer , à ce que j'imagine , celle de ses propres observations : car il a ajouté l'indication de la profondeur des sondes ; et c'est ce qu'il auroit difficilement hasardé de faire , sans une certitude bien établie , à l'égard d'une côte où l'on ne sauroit approcher assez près de la terre pour la voir , et où les navigateurs doivent se conduire principalement d'après la sonde , si même elle ne doit pas être leur unique moyen de direction.

Nous allons accompagner maintenant la flotte à travers les bas-fonds qui bordent le Delta ; et dans cette route , nous découvrirons le Karabah et l'Ali-Meidan aussi visiblement que nous les reconnoîtrions sur une carte moderne. Le premier jour , on mit à la voile dès le lever de l'aurore , et l'on forma une ligne en disposant les vaisseaux à la suite les uns des autres. Ils naviguèrent dans cet ordre , sans dévier le moins du monde à droite ou à gauche , au travers d'un canal marqué par de longs pieux , de la même manière que s'effectue le passage entre Leucade <sup>a</sup> et l'Acarnanie en Grèce <sup>b</sup> : mais , observe Arrien , à Leucade le fond est un sable dur , et si un vaisseau vient à s'engraver , on le débarrasse facilement ; au lieu que , dans le passage dont nous faisons le récit , il y avoit des deux côtés une vase tellement épaisse , que les pieux ne pouvoient s'enfoncer avec quelque solidité , faute de trouver un point de résistance , ou bien , si , lorsqu'un vaisseau prenoit fond , les gens de l'équipage en sortoient pour le retirer , ils ne rencontroient pas une seule place où ils pussent poser le pied , de telle sorte qu'ils

BAS-FONDS.  
Route du 1.<sup>er</sup> jour.  
7 Février.  
129.<sup>e</sup> jour.

<sup>a</sup> Ile de la Mer Ionienne , aujourd'hui Sainte-Maure , située environ à neuf milles de Céphalonie , et environnée d'écueils. Voyez la Description de la Morée , par le père Coronelli. ( N. du T. )

<sup>b</sup> Et beaucoup d'autres semblables en

diverses parties du monde , notamment la rivière de Lymington dans le Hampshire. En 1786 , j'ai vu le vaisseau de guerre *l'Éléphant* , qu'on venoit de lancer à Bussleton , descendre la crique à travers un passage indiqué de la même manière. ( N. de l'A. )

avoient de l'eau jusqu'à la ceinture. A la vérité, aujourd'hui, un fond vaseux, et un passage hérissé d'écueils qu'on parvient à franchir au moyen d'une précaution semblable, ne sont pas des caractères particuliers à une côte plutôt qu'à une autre. L'usage d'indiquer ainsi la route est presque devenu général : mais, ce qui paroît très-extraordinaire, c'est qu'une circonstance pareille ait été si formellement remarquée sur cette partie de la côte, et avec si peu de variation, par Arrien, Ptolémée, Plin, Marcien, l'Édrisi et Thévenot. Il existe une baie entre<sup>a</sup> le Mosæus<sup>b</sup> et l'Eulée, désignée sous le nom de *Sinus Pelodes*<sup>c</sup> dans Ptolémée, et sous celui de *Sinus Steloas* par Marcien. Saumaise<sup>d</sup> et Hudson n'admettent pas la leçon de Marcien ; mais ils ramènent ce géographe au texte de Ptolémée. Toutefois la vérité est que Marcien a conservé un trait, et Ptolémée un autre, appartenant tous deux à la physionomie de la côte. En effet ces deux noms, traduits, ne sont autre chose que la *Baie vaseuse*, la *Baie des pieux* ; ce qui prouve que Marcien n'est pas un simple copiste de Ptolémée, que quelquefois il en est aussi le commentateur. Plin dépose du fait relatif à la première des deux dénominations de la baie ; et Thévenot<sup>e</sup> parle de l'entrée du Karûn comme l'ayant trouvée marquée par un poteau de bois de palmier lorsqu'il arriva à l'embouchure. Considérons présentement quelle est la nature du Karabah, telle que je l'ai déjà établie, et nous ne tarderons pas à découvrir la cause qui a donné lieu à cette dénomination. Le terme de *fond brisé*<sup>f</sup>, appliqué à ce bas-fond, provient de l'irrégularité des sondes, et de celle des chutes d'eau qui le couvrent par intervalles ; et plusieurs auteurs ont répété, au sujet de cet endroit, la fable d'une ville qui, suivant eux, y

<sup>a</sup> Preuve de plus que l'Eulée de Ptolémée est le Dorack, et son Mosæus, le Karûn. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Entre le Karûn et le Dorack. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Στελώων κόλπον, Πηλώδη κόλπον. Marc.

(N. de l'A.)

<sup>d</sup> *In alterutro mendum esse necesse est.* Saum. Exercit. Plin. p. 701. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Page 16. (N. de l'A.)

<sup>f</sup> *Karabah*, brisé, de la racine Persane, *karab*, briser. [M. Jones.] (N. de l'A.)

auroit



auroit été ensevelie sous les eaux. Les sondes, au rapport de M<sup>c</sup> Cluer, varient de douze à sept, à huit, à dix, à sept, et enfin à cinq brasses. Aussitôt qu'un pilote moderne reconnoît ces fonds brisés, il s'éloigne, et gouverne ouest pour gagner l'Ali-Meidan : mais Néarque paroît avoir dirigé sa navigation au travers de ce banc de sable ; et, comme il étoit plus près de la côte, il dut avoir naturellement une eau plus basse. Mais l'inégalité du fond offroit aussi naturellement les moyens de chercher un passage à travers. Nous pouvons présumer que c'est là le passage que marquèrent les naturels, de la manière que nous l'avons exposé : une attention de cette nature s'accorde parfaitement avec le génie commercial de la province, et n'a rien que de conforme aux principes et aux usages de la navigation intérieure du pays. Nécessairement, on a voulu parler, dans le Journal, d'un passage sur le bas-fond ou au travers du bas-fond : la réussite de l'entreprise ne choque ni la vraisemblance ni la raison, au moyen des explications que j'ai données ; et dans quelque état que la côte soit aujourd'hui, il est difficile qu'elle offre matière à la moindre objection contre ce que j'ai dit de l'état où elle pouvoit être il y a tant de siècles. Au milieu de tous les obstacles qui durent contrarier les anciens navigateurs, ils eurent pourtant un avantage résultant de la construction même de leurs navires, qui n'exigeoient pas une grande profondeur d'eau.

Ce fut donc au travers d'un passage de cette nature que Néarque conduisit la flotte ; et au bout de trente-sept milles, elle vint mettre à l'ancre sans pouvoir approcher de la côte. En conséquence, Néarque fit prendre le repas à bord, et laissa quelque intervalle de repos à l'équipage. Je ne balance pas à fixer ce mouillage de la flotte dans le Khore-Wastah, l'embouchure de la rivière Selega<sup>a</sup> ;

<sup>a</sup> La traversée monte à trente-deux milles géographiques, égalant, à peu de chose près, trente-sept milles d'Angleterre. ( N. de l'A. )

car ici la mesure donnée s'accorde merveilleusement avec le rapport de M' Cluer, et c'est là qu'il paroît terminer le Karabah. Une circonstance qui semble peu importante en elle-même, mais qui mérite cependant d'être remarquée, c'est que Ptolémée et Marcien font l'un et l'autre de *Pelodes* le commencement de la baie à l'est, à quelque distance de l'Eulée ou Dorack, et qu'ils la terminent tous deux au Mosæus ou Karûn; ce qui devoit arriver naturellement, puisqu'ils n'ont point eu connoissance, ni par conséquent fait mention, du canal intermédiaire, ou Khore-Wastah.

BAS-FONDS.  
Route du 2.<sup>e</sup> jour,  
jusqu'à  
DIRIDOTIS.  
8 Février.  
130.<sup>e</sup> jour.

De ce mouillage, la flotte appareilla pendant la nuit, après qu'on eut pris quelques momens pour se remettre de la fatigue des jours précédens. On n'avoit plus de bas-fonds à traverser : la flotte navigua en pleine eau<sup>a</sup>, dit Arrien, qui marque évidemment, par cette expression, qu'elle tint sa route le long des bords<sup>b</sup> de l'Ali-Meidan, c'est-à-dire, celle que suivent tous les vaisseaux chargés pour le canal de Basra. On fit voile durant toute la nuit; et l'on ne s'arrêta que le lendemain à midi passé, où l'on atteignit Diridotis, village situé à l'embouchure de l'Euphrate.

La distance déterminée pour ce passage à travers l'Ali-Meidan, est de neuf cents stades, ou de plus de cinquante-six milles; mesure dont l'exactitude doit paroître très-douteuse, d'après ce que déclare Néarque, savoir, qu'il lui fut impossible de faire un calcul bien juste.

Quant à celui des géographes modernes, il varie à tel point, que j'aime mieux donner ici les distances établies par chacun d'eux, que de fixer de moi-même quelque mesure.

<sup>a</sup> Κατὰ βάθη. Quatre brasses d'eau seroient le κτ' βάθη pour une flotte Grecque. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Sur ce fond uni, on trouve six brasses d'eau du côté méridional, cinq dans le milieu, et quatre à l'extrémité supérieure. Rarement le pilote file cinq brasses ou cinq

brasses et demie de sonde. Voyez M' Cluer, page 30. Il ajoute : « Lorsque vous venez à avoir deux brasses d'eau, vous êtes toujours à près de dix milles de la côte. » Et cette partie est à sec lorsque les eaux sont basses. (N. de l'A.)

MILLES GÉOGRAPHIQUES.

D'ANVILLE.

Mémoire <sup>a</sup> , mesure du Karûn à Khore-Abdillah..	30 ..	ajoutez 7..	37.
Carte d'Asie, I. <sup>re</sup> partie .....	33 ..	ajoutez 7..	40.
Carte du Tigre à l'Euphrate .....	30 ..	ajoutez 7..	37.

M<sup>c</sup> CLUER.

Carte <i>in-folio</i> , de Wastah à Khore-Abdillah...	.. .. .	40.
Petite carte, de Wastah à Khore-Abdillah....	.. .. .	34.

DALRYMPLE.

Carte (sans nom d'auteur), de Karûn à Khore- Abdillah .....	46.
De Wastah à Khore-Abdillah.....	62.

NIEBUHR.

De Karûn à Khore-Abdillah ( douteuse ).....	40 ..	ajoutez 7..	47.
---	-------	-------------	-----

S'il existe de pareilles variations chez les modernes, comment devons-nous espérer d'avoir un journal exact du siècle d'Alexandre ! La petite carte du lieutenant M<sup>c</sup> Cluer est un dessin corrigé; et les corrections de ce navigateur produisent d'ordinaire pour résultat une concordance parfaite avec Arrien. Mais de quelle manière parviendrons-nous à concilier son estime avec celle de la carte de Dalrymple ! Il est vrai que je considère cette dernière comme ce que j'ai vu de meilleur sous le rapport de la disposition des lieux; mais je crois ne pas me tromper en trouvant que toutes les mesures de cet habile géographe ont trop de largeur : c'est ce que nous aurons occasion de remarquer plus en détail lorsque j'arriverai à traiter de la côte en général.

Diridotis, ou Térédon, est le terme du voyage par mer : l'une et l'autre forme de ce nom marque bien évidemment un rapport

<sup>a</sup> J'ai dix-huit cartes à consulter; mais elles méritent toutes de l'être.

entre le Karûn et Wastah; quelques cartes la font de dix. ( N. de l'A. )

Sept milles sont ajoutés pour la différence

avec le *Diglito* de Pline et le *Tigris* des Grecs ; de même que ces deux noms-ci ont une affinité frappante avec le *Degela* ou *Didsjile* des Orientaux<sup>a</sup>. *Diglidoth*<sup>b</sup>, qui paroît signifier une ville située dans le voisinage du *Degela*, offrira les deux formes, *Diridotis* et *Térédon*, si l'on admet le changement, très-commun dans la langue, de l'L en R, comme il a lieu dans plusieurs autres occasions. Arrien appelle cette place un *village*, où il y avoit un marché établi pour l'importation des encens de l'Arabie. En effet, sa situation locale lui facilitoit le transport de ces encens jusqu'à la Mésopotamie, soit par l'ancien canal ouvert au Khore-Abdillah, soit par le Schat-el-Arab, dans la Susiane ou dans la Perside. Cette circonstance particulière est celle qui a fixé l'attention de tous les anciens géographes sur le lieu. J'ai déjà observé que Ptolémée place Térédon entre les deux embouchures du Tigre ; d'où résulte la preuve manifeste que cet auteur regardoit le Choa-bedeh de d'Anville comme une embouchure du Tigre, et non de l'Euphrate : et comme j'ai donné plus haut des explications satisfaisantes, je l'espère, sur le *Sinus Mesanius* du même Ptolémée, la géographie ancienne se trouve conciliée avec elle-même et avec nos cartes modernes.

Il paroîtra assez extraordinaire que, lorsque Néarque, dans sa navigation, montoit le Tigre, ou Schat-el-Arab, il ait passé l'embouchure de ce canal, et soit venu avec sa flotte mouiller dans le Khore-Abdillah, qu'il appelle *l'embouchure de l'Euphrate*. Cette direction, suivant le calcul de Pline, l'écartoit précisément de vingt-cinq milles de sa route, et le forçoit de mesurer de nouveau la même distance dans son retour. L'estime de Pline, évaluée d'après

<sup>a</sup> Niebuhr écrit *Didsjile*. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Les manuscrits de Pline portent, pour variante de *Diglito*, *Diglath*, qui équivaut à *Degela*.

Pline entend par *Diglito* la partie supé-

rieure du Tigre, *qu'à tardior fluit*, et il lui donne ce nom de Tigre comme un second nom à l'endroit où le cours du fleuve a la rapidité d'une *flèche*. ( N. de l'A. )

la méthode de d'Anville, est réduite à douze milles et demi ; et la distance réelle, calculée au plus fort, peut être d'environ dix milles. Si donc on demande comment cela peut arriver, la réponse révélera une de ces coïncidences particulières, tellement minutieuses en elles-mêmes, que l'amour de la vérité seul peut les rendre perceptibles aux yeux de l'observateur. C'est une circonstance inhérente à la nature de la navigation, et qui continue de faire encore aujourd'hui la règle et le principe de direction des pilotes. Voici en effet les instructions que nous donne M' Cluer :<sup>a</sup>

« Après avoir sondé le fond de cette manière à plusieurs reprises dans Khore-Gufgah, vous courrez rapidement sur un bas-fond à quatre brasses et demie d'eau. Ce bas-fond reçoit des pilotes le nom de *Muğan*<sup>b</sup> : de là vous arriverez, sur trois brasses et demie ou trois brasses, à la barre de Bussorah<sup>c</sup>. En sondant ainsi, le pilote gouverne toujours à l'ouest, ou à l'ouest quart nord-ouest, au travers (de l'embouchure du Schat-el-Arab), jusqu'à ce qu'il trouve cinq brasses d'eau dans Khore-Abdillah. Alors il jette l'ancre pour attendre la prochaine marée montante ; ou bien, si le flot est assez fort pour porter le navire, il gouverne en s'écartant, pour franchir sans danger un banc de sable placé entre Khore-Abdillah et la rivière de Bussorah. »

Je demanderai maintenant au lecteur la permission de lui faire observer que le pilote à bord de la flotte de Néarque, tint, il y a deux mille ans, précisément la même route que de nos jours le pilote de Karack, avec lequel a navigué M' Cluer ; tant il est vrai que la nature a marqué cette côte par des caractères indestructibles. La raison de cette direction particulière est facile à sentir. En effet, la projection de l'Ali-Meidan éloigne de la côte le vaisseau jusqu'à ce qu'il se trouve en face du Khore-Abdillah ; et le niveau de la

<sup>a</sup> Mémoire, p. 30. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Le Mésène. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> La barre qui est à l'embouchure du

Cossisa-Bony ou Schat-el-Arab, selon mon système. (N. de l'A.)

terre est si bas à l'embouchure du Schat-el-Arab, qu'il y a beaucoup plus de sûreté pour le navigateur à prendre terre dans le Khore, que de persister à monter le Schat-el-Arab tout d'un temps, lorsque la côte est trop basse des deux côtés pour être aperçue.

Tandis que Néarque mouilloit dans ce Khore, qu'il nomme l'embouchure de l'Euphrate, des avis lui furent donnés qu'Alexandre étoit en marche pour se rendre à Suse. En conséquence de cette nouvelle, l'amiral se détermina à revenir sur ses pas<sup>a</sup>, et dès-lors à poursuivre la route en montant le Pasitigris pour joindre le roi dans le voisinage de la capitale.

C'est ici qu'en m'efforçant d'éclaircir ce qu'il y a d'obscur dans la navigation du jour suivant, je me vois forcé d'adopter une opinion totalement différente de celle de d'Anville. Je proteste au lecteur de toute ma bonne-foi dans cette discussion; je le supplie de croire qu'un vain esprit de système, un ridicule amour de la dispute, ne m'animent point. J'ai voué trop de respect à ce géographe si distingué, pour m'écarter jamais de son sentiment, à moins d'une conviction bien profonde qu'il s'est trompé.

AGINIS.  
9 Février.  
131.<sup>e</sup> jour.

Le passage de Diridotis à Aginis n'est que de six cents stades. D'Anville place Aginis à Zeiné, dans le Schat-el-Arab; je prétends, moi, que Néarque n'entra jamais dans le Schat-el-Arab, et je fixe la position d'Aginis à l'embouchure du Karûn, ou Khore-Moosa: voilà en quoi d'Anville et moi nous différons. Le meilleur argument employé par le géographe François, est la ressemblance qui existe entre Aginis et Zeiné. Et moi aussi, lorsque les circonstances locales sont une fois établies, déterminées, je regarde la conformité de noms comme la plus forte des preuves. Mais faire dériver la localité, d'une pure consonnance de mots, c'est commencer à argumenter du mauvais côté.

<sup>a</sup> Ἐνθεν ἔκ' αὐτοῖς τὸ ΟΠΙΣΩ ἔπλεον. Page 357. (N. de l'A.)

Mes raisons pour adopter une route différente, sont celles que je vais développer :

1.° Le lac de Chaldée de Pline, et le lac d'Arrien à l'embouchure du Tigre, ne sont pas le même.

2.° Le Pasitigris d'Arrien n'est jamais le Schat-el-Arab; et dans cette opinion, Arrien est soutenu du témoignage de Strabon.

3.° Lors du passage de Néarque dans le haut du fleuve, il n'est point fait mention du canal de Haffar; il n'en est parlé qu'à l'époque où Alexandre descend jusqu'au Golfe Persique.

4.° Il est rapporté que Néarque monta le Pasitigris; qu'Alexandre descendit l'Eulée.

5.° Néarque, dans sa route de Diridotis à Aginis, fit voile ayant la Susiane à sa gauche.

1.° Néarque passa au travers d'un lac dans lequel le Tigre se jette à son arrivée dans le Golfe<sup>a</sup> : mais si ce lac existe, ou s'il exista jamais, il dut se trouver à l'embouchure du Schat-el-Arab, et ne pouvoit être le même que le lac de Chaldée de Pline. En effet, ce lac de Chaldée commence au-dessous de Ctésiphon, et finit à Aphle. Pline ajoute ensuite que les eaux, après avoir occupé une assez vaste étendue sous cette forme, se rassemblent de nouveau pour redevenir une rivière, et que, dans un lit désormais plus resserré, elles prennent leur cours vers la mer. Donc le lac de Chaldée de cet historien<sup>b</sup> n'est pas à l'embouchure du

<sup>a</sup> Ἀπὸ δὲ τῆς Λίμνης εἰς αὐτὸν τὸν ποταμὸν ἀνάπλευς σάδοι ἑξακόσιοι, ἵνα καὶ πᾶσι τῆς Σασσίδος ἦν καλέσασιν Ἀγινί. Arrien, p. 357. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Susa à Persico Mari absunt CCL M. pass. quā subiit ad eam [ea] classis Alexandri Pasitigri. Vicus ad Chaldaicum lacum vocatur Aphle; undē Susa navigatione LXV M. pass. absunt.

Ce Pasitigris est le Schat-el-Arab; et Pline vient à l'appui de la supposition de d'Anville, savoir, que le passage est dans

le haut de ce fleuve : mais son *lacus Chaldaicus* ne s'accorde plus avec les idées de d'Anville. *Tigris inter Seleuciam et Ctesiphontem vectus in lacus Chaldaicos se fundit; eosque LXX mill. pass. amplitudine implet.* Maintenant, il s'en faut de 200 milles que ces 70 remplissent l'intervalle de Ctésiphon à Aphle; encore Aphle est-il à l'extrémité la plus basse de ce lac. V. Pline, liv. VI, c. 27.

Mais Pline, liv. VI, chap. 23, suivoit une autorité différente. Il donne une relation

Schat-el-Arab, mais dans l'intérieur du pays, et se termine à Aphle, c'est-à-dire, si Aphle et Haffar sont le même lieu, à plus de soixante<sup>a</sup> milles de l'embouchure. Voilà, selon mes conjectures particulières, quelle a été la première source de la méprise dans laquelle est tombé d'Anville : et l'erreur qu'a commise Plin en prenant la dénomination de Pasitigris comme celle du Tigre et de l'Euphrate réunis dans le Schat-el-Arab, cette erreur, dis-je, est cause qu'il a fait monter ce canal par la flotte, au lieu du Karûn, ou véritable Pasitigris. D'Anville s'en est rapporté à l'assertion de Plin, et voilà sa seconde méprise.

2.° Le Pasitigris d'Arrien est toujours ce fleuve qui, coulant à l'est de Suse, joint l'Eulée à quelque distance au-dessous de cette capitale : c'est de quoi j'ai donné la preuve en produisant le concours des témoignages de Strabon, de Diodore, de Quinte-Curce et de Cheref-eddin, qui, tous, s'accordent avec Arrien. Ce fleuve n'approchoit pas de la ville : il étoit large, profond et navigable. Il traversoit la route depuis la Perside ; et après qu'il avoit opéré sa jonction avec l'Eulée, les deux fleuves, ainsi réunis, se séparoient de nouveau. Un bras, celui qui porte aujourd'hui le nom de *Dorack*<sup>b</sup>, s'étendoit vers l'est ; l'autre, qui est le Karûn, alloit gagner l'ouest ; et définitivement le caractère distinctif du fleuve étoit la dénomination de *Pasitigris*, ou Tigre du nord-est, par opposition au grand fleuve du même nom, qu'on appelle aujourd'hui le *Schat-el-Arab*<sup>c</sup>. Voilà quel est manifestement le système d'Arrien ; et Strabon, en expliquant l'erreur de quelques historiens qui avoient attribué cette dénomination de Pasitigris au Schat-el-Arab, comme étant le canal général qui recevoit les eaux de *toutes* [*Pasi*]

de ce passage de la flotte, d'après les historiens d'Alexandre ; et dans ce passage, nous trouvons, non pas le lac de Chaldée, mais un lac à l'embouchure du fleuve. *Ostium Euphratis, lacus quem faciunt Eulæus et Tigris juxtâ Characem, indè Tigri, Susa.*

Lege : *Indè Pasi-Tigri, Susa.* (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Je mesure jusqu'à la barre du Cossisa-Bony, ou canal de Basra. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> L'Eulée de Ptolémée. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Le Schat-el-Arab est toujours appelé le *Degela* ou Tigre par l'Édrisi. (N. de l'A.)

les



les différentes rivières, Strabon, dis-je, confirme avec non moins d'évidence le système d'Arrien, et prouve le concours d'opinions de tous les auteurs du siècle d'Alexandre.

3.<sup>o</sup> Si Néarque avoit fait voile dans la partie supérieure du Schat-el-Arab, il n'auroit pu entrer dans l'Eulée, ou Pasitigris, que par le canal de Haffar. N'est-il donc pas remarquable alors, qu'arrivé à Aginis, il parle de la flotte comme montant le Pasitigris<sup>a</sup>, dans sa route du jour suivant, et non un canal? Mais si Néarque eût effectivement monté ce canal, nous sommes beaucoup plus fondés à conjecturer qu'il en eût été fait mention dans une navigation dont Néarque exécuta lui-même l'entreprise (et où il n'en est pas question du tout), que dans la descente du fleuve par Alexandre, où il en est parlé, et dans laquelle Néarque ne figure pas d'une manière aussi immédiate, ni même d'une manière directe ou personnelle. Cette circonstance, si l'on considère bien la teneur du Journal, est une des preuves les plus fortes qu'on puisse produire. En effet, un canal artificiel n'étoit pas un objet ordinaire pour un Grec : nous pouvons nous rappeler qu'une circonstance semblable a été conservée dans le Journal lors de l'arrivée de la flotte au canal d'Hératémis, quoique ni le passage, ni aucune partie de la navigation, n'eussent été reconnus. A la vérité, une omission n'est qu'une preuve négative; mais dans une occasion de cette nature, une pareille preuve doit être d'un poids considérable.

4.<sup>o</sup> Il n'y a point d'inconséquence à faire descendre Alexandre par l'Eulée, et monter Néarque par le Pasitigris. En effet, Néarque entra de la mer dans le fleuve, à l'endroit où il portoit ce nom de Pasitigris par opposition au Tigre; et Alexandre s'embarqua à Suse, au point où cette source qui traverse la capitale, reçoit le nom d'*Eulée*. Les diverses extrémités, ou pointes de cette rivière, causent une grande confusion dans l'intérieur<sup>b</sup> : ses différens bras, à mesure

<sup>a</sup> Ἐνθὲν δὲ κατὰ τὸν Πασίτηριν ἄνω ἔπλεον,  
Arrien, p, 357. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> « En Turquie, en Perse et aux Indes,  
une même rivière prend le nom de toutes

qu'elle approche de la mer, occasionnent beaucoup de désordre et d'obscurité sur la côte. C'est ainsi que l'Eulée et le Choaspe peuvent être pris l'un pour l'autre, et que l'Eulée de Ptolémée n'est pas le même que celui d'Arrien à son embouchure, mais bien le Dorack. Si Alexandre s'embarqua à Suse, la rivière étoit nécessairement l'Eulée jusqu'à ce qu'elle joignît le Pasitigris; et il n'y auroit rien que de naturel à présumer qu'elle continuoit de porter le nom après la jonction opérée. Si Néarque entra dans le Pasitigris, la conservation du même nom par le fleuve dans son cours ultérieur, prévenoit toute équivoque; et lorsque la flotte arriva au point de jonction, sa navigation, en montant la source orientale, distinguoit de nouveau le Pasitigris d'avec l'Eulée. Par ce dernier fleuve, elle eût gagné Suse; par le premier, elle effectua sa réunion à l'armée de terre.

5.° L'expression d'Arrien est précise, lorsqu'il assure que Néarque *revint* de Diridotis à Aginis, si Aginis est dans le Delta sur le Khore-Moosa; mais elle n'est pas aussi bien appliquée si la flotte ne retourna que jusqu'au Schat-el-Arab. Il paroît évident, d'après la route tenue par Néarque, qu'il avoit l'intention de monter le Schat; mais qu'ayant été informé, par les nouvelles qu'il reçut à Diridotis, que le roi dirigeoit sa marche vers Suse, il se détermina à revenir au Pasitigris, cette route lui offrant le passage le plus court pour gagner la capitale; ce qui est d'autant plus probable, que la navigation, soit par le haut du Schat-el-Arab, soit au travers du canal de Haffar, ou ne lui étoit pas connue à cette époque, ou bien n'entroit pas dans son plan. Mais ce n'est pas tout; Néarque repassa de Diridotis à Aginis, ayant la Susiane à sa gauche. Cela se pourroit-il, si la flotte eût monté le Schat-el-Arab? Que les partisans de d'Anville me disent

les villes et villages où elle passe; et ainsi, il est mal-aisé que les voyageurs s'accordent bien pour ces noms. » Voyez Tavernier,

liv. V, p. 733, édition d'Amsterdam. (N. de l'A.)

si jamais le pays situé à l'ouest du Schat-el-Arab fut appelé Susiane par aucun géographe, soit ancien, soit moderne. Étoit-il possible qu'Arrien fît de l'Euphrate, au lieu du Tigre, la limite occidentale de cette province<sup>a</sup> ? non assurément. D'après le témoignage des historiens et des géographes, qui tous s'accordent sur ce point, elle fut toujours nommée *Arabie*, comme elle l'est encore à présent; et toujours aussi elle resta sous la domination d'Arabes dont la puissance s'étend jusqu'aux murs de Basra.

Si toutefois l'on peut supposer que Néarque ait fait de son Euphrate<sup>b</sup> la limite de la Susiane, les difficultés augmenteront; car alors, puisqu'il eût monté le Schat-el-Arab, l'expression employée dans le Journal auroit dû être que Néarque s'avança par le haut du Schat-el-Arab à travers la *Susiane*, et non ayant la Susiane à sa gauche. En effet, si le Tigre est la limite, on doit avoir la Susiane à sa droite lorsqu'on le monte.

Au surplus, l'erreur provient toute entière de Pline<sup>c</sup>. Cet auteur connu, par les historiens d'Alexandre, que la flotte avoit monté le Pasitigris; mais son Pasitigris est le Schat-el-Arab, et le leur est la rivière qui se joint à l'Eulée. Si un géographe tel que d'Anville n'eût pas été la dupe de l'erreur dont il s'agit, tout ce qui vient d'être dit, seroit superflu.

Voilà quelles sont mes raisons pour adopter le système suivant; et désormais il sera facile de conduire Néarque de Diridotis à Aginis par la route adoptée ici. Écoutons Arrien lui-même: « A Diridotis, dit-il, on reçut la nouvelle qu'Alexandre s'avançoit vers Suse. En conséquence de cet avis, la flotte revint de Diridotis, dans l'intention de monter le Pasitigris et de joindre l'armée de terre: elle fit donc voile, dans ce retour, ayant la

<sup>a</sup> Le Khore-Abdillah est l'Euphrate d'Arrien. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Le Khore-Abdillah. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Elle provient, dans l'origine, de ces

écrivains Grecs dont Strabon a rejeté le témoignage, précisément à cause de la méprise. (N. de l'A.)

Susiane à sa gauche. La première partie de la navigation s'effectua au travers d'un lac dans lequel le Tigre se décharge ; et de ce lac jusqu'à l'embouchure du fleuve (Pasitigris), la distance à parcourir étoit de six cents stades. Au terme de la navigation, se trouvoit un village de la Susiane, nommé *Aginis*. »<sup>a</sup>

En commentant ce passage, d'Anville se trompe deux fois ; car d'abord il appelle le lac dont il y est fait mention, *lac de Chaldée*, et j'ai démontré que ce n'étoit pas le lac de Chaldée. Ensuite il ajoute que l'étendue du lac est de six cents stades<sup>b</sup>, bien que le texte porte précisément le contraire. Enfin, d'Anville allègue pour preuve le témoignage de Strabon<sup>c</sup>, et Strabon ne dit pas un mot de l'étendue du lac.

Il nous faut chercher maintenant le point où existe ce lac à l'embouchure du Tigre, ou Schat-el-Arab. En prenant la peine de jeter un coup d'œil sur la carte, nous découvrons à l'ouest de cette rivière, une partie de pays nommée le *Dauasir* par Niebuhr, et dont nous devons renfoncer l'extrémité entre le Khore-Abdillah et le Schat-el-Arab, afin de trouver une place pour ce lac à

<sup>a</sup> Ἐν ταῦθα ἀγγέλλεται Ἀλέξανδρον ὅτι Σέσωον σέλλεσθαι· ἐνθεν ἔνθεν αὐτοὶ τὸ ΟΠΙΣΩ ἔπλεον, ὡς καὶ τὸν Πασιπίρην ποταμὸν ἀναπλώσαντες συμμίξαι Ἀλέξανδρον. Ἐπλεον δὴ τὸ ΕΜΠΛΑΙΝ ἐν ΑΡΙΣΤΕΡΑ τὴν γῆν τὴν Σασίδα ἔχοντες· καὶ παραπλεύσει λίμνην ἐς ἣν ὁ Τίγρης ἐσβάλλει ποταμὸς . . . . . Διὸ δὲ τῆς λίμνης ἐς αὐτὸν τὸν ποταμὸν ἀνάπλους στάδιοι ἑξακόσιοι ἵνα καὶ κώμη τῆς Σασίδος ἦν καλέσθην Ἀγινί. Arrien, p. 357.

Pour faire accorder ce langage de l'auteur Grec avec l'idée d'un passage de la flotte dans le haut du Tigre ou Schat-el-Arab, il faudroit rendre les mots, Διὸ δὲ τῆς λίμνης ἐς αὐτὸν τὸν ποταμὸν, par ceux-ci, « depuis le lac en montant le fleuve » ; mais la préposition ΕΣ n'admet point cette traduction. C'est, jusqu'au fleuve. Et ensuite, αὐτὸν τὸν ποταμὸν doit s'entendre alors d'une rivière différente

de celle qu'Arrien déclare, quelques lignes plus haut, avoir été l'objet que Néarque avoit en vue : κατὰ τὸν Πασιπίρην ποταμὸν.

Un passage du même auteur, qui suit de près celui que je viens de rapporter, renferme tout-à-la-fois la réfutation d'une interprétation de cette nature, et la confirmation de celle que j'adopte. C'est à l'époque du lendemain où la flotte appareilla d'Aginis. Le texte porte : Ἐνθένδ' ἐξ τῆς τῆς Πασιπίρην ἀνω ἔπλεον. « De ce lieu [d'Aginis] la flotte fit voile en montant le Pasitigris. » Donc, le fleuve est le Pasitigris, et non le Tigre. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> « La traversée de ce lac pour la flotte d'Alexandre, fut de six cents stades. » Mémoire de d'Anville, p. 181. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Pag. 729. (N. de l'A.)

l'embouchure du Tigre. Que le pays dont il s'agit fût réellement enseveli sous les eaux du temps d'Alexandre, et ne soit arrivé que par degrés à l'état où on le voit aujourd'hui, soit par l'effet des accumulations de terres, soit par des moyens artificiels, c'est ce dont nous avons des preuves multipliées. Le nom même<sup>a</sup>, si je ne me trompe, exprime l'idée d'inondation; et Niebuhr présume que tout le plat-pays, jusqu'à la hauteur de Hasseinad, lieu de la sépulture de Hassan-ben-Hanefie, a été jadis caché sous les eaux, et même le seroit encore de nos jours si l'on n'avoit pas l'attention d'y prévenir les inondations par des digues. « Par-tout, dit ce voyageur<sup>b</sup>, on a ouvert des canaux pour conduire l'eau jusqu'aux terres plantées de dattiers : et comme l'eau du fleuve est saturée de limon, le sol, dans la succession des âges, doit avoir été élevé insensiblement à une hauteur considérable pour être parvenu à obtenir ainsi le niveau qui lui convenoit. » Cette conjecture de Niebuhr s'accorde à merveille avec l'assertion de Pline<sup>c</sup>, savoir, que nulle part l'inondation n'est aussi vaste, aussi étendue que dans cette partie du fleuve. Une autre circonstance qui vient à l'appui de cette assertion, c'est l'apparition graduelle d'Abadan, ville située à l'embouchure du Schat-el-Arab, à l'extrémité du Dauasir. Il semble possible, en effet, d'en déterminer l'existence depuis sa sortie de dessous les eaux, d'abord sous la forme d'une île, ensuite comme partie du continent, devenue telle par le déplacement des eaux lorsqu'elles se retirèrent. J'ai cherché à retrouver cet abandon dans l'un ou l'autre des deux *Apphadanas* de Ptolémée; mais aucune des deux positions ne répond à la sienne. Toutefois Marcien<sup>d</sup> s'exprime en ces termes : « Près de cette partie<sup>e</sup> de la

<sup>a</sup> *Kermesir*, le pays chaud; *Dauasir*, le pays aquatique. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> *Vol. II*, pag. 169, édit. d'Amsterdam. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *Non alio loco plus profecere aquæ terris*

*invectæ*. Plin. lib. VI, cap. 27. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Marc. Herac. pag. 17, *Geog. min.* de Hudson. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Le *Pasini Charax*. (N. de l'A.)

Susiane, est une île appelée *Apphadana*<sup>a</sup>, que quelques personnes rapportent à l'Arabie. » Ce langage de Marcien semble prouver l'émergence de terre à la pointe du Dauasir, entre le siècle d'Alexandre et celui où écrivoit Marcien. La réunion de cette île avec le continent, ou plutôt la retraite des eaux qui l'en séparent, paroît avoir eu lieu dans des temps plus rapprochés de nous. En effet, il n'y a pas de doute que cette réunion ne fût opérée à l'époque où vivoit l'Édrisi. « Abadan, dit-il<sup>b</sup>, est un petit fort, mais en bon état, situé près de la mer, et destiné à observer comme à protéger ceux qui fréquentent cette partie de la côte : il est placé sur la rive occidentale du Degela [ le Tigre ], dans un endroit où les eaux de ce fleuve *couvrent une plus vaste étendue de terre que par-tout ailleurs.*<sup>c</sup> » Le même auteur ajoute une circonstance remarquable, qui, sans avoir de rapport avec l'inondation, porte avec elle un caractère local tellement extraordinaire, qu'elle mérite d'être mentionnée ici. « A six milles au-dessous d'Abadan, continue-t-il, est Al-Chasciabat, dont le nom signifie un théâtre élevé en mer sur pilotis, et où l'on entretient constamment une sentinelle. Les hommes employés à ce service se rendent sur le lieu dans des chaloupes, et en reviennent par la même voie. » Ce fait particulier est tellement lié à ce que nous savons de la navigation

<sup>a</sup> Les traducteurs lisent *Apphana*. Il existe entre les mains de M. Cracherode, et dans le muséum du docteur Hunter, une monnoie qui porte ce nom, ΕΣΦΕΔΗΝΕ, rapporté par quelques savans à Aspendus : mais si nous avons la preuve que les Grecs de Syrie furent maîtres des bouches de l'Euphrate, le mot se liroit *Eswedene*, forme qui n'est pas éloignée d'Apphadana. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> « *Est autem Abadan arx parva quidem, sed integra, ad littus maris apposita, quæ inservit ad observandos atque protegendos eos qui subeunt mare prædictum; jacetque Abadan ab occidentali parte Degelæ [ Tigris ],*

*amnis qui eo in loco maximè diffunditur super terram.* » L'Édrisi, p. 121. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> « Tout le pays est si bas, que, sans une digue qui règne le long de la mer, il seroit souvent en danger d'être submergé. » Voyez Tavernier, liv. II, pag. 243. Je ne trouve rien dans d'autres auteurs qui concerne cette digue, à moins que ce ne soit la même que celle dont parle Niebuhr (vol. II, p. 169, édit. d'Amsterd.); mais le passage est exact quant à l'abaissement du sol. Le même Tavernier fait mention, p. 245, de la rupture de cette digue; et il ajoute qu'alors les eaux montèrent jusqu'à Basra. (N. de l'A.)

du Schat-el-Arab, que, soit que la fonction de ces sentinelles consistât à donner des signaux en mer, soit qu'elle eût pour objet de favoriser le pilotage des vaisseaux, elle dépose fortement de l'attention particulière avec laquelle on s'occupoit ou de la sûreté du pays, ou de celle des navigateurs. Cette attention, l'inconvénient d'une côte très-basse pouvoit seul la prescrire. Ce théâtre ou élévation apparoît visiblement aux navigateurs sur la pointe du bas-fond, entre le Khore-Abdillah et le Schat-el-Arab.

Telle est la nature du Dauasir à l'extrémité de ce pays : telles sont les circonstances qui prouvent qu'au siècle de Néarque <sup>a</sup> il y avoit un lac dans l'endroit où est aujourd'hui une terre basse ; qu'à l'époque où vivoit Marcien, la terre avoit commencé à se montrer sous la forme d'une île ; et qu'enfin, avant celle où l'Édrisi écrivoit, elle s'étoit réunie au continent. Voilà un fait bien important à constater, et d'autant plus, que la non-existence d'un lac en cet endroit aujourd'hui, est une des objections contre l'authenticité du Journal. Le nom d'Abadan s'est perpétué à l'embouchure du fleuve dans le Tschabde et le Tschwabde de Niebuhr <sup>b</sup>, dont cet auteur fait deux villages, peut-être d'un seul. Le lieutenant M' Cluer marque aussi un Abadan, mais trop avancé dans le haut du fleuve, et d'ailleurs sur le côté oriental au lieu de la rive occidentale.

Je me suis attaché, avec un soin plus particulier, à établir toutes les circonstances relatives à cette pointe du Dauasir, par la raison que les auteurs sont tombés dans de graves erreurs à son sujet. Je dois observer maintenant, que le texte d'Arrien ne m'oblige pas à m'arrêter sur l'idée d'une étendue déterminée pour ce lac. En effet, l'historien Grec dit seulement que la flotte le traversa, et que, depuis le lac jusqu'au Pasitigris, la distance étoit de trente-sept milles et demi. Son étendue jusqu'au Tigre n'est pas un objet de

<sup>a</sup> C'est-à-dire, dans l'année 326 avant J. C. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez *Tab. LX, vol. II*, édit. d'Amst. (N. de l'A.)

recherche nécessaire pour moi ; mais je ne lui en donnerois pas une de trente milles jusqu'à Haseinad avec Niebuhr : car M. Jones, qui a monté et descendu plus d'une fois le canal ou passage, semble penser que la rive occidentale est trop élevée par-tout pour avoir rien à craindre de l'inondation jusque dans sa distance de huit à dix milles de l'embouchure : « mais cette partie, ajoute-t-il, a été incontestablement cachée sous les eaux » ; et c'est ainsi que le témoignage d'un voyageur vivant confirme tout ce que nous avons de preuves écrites.

Maintenant, après que nous aurons passé le lac avec la flotte, la carte va nous reconduire à travers l'Ali-Meidan jusqu'au Karûn, que je considère comme étant le Pasitigris, et Aginis comme un village situé à son embouchure. La profondeur de l'eau sur le Meidan, aux endroits les plus voisins de la côte, est en général de deux brasses à la marée haute. Conséquemment, si Néarque fit voile avec le flux, on peut calculer facilement ce que ses vaisseaux tiroient d'eau. Il est bien certain qu'ils n'en avoient pas plus de neuf pieds ; et selon toute probabilité, ils en tiroient moins de six. C'est en ce lieu, à Aginis, que je fixerai le mouillage de la flotte, en supposant à Néarque l'intention de continuer sa navigation le jour suivant vers le haut du Karûn.

Ici se présente une difficulté beaucoup plus sérieuse qu'aucune de celles que j'ai tâché d'éclaircir encore. En effet, d'après le Journal, l'étendue de la côte, depuis l'Arosis jusqu'au Pasitigris, est de deux mille stades, tandis que la navigation de trois jours l'établit de ces deux mille stades jusqu'à Diridotis ; et si Néarque revint au Karûn comme je le pose en fait, six ou sept cents stades doivent être soustraits du nombre des deux mille. Cette difficulté ne devient pas moindre, même si l'on adopte le système de d'Anville ; car alors il faut ajouter au lieu de soustraire : de sorte que la différence est égale, soit en plus, soit en moins. La meilleure solution d'un problème aussi embarrassant, est celle qu'offre le  
Journal



Journal lui-même. Néarque y confesse, sans détour, qu'il n'a tenu qu'un état inexact, et conséquemment très-incertain, des distances dans ce passage; et c'est avec chagrin que je déclare, moi, l'impuissance où me laisse le peu de concordance qui existe entre les cartes de nos géographes modernes, de rien avancer de positif sur la matière. La carte, sans nom d'auteur, publiée par Dalrymple <sup>a</sup>, est la seule qui donne une distance de trente-sept milles entre le Schat-el-Arab et le Karûn, conformément à celle établie dans le Journal par Néarque. Les autres varient tellement entre elles, que je préfère un état de l'ensemble à aucune explication provenant de moi-même. Il y a plus : je suis forcé de calculer la distance de l'Arosis à Diridotis, d'après la navigation journalière, plutôt que celle jusqu'au Pasitigris, comme a calculé Arrien, par la raison que, dans l'un des deux cas, je trouve les détails particularisés, et que dans l'autre je n'ai qu'un résultat général. Mon estime peut se réduire à celle d'Arrien, en ôtant de trente-sept à quarante-sept milles, distance supposée entre Diridotis et Aginis.

Ce n'est donc qu'avec une extrême défiance que je mets sous les yeux du lecteur, l'état qui suit; car il est difficile de trouver une différence aussi considérable dans un si petit espace :

	Stades.	Milles Ang.
Depuis l'Arosis jusqu'à Kataderbis.....	500	
Jusqu'à Khore-Wastah .....	600	
Jusqu'à Diridotis .....	900	
	<hr style="width: 50px; margin: 0 auto;"/> 2000	<hr style="width: 50px; margin: 0 auto;"/> 125.
	<hr style="width: 50px; margin: 0 auto;"/>	
	Milles marins.	Milles Ang.
Arrien, d'Arosis à Diridotis .....	...	125.
Carte de l'Asie, par d'Anville.....	105 à peu près	122.
Mémoire de d'Anville.....	75	87.
Carte, grand <i>in-folio</i> , de M' Cluer.....	80	93.
Carte, petit <i>in-folio</i> , du même.....	90	105.

<sup>a</sup> Je suppose toujours trop fortes les distances données sur cette carte. (N. de l'A.)

	Milles marins.	Milles Ang.
D'Après.....	80 .....	93.
Carte de Gough.....	81 .....	94.
Niebuhr <sup>a</sup> .....	90 .....	105.
Carte anonyme, publ. dans le Recueil de Dalrymple.	137 .....	160.
Pline.....	... ..	265.
Pline, par une autre estime.....	... ..	250.
Pline, réduit à moitié par d'Anville.....	... ..	125.
Marcien d'Héraclée, 3430 stades.....	... ..	214.
Marcien, suivant Saumaise, 1830 stades.....	... ..	114.
Ptolémée, six degrés <sup>b</sup> .....	360 .....	417.

Telle est la variation qui existe dans cette estime ; et peut-être, de tous les géographes indiqués ici, M' Cluer est-il le seul qui ait formé son évaluation sur des observations, ou d'après les données des pilotes naturels du pays. Arrien ne diffère d'avec lui que de vingt milles ; et cela, à l'égard d'une côte où, suivant ce qu'il nous apprend, Néarque ne pouvoit faire un calcul exact. Je regarde comme une chose extraordinaire que cette différence ne soit pas plus forte. Pline avoit évidemment trouvé le même nombre de stades ; mais il doubla la distance en employant le stade Olympique dans sa réduction. La carte sans nom d'auteur, publiée par Dalrymple, offre une évaluation beaucoup plus forte qu'aucune des autres, si nous en exceptons Ptolémée <sup>c</sup> ; et l'on est fâché de trouver aussi défectueuse, dans son calcul des mesures, une carte de laquelle dépendent les meilleurs renseignemens que nous ayons pour éclaircir les obscurités d'Arrien. Il n'est point du tout démontré, au surplus, que l'extrémité du Golfe soit tracée avec exactitude sur aucune carte. A l'égard de la partie orientale, on peut croire que M' Cluer lui-même ne s'en est rapporté qu'à ses pilotes ;

<sup>a</sup> Peut-être Niebuhr avoit-il eu connoissance des papiers de M' Cluer à Basra. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Réellement six et demi : Térédon, 80° ; Oroatis, 86° 30'. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Dalrymple ne peut jamais être responsable de l'inexactitude des cartes qu'il publie ; leurs auteurs seuls sont soumis à cette responsabilité : et ici le géographe est anonyme. (N. de l'A.)

et quoique leur estime soit assez juste pour leur servir, elle n'égale pas, à beaucoup près, en précision, les observations d'un navigateur Anglois.

D'Aginis, Arrien compte seulement cinq cents stades, ou trente-un milles, jusqu'à Suse : il y a manifestement là une erreur, soit qu'elle provienne de l'estime, soit qu'elle résulte des manuscrits. D'Anville suppose que la lettre qui exprimoit le nombre *mille*, a été perdue ; et des chiffres Grecs, comme des lettres seules, peuvent facilement s'omettre. Je n'aurois donc point d'objection à opposer à l'opinion de cet illustre géographe, si quinze cents stades conduisoient Néarque à Suse. Mais ce nombre est encore trop petit ; et, d'après le texte, Suse doit être le terme de la navigation<sup>a</sup> : autrement, j'eusse fixé la distance au point où la flotte joignit l'armée.

La distance d'Aginis à Suse, selon d'Anville, a quelque chose de moins que cent trente milles, tandis que Pline la fait de deux cent cinquante ; ce qui donne, au moyen de la réduction ordinaire, cent vingt-cinq milles, résultat qui s'accorde assez avec quelques mesures comparatives de l'Édrisi<sup>b</sup>, dans l'ouvrage duquel nous ne trouvons pas de route directe entre ces deux points. Mais Strabon a copié évidemment les mêmes autorités qu'Arrien ; et non-seulement son évaluation est aussi défectueuse, mais encore il existe une plus grande confusion dans ses nombres. Cet auteur compte cent cinquante stades jusqu'au pont, et depuis le pont jusqu'à Suse, soixante. Voilà un calcul hors de toute proportion : mais immédiatement après vient une estime de cinq cents stades depuis le village de Suse<sup>c</sup> jusqu'à la capitale de même nom ; et si par ce village Strabon a entendu Aginis, il est clair que Strabon

<sup>a</sup> Ἀγινίς . . . . . αὐτὴ δὲ ἀπέχει Σέσων σταδίων ἑξ ἑκτακτοσίων. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Cet auteur donne une distance d'Askar-Mokram au Dorack, laquelle est de quatre stations, égalant environ cent milles ; et,

comparativement parlant, cette distance offreroit presque la même que celle de Pline et de d'Anville jusqu'à Aginis. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voyez Strab. lib. XVII, pag. 729. (N. de l'A.)

a lu *cinq cents* dans les copies, aussi-bien qu'Arrien, et non *quinze cents*, comme l'exigeroit la conjecture ou supposition de d'Anville. J'ai sous les yeux les moyens d'établir la véritable distance, à très-peu de milles près; et c'est ce que je me propose de faire, en conduisant la flotte jusqu'au pont. Il faudra bien que toutes les opinions de nos auteurs, quelque peu concordantes qu'elles soient entre elles, se rallient autour de cette distance. Nous allons présentement accompagner la flotte dans le haut du Karûn, qu'Arrien nomme le *Pasitigris*.<sup>a</sup>

VILLAGE  
sur  
le PASITIGRIS.  
10 Février.  
132.<sup>e</sup> jour.

On ne compte qu'un jour de repos à Diridotis, quoique peut-être Néarque y séjourna-t-il plus long-temps, et un autre pour la station qu'il fit à Aginis. De ce dernier endroit, la flotte entra dans le Pasitigris, et parcourut un intervalle d'un peu plus de neuf milles pour arriver à un village où Néarque attendit qu'il eût avis de l'approche de l'armée de terre; avis qui devoit régler sa marche ultérieure, dans l'intention où il étoit d'effectuer sa jonction avec Alexandre. Ici les mesures du Journal me mettent absolument en défaut; car les cent cinquante stades assignés à la navigation de ce jour, ne nous avancent en rien, et sont tout aussi disproportionnés que les cinq cents stades calculés pour la distance entre Aginis et Suse. Cet embarras n'est pas plus particulier à mon système qu'à celui de d'Anville. En effet, si Néarque entra du Tigre dans le canal de Haffar, comme l'a supposé le fameux géographe, le passage à travers ce canal est de trente-cinq milles<sup>b</sup>; et s'il passa le Delta, ainsi que je le conjecture, la navigation fut de quarante-cinq milles au lieu de neuf. Je n'abandonne jamais sans regret les distances données par le Journal, attendu que je trouve d'une grande utilité leur correspondance générale; mais je souhaiterois,

<sup>a</sup> Au moment où Néarque quitte Aginis, Arrien s'exprime en ces termes : Ἐρθίνδε κατὰ τὴν Πασίτιγρον ἄνω ἔπιον. Page 357. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Ces distances sont prises de la carte sans nom d'auteur, publiée par Dalrymple; et toutes deux paroissent être trop longues. (N. de l'A.)

dans la circonstance présente ; pouvoir faire terminer la navigation du jour à la pointe du Delta, par la raison que cette position pour la flotte, semble naturellement avoir dû être celle où elle attendit des nouvelles de l'armée. En prenant le Karûn pour le Pasitigris d'Arrien, nous ne pouvons tomber dans une autre erreur que celle dont nous avons déjà fait l'objet d'une discussion<sup>a</sup> ; et en conduisant la flotte par le haut de ce canal, j'adopte une navigation qui fut, jusque dans ces dernières années, celle de tous les vaisseaux du pays, qui sortoient de Bender-Regh, de Busheer, en un mot de quelqu'un des ports de la partie orientale du Golfe. Thévenot et Pietro della Valle passèrent l'un et l'autre par cette route ; et quoique le premier nous dépeigne le pays du Delta comme une contrée presque dépeuplée et à-peu-près inculte, le sol doit être fertile, attendu qu'il se compose principalement du limon accumulé par les débordemens des rivières. Cette fertilité doit avoir tourné à l'avantage du pays, et assuré son amélioration tant que le gouvernement fut sage et protecteur, comme il l'étoit évidemment sous les premières dynasties. Tel aussi le trouva Néarque, dont le langage atteste que sa population étoit considérable et son état très-florissant : il ajoute même que, dans le village où la flotte s'arrêta, on eut les moyens non-seulement de pourvoir à ses besoins, mais même de faire des présens aux gens de l'équipage. Nous n'avons donc que le choix de fixer la position de ce village dans le Delta sur les bords du Karûn, à neuf milles de son embouchure, si nous adoptons les cent cinquante stades assignés à la navigation du jour par le Journal ; ou bien, si nous les laissons de côté, de conduire la flotte à travers le plat-pays jusqu'à

<sup>a</sup> On m'a observé que Néarque pouvoit avoir monté le canal de Bamishère au lieu du Karûn. Mon objection contre cette conjecture, est que les vaisseaux du pays ont toujours choisi le bras Karûn de préférence à tout autre passage, pour y naviguer. Ce

n'est que depuis l'époque où des trafiquans Européens ont été à Basra, que les vaisseaux ont fréquenté le Cossisa-Bony ou Schat-el-Arab ; le Bamishère, qui est placé entre les deux, étant le plus petit de tous. (N. de l'A.)

l'extrémité du Delta, au point où le Karûn traverse le canal de Haffar. La dernière des deux suppositions semble préférable, à raison de la commodité; mais il n'y a rien dans le Journal qui contrarie la première. En effet, aucune distance ne se trouve spécifiée au-delà de ce point, attendu qu'elles sont comprises toutes dans les cinq cents stades depuis Aginis jusqu'à Suse, quelque erronée que puisse être cette estime.

Dans ce village, Néarque célébra des sacrifices en l'honneur des dieux, pour les remercier de la conservation de la flotte et du succès de son expédition. Les sacrifices, selon la coutume, furent accompagnés de jeux; et la joie, qui naît toujours de l'abondance et de la sécurité, fit oublier les fatigues du voyage.

Maintenant que Néarque est arrivé dans un lieu sûr, je l'y laisserai goûter les douceurs du repos, jusqu'à ce que j'aie conduit à leur destination les deux armées qui marchent vers la Susiane sous les ordres d'Alexandre et d'Héphestion. La direction qu'elles tinrent est facile à reconnoître. En effet, comme il n'y avoit pas d'ennemis à soumettre, et que toute cette marche étoit le retour d'une armée victorieuse, les historiens classiques ne nous donnent point de détails qui appartiennent à la géographie: c'est un cadre nu, qu'on ne pourroit remplir, s'il avoit besoin de l'être, qu'en recourant à des auteurs modernes. Je n'insisterai donc à cet égard qu'autant qu'il seroit nécessaire pour combiner les mouvemens des divisions de l'armée, pour établir des dates, enfin pour faire accorder l'ensemble dans toutes ses parties.

Nous avons laissé Alexandre à Giroft vers la fin de décembre, disposant tout pour la marche qu'il projetoit par une route dans l'intérieur du pays à l'est des montagnes. Il détachoit en même temps Héphestion avec les éléphants et le gros de l'armée, après lui avoir donné l'ordre de traverser les montagnes, et de s'avancer le long de la côte du Golfe, à travers cette partie de pays-plat qu'on nomme le *Kermesir*. Je ne devrois pas en savoir plus que

l'auteur qui me sert de guide ; et Arrien prétend qu'Héphestion reçut ordre de prendre cette route, parce qu'on étoit alors en hiver, et que les rigueurs de la saison se faisoient moins sentir sur la côte que dans l'intérieur du pays. Cette dernière circonstance n'est que trop vraie ; en effet, la douceur de la température sur la côte est telle, que c'est quelquefois une chaleur qui engendre la putridité, et qui devient très-mal-saine. Mais il me semble qu'Arrien ne nous a pas conservé la véritable cause de cet ordre d'Alexandre ; car le prince paroît avoir agi en cette occasion comme dans toutes les autres, depuis l'époque où il n'eut plus d'ennemis à vaincre. Il désiroit avoir une connoissance parfaite de son empire ; et il envoya Héphestion au travers du Kermesir, déterminé par le même motif qui lui avoit fait prescrire à Cratère de s'avancer par l'Arachosie depuis l'Indus, et à Néarque de lever le plan de la côte.

Quoi qu'il en soit, Alexandre lui-même paroît être parti de Giroft avant la fin de l'année, quelques jours avant que Néarque mît à la voile. Le premier endroit où nous ferons mention de son arrivée, est Pasagardæ<sup>a</sup>. En effet, c'étoit à Pasagardæ que se

<sup>a</sup> Nous tirerons peu de lumières d'une nomenclature sèche de noms de pays. Néanmoins, je vais donner ici au lecteur, les détails partiels de la route de Giroft à Pasagardæ, d'après l'Édrisi<sup>b</sup>, et je continuerai ensuite cette route jusqu'à Ragian. C'est probablement celle qui a été tenue dans tous les âges ; car les principaux lieux dont il est fait mention, sont de la plus haute antiquité, et ils existoient dès le siècle d'Alexandre.

KARMANIE.

De Giroft à Canat Alsciam.....	20 milles.
à <i>Maaun</i> <sup>1</sup> .....	20
à <i>Valase-Gerd</i> .....	20
à <i>Adhercan</i> .....	20
	80

<sup>1</sup> Maaun est, peut-être, la ville où Alexandre reçut Néarque ; la même que le Sal-Moun de Diodore. (N. de l'A.)

Report.....	80 milles
à Giaraman .....	20
à <i>Kescensian</i> .....	3
à <i>Rostack Arrostack</i> .....	40
	143

PERSE.

à Zamm Al-Modhi.....	15
à <i>Darbe-Gerd</i> .....	15
à <i>Sehan</i> .....	3
à Bercan .....	12
à Nareçan.....	12
à Fasihan.....	12
à <i>Tamsan</i> .....	18
à <i>Fasa</i> ou Pasa-gardæ.....	12
(N. de l'A.)	242.

N. B. Les noms en lettres *italiques* sont les seuls qui se trouvent sur les cartes modernes.

trouvoit le tombeau de Cyrus, soit que ce conquérant eût péri dans la guerre contre les Massagètes, soit qu'il eût été enlevé à ses parens par une mort naturelle que Xénophon a si bien décrite. C'est également à Pasagardæ que nous voyons Alexandre punir le satrape Orsine de ses exactions, et du vol des trésors que renfermoit le tombeau de Cyrus<sup>a</sup>. Il n'est point de mon sujet d'entrer dans le récit de cet événement. Je ne puis toutefois m'empêcher de remarquer que les fâcheuses impressions données en cette circonstance par Quinte-Curce sur le compte d'Alexandre, ne s'accordent point avec le caractère de ce Prince, et n'ont été autorisées ni par Strabon, ni par Arrien, ni par le témoignage d'aucun écrivain estimé : mais Quinte-Curce exagère les défauts de son héros avec autant de légèreté qu'il s'enthousiasme pour ses vertus. Cet historien est toujours, dans son langage, au-delà d'une juste mesure ; sans cesse il sacrifie la vérité, non pas précisément à l'amour du mensonge, mais à la chaleur de son imagination romanesque et au brillant de l'expression.

Pasagardæ<sup>b</sup> a été confondu avec Persépolis par Arrien, lorsqu'il parle de la première arrivée d'Alexandre dans la province, époque à laquelle ce prince fit brûler le palais que renfermoit cette ville ; acte de violence dont il ne tarda pas à se repentir, au rapport de l'historien Grec. Un ordre aussi barbare fut-il l'effet de l'ivresse et de la frénésie ? Alexandre voulut-il, en le donnant, tirer une vengeance éclatante des injures faites autrefois à la Grèce ? Enfin, devons-nous l'attribuer à l'égarement dans lequel tant de succès jetèrent le vainqueur ? c'est ce que je ne saurois expliquer. Mais quels qu'aient été les motifs d'Alexandre, les conséquences

<sup>a</sup> Suivant Rollin, cet Orsine étoit innocent, et ne périt que par l'effet d'une intrigue de l'eunuque Bagoas. (N. du T.)

<sup>b</sup> Phasa existe encore ; et Golius fait de cette ville la capitale du district Darab (ainsi appelé du nom de Darius), l'un des quatre

districts dans lesquels la province se partage. Les trois autres sont Kobad, Sapor et Ardeshir. Voyez d'Anville. Mais, s'il faut en croire Niebuhr, cette distinction est absolument effacée aujourd'hui. (N. de l'A.)

déplorables



déplorables de cet ordre trop bien suivi, durent suffire pour causer les regrets qu'il éprouva. Pasa ou Phasa-gardæ a été l'occasion et l'objet d'une méprise pour la plupart des auteurs Grecs : et cette erreur étoit naturelle ; car la traduction du mot *Pharsa-gerd* donneroit réellement *Persepolis*, et Pharsa-gerd ne diffère de Phasa-gerd que par une seule lettre. Le premier de ces deux noms, quoi qu'il en soit, signifie la ville ou capitale de Phars ; le second, au rapport de Golius, une ville rafraîchie par les brises de nord-est. <sup>a</sup>

Dans la circonstance présente, Arrien distingue Pasagardæ de Persépolis ; car nous suivons la marche de l'armée directement depuis Pasagardæ jusqu'à la capitale ; et il seroit heureux que nous eussions quelques caractères locaux pour marquer la route : mais nous les chercherions en vain, ces caractères. Tout ce que nous savons, c'est qu'Alexandre fut à Persépolis ; et nous l'apprenons par une circonstance particulière, savoir, qu'à son arrivée ce prince établit Peucestas satrape de la province, Peucestas, qui lui avoit sauvé la vie dans l'Inde <sup>b</sup>, et qui se montra assez habile courtisan en cette occasion pour adopter les mœurs des habitans du pays, et s'instruire à fond de leur langue. Il avoit été promu auparavant au grade de garde de la personne du roi <sup>c</sup> ; et Alexandre le chargea, par la suite, de conduire à Babylone un corps de vingt mille hommes <sup>d</sup>, choisis parmi les naturels du pays, levés dans l'étendue de la province dont le gouvernement lui étoit confié, et armés à la macédonienne. Ce dernier fait indique beaucoup mieux que toutes les conjectures des historiens d'Alexandre, quelles

<sup>a</sup> Gol. *ad Alfrag.* p. 114. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Au siège de la ville des Oxydraques. (N. du T.)

<sup>c</sup> Les *σωματοφύλακας*, ou *gardes-du-corps*, étoient, dans l'origine, au nombre de sept seulement : Léonnatus, Héphestion, Lysimaque, Aristonoüs de Pella, Perdicas

d'Orestis, Ptolémée et Python d'Éordée. Alexandre leur adjoignit Peucestas dont il est question ici ; à l'époque de son séjour dans la Karmanie. Voyez Arrien, *liv. VI*, p. 269. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> D'autres disent trente mille. (N. de l'A.)

étoient les vues de ce prince , quels étoient les projets dont il méditoit l'exécution.

Le nom Grec de Persépolis tire évidemment son origine du persan, *Pharsa-gerd*; mais il ne s'étoit pas même conservé jusque dans le moyen âge. Nous n'en trouvons point d'autre que celui d'Istakhr ou Estakhar, ville qui déchet à l'état d'un simple village à mesure que Chyrâz<sup>a</sup> acquit l'importance d'une capitale sous les auspices des conquérans Mahométans. Le nom d'Estakhar même semble être effacé aujourd'hui; car on ne trouve pas le moindre village<sup>b</sup> à l'endroit où sont ses ruines (appelées dans le pays *Chel-minar*, ou *les quarante Colonnes*), ni à Naxi-Rustam dans le voisinage. Ces ruines, existantes sur l'un et l'autre lieu, attestent la magnificence de l'ancienne capitale, et la perfection qui caractérisoit les ouvrages de ce siècle<sup>c</sup>, perfection dont tout ce qui nous reste des anciens monumens de l'Égypte porte avec soi la preuve. De ces détails sur l'état présent des lieux, résulte la conséquence que l'Édrisi ne donne point de route jusqu'à Estakhar, mais bien jusqu'à Chyrâz<sup>d</sup> seulement; et Estakhar est à trente-six milles<sup>e</sup> sud-ouest de Chyrâz. Ainsi la route dont je place ci-dessous le tableau, ne peut servir qu'à déterminer une distance comparative; et la différence entre Chyrâz et Estakhar est précisément ce qui n'entre point dans la route directe des géographes modernes.

Depuis Persépolis jusqu'à l'arrivée de l'armée à Suse, l'histoire ne

<sup>a</sup> Écrit *Zjiraes*, *Xiras*, *Dsjiraus*, *Chiraz*, &c. Cette ville fut fondée l'an 336 de l'hégire. *Gol.* p. 116. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Niebuhr fit sa résidence dans un village voisin. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> La construction de Persépolis est attribuée à Caiumaras, le premier nom de la mythologie Persane. Nous avons dans Cornille le Bruyn, dans Niebuhr, &c. &c., une description des ruines de Chel-minar. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> *Route de Phasa à Chyrâz.* Voy. l'Édrisi, pag. 127 :

De Phasa à Kar.....	15 milles.
à Rebat.....	12
à Haramim.....	12
à Chyrâz.....	21

(N. de l'A.) 60.

<sup>e</sup> *Gol. ad Alfrag.* pag. 116. D'Anville établit la même distance; mais il la détermine nord-est. (N. de l'A.)

nous offre aucun événement remarquable, si ce n'est la réunion des forces navales et des troupes de terre au Pasitigris. Toutefois la route que tint l'armée, fut évidemment la même que la route moderne, qui entre dans la Susiane au pont construit sur le Tab ou Arosis, connu sous le nom de *Baccar*, à une petite distance de Ragian<sup>a</sup>. A Ragian, se terminent une infinité de routes diverses qui viennent y aboutir d'un côté par la Perse, et de l'autre par la Susiane; car cet endroit semble être celui où, pour la première fois, le Tab est susceptible de recevoir un pont; et nous pouvons conséquemment le regarder comme le centre de communication entre les deux provinces : là aussi nous pouvons faire arriver Héphestion, qui vint le long de la côte. Enfin c'est par ce même chemin que Parménion<sup>b</sup> dut entrer de la Susiane dans la Perside, lorsqu'Alexandre passa plus haut vers le nord, à l'époque de sa première invasion de la province.

Supposons Alexandre s'avancant alors de Persépolis à Ragian; sa marche ne peut pas s'écarter beaucoup de la route que j'ai tracée depuis Chyrâz<sup>c</sup> : supposons pareillement que son armée fit halte à Ragian, jusqu'au moment où elle opéra sa jonction avec les troupes commandées par Héphestion.

S'il étoit nécessaire d'établir complètement la marche de cette division depuis l'époque où elle se sépara du corps d'armée dans la Karmanie, il existe des routes par lesquelles on pourroit déterminer, en majeure partie, la direction générale que lui fit suivre son chef; et si l'ouvrage de Béton et de Diognète étoit parvenu jusqu'à nous, ce ne seroit pas sans quelque intérêt et sans curiosité que

<sup>a</sup> Voyez l'Édrisi, pag. 126. L'expression dont il se sert, est : A la distance d'un trait d'arbalète. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Arrien, liv. III, pag. 130. Κατὰ τὴν ἀμαζιτὴν τὴν εἰς Πέρσας φέρουσαν. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Route de Chyrâz à Ragian. Voy. l'Édrisi, pag. 126 :

De Chyrâz à Giouan . . . . . 15 milles.

Report . . . . .	15 milles.
à Chalan . . . . .	12
à Charrara . . . . .	15
à Korchemam . . . . .	15
à Horaidan . . . . .	12
à Rasain . . . . .	22
à Ragian . . . . .	21
	<hr/>
( N. de l'A. )	112.

nous le comparerions avec les journaux de nos voyageurs modernes. Mais dans l'état présent des choses, je ne puis guère offrir au lecteur qu'une nomenclature sèche de noms de lieux, peu propre à l'intéresser ou à l'instruire; et c'est pour cette raison, que je me contente de la reléguer dans des notes. Pietro della Valle voyagea de Mina jusqu'à Lar<sup>a</sup>; mais il étoit malade, et ne sortit point de sa litière. Corneille le Bruyn indique une route de Gomeroon à Lar<sup>b</sup>. De Lar, la route qui conduit à Giouar tombe vraisemblablement à May, qui se trouve dans un journal<sup>c</sup> de l'Édrisi; et delà en passant à Giouar, on est sur le chemin de Chyrâz. De Giouar, il y a deux routes jusqu'au Tab ou Arosis; l'une, le long de la côte,

<sup>a</sup> *Route de Mina à Lar, d'après Pietro della Valle, vol. V, pag. 418 :*

De Mina,  
à Ciuciululion.  
à Issin.  
à Kusciar (peut-être Rudsciour).<sup>1</sup>  
à Kaharistan . . . . .  
à Guri-bizirgon . . .  
à Tenghi-dalan . . . .  
à Khormud . . . . .  
à Boadini, (caravanserai) . . . . .  
à Basili . . . . .  
à Lar . . . . .

<sup>b</sup> *Route de Gomeroon à Lar, d'après Corneille le Bruyn, v. II, pag. 70 :*

Gomeroon<sup>2</sup>,  
Bandalie.  
Gesje.  
Koreston.  
Goer-baser-goen.  
Tang-boe-dalon.  
Gormoet.  
Un caravanserai.  
Basiele.  
Lar.

La route de Mina et celle de Gomeroon se joignent à Kaharistan, que le Bruyn écrit *Koreston*; et de Kaharistan à Lar, les noms, bien que défigurés, sont les mêmes. Conséquemment, cette route n'a pas changé depuis 1620 jusqu'à 1693. Nous voyons seulement

<sup>1</sup> Parce que le voyageur parle ici d'une rivière salée. (N. de l'A.)

<sup>2</sup> Tavernier, *liv. V, p. 747. et suiv.*, donne la même route que Corneille le Bruyn, avec une égale variation dans l'orthographe des noms. (N. de l'A.)

dans l'Édrisi, p. 131, que la route conduisoit à Sciura, c'est-à-dire, Rudsciour, la rivière Salée de Pietro della Valle, le *Karius* ou *Korius* de Ptolémée, le *Salsos* de Plin. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *Route de Siraf à Giouar ou Firuz-abad, d'après l'Édrisi, pag. 125 :*

(Siraf est près de Keish: c'étoit anciennement l'entrepôt du commerce qui se faisoit sur le Golfe.)

De Siraf,	à Borcana . . . . .	21 milles.
	à Adhercan, ou Ras-al-Acbe . . . . .	12
	à May . . . . .	18
	à Kabrend . . . . .	18
	à Chan-Arademerd . . . . .	18
	à Giar . . . . .	18
	à Dast-Surab . . . . .	9
	à Giouar . . . . .	15

129.

La route de Lar à Giouar devoit tomber dans celle-ci à Adhercan, ou Ras-al-Acbe, qui est la même place. En effet, Ras-al-Acbe signifie le sommet ou le passage des montagnes. Ces montagnes sont, à ce que je présume, la chaîne qu'on voit de Dâhr-Asban dans l'intérieur des terres, et d'où sortent les rivières Nabon et Darabin. (N. de l'A.)

indiquée par l'Édrisi, au travers de Gennaba<sup>a</sup>; et une autre, dans l'intérieur du pays, par Kazeron, à ce que je conjecture. C'est vraisemblablement la seconde que suivit Héphestion. En effet, au Sitakus, où la flotte s'arrêta pendant vingt-un jours, nous avons eu occasion de reconnoître que cette armée n'étoit pas fort près de la côte; et il ne peut pas y avoir de raison pour que depuis elle se soit approchée de la mer. Je ne trouve point de route de Kazeron à Ragian; mais, en jetant un coup d'œil sur la carte, on se convaincra que cette route doit tomber dans celle de Chyrâz à cette ville de Ragian, laquelle a été de tout temps la voie directe de communication entre Persépolis et Suse, comme elle l'est aujourd'hui entre Chyrâz et Tostar, si elle existe encore; et depuis le pont de Ragian jusqu'à Suse ou Tostar, l'espace est de moins de cent quarante milles. Je soumets volontiers tout l'ensemble de ces conjectures à la critique des voyageurs qui ont une connoissance exacte de l'état présent du pays; car je n'ai pas l'avantage de pouvoir consulter l'autorité d'aucun homme vivant; et je suis parfaitement convaincu,

\* *Route de Giouar à Giannaba, d'après l'Édrisi, pag. 125 :*

De Giouar à Kazeron [ <i>Kazarun</i> ].	48 milles.
à Rosaic.....	12
à <i>Tauag</i> .....	24
à <i>Giannaba</i> .....	36
	<hr/> 120.

De Giannaba <sup>1</sup> à Ragian, par es-	
time.....	38
	<hr/> 158.

La route dans l'intérieur du pays, de Giouar à Ragian, peut être plus courte de trente milles, ou d'environ cent trente milles sur la totalité; de sorte que la marche d'Héphestion de Mina à Ragian, aura été ainsi qu'il suit :

Par estime, de Mina à Lar.....	145 milles.
à Giouar..	129
à Ragian..	130
	<hr/> 404.

Et comme Héphestion décrivit le cercle intérieur le long de la côte, sa marche se trouve dans une proportion convenable avec celle d'Alexandre. Ces diverses données méritent-elles de nous occuper! c'est ce que je ne saurois bien dire. Elles ont assez de correspondance entre elles: mais pourtant il ne faut pas leur accorder une confiance entière; car je ne connois pas l'exakte étendue du mille de l'Édrisi. J'ai essayé de la déterminer d'après plusieurs distances connues; mais elle est quelquefois trop forte, quelquefois trop courte. Je me rappelle avoir rencontré une évaluation de ce mille dans les papiers de feu M. Howe, qui m'ont été communiqués par l'évêque de Rochester; mais, en l'y cherchant de nouveau, je n'ai pu parvenir à la retrouver. (N. de l'A.)

<sup>1</sup> C'est le Gennaba de d'Anville, le Gunowah de M. Cluer, (N. de l'A.)

sans craindre d'être rectifié sur ce point, qu'au milieu de la désolation de ces provinces, tous leurs signes caractéristiques que les auteurs anciens ou modernes m'avoient mis en état de reconnoître et d'indiquer, ont été effacés entièrement. Je répète donc qu'en avouant la possibilité de quelques fausses conjectures, de quelques erreurs même, dont cette obscurité naturelle seroit la source, je sou mets le tout au jugement du lecteur; et je vais conduire l'armée, réunie encore une fois toute entière, jusqu'au Pasitigris, et jusqu'à un pont jeté sur ce fleuve, où Néarque doit terminer son expédition.

Le Pasitigris est évidemment un fleuve que l'armée traversa avant de pouvoir gagner Suse. Ce fait résulte de quelque chose de plus positif qu'une simple conjecture; car le Pasitigris paroît être le Kouroucan-Kendé de Tymour, la seconde rivière à l'est de l'Eulée; et si le Kopratas de Strabon et de Diodore répond au Dou-Danké de Tymour, comme je le présume, cette rivière se réunit au Pasitigris avant que le Pasitigris opère sa jonction avec l'Eulée. Voilà une circonstance qui facilitera les moyens de constater quelle fut la position du pont, si jamais l'on parvient à bien connoître la géographie de l'intérieur de la Susiane. Mais il existe une voie plus sûre encore pour arriver au même but: elle consiste à tirer une ligne de Ragian à Suse, et à fixer la situation du pont au point même d'intersection du Pasitigris par cette ligne. Dans tous les cas, on ne peut guère se tromper que de quelques milles: mais cette dernière position est celle que j'adopterai. L'Édrisi ne marque point de route de Ragian à Tostar; mais d'Anville établit la distance d'environ cent quarante-cinq milles géographiques; et son calcul, d'après d'autres distances comparatives relevées dans la province<sup>a</sup>, paroît être un calcul juste. De ce compte, si nous déduisons quarante ou cinquante milles sur la distance totale depuis le pont jusqu'à la capitale, nous obtiendrons une réduction géographique

<sup>a</sup> Diodore, liv. XIX, p. 334 et suiv., prétend qu'il y a vingt-quatre jours de marche du

Pasitigris à Persépolis. Cette distance semble être trop longue, à moins que Diodore n'ait

aussi voisine de la vérité que des recherches plus approfondies pourroient nous la faire espérer.

Examinons maintenant toute la distance de Giroft à Suse ; en voici l'état le plus probablement exact :

De Giroft à Phasa.....	242 milles géog.
De Phasa à Chyrâz.....	60
De Chyrâz à Ragian.....	112
	<hr/>
	414
Distance supposée de Ragian à Suse.....	145
	<hr/>
	559.

Dans le même espace, d'Anville admet huit degrés, ou quatre cent quatre-vingt milles, ce qui, avec un septième, ajouté pour la distance par la route, forme un total d'environ cinq cent quarante-neuf milles ; d'où résulte une différence qui ne vaut pas la peine d'être comptée pour quelque chose. Mais il convient de remarquer qu'Alexandre partit de cette route en allant à Persépolis, ce qui donne une addition de cinquante ou soixante milles à la somme totale. Toutefois nous la compensons, cette addition, en prenant la distance, non pas jusqu'au Pasitigris, mais jusqu'à Suse ; de sorte que si nous fixons le total à cinq cent soixante milles géographiques, qui égalent six cent cinquante-quatre milles d'Angleterre, il ne peut y avoir une erreur bien grave.

Voyons maintenant les dates. Si l'armée partit de Giroft le 25 décembre, comme j'ai prouvé que cela pouvoit être, et si Nérarque arriva le 10 février suivant au village situé sur le Pasitigris, l'intervalle est de quarante-sept jours<sup>a</sup> ; et alors le nombre de milles,

voulu dire que l'armée d'Eumène employa cet intervalle de temps à la franchir. La distance est ainsi qu'il suit :

Du Pasitigris à Ragian....	100 milles.
De Ragian à Chyrâz.....	112
De Chyrâz à Persépolis... ..	36
	<hr/>
	248.

Eumène fit donc le chemin à raison d'un peu plus de dix milles par jour : mais Diodore ajoute qu'on étoit alors dans le fort de l'été, et que l'armée avoit à souffrir d'une chaleur insupportable. ( N. de l'A. )

<sup>a</sup> Quarante-huit inclusivement. ( N. de l'A. )

divisé par le nombre de jours, donne près de quatorze milles par jour pour la marche de l'armée. Ce calcul est évidemment trop fort <sup>a</sup>, par la raison qu'il n'admet point de supposition pour le temps qu'Alexandre s'arrêta à Phasa-gardæ et à Persépolis, où il avoit, soit des mesures à prendre, soit des opérations à faire, non plus que pour les haltes nécessaires de l'armée. Mais nous devons considérer que Néarque resta au village dont j'ai parlé, jusqu'à ce qu'il eut eu nouvelle de l'approche des troupes de terre. Ainsi donc, tout intervalle qui se trouvera coïncider avec leur arrivée, peut être assigné à ce retard de Néarque : celui de quatorze jours convient dans tous les cas ; et si nous faisons arriver Néarque au pont sur le Pasitigris le 24 février (au lieu du 10), nous aurons, sinon une date précise, au moins une date concordante avec les faits : et comme aucun des auteurs qui nous restent aujourd'hui <sup>b</sup>, ne détermine positivement un jour, voilà le seul degré d'exactitude auquel on puisse espérer d'atteindre.

Ce pont sur le Pasitigris nous est décrit comme un pont de bateaux qui avoit été jeté sur le fleuve pour la commodité des troupes : mais si l'on observe que des passages de cette espèce sont les moyens ordinaires de communication par tout l'empire, et que l'armée marchoit par la route habituelle ouverte depuis la Perside, on se croira fondé dans la supposition qu'il y avoit toujours un pont à-peu-près à la même place. Je ne dois pas omettre non plus une circonstance que Diodore nous a conservée par hasard, et qui

<sup>a</sup> Une armée Macédonienne faisoit, dans l'occasion, des marches de vingt à vingt-cinq milles par jour : mais celles des Dix-mille réduites, montent à treize ou quatorze milles ; et nous avons bien dans cette réduction une donnée suffisante pour évaluer la marche ordinaire d'une armée Macédonienne, lorsqu'elle n'avoit pas d'objet particulier en vue. Alexandre employa vingt

jours à se rendre de Babylone jusqu'à Suse, c'est-à-dire, à parcourir un intervalle de trois cents milles. Conséquemment, quarante jours donnent six cents milles : mais alors, il projetoit de s'emparer du trésor de Suse ; et ici aucun dessein particulier ne lui imposoit la nécessité de précipiter sa marche. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Pline dit *sept mois*. (N. de l'A.)

indique



indique en même temps la nécessité d'un pont dans cet endroit, et la possibilité de naviguer sur le Pasitigris. Il nous apprend, en effet, que ce fleuve avoit trois à quatre stades de large <sup>a</sup>, et une profondeur proportionnée.

C'est à ce pont que je conduis Alexandre. C'est aussi vers le même terme, que Néarque, ayant avis de son approche, dirigea la flotte en quittant le village et en montant le fleuve, dans le dessein d'effectuer sa réunion avec l'armée. Le Journal ne précise pas d'intervalle de temps pour cette navigation : mais comme le passage fut au moins de cent à cent vingt milles, il ne dut exiger guère moins de trois jours ; peut-être même en demanda-t-il davantage, bien que la flotte ait pu être favorisée par la marée au commencement de sa navigation. Il paroît que l'amiral atteignit sa destination avant l'armée de terre <sup>b</sup> ; mais Alexandre ne fut pas plutôt arrivé, qu'il embrassa Néarque avec toute la tendresse d'un ami et toute la reconnoissance d'un monarque satisfait. Un des objets de son ambition avoit été de vaincre des difficultés que personne avant lui n'eût osé braver encore ; une de ses vues politiques, de connoître par lui-même son nouvel empire. L'heureux succès de son expédition ne lui laissoit plus rien à désirer sous ce double rapport ; son bonheur étoit au comble. La réception de Néarque au sein de ses compatriotes fut aussi honorable pour lui, que l'accueil même que venoit de lui faire Alexandre. Toutes les fois qu'il parut dans le camp, les soldats le saluèrent par les plus vives acclamations. Transportés d'admiration et de reconnoissance, ils tressèrent à l'envi des couronnes et des guirlandes de fleurs pour en orner sa tête : des sacrifices, des jeux, et des fêtes auxquelles toute l'armée prit part,

<sup>a</sup> Ce qui répond à un quart de mille, d'après l'étendue des stades d'Arrien. Voy. *suprà*, pag. 477, un passage où j'ai dit que la largeur étoit de quatre cents pieds. Peut-être Diodore assigne-t-il cette largeur au Kopratas. Voyez la p. 331 du second volume

de son Histoire, comparée avec celles 330 et 211. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Πρὸς τῆν χερσὶν ὁρμίζονται ἐφ' ἧ τὸ εὐράτευμα διαβιβάζειν ΕΜΕΛΛΕΝ Ἀλέξανδρος εἰς Σόσα. Arr. p. 358. (N. de l'A.)

terminèrent l'événement de cette heureuse réunion. Voilà donc les différentes divisions de l'armée de terre et la flotte parvenues de Nicée sur l'Indus au terme de leurs travaux dans la Susiane. J'en fixe l'époque au 24 février de l'an 325 avant l'ère Chrétienne.

L'espace de temps employé à faire le voyage depuis l'embouchure de l'Indus, est de cent quarante-six jours, ou d'un peu moins de cinq mois<sup>a</sup> : Pline l'a porté jusqu'à sept<sup>b</sup> ; et son calcul ne s'accorde ni avec le départ de Nicée, ni avec celui de l'embouchure de l'Indus. Un de nos vaisseaux pourroit, j'en conviens, achever en trois semaines la même navigation à laquelle Néarque en employa vingt-une ; mais ce ne doit pas être pour nous un motif de déprimer le mérite de la première entreprise de ce genre. De temps immémorial, un voyage dans l'Inde a toujours exigé huit ou neuf mois : mais le docteur Robertson<sup>c</sup> assure qu'en 1788, le Boddam, vaisseau de la compagnie des Indes Orientales, arriva à Madras en cent huit jours ; et depuis, on a fait la traversée en quatre-vingt-seize.

Ici devoit se terminer la relation du Voyage ; mais je me persuade que le lecteur n'éprouvera point de répugnance à accompagner Néarque jusqu'à Suse, où ce grand homme doit recevoir la récompense de ses travaux. Ce fut à Suse que se rendit Alexandre avec toutes ses troupes, après avoir traversé le Pasitigris. Arrivé dans cette capitale, où étoit déposé le principal trésor de l'empire, il se prépara à distribuer les gratifications qu'avoient méritées ses soldats par la persévérance et la fidélité de leurs services, ainsi que les honneurs auxquels les chefs avoient droit de prétendre.

La première preuve que le monarque donna de sa libéralité, fut de remettre la totalité des dettes de l'armée<sup>d</sup>, estimée (non

<sup>a</sup> Cinq mois *lunaires* et six jours. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> *Liv. VI, pag. 136.* (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *Recherches sur l'Inde, pag. 207.* (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Diodore place ce bienfait d'Alexandre à l'époque où les vétérans furent renvoyés. Il ne parle que des dettes de ceux-ci, et les évalue à dix mille talens. *Voyez son Histoire, vol. II, pag. 246.* (N. de l'A.)

pas peut-être sans exagération) à vingt mille talens, qui reviennent à trois millions huit cent soixante-quinze mille livres sterling; somme énorme! Mais si nous supposons que les Macédoniens seuls eurent part à cette faveur, et que nous en évaluions le nombre à quarante mille<sup>a</sup>, ce ne sera guère moins de cent livres sterling<sup>b</sup> par homme. Nous devons observer de plus que les dettes des officiers étoient comprises dans cette évaluation, et qu'il faut déduire de la quote-part revenant à chaque soldat, ce qu'il y a d'excédant sur celle qui leur étoit individuellement attribuée. Plusieurs d'entre eux avoient étalé un luxe pareil à celui des satrapes de l'Orient<sup>c</sup>; et peut-être Antigone ne fut-il pas le seul qui produisit un état de ses dettes supérieur à leur effectif. Si donc nous faisons de tous ces états divers une déduction convenable, la part restant à chaque individu ne paroîtra pas aussi exagérée que le montant total de la somme.

Une circonstance où Alexandre ne déploya pas moins de grandeur et de magnificence, fut celle de ses noces, et du mariage de ses principaux officiers, que l'exemple du maître, ou la faveur dont il les honoroit, détermina à recevoir pour femmes les filles des plus nobles familles Persanes qui se trouvoient ses captives. Alexandre avoit déjà épousé Roxane, fille d'Oxyarte, satrape de la Bactriane<sup>d</sup>. En cette occasion, il donna sa main à Barsine<sup>e</sup>, fille de Darius. Aristobule indique une troisième épouse de ce prince, laquelle fut, selon lui, Parysatis, fille d'Ochus. Quatre-vingts mariages de cette espèce furent célébrés par la même

<sup>a</sup> Malgré leur diminution occasionnée par les malheurs de la guerre, par les infirmités et par la marche au travers de la Gédrosie, on peut calculer, d'après les renforts qui étoient venus se joindre à eux, et sur-tout d'après les travaux de l'armée, immédiatement à l'époque de la mort d'Alexandre, que leur nombre étoit plutôt augmenté que réduit. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Quatre-vingt-dix-sept, plus une fraction. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voyez Athénée, liv. XII, p. 539. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> C'est par erreur qu'à la page 134 de l'ouvrage, cette Roxane est indiquée comme sœur d'Oxyarte; elle étoit sa fille. Au lieu de *frère*, il faut lire, *père*. (N. du T.)

<sup>e</sup> Statira. (N. de l'A.)

cérémonie, par les mêmes fêtes : du nombre étoit celui de Néarque, qui épousa la fille de Mentor et de Barsine. Le roi se chargea de tous les frais de la solennité, et fournit la dot de chacune des épouses. <sup>a</sup>

A la pompe de ces noces succédèrent la distribution des honneurs et la récompense des services. Tous ceux des officiers qui avoient obtenu le rang de gardes de la personne du roi, reçurent des couronnes d'or. Léonnatus, le vainqueur des Orites, et Peucestas, qui avoit sauvé la vie de son souverain <sup>b</sup>, participèrent à ce don glorieux. Néarque et Onésicrite furent les seuls officiers de la flotte <sup>c</sup> sur lesquels s'étendit cet honneur, le premier comme amiral, le second comme pilote pendant tout le cours de la navigation. Néarque fut aussi continué dans son commandement ; et Alexandre lui destina une expédition plus importante encore que celle qu'il avoit si heureusement amenée à sa fin, je veux dire la circonavigation de l'Arabie jusqu'à la Mer Rouge. Cette autre expédition devoit être le complément du grand projet qu'Alexandre avoit conçu d'ouvrir la communication entre l'Inde et l'Égypte, et, par le moyen de l'Égypte, avec l'Europe, communication dont Alexandrie eût été le centre : elle le devint effectivement depuis par le cours naturel des événemens, et continua de l'être pendant dix-huit siècles. Mais la mort imprévue du héros Macédonien renversa ce beau plan ; et dans la lutte qui s'engagea depuis entre les lieutenans d'Alexandre pour la possession de l'empire, tout ce que nous pouvons découvrir du sort de Néarque, c'est qu'il fut fait gouverneur de Lycie <sup>d</sup> et de Pamphylie, et qu'il s'attacha à la fortune

<sup>a</sup> Περσῖνας, 10,500 talens. Voyez Athénée. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Au siège de la ville des Oxydraques, où Alexandre courut les plus grands dangers. (N. du T.)

<sup>c</sup> Du moins il n'en est point d'autres qui soient désignés par leurs noms. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Justin est le premier auteur qui parle de Néarque comme gouverneur de Lycie et de Pamphylie <sup>1</sup>. Cette mention faite par Justin n'a rien de bien contradictoire avec les

<sup>1</sup> Justin, liv. XIII, chap. 4. — Orosius, liv. III, dernier chapitre. Voyez le Quinte-Curce de Snakenborck, *Divisio Imperii*. (N. de l'A.)

d'Antigone. Nous le trouvons accompagnant ce général lorsqu'il traverse les montagnes du Louristan<sup>a</sup>, au sortir de la Susiane, après ses combats avec Eumène; et, deux années plus tard, Antigone le donne comme conseiller<sup>b</sup> à son fils Démétrius, qu'il avoit laissé en Syrie. J'ai fait d'inutiles recherches pour connoître de quelle manière cet homme illustre avoit terminé sa vie<sup>c</sup>: peut-être la perdit-il à la bataille d'Ipsus, dans laquelle Antigone succomba, ou bien après cette bataille<sup>d</sup>, par l'ordre même des quatre rois qui avoient remporté la victoire. De quelque manière que l'amiral de la flotte Macédonienne ait fini ses jours, quelles qu'aient été les causes qui l'empêchèrent d'achever son voyage jusqu'à la Mer Rouge, la

divisions de l'empire, données dans Photius, p. 230; car l'une et l'autre province y sont assignées à Antigone; et Néarque, à raison de ce qu'il étoit fort avant dans la confiance et dans la faveur de ce prince, fut vraisemblablement nommé commandant de ces provinces. Il est cependant à remarquer que, dans l'extrait de Photius des dix livres d'Arrien (*πὲρ μὲν Ἀλεξάνδρου*), concernant les événemens qui eurent lieu après la mort d'Alexandre, le nom de Néarque n'est pas prononcé une seule fois. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Voyez Diodor. liv. XIX, p. 333. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voyez Diod. liv. XIX, pag. 372, édit. de Wess. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Je n'ose affirmer positivement qu'il ne se trouve rien de relatif à Néarque après la bataille d'Ipsus; mais j'ai cherché en vain des détails dans Diodore, Plutarque, dans les extraits d'Arrien par Photius, dans Justin, Quinte-Curce, et dans les infatigables commentateurs de ce dernier, Freinshémus et Snakenborck. Je n'ai pas découvert non plus d'anecdotes qui le concernent avant l'époque de l'expédition, si ce n'est ce que nous dit S.<sup>te</sup> Croix (Exam. des hist. d'Alex. p. 250), et d'où il paroît résulter que Néarque étoit

natif de Crète, et qu'il étoit incorporé parmi les citoyens d'Amphipolis, autant qu'on peut le conjecturer, à l'époque où Philippe ayant pris cette ville sur les Athéniens, rassembloit des habitans pour la peupler, et en faire comme le centre de ses nouvelles conquêtes dans la Thrace. Néarque ne continua pas de résider à Amphipolis; mais il vint à la cour de Philippe. Il s'acquît bientôt une si grande part dans les bonnes grâces d'Alexandre, que, par suite des querelles domestiques qui s'élevèrent à l'occasion de la retraite d'Olympias, et de quelques menées secrètes de son fils relatives à un mariage avec la fille de Pexodore, satrape de Carie, Philippe exila Néarque, avec d'autres qu'il supposoit trop attachés aux intérêts d'Alexandre. A la mort de Philippe, il fut rappelé; et ce qu'il avoit souffert pour son souverain, devint naturellement la source des témoignages de confiance et d'affection qu'il en reçut. Voyez Plutarch. *in vitâ Alexandri*, pag. 669, édit. Francf. 1599. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> La relation de cette bataille devoit se trouver dans le vingt-unième livre de Diodore, dont il n'existe que l'extrait. (N. de l'A.)

partie de cette expédition qu'il exécuta, demeurera un monument éternel pour sa gloire.

Le plus bel éloge de Néarque est renfermé dans cette seule phrase de son historien : *C'est ainsi que la flotte d'Alexandre fut HEUREUSEMENT conduite des bouches de l'Indus à sa destination.*

ΟΥΤΩ ΜΕΝ ΑΠΕΣΩΘΗ ΑΛΕΞΑΝΔΡΩ ΕΚ ΤΟΥ ΙΝΔΟΥ ΤΩΝ ΕΚ-  
ΒΟΛΕΩΝ ΟΡΜΗΘΕΙΣ Ο ΣΤΡΑΤΟΣ.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER LIVRE.

---

---

## S U I T E

# AU VOYAGE DE NÉARQUE.

---

LE caractère guerrier d'Alexandre étonne, éblouit à tel point nos esprits, que nous avons besoin de quelques efforts pour porter notre attention sur ses plans de politique et sur l'ordonnance de son vaste empire. Fixer cette attention publique sur d'aussi importants objets, tel a été le but de l'ouvrage qu'on vient de lire; et si la relation qui va suivre contribue au même résultat, le lecteur pourra la considérer comme un supplément à mon travail, qui ne sera pas non plus sans intérêt.

Après avoir conduit à Suse toutes les forces réunies des Macédoniens, vers les derniers jours de février de l'an 325 avant Jésus-Christ, nous pouvons supposer un peu plus d'un mois pour les événemens qui eurent lieu dans la capitale, et indiquer l'époque du départ de l'armée au commencement d'avril de la même année.

Le gros de l'armée fut confié à Héphestion<sup>a</sup>, qui reçut l'ordre d'avancer vers le Tigre<sup>b</sup>. Mais Alexandre résolut de prendre, par lui-même, connoissance du Golfe Persique; et dans cette vue, il s'embarqua à bord de la flotte avec les *hypaspistes*<sup>c</sup>, le premier<sup>d</sup>

<sup>a</sup> Voyez Arrien, liv. VII, pag. 281. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Arrien dit, jusqu'au Golfe Persique: mais nous ne tarderons pas à voir qu'Alexandre se réunit de nouveau à ces troupes sur le Tigre. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Les hypaspistes seuls étoient au nombre de trois mille. Arrian. apud Photium, pag.

610. — Diod. lib. XVIII et XIX, p. 339. Mais il est fait mention des *argyraspides* séparément.

Les hypaspistes formoient l'infanterie Macédonienne, par opposition aux hoplites Grecs, qui étoient les fantassins pesamment armés. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Τὸ ἀγμνα. (N. de l'A.)

corps de sa cavalerie, et un petit détachement de ses *compagnons* ou *frères d'armes*<sup>a</sup>. Il s'embarqua, dit Arrien, sur l'Eulée; et si ce rapport est exact, il faut ou que la flotte ait descendu le Pasitigris jusqu'à la jonction de ce fleuve avec l'Eulée, ou même que depuis le point de cette jonction elle ait monté l'Eulée jusqu'à Suse. Cette supposition n'est contradictoire avec rien de ce que nous dit Arrien; et si on m'accorde qu'elle soit fondée, l'objection qui résulte des deux noms donnés au même fleuve, se trouve résolue. En effet, il est incontestable qu'Alexandre descendit la même rivière que Néarque avoit montée depuis la mer. La carte ci-jointe rendra mon raisonnement plus clair pour le lecteur qu'aucune explication que je pourrois ajouter: mais la cause originare de la variation qui existe dans les noms, demande quelques éclaircissemens.

J'ai déjà observé que Néarque entra dans le canal qu'il appelle le *Pasi-tigris*, ou Tigre oriental. Ce canal, à son embouchure, reçoit le nom de *Khore-Moosa* [ le Mosæus de Ptolémée ], et au-dessus du Delta, celui de *Karûn*. Mais Néarque, une fois entré dans le Pasitigris, porte avec lui cette dénomination, même à travers le Karûn, jusqu'au confluent de deux rivières de l'intérieur du pays, dont l'une, conduisant à l'ouest à Suse, est l'Eulée; et l'autre, à l'est de la même ville, conserve le nom de Pasitigris<sup>b</sup>. Néarque s'avança sur ce bras oriental, jusqu'au pont; et Arrien, qui ne fait que copier Néarque dans son Journal, emploie nécessairement la même dénomination que le navigateur dont il suit l'autorité.

Mais il en est autrement à l'époque de l'embarquement des troupes: car alors Arrien écrit d'après Ptolémée et Aristobule; et Ptolémée, que son emploi<sup>c</sup> retenoit constamment auprès de la

<sup>a</sup> *ἑταίροι*, cavalerie Macédonienne. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Dans Strabon, Diodore et Quinte-Curce,

aussi-bien que dans Arrien. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Il étoit *σωματοφύλαξ*, garde-du-corps. (N. de l'A.)



personne du roi, dut, à n'en pas douter, l'accompagner dans l'expédition. Ainsi donc Ptolémée s'embarqua à Suse, si la flotte monta jusqu'à cette capitale; ou bien, si elle n'alla pas plus haut que le confluent, il descendit le long de l'Eulée avec les troupes qui devoient partir de ce point sur les vaisseaux, et naturellement il appela cette rivière l'*Eulée*, dont il avoit suivi le cours depuis sa sortie de la ville. Cette courte récapitulation explique la raison pour laquelle deux noms ont été attribués au même fleuve, et concilie deux passages d'Arrien qui, au premier coup d'œil, ne paroissent pas très-concordans. Je me contenterai d'ajouter que, dans l'*Histoire*<sup>a</sup>, le nom de l'Eulée une fois admis, ne varie jamais; et que dans le *Journal*, celui de Pasitigris adopté une fois, il n'est plus mention de l'Eulée.

En descendant cette rivière, la flotte arriva jusqu'à la tête du Delta; et là, à l'endroit où le canal de Haffar<sup>b</sup> se décharge en venant du Tigre, on s'occupa de faire de nouveaux arrangemens. Les bâtimens qui avoient souffert le plus dans le voyage, reçurent l'ordre de s'avancer à travers ce canal jusque dans le Tigre avec les troupes qu'ils avoient à bord; et il est fort remarquable qu'Arrien en parle expressément, non pas comme d'une rivière naturelle, mais bien comme d'un canal artificiel<sup>c</sup>. Que pourroit-on exiger de plus, même en s'attachant à une précision rigoureuse? Mon intention n'est pas d'insister trop minutieusement sur les détails dans ce supplément au Voyage de Néarque; mais je ne puis m'empêcher d'observer que le canal dont il s'agit, est encore de

<sup>a</sup> Liv. VII, p. 281. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> D'Anville conjecture que *Haffar* peut être l'*Aphle* de Pline: l'un et l'autre ne seroient-ils pas l'*Ampé* d'Hérodote (liv. VI, p. 447, édition de Wesseling)? car la situation de l'*Ampé* d'Hérodote, à l'embouchure du Tigre, est plus clairement établie que celle de l'*Aphle* de Pline. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Αἱ δὲ ἀλλαι αἰπῶ-νῆες ἀνακομιθεῖσσι κατὰ τὸν Ἐυλαῖον ἐς ἑπὶ τὴν ΔΙΩΡΥΧΑ Η ΤΕΤΜΗΤΑΙ ἐκ τοῦ Τίγρητος ἐς τὸν Ἐυλαῖον, τῷτῃ διανομιθεῖσιν ἐς τὸν Τίγρητα.

L'expression moderne est équivalente: *Kalla-el-Haffar*, le canal ouvert à Haffar. (N. de l'A.)

nos jours le passage ordinaire pour les vaisseaux du pays<sup>a</sup>, et que nous trouvons son entrée orientale gardée par un fort, indépendamment de deux autres situés au point même où le canal se jette dans le Tigre. Le plus bas de ces deux forts est dans le Delta, et dans cette partie du Delta nommée la *Mésène*. C'est dans sa position que nous devons chercher le *Spasini-Charax*, comme étant le lieu ancien qui s'y rapporte davantage. Mais quand on ne parviendrait pas à l'y reconnoître, toujours ne faudroit-il pas renoncer à en faire la découverte<sup>b</sup>. En effet, comme c'étoit une butte formée de la terre du voisinage, il ne doit pas être impossible de la voir sur un sol plat et uni, tel que le Muçan. Des élévations ou éminences de cette nature, ont plus de durée que des murs de pierre.

Alexandre, après avoir envoyé la plus grande partie de sa flotte par ce passage, s'avança, avec ceux des vaisseaux qui étoient les plus légers et les meilleurs voiliers, par le bras Karûn, ou Khore-Moosa, à ce qu'il paroît, au travers du Delta jusqu'à la mer. De ce Khore, pour arriver au Tigre (ou Schat-el-Arab), il auroit dû naturellement traverser l'Ali-Meidan; car ce bas-fond n'auroit pas présenté d'obstacle pour des vaisseaux tels que ceux sur lesquels il s'étoit embarqué : mais nous n'avons d'autre connoissance de ce passage que la mention faite dans le Journal, de l'espace intermédiaire où Néarque avoit déjà navigué deux fois auparavant. Dans le fait, la relation d'Arrien est tellement laconique ici, qu'elle n'emploie que quatre lignes pour conduire Alexandre jusque dans le Tigre, pour lui faire remonter ce fleuve jusqu'au camp d'Héphestion, et pour le transporter du camp à Opis, où se termine l'expédition.

<sup>a</sup> Thévenot et Pietro della Valle le montrèrent. Le Khore-Bamishère a été visité depuis par des navigateurs. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> On ne peut pas calculer l'effet que produisent de perpétuelles inondations; car, si

cela étoit possible, on chercheroit par ce moyen la position de ce fort, et il est indubitable qu'on parviendrait à la trouver. ( N. de l'A. )

Quant à ce qui concerne la navigation du Tigre, je n'ai pas trouvé dans les voyageurs ou géographes modernes beaucoup de renseignemens à ajouter aux éclaircissemens déjà donnés. Hackluit<sup>a</sup> nous apprend que le passage entre Basra et Bagdad demande quarante-quatre jours de navigation contre le courant<sup>b</sup>, et qu'il faut quatorze matelots pour tirer la chaloupe; mais qu'on peut descendre de Bagdad en neuf, dix-huit ou vingt-huit jours, selon l'état où se trouve le fleuve. Otter<sup>c</sup>, qui fit le voyage en personne, nous fournit peu de matériaux: il s'embarqua dans le mois de juin<sup>d</sup>, à l'époque où la rivière devoit être la plus forte. Cet auteur nous donne peu de détails, et se contente de dire qu'il ne trouva point de culture entre Bagdad et Al-Modain, et qu'il vit à Amara, les montagnes qui bornent la Susiane au nord, commencer à surgir à quelque distance sur sa gauche. En outre, il fait mention d'un canal depuis Amara jusqu'à l'Euphrate, lequel forme un Dgésiré, ou île habitée par des Arabes de la tribu Beni-Lamé. A cette relation sèche et peu satisfaisante, le colonel Campbell ajoute<sup>e</sup> que le fleuve est vaste, mais que le pays n'offre guère d'objets dignes de captiver l'attention du voyageur, ni de le porter à la méditation. « Je ne me souviens pas, dit-il, d'avoir jamais traversé une étendue de pays aussi considérable, qui présentât une plus continuelle uniformité et moins d'intérêt, ni d'avoir passé huit ou dix jours à éprouver un aussi grand vide d'idées<sup>f</sup>. »

Alexandre, à l'époque de l'année où il navigua sur le Tigre, employa, suivant toute apparence, autant de jours qu'il en faut aujourd'hui; d'où il résulte qu'il ne put guère arriver à Opis, qui

<sup>a</sup> *Vol. II, pag. 251, 270.* (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Quelquefois soixante; au rapport de Tavernier et de Pietro della Valle. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *Tome II, pag. 39 et suiv.* (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Le 10, il étoit à Bagdad; le 14, à Amara; le 17, à Khorna; le 18, à Basra; en tout,

neuf jours: ce qui s'accorde avec le calcul de Hackluit. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> *Journal de Donald Campbell, 1795, Partie III, pag. 10.* (N. de l'A.)

<sup>f</sup> Campbell observe de plus que la chaleur y est insupportable. (N. de l'A.)

est au-dessus de Bagdad, que vers le milieu de juin, sur-tout si l'on considère qu'il lui fallut démolir les digues par lesquelles les monarques Persans avoient obstrué le fleuve. Les historiens de ce prince s'amuse à chercher la cause de la formation de ces digues dans la timidité des Perses, et ils font honneur à la magnanimité du conquérant, de l'ordre qu'il donna de les détruire. Mais Niebuhr<sup>a</sup>, qui en trouva de semblables<sup>b</sup>, et sur l'Euphrate, et sur le Tigre, existantes encore aujourd'hui, observe qu'on les a construites pour empêcher les eaux d'inonder le plat-pays qui touche au fleuve. S'il en est ainsi, la démolition ordonnée par Alexandre est un écart de la sage politique et de la prévoyance ordinaires dans ce monarque, autant qu'une exagération ridiculement flatteuse de son intrépidité.

Opis étoit la principale ville située sur le Tigre dans le siècle de Xénophon et au temps d'Alexandre : elle s'éleva vraisemblablement à mesure que Ninive et les autres villes d'Assyrie, que Xénophon trouva dans un état de misère et de dépopulation, tombèrent en décadence après la conquête des Perses. Mais la situation de cette ville est un objet de doute parmi les géographes<sup>c</sup>. A la vérité on ne voit pas de raison pour ne pas admettre celle que lui assigne d'Anville. Mais après avoir bien examiné la question pour ma satisfaction personnelle, j'ai cru devoir exposer, comme je vais le faire, le résultat de mes recherches particulières, et en offrir l'hommage à ceux de mes lecteurs qui aiment les discussions géographiques.

<sup>a</sup> Vol. II, pag. 307, édit. d'Amsterdam. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> A Lemloun, sur l'Euphrate; à Higré, Hogkne et Eski-Mosul, sur le Tigre. Niebuhr présume que la digue ou levée de terre qui est à Higré, occupe précisément la place de celle que fit démolir Alexandre.

Tavernier, vol. I.<sup>er</sup> pag. 227, parle de

l'une de ces digues située entre Mosul et le grand Zab, comme ayant cent vingt pieds de chute perpendiculaire. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> *In hoc Chaldaeorum tractu fuit Opis, imporium ad Tigrim, sed incertum quo loco et ordine, respectu oppidorum à Ptolemæo memoratorum.* Voyez Cellarius, vol. II, pag. 462. (N. de l'A.)

Après avoir conduit Alexandre à Opis vers le milieu de juin, les événemens militaires qui occupent désormais ce prince, deviennent étrangers à l'objet de mon ouvrage : il suffira de rappeler simplement la révolte de l'armée qui eut lieu dans cette ville, et le licenciement des vétérans, qui furent renvoyés en Macédoine sous les ordres de Cratère<sup>a</sup>. La fin de l'été fut employée à une excursion dans la Médie ; et la mort d'Héphestion, arrivée dans Ecbatane, capitale de cette province, est la principale circonstance que rapporte l'histoire. Le conquérant fut livré à l'excès de sa douleur pendant tout l'automne ; et, dans son désespoir, il se déshonora par les mêmes extravagances qui souillèrent la gloire d'Achille lorsqu'il voulut rendre les derniers devoirs à Patrocle son ami<sup>b</sup>. Au commencement de l'hiver, il reprit les armes, disent les historiens, pour faire diversion au chagrin qui le consumoit<sup>c</sup> ; et la conquête des Cosséens fut l'ouvrage de quarante jours. Ce peuple étoit la même tribu que celle appelée encore aujourd'hui *Kouz*<sup>d</sup> ou *Cosses*, et qui habite les montagnes du Louristan : et comme Alexandre l'attaqua en venant du nord, on peut croire que cette

<sup>a</sup> Ce fut ce renvoi même qui occasionna d'abord une sédition violente parmi les troupes. Elles s'alarmèrent, par jalousie contre les Perses, de la proposition que fit Alexandre d'accorder le retour dans leur patrie à tous ceux des Macédoniens que leur âge, leurs blessures, ou quelque infirmité, rendoient incapables de service. La conduite du prince, dans cette circonstance vraiment critique, ne démentit point celle qu'il avoit toujours tenue au milieu des plus grands dangers. Voyez les détails de l'événement dans l'Histoire ancienne de Rollin, vol. VI de l'édition in-12, pag. 652 et suiv. (N. du T.)

<sup>b</sup> En effet, on ne reconnoît plus Alexandre dans cette occasion. Le maître du monde ne sut pas l'être de lui-même ; et les folies

auxquelles il se porta, prouvent qu'enivré de ses triomphes et de sa puissance, il n'admettoit plus les conseils de sa propre raison, encore moins ceux des hommes sages qui pouvoient se trouver auprès de lui. « La dépense du superbe tombeau que ce prince fit bâtir à l'honneur d'Héphestion, jointe à celle de toute la pompe funèbre, monta, dit Rollin (Hist. anc., vol. VI de l'édition in-12, pag. 668), à plus de trente mille talens, c'est-à-dire, à plus de trente-six millions. » (N. du T.)

<sup>c</sup> Voyez le même Rollin, même vol. pag. 659. (N. du T.)

<sup>d</sup> Plutarque écrit ce nom *Κουζιοί*, *Kussæi*, d'où vient celui de *Kissii*. Voyez la Vie d'Alexandre, p. 704. (N. de l'A.)

tribu occupoit la partie septentrionale<sup>a</sup> de la chaîne de montagnes dans laquelle est enfermée la Susiane. Après avoir terminé son expédition, Alexandre retourna vers la Mésopotamie, avec le projet de s'avancer jusqu'à Babylone; et nous apprenons que, dans la marche, son attention se porta de nouveau sur sa marine. En effet, Héraclide fut envoyé alors en Hyrcanie [ le Mazanderan ] avec l'ordre d'y faire abattre des bois de construction, et d'équiper une flotte dont les vaisseaux seroient bâtis à la manière des Grecs. Cette flotte, Alexandre la destinoit à aller *explorer* la Mer Caspienne<sup>b</sup>. Il semble extraordinaire qu'au siècle d'Alexandre on doutât encore si cette mer n'étoit qu'un vaste lac, ou si elle communiquoit avec l'océan septentrional. Mais les renseignemens donnés par Hérodote n'avoient pas été suffisans, à ce qu'il paroît, pour convaincre les Grecs de la véritable nature de cette mer. Le doute seul étoit assez déterminant pour Alexandre : nous avons vu d'ailleurs que le désir d'avoir une parfaite connoissance de son empire, et de la situation des peuples dont le territoire y confinoit, avoit toujours été un motif pour qu'il tentât les entreprises les plus hardies.

Après avoir traversé le Tigre, Alexandre s'avança jusqu'à Babylone<sup>c</sup>, et entra dans cette cité fameuse, au grand déplaisir des prêtres de Bélus<sup>d</sup>. Ces prêtres avoient dissipé les revenus accordés pour le rétablissement du temple<sup>e</sup> démolé par Xerxès, et ils

<sup>a</sup> Comme les *Uxii* étoient sur la partie méridionale. Ἔθνος ὁμογενὲς τῶν Οὐξίων. Arr. liv. VII, p. 294. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Il est digne de remarque que Nâdir-Châh, comme Alexandre, faisoit construire une flotte sur la Mer Caspienne, et en équipoit une autre sur le Golfe Persique, peu de jours avant sa mort. Hanway, Otter et M. William Jones, ont tous parlé du transport des bois de construction et des vaisseaux jusque dans les provinces où il n'y avoit ni de ces bois ni des navires. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Babylone est à quatre milles Allemands

de Hilleh. Voyez Niebuhr, pag. 235. L'Euphrate, à Hilleh, a quatre cents yards de largeur, avec un pont de trente-deux bateaux. *Ibid.* p. 234. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Des présages sinistres parurent, comme il est assez ordinaire, annoncer quelque fâcheux événement; et Plutarque nous apprend que Néarque fut le premier officier qui vint au-devant du roi, pour le prévenir des dangers qui le menaçoient. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Ce n'étoit pas le temple ou le tombeau de Bélus; s'il faut en croire Strabon, mais une pyramide de brique, d'un stade de

redoutoient le jour où il leur faudroit rendre compte. La position de Babylone est trop connue pour exiger ici une longue dissertation. Cette ville étoit située à vingt milles au-dessus de Hilleh des géographes modernes, autre ville où viennent débarquer tous les voyageurs qui montent l'Euphrate en sortant de Basra, et à partir de laquelle ils n'ont qu'une marche de trois ou quatre jours<sup>a</sup>, au travers de la Mésopotamie, pour gagner Bagdad. Les restes de cette capitale ne se réduisent pas à aussi peu de chose que certains voyageurs voudroient nous le faire croire. Ce sont, quoi qu'ils en aient dit, des montagnes de décombres<sup>b</sup> plutôt que des ruines, avec des cavernes et un sol creux et profond qui embrasse une étendue de quinze à seize milles : à peine trouve-t-on, à plusieurs lieues aux environs, une ville, un village, ou même un bâtiment, dans la construction desquels on n'ait employé de la brique provenant des édifices de cette métropole de l'Orient, jadis si florissante et si renommée.<sup>c</sup>

hauteur, et d'un stade carré à sa base. Dix mille hommes furent employés pendant deux mois à y travailler : mais la mort du roi interrompit les progrès de l'ouvrage. *Voy. Strab., liv. XVI, pag. 738.* (N. de l'A.)

<sup>a</sup> C'est un peu plus de cinquante milles, selon Ives. La chaloupe ou bateau qui porte les dépêches, n'est que dix jours entre Basra et Hilleh. Le passage ordinaire est de vingt-un jours. (Niebuhr, *Voyage en Arabie, vol. II, pag. 197 et suiv.*) La marée aide le navigateur à Ardsje, à soixante-dix milles au-dessus de Khorna, c'est-à-dire, quatorze milles d'Allemagne. *Ibid. pag. 198.* (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Niebuhr foula le sol de l'ancienne Babylone presque sans le savoir. Il parle de creux profonds, d'éminences qui couvroient un espace de trois ou quatre milles, et de quelques arbres qui croissent toujours sur le terrain, et qui ne sont pas des produc-

tions naturelles de la Babylonie (*vol. II, p. 235, 236*). Hilleh est par  $32^{\circ} 28' 30''$  de latitude. Babylone est à près de vingt milles au nord. *Voyez Pietro della Valle, tom. II, pag. 250.* Hilleh est situé à cinquante milles de Bagdad, d'après l'estime commune; mais le résultat d'une combinaison de routes, trouvée dans les papiers de feu M. Howe, qui m'ont été communiqués par l'évêque de Rochester, le place à une distance de cinquante-cinq milles. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Un caravanseraï a été bâti dans Hilleh, il y a quelques années, avec des briques de l'ancienne Babylone, à-peu-près de l'épaisseur des nôtres, mais ayant un pied carré, et très-bien cuites. *V. Niebuhr, p. 235.* La raison pour laquelle il existe des restes aussi peu considérables de cette ville, est que les bâtimens ordinaires étoient construits de brique cuite au soleil. Les briques des

A Babylone, Alexandre trouva une partie de sa flotte qui avoit remonté l'Euphrate, tandis qu'il conduisoit lui-même l'autre partie dans le haut du Tigre; et, d'après le langage d'Arrien, il paroîtroit que Néarque s'étoit chargé d'amener la première <sup>a</sup>. A Babylone aussi étoient arrivés de la Phénicie quarante-sept vaisseaux, dont tous les matériaux avoient été transportés par terre jusqu'à Thapsaque. Deux de ces navires portoient cinq rangs de rames; trois autres en avoient quatre; douze, trois seulement; et les trente restans étoient garnis de quinze rames de chaque côté. Des ordres furent donnés pour qu'on en construisît plusieurs autres sur le lieu même, en bois de cyprès, le seul que la Babylonie pût fournir. Alexandre fit venir des matelots de la Phénicie: il donna pareillement l'ordre de former un chantier assez vaste pour recevoir mille vaisseaux, et de bâtir des arsenaux maritimes en nombre proportionné à cet établissement. Pour remplir des vues aussi importantes, il avoit envoyé Mikkalus jusque dans la Phénicie, avec cinq cents talens <sup>b</sup>, et la commission expresse de prendre à sa solde tous les matelots, comme d'acheter tous les esclaves qui avoient été exercés à manier la rame.

Quelque immenses que puissent paroître de tels préparatifs, ils ne l'étoient pas trop, comparés avec les projets d'Alexandre. Ce prince avoit conçu l'idée de conquérir l'Arabie <sup>c</sup>, et d'établir des

murailles et des édifices publics ont été transportées sur le terrain destiné à l'emplacement d'autres villes, et ont servi pour les bâtir. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Κατέλαβε δὲ ἐν Βαβυλώνι τὸ ναυτικὸν τὸ μὲν κατὰ τὸν Ἐυφράτην ποταμὸν ἀναπεπληθυσὶς ἀπὸ θαλάσσης ἢ Περσικῆς, ὃ, τὴ περὶ τὸν Νεάρχου ἦν. Arr. liv. VII, p. 299. Ce langage de l'historien Grec ne forme pas une preuve. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Qui reviennent à cent six mille huit cent trente livres sterling. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Un pays immense, sans villes, sans propriétés, sans culture; des déserts où l'on ne

trouve point d'eau; un ennemi fuyant sans cesse, mais menaçant tout-à-la-fois: voilà les obstacles qui rendent presque impossible la conquête de l'Arabie. Mais, ainsi que je viens de le dire, les armées d'Arabes ne sont point redoutables en pleine campagne. Les haines qui divisent leurs tribus, toutes indépendantes de leur nature et par leurs habitudes, empêchent qu'elles ne puissent se coaliser entre elles. En un mot, ni dans les siècles passés, ni dans les temps modernes, ces peuples ne sont parvenus à trouver un point de réunion suffisant pour mettre les colonies



colonies sur les deux rives du Golfe Persique. Peut-être la conquête des Arabes n'eût-elle pas été plus durable que les résultats de toutes les autres entreprises formées contre cette singulière nation. Mais une flotte sur l'Euphrate, en été, pendant que les eaux du fleuve<sup>a</sup> sont fortes, et une autre sur le Golfe, auroient vraisemblablement produit l'effet de réprimer les pirateries, et d'arrêter les incursions des tribus accoutumées à vivre de pillage. Ces peuples n'ont jamais été redoutables en pleine campagne, si ce n'est durant la courte période où le fanatisme leur suggéra les moyens d'agir de concert.

Ce fut, soit en vue<sup>b</sup> de cette expédition<sup>c</sup>, soit, comme les historiens nous le donnent plutôt à entendre, avec le dessein de rétablir

membres d'un corps aussi nombreux en état d'agir de concert, si j'en excepte toutefois l'époque des fureurs du Mahométisme, et les trois ou quatre premiers siècles après la propagation de cette doctrine. Tout foible que soit le gouvernement Turc, les pachas de Bagdad, de Basra, d'Alep, &c., quand ils ont l'inclination guerrière, ne balancent pas à aller chercher les Arabes en campagne; ou bien, lorsque ce sont d'habiles politiques, ils ne manquent jamais de brouiller une tribu avec une autre tribu, une famille avec une autre famille. Le célèbre Ahmed, pacha de Bagdad, employa la force des armes, l'argent, la trahison, suivant qu'il convenoit mieux à ses intérêts, et devint le maître de tous les Arabes du voisinage de son gouvernement. Quant à la question de savoir si l'Yémen, qui a tout ensemble des villes et de la culture, est à l'abri d'une conquête, c'est encore un problème. Le succès couronna l'entreprise des Abyssiniens: Ælius Gallus fut repoussé. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Des galères à cinq rangs de rames, telles que celles dont il vient d'être fait mention tout-à-l'heure, n'auroient jamais pu naviguer sur l'Euphrate. On seroit peut-être par-

venu à les mettre à flot pendant la crue des eaux du fleuve; mais il eût fallu les destiner ou à servir sur le Golfe, ou bien à accompagner l'armée dans l'expédition d'Arabie projetée par Alexandre. A peine Néarque auroit-il pu en tirer quelque parti, dans sa circonvallation de l'Arabie jusqu'à la Mer Rouge. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Gronovius, dans une dissertation très-longue et très-passionnée, défend l'interprétation que Vulcanius a donnée à ce passage d'Arrien, et combat celle d'Isaac Vossius, qu'il accuse de l'avoir absolument défiguré. Vossius paroît mériter, en effet, tous les reproches de son antagoniste, à l'aigreur près qui les caractérise. La critique de Gronovius, sur le mot ἀπισσοφῆ, dans laquelle il prouve que, par une semblable expression, il faut entendre le retour de l'eau du canal jusque dans le lit du fleuve; cette critique, dis-je, dissipe toute l'obscurité qui enveloppoit le passage de l'historien Grec. La dissertation de Gronovius accompagne l'édition d'Arrien que ce commentateur a publiée. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Le même Gronovius rejette, et avec beaucoup de chaleur, comme entièrement

les canaux, et de préparer la fertilité du pays par des arrosements, qu'Alexandre entreprit alors le voyage, en descendant l'Euphrate jusqu'au Pallacopas. Ce voyage a bien des difficultés pour nous; mais elles sont telles, que, d'une part, les recherches de d'Anville, de l'autre les observations faites sur le lieu même par Niebuhr, nous offrent le moyen de les résoudre. Dans le voisinage de Babylone, il existe encore des restes de deux lacs, beaucoup plus célèbres par les noms d'Ali et de son fils Hosein, que par aucune dénomination qui leur soit particulière. Le lac supérieur est placé à-peu-près sur la ligne parallèle de Babylone; et à son extrémité septentrionale subsiste toujours la ville de Kerbelai<sup>a</sup>, qui renferme Meschid-Hosein, ou le tombeau de Hosein, petit-fils de Mahomet.

étranger à la relation de Néarque, tout ce qui concerne l'Arabie ou les Arabes. Mais le langage d'Arrien nous donne à entendre jusqu'à certain point, que la ville bâtie par Alexandre, près du lac, avoit un rapport quelconque avec cette nation; et Strabon, pag. 741, le dit en termes exprès. Strabon ne fait pas mention du Pallacopas, mais seulement du voyage, et du nettoyage des fosses. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Hosein fut tué à Kerbelai. La belle et touchante relation de sa mort, écrite en arabe, et qu'Ockley nous a conservée, compense presque le défaut de matériaux historiques qu'on peut reprocher, non-seulement à l'ouvrage de cet auteur, mais encore à ceux de la plus grande partie des écrivains Orientaux. Voyez Ockley, p. 210 et suiv. du vol. II. Meschid, joint aux noms d'Ali, de Hosein, &c., signifie le tombeau d'Ali, de Hosein, &c.

C'est la mort de ce dernier qui a donné lieu à l'établissement du jeûne le plus célèbre de tous ceux qui s'observent parmi les Persans; c'est le meurtre de cette famille qui forme la distinction entre les Schiites et les

Sonnites, les deux principales sectes du Mahométisme. Les Persans maudissent Omar, Abubeker et Ommawiah. Nadir-Châh, malgré qu'il projetât d'introduire en Perse les dogmes Sonnites, prodigua l'or et l'argent pour enrichir et orner ces deux *meschids* des Schiites. S'il faut en croire Niebuhr, il dépensa 66,666 écus d'Allemagne, pour la seule couverture de Meschid-Ali, et 13,333 pour le service de Meschid-Hosein; et cependant, ni l'un ni l'autre de ces tombeaux ne se trouvoit dans son empire: tous deux étoient déposés dans le ressort du gouvernement Turc. Voyez Niebuhr, vol. II, pag. 206, édit. d'Amst.

Meschid-Hosein, ou Kerbelai, est à cinq milles d'Allemagne de Hilleh, et à cinq de Meschid-Ali. Voyez Niebuhr, vol. II, pag. 217. Le canal formé des eaux de l'Euphrate subsiste toujours. (N. de l'A.)

Voy. le Voyage de l'Inde à la Mekke, par A'bdoûl-Kérym, favori de Tahmâs Qouly-Khân; traduit de la version Angloise, par Langlès, chap. IX, pag. 110 et suiv. (N. du T.)

De l'extrémité méridionale de ce lac à la pointe septentrionale de l'autre, désigné aussi sous le nom de Bahr-Nedsjef, la distance est d'environ vingt-cinq milles, et Meschid-Ali est un peu à l'est. Kufa, où fut massacré Ali, n'est guère qu'à six milles de Meschid-Ali, dans la direction sud-est, entre le Bahr-Nedsjef et l'Euphrate; mais cette dernière ville est totalement ruinée aujourd'hui<sup>a</sup> et sans habitans. C'est dans le lac inférieur, que les eaux de l'Euphrate étoient détournées par le moyen du canal ouvert à Pallacopas, dans la saison du débordement de ce fleuve. Le soin d'ouvrir ou de fermer ce canal, étoit confié au satrape de Babylone, et entroit dans les devoirs de sa charge. Dans un pays comme celui qui borde l'Euphrate des deux côtés, où le terrain qui ne peut être arrosé par les eaux de ce fleuve, reste entièrement désert, mais où toutes les parties du sol que les eaux couvrent et abandonnent dans la saison convenable, deviennent extrêmement fertiles, un emploi de cette nature dut avoir la plus grande importance. Tant que Babylone fut la capitale de l'Orient, l'administration des eaux assura la prospérité de tous les districts voisins de cette ville : mais lorsque les conquérans Persans s'établirent de l'autre côté du Tigre, à Ecbatane, à Suse ou à Persépolis, cette administration cessa d'être un objet d'attention de la part du gouvernement; la Mésopotamie, la Chaldée et la capitale se ressentirent toutes en même temps de sa négligence, et déchurent sensiblement. La dynastie Parthe, dans des vues purement politiques, encouragea l'agrandissement d'un désert entre ses frontières et celles des Romains; et vers l'époque des dernières révolutions du pouvoir, le despotisme et l'insouciance ont achevé l'ouvrage commencé par la politique. Par-tout il arriva, dans tous les siècles comme sous tous les

<sup>a</sup> Niebuhr fait mention d'un canal à sec qu'il vit à Kufa [ Dsjarré-Zaade ], lequel répondroit fort bien au canal de Pallacopas, comme j'inclinerois à l'y rapporter. Niebuhr

lui-même le nomme Pallacopas. Voyez le vol. II de son Voyage, pag. 183. ( N. de l'A. )

gouvernemens, que le mal ne fut pas universel. A la vérité les grands canaux manquèrent ; mais une distribution partielle des eaux a été perpétuellement conservée ; et même, sous la domination oppressive et destructrice des Turcs, elle est encore aujourd'hui, comparativement parlant, un objet de quelque importance. <sup>a</sup>

Si Alexandre, à cette époque, destinoit Babylone à devenir par la suite la capitale de son empire (et, dans le fait, c'est à Babylone que les souverains de l'Orient auroient toujours dû fixer le siège du leur, s'ils n'avoient pas mieux aimé reculer leurs frontières d'Europe que de les conserver), son premier soin devoit être de rendre au pays environnant, tout l'éclat et tout le bonheur dont il avoit joui sous la monarchie Babylonienne. C'est le résultat auquel notre héros projeta d'atteindre, en tirant un parti utile du superflu des eaux de l'Euphrate, en les retenant avec prévoyance dans une saison, pour les dispenser dans une autre, enfin en réparant, l'été, par leur abondance, la privation qu'on en auroit éprouvée durant l'hiver.

Des vues aussi sages déterminèrent, selon toute probabilité, l'expédition de ce prince au Pallacopas, canal qui débouchoit dans un lac ou marais situé sur le côté Arabique du fleuve, à cinquante milles au-dessous de Babylone. Ce lac est le Bahr-Nedsjef de Niebuhr, le Rahemah de d'Anville. Il est à sec aujourd'hui ; ou du moins il l'est entièrement, pendant l'hiver : car Niebuhr paroît presque en avoir traversé le centre <sup>b</sup> ; et ce voyageur ne trouva rien qui ressemblât à un lac, quoiqu'il ait remarqué plusieurs canaux

<sup>a</sup> Pendant que le voyageur Ives montoit le fleuve dans son passage, il rencontra un pacha qui le descendoit, avec la mission expresse d'indiquer les endroits où il falloit ouvrir la digue, ou bien boucher les issues. Voyez Ives, pag. 255. Ce soin est toujours attaché à un haut emploi ; car le pacha dont il s'agit commandoit trente mille hommes : et comme nous pouvons conjecturer que,

sous le gouvernement Turc, le malheureux peuple paye chaque goutte d'eau, quelque mal exécutée que doive être cette partie du service public, toujours l'est-elle encore à présent. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Niebuhr débarqua à Mäschwira, sur la rive occidentale, un peu au-dessus de Lemloon, et il arriva par terre à Meschid-Ali. Il auroit longé nécessairement le lit de cette

naturels et artificiels totalement abandonnés aujourd'hui <sup>a</sup>. S'il arrive jamais que les eaux, dans leur crue, remplissent ces canaux, ce n'est pas à la prévoyante attention du gouvernement qu'il faut attribuer cet heureux accident, mais bien à la nature même du pays, dont le niveau est bas et la surface plate et unie, comme aussi à quelques restes de l'industrie, de la politique et de la sagesse qui distinguèrent les habitans dans les siècles passés. Niebuhr pense qu'il y avoit un canal qui descendoit de Hit, au-dessus de Babylone, dans une direction parallèle au cours de l'Euphrate, et qui traversoit le désert dans toute sa longueur, jusqu'à ce qu'il débouchât au Khore-Abdillah dans le Golfe Persique. J'ai déjà manifesté mon assentiment à cette opinion de l'auteur Allemand; et quoique nous manquions de preuves pour assurer que ce canal est le même, continué dans toute cette étendue, toujours semble-t-il à-peu-près impossible de suivre la marche des armées et la route des voyageurs, dans quelque âge que ce soit, sans trouver des raisons pour confirmer une telle idée. D'après un simple coup d'œil jeté sur les deux lacs à Meschid-Hosein et à Meschid-Ali, nous sommes bien fondés à présumer qu'il y avoit anciennement une communication entre eux; et depuis Meschid-Ali, ou Bahr-Nedsjef, jusqu'à la mer, l'existence du canal est incontestable <sup>b</sup>.

mer, ou du moins il l'auroit vu si elle avoit existé. Niebuhr se trouva dans ces parages au mois de décembre. *Vol. II, p. 183 et 209.* Il dit que le lac étoit à sec. Un autre nom que lui donne le voyageur Allemand, est celui d'*El-Buheire*. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Dsjarré-Zaade. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Le témoignage d'Arrien est positif: 'Εκ δὲ τῆς ἐς θαλάσσαν κατὰ πολλά τε ἢ μάλιστα ἀφανῆ σήματα ἐκδίδωσι. *Lib. VII, p. 303.*

La raison pour laquelle ces embouchures lui paroissoient impossibles à découvrir [ἀφανῆ], est que cet historien supposoit l'embouchure de l'Euphrate placée là où

nous trouvons aujourd'hui le Khore-Abdillah. Et lorsque nous lisons dans Pline, que le fleuve ne traversoit plus ce Khore pour arriver à la mer parce que les habitans d'Orchoe en avoient arrêté le cours, nous devons conclure du langage de l'auteur Latin, qu'entre le siècle d'Alexandre et le sien, les Arabes du désert, dans le voisinage du Bahr-Nedsjef, avoient détourné les eaux de ce lac à l'époque de l'inondation, pour arroser leurs terres; et que, par conséquent, ils les avoient épuisées, au lieu de leur laisser suivre leur cours ordinaire jusqu'au Khore-Abdillah. Si la supposition

Une preuve que j'en puis donner, parmi plusieurs autres, c'est qu'aucun voyageur ne passe le grand désert entre Basra et Alep sans rencontrer des restes de villes <sup>a</sup> ou de bâtimens, en un mot des vestiges d'anciennes habitations. Il paroît difficile à croire que ce soient là des restes des Arabes; car le pays n'est pas celui où les Arabes vivent rassemblés dans des villes. Selon toute probabilité, ils viennent des Chaldéens, des Syriens, des peuples de la Mésopotamie, pour lesquels l'eau dut être un principal moyen d'existence, et qui tous n'ont fini que depuis le temps où l'Euphrate a cessé de leur apporter les eaux bienfaisantes avec le secours desquelles ils fertilisoient le désert. <sup>b</sup>

Quelle époque devons-nous fixer comme celle où les deux lacs commencèrent à manquer d'eau? c'est ce qui est fort incertain. Je n'ai pas trouvé non plus les moyens de reconnoître s'ils sont entièrement à sec en été. Quoi qu'il en soit, il y a toujours un aqueduc qui conduit l'eau à Kerbelai <sup>c</sup>: et d'Anville marque deux canaux qui courent se jeter dans le Bahr-Nedsjef, un à chaque extrémité. Il considère le plus bas des deux comme étant le Pallacopas; et la distance de cinquante milles de Babylone correspond mieux avec la position de ce canal qu'avec celle de l'autre, qu'il appelle *Nilus*, et qu'il fait arriver dans le lac à l'angle septentrional. Mais nous avons une autorité respectable <sup>d</sup> sur la garantie de laquelle on peut regarder comme certain que la situation du plus haut des deux

de d'Anville étoit vraie, savoir, qu'il y avoit un autre cours depuis le Khore-Abdillah jusqu'à Bahrein, l'étendue du canal de Niebuhr s'éleveroit à huit cents milles. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Voyez Niebuhr, vol. II, pag. 307. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Quelques sources ou réservoirs ont pu suffire aux besoins d'un petit nombre de villages épars çà et là; quelques autres, à ceux des habitans d'une ville de Palmyre: mais

le peu d'eaux qu'on trouve dans le désert, sont communément des eaux saumâtres, par la raison que le sol est d'une substance saline. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Niebuhr en fait mention, et Ockley lui donne le nom de *rivière de Kerbelai*. Hosein, que son ennemi vouloit réduire par la soif, s'étoit vu intercepter le cours de cette eau; mais il mourut les armes à la main, comme un digne descendant du prophète. Voyez Ockley, vol. II, p. 222. (N. de l'A.)

lacs s'accorde mieux avec les circonstances de la navigation<sup>a</sup> ; car il est évident qu'Alexandre ne revint pas du lac par le même canal à travers lequel il y étoit entré. Arrien dit que , dans son retour , ce prince dirigea lui-même son vaisseau , ayant Babylone à sa gauche. Cela ne peut être vrai , si Alexandre entra au milieu et gouverna au nord. Mais si nous supposons qu'il entra du nord pour gouverner au midi , et sortir ensuite à l'extrémité plus basse , cette navigation le conduira très-près des marais de Lemloon , dans lesquels Niebuhr<sup>b</sup> présume qu'il s'égara , et où toutes les particularités relatives à sa situation trouvent naturellement leur place.

Mais l'objet immédiat de l'expédition étoit une reconnoissance du canal même. Ouvrage des rois de Babylone , du moins à ce qu'il y a lieu de croire , les souverains de Perse l'avoient tout-à-fait négligé après la conquête. On avoit creusé ce canal dans une partie de la rive , où le sol étoit mou , vaseux , et cédoit facilement. L'embaras augmentoit donc lorsqu'arrivoit la saison de fermer le canal ; et le satrape de Babylone , que ce soin concernoit comme faisant partie des devoirs de sa charge , employoit trente mille hommes pendant trois mois consécutifs , avant que le cours du fleuve pût être rétabli , et l'embouchure du canal mise à l'abri de tout événement. En mesurant le terrain , on reconnut qu'à la distance de deux milles plus bas , la rive étoit plus ferme , et le sol un fond de roc. En faisant ouverture en cet endroit , et en conduisant

<sup>a</sup> D'Anville appelle *Nilus* le canal qui est dans la partie supérieure du lac. Ce canal passe par Ebn-Hubeira ; et le lac lui-même prend quelquefois ce nom. C'est le Pallacopas de Niebuhr ; et Niebuhr forme une conjecture très-juste à cet égard. En effet , l'Édrisi s'exprime de la manière suivante , pag. 204 : *A castello Ebn-Hobaira profundit sese Eufrates in universam ditionem Kufæ , residuis ejus aquis in lacus influentibus.* Aucun trait caractéristique ne convient

mieux au Pallacopas que celui-là. [ Extrait des papiers de Howe. ] ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Voy. Niebuhr , vol. II , p. 202 ; — Ives , pag. 251. Ives lui-même se perdit dans le marais de Lemloon. Voyez cet auteur , pag. 255. Le fleuve , dit-il , déborde toujours considérablement jusque dans le désert. *Ibid.* pag. 251. Et plus loin , pag. 258 , il parle de levées de terre et de digues formées pour resserrer son lit. ( N. de l'A. )

de ce point un canal jusque dans le premier, il paroissoit facile d'arrêter désormais le débordement des eaux<sup>a</sup>, lorsque cette précaution deviendroit nécessaire, attendu que la solidité de la levée empêcheroit les ravages de l'inondation dans le premier cas, et serviroit de fondement pour les ouvrages qui devoient être exécutés après que le temps de la crue des eaux du fleuve seroit passé.

Alexandre donna sur les lieux toutes les directions nécessaires pour la confection des travaux : il entra ensuite dans le canal, gouvernant lui-même la galère qu'il montoit, et il continua de visiter ainsi toute l'étendue du lac. Il ordonna la construction d'une ville sur la rive Arabique. Cette ville, il la destinoit évidemment à être une frontière vers Babylone, dans cette partie du pays, ou une place militaire et un dépôt d'armes, dans le cas où il commenceroit son expédition contre les Arabes de ce côté. D'Anville marque cette Alexandrie à la pointe septentrionale du lac, à peu de distance de Meschid-Ali : mais, autant qu'on peut le conjecturer d'après le langage d'Arrien, nous devons plutôt en chercher la

<sup>a</sup> La rapidité du Tigre est une circonstance remarquée par tous les voyageurs ; et le nom même du fleuve en dériroit chez les Grecs. Pietro della Valle croit l'Euphrate plus impétueux encore, ce qui prouve combien le cours de l'un et de l'autre est violent. Cosmas Indicopleustes en donne une raison bien plaisante. Cet auteur assure que le nord de sa terre, qu'il fait plate, est plus élevé que le midi, ce qui fait que le Nil coule si lentement *en montant*, tandis que le Tigre et l'Euphrate descendent avec rapidité jusqu'au midi. Tout ce que Cosmas a vu, il l'a rapporté en observateur fidèle, mais ignorant. Au reste, il n'avoit guère vu que l'Abbyssinie, et ne s'étoit jamais porté au-delà des détroits de Babel-Mandeb. Consultez cet auteur, *pag. 132 et 337*. C'est quelque chose de pitoyable, que son hypothèse et son fatras théologique soient parvenus jusqu'à

nous, et que sa topographie nous ait été conservée ; car, malheureusement pour lui, la vérité est tout le contraire des résultats qu'il trouve. *Voyez l'édition que le P. Montfaucon a donnée de son ouvrage, p. 133.*

Il y a un rapport très-bizarre à observer entre le Chrétien Cosmas Indicopleustes et le Musulman l'Édrisi ( si toutefois ce dernier suivoit la religion de Mahomet ). *Voyez Zocotora, pag. 178*, et la Relation des Chrétiens envoyés sur les lieux par les Ptolémées.

L'Euphrate s'élève à douze pieds de hauteur perpendiculaire ; la différence de sa largeur au Bir, est de 630 yards à 214. *V. Pococke, p. 164*. [ *Papiers de feu M. Howe.* ] Les eaux de ce fleuve grossissent quelquefois dans le mois de mars ; mais le temps de leur crue est incertain. Elles sont toujours basses en septembre. ( N. de l'A. )

position



position à l'extrémité opposée. En effet, rien ne laisse présumer qu'Alexandre soit sorti du lac pour revenir par le même passage qu'il y étoit entré; et cela n'est pas possible non plus, si, comme l'assure Arrien, Alexandre fit voile ayant Babylone à sa gauche. Au contraire, si nous préférons nous ranger à l'opinion de Niebuhr, et conduire ce prince jusque dans les marais de Lemloon<sup>a</sup>, il s'étoit alors écarté de sa route, et avoit Babylone à la gauche. Ces marais continuent d'être fort difficilement navigables et semés d'îles, lesquelles sont toujours depositaires de plusieurs tombeaux<sup>b</sup>. En

<sup>a</sup> Si l'autorité de Diodore est de quelque poids, ce que dit cet historien s'accorde parfaitement avec l'idée de Niebuhr, qui nous présente Alexandre comme égaré à Lemloon plutôt que dans le Bahr-Nedsjef. En effet, suivant Diodore, la flotte, dans le cours de cette navigation, se perdit durant trois jours et trois nuits, ce qui pouvoit difficilement arriver dans le Bahr-Nedsjef, qui n'a pas cinquante milles d'étendue. *Voyez Diodore, vol. II, p. 252.*

Texeira donne au Bahr-Nedsjef trente-cinq ou quarante lieues de circuit, et six de largeur, ainsi que me l'apprennent les papiers de M. Howe. Si l'auteur Portugais vit lui-même ce lac, c'est une preuve que le Bahr-Nedsjef a cessé d'exister entre le siècle de Texeira et celui de Niebuhr. Il paroît aussi avoir été un lac, du temps de Pietro della Valle. Dans sa route de Basra à Alep, ce voyageur indique des marais situés sur sa gauche, à-peu-près dans cette partie du pays. Je ne suis pas bien convaincu que ce ne soit pas encore un lac, ou du moins un marais en été, quoique Niebuhr, qui visita les lieux durant l'hiver, ne l'ait pas vu. Tavernier paroît avoir trouvé le canal à sec. [Papiers de M. Howe.] (N. de l'A.)

<sup>b</sup> C'est un usage superstitieux qui remonte à la plus haute antiquité, que de bâtir des

tombeaux dans des îles situées sur des fleuves, ou sur la mer, ou bien de les placer dans quelques endroits écartés du désert. Peut-être est-il peu vraisemblable qu'on trouvât aujourd'hui le *meschid* d'un iman, là où n'auroient pas existé jadis le tombeau, le temple, ou les restes sacrés de quelque héros ancien, de quelque roi ou divinité fabuleuse. Ce genre de superstition est fort utile aux naturels du pays, par la raison que les pèlerins qui visitent ces lieux en esprit de religion, sont attirés vers des endroits déserts, où il n'y a point de commerce propre à exciter la cupidité des marchands. Conséquemment, quoique la religion de l'Orient ait changé, l'usage dont je parle s'est conservé.

Ives fait mention de tombeaux d'imens, ou de saints personnages, déposés dans le voisinage de Lemloon, et qui sont toujours des objets de dévotion publique, ceux de Haleb, de Hosein, de l'iman Kasai.

Lemloon est situé par 31° 40' de latitude, un peu plus qu'à moitié chemin entre Basra et Hilleh. *Voyez Ives, p. 256 et suiv.* C'est, dans toute son étendue, un pays bas et humide. Les bords du fleuve sont hérissés de joncs, et très-incommodes pour les voyageurs. *Ibid. p. 257.* *Voyez aussi le Journal de Howel, pag. 48.* (N. de l'A.)

hiver, au rapport de Niebuhr, il y a un nombre infini de divers canaux très-étroits, où les chaloupes même de Basra trouvent à peine de l'eau; et dans l'été, le cours du fleuve est tellement irrégulier, que les hommes occupés de haler les vaisseaux, ont plus souvent le pied dans l'eau que sur la rive. Toutes ces circonstances correspondent aux obstacles qu'Alexandre eut à surmonter; et je présume, si l'on veut me permettre une semblable conjecture, que ce prince étoit alors égaré dans sa navigation, et qu'il descendit le fleuve jusqu'à ce que des pilotes du pays l'eussent ramené dans le canal ou passage qu'il devoit suivre, et reconduit ainsi vers Babylone.

La situation du Pallacopas est peut-être toujours susceptible de découverte. En effet, aucun navigateur ou écrivain, du moins parmi ceux que j'ai consultés, n'indique les rives de l'Euphrate comme composées d'un sol pierreux, ou d'un fond de roc. Si donc un fond de cette nature venoit à se rencontrer quelque part, ce seroit toujours une circonstance assez singulière pour fixer l'attention de nos voyageurs de l'Inde, dont quelques-uns montent tous les ans de Basra à Hilleh et à Bagdad. L'étendue de pays où ils auroient à porter leurs observations, ne pourroit guère excéder vingt à trente milles, et se trouveroit nécessairement sur leur gauche, attendu qu'ils montent entre Rumahieh et Assca.

Cette importante opération est la dernière à laquelle Alexandre ait donné ses soins: la mort le surprit peu de temps après son retour à Babylone; et dès-lors, tous ses plans de gouvernement, de politique, de découverte ou de conquête, furent renversés, anéantis, par les dissensions qui s'élevèrent entre ses principaux officiers aussitôt qu'il eut cessé de vivre.

Les projets de conquête d'Alexandre ne sont point du ressort de mon ouvrage. Mais, marchant à la tête de ses propres troupes, qui s'étoient recrutées sans cesse, qui possédoient des richesses suffisantes pour appeler le dernier homme de la Macédoine et de

la Grèce même sous leurs drapeaux , et auxquelles s'étoient jointes les levées faites en Asie , formées et disciplinées sur le modèle des troupes Macédoniennes ; fort du dévouement qui attachoit à sa destinée comme à sa personne les braves qui l'avoient accompagné ; précédé de la réputation qu'il avoit acquise et méritée , d'être le plus grand capitaine de son siècle ; ce héros , par-tout où il eût porté ses armes , auroit été formidable pour un ennemi , et le succès eût infailliblement couronné ses entreprises.

Quant aux présages<sup>a</sup> qui précédèrent son départ , ou à la cause immédiate de sa mort , je m'abstiendrai pareillement de tout examen. Un seul point semble prouvé jusqu'à l'évidence , c'est que le fait de la coupe empoisonnée est une fiction. Le bulletin de la maladie d'Alexandre , qui nous a été conservé , et qui en constate les progrès journaliers , indique manifestement le cours graduel d'une fièvre plutôt que les ravages du poison<sup>b</sup>. La violence des passions de ce prince , la tension continuelle de son esprit , le développement constant de toutes ses facultés , et aussi l'excès des plaisirs de la table , sont autant de causes qui expliquent sa mort d'une manière naturelle , sans qu'il soit besoin de recourir à la trahison , ou bien à une conspiration.

Mais , tout en me dispensant de recherches à cet égard , je dois recueillir , pour la satisfaction du lecteur , quelques faits qui

<sup>a</sup> Aucun personnage important n'a subi sa destinée , s'il faut en croire les anciens historiens , sans que des présages sinistres aient annoncé la catastrophe ; et ce genre de superstition a tellement prévalu , qu'à peine est-il aujourd'hui une seule famille qui n'ait eu ses présages à l'égard de quelqu'un de ses membres chéris , ou de tout autre. Je ne ridiculise pas plus ce préjugé que je ne suis tenté de le partager ; mais une observation à faire , c'est que les preuves de cette superstition sont aussi rares dans l'Histoire

sainte qu'elles sont fréquentes dans l'Histoire ancienne. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Plutarque , qui est , en général , assez crédule , n'ajoute pas foi à ce conte de la coupe empoisonnée. Il dit qu'on n'en entendit parler que plusieurs années après , à l'époque où Olympias voulut rendre odieuse la famille d'Antipater. ( N. de l'A. )

Voyez à ce sujet l'Histoire ancienne de Rollin , vol. VI de l'édit. in-12 , pag. 680 et suiv. ( N. du T. )

caractérisent un homme aussi extraordinaire. Ils démontreront que les découvertes projetées par Alexandre, entroient dans le plan qu'il avoit conçu de son vaste empire, et dont il fut occupé jusqu'au dernier soupir.

Les restes de la flotte que Néarque avoit conduite dans le haut de l'Euphrate, et les vaisseaux qu'on avoit transportés par voie de terre jusqu'à Thapsaque, étoient toujours à Babylone. La poursuite des découvertes commencées à l'Indus, formoit toujours un des grands desseins médités par Alexandre; et déjà ce prince avoit pré-ludé, par une expédition préparatoire, à son projet d'extension de la navigation autour du continent d'Arabie jusque dans la Mer Rouge. Pour frayer le chemin à Néarque, trois vaisseaux étoient partis séparément, et à différentes époques, en descendant la partie Arabique du Golfe Persique; et le rapport des chefs qui les commandoient, avoit, selon toute apparence, donné au conquérant de l'Inde des renseignemens plus certains à l'égard de cette côte si peu connue, que n'en pourroient fournir aujourd'hui nos cartes modernes. <sup>a</sup>

Le premier de ces bâtimens avoit été commandé par Archias, qui n'alla pas plus loin que Tylos, ou Bahr-ein, de nos jours le centre de la pêche des perles. Archias rapporta qu'il avoit trouvé deux îles, l'une à la distance de cent vingt stades de l'embouchure de l'Euphrate [ le Khore-Abdillah ], qui étoit consacrée à Diane<sup>b</sup>,

<sup>a</sup> Voyez la carte du Golfe Persique par d'Anville. Niebuhr a dressé depuis une carte du pays d'Oman, mais sur des informations recueillies seulement de bouche. A n'en pas douter, Alexandre avoit eu de ses officiers des détails beaucoup plus précis et plus sûrs que ceux qui nous ont été conservés par les historiens. Il avoit établi un bureau pour y déposer tous leurs renseignemens; et le public n'étoit pas admis indistinctement à en prendre connoissance. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> L'erreur dans laquelle sont continuellement tombés les historiens Grecs, en associant les divinités de leur pays aux superstitions des peuples de l'Asie, se remarque aussi fréquemment dans Arrien que dans Hérodote et Xénophon. Nous devons supposer qu'Archias trouva établis parmi les habitans de l'île dont il est ici question, des usages religieux semblables à ceux par lesquels la Diane des Grecs étoit honorée, et qu'il adapta à la divinité le nom de cette

et dans laquelle les habitans conservoient avec soin une race de boucs et de bêtes à laine, qu'on ne destinoit jamais à être offerts comme victimes en sacrifice à la divinité. Alexandre donna à cette île le nom d'*Icare* : elle devrait être une de celles situées à la baie de Grane; mais la position que lui assigne Arrien, ne correspond en aucune manière avec la leur. En effet, cent vingt stades d'Arrien ne font que sept milles et demi, tandis que la distance réelle est de près de trente. La position attribuée à Tylos, l'autre île qu'avoit vue Archias, ne présente pas moins de disproportion : elle se trouve établie à la distance d'un jour et d'une nuit de navigation d'un bâtiment léger, et qui fait voile par un bon vent. C'est là, il faut l'avouer, une estime assez vague : mais d'anciens géographes, considèrent un jour de navigation comme égalant cinq cents stades Olympiques; et si nous doublons ce nombre, nous n'aurons que mille de ces stades, ou cent vingt-cinq milles, tandis que la distance effective est de plus de deux cents. Mais que ces îles soient celles que vit Archias, malgré l'inexactitude et l'insuffisance de l'estime, c'est ce dont il semble difficile de douter; car Tylos nous est décrite comme une île fort grande, bien boisée<sup>a</sup>, et très-productive, toutes circonstances qui ne se rapportent à d'autre île de la partie occidentale du Golfe qu'à Bahr-ein.

Un second vaisseau avoit été envoyé sous le commandement d'Androsthène, qui, au rapport des historiens, réussit à tourner jusqu'à une certaine distance la côte d'Arabie. Mais Hiéron de Soli alla beaucoup plus loin que les deux premiers; car il paroît avoir doublé le cap Mussendon, ou Makæ, vu par Néarque et Onésicrite lorsque la flotte approcha du Golfe Persique. Les ordres que Hiéron avoit reçus d'Alexandre, étoient de faire la circonnavigation de l'Arabie,

déesse, au lieu de rechercher dans la mythologie des Arabes ou des Parsis, l'origine de ce culte. C'est ainsi que César (*liv. VI, chap. 17*) donne aux Celtes un Mercure,

un Mars, connus aujourd'hui pour être Woden et Thor. (N. de l'A.)

<sup>a</sup> Je n'ai pu m'assurer si elle l'est encore. (N. de l'A.)

de remonter la Mer Rouge, et de reconnoître la baie d'Héroopolis<sup>a</sup> sur la côte d'Égypte; par quoi il faut entendre que ce navigateur devoit aller précisément à Suez, l'extrémité de la Mer Rouge la plus voisine d'Alexandrie. Ces ordres donnés à Hiéron développent tout le plan de communication qu'Alexandre avoit mûri dans sa tête, et qu'il auroit eu la satisfaction de voir exécuter en son entier s'il eût vécu quelques mois de plus. Toutefois Hiéron ne put remplir l'objet des instructions de son maître; mais il paroît avoir descendu la côte au-dessous de Masqât, et être venu à la vue du cap Ras-el-Had<sup>b</sup>, le Syagros des anciens. En effet, à son retour il rapporta qu'il s'étoit avancé vers un grand promontoire qu'il n'avoit pas osé doubler, et que le continent d'Arabie étoit d'une bien plus grande étendue qu'il ne l'avoit d'abord imaginé.

Tels furent les travaux préparatoires par lesquels Alexandre voulut assurer le succès de la nouvelle expédition de Néarque. Les trois vaisseaux, comme je l'ai dit, étoient partis à différentes époques dans l'intervalle qui venoit de s'écouler depuis la première arrivée de ce prince à Babylone. C'étoient des galères à trente rames seulement, et peu propres au genre de service auquel on les

<sup>a</sup> Suez est présumée occuper à-peu-près la position de l'ancienne Arsinoé, ayant été bâtie dans des temps plus récents, par les Ptolémées, à l'extrémité occidentale du Golfe Arabique. La baie étoit appelée *Klysuma* ou *Klusma*; d'où les Orientaux nomment encore aujourd'hui cette mer, la *Mer de Kolsun*, par une transposition qui résulte de l'usage où ils sont de corrompre et de défigurer dans leur langue tous les mots étrangers. Héroopolis étoit située dans l'intérieur du pays, et la capitale d'un *nome* (ou département) d'où la mer de Suez prit le nom de *baie d'Héroopolis*; ce qui prouve qu'aucune ville n'avoit été bâtie encore, comme Suez, à l'extrémité occidentale du Golfe, que le commerce ne s'étoit encore

jamais porté aussi haut dans la Mer Rouge, et qu'Alexandre envisageoit en homme de génie ce point de communication avec l'Alexandrie d'Égypte. La mer de Suez n'est pas très-sûre pour les navigateurs; et par suite de temps, les Ptolémées fixèrent le commerce à Myos-Hormus. A partir de ce point, il y avoit une route pour les caravanes jusqu'à Ghinna sur le Nil, route par laquelle voyagea Bruce, et dont il nous a donné une description admirable, ainsi que de tout ce qui concerne Myos-Hormus, Cosseir, *Portus Albus* et Orneon. Il existe une très-belle carte de la Mer Rouge, dressée par de la Rochette. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Le Rasselgate de nos cartes. (N. de l'A.)

employoit. Tout ce qu'on put obtenir de résultats heureux, il faut l'attribuer au courage et à l'habileté des commandans, qui, peut-être, avoient accompagné Néarque dans sa navigation<sup>a</sup>; et s'ils ne réussirent pas complètement, nous devons en rejeter le malheur sur l'insuffisance et la foiblesse des bâtimens qui les portoient, comme aussi sur l'état de la science dans cet âge du monde.

A l'époque où la mort d'Alexandre vint renverser le projet de l'expédition, Néarque avoit reçu de ce prince l'ordre de prendre le commandement de la flotte; et s'il eût poursuivi l'objet de sa mission, il auroit, de toute nécessité, descendu l'Euphrate avant la saison où la crue des eaux est passée. Peut-être son intention étoit-elle d'attendre à l'embouchure du Tigre, ou d'effectuer heureusement son passage à Makæ pendant la dernière partie de l'été. L'expérience que cet officier intelligent avoit acquise, lui auroit suggéré naturellement l'idée d'attendre la mousson de nord-est dans les mois de novembre et de décembre. Avec le secours et à la faveur de cette mousson, il auroit pu espérer de tourner la côte d'Arabie, comme il avoit déjà fait le voyage des bouches de l'Indus à l'Euphrate. Toutefois les circonstances ne sont pas, à beaucoup près, les mêmes: la côte d'Arabie présente de grands dangers depuis le Mussendon jusqu'au Ras-el-Had. Les vents varient, près de la côte; et, si l'on en excepte Masqât, à peine y a-t-il un *inlet*<sup>b</sup> où puisse entrer un vaisseau, sans risque d'échouer, lorsque le vent est à la tempête. La mort d'Alexandre, qui survint, dispensa Néarque de tenter l'entreprise. Mais il est impossible d'offrir au lecteur une preuve plus évidente des projets qui occupèrent l'esprit d'Alexandre

<sup>a</sup> Archias seul est connu pour avoir été un des officiers de Néarque. Ce dernier n'avoit pas rendu justice à ses compagnons; ou bien, s'il en avoit conservé les noms et immortalisé les services, Arrien a négligé de nous en rien transmettre. Androsthène, suivant Plutarque, étoit un officier employé sous

Néarque. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Voyez la note sur ce mot, pag. 172. Elle m'a été communiquée par le respectable et savant Fleurieu, dont les vertus honorent la République, autant que ses travaux la servent et l'éclairent. ( N. du T. )

dans ses derniers momens, que celle qui résulte des détails du bulletin journalier de sa maladie : l'extrait nous en a été conservé tant par Plutarque que par Arrien. Ces deux historiens ne diffèrent pas essentiellement entre eux, si ce n'est qu'Arrien parle plus souvent de la flotte<sup>a</sup>, au sort de laquelle il a donné peut-être une attention plus particulière, comme ayant plus de rapport avec la nature de son ouvrage. Je transcris ci-après le bulletin même, sauf quelques légers changemens que je m'y suis permis, dans la vue de concilier entre elles les relations des deux auteurs.

Il paroît, d'après Plutarque<sup>b</sup>, qu'Alexandre avoit donné une fête magnifique à Néarque et à ses officiers, la veille du jour où il ressentit les premières atteintes de la maladie dont le bulletin commence à compter du 18 du mois Macédonien *dæsius*, en l'an 324 avant J. C. Les circonstances qui suivent, offrent la preuve évidente qu'Alexandre étoit sur le point d'entreprendre son expédition contre l'Arabie, et que Néarque, avec la flotte, devoit l'accompagner dans cette expédition, et descendre la côte d'Arabie, le long du Golfe Persique, pour ne le quitter tout au plus qu'à l'endroit où lui-même commenceroit la circonnavigation projetée. Si donc on peut supposer que l'armée eût encore été victorieuse dans l'expédition dont il s'agit, rien n'empêche de croire qu'il y avoit un plan formé de faire concourir ensemble les opérations par mer et par terre, tout autour de la côte, jusque dans le Golfe Arabe. Quelque impraticable que semble, au premier coup d'œil, un plan de cette nature, il est le même absolument que celui qu'Alexandre avoit imaginé sur la côte de Mekran, et dont l'exécution n'avoit été arrêtée que par les mêmes malheurs qui se renouvelèrent en cette occasion.

<sup>a</sup> L'armée de terre devoit partir le quatrième jour; la flotte, le cinquième. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Plutarch. in *Alexandro*, p. 706. Arrian.

lib. VII, pag. 308. La fête dont il va être parlé, ne précéda peut-être le 18 que d'un jour. (N. de l'A.)



Vers le soir de la fête, Alexandre retournoit au palais lorsqu'il fut rencontré par Médius<sup>a</sup>, qui avoit traité une partie des officiers, et qui demanda en ce moment au roi, comme une faveur, qu'il voulût bien honorer le banquet de sa présence. Cette nuit et tout le jour suivant furent passés dans la débauche; et alors il n'est pas extraordinaire que quelques symptômes de fièvre, suite naturelle de cet excès, se soient manifestés chez Alexandre.

Ici commence le Journal; il contient les détails qu'on va lire :

Dæsius, le 18. Le roi se baigna; et sentant que la fièvre augmentoit, il voulut dormir dans son bain.<sup>b</sup>

Ce même jour, des ordres furent donnés pour que les troupes de terre se tinssent prêtes à marcher le 22, et pour que la flotte se préparât à mettre à la voile le 23.

Le 19. Le roi se baigna : du bain il se rendit à sa chambre; il passa la journée à jouer aux dés avec Médius<sup>c</sup>, se baigna une seconde fois le soir, assista aux sacrifices dans une litière<sup>d</sup>, prit de la nourriture dans la soirée<sup>e</sup>. La fièvre augmenta, et la nuit fut très-agitée.

Les officiers reçurent des ordres de venir le trouver le lendemain matin.

Le 20. Le roi prit un bain, se rendit aux sacrifices comme la veille, s'entretint dans le bain, avec Néarque, de son voyage dans

<sup>a</sup> Cette circonstance particulière est racontée par Plutarque. Arrien ne diffère d'avec lui qu'en deux points : d'abord, il ne parle pas d'excès aussi violens; ensuite, d'après son récit, il y eut deux repas, au lieu d'un seul prolongé aussi avant dans la journée du lendemain. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Voici ce que nous dit Arrien au sujet de ce sommeil du roi dans le bain : « Alexandre fut porté sur son lit au bord du fleuve, et de là conduit à une maison de plaisance,

située sur l'autre rive. » (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Arrien dit, à *causer*. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> *Ἐπι κλίνης*, porte le texte Grec; sur un lit ou une litière : c'étoit plutôt une espèce de palanquin qu'un fauteuil ou siège ordinaire. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Suivant le traducteur de Plutarque, il mangea de bon appétit : mais le texte ne donne rien à penser à cet égard; et Arrien dit positivement, qu'il mangea peu : *ὀλίγον δειπνῆσαι*. (N. de l'A.)

l'Inde, et lui donna de nouveau l'ordre de se tenir prêt pour le 23.

Le 21. Le roi se baigna; il assista aux sacrifices le matin, n'éprouva aucune diminution de son mal, parla d'affaires avec ses officiers, donna des ordres relativement à la flotte, et prit un second bain dans la soirée. La fièvre continua d'augmenter.

Le 22. Le roi se retira dans un appartement voisin de la pièce où il se baignoit; il assista aux sacrifices. La fièvre s'éleva beaucoup, et lui causa une oppression pénible: il n'en fit pas moins donner l'ordre aux officiers de se rendre auprès de lui, et leur renouvela celui qui concernoit le prochain départ de la flotte.

Le 23. Le roi fut porté jusqu'au lieu des sacrifices, mais non sans éprouver un mal-aise considérable; il donna de nouveaux ordres aux officiers de la flotte, et parla des mesures à prendre pour porter l'armée au complet.

Le 24. Le roi ressentit une forte oppression: la fièvre s'accrut encore considérablement.

Le 25<sup>a</sup>. Le roi tomba dans un plus grand accablement: cependant il fit intimer l'ordre aux généraux de se rendre dans le palais, et aux officiers de marque de se tenir à la porte<sup>b</sup>. Vers le soir, il continua de se trouver plus mal, et fut reconduit, sur le fleuve, de la maison de plaisance au palais. Lorsqu'il y fut arrivé, il prit un peu de repos; mais à son réveil, lorsque les généraux furent admis auprès de lui, quoiqu'il conservât tous ses sens, et qu'il les reconnût bien, il lui fut impossible de leur parler.

Le 26. La fièvre fit des progrès rapides toute la nuit, et continua, sans diminuer, durant la journée entière.

Le 27. Ce jour, les soldats demandèrent à grands cris à être admis, souhaitant de voir leur maître encore une fois, s'il vivoit

<sup>a</sup> Dans Plutarque, il y a ici un intervalle du 21 au 24; depuis *τῆ δεκάτῃ φθίνοντος* jusqu'au *ἑβδόμῃ*. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> *Χιλίαρχος ἢ πεντακοσιάρχος*, c'est-à-dire,

aux officiers commandant mille ou cinq cents hommes [ les chiliarques et les pentacosiarques ]. (N. de l'A.)

encore , et soupçonnant qu'il avoit cessé d'exister , ou qu'on leur cachoit sa mort. En conséquence , on leur permit de traverser l'appartement , un à un et sans armes. Le roi souleva sa tête avec peine , leur tendit la main , mais sans pouvoir proférer une parole.

Le 28. Dans la soirée de ce jour , le roi expira.

Le bulletin qu'on vient de lire , fait voir , sans qu'il soit besoin de commentaire , et beaucoup mieux qu'on ne pourroit le démontrer de toute autre manière , quelle attention Alexandre donnoit aux projets que je lui ai attribués dans cet ouvrage. On y trouve la preuve que ce prince honora Néarque d'une réception magnifique le jour même qui précéda sa maladie , et que l'expédition de cet officier fut un des principaux objets qui occupèrent son esprit presque jusqu'à l'instant où il cessa de parler.

La date de sa mort est le seul point qui reste maintenant à fixer ; et comme nous n'obtenons pas des chronologistes une satisfaction parfaite à cet égard , je crois plus à propos d'indiquer les doutes et les contradictions qui existent parmi les historiens et les savans , que de décider la question , de mon autorité privée.

L'année de la naissance d'Alexandre est fixée dans la première de la cent sixième olympiade , qui répond à l'an 356 avant J. C. , sous l'archontat d'Elpines <sup>a</sup> : son avènement au trône est placé dans la première année de la cent onzième olympiade , 336.<sup>c</sup> avant J. C. , sous l'archontat de Pythodore. Dodwell indique le 26 juillet comme le jour de sa naissance ; Scaliger , le 7 août : selon Ussérius , le 24 septembre est le jour de son avènement au trône <sup>b</sup> ; de sorte que ce prince avoit un peu plus de vingt ans lorsqu'il commença à régner : et s'il prit en effet les rênes de l'empire dans l'an 336 avant J. C. , la treizième année de son règne et la trente-troisième de son âge coïncident avec l'an 324 avant J. C.

<sup>a</sup> Voyez dans le premier livre de cet ouvrage , le chapitre des Dates. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Suivant Blair , il succéda à la couronne dans le mois d'août. ( N. de l'A. )

Qu'il mourut en cette année, c'est un point sur lequel Diodore et Arrien s'accordent tous deux; mais le premier ajoute sept mois, le second huit, aux douze années de son règne: et quoique ces mois n'entament point l'année Athénienne ou Olympique, qui ne commençoit que vers le milieu de l'été suivant, ils dérangent évidemment le calcul de Scaliger et du P. Petau, si leur année commence en janvier. Voilà sans doute, à ce qu'il me paroît naturel de conclure, la raison pour laquelle Ussérius et Blair<sup>a</sup> reculent la date de la mort d'Alexandre jusqu'en l'année 323 avant J. C. A la vérité, la chronologie de Diodore est si incertaine, qu'après avoir fixé le voyage de Néarque en l'an 327 avant J. C., et fait arriver Alexandre à Suse dans l'année 326, aussi avant J. C., il est obligé de supposer une année<sup>b</sup>, de donner le nom d'un faux archonte, de répéter deux fois ceux des mêmes consuls. Son savant commentateur<sup>c</sup> rejette ce reproche sur les copistes; mais, dans le fait, il n'est mérité que par l'historien même, qui avoit une année à trouver pour compléter son calcul, et ne savoit où la chercher. C'est au moyen de cette interpolation qu'il réussit à faire accorder la date de la mort d'Alexandre avec la relation d'Arrien, ou plutôt avec celle des auteurs qu'Arrien a suivis<sup>d</sup>; de manière que l'un et l'autre historiens placent également la date de l'événement dans la première année de la cent quatorzième olympiade, ou dans la trois cent vingt-quatrième année avant J. C., sous l'archontat d'Hégésias.

C'est ici que l'addition de sept mois par l'un, et de huit par l'autre, élève une difficulté qu'il n'est pas facile d'expliquer.

Le P. Petau a composé exprès une dissertation pour parvenir

<sup>a</sup> Et de même Falkoner dans sa Chronologie, 1796, p. 168 et 169. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> La quatrième de la CXIII.<sup>e</sup> olympiade. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Voyez le Diodore de Wesseling, vol. II,

pag. 248, note 9, dans son *Audaciæ Specimen*, &c. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Ussérius est d'accord sur ce point avec le P. Petau. (N. de l'A.)

à la résoudre , et voici comment il raisonne<sup>a</sup>. Il suppose que du temps de Philippe et d'Alexandre , le mois Macédonien *dæsius* répondoit à l'hécatombæon des Athéniens , quoiqu'on l'ait fait correspondre depuis avec leur mois *thargélion*. Malheureusement pour cette supposition du P. Petau , le mois hécatombæon n'est pas plus propre à lever nos doutes que le mois *thargélion* ; car il commence en juillet ; et si c'est juillet de l'an 324 avant J. C. , même les douze années du règne d'Alexandre ne sont pas révolues. Le P. Petau dit bien que cette douzième année étoit finie , et que le prince venoit de consulter les auspices pour le commencement de la treizième : mais cela ne pourroit se trouver vrai , si l'avènement d'Alexandre au trône avoit eu lieu le 24 septembre , comme l'assure Ussérius.

Ce dernier est d'accord avec le P. Petau , pour supposer que le mois Macédonien *dæsius* répondoit originairement à l'hécatombæon des Athéniens , et que depuis on le fit correspondre au mois *thargélion* : mais , dans ses éphémérides<sup>b</sup> , il met le 1.<sup>er</sup> du mois *dæsius* au 25 de notre mois d'avril. Conséquemment , le 28 de *dæsius* coïncide avec le 22 de mai ; et comme , selon lui , la date de l'avènement d'Alexandre au trône est le 24 septembre , il s'ensuit , de toute nécessité , que le 24 septembre de l'an 324 avant J. C. , les douze années du règne de ce prince étoient révolues , et que les huit mois restans doivent finir avec les derniers jours de mai de l'année suivante ( 323.<sup>e</sup> avant J. C. ) C'est donc là un calcul qu'il seroit facile d'admettre , si Scaliger et le P. Petau n'avoient pas fixé l'époque de la mort d'Alexandre en l'an 324 avant J. C. ; mais peut-être celle de l'archontat d'Hégésias nous mettra-t-elle en état de concilier ensemble les trois chronologistes : car l'année Athénienne , première de la cent quatorzième olympiade , commence , d'après le calcul de Dodwell , le 23 juillet ; et par conséquent ,

<sup>a</sup> Vid. *Dissertationes , in fine* , tome II. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> *De anno sol. Maced.* pag. 5 et 6. ( N. de l'A. )

Hégésias continua d'être archonte jusqu'à ce jour. Ce fait rapproche tellement tous les calculs, qu'il ne reste plus qu'une seule objection : elle consiste en ce que je ne puis découvrir dans aucun des historiens, la preuve qu'il se soit écoulé deux hivers après le retour d'Alexandre à Suse. J'en trouve bien un, celui pendant lequel il soumit les Kosséens<sup>a</sup> : mais l'année et les cinq mois d'après, qu'il dut passer à Babylone et dans les environs, ne sont point remplis par les événemens que rapportent les historiens, ni d'une manière qui s'accorde avec l'activité toujours inquiète d'Alexandre.

Si ce prince, après la réduction des Kosséens, fit son entrée à Babylone au printemps de l'an 324 avant J. C., nous n'avons, pour employer le reste de cette année, que la visite du canal de Pallacopas, laquelle doit avoir eu lieu pendant la crue des eaux de l'Euphrate<sup>b</sup>, c'est-à-dire, durant l'intervalle qui sépare les mois de mai et de juillet ; car il ne put entrer dans le canal avant que la digue fût coupée : ou bien, si nous fixons le voyage d'Alexandre au canal de Pallacopas vers la saison propre au rétablissement de la digue, nous ne pouvons le reculer plus loin qu'en août ; car, au mois de septembre, le fleuve est de nouveau resserré dans son lit ordinaire. L'événement de la mort du conquérant des Indes nous est rapporté comme tellement voisin de ce voyage, que, s'il s'écoula un espace de huit ou neuf mois jusqu'à la catastrophe, rien ne le donne à penser. L'ouverture d'une campagne s'accorderoit mieux avec le printemps suivant, qu'Ussérius en détermine comme l'époque ; et la preuve qu'Alexandre alloit partir pour son expédition projetée contre l'Arabie, résulte des ordres que reçurent,

<sup>a</sup> Les Kosséens étoient une nation belliqueuse des montagnes de Médie, contre laquelle les rois de Perse avoient tourné sans succès tout l'effort de leurs armes. Alexandre les défit en quarante jours, passa ensuite le Tigre, et prit la route de Babylone. *Voyez*

l'Histoire ancienne de Rollin, *tome VI* de l'édition *in-12*, pag. 659. (N. du T.)

<sup>b</sup> Il est rare que l'inondation arrive aussitôt que le mois de mai. *Voyez Ives*, p. 251. (N. de l'A.)

pendant sa maladie même, les officiers de ses troupes de terre et de mer. Si donc cette dernière considération paroît raisonnable, nous pouvons fixer définitivement la mort de ce prince toujours dans la première année de la cent quatorzième olympiade, et sous l'archontat d'Hégésias, quoiqu'il semble, d'après la différence de commencement de notre année, que ce doive être le 22 mai de l'an 323 avant l'ère Chrétienne. Si la question, après toutes ces recherches, reste encore enveloppée de quelques ténèbres, j'espère que la difficulté de débrouiller les obscurités du calendrier Grec, et d'établir une correspondance exacte entre les mois de ce calendrier et ceux de notre ère, sera mon excuse. J'ose dire même qu'on pourroit pardonner un aveu d'ignorance à cet égard, puisqu'il vient d'être démontré tout récemment, par le marbre de Choiseul<sup>a</sup>, qu'après tant de travaux et de discussions savantes du P. Petau et de Corsini, l'arrangement des mois Athéniens par Scaliger, est, en définitif, celui qui doit être adopté.

<sup>a</sup> Voyez la Dissertation sur une ancienne inscription Grecque relative aux finances

des Athéniens, par Barthelemy, pag. 88 et suiv. (N. du T.)

FIN DE LA SUITE AU VOYAGE DE NÉARQUE.

---

# DISSERTATION

## SUR LA SITUATION D'OPIS.

---

ARRIEN n'a rapporté aucune circonstance qui nous facilite les moyens d'établir avec quelque précision la position d'Opis. Il faut donc ( si toutefois nous supposons que cette ville soit la même que l'Opis visitée par les Dix-mille dans leur fameuse retraite ) recourir à Xénophon <sup>a</sup>, qui fournit un grand nombre de données pour résoudre la question. Dans le fait, on ne peut guère douter que ce ne soit la même ville; car il ne s'étoit point opéré, en Perse, de révolutions qui eussent pu, soit altérer son nom, soit changer sa situation, dans l'intervalle de soixante-seize ans <sup>b</sup>, que nous remarquons entre l'expédition de Cyrus et celle des Macédoniens. D'après le récit de Xénophon, il paroîtroit que la fondation de cette ville remonte à l'époque de la décadence des anciennes cités Assyriennes, bâties sur le Tigre, dont il trouva plusieurs absolument désertes <sup>c</sup>; et qu'elle déchu à son tour <sup>d</sup>, à mesure que Séleucie et Apamée, construites l'une et l'autre par les Séleucides, commencèrent à s'élever. Ce n'étoit qu'un village, du temps de Strabon; et dans le siècle de Ptolémée, à l'époque où Ctésiphon acquéroit insensiblement l'importance et la splendeur d'une capitale, Opis avoit

<sup>a</sup> Edit. Leuncl. pag. 277 et suiv. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Selon la Chronologie de Blair, l'expédition de Cyrus répond à l'année 401 avant J. C.; et la douzième du règne d'Alexandre, à l'an 325, aussi avant J. C. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> Voyez l'Expédition de Cyrus, traduction de la Luzerne, liv. II, p. 325. ( N. du T. )

<sup>d</sup> Ὀπισ κώμη ἐμπορεῖον πῶν ἐν κώκλῳ πόπων. Voyez Strabon, liv. XVI, pag. 739. ( N. de l'A. )

tellement



tellement perdu de son ancien lustre, qu'elle n'a pas même obtenu une place dans le catalogue de ce géographe.

Les moyens de découvrir la situation d'Opis par le cours du Tigre et d'après la direction de la rive orientale de ce fleuve, se présentent d'eux-mêmes. En effet, Xénophon place cette ville sur le *Physcus*, rivière qui se jette dans le Tigre à une distance de vingt parasanges, ou soixante milles Romains, de l'endroit où les Dix-mille traversèrent ce fleuve<sup>a</sup>. Donc, l'indication du point où s'effectua le passage, feroit connoître la position du *Physcus*; ou bien, si nous parvenions à trouver le *Physcus*, nous découvririons, sans beaucoup de peine, et le passage, et l'endroit où fut établi le pont de bateaux. Cette dernière recherche ne semble pas offrir de grandes difficultés; car, entre Bagdad et Mosul, il y a trois rivières, et pas plus, qui se déchargent dans le Tigre, du côté oriental de ce fleuve. Ce sont :

DE BAGDAD.

<i>Xénophon.</i>	<i>D'Anville.</i>	<i>Tavernier.</i>	<i>Ptolémée.</i>	<i>Plin.</i>
1. Le <i>Physcus</i> .	L'Odorneh...	L'Odoine.....	Le Gorgus..	Tornodotus.
2. Le <i>Zabatus</i> .	L'Altoun-Sou.	Le petit Zab..	Le Caprus.	
3. Le <i>Zathès</i> ..	Le Lycus....	Le grand Zab.	Le Leucus.	

Tavernier fait mention de ces trois rivières, lors de son passage de Mosul à Bagdad, passage qu'il effectua dans un kelek<sup>b</sup>. Le joaillier voyageur (comme l'a nommé Gibbon) qui parcourut le monde en

<sup>a</sup> Expéd. de Cyrus, trad. de la Luzerne, liv. II, p. 325. (N. du T.)

<sup>b</sup> Bâtiment soutenu sur l'eau par des peaux qu'on souffle à cet effet, et dont on se sert aujourd'hui dans ces rivières, comme du temps de Xénophon. Voyez Tavernier, tom. I.<sup>er</sup> liv. II, p. 226 et suiv. (N. de l'A.)

« Les soldats, dit Xénophon, passoient le fleuve [ l'Euphrate ] sur des radeaux. Ils

remplissoient de foin et de matières légères, les peaux qui leur servoient de couvertures. Ils les joignoient ensuite, et les cousoient de façon que l'eau ne pût mouiller le foin. C'est sur cette espèce de radeaux qu'ils passoient le fleuve et transportoient leurs vivres. » Expéd. de Cyrus, trad. de la Luzerne, liv. I.<sup>er</sup> vol. I.<sup>er</sup> p. 214.

Mais voyez la note, pag. 447 du même

observateur attentif, marque l'embouchure de l'Odoine au même point où nous devrions trouver le Phycus. En mesurant soixante milles Romains sur la carte de d'Anville, nous arrivons à Bagdad. Par conséquent, il est clair que d'Anville a voulu fixer le passage et le pont de bateaux au lieu de la situation de cette ville, où elle continue d'exister encore aujourd'hui. Si toutefois le géographe François s'étoit trompé, ce qui me paroît difficile à supposer, nous aurions des moyens de rectifier son erreur. La plupart de nos voyageurs Anglois qui vont dans l'Inde et en reviennent, préfèrent la route par Hilleh, Bagdad et Mosul, au passage à travers le grand désert, entre Basra et Alep. Celui d'entre eux qui descendroit le Tigre, de Mosul à Bagdad <sup>a</sup>, dans un kelek, pourroit déterminer, par observation, l'embouchure du troisième fleuve sur sa gauche. Ce fleuve doit être l'Odoine, ou Phycus; et la distance entre lui et Bagdad est facile à préciser, d'autant que la latitude <sup>b</sup> de cette capitale se trouve déjà assez bien établie.

D'après ces observations, il ne reste plus de difficultés à l'égard de la rive orientale du Tigre; et si l'on réussit à prouver que la marche des Dix-mille sur le côté occidental, conduit à Bagdad, toutes nos autorités se trouvent conciliées. Pour arriver à une explication satisfaisante, il faut commencer par observer que la muraille de Sémiramis, de d'Anville, et la muraille de Médie, de Xénophon, ne peuvent pas être la même. Il me paroît évident, j'ose dire, que la

volume; elle renferme, sur ce point, des détails qui ne laissent rien à désirer au lecteur. (N. du T.)

<sup>a</sup> Pour remplir cet objet, il faut effectuer le trajet par eau, attendu que la route entre Bagdad et Mosul abandonne le Tigre. Ives, lorsqu'il fut à trois journées de marche de Bagdad, rencontra une rivière appelée Chiba-Harpsie, qui, au rapport de ce voyageur, se jette dans le Tigre. A ne considérer que la distance, ce pourroit bien être l'Odoine;

mais Niebuhr la fait arriver jusque dans le Diala. Il est assez étrange qu'un voyageur n'ait pas remarqué si cette rivière avoit son cours dans une direction d'est ou d'ouest. La route conduit par Yanka, Karatope, &c. Le journal du docteur Howel s'accorde avec la relation d'Ives. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Niebuhr, p. 239, la détermine à 33° 20'. D'Anville ne diffère que de quelques secondes. (N. de l'A.)

muraille de Sémiramis se terminoit à Opis : car Strabon <sup>a</sup> parle deux fois de cette muraille , et d'Opis en même temps ; mais la marche des Dix-mille ne peut être supposée avoir commencé d'aucun point de la muraille dont il s'agit , pour conduire à Sittaké et au pont. Cette marche , après qu'ils eurent passé la muraille , ne fut plus que de vingt-six milles <sup>b</sup> jusqu'au Tigre : or , si Opis est à soixante milles au-dessus de Bagdad , sur le côté oriental , la muraille de Sémiramis n'en peut pas être moins éloignée du côté occidental ; et par conséquent , nous ne devons point la considérer comme étant le rempart que Xénophon appelle la muraille de Médie. Néanmoins , cette muraille de Médie existoit autrefois , et elle existe encore aujourd'hui , quoique en ruines <sup>c</sup> ; tous les voyageurs <sup>d</sup> qui viennent de Hilleh à Bagdad , la voient <sup>e</sup> en arrivant près de cette dernière ville , et ils en mesurent de l'œil l'étendue , qui est de plusieurs milles à leur gauche. Le point où elle touchoit à l'Euphrate ; n'est pas facile à reconnoître. Ce n'étoit assurément pas à Babylone , dans la direction que lui assigne de l'Isle <sup>f</sup> , mais bien , selon mes

<sup>a</sup> *Liv. II, p. 80 ; XI, 592.* (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Huit parasanges , 15 stades. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Ives alla visiter la tour de Nemrod. Cette tour gît ouest quart nord-ouest , environ à neuf milles de Bagdad. « Nous passâmes le Tigre sur le pont de bateaux , dit le voyageur , et cheminâmes au travers du vieux Bagdad , d'où , en montant jusqu'à la tour , on voit encore des ruines d'anciens bâtimens , les uns tout-à-fait au-dessus du sol , les autres un peu au-dessous , lesquels ne peuvent être que les restes de l'ancienne Séleucie. » Voilà qui se rapporte évidemment aux ruines de la muraille de Médie , sur-tout en raison de la direction dans laquelle je l'ai placée , celle d'ouest quart nord-ouest : mais Ives se trompe , lorsqu'il parle de Séleucie ; il étoit beaucoup plus près de cette ville lorsqu'il étoit à Tahkti-Khesra ,

qui est au sud-est de Bagdad , et non au nord-ouest. Le vieux Bagdad , ou bien les ruines que vit notre voyageur , pourroient bien être celles de Sittaké. Mais Xénophon ne s'est pas expliqué clairement sur Sittaké. Le district nommé Sittakené est à l'est du Tigre. *Voy. Ives , p. 297 ; — Tavernier , tom. I.° p. 238.* (N. de l'A.)

<sup>d</sup> Quelques-uns des bâtimens publics à Bagdad , ont été construits avec de vieilles briques d'Assyrie , provenant de cette muraille , ou des ruines de Sittaké. (N. de l'A.)

<sup>e</sup> Notamment Texeira , ainsi que je l'apprends par les papiers de M. Howe. (N. de l'A.)

<sup>f</sup> Ce géographe donne bien , sur sa carte , les ruines de la muraille telles qu'elles s'offrent réellement à l'œil du voyageur ; mais il la fait se terminer à l'ouest à Babylone. Pour

conjectures, à l'endroit même où l'Euphrate approche le plus du Tigre, où l'espace intermédiaire est égal à vingt-six milles, autant qu'il peut l'être, et s'accorde exactement avec la marche des Dix-mille. Je présume qu'ils traversèrent la muraille de Médie tout près de l'Euphrate, et qu'ils parcoururent un intervalle de vingt-six milles<sup>a</sup>, dans la direction de cette muraille, jusqu'au point où elle avoit pour terme le Tigre, comme elle l'a encore aujourd'hui; et peut-être jusqu'à l'endroit même où est le pont moderne de Bagdad, qui est encore un pont de bateaux, comme il l'a été dans tous les âges.

Portons maintenant nos regards sur la plaine de Cunaxa, où Cyrus perdit la vie. D'Anville place Cunaxa dans une courbure de l'Euphrate, qui est remarquable par la ville actuelle de Hit ou Het. Il y a tout lieu de conjecturer que cette position est parfaitement exacte; et la raison pour le croire, est que les Dix-mille, lors de leur première<sup>b</sup> marche après la bataille, s'avancèrent ayant le visage tourné vers le nord; car, Xénophon dit expressément que le soleil se leva à leur droite<sup>c</sup>, et cette direction leur étoit en effet nécessaire pour sortir de la courbure du fleuve dans laquelle ils étoient

moi, je ne puis la conduire aussi loin, ni supposer qu'elle ait traversé la Mésopotamie dans sa partie la plus étroite. [ Carte de Guillaume de l'Isle, publiée par Joseph-Nicolas de l'Isle, 1766, et qu'a bien voulu me communiquer M. Jacob Bryant. ] (N. de l'A.)

Cette muraille, au rapport de Xénophon, étoit construite de briques cuites au feu, et liées par un ciment d'asphalte. Elle avoit vingt pieds de largeur et cent de hauteur: on lui donnoit en longueur vingt parasanges. *Babylone n'en étoit pas éloignée.* Cette dernière assertion, que je copie dans la traduction de l'historien Grec, par la Luzerne, sembleroit venir à l'appui du sentiment de Guillaume de l'Isle, et le défend contre la critique de notre auteur; mais, je l'ai déjà déclaré, *non nostrum intervos, &c.* (N. du T.)

<sup>a</sup> Strabon compte deux cents stades, ou vingt-cinq milles, au mur de Sémiramis. Confondoit-il les deux murailles, ou bien la position! Dans ce dernier cas, observons qu'il n'y avoit qu'une muraille au lieu de deux. *V. Strab. liv. II, p. 80.* (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Il y eut bien un premier mouvement de l'armée avant celui-ci; mais c'étoit seulement pour se rendre vers Ariée, et, selon toute probabilité, sur le champ de bataille. La seule erreur qu'il est possible de trouver dans d'Anville, est qu'il n'a pas employé les trois cents milles que Xénophon compte de Cunaxa à Babylone; mais il est à remarquer que Xénophon lui-même n'a pas fait cette marche dans toute son étendue. (N. de l'A.)

<sup>c</sup> Expéd. de Cyrus, trad. de la Luzerne, vol. I.<sup>er</sup> liv. I.<sup>er</sup> p. 297 et 298. (N. du T.)

comme enfermés. Au coucher du soleil <sup>a</sup>, ils arrivèrent à des villages qui devoient occuper la position du Makepracté de d'Anville et de son mur de Sémiramis, au point où ce mur touche à l'Euphrate; mais Xénophon ne dit rien de cette muraille. Le lendemain, l'armée se dirigea vers d'autres villages, où elle trouva d'abondantes ressources pour sa subsistance. L'historien Grec n'assigne de distance à la marche d'aucun de ces deux jours; mais il est bien évident que, le second jour, la direction de sa marche dut être différente de celle du premier; car on n'osa point quitter l'Euphrate, de peur de manquer d'eau: et ce qui prouve que l'armée eut le fleuve à sa droite, et suivit le détour qu'il formoit vers le sud-est, c'est le peu de distance où elle se trouva de Babylone, dont Xénophon assure qu'elle n'étoit pas éloignée, lorsque, peu de jours après, elle passa la muraille de Médie.

Arrivée à ces villages, l'armée fit une halte de vingt jours, pendant lesquels on s'occupa de conclure un traité avec Tissapherne. L'intervalle écoulé, on se remit en marche; et au bout de trois jours on parvint à la muraille de Médie. Xénophon n'assigne de distances à aucune de ces cinq journées de marche après la bataille: mais si nous supposons que les Dix-mille firent cinq parasanges par chaque journée, nous aurons en résultat soixante-quinze milles Romains, espace de chemin qui les conduit au point où l'Euphrate approche le plus près du Tigre, et qui détermine la situation de la muraille de Médie, si nous la plaçons ici, à soixante-dix milles plus près de Babylone que le mur de Sémiramis, c'est-à-dire, à soixante milles seulement de cette capitale, au lieu de cent trente. Ceci posé, l'armée dut traverser la muraille dans le voisinage, ou même tout près de l'Euphrate; et comme nous trouvons alors deux journées de marche, chacune de quatre parasanges, pour gagner Sittaké <sup>b</sup>, et

<sup>a</sup> Expéd. de Cyrus, trad. de la Luzerne, vol. I.<sup>er</sup> liv. I.<sup>er</sup> p. 297 et 298. (N. du T.)

<sup>b</sup> Ibid. vol. I.<sup>er</sup> liv. II, pag. 320 et 321. (N. du T.)

deux milles de Sittaké jusqu'au Tigre, nous avons en résultat vingt-six milles de marche, en suivant la direction de la muraille jusqu'à Bagdad; et cela sur un point où d'Anville fait l'espace qui sépare les deux fleuves, moindre de trente milles, et où Niebuhr ne l'établit que de dix-huit à vingt. <sup>a</sup>

Au moyen de ce procédé, les mouvemens de l'armée à l'ouest du Tigre la conduisent à Bagdad, les distances depuis Opis ayant pour terme la même ville, prises à l'est. Le pont de bateaux devoit être aussi nécessaire dans ce siècle pour arriver à Sittaké, qu'il l'est de nos jours pour se rendre à Bagdad; et le nombre trente-sept, qui est celui des bateaux dont parle Xénophon <sup>b</sup>, offre un *medium* entre le plus haut et le plus bas calcul de ceux employés à présent, selon la saison de l'année. De ces raisonnemens, on doit conclure sans peine que le passage des Dix-mille eût lieu à Bagdad; ou bien que, si ce ne fut pas précisément à Bagdad, la différence, quant à l'espace, est très-peu de chose. La muraille prouve que ce ne put pas être plus haut; d'autres circonstances démontrent qu'il eût été impossible d'effectuer ce passage dans une partie du fleuve plus basse que l'embouchure de la Diala, qui le renferme, de toute nécessité, dans des limites de dix ou douze milles, au-delà desquelles on ne sauroit le supposer. L'embouchure de la Diala est du côté oriental du Tigre, entre Bagdad et Ctésiphon; et la position de Ctésiphon <sup>c</sup> se trouve déterminée par deux ruines existantes à un quart de mille de distance l'une de l'autre, et nommées *Tahkti-Khesra* <sup>d</sup> [ *le Trône*

<sup>a</sup> Ce voyageur compte un peu plus de six lieues. *Vol. II, pag. 236*, édit. d'Amsterd. (N. de l'A.)

<sup>b</sup> Expéd. de Cyrus, trad. de la Luzerne, *vol. I.<sup>er</sup> liv. II, pag. 325*. (N. du T.)

<sup>c</sup> Ctésiphon, le Tisbon des Orientaux, étoit bâtie sur le côté oriental du Tigre, vis-à-vis de Séleucie, qui étoit dans la Mésopotamie. Elle fut fondée sous la dynastie des Arsacides, dans le cours du deuxième

siècle. *Voy. Gibbon, vol. I.<sup>er</sup> pag. 211*. Les restes de ces deux villes sont encore appelés aujourd'hui, *Al-Mod-ain* [ la double ville ], de *Medhi, Midhi, ou Modhi*, une forteresse, et *ain* ou *ein*. C'est ainsi que Bahrein signifie la *double mer*. (N. de l'A.)

<sup>d</sup> L'Aivan-Khesra de Pietro della Valle, construit en briques cuites, et ayant quatorze cents pas de long. L'aile du milieu a soixante-deux pas de long, et trente-trois de

de Khosroës ] et Soleiman Pac ou le Tombeau de Soliman le pur. Pietro della Valle <sup>a</sup> et Ives visitèrent ces ruines. Ives dit, en termes formels, qu'il passa la Diala en allant et en revenant <sup>b</sup>. A la vérité, cette rivière est plus près de Ctésiphon; mais Ctésiphon est à un peu plus de seize milles <sup>c</sup> de Bagdad, et conséquemment l'embouchure de la Diala doit en être à une moindre distance. Maintenant, il reste bien prouvé qu'en suivant la muraille, les Dix-mille arrivèrent à Bagdad, ou fort près de cette ville, et que la Diala les bornoit de l'autre côté dans leur passage. En effet, s'ils eussent passé le Tigre au-dessous de l'embouchure de cette rivière, il auroit fallu qu'ils traversassent la Diala après être parvenus à l'est du Tigre, ce qu'évidemment ils ne firent pas, puisque Xénophon n'en parle point du tout; et un historien qui nous a conservé jusqu'à la mémoire du passage du Phycus <sup>d</sup>, n'auroit certainement pas omis un fleuve beaucoup plus considérable.

large. Ives, pag. 289, donne un dessin de ce bâtiment, dans lequel sa forme paroît être d'architecture Romaine : mais il est difficile d'admettre que les Romains en soient les auteurs. D'un autre côté, ce n'est assurément pas l'ouvrage des Orientaux. A mon avis, on pourroit conjecturer que ce fut un palais ou temple bâti par les Séleucides, qui préférèrent peut-être à leur capitale Séleucie, une position sur l'autre côté du fleuve. Ives écrit que la façade orientale est de trois cents pieds; la largeur de l'arcade, de quatre-vingt-cinq; sa hauteur, de cent six; et la longueur de la partie voûtée, de cent cinquante. ( N. de l'A. )

<sup>a</sup> Tome II, pag. 258. La Diala parut à Pietro della Valle aussi grande que le Tibre. Ce voyageur s'arrêta pour reposer, dans un village situé un peu plus bas; et le lendemain il continua sa route jusqu'à Soleiman-Pac; ce qui prouve qu'il y a une distance assez considérable entre la Diala

et Ctésiphon. ( N. de l'A. )

<sup>b</sup> Ives ne s'exprime pas d'une manière tout-à-fait correcte. Il dit qu'il passa à Yealla, au lieu de dire qu'il passa la Yealla; car c'est ainsi que le nom de la *Diala* sonnoit à son oreille, conformément à la variation de *Dsj* [ *Dsjalla* ], que j'ai fait remarquer déjà si souvent, comme le *Diamuna* de Ptolémée pour *Jumna* ou *Jomanes*. ( N. de l'A. )

<sup>c</sup> D'Anville en compte près de vingt. Mais Ives sortit de Tahkti-Khesra vers minuit, s'arrêta une demi-heure au passage de la Diala, et arriva à Bagdad entre six et sept heures du matin. Supposons qu'il ait voyagé cinq heures, à peine aurons-nous, au bout du compte, plus de quinze ou seize milles. Voyez Ives, pag. 291. L'Édrisi dit quinze milles, pag. 205; mais l'espace que comprennent les milles de cet écrivain, n'est pas clairement déterminé. ( N. de l'A. )

<sup>d</sup> Expéd. de Cyrus, trad. de la Luzerne, vol. I.<sup>er</sup> liv. II, pag. 325. ( N. du T. )

Le résultat de cette dissertation sert à établir la position assignée par d'Anville à Opis ; et l'on peut en conclure que ce géographe fixoit aussi à Bagdad le passage du Tigre par les Dix-mille. D'Anville a publié, si je ne me trompe, un Mémoire sur sa carte de l'Euphrate et du Tigre<sup>a</sup> ; mais je n'en ai point eu connoissance. Je ne sais pas non plus ce qu'il a fait de l'Opis d'Hérodote : quant à ce qui concerne cet Opis, je m'abstiendrai d'en parler ; j'observerai seulement que ce ne peut être le même que l'Opis de Xénophon et d'Arrien ; car Hérodote dit que le Gyndes se jette dans le Tigre, et que le Tigre, après avoir traversé Opis, vient se décharger dans le Golfe Persique<sup>b</sup>. Si nous devons entendre par un tel langage, que cet Opis est près du Golfe, il demeure évident que ce n'est pas la même ville. Hérodote rapporte ailleurs, que le Tigre se décharge dans le Golfe Persique, à Ampé ; et s'il étoit permis de soupçonner une corruption dans le texte de ce passage de l'historien que j'ai sous les yeux, les deux noms n'en formeroient peut-être qu'un seul : mais il n'y a pas d'apparence qu'on soit fondé à admettre une semblable conjecture. Quant à moi, je laisse au commentateur du respectable père de l'histoire, le soin d'expliquer de pareilles contradictions, et de le concilier avec lui-même.

<sup>a</sup> Ce Mémoire a été publié sous le titre de *l'Euphrate et le Tigre*, en 1779, à Paris, de l'imprimerie royale, en un vol. in-4.<sup>o</sup> (N. du T.)

<sup>b</sup> Γύνδης . . . . . ἐκδιδοῖ ἐς ἕτερον ποταμὸν

Τίγριν ὁ δὲ παρὰ Ὀπιν πόλιν ῥεων ἐς τὴν Ἐρυθρὴν θάλασσαν ἐκδιδοῖ. Hérod. liv. I, p. 89. Comparez ce passage avec cet autre du livre VI, pag. 447 : Ἐν Ἀμπι πόλι παρ' ἣν Τίγρης ποταμὸς παρέρρει ἐς θάλασσαν ἕξει. (N. de l'A.)



---

# A P P E N D I C E.

---

## A V E R T I S S E M E N T.

LE savant auteur de la seconde des deux Dissertations qui vont suivre <sup>a</sup>, dit, avec beaucoup d'obligeance, que si M. Wales et lui avoient eu le *malheur* que j'eusse consulté l'Éphéméride d'Ussérius, je ne me serois adressé ni à l'un ni à l'autre pour obtenir la solution des difficultés qui m'embarrassoient; mais quelque fâcheux qu'il eût pu être de manquer l'occasion de provoquer deux réponses aussi précieuses, je sens que je mérite jusqu'à un certain point le reproche de négligence, pour avoir failli dans mes recherches, au moment même où j'étois, s'il m'est permis d'employer cette expression, en présence de mon objet.

La vérité est que j'ai osé m'avancer péniblement au travers des ténèbres les plus épaisses, à l'aide de Scaliger, du père Petau, de Dodwell et de Columelle : mais l'édition d'Ussérius dont je me suis servi, étoit l'édition Angloise; et quoique j'y aie trouvé un renvoi de cet auteur à son Traité de l'année solaire des Macédoniens (dont j'ai fait mention), je n'ai pas vu ce traité même, car il n'est pas renfermé dans cette édition. C'étoit là, pourtant, le fil qui devoit me conduire au sein du labyrinthe obscur où je m'étois engagé; et j'éprouve plus de regret que de honte, à ne l'avoir pas saisi lorsque l'occasion s'en présentoit.

Dans cette Éphéméride, Ussérius, d'après l'autorité d'Euctémon, place le lever du soir des Pléiades à l'époque du 8 du mois *dius*, qui correspond au 1.<sup>er</sup> de notre mois d'octobre. Cette dernière date

<sup>a</sup> L'évêque de Rochester. (N. du T.)

est celle qu'Ussérius même assigne au départ de Néarque pour le voyage, après avoir comparé les deux passages tirés d'Arrien et de Strabon à la dix-huitième page de son Traité. Elle offre une preuve irréfragable, entre mille autres, que les deux auteurs ont copié le Journal original de Néarque.

La date que j'ai donnée, guidé par Dodwell, est le 2 octobre; et quoique cette date ne diffère que d'un jour d'avec celle qui résulte du calcul d'Ussérius, j'ai travaillé beaucoup pour parvenir à être d'accord avec le savant commentateur. L'erreur étoit de mon côté. En effet, j'avois mal calculé en comptant le 13 septembre (qui revient au 1.<sup>er</sup> du mois boédromion) exclusivement, au lieu de le prendre inclusivement. Voilà toute l'étendue de ma faute; et comme j'en fais la confession de bonne foi et sans réserve, j'ai plutôt le droit d'obtenir un témoignage d'indulgence de la part du lecteur, que d'éprouver sa sévérité.

Après tout l'embarras que cause la discussion de cette question, ce n'est pas sans quelque plaisir qu'on arrive au résultat, qui est de rendre Strabon et Arrien concordans entre eux; de justifier Ussérius et Dodwell dans leur calcul de l'année et du mois; et de voir confirmer ce calcul par les raisonnemens de deux maîtres consommés dans une science que je n'ai jamais eu le loisir d'étudier, de deux hommes auxquels j'avois soumis la question sans leur fournir toutes les données qu'elle exigeoit. Je n'ai plus maintenant qu'une chose à demander au lecteur; c'est qu'il veuille bien considérer le départ de la flotte de sa première station sur l'Indus, comme fixé au *premier* octobre, au lieu du *deux*.

---

---

# I.<sup>RE</sup> DISSERTATION

## SUR LE LEVER DES CONSTELLATIONS.

---

M.

AYANT terminé enfin les calculs qu'il m'étoit indispensable de faire pour être en état de résoudre vos questions sur les obscurités que présente le texte de Columelle, je vais tâcher de vous donner les réponses les meilleures et les plus claires qu'il me sera possible : mais pour y parvenir, je crois nécessaire de dire quelque chose d'une branche d'astronomie que les anciens ont cultivée beaucoup ; savoir, le lever et le coucher des étoiles dans leur rapport avec le lever et le coucher du soleil. Les points qui firent l'objet principal de l'attention des anciens, furent les époques où certaines étoiles fixes, ou constellations, se levoient ou se couchoient avec le soleil, ainsi que celles où ces mêmes étoiles se couchoient au lever du soleil, et enfin celles où elles se levoient quand le soleil se couchoit. La détermination de ces points constituoit une partie essentielle de l'astronomie des anciens ; ils la jugeoient d'une très-grande importance, attendu qu'elle leur offroit les moyens de régler leurs jours de fêtes, de prévoir les retours des saisons, et même de calculer par avance la longueur de l'année.

Comme le soleil, en apparence, fait sa révolution annuelle dans l'écliptique, d'occident en orient, tandis que les étoiles fixes restent constamment dans la même place, il est évident que le soleil doit se trouver en conjonction avec chaque étoile, à une époque ou à une autre de l'année. Dans le temps présent, le soleil est en conjonction avec les Pléiades, c'est-à-dire, dans la même partie

des cieus que les Pléiades, vers le milieu de mai; et conséquemment il se lève et se couche dans le même temps qu'elles. C'est ce que les anciens appeloient le *lever cosmique* et le *coucher achronique* de la constellation. Mais il faut observer que, dans tous les lieux qui ont une latitude septentrionale, une étoile qui est au nord du soleil, lorsque le soleil et elle sont en conjonction, se levera au même instant que le soleil, peu de jours avant que le soleil vienne en conjonction avec elle, et cela à cause de l'obliquité de la sphère. Remarquez pareillement qu'elle ne se couchera pas au même instant que le soleil, jusqu'à ce que le soleil ait passé la conjonction et soit parvenu à l'est de l'étoile; c'est-à-dire, que l'époque du lever cosmique de l'étoile arrive quelques jours avant son coucher achronique: et le nombre de jours dont la première de ces époques précède la seconde, dépend en partie de la latitude du lieu, et en partie de la distance où l'étoile est au nord du soleil dans le temps de la conjonction. Au contraire, si l'étoile est au midi du soleil à l'époque de la conjonction, le coucher achronique de l'étoile se fera avant cette même conjonction, et son lever cosmique ne se fera qu'après qu'elle sera passée. Le contraire de ces deux positions a lieu, si l'on se place dans des latitudes méridionales.<sup>a</sup>

Tant que le soleil est à l'ouest du point où il se trouve lors de son lever avec l'étoile, évidemment il doit se lever avant celle-ci, et par conséquent le lever de l'étoile ne peut être visible. Il ne demeure pas moins clair que le lever de l'étoile est également invisible lorsque le soleil et elle se lèvent ensemble; mais quelque temps après ce lever simultané, lorsque le soleil est arrivé assez à l'est de l'étoile pour se trouver considérablement au-dessous de l'horizon quand l'étoile se lève, le crépuscule sera si foible que

<sup>a</sup> Si le lieu d'observation est entre les tropiques, il y a des cas où ces deux règles générales ne sont pas tout-à-fait exactes; mais les cas dont il s'agit sont en très-petit

nombre, et ne valent pas la peine que nous en fassions ici la matière d'un examen. (N. de l'A.)

l'étoile pourra être visible à son lever ; et voilà ce que les anciens, dès qu'ils eurent eu remarqué cette circonstance, appelèrent le *lever héliaque* de l'étoile. Le nombre de jours au bout desquels cette circonstance a lieu après le lever cosmique de l'étoile, dépend en partie de la latitude du lieu, en partie des déclinaisons du soleil et de l'étoile, et enfin en partie de l'éclat de celle-ci. On ne peut donc le déterminer, comme le commencement et la fin du crépuscule, que par observation. La même raison fait qu'on ne peut voir le coucher de l'étoile lorsqu'il a lieu au même instant que celui du soleil. Il n'est pas visible non plus quelques jours avant cette époque, à cause du crépuscule : et lorsque le soleil approchoit tellement près de l'étoile, qu'on ne pouvoit plus la voir se coucher, les anciens donnoient à son coucher le nom d'*héliaque*<sup>a</sup>. Ces phénomènes arrivent maintenant vers la fin de mai et les premiers jours de juin.

Après cela, le soleil, avançant toujours à l'est dans l'écliptique tandis que l'étoile reste au même point, parcourt bientôt une telle distance en s'éloignant d'elle, que, vers le commencement de novembre, le coucher de cet astre a lieu en même temps que le lever de l'étoile ; et, dans ce cas, le lever de celle-ci reçoit le nom d'*achronique*. Il y a plus : le soleil et l'étoile étant, à cette époque, presque dans des points opposés du ciel, il doit s'ensuivre que, vers le même temps, ou peu de jours soit avant, soit après, selon que le lieu est dans une latitude méridionale ou septentrionale, et l'étoile au midi ou au nord du soleil à l'époque de la conjonction, l'étoile doit se coucher quand le soleil se lève ; et c'étoit là ce que les anciens appeloient le *coucher cosmique* de l'étoile.

Feu le docteur Bradley a déterminé, avec une grande précision,

<sup>a</sup> Ainsi, par le lever héliaque d'un astre, nous devons entendre le moment où cet astre se dégage des rayons du soleil, qui l'offusquent de leur lumière ; et par son

coucher héliaque, celui où il entre dans ces mêmes rayons, soit que cela arrive par l'approche du soleil vers l'astre, ou de l'astre vers le soleil. ( N. du T. )

vers le commencement de l'année 1760, la longitude et la latitude de la *Lucida Pleïadum*. Il en fixe la longitude à  $8^{\circ} 26' 38'' 34''$ , et la latitude à  $4^{\circ} 1' 36''$  nord. D'après quoi il est facile de reconnaître que maintenant, et dans la latitude de Rome, le lever cosmique des Pléiades a lieu le 10 de mai, ou vers cette époque, et leur coucher achronique vers le 20 du même mois; comme aussi, que leur lever achronique a lieu vers le 12 novembre, et leur coucher cosmique vers le 21 de ce mois.

Les deux dernières circonstances dont je viens de faire mention, arrivèrent, suivant votre extrait de Columelle, le 10 octobre et le 8 novembre de l'an 42 après J. C. Vous ajoutez que, selon Strabon, Néarque partit de l'Indus à l'époque du lever du soir ou lever achronique des Pléiades, en l'année 326 avant J. C., qu'Arrien nous apprend que ce fut le 2 octobre; et vous désirez savoir jusqu'à quel point ces dates et ces circonstances s'accordent ensemble, actuellement que la précession des points équinoxiaux est un fait reconnu. Vous demandez aussi une explication, à la portée de tout le monde, de ce terme *précession (in antecedentia)*, et quelques détails relatifs à son application aux phénomènes dont il vient d'être parlé plus haut, ainsi qu'à l'effet de la précession sur ces mêmes phénomènes.

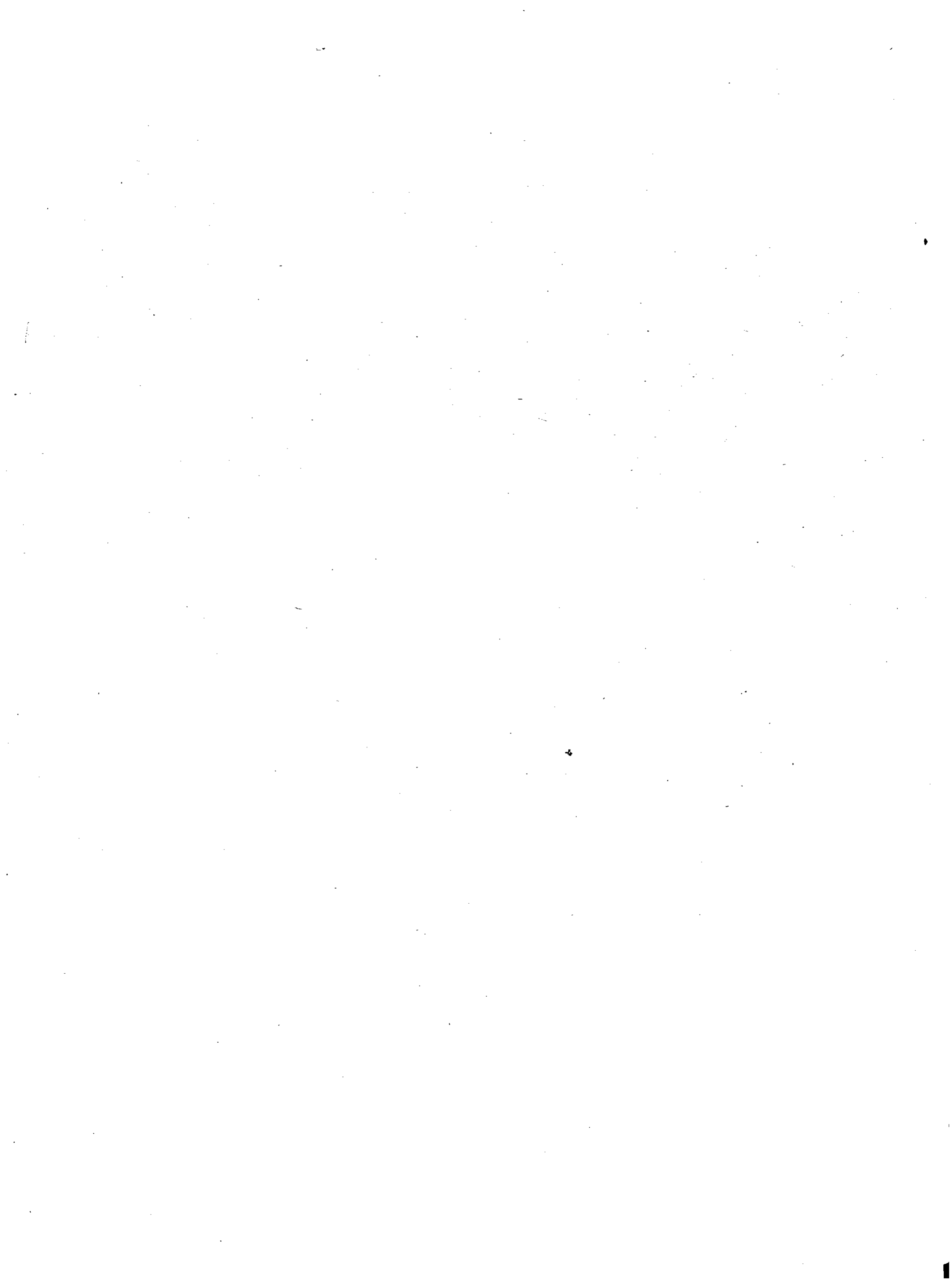
Les deux points où l'écliptique traverse le plan de l'équateur de la terre, reçoivent le nom de points équinoxiaux. Celui où est le soleil à l'époque du 20 ou 21 de mars, temps où cet astre passe au nord du plan de l'équateur de la terre, est appelé le point équinoxial du printemps, et l'autre, le point équinoxial d'automne.

La terre n'est pas une sphère parfaite; mais elle a la forme d'une de ces boules dont on se sert dans un jeu de boule, les deux pôles étant sur les côtés aplatis, et les plus grands diamètres de la terre, tous dans le plan de l'équateur. Or, comme il est reconnu maintenant que la force d'attraction fait graviter les corps les uns vers les autres, le soleil et la lune agissent sur les parties proéminentes qui avoisinent









l'équateur de la terre, lorsqu'ils sont hors du plan de cet équateur, et de telle sorte que les deux points équinoxiaux font un mouvement régressif le long de l'écliptique, à raison de  $50\frac{1}{3}$  secondes de degré par an; et c'est à ce changement insensible des points équinoxiaux qu'on donne, peut-être assez improprement, le nom de *précession* des points équinoxiaux.

Comme le point équinoxial du printemps fait son mouvement régressif à raison de la quantité annuelle de secondes que je viens de déterminer, tandis que les étoiles fixes restent à leur place, et comme nous continuons de compter les longitudes des étoiles à partir de ce point, il est évident que les longitudes des étoiles augmenteront chaque année de  $50$  secondes  $\frac{1}{3}$ . Mais comme le mouvement de ces points est dans le plan de l'écliptique, ce mouvement apparent des étoiles sera parallèle à l'écliptique; et par conséquent il n'altérera en rien leur distance de l'écliptique, qui est appelée *leur latitude*. Il faut observer de plus, que l'année (considérée sous ses rapports avec l'astronomie) commence toujours à l'époque où le soleil est dans le point équinoxial du printemps; d'où il résulte manifestement que c'est plus tard chaque année d'une petite quantité, que ce n'avoit été l'année précédente, lorsque le soleil arrive à la même longitude que celle de quelque étoile particulière que ce soit, ou bien à ce point de l'écliptique où il se lève et se couche en même temps qu'elle. Voilà la cause pour laquelle les Pléiades se lèvent aujourd'hui lorsque le soleil se couche, et se couchent elles-mêmes quand il se lève, plus tard qu'elles ne faisoient anciennement.

J'ai déjà dit que la longitude de la *Lucida Pleïadum* fut trouvée de  $8\ 26^{\circ}\ 38'\ 34''$  au commencement de 1760: mais dans le cours des dix-sept cent dix-huit ans qui se sont écoulés entre les années 42 et 1760, la précession des équinoxes, calculée à raison de  $50$  secondes  $\frac{1}{3}$  par chaque année, monte à  $86472$  secondes  $\frac{2}{3}$ , ou  $24^{\circ}\ 1'\ 12''\ \frac{2}{3}$ , lesquels, étant ôtés de  $8\ 26^{\circ}\ 38'\ 34''$ , laissent  $8\ 2^{\circ}\ 37'\ 21''\ \frac{1}{3}$  pour la longitude de la *Lucida Pleïadum* dans l'année 42 après J. C.; et

comme les latitudes des étoiles sont toujours les mêmes <sup>a</sup>, le point de l'écliptique, qui se leva alors avec cette étoile, fut  $\gamma$   $29^{\circ} 7' 9''$ , l'obliquité de l'écliptique étant à cette époque de  $23^{\circ} 41' 24''$ . De là il résulte encore que le point qui se coucha en même temps que cette étoile se leva, fut  $\sphericalangle$   $29^{\circ} 7' 9''$ ; et je trouve, par les tables de Mayer, que le soleil étoit dans ce point le 19 octobre. Au moyen d'un procédé semblable, je trouve encore que le point de l'écliptique qui se leva à l'instant du coucher des Pléiades, fut  $m$   $4^{\circ} 20'$ , lequel point étoit occupé par le soleil le 29 octobre de cette même année.

La première de ces déterminations d'époques, diffère de neuf jours, et la seconde de dix jours, de celles données par Columelle. Mais on peut remarquer que l'une de ces erreurs est en moins, et l'autre en plus : et comme les étoiles se lèvent et se couchent plutôt selon que l'année avance, il s'ensuit que, le 10 octobre, le soleil se seroit couché un peu de temps avant le lever de l'étoile ; et que réciproquement, le 8 novembre, le coucher de celle-ci auroit eu lieu quelque temps avant le lever du soleil ; deux circonstances qui paroissent nécessaires, si ces phénomènes furent déterminés par observation, comme il est à présumer qu'ils le furent. Il semble évident en effet que le lever de l'étoile ne peut être observé lorsqu'il a lieu précisément au même temps que le coucher du soleil. Son coucher n'est pas visible non plus lorsqu'il a lieu au moment même du lever de cet astre, et cela à cause de la lumière du jour, ainsi que je l'ai déjà remarqué : mais, peut-être, l'un put-il être distingué par de bons yeux, dans la latitude de Rome, neuf à dix jours avant, et l'autre autant de temps après l'époque où les deux circonstances arrivèrent ensemble ; et je ne doute pas que la différence entre l'observation de Columelle et mon calcul ne doive être attribuée à cette cause.

Il nous faut rechercher maintenant si l'effet de la précession des points équinoxiaux conciliera le récit de Strabon ( qui établit comme

<sup>a</sup> Je ne tiens pas compte ici du très-léger changement qu'occasionne dans la place de

chacune des étoiles fixes, l'action des autres planètes sur la terre. ( N. de l'A. )

fait constant, que Néarque appareilla à l'époque du lever du soir des Pléiades, c'est-à-dire, lorsque le soleil se couchoit), avec la relation d'Arrien, qui dit, en termes exprès, que Néarque mit à la voile le 2 octobre de l'année 326 avant J. C. Dans l'intervalle entre l'an 42 après J. C., et l'an 326 avant son avènement, la précession s'éleva à  $5^{\circ} 8' 42'' \frac{2}{3}$ , lesquels ôtés de  $8^{\circ} 2' 37' 21'' \frac{1}{3}$ , longitude de l'étoile en l'année 42 avant J. C., laissent  $\gamma 27^{\circ} 28' 38'' \frac{2}{3}$  pour la longitude de la *Lucida Pleiadum* en l'année 326 avant l'ère Chrétienne; et le point de l'écliptique qui se leva avec l'étoile dans cette situation, à Rome, en l'année 326 avant J. C., l'obliquité de l'écliptique étant alors de  $23^{\circ} 44' 13''$ , fut  $\gamma 19^{\circ} 26' 41''$ : mais comme le soleil se coucha au moment du lever de l'étoile, ce dut être dans  $\simeq 19^{\circ} 26' 41''$ , le point opposé de l'écliptique, point que le soleil occupa le 17 octobre, c'est-à-dire, quinze jours après celui fixé par Arrien pour le départ de Néarque. Maintenant, si neuf ou dix jours suffirent pour rendre le lever des Pléiades visible à Rome, nous sommes certains qu'un plus grand nombre de jours ne put être nécessaire pour le rendre également visible dans le lieu d'où Néarque appareilla, lequel est situé dans une latitude beaucoup plus basse. Nous sommes donc conduits à supposer, ou que Strabon a parlé en termes généraux (comme effectivement cela paroît être), n'entendant qu'indiquer la saison de l'année et non le jour où Néarque partit pour son expédition, tandis qu'Arrien a précisé le jour de ce même départ, ou bien que quelque erreur s'est glissée dans l'ouvrage de l'un des deux historiens. Quant à moi, la première supposition me semble la plus naturelle.

Mais quoique, suivant toute probabilité, la différence apparente qui existe entre les deux historiens doive être rapportée à l'une ou à l'autre de ces causes, il n'est pas du tout certain qu'il faille adopter l'une ou l'autre supposition. Il seroit possible, en effet, que la différence dont est question, dût être attribuée à une tout autre cause.

Le calcul précédent est fondé sur la conjecture que le calendrier

Julien a toujours été en usage depuis l'an 326 avant J. C. : mais nous savons qu'il ne fut légalement établi qu'environ quarante-cinq ans avant l'ère Chrétienne ; et qu'antérieurement à cette époque, différens modes de computation furent employés par diverses personnes, qui ne nous ont pas toujours laissé connoître celui dont elles avoient fait usage. Maintenant, bien qu'Arrien et Strabon aient fondé leur rapport sur la même autorité, il est possible que les années d'après lesquelles leur auteur avoit supputé, différassent des années Juliennes ; et dans ce cas, il pourroit résulter de cette circonstance, une différence plus grande encore que celle qui existe.

Dans les calculs qui précèdent, il est une particularité de laquelle certaines personnes pourroient induire que j'y ai commis une méprise. Je dois donc prévenir, à cet égard, toute objection. La quantité de la précession dans l'intervalle entre l'année 326 avant J. C. et l'an 42 après son avènement, est de  $5^{\circ} 8' 42'' \frac{2}{3}$ , espace que le soleil mit plus de cinq jours à traverser. On peut donc présumer que la différence entre les levers achroniques de la même étoile à ces deux époques, doit être de cinq à six jours, tandis que je ne la fais que d'un peu plus de deux ; mais il convient en même temps d'observer que l'excédant de l'année Julienne sur la véritable longueur de l'année solaire dans cet intervalle, prend à-peu-près trois jours sur les cinq.

Voilà, Monsieur, la meilleure réponse que je puisse faire aux questions que vous m'avez proposées : elles ne décèlent aucune ignorance dans une personne qui ne s'est pas livrée particulièrement à l'étude de l'astronomie ; car les circonstances à l'égard desquelles vous avez manifesté des doutes, sont assurément très-propres à les faire naître, et tout bon esprit devra être embarrassé de les résoudre. Je m'estimerai heureux, Monsieur, si mes raisonnemens ont contribué en quelque chose à éclaircir les vôtres ; et je suis bien sincèrement, &c.

14 Janvier 1796.

WILLIAM WALES.

---

---

## II.<sup>E</sup> DISSERTATION

### SUR LE LEVER DES CONSTELLATIONS.

---

M.

Vous retirerez, je l'espère, quelque utilité du résultat de mes calculs sur les différentes dates assignées par Arrien et par Strabon au commencement de l'expédition de Néarque. Un premier coup d'œil jeté sur les écrits de ces deux historiens, m'a persuadé, je l'avoue, qu'il existoit entre l'un et l'autre trop peu de concordance pour qu'il fût possible de les concilier ensemble par aucune supposition vraisemblable, à moins de bien approfondir le texte d'Arrien, qui, selon moi, présente quelques apparences de corruption.

La méthode que j'ai suivie a été de rechercher directement l'époque du lever achronique des Pléiades, dans la partie du globe où le voyage fut entrepris, en l'année 326 avant J. C., c'est-à-dire, dans celle de ce même voyage; et pour une raison que vous ne tarderez pas à reconnoître, je ne me suis point occupé du tout des levers et des couchers déterminés par Columelle.

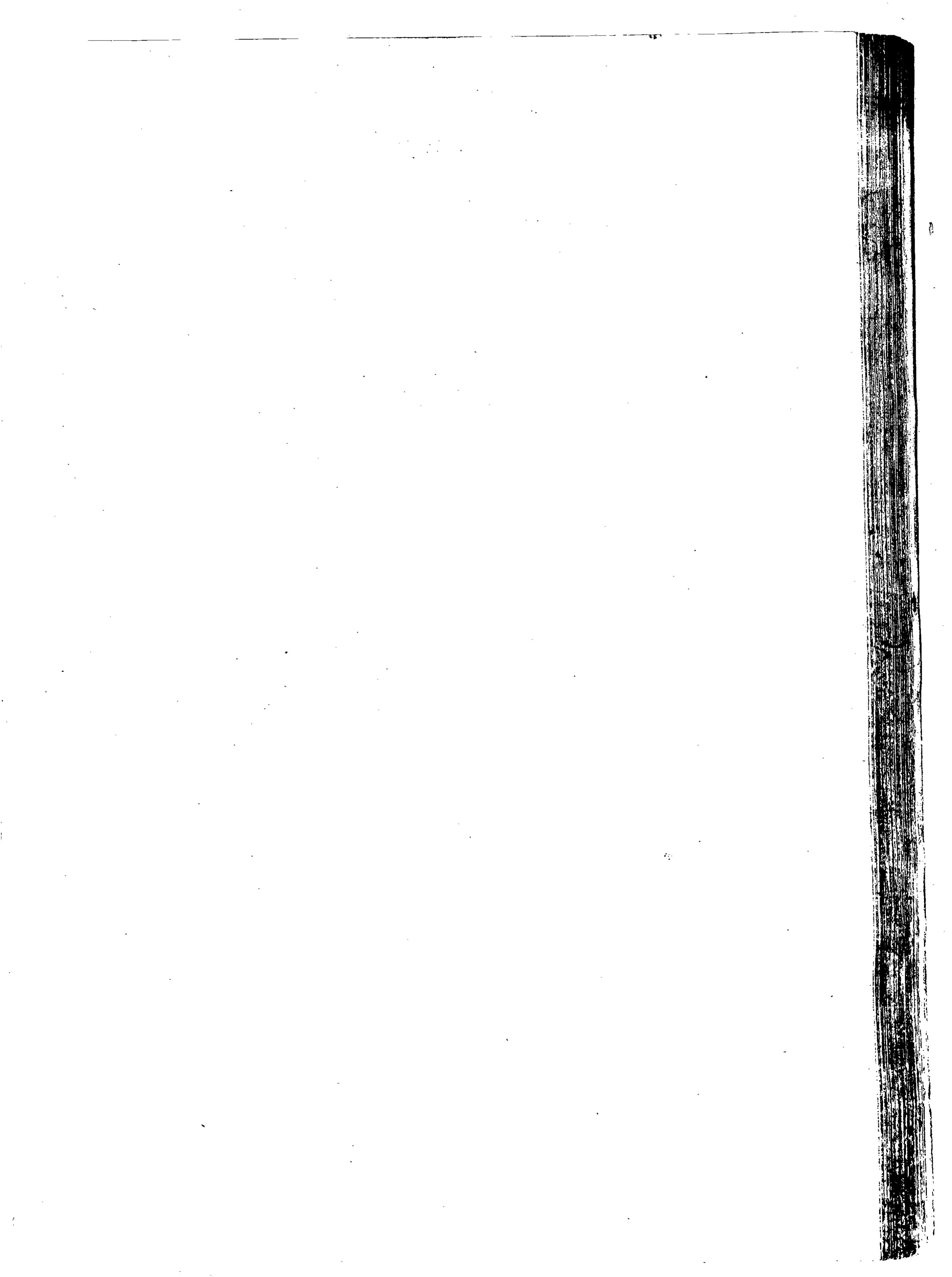
Arrien dit que Néarque partit de l'embouchure de l'Indus aussitôt que les vents étésiens eurent cessé de souffler, dans la onzième année du règne d'Alexandre, suivant le calcul des Macédoniens et des nations de l'Asie, et le 20 du mois Athénien boédromion. Cette onzième année du règne d'Alexandre répond, comme il a été reconnu, à l'an 326 avant l'ère vulgaire, qui date de la naissance de J. C.; et le 20 boédromion de cette année, vous supposez, d'après l'autorité de savans chronologistes, qu'il coïncide avec le 1.<sup>er</sup> octobre ( St. Jul. ) S'il existe quelque erreur dans votre hypothèse,

ce que je n'affirmerai pas avec trop d'assurance, bien que je le soupçonne, elle ne peut être de plus d'un jour.

Le texte de Strabon porte « que la flotte mit à la voile en automne, vers le temps du lever du soir des Pléiades, malgré que les vents ne fussent pas encore propices, les barbares ayant commencé des attaques contre les Macédoniens, et contraint Nésarque de se mettre en mer. »

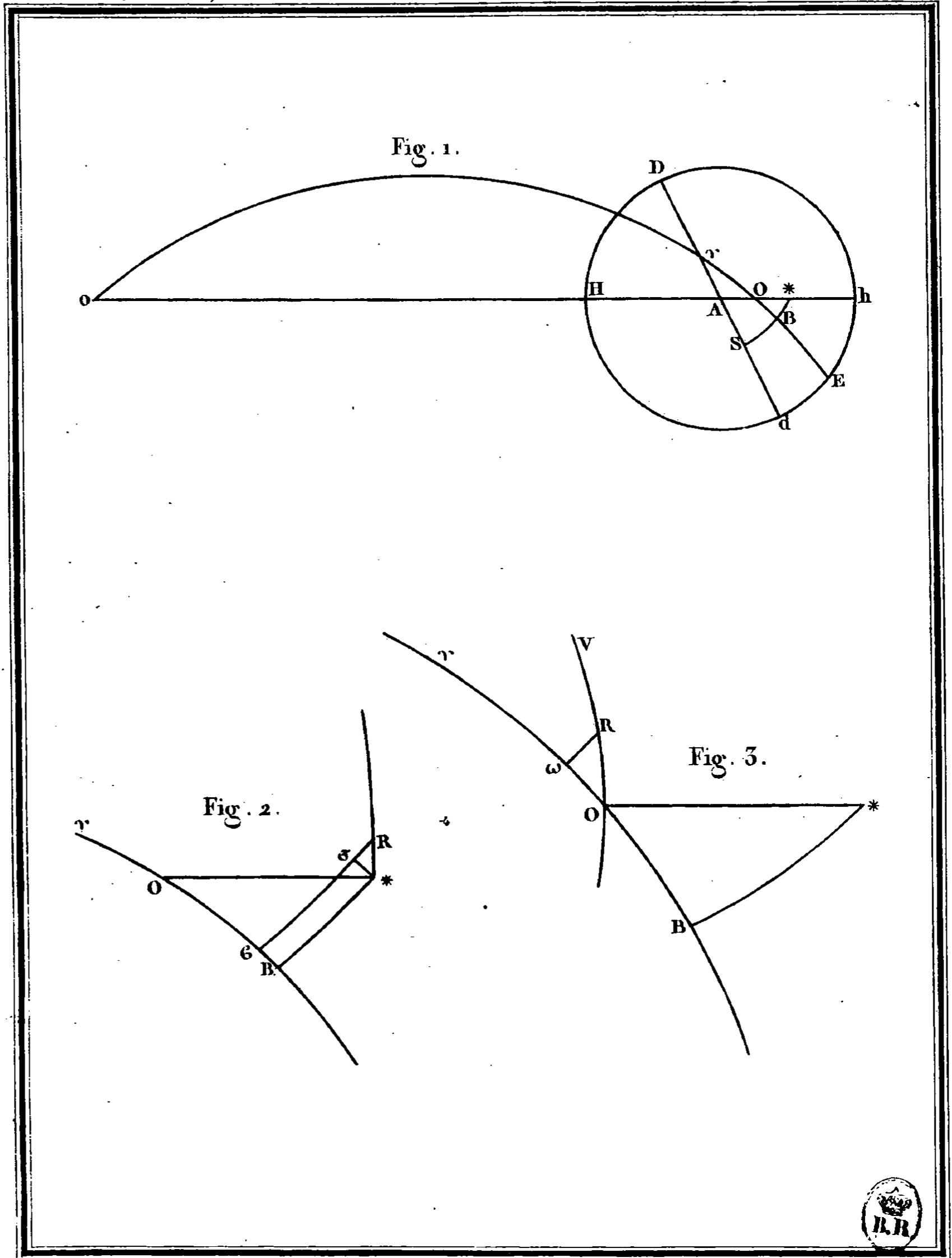
Ce langage de l'auteur Grec mérite toute notre attention. Il n'est autre chose, en effet, que la relation même de Nésarque. Les expressions de Strabon en acquièrent donc autant d'importance, et le fait parle, en quelque sorte, pour lui-même. Les caractères assignés à l'époque du départ de la flotte, sont de nature à n'avoir pu être recueillis que dans les journaux de marins employés lors de l'expédition. En effet, un écrivain qui nous auroit donné le récit du voyage, de la seconde main, s'il m'est permis de parler ainsi, se seroit exprimé dans des termes plus analogues aux notions communes, en attachant à cette même époque, comme nous voyons qu'Arrien l'a fait, une date précise, une date au moins voisine de la précision, et ce d'après quelque comput civil bien connu. Mais si ces caractères assignés à l'époque du commencement de l'expédition, ont été tirés des journaux originaux des navigateurs, il s'ensuit qu'environ deux ou trois jours avant qu'ils appareillassent, ou, si l'on veut, deux ou trois jours après qu'ils eurent mis à la voile (car, pour une date de cette sorte, il ne faut pas s'attendre à une rigoureuse exactitude), ils *virent* les Pléiades levées dans l'est, peu de temps après le coucher du soleil dans l'ouest; ou plutôt, puisque l'étoile ne put être vue par eux lorsque le soleil étoit encore sur l'horizon, ils l'aperçurent une heure environ après le coucher du soleil, à une hauteur telle, qu'ils en conclurent que son lever avoit coïncidé avec le coucher de cet astre.

Nous avons donc à rechercher quel jour de l'année, dans celle du voyage, savoir, en 326 avant J. C., le lever achronique des





à mettre en regard de la page 581.



Pléiades eut lieu dans le point du globe d'où ces navigateurs appareillèrent, c'est-à-dire, à l'embouchure de l'Indus. Si ce jour se trouve répondre à la date d'Arrien, tout sera bien : dans le cas contraire, les phénomènes de l'horizon de Rome au temps de Columelle, même en admettant que cet auteur nous en ait donné une description exacte, ne répandront aucune lumière sur le sujet qui nous occupe.

Maintenant, je prends  $24^{\circ}$  nord pour la latitude de l'embouchure de l'Indus. C'est à-peu-près là sa latitude réelle ; et je prends le nombre rond, parce que la différence d'une moitié de degré, soit en plus, soit en moins, n'influera aucunement sur le résultat du calcul.

D'après des observations du docteur Bradley, la longitude de la *Lucida Pleïadum*, au commencement de l'année 1760, étoit  $8^{\circ} 26' 38'' 34''$ , et la latitude nord,  $4^{\circ} 1' 36''$ .

L'intervalle de temps entre le commencement de l'année 1760 et celui de l'an 326 avant J. C., est de 2085 années Juliennes ; et dans cet intervalle, la rétrogradation des points équinoxiaux monte à  $29^{\circ} 7' 55''$ .

Donc, au commencement de l'an 326 avant l'ère Chrétienne, la longitude de la *Lucida Pleïadum* étoit  $\gamma 27^{\circ} 30' 39''$ , et la latitude nord,  $4^{\circ} 1' 36''$ .

L'obliquité de l'écliptique à cette même époque étoit  $23^{\circ} 44' 14''$ .

Dans la figure 1 ci-contre, que *HAh*, *DA d*,  $\gamma$  *O E* représentent l'horizon, le cercle équinoxial et l'écliptique, tous projetés sur le plan du méridien de l'embouchure de l'Indus, à l'instant où la *Lucida Pleïadum* se lève. Que l'écliptique coupe l'horizon, du côté de l'est dans *O*, et à l'ouest dans *o*. Que  $\times$  soit la *Lucida Pleïadum* sur la partie orientale du cercle de l'horizon. *O* sera alors le point de l'écliptique, qui arrive à cette partie orientale, et se lève en même temps que l'étoile ; et le point opposé dans l'ouest, *o*, sera le point de l'écliptique qui se couche au moment où l'étoile se lève.

A travers  $\times$  tirez un grand cercle de latitude  $\times B S$ , qui rencontre l'écliptique dans  $B$ , et le cercle équinoxial dans  $S$ . Alors, dans le triangle sphérique  $\gamma B S$ , nous avons l'angle  $B$  qui est droit;  $B \gamma S$  est l'obliquité de l'écliptique, égale à  $23^{\circ} 44' 14''$ , et le côté  $\gamma B$ , la longitude de la *Lucida Pleïadum*, égale à  $27^{\circ} 30' 39''$ . Donc, par la résolution du triangle, nous trouvons l'angle  $B S \gamma = 69^{\circ} 4' 57''$ , et le côté  $B S = 11^{\circ} 28' 56''$ .

Mais l'arc  $\times B$  qui est la latitude de la *Lucida Pleïadum*  $= 4^{\circ} 1' 36''$ , et  $\times S = \times B + B S = 15^{\circ} 30' 32''$ . Donc, dans le triangle sphérique  $\times S A$ , nous avons le côté  $\times S = 15^{\circ} 30' 32''$ , l'angle  $\times S A$  (ou  $B S \gamma$ )  $= 69^{\circ} 4' 57''$ , et l'angle  $\times A S$ , le complément de la latitude du lieu,  $= 66^{\circ}$ . Donc enfin, par la résolution du triangle, nous trouvons l'angle  $S \times A = 43^{\circ} 24' 29''$ .

Avant d'aller plus loin dans ce calcul, il est à propos d'observer, pour nous épargner tout travail inutile, qu'il ne nous serviroit de rien de déterminer les longitudes des points  $O$  et  $o$ , que donneroit la résolution d'un triangle de plus. La longitude du point  $o$ , qui se couche lorsque l'étoile arrive réellement à l'horizon, nous indiqueroit seulement le jour qui *seroit* celui du lever achronique des Pléiades, si l'atmosphère n'avoit pas un pouvoir de réfraction. Mais quand l'étoile est réellement sur la partie orientale du cercle de l'horizon, elle paroît, par l'effet de la réfraction de l'atmosphère, à la hauteur d'environ un demi-degré au-dessus : et si le soleil, à la même époque, se couchoit dans la partie occidentale de ce même cercle, la même cause feroit qu'il paroîtroit à la hauteur d'environ un demi-degré au-dessus. De sorte que, le jour où le soleil est réellement sur la partie occidentale du cercle de l'horizon, au même instant que l'étoile est réellement sur la partie orientale, celle-ci, par l'effet de la réfraction, paroîttra levée, tandis que le soleil ne semblera pas encore couché. Ce qu'il nous faut trouver, c'est le jour où l'on pourroit *voir* l'étoile se lever et le soleil se coucher dans le même instant, si toutefois l'étoile est visible pendant la lumière du

soleil couchant. Ce jour arrivera plutôt que celui où l'étoile levante et le soleil couchant parviendroient au même instant aux deux points opposés du cercle horizontal. Pour déterminer ce jour du lever achronique visible de l'étoile, nous devons estimer l'effet de la réfraction tant sur le soleil que sur l'étoile. L'effet de la réfraction sur celle-ci sera facile à trouver par le moyen de l'angle  $S \times A$ , dont nous avons déjà déterminé la quantité; et c'est là le seul usage à faire du calcul, si loin que nous l'ayons encore porté.

Dans la figure 2, que  $O \times$ ,  $OB$ ,  $\times B$ , représentent les mêmes arcs de l'horizon, de l'écliptique, et du cercle de latitude passant à travers l'étoile, que dans la figure 1.

Au travers de  $\times$  décrivez un cercle vertical  $\times V$ , et prenez en un arc  $\times R$  égal à la réfraction horizontale, c'est-à-dire, égal à  $30' 51''$ . Au travers de  $R$  décrivez un grand cercle de latitude, qui rencontre l'écliptique en  $\zeta$ ; et au travers de  $\times$  décrivez un petit cercle parallèle à l'écliptique, et que ce petit cercle rencontre en  $\sigma$  le grand cercle de latitude que vous avez fait passer par  $R$ .

Maintenant, puisque la lumière de l'étoile qui se lève sur l'horizon est portée, par l'effet de la réfraction, jusqu'en  $R$ , dans le cercle vertical, de manière à être vue au ciel dans le point  $R$ , l'étoile qui, sans réfraction, seroit vue, où elle est réellement, au point  $\times$  dans le cercle de latitude  $\times B$ , paroît au point  $R$  dans le cercle de latitude  $R\zeta$ . Donc, et la latitude et la longitude de l'étoile sont changées en apparence par l'effet de la réfraction; la première se trouvant augmentée de la quantité de l'arc  $R\sigma$ , et la seconde diminuée de  $B\zeta$ .

Dans le triangle  $\times R\sigma$ , dont l'angle droit est en  $\sigma$ , et qui, à raison de la petitesse de ses côtés, peut être considéré comme un triangle rectiligne, le côté  $\times R = 30' 51''$ ; l'angle  $R \times \sigma$ , qui avec  $\sigma \times O$  fait un angle droit, doit être égal à  $O \times B$  ( $A \times S$  de la figure 1), lequel avec le même angle  $\sigma \times O$  forme aussi un angle droit; donc,  $R \times \sigma = 43^\circ 24' 29''$ . Donc, par la résolution du triangle, le

côté  $R\sigma = 21' 12''$ , et le côté  $\ast\sigma = 22' 24''$ . Telle est la longueur de  $\ast\sigma$  en parties de grand cercle; d'où il résulte que  $B\zeta$  sera de  $22' 28''$ . De là aussi  $R\zeta$ , qui est la latitude apparente de l'étoile après sa réfraction,  $= R\sigma + \sigma\zeta = 4^\circ 22' 48''$ , et  $\gamma\zeta$ , qui est sa longitude apparente,  $= \gamma B - B\zeta = \gamma 27^\circ 8' 11''$ .

Maintenant, dans la figure 1, il nous faut reprendre la résolution des triangles, en faisant usage de la longitude et de la latitude apparentes de l'étoile, au lieu de sa longitude et de sa latitude véritables. Ainsi, dans le triangle sphérique  $\gamma B S$ , dont l'angle droit est en  $B$ , prenez  $\gamma B = 27^\circ 8' 11''$ ; l'angle  $B\gamma S = 23^\circ 44' 14''$ , comme ci-devant. Alors, par la résolution du triangle, l'angle  $B S \gamma = 69^\circ 0' 30''$ , et le côté  $B S = 11^\circ 20' 29''$ .

Mais  $\ast B$ , qui doit être pris pour la latitude de l'étoile après sa réfraction,  $= 4^\circ 22' 48''$ , et  $\ast S = S B + B \ast = 15^\circ 43' 17''$ . Donc, dans le triangle sphérique  $\ast S A$ , nous avons le côté  $\ast S = 15^\circ 43' 17''$ ; l'angle  $\ast S A = 69^\circ 0' 30''$ ; et l'angle  $\ast A S$ , qui est le complément de la latitude du lieu,  $= 66^\circ$ . Donc, en résolvant le triangle, nous trouvons l'angle  $S \ast A = 43^\circ 29' 34''$ .

Alors, dans le triangle sphérique  $\ast B O$ , dont l'angle droit est en  $B$ , nous avons l'angle  $B \ast O (S \ast A) = 43^\circ 29' 34''$ ; et le côté  $\ast B$ , qui est la latitude de l'étoile après sa réfraction,  $= 4^\circ 22' 48''$ . D'où, par la résolution du triangle, nous trouvons le côté  $O B = 4^\circ 8' 39''$ .

Maintenant,  $\gamma B$ , qui est la longitude apparente de l'étoile après sa réfraction,  $= 27^\circ 8' 11''$ , et nous avons trouvé  $O B = 4^\circ 8' 39''$ . Donc,  $\gamma O = \gamma B - O B = 22^\circ 59' 32''$ ; et c'est là la longitude du point de l'écliptique, qui arrive à la partie orientale du cercle de l'horizon précisément au même instant que le rayon de lumière brisé de l'étoile.

Le point  $o$  opposé à celui-là, qui arrive à la partie occidentale de ce même cercle, au même moment où la lumière brisée de l'étoile se trouve sur la partie orientale, est  $\approx 22^\circ 59' 32''$ .

Mais

Mais si c'est là la véritable place du soleil lorsque l'étoile réfractée se trouve sur la partie orientale du cercle de l'horizon, le soleil ne seroit pas encore couché, et il apparôitroit, par l'effet de la réfraction, environ un demi-degré au-dessus de l'horizon. Nous avons donc à rechercher quelle doit être la vraie place du soleil pour que la réfraction horizontale puisse faire arriver la lumière de cet astre jusque dans le point  $o$ ; car l'époque de cette circonstance sera celle du véritable lever achronique. Pour parvenir à un pareil résultat, il nous faut estimer l'effet de la réfraction horizontale sur la longitude apparente du soleil; et cela dépend de l'angle que l'écliptique, soit au lever, soit au coucher du soleil, forme avec l'horizon, c'est-à-dire, de l'angle  $\gamma O A$  (figure 1), ou de son égal,  $\ast O B$ .

L'angle  $\ast O B$  est facile à trouver, au moyen de la résolution du triangle sphérique  $\ast O B$ , dans lequel l'angle  $B$  est un angle droit. L'angle  $B \ast O = 43^{\circ} 29' 34''$ , et le côté  $\ast B = 4^{\circ} 22' 48''$ ; d'où il résulte que l'angle  $\ast O B$  devient égal à  $46^{\circ} 39' 57''$ .

Maintenant, pour éviter toute confusion, formez le triangle sphérique  $O \ast B$  tel que le présente la figure 3: du point  $O$  décrivez un cercle vertical  $OV$ , et prenez en l'arc  $OR =$  la réfraction horizontale  $= 30' 51''$ : du point  $R$ , décrivez un grand cercle de latitude, qui rencontrera l'écliptique dans le point  $\omega$ .

Alors, si le soleil est sur l'horizon en  $O$ , la réfraction horizontale portera sa lumière jusqu'en  $R$ ; et c'est à ce point qu'il apparôitra dans les cieus. On le verra en  $R$  sur le cercle de latitude  $R\omega$ :  $\omega$  sera sa place apparente dans l'écliptique; et l'arc de l'écliptique  $O\omega$ , la différence entre sa place véritable et sa place apparente, ou l'effet de la réfraction horizontale sur sa longitude.

Dans le triangle  $RO\omega$ , qui, à raison de la petitesse de ses côtés, peut être considéré comme un triangle rectiligne, l'angle en  $\omega$  est un angle droit: l'angle  $RO\omega$ , formant le complément de  $\ast O B$ , est  $= 43^{\circ} 20' 3''$ : d'où il résulte que  $O\omega$  devient égal à  $22' 26''$ ; et c'est là, comme je l'ai déjà observé, l'effet de la réfraction

horizontale sur la longitude du soleil levant, sa véritable place étant *O*, dans un lieu dont la latitude est de  $24^{\circ}$  nord. Le même effet aura lieu et en même quantité sur le soleil couchant, au point opposé de l'écliptique *o* dans la même latitude : car la quantité de l'effet, dans une latitude quelconque, sur le soleil levant dans un point donné de l'écliptique, et celle de l'effet sur le soleil couchant dans le point opposé de l'écliptique, doivent être les mêmes ; l'angle que l'écliptique, dans des points opposés, forme avec l'horizon, étant égal. Mais dans l'un et l'autre cas, cet effet a lieu dans des directions opposées ; la réfraction plaçant la longitude apparente du soleil levant, à l'ouest de sa véritable situation, et la longitude apparente du soleil couchant à l'est de la sienne.

De là, pour que la réfraction ait pu porter la lumière du soleil jusqu'au point *o* dans la partie occidentale du cercle de l'horizon, au même instant où la réfraction portoit celle de la *Lucida Pleïadum* sur la partie orientale, dans la latitude indiquée, nous devons fixer la véritable place du soleil à  $22' 26''$  plus à l'ouest que le point *o*.

Nous avons trouvé que le point *o* répondoit à  $\approx 22^{\circ} 59' 32''$  : donc la véritable place du soleil, pour que l'effet recherché ait pu être produit, doit avoir été  $\approx 22^{\circ} 37' 6''$ . Par un calcul exact des mouvemens du soleil ( d'après les tables de Mayer ), je trouve qu'en l'année 326 avant J. C., il arriva à cette place le 19 octobre ( St. Jul. ), à  $10^{\text{h}} 25' 9''$ , temps moyen sous le méridien de Greenwich. Mais ici, pour être exacts, nous devons employer une correction, pour l'effet de la précession sur la longitude de la *Lucida Pleïadum*, dans l'intervalle compris entre le commencement de l'année et le 19 octobre ( puisque la place du soleil est déduite de la longitude de l'étoile ),  $+ 16'$ . Ajoutons aussi  $4^{\text{h}} 36'$  pour la différence entre les méridiens de Greenwich et de l'embouchure de l'Indus, et nous aurons le 19 octobre,  $15^{\text{h}} 17'$ , temps moyen sous le méridien de l'embouchure de l'Indus.

Le 19 octobre ( St. Jul. ) fut donc le jour du lever achronique

de la *Lucida Pleïadum*, sur l'horizon de l'embouchure de l'Indus, dans l'année 326 avant J. C., c'est-à-dire, dans celle 4388 de la période Julienne.

Vous envisagerez peut-être comme une difficulté cette circonstance, que l'époque déterminée par notre calcul pour l'arrivée du soleil à la place nécessaire, tombant vers les trois ou quatre heures du matin du 20, sous le méridien de l'embouchure de l'Indus, le soleil étoit précisément couché, le 19, plusieurs heures avant de parvenir à ce point de l'écliptique, ce qui auroit fait un lever achronique bien exact de l'étoile, si le moment de l'arrivée du soleil dans son cours annuel à ce même point, eût coïncidé avec l'instant du coucher de cet astre. Mais comme il n'en est pas ainsi, vous vous étonneriez, à bon droit, que nous prétendissions qu'il y ait eu, en aucune manière, un lever achronique.

Maintenant, voici le fait dans l'exacte vérité : c'est qu'à parler avec une précision toute géométrique, il n'y eut point, en cette année, un seul jour de lever achronique exact de la *Lucida Pleïadum*. Et si nous voulons insister sur le sens bien strict des mots, c'est une chose fort rare que le lever achronique *exact* d'une étoile quelconque, à quelque place que ce soit, par la raison qu'il se trouve fort rarement que l'instant de l'arrivée du soleil au point demandé de l'écliptique, et celui du coucher de cet astre, soient le même. Ces momens peuvent différer de plusieurs heures. Il en est de même des levers et couchers cosmiques et héliques : néanmoins il y aura constamment un jour où le lever sera plus près d'être un lever achronique que dans tout autre ; et ce jour, physiquement parlant, est celui du lever achronique. Dans notre cas, le 19 octobre fut ce jour ; car, au 19 octobre, le soleil, à l'heure de son coucher, fut de 24' 45" de longitude en arrière de la place nécessaire. Le 20, à cette même heure de son coucher, il fut de 35' 58" en avant ; de sorte que le soleil couchant fut beaucoup plus près le 19 que le 20 de la place en question.



Je crains bien, Monsieur, que l'exactitude avec laquelle j'ai dressé ces calculs, ne vous paroisse fastidieuse et ne vous cause de l'ennui; mais j'ai préféré de les présenter en détail, afin de les rendre susceptibles d'un examen plus facile. Je me suis étendu un peu longuement sur les réfractions, parce que l'effet de la réfraction sur la longitude et la latitude des corps célestes, quoique devenu une matière très-familière pour des mathématiciens, n'est pas généralement compris, et que cependant il deviendroit fort intelligible, si les maîtres de la science vouloient bien prendre la peine de l'expliquer.

Le 19 octobre ( St. Jul. ) fut, comme vous voyez, le jour du lever achronique de la *Lucida Pleïadum*, à l'embouchure de l'Indus, dans l'année de notre expédition. Le voyage commença, suivant Arrien, le 20 du mois boédromion ( car l'historien Grec indique ce jour comme celui où la flotte mit à la voile ). Vous avez estimé, avec Dodwell, que le 20 boédromion de cette année revient au 1.<sup>er</sup> de notre mois d'octobre, et il ne peut pas y avoir une erreur bien grave dans cette estime.

Je n'ai jamais examiné les tables des cycles de Méton par Dodwell : je fais usage d'une table fort abrégée, de mon invention, par le moyen de laquelle je puis, en un très-petit nombre de minutes, déterminer avec certitude quel jour de l'année Julienne tombe, dans une année donnée quelconque d'un des cycles de Méton, le 1.<sup>er</sup> du mois hécatombæon, conformément aux principes sur lesquels ma table est formée; et le 1.<sup>er</sup> d'hécatombæon, c'est-à-dire, le commencement de l'année, étant une fois connu, toute l'année peut se réduire facilement à la computation de l'ère Julienne par une table générale du cycle. Dans les principes sur lesquels la mienne a été dressée, je ne me trouve pas entièrement d'accord avec Scaliger ni avec le P. Petau. Quant à l'ordre des mois, Scaliger et moi sommes d'un même sentiment : nous ne différons pas non plus à l'égard de l'époque du premier cycle, que je place le 15 de juillet, et non le 16 avec le P. Petau. Je mets

le mois embolismique dans les 3.<sup>e</sup>, 6.<sup>e</sup>, 9.<sup>e</sup>, 11.<sup>e</sup>, 14.<sup>e</sup>, 17.<sup>e</sup> et 19.<sup>e</sup> années du cycle; en quoi je m'accorde parfaitement avec le P. Petau, excepté dans le troisième embolisme, qu'il place (avec Scaliger et Dodwell) à la huitième année du cycle. Je le fixe, moi, dans la neuvième; et en cela, je l'avoue, je diffère d'opinion d'avec ces deux savans. Dans l'arrangement des jours exérésimaux, je suis la meilleure autorité qui me soit connue, celle du savant astronome Gémînus.

Présentement, l'année du voyage en question fut la 4388.<sup>e</sup> de la période Julienne: c'étoit donc la 107.<sup>e</sup> année Métonique, ou autrement la 12.<sup>e</sup> du 6.<sup>e</sup> cycle; c'est-à-dire que cinq cycles étoient complètement révolus depuis la première introduction de cette période de dix-neuf ans, et que la douzième année du sixième cycle étoit dans son cours. Je trouve, par mes propres tables, que le 1.<sup>er</sup> hécatombæon, dans la douzième année du sixième cycle, tomba le 15 de juillet (St. Jul.) Ajoutez vingt-neuf jours (car le mois hécatombæon de cette année fut un mois creux), et nous arrivons au 1.<sup>er</sup> métagéitnion, 13 du mois d'août. Ajoutez trente jours (car métagéitnion de cette même année étoit un mois plein), et nous arrivons alors au 1.<sup>er</sup> boédromion, 12 septembre. Le 12 septembre étant le 1.<sup>er</sup> de boédromion, le 1.<sup>er</sup> octobre dut échoir le 20 boédromion; mais boédromion de cette année fut un mois creux, et le jour exérésimal arriva avant le 20, étant le 18: donc le 30 septembre fut le jour que, suivant mes principes, les historiens comptèrent comme le 20 boédromion de cette année.

D'après les principes adoptés par Scaliger, le 20 de ce mois boédromion tombera précisément le même jour, le 30 septembre; et, selon le P. Petau, ce sera un jour plus tard, je veux dire le 1.<sup>er</sup> octobre.

Il demeure donc certain que ce fut l'un de ces deux jours, soit le 30 septembre, soit le 1.<sup>er</sup> octobre, que Néarque appareilla de

l'embouchure de l'Indus, suivant Arrien. Conséquemment Néarque avoit passé dix-huit ou dix-neuf jours en mer avant que celui du lever achronique de la *Lucida Pleïadum* arrivât, en prenant ce lever achronique dans le sens strict du mot, selon la définition mathématique des termes. A la vérité, Strabon ne dit pas expressément que la flotte mit à la voile le jour même du lever achronique des Pléiades, mais seulement dans la saison : toutefois l'intervalle de dix-huit à dix-neuf jours sembloit offrir une trop grande différence pour que nous admettions comme règle, même cette vague détermination de l'époque. Aussi ma première idée avoit-elle été de soupçonner quelque erreur dans le nom du mois indiqué par Arrien ; et j'essayai de découvrir, à force de conjectures, la possibilité de rectifier l'historien Grec. Mais après avoir fait passer les données d'Arrien par l'épreuve sévère du calcul le plus rigoureux, je me suis vu forcé d'abandonner mes hypothèses.

Diverses suppositions, et un grand nombre de calculs, m'ont persuadé jusqu'à l'évidence, que la conjecture très-ingénieuse de M. Wales, au moyen de laquelle il concilie son calcul du lever achronique de la *Lucida Pleïadum*, à Rome, en l'année de notre Seigneur 42.<sup>e</sup>, avec la date de Columelle, est la seule solution, la solution véritable, de cette difficulté. La concordance parfaite qu'elle produit entre Arrien et Strabon, relativement à l'époque du départ de Néarque, a quelque chose de surprenant.

M. Wales observe que le lever achronique exact d'une étoile n'est jamais visible, à cause de la lumière du soleil : mais ce qui est également vrai, c'est que le lever de l'étoile, pendant plusieurs soirées avant le jour du lever achronique, ne sera pas visible davantage ; car le soleil doit non-seulement être couché, mais il doit l'être et avoir baissé jusqu'à une certaine distance au-dessous de l'horizon, à l'effet que le crépuscule soit assez foible pour laisser paroître les étoiles fixes. Supposez alors qu'un jour quelconque, n'importe lequel, le soleil soit descendu un peu au-dessous de cette distance,

lorsqu'une étoile particulière est sur la partie orientale du cercle de l'horizon; au soir de ce même jour, si le ciel est sans nuages, on pourra observer le lever de l'étoile. Supposez encore que, la nuit suivante, le soleil n'ait pas baissé tout-à-fait jusqu'à la distance demandée, lorsque la même étoile se trouve sur cette partie orientale; alors le lever de l'étoile ne sera pas visible; et lorsque l'étoile deviendra visible, elle paroîtra déjà à une petite distance au-dessus de l'horizon. La nuit suivante, elle paroîtra à une plus grande hauteur encore au-dessus de l'horizon, lorsqu'on la verra; la troisième, à une élévation plus sensible encore; et le soir du véritable lever achronique, l'étoile sera parvenue à une hauteur très-considérable, lorsqu'on parviendra à la voir. Il étoit assurément fort naturel (c'étoit même le seul moyen de s'accommoder aux besoins du langage populaire) que les anciens appelassent soir du lever achronique, celui du jour où, pour la première fois, le lever de l'étoile leur apparoissoit.

La distance au-dessous de l'horizon, à laquelle le soleil doit être descendu lorsqu'une étoile devient visible pour la première fois, cette distance, dis-je, varie selon la grandeur de l'étoile. La *Lucida Pleïadum* est une étoile de la troisième grandeur; et Ptolémée prétend que ces étoiles commencent à pouvoir être vues quand le soleil est descendu à 14 degrés au-dessous de l'horizon. Présentement, je trouve, par le moyen du calcul, que, dans l'année du voyage (la 4388.<sup>e</sup> de la période Julienne), lorsque le soleil étoit de 14 degrés au-dessous de la partie occidentale de l'horizon, au même instant que la *Lucida Pleïadum* arrivoit à la partie orientale, la véritable place de cette étoile dut être  $\approx 3^{\circ} 33' 56''$ ; et elle arriva à la place dont est question, en cette année, le 30 septembre, 12<sup>h</sup> 59' (St. Jul.), temps moyen sous le méridien de Greenwich. Employons, comme ci-dessus, la correction convenable pour l'effet de la précession sur la longitude de la *Lucida Pleïadum*, c'est-à-dire,  $+ 15'$ ; et nous aurons le 30 septembre 13<sup>h</sup> 14', temps moyen sous le méridien de Greenwich: ajoutez 4<sup>h</sup> 36', et nous aurons le

30 septembre 17<sup>h</sup> 50', temps moyen sous le méridien de l'embouchure de l'Indus : ce qui fait, à raison du mode de division du jour dans notre comput civil, 10 minutes avant 6 heures du matin du 1.<sup>er</sup> octobre.

Donc, le soir du 30 septembre, le soleil (se couchant dans cette latitude vers 5<sup>h</sup> 57' 26", temps apparent après midi) seroit de plusieurs minutes de plus que 14 degrés au-dessous de l'horizon, à l'instant du lever de la *Lucida Pleiadum*. Donc le lever de l'étoile, au soir de ce jour, pourroit être visible une minute ou deux plus tard que 1<sup>h</sup> 0' 24" après le coucher du soleil : mais le soir du jour suivant, 1.<sup>er</sup> octobre, le soleil seroit seulement à 13° 37' 15" au-dessous de l'horizon à l'instant du lever de l'étoile ; ce qui ôte 22' 45" sur les 14 degrés. Donc, le soir de ce même jour, l'étoile ne seroit pas visible sur l'horizon. Mais comme le soleil descend à raison de 13' 40" en 1' de temps, il baisseroit jusqu'au terme de 14 degrés dans 1' 40" de temps après l'instant du lever de l'étoile ; et comme l'étoile se lève dans la latitude de 24 degrés nord, à raison de 13' 11" en 1' de temps, l'étoile, 1<sup>h</sup> 0' 24" après le coucher du soleil, et 1' 40" après le moment de son propre lever, perceroit au travers du crépuscule expirant avec la hauteur apparente de 21' 58" (je dis la hauteur *apparente*, car l'effet de la réfraction sur l'étoile est compris dans ces calculs). Cette hauteur est très-sensible à l'œil, formant à peine moins de deux tiers de tout le diamètre du soleil ; mais le soir du lendemain (2 octobre), tous les doutes seroient assurément éclaircis. En effet, le 2 octobre, l'étoile, à la même distance de temps après le coucher du soleil, perceroit au travers des foibles restes du crépuscule, avec la hauteur très-sensible de 1° 2' 48" au moment de sa première apparition. D'où nos marins auroient conclu que l'achronicisme sensible étoit passé. En nous résumant donc, il paroît que la circonstance à laquelle ces navigateurs donneroient le nom de lever achronique des Pléiades, auroit eu lieu, soit le jour même où la flotte mit  
à

à la voile, soit le lendemain, soit enfin, mais au plus tard, le troisième jour.

C'est ainsi que, par une suite de calculs longs et pénibles, mais amenés au dernier degré de précision et d'exactitude, grâce à l'assistance de M. Wales, dont je ne puis assez admirer l'intelligence et la profonde perspicacité, nous nous trouvons avoir établi une concordance parfaite entre les deux relations de Strabon et d'Arrien.

Je vous félicite, Monsieur, comme je me félicite moi-même, du succès de ces recherches; et suis, &c.

*Samuel Horsley* L'évêque de ROCHESTER.  
Deanery, 6 Juin 1796.

*P. S.* Peut-être soupçonneriez-vous que j'ai commis une erreur dans les raisonnemens préliminaires à ces calculs, en ne comptant que pour 2085 années Juliennes, l'intervalle entre le commencement de l'an 326 avant J. C. et celui de l'an 1760 de N. S., tandis que vous pourriez imaginer qu'il falloit compter 2086. Toutefois la vérité est que, faute d'attention, j'étois tombé dans la méprise contraire. J'avois estimé cet intervalle, de 2086 années Juliennes au lieu de 2085; et au moyen de cette inadvertance, il me fallut prendre la peine de refaire une seconde fois le calcul entier depuis le commencement jusqu'à la fin, et de corriger tous mes nombres, quoique j'eusse bien pu ne pas m'embarrasser, dans mes recherches, de l'erreur résultant de cette sur-estime de l'intervalle dont il s'agit.

Pour entendre comment il se fait que le moindre intervalle est le véritable, vous devez savoir que c'est une erreur commune à tous les chronologistes qui supputent d'après l'ère Chrétienne, que de compter les années antérieures à l'avènement de J. C., en en supposant une de trop. L'année que les chronologistes appellent la 326.<sup>e</sup> avant J. C., étoit celle 4388 de la période Julienne, comme vous pouvez le reconnoître en consultant les tables de

Blair, du P. Petau ou d'Ussérius. L'an 1760 de N. S. étoit le 6473.<sup>e</sup> de la même période : donc l'intervalle est de 2085 années Juliennes. Le calcul par l'ère Chrétienne, lorsque nous avons à nous reporter au temps qui la précède, n'est guère dressé avec précision que dans les tables astronomiques. Si vous consultez celles de Mayer, vous y trouverez, à la première page des époques des mouvemens du soleil (*pag. 6*), et encore à la première page des époques de la lune (*pag. 36*), une année de J. C. marquée 0 ; et par les époques assignées à cette année de N. S. 0, il paroît que c'est la 4713.<sup>e</sup> année de la période Julienne. Or, cette année 4713 de la période Julienne, est appelée par les chronologistes, comme vous le verrez de nouveau par leurs tables, l'an 1.<sup>er</sup> *avant* J. C. En même temps, ils nomment l'année suivante de la période Julienne, à savoir, la 4714.<sup>e</sup>, l'an 1.<sup>er</sup> *après* J. C. ; et par cette inexactitude de langage, ils représentent en effet l'intervalle entre un jour numérique quelconque de l'an 4713 de la période (le 1.<sup>er</sup> mars, par exemple), et le même jour numérique de l'année suivante de la période, comme se composant de deux années entières au lieu d'une.

Depuis que j'ai terminé mes calculs, j'ai découvert, presque par hasard, une autorité que je regarde comme essentiellement confirmative de l'exactitude des conséquences auxquelles leur résultat nous a conduits. Dans l'Éphéméride de l'année Macédonienne de l'archevêque Ussérius, je trouve cette preuve contre le 8 du mois dius : « *Euctemoni vespertinæ apparent Pleiades.* » Le 8 du mois dius, suivant la réduction de l'année Macédonienne par le même Ussérius, étoit le 1.<sup>er</sup> de notre mois d'octobre (St. Jul.) Euctémon l'astronome est indiqué par Ptolémée comme ayant assisté Méton dans l'observation du solstice d'été : donc Euctémon florissoit en Grèce environ un siècle avant l'époque de l'expédition.

Je présume qu'Ussérius a pris de Géminus cette date du lever du soir des Pléiades d'Euctémon, en ramenant la date de Géminus

à l'année Macédonienne ; car voici ce que je lis dans le parapegme ou table que donne ce dernier au chapitre seizième de son Isagoge :

Τὸν δὲ ζυγὸν διαπορεύεται ὁ ἥλιος ἐν ἡμέραις λ.

Et quelques lignes plus bas :

Ἐν δὲ τῇ Ε Εὐκτῆμονι Πλειάδες ἐσπέριαι φαίνονται ὅκ τῶ πρὸς ἔω.

Le chiffre E marque le cinquième jour du soleil dans la Balance. Suivant Euctémon et Méton , le soleil entra dans le signe de la Balance le 27 septembre ; donc, le cinquième jour après étoit le 1.<sup>er</sup> octobre , le 8 du mois dius d'Ussérius.

Au cinquième jour du passage du soleil dans le signe de la Balance, cet astre se trouvoit dans le 5.<sup>o</sup> degré de la Balance, suivant sa marche progressive ; et la prosthaphèrese, à cette même époque, étant de 1° 38', avec le signe négatif, sa véritable place étoit dans le troisième degré de la Balance ; et ce nouveau résultat s'accorde merveilleusement avec mes calculs.

Si M. Wales et moi avons eu le malheur que vous eussiez consulté l'Éphéméride d'Ussérius, ou bien celle de Géminus, au lieu de Columelle, vous ne nous auriez proposé cette question ni à l'un ni à l'autre ; car vous eussiez tenu pour constant que Strabon et Arrien étoient d'accord ensemble. De même encore, si M. Wales ou moi avons consulté ces écrivains avant de faire nos calculs, peut-être ne nous serions-nous point engagés dans un pareil travail. Nous vous aurions conseillé de suivre Euctémon, sans vous embarrasser de la description donnée par Columelle, des phénomènes d'un autre climat, dans un autre siècle : mais alors aussi nous n'eussions pas découvert ce que M. Wales avoit conjecturé, et ce que mes calculs, j'ose le croire, établissent d'une manière incontestable, savoir, que lorsque les anciens parlent de levers achroniques, ce qu'ils disent doit s'entendre de l'achronicisme



sensible. Et c'est là un principe qui peut empêcher les chronologistes de tomber dans de fréquentes erreurs, où les induisent les conséquences qu'ils voudroient tirer de ces caractères astronomiques dont les anciens faisoient usage.

---

---

---

# OBSERVATIONS

## SUR LE PETIT STADE D'ARISTOTE. <sup>a</sup>

---

LA circonférence de la terre, selon Ératosthène, = 252,000 stades; suivant Aristote, = 400,000 stades : donc le stade d'Aristote est à celui d'Ératosthène comme 252 est à 400, c'est-à-dire, à très-peu de chose près, comme 5 est à 8. C'est là une proportion beaucoup plus exacte que celle de 4 à 7; car la proportion de 4 à 7 fait le stade d'Ératosthène trop grand de près d'un neuvième, tandis que celle de 5 à 8 ne le fait trop grand que de  $\frac{1}{124}$ .

La proportion du pied Romain au pied de Londres, est de 97 à 100. De là résulte que le pied Romain = 11,64 pouces; le pas [ 5 pieds ] = 4 pieds 10,2 pouces, mesure de Londres; le mille [ 1000 pas ] = 7 *furlongs* 76 *yards* 2 pieds, ou 4850 pieds, mesure de Londres.

Appelons le pas Romain  $P$ , le mille  $M$ , le stade Olympique  $\Sigma$ .

Maintenant ( d'après Polybe, tel qu'il est cité par Strabon ),  
 $M = 8 \Sigma + \frac{1}{3} \Sigma$ .

Ainsi 125  $P$  ( =  $\frac{1}{8} M$  ) =  $\Sigma + \frac{1}{24} \Sigma = \frac{25}{24} \Sigma$ .

Ainsi 5  $P = \frac{1}{24} \Sigma$ , et 120  $P = \Sigma$ .

Ainsi  $\Sigma$ , ou le stade Olympique, = 582 pieds de Londres, ou

<sup>a</sup> Par le docteur Horsley, lord évêque de Rochester.

Elles peuvent trouver leur place à l'ar-

ticle des Mesures itinéraires, pag. 54. ( N. du T. )

194 yards; ou bien le stade Olympique = 0,110227' 27', milles de Londres.

$$8 : 5 = 0,110227' 27' : 0,0688920' 45' 45'.$$

Ainsi le stade d'Aristote = 0,0688920' 45' 45', milles de Londres.

D'où il résulte pour la distance de Jamad à	Stades d'Aristote.	Milles de Londres.
Pembouchure de l'Indus.....	= 10000	= 689.
Pour la côte des Arabites.....	= 1000	= 68,9.
des Orites.....	= 1600	= 110,24.
des Ichtyophages.....	= 10000	= 689.
de Karmanie.....	= 3700	= 254,93.
de la Perside.....	= 4700	= 323,83.
TOTAL.....	31000	= 2135,90.

De là, par l'effet de la réduction des mesures Grecques, on voit que la distance totale devoit être de 2135,9 milles de Londres; ce qui toutefois, si les décimales eussent été comptées plus exactement, seroit de 2135,65 milles de Londres; car  $0,068892 \times 31000 = 2135,652$ : mais les mesures données par les modernes, ne fournissent que 1908 milles; la différence est de 227,65 milles de Londres, ou de  $\frac{10}{94}$  de toute la distance.

Mais si huit stades Olympiques formoient exactement un mille Romain, et que l'addition d'un tiers de stade par Polybe fût une erreur de cet historien, occasionnée par la différence entre le pied Romain et le pied Olympique, alors un stade Olympique égaloit 606,25 pieds de Londres, ou 0,1147774 milles de Londres, et le stade d'Aristote seroit de 0,0717359 milles de Londres; et la distance entière, de  $0,0717359 \times 31000 = 2223,8$  milles de Londres; ce qui rend encore plus forte la différence entre les mesures anciennes et modernes, et d'où il semble raisonnable de conclure que l'estime du stade par Polybe étoit juste.

Remarquons, en passant, que dans le cas où cette estime seroit

juste, l'opinion qui a si long-temps et si généralement prévalu d'une différence entre le pied Grec et le pied Romain, au moyen de laquelle le premier seroit plus grand que le second dans la proportion de 25 à 24, cette opinion, dis-je, seroit nécessairement une erreur : elle paroît avoir été répandue parmi les Romains eux-mêmes ; mais elle dut être fondée sur une estime peu précise de la longueur du stade Olympique. Les Romains, dans leur évaluation la plus commune des mesures Grecques, inclinoient assez à regarder huit stades Olympiques comme parfaitement égaux à leur mille, ne tenant aucun compte de la fraction dont parle Polybe : d'où l'on avoit cru pouvoir inférer que le stade Olympique étoit de 125 pas Romains, c'est-à-dire, de 625 pieds Romains ; ce qui, dans le fait, donne la longueur assignée formellement à ce stade par Plin. Mais l'on savoit très-bien que ce stade n'étoit que de 600 pieds Olympiques. On en tira donc la conclusion que 600 pieds Grecs font 625 pieds Romains ; d'où devoit résulter la conséquence naturelle, que le pied Grec étoit au pied Romain comme 625 est à 600, c'est-à-dire, comme 25 est à 24. Mais si le mille Romain étoit précisément ce que Polybe l'a calculé être, savoir, un tiers de stade de plus que huit stades, la longueur du stade se trouveroit tout juste de 120 pas Romains, ou de 600 pieds Romains : et puisqu'il étoit aussi de 600 pieds Grecs, il reste évident que le pied Grec et le pied Romain ont du être absolument le même.

---

# DISSERTATION

## SUR LE PREMIER MÉRIDIEN DE PTOLÉMÉE,

PAR DE LA ROCHETTE.

Voici de quelle manière j'essaierai de résoudre la question que m'a proposée le docteur Vincent, concernant la longitude de Ptolémée.

Si Ptolémée avoit déterminé le méridien de Londres par la différence de temps entre ce lieu et le méridien d'Alexandrie, comme l'ont cru Maginus et quelques autres, je ne vois pas comment on pourroit justifier la réduction qui a été faite de sa longitude, ou, ce qui est la même chose, l'augmentation de son degré : mais on a conclu ces différences horaires de la graduation même, qui n'est que le résultat des distances itinéraires réduites outre mesure par Ptolémée, à l'effet de comprendre tous les lieux dans sa projection stéréographique. De là vient que son degré d'un grand cercle contient un cinquième de stade de moins que ce qu'il devoit contenir, c'est-à-dire, 500 stades au lieu de 600.

Dans sa première carte de l'Europe, Ptolémée place Londres à 20 degrés à l'est des îles Fortunées. Dans l'estime des lieux les plus remarquables où l'on suppose qu'il a été fait des observations sur l'état du ciel, la différence horaire entre Londres et Alexandrie est de 2<sup>h</sup> 40', ou de 40°. Maintenant, comme le méridien d'Alexandrie est à 4 heures de distance de celui des îles Fortunées, la même longitude de 20 degrés à l'est de ces îles, se retrouve pour le méridien de Londres.

Longitude de Londres à l'égard de l'île de Fer, suivant Ptolémée.	20° 0' 0"
Suivant les tables du docteur Maskeline. ....	17. 40. 13.
Erreur de Ptolémée. ....	2. 19. 47.
	Longitude

SUR LE 1.<sup>er</sup> MÉRIDIDIEN DE PTOLÉMÉE. 601

Longitude de Londres , à l'égard d'Alexandrie , suivant Ptolémée	40° 0' 0"
Suivant la <i>Connoissance des temps</i> . . . . .	30. 16. 9.
Erreur de Ptolémée . . . . .	9. 43. 51.
Ce qui devrait être . . . . .	10 13 51,
si nous suivions les éditions qui placent Alexandrie par 40° 30'.	

Ptolémée place la *civitas Parisiorum*, ou *Lucotetia*, par 23° 30' des îles Fortunées, ou 3° 30' est de Londres, au lieu de 2° 25' 37", différence de longitude établie par Maskeline entre l'un et l'autre lieu. Maintenant, si nous diminuons d'un cinquième la différence indiquée dans le géographe d'Alexandrie, nous aurons 42 minutes à déduire; ce qui portera cet intervalle à 2° 48', ou bien près de ce qu'il est effectivement. Voilà ce que je regarde comme la véritable longitude déterminée par Ptolémée entre Londres et Paris.

La même opération faite à l'égard de la longitude de Londres depuis l'île de Fer ou les îles Fortunées, mettra Londres à 16° au lieu de 17° 40' 13"; et alors l'erreur n'est que de 1° 40' 13". La distance entre les méridiens de Londres et d'Alexandrie est réduite aussi, par ce moyen, à 32 degrés; et l'erreur dans cet espace, tout immense qu'il est, reste de moins de 2 degrés.

Les cartes de Ptolémée, dressées d'après son principe d'un petit degré, ont donné à la Méditerranée une étendue d'à-peu-près 20 degrés de longitude de plus qu'elle ne devoit avoir, tandis que, dans le fait, l'auteur n'a pas excédé la véritable longitude de 4 degrés ou environ. Cette erreur grossière qui les défiguroit, s'est pourtant soutenue et accréditée pendant quatorze cents ans. Enfin, le savant Gassendi (dans le milieu du siècle dernier) écrivit contre une aussi monstrueuse absurdité; et quelques années après, Guillaume de l'Isle nous donna une mer Méditerranée n'ayant plus que 860 lieues de long, au lieu de 1160 qu'elle avoit toujours eues dans les cartes avant cette remarquable époque.

---

*ADDITION à la note a de la page 316.*

DANS l'Histoire de la découverte de l'Inde, par Manuel de Faria y Souza (édition Angloise de 1694, vol. I, pag. 27), il paroît qu'avant l'expédition de Vasco de Gama, Pierre de Covillam et Alphonse de Payva avoient été envoyés à Alexandrie; que Covillam avoit passé par la Mer Rouge jusqu'à la côte de Malabar, et que, quoiqu'il ne fût jamais revenu en Portugal (ayant été retenu prisonnier dans l'Abyssinie), il envoya cependant à Lisbonne une relation de ses découvertes, par Lamago, Juif. Cette circonstance est digne de remarque, en ce qu'elle prouve que les Portugais allèrent à la découverte de l'Inde par la route qu'avoit d'abord désignée Alexandre, que frayèrent les Ptolémées, qui fut terminée par les Romains, et que continuèrent depuis les kalifes d'Arabie et les soudans d'Égypte. C'étoit le commerce des Vénitiens avec Alexandrie, que les Portugais s'efforçoient de rivaliser, et qu'ils achevèrent de détruire par la découverte du passage autour du Cap de Bonne-Espérance. (N. de l'A.)

---

*ORSERVATION qui se rapporte à la page 366.*

SUR les distances d'Icarus et de Tylos, il convient de remarquer que l'estime est prise, non du Journal de Néarque, mais de Ptolémée et d'Aristobule. Il se pourroit donc que ces deux auteurs eussent fait leur calcul l'un et l'autre d'après le stade Olympique, et non d'après le petit stade de Néarque. Si cette conjecture paroît digne d'être accueillie, la distance des deux îles se trouvera doublée. Il en résultera qu'Icarus ne sera pas loin de sa véritable position, et que nous aurons la distance exacte jusqu'à Tylos. (N. de l'A.)

---

---

# T A B L E G É N É R A L E

## D E S M A T I È R E S

CONTENUES DANS LE VOYAGE DE NÉARQUE.

---

### A

AAR (L') est une rivière de France, page 446 note *a*. Le terme *Ar* ou *Aar* indique communément un confluent, *ibid.*

AB. Signification de ce mot Persan, 92; et dans les composés Panje-ab, Ab-Tchen, Chen-ab, Doo-ab, Ab-Chirin, Ab-Argoun, &c., 75-79 note *b*, 92-140-432-433-438-447.

ABAD signifie une ville, 49 note *a*.

ABADAN. L'Ampé d'Hérodote a-t-il quelque rapport avec ce nom, 470 note *b*. Ce qu'étoit cette place au temps de l'Édrisi, 502. Le nom s'en est perpétué dans le Tschabde et le Tschwabde de Niebuhr, 503.

ABARES. Le terme *Cagan* ou *Caganos* étoit en usage chez ces peuples, 20.

AB-ARGOUN; c'est le nom que Cheref-eddin donne à l'Arosis, 433-447.

ABASTANIENS. On trouve à peine une position pour cette tribu, 80. Nous n'avons rien qui puisse guider nos recherches à son égard, 132. Elle fut réduite par Perdiccas, *ibid.* et 137.

ABBAS. C'est du nom de ce prince que Gomeron a pris celui de Bender-Abbassi, port d'Abbas, 368. Suites funestes de ses préparatifs pour le siège d'Ormuz, 388.

ABBASSI (Bender) est devenu désert par l'effet de l'oppression trop ordinaire du gouvernement, 368.

ABBESEER. Selon Van-Keulen, c'est une des variations de l'orthographe du nom de Busheer, 417 à la note.

AB-CHEN ou *Abkesin*, et *Ab-Kesn*, variations du nom de l'Acesines, ne sont autre chose que *Chen-ab* renversé, 92.

AB-CHIRIN. La rivière Guenowah des cartes Angloises est, selon la conjecture de d'Anville, l'Ab-Chirin de Cheref-eddin, 432-438. Discussion sur ce nom, 438 note *b*.

ABDALLI (Le pays des) est un royaume sorti des ruines de l'empire de Perse et de celui du Mogol, 7.

ABDILLAH (Khore). Voyez KHORE.

ABDOU'L KÉRYM. Son Voyage de l'Inde à la Mekke a été traduit de la version Angloise, par Langlès, 57, et cité *passim*.

ABDOU'L RIZÂQ. Langlès a traduit du persan son Voyage de la Perse dans l'Inde, 54.

ABEILLE (Le navire l'). Cutter et Thornton ont copié une note de Jean Hatch, qui en étoit le maître, 290.

ABGINE. La rivière à laquelle Thévenot donne ce nom, est peut-être celle qui sort de Kaseron, 413.



- ABI-DESEK** ; c'est la rivière ou fleuve de Desek, 473 à la note.
- ABIES**, *oppidum* ; s'écrit aussi *Ab eis*, 69 note *e*.
- ABISSARÈS**, chef puissant, régnoit au nord du Panje-ab, 80. Rennell suppose que le prince ainsi appelé dans l'histoire, étoit le chef d'une tribu dans la partie septentrionale du Doo-ab de Jenhat, nommée Kakarès, 85 note *d*. En cherchant l'étymologie d'*Issar*, on parviendrait à découvrir quel fut le lieu de sa résidence, *ibid*. Il devoit joindre Porus, mais il y manqua, 79.
- ABISSINARUS**, variation possible du nom d'*Abissarès*, 89.
- ABLANCOURT** ; il a composé une traduction de la relation du Voyage de Néarque par Arrien, 2.
- ABOU'L FAZIL**, ministre d'Akbar, est auteur du Registre de l'Hindoustân, 76 - 129.
- ABOU'L FÉDA** : comment il a déterminé la longitude de Pattala, 160.
- ABRAHAM**. Il est fait mention de Bosra dès le temps de ce patriarche, 466 note *e*.
- ABU-SCHAIB** ou *Bu-Sheab*. Étymologie de ce nom composé, 398 - 404 note *a*.
- ABU-SHÂHR** ou *Abu-Schæhr* : Niebuhr écrit ainsi le nom de *Busheer*, 418. Au rapport du même auteur, une rivière, qui prend son cours vers Grâ, se décharge dans le Golfe Persique entre Abu-Shâhr et Bender-Regh, 423.
- ABU-STAN** : signification de ce mot, 404.
- ABYSSINIE**. Suivant Bruce, le nom de Méroé se rapporte à ce royaume, 228 note *a*. Ludolphe a écrit sur cette contrée, 404.
- AB-ZAL** (L') est une rivière appelée de ce nom par d'Anville, et qui, selon lui, se joint au Gyndes, 472 - 473 - 480.
- ACADÉMIE** (L') des inscriptions et belles-lettres. Dans un discours qui fait partie du trentième volume de ses Mémoires, d'Anville a traité tout ce qui concerne la descente de l'Indus et la navigation du Golfe Persique, 3.
- ACARNANIE** (L'). Comment s'effectue le passage entre Leucade et cette province, 487.
- ACESINES** (L') est le second fleuve du Panje-ab, suivant l'ordre établi par Arrien, 91. Ses noms divers, *ibid*. De l'aveu de tous les géographes, tant anciens que modernes, l'Acésines est le premier des fleuves du Panje-ab, 93. Arrien l'a indiqué comme le seul des cinq qui ne fût guéable en aucun temps de l'année, 94.
- ACHÆMENIDAS** est une variation du nom *Achæmedinas*, 69.
- ACHÉLOÛS** perdit une de ses cornes en combattant contre Hercule, 451.
- ACHILLE**. Voyez PATROCLE.
- ACROTADUS**. Araddus est une variation de ce nom, 69.
- ADARIS** (L') des commentateurs de Ptolémée, appelé aussi par eux l'*Adris*, est l'*Hydraotes* d'Arrien, 32 - 95.
- ADDANIUS** (L'), ou *Tuanes*, est une des cinq rivières sur les sept de Ptolémée, en comptant depuis l'Anamis jusqu'au Bagrada du même géographe, 390.
- ADEN** signifie délices, selon Huet, et en ce sens, est applicable à l'Arabie Heureuse, 50 note *d*.
- ADERVAN** est le nom que l'Édrisi donne à la montagne du pied de laquelle Otter fait sortir l'Eulée, 472 note *a*.
- ADHERCAN**. La distance de Giroft à cette place est de quatre-vingts milles, 511 note *a*. Celle de Siraff à la même, de trente-trois milles, 516 note *c*.
- ADRIEN**. Ptolémée vivoit sous son empire, l'an 138 de J. C., 53.
- ÆLIUS GALLUS**. A l'époque de son expédition dans l'Arabie Heureuse, cent vingt vaisseaux partirent de Myos Hormuz, au

- rapport de Strabon, 51-52. Il entreprit son expédition sous Auguste, *ibid.*
- ÆTNA. Voyez ETNA.
- AFRIQUE ( La côte d' ). Les vents étiens se répandent à travers la Méditerranée jusqu'à cette côte, 45. Elle a été reconnue par des vaisseaux sortis des ports de l'Égypte, 51.
- AGARIZA ( L' ) ou *Agasira*, et *Agriza* de Marcien, sont l'Agris de Ptolémée, 250-295.
- AGATHOCLE étoit le père de Lysimachus, l'un des Macédoniens à bord de la flotte, 116. Voyez HANNON.
- AGEDANA ( L'île d' ) est l'Akhiadana de Marcien, 390.
- AGÉSILAS. Voyez CIMON.
- AGHVANS ou *Afghans*. La chaîne de montagnes qui se prolonge par Qandahâr, est la résidence de ces peuples, 103-137. Ils sont tout-à-la-fois les conquérans de la Perse et les désolateurs de l'Inde, *ibid.* Cette tribu mit fin à la dynastie des Sefis en Perse, vers 1720, 85.
- AGINIS, nom d'une ville ou village de la Susiane, 494. D'Anville le place à Zeiné, dans le Schat-el-Arab, et l'auteur à l'embouchure du Karûn, *ibid.* Distance de ce lieu à Suse, d'après les divers auteurs, 507.
- AGISYMBBA. Ptolémée a cru devoir placer cette région sous le parallèle opposé à celui de Méroé, 113 note a.
- AGITARCAN, prononciation du nom d'As-trakan chez les Perses, 365 note a.
- AGRA a été, dans l'Hindoustân, le siège de l'empire, 345 note b.
- AGRADATUS ou *Agradates*. Strabon en fait mention dans son histoire, et veut que ce soit le Bagrada de Ptolémée, 393-442.
- AGRIENS, soldats qui faisoient partie des troupes qu'Alexandre emmena avec lui lorsqu'il s'embarqua sur l'Hydaspe à Nicée, 123. Il en confia le commandement à Pithon, 155.
- AGRINAGARA est indiqué par Ptolémée comme une ville voisine de Binagara, 141.
- AGRIS. Voyez AGARIZA.
- AGRISA. Voyez AGARIZA.
- AGUILAR ( L'entrée d' ) est sur la côte nord-ouest d'Amérique, 172 note b.
- AHMED. Comment ce fameux pacha réussit à se rendre maître de tous les Arabes de son gouvernement, 537 à la note.
- AHWAZ ou *Haviza* est le nom de Suse, dans la province de Perse et à Basra, 477-481.
- AIGUES - MORTES. Louis IX en fit nettoyer le port, 170 note a. Sa distance présente de la mer, *ibid.*
- AKBAR. Les Instituts de ce prince renferment tous les élémens du bonheur dont jouissoient les Indiens, 82. Il réunit Tatta avec Moultan, 86.
- AKBARY ( L'Ayeen ) est une des sources où l'auteur a puisé, 4. Le mode de location des terres et de fixation de l'impôt, est l'objet d'une des ordonnances les plus curieuses qu'on trouve dans ce livre, 82. Le revenu de tous les *Soobahs* du Panjab, tel que l'a établi Akbar, y est détaillé, 85. L'auteur l'a cité *passim*.
- AKHIADANA ( L' ) de Marcien est l'Akhiadana de Ptolémée, et peut-être le Nagana-Guda des modernes, 390-391.
- ALABAGÉION. La syllabe *ba* de ce nom indique en général un golfe ou une baie, 241. C'est l'Alambatêir de Ptolémée, 259. L'étymologie de Bagéia nous apprendroit le vrai sens de ce mot, *ibid.*
- ALABAGIUM est le seul nom sur la côte des Ichtyophages dans lequel la syllabe *ba* n'implique pas avec soi l'idée d'une baie, 250. Autrement nommé Alabater; c'est l'Alambatêir de Ptolémée et de Marcien, *ibid.*

- ALBUQUERQUE. Les Portugais, commandés par lui, s'emparèrent d'Ormuz en 1507, 367.
- ALBUS (*Portus*), nom d'un des lieux situés dans la Mer Rouge, conservés par Ptolémée, 388 note c.
- AL-CHASCIABAT est à six milles au-dessous d'Abadan, 502. Signification de ce mot, *ibid.*
- AL-ÉDRISI ou *l'Édrisi* : son ouvrage cité, 142-220, et *passim*.
- ALEP. Le Journal de Baldwin, publié avec l'Itinéraire du major Capper, depuis Basra jusqu'à cette ville, offre un catalogue très-curieux des hordes de brigands qui habitent une partie de l'Asie, 181 note a.
- ALEXANDRE. Caractère et plans de ce prince, 4. Moyens employés par lui pour reconnoître l'intérieur de l'empire, 19. Il donne bataille au fils de Porus, et consacre le souvenir de sa victoire en fondant la ville de Nicée, 106. Est blessé par une flèche décochée d'une forteresse des Malliens, 129. Fixe l'établissement d'une ville au confluent de l'Acesines avec l'Indus, 133. Descend avec la flotte vers le territoire des Sogdiens, 139. Musikanus, Oxykanus et Sambus sont soumis par lui, 144 et suiv. Il continue sa marche victorieuse, 152 et suiv. Ce prince avoit conçu le projet du commerce qui s'ouvrit par la suite depuis Alexandrie jusqu'à la mer des Indes, 163. Il fait toutes les dispositions nécessaires pour aller reconnoître le bras occidental de l'Indus jusqu'à l'embouchure de ce fleuve, 165. S'avance dans la mer pour s'assurer si elle est l'océan; et parvenu au terme de cette navigation, il offre des sacrifices aux dieux, 171. Son départ de Pattala, 175. Ses progrès à l'ouest, 180. Sa victoire sur les Orites, 185 et suiv. Ses inquiétudes sur le sort de la flotte, 356. Entrevue de ce prince et de Néarque, 358. Époque de son départ de Giroft, 511. Il fait brûler le palais de Persépolis, 512. Quels furent ses motifs, *ibid.* Son arrivée à Suse, 522. Mariage de ce prince et des premiers d'entre ses officiers, 523. Continuation de ses triomphes, 527 et suiv. Journal de sa maladie à Babylone, 553. Sa mort, 555.
- ALEXANDRIA *Bucephalos* : nom donné à *Bucephala* dans la carte itinéraire appelée Table Théodosienne, 111 note c.
- ALEXANDRIE d'Égypte. Fondation de cette ville par Alexandre, 6. Sa position, 7. Elle est devenue la première entre toutes les villes commerçantes de l'univers, 9.
- ALEXANDRIE du Paropamise : elle occupoit, suivant les conjectures de d'Anville et de Rennell, la position de Qandahâr, 9.
- ALEXANDRIE sur l'Iaxarte. Le Cogend des modernes est incontestablement la même ville, 7 note a. Elle a continué, ainsi que celle du Paropamise, d'être jusqu'à nos jours une ville très-importante, *ibid.* dans le texte.
- ALFRAGANI; ses notes sur Golius, 384-430, et *passim*.
- ALGER. Voyez GIBRALTAR.
- ALI (Hyder). Sage prévoyance de ce chef des Mahrattes, 275.
- ALI, père de Hosein, a donné son nom à un lac dans le voisinage de Babylone, 538.
- ALI (Meschid). Situation de cette place, 539. Ce nom de Meschid, joint à ceux d'Ali et de Hosein, signifie tombeau d'Ali, tombeau de Hosein, 538 note a.
- ALI-MEIDAN, bas-fond qui porte ce nom, 453. Pourquoi il est appelé ainsi, *ibid.* Le Carabah a du rapport avec ce bas-fond, 456-483 note c, 284 au texte. Route de la flotte; dans laquelle on découvre ce bas-fond, 487.

- AL-MODAIN. Otter ne remarque point de culture entre Bagdad et cette place, 531.
- ALORE. Tekier est appelé de ce nom dans l'Ayeen Akbary, 142.
- ALPES (Les). Les monts Riphées et le rocher de Gibraltar interceptent pour les Cimmériens les rayons du soleil, 229.
- ALSCIAM (Canat). La distance de Giroft à cette place est de vingt milles, 511 note *a*. Voyez aussi la note *a* de la page 349.
- ALSHAMBETY ou *Ashambetees* (Les) sont connus à Tatta sous le nom de *Jams*, voleurs de l'est, comme les Baloushes ou Belootches le sont sous celui de voleurs de l'ouest, 137 note *b*. Ils font leur résidence sur la chaîne de montagnes de sable à l'est de l'Indus, *ibid.* dans le texte. Voyez aussi page 104 note *a*.
- AMANUS (L') est habité par des hordes de brigands, 181 note *a*.
- AMARA. Otter parle d'une chaîne de montagnes qui se montrent pour la première fois entre cette place et Gorno, 445 note *c*. Otter y vit les montagnes qui bornent la Susiane au nord, 531.
- AMAZÈNE. Strabon désigne par ce nom l'officier qui commandoit à Kismis lorsque Néarque vint s'y arrêter, 372 note *c*.
- AMBIGARUS. Justin donne ce nom au Samburg d'Arrien, 150.
- AMBIRAS. Orose appelle ainsi le Samburg d'Arrien, 150.
- AMÉRIQUE (Les sauvages de l') mangent leurs ennemis vaincus, 83 note *b*.
- AMMIEN MARCELLIN; son ouvrage cité, 460.
- AMoor (La mer d'). Une chaîne immense de montagnes vient s'y terminer, 183.
- AMPÉ : ce nom doit-il être rapporté à l'Aphle de Plin, 529 note *b*. Voyez aussi la Dissertation sur la position de l'ancienne Opis, *in fine*.
- AMPHIPOLIS. Néarque y résidoit, 45. Cette ville est placée dans la région des vents étésiens, *ibid.*
- AMYNTOR étoit le père d'Héphestion, 116.
- ANAKIM (Le siècle d') ou des Géans, comme le nomme Bryant, laisse encore des traces de sa magnificence, 78 note *d*. Merveilles qu'il a produites, 464 note *c*.
- ANAMIS (L'). Position de cette rivière, 336. La flotte y arrive le 80.<sup>e</sup> jour de sa navigation, *ibid.* C'est l'Andanis de Ptolémée, 339. Racine de ce nom, *ibid.*
- ANAXIDOTUS étoit le père d'Archias, 116.
- ANAXIMANDRE avoit décrit sur un globe le monde connu, 227.
- ANDANIS. Voyez ANAMIS.
- ANDARVIA : ce nom moderne se reconnoît dans le Kaik-Andros d'Arrien, 396.
- ANDERIPE est, ainsi qu'Inderabi, Hinderabi, Inderabia, Indernea, Indernore, une des variations d'Andarvia, ou du nom de l'île que désigne celui-là, 396 note *a*.
- ANDEROYA, nom Portugais de l'île Andarvia, 396 note *c*.
- ANDERSON (Énéas). Il faut le consulter sur la population de la Chine, 81, fin de la note *b* de l'autre page.
- ANDROMÈNE étoit le père d'Attale, 117.
- ANDRON. L'un des Macédoniens à bord de la flotte s'appeloit ainsi, 117.
- ANDROS (Kaik). Cette île couvroit un bon mouillage sur la côte, qu'Arrien nomme *Ila*, et que la flotte atteignit au bout de vingt-cinq milles après avoir quitté Kataia, 395.
- ANDROSTHÈNE étoit un des trois officiers qui avoient reçu la mission d'aller explorer la partie occidentale du Golfe Persique, 6. Est-il le même que l'Androsthène du Thase, dont parle Strabon, et qui, selon cet historien, s'embarqua avec Néarque, 116-117 note *d*.
- ANDROTOME, père de Néarque, 116.
- ANGAN (L') ou *Angar* des modernes correspond, suivant toute apparence, à

- un flot ou petite île située dans la haute mer près d'Oaracta, et dont le Journal fait mention, 372.
- ANGARVIA, variation du nom d'*Andarvia*, ~ 396.
- ANGLETERRE (Mille d'). Voyez MILLE.
- ANGLOIS (Établissements) dans l'Inde. L'expédition de Néarque est la cause première, quoique éloignée, de leurs succès, 2.
- ANGLOIS (Les) ont beaucoup plus fréquenté Busheer que Gomeroon dans ces derniers temps, 419. Mir Mahenna en fit décapiter quarante en 1768, 427.
- ANJE-DIVES, groupe d'îles, 191 note b.
- ANNAS, père d'Abdillah, qui a donné son nom au Khore-Abdillah, étoit portier chez le grand prophète, 465-466.
- ANQUETIL DU PERRON. Nous avons de lui un Commentaire sur l'ouvrage de l'Allemand Tieffenthaler, publié à Berlin par Bernouilli, 76.
- ANTICLÈS étoit archonte dans la 113.<sup>e</sup> olympiade, 36.
- ANTIGONE. Quelle fut la cause de la guerre qui s'alluma entre Eumène et lui, 482.
- ANTIOCHE, ville bâtie sur l'Oronte par les rois de Syrie, 7.
- ANTIPATER. Le père de Léonnatus se nommoit ainsi, 117.
- ANTIPHANE, l'un des écrivains désignés comme imposteurs par Dodwell, 73.
- ANTIQUITÉ géographique de l'Inde, de d'Anville, citée, 6-10-11, et *passim*.
- ANTONIN; ses Itinéraires cités, 67. Voyez PEUTINGER.
- ANVILLE (D') : son Antiquité géographique de l'Inde est loin de mériter la même estime que ses autres ouvrages, 27. Erreurs qu'il y a commises, *ibid*. Les méprises de ce géographe ne permettent pas de faire usage des matériaux que les découvertes modernes ont procurés, 29. La réputation de ce savant, comme géographe, est trop bien établie, pour que ces erreurs puissent lui dérober quelque chose de son éclat, 28. Ses Éclaircissements, sa Géographie ancienne, ses Mémoires académiques, et sa Carte d'Asie, cités *passim*.
- AORNOS (*Petra*) ou *Aornus*. D'Anville suppose que *Renas* et ce nom sont le même mot, 28. Comment il justifie son opinion, *ibid*. note a.
- APAMIE (L'). Pline place son Mésène aux environs de cette contrée, 460 note b.
- APHLE. D'Anville suppose que ce nom répond à l'Haffar des modernes, 470-529 note b. Voyez aussi l'article *Lac de Chaldée*, 495.
- APOLLON est Ulysse dans la fable de la Néréide, rapportée par Néarque, 310. Les compagnons d'Ulysse furent punis d'avoir dérobé ses bœufs, 383.
- APOLLONIUS, ou son historien, a bâti entièrement sur les relations des Macédoniens toute la partie de son roman qui a rapport à l'Inde, 364 note c.
- APOLLOPHANE : cet officier périt dans le combat que Léonnatus livra aux Orites, 211. Il venoit d'être nommé tout récemment satrape de Gédrosie, *ibid*.
- APOSTANI. La flotte parcourut un intervalle de 28 milles pour arriver d'Ochus à cette station, 401.
- APPHADANAS (Les deux) de Ptolémée. Ni la position de l'un, ni celle de l'autre ne répondent à celle d'Abadan, 501. Selon Marcien, quelques géographes rapportent à l'Arabie le nom d'Apphadana, 502.
- APRES (D') a publié deux cartes du Golfe Persique, 326 à la note. Son autorité citée, 380-505, &c.
- ARA (L') de d'Anville est peut-être l'Aracca de Ptolémée, 366 note h.
- ARA (Ilha de l'). Voyez ILHA.
- ARABES (Les) furent sans doute les premiers navigateurs dans l'Océan Indien, 363.

- ARABIE (L'). Alexandre projetait d'en entreprendre la circonvallation, 6. Il avoit conçu l'idée de la conquérir, 536.
- ARABIE Heureuse. Voyez ADEN.
- ARABIQUE (Golfe). Voyez MER ROUGE.
- ARABIS (L'), autrement nommé *Arbis*, *Arabius*, *Araba*, *Artabis*, est la limite occidentale assignée par Arrien au territoire des Arabites, 205. C'est la 7.<sup>e</sup> station pour la flotte, 204.
- ARABITES ou *Arabiens*. Arrien fait commencer leur territoire à Krokala, 196. Leur limite est, selon lui, le fleuve *Arbis*, *ibid.*
- ARACCA. La carte de Mercator offre une île de ce nom, tout-à-fait au nord du Golfe Persique, 362. C'est l'Arek moderne, 366.
- ARACHA : ce nom, ainsi que celui d'Arakia, a été conservé par Pline et par Ptolémée, 370.
- ARACHOSIE (L'). Cratère se rendit dans cette province, ainsi que dans la Drangiane, avec un corps de troupes, 143.
- ARADUS est pour Arac-us, Arek ou l'Arek, 69 note c. Voyez ARATHOS.
- ARAKIA. Voyez ARACHA.
- ARAPS (L') de Ptolémée. Le Kathrap, Kathrapus ou Kathrapis d'Arrien, y correspond, 392.
- ARAS (L') des Arméniens est le *pontem indignatus Araxcs* de Virgile, 447 à la note.
- ARATHOS, île placée vers l'entrée du Golfe Persique, sur la carte de Mercator, ainsi qu'une île de Tylos, 362-365-366 note b. Ce sont le Tyrus et l'Aradus d'autres géographes ou historiens, *ibid.* note d, 366 dans le texte.
- ARAXE, *Araxes* ou *Araxis*, est un nom commun à une infinité de rivières en différentes provinces de l'Orient, 446 note b.
- ARAXE Persique, nom que Strabon donne à l'Arosis, 434 note b.
- ARBELLES (La bataille d'). Darius y fut défait, 5.
- ARBIS. Voyez ARABIS.
- ARCHIAS, l'un des trois officiers qui reçurent la mission d'aller reconnoître la partie occidentale du Golfe Persique, 6. Il est le seul qu'on puisse affirmer avoir été employé dans la navigation autour de la côte, 116.
- ARCHIVES déposées à Persépolis, 442 note d.
- ARCTURUS (Le coucher d'). Au rapport de Strabon, les pluies qui tombent dans les montagnes dont Kachmyr est couvert à l'est, commencent dès les premiers jours du printemps, et durent jusqu'au coucher de cette constellation, 103 note c.
- ARDESHIR répond au nom d'Artaxerxès en langue Persane, 343. Voyez FIROUZ-ABAD.
- ARDSJE est situé à 70 milles au-dessus de Khorna, 535 note a.
- AREK (L'), l'Aradus ou Arac-us des anciens, 69 note c. Cette île est plus éloignée de la côte qu'Ormuz, 362. Niebuhr la nomme Laredsj, *ibid.* Saumaise l'a confondue avec Oaracta, 365. Elle est à une lieue et demie d'Ormuz, 369 note b.
- ARENOSUS (*Sinus*) de Ptolémée. Un bas-fond situé vers l'est du Dorack, et qui se prolonge jusqu'à l'embouchure de l'Arosis, y correspond, 456 note b.
- ARÉON, torrent d'hiver sur le bord duquel Gogana étoit situé, 406.
- ARES, *Arois* ou *Araxis*, sont les noms divers que Cellarius donne à l'Arosis, 444.
- ARGONAUTES : Orphée les fait arriver chez les Cimmériens, qui ne voient jamais le soleil, 229.
- ARGONAUTIQUES d'Orphée. Dans sa préface à cet ouvrage, Gesner témoigne croire que rien n'indique qu'il soit postérieur au siècle d'Homère, 321 note a.

- ARGYRASPIDES ( Les ). Il est fait mention séparément de ce corps de troupes dans Diodore, 527 note c.
- ARIOBARZANE fut défait par Alexandre, dans le voisinage du Bend-Emir, 442.
- ARISTOBULE commença son ouvrage à quatre-vingts ans, 24. Son journal est une des bases de la géographie orientale, *ibid.* Le major Rennell a rendu un hommage éclatant à son exactitude, 25.
- ARISTONOÛS ou *Aristhonoüs* étoit un des officiers Macédoniens à bord de la flotte, 117.
- ARISTOTE. Alexandre, son élève, le blâma, dans une lettre, d'avoir avili ses ouvrages en les rendant publics, 24 note a. D'Anville pense que son stade est celui adopté par les Macédoniens, 57. Ses ouvrages cités, *ibid.* et *passim*.
- ARMÉNIE. Pietro della Valle fait mention de quelques voyageurs de cette contrée, qui se proposoient de débarquer à Nachelo pour aller de là à Chyrâz, 406 note a.
- ARMOZÉIA continue d'être aujourd'hui un district de la Karmanie, 74.
- ARMOZON, cap situé en face de Mussendon sur la côte d'Arabie, 286. Sa latitude, 287.
- ARNO est une rivière d'Italie, 446 note a.
- AROMATUM (*Promontorium*), nom donné au cap Gardafui des modernes, dans une Dissertation sur la navigation de la mer des Indes, qui porte le nom d'Arrien, 48.
- AROSIS, fleuve qui forme la limite entre la Perside et la Susiane, 446 et suiv. Il reçoit chez les Persans le nom de *T'ab*, c'est-à-dire, le fleuve par excellence, 447. Sa distance jusqu'à Diridotis, 505.
- ARRABA ( Le cap ), *Arrubah* ou *Arrubak*, fut la quatorzième station pour la flotte, 242. Étymologie de son nom, *ibid.*
- ARRAH, nom qui se trouve sur la carte du commodore Robinson, 219.
- ARRIEN nous a conservé le récit de l'expédition de Néarque, 2. Son éloge, *ibid.* Sa relation citée, 6 et *passim*.
- ARTAXERXÈS. Voyez ARDESHIR. Il rétablit une dynastie Persane de race en 228, 473 note 2.
- ARVON ou *Avon*. Bruce trouve une rivière de ce nom dans l'Abyssinie, 446 note a.
- ASABO. Voyez PASABO.
- ASBÂN ( Dahhr ) : c'est le nom que Niebuhr donne à la rivière Darabin, 400-435.
- ASCIACS modernes, sont les anciens *Uxi* ou *Uxiens*, 441-475 note c.
- ASCLÉPIODORE, l'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte, 116.
- ASHTOLA est la seule île qui mérite d'être remarquée sur la côte, depuis l'Indus jusqu'au cap Jask, 242.
- ASIE ( L' ). Plinè borne à cinq mille milles l'étendue de toute sa surface, 30.
- ASLOË. Niebuhr fait mention du scheik de cette place, 388. Voyez aussi la page 406.
- ASPENDUS. Voyez CRACHERODE.
- ASSACANI, peuples chez lesquels Alexandre avoit fait construire des vaisseaux, avant d'être arrivé aux bords de l'Indus, 13.
- ASSOAN. Voyez SYENE.
- ASTHÆA, île dont le nom doit être, selon toute apparence, rapporté à Ashtola, 242 note c. Sa longitude et sa latitude, selon Ptolémée, 250.
- \* ASTROBA, l'un des deux points où Arrien prétend qu'Alexandre parvint au confluent de l'Hydaspe et de l'Acésines, 124 note b.
- ATABEKS ( Les Turcomans ). Voyez KERMAN.
- ATAPUS, variation du nom de l'Araps, suivant Ptolémée, 390.
- ATHAMBILUS étoit gouverneur de la forteresse de Tospasinus, 461, et *ibid.* note a.
- ATHÉNÉE; son ouvrage cité, 58 note a, et *aliàs*. Ce nom étoit aussi celui du père de Démonicus, l'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte, 116.

ATHIMADUS, variation du nom Acrotadus, 69 note *d*.

ATTALÉ, l'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte, 117.

ATTOCK occupe, suivant la plupart des géographes, la position de l'ancienne Taxila, 9 note *a*, 11 note *c*.

AUBAL - AULAI ou *Aub-al-Aulai*, l'Aub ou rivière d'Aulai, se rapporte évidemment à l'Eulée, 472.

AURENG-ZEB. Époque où il disputa l'empire à ses frères, 82.

AURISPA : il apporta de Constantinople, en 1403, un manuscrit qui est peut-être celui que Gronovius trouva à Florence dans la collection du grand-duc, 223 note *c*.

AURUNG-ABAD est la capitale du Décan moderne, 49 note *a*.

AUZINZA ou *Ausizan*, variation du nom *Verdistan*, 412-413.

AYEEN AKBARY (L'). Voyez AKBARY.

AYJODIN, ville près de laquelle Tymour traversa le Biah, 25 note *a*.

## B

BA. Cette syllabe entre dans la plupart des noms des lieux situés sur la côte des Ichtyophages, 241. Par-tout où elle est jointe à un nom, on est sûr de rencontrer une baie, *ibid.* et 242.

BABEC : son fils Ardexir est le fondateur de Firouz-abad, 409 note *c*.

BAB-EL-MANDEB (Détroits de). Les Arabes entrèrent dans l'océan Indien en les passant, 363. Signification de ce mot, *ibid.* note *d*.

BABYLONE. Arrien y fait arriver Alexandre après la bataille d'Arbelles, 476. Ce prince avance vers cette ville après avoir traversé le Tigre, et y fait son entrée, 534. Détails sur sa position, 535.

BACCAR est le nom d'un pont jeté sur l'Arosis, 448-515.

BACCHUS. Alexandre voulut être honoré comme ce dieu, 23.

BACTIARI. Voyez *PARATACENI*.

BACTRIANE. Les historiens anciens prétendent que cette seule province contenoit mille villes, 12.

BADARA, *Barada* et *Barna*, sont le même nom dans Ptolémée, Marcien et Arrien, 250. C'est la 20.<sup>e</sup> station pour la flotte, 255.

BADIS, 33.<sup>e</sup> station de la flotte, 284. Sa position; *ibid.* A Badis est la limite entre la Karmanie et la côte déserte des Ichtyophages, 296.

BAFFIN. La carte n.<sup>o</sup> II présente un plan de la baie formée par le cap Jask ou cap oriental, d'après un manuscrit de ce navigateur, conservé dans la bibliothèque de Bodley, 289. Voyez aussi 329.

BAGASIRA; c'est la 13.<sup>e</sup> station pour la flotte, 240. Pasira n'en est peut-être qu'une corruption, *ibid.* note *a*. Remarque de l'auteur sur ce nom, *ibid.* et suiv.

BAGDAD. Distance de Hilleh à cette ville, d'après l'estime commune, 535 note *b*.

BAGÉIA. La pointe occidentale de Guttar-bay est ainsi nommée, 259 note *b*. Voyez ALABAGÉION. C'est la 25.<sup>e</sup> station pour la flotte, 265.

BAGOAS : cet Eunuque avoit à peine accompagné l'armée, 117 note *b*. Une intrigue ourdie par lui, fit périr Orsine le satrape, au rapport de Rollin, 512 note *a*.

BAGRADA. Ptolémée et Marcien fixent les limites de la Karmanie à cette rivière, 389. Sa position, 393.

BAH. Voyez BA, et 281 note *b*, 404 même note.

BAHR. Signification de cette syllabe, 281 note *b*.

BAHR-EIN signifie les deux Mers, 281 note *b*.

BAHUD-DIN. Un chef de naturels de la côte d'Harmozéia portoit ce nom, 342.



- BAIE** vient de *beagan*, courber, former des détours, 242 note *a*.
- BAJERO** est le nom que les naturels du Guzarate donnent à un grain de leur pays, 21 à la note.
- BAKTEGIAN** ou *Baghteghian* (Le lac) est un de ceux dont Néarque a fait mention, 440.
- BALDWIN**. Voyez **ALEP**.
- BALEINE**; elle fréquente la côte des Ichtyophages, 234 note *a*.
- BALK** est toujours une des villes principales de la Perse, 345 note *b*.
- BALLUDSJ**. Niebuhr parle d'un prince de Jask qui était un Balludsj, 283 note *a*.
- BALOMUS**, 19.<sup>e</sup> station de la flotte, 250-251. Voyez **ZORAMBUS**.
- BALOUSHES**. Voyez **ALSHAMBETY**.
- BAMBAX** ou *Bombax* est un des noms sous lesquels les anciens ont désigné le coton, 15 note *b*.
- BAMISHERE** (Le), l'un des sept canaux ou fleuves du Delta de la Susiane, 452. C'est le Backmeschir de Niebuhr, *ibid.* notes *d, e*.
- BANC** (Le cap) répond à l'ancien Taoké, 429-430.
- BANG** (Montagnes de). On y voit encore des ruines, 423 note *a*.
- BANGALOR**. Le lord Cornwallis, dans sa marche de cette place à Seringapatam, faisoit environ 9 à 10 milles par jour, 126 à la note.
- BAR**. Sens que donne à ce mot Cosmas Indicopleustes, 282 à la note.
- BARACES** correspond à la baie de Cutch, 48.
- BARADA**. Voyez **BADARA**.
- BARBOSA** étoit pilote à bord d'une des flottes Portugaises qui visitèrent la côte des Ichtyophages en 1519, 234. Comment il s'exprime, *ibid.*
- BARCAN**, bas-fond entre l'Arosis et Katerbis, 483-484.
- BARETTI**. Voyez **POLENTA**.
- BARI**. La province qui sépare le Biah du Ravee, est appelée ainsi, 100.
- BARIGAZA**; c'est Guzarate, 47-48. Est aussi écrit *Barugaza*, 169 note *a*, et 241.
- BARNA**. Voyez **BADARA**.
- BARN-HILL**: espèce de montagne qui porte ce nom, par allusion à sa forme singulière, 406.
- BARSINE**: cette princesse, fille de Darius, fut l'épouse qu'Alexandre prit à Suse, 523. Elle est nommée autrement Statira, *ibid.*
- BASRA**, *Bozra* ou *Bosara*, est un nom applicable à quelque ville que ce soit dans le désert, 466. Signification de ce mot, *ibid.*
- BASSADORE**. Quelques navigateurs Anglois nomment ainsi le bas-fond de Bassidu, 377.
- BASSIDU** ou *Basidu*. La position de ce bas-fond est à l'extrémité orientale de Kismis, 377.
- BATANAS**. Van-Keulen donne ce nom à la pointe occidentale appelée *Bestion* par M<sup>c</sup> Cluer, 380.
- BEDEH**. Voyez **CHOABEDEH**.
- BEDUSTA**. Voyez **VETASTA**.
- BEHKER** est la limite de la province de Moultan, 134-135.
- BEHUT**, nom donné à l'Hydaspe, dans l'Hindoustân, suivant l'Ayeen Akbary, 88.
- BEJAPORE**, variation de l'orthographe de Visapoor, 32 note *c*.
- BEKIER** n'est autre chose que Behker, 142.
- BELIOR**, variation de l'orthographe du nom de l'île Pylora, 378.
- BÉLON**; son témoignage cité, 15 note *b*.
- BELOOTCHES**. Voyez **ALSHAMBETY**.
- BÉLUS**. Les prêtres de ce dieu ne virent pas avec plaisir Alexandre arriver à Babylone, 534. Motifs de leur inquiétude, *ibid.*

- BEND-EMIR.** Les auteurs Orientaux donnent ce nom à l'Arosis, 434 note *b*. Voyez aussi 442.
- BENDER-ABBASSI.** Voyez **ABBASSI**.
- BENDER-DELEM.** Voyez **DELEM**.
- BENDER-REGH.** Voyez **REGH**.
- BENDER-RISCHER.** Voyez **RISCHER**.
- BENGALE** (La société du) se livre, avec beaucoup de succès, à des recherches sur l'Asie, 146.
- BENI-HOULE**, tribu d'Arabes, ainsi nommée par Niebuhr, 387.
- BENI-LAMÉ** est le nom d'une autre tribu d'Arabes, 531.
- BÉOTIE.** Alexandre devoit avoir vu l'Euriepe dans son passage en cette contrée, 169.
- BERCAN.** Distance de Giroft à cette place, 511 note *a*.
- BERGERON**; sa collection citée, 77 note *c*.
- BERLIN.** L'ouvrage de Tieffenthaler a été publié dans cette ville, 76.
- BERNIER.** Les renseignemens géographiques sont clair-semés dans l'ouvrage de ce voyageur, 25 note *a*, *in fine*.
- BERNOUILLI.** V. **ANQUETIL DU PERRON**.
- BESA.** Voyez **PHESA**.
- BESSUS.** La poursuite de cet usurpateur conduisit Alexandre jusque dans la Bactriane et les parties septentrionales de l'empire, 5.
- BESTION.** Le lieutenant M<sup>c</sup> Cluer appelle ainsi un cap situé à vingt milles à l'ouest de Certes, 379-380.
- BÉTON** et Diognète. Leur ouvrage n'est point venu jusqu'à nous, 22. Aristobule et Ptolémée ont écrit d'après leur journal, 24 note *d*.
- BEWAN** (Sheib) est un des quatre paradis des Orientaux, 439 note *d*.
- BEYPASHA**, nom de l'Hyphasis, en sanscrit, et selon l'Ayeen Akbary, 98.
- BEYT-JALINDAR.** La province qui sépare le Setludj de Biah, porte ce nom, 102.
- BIA**, *Beah*, *Bea*, *Beand*, est, en persan, ou dans l'Hindoustân, le nom de l'Hyphasis, 98. C'est la quatrième rivière du Panje-ab, *ibid*.
- BIBACTA** (L'île) est le Chilney des modernes, 198-199-206.
- BIBASIS** ou *Bipasis* est selon Ptolémée, l'Hyphasis d'Arrien, 98. Il forme le point de rapprochement entre le Bey-pasha du sanscrit et l'Hyphasis des Macédoniens, *ibid*.
- BIDASPE**; c'est suivant Ptolémée, le nom de l'Hydaspe, 88.
- BINAGARA** de Ptolémée, est peut-être Becker, en lisant Behh-Nagar ou Behk-Nagar, qui approcheroit beaucoup, sous cette forme, de Behker-Nagar, 141.
- BIRUN.** Près de ce lieu on trouve un district appelé *Mou* ou *Ebzat* par Abou'l Féda, 146 note *a*.
- BLAIR**; sa Chronologie ne fait pas mention du Voyage de Néarque, 39 note *b*.
- BLIGH** (Le capitaine). Comment il a remédié au trop grand échauffement des membres des marins de son équipage, 211 à la note.
- BLOACHEE.** Voyez **BRODIA**.
- BOCHARD** a donné des renseignemens sur le *byssus* des anciens, 15 note *b*.
- BOCHARIE.** Les auteurs du *Critical Review* nomment *Seres* les habitans de cette contrée, 16 note *a*.
- BODDAM** (Le). En combien de jours ce vaisseau de la compagnie des Indes orientales arriva à Madras, 522.
- BODLEY.** Voyez **BAFFIN**.
- BOÉDROMION**: ce mois étoit le troisième de l'année Athénienne, et répond, dans son commencement, au 13 de notre mois de septembre, 41. Voy. aussi les Dissertations de Wales et de Horsley sur le lever des constellations.
- BOGAS**; c'est le nom qu'on donne aux bouches du Nil, 8. Son étymologie, *ibid*. note *b*.

- BOMBAREEK** (Le rocher) communique son nom au cap Bombareek, 287. Est à six milles au nord de ce même cap, *ibid.* L'identité entre Bombareek et Karpella, prouvée, 287 et suiv. *Voyez* aussi le Tableau, 250.
- BOMBAX.** *Voyez* **BAMBAX.**
- BOMBAY.** Une tribu nombreuse de Guèbres y est établie aujourd'hui, 394.
- BON** (M.) Sa dissertation sur la soie, utile à consulter, 16 note *a.*
- BONFRÉRIUS**; il a écrit sur le *byssus* des anciens, 15 note *b.*
- BORE** (Le) est décrit avec tous ses attributs, par l'auteur du Périple de la Mer Érythrée, 169 note *a.*
- BOSHAVIR** (L). Thévenot en a parfaitement marqué le cours, 438.
- BOSMORUS.** Strabon donne ce nom à un grain plus petit que le froment, dont l'exportation n'étoit pas permise par les Indiens, 21 à la note.
- BOUNA** est un canal plutôt qu'une île, et semble se rapporter au Cossisa-Bony, 486. Signification de ce mot, qui s'écrit aussi *Bourna*, 451.
- BRAMINABAD.** L'estime de Rennell est prise de ce lieu, où sont probablement les ruines de Pattala, 152.
- BRAMINES**, sont la première des quatre castes principales de l'Inde, 18 note *a.*
- BRETAGNE.** *Voyez* **CÉSAR.**
- BRISOANA** (Le) de d'Anville, doit être la rivière qui coule à Kiérazin, 412-429.
- BRIZANA** (Rivière). Époque à laquelle la flotte y arriva, 427. Discussion sur la ressemblance de ce nom avec Brisoana, 428 et suiv. Delem est le nom moderne, 435.
- BRODIA.** Niebuhr ne fait pas entre ce lieu et Bloachee la même distinction que Porter, 152. Conjectures sur ces deux noms, 182.
- BRUCE** a raisonné absolument sur des hypothèses, et très-peu sur des faits historiques, 52. Son voyage cité, 45 note *b.*, et *passim.*
- BRUYN** (Le) parle d'une relation du siège de la forteresse qu'Ariobarzane défendit contre Alexandre, relation que la tradition a conservée parmi les naturels du pays, 448 note *c.*
- BRYANT.** *Voyez* **ANAKIM.**
- BUCEPHALA** étoit située sur la rive de l'Hydaspe opposée à Nicée, 111.
- BUCEPHALOS.** *Voyez* **ALEXANDRIA.**
- BUCKAH**, nom moyen entre *Bucker* et *Bageia*, 265 note *d.*
- BUCKAR**, orthographe de *Belker*, suivant Fraser, 144.
- BUCKER-BUNDAR**, petite baie où se tiennent les pirates Sanganiens pour guetter les bâtimens, 265 - 266.
- BUDÉ**; son témoignage cité, 24 note *a.*
- BURHETUNNUFRE.** Dans ce nom reconnoissons-nous facilement celui de Nabuchodonosor. *Voyez* la Préface de l'auteur.
- BUKOR.** Selon d'Anville, ce fut le lieu de la résidence des anciens rois de la Sogdiane, 135 note *a.*
- BUNDAR-LARI.** *Voyez* **LARI-BUNDAR.**
- BURHAMPOOTER** (Le), fleuve de l'Inde, 103.
- BURSA** ou *Byrsa.* *Voyez* **CARTHAGE.**
- BUSHEAB** est la plus grande des îles du Golfe Persique, Kismis exceptée, 401.
- BUSHEER** a été, dans les derniers temps, beaucoup plus fréquentée par les Anglois que Gomeroon, 419. Position qu'occupe la ville, *ibid.* Sa latitude, suivant Dalrymple, 421. L'orthographe de son nom varie à l'infini, 417.
- BUSSORAH** (La barre de), celle qui, dans le système de l'auteur, est à l'embouchure de Cossisa-Bony, ou Schat-el-Arab, 493 note *c.*
- BUSTION** (Le cap): sa position sur la carte de M' Cluer et sur celle de d'Anville,

376-377. Ses différens noms, suivant les divers géographes, 380.  
*BYSSUS* est le nom que les anciens donnoient à la toile qui se fait avec le coton, 15 note *b*.

## C

- CABELAS.** Le père d'Andron, l'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte, se nommoit ainsi, 117.
- CAGAN** ou *Caganos*. Voy. **ABARES**, **HUNS**.
- CAICAVUS** est, suivant Golius, *Divus Cavus*, lequel se procura de l'eau et du miel dans l'île Keish-Andarvia, dont nous sommes fondés à soupçonner que le Kaik-Andros de Néarque est l'équivalent, 396 note *b*.
- CAIUMARAS** fut le grand-père de Husheng, 479. C'est le premier nom qui se rencontre dans la mythologie des écrivains Orientaux, *ibid.* On attribue à ce prince la fondation de Persépolis, 514 note *c*.
- CALAMATTA** est Churmut, le Kalama d'Arrien, selon les navigateurs Portugais, 240 note *b*.
- CALCUTTA.** Le capitaine Forrest a fait et publié un voyage depuis cette ville jusqu'à l'archipel de Mergui, 54 note *a*.
- CALÈRE** : le Mehran s'y partage en deux rivières, 142 note *a*.
- CALICUT.** Si le docteur Robertson a pris mal-à-propos ce nom pour *Cottonora*, comment s'explique son erreur, 48 note *a*.
- CALLISTHÈNE** ; ses écrits ont été censurés par Strabon, 24.
- CALLISTRATE** étoit le père d'Androsthène, 116.
- CALPÉ.** L'union bizarre des monts Riphées, de Calpé et des Alpes, que nous trouvons dans Orphée, est abandonnée, même par le commentateur, 229 note *c*.
- CALYPSO.** La Néréide de la fable rapportée par Néarque, n'est autre chose que Circé, ou cette déesse transportée aux Indes orientales, 310.
- CAMBAIE** ou *Cambaye*. Le navigateur qui porte le nom d'Arrien, a donné des détails sur cette baie, 48.
- CAMBRO-BRETONS (Les)** prétendroient, sans fondement, ainsi que Maddock leur chef, à l'honneur de la découverte de l'Amérique, 320.
- CAMPBELL.** Nous devons aux soins de ce docteur la collection originale de Harris, 3 note *a*.
- CANA**, et *Cava-Canim* selon d'Anville, est compris dans la description que donne un navigateur sous le nom d'Arrien, 48, et *ibid.* note *b*.
- CANCER (Le tropique du).** Pythéas prétend qu'à Thulé ce tropique devient le cercle arctique, ou en tient la place, 231 note *c* de l'autre page.
- CAN-ONOR.** Dans ce mot, comme dans d'autres, la terminaison *onor* signifie une forteresse, 96 note *c*.
- CANOPE.** Toute la côte, depuis Péluse jusqu'à cette place, est une terre basse qu'on ne voit pas d'une certaine distance, 8.
- CANOUGE** a été le siège de l'empire dans l'Hindoustân, 345 note *b*.
- CANT (Le lieutenant)** est auteur d'une esquisse des bouches de l'Euphrate, 326 note *a*.
- CANTHUS**, un des noms donnés à la baie de Cutch, 32.
- CAPPER (Le major)** : son itinéraire cité, 181 à la note. Voyez **ALEP**. Cité *passim*.
- CARABAH.** Voyez **KARABAH**.
- CARANCHY** ou *Carrangie* sont des variations du nom de *Crotchey* [la baie de Krokala], 194 note *d*.
- CAROON** ou *Karûn*, l'un des sept fleuves ou canaux du Delta de la Susiane, 452.

- CARPIN ; son ouvrage fait partie de la collection de Bergeron , 77 note *e*.
- CARTHAGE. Le *Bursa* ou *Byrsa*, nom primitif de cette ville , vient peut-être de Bosra , Botsrath , Botzar , &c. , 466 note *e*.
- CARTHAGINOIS. Le Périphe Grec d'Hannon n'est peut-être qu'une copie ou extrait de leur Journal , 324 à la note.
- CARYANDA. Scylax en étoit natif , 316.
- CASAUBON ; son commentaire sur Athénée cité , 13 note *a*.
- CASPIENNE ( Mer ). Il semble extraordinaire qu'au siècle d'Alexandre on doutât encore si elle n'étoit qu'un vaste lac , ou si elle communiquoit avec l'océan septentrional , 534.
- CASPIENNES ( Portes ). Depuis ce point jusqu'à l'embouchure du Gange , la surface de l'Asie n'a , suivant Plin , que cinq mille milles d'étendue , 30.
- CASPIRA. Position que Ptolémée assigne à cette place , 128.
- CASTRAMETATIONES *Expeditionis Alexandri* , sive *Σταθμοί* : c'est le titre d'un livre que Béton avoit composé , au rapport d'Athénée , 58 note *a*.
- CATHAI : ce nom fut apporté en Europe par les premiers voyageurs qui entrèrent dans la Tartarie par le nord de l'Asie , 77 note *e*.
- CATHÉENS. Singulière conformité de leurs mœurs avec celles des Tartares , 77.
- CAUCASE. Le Journal de Baldwin offre un catalogue curieux des hordes de brigands qui l'habitent , 181 à la note.
- CAÛL ( Le ) , qui est le Neudrus d'Arrien , se réunit à l'Acesines , 93.
- CAVA-CANIM. Voyez CANA.
- CAVERI ( Le ) prend sa source au-dessus des Ghauts , 183 note *b*.
- CAWN et *Khan* viennent originairement de *Han* , 395 à la note.
- CEDGE ou *Gedge*. Le major Rennel conjecture , et l'auteur regarde comme certain , que ce mot est la racine de *Gédrosie* , 163.
- CELLARIUS ; son témoignage cité , 111 et *passim*. Erreur dans laquelle il est tombé à l'égard de l'Eulée , 457-458.
- CENSORIN ou *Censorinus* : son autorité a servi à Gosselin , 108 note *b*. Voyez VIVIUS.
- CÉPHISODORE étoit archonte au temps du départ de la flotte , 36.
- CERTES ou *Sertes* ( Le ) des cartes Angloises est le cap Gherd de d'Anville , 377-379-380.
- CÉSAR s'exprime avec la précaution d'un historien , lorsqu'il écrit qu'il n'y avoit pas de nuit aux extrémités de la Bretagne , 23.
- CEYLAN : le nom de cette île est *Selen-Dive* , en tamoulian ou malabare , 191 note *b*.
- CHÂH. Voyez NÂDIR-CHÂH , MOHAMMED-CHÂH , MULLA ALI CHÂH.
- CHÂH-BULDIEN. Voyez CHEHABEDDIN.
- CHALAN. Route de Chyrâz à cette place , 515 note *c*.
- CHALDÉE ( Le lac de ) : il commence au-dessous de Ctésiphon , et finit à Aphle , 495.
- CHAMBERS ; son Dictionnaire cité , 15 note *b* , 16 note *a*.
- CHAMEAUX ( Les Mangeurs de ). Marcien fait mention d'une tribu appelée ainsi , 306.
- CHANDER-AB et *Chander-ay* , variations du nom de l'Acesines , 94 note *c*. Shantrou en est une corruption , *ibid*.
- CHANDERNAGUR ou *Chandernagor*. Dans ce nom , comme dans beaucoup d'autres , la terminaison *nagur* ou *nagoor* signifie ville ou forteresse , 89 note *d*.
- CHARRACK. Doutes sur ce nom , 379. Comment il faut le prononcer , *ibid*, note *b*.
- CHARRARA. Route de Chyrâz à cette place , 515 note *c*.

- CHAZELLES fut envoyé, vers 1693, dans le levant, par Louis XIV, pour déterminer la longitude d'Alexandrie, et celle de Constantinople, 299 note *a*.
- CHEHABEDDIN - MOBAREC étoit prince d'une île de la rivière de Jamad, 107 note *b*. Il donne son nom au fort de Châh-Buldien, que nous trouvons sur la première carte de Rennell, *ibid.* au texte.
- CHELMINAR : signification de ce nom, 514. Nous avons une description de ces ruines dans le Bruyn, Niebuhr, &c., *ibid.* note *c*.
- CHÉLONOPHAGES, ou Mangeurs de tortues. Marcien d'Héraclée fait mention d'une tribu appelée ainsi, 233.
- CHELUM, nom Persan ou Mogol de l'Hydaspe, 88.
- CHEN-AB, nom de l'Acesines dans l'Hindoustân, et selon l'Ayeen Akbary, 91.
- CHEN-AUB ou *Jen-aub*, nom de l'Acesines en persan, et d'après Rennell, 91.
- CHEREF-EDDIN. L'autorité de cet historien est une de celles qui ont servi à l'auteur pour rédiger son ouvrage, 4. Son témoignage cité, 25 et *passim*.
- CHERSONÈSE d'or. Distance de Témala à cette Chersonèse, 114 à la note.
- CHERSONESUS (Le) de d'Anville est placé, par ce géographe, à Busheer ou Bender Rischer, 412.
- CHETOW, *Chewra* ou *Sherow*, est le lieu dont parle M' Cluer, sous le nom de *Chetwar*, et se rapporte, suivant l'auteur, à l'île de Schitwar, 402.
- CHETWAR. M' Cluer donne ce nom à l'île Schitwar, 399 note *a*, et suiv.
- CHIEN (La constellation du). La flotte d'Alexandre, descendant l'Indus, arriva à Pattala vers l'époque de son lever, 179 à la note.
- CHIENK, *Chenk*. Au moyen d'une variation assez commune dans le langage des Orientaux, ce mot se change en *kienk*, *kenk*, 268 note *b*.
- CHIGOO. Une chaîne de montagnes qui se prolonge dans une direction parallèle à la côte de Cutch, porte ce nom, 177.
- CHILNEY. Voyez BIBACTA. Sa position, 199.
- CHINE (La) : population de cet empire, 80 note *b*. On y expose les enfans, 81 note *a*.
- CHINOIS, apprécient l'importance et l'utilité des canaux ouverts dans l'intérieur d'un pays, 464.
- CHIOUR : signification de ce mot, qui s'écrit pareillement *Kiour* et *Schiour*, 392, et *ibid.* note *a*.
- CHLAMYS, l'habit du soldat Grec, 355 note *a*.
- CHOABEDEH (Le) de d'Anville. Ptolémée l'a regardé comme une embouchure du Tigre, et non de l'Euphrate, 492.
- CHOASPES (Le) et l'Eulée sont le même fleuve, suivant la conjecture de tous les géographes, 472-498. Signification de ce nom, 473.
- CHOUSE, montagne à huit lieues au nord de Bombareek, 332 note *b*.
- CHOUSISTAN, *Chusistan*, *Khousistan*, ou pays de Chusis, est la Susiane dans les auteurs Orientaux, 478.
- CHOWSE, *Howse*, *Howres* et *Ehowers*, est le nom que les navigateurs Anglois donnent à l'Elbourz de d'Anville, 333.
- CHREMÈS étoit archonte à Athènes vers l'époque du départ de la flotte, 36.
- CHRISTOPHE COLOMB. Voyez COLOMB.
- CHUCHERHALEH, l'un des cinq *circars* ou districts dans lesquels se divise le Soobah de Tatta, 136. Son étendue, *ibid.*
- CHURBAR (La baie de). Il y existe encore des traces d'une ancienne ville, 273 et suiv.
- CHYRÂZ. Route de cette ville à Ragian, à Giour, 515 note *c*.
- CILLUTA, variation de Killuta, 171 note *b*.
- CIMMÉRIENS. Voyez ALPES.
- CIMON. Ce général Athénien avoit envahi

- l'empire des Perses avant l'expédition des Macédoniens, ainsi que l'envahirent après lui les Lacédémoniens Thymbron, Dercyllidas et Agésilas, 5.
- CIRCÉ. *Voyez* CALYPSO et ULYSSE.
- CIUCIULULION. Route de Mina à cette place, 516 note *a*.
- CLAUDE. Depuis le règne de cet empereur, les flottes qui sortoient des ports de l'Égypte, traversoient l'océan Indien jusqu'à la côte de Malabar, 47.
- CLINIAS. Le père d'Archon, l'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte, se nommoit ainsi, 116.
- CLITARQUE. C'est d'après lui, que Quinte-Curce porte à 80,000 le nombre des naturels qui périrent par suite de l'invasion des Macédoniens, 152.
- CLUIR (Le lieutenant M<sup>c</sup>). Son Journal fait partie d'un recueil de matériaux rassemblés par Dalrymple, 43. Cité *passim*.
- COBAD : cet ancien monarque Persan donne son nom à un district, 343.
- COCHELA. La prononciation de ce nom ne diffère pas beaucoup de celle de Kudjerah, 223.
- COCK. *Voyez* KENN.
- CÆLAT ou *Kalat* se découvre du promontoire Godeim, 276.
- CÆLÉ-PERSIDE. L'Agradat de Strabon y est placé, 393 note *d*.
- COGEND. *Voyez* ALEXANDRIE sur l'Iaxarte.
- COHUMBAREGH ou *Cohumbarick*. Bombareek est une corruption de ce nom, 331. Signification de ce mot, 288.
- COLOMB (Christophe). *Voyez* VASCO DE GAMA et VESPUCE.
- COLUMELLE. A quelle époque de l'année 327 avant J. C. il fixe le coucher des Pléiades, 39-40. *Voy.* aussi les deux Dissertations sur le lever des constellations.
- COMBARICK. Bombareek s'écrit quelquefois ainsi, 288.
- COMBARRACK, *Gombarrat*, *Mumbarrack*, sont autant de variations du nom Bombareek, 288 note *b*.
- COMBRU ; c'est le nom que Pietro della Valle donne à Gomeroon, 339 note *a*.
- COMORIN (Le Cap). Le commerce dont l'Indus facilitoit les moyens avant l'invasion des Macédoniens, s'étendoit peut-être autour de ce cap jusque dans la baie de Bengale, 11.
- CONGOON (Le) ou *Konkûn* de nos géographes : sa position correspond, à un mille près, à celle de l'ancien Gogana, 406.
- CONSTANTINOPLE. *Voyez* CHAZELLES.
- COOK (Le capitaine) parle de cabanes toutes semblables à celles qu'habitoient les naturels de Tomérus, 216 note *b*.
- COPHÈNES (Le). Alexandre envoya des vaisseaux descendre ce fleuve jusqu'à Taxila, 13.
- CORCUB est situé sur le Gyndes, 482 note *c*. L'Édrisi fait mention de la toile rayée qui s'y fabriquoit, *ibid*.
- CORGO. *Voyez* KHOUËRI.
- CORINTHE (L'isthme de). Comment s'y font les transports, 119.
- CORNWALLIS. *Voyez* BANGALoor.
- COROMANDEL (La côte de) consiste, ainsi que celle de Malabar, en une partie de terre basse qui s'étend vers la mer, au-dessous d'une file de montagnes, 181.
- CORONELLI (Le père) est auteur d'une Description de la Morée, 487 note *a*.
- CORY (Le promontoire). Distance de ce point jusqu'à Curura, 114 à la note.
- COS. Strabon, Pline, Plutarque, Robertson et Rennell assurent qu'Alexandre soumit dans l'Inde cinq mille villes aussi grandes que cette île, 12.
- COSMAS. *Voyez* INDICOPLEUSTES.
- COSPATYRUS, *Caspatyrus* ou *Pactya*, est sur le Gange, à ce que conjecture Dodwell, 315 note *b*.

COSSÉENS. Voyez KOSSÉENS.

COSSISA-BONY (Le), un des sept canaux ou fleuves du Delta de la Susiane, 452. C'est le Khore-Halte de Niebuhr, *ibid.* note c.

COTON. Voy. BAMBAX ou Bombax, BYSSUS, CRÈTE, GOSSYPIUM, XYLON.

COTTA, *Cot* ou *Cut*, signifie, en langue Indienne, un fort, une place de défense, 48 note a.

COTTAONORE, *Cottahonore*, *Quodtaonare*, sont autant de variations de Cottonora, 48 note a.

COTTONORA est situé à 180 milles environ au nord de Calicut, 48 note a.

COUROUCAN-KENDÉ : c'est le nom d'une rivière que passa Tymour le quatrième jour après son départ de Suse, 474. Signification de ce nom, *ibid.*

CRACHERODE (M.) Il existe entre ses mains, ainsi que dans le muséum du docteur Hunter, une monnoie qui porte le nom de ΕΣΦΕΔΗΝΕ, rapporté par quelques savans à *Apendus*, 502 note a.

CRATÉAS étoit le père de Pithon, l'un des officiers Macédoniens employés à bord de la flotte, 117.

CRATÈRE reçut l'ordre de pénétrer à travers le centre de l'empire avec les éléphants et le gros bagage, 21. Joignit dans la Karmanie la division commandée par Alexandre, 22.

CRÈTE. Le fruit de cette île nommé par Pline *mala Cotonea* ou *Cydonia*, a, suivant toute apparence, donné son nom au coton, 15 note b.

CRETHÉE fut chargé de conduire vers la flotte un approvisionnement de blé que lui envoyoit Alexandre, 236-237.

CRITOBULE, l'un des officiers Macédoniens embarqués sur la flotte, 117.

CROIX (S.<sup>te</sup>) L'autorité de cet écrivain est une de celles qui ont servi au docteur Vincent pour rédiger son ouvrage, 4. Cité *passim*.

CROTCHÉY. Voyez KOKALA.

CTÉSIPHON ou *Ctésiphonte*. Trajan prit cette ville, 461. Voyez CHALDÉE.

CUDJERAH semble être une pointe de terre basse, 186 à la note.

CURCE (Quinte). Les éloges exagérés qu'il a prodigués à Alexandre, ont cessé de nous éblouir, 4-512. Son témoignage cité, 12 et *passim*.

CURURA. Distance de ce point à Palura, 114 à la note.

CUTCH (La baie de). Un navigateur qui porte le nom d'Arrien, a donné sur cette baie des détails curieux, 48.

CUTLER; son témoignage sur la position des caps Jask et Bombareck, 289.

CUTWAR ou *Kishtewar*, chaîne de montagnes d'où sortent, au rapport de l'Ayeen Akbary, les deux fleuves Chunder et Bahka, 92-93.

CYIZA. Voyez KYIZA.

CYPRIENS. Plusieurs des matelots employés sur la flotte, étoient de cette nation, 118.

CYRUS; sa tombe fut pillée à *Pasa-gardæ*, 440-512.

## D

DA, *Dah* ou *Dagh* : signification de ce mot, par opposition à *Ba*, 241-404 note b.

DABRA ou *Daber* signifie montagne en langue Abyssinienne, 404 note b.

DABIL ou *Debil-Scindi* (Le) de l'Édrisi. Position que lui assigne d'Anville, 221 note a.

DACHANABADES doit s'entendre de la capitale du sud, c'est-à-dire, de la capitale du Deckan, 49 note a.

DA-GASIRA est la 31.<sup>e</sup> station pour la flotte, 281.

DAHHR, le *Dara* de Ptolémée, 393.

DAHHR-ASBÂN. Niebuhr donne ce nom à la rivière Darabin, 400.



- DAHR signifie le sommet d'une montagne, 404 note *b*.
- DAIMAQUE. Strabon l'a traité d'inventeur de fables, 65.
- DAKÉ. Voyez DANKÉ.
- DALRYMPLE (M.) Services qu'il a rendus à l'auteur, 4. Son témoignage cité, 21 et *passim*. Il ne peut jamais être responsable de l'inexactitude des cartes qu'il publie, 506 note *c*.
- DANIEL : ce prophète donne à la ville de Suse le nom de Shushan, 478.
- DANKÉ, *Daké* ou *Tanka*. Rapport qui existe entre ces noms, le Kanaté d'Arrien et le Kadé de Ptolémée, 276-277.
- DANUBE (Le) : ce fleuve traverse un pays plat pour se rendre à la mer, 32.
- DAR. Voyez DAHR.
- DARA (Le) de Ptolémée est le Dora d'Arrien, et le Dara-bin des modernes, 390.
- DARAB, l'un des quatre districts qui prennent leur nom de monarques Persans, 343. Artaxerxès est appelé ainsi en langue Grecque, *ibid*.
- DARAB-CHIERD est, suivant Pietro della Valle, le nom moderne de l'ancienne *Dario-Certa*, 343 note *c*.
- DARABIN (La rivière). Niebuhr y place Nachelo, lieu de la résidence d'un scheik, 401. Voyez DAHR-ASBÂN.
- DARAM ou *Duram* est le nom moderne du Deren-Obila de Ptolémée, le Deren-Obosa d'Arrien, 250.
- DARAS (Le) de Pline correspond au Dora de Ptolémée, 393 note *a*.
- DARBE-GERD. Distance de Giroft à cette place, 511 note *a*.
- DARIO-CERTA. Voyez DARAB-CHIERD.
- DARIUS fut défait à la bataille d'Arbelles, 5. A donné son nom au district Darab, 512 note *b*.
- DARRAWAY; c'est le nom de la rivière de Lari-Bundar, 165.
- DATES. Il importe de fixer avec précision celles du départ de la flotte, 35 et suiv.
- DATTES (Le pays des), signification du terme *Moghostan* en langue Orientale, 337.
- DAUASIR : signification de ce nom, 501 note *a*. Détails sur le pays qui le porte, 500 et suiv.
- DEBIL-SCINDI. Voyez DABIL.
- DEBOUL, variation du nom précédent, 170 note *b*.
- DECAN. Voyez DEKAN.
- DECHET-ABAD est la ville de Dechet, 473 à la note.
- DEE signifie rivière en anglais, 92 note *c*.
- DEGELA ou *Didsjile* est le nom que les Orientaux donnent au Tigre, 491-492.
- DEHLY. Lorsqu'Alexandre arriva sur les frontières du Panje-ab, il ne se trouvoit pas à 300 milles de cette ville, 10.
- DEKAN, *Decan* ou *Dekhan*. Cette province est appelée ainsi, parce qu'elle se trouve placée au sud du pays où est le siège du gouvernement, 49 note *a*. Voyez DACHANABADES.
- DELAM. Au rapport de Niebuhr, Héphes-tion traversa le Moghostan moderne depuis Bender - Abbassi jusqu'à cette place, 354 au texte, et note *d*.
- DELEM. Discussion sur la situation de cette place, 435 note *e*. M<sup>r</sup> Cluer assure que Bender-Delem est toujours un lieu de rendez-vous pour les vaisseaux du pays, 431.
- DELTA (Le). Alexandrie, par sa position, communique avec lui, ainsi qu'avec la haute Égypte, 8. Celui de la Susiane est, beaucoup plus véritablement que le Delta d'Égypte, enfermé dans sept canaux, et entrecoupé par eux, 452. Noms de ces canaux ou fleuves, *ibid*.
- DE-MAUM (Le) de d'Anville, qui se trouve entre Valasé-Cherd et Giroft, correspond au Maaun du géographe de

- Nubie, selon la conjecture de l'auteur, 349.
- DÉMÉTRIUS. Antigone son père lui donna Néarque pour conseiller, 525.
- DÉMONICUS : l'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte, se nommoit ainsi, 116.
- DENA ou *Doude*. Le Biah reçoit ce nom près d'Ayjodin, 25 note a.
- DENDROBOSA, le *Derenobilla* de Ptolémée, est la 21.<sup>e</sup> station pour la flotte, 256.
- DENK, *Diengk* et *Denké*, variations de Kienk, Kenk, Kende et Kande, 268. Voyez aussi 92 note c, 74 note b.
- DENYS d'Halicarnasse. Noms des archontes à Athènes en la 113.<sup>e</sup> olympiade, suivant cet historien, 36.
- DERA (Le) de Ptolémée donne son nom au bras oriental de l'Eulée, 485.
- DERBENT signifie *porte de fer* en langue Persane, 34 note b.
- DERCYLLIDAS. Voyez CIMON.
- DEREE et *Deree-Bouna* sont deux îles entre lesquelles existe un mouillage où Néarque vint jeter l'ancre, 485. Ce nom est encore celui d'un des sept fleuves ou canaux du Delta de la Susiane, 452.
- DEREN. Conjecture de l'auteur sur ce mot, 257.
- DERENOBILLA. Voyez DENDROBOSA, et le Tableau, 250.
- DEREN-OBOSA. Voyez DENDROBOSA.
- DERRABIN, variation du nom de Darabin, avec lequel Dora ou Dara présente une conformité de son, 393.
- DESEK ou *Dechet* est le même nom que Dez ou Dedsj, 473 à la note.
- DÉSERT : ce mot a besoin d'être expliqué, 147.
- DEVI-GOTTA. Dans ce mot, comme dans Palam-Cotta, *Cotta* signifie un fort, 48 note a.
- DEZ-PHOUL. Voyez PHOUL.
- DIAMUNA. Voyez JUMNA.
- DIB-IL-SCINDI. Voyez DABIL ou DEBIL-SCINDI.
- DIENK. Voyez DENK.
- DIEU est l'ame du monde, dans le système des *hylobii*, c'est-à-dire, des faquirs et des joguis de l'Inde, 19 à la note.
- DIGLIDOTH paroît signifier une ville située dans le voisinage du Degela, 492. Comment on peut retrouver dans ce nom celui de Diridotis et de Térédon, *ibid.*
- DIGLITO (Le) de Pline est le Tigre des Grecs, 491. Voyez TIGRE.
- DIL-KHARNIM (L'ère ou époque de) est bien connue en Asie, 451 note b.
- DINDANA ; c'est, selon Tieffenthaler, le nom que reçoit l'Hydaspe au bas des montagnes de Kachmyr, 88.
- DIODORE de Sicile. Les relations de Néarque et d'Onésicrite existent dans les écrits de divers historiens, du nombre desquels il est, 15. Son témoignage cité *passim*.
- DIIGNÈTE. Voyez BÉTON.
- DIOSCORIDE. Saumaise pense que le *sacharum* de cet auteur est de la manne, 15 note c. Le commentaire de Matthiolo sur son ouvrage, cité *ibid.*
- DIRIDOTIS ou *Térédon*. La flotte arrive à ce village le 130.<sup>e</sup> jour de sa navigation, 490. Il est le terme du voyage par mer, 491.
- DIROM (Le major) ; son témoignage cité, 21.
- DISA ou *Diz*. On ne peut guère douter que *Sida* ne soit une transposition de ce mot, 270.
- DIU forme dans *Guzarate* un autre genre de corruption, 191 note b.
- DIVE est un terme Tamoulian ou Malabare, 191 note b.
- DIVE-IL-SCINDI signifie littéralement l'île de Scind ou Scindi, 191. Voyez DABIL ou DEBIL-SCINDI.

- DIVELLEÉ, ou *les Sept embouchures*. Ptolémée assure que les naturels du pays appellent ainsi les bouches de l'Indus, 33.  
 DIVUS - CAVUS. Voyez CAICAVUS.
- DIZ. Voyez DISA.
- DJALAM, *Jalam*, *Jalum* ou *Zalam*, est le nom que Forster donne à l'Hydaspe, 88.
- DJERUN, variation du nom GERUN. Voyez ce mot.
- DJESIRA, variation de GESIRA. Voy. ce mot.
- DJIRIFF. La ville de Giroft est appelée ainsi par Otter, 347 note *b*. Voyez GIROFT.
- DODWELL : sa Dissertation sur le périple de la Mer Érythrée, citée, 31 note *a*. En quoi il diffère d'Ussérius relativement aux archontes d'Athènes dans la 113.<sup>e</sup> olympiade, 36 note *c*. Cité *passim*, et notamment au chapitre des Dates, et dans les deux Dissertations sur le lever des constellations.
- DOMÆ. Doutes sur le lieu auquel il convient de rapporter ce nom, 202-203 et suiv.
- DOO-AB ou *Doo-abeh* : signification de ces mots, 79-140.
- DOOND, un des bras de l'Hyphasis d'Arrien, 99.
- DORA. Voyez DARA et DARABIN.
- DORACK (Le), indiqué comme étant le bras oriental de l'Eulée, 485-486-496.
- DORACTA (Le) de Strabon : l'Oracta de Plin paroit en être une corruption, 373.
- DORGHESTAN (Le) a bien quelque affinité avec le Morghestan d'Arrien, 485.
- DOU-DANKÉ (Le) de la Susiane est le Samy-Daké de Ptolémée, le Danké ou Tanka de nos cartes modernes, 268. Tymour passa cette rivière le lendemain de son départ de Suse, 474.
- DRANGIANE Voyez ARACHOSIE.
- DRÂS ou *Drâz* (Le) de Niebuhr ; c'est la moderne Kismis, 362 note *a*. Le même écrivain l'appelle encore *Dsjesîret Drâs*, qui est le nom Persan, 372 au texte, et note *a*.
- DRUIDES. Monumens élevés par eux en Angleterre, 78, fin de la note *d*.
- DSJERD, variation de l'orthographe du *Gherd* de Thévenot et de d'Anville, 381.
- DSJES ou *Dsjism* est, suivant Niebuhr, une des variations du nom de la moderne Kismis, 362 note *a*.
- DSJESÎRET. Voyez DRÂS.
- DSJOUK : formes diverses par lesquelles ce mot passe, 268.
- DUCANGE. Consulter son Glossaire sur le mot *Cagan* ou *Caganos*, 20 à la note.
- DUHALDE (Le père). Lire dans son Histoire de la Chine la relation des Jésuites concernant la population de cet empire, 81, fin de la note *b* de l'autre page.
- DUNGHAM. Le major Rennell parle de cette place comme située sur la rive gauche de l'Indus, 197 note *a*.
- DURAM. Voyez DARAM.

## E

- EBN-AMURAT, c'est-à-dire, fils d'Amurat. C'est le nom donné au prince Keis, dont les Arabes font dériver leur mot *keis*, qui signifie île, 396 note *c*.
- EBN-HUBEIRA. Le canal appelé *Nilus* par d'Anville, traverse cette place, qui donne même quelquefois son nom au lac, 543 note *a*.
- EBZAT. Abou'l Fêda donne ce nom ou celui de *Mou* à un district situé dans le voisinage de Birun, 146 note *a*.
- ECBATANE. Voyez ISPAHAN.
- ÉCOSSE (L'). Voyage de Lettice dans cette province, cité, 305.
- ÉDOM signifie *rouge* en Hébreu, 363 au texte, et *ibid.* notes *b*, *c*.

- ÉDRISI (L'). Voyez AL-ÉDRISI.
- ÉGÉE (Mer). Les matelots de la flotte furent pris en partie parmi les naturels qui habitoient les îles de cette mer, 118. Elle est balayée par les vents étésiens, 45.
- ÉGYPTE. Les vents étésiens s'étendent par cette province jusqu'à la Nubie et à l'Éthiopie, 45.
- ÉGYPTIENS : ils nous ont laissé des monumens célèbres, 78.
- EHOWERS. Voyez CHOWSE.
- EIRUS. Voyez IRUS.
- ÉLAM. Voyez ÉLYMAÏTES.
- ELBOURZ : signification de ce mot, 287 note a. Voyez STRONGYLUS.
- ÉLÉPHANT (L'). Comment le vaisseau de guerre de ce nom, lancé à Bussleton en 1786, descendit la rivière, 487 note b.
- ÉLÉPHANT (Chasse de l') par les Indiens. Strabon et Arrien en ont fait mention, 18 note a.
- ÉLÉPHANTINÈ est une île, ou une ville assise sur une île du Nil, près de Syene, 317-318-319.
- ÉLIAQUES. Voyez PAUSANIAS.
- ÉLOTH. Ezion-Geber en est voisin, 363 note b.
- ÉLYMAÏTES, *Elymiotæ*, l'Élam de l'Écriture, occupoient, avec les Cosséens, le côté méridional des montagnes de Louristan, 445 au texte, et note b.
- EMIR (Bend). Voyez BEND-EMIR.
- EMODUS (L'). Strabon en fait mention comme d'une montagne qui fournit le pin, le sapin, le cèdre, &c. 13.
- ENDEAVOUR (L'). Voyez NOUVELLE-ZÉLANDE.
- ENDIAN (La rivière), autrement nommée *Tab*, forme la limite entre la Perse et la Susiane, 410-411.
- ENFER (L'), ou la région d'en bas, est la signification du nom de *Pattala* en langue Sanscrit, 161.
- ÉPICCHARME étoit le père de Métron, l'un des Macédoniens à bord de la flotte, 117.
- ÉRATOSTHÈNE ; sa géographie discutée, 107 et suiv.
- ERGOUN, fils d'Ibkha, fortifia Kasvin, 447 note b.
- ERNAS est une variation de Renas, 28 à la note.
- ERSKIN, savant Anglois, résidoit à Tatta en 1760, 66.
- ÉRYTHRAS : son tombeau mal-à-propos placé, par Arrien, dans l'île Oaracta, 363. Ce roi a donné son nom à la Mer Érythrée, *ibid.*
- ÉRYTHRÉE (Mer). L'auteur de la Description de ses rivages, ou du Périples, cité, 159 et suiv.
- ÉSAÛ. La Mer Rouge, autrement appelée *Idumée*, prend son nom de ce patriarche Arabe de l'Écriture, 363.
- ESCHYLE. Strabon cite ce poète pour prouver l'identité des Susiens et des Kissiens, 478 note c.
- ESION-GEBER ou *Ezion-Geber*. Salomon y construisit une marine, 363 note a. Situation de cette place, *ibid.*
- ESKI-MOSUL, l'une des places situées sur le Tigre, où Niebuhr trouva des ruines encore existantes, 530 note b.
- ESPÉRANCE (Cap de Bonne). Lorsque les Portugais le doublèrent, les seuls navigateurs qu'ils trouvèrent durent être des Arabes, 153 note b.
- ESSERI. Voyez KHORE.
- ESTAKHAR. La position de la Persépolis, fixée à cette place, se trouve déterminée par la marche d'Alexandre, 442 note e. Cette ville déchut à l'état d'un simple village à mesure que Chyrâz acquit l'importance d'une capitale, 514.
- ESTORNADI. D'Anville désigne sous ce nom une baie qu'il trouve au pied de la montagne située sur la route d'Okhus à Apostani, 402.

ESWEDENE, par sa forme, ne s'éloigne pas beaucoup d'Apphadana, 502 note *a*.

ÉTÉSIENS (Vents) ou annuels. V. AFRIQUE, AMPHIPOLIS, ÉGÉE (Mer), &c.

ÉTHIOPIE (L'). Voyez ÉGYPTE. Arrien a indiqué la chute des pluies du solstice, dans cette contrée, comme la véritable cause des inondations du Nil, 228.

ETNA (L') conserve encore son nom Sarrasin *Ghibello*, 466 note *b*.

ETVAL : comment il détermine la latitude de Moultan, 128.

EUBAR. L'Édrisi fait arriver l'Euphrate jusqu'à cette place, 464 note *a*.

EUCTÉMON a servi de guide à Ussérius, 353 note *a*. Voyez aussi la Dissertation de l'évêque de Rochester sur le lever des constellations.

EUEMERUS, l'un des historiens désignés comme imposteurs par Dodwell, 73.

EULÉE (L'), considéré dans sa source, 372 et suiv., 476 note *a*.

EUMÈNE, l'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte, 117. Diodore nous a donné les détails historiques de la guerre qui s'alluma entre Antigone et lui, 475.

EUNUS. Le père de Léonnatus se nommoit ainsi, 116.

EUPHRATE (L') conserve encore aujourd'hui, ainsi que le Tigre, le nom que lui a donné Moïse dans la Genèse, 449. Ses noms divers, *ibid.* et 450. Il a sa source en Arménie, 450. Son élévation perpendiculaire, 544 note *a*. Différence de sa largeur à Bir, *ibid.*

EURIPE. Voyez BÉOTIE.

EUROPE. L'expédition de la flotte d'Alexandre a ouvert une communication entre cette partie du monde et les pays situés aux extrémités de l'Asie, 2.

EUTHYCRITE étoit archonte dans la 113.<sup>e</sup> olympiade, selon Ussérius, 36.

EUTHYMANE, désigné comme imposteur par Dodwell, 73.

EUXIN (Pont). Suivant toute apparence, les vents étésiens commencent à souffler dans cette mer, 45. Ést nommé autrement la *Mer Noire*, 363 note *c*.

ÉVAGORAS, natif de Corinthe, et fils d'Eucléon, étoit secrétaire ou commissaire de la flotte, 117.

ÉVANGILE (L'). Allusion aux paroles de J. C. dans ce livre sacré, 82 note *c*.

## F

FADEN a publié en Angleterre un grand nombre de cartes dont la Rochette est l'auteur, 111 note *a*, 154.

FAHRAG ou *Forg*, variation du nom de Fohreggh, 346 notes *a* et *c*.

FAL-ABAD : dans ce nom, comme dans beaucoup d'autres, *Abad* signifie fort, ville ou cité, 348 note *b*.

FARES; cette place est séparée du Chourestan par le fleuve Tab ou Endian [ l'Arosis ], 434 note *a*.

FARS est la Perside, 346 note *a*.

FASA. Voyez PASA-GARDÆ.

FEEROUZ POOR. L'Hyphasis d'Arrien va joindre le Setledj, ou Satludj, près de cette place, 99.

FEI est une des deux rivières dont Cherefeddin parle comme placées entre un Pasitigris et l'Arosis, 477.

FER (Ile de) ou *Iles Fortunées*, sont le premier méridien de Ptolémée, 110.

FINISTÈRE (Le Cap). L'origine de son nom est facile à reconnoître, 314 note *b*.

FIRABUZ, ville de la province de Mekran, 221.

FIROUZ-ABAD, capitale du district d'Ardeshir, est fameuse par ses rosiers, ses vignobles et ses raisins, 409.

FLEUVES (Les cinq). Voyez PANJE-AB.

FOHREGGH, variation de l'orthographe de Poora, 347. Voyez POORA.

FORREST (Le capitaine) a publié un savant traité sur les moussons de l'Inde, 54 note *a*.

FORSTER ; son journal cité, 9 et *aliàs*.

FRANÇOIS (Astronomes), ont déterminé la distance du méridien de Paris au détroit de Gibraltar vers 1720, 299 note *a*.

FRANKLIN (Le docteur) réussit à faire insérer des articles tous fondés sur des principes de morale et d'humanité, dans un traité entre les États-Unis d'Amérique et la Prusse, 83 note *a*.

FRANKLIN. Suivant ce voyageur, le cap Rosalgat est en face du golfe de Scindi, 257 note *b*.

FRANQUE (La langue) a introduit, selon toute apparence, le mot *bogas* (du nom *bocca*, italien) dans l'idiome des habitans de la côte depuis Péluse jusqu'à Canope, 8 note *b*.

FRASER n'est pas riche, à beaucoup près, en matériaux pour la géographie, 26 à la note. Il a donné une traduction du traité conclu entre Mohammed-Châh et Nâdir-Châh, 34 note *a*. Son témoignage cité *passim*.

FREINSHÉMIUS : comment il concilie Pline et Quinte-Curce relativement à la quantité de stades, que parcouroit chaque jour la flotte en descendant le fleuve, 125. Cité *passim*.

FREIRA (Rui) commandoit les Portugais dans la défense d'un fort voisin de la pointe de Kismis, 372.

FUCA (Entrée de). Voyez INLET.

## G

GABAN est le nom général de la terre ou pays que séparent les Khores, 453. Un des sept canaux ou fleuves de la Susiane, le porte également, 452.

GALÈRES (Les) des Grecs avoient, selon

toute apparence, ce que les marins appellent les *fonds fins*, 168 note *b*.

GALLUS (Ælius). Voyez ÆLIUS.

GAMA (Vasco de). Voyez VASCO.

GAMBROON, *Gambron*, *Gameraon*, sont autant de variations de Gomeroon, 312-339 note *a*. Voyez GOMEROON.

GANGE (Le), fleuve de l'Inde, 103.

Ganga, Kishen-Gonga, Sevi-Gonga, sont autant de variations de ce nom, 268.

GARDAFUI (Le cap). Voy. AROMATUM *Promontorium*.

GAULE (La). Le grand nombre de petits états qu'elle renfermoit, est un indice certain de population, de commerce et de prospérité, 158 note *a*.

GEDGE, *Gedge Mekran*. Voyez CEDGE et MEKRAN.

GÉDROSIE. Alexandre se réserva la tâche difficile d'en traverser les déserts, 22.

GÈLLA, *Gilla* ou *Gillam*. Voyez ILLAM.

GÉMINUS : son autorité est une de celles sur lesquelles Gossellin s'est fondé pour établir sa méthode, 108 à la note. Voyez aussi les deux Dissertations sur le lever des constellations.

GENAVE ou *Gen-ave*, variations du nom de l'Acesines, 27-32 note *c*.

GENDOO, variation de Hendo, 395 à la note.

GENGIS-KHAN. Petis de la Croix assure, d'après les historiens de ce conquérant, que son armée périt toute entière dans le Kutch Mekran, 346 note *b*.

GENNABA. D'Anville y place le Taoké de Ptolémée, 412. C'est le Giannaba de l'Édrisi, 432 note *a*. Gunowah en tire son nom, *ibid.* au texte.

GENTOUX (Code des). Tous les élémens du bonheur des Indiens y sont renfermés, 82.

GÉOGRAPHES : quels sont ceux qui ont rendu de grands services à la science, et dont les travaux ont été utiles à l'auteur, 25 et suiv.

- GERAZA ou *Geriza* est une variation de Gesira, 295 à la note.
- GERD, *Guerd*, *Guerdge*, *Gherd* ou *Girde* et *Ghirde*, sont le même mot, 378 et suiv. Sa signification, 392 note *a*. Voyez CERTES.
- GERMANÆ. Voyez ZARMANUS.
- GERUM. Mohammed-Châh fut obligé de fuir jusqu'à cette place, 342. Elle est nommée Gomeroon par Petis de la Croix, *ibid.* note *d*.
- GERUN. L'Ormuz de nos géographes a été connu sous ce nom dans les siècles postérieurs à l'expédition de Néarque, 341.
- GESIRA ou *Geriza* est une ville de quelque importance, située sur le Tigre, près de Merdin, 295 note *a*. Ses différens noms, *ibid.*
- GESNER : son traité *de Navigationibus extrâ columnas Herculis*, cité, 317 note *b*.
- GHALOOR (Les montagnes de). Le Saranga d'Arrien y prend sa source, 101.
- GHAUTS (Les) ont été l'objet de détails curieux donnés par un navigateur ancien sous le nom d'Arrien, 49.
- GHAZNA. La position de cette place n'a été déterminée bien exactement que depuis peu d'années, par Forster, 85 note *b*.
- GHAZNAVIDE. Le tyran Maghmoud prenoit indifféremment ce nom ou le sien, 85 note *b*.
- GIANNABA. Voyez GENNABA.
- GIARAMAN. Route de Giroft à cette place, 511 note *a*.
- GIBBON; son Histoire citée, 16 à la note.
- GIBRALTAR. Il reste encore quelques doutes relativement à la distance entre cette place et Alger, 299 note *a*. Voyez FRANÇOIS (Astronomes).
- GIHON (Le) étoit un fleuve de la Sogdiane, 268.
- GIOUAR : cette place donne son nom à une rivière, 409. Sa distance de Giroft, 410.
- L'Édrisi indique la route jusqu'à Lar, *ibid.* à la note.
- GIRBE. Voyez JIRBE.
- GIROFT, le Djiriff d'Otter, ville de la Karmanie, est un point d'union entre la flotte et l'armée de terre, 347 au texte, et note *b*. Détails partiels de la route de cette place à *Pasagardæ*, d'après l'Édrisi, et continuation de cette route jusqu'à Ragian, 511 note *a*.
- GLAUCANISÆ ou *Glausæ*. Arrien écrit que, dans le pays de ces peuples, on comptoit trente-sept villes dont la moins grande renfermoit cinq mille habitans, et la plus considérable jusqu'à dix mille, 12.
- GODEIM (Le) des modernes répond peut-être à une station qui n'a point de nom, et qui est placée entre Kanasida et Kanaté, 267 note *b*.
- GOEZ (Le Jésuite). La carte de Rennell correspond avec son journal, 25.
- GOGANA : ce nom a peut-être une origine Arabe, 314 note *b*.
- GOLFE PERSIQUE. Tout ce qui en concerne la navigation a déjà été traité par Rennell et d'Anville, 3. Cette navigation comprend la côte de Karmanie, la Perside et la Susiane, 325. La flotte la commence, *ibid.* Il n'est point du tout démontré que l'extrémité en soit tracée avec exactitude sur aucune carte, 506.
- GOLIUS. C'est peut-être lui, et non Alfragani son commentateur, qui nous dit que, de son temps, le commerce de Siraff commençoit à déchoir, 384 note *a*. Son témoignage cité *passim*.
- GOMBAREEK ou *Gombarrat* sont des variations du nom de Bombareek, 331 note *a*.
- GOMEROON. Route de cette place à Lar, d'après Corneille le Bruyn, 516 note *b*.
- GORMOET, variation du nom de Khor-mud, 516 note *a*.
- GORNO. D'après le langage d'Hérodote,

- livre V de son Histoire, il paroîtroit que la ville d'Opis correspond à cette place, ou bien à quelque autre du voisinage, 445 note *d*.
- GOSSELLIN** : sa Géographie des Grecs analysée, indiquée comme un ouvrage utile à consulter, 30 note *c*. Il estime que la relation de Néarque est un monument authentique, 65. Méthode imaginée par ce savant pour rectifier Ptolémée, 107 et suiv. Ses raisons pour avoir adopté le stade de sept cents au degré, 109 et suiv. Cité *passim*.
- GOSSYPIUM**. Voyez COTON.
- GOUGH**. Distance établie de l'Arosis à Diridotis sur une carte de ce géographe, 506.
- GOUR**. Signification de ce nom, 409 note *c*.
- GOURÉENS**. Des découvertes utiles ont été faites sur les noms de ces peuples, des Malliens, des Oxydraques, et des habitans du Peucaliotis, 146.
- GRÂ**. Le Granis d'Arrien sort de ce lieu, et en tire son nom, 423.
- GRANIS (Le)** est-il le même fleuve que le Boschavir de d'Anville et de Thévenot, 423.
- GRECS (Les)** ainsi que les Romains, ont fait, postérieurement à l'expédition de Néarque, un usage commun des denrées et des articles de commerce de l'Inde, 16.
- GREENWICH (Longitudes de Ptolémée réduites au méridien de)**, 113 et *passim*.
- GRONOVIVS**. Suivant ce commentateur, les *ημιολιαι* des Grecs étoient des galères à demi-pont, dont le milieu restoit à découvert pour les rameurs, 13 note *a*. Son témoignage cité, 198 et *passim*.
- GUADEL (Côte de)**. Entre la fin d'octobre et le milieu de novembre, au rapport de Jean Thornton, les brises de terre et de mer commencent le long de cette côte, et continuent pendant quatre mois, 44.
- Détails sur le cap du même nom, 259 et suiv. Voyez encore le Tableau de comparaison entre Ptolémée, Marcien et Arrien, 250.
- GUÈBRES**. Voyez BOMBAY.
- GUELDRE** est le nom que les géographes d'Après et Bellin donnent au Gherd de d'Anville, 380.
- GUENARA** : c'est ainsi qu'est écrit sur quelques cartes le nom de la rivière qui vient se jeter dans le Golfe Persique au midi du cap Banc, le Taoké de Ptolémée, 430.
- GUESS**, une des nombreuses variations de l'orthographe de Keish, 382.
- GUIÉ ou Kié** est le nom que donne Otter au Kidge de Cheref-eddin, 239 note *b*, 346 même note.
- GUINÉE (La Nouvelle)**. Les noirs de cette contrée paroissent avoir une origine inférieure aux naturels des îles de la mer du Sud, 303. note *b*.
- GUNEDHI**; c'est le Gyndes d'Hérodote, 445. Voyez GYNDES.
- GUNOWAH**. Le lieutenant M<sup>r</sup> Cluer désigne sous ce nom une rivière qui entre dans le Golfe Persique, à vingt milles environ au nord de Bender-Regh, 425.
- GURI-BIZIRGON**. Distance de Mina à cette place, 516 note *a*. Goer-baser-goon est une variation de ce nom, *ibid.* note *b*.
- GUTTAR (Baie de)**. La pointe occidentale, dans cette baie, correspond, parmi les modernes, au Bagéia d'Arrien, 250. La carte générale, n.º 1, en offre un plan, 262.
- GUZARA, Guzarate ou Guzerat**, n'est qu'une corruption du Gezira des Arabes, et c'est une péninsule, 169 note *a*. La plupart des navigateurs qui partent de l'est pour le Golfe Persique, traversent l'océan depuis Guzerat ou la côte de Malabar, jusqu'à Masqât en Arabie, 216, fin de la note *c* de l'autre page.



GYNDES ( Le ). Dans le premier livre de son Histoire, Hérodote fait arriver ce fleuve jusqu'à Opis, 445 note *d*. Il le conduit jusque dans le Tigre, précisément au-dessus du point de sa jonction avec l'Euphrate à Gorno, *ibid.* au texte.

## H

HACKLUIT. Détails qu'il donne sur la durée du passage entre Basra et Bagdad, 530.

HAFFAR ( Le canal de ) unit aujourd'hui l'Eulée au Tigre, 457. Si Néarque y entra du Tigre, comme l'a supposé d'Anville, le passage à travers est de 35 milles, 508. Voyez APHLE.

HAIYKAN, l'un des cinq *circars* ou districts du soobah de Tatta, 136. Sa direction et son étendue, *ibid.*

HALICARNASSE ( Denys d' ). Voy. DENYS.

HALILAH ou *Halilat* est une colline qui sert comme de direction aux navigateurs pour entrer dans le port de Busheer, 413 note *b*.

HAM ( Le ) des Tartares. Manières diverses de l'écrire, 20 à la note.

HAMADAN. Otter place un Roud-Guird sur sa route de cette ville à Ispahan, 392 note *a*.

HAMILTON ( Le capitaine ) n'est pas un écrivain exact, 33 note *a*. La relation que nous avons de lui n'indique pas s'il suivit le bord oriental ou le bord occidental de la rivière de Lari-Bundar, *ibid.*

HAMPSHIRE ( Le ). La rivière Lymington coule dans cette province, 487 note *a*.

HAN se change en Khan ou Cawn, 395 note *a*.

HANNON. D'après un Journal tel que le Périple de cet auteur, nous sommes en état de juger des progrès qu'ont faits les navigateurs dans la connoissance de la côte d'Afrique, 320. Cet Hannon fut-il

le contemporain d'Agathocle, 324 à la note.

HANWAY; son ouvrage est un tissu d'erreurs, 86 note *b*.

HAR et *Haray* sont deux des quatre bras dans lesquels se partage l'Hyphasis d'Arrien, près d'Ayjodin, 99.

HARDOUIN ( Le père ) déclare, ainsi que Huet, que la relation de Néarque ne mérite aucune confiance, 65. Gosselin écrit que Dodwell a adopté, contre le Journal de Néarque, toutes les préventions et objections de ce Jésuite, *ibid.* note *a*.

HARMATÉLIA ( L' ) de Diodore. On ne peut douter qu'elle ne soit la même que le Sindimana ou Sindomana d'Arrien, 154.

HARMOZÉIA ( L' ) d'Arrien. Nous y reconnoissons sans peine le nom de l'Ormuz moderne, 341.

HARMUZ. Alfragani écrit ainsi, avec Ptolémée et Arrien, le nom de l'île d'Ormuz, appelée aussi Hormus, Hormoz, Hormudz, Harmozéia, &c., 342 au texte, et note *e*.

HARRIS. Voyez CAMPBELL. Il a judicieusement observé que la plupart des villes de Syrie n'eurent guère une durée plus longue que celle de la vie de leurs fondateurs, 7.

HARVEY a publié deux cartes du Golfe Persique, 326 note *a*.

HASSEINAD. Lieu de la sépulture de Hassan-ben-Hanefie, 501.

HATCH ( Jean ). Voyez ABEILLE.

HAÛR, la capitale du pays des Orites, 212 note *b*.

HAUZ ou *Hormoz-regis* est placé, suivant le géographe de Nubie, dans les terres situées entre Phoreg et Giroft, 350.

HAVELLY. Le revenu de ce district est ajouté à celui de Sewee dans le calcul dont Sewee a été l'objet, 148 note *c*.

HAVIZA ou *Howeiza*. Quelle place lui est

- assignée sur une carte insérée dans les voyages de Thévenot, 481 note *a*. Voyez **AHWAZ**.
- HAVRE (Le)**. Voyez **SEINE**.
- HÉBRIDES (Les)**. Il semble que César ait voulu en parler, lorsqu'il a fait mention d'îles situées au nord de Mona, 230 note *d*.
- HÉCATOMBÉON**. Scaliger ne convient pas que ce mois Athénien et le mois *lous* fussent le même, 37 à la note.
- HÉCATOMPYLON**, dans le pays des Parthes, comme Héliopolis en Syrie, et Politimétus dans la Sogdiane, sont autant d'exemples de l'usage où étoient les Grecs de traduire dans leur propre langue les noms étrangers, 302 à la note.
- HÉGÉMON** étoit archonte à Athènes dans la 113.<sup>e</sup> olympiade, 36.
- HÉGÉSIAS**. Ce fut dans l'année de son archontat que mourut Alexandre, 37.
- HÉLIOPOLIS**. Voyez **HÉCATOMPYLON**.
- HELLESPONT (L')**. Du moment où Alexandre l'eut traversé, il regarda tous les pays qu'il subjugoit comme autant de portions de son empire futur, 5.
- HÉMIOLIES**. Les Grecs nommoient ainsi les galères à demi-pont, 116 note *b*, et *aliàs*.
- HEND**. Le fleuve Arabis porte ce nom sur les cartes de d'Anville et de la Rochette; d'où il résulte que les Arabites et les *Hendiens*, ou *Hendians*, pourroient être les mêmes, 159 note *c*.
- HENDIANS**. Voyez **HEND**.
- HENDMEND (Le)**, dont fait mention le géographe de Nubie, ainsi que d'un Araba, est dans le Ségesan, beaucoup au nord de l'Araba d'Arrien, 206 note *a*.
- HENDOO**. Voyez **GENDOO**.
- HÉPHESTION** : il devait avoir un *heroum* dans le Phare, 8 note *a*. A l'époque où l'armée partit de Suse, le commandement de la plus forte partie des troupes lui fut confié, et il reçut l'ordre d'avancer avec elles vers le Tigre, 527. Sa mort à Ecbatane, 533. Regrets que donna Alexandre à la perte de cet ami, *ibid*.
- HÉRACLÉE (Marcien d')**; son témoignage cité, 34 note *c*, et *passim*. Voyez le Tableau de comparaison entre Ptolémée, dont il est le copiste, lui et Arrien, 250.
- HÉRACLIDE**. Voyez **HYRCANIE**.
- HÉRACON** et Siltacès joignirent Alexandre dans la Karmanie, 352.
- HÉRAT** est toujours une des villes principales de la province de Perse, 345 note *b*.
- HÉRATHÉMIS**, *Herathemis*, *Hieraten-is*, *Hierad-sin*, *Hierat-sin*, sont autant de variations de l'orthographe d'Hiératis, 413-414-417.
- HERCULE**. Un sacrifice solennel fut célébré en son honneur, lors de l'arrivée de Néarque avec la flotte, 359.
- HÉRODOTE** : cet historien attribue à Scylax un voyage dans la même direction que celui de Néarque, et de beaucoup plus longue durée, 315. Son témoignage cité, *ibid*. note *a*, et *passim*.
- HEROUM**. Voyez **HÉPHESTION**.
- HESUDRUS** ou *Hesoodrus*. Pline fait mention de ce fleuve dans l'ordre où il se présente, 29. C'est le Saranga d'Arrien, 101.
- HET** est au vent de la rivière, près de Kunaxa, où les Dix-mille combattirent Artaxerxès, 464 note *a*. L'Édrisi y fait arriver l'Euphrate, *ibid*.
- HIA-CEN-SANAS**. Justin donne ce nom à l'Acesines, 92.
- HIÉRATIS**. C'est là que d'Anville trouve le Kiérazin du géographe Turc, 413. La flotte y jeta l'ancre dans l'embouchure d'un canal appelé Hérathémis, *ibid*.
- HIÉRONIME**. Le père d'Eumène se nommait ainsi, 117.
- HIGRÉ**, l'une des places situées sur le Tigre,

- où Niebuhr trouva des digues encore existantes, 532 note *b*.
- HILLA. Voyez ILLAM.
- HILLEH (Le) des géographes modernes, est la ville où viennent débarquer tous les voyageurs qui montent l'Euphrate en sortant de Basra, 535. Situation de cette place, *ibid.* note *b*.
- HINDERABI, une des variations du nom d'*Andarvia*, selon Niebuhr. Voyez ANDERIFE.
- HINDIAN. Niebuhr écrit ainsi le nom moderne [Endian] de l'Arosis, 447 note *c*.
- HINDOO-KHOO est cette longue chaîne de montagnes qui sépare la Tartarie de l'Hindoustan, et au midi de laquelle sont placées les sources de tous les fleuves qui se déchargent dans le grand canal de l'Indus, 102-103.
- HINDOUS (Les). Chaque nom employé ou cité par les historiens d'Alexandre, se retrouveroit vraisemblablement soit dans leur histoire, soit dans leur tradition, 146.
- HINDOUSTÂN (L'). Rennell en a dressé une carte qu'accompagne un mémoire, 3 note *b*.
- HINGLAH. Le lieutenant Mascall nomme ainsi Kingalah, 223 note *b*.
- HIPPALUS. On lui doit la découverte d'un passage au travers de l'Océan Indien par le moyen de la mousson, 50. Il vivoit sous le règne de Claude, *ibid.*
- HIPPARQUE; son autorité a servi à Gosselin, 108 note *b*.
- HISN ARX, *Hisn modhi*. Signification de ces mots, 486 note *a*.
- HOGKM, l'une des places situées sur le Tigre, où Niebuhr trouva des digues encore existantes, 532 note *b*.
- HOLLANDE (La). Ce que prouvent sa population, son commerce et sa prospérité, 158 note *a*.
- HOLMES; ce géographe nomme *Bastion le* Bastion de d'Anville, et *Sertis* son cap Gherd, 380.
- HOMÈRE. Comment il faut entendre le *βαθυκολπις* de ce poète, 203 note *c*.
- HOPLITES (Les) étoient le corps des fantassins pesamment armés, 527 note *c*.
- HORAIDAN. Route de Chyrâz à cette place, 515 note *c*.
- HORITÆ. Voyez ORITES.
- HORMISDAS, nom synonyme d'Orosmades ou Hormudsch, 343.
- HORMOZ-REGIS. Voyez HAUZ.
- HORMUZ. Voyez ORMUZ.
- HORSLEY (Le docteur), évêque de Rochester. Services qu'il a rendus à l'auteur, Préface de ce dernier, vij. Son témoignage cité, 173 note *a*. Sa Dissertation sur le lever des constellations, 579 et suiv.
- HOSEIN. Voyez KERBELAI.
- HOTTENTOTS. Quelle est l'origine du nom *Krahl*, qui signifie village dans leur langue, 216 note *b*.
- HOUCHENG ou *Hucheng*. V. CAIUMARAS.
- HOUGHTON (Le), vaisseau de la compagnie des Indes orientales. Son Journal cité, 44 note *c*, et *passim*.
- HOWE (M.) Ses papiers ont été communiqués à l'auteur par l'évêque de Rochester, 517 note *a*, et *aliàs*.
- HOWEIZA. Voyez HAVIZA.
- HOWRES et *Howse*. Voyez CHOWSE.
- HUDRAKÈS, *Hudriakès*, *Hydracès*, *Hydriacès* ou *Hydriacus*, sont autant de variations du nom de ce pilote, naturel de la Gédrosie, que Néarque trouva à Mossarna, et qui se chargea de conduire la flotte jusqu'au Golfe Persique, 248-269-273-275.
- HUDSON: ses *Geographi minores* cités, 34 note *c*, et *passim*.
- HUET rejette la relation de Néarque comme mensongère, 65. Son Traité de la navigation et du commerce des anciens, cité, 49-65, et *passim*.

**HUNS (Les).** Le terme *Cagan* ou *Caganos* employé chez ces peuples, 20 à la note.

**HYALA.** Diodore parle de cette ville comme gouvernée par les lois de Sparte, 171 note c.

**HYAROTES** ou *Hyarotis* est le nom que Strabon et Quinte-Curce donnent à l'*Hydraotes* d'Arrien, 32-95.

**HYDASPE (L')**, le premier des fleuves du Panje-ab dans l'ordre établi par Arrien, Strabon et Ptolémée, 87. C'est le *Celum* des géographes modernes, *ibid.* Ses noms divers, 88.

**HYDRABAD** sur l'Indus, est la résidence du prince de Scindi, Mahométan, d'origine Abyssinienne, 197 note a.

**HYDRAOTES (L')** d'Arrien, est le troisième des fleuves du Panje-ab, 95. Ses noms divers, *ibid.*

**HYPANIS.** Voyez **HYPHISIS**.

**HYPAPISTIS (Les).** En s'embarquant sur l'Hydaspe à Nicée, Alexandre emmena avec lui ce corps, les soldats Agriens, les archers et la cavalerie royale, 123.

**HYPHISIS (L')**, *Hypanis* ou *Hypasis*, est la quatrième rivière du Panje-ab, 98. Ses noms divers, *ibid.*

**HYRCANIE (L')**. Pharasmane, fils de Phratapherne, étoit satrape de cette province, ainsi que de la Parthie, 352. C'est le Mazenderan des modernes, 534. Héraclide y fut envoyé par Alexandre, avec l'ordre d'y faire abattre des bois de construction, *ibid.*

**HYTANIS**, l'un des lieux désignés sous le nom de *mansiones*, c'est-à-dire, de mouillages, 68.

## I J

**IAMBULUS**, l'un des écrivains désignés par Dodwell comme des imposteurs, 73.

**IAXARTE** (Voyez **ALEXANDRIE** sur l').

**IBKHA.** Voyez **ERGOUN**.

**IBRAHIM** (La rivière) est l'Anamis, 336.

C'est Pietro della Valle qui lui donne ce nom, *ibid.*

**ICHTYOPHAGES** (Côte des), s'étend depuis Malan jusqu'au cap Jask, 232. N'a pas moins de 450 milles en ligne droite, *ibid.* Étymologie du nom des peuples qui l'habitent, 233.

**ILA** ou *Illa* devient *Hilla* et *Gilla*, comme *Han*, *Khan*, *Cawn*; *Hendoo*, *Gendoo*, 395 note a. Voyez **ILLAM**.

**ILHA** de l'*Ara* ou *Lara*: c'est le nom que les géographes Portugais donnent à l'île que la flotte trouva après Kaikandros, 398.

**ILLAM**, qui ressemble assez à *Illa* ou *Ila*, est peut-être le lieu que M<sup>c</sup> Cluer désigne sous le nom de *Gillam*, et *Cant* sous celui de *Gella*, 395 note a.

**INDE (L')**. La preuve de la connoissance qu'en ont eue les Macédoniens, se tire des divers articles d'utilité qui furent communs chez eux, 15 et suiv.

**INDERABI**, *Inderabia*, *Indernea*, *Indernore*. Voyez **ANDERIPE**.

**INDICOPLEUSTES** (Cosmas) ne paroît pas avoir jamais passé les détroits de Babel-Mandeb, quoiqu'il nous donne une description de l'île de Ceylan, 363 note d, 544 note a. La vérité est toujours le contraire des résultats qu'on trouve dans ses ouvrages, *ibid.*

**INDO-SCYTHES** de Denys et de Ptolémée, se reconnoissent dans les Hendo-Séthiens d'Abou'l Fazil, 160.

**INDO-SCYTHIE**, partie de pays qui, selon Denys Périégète, Ptolémée et l'auteur du Périple de la Mer Érythrée, paroît s'étendre vers le haut de la rive occidentale de l'Indus, 159. Elle appartient, suivant d'Anville, à la partie la plus basse du Scindi, *ibid.* note a.

**INDUS (L')**. Sources de ce fleuve, 10 et suiv. La flotte le descend jusqu'à son embouchure, 75 et suiv.

- INLET : ce mot Anglois n'a pas toujours une signification uniforme, 172 note *b*. Il répond à ce que nous appelons une *entrée*, comme nous disons l'*entrée d'Aguilar*, l'*entrée de Fuca*, &c. *ibid*.
- IONIENS (Les) fournirent des matelots pour l'expédition, 118.
- IPSUS. Peut-être fut-ce à la bataille de ce nom que Néarque perdit la vie, 525.
- IRAKIES, chevaux Persans, 119 note *c*.
- IRAN est séparé de Tourân par une chaîne de montagnes, dans la géographie Orientale, 21.
- IRUS ou *Eirus*, promontoire que la flotte avoit à droite en s'avançant vers l'ouest, après avoir quitté Krokala, 197. C'est le cap Monze des modernes, *ibid*. et 198.
- ISKIM ou *Isqui* est le nom que d'Anville, de la Rochette et Ressende, donnent à une crique marquée sur la carte du commodore Robinson, 280 et à la note *c*.
- ISPAHAN. Ecbatane, Persépolis et Suse, ont toutes cédé en Perse la prééminence à cette ville, 345 note *b*.
- ISSAR. Voyez ABISSARÈS.
- ISSIN. Distance de Mina à cette place, 516 note *a*.
- IVARATTI est le nom de l'*Hydraotes* dans le sanscrit, et selon Tieffenthaler, 95.
- IVES ; son témoignage cité, 405 et *passim*.
- IYRAWUTTI est l'*Hydraotes* dans le sanscrit, et suivant l'Ayeen Akbary, 95.
- JALAM ou *Jalum*. Forster désigne l'Hydaspe sous ce nom, qui répond au Chelum de Cheref-eddin, 88.
- JAMAD. Suivant Tieffenthaler, l'Hydaspe est ainsi appelé, du nom d'une île qui se trouve sur une partie de son cours, 88 dans le texte et à la note *a*.
- JAMS. Voyez ALSHAMBETY.
- JAPON (Histoire du), de Kempfer, citée, 80 note *b*.
- JAREU. La rivière Sita-Reggian porte ce nom sur la carte de Claude Russel, 411 note *d*.
- JASK. Navigation de la flotte depuis l'Indus jusqu'à ce cap, 189 et suiv.
- JAUNE (La rivière). Voyez PÉKIN.
- JEFFERABAD est le lieu de la résidence des Sangadiens ou Sangariens modernes, 201 note *a*.
- JEMMOO est le nom que donnent les modernes aux chaînes de montagnes appelées *Tchamou* par Cheref-eddin, 103.
- JENHAT ou *Jenhut* (Le Doo-ab de) est l'étendue de terre comprise entre l'Hydaspe et l'Acesines, 79.
- JERKUMUTTY (Crique de). La Rochette ne l'auroit-il pas prise pour le Tomérus, 240 note *a*.
- JESSERA, variation du nom *Gesira*, 295 note *a*.
- JÉSUITES. Voyez DUHALDE.
- JIRBE est le nom de la pelleterie à l'épreuve de l'eau, dont on se sert dans les caravanes, 268 note *b*.
- JONES (M.) a résidé, durant plusieurs années, à Busheer, 327-328-416.
- JUBA de Mauritanie, a publié le Journal d'Onésicrite, 67.
- JUDÉE. L'écoulement d'une quantité d'or quelconque dans cette contrée, dépose d'un commerce qui s'étendoit jusqu'au sein de la mer des Indes ou mer d'Éthiopie, par-delà les limites du Golfe Arabe, 321-322.
- JUMNA, variation du nom *Diamuna* ou *Diamma*, 268 note *b*, 474 même note.
- JUSTIN est le premier auteur qui parle de Néarque comme gouverneur de Lycie et de Pamphylie, 524 note *d*.

## K

KAAB, et selon Otter, *Kiaab* ou *Kiab*, Une tribu Arabe de ce nom étoit en possession,

- il y a peu d'années, d'une partie du Delta de la Susiane, 457.
- KABANA fut la 9.<sup>e</sup> station pour la flotte, 210. Ce n'étoit, à ce qu'il paroît, qu'une côte déserte, *ibid.*
- KÂBOUL. Les vaisseaux marchands descendoient l'Indus depuis cette ville, comme de Moultan, d'Attock, de Kachmyr, jusqu'à la côte de Malabar, 10.
- KABREND. Route de Siraf à cette place, 516 note c.
- KACHMYR renferme, au rapport de Cherefeddin, dix mille villages très-florissans, 12 note b. Voyez KÂBOUL.
- KADÉ ou *Daké* ( Le ) de Ptolémée, a de l'affinité avec le Kanaté d'Arrien, 276-277.
- KAHARISTAN. Voyez KORESTAN.
- KAIK-ANDROS. Voyez ANDROS.
- KAISH ou *Keish*. Nous retrouvons dans ce nom moderne, quelque chose du nom ancien *Kataia*, 382.
- KALAA-SEFID ( Le fort de ), pris par Tymour, remplace la forteresse où Alexandre défit Ariobarzane, 442.
- KALAMA fut la 16.<sup>e</sup> station pour la flotte, 243. Ce lieu est appelé Kalyba dans un manuscrit de Gronovius, *ibid.* note a.
- KALAMETA ou *Kaulmet* est évidemment le moyen terme entre le Churmut de Robinson et le Kalama d'Arrien, 244.
- KALAT ou *Cælat* est un objet remarquable un peu en-deçà duquel se trouve l'embouchure de la rivière Tanka, 276. Voyez CÆLAT.
- KALISH ( Le ) d'Alexandrie. Lorsque les Égyptiens en curent empoisonné l'eau, César fit creuser des puits sur la côte, 238 note a.
- KALLA-EL-HAFFAR. Signification de ce nom, 529 note c.
- KAN, *Khan*, *Chan* ou *Cawn*. Signification de ce mot, 145 note e, 285. Son origine, *ibid.* et 395 à la note.
- KANA-DISA ou *Kanasida*, le Tesa ou Teisa de Marcien, le Tysa de Ptolémée, 250. C'est la 27.<sup>e</sup> station pour la flotte, 273.
- KANATÉ est la 29.<sup>e</sup> station pour la flotte, 276. Ne se trouve distingué dans le Journal par aucun caractère local qui lui soit particulier, 277.
- KAN-BATIS. Voyez KANÉATIS.
- KANDAHÂR. Voyez QANDAHÂR.
- KANDÉ ou *Kendé*. Origine de la formation de ce nom, 268.
- KANDE-KIÉ ou *Kandre-Kié*. Suivant l'auteur, le Kandriakès de Ptolémée n'en est qu'une transposition, 269.
- KANDRIAKÈS ( Le ) de Ptolémée, répond au Talmena d'Arrien, 269. Voyez aussi, 250, le Tableau de comparaison entre les trois auteurs, Ptolémée, Marcien et Arrien.
- KANÉATIS, *Kan-batis*, *Kan-tapis*, *Kanthéatis*, *Kan-ratis* ou *Kau-ratis* : tous ces noms, qui sont le même, offrent plus de variations qu'aucun de ceux où l'auteur s'est permis d'en supposer pour trouver une étymologie, 250. Ils doivent être appliqués au *Badis* d'Arrien ; en faisant précéder ce nom de l'initiale *Kan*, 284-285 note a.
- KANEH-SITHAN ou *Sithan* ( Le ) de d'Anville, est le Rasel-Chân ou cap Chân de Niebuhr, le Kenn des cartes Angloises, 408.
- KANINA. Voyez KARNINE.
- KAR. Voyez KARCH. C'est aussi le nom d'une place située à 15 milles de Phasa, 514 note d.
- KARABAH ou *Fond brisé*, nommé ainsi, selon M. Jones, parce que les sondes varient en un instant, est un bas-fond situé entre l'embouchure du Dorack et le Khore-Wastah, qui correspond à l'Ali-Meidan, 456-483. Voyez ALI-MEIDAN.
- KARACK ( L'île ). Des émigrations l'ont peuplée, 384.

- KARAMIEN. Une place située à douze milles de Phasa, porte ce nom, 514 note *d*.
- KARBIS (Côte de) : ce fut la 17.<sup>e</sup> station pour la flotte, 245.
- KARCH : cette dénomination, qui est celle d'une chaîne de montagnes, laisse soupçonner que *Kar* a quelque rapport avec *Har*, *Haûr*, &c., 184. note *b*.
- KARIUS (Le) de Ptolémée, est le Korius de Marcien, le Rud-Schiur des modernes, 390.
- KARMANIE (La). Comment la marche triomphante de l'armée dans cette province, nous est présentée par les historiens, 23. Époque où la flotte y arrive, 329 et suiv.
- KARMANIENS. Les Perses de nos jours considèrent les successeurs de ces peuples comme une nation douée d'une étonnante subtilité d'esprit, 394.
- KARMINNA (L'île) de Ptolémée est le Karnina ou Karnine d'Arrien, 250.
- KARNA. M. Jones fait arriver Nâdir-Châh de Qandahâr à cette place en un moment, 26 à la note.
- KARNINE ou *Karnina* (L'île) d'Arrien : sa correspondance parfaite avec *Ashtola*, 242.
- KARPELLA. A quelle époque y arriva la flotte, 47. Voyez aussi le Tableau de comparaison, 250.
- KARSERUM, *Kazarum*, *Kazeroon* ou *Kazerene*, &c., toutes variations du même nom, dont *Kazeron* est la racine, 413-414. L'auteur ne trouve point de route de cette place à Ragian, 517.
- KARÛN. Voyez CAROON. Le canal appelé par Néarque le *Pasi-tigris*, reçoit ce nom au-dessus du Delta, 528.
- KATA-DERBIS (Le) d'Arrien. D'Anville s'est mépris à son sujet, 456. Nous devons le chercher à Deree, 455-456.
- KATÆA. Voyez KEISH.
- KATAIA. Voyez KEISH.
- KATHAY, *Cathai* ou *Kitai*. Par qui ce nom fut apporté en Europe, 77 note *e*.
- KATHRAPUS, *Kathrapus* ou *Kathrapis*. Voy. ARAPS.
- KATTRY ou *Kuttéri*. Rennell présume que les Cathéens sont de cette tribu, 77 note *c*.
- KAULMET. Voy. CALAMATTA et KALAMA.
- KAUMANA ou *Kaumara*. Époque à laquelle la flotte vint y jeter l'ancre, 193.
- KEDGE, *Kidge* ou *Kidje*, *Kirge*. Tous les géographes connus en font la capitale de l'ancienne Gédrosie, 271. Discussion sur ce nom, *ibid.* Voyez CEDGE ou *Gedge*.
- KEIS. Voyez EBN-AMURAT.
- KEISH, *Katwa* ou *Kataia*. La côte de Karmanie depuis le cap Jask jusqu'à cette île, forme la cinquième des divisions ou distances établies par Arrien, d'après Ératosthène, jusqu'à la côte de Perse, 60. Diverses formes sous lesquelles ce nom est écrit, 382.
- KELOO, chaîne septentrionale, d'une partie de laquelle sort l'Hyphasis d'Arrien, 99.
- KEMPFER ou *Kæmpfer* ; son Histoire du Japon, citée, 80 note *b*.
- KEN, *Kende*, *Kenke*, *Kienk*, sont la même syllabe employée par les auteurs ou voyageurs Orientaux pour exprimer un fleuve ou une rivière, comme dans ces mots, *Kiour-Kienk*, *Nehenk* et *Kiechenk*, tous noms de rivières placés par d'Anville sur sa carte du Mekran, 268-269.
- KENN. Le nom de l'île Keish est écrit ainsi sur plusieurs cartes, 397 note *c*.
- KERAZINE. Voyez KEZARENE.
- KERBELAI : cette ville renferme Meschid-Hosein, ou le tombeau de Hosein, petit fils de Mahomet, 538. Hosein y fut tué, *ibid.* note *a*. Elle est à cinq milles Allemands de Hillah, et à cinq milles de Meschid Ali, *ibid.*
- KERDISTAN : c'est à cet endroit que, suivant

- d'Anville, Tymour passa les sources de l'Arosis ou Endian, 447 note *d*.
- KÉRIM-KHAN, maître de Chyrâz, eut pour vassal un scheik possesseur d'un territoire considérable dans le Kermésir et dans l'île Bahr-ein, 420.
- KERMAN (Le), c'est-à-dire, l'ancienne Karmanie, fut envahie par les Turcomans Atabeks vers le commencement du 16.<sup>e</sup> siècle, 342.
- KERMÉSIR (Le). Signification de ce nom de pays, 183-420-501.
- KESEM : c'est le nom que Pietro della Valle donne à l'île de Kismis, 371 note *d*.
- KEULEN. Voyez VAN-KEULEN.
- KEYN. M<sup>r</sup> Cluer écrit ainsi le nom de Kenn, 414 note *f*.
- KEZARENE, *Kazerene*, *Kerazine*, *Kierazin* et *Kierad-sin*, sont autant de variations du nom Kaseroon, écrit Kazarun par l'Édrisi, Kiaziran et Kiaziroun par Otter, 414 au texte, et notes *b* et *d*.
- KHAN. Voyez KAN, HAN.
- KHO-AB. Signification de ce mot, pris pour Kho-aspes, 473.
- KHO-ASPES. Voyez CHOASPES.
- KHOO-KIENK, *Tchar-Kienk* ou *Chienk*, sont des mots synonymes, 479.
- KHORE. Signification de ce mot, 453 ; dans Khore-Gufgah, Khore-Musah, Khore-Wastah, *ibid*. Khore-Sable, *quid?* 455. Khore-Esser, ou Esseri, est vraisemblablement le Cousher ou Koucher de Thévenot, 415-416. Niebuhr en a parlé sans l'avoir vu, *ibid*. Khore-Hâlte de ce voyageur, *quid?* 452 note *c*. Khore-Abdillah, embouchure présumée de l'Euphrate, 462 et suiv. Le canal appelé par Néarque le *Pasi-tigris*, ou Tigre oriental, reçoit à son embouchure, le nom de Khore-Moosa, 528.
- KHO-RESTAN, *Kou-restan* et *Khu-sistan*, sont tous noms qui se rapportent à un pays environné de montagnes, 479.
- KHORMUD, autrement *Gormoët*. Distance de Mina à cette place, 516 note *a*.
- KHORNA. La marée est singulièrement forte au-dessus de cette place, 470. Signification de ce mot, 451.
- KHOUDABAD paroît être le Shicarpour de la carte *in-folio* de la Rochette, 144 note *a*.
- KHOUÉRI, île ainsi appelée par Niebuhr, et qui porte le nom de Corgo sur les cartes modernes, 427.
- KHOUZ, *Khousistan*, *Khuzis*, *Khusistan*, sont autant de variations du nom de la Susiane et de Suse, dans les auteurs Orientaux, 478-479. Voyez CHOUSISTAN.
- KHUDAR est, selon Otter, l'orthographe Orientale du nom de Kyiza, 262 note *b*. Kuidsa ou Kuisda, ainsi que ce mot s'écrirait en grec, en approche beaucoup, *ibid*.
- KIDGE, *Kidgi*, *Kidsj*, *Kidji*, *Kij*, *Kis* et *Kiz*, sont autant de variations du nom de Cutch ou Kutch, 163-182-235-239-271. Voyez aussi CEDGE et *Gedge*.
- KIÉ. Voyez GUIÉ.
- KIÉ-KIENK. Les géographes modernes donnent ce nom au Kandriakès de Ptolémée, 296.
- KIENK. Voyez KEN.
- KILLOOTA, *Killuta* ou *Cilluta*. Deux bâtimens de transport sont envoyés à la reconnaissance de cette île, 169. Détails sur sa position, 170.
- KIMA (La pétoncle de). Il faut vraisemblablement y rapporter le *σαλῆνας* d'Arrien, 198 note *c*.
- KINGALA (Le rocher de). Une chaîne de montagnes située entre le pays des Orites et la Gédrosie, vient y aboutir, 186 à la note. Voyez HINGLAH.
- KIOUR-KIENK. Voyez KEN.
- KIR. L'Édrisi écrit ainsi le nom de Kirge, qui n'est autre chose que Kidge, 271.



- KIRBE, *Girbe* ou *Jirbe*. Voyez ce dernier mot.
- KISA ou *Kissa* fut la 17.<sup>e</sup> station pour la flotte, 245.
- KISHEN-GONGA, *Sevi-gonga*, sont des noms qui se rapportent au Ganga ou Gange de l'Inde, 268.
- KISHMA, *Kishmee*, *Kishmich*, toutes variations du nom *Kismis*, 371 note *d*. Voyez KISMIS.
- KISMIS est le nom moderne de l'Oaracta d'Arrien, 371 et suiv.
- KISSIA. On entend sous ce nom les montagnes de la Suside ou Susiane, 445 note *d*. Les *Kissii* ou *Kossæi* en tirent le leur, *ibid.* note *b*, et 478.
- KIUR, *Kiour*, *Chiour* et *Schiour*, sont le même mot, 392 notes *a* et *b*.
- KOBAD. Voyez COBAD.
- KODANÉ. Nous n'avons aucune certitude sur l'île appelée ainsi par Ptolémée, 250. Sa longitude et sa latitude, *ibid.*
- KOGANA ou *Kogona* (Le) de Ptolémée, est le Rhogana ou Rhogona de Marcien, 250.
- KOIAMBA. Position qu'assigne Marcien à cette station, 209 au texte et note *a*.
- KOKALA ou *Krokala* est la baie désignée sous le nom de *Crotchey* dans le journal du commodore Robinson, 194. Ce fut la première station pour la flotte, *ibid.*
- KOLTA fut la 15.<sup>e</sup> station pour la flotte, 243.
- KOMBANA, *Nommana* ou *Ommana*, sont le même nom, 250.
- KONGO ou *Kunk* : cette ville, à raison de la salubrité de l'air qu'on y respire et de la bonté du climat, auroit beaucoup mieux convenu que Gomeroon pour devenir un entrepôt de commerce, si elle n'eût pas été située dans les détroits, 391-392.
- KONKUN, *Konkoun*, est une des places situées sur la côte du Golfe Persique, et dont le territoire ne mérite guère d'être décrit, 388.
- KOO-RIUS, *Korius* ou *Karius* (Le), de Ptolémée et de Marcien. Le Rud-Schiur des modernes y répond, 390-392.
- KOPHANTA ou *Kophas* fut la 22.<sup>e</sup> station pour la flotte, 257. Doutes sur sa position, *ibid.*
- KOPHES (Le). Pline fait mention de ce fleuve dans l'ordre où il se présente, 29.
- KOPRATAS (Le) de Strabon et de Diodore répond-il, comme le présume l'auteur, au Dou-Denké de Tymour, 518.
- KORCHEMAM. Distance de Chyrâz à cette place, 515 note *c*.
- KORÉATIS, *Koreacatis*, *Koreostis*, sont le même nom, 193 note *f*. Époque de l'arrivée de la flotte à cette place, *ibid.* au texte.
- KORESTAN, *Korestan* ou *Kaharistan* : cette place est le point où se joignent les routes de Mina et de Gomeroon, 516 note *a*, 2.
- KOSSÉENS ou *Cosséens*. La conquête de ce peuple fut l'ouvrage de quarante jours pour Alexandre, 533. Plutarque écrit leur nom *Κοσσαῖοι*, *Kussæi*, d'où vient celui de *Kissii*, 533 note *d*.
- KOUCHER ou *Cousher* (Le) de Thévenot. Position que lui assigne d'Anville, 415. Voyez KHORE.
- KOUROU-KENDÉ (Le) de Tymour, la seconde rivière à l'est de l'Eulée, paroît répondre au Pasitigris, 518.
- KOUZ ou *Cosses*. La tribu de ce nom, qui habite les montagnes de Louristan, répond à celle des Cosséens ou Kosséens, que vainquit Alexandre, 533.
- KRISTNA (Le) : cette rivière, ainsi que le Nerbudda, le Caveri, le Ganga, &c., prend sa source au-dessus des Ghauts, 183 note *b*.
- KUDJERAH est vraisemblablement le même que le Krokala d'Arrien, 223.
- KUFA. Position de cette ville, où fut massacré Ali, 539.
- KUHESTACK et *Bender-Ibrahim* sont des

ports aussi-bien que Bender-Abbassi et Gomeroon, 336.

KUIDSA ou *Kuisda*. Voyez KHUDAR.

KULMANIES ou *Kulmanis* : c'est le nom d'une horde de Belootches, 149 - 184 note *b*. Position qu'ils occupent, *ibid*.

KUSCIAR est peut-être Rud-Schiour, 516 note *a*. Distance de Mina à ce point, *ibid*.

KUTCH ou *Cutch*, la côte occidentale de l'Indus, 183 note *b*. Voyez CATCH, GEDGE, &c.

KYIZA ou *Cyiza*, supposé être le Kyeza de Ptolémée, fut la 23.<sup>e</sup> station pour la flotte, 262.

## L

LACÉDÉMONIENS (Les) : ils faisoient périr leurs enfans, 83 note *b*.

LACK-DIVES signifie un groupe d'îles, comme Anje-dives, Mal-dives, &c., 191 note *b*.

LACKI ou *Luhky*. Position que la Rochette assigne à la chaîne de montagnes qui porte ce nom, 154.

LACK-ONORE, et *Lopore*, étoit, dans des siècles antérieurs à celui d'Alexandre, la manière d'écrire et de prononcer le nom de Lahore, 96.

LAGUS. Le père de Ptolémée, l'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte, se nommoit ainsi, 117.

LAHARI-LARRI. Position qu'Otter assigne à cette place, 170 note *b*.

LAHORE. Durée du passage de Tatta à cette ville, ainsi que du retour, 13 note *a*. Ses noms divers, 96.

LAMETH (Le) de l'Édrisi, répond peut-être à l'*Inderabia* de M'Cluer, 396 note *a*.

LAMPÉDON, fils de Larichus, étoit un des officiers Macédoniens à bord de la flotte, 116.

LANGLÈS. Note tirée d'un ouvrage de ce savant, 54 note *a*. Ses divers écrits, cités *passim*.

LAR. De cette ville au nord ouest, jusqu'à l'Arosis ou Endian, il n'y a d'autre moyen de continuer la marche qu'en suivant les distances partielles d'après l'Édrisi, 329. Pietro della Valle s'y rendit de Mina, *ibid*. Situation de cette ville, 344 note *a*. Voyez MINA.

LARA ou l'*Ara* (Ilha de). Voyez ILHA.

LARCHER : ce savant a beaucoup insisté, ainsi que Gesner et d'autres commentateurs, sur la circonstance du soleil vu au nord ; phénomène confirmé par tous les navigateurs qui ont fait voile entre les tropiques, 317. Voyez VOLTAIRE.

LARÉ-BONI, inversion présunable du nom du Lonibare de Ptolémée, avec lequel il est à supposer que Lari-Bundar a quelque analogie, 34.

LARI ou *Laheri*. Signification de ce mot, comme partie du nom de Lari-Bundar, 34.

LARI-BUNDAR, *Lahry* ou *Lohry Bundar*. Signification de ce nom composé, 34. La ville qui le porte, et tout ce qui est à l'est de l'Attock, Scind et Nala-Sunkra, a continué de rester sous la domination de l'Hindoustân, *ibid*. note *a*. Voyez aussi 174 note *a*.

LARICHUS. Voyez LAMPÉDON.

LARISTAN. (Le) est un pays distinct du Kerman, 344. Il tire son nom du Lar, *ibid*. note *a*.

LEHAUER, variation du nom de Lahore, 96.

LEIDEKKER. On trouve dans les ouvrages de cet auteur, des renseignemens instructifs sur le *bysse* ou *byssus*, 15 note *b*.

LEMLOUN ou *Lemloon*. En visitant cette place située sur l'Euphrate, Niebuhr y trouva des ruines, 540 et suiv. Cet auteur présume qu'Alexandre s'égara dans

les marais qui en portent le nom, 543.  
Ives lui-même s'y perdit, *ibid.* note *b*.

LEONNATUS, l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte, 116. Il étoit originairement l'un des sept *gardes-du-corps* d'Alexandre, 513 note *c*.

LESTRIGONIE (La) est en Italie, précisément à trois jours de navigation de l'île Circée et de la baie de Naples, 230.

LESTRIGONS. Suivant Homère, c'étoit dans le territoire de ces peuples qu'habitoient les Cimmériens, 230.

LEUCADE. Voyez ACARNANIE.

LEUHÉRI, variation de Lohry, Lahry ou Lari dans le nom de Lari-Bundar, 174 note *a*.

LIBA ou Libé, ou aussi Zibé. Voyez ce dernier nom. Voyez encore le Tableau de comparaison entre Ptolémée, Marcien et Arrien, 250.

LIBNOTUS. Quelle est la nature du vent connu sous ce nom, 52 note *e*. Pourquoi ainsi appelé, *ibid.*

LIBYE (La). Jupiter Ammon y étoit honoré, 358 - 359.

LOCCÉNIUS. Le témoignage de cet auteur, cité, 170 note *b*.

LOHÉRI, *Lohri*. Voyez LARI-BUNDAR.

LONIBARE (Le) de Ptolémée est l'embouchure orientale de l'Indus, 32.

LORENZO de Médicis : sa vie par Roscoë, citée, 224, fin de la note de la page précédente.

LORISTAN (Le). Kunk est situé dans cette contrée, 270 note *c*.

LOUHÉRI (Le) de la Rochette, répond à l'Alore de l'Ayecn Akbary, 142.

LOUIS IX fit nettoyer le port d'Aigues-mortes, où il s'embarqua pour ses deux voyages de la Terre sainte en 1248 et 1269, 170 note *a*.

LUDOLPHE; son ouvrage sur l'Abyssinie cité, 404 note *b*.

LYMINGTON (La rivière). Voy. HAMPSHIRE.

LYSIMACHUS, fils d'Agathocle, et l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte, 116. Il fut originairement l'un des sept *gardes-du-corps* d'Alexandre, 513 note *c*.

## M

MAANI, nom de la femme que Pietro della Valle épousa à Bagdad, 338.

MAAUN, petite ville très-fréquentée par des commerçans, et dont le géographe de Nubie fait mention, 349. Est-ce aller trop loin que de prétendre qu'elle répond au *Sal-moun-ti* de Diodore, *ibid.* Cette question discutée, *ibid.*

MACÆ. Suivant Strabon, les îles Tyrus et Aradus sont à une journée seulement de navigation de cette place; selon Gosselin, à dix jours, 366 note *a*.

MAC-CLUER. Voyez CLUER.

MACÉDONIENNE (L'armée). Direction qu'elle tint le plus souvent après la mort de Darius, 20 - 21.

MACÉDONIENS (Les) ravagèrent toutes les provinces ou *soobahs* du Panje-ab, excepté le royaume de Kachmyr, 85.

MACROBE; son témoignage cité, 24 note *c*, et *passim*.

MADAGASCAR. La mousson s'étend, avec des variations de direction plus ou moins grandes, sur toutes les mers de l'Inde, depuis le Japon jusqu'à cette île, 43.

MADDOCK. La nullité de ses prétentions à la découverte de l'Amérique, ne demande pas même à être prouvée, 320.

MÆRIS : ce chef de Pattala et de la Pattalène vient rendre hommage à Alexandre, 155.

MAGHMOUD. Voyez GHAZNAVIDE.

MAGIDA, *Magis*, *Masis* ou *Mazinda* (Le) de Ptolémée, est le Pasis de Marcien, 250 - 280 - 294.

- MAGOAS, fils de Pharnuches, l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte, 117. Gronovius a mal-à-propos lu et écrit *Bagoas*, 117 note *b*.
- MAHOMÉT. Les Siks nient pareillement sa religion et celle de Brama, 97 note *b*.
- MAHOMÉTANS (Les). État florissant des provinces du Panje-ab sous leur empire, 84.
- MAHRATTES. Il y a un Ram-Raja dans leur pays, 185 note *c*. Voyez ALI.
- MAILLA (Le père) : son exagération dans le calcul de la population de la Chine, 80 note *b*.
- MAKÆ, *Make*, *Maketa*, est, aussi-bien qu'Asabo, le nom ancien de Mussendon, 334. Signification de ce mot, *ibid.* note *b*.
- MAKICHID. Otter donne ce nom à un fleuve du Mekran, 280. Quelle position il assigne au fleuve qui le porte, 281.
- MALABAR (La côte de). Voyez KÂBOUL.
- MALANA. Le cap Malan ou Moran fut la 12.<sup>e</sup> station pour la flotte, 218. Arrien fixe à ce cap la limite du territoire des Orites, 59-218.
- MALLIENS (Les) : leur territoire, que traversa Alexandre, est un pays abondant en richesses, 11.
- MANCHESTER. Voyez WHITAKER.
- MANDANIS. Langage que tint ce Bramine à Alexandre, 18 à la note.
- MANDROGÈNE, père de Méandre, l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte, 117.
- MANGEURS de chameaux. Voyez le mot CHAMEAUX.
- MANGI : c'est le nom que Marc-Paul donna à la Chine, sans doute de celui des Tartares Mantchoux, 153 note *b*.
- MANHABARE ou *Manhabère*. Le géographe de Nubie trace une route depuis l'Indus, par cette ville située sur l'Arabis, 220-221 note *a*.
- MANSOURA. Quelle est cette ville, 142 note *a*. Sa longueur et sa largeur, *ibid.*
- MANTCHOUX (Les Tartares). Voy. MANGI.
- MARADA, l'un des petits villages situés sur la cataracte du Nil, 319 note *c*.
- MARAN, variation du nom de Malan ou Malana, 59.
- MARCIEN. Voyez HÉRACLÉE.
- MARGASTANA. Voyez MORGHESTAN.
- MARIN de Tyr. Ce qu'en dit Ptolémée, et comment il a voulu corriger la trop grande étendue que cet auteur avoit donnée à la largeur de la terre, 113 note *a*.
- MARSDEN. La traduction de son excellente histoire de Sumatra par Parraud, citée, 205 note *a*.
- MARSEILLE. Pythéas étoit de cette ville, 230.
- MARTIANUS CAPELLA, cité dans le cours de l'ouvrage.
- MASCALL (Le lieutenant) étoit officier à bord du vaisseau du commodore Robinson, 194 note *e*.
- MASCHWIRA. Niebuhr y débarqua, 540 note *b*.
- MASQÂT. Les vaisseaux qui font voile de Malabar vers le Golfe Persique, vont ordinairement à la reconnaissance de cette place, située sur la côte d'Arabie, 43-44.
- MASSANIENS (Les) étoient peut-être, ainsi que les Sodres, les habitans du Pekier et du Sekier modernes, 139 note *d*.
- MASULI-PATAM. Voyez PATAM.
- MATTHIOLE ; son commentaire sur Dioscoride cité, 15 note *c*, et *aliàs*.
- MAURICE ; son Histoire de l'Hindoustân citée, 12 note *c*, et *aliàs*.
- MAY. Le nom de cette place se trouve dans un journal de l'Édrisi, 516. La route qui conduit de Lar à Giouar, y tombe vraisemblablement, *ibid.*
- MAZÈNE ou *Amazène*. Voyez ce dernier nom.
- MÉANDRE. Voyez MANDROGÈNE.

- MÉDES (Les)**. Les troupes de Parménion sortoient du pays de ces peuples, lorsqu'elles joignirent Alexandre dans la Karmanie, 352.
- MEDHI**. Voyez **MODHI**.
- MÉDIE (La)** : la Susiane en est séparée au nord par une rangée de montagnes, 445.
- MÉDITERRANÉE (Mer)**. Voy. **TRIRÈMES**.
- MÉDIUS**. Voyez **OXYNTHÉMIS**.
- MÉGASTHÈNE**. Arrien a écrit d'après cet historien, 10 note *b*, et *aliàs*. Voyez **NICATOR**.
- MEHEMET (Mirza)**, fils de Tymour, envahit le royaume d'Ormuz, 350.
- MEKKE (La)**. Voyez **ABDOU'L KÉRYM** et **LANGLÈS**.
- MEKRAN** ou *Mehran* (La côte du). M. Dalrymple en a communiqué à l'auteur plusieurs cartes, plans et dessins, 4. Par *Mehran*, il faut entendre la partie plus basse de l'Indus, 34 note *a*.
- MELIA-POOR**. Voyez **POOR**.
- MEND (II)** est la dénomination ajoutée au nom du cap Arraba, 206. Son origine présumable, *ibid*.
- MÉNODORE**. Le père de Thoas, l'un des officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte, se nommoit ainsi, 117.
- MERCATOR** ; ses cartes adaptées à l'ouvrage de Ptolémée, 31.
- MERCURE**, l'une des divinités auxquelles les voyageurs du continent consacroient des chèvres dans l'île Kataia, 383.
- MERDIN**. Gesira est une ville située dans le voisinage de cette place, 295 note *a*.
- MÉROÉ**. Ptolémée a cru devoir placer la région Agysimba et le cap Prasm sous le parallèle opposé à celui de cette place, 113 note *a*. Voy. **ABYSSINIE** et **BRUCE**.
- MÉROS** ou *Mérou*, nom que les Grecs trouvèrent dans l'Inde, 378 note *a*.
- MER ROUGE (La)**, ou *Golfe Arabique*. Il en existe une très-belle carte dressée par de la Rochette, 550 note *a*.
- MÉSAMBRIE** ou *Mesambria*. Époque à laquelle la flotte y arriva, 417. On ne voit pas trop bien d'où est tiré ce nom, 418. Busheer est le nom moderne, 435.
- MESANIUS (Sinus)**. Voyez **SINUS**.
- MESCHID**. Signification de ce mot, 538 note *a*, 545 note *b*. V. **ALI** et **HOSEIN**.
- MÉSEN, Mésène**. Signification de ce mot, 418. Il s'applique dans le sens d'île à un Mésène sur le Schat-el-Arab, à un autre Mésène dans la Mésopotamie, enfin à un Muçan dans le *Sinus Mesanius* de Ptolémée, *ibid*.
- MÉTRON**. L'un des trente-trois officiers Macédoniens à bord de la flotte, se nommoit ainsi, 117.
- MICHAÉLIS**. Dans son extrait de Niebuhr, cet auteur prétend que le voyageur Allemand trouva un Tor dans le Golfe Persique, 367 note *a*. Cité *passim*.
- MIEZA**. Ce lieu étoit la patrie de Peucestas, 117.
- MIRKALUS**. Mission importante qu'il reçut d'Alexandre, 536.
- MILLE d'Angleterre**. Voyez le chapitre des Mesures itinéraires, 54 et suiv.
- MINA, Minan, Minau, Minavé, Minavi**. Signification originaire de ce mot, 269-270-338. La ville qui porte le premier de ces noms, est la capitale du Moghostan, 338. Route de Mina à Lar, d'après Pietro della Valle, 516 note *a*.
- MINNAGARA**. D'Anville a compris cette place dans l'étendue de pays appelée l'*Indo-Scythie*, 159.
- MIRABEAU**. Système absurde calomnieusement attribué à cet écrivain par l'auteur, 81 note *a*.
- MIR-MAHENNA**. Cruautés commises par ce tyran, 426. Sa fin tragique, 427.
- MOBAREC**. Voyez **CHEHABEDDIN**.
- MOCHANDAN** ou *Moçandan*, variations du nom de Mussendon, 334 note *a*.
- MODHI** ou *Medhi*, nom donné par les Orientaux

- Orientaux à un fort dont la position est peut-être la même que celle de Moshura sur la carte de Dalrymple, 486.
- MOGHOSTAN. Signification de ce nom de pays dans la géographie Orientale, 337.
- MOGOL. Voyez PANJE-AB.
- MOHAMMED-CHÂH. Effets d'un traité que ce prince conclut avec Nâdir-Châh, 34 note a.
- MONA. César a écrit qu'il n'y avoit pas de nuit aux extrémités de la Bretagne ou des îles situées au nord de ce lieu, 230.
- MONAN. Un bras ou canal du Ravee est désigné sous ce nom, 132.
- MONGELLA. Situation de cette île, 407-408.
- MONTESQUIEU. La supposition de cet écrivain sur l'époque de la navigation de la flotte d'Alexandre, n'est pas fondée, 39.
- MONTFAUCON (Le père) : son autorité citée, 274 note a, 282 à la note, et *aliàs*.
- MONZE (Le cap) est l'Eirus ou Irus des anciens, 45.
- MOORE (Le capitaine). Résultat d'une de ses observations, 414.
- MOOSA (Khore). Voyez KHORE.
- MOO-SIHWAN, variation présumable, suivant l'auteur, du nom de Musikanus, comme Ok-Sihwan, d'Oxykanus, 146.
- MORAN. Voyez MALANA.
- MORÉE (La). Voyez CORONELLI.
- MORGHESTAN (Le) d'Arrien, paroît avoir quelque affinité avec le nom Dorghestan, 485. Ce nom se retrouve dans celui de l'île Margastana, *ibid*.
- MORONTOBARA ou *Morontobarbara* fut la 6.<sup>e</sup> station pour la flotte, 202 et suiv.
- MOSÆUS (Le) de Ptolémée, est le Karûn des modernes, 486 et suiv.
- MOSARNA. Discussion sur la position de ce port, 246 et suiv.
- MOSHURA. Voyez MODHI.
- MOU. Voyez EBZAT.
- MOULTAN. Longitude et latitude de cette place, 128. Elle étoit jadis appelée *Mulatran*, 131. Elle passe pour l'une des plus anciennes de l'Inde, *ibid*.
- MOUN. Le Maaun du géographe de Nubie se retrouve peut-être dans cette syllabe du *Sal-moun-ti* de Diodore, 349.
- MOUSSON. Ce qu'on entend par ce mot dans l'Inde, 43.
- MUCKSA. Comment s'exprime le lieutenant Porter sur les naturels de ce lieu, 282.
- MUDDY-PEAK. Conjecture à tirer de ce nom, ainsi que de celui de *Shied*, 257.
- MULLA ALI CHÂH est maître d'Ormuz, depuis la mort de Nâdir-Châh, 368.
- MUMBARICK ou *Munbarick*, variation du nom Bombareek, 331 note a.
- MUNYCHION : ce mois Athénien répond à notre mois d'avril, 37 à la note.
- MUSÉUM Britannique (Le) possède un manuscrit Portugais de Ressende, 244.
- MUSIKANUS. Où convient-il de placer le territoire de ce chef, 144 et suiv. *Musihan-us*, variation de son nom, présente, à-peu-près, le nom de Sihwan, 145.
- MUSSENDON ou *Mussendom*, ou *Musseldom*. Situation de ce cap, 330-334. Voyez *MAKÆ*.
- MYLLÉAS. Voyez ZOÏLE.
- MYRMIDONS (Les) de Thessalie se trouvent, ainsi que les Spartiens de Thèbes, transplantés sur le sol de l'Inde, par la fable de la Néréide, rapportée au Journal de Néarque, 309 note b.
- MYSORE. Dans cette partie de l'Inde, on cultive un grain d'une espèce particulière, dont le nom est *gram*, 21 à la note.

## N

- NABEJON, *Nabgian* ou *Nabgion*, nom que donne Niebuhr au *Tumbo* des Portugais, 375 note b.
- NABEND. Niebuhr a fait mention du scheik de cette place, ainsi que de ceux de Séer,

- Mogo, Tsjærack, Nachelo, Asloë, Thærie, Schilu et Konkun, 388.
- NABON ( Le cap ) : sa position, 390. Il donne son nom à la rivière Nabon, *ibid.*
- NABRUS. *Arbis* est une variation de ce nom, 69.
- NACHELO. Voyez NABEND.
- NÂDIR-CHÂH. Route tenue par ce conquérant, 25 et suiv. Voyez FRASER, HANWAY, MOHAMMED-CHÂH, NALA-SUNKRA, &c.
- NAGANA-GUDA. Les modernes appellent ainsi l'Akhidana de Ptolémée, 390 et suiv.
- NAGAR ou *Nagaz* ( Syrin ) : c'est la capitale du royaume de Kachmyr, 12 note *b.*
- NAGAR-ANIGRAMMA est une des villes que Ptolémée indique comme voisines de Binagara, 141.
- NALA, *Nalla* ou *Nullah*. A quelle langue appartient ce mot, d'où il dérive, et ce qu'il signifie, 173 note *a.*
- NALA-SUNKRA, écrit *Nalé-Sengueré* par Otter, est déterminé, dans le traité conclu entre Nâdir-Châh et l'empereur Mogol, comme la nouvelle limite des deux empires, 173.
- NAMIN. L'île Tumbo est appelée de ce nom par Niebuhr, 375 note *b.*
- NAXI-RUSTAM. On ne trouve à cette place aucun vestige de l'ancienne Estakhar, 514.
- NAZA. L'île Angar reçoit ce nom de quelques géographes, 375 note *b.*
- NÉARQUE : son voyage est, dans l'histoire de la navigation, le premier événement d'une grande importance pour le monde entier, 1. Preuves de l'authenticité de son Journal, 65 et suiv. Son arrivée à l'Anamis, 352. Son entrevue avec Alexandre, 358. Il arrive avec la flotte à un village sur le Pasi-tigris, 510. Ce qu'il devint après la mort d'Alexandre. 524-525.
- NEDSJEF ( Le Bahr ) de Niebuhr, nommé *Rahemah* par d'Anville, répond au Pallas d'Arrien, 540. Il est à sec aujourd'hui, du moins pendant l'hiver, *ibid.*
- NÉHENK ( Le ) est le fleuve dont le nom présente le plus d'analogie avec celui du Tanka, 277.
- NÉOPTANA. Époque de l'arrivée de la flotte à cette place, 336.
- NEPTUNE. L'île Angar étoit consacrée à ce dieu, 373. Nous n'en devinons pas les motifs, *ibid.*
- NERBUDDA ( Le ). Où ce fleuve prend sa source, 183 note *b.*
- NÉRÉIDE ( La ) de l'île Nosala : sa fabuleuse histoire, 309.
- NESTORIUS. L'épouse de Pietro della Valle, M.<sup>me</sup> Maani, étoit de sa secte, 338.
- NEUDRUS. Arrien, d'après Mégasthène, fait arriver ce fleuve dans le Saranges, 86.
- NICARCHIDES, l'un des trente-trois officiers Macédoniens à bord de la flotte, 117.
- NICATOR ( Séleucus ) envoya Megasthène, en qualité d'ambassadeur, vers un monarque Indien nommé *Sandrocottus*, 18 note *a.*
- NICÉE. Origine du nom de cette ville, 6 note *a.* Recherches sur sa position, 105 et suiv.
- NICOCLÈS, l'un des trente-trois officiers Macédoniens à bord de la flotte, 117.
- NICOLAÛS. Le père de Pantauchus, l'un des trente-trois officiers Macédoniens à bord de la flotte, se nommoit ainsi, 117.
- NIEBUHR est un des auteurs dont l'ouvrage a servi au docteur Vincent pour rédiger le sien, 4. Cité *passim*.
- NIL ( Le ). Les bouches ou *bogas* de ce fleuve, ainsi qu'on les nomme, sont hérissées, à quelques époques de l'année, de dangers tellement redoutables, qu'ils ont passé en proverbe, 8.
- NILUS* est le nom que donne d'Anville à un canal qu'il fait arriver dans le lac Bahr-

- Nedsjef à son angle septentrional, 542-543 note *a*.
- NITHADON, l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte, 117.
- NOA (La pointe de) du lieutenant Porter, répond, à n'en pas douter, au Kyiza ou Kyeza de Ptolémée, 262.
- NOËL (Le détroit de). L'origine de son nom est facile à indiquer, 314 note *b*.
- NOMADES (Les) peuvent bien être les mêmes que la tribu de Belootches appelée les *Nomardies*, 160. Signification de ce nom, donné par Néarque aux naturels de Mucksa, 282.
- NOMARDIES. Voyez *suprà* NOMADES.
- NOMMANA, *Kombana* et *Ommana*, sont le même mot, 250.
- NOORNY est un des quatre bras dans lesquels se subdivise le Biah près d'Ayjodin, 99.
- NORDEN, bon à consulter sur les obélisques, 227 note *a*.
- NOSALA. Voyez NÉRÉIDE.
- NOUBENDGIAN. Le petit ruisseau de Bewan coule dans le voisinage de cette place, 439 note *d*.
- NOUVELLE-GUINÉE. Voyez GUINÉE.
- NOUVELLE-ZÉLANDE. Voyez ZÉLANDE.
- NUBIE (Le géographe de) a fait de Mansoura un centre de communication, 143 note *a*. Son témoignage cité *passim*.
- NUCHLAT est le même que Taoké, 424.
- NULLA, *Nullah*, *Nulla-Sunkra*. Voyez NALA.
- NUSSEERPOOR : c'est le 4.<sup>e</sup> des cinq circars ou districts qui forment autant de subdivisions du soobah de Tatta, 136.
- O**
- OARACTA (L'île) : c'est la moderne Kismis, 362. Voy. ORACTA et WOROCTA.
- OBÉLISQUES, furent construits dans le siècle d'Anakim, 464 note *c*. Voyez NORDEN, POCOCCO, &c.
- OBOLEH ou *Obolla*, canal ainsi nommé par d'Anville, 467 note *b*, 465 même note.
- OBRÉMI. Le nom de la rivière Ibrahim est écrit ainsi dans le manuscrit de Ressende, 337.
- OCCIDENTALES (Sources) de l'Indus. Rennell les a placées, ainsi que les fleuves du Panje-ab, d'après une carte dressée par un naturel du pays, 26.
- OCÉAN ATLANTIQUE (Le grand). La mousson y est inconnue aux navigateurs, 43.
- OCHUS. Voyez OKHUS.
- OCKLEY : cet auteur nous a conservé une relation touchante, écrite en Arabe, de la mort de Hosein, qui fut tué à Kerbelai, 538 note *a*.
- ODOINE (L') de Tavernier, l'Odorneh de d'Anville, le *Physcus* de Xénophon, le *Gorgus* de Ptolémée, &c., est une des trois rivières qui se déchargent dans le Tigre, du côté oriental de ce fleuve, entre Bagdad et Mosul, 561.
- O-GYRINE. Vossius propose cette variation du Tyrine de Strabon, 364.
- OGYRIS (L'île) répond, suivant Saumaise, à l'Organa d'Arrien, 363.
- OKÉ. Strabon fait mention d'un palais des rois de Perse, qui portoit ce nom, 422.
- OKHUS : cette montagne n'est rien autre chose qu'une élévation, par laquelle se termine une partie de côte montagneuse, 399. Conjectures sur sa position et sur son nom, *ibid.* 400-401 note *c*.
- OLYMPIAS. Ce fut par suite des querelles qui s'élevèrent à l'occasion de la retraite de cette princesse, que Néarque fut exilé par Philippe, 525 note *e*.
- OLYMPIQUE (Stade), se calcule à raison de huit au mille Romain, 56-57. Il est de 600 pieds Grecs, 63.



- OMAN. Cheref-eddin, et d'autres géographes Orientaux, ont donné des notions suffisantes sur le commerce de cette place de l'Arabie, 270. Niebuhr a dressé depuis une carte du pays, 548 note *a*.
- OMAR, le second des Kalifes, régnoit dans la quatorzième année de l'ère Mahomé-tane, 468. On lui attribue la fondation d'une ville du nom de *Basra*, située sur les bords du Schat-el-Arab, *ibid.* Il est maudit des Persans, ainsi qu'Abubeker et Ommawiah, 538 note *a*.
- OM-EN-CHÂLE. Niebuhr donne ce nom à l'île Mongella, située à l'est du cap Verdistan, 407 note *c*.
- OMRAH. Le médecin Bernier se rendit de Dehly à Lahore avec un de ces seigneurs Mogols, 97.
- ONÉSICRITE d'Astypalée, étoit le pilote du vaisseau que montoit Alexandre, 117. Son Journal cité et discuté, 67 et suiv. Cet officier et Néarque furent les seuls de la flotte qui participèrent au don d'une couronne d'or, 524.
- ONOOR. Voyez ONORE, et 86 note *c*.
- ONORE : cette terminaison, ainsi que *Pore*, exprime, en langue Indienne, une ville ou une forteresse, 96.
- OPHELLAS. L'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte, se nommoit ainsi, 116.
- OPIS : à cette ville se termine l'expédition d'Alexandre, 530. Époque à laquelle il est vraisemblable que ce prince put y arriver, 531-532. Sa situation est un objet de doute pour les géographes, *ibid.* Dissertation sur ce point, 560 et suiv.
- ORA. L'Haûr moderne répond à cette ville, 220. Sa longitude et sa latitude, d'après Ptolémée, 221-222.
- ORACTA est l'orthographe la plus ancienne, dans Pline, du nom de l'île Oaracta, 371.
- ORÆA. L'auteur du Périple en fait mention, 221. Il paroît en avoir ignoré la véritable position, *ibid.*
- ORCHÉNIENS. Pline assure qu'ils détournèrent le cours de l'Euphrate, 466-541.
- ORCHOË. Dissidence entre Ptolémée et Mercator sur la position de cette ville, 466.
- ORCHOMÈNE est une des villes dont le siècle d'Anakim, ou des Géans, vit s'élever les murs, 464.
- ORESTIS. Perdiccas étoit de cette ville, 513 note *c*.
- ORGANA, la fameuse Ormuz des géographes modernes, 362. Voyez OGYRIS.
- ORIENTALE (Bibliothèque) de d'Herbelot, citée, 57 et *passim*.
- ORITES (Côte des), s'étend depuis la rivière Araba jusqu'à Malana ; mesure 1600 stades suivant Arrien, et près de 98 milles à l'échelle de Dalrymple, 59. Ces peuples avoient quelque chose des mœurs Indiennes, mais ne formoient pas une nation de l'Inde, 173 note *c*. Ils sont défaits par Léonnatus, 185. Voyez aussi 209-217, &c.
- ORMUZ (L'île) est un rocher stérile, manifestement formé par un volcan, 367. Voyez AREK, ALBUQUERQUE, ORGANA. Ses noms divers, 342.
- ORNOS diffère peu d'*Aornos*, 28 note *a*. Voyez *AORNOS*.
- OROMASDES ou *Hormudsch*, le bon principe dans la superstition des Parsis, 343.
- ORONTE (L'). Voyez ANTIOCHE.
- ORPHÉE. Voyez ARGONAUTES, ARGONAUTIQUES.
- ORSINE. C'est à *Pasagardæ* qu'Alexandre punit ce satrape d'avoir violé le tombeau de Cyrus, 512. Suivant Rollin, il étoit innocent, *ibid.* note *a*.
- OSSADIENS. La soumission de cette tribu fut reçue par une partie de la flotte qu'on avoit construite à Xathra, 132. L'histoire ne nous dit rien qui puisse guider nos recherches sur sa position, *ibid.*
- OTTER. L'autorité de cet écrivain a servi

- souvent à l'auteur de l'ouvrage, 4. Son témoignage cité, 92-141, et *passim*.
- OUBAL-ULAI. Voy. AUBAL-AULAI et ULAI.
- OU DJ ou *Owj* est peut-être l'orthographe du nom *Outche*, 130 note *c*.
- OURSE (L'). Suivant Strabon, les pluies qui couvrent les montagnes dans l'enceinte desquelles la Gédrosie est enfermée du côté du nord, cessent vers l'époque du lever de cette constellation, 353.
- OUTCHE répond à l'ancien pays des Oxydraques, 89 note *c*, 130.
- OXYARTE (Le Bactrien), père de Roxane, épouse d'Alexandre, reçut de ce prince le commandement d'une satrapie, 134.
- OXYCANUS ou *Oxykanus* : quel étoit son territoire, 137-138. Conjectures sur son nom, 145. Alexandre marche contre lui, et le fait prisonnier, 149.
- OXYDRAQUES. Une députation de ces peuples se rend auprès d'Alexandre, 130. Il est presumable que leur tribu étoit dans un état très-florissant, *ibid.* Voy. OUTCHE.
- OXYNTHÉMIS, nom du père de Médius, l'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte, 117.
- P**
- PACIFIQUE (Mer). La mousson y est inconnue, 43.
- PACTYA ou *Cospatyrus*. Dodwell suppose que cette place est sur le Gange, 315 note *b*.
- PADARGUS ou *Padagrus*. La flotte vint jeter l'ancre à l'embouchure de ce torrent en quittant Hiératis, 417.
- PÆSTUM : cette ville d'Italie est célèbre par ses jardins, ses vignobles et ses rosiers, 409.
- PAGALA ; c'est la 8.<sup>e</sup> station pour la flotte, 209.
- PALA, *Palag*, *Palah*. Signification de ce mot Hébreu, 288 note *a*.
- PALIBOTHRA. Opinion que Pline nous donne de cette ville, 10 note *b*. Elle a été, dans l'Hindoustân, le siège de l'empire, 345 note *b*.
- PALLA, *Pola* ou *Polla*. Aucune île, sur les cartes modernes, ne se trouve correspondre à celle ainsi nommée par Ptolémée, 250.
- PALLACOPAS. Quelles vues déterminèrent l'expédition d'Alexandre à ce canal, 540 et suiv.
- PALMEIRA (Le) des Portugais, répond à l'île Mongella, 408.
- PANDRIMMEE, *Pandrumee* ou *Pandrunne*. Le point où le bras oriental de l'Indus se décharge dans la mer, est nommé ainsi sur les cartes de Rennell et de Dalrymple, 173.
- PANJE-AB. Signification de ce nom, 10. La province qui le porte est estimée l'une des plus riches de l'empire du Mogol, *ibid.* Géographie de ce pays, 75.
- PANTAUCHUS, l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte, 117.
- PANTIADES. Le père de Timanthe, officier Macédonien embarqué sur la flotte, se nommoit ainsi, 16.
- PÂQUES (Fête de). Le commencement de l'année Athénienne étoit mobile comme le jour de cette solennité, 41.
- PARAGON-SINUS (Le) de Ptolémée. Le Térabdon de l'auteur du Périple y correspond peut-être, 221 note *b*.
- PARALIPOMÈNES (Les). Citation du second livre de cette partie de l'Écriture sainte, 322 note *a*.
- PARATACENI, les Paratacéniens. Quelle position occupoient ces anciens peuples, 445. Les *Bactiari* sont les mêmes, *ibid.* note *b*.
- PARITÆ : le nom d'*Oritæ* paroît en être une variation, 69.
- PARKHURST : cet auteur rapporte au *byssus*

- dont il est parlé dans l'ancien Testament, ce que Pline dit du coton, 15 note *b*. Cité *passim*.
- PARMÉNION joignit Alexandre dans la Karmanie, 352.
- PAROPAMISE (L'Alexandrie du). La position de Qanda-hâr est présumée par d'Anville et par Rennell y correspondre, 7 note *a*.
- PARRAUD (Le C.<sup>en</sup>) a traduit l'Histoire de Sumatra par Marsden, 205 note *a*.
- PARSIS (Les). Dans leur superstition, Oromasdes est le bon principe, 343. Le savant Anquetil du Perron a fait beaucoup de découvertes en ce qui concerne leur mythologie et les connoissances qu'ils possédoient, *ibid.* note *b*.
- PARTHIE (La). Pharasmane en étoit le satrape, 352.
- PASA. Signification de ce mot, qui s'écrit aussi *Phesa* et *Besa*, 348 note *c*.
- PASABO est le Sabo et Asabo de Ptolémée, le Mussendon de nos cartes modernes, 333.
- PASA-GARDÆ ou *Pasa-garda*. Arrien a confondu cette ville avec Persépolis, 412.
- PASICRATE : son fils Nicoclès étoit l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués sur la flotte, 117.
- PASIRA n'est peut-être qu'une corruption de Bagasira, 240 note *a*.
- PASIS est vraisemblablement une variation de Masis, 250.
- PASI-TIGRIS (Le). L'armée traversa ce fleuve avant de pouvoir gagner Suse, 518. Il paroît être le Kouroucan-kendé de Tymour, *ibid.* Diodore prétend qu'il y a vingt-quatre jours de marche de ce fleuve à Persépolis, *ibid.* note *a*. Le pont sur lequel l'armée le passa, étoit un pont de bateaux, 520. Ce nom de *Pasi-tigris* signifie Tigre oriental, 528.
- PASSAUM ou *Possum* : ce cap est très-bien placé sur une carte contenue dans un manuscrit Portugais de Ressende, qui est au muséum Britannique, 244.
- PASSENCE, *Possem* ou *Posmee*. A quelle époque la flotte doubla ce cap, qui s'avançoit jusqu'à neuf milles en mer, 246. Sa description par le lieutenant Porter, 247.
- PATAM. Signification de ce mot dans *Masuli-patam* et autres composés, 348 note *b*.
- PATROCLE. Ce qu'a écrit cet historien au sujet des compagnons d'Alexandre, 14 note *b*. Xénoclès lui a communiqué les papiers dépositaires des détails qu'il nous a transmis, *ibid.*
- PATTALA. Longitude et latitude de ce lieu, 160. Signification de son nom, 161. Alexandre y arrive, 164.
- PATTALÈNE (La) : elle forme un Delta comme la basse Égypte, 161.
- PAUSANIAS : cet auteur est bon à consulter sur le *byssus* des anciens, 15 note *b*.
- PECKCLI (Le) de Rennell, correspond au *Pactya* des anciens, 315. Le nom s'écrit aussi *Puckcli*, 315 note *b*.
- PEGWELL (Baie de). Pourquoi elle est nommée ainsi, 303 note *a*.
- PEHLVI. Ce que signifie la syllabe *kar* en cette langue, 288-289.
- PERIER (Le) et le Sekier des modernes, répondent peut-être aux pays des anciens Massaniens et des anciens Sodres, 139 note *d*.
- PÉKIN. Population extraordinaire des villes et cités de la Chine situées sur les canaux dont la navigation est permise aux Anglois depuis la rivière *Jaune* jusqu'à cette ville, 81, fin de la note de l'autre page.
- PELLA. Quelle est la signification de cette partie du nom de Karpella, 288.
- PELODES (*Simus*). Ptolémée désigne sous ce nom une baie qui existe entre le *Mosæus* et l'Eulée, 488.
- PELORO, une des variations du nom de

- l'île Pylora, que la flotte aperçut sur sa gauche dans la navigation du quatre-vingt-quinzième jour, 378.
- PÉLUSE. Voyez CANOPE.
- PERDICCAS, l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués sur la flotte, 117.
- PERGUNNAH de Shoor (Le). Ce n'est qu'après y être descendu, que l'Hydaspe joint l'Acesines, 90.
- PÉRIÉGÈTE (Denys); il a parlé d'une partie de pays appelée l'*Indo-Scythie*, 159.
- PÉRIPLÉ de la Mer Érythrée (Le). Ce que dit l'auteur de cet ouvrage, d'une ville appelée *Arabia Felix*, 50.
- PERLES: il y en a une pêche établie dans l'île appelée *Bahreïn* par les modernes, et qui répond au Tylos d'Arrien, 365 note *e*.
- PERROQUETS. Arrien a fait mention de ceux de l'Inde, 19 à la note.
- PERSÉPOLIS. Les archives et une grande partie du trésor y étoient gardées, 442 note *d*. La position de cette ville, fixée à Estakhar, se trouve déterminée par la marche d'Alexandre, *ibid.* note *e*. Quel motif porta le héros de Macédoine à brûler le palais qu'elle renfermoit, 512.
- PERSES (Les): leur empire avoit été plusieurs fois envahi avant l'expédition des Macédoniens, 5.
- PERSIDE (La), ou province de Perse. L'auteur y entre avec la flotte, 395.
- PERSIQUE (Golfe). La flotte en commence la navigation, 325. Ce qu'elle comprend, *ibid.*
- PERSITH: c'est ainsi que Marcien écrit le nom de *Persis*, 208 note *c*.
- PESSINUS ou *Pessinuns*. Voyez SALMOUS.
- PETAU (Le père). En suivant Diodore, ce savant s'est mépris sur l'année où le voyage de Néarque a eu lieu, 35. Son témoignage cité *passim*.
- PETRA AORNOS. Comment s'exprime d'Anville dans ses recherches sur ce lieu, 28 note *a*.
- PEUCALIOTIS, *Peuceliotis*, *Peucolaïtis*, vient de *Peucela*, grande ville de la dépendance des *Assacani*, selon les Indiques, 11 note *a*.
- PEUCESTAS, l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte, 117. Il sauva la vie à Alexandre dans l'Inde, 513. Avant d'être nommé satrape par ce prince, il avoit été promu au grade de garde de la personne du roi, *ibid.*
- PEUTINGER (Conrad) avoit recouvré des cartes anciennes de l'empire Romain, qui ont été publiées par Velsler, 67 note *d*.
- PEXODORE étoit satrape de Carie, 525 note *c*.
- PHARASMANE, fils de Phratapherne, étoit satrape de la Parthie et de l'Hyrcanie, 352.
- PHARE (Le) protégeoit Alexandrie au nord, 8. Héphestion devoit y avoir un *heroum*, 8 note *a*.
- PHARNUCHES. Voyez MAGOAS.
- PHARSISTAN (Le). Les Turcomans Atabecks vinrent occuper, vers le commencement du XIII.<sup>e</sup> siècle, cette contrée, qui est la Perside des modernes, 342 note *a*.
- PHASA. Signification de ce mot dans Phasa-Gerd, 443.
- PHÉNICIE. Les noms de Tyrus et Aradus, s'il falloit en croire un système tout-à-fait erroné, auroient été transportés de cette contrée sur la Méditerranée jusque dans le Golfe Persique, 365-366.
- PHÉNICIENS. Quelques-uns des matelots de la flotte furent pris parmi ces peuples, 118.
- PHESA est, ainsi que Besa, une variation de l'orthographe de Pasa, 348 note *c*.
- PHILIPPE, père d'Alexandre, mourut l'an 336 de J. C., sous l'archontat de Pythodore, 37 à la note.

- PHILOCTÈTE.** Sentimens et discours attribués à ce guerrier Grec par Sophocle, dans une situation pareille à celle où se trouvèrent Néarque et ses compagnons, 355 note *c*.
- PHIR.** La Pura de la Gédrosie se retrouve dans ce nom, qu'on prononce aussi Phor ou Phoreh, 208 note *c*.
- PHOORG, Phooreg, Phooreh, Phoreg, Pohreg, Puhreg, Puregh et Pureh,** sont, comme Fahrag et Fohreg, le même nom, qui se rapporte à l'ancienne Poora, capitale de la Gédrosie, 346 au texte, et note *a*.
- PHOR** ou *Phoreh*. Voyez PHIR.
- PHOUL (Dez).** Signification de ce nom, 472 note *e*.
- PICHIN.** Conjectures sur la situation de ce lieu, 269 au texte, et note *c*.
- PIETRO DELLA VALLE.** Voyez VALLE.
- PIMENTEL.** D'Anville a parlé de Debil-Scindi d'après cet auteur, 191 note *a*.
- PINDARE** et son commentateur ont été cités par Scaliger dans son ouvrage qui a pour titre, *Emendata tempora*, 41 note *a*.
- PITHON,** fils de Cratéas, étoit un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués sur la flotte, 117.
- PITTY** est le nom d'un bras de la rivière de Lari-Bundar, 165 note *b*.
- PLATON.** Le père de Critobule, l'un des trente-trois officiers Macédoniens à bord de la flotte, s'appeloit ainsi, 117.
- PLÉIADES (Les).** Strabon place l'époque du départ de Nicée dans la 327.<sup>e</sup> année avant J. C., peu de jours avant leur coucher, 39 et suiv. Voyez aussi les deux Dissertations de MM. Wales et Horsley, évêque de Rochester, placées à la fin de l'ouvrage.
- PLINE.** La population des contrées arrosées par les sources de l'Indus, a sans doute été exagérée dans cet auteur, 11. Son témoignage cité *passim*.
- PLUTARQUE** a porté vraisemblablement trop haut le nombre des habitans des contrées qu'arrosent les sources de l'Indus, 11.
- PNYTAGORAS,** père de Nithadon, qui étoit un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte, 117.
- POCOCKE;** son témoignage cité, 45 note *b*, et *aliàs*.
- POLA, Polla** ou *Palla*. Voy. ce dernier mot.
- POLÈNTA.** Celui des anciens n'étoit pas toujours un solide, 304 note *b*.
- POLIOR.** Voyez PYLORA.
- POLITIMÉTUS;** c'est le nom d'un fleuve de la Sogdiane, 302 note *a*.
- POLYHISTOR.** Le grammairien Latin *Solinus*, que nous appelons Solin, est connu par un ouvrage qui porte ce titre, 48 note *a*.
- POMPONIUS MÉLA:** ce géographe nommé *Corius* le *Korius* d'Arrien, le *Karius* de Ptolémée, 391 note *c*.
- PONT-EUXIN,** est la mer *Noire* pour les Orientaux, comme la Propontide est la mer *Blanche*; la Méditerranée, la mer *Bleue*; et l'océan Indien, la mer *Verte*, 363 note *c*.
- POOR, Pore.** Ce qu'exprime cette terminaison en langue Indienne, 96.
- POORA** est la prononciation Grecque de *Pura*, capitale de la Gédrosie, le *Poreg* ou *Phoreg* du géographe de Nubie, 237 notes *b* et *c*.
- PORT D'ALEXANDRE (Le)** n'est pas facile à découvrir, 198.
- PORT DES FEMMES (Le).** Marcien paroît l'avoir confondu avec le précédent, 209.
- PORTER.** L'autorité de ce navigateur citée, 184 et suiv.
- PORTIKANUS (Le)** de Diodore et de Strabon. C'est le même que l'*Oxykanus* d'Arrien, 138. Ce nom est écrit diversement par Quinte-Curce, 145 note *d*. *Posticanus*, *Porricanus*, *Porsicanus* et *Por-sihan-us*, en sont autant de variations, *ibid*.

PORTUGAIS ( Les ). L'expédition de la flotte d'Alexandre est devenue la source et l'origine des découvertes faites par eux, 2.

*PORFUS ALBUS* est un des noms de lieux situés sur la Mer Rouge, auxquels Bruce a appliqué son analyse avec le plus de succès, 388 note c.

PORUS fut vaincu par Alexandre, 6 note a.

Son royaume abondoit en richesses naturelles, 11. Ce prince n'étoit que le chef d'une des nombreuses tribus établies dans le Panje-ab, 80. Un autre Porus habitoit les bords de l'*Hydraotes* ou Ravee, *ibid.* La bataille entre Alexandre et le premier Porus se donna au lieu où il faut fixer la position de Nicée, 106.

*POSEIDON*; c'est le nom donné à Neptune dans le texte du Journal original de Néarque, 373 note b.

POSMEE ( Le cap ) est le même que le cap Passence. Voy. PASSAUM et PASSENCE.

POSSEM ou *Possum*. Voyez encore PASSAUM et PASSENCE.

PRITTY ( Le capitaine ). Suivant la carte de ce navigateur, l'île Krokala est située à dix milles marins de la rivière de Lari-Bundar, 195.

PROPONTIDE. Voyez PONT-EUXIN.

PROVENCE. Voyez AIGUES-MORTES.

PRUSSE ( La ). Le docteur Franklin réussit à faire insérer dans un traité conclu entre cette puissance et les États-Unis d'Amérique, quelques principes de philanthropie, 83.

*PSILTUCIN* est une variation du nom de *Killuta*, 170 note b.

PTOLÉMÉE : ce géographe ancien ne s'est occupé de composer l'ouvrage qu'il nous a laissé, qu'après être devenu roi d'Égypte, 24. Son témoignage cité *passim*.

PYLORA. Voyez PELORO, POLIOR, &c.

PYTHÉAS parvint jusqu'à Thulé, c'est-à-dire, en Islande, 230. Est traité par Strabon comme un inventeur de fables,

*ibid.* note c. Opinion de Gossellin sur cet auteur, 231, fin de la note c de l'autre page.

PYTHODORE. Voyez PHILIPPE.

PYTHON fut donné pour collègue à Oxyarte, 134. Il étoit du nombre des sept premiers gardes - du - corps d'Alexandre, 513 note c.

## Q

QANDAHÂR, autrement écrit *Candahâr* et *Kandahâr*. Voyez ALEXANDRIE d'Égypte, ALSHAMBETY, &c.

QÂS est, selon Niebuhr, le nom de l'île *Keish*, 382.

QUECHE, nom de l'île *Keish*, suivant la prononciation Française, *ibid.*

QUEIXOMO; c'est le nom moderne de *Kismis* en portugais, 371 note d.

QUINTE-CURCE. Voyez CURCE.

QUODTAONARE, variation de l'orthographe du nom *Cottonora*, 48 note a.

## R

RAGIAN, *Raiguian* ou *Raighian*. Signification de ce mot, comme faisant partie de *Sita-Reghian*, 409-410.

RAM ou *Rham* a un sens quelconque dans la langue sanscrit, 185 note c.

RAM-NAGAR : il en est parlé dans l'*Ayeen Akbary*, comme d'un poste situé dans la direction des montagnes au nord de la Gédrosie, 185 note c.

RAM-RAJA : il y en a un dans le pays des Mahrattes, 185 note c.

RAMUSIO DE BARROS : ce Portugais a donné une traduction de la relation d'Arrien, 2.

RANNIÉ ( Le capitaine ). Une relation de ce navigateur fait partie de la collection de Dalrymple, 44 note d.

- RÂS-AL-ACBÉ. Signification de ce nom , 420 note *a*.
- RÂS-AL-GATE répond au *Syagros* des anciens , 48.
- RÂS-EL-CHÂN ( Le ) , ou cap Chân de Niebuhr , est le Kenn des cartes Angloises , le Kaneh-Sithan de d'Anville , 408.
- RÂS-EL-DSJERD ( Le ) de Niebuhr , est une pointe occidentale , comme le Râs-el-Heti du même est la pointe orientale , 380. Le second a été placé , par cet auteur , trop près du premier , *ibid.* note *c*.
- RAVEE ( Le ) , qui correspond à l'*Hydraotes* d'Arrien , est le troisième fleuve du Panje-ab , 95.
- REGH ou *Rick* entre dans la composition des noms Bunder-Regh , Regh-ian , &c. , 288 note *c*.
- REIXEL. Le nom de Busheer est écrit ainsi par les Portugais , 417 note *b*.
- RENAS. Voyez *AORNOS*.
- RENAUDOT a publié le Voyage de deux Arabes à la Chine dans le douzième siècle , lequel se trouve dans la collection de Harris , 153 note *b*.
- RENNELL ( Le major ) a traité de tout ce qui concerne la descente de l'Indus et la navigation du Golfe Persique , 3. Il laisse Néarque à l'embouchure de l'Indus , *ibid.* Ce géographe a rendu l'hommage le plus éclatant à l'exactitude d'Aristobule et de Ptolémée , 25. Cité *passim*.
- RESSENDE. Voyez MUSÉUM Britannique.
- RHAMBACIA. Alexandre marcha lui-même vers ce village principal des Orites , 185. Ram-Nagar y correspond vraisemblablement , *ibid.* note *c*.
- RHEGHIAN est écrit quelquefois *Ar-Rhegian* , 447.
- RHIN ( Le ). Dans un mille Anglois , il y a 5454 picds des pays arrosés par ce fleuve , 64.
- RHIZAN ou *Rhizana* sembleroit , d'après Marcien , terminer à l'Indus la côte dont cet auteur l'indique comme la dernière station , 209.
- RHODES. Gossellin pense que la carte d'Ératosthène étoit une carte plate , dont le principal parallèle passoit par cette place , 109 - 110.
- RHOGANA n'a point de station correspondante dans Arrien , 250.
- RHOGOMANIA. Dans l'espace qui sépare ce lieu du Taoké , Marcien fait mention de l'île Sophath , le Sophtha de Ptolémée , 429.
- RHOGOMANIS ( Le ) de Ptolémée correspond à Bunder-Regh , 429. Il est le même que le Rhogonis d'Arrien , *ibid.*
- RHUADIS est , suivant le texte Grec de Ptolémée , le nom de l'*Hydraotes* d'Arrien , 32 note *a*.
- RICHELL , ainsi que Warrell , et quelques autres points , paroissent être mieux connus que Lari-Bundar , 34 note *d*.
- RICK. Voyez REGH.
- RIO DE KALAMETA. Dans un manuscrit Portugais de Ressende , qui est au Muséum Britannique , nous trouvons une carte de la côte de l'Indus au cap Jask' , sur laquelle Passaum [ Possum ] est très-bien placé , et où la station la plus voisine à l'est se trouve être Rio de Kalameta , 244.
- RIPHÉES ( Les monts ) interceptent pour les Cimmériens les rayons du soleil , 229.
- RISCHER , *Richâhhr* ou *Rusheer* , variations du nom de Busheer , 417 - 418.
- RIZIN ou *Zirin* est une variation de *Chirin* dans le nom Ab-Chirin , 432 note *b*.
- ROBERTSON ( Le docteur ) a exposé , avec les plus grands développemens , les avantages dont le commerce des Indes est devenu la source pour toutes les nations qui ont eu le bonheur d'y participer , 9. Cité , 12 et *passim*.
- ROCHETTE ( De la ). La position que ce savant assigne à la ville d'Ayjodin , ainsi

- qu'aux pays adjacens, s'accorde mieux avec la marche de Tymour, telle qu'elle est rapportée par Cheref-eddin, qu'aucun autre système topographique dont l'auteur ait eu connoissance, 94. Cité *passim*. Sa réponse à l'auteur sur les questions relatives au premier méridien de Ptolémée, 594.
- ROHILLA ou *Rowhla*. Le lieutenant M<sup>c</sup> Cluer nomme ainsi une pointe septentrionale distante de 14 à 15 milles de la baie de Busheer, 421.
- ROLLIN : son Histoire ancienne citée, 120 note *e*, et *aliàs*.
- ROMAINS (Les) détruisirent la ville appelée *Arabia Felix* dans la Description des rivages de la Mer Érythrée, 51.
- RONDE (La montagne) : c'est le Strongylus de Ptolémée, 287. Voyez STRONGYLUS.
- ROOK ou *Rooke*. Calcul de cet auteur adopté par le docteur Vincent, 213 au texte, et note *b*. Comment il a traduit un passage d'Arrien, 248 note *a*.
- ROSALGAT (Le cap). Voyez FRANKLIN.
- ROUD. Signification de ce mot en langue Persane, 268.
- ROUD-GUIRD. Otter place une rivière de ce nom sur sa route de Hamadan à Ispahan, 392 note *a*. Signification de ces mots, *ibid*.
- ROUEN. Entre le Havre et cette ville, la marée monte avec plus de rapidité qu'en aucun endroit de l'Angleterre, 168 note *b*.
- ROUGE (Mer). Voyez MER ROUGE.
- ROUSSEAU. La fable d'Ulysse et de Circé a fourni l'idée d'un frontispice ingénieux pour l'Émile de cet écrivain, 310 note *b*.
- ROXANE fut une des épouses d'Alexandre, 134.
- RUD-CHIUR, *Rud-Chiour*, *Rud-Shiur*, *Rud-Shiour* et *Rud-Siur*, sont autant de variations du même nom, 344-390-391-392. Il répond au Karius de Marcien et au Karius de Ptolémée, 390. Sa signification, 392.
- RUSHEER. Voyez RISCHER.

## S

- SABAI est dans la Perside, 330 note *a*.
- SABBAS (Le) de Plutarque est le même que le Sambus d'Arrien, le Sabutas de Strabon, le Sabus ou Samus de Quinte-Curce, 150.
- SABIS. Gronovius et Saumaise ont confondu cette ville avec Badis, 330 note *a*.
- SABO. Signification de ce mot, 334 note *e*.
- SABRAQUES de Quinte-Curce, répondent aux Sogdiens d'Arrien, aux Sambestes et aux Sodres de Diodore, 137-142.
- SABUR ou *Sabura*. Voyez SAPOR.
- SABUS et *Sabutas*. Voy. SABBAS et SAMBUS.
- SAGAPA (Le) de Ptolémée, et le Lonibare du même, pourroient être regardés comme correspondans au Lari-Bundar et Bundar-Lari des modernes, 32-33.
- SAKALA fut la 5.<sup>e</sup> station pour la flotte, 202. Position que l'auteur lui assigne, ainsi qu'aux rochers qui en portent le nom, 203, 204.
- SALAMIS en Chypre, étoit la patrie de Nithadon, l'un des trente-trois officiers Macédoniens à bord de la flotte, 117.
- SALARUS (Le) de Marcien, répond au Sarus de Ptolémée, 250.
- SALMOUS. Voyez SALMUS.
- SALMUS est une ville dont Diodore seul a parlé, 38 note *b*. Diodore y fait terminer le voyage de Néarque dans l'année 327 avant J. C., *ibid*. au texte. Voyez aussi 348 et 349.
- SALOMON. Bruce a répandu d'admirables lumières sur le commerce de ce prince, sur celui de Hiram, des Arabes et des Égyptiens dans la Mer Rouge, 320 note *c*.
- SALSOS. Quelle rivière Plinè a désignée sous ce nom, 392 et note *d*.



SAMBESTES. *Voyez* SABRAQUES.

SAMBUS : ce chef, qu'Alexandre eut à combattre, est désigné sous une infinité de noms divers, 150. Les historiens nous le représentent comme un satrape ou chef d'une tribu de montagnards dans le voisinage de Musikanus, *ibid.* Sa soumission et sa fuite, *ibid.* et 151.

SAMY-DAKA, *Samy-daké* ou *Samy-kadé* ( Le ) de Ptolémée et de Marcien, correspond au Kanaté d'Arrien, 250. On lit aussi *Samy-dakia* et *Samy-dokhès*, 277 note a.

SAN-AB, ou *Sand-ab*, *Sand-ab-ala*, *Sanda-bala* et *Sandabalis*, sont autant de variations de Tchen-ab ou Chen-ab, 31-32-91-92.

SANÀS ( Le ) de d'Anville. *Voyez* SARASS.

SANDROCOTTA, *Sandracota* ou *Santrou-Cotta*, signifie une ville située sur le Shantrow ou Chen-ab, 18 note a, 94 note b.

SANDROCOTTUS. *Voyez* MÉGASTHÈNE.

SANDWICH ( La baie de ). Usage qui s'y pratique pour la pêche, et qui lui a fait donner le nom de baie Pegwell, 303 note a.

SANGADA est évidemment à l'ouest de l'Indus, 163.

SANGALA. Dix-sept mille hommes furent tués dans cette capitale de la province de Bari, qui sépare le Biah du Ravee, 100 note b.

SANGANIENS ou *Sangariens* ( Les ) sont une horde de pirates dans la baie de Cutch vers l'est, 163.

SANSCRIT ( Le ). Noms des fleuves du Panje-ab dans cette langue, 88-91-95-98-101.

SAPOR ou *Sabur*, d'où vient le nom *Sabura*, est une division de la Perside, que d'Anville a désignée sous cette dénomination, et dont Kazeron est la première ville, 413 note d. *Voyez* ZULECTAF.

SARAK, *Sharak*, *Tsjarâk* et *Charrack*, sont vraisemblablement les mêmes que Saraf ou Siraf, 385 note a.

SARANGA ou *Saranges* d'Arrien est la cinquième rivière du Panje-ab, et répond au Satludj, Setlooge et Satluz de Tieffenthaler, au Setlej ou Setledge de Rennell, enfin au Seteluj du persan et de l'hindoustân, 101 et suiv.

SARASS ou *Surass* est un mouillage dont parle le lieutenant M<sup>e</sup> Cluer, et qui répond au Sanàs de d'Anville, qui en fait la limite d'une chaîne de montagnes, 379.

SARUS. *Voyez* SALARUS.

SARUZAN. La moins considérable des deux rivières que forme le Mekran en se subdivisant dans sa descente, tourne au nord vers cette place, 142 note a.

SASUN fut le père de Babec, dont le fils Ardexir fonda Firouz-abad, 409 note c.

SATLUDJ, *Satluz*, *Setledje*, *Setluj*, *Setledj*, *Setloodge*, *Shatooder* et *Shetooder*, sont le même que le Saranga ou Saranges d'Arrien. *Voyez* ce mot.

SAUMAISE parle de trois ports au lieu de deux, projetés par Alexandre entre le Phare et le continent, 8 note a. Cité *passim*.

SCALIGER diffère d'avec Petau et Dodwell dans ses calculs sur le jour de la naissance d'Alexandre. Cité *passim*.

SCANDER est regardé par les naturels du pays comme correspondant à l'Alexandrie du Paropamise, 7 note a.

SCANDERON, c'est-à-dire, Alexandrie : sa longitude fut déterminée vers l'an 1693. *Voyez* CHAZELLES.

SCHAT-EL-ARAB est l'embouchure de l'Euphrate et du Tigre réunis, 449 et suiv.

SCHECH-SCHAIIB. Niebuhr donne ce nom à une île, 398. Sa signification, *ibid.*

SCHAIKS, ou *Schiechs* selon l'orthographe

- de Niebuhr. Cet auteur fait une mention particulière de ceux de Seer, Mogo, Tsjærack, Nachelo, Nabend, Asloë, Tœhrie, Schilu et Konkoun, 387-388.
- SCILU. *Voyez* le mot précédent.
- SCHITWAR (Le) des cartes Angloises répond à l'Ara de d'Anville, 366 note *h*.
- SCHOLIASTE d'Homère (Le), cité, 213 note *c*.
- SCIND. Ce qu'il faut entendre par ce nom, 34 note *a*.
- SCINDY-BAR. Quelle circonstance particulière rend plus remarquable cette embouchure intermédiaire, 34.
- SCINIZ (Le) de l'Édrisi répond à l'Ab-Chirin de Cheref-eddin, 438 note *b*.
- SCYLAX : quel voyage lui attribue Hérodote, 315. A en juger par le lieu de sa naissance, ce voyageur dut être Grec, ou au moins habitant de l'Asie mineure, 316.
- SÉBA (La reine de) est appelée la reine du Midi dans l'Écriture sainte, 334 note *e*.
- SEER. *Voyez* SCHEIKS.
- SEFIS (Les). La tribu des Aghvans mit fin, en 1720, à cette dynastie de la Perse, 85 note *b*.
- SEGESTAN (Le). Le Hendmend et l'Araba du géographe de Nubie sont dans cette province, 206 note *a*.
- SEHWAN. *Voyez* SEVI.
- SEINE (La). *Voyez* ROUEN.
- SEKIER. *Voyez* PEKIER.
- SELEN-DIVE est l'île de Ceylan, 191 note *b*.
- SÉLEUCIE étoit une ville située sur le Tigre, 7.
- SÉLEUCUS. *Voyez* MÉGASTHÈNE et NICATOR.
- SÉMIRAMIS. Alexandre, s'il en faut croire Néarque, avoit le désir de surpasser cette princesse, 23.
- SEND ou *Sind*. *Voyez* SCIND.
- SÉNÈQUE ne nous en impose plus aujourd'hui par ses déclamations contre Alexandre, 4.
- SERES. Les auteurs du *Critical Review* nomment ainsi les habitans de Bocharie, 16 note *a*.
- SERICA fut toujours le nom de la soie, lorsqu'elle vint à être connue et caractérisée, 16 note *a*.
- SERINDA. *Voyez* SIR-HEND.
- SERINGA-PATAM. Doit-on appeler de ce nom, de celui de Poonah, ou enfin de celui d'Aurung-abad, la principale ville du sud dans l'Inde, 49 note *a*.
- SÉRIQUE. L'auteur pense qu'il y a toujours erreur ou confusion, quand on en parle par allusion au coton, 16 note *a*.
- SERTES. La plupart des géographes placent une ville à la pointe ainsi nommée par le lieutenant M<sup>c</sup> Cluer, 378.
- SERTISS. Harvey donne ce nom à la pointe orientale appelée Sertes ou Certes par le lieutenant M<sup>c</sup> Cluer, par Cant et par Mascall, et Serte par Van-Keulen, 380.
- SEUHÉRI : Otter écrit ainsi *Lohry*, peut-être pour *Leuhéri*, 174 note *a*.
- SEVERN (Le) : la marée y monte avec rapidité, 168 note *b*.
- SEVERNDRÖOG. Les pirates de ce lieu sont cités comme tels par Strabon et par l'auteur du Périple, 201.
- SEVI, *Sihouan*, *Siwan* et *Sihwan*, sont autant de variations de l'orthographe de Sewee, 145.
- SEVI-GONGA. *Voyez* GANGE.
- SEWEE, *Sewistan*, *Sihwan*. L'auteur fixe dans cette contrée la résidence de Mustkanus, 137 et suiv.
- SHÂH-JEHAN ou *Châh-Jehan*. Apophtegme mémorable de cet empereur du Mogol, 20 à la note.
- SHAN-AB. *Voyez* SAN-AB.
- SHANDRAW, *Shantrav*, *Shantrou* et *Shantrou*, sont le même nom, qui subit une

- infinité de variations, 94 au texte, et note *c*.
- SHATOODER ou *Shetooder*. Voy. SATLUDJ.
- SHEIB-BEWAN. Voyez BEWAN.
- SHEROW. Voyez CHETOW.
- SHEVOO. Situation de ce lieu, d'après le capitaine Simmons, 403. On peut s'y procurer d'excellente eau, *ibid*.
- SHICARPOOR. Voyez KHOUDABAD.
- SHIWAN est une variation de Sewee, 75. Voyez ce mot.
- SHOOR (Le Pergunnah de). L'Hydaspe y descend dans son cours, 89-90.
- SIBÉRIE. Étymologie vraisemblable du nom de cette contrée, 363 note *e*.
- SIBURTIUS. Ce fut à Poora qu'Alexandre le choisit pour successeur d'Apollophane dans le gouvernement du pays des Orites, 352 note *c*.
- SICILE (La) est, entre autres contrées, une preuve de cette vérité incontestable, savoir, qu'un nombre considérable de petits états indique l'heureuse situation du commerce, la population et la prospérité, 158 note *a*.
- SIDA. Signification de ce mot, 270.
- SIDODONE, le *Sisidone* de Gronovius : sa position déterminée, 377 et suiv.
- SIHAN, *Sihouan*, *Sihwan*. Voyez SEVI.
- SIHAR. Un prince Hindou qui régnoit anciennement dans le Seewistan, et dont le gouvernement s'étendoit depuis Mekran jusqu'à Kachmyr, avoit ce titre, 146 note *a*. Tieffenthaler écrit *Sihan*, *ibid*.
- SIKS (Les) sont, dans le siècle actuel, les déistes et les démocrates de l'Inde, 97. Leur secte est nombreuse, *ibid*.
- SILÉNIUS. Le père d'Ophellas, officier Macédonien à bord de la flotte, se nommoit ainsi, 116.
- SILTACÈS, accusé du double crime d'oppression et de sacrilège, ainsi que Cléandre, fut jugé et exécuté dans la Karmanie, 352.
- SIMMONS (Le capitaine). Voyez SHEVOO.
- SIMUS. Le père de Nicarchides, officier Macédonien embarqué à bord de la flotte, se nommoit ainsi, 117.
- SIN. Ce fut des Arabes que les Portugais recueillirent ce mot, duquel est dérivé celui de Chine, 153 note *b*.
- SINAR, *Sinarus*, *Sinar-us* (Le), se jette dans l'Hydaspe; au rapport d'Arrien, 86. Ces noms ont assez d'affinité avec *Syrin*, 89 note *d*.
- SINDHIENS ou *Hendiens*. Une tribu de Belootches porte ce nom, 159.
- SINDIMANA (Le) d'Arrien, la capitale de Sambus, offre une allusion au Scindi, 153. Les meilleurs manuscrits portent *Sindimana*, et non *Sindomana*, *ibid*. note *a*.
- SINDONALIA. Quinte-Curce n'a point distingué cette place, d'Harmatélia, 152 note *c*.
- SIND-SAGUR. Les Mogols désignent sous ce nom l'étendue de pays qui sépare l'Hydaspe de l'Indus, 90.
- SINTHUS est le nom que l'auteur du Périple emploie pour indiquer l'Indus, 221 note *c*.
- SINUS MESSANIUS de Ptolémée. Signification de Mesen ou Muçan dans ce nom, 418-458-459.
- SINUS (Le PARAGON) de Ptolémée est peut-être la baie de Térabdon, 221 note *b*.
- SIRAFF. Cette ville, dont l'Édrisi parle comme d'une place très-commerçante de son temps, étoit située au pied de Charack, et presque en face de Keish, 384.
- SIR-HEND. Les auteurs du *Critical Review* appellent ainsi la ville de Serinda sur l'Indus, 16 note *a*.
- SITA, *Sitahh*, *Sitak*, *Sitakus* ou *Sitacus* : tous ces noms sont le même, et se rapportent tous à une rivière dont il est parlé dans le Journal de Néarque, 392-407-408-409. Signification du mot, 409.

- SITA-REGHIAN.** D'Anville appelle ainsi la rivière Sitakus, 408. Ce nom renferme évidemment une allusion à celui de Satan, 411.
- SITIAGOGUS (Le)** de Pline, qui répond au Sita-Reghian, ne mérite aucune attention de notre part, 411 note *e*.
- SKELLI.** Bruce a trouvé un fleuve de ce nom dans l'Abyssinie, 446 note *a*.
- SMARAGDUS.** Voyez ZMARAGD.
- SNAKENBORCK :** ses notes sur Quinte-Curce, citées, 150 note *a*, et *aliàs*.
- SOCICLÈS** étoit archonte à Athènes dans la CXIII.<sup>e</sup> olympiade, 36.
- SODRES.** Voy. SABRAQUES et SAMBÈSTES.
- SOGLI,** Sogdiens à Behker, 134 et suiv.
- SOGLIANE.** Lorsqu'Alexandre eut pénétré dans cette province, il se trouva dans le voisinage de Bocharie, 16 note *a*.
- SOLI,** en Chypre, étoit la patrie de Nicoclès, fils de Pasistrate, 117.
- SOLINUS** ou Solin. Voyez POLYHISTOR.
- SOMMEANY (Le).** Néarque place les Arabiens ou Arabites entre l'Indus et cette rivière, 74.
- SOMMERSON.** Un manuscrit de ce navigateur et de Baffin, conservé dans la bibliothèque de Bodley, a été publié par Dalrymple, 289.
- SOBAH.** Signification de ce mot, 85-86.
- SOPHATH** ou *Sophtha*. Voyez RHOGOMANIA et TAOKÉ.
- SOPITHÈS.** Sur quel point résidoit ce chef, 80.
- SOURIA** ou *Sour*. Sor ou Sar est la racine de ce nom, 381 note *a*.
- SPARTIENS (Les)** de Thèbes se trouvent transplantés sur le sol de l'Inde par la fable de la Néréide rapportée au Journal de Néarque, 309 note *b*.
- STADES.** Voyez le chapitre des Mesures itinéraires, 54 et suiv.
- STAFANOR** vint joindre Alexandre à Poora, 346.
- STEPHANUS** ou Étienne (Robert); son Dictionnaire cité, 213 note *c*.
- STOURA** ou *Stura*. La flotte s'arrêta pendant deux jours dans la crique ou entrée qui porte ce nom, 193.
- STRABON** est un des écrivains qui nous ont donné une grande idée de la population de l'Inde, 11 note *a*. Les relations de Néarque et d'Onésicrite existent dans ses écrits, 14-15. Comment il s'exprime sur la connoissance qu'ont eue les Macédoniens des productions et marchandises de l'Inde, 15-16. Cité *passim*.
- STRONGYLUS.** Latitude de ce lieu, 287.
- STYMPHÉE** étoit la patrie d'Attale, 117.
- SUEZ.** Comment s'exprime Niebuhr en parlant de la côte entre cet isthme et Jidda, 223 note *a*.
- SUISSE (La)** est la preuve de cette vérité, que le nombre considérable de petits états est toujours un indice certain de population, de commerce et de prospérité, 158 note *a*.
- SUKOR** est, selon d'Anville, une des deux villes situées sur les rives opposées à l'île qui renferme Bukor [la ville royale des anciens *Sogdi*], 135 note *a*.
- SUMATRA.** Effets de la brise de mer sur la côte occidentale de cette île, 252. Voyez MARS DEN.
- SUNKER** et *Sucker* sont des variations du nom de Sekier, 139 note *d*.
- SUNKRA.** Voyez NALA.
- SURASS.** Voyez SARASS.
- SURATE.** Au rapport de Tavernier, qui fit en personne le voyage d'Ormuz à cette place, le passage s'effectue de Surate au Golfe Persique pendant les mois de novembre, décembre, janvier et février, dans l'espace de quinze à vingt jours, 44.
- SUSE** ou *Suze*. Arrivée d'Alexandre dans cette capitale, 522 et suiv.
- SUSIANE** ou *Suside (La)*. Discussion

géographique sur l'intérieur de cette contrée, 443 et suiv.  
 SYAGROS. Voyez RÂS-AL-GATE.  
 SYASTRA est une ville située dans la baie de *Canthus* ou Cutch, 32.  
 SYENE. Phénomène remarquable dans cette ville de l'Égypte, 225 et suiv. Bruce a donné une description très-curieuse du puits qu'elle renferme, 319. Comment il détermine la latitude de cette ville, *ibid.* note *c.*  
 SYRIE (La) fait partie des conquêtes d'Alexandre, 5.  
 SYRIN-NAGAR. Signification de ce nom, 89 note *d.*

## T

T'AB, ou *Tab*, est un autre nom de la rivière Endian, qui forme la limite entre la Perside et la Susiane, 410-411. Signification du mot, 447.  
 TA-EE-TEE et *Taiti* sont évidemment le même nom, 89 note *a.*  
 TALMENA. Discussion sur la situation probable de cette station, 267 et suiv. C'est le Kandriakès de Ptolémée, 269, et la 26.<sup>e</sup> station pour la flotte, 272.  
 TANKA. Quelle est cette rivière, 276 et suiv.  
 TANKA-BANKA. De la Rochette, sur la carte qu'il a publiée, marque cette rivière comme ayant sa source au-delà des montagnes, 183 note *a.*  
 TAOKÉ. A quelle époque la flotte atteignit cette ville, 421. Ce nom répond au Tauag du géographe de Nubie, 422. Le Bang des modernes est le même, 423 note *a.*  
 TAOI. Voyez TRÆSI.  
 TARSIA. *Tsor*, *Turus*, *Tyrus*, et *Sor*, *Sour*, *Sarr-anus*, ont de l'analogie avec ce nom, 365 note *b.* Distance de Badis à cette place, 385.  
 TARTARIE. Nos premiers voyageurs y entrèrent par le nord de l'Asie, 77 note *e.*  
 TATTA. Le passage de cette place à Lahore s'effectue en six à sept semaines, 13 note *a.*  
 TAUAG. Voyez TAOKÉ.  
 TAURUS (Le mont). On trouve dans le Journal de Baldwin un catalogue très-curieux des hordes de brigands qui habitent cette montagne, 181 note *a.*  
 TAVERNIER est un des voyageurs écrivains dont l'autorité a servi au docteur Vincent dans la composition de son ouvrage, 4. Cité *passim*.  
 TAXILA. Les géographes s'accordent en général à considérer cette ancienne ville comme ayant occupé la même position que l'Attock des modernes, 9 note *a.*  
 TAXILE : ce prince prenoit son nom de la ville où il régnoit, 96.  
 TCHAMOO ou *Tchamou*. Cheref-eddin donne ce nom aux deux chaînes dans lesquelles se divisent les montagnes qui couvrent Kachmyr à l'est, 103-133.  
 TCHEN-AB ou *Tchen-av*. Voy. CHEN-AB.  
 TCHEN-DAR-BAGAR est le nom de l'Acésines dans le sanscrit, et selon Tieffenthaler, 91.  
 TEGER. Du Dekel ou Deghel des Arabes, les Grecs, suivant Bochart, ont fait *Deger*, *Teger* ou *Tigris*, 450 note *a.* Voyez TIGRE.  
 TEKIER. Voyez ALORE.  
 TÉLEPHE fut chargé par Alexandre de conduire vers la flotte un approvisionnement de blé, 237.  
 TELLA a sa sépulture dans Zobéir, au rapport de Niebuhr, 467.  
 TÉMALA. Distance de Sada à cette place, et de cette place à la Chersonèse d'or, selon Ptolémée, 114 à la note.  
 TÉOS étoit la patrie d'Andron, officier Macédonien embarqué sur la flotte, 117.

TÉRABDON

- TÉRABDON** ( La baie de ) : les anciens l'ont placée entre le cap Jask et Guadel, 221. C'est peut-être le *Paragon-Sinus* de Ptolémée, *ibid.* note *b*.
- TÉRÉDON** : latitude de ce lieu, telle que la détermine Ptolémée, 459.
- TERMISSI** ou *Marada*. Distance, suivant Bruce, depuis la porte d'Assoan jusqu'à ces places, qui sont les petits villages situés sur la cataracte du Nil, 319 note *c*.
- TESA** ou *Teisa* ( Le ) de Marcien, est le Tysa de Ptolémée, le Kana-sida ou Kana-disa d'Arrien, 250.
- TEXEIRA**. C'est sur la foi de cet écrivain Portugais que d'Anville a parlé du canal qu'il désigne sous le nom de Choabedeh, 465. Cité *passim*.
- THAÏS**. Strabon n'a point parlé de cette courtisane, 440 note *c*.
- THALÈS** : ce philosophe n'a pas ignoré que la figure de la terre fût sphérique, 227-228.
- THÈBES**. Voyez SPARTIENS.
- THÉODOSIENNE** ( Table ). Voyez *BUCEPHALA*.
- THESSALIE**. Voyez MYRMIDONS.
- THÉVENOT**. L'autorité de ce voyageur est une de celles qui ont servi au docteur Vincent dans la composition de son ouvrage, 4. Cité *passim*.
- THIBET**. De la province de Kachmyr, il y a une communication avec celle-ci, 83.
- THOAS**, fils de Ménodore. Voyez ce dernier nom.
- THORNBERG** : ses calculs de la population du Japon sont exagérés, 80 note *b*.
- THORNTON** ( J. ) Comment il s'exprime sur la mousson, 44.
- THULÉ** ou *l'Islande*. Pythéas de Marseille y parvint, 230.
- TIEFFENTHALER** : ce missionnaire de l'Église Romaine, Allemand de naissance, avoit fait une longue résidence dans l'Hindoustân, 76. Ses écrits renferment un grand nombre d'excellentes instructions, *ibid.* Cité *passim*. Voyez BERNOUILLI et ANQUETIL DU PERRON.
- TIGRANO-CERTA**. La syllabe finale du nom de Valase-cherd est la même que celle du nom de cette ville ancienne, 348.
- TIGRE** ou *Tigris* ( Le ) : ses noms divers, 450 note *a*. Leur étymologie, *ibid.*
- TIMANDRE** étoit le père d'Asclépiodore, l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte, 116.
- TIMANTHES**, l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués sur la flotte, 116.
- TIZ** ou *Churbar*. Kana-sida y correspond, 271-273.
- TIZ-MÉE**. Le cap qui est à l'entrée de la baie de Churbar, conserve toujours ce nom, 273.
- TLÉPOLÈME** fut donné pour successeur au satrape de la Karmanie disgracié, 360.
- TOMBERON** est une variation de *Tuberus* ou *Tomerus*, 69 note *b*.
- TOMERUS** ou *Tuberus* fut la 11.<sup>e</sup> station pour la flotte, 215. Comment ce nom est écrit en grec, 215 note *b*. Détails sur les naturels habitans des bords de cette rivière, 216-217. Stratagème qu'employa Néarque pour les combattre avec succès, *ibid.*
- TOOT-AB** ou *Tootapus* ( Le ). Arrien fait tomber cette rivière dans l'Acesines, 86-93.
- TOR**. Voyez MICHAÉLIS.
- TOSPASINUS**. Les habitans de cette forteresse reçurent avec bienveillance l'empereur Trajan, à qui leur amitié fut d'un grand secours, 461. Conjecture de l'auteur sur ce nom, *ibid.* note *a*.
- TOSTAR** ou *Tuster*. L'Eulée et le Choaspes s'y réunissent, 472 note *c*.
- TOURAN** est séparé d'Iran par une chaîne de montagnes, dans la géographie Orientale, 21.

**TRAJAN.** V. CTÉSIPHON et *TOSPASINUS*.  
**TRIRÈMES**, étoient les galères de guerre dont les Grecs se servoient dans la Méditerranée, 13 note *a*.  
**TROADE** (La). Dans la relation qu'en a donnée Chevalier, *Bourna-baschi* signifie la tête du fleuve, 451 note *c*.  
**TRÆSI**, *Troisin*, et, selon Gronovius, *Taoi*. Quelle position convient-il d'assigner à cette station, 280. La question discutée, *ibid*.  
**TROPICQUES** (Les). V. PEUCALIOTIS, &c.  
**TSAFAC** ou *Tsjarack* sont le même, 396 note *a*. L'Édrisi en a parlé comme étant dans le voisinage d'Anderipe, *ibid*. C'est le *Tsjarack* de Niebuhr, 385.  
**TSCHAN-AB**, *Tschen-ab*, &c. Voyez CHEN-AB.  
**TSOR**, *Turus*, *Tyrus*, *Sor*, *Sour*, *Sarr-anus*, sont le même nom que Tyrine ou Turun, 365 note *b*.  
**TUBERUS**. V. *TOMBERON* et *TOMERUS*.  
**TUMBO** (Le grand et le petit). Quelles sont ces îles, et pourquoi nommées ainsi, 375-376.  
**TUNB**. Niebuhr écrit de cette manière le nom précédent, 376 note *a*.  
**TUR**, *Tor* et *Tsor* : le nom de Tyr en dérive, 367 note *a*.  
**TURCOMANS**. Voyez ATABEKS.  
**TURUN** : c'est le nom que les modernes donnent à l'Organa d'Arrien, l'Ogyris de Denys Périégète; le Tyrine de Strabon, Pline et Philostrate, 364 et suiv.  
**TURUN-BACH** ou *Turun-bah*. Signification de ce nom, 365.  
**TURUN-SHAH** étoit un historien dont d'Anville a fait mention, 365 note *c*.  
**TURUS**. Voyez TSOR.  
**TYLOS**. La carte de Mercator offre une île de ce nom, 362. C'est le *Tyrus* d'autres géographes ou historiens, *ibid*. note *d* et suiv.  
**TYMOUR**. Marches de ce conquérant, et

celles de Nâdir-Châh, citées par comparaison avec celles d'Alexandre, 22-25-27, et *aliàs*.

**TYR**. Voyez MARIN de Tyr. Voyez aussi TUR.

**TYRINE**, *Tyrus*. Voyez TSOR, TURUN et TYLOS.

## U

**ULAI** ou *Uhlai* est, en hébreu, le nom de l'Eulée, 468.

**ULYSSE** se plaint, dans Homère, de ce que ses membres, endurcis par l'effet d'un trop long séjour à bord des vaisseaux, le rendent peu propre aux exercices gymniques, 211 à la note. Ne but point dans la coupe de Circé, 310 note *b*.

**UNIS** (États) d'Amérique. Voy. FRANKLIN.

**USK**, *Isk* ou *Esk*, sont autant de variations du nom de la rivière Iskim. Voyez ISKIM.

**USSÉRIUS**, l'un des hommes les plus laborieux et les plus instruits du XVII.<sup>e</sup> siècle, 36 note *b*. Cité *passim*, et notamment dans le chapitre des Dates, et dans les Dissertations de MM. Wales et Horsley sur le lever des constellations.

**UXIENS**, *Uxii*. Voyez ASCIACS.

## V

**VAKEEL** (Le) de Chyrâz. Un scheik Arabe, de la tribu de Kaab, nommé Soleiman, est parvenu à s'en faire craindre, ainsi que du gouvernement de Basra, 457.

**VALASE-GERD** ou *Valase-Cherd*, ville de la Karmanie, très-voisine de la côte, 348-349. Distance de Giroft à cette place, 511 note *a*.

**VALLE** (Pietro della) est un des écrivains modernes dont les ouvrages ont principalement servi à l'auteur pour composer le sien, 4. Son témoignage cité,

- 74 note *b*, et *passim*. Il séjourna quelque temps à Mina, ville située sur l'Anamis, 336. Son histoire, 338. Les renseignements qu'il fournit, sont les plus circonstanciés et les plus précis qu'on puisse avoir, 337.
- VAN-KEULEN; son témoignage cité, 411 et *passim*.
- VASCO DE GAMA. Nous sommes fondés à ne le considérer, ainsi que Christophe Colomb, que comme un disciple de Néarque, 313. Sa découverte du cap de Bonne-Espérance eut lieu en 1497, 316 note *a*.
- VELAS-GHERD. Alexandre paroît en avoir tenu la route, jusqu'à ce qu'il arriva dans celle par laquelle Tymour se rendit de la Susiane à Chyrâz, 410.
- VELSER a publié des cartes anciennes de l'empire Romain de Peutinger, 67 note *d*.
- VÉNUS. Des voyageurs du continent venoient, tous les ans, apporter dans l'île Kataia, des chèvres qu'ils consacroient à cette déesse et à Mercure, 382-383.
- VERDISTAN (Le cap); sa description, 411. Ses noms divers, *ibid.* note *b*.
- VESPUCE (Améric) a usurpé un honneur dû au seul nom de Christophe Colomb, 320.
- VETASTA ou *Bedusta* du sanscrit. *Behut* a du rapport avec ce nom, 88-89.
- VIRGILE. Vers de ce poète, cités par l'auteur, à l'occasion de la soie, 16 note *a*.
- VISAPOOR ou *Visiapoor*. Voyez BEJAPORE.
- VITRUVÉ : son autorité, entre beaucoup d'autres, a servi au C. Gosselin pour prouver que le stade par le moyen duquel Ératosthène a établi son système géographique, étoit de la sept-centième partie d'un degré du grand cercle de la terre, 108 note *b*.
- VIVIUS (*Censorinus*); son témoignage cité, 57 note *b*.
- VOLGA (Le). On trouve dans le 1.<sup>er</sup> volume des Voyages de Pallas, des détails curieux sur la pêche de ce fleuve, 265 note *a*.
- VOLTAIRE : ses grossières injures adressées au traducteur d'Hérodote, Larcher, n'ont pas enlevé à ce savant recommandable la moindre portion de l'estime publique, 317 note *a*.
- VOSSIUS. Variations qu'il propose dans l'orthographe du Tyrine de Strabon, 364.
- VULCANIUS. L'interprétation qu'a donnée ce savant à un passage d'Arrien, est défendue avec beaucoup de chaleur et d'amertume par Gronovius contre Isaac Vossius, 537 note *b*.

## W

- WALES. Opinion de cet astronome Anglois sur la précession des équinoxes, 42; sur la méthode de Gosselin, 113. Quelques passages du premier livre de la Géographie de Ptolémée ont échappé à ses recherches, *ibid.* note *a*. Sa Dissertation sur le lever des constellations, 571.
- WARREL. Voyez LARI-BUNDAR.
- WASTAH (Khore). Voyez KHORE.
- WEEDY SEA [ la mer où les herbes abondent ] est le nom employé pour exprimer la mer Rouge, 363 note *b*.
- WESSELING : son édition de Diodore de Sicile, citée, 38 et *passim*.
- WHALE. Comment il se fait que Pietro della Valle ait transformé ce mot Anglois en celui de *Vubali*, 295 note *a*.
- WHITAKER : son Histoire de Manchester, citée, 92 note *c*.
- WOOD (M.) Son Essai sur Homère, cité, 8 note *b*, et *passim*.
- WOROCTA, variation de l'orthographe de l'Oaracta d'Arrien, 371. Il a du rapport



avec le Wroct ou Vroct des modernes, 371.

## X

**XATHRA.** Les bâtimens faisant partie de la flotte, et qui avoient été construits en ce lieu, descendirent l'Indus dans le temps même qu'Alexandre descendoit l'Acésines, 132. Nous n'avons rien qui puisse guider nos recherches sur Xathra, *ibid.* Il n'est nommé que par Arrien, 133.

**XÉNOPHON:** son stade est pris des marches des Dix-mille, 56-57. D'après le récit de cet historien, il paroît que la fondation d'Opis remonte à l'époque de la décadence des anciennes cités Assyriennes bâties sur le Tigre, 560. Son Expédition de Cyrus, traduite par la Luzerne, *ibid.* et suiv.

**XERXÈS.** Il y eût eu du danger pour ce prince à doubler l'Athos, 195 note c. Il avoit démoli le temple de Bélus, 534.

**XIN** a la même signification que *Hisn* dans *Hisn-Modhi*, 486 note a.

**XIPHILINUS.** Le nom de Meuan et de Muçan répond au Mésène de cet auteur, 453. C'est le *Mosæus* de Ptolémée qui lui donne son nom, 460. Citation du texte de Xiphilinus, 461 note a.

**XIRAS,** une des variations de l'orthographe du nom de Chyrâz, 514 note a.

**XYLÉNOPOLIS (La)** de Pline, est peut-être, suivant les conjectures de l'auteur fortifiées par celles de d'Anville, le lieu où Alexandre établit un poste, et fit construire un chantier et un arsenal naval, 178 note a; 192 même note.

**XYLON,** l'un des noms sous lesquels les anciens désignoient le coton, 15 note b.

## Y

**YÉMEN (L').** Niebuhr a donné des détails curieux sur cette contrée, 454.

encore un problème que de savoir si elle est à l'abri d'une conquête, 537 à la note.

## Z

**ZAADÉ (Dsjarré).** Niebuhr fait mention d'un canal, aujourd'hui à sec, à Kufa, et qu'il désigne par ce nom, 539 note a.

**ZADADRUS, Zaradrus, Zardrus (Le)** de Ptolémée, est le Saranga ou Saranges d'Arrien, 101. Ptolémée joint ce fleuve avec le Bipasis, c'est-à-dire, le Setledj avec le Biah, 102.

**ZALAM, Jalam ou Jalum,** est le nom que Forster donne à l'Hydaspe, 88.

**ZAMM ALMODHI.** La distance de Giroft à cette place est de 158 milles, 511 note a.

**ZARANGA (Le)** d'Arrien est le Zaradrus de Ptolémée, 32.

**ZARDLUZ** est l'orthographe des noms *Zadadrus, Zaradrus, Zardrus*, en langue Persane, 101.

**ZARMANOCHÉGAS.** Strabon en parle comme de l'un des ambassadeurs qui furent envoyés à Auguste par un Porus, *roi de six cents rois*, et qui se brûla à Athènes en retournant dans l'Inde, 19 à la note. Son épitaphe Grecque, *ibid.* Ce Zarmanus, suivant l'opinion de l'auteur, étoit un chef de tribu, 20 à la note.

**ZARMANUS.** Peut-être faut-il rapporter ce nom aux *Germanæ* dont parle Strabon, 20.

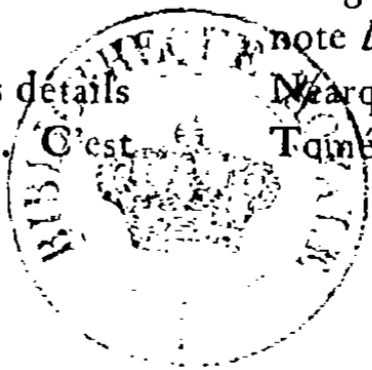
**ZAZAREM** est, selon M<sup>c</sup> Cluer, une variation de Zesarim, 414 note f.

**ZEINÉ.** Voyez AGINIS.

**ZEITS,** nom de l'île Keish sur les cartes Hollandoises, 382.

**ZÉLANDE (Les habitans de la Nouvelle)** mangent leurs ennemis vaincus, 83

note b. Les détails du débarquement de Nérarque chez les naturels des bords du Tomineris, ressemblent beaucoup à ceux



- du débarquement de l'*Endeavour* dans la Nouvelle - Zélande, 217 note *a*.
- ZELOOM** est le nom que Tieffenthaler donne à l'Hydaspe, 88.
- ZEZARENE** ou *Zezarine*, variation du nom de Kaseroon, 414.
- ZIBÉ**, variation du nom d'une île placée, par Ptolémée et par Marcien, tout près du cap Alambatéir, 261.
- ZIZERUS**. D'après un passage de Pline, le docteur Robertson suppose un passage de Râs-al-Gate [*Syagros*] à cette place située en quelque endroit de l'Inde, 49 note *c*. Ni Montesquieu, ni Rennell, ni Robertson, ne peuvent en indiquer la position, *ibid*.
- ZJIRAES**, variation de l'orthographe du nom de Chyrâz, 514 note *a*.
- ZMARAGD**, *Smaragdus*, vient de Zumrud, 341 note *a*.
- ZOBÉIR** ou *Ghibel - Senâm* : c'est en ce lieu que d'Anville place Orchoé, 466. Par quelle raison, *ibid*.
- ZOCOTORA**; son témoignage cité, 544 note *a*.
- ZOÏLE** étoit le père de l'un des Macédoniens [Mylléas] à bord de la flotte, 117.
- ZORAMBUS** (Le) de Ptolémée et de Marcien, rapporté au Balomus d'Arrien, qui ne fait pas mention de ce nom, 250-254.
- ZUFFERABAD** : c'est le lieu où l'Hydaspe reçoit le Ravee ou *Hydraotes*, 90.
- ZULECTAF** (Sapor) est, pour les Persans, le même que Salomon pour les Juifs, 473, fin de la note de l'autre page. C'est le Sapor de la dynastie Persane rétablie par Artaxerxès, *ibid*. note 2.
- ZUMRUD**, racine étymologique de *Smaragdus*, 341 note *a*.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

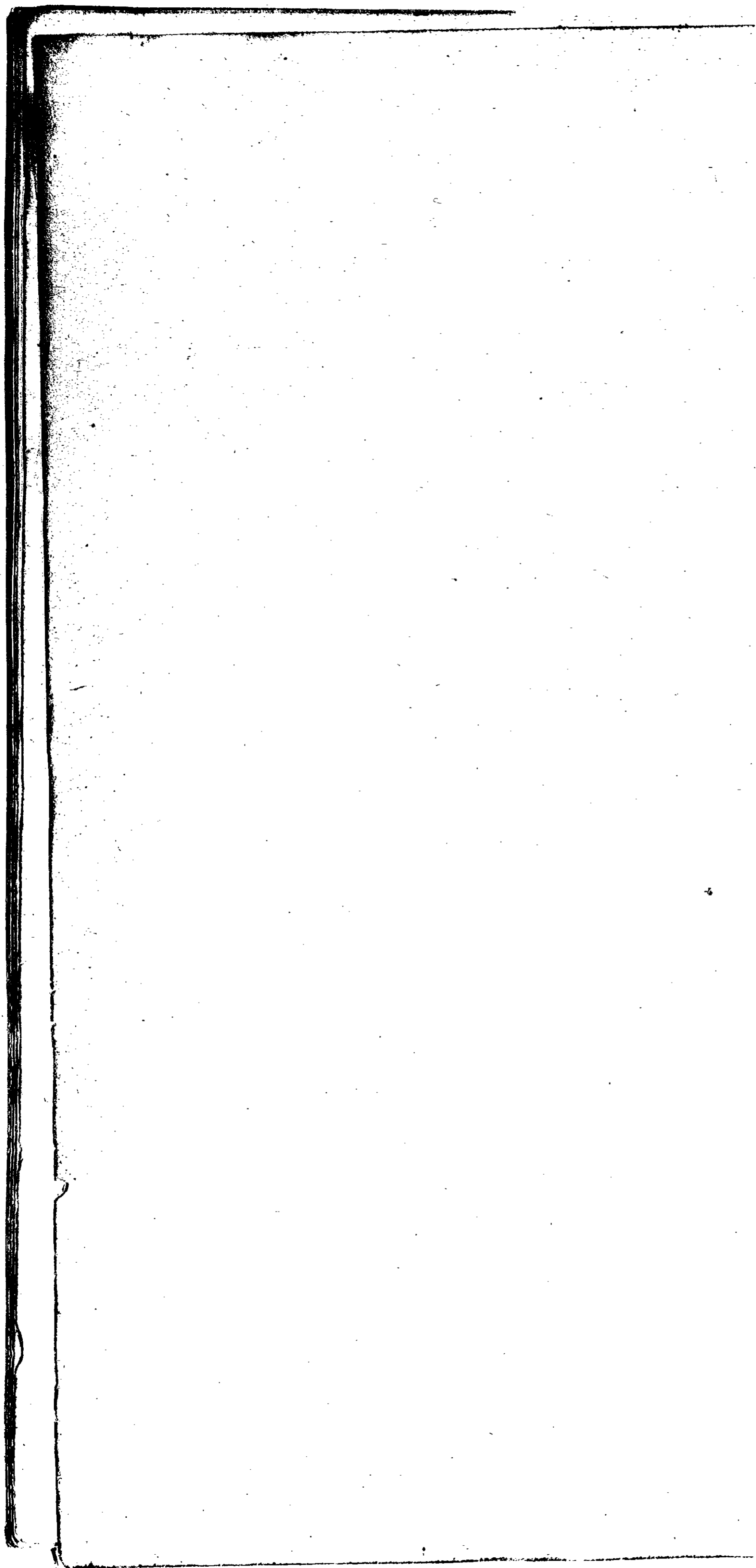
---

I M P R I M É

Par les soins de P. D. DUBOY-LAVERNE, directeur  
de l'imprimerie de la République.



-49 submitt.





AAR (L') est une rivière de France, page a.

AAR (L') Le terme *Ar* ou *Aar* indique communément un confluent, a.

AB. Signification de ce mot Persan,

AB. Signification de ce mot Persan et dans les composés Panje-ab, Ab-Tchen, Chen-ab, Doo-ab, Ab-Chirin, Ab-Argoun, &c., b,

ABAD signifie une ville, a.

ABADAN. L'Ampé d'Hérodote a-t-il quelque rapport avec ce nom, b.

ABADAN. Ce qu'étoit cette place au temps de l'Edrisi,

ABADAN. Le nom s'en est perpétué dans le Tschabde et le Tschwabde de Niebuhr,

ABARES. Le terme *Cagan* ou *Caganos* étoit en usage chez ces peuples,

AB-ARGOUN; c'est le nom que Cherefeddin donne à l'Arosis,

ABASTANIENS. On trouve à peine une position pour cette tribu,

ABASTANIENS. Nous n'avons rien qui puisse guider nos recherches à son égard,

ABASTANIENS. Elle fut réduite par Perdiccas,

ABBAS. C'est du nom de ce prince que Gomeroon a pris celui de Bender-Abbassi, port d'Abbas,

ABBAS. Suites funestes de ses préparatifs pour le siège d'Ormuz,

ABBASSI (Bender) est devenu désert par l'effet de l'oppression trop ordinaire du gouvernement,

ABBESEER. Selon Van-Keulen, c'est une des variations de l'orthographe du nom de Busheer,

AB-CHEN ou *Abkesin*, et *Ab-Kesn*, variations du nom de l'Acesines, ne sont autre chose que *Chen-ab* renversé,

AB-CHIRIN. La rivière Guenowah des cartes Angloises est, selon la conjecture de d'Anville, l'Ab-Chirin de Cheref-eddin,

AB-CHIRIN. Discussion sur ce nom, b.

ABDALLI (Le pays des) est un royaume sorti des ruines de l'empire de Perse et de celui du Mogol,

ABDILLAH (Khore). Voyez KHORE.

ABDOU'L KERYM. Son Voyage de l'Inde à la Mekke a été traduit de la version Angloise, par Langlès, pass [...] m.

ABDOU'L RIZAQ. Langlès a traduit du persan son Voyage de la Perse dans l'Inde,

ABEILLE (Le navire l'). Cutter et Thornton ont copié une note de Jean Hatch, qui en étoit le maître,

ABGINE. La rivière à laquelle Thévenot donne ce nom, est peut-être celle qui sort de Kaseron,

ABI-DESEK; c'est la rivière ou fleuve de Desek,

ABIES, *oppidum*, s'écrit aussi *Ab eis*, e.

ABISSARES, chef puissant, régnoit au nord du Panje-ab,

ABISSARES, Rennell suppose que le prince ainsi appelé dans l'histoire, étoit le chef d'une tribu dans la partie septentrionale du Doo-ab de Jenhat, nommée Kakarès, d.

ABISSARES. En cherchant l'étymologie d'Issar, on parviendroit à découvrir quel fut le lieu de sa résidence, d.

ABISSARES. Il devoit joindre Porus, mais il y manqua,

ABISSINARUS, variation possible du nom d'Abissarès,

ABLANCOURT; il a composé une traduction de la relation du Voyage de Néarque par Arrien,

ABOU'L FAZIL, ministre d'Akbar, est auteur du Registre de l'Hindoustân,

ABOU'L FEDA: comment il a déterminé la longitude de Pattala,

ABRAHAM. Il est fait mention de Bosra dès le temps de ce patriarche, e.

ABU-SCHAHB ou *Bu-Sheab*. Etymologie de ce nom composé, a.

ABU-SHAHHR ou *Abu-Schoehhr*: Niebuhr écrit ainsi le nom de *Busheer*,

ABU-SHAHHR ou *Abu-Schoehhr*: Au rapport du même auteur, une rivière, qui prend son cours vers Grâ, se décharge dans le Golfe Persique entre *Abu-Shâhhr* et *Bender-Regh*,

ABU-STAN: signification de ce mot,

ABYSSINIE. Suivant Bruce, le nom de Méroé se rapporte à ce royaume, a.

ABYSSINIE. Ludolphe a écrit sur cette contrée,

AB-ZAL (L') est une rivière appelée de ce nom par d'Anville, et qui, selon lui, se joint au Gyndes,

ACADEMIE (L') des inscriptions et belles-lettres. Dans un discours qui fait partie du trentième volume de ses Mémoires, d'Anville a traité tout ce qui concerne la descente de l'Indus et la navigation du Golfe Persique,

ACARNANIE (L'). Comment s'effectue le passage entre Leucade et cette province,

ACESINES (L') est le second fleuve du Panje-ab, suivant l'ordre établi par Arrien,

ACESINES (L') Ses noms divers,

ACESINES (L') De l'aveu de tous les géographes, tant anciens que modernes, l'Acesines est le premier des fleuves du Panje-ab,

ACESINES (L') Arrien l'a indiqué comme le seul des cinq qui ne fût guéable en aucun temps de l'année,

ACHAEMENIDAS est une variation du nom *Achoemedinas*,

ACHELOUS perdit une de ses cornes en combattant contre Hercule,

ACHILLE. Voyez PATROCLE.

ACROTADUS. Araddus est une variation de ce nom,

ADARIS (L') des commentateurs de Ptolémée, appelé aussi par eux l'*Adris*, est l'*Hydraotes* d'Arrien,

ADDANIUS (L'), ou *Tuanes*, est une des cinq rivières sur les sept de Ptolémée, en comptant depuis l'Anamis jusqu'au Bagrada du même géographe,

ADEN signifie délices, selon Huet, et en ce sens, est applicable à l'Arabie Heureuse, d.

ADERVAN est le nom que l'Edrisi donne à la montagne du pied de laquelle Otter fait sortir l'Eulée, a.

ADHERCAN. La distance de Giroft à cette place est de quatre-vingts milles, a.

ADHERCAN. Celle de Siraff à la même, de trente-trois milles, c.

ADRIEN. Ptolémée vivoit sous son empire, l'an 138 de J.C.,

AELIUS GALLUS. A l'époque de son expédition dans l'Arabie Heureuse, cent vingt vaisseaux partirent de Myos Hormuz, au rapport de Strabon,

AELIUS GALLUS. Il entreprit son expédition sous Auguste,

AETNA. Voyez ETNA.

AFRIQUE (La côte d'). Les vents étésiens se répandent à travers la Méditerranée jusqu'à cette côte,

AFRIQUE (La côte d'). Elle a été reconnue par des vaisseaux sortis des ports de l'Egypte,

AGARIZA (L') ou *Agasira*, et *Agriza* de Marcien, sont l'*Agris* de Ptolémée,

AGATHOCLE étoit le père de Lysimachus, l'un des Macédoniens à bord de la flotte, Voyez HANNON.

AGEDANA (L'île d') est l'Akhiadana de Marcien,

AGESILAS. Voyez CIMON.

AGHVANS ou *Afghans*. La chaîne de montagnes qui se prolonge par Qandahâr, est la résidence de ces peuples,

AGHVANS Ils sont tout-à-la-fois les conquérans de la Perse et les désolateurs de l'Inde,

AGHVANS Cette tribu mit fin à la dynastie des Sefis en Perse, vers 1720,

AGINIS, nom d'une ville ou village de la Susiane,

AGINIS, D'Anville le place à Zeiné, dans le Schat-el-Arab, et l'auteur à l'embouchure du Karûn,

AGINIS, Distance de ce lie à Suse, d'après les divers auteurs,

AGISYMBA. Ptolémée a cru devoir placer cette région sous le parallèle opposé à celui de Méroé, a.  
AGITARCAN, prononciation du nom d'Astrakan chez les Perses, a.  
AGRA a été, dans l'Hindoustân, le siège de l'empire, b.  
AGRADATUS ou Agradates. Strabon en fait mention dans son histoire, et veut que ce soit le Bagrada de Ptolémée,  
AGRIENS, soldats qui faisoient partie des troupes qu'Alexandre emmena avec lui lorsqu'il s'embarqua sur l'Hydaspe à Nicée,  
AGRIENS, Il en confia le commandement à Pithon,  
AGRINAGARA est indiqué par Ptolémée comme une ville voisine de Binagara,  
AGRIS. Voyez AGARIZA.  
AGRISA. Voyez AGARIZA.  
AGUILAR (L'entrée d') est sur la côte nord-ouest d'Amérique, b.  
AHMED. Comment ce fameux pacha réussit à se rendre maître de tous les Arabes de son gouvernement,  
AHWAZ ou Haviza est le nom de Suse, dans la province de Perse et à Basra,  
AIGUES-MORTES. Louis IX en fit nettoyer le port, a.  
AIGUES-MORTES. Sa distance présente de la mer, a.  
AKBAR. Les Instituts de ce prince renferment tous les élémens du bonheur dont jouissoient les Indiens,  
AKBAR. Il réunit Tatta avec Moultan,  
AKBARY (L'Ayeen) est une des sources où l'auteur a puisé,  
AKBARY (L'Ayeen) Le mode de location des terres et de fixation de l'impôt, est l'objet d'une des ordonnances les plus curieuses qu'on trouve dans ce livre,  
AKBARY (L'Ayeen) Le revenu de tous les Soobahs du Panjeab, tel que l'a établi Akbar, y est détaillé,  
AKBARY (L'Ayeen) L'auteur l'a cité pass [...] m.  
AKHIADANA (L') de Marcien est l'Akhidana de Ptolémée, et peut-être le Nagana-Guda des modernes,  
ALABAGEION, La syllabe ba de ce nom indique en général un golfe ou une baie,  
ALABAGEION, C'est l'Alambatêir de Ptolémée,  
ALABAGEION, L'étymologie de Bagéia nous apprendroit le vrai sens de ce mot,  
ALABAGIUM est le seul nom sur la côte des Ichtyophages dans lequel la syllabe ba n'implique pas avec soi l'idée d'une baie,  
ALABAGIUM Autrement nommé Alabater; c'est l'Alambatêir de Ptolémée et de Marcien,  
ALBUQUERQUE. Les Portugais, commandés par lui, s'emparèrent d'Ormuz en 1507,  
ALBUS (Portus), nom d'un des lieux situés dans la Mer Rouge, conservés par Ptolémée, c.  
AL-CHASCIABAT est à six milles au-dessous d'Abadan,  
AL-CHASCIABAT Signification de ce mot,  
AL-EDRISI ou l'Edrisi: son ouvrage cité,  
AL-EDRISI , et pass [...] m.  
ALEP. Le Journal de Baldwin, publié avec l'Itinéraire du major Capper, depuis Basra jusqu'à cette ville, offre un catalogue très-curieux des hordes de brigands qui habitent une partie de l'Asie, a.  
ALEXANDRE. Caractère et plans de ce prince,  
ALEXANDRE. Moyens employés par lui pour reconnoître l'intérieur de l'empire,  
ALEXANDRE. Il donne bataille au fils de Porus, et consacre le souvenir de sa victoire en fondant la ville de Nicée,  
ALEXANDRE. Est blessé par une flèche décochée d'une forteresse des Malliens,  
ALEXANDRE. Fixe l'établissement d'une ville au confluent de l'Acesines avec l'Indus,  
ALEXANDRE. Descend avec la flotte vers le territoire des Sogdiens,  
ALEXANDRE. Musikanus, Oxykanus et Sambus sont soumis par lui,  
ALEXANDRE. Il continue sa marche victorieuse,  
ALEXANDRE. Ce prince avoit conçu le projet du commerce qui s'ouvrit par la suite depuis Alexandrie jusqu'à la mer des Indes,  
ALEXANDRE. Il fait toutes les dispositions nécessaires pour aller reconnoître le bras occidental de l'Indus jusqu'à l'embouchure de ce fleuve,  
ALEXANDRE. S'avance dans la mer pour s'assurer si elle est l'océan; et parvenu au terme de cette navigation, il offre des sacrifices aux dieux,  
ALEXANDRE. Son départ de Pattala,  
ALEXANDRE. Ses progrès à l'ouest,  
ALEXANDRE. Sa victoire sur les Orites,  
ALEXANDRE. Ses inquiétudes sur le sort de la flotte,  
ALEXANDRE. Entrevue de ce prince et de Néarque,  
ALEXANDRE. Epoque de son départ de Giroft,  
ALEXANDRE. Il fait brûler le palais de Persépolis,  
ALEXANDRE. Quels furent ses motifs,  
ALEXANDRE. Son arrivée à Suse,  
ALEXANDRE. Mariage de ce prince et des premiers d'entre ses officiers,  
ALEXANDRE. Continuation de ses triomphes,  
ALEXANDRE. Journal de sa maladie à Babylone,  
ALEXANDRE. Sa mort,  
ALEXANDRIA Bucephalos: nom donné à Bucephala dans la carte itinéraire appelée Table Théodosienne, c.  
ALEXANDRIE d'Egypte. Fondation de cette ville par Alexandre,  
ALEXANDRIE Sa position,  
ALEXANDRIE Elle est devenue la première entre toutes les villes commerçantes de l'univers,  
ALEXANDRIE du Paropamise: elle occupoit, suivant les conjectures de d'Anville et de Rennell, la position de Qandahâr,  
ALEXANDRIE sur l'Iaxarte. Le Cogend des modernes est incontestablement la même ville, a.  
ALEXANDRIE Elle a continué, ainsi que celle du Paropamise, d'être jusqu'à nos jours une ville très-importante, a. dans le texte.  
ALFRAGANI; ses notes sur Golius, pass [...] m.  
ALGER. Voyez GIBRALTAR.  
ALI (Hyder). Sage prévoyance de ce chef des Mahrattes,  
ALI, père de Hosein, a donné son nom à un lac dans le voisinage de Babylone,  
ALI (Meschid). Situation de cette place,  
ALI (Meschid). Ce nom de Meschid, joint à ceux d'Ali et de Hosein, signifie tombeau d'Ali, tombeau de Hosein, a.  
ALI-MEIDAN, bas-fond qui porte ce nom,  
ALI-MEIDAN. Pourquoi il est appelé ainsi,  
ALI-MEIDAN. Le Carabah a du rapport avec ce bas-fond, c ,  
ALI-MEIDAN. Route de la flotte, dans laquelle on découvre ce bas-fond,  
AL-MODAIN. Otter ne remarque point de culture entre Bagdad et cette place,  
ALORE. Tekier est appelé de ce nom dans l'Ayeen Akbary,  
ALPES (Les). Les monts Riphées et le rocher de Gibraltar interceptent pour les Cimmériens les rayons du soleil,  
ALSCIAM (Canat). La distance de Giroft à cette place est de vingt milles, a. Voyez aussi la note a de la page



ALSHAMBETY ou *Ashambetees* (Les) sont connus à Tatta sous le nom de Jams, voleurs de l'est, comme les Baloushes ou Belootches le sont sous celui de voleurs de l'ouest, *b*.

ALSHAMBETY ou *Ashambetees* (Les) Ils font leur résidence sur la chaîne de montagnes de sable à l'est de l'Indus, *a*. dans le texte. Voyez aussi page *a*.

AMANUS (L') est habité par des hordes de brigands, *a*.

AMARA. Otter parle d'une chaîne de montagnes qui se montrent pour la première fois entre cette place et Gorno, *c*.

AMARA. Otter y vit les montagnes qui bornent la Susiane au nord,

AMAZENE. Strabon désigne par ce nom l'officier qui commandoit à Kismis lorsque Néarque vint s'y arrêter, *c*.

AMBIGARUS. Justin donne ce nom au Sambus d'Arrien,

AMBIRAS. Orose appelle ainsi le Sambus d'Arrien,

AMERIQUE (Les sauvages de l') mangent leurs ennemis vaincus, *b*.

AMMIEN MARCELLIN; son ouvrage cité,

AMOOR (La mer d'). Une chaîne immense de montagnes vient s'y terminer,

AMPE: ce nom doit-il être rapporté à l'Aphle de Pline, *b*. Voyez aussi la Dissertation sur la position de l'ancienne Opis, *in fine*.

AMPHIPOLIS. Néarque y résidoit,

AMPHIPOLIS. Cette ville est placée dans la région des vents étésiens,

AMYNTOR étoit le père d'Héphestion,

ANAKIM (Le siècle d') ou des Géans, comme le nomme Bryant, laisse encore des traces de sa magnificence, *d*.

ANAKIM (Le siècle d') Merveilles qu'il a produites, *c*.

ANAMIS (L'). Position de cette rivière,

ANAMIS (L'). La flotte y arrive le 80.<sup>e</sup> jour de sa navigation, *c*.

ANAMIS (L'). C'est l'Andanis de Ptolémée,

ANAMIS (L'). Racine de ce nom,

ANAXIDOTUS étoit le père d'Archias,

ANAXIMANDRE avoit décrit sur un globe le monde connu,

ANDANIS. Voyez ANAMIS.

ANDARVIA: ce nom moderne se reconnoît dans le Kaik-Andros d'Arrien,

ANDERPE est, ainsi qu'Inderabi, Hinderabi, Inderabia, Indernea, Indernore, une des variations d'Andarvia, ou du nom de l'île que désigne celui-là, *a*.

ANDEROYA, nom Portugais de l'île Andarvia, *c*.

ANDERSON (Enéas). Il faut le consulter sur la population de la Chine, *b* de l'autre page.

ANDROMENE étoit le père d'Attale,

ANDRON. L'un des Macédoniens à bord de la flotte s'appeloit ainsi,

ANDROS (Kaik). Cette île couvroit un bon monillage sur la côte, qu'Arrien nomme *IIa*, et que la flotte atteignit au bout de vingt-cinq milles après avoir quitté Kataia,

ANDROSTHENE étoit un des trois officiers qui avoient reçu la mission d'aller explorer la partie occidentale du Golfe Persique,

ANDROSTHENE Est-il le même que l'Androsthène du Thase, dont parle Strabon, et qui, selon cet historien, s'embarqua avec Néarque, *d*.

ANDROTOME, père de Néarque,

ANGAN (L') ou *Angar* des modernes correspond, suivant toute apparence, à un îlot ou petite île située dans la haute mer près d'Oaracta, et dont le Journal fait mention,

ANGARVIA, variation du nom d'*Andarvia*,

ANGLETERRE (Mille d'). Voyez MILLE.

ANGLOIS (Etablissements) dans l'Inde. L'expédition de Néarque est la cause première, quoique éloignée, de leurs succès,

ANGLOIS (Les) ont beaucoup plus fréquenté Busheer que Gomeroon dans ces derniers temps,

ANGLOIS (Les) Mir Mahenna en fit décapiter quarante en 1768,

ANJE-DIVES, groupe d'îles, *b*.

ANNAS, père d'Abdillah, qui a donné son nom au Khore-Abdillah, étoit portier chez le grand prophète,

ANQUETIL DU PERRON. Nous avons de lui un Commentaire sur l'ouvrage de l'allemand Tieffenthaler, publié à Berlin par Bernouilli,

ANTICLES étoit archonte dans la 113.<sup>e</sup> olympiade,

ANTIGONE. Quelle fut la cause de la guerre qui s'alluma entre Eumène et lui,

ANTIOCHE, ville bâtie sur l'Oronte par les rois de Syrie,

ANTIPATER. Le père de Léonnatus se nommoit ainsi,

ANTIPHANE, l'un des écrivains désignés comme imposteurs par Dodwell,

ANTIQUITE géographique de l'Inde, de d'Anville, citée, *pass [...]* *m*.

ANTONIN; ses Itinéraires cités, Voyez PEUTINGER.

ANVILLE (D'): son Antiquité géographique de l'Inde est loin de mériter la même estime que ses autres ouvrages,

ANVILLE (D'): Erreurs qu'il y a commises,

ANVILLE (D'): Les méprises de ce géographe ne permettent pas de faire usage des matériaux que les découvertes modernes ont procurés,

ANVILLE (D'): La réputation de ce savant, comme géographe, est trop bien établie, pour que ces erreurs puissent lui dérober quelque chose de son éclat,

ANVILLE (D'): Ses Eclaircissemens, sa Géographie ancienne, ses Mémoires académiques, et sa Carte d'Asie, cités *pass m*.

AORNOS (*Petra*) ou *Aornus*. D'Anville suppose que *Renas* et ce nom sont le même mot,

AORNOS (*Petra*) ou *Aornus*. Comment il justifie son opinion, *a*.

APAMIE (L'). Pline place son Mésène aux environs de cette contrée, *b*.

APHLE. D'Anville suppose que ce nom répond à l'Haffar des modernes, *b*. Voyez aussi l'article *Lac de Chaldée*,

APOLLON est Ulysse dans la fable de la Néréide, rapportée par Néarque,

APOLLON Les compagnons d'Ulysse furent punis d'avoir dérobé ses boeufs,

APOLLONIUS, ou son historien, a bâti entièrement sur les relations des Macédoniens toute la partie de son roman qui a rapport à l'Inde,

APOLLOPHANE: cet officier périt dans le combat que Léonnatus livra aux Orites,

APOLLOPHANE: Il venoit d'être nommé tout récemment satrape de Gédrosie,

APOSTANI. La flotte parcourut un intervalle de 28 milles pour arriver d'Ochus à cette station,

APPHADANAS (Les deux) de Ptolémée. Ni la position de l'un, ni celle de l'autre ne répondent à celle d'Abadan,

APPHADANAS (Les deux) Selon Marcien, quelques géographes rapportent à l'Arabie le nom d'Apphadana,

APRES (D') a publié deux cartes du Golfe Persique,

APRES (D') Son autorité citée,

ARA (L') de d'Anville est peut-être l'Aracca de Ptolémée, *h*.

ARA (Hha de l'). Voyez ILHA.

ARABES (Les) furent sans doute les premiers navigateurs dans l'océan Indien,

ARABIE (L'). Alexandre projetoit d'en entreprendre la circonvallation,

ARABIE (L'). Il avoit conçu l'idée de la conquérir,

ARABIE Heureuse. Voyez ADEN.

ARABIQUE (Golfe). Voyez MER ROUGE.

ARABIS (L'), autrement nommé *Arbis*, *Arabius*, *Araba*, *Artabis*, est la limite occidentale assignée par Arrien au territoire des Arabites,

ARABIS (L'). C'est la 7.<sup>e</sup> station pour la flotte,

ARABITES ou Arabiens. Arrien fait commencer leur territoire à Krokala,  
ARABITES ou Arabiens. Leur limite est, selon lui, le fleuve Arabis,  
ARACCA. La carte de Mercator offre une île de ce nom, tout-à-fait au nord du Golfe Persique,  
ARACCA. C'est l'Arek moderne,  
ARACHA: ce nom, ainsi que celui d'Arakia, a été conservé par Pline et par Ptolémée,  
ARACHOSIE (L'). Cratère se rendit dans cette province, ainsi que dans la Drangiane, avec un corps de troupes,  
ARADUS est pour Arac-us, Arek ou l'Arek, c. Voyez ARATHOS.  
ARAKIA. Voyez ARACHA.  
ARAPS (L') de Ptolémée. Le Kathrap, Kathrapus ou Kathrapis d'Arrien, y correspond,  
ARAS (L') des Arméniens est le *pontem indignatus* Araxes de Virgile,  
ARATHOS, île placée vers l'entrée du Golfe Persique, sur la carte de Mercator, ainsi qu'une île de Tylos, b.  
ARATHOS, Ce sont le Tyrus et l'Aradus d'autres géographes ou historiens, d,  
ARAXE, Araxes ou Araxis, est un nom commun à une infinité de rivières en différentes provinces de l'Orient, b.  
ARAXE Persque, nom que Strabon donne à l'Arosis, b.  
ARBELLES (La bataille d'). Darius y fut défait,  
ARBIS. Voyez ARABIS.  
ARCHIAS, l'un des trois officiers qui reçurent la mission d'aller reconnoître la partie occidentale du Golfe Persique,  
ARCHIAS, Il est le seul qu'on puisse affirmer avoir été employé dans la navigation autour de la côte,  
ARCHIVES déposées à Persépolis, d.  
ARCTURUS (Le coucher d'). Au rapport de Strabon, les pluies qui tombent dans les montagnes dont Kachmyr est couvert à l'est, commencent dès les premiers jours du printemps, et durent jusqu'au coucher de cette constellation, c.  
ARDESHIR répond au nom d'Artaxerxès en langue Persane, Voyez FIROUZABAD.  
ARDSJE est situé à 70 milles au-dessus de Khorna, a.  
AREK (L'), l'Aradus ou Arac-us des anciens, c.  
AREK (L'), Cette île est plus éloignée de la côte qu'Ormuz,  
AREK (L'), Niebuhr la nomme Laredsj,  
AREK (L'), Saumaise l'a confondue avec Oaracta,  
AREK (L'), Elle est à une lieue et demie d'Ormuz, b.  
ARENOSUS (Sinus) de Ptolémée. Un basfond situé vers l'est du Dorack, et qui se prolonge jusqu'à l'embouchure de l'Arosis, y correspond, b.  
AREON, torrent d'hiver sur le bord duquel Gogana étoit situé,  
ARES, Arois ou Araxis, sont les noms divers que Cellarius donne à l'Arosis,  
ARGONAUTES: Orphée les fait arriver chez les Cimmériens, qui ne voient jamais le soleil,  
ARGONAUTIQUES d'Orphée. Dans sa préface à cet ouvrage, Gesner témoigne croire que rien n'indique qu'il soit postérieur au siècle d'Homère, a.  
ARGYRASPIDES (Les). Il est fait mention séparément de ce corps de troupes dans Diodore, c.  
ARIOBARZANE fut défait par Alexandre, dans le voisinage du Bend-Emir,  
ARISTOBULE commença son ouvrage à quatre-vingts ans,  
ARISTOBULE Son journal est une des bases de la géographie orientale,  
ARISTOBULE Le major Rennell a rendu un hommage éclatant à son exactitude,  
ARISTONOUS ou *Aristhonoüs* étoit un des officiers Macédoniens à bord de la flotte,  
ARISTOTE. Alexandre, son élève, le blâma, dans une lettre, d'avoir avili ses ouvrages en les rendant publics, a.  
ARISTOTE. D'Anville pense que son stade est celui adopté par les Macédoniens,  
ARISTOTE. Ses ouvrages cités, *pass [...] m.*  
ARMENIE. Pietro della Valle fait mention de quelques voyageurs de cette contrée, qui se proposoient de débarquer à Nachelo pour aller de là à Chyrâz, a.  
ARMOZEIA continue d'être aujourd'hui un district de la Karmanie,  
ARMOZON, cap situé en face de Mussendon sur la côte d'Arabie,  
ARMOZON, Sa latitude,  
ARNO est une rivière d'Italie, a.  
AROMATUM (*Promontorium*), nom donné au cap Gardafui des modernes, dans une Dissertation sur la navigation de la mer des Indes, qui porte le nom d'Arrien,  
AROSIS, fleuve qui forme la limite entre la Perside et la Susiane,  
AROSIS, Il reçoit chez les Persans le nom de *T'ab*, c'est-à-dire, le fleuve par excellence,  
AROSIS, Sa distance jusqu'à Diridotis,  
ARRABA (Le cap), *Arrubah* ou *Arrubak*, fut la quatorzième station pour la flotte,  
ARRABA (Le cap), Etymologie de son nom,  
ARRAH, nom qui se trouve sur la carte du commodore Robinson,  
ARRIEN nous a conservé le récit de l'expédition de Néarque,  
ARRIEN Son éloge,  
ARRIEN Sa relation citée, *pass [...] m.*  
ARTAXERXES. Voyez ARDESHIR. Il rétablit une dynastie Persane de race en 228,  
ARVON ou *Avon*. Bruce trouve une rivière de ce nom dans l'Abyssinie, a.  
ASABO. Voyez PASABO.  
ASBAN (Dahhr): c'est le nom que Niebuhr donne à la rivière Darabin,  
ASCIACS modernes, sont les anciens *Uxii* ou *Uxiens*, c.  
ASCLEPIODORE, l'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte,  
ASHTOLA est la seule île qui mérite d'être remarquée sur la côte, depuis l'Indus jusqu'au cap Jask,  
ASIE (L'). Pline borne à cinq mille milles l'étendue de toute sa surface,  
ASLOE. Niebuhr fait mention du scheik de cette place, Voyez aussi la page  
ASPENDUS. Voyez CRACHERODE.  
ASSACANI, peuples chez lesquels Alexandre avoit fait construire des vaisseaux, avant d'être arrivé aux bords de l'Indus,  
ASSOAN. Voyez SYENE.  
ASTHAEA, île dont le nom doit être, selon toute apparence, rapporté à Ashtola, c.  
ASTHAEA, Sa longitude et sa latitude, selon Ptolémée,  
ASTROBA, l'un des deux points où Arrien prétend qu'Alexandre parvint au confluent de l'Hydaspe et de l'Acesines, b.  
ATABEKS (Les Turcomans). Voyez KERMAN.  
ATAPUS, variation du nom de l'Araps, suivant Ptolémée,  
ATHAMBILUS étoit gouverneur de la forteresse de Tospasinus, a.  
ATHENEE; son ouvrage cité, a, et *aliàs*.  
ATHENEE; Ce nom étoit aussi celui du père de Démonicus, l'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte,  
ATHIMADUS, variation du nom Acrotadus, d.  
ATTALE, l'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte,

ATTOCK occupe, suivant la plupart des géographes, la position de l'ancienne Taxila, a, c.  
AUBAL-AULAI ou *Aub-al-Aulai*, l'Aub ou rivière d'Aulai, se rapporte évidemment à l'Eulée,  
AURENG-ZEB. Epoque où il disputa l'empire à ses frères,  
AURISPA: il apporta de Constantinople, en 1403, un manuscrit qui est peut-être celui que Gronovius trouva à Florence dans la collection du grand-duc, c.  
AURUNG-ABAD est la capitale du Décan moderne, a.  
AUZINZA ou *Ausizan*, variation du nom *Verdistan*,  
AYEEN AKBARY (L'). Voyez AKBARY.  
AYJODIN, ville près de laquelle Tymour traversa le Biah, a.

B

BA. Cette syllabe entre dans la plupart des noms des lieux situés sur la côte des Ichtyophages,  
BA. Par-tout où elle est jointe à un nom, on est sûr de rencontrer une baie,  
BABEC: son fils Ardexir est le fondateur de Firouz-abad, c.  
BAB-EL-MANDEB (Détroits de). Les Arabes entrèrent dans l'océan Indien en les passant,  
BAB-EL-MANDEB (Détroits de). Signification de ce mot, d.  
BABYLONE. Arrien y fait arriver Alexandre après la bataille d'Arbelles,  
BABYLONE. Ce prince avance vers cette ville après avoir traversé le Tigre, et y fait son entrée,  
BABYLONE. Détails sur sa position,  
BACCAR est le nom d'un pont jeté sur l'Arosis,  
BACCHUS. Alexandre voulut être honoré comme ce dieu,  
BACTIARI. Voyez PARATACENI.  
BACTRIANE. Les historiens anciens prétendent que cette seule province contenoit mille villes,  
BADARA, *Barada* et *Barna*, sont le même nom dans Ptolémée, Marcien et Arrien,  
BADARA, C'est la 20.<sup>e</sup> station pour la flotte,  
BADIS, 33.<sup>e</sup> station de la flotte,  
BADIS, Sa position,  
BADIS, A Badis est la limite entre la Karmanie et la côte déserte des Ichtyophages,  
BAFFIN. La carte n.<sup>o</sup> Il présente un plan de la baie formée par le cap Jask ou cap oriental, d'après un manuscrit de ce navigateur, conservé dans la bibliothèque de Bodley,  
Voyez aussi  
BAGASIRA; c'est la 13.<sup>e</sup> station pour la flotte,  
BAGASIRA; Pasira n'en est peut-être qu'une corruption, a.  
BAGASIRA; Remarque de l'auteur sur ce nom,  
BAGDAD. Distance de Hilleh à cette ville, d'après l'estime commune, b.  
BAGEIA. La pointe occidentale de Guttarbay est ainsi nommée, b. Voyez ALABAGEION.  
BAGEIA. C'est la 25.<sup>e</sup> station pour la flotte,  
BAGOAS: cet Eunuque avoit à peine accompagné l'armée, b.  
BAGOAS: Une intrigue ourdie par lui, fit périr Orsine le satrape, au rapport de Rollin, a.  
BAGRADA. Ptolémée et Marcien fixent les limites de la Karmanie à cette rivière,  
BAGRADA. Sa position,  
BAH. Voyez BA, et b,  
BAHR. Signification de cette syllabe, b.  
BAHR-EIN signifie les deux Mers, b.  
BAHUD-DIN. Un chef de naturels de la côte d'Harmozéa portoit ce nom,  
BAIE vient de beagan, courber, former des détours, a.  
BAJERO est le nom que les naturels du Guzarate donnent à un grain de leur pays,  
BAKTEGHIAN ou *Baghteghian* (Le lac) est un de ceux dont Néarque a fait mention,  
BALDWIN. Voyez ALEP.  
BALEINE; elle fréquente la côte des Ichtyophages, a.  
BALK est toujours une des villes principales de la Perse, b.  
BALLUDSJ. Niebuhr parle d'un prince de Jask qui était un Balludsj, a.  
BALOMUS, 19.<sup>e</sup> station de la flotte, Voyez ZORAMBUS.  
BALOUSHES. Voyez ALSHAMBETY.  
BAMBAX ou *Bombax* est un des noms sous lesquels les anciens ont désigné le coton, b.  
BAMISHERE (Le), l'un des sept canaux ou fleuves du Delta de la Susiane,  
BAMISHERE (Le), C'est le Backmeschir de Niebuhr, d, e.  
BANC (Le cap) répond à l'ancien Taoké,  
BANG (Montagnes de). On y voit encore des ruines, a.  
BANGALLOOR. Le lord Cornwallis, dans sa marche de cette place à Seringapatam, faisoit environ 9 à 10 milles par jour,  
BAR. Sens que donne à ce mot Cosmas Indicopleustes,  
BARACES correspond à la baie de Cutch,  
BARADA. Voyez BADARA.  
BARBOSA étoit pilote à bord d'une des flottes Portugaises qui visitèrent la côte des Ichtyophages en 1519,  
BARBOSA Comment il s'exprime,  
BARCAN, bas-fond entre l'Arosis et Kataderbis,  
BARETTI. Voyez POLENTA.  
BARI. La province qui sépare le Biah du Ravee, est appelée ainsi,  
BARIGAZA; c'est Guzarate,  
BARIGAZA; Est aussi écrit *Barugaza*, a, et  
BARNA. Voyez BADARA.  
BARN-HILL: espèce de montagne qui porte ce nom, par allusion à sa forme singulière,  
BARSINE: cette princesse, fille de Darius, fut l'épouse qu'Alexandre prit à Suse,  
BARSINE: Elle est nommée autrement Statira,  
BASRA, *Bozra* ou *Bosara*, est un nom applicable à quelque ville que ce soit dans le désert,  
BASRA, Signification de ce mot,  
BASSADORE. Quelques navigateurs Anglois nomment ainsi le bas-fond de Bassidu,  
BASSIDU ou *Basidu*. La position de ce bas-fond est à l'extrémité orientale de Kismis,  
BATANAS. Van-Keulen donne ce nom à la pointe occidentale appelée *Bestion* par M<sup>C</sup> Cluer,  
BEDEH. Voyez CHOABEDEH.  
BEDUSTA. Voyez VETASTA.  
BEHKER est la limite de la province de Moultan,

BEHUT, nom donné à l'Hydaspe, dans l'Hindoustân, suivant l'Ayeen Akbary,  
BEJAPORE, variation de l'orthographe de Visapoor, *c.*  
BEKIER n'est autre chose que Behker,  
BELIOR, variation de l'orthographe du nom de l'île Pylora,  
BELON; son témoignage cité, *b.*  
BELOOTCHES. Voyez ALSHAMBETY.  
BELUS. Les prêtres de ce dieu ne virent pas avec plaisir Alexandre arriver à Babylone,  
BELUS. Motifs de leur inquiétude,  
BEND-EMIR. Les auteurs Orientaux donnent ce nom à l'Arosis, *b.* Voyez aussi  
BENDER-ABBASSI. Voyez ABBASSI.  
BENDER-DELEM. Voyez DELEM.  
BENDER-REGH. Voyez REGH.  
BENDER-RISCHER. Voyez RISCHER.  
BENGALE (La société du) se livre, avec beaucoup de succès, à des recherches sur l'Asie,  
BENI-HOULE, tribu d'Arabes, ainsi nommée par Niebuhr,  
BENI-LAME est le nom d'une autre tribu d'Arabes,  
BEOTIE. Alexandre devoit avoir vu l'Euripe dans son passage en cette contrée,  
BERCAN. Distance de Giroft à cette place, *a.*  
BERGERON; sa collection citée, *c.*  
BERLIN. L'ouvrage de Tieffenthaler a été publié dans cette ville,  
BERNIER. Les renseignements géographiques sont clair-semés dans l'ouvrage de ce voyageur, *a, in fine.*  
BERNOUILLI. V. ANQUETIL DU PERRON.  
BESA. Voyez PHESA.  
BESSUS. La poursuite de cet usurpateur conduisit Alexandre jusque dans la Bactriane et les parties septentrionales de l'empire,  
BESTION. Le lieutenant M'Cluer appelle ainsi un cap situé à vingt milles à l'ouest de Certes,  
BETON et Diognète. Leur ouvrage n'est point venu jusqu'à nous,  
BETON et Diognète. Aristobule et Ptolémée ont écrit d'après leur journal, *d.*  
BEWAN (Sheib) est un des quatre paradis des Orientaux, *d.*  
BEYPASHA, nom de l'Hyphasis, en sanscrit, et selon l'Ayeen Akbary,  
BEYT-JALINDAR. La province qui sépare le Setludj de Biah, porte ce nom,  
BIA, *Beah, Bea, Beand*, est, en persan, ou dans l'Hindoustân, le nom de l'Hyphasis,  
BIA, C'est la quatrième rivière du Panje-ab,  
BIBACTA (L'île) est le Chilney des modernes,  
BIBASIS ou *Bipasis* est selon Ptolémée, l'Hyphasis d'Arrien,  
BIBASIS ou *Bipasis* II forme le point de rapprochement entre le Bey-pasha du sanscrit et l'Hyphasis des Macédoniens,  
BIDASPES; c'est suivant Ptolémée, le nom de l'Hydaspe,  
BINAGARA de Ptolémée, est peut-être Becker, en lisant Behh-Nagar ou Behk-Nagar, qui approcheroit beaucoup, sous cette forme, de Behker-Nagar,  
BIRUN. Près de ce lieu on trouve un district appelé *Mou* ou *Ebzat* par Abou'l Féda, *a.*  
BLAIR; sa Chronologie ne fait pas mention du Voyage de Néarque, *b.*  
BLIGH (Le capitaine). Comment il a remédié au trop grand échauffement des membres des marins de son équipage,  
BLOACHEE. Voyez BRODIA.  
BOCHARD a donné des renseignements sur le byssus des anciens, *b.*  
BOCHARIE. Les auteurs du *Critical Review* nomment Seres les habitans de cette contrée, *a.*  
BODDAM (Le). En combien de jours ce vaisseau de la compagnie des Indes orientales arriva à Madras,  
BODLEY. Voyez BAFFIN.  
BOEDROMION: ce mois étoit le troisième de l'année Athénienne, et répond, dans son commencement, au 13 de notre mois de septembre, Voy. aussi les Dissertations de Wales et de Horsley sur le lever des constellations.  
BOGAS; c'est le nom qu'on donne aux bouches du Nil,  
BOGAS; Son étymologie, *b.*  
BOMBAREEK (Le rocher) communique son nom au cap Bombareek,  
BOMBAREEK (Le rocher) Est à six milles au nord de ce même cap,  
BOMBAREEK (Le rocher) L'identité entre Bombareek et Karpella, prouvée, Voyez aussi le Tableau, 250.  
BOMBAX. Voyez BAMBAX.  
BOMBAY. Une tribu nombreuse de Guèbres y est établie aujourd'hui,  
BON (M.) Sa dissertation sur la soie, utile à consulter, *a.*  
BONFRERIUS; il a écrit sur le byssus des anciens, *b.*  
BORE (Le) est décrit avec tous ses attributs, par l'auteur du Périphe de la Mer Erythrée, *a.*  
BOSHAVIR (L). Thévenot en a parfaitement marqué le cours,  
BOSMORUS. Strabon donne ce nom à un grain plus petit que le froment, dont l'exportation n'étoit pas permise par les Indiens,  
BOUNA est un canal plutôt qu'une île, et semble se rapporter au Cossisa-Bony,  
BOUNA Signification de ce mot, qui s'écrit aussi *Bourna*,  
BRAMINABAD. L'estime de Rennell est prise de ce lieu, où sont probablement les ruines de Pattala,  
BRAMINES, sont la première des quatre castes principales de l'Inde, *a.*  
BRETAGNE. Voyez CESAR.  
BRISOANA (Le) de d'Anville, doit être la rivière qui coule à Kiérazin,  
BRIZANA (Rivière). Epoque à laquelle la flotte y arriva,  
BRIZANA (Rivière). Discussion sur la ressemblance de ce nom avec Brisoana,  
BRIZANA (Rivière). Delem est le nom moderne,  
BRODIA. Niebuhr ne fait pas entre ce lieu et Bloachee la même distinction que Porter,  
BRODIA. Conjectures sur ces deux noms,  
BRUCE a raisonné absolument sur des hypothèses, et très-peu sur des faits historiques,  
BRUCE Son voyage cité, *b*, et *pass [...]* *m.*  
BRUYN (Le) parle d'une relation du siège de la forteresse qu'Ariobarzane défendit contre Alexandre, relation que la tradition a conservée parmi les naturels du pays, *c.*  
BRYANT. Voyez ANAKIM.  
BUCEPHALA étoit située sur la rive de l'Hydaspe opposée à Nicée,  
BUCEPHALOS. Voyez ALEXANDRIA.  
BUCKAH, nom moyen entre *Bucker* et *Bageia*, *d.*  
BUCKAR, orthographe de *Behker*, suivant Fraser,  
BUCKER-BUNDAR, petite baie où se tiennent les pirates Sanganiens pour guetter les bâtimens,

BUDE; son témoignage cité, a.  
BUKHETUNNUFRE. Dans ce nom reconnaissons-nous facilement celui de Nabuchodonosor. Voyez la Préface de l'auteur.  
BUKOR. Selon d'Anville, ce fut le lieu de la résidence des anciens rois de la Sogdiane, a.  
BUNDAR-LARI. Voyez LARI-BUNDAR.  
BURHAMPOOTER (Le), fleuve de l'Inde,  
BURSA ou *Byrsa*. Voyez CARTHAGE.  
BUSHEAB est la plus grande des îles du Golfe Persique, Kismis exceptée,  
BUSHEER a été, dans les derniers temps, beaucoup plus fréquentée par les Anglois que Gomeron,  
BUSHEER Position qu'occupe la ville,  
BUSHEER Sa latitude, suivant Dalrymple,  
BUSHEER L'orthographe de son nom varie à l'infini,  
BUSSORAH (La barre de), celle qui, dans le système de l'auteur, est à l'embouchure de Cossisa-Bony, ou Schat-elArab, c.  
BUSTION (Le cap): sa position sur la carte de M<sup>C</sup> Cluer et sur celle de d'Anville,  
BUSTION (Le cap): Ses différens noms, suivant les divers géographes,  
BYSSUS est le nom que les anciens donnoient à la toile qui se fait avec le coton, b.

C

CABELAS. Le père d'Andron, l'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte, se nommoit ainsi,  
CAGAN ou *Caganos*. Voy. ABARES, HUNS.  
CAICAVUS est, suivant Golius, *Divus Cavus*, lequel se procura de l'eau et du miel dans l'île Keish-Andarvia, dont nous sommes fondés à soupçonner que le KaikAndros de Néarque est l'équivalent, b.  
CAIUMARAS fut le grand-père de Husheng,  
CAIUMARAS C'est le premier nom qui se rencontre dans la mythologie des écrivains Orientaux,  
CAIUMARAS On attribue à ce prince la fondation de Persépolis, c.  
CALAMATTA est Churmut, le Kalama d'Arrien, selon les navigateurs Portugais, b.  
CALCUTTA. Le capitaine Forrest a fait et publié un voyage depuis cette ville jusqu'à l'archipel de Mergui, a.  
CALERE: le Mehran s'y partage en deux rivières, a.  
CALICUT. Si le docteur Robertson a pris mal-à-propos ce nom pour *Cottonora*, comment s'explique son erreur, a.  
CALLISTHENE; ses écrits ont été censurés par Strabon,  
CALLISTRATE étoit le père d'Androsthène,  
CALPE. L'union bizarre des monts Riphées, de Calpé et des Alpes, que nous trouvons dans Orphée, est abandonnée, même par le commentateur, c.  
CALYPSO. La Néréide de la fable rapportée par Néarque, n'est autre chose que Circé, ou cette déesse transportée aux Indes orientales,  
CAMBAIE ou *Cambaye*. Le navigateur qui porte le nom d'Arrien, a donné des détails sur cette baie,  
CAMBRO-BRETONS (Les) prétendroient, sans fondement, ainsi que Maddock leur chef, à l'honneur de la découverte de l'Amérique,  
CAMPBELL. Nous devons aux soins de ce docteur la collection originale de Harris, a.  
CANA, et *Cava-Canim* selon d'Anville, est compris dans la description que donne un navigateur sous le nom d'Arrien, b.  
CANCER (Le tropique du). Pythéas prétend qu'à Thulé ce tropique devient le cercle arctique, ou en tient la place, c de l'autre page.  
CAN-ONOOR. Dans ce mot, comme dans d'autres, la terminaison *onoor* signifie une forteresse,  
CANOPE. Toute la côte, depuis Péluse jusqu'à cette place, est une terre basse qu'on ne voit pas d'une certaine distance,  
CANOUGE a été le siège de l'empire dans l'Hindoustân, b.  
CANT (Le lieutenant) est auteur d'une esquisse des bouches de l'Euphrate, a.  
CANTHUS, un des noms donnés à la baie de Cutch,  
CAPPER (Le major): son itinéraire cité, Voyez ALEP. Cité *pass [...]* m.  
CARABAH. Voyez KARABAH.  
CARANCHY ou *Carrangie* sont des variations du nom de *Crotchey* [la baie de Krokala], d.  
CAROON ou *Karûn*, l'un des sept fleuves ou canaux du Delta de la Susiane,  
CARPIN; son ouvrage fait partie de la collection de Bergeron, e.  
CARTHAGE. Le *Bursa* ou *Byrsa*, nom primitif de cette ville, vient peut-être de Bosra, Botsrath, Botzar, &c., e.  
CARTHAGINOIS. Le Périple Grec d'Hannon n'est peut-être qu'une copie ou extrait de leur Journal,  
CARYANDA. Scylax en étoit natif,  
CASaubON; son commentaire sur Athénée cité, a.  
CASPIENNE (Mer). Il semble extraordinaire qu'au siècle d'Alexandre on doutât encore si elle n'étoit qu'un vaste lac, ou si elle communiquoit avec l'océan septentrional,  
CASPIENNES (Portes). Depuis ce point jusqu'à l'embouchure du Gange, la surface de l'Asie n'a, suivant Pline, que cinq mille milles d'étendue,  
CASPIRA. Position que Ptolémée assigne à cette place,  
CASTRAMETATIONES *Expeditionis Alexandri, sive [...]*: c'est le titre d'un livre que Béton avoit composé, au rapport d'Athénée, a.  
CATHAI: ce nom fut apporté en Europe par les premiers voyageurs qui entrèrent dans la Tartarie par le nord de l'Asie, e.  
CATHEENS. Singulière conformité de leurs moeurs avec celles des Tartares,  
CAUCASE. Le Journal de Baldwin offre un catalogue curieux des hordes de brigands qui l'habitent,  
CAUL (Le), qui est le Neudrus d'Arrien, se réunit à l'Acesines,  
CAVA-CANIM. Voyez CANA.  
CAVERI (Le) prend sa source au-dessus des Ghauts, b.  
CAWN et *Khan* viennent originellement de Han,  
CEdGE ou *Gedge*. Le major Rennel conjecture, et l'auteur regarde comme certain, que ce mot est la racine de *Gédrosie*,  
CELLARIUS; son témoignage cité, III et *pass [...]* m. Erreur dans laquelle il est tombé à l'égard de l'Eulée,  
CENSORIN ou *Censorinus*: son autorité a servi à Gosselin, b. Voyez VIVIUS.  
CEPHISODORE étoit archonte au temps du départ de la flotte,  
CERTES ou *Sertes* (Le) des cartes Angloises est le cap Gherd de d'Anville,  
CESAR s'exprime avec la précaution d'un historien, lorsqu'il écrit qu'il n'y avoit pas de nuit aux extrémités de la Bretagne,  
CEYLAN: le nom de cette île est *Selen-Dive*, en tamoulian ou malabare, b.  
CHAH. Voyez NADIR-CHAH, MOHAMMED-CHAH, MULLA ALI CHAH.  
CHAH-BULDIEN. Voyez CHEHABEDDIN.  
CHALAN. Route de Chyrâz à cette place, c.  
CHALDEE (Le lac de): il commence au-dessous de Ctésiphon, et finit à Aphle,  
CHAMBERS; son Dictionnaire cité, b, a.  
CHAMEAUX (Les Mangeurs de). Marcien fait mention d'une tribu appelée ainsi,  
CHANDER-AB et *Chander-av*, variations du nom de l'Acesines, c.  
CHANDER-AB Shantrou en est une corruption, c.  
CHANDERNAGUR ou *Chandernagor*. Dans ce nom, comme dans beaucoup d'autres, la terminaison *nagur* ou *nagoor* signifie ville ou forteresse, d.  
CHARRACK. Doutes sur ce nom,  
Comment il faut le prononcer, b.

CHARRARA. Route de Chyrâz à cette place, c.  
HAZELLES fut envoyé, vers 1693, dans le levant, par Louis XIV, pour déterminer la longitude d'Alexandrie, et celle de Constantinople, a.  
CHEHABEDDIN-MOBAREC étoit prince d'une île de la rivière de Jamad, b.  
CHEHABEDDIN-MOBAREC Il donne son nom au fort de Châh-Buldien, que nous trouvons sur la première carte de Rennell, b. au texte.  
CHELMINAR: signification de ce nom,  
CHELMINAR: Nous avons une description de ces ruines dans le Bruyn, Niebuhr, &c., c.  
CHELONOPHAGES, ou Mangeurs de tortues. Marcien d'Héraclée fait mention d'une tribu appelée ainsi,  
CHELUM, nom Persan ou Mogol de l'Hydaspe,  
CHEN-AB, nom de l'Acesines dans l'Hindoustân, et selon l'Ayeen Akbary,  
CHEN-AUB ou *Jen-aub*, nom de l'Acesines en persan, et d'après Rennell,  
CHEREF-EDDIN. L'autorité de cet historien est une de celles qui ont servi à l'auteur pour rédiger son ouvrage,  
CHEREF-EDDIN. Son témoignage cité, pass [...] m.  
CHERSONESE d'or. Distance de Témala à cette Chersonèse,  
CHERSONESUS (Le) de d'Anville est placé, par ce géographe, à Busheer ou Bender Rischer,  
CHETOW, *Chewra* ou *Sherow*, est le lieu dont parle M<sup>c</sup>Cluer, sous le nom de *Chetwar*, et se rapporte, suivant l'auteur, à l'île de Schitwar,  
CHETWAR. M<sup>c</sup>Cluer donne ce nom à l'île Schitwar, a, et suiv.  
CHIEN (La constellation du). La flotte d'Alexandre, descendant l'Indus, arriva à Pattala vers l'époque de son lever,  
CHIENK, *Chenk*. Au moyen d'une variation assez commune dans le langage des Orientaux, ce mot se change en kienk, *kenk*, b.  
CHIGOO. Une chaîne de montagnes qui se prolonge dans une direction parallèle à la côte de Cutch, porte ce nom,  
CHILNEY. Voyez BIBACTA. Sa position,  
CHINE (La): population de cet empire, b.  
CHINE (La): On y expose les enfans, a.  
CHINOIS, appréciant l'importance et l'utilité des canaux ouverts dans l'intérieur d'un pays,  
CHIOUR: signification de ce mot, qui s'écrit pareillement *Kiour* et *Schiour*, a.  
CHLAMYS, l'habit du soldat Grec, a.  
CHOABEDEH (Le) de d'Anville. Ptolémée l'a regardé comme une embouchure du Tigre, et non de l'Euphrate,  
CHOASPES (Le) et l'Eulée sont le même fleuve, suivant la conjecture de tous les géographes,  
CHOASPES (Le) Signification de ce nom,  
CHOUSE, montagne à huit lieues au nord de Bombareek, b.  
CHOUSISTAN, *Chusistan*, *Khousistan*, ou pays de Chusis, est la Susiane dans les auteurs Orientaux,  
CHOWSE, *Howse*, *Howres* et *Ehowers*, est le nom que les navigateurs Anglois donnent à l'Elbourz de d'Anville,  
CHREMES étoit archonte à Athènes vers l'époque du départ de la flotte,  
CHRISTOPHE COLOMB. Voyez COLOMB.  
CHUCHERHALEH, l'un des cinq *circars* ou districts dans lesquels se divise le Soobah de Tatta,  
CHUCHERHALEH, Son étendue,  
CHURBAR (La baie de). Il y existe encore des traces d'une ancienne ville,  
CHYRAZ. Route de cette ville à Ragian, à Giouar, c.  
CILLUTA, variation de Killuta, b.  
CIMMERIENS. Voyez ALPES.  
CIMON. Ce général Athénien avoit envahi l'empire des Perses avant l'expédition des Macédoniens, ainsi que l'envahirent après lui les Lacédémoniens Thymbron, Dercyllidas et Agésilas,  
CIRCE. Voyez CALYPSO et ULYSSE.  
CIUCIULULION. Route de Mina à cette place, a.  
CLAUDE. Depuis le règne de cet empereur, les flottes qui sortoient des ports de l'Egypte, traversoient l'océan Indien jusqu'à la côte de Malabar,  
CLINIAS. Le père d'Archon, l'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte, se nommoit ainsi,  
CLITARQUE. C'est d'après lui, que Quinte-Curce porte à 80,000 le nombre des naturels qui périrent par suite de l'invasion des Macédoniens,  
CLU [...] R (Le lieutenant M [...]). Son Journal fait partie d'un recueil de matériaux rassemblés par Dalrymple, pass [...] m.  
COBAD: cet ancien monarque Persan donne son nom à un district,  
COCHELA. La prononciation de ce nom ne diffère pas beaucoup de celle de Kudjerah,  
COCK. Voyez KENN.  
COELAT ou *Kalat* se découvre du promontoire Godeim,  
COELE-PERSIDE. L'Agradat de Strabon y est placé, d.  
COGEND. Voyez ALEXANDRIE sur l'Iaxarte.  
COHUMBAREGH ou *Cohumbarick*. Bombareek est une corruption de ce nom,  
COHUMBAREGH ou *Cohumbarick*. Signification de ce mot,  
COLOMB (Christophe). Voyez VASCO DE GAMA et VESPUCE.  
COLUMELLE. A quelle époque de l'année 327 avant J. C. il fixe le coucher des Pléiades, Voy. aussi les deux Dissertations sur le lever des constellations.  
COMBARICK. Bombareek s'écrit quelquefois ainsi,  
COMBARRACK, *Combarat*, *Mumbarrack*, sont autant de variations du nom Bombareek, b.  
COMBRU; c'est le nom que Pietro della Valle donne à Gomeroon, a.  
COMORIN (Le Cap). Le commerce dont l'Indus facilitoit les moyens avant l'invasion des Macédoniens, s'étendoit peut-être autour de ce cap jusque dans la baie de Bengale,  
CONGOON (Le) ou *Konkûn* de nos géographes: sa position correspond, à un mille près, à celle de l'ancien Gogana,  
CONSTANTINOPLE. Voyez HAZELLES.  
COOK (Le capitaine) parle de cabanes toutes semblables à celles qu'habitoient les naturels de Toméris, b.  
COPHENES (Le). Alexandre envoya des vaisseaux descendre ce fleuve jusqu'à Taxila,  
CORCUB est situé sur le Gyndes,  
CORCUB L'Edrisi fait mention de la toile rayée qui s'y fabriquoit, c.  
CORGO. Voyez KHOUERI.  
CORINTHE (L'isthme de). Comment s'y font les transports,  
CORNWALLIS. Voyez BANGALOR.  
COROMANDEL (La côte de) consiste, ainsi que celle de Malabar, en une partie de terre basse qui s'étend vers la mer, au-dessous d'une file de montagnes,  
CORONELLI (Le père) est auteur d'une Description de la Morée, a.  
CORY (Le promontoire). Distance de ce point jusqu'à Curura,  
CORY (Le promontoire). Cos. Strabon, Plin, Plutarque, Robert-son et Rennell assurent qu'Alexandre soumit dans l'Inde cinq mille villes aussi grandes que cette île,  
COSMAS. Voyez INDICOPLEUSTES.  
COSPATYRUS, *Caspatyrus* ou *Pactya*, est sur le Gange, à ce que conjecture Dodwell, b.  
COSSEENS. Voyez KOSSEENS.  
COSSISA-BONY (Le), un des sept canaux ou fleuves du Delta de la Susiane,

COSSISA-BONY (Le), C'est le Khore-Halte de Niebuhr, *c.*  
COTON. *Voy. BAMBAX ou Bombax, BYSSUS, CRETE, GOSSYPIUM, XYLON.*  
COTTA, *Cot ou Cut*, signifie, en langue Indienne, un fort, une place de défense, *a.*  
COTTAONORE, *Cottahonore, Quottahonore*, sont autant de variations de Cottonora, *a.*  
COTTONORA est situé à 180 milles environ au nord de Calicut, *a.*  
COUROUCAN-KENDE: c'est le nom d'une rivière que passa Tymour le quatrième jour après son départ de Suse,  
COUROUCAN-KENDE: Signification de ce nom,  
CRACHERODE (M.) Il existe entre ses mains, ainsi que dans le muséum du docteur Hunter, une monnaie qui porte le nom de E [...] E [...] HNE, rapporté par quelques savans à *Aspendus, a.*  
CRATEAS étoit le père de Pithon, l'un des officiers Macédoniens employés à bord de la flotte,  
CRATERE reçut l'ordre de pénétrer à travers le centre de l'empire avec les éléphants et le gros bagage,  
CRATERE Joignit dans la Karmanie la division commandée par Alexandre,  
CRETE. Le fruit de cette île nommé par Pline *mala Cotonea ou Cydonia, a.*, suivant toute apparence, donné son nom au coton, *b.*  
CRETHEE fut chargé de conduire vers la flotte un approvisionnement de blé que lui envoyoit Alexandre,  
CRITOBULE, l'un des officiers Macédoniens embarqués sur la flotte,  
CROIX (S.<sup>te</sup>) L'autorité de cet écrivain est une de celles qui ont servi au docteur Vincent pour rédiger son ouvrage, *pass [...] m.*  
CROTCHY. *Voyez KOKALA.*  
CTESIPHON ou *Ctésiphonte*. Trajan prit cette ville, *Voyez CHALDEE.*  
CUDJERAH semble être une pointe de terre basse,  
CURCE (Quinte). Les éloges exagérés qu'il a prodigués à Alexandre, ont cessé de nous éblouir,  
CURCE (Quinte). Son témoignage cité, *pass [...] m.*  
CURURA. Distance de ce point à Palura,  
CUTCH (La baie de). Un navigateur qui porte le nom d'Arrien, a donné sur cette baie des détails curieux,  
CUTLER; son témoignage sur la position des caps Jask et Bombareek,  
CUTWAR ou *Kishtewar*, chaîne de montagnes d'où sortent, au rapport de l'Ayeen Akbary, les deux fleuves Chunder et Bahka,  
CYIZA. *Voyez KYIZA.*  
CYPRIENS. Plusieurs des matelots employés sur la flotte, étoient de cette nation,  
CYRUS; sa tombe fut pillée à *Pasa-gardoe,*

D

DA, *Dah ou Dagh*: signification de ce mot, par opposition à *Ba, b.*  
DABRA ou *Duber* signifie montagne en langue Abyssinienne, *b.*  
DABIL ou *Debil-Scindi* (Le) de l'Edrisi. Position que lui assigne d'Anville, *a.*  
DACHANABADES doit s'entendre de la capitale du sud, c'est-à-dire, de la capitale du Deckan, *a.*  
DA-GASIRA est la 31.<sup>e</sup> station pour la flotte,  
DAHHR, le *Dara* de Ptolémée,  
DAHHR-ASBAN. Niebuhr donne ce nom à la rivière Darabin,  
DAHR signifie le sommet d'une montagne, *b.*  
DAIMAQUE. Strabon l'a traité d'inventeur de fables,  
DAKE. *Voyez DANKE.*  
DALRYMPLE (M.) Services qu'il a rendus à l'auteur,  
DALRYMPLE (M.) Son témoignage cité, 21 et *pass [...] m.* Il ne peut jamais être responsable de l'inexactitude des cartes qu'il publie, *c.*  
DANIEL: ce prophète donne à la ville de Suse le nom de Shushan,  
DANKE, *Daké ou Tanka*. Rapport qui existe entre ces noms, le Kanaté d'Arrien et le Kadé de Ptolémée,  
DANUBE (Le): ce fleuve traverse un pays plat pour se rendre à la mer,  
DAR. *Voyez DAHR.*  
DARA (Le) de Ptolémée est le Dora d'Arrien, et le Dara-bin des modernes,  
DARAB, l'un des quatre districts qui prennent leur nom de monarques Persans,  
DARAB, Artaxerxès est appelé ainsi en langue Grecque,  
DARAB-CHIERD est, suivant Pietro della Valle, le nom moderne de l'ancienne *Dario-Certa, c.*  
DARABIN (La rivière). Niebuhr y place Nachelo, lieu de la résidence d'un scheik, *Voyez DAHHR-ASBAN.*  
DARAM ou *Duram* est le nom moderne du Deren-Obila de Ptoléméc, le Deren-Obosa d'Arrien,  
DARAS (Le) de Pline correspond au Dora de Ptolémée, *a.*  
DARBE-GERD. Distance de Giroft à cette place, *a.*  
DARIO-CERTA. *Voyez DARAB-CHIERD.*  
DARIUS fut défait à la bataille d'Arbelles,  
DARIUS A donné son nom au district Darab, *b.*  
DARRAWAY; c'est le nom de la rivière de Lari-Bundar,  
DATES. Il importe de fixer avec précision celles du départ de la flotte,  
DATTES (Le pays des), signification du terme *Moghostan* en langue Orientale,  
DAUASIR: signification de ce nom, *a.*  
DAUASIR: Détails sur le pays qui le porte,  
DEBIL-SCINDI. *Voyez DABIL.*  
DEBOUL, variation du nom précédent, *b.*  
DECAN. *Voyez DEKAN.*  
DECHET-ABAD est la ville de Dechet,  
DEE signifie rivière en anglais, *c.*  
DEGELA ou *Didsjile* est le nom que les Orientaux donnent au Tigre,  
DEHLY. Lorsqu'Alexandre arriva sur les frontières du Panje-ab, il ne se trouvoit pas à 300 milles de cette ville,  
DEKAN, *Decan ou Dekhan*. Cette province est appelée ainsi, parce qu'elle se trouve placée au sud du pays où est le siège du gouvernement, *a.* *Voyez DACHANABADES.*  
DELAM. Au rapport de Niebuhr, Héphestion traversa le Moghostan moderne depuis Bender - Abbassi jusqu'à cette place, *d.*  
DELEM. Discussion sur la situation de cette place, *e.*  
DELEM. M<sup>c</sup> Cluer assure que Bender-Delem est toujours un lieu de rendez-vous pour les vaisseaux du pays,  
DELTA (Le). Alexandrie, par sa position, communique avec lui, ainsi qu'avec la haute Egypte,  
DELTA (Le). Celui de la Susiane est, beaucoup plus véritablement que le Delta d'Egypte, enfermé dans sept canaux, et entrecoupé par eux,  
DELTA (Le). Noms de ces canaux ou fleuves,  
DE-MAUM (Le) de d'Anville, qui se trouve entre Valasé-Cherd et Giroft, correspond au Maaun du géographe de Nubie, selon la conjecture de l'auteur,  
DEMETRIUS. Antigone son père lui donna Néarque pour conseiller,  
DEMONICUS: l'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte, se nommoit ainsi,

DENA ou *Doude*. Le Biah reçoit ce nom près d'Ayjodin, *a*.  
DENDROBOSA, le *Derobilla* de Ptolémée, est la 21.<sup>e</sup> station pour la flotte,  
DENK, *Dienk* et *Denké*, variations de Kienk, Kenk, Kende et Kande, *Voyez aussi b*.  
DENYS d'Halicarnasse. Noms des archontes à Athènes en la 113.<sup>e</sup> olympiade, suivant cet historien,  
DERA (Le) de Ptolémée donne son nom au bras oriental de l'Eulée,  
DERBENT signifie *porte de fer* en langue Persane, *b*.  
DERCYLLIDAS. *Voyez CIMON*.  
DEREE et *Deree-Bouna* sont deux îles entre lesquelles existe un mouillage où Néarque vint jeter l'ancre,  
DEREE. Ce nom est encore celui d'un des sept fleuves ou canaux du Delta de la Susiane,  
DEREN. Conjecture de l'auteur sur ce mot,  
DERENOBILLA. *Voyez DENDROBOSA*, et le Tableau,  
DEREN-OBOSA. *Voyez DENDROBOSA*.  
DERRABIN, variation du nom de Darabin, avec lequel Dora ou Dara présente une conformité de son,  
DESEK ou *Dechet* est le même nom que Dez ou Dedsj,  
DESERT: ce mot a besoin d'être expliqué,  
DEVI-GOTTA. Dans ce mot, comme dans Palam-Cotta, *Cotta* signifie un fort, *a*.  
DEZ-PHOUL. *Voyez PHOUL*.  
DIAMUNA. *Voyez JUMNA*.  
DIB-IL-SCINDI. *Voyez DABIL* ou *DEBIL-SCINDI*.  
DIENK. *Voyez DENK*.  
DIEU est l'ame du monde, dans le système des *hylobii*, c'est-à-dire, des faquirs et des joguis de l'Inde,  
DIGLIDOTH paroît signifier une ville située dans le voisinage du Degela,  
DIGLIDOTH Comment on peut retrouver dans ce nom celui de Diridotis et de Térédon,  
DIGLITO (Le) de Pline est le Tigre des Grecs, *TIGRE*.  
DIL-KHARNIM (L'ère ou époque de) est bien connue en Asie, *b*.  
DINDANA; c'est, selon Tieffenthaler, le nom que reçoit l'Hydaspe au bas des montagnes de Kachmyr,  
DIODORE de Sicile. Les relations de Néarque et d'Onésicrite existent dans les écrits de divers historiens, du nombre desquels il est,  
DIODORE Son témoignage cité *pass [...] m*.  
DIOGNETE. *Voyez BETON*.  
DIOSCORIDE. Saumaise pense que le *saccharum* de cet auteur est de la manne, *c*.  
DIOSCORIDE. Le commentaire de Matthiole sur son ouvrage, *c*.  
DIRIDOTIS ou *Térédon*. La flotte arrive à ce village le 130.<sup>e</sup> jour de sa navigation,  
DIRIDOTIS Il est le terme du voyage par mer,  
DIROM (Le major); son témoignage cité,  
DISA ou *Diz*. On ne peut guère douter que *Sida* ne soit une transposition de ce mot,  
DIU forme dans *Guzarate* un autre genre de corruption, *b*.  
DIVE est un terme Tamoulian ou Malabare, *b*.  
DIVE-IL-SCINDI signifie littéralement l'île de Scind ou Scindi, *Voyez DABIL* ou *DEBIL-SCINDI*.  
DIVELLE, ou les Sept embouchures. Ptolémée assure que les naturels du pays appellent ainsi les bouches de l'Indus,  
DIVUS-CAVUS. *Voyez CAICAVUS*.  
DIZ. *Voyez DISA*.  
DJALAM, Jalam, Jalum ou Zalam, est le nom que Forster donne à l'Hydaspe,  
DJERUN, variation du nom GERUN. *Voyez ce mot*.  
DJESIRA, variation de GESIRA. *Voyez ce mot*.  
DJIRIFF. La ville de Giroft est appelée ainsi par Otter, *b*. *Voyez GIROFT*.  
DODWELL: sa Dissertation sur le périple de la Mer Erythée, citée, *a*.  
DODWELL: En quoi il diffère d'Ussérius relativement aux archontes d'Athènes dans la 113.<sup>e</sup> olympiade, *c*.  
DODWELL: Cité *pass [...] m*, et notamment au chapitre des Dates, et dans les deux Dissertations sur le lever des constellations.  
DOMAE. Doutes sur le lieu auquel il convient de rapporter ce nom,  
DOO-AB ou *Doo-abeh*: signification de ces mots,  
DOOND, un des bras de l'Hyphasis d'Arrien,  
DORA. *Voyez DARA* et *DARABIN*.  
DORACK (Le), indiqué comme étant le bras oriental de l'Eulée,  
DORACTA (Le) de Strabon: l'Oracta de Pline paroît en être une corruption,  
DORGHESTAN (Le) a bien quelque affinité avec le Morghestan d'Arrien,  
DOU-DANKE (Le) de la Susiane est le Samy-Daké de Ptolémée, le Danké ou Tanka de nos cartes modernes,  
DOU-DANKE (Le) Tymour passa cette rivière le lendemain de son départ de Suse,  
DRANGIANE *Voyez ARACHOSIE*.  
DRAS ou *Drâz* (Le) de Niebuhr; c'est la moderne Kismis, *a*.  
DRAS Le même écrivain l'appelle encore *Dsjesîret Drâs*, qui est le nom Persan, *a*.  
DRUIDES. Monumens élevés par eux en Angleterre, *d*.  
DSJERD, variation de l'orthographe du Gherd de Thévenot et de d'Anville,  
DSJES ou *Dsjism* est, suivant Niebuhr, une des variations du nom de la moderne Kismis, *a*.  
DSJESIRET. *Voyez DRAS*.  
DSJOUK: formes diverses par lesquelles ce mot passe,  
DUCANGE. Consulter son Glossaire sur le mot *Cagan* ou *Caganos*,  
DUHALDE (Le père). Lire dans son Histoire de la Chine la relation des Jésuites concernant la population de cet empire, *b* de l'autre page.  
DUNGHAM. Le major Rennell parle de cette place comme située sur la rive gauche de l'Indus, *a*.  
DURAM. *Voyez DARAM*.

E

EBN-AMURAT, c'est-à-dire, fils d'Amurat. C'est le nom donné au prince Keis, dont les Arabes font dériver leur mot *keis*, qui signifie île, *c*.  
EBN-HUBEIRA. Le canal appelé *Nilus* par d'Anville, traverse cette place, qui donne même quelquefois son nom au lac, *a*.  
EBZAT. Abou'l Féda donne ce nom ou celui de *Mou* à un district situé dans le voisinage de Birun, *a*.  
ECBATANE. *Voyez ISPAHAN*.  
ECOSSE (L'). Voyage de Lettice dans cette province, cité,  
EDOM signifie *rouge* en Hébreu, *b, c*.  
EDRISI (L'). *Voyez AL-EDRISI*.  
EGEE (Mer). Les matelots de la flotte furent pris en partie parmi les naturels qui habitoient les îles de cette mer,  
EGEE (Mer). Elle est balayée par les vents étiésiens,



EGYPTE. Les vents étésiens s'étendent par cette province jusqu'à la Nubie et à l'Ethiopie,  
EGYPTIENS: ils nous ont laissé des monumens célèbres,  
EHOWERS. Voyez CHOWSE.  
EIRUS. Voyez IRUS.  
ELAM. Voyez ELYMAITES.  
ELBOURZ: signification de ce mot, a. Voyez STRONGYLUS.  
ELEPHANT (L'). Comment le vaisseau de guerre de ce nom, lancé à Bussleton en 1786, descendit la rivière, b.  
ELEPHANT (Chasse de l') par les Indiens. Strabon et Arrien en ont fait mention, a.  
ELEPHANTINE est une île, ou une ville assise sur une île du Nil, près de Syene,  
ELIAQUES. Voyez PAUSANIAS.  
ELOTH. Ezion-Geber en est voisin, b.  
ELYMAITES, *Elymiotoe*, l'Elam de l'écriture, occupoient, avec les Cosséens, le côté méridional des montagnes de Louristan, b.  
EMIR (Bend). Voyez BEND-EMIR.  
EMODUS (L'). Strabon en fait mention comme d'une montagne qui fournit le pin, le sapin, le cèdre, &c.  
ENDEAVOUR (L'). Voyez NOUVELLE-ZELANDE.  
ENDIAN (La rivière), autrement nommée *Tab*, forme la limite entre la Perside et la Susiane,  
ENFER (L'), ou la *région d'en bas*, est la signification du nom de *Pattala* en langue Sanscrit,  
EPICCHARME étoit le père de Métron, l'un des Macédoniens à bord de la flotte,  
ERATOSTHENE; sa géographie discutée,  
ERGOUN, fils d'Ibkha, fortifia Kasvin, b.  
ERNAS est une variation de Renas,  
ERSKIN, savant Anglois, résidoit à Tatta en 1760,  
ERYTHRAS: son tombeau mal-à-propos placé, par Arrien, dans l'île Oaracta,  
ERYTHRAS: Ce roi a donné son nom à la Mer Erythrée,  
ERYTHREE (Mer). L'auteur de la Description de ses rivages, ou du Périples, cité,  
ESAU. La Mer Rouge, autrement appelée *Idumée*, prend son nom de ce patriarche Arabe de l'écriture,  
ESCHYLE. Strabon cite ce poète pour prouver l'identité des Susiens et des Kissiens, c.  
ESION-GEBER ou *Ezion-Geber*. Salomon y construisit une marine, a.  
ESION-GEBER Situation de cette place, a.  
ESKI-MOSUL, l'une des places situées sur le Tigre, où Niebuhr trouva des ruines encore existantes, b.  
ESPERANCE (Cap de Bonne). Lorsque les Portugais le doublèrent, les seuls navigateurs qu'ils trouvèrent durent être des Arabes, b.  
ESSERI. Voyez KHORE.  
ESTAKHAR. La position de la Persépolis, fixée à cette place, se trouve déterminée par la marche d'Alexandre, e.  
ESTAKHAR. Cette ville déchet à l'état d'un simple village à mesure que Chyrâz acquit l'importance d'une capitale,  
ESTORNADI. D'Anville désigne sous ce nom une baie qu'il trouve au pied de la montagne située sur la route d'Okhus à Apostani,  
ESWEDENE, par sa forme, ne s'éloigne pas beaucoup d'Apphadana, a.  
ETESIENS (Vents) ou annuels. V. AFRIQUE, AMPHIPOLIS, EGEE (Mer), &c.  
ETHIOPIE (L'). Voyez EGYPTE. Arrien a indiqué la chute des pluies du solstice, dans cette contrée, comme la véritable cause des inondations du Nil,  
ETNA (L') conserve encore son nom Sarrasin *Ghibello*, b.  
ETVAL: comment il détermine la latitude de Moultan,  
EUBAR. L'Edrisi fait arriver l'Euphrate jusqu'à cette place, a.  
EUCTEMON a servi de guide à Ussérius, a. Voyez aussi la Dissertation de l'évêque de Rochester sur le lever des constellations.  
EUEMERUS, l'un des historiens désignés comme imposteurs par Dodwell,  
EULEE (L'), considéré dans sa source, a.  
EUMENE, l'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte,  
EUMENE, Diodore nous a donné les détails historiques de la guerre qui s'alluma entre Antigone et lui,  
EUNUS. Le père de Léonnatus se nommoit ainsi,  
EUPHRATE (L') conserve encore aujourd'hui, ainsi que le Tigre, le nom que lui a donné Moïse dans la Genèse,  
EUPHRATE (L') Ses noms divers,  
EUPHRATE (L') Il a sa source en Arménie,  
EUPHRATE (L') Son élévation perpendiculaire, a.  
EUPHRATE (L') Différence de sa largeur à Bir, a.  
EURIPE. Voyez BEOTIE.  
EUROPE. L'expédition de la flotte d'Alexandre a ouvert une communication entre cette partie du monde et les pays situés aux extrémités de l'Asie,  
EUTHYCRITE étoit archonte dans la 113.<sup>e</sup> olympiade, selon Ussérius,  
EUTHYMANE, désigné comme imposteur par Dodwell,  
EUXIN (Pont). Suivant toute apparence, les vents étésiens commencent à souffler dans cette mer,  
EUXIN (Pont). Est nommé autrement la *Mer Noire*, c.  
EVAGORAS, natif de Corinthe, et fils d'Eucléon, étoit secrétaire ou commissaire de la flotte,  
EVANGILE (L'). Allusion aux paroles de J. C. dans ce livre sacré, c.

F

FADEN a publié en Angleterre un grand nombre de cartes dont la Rochette est l'auteur, a,  
FAHRAG ou *Forg*, variation du nom de Fohreg, a et c.  
FAL-ABAD: dans ce nom, comme dans beaucoup d'autres, *Abad* signifie fort, ville ou cité, b.  
FARES; cette place est séparée du Chourestan par le fleuve *Tab* ou *Endian* [l'*Arosis*], a.  
FARS est la Perside, a.  
FASA. Voyez PASA - *GARDAE*.  
FEEROUZ POOR. L'Hyphasis d'Arrien va joindre le *Setledj*, ou *Satludj*, près de cette place,  
FEI est une des deux rivières dont Cherefeddin parle comme placées entre un *Pasitigris* et l'*Arosis*,  
FER (Ile de) ou *Iles Fortunées*, sont le premier méridien de Ptolémée,  
FINISTERE (Le Cap). L'origine de son nom est facile à reconnoître, b.  
FIRABUZ, ville de la province de *Mekran*,  
FIROUZ-ABAD, capitale du district d'*Ardeshir*, est fameuse par ses rosiers, ses vignobles et ses raisins,  
FLEUVES (Les cinq). Voyez PANJE-AB.  
FOHREGH, variation de l'orthographe de *Poora*, Voyez POORA.  
FORREST (Le capitaine) a publié un savant traité sur les moussons de l'Inde, a.  
FORSTER; son journal cité, *aliàs*.  
FRANCOIS (Astronomes), ont déterminé la distance du méridien de Paris au détroit de Gibraltar vers 1720, a.  
FRANKLIN (Le docteur) réussit à faire insérer des articles tous fondés sur des principes de morale et d'humanité, dans un traité entre les Etats-Unis d'Amérique et la Prusse, a.

FRANKLIN. Suivant ce voyageur, le cap Rosalgat est en face du golfe de Scindi, *b*.  
FRANQUE (La langue) a introduit, selon toute apparence, le mot *bogas* (du nom *bocca*, italien) dans l'idiome des habitans de la côte depuis Péluse jusqu'à Canope, *b*.  
FRASER n'est pas riche, à beaucoup près, en matériaux pour la géographie,  
FRASER Il a donné une traduction du traité conclu entre Mohammed-Châh et Nâdir-Châh, *a*. Son témoignage cité *pass* [...] *m*.  
FREINSHEMIUS: comment il concilie Plin et Quinte-Curce relativement à la quantité de stades que parcouroit chaque jour la flotte en descendant le fleuve, *pass* [...] *m*.  
FREIRA (Rui) commandoit les Portugais dans la défense d'un fort voisin de la pointe de Kismis,  
FUCA (Entrée de). Voyez INLET.

G

GABAN est le nom général de la terre ou pays que séparent les Khores,  
GABAN Un des sept canaux ou fleuves de la Susiane, le porte également,  
GALERES (Les) des Grecs avoient, selon toute apparence, ce que les marins appellent les *fonds fins*, *b*.  
GALLUS (Aelius). Voyez AELIUS.  
GAMA (Vasco de). Voyez VASCO.  
GAMBROON, *Gambron*, *Gameraon*, sont autant de variations de Gomeroon, *a*. Voyez GOMEROON.  
GANGE (Le), fleuve de l'Inde,  
GANGE (Le), Ganga, Kishen-Gonga, Sevi-Gonga, sont autant de variations de ce nom,  
GARDAFUI (Le cap). Voy. AROMATUM Promontorium.  
GAULE (La). Le grand nombre de petits états qu'elle renfermoit, est un indice certain de population, de commerce et de prospérité, *a*.  
GEDGE, *Gedje Mekran*. Voyez CEDGE et MEKRAN.  
GEDROSIE. Alexandre se réserva la tâche difficile d'en traverser les déserts,  
GELLA, *Gilla* ou *Gillam*. Voyez ILLAM.  
GEMINUS: son autorité est une de celles sur lesquelles Gosselin s'est fondé pour établir sa méthode, Voyez aussi les deux Dissertations sur le lever des constellations.  
GENAVE ou *Gen-ave*, variations du nom de l'Acesines, *c*.  
GENDOO, variation de Hendoo,  
GENGIS-KHAN. Petis de la Croix assure, d'après les historiens de ce conquérant, que son armée périt toute entière dans le Kutch Mekran, *b*.  
GENNABA. D'Anville y place le Taoké de Ptolémée,  
GENNABA. C'est le Giannaba de l'Edrisi, *a*.  
GENNABA. Gunowah en tire son nom, *a*. au texte.  
GENTOUX (Code des). Tous les élémens du bonheur des Indiens y sont renfermés,  
GEOGRAPHES: quels sont ceux qui ont rendu de grands services à la science, et dont les travaux ont été utiles à l'auteur,  
GERAZA ou *Geriza* est une variation de Gesira,  
GERD, *Guerd*, *Guerdge*, *Gherd* ou *Girde* et *Ghirde*, sont le même mot,  
GERD, Sa signification, *a*. Voyez CERTES.  
GERMANAE. Voyez ZARMANUS.  
GERUM. Mohammed-Châh fut obligé de fuir jusqu'à cette place,  
GERUM. Elle est nommée Gomeroon par Petis de la Croix, *d*.  
GERUN. L'Ormuz de nos géographes a été connu sous ce nom dans les siècles postérieurs à l'expédition de Néarque,  
GESIRA ou *Geriza* est une ville de quelque importance, située sur le Tigre, près de Merdin, *a*.  
GESIRA Ses différens noms, *a*.  
GESNER: son traité de *Navigacionibus extrâ columnas Herculis*, cité, *b*.  
GHALLOOR (Les montagnes de). Le Saranga d'Arrien y prend sa source,  
GHAUTS (Les) ont été l'objet de détails curieux donnés par un navigateur ancien sous le nom d'Arri [...] *n*,  
GHAZNA. La position de cette place n'a été déterminée bien exactement que depuis peu d'années, par Forster, *b*.  
GHAZNAVIDE. Le tyran Maghmoud prenoit indifféremment ce nom ou le sien, *b*.  
GIANNABA. Voyez GENNABA.  
GIARAMAN. Route de Giroft à cette place, *a*.  
GIBBON; son Histoire citée,  
GIBRALTAR. Il reste encore quelques doutes relativement à la distance entre cette place et Alger, *a*. Voyez FRANCOIS (Astronomes).  
GIHON (Le) étoit un fleuve de la Sogdiane,  
GIOUAR: cette place donne son nom à une rivière,  
GIOUAR: Sa distance de Giroft,  
GIOUAR: L'Edrisi indique la route jusqu'à Lar,  
GIRBE. Voyez JIRBE.  
GIROFT, le Djiriff d'Otter, ville de la Karmanie, est un point d'union entre la flotte et l'armée de terre, *b*.  
GIROFT, Détails partiels de la route de cette place à *Pasagardoe*, d'après l'Edrisi, et continuation de cette route jusqu'à Ragian, *a*.  
GLAUCANISAE ou *Glausoe*. Arrien écrit que, dans le pays de ces peuples, on comptoit trente-sept villes dont la moins grande renfermoit cinq mille habitans, et la plus considérable jusqu'à dix mille,  
GODEIM (Le) des modernes répond peut-être à une station qui n'a point de nom, et qui est placée entre Kanasida et Kanaté, *b*.  
GOEZ (Le Jésuite). La carte de Rennell correspond avec son journal,  
GOGANA: ce nom a peut-être une origine Arabe, *b*.  
GOLFE PERSIQUE. Tout ce qui en concerne la navigation a déjà été traité par Rennell et d'Anville,  
GOLFE PERSIQUE. Cette navigation comprend la côte de Karmanie, la Perside et la Susiane,  
GOLFE PERSIQUE. La flotte la commence,  
GOLFE PERSIQUE. Il n'est point du tout démontré que l'extrémité en soit tracée avec exactitude sur aucune carte,  
GOLIUS. C'est peut-être lui, et non Alfragani son commentateur, qui nous dit que, de son temps, le commerce de Siraff commençoit à déchoir, *a*. Son témoignage cité *pass* [...] *m*.  
GOMBAREEK ou *Gombarrat* sont des variations du nom de Bombarcek, *a*.  
GOMEROON. Route de cette place à Lar, d'après Corneille le Bruyn, *b*.  
GORMOET, variation du nom de Khormud, *a*.  
GORNO. D'après le langage d'Hérodote, livre V de son Histoire, il paroît que la ville d'Opis correspond à cette place, ou bien à quelque autre du voisinage, *d*.  
GOSSELLIN: sa Géographie des Grecs analysée, indiquée comme un ouvrage utile à consulter, *c*.  
GOSSELLIN: Il estime que la relation de Néarque est un monument authentique,  
GOSSELLIN: Méthode imaginée par ce savant pour rectifier Ptolémée,  
GOSSELLIN: Ses raisons pour avoir adopté le stade de sept cents au degré, *pass* [...] *m*.  
GOSSYPIMUM. Voyez COTON.  
GOUGH. Distance établie de l'Arosis à Diridotis sur une carte de ce géographie,  
GOUR. Signification de ce nom, *c*.  
GOUREENS. Des découvertes utiles ont été faites sur les noms de ces peuples, des Malliens, des Oxydraques, et des habitans du Peucalotis,  
GRA. Le Granis d'Arrien sort de ce lieu, et en titre son nom,

GRANIS (Le) est-il le même fleuve que le Boschavir de d'Anville et de Thévenot,  
GRECS (Les) ainsi que les Romains, ont fait, postérieurement à l'expédition de Néarque, un usage commun des denrées et des articles de commerce de l'Inde,  
GREENWICH (Longitudes de Ptolémée réduites au méridien de), *pass* [...] *m.*  
GRONOVIVS. Suivant ce commentateur, les [...] des Grecs étoient des galères à demi-pont, dont le milieu restoit à découvert pour les rameurs, *a.*  
GRONOVIVS. Son témoignage cité, *pass* [...] *m.*  
GUADEL (Côte de). Entre la fin d'octobre et le milieu de novembre, au rapport de Jean Thornton, les brises de terre et de mer commencent le long de cette côte, et continuent pendant quatre mois,  
GUADEL (Côte de). Détails sur le cap du même nom,  
GUADEL (Côte de). Voyez encore le Tableau de comparaison entre Ptolémée, Marcien et Arrien,  
GUEBRES. Voyez BOMBAY.  
GUELDRE est le nom que les géographes d'Après et Bellin donnent au Gherd de d'Anville,  
GUENARA: c'est ainsi qu'est écrit sur quelques cartes le nom de la rivière qui vient se jeter dans le Golfe Persique au midi du cap Banc, le Taoké de Ptolémée,  
GUESS, une des nombreuses variations de l'orthographe de Keish,  
GUIE ou *Kié* est le nom que donne Otter au Kidge de Cheref-eddin, *b.*  
GUINEE (La Nouvelle). Les noirs de cette contrée paroissent avoir une origine inférieure aux naturels des îles de la mer du Sud, *b.*  
GUNEDHI; c'est le Gyndes d'Hérodote, Voyez GYNDES.  
GUNOWAH. Le lieutenant M<sup>C</sup> Cluer désigne sous ce nom une rivière qui entre dans le Golfe Persique, à vingt milles environ au nord de Bender-Regh,  
GURI-BIZIRGON. Distance de Mina à cette place, *a.*  
GURI-BIZIRGON. Goer-baser-goon est une variation de ce nom, *b.*  
GUTTAR (Baie de). La pointe occidentale, dans cette baie, correspond, parmi les modernes, au Bagéia d'Arrien,  
GUTTAR (Baie de). La carte générale, n° 1, en offre un plan,  
GUZARA, *Guzarate* ou *Guzerat*, n'est qu'une corruption du Gezira des Arabes, et c'est une péninsule, *a.*  
GUZARA, La plupart des navigateurs qui partent de l'est pour le Golfe Persique, traversent l'océan depuis Guzerat ou la côte de Malabar, jusqu'à Masqât en Arabie, *c* de l'autre page.  
GYNDES (Le). Dans le premier livre de son Histoire, Hérodote fait arriver ce fleuve jusqu'à Opis, *d.*  
GYNDES (Le). Il le conduit jusque dans le Tigre, précisément au-dessus du point de sa jonction avec l'Euphrate à Gorno, *d.* au texte.

H

HACKLUIT. Détails qu'il donne sur la durée du passage entre Basra et Bagdad,  
HAFFAR (Le canal de) unit aujourd'hui l'Eulée au Tigre,  
HAFFAR (Le canal de) Si Néarque y entra du Tigre, comme l'a supposé d'Anville, le passage à travers est de 35 milles, Voyez APHLE.  
HAJYKAN, l'un des cinq *circars* ou districts du soobah de Tatta,  
HAJYKAN, Sa direction et son étendue,  
HALICARNASSE (Denys d'). Voy. DENYS.  
HALILAH ou *Hallat* est une colline qui sert comme de direction aux navigateurs pour entrer dans le port de Busheer,  
HAM (Le) des Tartares. Manières diverses de l'écrire,  
HAMADAN. Otter place un Roud-Guird sur sa route de cette ville à Ispaha, *a.*  
HAMILTON (Le capitaine) n'est pas un écrivain exact, *a.*  
HAMILTON (Le capitaine) La relation que nous avons de lui n'indique pas s'il suivit le bord oriental ou le bord occidental de la rivière de Lari-Bundar,  
HAMPSHIRE (Le). La rivière Lymington coule dans cette province, *a.*  
HAN se change en Khan ou Cawn,  
HANNON. D'après un Journal tel que le Périple de cet auteur, nous sommes en état de juger des progrès qu'ont faits les navigateurs dans la connoissance de la côte d'Afrique,  
HANNON. Cet Hannon fut-il le contemporain d'Agathocle,  
HANWAY; son ouvrage est un tissu d'erreurs, *b.*  
HAR et *Harray* sont deux des quatre bras dans lesquels se partage l'Hyphasis d'Arrien, près d'Ayjodin,  
HARDOUIN (Le père) déclare, ainsi que Huet, que la relation de Néarque ne mérite aucune confiance,  
HARDOUIN (Le père) Gosselin écrit que Dodwell a adopté, contre le Journal de Néarque, toutes les préventions et objections de ce Jésuite,  
HARMATELIA (L') de Diodore. On ne peut douter qu'elle ne soit la même que le Sindimana ou Sindomana d'Arrien,  
HARMOZEIA (L') d'Arrien. Nous y reconnoissons sans peine le nom de l'Ormuz moderne,  
HARMUZ. Alfragani écrit ainsi, avec Ptolémée et Arrien, le nom de l'île d'Ormuz, appelée aussi Hormus, Hormoz, Hormudz, Harmozéia, &c., *e.*  
HARRIS. Voyez CAMPBELL. Il a judicieusement observé que la plupart des villes de Syrie n'eurent guère une durée plus longue que celle de la vie de leurs fondateurs,  
HARVEY a publié deux cartes du Golfe Persique, *a.*  
HASSEINAD. Lieu de la sépulture de Hassanben-Hanefie,  
HATCH (Jean). Voyez ABEILLE.  
HAUR, la capitale du pays des Orites, *b.*  
HAUZ ou *Hormoz-regis* est placé, suivant le géographe de Nubie, dans les terres situées entre Phoreg et Giroft,  
HAVELLY. Le revenu de ce district est ajouté à celui de Sewee dans le calcul dont Sewee a été l'objet, *c.*  
HAVIZA ou *Howeiza*. Quelle place lui est assignée sur une carte insérée dans les voyages de Thévenot, *a.* Voyez AHWAZ.  
HAVRE (Le). Voyez SEINE.  
HEBRIDES (Les). Il semble que César ait voulu en parler, lorsqu'il a fait mention d'îles situées au nord de Mona, *d.*  
HECATOMBEON. Scaliger ne convient pas que ce mois Athénien et le mois *lous* fussent le même,  
HECATOMPYLON, dans le pays des Parthes, comme Héliopolis en Syrie, et Politimétus dans la Sogdiane, sont autant d'exemples de l'usage où étoient les Grecs de traduire dans leur propre langue les noms étrangers,  
HEGEMON étoit archonte à Athènes dans la 113.<sup>e</sup> olympiade,  
HEGESIAS. Ce fut dans l'année de son archontat que mourut Alexandre,  
HELIOPOLIS. Voyez HECATOMPYLON.  
HELLESPONT (L'). Du moment où Alexandre l'eut traversé, il regarda tous les pays qu'il subjugoit comme autant de portions de son empire futur,  
HEMIOLIES. Les Grecs nommoient ainsi les galères à demi-pont, *b.* et *aliàs.*  
HEND. Le fleuve Arabis porte ce nom sur les cartes de d'Anville et de la Rochette; d'où il résulte que les Arabites et les *Hendiens*, ou Hendians, pourroient être les mêmes, *c.*  
HENDIANS. Voyez HEND.  
HENDMEND (Le), dont fait mention le géographe de Nubie, ainsi que d'un Araba, est dans le Ségestan, beaucoup au nord de l'Araba d'Arrien, *a.*  
HENDOO. Voyez GENDOO.  
HEPHESTION: il devait avoir un *heroum* dans le Phare, *a.*  
HEPHESTION: A l'époque où l'armée partit de Suse, le commandement de la plus forte partie des troupes lui fut confié, et il reçut l'ordre d'avancer avec elles vers le Tigre,  
HEPHESTION: Sa mort à Ecbatane,  
HEPHESTION: Regrets que donna Alexandre à la perte de cet ami,  
HERACLEE (Marcien d'); son témoignage cité, *pass* [...] *m.*  
HERACLEE (Marcien d'); Voyez le Tableau de comparaison entre Ptolémée, dont il est le copiste, lui et Arrien,

HERACLIDE. Voyez HYRCANIE.

HERACON et Siltacès joignirent Alexandre dans la Karmanie,

HERAT est toujours une des villes principales de la province de Perse, *b.*

HERATHEMIS, *Herathemis, Hieraten-is, Hierad-sin, Hierat-sin*, sont autant de variations de l'orthographe d'Hiératis,

HERCULE. Un sacrifice solennel fut célébré en son honneur, lors de l'arrivée de Néarque avec la flotte,

HERODOTE: cet historien attribue à Scylax un voyage dans la même direction que celui de Néarque, et de beaucoup plus longue durée,

HERODOTE: Son témoignage cité, *a*, et pass [...] *m.*

HEROUM. Voyez HEPHESTION.

HESUDRUS ou *Hesoodrus*. Pline fait mention de ce fleuve dans l'ordre où il se présente,

HESUDRUS ou *Hesoodrus*. C'est le Saranga d'Arrien,

HET est au vent de la rivière, près de Kunaxa, où les Dix-mille combattirent Artaxerxès, *a.*

HET L'Edrisi y fait arriver l'Euphrate,

HIA-CEN-SANAS. Justin donne ce nom à l'Acesines,

HIERATIS. C'est là que d'Anville trouve le Kiérazin du géographe Turc,

HIERATIS. La flotte y jeta l'ancre dans l'embouchure d'un canal appelé Héraphémis,

HIERONIME. Le père d'Eumène se nommoit ainsi,

HIGRE, l'une des places situées sur le Tigre, où Niebuhr trouva des digues encore existantes, *b.*

HILLA. Voyez ILLAM.

HILLEH (Le) des géographes modernes, est la ville où viennent débarquer tous les voyageurs qui montent l'Euphrate en sortant de Basra,

HILLEH (Le) Situation de cette place, *b.*

HINDERABI, une des variations du nom d' *Andarvia*, selon Niebuhr. Voyez ANDERIPE.

HINDIAN. Niebuhr écrit ainsi le nom moderne [Endian] de l'Arosis, *c.*

HINDOO-KHOO est cette longue chaîne de montagnes qui sépare la Tartarie de l'Hindoustân, et au midi de laquelle sont placées les sources de tous les fleuves qui se déchargent dans le grand canal de l'Indus,

HINDOUS (Les). Chaque nom employé ou cité par les historiens d'Alexandre, se retrouveroit vraisemblablement soit dans leur histoire, soit dans leur tradition,

HINDOUSTAN (L'). Rennell en a dressé une carte qu'accompagne un mémoire, *b.*

HINGLAH. Le lieutenant Mascall nomme ainsi Kingalah, *b.*

HIPPALUS. On lui doit la découverte d'un passage au travers de l'océan Indien par le moyen de la mousson,

HIPPALUS. Il vivoit sous le règne de Claude,

HIPPARQUE; son autorité a servi à Gosselin, *b.*

HISN ARX, *Hisn modhi*. Signification de ces mots, *a.*

HOGKM, l'une des places situées sur le Tigre, où Niebuhr trouva des digues encore existantes, *b.*

HOLLANDE (La). Ce que prouvent sa population, son commerce et sa prospérité, *a.*

HOLMES; ce géographe nomme *Bastion* le Buston de d'Anville, et *Sertis* son cap Gherd,

HOMERE. Comment il faut entendre le B [...] de ce poète, *c.*

HOPLITES (Les) étoient le corps des fantassins pesamment armés, *c.*

HORAIDAN. Route de Chyrâz à cette place, *c.*

HORITAE. Voyez ORITES.

HORMISDAS, nom synonyme d'Orosmades ou Hormudsch,

HORMOZ-REGIS. Voyez HAUZ.

HORMUZ. Voyez ORMUZ.

HORSLEY (Le docteur), évêque de Rochester, Services qu'il a rendus à l'auteur, Préface de ce dernier,

HORSLEY (Le docteur), Son témoignage cité, *a.*

HORSLEY (Le docteur), Sa Dissertation sur le lever des constellations,

HOSEIN. Voyez KERBELAI.

HOTTENTOTS. Quelle est l'origine du nom *Krahl*, qui signifie village dans leur langue, *b.*

HOUCHENG ou *Hucheng*. V. CAIUMARAS.

HOUGHTON (Le), vaisseau de la compagnie des Indes orientales. Son Journal cité, *c*, et pass [...] *m.*

HOWE (M.) Ses papiers ont été communiqués à l'auteur par l'évêque de Rochester, *a*, et *aliàs*.

HOWEIZA. Voyez HAVIZA.

HOWRES et *Howse*. Voyez CHOWSE.

HUDRAKES, *Hudriakès, Hydracès, Hydriacès* ou *Hydriacus*, sont autant de variations du nom de ce pilote, naturel de la Gédrosie, que Néarque trouva à Mosarna, et qui se chargea de conduire la flotte jusqu'au Golfe Persique,

HUDSON: ses *Geographi minores* cités, *c*, et pass [...] *m.*

HUET rejette la relation de Néarque comme mensongère,

HUET Son Traité de la navigation et du commerce des anciens, cité, pass [...] *m.*

HUNS (Les). Le terme Cagan ou Caganos employé chez ces peuples,

HYALA. Diodore parle de cette ville comme gouvernée par les lois de Sparte, *c.*

HYAROTES ou *Hyarotis* est le nom que Strabon et Quinte-Curce donnent à l'*Hydraotes* d'Arrien,

HYDASPE (L'), le premier des fleuves du Panje-ab dans l'ordre établi par Arrien, Strabon et Ptolémée,

HYDASPE (L'), C'est le Chelum des géographes modernes,

HYDASPE (L'), Ses noms divers,

HYDRABAD sur l'Indus, est la résidence du prince de Scindi, Mahométan, d'origine Abyssinienne, *a.*

HYDRAOTES (L') d'Arrien, est le troisième des fleuves du Panje-ab,

HYDRAOTES (L') Ses noms divers,

HYPANIS. Voyez HYPHISIS.

HYPASPISTIS (Les). En s'embarquant sur l'Hydaspe à Nicée, Alexandre emmena avec lui ce corps, les soldats Agriens, les archers et la cavalerie royale,

HYPHISIS (L'), *Hypanis* ou *Hypasis*, est la quatrième rivière du Panje-ab,

HYPHISIS (L'), Ses noms divers,

HYRCANIE (L'). Pharasmane, fils de Phratapherne, étoit satrape de cette province, ainsi que de la Parthie,

HYRCANIE (L'). C'est le Mazenderan des modernes,

HYRCANIE (L'). Héraclide y fut envoyé par Alexandre, avec l'ordre d'y faire abattre des bois de construction,

HYTANIS, l'un des lieux désignés sous le nom de mansiones, c'est-à-dire, de mouillages,

IAMBULUS, l'un des écrivains désignés par Dodwell comme des imposteurs,

IAXARTE ( Voyez ALEXANDRIE sur l').

IBKHA. Voyez ERGOUN.

IBRAHIM (La rivière) est l'Anamis,

IBRAHIM (La rivière) C'est Pietro della Valle qui lui donne ce nom,

ICHTYOPHAGES (Côte des), s'étend depuis Malan jusqu'au cap Jask,  
ICHTYOPHAGES (Côte des), N'a pas moins de 450 milles en ligne droite,  
ICHTYOPHAGES (Côte des), Etymologie du nom des peuples qui l'habitent,  
ILA ou Illa devient Hilla et Gilla, comme Han, Khan, Cawn; Hendo, Gendoo, a. Voyez ILLAM.  
ILHA de l'Ara ou Lara: c'est le nom que les géographes Portugais donnent à l'île que la flotte trouva après Kaikandros,  
ILLAM, qui ressemble assez à Illa ou Ila, est peut-être le lieu que M<sup>c</sup> Cluer désigne sous le nom de Gillam, et Cant sous celui de Gella, a.  
INDE (L'). La preuve de la connaissance qu'en ont eue les Macédoniens, se tire des divers articles d'utilité qui furent communs chez eux,  
INDERABI, Inderabia, Indernea, Indernore. Voyez ANDERIPE.  
INDICOPLEUSTES (Cosmas) ne paroît pas avoir jamais passé les détroits de Babel-Mandeb, quoiqu'il nous donne une description de l'île de Ceylan, d, a.  
INDICOPLEUSTES (Cosmas) La vérité est toujours le contraire des résultats qu'on trouve dans ses ouvrages, d, a.  
INDO-SCYTHES de Denys et de Ptolémée, se reconnoissent dans les Hendo-Séthiens d'Abou'l Fazil,  
INDO-SCYTHIE, partie de pays qui, selon Denys Périégète, Ptolémée et l'auteur du Périples de la Mer Erythrée, paroît s'étendre vers le haut de la rive occidentale de l'Indus,  
INDO-SCYTHIE, Elle appartient, suivant d'Anville, à la partie la plus basse du Scindi,  
INDUS (L'). Sources de ce fleuve,  
INDUS (L'). La flotte le descend jusqu'à son embouchure,  
INLET: ce mot Anglois n'a pas toujours une signification uniforme,  
INLET: Il répond à ce que nous appelons une entrée, comme nous disons l'entrée d'Aguilar, l'entrée de Fuca, &c. b.  
IONIENS (Les) fournirent des matelots pour l'expédition,  
IPSUS. Peut-être fut-ce à la bataille de ce nom que Néarque perdit la vie,  
IRAKIES, chevaux Persans, c.  
IRAN est séparé de Tourân par une chaîne de montagnes, dans la géographie Orientale,  
IRUS ou Eirus, promontoire que la flotte avoit à droite en s'avançant vers l'ouest, après avoir quitté Krokala,  
IRUS C'est le cap Monze des modernes,  
ISKIM ou Isqui est le nom que d'Anville, de la Rochette et Ressende, donnent à une crique marquée sur la carte du commodore Robinson, c.  
ISPAHAN. Ecbatane, Persépolis et Suse, ont toutes cédé en Perse la prééminence à cette ville, b.  
ISSAR. Voyez ABISSARES.  
ISSIN. Distance de Mina à cette place, a.  
IVARATTI est le nom de l'Hydraotes dans le sanscrit, et selon Tieffenthaler,  
IVES; son témoignage cité, pass l... m.  
IYRAWUTTI est l'Hydraotes dans le sanscrit, et suivant l'Ayeen Akbary,  
JALAM ou Jalum. Forster désigne l'Hydaspe sous ce nom, qui répond au Chelum de Cheref-eddin,  
JAMAD. Suivant Tieffenthaler, l'Hydaspe est ainsi appelé, du nom d'une île qui se trouve sur une partie de son cours, a.  
JAMS. Voyez ALSHAMBETY.  
JAPON (Histoire du), de Kempfer, citée, b.  
JAREU. La rivière Sita-Reghian porte ce nom sur la carte de Claude Russel, d.  
JASK. Navigation de la flotte depuis l'Indus jusqu'à ce cap,  
JAUNE (La rivière). Voyez PEKIN.  
JEFFERABAD est le lieu de la résidence des Sangadiens ou Sangariens modernes, a.  
JEMMOO est le nom que donnent les modernes aux chaînes de montagnes appelées Tchamou par Cheref-eddin,  
JENHAT ou Jenhut (Le Doo-ab de) est l'étendue de terre comprise entre l'Hydaspe et l'Acesines,  
JERKUMUTTY (Crique de). La Rochette ne l'auroit-il pas prise pour le Tomérus, a.  
JESSERA, variation du nom Gesira, a.  
JESUITES. Voyez DUHALDE.  
JIRBE est le nom de la pelleterie à l'épreuve de l'eau, dont on se sert dans les caravanes, b.  
JONES (M.) a résidé, durant plusieurs années, à Busheer,  
JUBA de Mauritanie, a publié le Journal d'Onésicrite,  
JUDEE. L'écoulement d'une quantité d'or quelconque dans cette contrée, dépose d'un commerce qui s'étendoit jusqu'au sein de la mer des Indes ou mer d'Ethiopie, par-delà les limites du Golfe Arabique,  
JUMNA, variation du nom Diamuna ou Diamma, b,  
JUSTIN est le premier auteur qui parle de Néarque comme gouverneur de Lycie et de Pamphylie, d.

K

KAAB, et selon Otter, Kiaab ou Kiab, Une tribu Arabe de ce nom étoit en possession, il y a peu d'années, d'une partie du Delta de la Susiane,  
KABANA fut la 9.<sup>e</sup> station pour la flotte,  
KABANA Ce n'étoit, à ce qu'il paroît, qu'une côte déserte,  
KABOUL. Les vaisseaux marchands descendoient l'Indus depuis cette ville, comme de Moultan, d'Attock, de Kachmyr, jusqu'à la côte de Malabar,  
KABREND. Route de Siraf à cette place, c.  
KACHMYR renferme, au rapport de Cherefeddin, dix mille villages très-florissans, b. Voyez KABOUL.  
KADE ou Daké (Le) de Ptolémée, a de l'affinité avec le Kanaté d'Arrien,  
KAHARISTAN. Voyez KORESTAN.  
KAIK-ANDROS. Voyez ANDROS.  
KAISH ou Keish. Nous retrouvons dans ce nom moderne, quelque chose du nom ancien Kataia,  
KALAA-SEFID (Le fort de), pris par Tymour, remplace la forteresse où Alexandre défit Ariobarzane,  
KALAMA fut la 16.<sup>e</sup> station pour la flotte,  
KALAMA Ce lieu est appelé Kalyba dans un manuscrit de Gronovius, a.  
KALAMETA ou Kaulmet est évidemment le moyen terme entre le Churmut de Robinson et le Kalama d'Arrien,  
KALAT ou Coelat est un objet remarquable un peu en-deçà duquel se trouve l'embouchure de la rivière Tanka, Voyez COELAT.  
KALISH (Le) d'Alexandrie. Lorsque les Egyptiens en curent empoisonné l'eau, César fit creuser des puits sur la côte, a.  
KALLA-EL-HAFFAR. Signification de ce nom, c.  
KAN, Khan, Cham ou Cawn. Signification de ce mot, e,  
KAN, Son origine,  
KANA-DISA ou Kanasida, le Tesa ou Teisa de Marcien, le Tysa de Ptolémée,  
KANA-DISA C'est la 27.<sup>e</sup> station pour la flotte,  
KANATE est la 29.<sup>e</sup> station pour la flotte,  
KANATE Ne se trouve distingué dans le Journal par aucun caractère local qui lui soit particulier,  
KAN-BATIS. Voyez KANEATIS.  
KANDAHAR. Voyez QANDAHAR.  
KANDE ou Kendé. Origine de la formation de ce nom,  
KANDE-KIE ou Kandre-Kié. Suivant l'auteur, le Kandriakès de Ptolémée n'en est qu'une transposition,

KANDRIAKES (Le) de Ptolémée, répond au Talmena d'Arrien, Voyez aussi, 250, le Tableau de comparaison entre les trois auteurs, Ptolémée, Marcien et Arrien.

KANEATIS, *Kan-batis, Kan-tapis, Kanthéatis, Kan-ratis* ou *Kau-ratis*: tous ces noms, qui sont le même, offrent plus de variations qu'aucun de ceux où l'auteur s'est permis d'en supposer pour trouver une étymologie,

KANEATIS, Ils doivent être appliqués au *Badis* d'Arrien, en faisant précéder ce nom de l'initiale *Kan, a.*

KANEH-SITHAN ou *Sithan* (Le) de d'Anville, est le Rasel-Chân ou cap Châm de Niebuhr, le Kenn des cartes Angloises,

KANINA. Voyez KARNINE.

KAR. Voyez KARCH. C'est aussi le nom d'une place située à 15 milles de Phasa, d.

KARABAH ou *Fond brisé*, nommé ainsi, selon M. Jones, parce que les sondes varient en un instant, est un bas-fond situé entre l'embouchure du Dorack et le Khore-Wastah, qui correspond à l'Ali-Meidan, Voyez ALI-MEIDAN.

KARACK (L'île). Des émigrations l'ont peuplée,

KARAMIEN. Une place située à douze milles de Phasa, porte ce nom, d.

KARBIS (Côte de): ce fut la 17.<sup>e</sup> station pour la flotte,

KARCH: cette dénomination, qui est celle d'une chaîne de montagnes, laisse soupçonner que Kar a quelque rapport avec Har, Haûr, &c., b.

KARIUS (Le) de Ptolémée, est le Korius de Marcien, le Rud-Schiur des modernes,

KARMANIE (La). Comment la marche triomphante de l'armée dans cette province, nous est présentée par les historiens,

KARMANIE (La). Epoque où la flotte y arrive,

KARMANIENS. Les Perses de nos jours considèrent les successeurs de ces peuples comme une nation douée d'une étonnante subtilité d'esprit,

KARMINNA (L'île) de Ptolémée est le Karnina ou Karnine d'Arrien,

KARNA. M. Jones fait arriver Nâdir-Châh de Qandahâr à cette place en un moment,

KARNINE ou *Karnina* (L'île) d'Arrien: sa correspondance parfaite avec Ashtola,

KARPELLA. A quelle époque y arriva la flotte,

KARPELLA. aussi le Tableau de comparaison,

KARSERUM, *Kazarum, Kazeroon* ou *Kazerene*, &c., toutes variations du même nom, dont Kazeron est la racine,

KARSERUM, L'auteur ne trouve point de route de cette place à Ragian,

KARUN. Voyez CAROON. Le canal appelé par Néarque le *Pasi-tigris*, reçoit ce nom au-dessus du Delta,

KATA-DERBIS (Le) d'Arrien. D'Anville s'est mépris à son sujet,

KATA-DERBIS (Le) Nous devons le chercher à Derce,

KATAEA. Voyez KEISH.

KATAIA. Voyez KEISH.

KATHAY, *Cathai* ou *Kitai*. Par qui ce nom fut apporté en Europe, e.

KATHRAPUS, *Kathrapus* ou *Kathrapis*. Voy. ARAPS.

KATTRY ou Kuttéri. Rennell présume que les Cathéens sont de cette tribu, c.

KAULMET. Voy. CALAMATTA et KALAMA.

KAUMANA ou *Kaumara*. Epoque à laquelle la flotte vint y jeter l'ancre,

KEDGE, *Kidge* ou *Kidje, Kirge*. Tous les géographes connus en font la capitale de l'ancienne Gédrosie,

KEDGE, Discussion sur ce nom, Voyez CEDGE ou *Gedge*.

KEIS. Voyez EBN-AMURAT.

KEISH, *Katoea* ou *Kataia*. La côte de Karmanie depuis le cap Jask jusqu'à cette île, forme la cinquième des divisions ou distances établies par Arrien, d'après Eratosthène, jusqu'à la côte de Perse,

KEISH, Diverses formes sous lesquelles ce nom est écrit,

KELOO, chaîne septentrionale, d'une partie de laquelle sort l'Hyphasis d'Arrien,

KEMPFER ou *Koempfer*; son Histoire du Japon, citée, b.

KEN, *Kende, Kenke, Kienk*, sont la même syllabe employée par les auteurs ou voyageurs Orientaux pour exprimer un fleuve ou une rivière, comme dans ces mots, *Kiour-Kienk, Nehenk* et *Kiechenk*, tous noms de rivières placés par d'Anville sur sa carte du Mekran,

KENN. Le nom de l'île Keish est écrit ainsi sur plusieurs cartes, c.

KERAZINE. Voyez KEZARENE.

KERBELAI: cette ville renferme Meschid-Hosein, ou le tombeau de Hosein, petit fils de Mahomet,

KERBELAI: Hosein y fut tué, a.

KERBELAI: Elle est à cinq milles Allemands de Hillah, et à cinq milles de Meschid Ali,

KERDISTAN: c'est à cet endroit que, suivant d'Anville, Tymour passa les sources de l'Arosis ou Endian, d.

KERIM-KHAN, maître de Chyrâz, eut pour vassal un scheik possesseur d'un territoire considérable dans le Kermésir et dans l'île Bahr-ein,

KERMAN (Le), c'est-à-dire, l'ancienne Karmanie, fut envahi par les Turcomans Atabeks vers le commencement du 16.<sup>e</sup> siècle,

KERMESIR (Le). Signification de ce nom de pays,

KESEM: c'est le nom que Pietro della Valle donne à l'île de Kismis, d.

KEU LEN. Voyez VAN-KEULEN.

KEYN. M<sup>c</sup> Cluer écrit ainsi le nom de Kenn, f.

KEZARENE, *Kazerene, Kerazine, Kierazin* et *Kierad-sin*, sont autant de variations du nom Kaseroon, écrit Kazarun par l'Edrisi, Kiaziran et Kiaziroun par Otter, b et d.

KHAN. Voyez KAN, HAN.

KHO-AB. Signification de ce mot, pris pour Kho-aspes,

KHO-ASPES. Voyez CHOASPES.

KHOO-KIENK, *Tchar-Kienk* ou *Chienk*, sont des mots synonymes,

KHORE. Signification de ce mot,

KHORE. dans Khore-Gufgah, Khore-Musah, Khore-Wastah,

KHORE. Khore-Sable, *quid!*

KHORE. Khore-Esser, ou Esseri, est vraisemblablement le Cousher ou Koucher de Thévenot,

KHORE. Niebuhr en a parlé sans l'avoir vu,

KHORE. Khore-Hâlte de ce voyageur, *quid? c.*

KHORE. Khore-Abdillah, embouchure présumée de l'Euphrate,

KHORE. Le canal appelé par Néarque le *Pasi-tigris*, ou Tigre oriental, reçoit à son embouchure, le nom de Khore-Moosa,

KHO-RESTAN, *Kou-restan* et *Khu-sistan*, sont tous noms qui se rapportent à un pays environné de montagnes,

KHORMUD, autrement *Gormoët*. Distance de Mina à cette place, a.

KHORNA. La marée est singulièrement forte au-dessus de cette place,

KHORNA. Signification de ce mot,

KHOUDABAD paroît être le Shicarpoor de la carte *in-folio* de la Rochette, a.

KHOUEI, île ainsi appelée par Niebuhr, et qui porte le nom de Corgo sur les cartes modernes,

KHOUZ, *Khousistan, Khuzis, Khusistan*, sont autant de variations du nom de la Susiane et de Suse, dans les auteurs Orientaux, Voyez CHOUSISTAN.

KHUDAR est, selon Otter, l'orthographe Orientale du nom de Kyiza, b.

KHUDAR Kuidsa ou Kuisda, ainsi que ce mot s'écrirait en grec, en approche beaucoup, b.

KIDGE, *Kidgi, Kidsj, Kidji, Kij, Kis* et *Kiz*, sont autant de variations du nom de Cutch ou Kutch, Voyez aussi CEDGE et *Gedge*.

KIE. Voyez GUIE.  
 KIE-KIENK. Les géographes modernes donnent ce nom au Kandriakès de Ptolémée,  
 KIENK. Voyez KEN.  
 KILLOOTA, *Killuta* ou *Cilluta*. Deux bâtimens de transport sont envoyés à la reconnaissance de cette île,  
 KILLOOTA, Détails sur sa position,  
 KIMA (La pétoncle de). Il faut vraisemblablement y rapporter le [...] d'Arrien, c.  
 KINGALA (Le rocher de). Une chaîne de montagnes située entre le pays des Orites et la Gédrosie, vient y aboutir, Voyez HINGLAH.  
 KIOUR-KIENK. Voyez KEN.  
 KIR. L'Edrisi écrit ainsi le nom de Kirge, qui n'est autre chose que Kidge,  
 KIRBE, *Girbe* ou *Jirbe*. Voyez ce dernier mot.  
 KISA ou *Kissa* fut la 17.<sup>e</sup> station pour la flotte,  
 KISHEN-GONGA, *Sevi-gonga*, sont des noms qui se rapportent au Ganga ou Gange de l'Inde,  
 KISHMA, *Kishmee*, *Kishmich*, toutes variations du nom Kismis, d. Voyez KISMIS.  
 KISMIS est le nom moderne de l'Oaracta d'Arrien,  
 KISSIA. On entend sous ce nom les montagnes de la Suside ou Susiane,  
 KISSIA. Les *Kissii* ou *Kossoei* en tirent le leur, b, et  
 KIUR, *Kiour*, *Chiour* et *Schiour*, sont le même mot, a et b.  
 KOBAD. Voyez COBAD.  
 KODANE. Nous n'avons aucune certitude sur l'île appelée ainsi par Ptolémée,  
 KODANE. Sa longitude et sa latitude,  
 KOGANA ou *Kogona* (Le) de Ptolémée, est le Rhogana ou Rhogona de Marcien,  
 KOLAMBA. Position qu'assigne Marcien à cette station, a.  
 KOKALA ou *Krokala* est la baie désignée sous le nom de *Crotchey* dans le journal du commodore Robinson,  
 KOKALA ou *Krokala* Ce fut la première station pour la flotte,  
 KOLTA fut la 15.<sup>e</sup> station pour la flotte,  
 KOMBANA, *Nommana* ou *Ommana*, sont le même nom,  
 KONGO ou *Kunk*: cette ville, à raison de la salubrité de l'air qu'on y respire et de la bonté du climat, auroit beaucoup mieux convenu que Gomeroon pour devenir un entrepôt de commerce, si elle n'eût pas été située dans les détroits,  
 KONKUN, *Konkoun*, est une des places situées sur la côte du Golfe Persique, et dont le territoire ne mérite guère d'être décrit,  
 KOO-RIUS, *Korius* ou *Karius* (Le), de Ptolémée et de Marcien. Le Rud-Schiur des modernes y répond,  
 KOPHANTA ou *Kophas* fut la 22.<sup>e</sup> station pour la flotte,  
 KOPHANTA ou *Kophas* Doutes sur sa position,  
 KOPHES (Le). Plinie fait mention de ce fleuve dans l'ordre où il se présente,  
 KOPRATAS (Le) de Strabon et de Diodore répond-il, comme le présume l'auteur, au Dou-Denké de Tymour,  
 KORCHEMAM. Distance de Chyrâz à cette place, c.  
 KOREATIS, *Koreacatis*, *Koreostis*, sont le même nom, f.  
 KOREATIS, Epoque de l'arrivée de la flotte à cette place, f. au texte.  
 KORESTAN, *Korestan* ou *Kaharistan*: cette place est le point où se joignent les routes de Mina et de Gomeroon, a,  
 KOSSEENS ou Cosséens. La conquête de ce peuple fut l'ouvrage de quarante jours pour Alexandre,  
 KOSSEENS ou Cosséens. Plutarque écrit leur nom K [...], *Kussoei*, d'où vient celui de Kissii, d.  
 KOUCHER ou *Cousher* (Le) de Thévenot. Position que lui assigne d'Anville, Voyez KHORE.  
 KOUROU-KENDE (Le) de Tymour, la seconde rivière à l'est de l'Eulée, paroît répondre au Pasitigris,  
 KOUZ ou Cosses. La tribu de ce nom, qui habite les montagnes de Louristan, répond à celle des Cosséens ou Kosséens, que vainquit Alexandre,  
 KRISTNA (Le): cette rivière, ainsi que le Nerbudda, le Caveri, le Ganga, &c., prend sa source au-dessus des Ghauts, b.  
 KUDJERAH est vraisemblablement le même que le Krokala d'Arrien,  
 KUFA. Position de cette ville, où fut massacré Ali,  
 KUHESTACK et *Bender-Ibrahim* sont des ports aussi-bien que Bender-Abbassi et Gomeroon,  
 KUIDSA ou *Kuisda*. Voyez KHUDAR.  
 KULMANIES ou *Kulmanis*: c'est le nom d'une horde de Belootches, b.  
 KULMANIES ou *Kulmanis*: Position qu'ils occupent, b.  
 KISCIAR est peut-être Rud-Schiour, a.  
 KISCIAR Distance de Mina à ce point, a.  
 KUTCH ou *Cutch*, la côte occidentale de l'Indus, b. Voyez CUTCH, GEDGE, &c.  
 KYIZA ou *Cyiza*, supposé être le Kyeza de Ptolémée, fut la 23.<sup>e</sup> station pour la flotte,

L

LACEDEMONIENS (Les): ils faisoient périr leurs enfans, b.  
 LACK - DIVES signifie un groupe d'îles, comme Anje - dives, Mal - dives, &c., b.  
 LACKI ou *Luhky*. Position que la Rochette assigne à la chaîne de montagnes qui porte ce nom,  
 LACK - ONORE, et *Lopore*, étoit, dans des siècles antérieurs à celui d'Alexandre, la manière d'écrire et de prononcer le nom de Lahore,  
 LAGUS. Le père de Ptolémée, l'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte, se nommoit ainsi,  
 LAHARI-LARRI. Position qu'Otter assigne à cette place, b.  
 LAHORE. Durée du passage de Tatta à cette ville, ainsi que du retour, a.  
 LAHORE. Ses noms divers,  
 LAMETH (Le) de l'Edrisi, répond peut-être à l'*Inderabia* de M<sup>c</sup>Cluer, a.  
 LAMPEDON, fils de Larichus, étoit un des officiers Macédoniens à bord de la flotte,  
 LANGLES. Note tirée d'un ouvrage de ce savant, a. Ses divers écrits, cités pass [...] m.  
 LAR. De cette ville au nord ouest, jusqu'à l'Arosis ou Endian, il n'y a d'autre moyen de continuer la marche qu'en suivant les distances partielles d'après l'Edrisi,  
 LAR. Pietro della Valle s'y rendit de Mina,  
 LAR. Situation de cette ville, a. Voyez MINA.  
 LARA ou *l'Ara* (Ilha de). Voyez ILHA.  
 LARCHER: ce savant a beaucoup insisté, ainsi que Gesner et d'autres commentateurs, sur la circonstance du soleil vu au nord; phénomène confirmé par tous les navigateurs qui ont fait voile entre les tropiques, Voyez VOLTAIRE.  
 LARE-BONI, inversion présumable du nom du Lonibare de Ptolémée, avec lequel il est à supposer que Lari-Bundar a quelque analogie,  
 LARI ou *Laheri*. Signification de ce mot, comme partie du nom de Lari-Bundar,  
 LARI-BUNDAR, *Lahry* ou *Lohry Bundar*. Signification de ce nom composé,  
 La ville qui le porte, et tout ce qui est à l'est de l'Attock, Scind et Nala - Sunkra, a continué de rester sous la domination de l'Hindoustân, a. Voyez aussi a.  
 LARICHUS. Voyez LAMPEDON.  
 LARISTAN. (Le) est un pays distinct du Kerman,  
 LARISTAN. (Le) Il tire son nom du Lar, a.

LEHAUER, variation du nom de Lahore,  
 LEIDEKKER. On trouve dans les ouvrages de cet auteur, des renseignements instructifs sur le *bysse* ou *byssus*, *b.*  
 LEMLOUN ou *Lemloon*. En visitant cette place située sur l'Euphrate, Niebuhr y trouva des ruines,  
 LEMLOUN ou Lemloon. Cet auteur présume qu'Alexandre s'égara dans les marais qui en portent le nom,  
 LEMLOUN ou Lemloon. Ives lui-même s'y perdit, *b.*  
 LEONNATUS, l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte,  
 LEONNATUS, Il étoit originairement l'un des sept *gardes-du-corps* d'Alexandre, *c.*  
 LESTRIGONIE (La) est en Italie, précisément à trois jours de navigation de l'île Circée et de la baie de Naples,  
 LESTRIGONS. Suivant Homère, c'étoit dans le territoire de ces peuples qu'habitoient les Cimmériens,  
 LEUCADE. Voyez ACARNANIE.  
 LEUHERI, variation de Lohry, Lahry ou Lari dans le nom de Lari-Bundar, *a.*  
 LIBA ou *Libé*, ou aussi *Zibé*. Voyez ce dernier nom. Voyez encore le Tableau de comparaison entre Ptolémée, Marcien et Arrien,  
 LIBONOTUS. Quelle est la nature du vent connu sous ce nom, *e.*  
 LIBONOTUS. Pourquoi ainsi appelé, *e.*  
 LIBYE (La). Jupiter Ammon y étoit honoré,  
 LOCCENIUS. Le témoignage de cet auteur, cité, *b.*  
 LOHERI, *Lohri*. Voyez LARI-BUNDAR.  
 LONIBARE (Le) de Ptolémée est l'embouchure orientale de l'Indus,  
 LORENZO de Médicis: sa vie par Roscoë, citée,  
 LORISTAN (Le). Kunk est situé dans cette contrée, *c.*  
 LOUHERI (Le) de la Rochette, répond à l'Alore de l'Ayeen Akbary,  
 LOUIS IX fit nettoyer le port d'Aiguesmortes, où il s'embarqua pour ses deux voyages de la Terre sainte en 1248 et 1269, *a.*  
 LUDOLPHE; son ouvrage sur l'Abyssinie cité, *b.*  
 LYMINGTON (La rivière). Voy. HAMPSHIRE.  
 LYSIMACHUS, fils d'Agathocle, et l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte,  
 LYSIMACHUS, Il fut originairement l'un des sept *gardes-du-corps* d'Alexandre, *c.*

M

MAANI, nom de la femme que Pietro della Valle épousa à Bagdad,  
 MAAUN, petite ville très-fréquentée par des commerçans, et dont le géographe de Nubie fait mention,  
 MAAUN, Est-ce aller trop loin que de prétendre qu'elle répond au *Sal-moun-ti* de Diodore,  
 MAAUN, Cette question discutée,  
 MACAE. Suivant Strabon, les îles Tyrus et Aradus sont à une journée seulement de navigation de cette place; selon Gosselin, à dix jours, *a.*  
 MAC-CLUER. Voyez CLUER.  
 MACEDONIENNE (L'armée). Direction qu'elle tint le plus souvent après la mort de Darius,  
 MACEDONIENS (Les) ravagèrent toutes les provinces ou *soobahs* du Panje-ab, excepté le royaume de Kachmyr,  
 MACROBE; son témoignage cité, *c.* et *pass [...]* *m.*  
 MADAGASCAR. La mousson s'étend, avec des variations de direction plus ou moins grandes, sur toutes les mers de l'Inde, depuis le Japon jusqu'à cette île,  
 MADDOCK. La nullité de ses prétentions à la découverte de l'Amérique, ne demande pas même à être prouvée,  
 MAERIS: ce chef de Pattala et de la Pattalène vient rendre hommage à Alexandre,  
 MAGHMOUD. Voyez GHAZNAVIDE.  
 MAGIDA, *Magis*, *Masis* ou *Mazinda* (Le) de Ptolémée, est le Pasis de Marcien,  
 MAGOAS, fils de Pharnuches, l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte,  
 MAGOAS, Gronovius a mal-à-propos lu et écrit Bagoas, *b.*  
 MAHOMET. Les Siks nient pareillement sa religion et celle de Brama, *b.*  
 MAHOMETANS (Les). Etat florissant des provinces du Panje-ab sous leur empire,  
 MAHRATTES. Il y a un Ram-Raja dans leur pays, *c.* Voyez ALI.  
 MAILLA (Le père): son exagération dans le calcul de la population de la Chine, *b.*  
 MAKAE, *Make*, *Maketa*, est, aussi-bien qu'Asabo, le nom ancien de Mussendon,  
 MAKAE, Signification de ce mot, *b.*  
 MAKICHID. Otter donne ce nom à un fleuve du Mekran,  
 MAKICHID. Quelle position il assigne au fleuve qui le porte,  
 MALABAR (La côte de). Voyez KABOUL.  
 MALANA. Le cap Malan ou Moran fut la 12.<sup>e</sup> station pour la flotte,  
 MALANA. Arrien fixe à ce cap la limite du territoire des Orites,  
 MALLIENS (Les): leur territoire, que traversa Alexandre, est un pays abondant en richesses,  
 MANCHESTER. Voyez WHITAKER.  
 MANDANIS. Langage que tint ce Bramine à Alexandre,  
 MANDROGENE, père de Méandre, l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte,  
 MANGEURS de chameaux. Voyez le mot CHAMEAUX.  
 MANGI: c'est le nom que Marc-Paul donna à la Chine, sans doute de celui des Tartares Mantchoux, *b.*  
 MANHABARE ou *Manhabère*. Le géographe de Nubie trace une route depuis l'Indus, par cette ville située sur l'Arabis, *a.*  
 MANSOURA. Quelle est cette ville, *a.*  
 MANSOURA. Sa longueur et sa largeur,  
 MANTCHOUX (Les Tartares). Voy. MANGI.  
 MARADA, l'un des petits villages situés sur la cataracte du Nil, *c.*  
 MARAN, variation du nom de Malan ou Malana,  
 MARCIEN. Voyez HERACLEE.  
 MARGASTANA. Voyez MORGHESTAN.  
 MARIN de Tyr. Ce qu'en dit Ptolémée, et comment il a voulu corriger la trop grande étendue que cet auteur avoit donnée à la largeur de la terre, *a.*  
 MARSDEN. La traduction de son excellente histoire de Sumatra par Parraud, citée, *a.*  
 MARSEILLE. Pythéas étoit de cette ville,  
 MARTIANUS CAPELLA, cité dans le cours de l'ouvrage.  
 MASCALL (Le lieutenant) étoit officier à bord du vaisseau du commodore Robinson, *e.*  
 MASCHWIRA. Niebuhr y débarqua, *b.*  
 MASQAT. Les vaisseaux qui font voile de Malabar vers le Golfe Persique, vont ordinairement à la reconnaissance de cette place, située sur la côte d'Arabie,  
 MASSANIENS (Les) étoient peut-être, ainsi que les Sodres, les habitans du Pekier et du Sekier modernes, *d.*  
 MASULI-PATAM. Voyez PATAM.  
 MATTHIOLE; son commentaire sur Dioscoride cité, *c.* et *aliàs.*  
 MAURICE; son Histoire de l'Hindoustân citée, *c.* et *aliàs.*



MAY. Le nom de cette place se trouve dans un journal de l'Edrisi,  
MAY. La route qui conduit de Lar à Giouar, y tombe vraisemblablement,  
MAZENE ou Amazène. Voyez ce dernier nom.  
MEANDRE. Voyez MANDROGENE.  
MEDES (Les). Les troupes de Parménion sortoient du pays de ces peuples, lorsqu'elles joignirent Alexandre dans la Karmanie,  
MEDHI. Voyez MODHI.  
MEDIE (La): la Susiane en est séparée au nord par une rangée de montagnes,  
MEDITERRANEE (Mer). Voy. TRIREMES.  
MEDIUS. Voyez OXYNTHEMIS.  
MEGASTHENE. Arrien a écrit d'après cet historien, 10 note b, et aliàs. Voyez NICATOR.  
MEHEMET (Mirza), fils de Tymour, envahit le royaume d'Ormuz,  
MEKKE (La). Voyez ABDOU'L KERYM et LANGLES.  
MEKRAN ou Mehran (La côte du). M. Dalrymple en a communiqué à l'auteur plusieurs cartes, plans et dessins,  
MEKRAN ou Mehran (La côte du). Par Mehran, il faut entendre la partie plus basse de l'Indus, a.  
MELIA-POOR. Voyez POOR.  
MEND (II) est la dénomination ajoutée au nom du cap Arraba,  
MEND (II) Son origine présumable,  
MENODORE. Le père de Thoas, l'un des officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte, se nommoit ainsi,  
MERCATOR; ses cartes adaptées à l'ouvrage de Ptolémée,  
MERCURE, l'une des divinités auxquelles les voyageurs du continent consacroient des chèvres dans l'île Kataia,  
MERDIN. Gesira est une ville située dans le voisinage de cette place, a.  
MEROE. Ptolémée a cru devoir placer la région Agysimba et le cap Prasum sous le parallèle opposé à celui de cette place,  
MEROS ou Mérou, nom que les Grecs trouvèrent dans l'Inde, a.  
MER ROUGE (La), ou Golfe Arabique. Il en existe une très-belle carte dressée par de la Rochette, a.  
MESAMBRIE ou Mesambria. Epoque à laquelle la flotte y arriva,  
MESAMBRIE ou Mesambria. On ne voit pas trop bien d'où est tiré ce nom,  
MESAMBRIE ou Mesambria. Busheer est le nom moderne,  
MESANIUS (Sinus). Voyez SINUS.  
MESCHID. Signification de ce mot, a, b. V. ALI et HOSEIN.  
MESEN, Mésène. Signification de ce mot,  
MESEN, Mésène. Il s'applique dans le sens d'île à un Mésène sur le Schat-el-Arab, à un autre Mésène dans la Mésopotamie, enfin à un Muçan dans le Sinus Mesanius de Ptolémée,  
METRON. L'un des trente-trois officiers Macédoniens à bord de la flotte, se nommoit ainsi,  
MICHAELIS. Dans son extrait de Niebuhr, cet auteur prétend que le voyageur Allemand trouva un Tor dans le Golfe Persique, a. Cité pass [...] m.  
MIEZA. Ce lieu étoit la patrie de Peucestas,  
MIKKALUS. Mission importante qu'il reçut d'Alexandre,  
MILLE d'Angleterre. Voyez le chapitre des Mesures itinéraires,  
MINA, Minan, Minau, Minavé, Minavi. Signification originaire de ce mot,  
MINA, La ville qui porte le premier de ces noms, est la capitale du Moghostan,  
MINA, Route de Mina à Lar, d'après Pietro della Valle, a.  
MINNAGARA. D'Anville a compris cette place dans l'étendue de pays appelée l'Indo-Scythie,  
MIRABEAU. Système absurde calomnieusement attribué à cet écrivain par l'auteur, a.  
MIR-MAHENNA. Cruautés commises par ce tyran,  
MIR-MAHENNA. Sa fin tragique,  
MOBAREC. Voyez CHEHABEDDIN.  
MOCHANDAN ou Moçandan, variations du nom de Mussendon, a.  
MODHI ou Medhi, nom donné par les Orientaux à un fort dont la position est peut-être la même que celle de Moshura sur la carte de Dalrymple,  
MOGHOSTAN. Signification de ce nom de pays dans la géographie Orientale,  
MOGOL. Voyez PANJE-AB.  
MOHAMMED-CHAH. Effets d'un traité que ce prince conclut avec Nâdir-Châh, a.  
MONA. César a écrit qu'il n'y avoit pas de nuit aux extrémités de la Bretagne ou des îles situées au nord de ce lieu,  
MONAN. Un bras ou canal du Ravee est désigné sous ce nom,  
MONGELLA. Situation de cette île,  
MONTESQUIEU. La supposition de cet écrivain sur l'époque de la navigation de la flotte d'Alexandre, n'est pas fondée,  
MONTFAUCON (Le père): son autorité citée, a, aliàs.  
MONZE (Le cap) est l'Eirus ou Irus des anciens,  
MOORE (Le capitaine). Résultat d'une de ses observations,  
MOOSA (Khore). Voyez KHORE.  
MOO-SIHWAN, variation présumable, suivant l'auteur, du nom de Musikanus, comme Ok-Sihwan, d'Oxykanus,  
MORAN. Voyez MALANA.  
MOREE (La). Voyez CORONELLI.  
MORGHESTAN (Le) d'Arrien, paroît avoir quelque affinité avec le nom Dorghestan,  
MORGHESTAN (Le) Ce nom se retrouve dans celui de l'île Margastana,  
MORONTOBARA ou Morontobarbara fut la 6.e station pour la flotte,  
MOSAEUS (Le) de Ptolémée, est le Karûn des modernes,  
MOSARNA. Discussion sur la position de ce port,  
MOSHURA. Voyez MODHI.  
MOU. Voyez EBZAT.  
MOULTAN. Longitude et latitude de cette place,  
MOULTAN. Elle étoit jadis appelée Mulatran,  
MOULTAN. Elle passe pour l'une des plus anciennes de l'Inde,  
MOUN. Le Maaun de géographe de Nubie se retrouve peut-être dans cette syllabe du Sal-moun-ti de Diodore,  
MOUSSON. Ce qu'on entend par ce mot dans l'Inde,  
MUCKSA. Comment s'exprime le lieutenant Porter sur les naturels de ce lieu,  
MUDDY-PEAK. Conjecture à tirer de ce nom, ainsi que de celui de Shied,  
MULLA ALI CHAH est maître d'Ormuz, depuis la mort de Nâdir-Châh,  
MUMBARICK ou Munbarick, variation du nom Bombareek, a.  
MUNYCHION: ce mois Athénien répond à notre mois d'avril,  
MUSEUM Britannique (Le) possède un manuscrit Portugais de Ressende,

MUSIKANUS. Où convient-il de placer le territoire de ce chef,  
MUSIKANUS. *Musihan-us*, variation de son nom, présente, à-peu-près, le nom de Sihwan,  
MUSSENDON ou *Mussendom*, ou *Musseldom*. Situation de ce cap, *MAKAE*.  
MYLLEAS. Voyez ZOILE.  
MYRMIDONS (Les) de Thessalie se trouvent, ainsi que les Spartiens de Thèbes, transplantés sur le sol de l'Inde, par la fable de la Néréide, rapportée au Journal de Néarque, *b*.  
MYSORE. Dans cette partie de l'Inde, on cultive un grain d'une espèce particulière, dont le nom est gram,

N

NABEJON, *Nabgian* ou *Nabgion*, nom que donne Niebuhr au *Tumbo* des Portugais, *b*.  
NABEND. Niebuhr a fait mention du scheik de cette place, ainsi que de ceux de Séer, Mogo, Tsjaerack, Nachelo, Asloë, Thaerie, Schilu et Konkun,  
NABON (Le cap): sa position,  
NABON (Le cap): Il donne son nom à la rivière Nabon,  
NABRUS. *Arbis* est une variation de ce nom,  
NACHELO. Voyez NABEND.  
NADIR-CHAH. Route tenue par ce conquérant, Voyez FRASER, HANWAY, MOHAMMED-CHAH, NALASUNKRA, &c.  
NAGANA-GUDA. Les modernes appellent ainsi l'Akhidana de Ptolémée,  
NAGAR ou *Nagaz* (Syrin): c'est la capitale du royaume de Kachmyr, *b*.  
NAGAR-ANIGRAMMA est une des villes que Ptolémée indique comme voisines de Binagara,  
NALA, *Nalla* ou *Nullah*. A quelle langue appartient ce mot, d'où il dérive, et ce qu'il signifie, *a*.  
NALA-SUNKRA, écrit *Nalé-Sengueré* par Otter, est déterminé, dans le traité conclu entre Nâdir-Châh et l'empereur Mogol, comme la nouvelle limite des deux empires,  
NAMIN. L'île *Tumbo* est appelée de ce nom par Niebuhr, *b*.  
NAXI-RUSTAM. On ne trouve à cette place aucun vestige de l'ancienne Estakhar,  
NAZA. L'île Angar reçoit ce nom de quelques géographes, *b*.  
NEARQUE: son voyage est, dans l'histoire de la navigation, le premier événement d'une grande importance pour le monde entier,  
NEARQUE: Preuves de l'authenticité de son Journal,  
NEARQUE: Son arrivée à l'Anamis,  
NEARQUE: Son entrevue avec Alexandre,  
NEARQUE: Il arrive avec la flotte à un village sur le Pasi-tigris,  
NEARQUE: Ce qu'il devint après la mort d'Alexandre.  
NEDSJEF (Le Bahr) de Niebuhr, nommé *Rahemah* par d'Anville, répond au Pallacopas d'Arrien,  
NEDSJEF (Le Bahr) de Niebuhr. Il est à sec aujourd'hui, du moins pendant l'hiver,  
NEHENK (Le) est le fleuve dont le nom présente le plus d'analogie avec celui du Tanka,  
NEOPTANA. Epoque de l'arrivée de la flotte à cette place,  
NEPTUNE. L'île Angar étoit consacrée à ce dieu,  
NEPTUNE. Nous n'en devinons pas les motifs,  
NERBUDDA (Le). Où ce fleuve prend sa source, *b*.  
NEREIDE (La) de l'île Nosala: sa fabuleuse histoire,  
NESTORIUS. L'épouse de Pietro della Valle, M.<sup>me</sup> Maani, étoit de sa secte,  
NEUDRUS. Arrien, d'après Mégasthène, fait arriver ce fleuve dans le Saranges,  
NICARCHIDES, l'un des trente-trois officiers Macédoniens à bord de la flotte,  
NICATOR (Séleucus) envoya Mégasthène, en qualité d'ambassadeur, vers un monarque Indien nommé *Sandrocottus*, *a*.  
NICEE. Origine du nom de cette ville, *a*.  
NICEE. Recherches sur sa position,  
NICOCLES, l'un des trente-trois officiers Macédoniens à bord de la flotte,  
NICOLAUS. Le père de Pantauchus, l'un des trente-trois officiers Macédoniens à bord de la flotte, se nommoit ainsi,  
NIEBUHR est un des auteurs dont l'ouvrage a servi au docteur Vincent pour rédiger le sien, *pass* [...] *m*.  
NIL (Le). Les bouches ou *bogas* de ce fleuve, ainsi qu'on les nomme, sont hérissées, à quelques époques de l'année, de dangers tellement redoutables, qu'ils ont passé en proverbe,  
*NILUS* est le nom que donne d'Anville à un canal qu'il fait arriver dans le lac Bahr-Nedsjef à son angle septentrional, *a*.  
NITHADON, l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte,  
NOA (La pointe de) du lieutenant Porter, répond, à n'en pas douter, au Kyiza ou Kyeza de Ptolémée,  
NOEL (Le détroit de). L'origine de son nom est facile à indiquer, *b*.  
NOMADES (Les) peuvent bien être les mêmes que la tribu de Belootches appelée les *Nomardies*,  
NOMADES (Les) Signification de ce nom, donné par Néarque aux naturels de Mucksa,  
NOMARDIES. Voyez *suprà* NOMADES.  
NOMMANA, *Kombana* et *Ommama*, sont le même mot,  
NOORNY est un des quatre bras dans lesquels se subdivise le Biah près d'Ayjodin,  
NORDEN, bon à consulter sur les obélisques, *a*.  
NOSALA. Voyez NEREIDE.  
NOUBENDGIAN. Le petit ruisseau de Bewan coule dans le voisinage de cette place,  
NOUVELLE-GUINEE. Voyez GUINEE.  
NOUVELLE-ZELANDE. Voyez ZELANDE.  
NUBIE (Le géographe de) a fait de Mansoura un centre de communication, *a*. Son témoignage cité *pass* [...] *m*.  
NUCHLAT est le même que Taoké, 424.  
NULLA, *Nullah*, *Nulla-Sunkra*. Voyez NALA.  
NUSSEERPOOR: c'est le 4.<sup>e</sup> des cinq circars ou districts qui forment autant de subdivisions du soobah de Tatta,

O

OARACTA (L'île): c'est la moderne Kismis, Voy. ORACTA et WOROCTA.  
OBELISQUES, furent construits dans le siècle d'Anakim, *c*. Voyez NORDEN, POCOCKE, &c.  
OBOLEH ou *Obolla*, canal ainsi nommé par d'Anville, *b*,  
OBREMI. Le nom de la rivière Ibrahim est écrit ainsi dans le manuscrit de Ressende,  
OCCIDENTALES (Sources) de l'Indus. Rennell les a placées, ainsi que les fleuves du Panje-ab, d'après une carte dressée par un naturel du pays,  
OCEAN ATLANTIQUE (Le grand). La mousson y est inconnue aux navigateurs,  
OCHUS. Voyez OKHUS.  
OCKLEY: cet auteur nous a conservé une relation touchante, écrite en Arabe, de la mort de Hosein, qui fut tué à Kerbelai, *a*.  
ODOINE (L') de Tavernier, l'Odornch d'Anville, le *Physcus* de Xénophon, le Gorgus de Ptolémée, &c., est une des trois rivières qui se déchargent dans le Tigre, du côté oriental de ce fleuve, entre Bagdad et Mosul,  
O-GYRINE. Vossius propose cette variation du Tyrine de Strabon,  
OGYRIS (L'île) répond, suivant Saumaise, à l'Organa d'Arrien,

OKE. Strabon fait mention d'un palais des rois de Perse, qui portoit ce nom,  
OKHUS: cette montagne n'est rien autre chose qu'une élévation, par laquelle se termine une partie de côte montagneuse,  
OKHUS: Conjectures sur sa position et sur son nom, c.  
OLYMPIAS. Ce fut par suite des querelles qui s'élevèrent à l'occasion de la retraite de cette princesse, que Néarque fut exilé par Philippe, e.  
OLYMPIQUE (Stade), se calcule à raison de huit au mille Romain,  
OLYMPIQUE (Stade), Il est de 600 pieds Grecs,  
OMAN. Cheref-eddin, et d'autres géographes Orientaux, ont donné des notions suffisantes sur le commerce de cette place de l'Arabie,  
OMAN. Niebuhr a dressé depuis une carte du pays, a.  
OMAR, le second des Kalifes, régnoit dans la quatorzième année de l'ère Mahométane,  
OMAR, On lui attribue la fondation d'une ville du nom de Basra, située sur les bords du Schat-el-Arab,  
OMAR, Il est maudit des Persans, ainsi qu'Abubeker et Ommawiah, a.  
OM-EN-CHALE. Niebuhr donne ce nom à l'île Mongella, située à l'est du cap Verdistan, c.  
OMRAH. Le médecin Bernier se rendit de Dehly à Lahore avec un de ces seigneurs Mogols,  
ONESICRITE d'Astypalée, étoit le pilote du vaisseau que montoit Alexandre,  
ONESICRITE d'Astypalée, Son Journal cité et discuté,  
ONESICRITE d'Astypalée, Cet officier et Néarque furent les seuls de la flotte qui participèrent au don d'une couronne d'or,  
ONOOR. Voyez ONORE, et c.  
ONORE: cette terminaison, ainsi que Pore, exprime, en langue Indienne, une ville ou une forteresse,  
OPHELLAS. L'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte, se nommoit ainsi,  
OPIS: à cette ville se termine l'expédition d'Alexandre,  
OPIS: Epoque à laquelle il est vraisemblable que ce prince put y arriver,  
OPIS: Sa situation est un objet de doute pour les géographes,  
OPIS: Dissertation sur ce point,  
ORA. L'HaÛr moderne répond à cette ville,  
ORA. Sa longitude et sa latitude, d'après Ptolémée,  
ORACTA est l'orthographe la plus ancienne, dans Plin, du nom de l'île Oaracta,  
ORAEA. L'auteur du Périples en fait mention,  
ORAEA. Il paroît en avoir ignoré la véritable position,  
ORCHENIENS. Plin assure qu'ils détournèrent le cours de l'Euphrate,  
ORCHOE. Dissidence entre Ptolémée et Mercator sur la position de cette ville,  
ORCHOMENE est une des villes dont le siècle d'Anakim, ou des Géans, vit s'élever les murs,  
ORESTIS. Perdiccas étoit de cette ville, c.  
ORGANA, la fameuse Ormuz des géographes modernes, Voyez OGYRIS.  
ORIENTALE (Bibliothèque) de d'Herbelot, citée, pass [...] m.  
ORITES (Côte des), s'étend depuis la rivière Araba jusqu'à Malana; mesure 1600 stades suivant Arrien, et près de 98 milles à l'échelle de Dalrymple,  
ORITES (Côte des), Ces peuples avoient quelque chose des moeurs Indiennes, mais ne formoient pas une nation de l'Inde, c.  
ORITES (Côte des), Ils sont défaits par Léonnatus, Voyez aussi  
ORMUZ (L'île) est un rocher stérile, manifestement formé par un volcan,  
ORMUZ (L'île) Voyez AREK, ALBUQUERQUE, ORGANA. Ses noms divers,  
ORNOS diffère peu d'Aornos, a. Voyez AORNOS.  
OROMASDES ou Hormudsch, le bon principe dans la superstition des Parsis,  
ORONTE (L'). Voyez ANTIOCHE.  
ORPHEE. Voyez ARGONAUTES, ARGONAUTIQUES.  
ORSINE. C'est à Pasagardoe qu'Alexandre punit ce satrape d'avoir violé le tombeau de Cyrus,  
ORSINE. Suivant Rollin, il étoit innocent, a.  
OSSADIENS. La soumission de cette tribu fut reçue par une partie de la flotte qu'on avoit construite à Xathra,  
OSSADIENS. L'histoire ne nous dit rien qui puisse guider nos recherches sur sa position,  
OTTER. L'autorité de cet écrivain a servi souvent à l'auteur de l'ouvrage,  
OTTER. Son témoignage cité, pass [...] m.  
OUBAL-ULAI. Voy. AUBAL-AULAI et ULAI.  
OUJ ou Ouj est peut-être l'orthographe du nom Outche, c.  
OURSE (L'). Suivant Strabon, les pluies qui couvrent les montagnes dans l'enceinte desquelles la Gédrosie est enfermée du côté du nord, cessent vers l'époque du lever de cette constellation,  
OUTCHE répond à l'ancien pays des Oxydraques, c,  
OXYARTE (Le Bactrien), père de Roxane, épouse d'Alexandre, reçut de ce prince le commandement d'une satrapie,  
OXYCANUS ou Oxykanus: quel étoit son territoire,  
OXYCANUS ou Oxykanus: Conjectures sur son nom,  
OXYCANUS ou Oxykanus: Alexandre marche contre lui, et le fait prisonnier,  
OXYDRAQUES. Une députation de ces peuples se rend auprès d'Alexandre,  
OXYDRAQUES. Il est présumable que leur tribu étoit dans un état très-florissant, Voy. OUTCHE.  
OXYNTHÉMIS, nom du père de Médius, l'un des officiers Macédoniens à bord de la flotte,

P

PACIFIQUE (Mer). La mousson y est inconnue,  
PACTYA ou Cospatyrus. Dodwell suppose que cette place est sur le Gange, b.  
PADARGUS ou Padargus. La flotte vint jeter l'ancre à l'embouchure de ce torrent en quittant Hiératis,  
PAESTUM: cette ville d'Italie est célèbre par ses jardins, ses vignobles et ses rosiers,  
PAGALA; c'est la 8.<sup>e</sup> station pour la flotte,  
PALA, Palag, Palah. Signification de ce mot Hébreu, a.  
PALIBOTHRAS. Opinion que Plin nous donne de cette ville, b.  
PALIBOTHRAS. Elle a été, dans l'Hindoustan, le siège de l'empire, b.  
PALLA, Pola ou Polla. Aucune île, sur les cartes modernes, ne se trouve correspondre à celle ainsi nommée par Ptolémée,  
PALLACOPAS. Quelles vues déterminèrent l'expédition d'Alexandre à ce canal,  
PALMEIRA (Le) des Portugais, répond à l'île Mongella,  
PANDRIMÉE, Pandrumee ou Pandrumme. Le point où le bras oriental de l'Indus se décharge dans la mer, est nommé ainsi sur les cartes de Rennell et de Dalrymple,  
PANJE-AB. Signification de ce nom,  
PANJE-AB. La province qui le porte est estimée l'une des plus riches de l'empire du Mogol,  
PANJE-AB. Géographie de ce pays,  
PANTAUCHUS, l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte,  
PANTIADÉS. Le père de Timanthe, officier Macédonien embarqué sur la flotte, se nommoit ainsi,

PÂQUES (Fête de). Le commencement de l'année Athénienne étoit mobile comme le jour de cette solennité,  
PARAGON - SINUS (Le) de Ptolémée. Le Térabdon de l'auteur du Périple y correspond peut-être, b.  
PARALIPOMENES (Les). Citation du second livre de cette partie de l'Écriture sainte, a.  
PARATACENI, les Paratacéniens. Quelle position occupoient ces anciens peuples,  
PARATACENI, les Paratacéniens. Les *Bactiari* sont les mêmes, b.  
PARITAE: le nom d'*Oritoe* paroît en être une variation,  
PARKHURST: cet auteur rapporte au byssus dont il est parlé dans l'ancien Testament, ce que Pline dit du coton, b. Cité *pass [..] m.*  
PARMENION joignit Alexandre dans la Karmanie,  
PAROPAMISE (L'Alexandrie du). La position de Qanda-hâr est présumée par d'Anville et par Rennell y correspondre, a.  
PARRAUD (Le C.<sup>en</sup>) a traduit l'Histoire de Sumatra par Marsden, a.  
PARSIS (Les). Dans leur superstition, Oromasdes est le bon principe,  
PARSIS (Les). Le savant Anquetil du Perron a fait beaucoup de découvertes en ce qui concerne leur mythologie et les connoissances qu'ils possédoient, b.  
PARTHIE (La). Pharasmane en étoit le satrape,  
PASA. Signification de ce mot, qui s'écrit aussi *Phesa* et *Besa*, c.  
PASABO est le Sabo et Asabo de Ptolémée, le Mussendon de nos cartes modernes,  
PASA-GARDAE ou *Pasa-garda*. Arrien a confondu cette ville avec Persépolis,  
PASICRATE: son fils Nicoclès étoit l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués sur la flotte,  
PASIRA n'est peut-être qu'une corruption de Bagasira, a.  
PASIS est vraisemblablement une variation de Masis,  
PASI-TIGRIS (Le). L'armée traversa ce fleuve avant de pouvoir gagner Suse,  
PASI-TIGRIS (Le). Il paroît être le Kouroucan-kendé de Tymour,  
PASI-TIGRIS (Le). Diodore prétend qu'il y a vingt-quatre jours de marche de ce fleuve à Persépolis, a.  
PASI-TIGRIS (Le). Le pont sur lequel l'armée le passa, étoit un pont de bateaux,  
PASI-TIGRIS (Le). Ce nom de *Pasi-tigris* signifie Tigre oriental,  
PASSAUM ou *Possum*: ce cap est très-bien placé sur une carte contenue dans un manuscrit Portugais de Ressende, qui est au muséum Britannique,  
PASSENCÉ, *Possem* ou *Posmee*. A quelle époque la flotte doubla ce cap, qui s'avançoit jusqu'à neuf milles en mer,  
PASSENCÉ, Sa description par le lieutenant Porter,  
PATAM. Signification de ce mot dans *Masuli-patam* et autres composés, b.  
PATROCLE. Ce qu'a écrit cet historien au sujet des compagnons d'Alexandre, b.  
PATROCLE. Xénoclès lui a communiqué les papiers dépositaires des détails qu'il nous a transmis, b.  
PATTALA. Longitude et latitude de ce lieu,  
PATTALA. Signification de son nom,  
PATTALA. Alexandre y arrive,  
PATTALÈNE (La): elle forme un Delta comme la basse Égypte,  
PAUSANIAS: cet auteur est bon à consulter sur le *byssus* des anciens, b.  
PECKCLI (Le) de Rennell, correspond au *Pactya* des anciens,  
PECKCLI (Le) de Rennell, Le nom s'écrit aussi *Puckcli*, b.  
PEGWELL (Baie de). Pourquoi elle est nommée ainsi, a.  
PEHLVI. Ce que signifie la syllabe *kar* en cette langue,  
PEKIER (Le) et le Sekier des modernes, répondent peut-être aux pays des anciens Massaniens et des anciens Sodres, d.  
PEKIN. Population extraordinaire des villes et cités de la Chine situées sur les canaux dont la navigation est permise aux Anglois depuis la rivière *Jaune* jusqu'à cette ville,  
PEKIN. fin de la note de l'autre page.  
PELLA. Quelle est la signification de cette partie du nom de Karpella,  
PELODES (*Sinus*). Ptolémée désigne sous ce nom une baie qui existe entre le *Mosoeus* et l'Eulée,  
PELORO, une des variations du nom de l'île *Pylora*, que la flotte aperçut sur sa gauche dans la navigation du quatre-vingt-quinzième jour,  
PELUSE. Voyez CANOPE.  
PERDICCAS, l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués sur la flotte,  
PERGUNNAH de Shoor (Le). Ce n'est qu'après y être descendu, que l'Hydaspe joint l'Acesines,  
PERIEGETE (Denys); il a parlé d'une partie de pays appelée l'*Indo-Scythie*,  
PERIPLE de la Mer Erythrée (Le). Ce que dit l'auteur de cet ouvrage, d'une ville appelée *Arabia Felix*,  
PERLES: il y en a une pêche établie dans l'île appelée *Bahreïn* par les modernes, et qui répond au *Tylos* d'Arrien, e.  
PERROQUETS. Arrien a fait mention de ceux de l'Inde,  
PERSEPOLIS. Les archives et une grande partie du trésor y étoient gardées, d.  
PERSEPOLIS. La position de cette ville, fixée à Estakhar, se trouve déterminée par la marche d'Alexandre, e.  
PERSEPOLIS. Quel motif porta le héros de Macédoine à brûler le palais qu'elle renfermoit,  
PERSES (Les): leur empire avoit été plusieurs fois envahi avant l'expédition des Macédoniens,  
PERSIDE (La), ou province de Perse. L'auteur y entre avec la flotte,  
PERSIQUE (Golfe). La flotte en commence la navigation,  
PERSIQUE (Golfe). Ce qu'elle comprend,  
PERSITH: c'est ainsi que Marcién écrit le nom de *Persis*, c.  
PESSINUS ou *Pessinuns*. Voyez SALMOUS.  
PETAU (Le père). En suivant Diodore, ce savant s'est mépris sur l'année où le voyage de Néarque a eu lieu, *pass [..] m.*  
PETRA AORNOS. Comment s'exprime d'Anville dans ses recherches sur ce lieu, a.  
PEUCALLOTIS, *Peuceliotis*, *Peucolaitis*, vient de *Peucela*, grande ville de la dépendance des *Assacani*, selon les Indiques, a.  
PEUCESTAS, l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte,  
PEUCESTAS, Il sauva la vie à Alexandre dans l'Inde,  
PEUCESTAS, Avant d'être nommé satrape par ce prince, il avoit été promu au grade de garde de la personne du roi,  
PEUTINGER (Conrad) avoit recouvré des cartes anciennes de l'empire Romain, qui ont été publiées par Velser, d.  
PEXODORE étoit satrape de Carie, c.  
PHARASMÈNE, fils de Phratapherne, étoit satrape de la Parthie et de l'Hyrcanie,  
PHARE (Le) protégeoit Alexandrie au nord,  
Héphestion devoit y avoir un *heroum*, a.  
PHARNUCHES. Voyez MAGOAS.  
PHARSISTAN (Le). Les Turcomans *Atabecks* vinrent occuper, vers le commencement du XIII.<sup>e</sup> siècle, cette contrée, qui est la *Perside* des modernes, a.  
PHASA. Signification de ce mot dans *Phasa-Gerd*,  
PHENICIE. Les noms de Tyrus et Aradus, s'il falloit en croire un système tout-à-fait erroné, auroient été transportés de cette contrée sur la Méditerranée jusque dans le Golfe Persique,  
PHENICIENS. Quelques-uns des matelots de la flotte furent pris parmi ces peuples,  
PHESA est, ainsi que *Besa*, une variation de l'orthographe de *Pasa*, c.

PHILIPPE, père d'Alexandre, mourut l'an 336 de J. C., sous l'archontat de Pythodore,  
 PHILOCTETE. Sentimens et discours attribués à ce guerrier Grec par Sophocle, dans une situation pareille à celle où se trouvèrent Néarque et ses compagnons, *c.*  
 PHIR. La Pura de la Gédrosie se retrouve dans ce nom, qu'on prononce aussi Phor ou Phoreh, *c.*  
 PHOORG, *Phooreg, Phooreh, Phoreg, Pohreg, Puhreg, Puregh et Pureh*, sont, comme Fahrag et Fohreg, le même nom, qui se rapporte à l'ancienne Poora, capitale de la Gédrosie, *a.*  
 PHOR ou *Phoreh*. Voyez PHIR.  
 PHOUL (Dez). Signification de ce nom, *e.*  
 PICHIN. Conjectures sur la situation de ce lieu, *c.*  
 PIETRO DELLA VALLE. Voyez VALLE.  
 PIMENTEL. D'Anville a parlé de Debil-Scindi d'après cet auteur, *c.*  
 PINDARE et son commentateur ont été cités par Scaliger dans son ouvrage qui a pour titre, *Emendata tempora*, *a.*  
 PITHON, fils de Cratéas, étoit un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués sur la flotte,  
 PITY est le nom d'un bras de la rivière de Lari-Bundar, *b.*  
 PLATON. Le père de Critobule, l'un des trente-trois officiers Macédoniens à bord de la flotte, s'appeloit ainsi,  
 PLEIADES (Les). Strabon place l'époque du départ de Nicée dans la 327.<sup>e</sup> année avant J. C., peu de jours avant leur coucher, Voyez aussi les deux Dissertations de MM. Wales et Horsley, évêque de Rochester, placées à la fin de l'ouvrage.  
 PLINE. La population des contrées arrosées par les sources de l'Indus, a sans doute été exagérée dans cet auteur, *pass [...] m.*  
 PLUTARQUE a porté vraisemblablement trop haut le nombre des habitans des contrées qu'arrosent les sources de l'Indus,  
 PNYTAGORAS, père de Nithadon, qui étoit un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte,  
 POCOCKE; son témoignage cité, *b.* et *aliàs.*  
 POLA, *Polla* ou *Palla*. Voy. ce dernier mot.  
 POLENTA. Celui des anciens n'étoit pas toujours un solide, *b.*  
 POLIOR. Voyez PYLORA.  
 POLITIMETUS; c'est le nom d'un fleuve de la Sogdiane, *a.*  
 POLYHISTOR. Le grammairien Latin Solinus, que nous appelons Solin, est connu par un ouvrage qui porte ce titre, *a.*  
 POMPONIUS MELA: ce géographe nommé *Corius* le *Korius* d'Arrien, le *Karius* de Ptolémée, *c.*  
 PONT-EUXIN, est la mer *Noire* pour les Orientaux, comme la Propontide est la mer *Blanche*; la Méditerranée, la mer *Bleue*; et l'océan Indien, la mer *Verte*, *c.*  
 POOR, *Pore*. Ce qu'exprime cette terminaison en langue Indienne,  
 POORA est la prononciation Grecque de *Pura*, capitale de la Gédrosie, le *Poreg* ou *Phoreg* du géographe de Nubie, *b* et *c.*  
 PORT D'ALEXANDRE (Le) n'est pas facile à découvrir,  
 PORT DES FEMMES (Le). Marcien paroît l'avoir confondu avec le précédent,  
 PORTER. L'autorité de ce navigateur citée,  
 PORTIKANUS (Le) de Diodore et de Strabon. C'est le même que l'Oxykanus d'Arrien,  
 PORTIKANUS (Le) de Diodore et de Strabon. Ce nom est écrit diversement par Quinte-Curce, *d.*  
 PORTIKANUS (Le) de Diodore et de Strabon. Posticanus, Porricanus, Porricanus et *Por-sihan-us*, en sont autant de variations, *d.*  
 PORTUGAIS (Les). L'expédition de la flotte d'Alexandre est devenue la source et l'origine des découvertes faites par eux,  
 PORTUS ALBUS est un des noms de lieux situés sur la Mer Rouge, auxquels Bruce a appliqué son analyse avec le plus de succès, *c.*  
 PORUS fut vaincu par Alexandre, *a.*  
 PORUS Son royaume abondoit en richesses naturelles,  
 PORUS Ce prince n'étoit que le chef d'une des nombreuses tribus établies dans le Panje-ab,  
 PORUS Un autre Porus habitoit les bords de l'*Hydraotes* ou *Ravee*,  
 PORUS La bataille entre Alexandre et le premier Porus se donna au lieu où il faut fixer la position de Nicée,  
 POSEIDON; c'est le nom donné à Neptune dans le texte du Journal original de Néarque, *b.*  
 POSMEE (Le cap) est le même que le cap Passence. Voy. PASSAUM et PASSENCE.  
 POSSEM ou *Possum*. Voyez encore PASSAUM et PASSENCE.  
 PRITTY (Le capitaine). Suivant la carte de ce navigateur, l'île Krokala est située à dix milles marins de la rivière de Lari-Bundar,  
 PROPONTIDE. Voyez PONT-EUXIN.  
 PROVENCE. Voyez AIGUES-MORTES.  
 PRUSSE (La). Le docteur Franklin réussit à faire insérer dans un traité conclu entre cette puissance et les Etats-Unis d'Amérique, quelques principes de philanthropie,  
 PSILTUCIN est une variation du nom de *Killuta*, *b.*  
 PTOLEEMEE: ce géographe ancien ne s'est occupé de composer l'ouvrage qu'il nous a laissé, qu'après être devenu roi d'Egypte, *pass [...] m.*  
 PYLORA. Voyez PELORO, POLIOR, &c.  
 PYTHEAS parvint jusqu'à Thulé, c'est-à-dire, en Islande,  
 PYTHEAS Est traité par Strabon comme un inventeur de fables, *c.*  
 PYTHEAS Opinion de Gosselin sur cet auteur, *c* de l'autre page.  
 PYTHODORE. Voyez PHILIPPE.  
 PYTHON fut donné pour collègue à Oxyarte,  
 PYTHON Il étoit du nombre des sept premiers *gardes-du-corps* d'Alexandre, *c.*

Q

QANDAHAR, autrement écrit *Candahâr* et *Kandahâr*. Voyez ALEXANDRIE d'Egypte, ALSHAMBETY, & c.  
 QAS est, selon Niebuhr, le nom de l'île *Keish*,  
 QUECHE, nom de l'île *Keish*, suivant la prononciation Française,  
 QUEIXOMO; c'est le nom moderne de *Kismis* en portugais, *d.*  
 QUINTE-CURCE. Voyez CURCE.  
 QUODTAONARE, variation de l'orthographe du nom *Cottonora*, *a.*

R

RAGIAN, *Raiguian* ou *Raighian*. Signification de ce mot, comme faisant partie de Sita-Reghian,  
 RAM ou *Rham* a un sens quelconque dans la langue sanscrit, *c.*  
 RAM-NAGAR: il en est parlé dans l'Ayeen Akbary, comme d'un poste situé dans la direction des montagnes au nord de la Gédrosie, *c.*  
 RAM-RAJA: il y en a dans le pays des Mahrattes, *c.*  
 RAMUSIO DE BARROS: ce Portugais a donné une traduction de la relation d'Arrien,  
 RANNIE (Le capitaine). Une relation de ce navigateur fait partie de la collection de Dalrymple, *d.*  
 RAS-AL-ACBE. Signification de ce nom, *a.*  
 RAS-AL-GATE répond au *Syagros* des anciens,  
 RAS-EL-CHAN (Le), ou cap Chân de Niebuhr, est le Kenn des cartes Angloises, le *Kaneh-Sithan* de d'Anville,  
 RAS-EL-DSJERD (Le) de Niebuhr, est une pointe occidentale, comme le *Râs-el-Heti* du même est la pointe orientale,  
 RAS-EL-DSJERD (Le) de Niebuhr, Le second a été placé, par cet auteur, trop près du premier, *c.*  
 RAVEE (Le), qui correspond à l'*Hydraotes* d'Arrien, est le troisième fleuve du Panje-ab,  
 REGH ou *Rick* entre dans la composition des noms *Bunder-Regh*, *Regh-ian*, & c., *c.*

REIXEL. Le nom de Busheer est écrit ainsi par les Portugais, *b*.

RENAS. Voyez AORNOS.

RENAUDOT a publié le Voyage de deux Arabes à la Chine dans le douzième siècle, lequel se trouve dans la collection de Harris, *b*.

RENNELL (Le major) a traité de tout ce qui concerne la descente de l'Indus et la navigation du Golfe Persique,

RENNELL (Le major) Il laisse Néarque à l'embouchure de l'Indus,

RENNELL (Le major) Ce géographe a rendu l'hommage le plus éclatant à l'exactitude d'Aristobule et de Ptolémée, *pass [...] m*.

RESSENDE. Voyez MUSEUM Britannique.

RHAMBACIA. Alexandre marcha lui-même vers ce village principal des Orites,

RHAMBACIA. Ram-Nagar y correspond vraisemblablement, *c*.

RHEGHIAN est écrit quelquefois *Ar-Rhegian*,

RHIN (Le). Dans un mille Anglois, il y a 5454 pieds des pays arrosés par ce fleuve,

RHIZAN ou *Rhizana* sembleroit, d'après Marcien, terminer à l'Indus la côte dont cet auteur l'indique comme la dernière station,

RHODES. Gosselin pense que la carte d'Eratosthène étoit une carte plate, dont le principal parallèle passoit par cette place,

RHOGANA n'a point de station correspondante dans Arrien,

RHOGOMANIA. Dans l'espace qui sépare ce lieu du Taoké, Marcien fait mention de l'île Sophath, le Sophtha de Ptolémée,

RHOGOMANIS (Le) de Ptolémée correspond à Bunder-Regh,

RHOGOMANIS (Le) Il est le même que le Rhogonis d'Arrien,

RHUADIS est, suivant le texte Grec de Ptolémée, le nom de l'*Hydraotes* d'Arrien, *a*.

RICHELL, ainsi que Warrell, et quelques autres points, paroissent être mieux connus que Lari-Bundar, *d*.

RICK. Voyez REGH.

RIO DE KALAMETA. Dans un manuscrit Portugais de Ressende, qui est au Muséum Britannique, nous trouvons une carte de la côte de l'Indus au cap Jask, sur laquelle Passaum [Possum] est très-bien placé, et où la station la plus voisine à l'est se trouve être Rio de Kalameta,

RIPHEES (Les monts) interceptent pour les Cimmériens les rayons du soleil,

RISCHER, *Richâhhr* ou *Rusheer*, variations du nom de Busheer,

RIZIN ou *Zirin* est une variation de Chirin dans le nom Ab-Chirin, *b*.

ROBERTSON (Le docteur) a exposé, avec les plus grands développemens, les avantages dont le commerce des Indes est devenu la source pour toutes les nations qui ont eu le bonheur d'y participer,

ROBERTSON (Le docteur) Cité, *pass [...] m*.

ROCHETTE (De la). La position que ce savant assigne à la ville d'Ayjodin, ainsi qu'aux pays adjacens, s'accorde mieux avec la marche de Tymour, telle qu'elle est rapportée par Cheref-eddin, qu'aucun autre système topographique dont l'auteur ait eu connoissance, *pass [...] m*.

ROCHETTE (De la). Sa réponse à l'auteur sur les questions relatives au premier méridien de Ptolémée,

ROHILLA ou *Rowhla*. Le lieutenant M'Cluer nomme ainsi une pointe septentrionale distante de 14 à 15 milles de la baie de Busheer,

ROLLIN: son Histoire ancienne citée, *e*, et *aliàs*.

ROMAINS (Les) détruisirent la ville appelée *Arabia Felix* dans la Description des rivages de la Mer Erythrée,

RONDE (La montagne): c'est le Strongylus de Ptolémée, Voyez STRONGYLUS.

ROOK ou *Rooke*. Calcul de cet auteur adopté par le docteur Vincent, *b*.

ROOK ou *Rooke*. Comment il a traduit un passage d'Arrien, *a*.

ROSALGAT (Le cap). Voyez FRANKLIN.

ROUD. Signification de ce mot en langue Persane,

ROUD-GUIRD. Otter place une rivière de ce nom sur sa route de Hamadan à Ispahan, *a*.

ROUD-GUIRD. Signification de ces mots, *a*.

ROUEN. Entre le Havre et cette ville, la marée monte avec plus de rapidité qu'en aucun endroit de l'Angleterre, *b*.

ROUGE (Mer). Voyez MER ROUGE.

ROUSSEAU. La fable d'Ulysse et de Circé a fourni l'idée d'un frontispice ingénieux pour l'Emile de cet écrivain, *b*.

ROXANE fut une des épouses d'Alexandre,

RUD-CHIUR, *Rud-Chiour*, *Rud-Shiur*, *Rud-Shiour* et *Rud-Siur*, sont autant de variations du même nom,

RUD-CHIUR, Il répond au Korius de Marcien et au Karius de Ptolémée,

RUD-CHIUR, Sa signification,

RUSHEER. Voyez RISCHER.

S

SABAI est dans la Perside, *a*.

SABBAS (Le) de Plutarque est le même que le Sambus d'Arrien, le Sabutas de Strabon, le Sabus ou Samus de Quinte-Curce,

SABIS. Gronovius et Saumaise ont confondu cette ville avec Badis, *a*.

SABO. Signification de ce mot,

SABRAQUES de Quinte-Curce, répondent aux Sogdiens d'Arrien, aux Sambestes et aux Sodres de Diodore,

SABUR ou *Sabura*, Voyez SAPOR.

SABUS et *Sabutas*. Voy. SABBAS et SAMBUS.

SAGAPA (Le) de Ptolémée, et le Lonibare du même, pourroient être regardés comme correspondans au Lari-Bundar et Bundar-Lari des modernes,

SAKALA fut la 5.<sup>e</sup> station pour la flotte,

SAKALA Position que l'auteur lui assigne, ainsi qu'aux rochers qui en portent le nom,

SALAMIS en Chypre, étoit la patrie de Nithadon, l'un des trente-trois officiers Macédoniens à bord de la flotte,

SALARUS (Le) de Marcien, répond au Sarus de Ptolémée,

SALMOUS. Voyez SALMUS.

SALMUS est une ville dont Diodore seul a parlé, *b*.

SALMUS Diodore y fait terminer le voyage de Néarque dans l'année 327 avant J. C., Voyez aussi

SALOMON. Bruce a répandu d'admirables lumières sur le commerce de ce prince, sur celui de Hiram, des Arabes et des Egyptiens dans la Mer Rouge, *c*.

SALSOS. Quelle rivière Plinè a désignée sous ce nom, *d*.

SAMBESTES. Voyez SABRAQUES.

SAMBUS: ce chef, qu'Alexandre eut à combattre, est désigné sous une infinité de noms divers,

SAMBUS: Les historiens nous le représentent comme un satrape ou chef d'une tribu de montagnards dans le voisinage de Musikanus,

SAMBUS: Sa soumission et sa fuite,

SAMY-DAKA, *Samy-daké* ou *Samy-kadé* (Le) de Ptolémée et de Marcien, correspond au Kanaté d'Arrien,

SAMY-DAKA, On lit aussi *Samy - dakia* et *Samy - dokhès*, *a*.

SAN-AB, ou *Sand-ab*, *Sand-ab-ala*, *Sanda-bala* et *Sandabalis*, sont autant de variations de Tchen-ab ou Chen-ab,

SANAS (Le) de d'Anville. Voyez SARASS.

SANDROCOTTA, *Sandracota* ou *Santrou-Cotta*, signifie une ville située sur le Shantrow ou Chen-ab, *a, b*.

SANDROCOTTUS. Voyez MEGASTHENE.

SANDWICH (La baie de). Usage qui s'y pratique pour la pêche, et qui lui a fait donner le nom de baie Pegwell, *a*.

SANGADA est évidemment à l'ouest de l'Indus,

SANGALA. Dix-sept mille hommes furent tués dans cette capitale de la province de Bari, qui sépare le Biah du Ravee, b.  
SANGANIENS ou Sangariens (Les) sont une horde de pirates dans la baie de Cutch vers l'est,  
SANSCRIT (Le). Noms des fleuves du Panje-ab dans cette langue,  
SAPOR ou Sabur, d'où vient le nom Sabura, est une division de la Perside, que d'Anville a désignée sous cette dénomination, et dont Kazeron est la première ville, d.  
Voyez ZULECTAF.  
SARAK, Sharak, Tsjarâk et Charrack, sont vraisemblablement les mêmes que Saraf ou Siraf, a.  
SARANGA ou Saranges d'Arrien est la cinquième rivière du Panje-ab, et répond au Satludj, Setlooge et Satluz de Tieffenthaler, au Setlej ou Setledge de Rennell, enfin au Seteluj du persan et de l'hindoustan,  
SARASS ou Surass est un mouillage dont parle le lieutenant M<sup>C</sup> Cluer, et qui répond au Sanàs de d'Anville, qui en fait la limite d'une chaîne de montagnes,  
SARUS. Voyez SALARUS.  
SARUZAN. La moins considérable des deux rivières que forme le Mekran en se subdivisant dans sa descente, tourne au nord vers cette place, a.  
SASUN fut le père de Babec, dont le fils Ardexir fonda Firouz-abad, c.  
SATLUDJ, Satluz, Setledje, Setluj, Setledj, Setloodge, Shatooder et Shetooder, sont le même que le Saranga ou Saranges d'Arrien. Voyez ce mot.  
SAUMAISE parle de trois ports au lieu de deux, projetés par Alexandre entre le Phare et le continent, a. Cité pass [...] m.  
SCALIGER diffère d'avec Petau et Dodwell dans ses calculs sur le jour de la naissance d'Alexandre. Cité pass [...] m.  
SCANDER est regardé par les naturels du pays comme correspondant à l'Alexandrie du Paropamise, a.  
SCANDEROON, c'est-à-dire, Alexandrie: sa longitude fut déterminée vers l'an 1693. Voyez CHAZELLES.  
SCHAT-EL-ARAB est l'embouchure de l'Euphrate et du Tigre réunis,  
SCHECH - SCHAHB. Niebuhr donne ce nom à une île,  
SCHECH - SCHAHB. Sa signification,  
SCHEIKS, ou Schiechs selon l'orthographe de Niebuhr. Cet auteur fait une mention particulière de ceux de Seer, Mogo, Tsjaerack, Nachelo, Nabend, Asloë, Toehrie, Schilu et Konkoun,  
SCHILU. Voyez le mot précédent.  
SCHITWAR (Le) des cartes Angloises répond à l'Ara de d'Anville,  
SCHOLIASTE d'Homère (Le), cité, c.  
SCIND. Ce qu'il faut entendre par ce nom, a.  
SCINDY-BAR. Quelle circonstance particulière rend plus remarquable cette embouchure intermédiaire,  
SCINIZ (Le) de l'Edrisi répond à l'Ab-Chirin de Cheref-eddin, b.  
SCYLAX: quel voyage lui attribue Hérodote,  
SCYLAX: A en juger par le lieu de sa naissance, ce voyageur dut être Grec, ou au moins habitant de l'Asie mineure,  
SEBA (La reine de) est appelée la reine du Midi dans l'écriture sainte,  
SEER. Voyez SCHEIKS.  
SEFIS (Les). La tribu des Aghvans mit fin, en 1720, à cette dynastie de la Perse, b.  
SEGESTAN (Le). Le Hendmend et l'Araba du géographe de Nubie sont dans cette province, a.  
SEHWAN. Voyez SEVI.  
SEINE (La). Voyez ROUEN.  
SEKIER. Voyez PEKIER.  
SELEN-DIVE est l'île de Ceylan, b.  
SELEUCIE étoit une ville située sur le Tigre,  
SELEUCUS. Voyez MEGASTHENE et NICATOR.  
SEMIRAMIS. Alexandre, s'il en faut croire Néarque, avoit le désir de surpasser cette princesse,  
SEND ou Sind. Voyez SCIND.  
SENEQUE ne nous en impose plus aujourd'hui par ses déclamations contre Alexandre,  
SERES. Les auteurs du Critical Review nomment ainsi les habitans de Bocharie, a.  
SERICA fut toujours le nom de la soie, lorsqu'elle vint à être connue et caractérisée, a.  
SERINDA. Voyez SIR-HEND.  
SERINGA-PATAM. Doit-on appeler de ce nom, de celui de Poonah, ou enfin de celui d'Aurung-abad, la principale ville du sud dans l'Inde, a.  
SERIQUE. L'auteur pense qu'il y a toujours erreur ou confusion, quand on en parle par allusion au coton, a.  
SERTES. La plupart des géographes placent une ville à la pointe ainsi nommée par le lieutenant M<sup>C</sup> Cluer,  
SERTISS. Harvey donne ce nom à la pointe orientale appelée Sertes ou Certes par le lieutenant M<sup>C</sup> Cluer, par Cant et par Mascal, et Serte par Van-Keulen,  
SEUHERI: Otter écrit ainsi Lohry, peut-être pour Leuhéri, a.  
SEVERN (Le): la marée y monte avec rapidité, b.  
SEVERNDROOG. Les pirates de ce lieu sont cités comme tels par Strabon et par l'auteur du Périples,  
SEVI, Sihouan, Siwan et Sihwan, sont autant de variations de l'orthographe de Sewee,  
SEVI-GONGA. Voyez GANGE.  
SEWEE, Sewistan, Sihwan. L'auteur fixe dans cette contrée la résidence de Musikanus,  
SHAH-JEHAN ou Châh-Jehan. Apophtegme mémorable de cet empereur du Mogol,  
SHAN-AB. Voyez SAN-AB.  
SHANDRAW, Shandrav, Shantrou et Shantrow, sont le même nom, qui subit une infinité de variations, c.  
SHATOODER ou Shetooder. Voy. SATLUDJ.  
SHEIB-BEWAN. Voyez BEWAN.  
SHEROW. Voyez CHETOW.  
SHEVOO. Situation de ce lieu, d'après le capitaine Simmons,  
SHEVOO. On peut s'y procurer d'excellente eau,  
SHICARPOOR. Voyez KHOUDABAD.  
SHIWAN est une variation de Sewee, Voyez ce mot.  
SHOOR (Le Pergunnah de). L'Hydaspe y descend dans son cours,  
SIBERIE. Etymologie vraisemblable du nom de cette contrée,  
SIBURTIUS. Ce fut à Poora qu'Alexandre le choisit pour successeur d'Apollophane dans le gouvernement du pays des Orites, c.  
SICILE (La) est, entre autres contrées, une preuve de cette vérité incontestable, savoir, qu'un nombre considérable de petits états indique l'heureuse situation du commerce, la population et la prospérité, a.  
SIDA. Signification de ce mot,  
SIDODONE, le Sisidone de Gronovius: sa position déterminée,  
SIHAN, Sihouan, Sihwan. Voyez SEVI.  
SIHAR. Un prince Hindou qui régnoit anciennement dans le Seewistan, et dont le gouvernement s'étendoit depuis Mekran jusqu'à Kachmyr, avoit ce titre, a.  
SIHAR. Tieffenthaler écrit Sihan, a.  
SIKS (Les) sont, dans le siècle actuel, les déistes et les démocrates de l'Inde,  
SIKS (Les) Leur secte est nombreuse,  
SILENUS. Le père d'Ophellas, officier Macédonien à bord de la flotte, se nommoit ainsi,

SILTACES, accusé du double crime d'oppression et de sacrilège, ainsi que Cléandre, fut jugé et exécuté dans la Karmanie, SIMMONS (Le capitaine). Voyez SHEVOO.

SIMUS. Le père de Nicarchides, officier Macédonien embarqué à bord de la flotte, se nommoit ainsi,

SIN. Ce fut des Arabes que les Portugais recueillirent ce mot, duquel est dérivé celui de Chine, b.

SINAR, Sinarus, Sinar-us (Le), se jette dans l'Hydaspe, au rapport d'Arrien,

SINAR, Ces noms ont assez d'affinité avec Syrin, d.

SINDHIENS ou Hendiens. Une tribu de Belootches porte ce nom,

SINDIMANA (Le) d'Arrien, la capitale de Sambus, offre une allusion au Scindi,

SINDIMANA (Le) Les meilleurs manuscrits portent Sindimana, et non Sindomana, a.

SINDONALIA. Quinte-Curce n'a point distingué cette place, d'Harmatélia, c.

SIND-SAGUR. Les Mogols désignent sous ce nom l'étendue de pays qui sépare l'Hydaspe de l'Indus,

SINTHUS est le nom que l'auteur du Périples emploie pour indiquer l'Indus, c.

SINUS MESANIUS de Ptolémée. Signification de Mesen ou Muçan dans ce nom,

SINUS (Le PARAGON) de Ptolémée est peut-être la baie de Térabdon, b.

SIRAFF. Cette ville, dont l'Edrisi parle comme d'une place très-commerçante de son temps, étoit située au pied de Charrack, et presque en face de Keish,

SIR-HEND. Les auteurs du Critical Review appellent ainsi la ville de Serinda sur l'Indus, a.

SITA, Sitahh, Sitak, Sitakus ou Sitacus: tous ces noms sont le même, et se rapportent tous à une rivière dont il est parlé dans le Journal de Néarque,

SITA, Sitahh, Sitak, Sitakus ou Sitacus: Signification du mot,

SITA-REGHIAN. D'Anville appelle ainsi la rivière Sitakus,

SITA-REGHIAN. Ce nom renferme évidemment une allusion à celui de Satan,

SITIAGOGUS (Le) de Pline, qui répond au Sita-Reghian, ne mérite aucune attention de notre part,

SKELLI. Bruce a trouvé un fleuve de ce nom dans l'Abyssinie, a.

SMARAGDUS. Voyez ZMARAGD.

SNAKENBORCK: ses notes sur QuinteCurce, citées, a, et aliàs.

SOCICLES étoit archonte à Athènes dans la CXIII.<sup>e</sup> olympiade,

SODRES. Voy. SABRAQUES et SAMBESTES.

SOGDI, Sogdiens à Behker,

SOGDIANE. Lorsqu'Alexandre eut pénétré dans cette province, il se trouva dans le voisinage de Bocharie, a.

SOLI, en Chypre, étoit la patrie de Nicoclès, fils de Pasicrate,

SOLINUS ou Solin. Voyez POLYHISTOR.

SOMMEANY (Le). Néarque place les Arabites entre l'Indus et cette rivière,

SOMMERSON. Un manuscrit de ce navigateur et de Baffin, conservé dans la bibliothèque de Bodley, a été publié par Dalrymple,

SOOBAH. Signification de ce mot,

SOPHATH ou Sophtha. Voyez RHOGOMANIA et TAOKE.

SOPITHES. Sur quel point résidoit ce chef,

SOURIA ou Sour. Sor ou Sar est la racine de ce nom, a.

SPARTIENS (Les) de Thèbes se trouvent transplantés sur le sol de l'Inde par la fable de la Néréide rapportée au Journal de Néarque, b.

STADES. Voyez le chapitre des Mesures itinéraires,

STAFANOR vint joindre Alexandre à Poora,

STEPHANUS ou Etienne (Robert); son Dictionnaire cité, c.

STOURA ou Stura. La flotte s'arrêta pendant deux jours dans la crique ou entrée qui porte ce nom,

STRABON est un des écrivains qui nous ont donné une grande idée de la population de l'Inde, a.

STRABON Les relations de Néarque et d'Onésicrite existent dans ses écrits,

Comment il s'exprime sur la connoissance qu'ont eue les Macédoniens des productions et marchandises de l'Inde, pass [...] m.

STRONGYLUS. Latitude de ce lieu,

STYMPHEE étoit la patrie d'Attale,

SUEZ. Comment s'exprime Niebuhr en parlant de la côte entre cet isthme et Jidda, a.

SUISSE (La) est la preuve de cette vérité, que le nombre considérable de petits états est toujours un indice certain de population, de commerce et de prospérité, a.

SUKOR est, selon d'Anville, une des deux villes situées sur les rives opposées à l'île qui renferme Bukor [la ville royale des anciens Sogdi], a.

SUMATRA. Effets de la brise de mer sur la côte occidentale de cette île, Voyez MARSDEN.

SUNKER et Sucker sont des variations du nom de Sekier, d.

SUNKRA. Voyez NALA.

SURASS. Voyez SARASS.

SURATE. Au rapport de Tavernier, qui fit en personne le voyage d'Ormuz à cette place, le passage s'effectue de Surate au Golfe Persique pendant les mois de novembre, décembre, janvier et février, dans l'espace de quinze à vingt jours,

SUSE ou Suze. Arrivée d'Alexandre dans cette capitale,

SUSIANE ou Suside (La). Discussion géographique sur l'intérieur de cette contrée,

SYAGROS. Voyez RAS-AL-GATE.

SYASTRA est une ville située dans la baie de Canthus ou Cutch,

SYENE. Phénomène remarquable dans cette ville de l'Egypte,

SYENE. Bruce a donné une description très-curieuse du puits qu'elle renferme,

SYENE. Comment il détermine la latitude de cette ville, c.

SYRIE (La) fait partie des conquêtes d'Alexandre,

SYRIN-NAGAR. Signification de ce nom, d.

T

T'AB, ou Tab, est un autre nom de la rivière Endian, qui forme la limite entre la Perside et la Susiane,

T'AB, ou Tab, Signification du mot,

TA - EE - TEE et Taiti sont évidemment le même nom, a.

TALMENA. Discussion sur la situation probable de cette station,

TALMENA. C'est le Kandriakès de Ptolémée,

TALMENA. C'est le Kandriakès de Ptolémée, et la 26.<sup>c</sup> station pour la flotte,

TANKA. Quelle est cette rivière,

TANKA - BANKA. De la Rochette, sur la carte qu'il a publiée, marque cette rivière comme ayant sa source au-delà des montagnes, a.

TAOKE. A quelle époque la flotte atteignit cette ville,

TAOKE. Ce nom répond au Tauag du géographe de Nubie,

TAOKE. Le Bang des modernes est le même, a.

TAOI. Voyez TROESI.

TARSIA. Tsor, Turus, Tyrus, et Sor, Sour, Sarr-anus, ont de l'analogie avec ce nom, b.

TARSIA. Distance de Badis à cette place,



TARTARIE. Nos premiers voyageurs y entrèrent par le nord de l'Asie, e.  
TATTA. Le passage de cette place à Lahore s'effectue en six à sept semaines, a.  
TAUAG. Voyez TAOKE.  
TAURUS (Le mont). On trouve dans le Journal de Baldwin un catalogue très-curieux des hordes de brigands qui habitent cette montagne, a.  
TAVERNIER est un des voyageurs écrivains dont l'autorité a servi au docteur Vincent dans la composition de son ouvrage, pass [...] m.  
TAXILA. Les géographes s'accordent en général à considérer cette ancienne ville comme ayant occupé la même position que l'Attock des modernes, a.  
TAXILE: ce prince prenoit son nom de la ville où il régnoit,  
TCHAMOO ou Tchamou. Cheref-eddin donne ce nom aux deux chaînes dans lesquelles se divisent les montagnes qui couvrent Kachmyr à l'est,  
TCHEN-AB ou Tchen-av. Voy. CHEN-AB.  
TCHEN-DAR-BAGAR est le nom de l'Acesines dans le sanscrit, et selon Tieffenthaler,  
TEGER. Du Dekel ou Deghel des Arabes, les Grecs, suivant Bochart, ont fait Deger, Teger ou Tigris, a. Voyez TIGRE.  
TEKIER. Voyez ALORE.  
TELEPHE fut chargé par Alexandre de conduire vers la flotte un approvisionnement de blé,  
TELLA a sa sépulture dans Zobéir, au rapport de Niebuhr,  
TEMALA. Distance de Sada à cette place, et de cette place à la Chersonèse d'or, selon Ptolémée,  
TEOS étoit la patrie d'Andron, officier Macédonien embarqué sur la flotte,  
TERABDON (La baie de): les anciens l'ont placée entre le cap Jask et Guadel,  
TERABDON (La baie de): C'est peut-être le Paragon-Sinus de Ptolémée, b.  
TEREDON: latitude de ce lieu, telle que la détermine Ptolémée,  
TERISSI ou Marada. Distance, suivant Bruce, depuis la porte d'Assoan jusqu'à ces places, qui sont les petits villages situés sur la cataracte du Nil, c.  
TESA ou Teisa (Le) de Marcien, est le Tysa de Ptolémée, le Kana - sida ou Kana - disa d'Arrien,  
TEXEIRA. C'est sur la foi de cet écrivain Portugais que d'Anville a parlé du canal qu'il désigne sous le nom de Choabedeh, pass [...] m.  
THAIS. Strabon n'a point parlé de cette courtisane, c.  
THALES: ce philosophe n'a pas ignoré que la figure de la terre fût sphérique,  
THEBES. Voyez SPARTIENS.  
THEODOSIENNE (Table). Voyez BUCEPHALA.  
THESSALIE. Voyez MYRMIDONS.  
THEVENOT. L'autorité de ce voyageur est une de celles qui ont servi au docteur Vincent dans la composition de son ouvrage, pass [...] m.  
THIBET. De la province de Kachmyr, il y a une communication avec celle-ci,  
THOAS, fils de Ménodore. Voyez ce dernier nom.  
THORNBERG: ses calculs de la population du Japon sont exagérés, b.  
THORNTON (J.) Comment il s'exprime sur la mousson,  
THULE ou l'Islande. Pythéas de Marseille y parvint,  
TIEFFENTHALER: ce missionnaire de l'Eglise Romaine, Allemand de naissance, avoit fait une longue résidence dans l'Hindoustan, Ses écrits renferment un grand nombre d'excellentes instructions, pass [...] m. Voyez BERNOUILLI et ANQUETIL DU PERRON.  
TIGRANO-CERTA. La syllabe finale du nom de Valase-cherd est la même que celle du nom de cette ville ancienne,  
TIGRE ou Tigris (Le): ses noms divers, a.  
TIGRE ou Tigris (Le): Leur étymologie, a.  
TIMANDRE étoit le père d'Asclépiodore, l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués à bord de la flotte,  
TIMANTHES, l'un des trente-trois officiers Macédoniens embarqués sur la flotte,  
TIZ ou Churbar. Kana-sida y correspond,  
TIZ-MEE. Le cap qui est à l'entrée de la baie de Churbar, conserve toujours ce nom,  
TLEPOLEME fut donné pour successeur au satrape de la Karmanie disgracié,  
TOMBERON est une variation de Tuberus ou Tomerus, b.  
TOMERUS ou Tuberus fut la II.<sup>e</sup> station pour la flotte,  
TOMERUS ou Tuberus Comment ce nom est écrit en grec, b.  
TOMERUS ou Tuberus Détails sur les naturels habitans des bords de cette rivière,  
TOMERUS ou Tuberus Stratagème qu'employa Néarque pour les combattre avec succès,  
TOOT-AB ou Tootapus (Le). Arrien fait tomber cette rivière dans l'Acesines,  
TOR. Voyez MICHAELIS.  
TOSPASINUS. Les habitans de cette forteresse reçurent avec bienveillance l'empereur Trajan, à qui leur amitié fut d'un grand secours,  
TOSPASINUS. Conjecture de l'auteur sur ce nom, a.  
TOSTAR ou Tuster. L'Eulée et le Choaspes s'y réunissent, c.  
TOURAN est séparé d'Iran par une chaîne de montagnes, dans la géographie Orientale,  
TRAJAN. V. CTESIPHON et TOSPASINUS.  
TRIREMES, étoient les galères de guerre dont les Grecs se servoient dans la Méditerranée, a.  
TROADE (La). Dans la relation qu'en a donnée Chevalier, Bourna-baschi signifie la tête du fleuve, c.  
TROESI, Troisin, et, selon Gronovius, Taoi. Quelle position convient-il d'assigner à cette station,  
TROESI, Troisin, et, selon Gronovius, Taoi. La question discutée,  
TROPIQUES (Les). V. PEUCALIOTIS, & c.  
TSAFAC ou Tsjarack sont le même,  
TSAFAC ou Tsjarack. L'Edrisi en a parlé comme étant dans le voisinage d'Anderipe, a.  
TSAFAC ou Tsjarack. C'est le Tsjarack de Niebuhr,  
TSCHAN-AB, Tschén-ab, & c. Voyez CHEN-AB.  
TSOR, Turus, Tyrus, Sor, Sour, Sarr-anus, sont le même nom que Tyrine ou Turun, b.  
TUBERUS. V. TOMBERON et TOMERUS.  
TUMBO (Le grand et le petit). Quelles sont ces îles, et pourquoi nommées ainsi,  
TUNB. Niebuhr écrit de cette manière le nom précédent, a.  
TUR, Tor et Tsor: le nom de Tyr en dérive, a.  
TURCOMANS. Voyez ATABEKS.  
TURUN: c'est le nom que les modernes donnent à l'Organa d'Arrien, l'Ogyris de Denys Périégète; le Tyrine de Strabon, Pline et Philostrate,  
TURUN-BACH ou Turun-bah. Signification de ce nom,  
TURUN-SHAH étoit un historien dont d'Anville a fait mention, c.  
TURUS. Voyez TSOR.  
TYLOS. La carte de Mercator offre une île de ce nom,  
TYLOS. C'est le Tyrus d'autres géographes ou historiens, d' et suiv.  
TYMOUR. Marches de ce conquérant, et celles de Nâdir-Châh, citées par comparaison avec celles d'Alexandre, aliàs.  
TYR. Voyez MARIN de Tyr. Voyez aussi TUR.  
TYRINE, Tyrus. Voyez TSOR, TURUN et TYLOS.

## U

ULAI ou *Uhlai* est, en hébreu, le nom de l'Eulée,  
ULYSSE se plaint, dans Homère, de ce que ses membres, endurcis par l'effet d'un trop long séjour à bord des vaisseaux, le rendent peu propre aux exercices gymniques,  
ULYSSE Ne but point dans la coupe de Circé, *b*.  
UNIS (Etats) d'Amérique. Voy. FRANKLIN.  
USK, *Isk* ou *Esk*, sont autant de variations du nom de la rivière Iskim. Voyez ISKIM.  
USSERIUS, l'un des hommes les plus laborieux et les plus instruits du XVII.<sup>e</sup> siècle, *b*. Cité *pass* [...] *m*, et notamment dans le chapitre des Dates, et dans les Dissertations de MM. Wales et Horsley sur le lever des constellations.  
UXIENS, *Uxii*. Voyez ASCIACS.

## V

VAKEEL (Le) de Chyrâz. Un scheik Arabe, de la tribu de Kaab, nommé Soleiman, est parvenu à s'en faire craindre, ainsi que du gouvernement de Basra,  
VALASE-GERD ou *Valase-Cherd*, ville de la Karmanie, très-voisine de la côte, 348-349. Distance de Giroft à cette place, *a*.  
VALLE (Pietro della) est un des écrivains modernes dont les ouvrages ont principalement servi à l'auteur pour composer le sien,  
VALLE (Pietro della) Son témoignage cité, *b*, et *pass* [...] *m*.  
VALLE (Pietro della) Il séjourna quelque temps à Mina, ville située sur l'Anamis,  
VALLE (Pietro della) Son histoire,  
VALLE (Pietro della) Les renseignements qu'il fournit, sont les plus circonstanciés et les plus précis qu'on puisse avoir,  
VAN-KEULEN; son témoignage cité, *pass* [...] *m*.  
VASCO DE GAMA. Nous sommes fondés à ne le considérer, ainsi que Christophe Colomb, que comme un disciple de Néarque,  
VASCO DE GAMA. Sa découverte du cap de Bonne-Espérance eut lieu en 1497, *a*.  
VELAS-GHERD. Alexandre paroît en avoir tenu la route, jusqu'à ce qu'il arriva dans celle par laquelle Tymour se rendit de la Susiane à Chyrâz,  
VELSER a publié des cartes anciennes de l'empire Romain de Peutinger, *d*.  
VENUS. Des voyageurs du continent venoient, tous les ans, apporter dans l'île Kataia, des chèvres qu'ils consacroient à cette déesse et à Mercure,  
VERDISTAN (Le cap); sa description,  
VERDISTAN (Le cap); Ses noms divers, *b*.  
VESPUCE (Améric) a usurpé un honneur dû au seul nom de Christophe Colomb,  
VETASTA ou *Bedusta* du sanscrit. Behut a du rapport avec ce nom,  
VIRGILE. Vers de ce poète, cités par l'auteur, à l'occasion de la soie, *a*.  
VISAPOOR ou *Visiapoor*. Voyez BEJAPORE.  
VITRUVÉ: son autorité, entre beaucoup d'autres, a servi au C. Gosselin pour prouver que le stade par le moyen duquel Eratosthène a établi son système géographique, étoit de la sept-centième partie d'un degré du grand cercle de la terre, *b*.  
VIVIUS (*Censorinus*); son témoignage cité, *b*.  
VOLGA (Le). On trouve dans le 1.<sup>er</sup> volume des Voyages de Pallas, des détails curieux sur la pêche de ce fleuve, *a*.  
VOLTAIRE: ses grossières injures adressées au traducteur d'Hérodote, Larcher, n'ont pas enlevé à ce savant recommandable la moindre portion de l'estime publique, *a*.  
VOSSIUS. Variations qu'il propose dans l'orthographe du Tyrine de Strabon,  
VULCANIUS. L'interprétation qu'a donnée ce savant à un passage d'Arrien, est défendue avec beaucoup de chaleur et d'amertume par Gronovius contre Isaac Vossius, *b*.

## W

WALES. Opinion de cet astronome Anglois sur la précession des équinoxes,  
WALES. Opinion de cet astronome Anglois sur la méthode de Gosselin,  
WALES. Quelques passages du premier livre de la Géographie de Ptolémée ont échappé à ses recherches, *a*.  
WALES. Sa Dissertation sur le lever des constellations,  
WARREL. Voyez LARI-BUNDAR.  
WASTAH (Khore). Voyez KHORE.  
WEEDY SEA [la mer où les herbes abondent] est le nom employé pour exprimer la mer Rouge, *b*.  
WESSELING: son édition de Diodore de Sicile, citée, *pass* [...] *m*.  
WHALE. Comment il se fait que Pietro della Valle ait transformé ce mot Anglois en celui de *Vubali*, *a*.  
WHITAKER: son Histoire de Manchester, citée, *c*.  
WOOD (M.) Son Essai sur Homère, cité, *b*, et *pass* [...] *m*.  
WOROCTA, variation de l'orthographe de l'Oaracta d'Arrien,  
WOROCTA, Il a du rapport avec le Wroct ou Vroct des modernes,

## X

XATHRA. Les bâtiments faisant partie de la flotte, et qui avoient été construits en ce lieu, descendirent l'Indus dans le temps même qu'Alexandre descendoit l'Acesines,  
XATHRA. Nous n'avons rien qui puisse guider nos recherches sur Xathra,  
XATHRA. Il n'est nommé que par Arrien,  
XENOPHON: son stade est pris des marches des Dix-mille,  
XENOPHON: D'après le récit de cet historien, il paroît que la fondation d'Opis remonte à l'époque de la décadence des anciennes cités Assyriennes bâties sur le Tigre,  
XENOPHON: Son Expédition de Cyrus, traduite par la Luzerne,  
XERXES. Il y eût eu du danger pour ce prince à doubler l'Athos, *c*.  
XERXES. Il avoit démoli le temple de Bélus,  
XIN a la même signification que Hisn dans Hisn-Modhi, *a*.  
XIPHILINUS. Le nom de Meuan et de Muçan répond au Mésène de cet auteur,  
XIPHILINUS. C'est le *Mosoeus* de Ptolémée qui lui donne son nom,  
XIPHILINUS. Citation du texte de Xiphilinus, *a*.  
XIRAS, une des variations de l'orthographe du nom de Chyrâz, *a*.  
XYLENOPOLIS (La) de Pline, est peut-être, suivant les conjectures de l'auteur fortifiées par celles de d'Anville, le lieu où Alexandre établit un poste, et sit construire un chantier et un arsenal naval, *a*,  
XYLON, l'un des noms sous lesquels les anciens désignoient le coton, *b*.

## Y

YEMEN (L'). Niebuhr a donné des détails curieux sur cette contrée,  
YEMEN (L'). C'est encore un problème que de savoir si elle est à l'abri d'une conquête,

## Z

ZAADE (Dsjarré), Niebuhr fait mention d'un canal, aujourd'hui à sec, à Kufa, et qu'il désigne par ce nom, *a*.  
ZADADRUS, *Zaradrus*, *Zardrus* (Le) de Ptolémée, est le Saranga ou Saranges d'Arrien,  
ZADADRUS, *Zaradrus*, *Zardrus* (Le) de Ptolémée joint ce fleuve avec le Bipasis, c'est-à-dire, le Setledj avec le Biah,  
ZALAM, *Jalam* ou *Jalum*, est le nom que Forster donne à l'Hydaspe,  
ZAMM ALMODHI. La distance de Giroft à cette place est de 158 milles, *a*.  
ZARANGA (Le) d'Arrien est le *Zaradrus* de Ptolémée,  
ZARDLUZ est l'orthographe des noms *Zadadrus*, *Zaradrus*, *Zardrus*, en langue Persane,  
ZARMANOCHEGAS. Strabon en parle comme de l'un des ambassadeurs qui furent envoyés à Auguste par un Porus, *roi de six cents rois*, et qui se brûla à Athènes en retournant dans l'Inde,

ZARMANOCHEGAS. Son épitaphe Grecque,

ZARMANOCHEGAS. Ce Zarmanus, suivant l'opinion de l'auteur, étoit un chef de tribu,

ZARMANUS. Peut-être faut-il rapporter ce nom aux *Germanoe* dont parle Strabon,

ZAZAREM est, selon M<sup>C</sup> Cluer, une variation de Zezarim, f.

ZEINE. Voyez AGINIS.

ZEITS, nom de l'île Keish sur les cartes Hollandoises,

ZELANDE (Les habitans de la Nouvelle) mangent leurs ennemis vaincus, b.

ZELANDE (Les habitans de la Nouvelle) Les détails du débarquement de N [...] arque chez les naturels des bords du Tainérus, ressemblent beaucoup à ceux du débarquement de l'*Endeavour* dans la Nouvelle-Zélande, a.

ZELOOM est le nom que Tieffenthaler donne à l'Hydaspe,

ZEZARENE ou *Zezarine*, variation du nom de Kaseroon,

ZIBE, variation du nom d'une île placée, par Ptolémée et par Marcien, tout près du cap Alambatéir,

ZIZERUS. D'après un passage de Pline, le docteur Robertson suppose un passage de Râs-al-Gate [*Syagros*] à cette place située en quelque endroit de l'Inde, c.

ZIZERUS. Ni Montesquieu, ni Rennell, ni Robertson, ne peuvent en indiquer la position, c.

ZJIRAES, variation de l'orthographe du nom de Chyrâz, a.

ZMARAGD, *Smaragdus*, vient de Zumrud, a.

ZOBEIR ou *Ghibel-Senâm*: c'est en ce lieu que d'Anville place Orchoé,

ZOBEIR ou *Ghibel-Senâm*: Par quelle raison,

ZOCOTORA; son témoignage cité, a.

ZOILE étoit le père de l'un des Macédoniens [Mylléas] à bord de la flotte,

ZORAMBUS (Le) de Ptolémée et de Marcien, rapporté au Balomus d'Arrien, qui ne fait pas mention de ce nom,

ZUFFERABAD: c'est le lieu où l'Hydaspe reçoit le Ravee ou *Hydraotes*,

ZULECTAF (Sapor) est, pour les Persans, le même que Salomon pour les Juifs,

ZULECTAF (Sapor) C'est le Sapor de la dynastie Persane rétablie par Artaxerxès,

ZUMRUD, racine étymologique de *Smaragdus*, a.

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.